

Roland furieux

Ludovico Ariosto dit L'Arioste

Oeuvre du domaine public.

En lecture libre sur Atramenta.net

Chant I

ARGUMENT. — Angélique, s'étant enfuie de la tente du duc de Bavière, rencontre Renaud qui est à la recherche de son cheval. Elle fuit de tout son pouvoir cet amant qu'elle hait, et trouve sur la rive d'un fleuve le païen Ferragus. Renaud, pour savoir à qui appartiendra Angélique, en vient aux mains avec le Sarrasin ; mais les deux rivaux s'étant aperçus de la disparition de la donzelle, cessent leur combat. — Pendant que Ferragus s'efforce de ravoïr son casque qu'il a laissé tomber dans le fleuve, Angélique rencontre par hasard Sacripant qui saisit cette occasion pour s'emparer du cheval de Renaud. Celui-ci survient en menaçant.

Je chante les dames, les chevaliers, les armes, les amours, les courtoisies, les audacieuses entreprises qui furent au temps où les Maures passèrent la mer d'Afrique et firent tant de ravages en France, suivant la colère et les juveniles fureurs d'Agramant leur roi, qui s'était vanté de venger la mort de Trojan sur le roi Charles, empereur romain.

Je dirai de Roland, par la même occasion, des choses qui n'ont jamais été dites en prose ni en rime ; comment, par amour, il devint furieux et fou, d'homme qui auparavant avait été tenu pour si sage. Je le dirai, si, par celle qui en a fait quasi autant de moi en m'enlevant par moments le peu d'esprit que j'ai, il m'en est pourtant assez laissé pour qu'il me suffise à achever tout ce que j'ai promis.

Qu'il vous plaise, race généreuse d'Hercule, ornement et splendeur de notre siècle, ô Hippolyte, d'agréer ce que veut et peut

seulement vous donner votre humble serviteur. Ce que je vous dois, je puis le payer partie en paroles, partie en écrits.

Et qu'on ne me reproche pas de vous donner peu, car tout autant que je puis donner, je vous donne.

Vous entendrez, parmi les plus dignes héros que je m'apprête à nommer avec louange, citer ce Roger qui fut, de vous et de vos aïeux illustres, l'antique cep. Je vous ferai entendre sa haute valeur et ses faits éclatants, si vous me prêtez l'oreille et si vos hautes pensées s'abaissent un peu, de façon que jusqu'à elles mes vers puissent arriver.

Roland, qui longtemps fut énamouré de la belle Angélique et pour elle avait dans l'Inde, en Médie, en Tartarie, laissé d'infinis et d'immortels trophées, était revenu avec elle dans le Ponant, où, sous les grands monts Pyrénéens, avec les gens de France et d'Allemagne, le roi Charles tenait campagne.

Pour faire repentir encore le roi Marsille et le roi Agramant de la folle hardiesse qu'ils avaient eue, l'un de conduire d'Afrique autant de gens qui étaient en état de porter l'épée et la lance, l'autre d'avoir soulevé l'Espagne, dans l'intention de détruire le beau royaume de France. Ainsi Roland arriva fort à point ; mais il se repentit vite d'y être venu ;

Car peu après sa dame lui fut ravie. — Voilà comme le jugement humain se trompe si souvent ! — Celle que, des rivages d'Occident à ceux d'Orient, il avait défendue dans une si longue guerre, maintenant lui est enlevée au milieu de tous ses amis, sans qu'il puisse tirer l'épée, dans son propre pays. Le sage empereur, qui voulut éteindre un grave incendie, fut celui qui la lui enleva.

Peu de jours avant, était née une querelle entre le comte Roland et son cousin Renaud, tous les deux ayant pour cette rare beauté l'âme allumée d'amoureux désirs. Charles qui n'avait pas un tel conflit pour agréable, car il lui rendait leur concours moins entier, enleva cette donzelle qui en était la cause et la remit aux mains du duc de Bavière,

La promettant en récompense à celui des deux qui, dans cette bataille, en cette grande journée, aurait occis une plus grande masse

d'infidèles, et de son bras lui aurait le plus prêté l'appui. Mais le succès fut contraire à ses vœux, car en fuite s'en alla la gent baptisée, et, avec beaucoup d'autres, le duc fut fait prisonnier, laissant abandonné le pavillon.

Où était demeurée la donzelle qui devait être la récompense du vainqueur. En présence du danger, elle était sautée en selle, et dès qu'il fallut, elle avait tourné les épaules, prévoyant qu'en ce jour la fortune devait être rebelle à la foi chrétienne. Elle entra dans un bois, et, sur le sentier étroit, elle rencontra un chevalier qui s'en venait à pied.

La cuirasse au dos, le casque en tête, l'épée au flanc, l'écu au bras, il courait par la forêt, plus léger que le vilain à demi nu, vers le pallio rouge. La timide pastourelle ne se détourne pas si prestement devant un serpent cruel, qu'Angélique ne fut prompte à tourner bride dès qu'elle aperçut le guerrier qui s'en venait à pied.

Celui-ci était ce vaillant paladin, fils d'Aymon, seigneur de Montauban, auquel peu auparavant son destrier Bayard était, par cas étrange, sorti des mains. Sitôt qu'il eut levé les regards vers la dame, il reconnut, bien que de loin, l'angélique semblance et le beau visage qui, dans leurs rets amoureux, le tenaient enlacé.

La dame tourne en arrière le palefroi, et, à travers la forêt, le chasse à toute bride. Par les clairières ou les taillis touffus, elle ne cherche pas la plus sûre et la meilleure voie ; mais pâle, tremblante et hors d'elle-même, elle laisse au destrier le soin de choisir sa route. En haut, en bas, dans la forêt profonde et sauvage, elle tourne jusqu'à ce qu'elle arrive à une rivière.

Au bord de la rivière se trouvait Ferragus, plein de sueur et tout poudreux. Hors de la bataille, l'avait poussé un grand désir de boire et de se reposer. Puis, malgré lui, il s'était arrêté là, parce qu'avidement et pressé de goûter à l'eau, il avait laissé tomber son casque dans le fleuve et n'avait pas encore pu le ravoier.

Aussi fort qu'elle pouvait, la donzelle épouvantée s'en venait criant. À cette voix le Sarrasin saute sur la rive et la regarde au visage ; et aussitôt qu'elle arrive il la reconnaît, bien que pâle et troublée de crainte, et que depuis de longs jours il n'en eût pas eu de

nouvelles, pour être sans doute la belle Angélique.

Et comme il était courtois, et qu'il n'en avait peut-être pas moins le cœur allumé que les deux cousins, il lui donna toute l'aide qu'il pouvait. Aussi courageux et hardi que s'il eût eu son casque, il tira l'épée, et, menaçant, courut sur Renaud qui l'attendait sans peur.

Plusieurs fois déjà, ils s'étaient non pas seulement vus, mais reconnus à l'épreuve de leurs armes.

Là, ils commencèrent une cruelle bataille, à pied comme ils étaient, avec leurs glaives nus. Non seulement les plaques et les mailles de leurs armures, mais même des enclumes n'auraient pas résisté à leurs coups. Or, pendant qu'ainsi l'un contre l'autre travaille, le palefroi poursuit son chemin, car Angélique, autant qu'elle peut donner de l'éperon, le chasse à travers le bois et la campagne.

Après que les deux guerriers se furent longtemps fatigués en vain pour s'abattre réciproquement, tous les deux étant de forces égales les armes en mains et non moins habiles l'un que l'autre, le seigneur de Montauban fut le premier qui parla au chevalier d'Espagne, comme quelqu'un qui a dans le cœur tant de feu qu'il en brûle tout entier, et ne trouve pas le temps de l'exhaler.

Il dit au païen : « Tu auras cru nuire à moi seul, et pourtant tu te seras nu à toi-même avec moi. Si tout cela arrive parce que les rayons fulgurants du nouveau soleil t'ont allumé la poitrine, quel bénéfice auras-tu de me retarder ici ? Quand bien même tu m'aurais mort ou prisonnier, la belle dame n'en serait pas plus à toi, car pendant que nous nous attardons, elle va son chemin.

» Combien mieux vaudrait-il, si tu l'aimes aussi, de te mettre au travers de sa route pour la retenir et l'arrêter, avant que plus loin elle ne s'en aille ! Quand nous l'aurons en notre pouvoir, alors nous verrons avec l'épée à qui elle doit appartenir. Autrement, je ne vois pas, après une longue fatigue, qu'il puisse en résulter pour nous autre chose que du désagrément. »

La proposition ne déplait pas au païen. Leur querelle est ainsi différée, et entre eux naît subitement une telle trêve, la haine et la colère s'en vont en tel oubli, que le païen, en s'éloignant des fraîches

eaux, ne laisse pas à pied le brave fils d'Aymon. Avec prière il l'invite, puis le prend en croupe et, sur les traces d'Angélique, il galope.

Ô grande bonté des chevaliers antiques ! Ils étaient rivaux, ils étaient de croyance opposée et ils sentaient toute leur personne encore endolorie d'âpres coups ; pourtant, par les forêts obscures et les sentiers de traverse, ils vont ensemble, sans que le soupçon les détourne. De quatre éperons stimulé, le destrier arrive à un endroit où la route en deux se partageait.

Et comme ils ne savaient si la donzelle avait suivi l'une ou l'autre voie, — car sans différence aucune apparaissaient sur toutes deux les traces nouvelles — ils s'en remirent à l'arbitrage de la fortune, Renaud prenant l'une et le Sarrasin l'autre. Par le bois, Ferragus s'avança longtemps et, à la fin, se retrouva juste à l'endroit d'où il venait.

Il se retrouve encore au bord de la rivière, là où son casque était tombé dans l'eau. Puisqu'il n'espère plus retrouver la dame, pour avoir le casque que le fleuve lui cache, à l'endroit même où il était tombé, il descend sur l'extrême bord humide. Mais le casque était tellement enfoncé dans le sable, qu'il aura fort à faire avant de l'avoir.

Avec un grand rameau d'arbre émondé, dont il avait fait une longue perche, il sonde le fleuve et cherche jusqu'au fond, ne laissant pas un endroit sans le battre et le fouiller. Pendant qu'à sa plus grande colère son retard ainsi se prolonge, il voit du milieu du fleuve surgir jusqu'à la poitrine un chevalier à l'aspect hautain.

Il était, sauf la tête, complètement armé, et tenait un casque dans la main droite ; c'était précisément le casque que Ferragus avait longtemps cherché en vain. S'adressant avec colère à Ferragus, il dit : « Ah ! parjure à ta foi, maudit, pourquoi regrettes-tu encore de me laisser le casque que depuis longtemps tu devais me rendre ?

» Souviens-toi, païen, du jour où tu occis le frère d'Angélique. Ce frère, c'est moi. Avec le reste de mes armes, tu me promis de jeter, au bout de quelques jours, le casque dans la rivière. Or, si la fortune — ce que toi tu n'as pas voulu faire — a réalisé mon désir, ne t'en

fâche pas ; et si tu dois te fâcher, que ce soit d'avoir manqué à ta parole.

» Mais si pourtant tu as envie d'un casque fin, trouves-en un autre et conquiers-le avec plus d'honneur. Le paladin Roland en porte un semblable ; un semblable, et peut-être encore meilleur, en porte Renaud. L'un appartient à Almont et l'autre à Mambrin. Acquires l'un d'eux par ta valeur ; quant à celui-ci, que tu avais jadis promis de me laisser, tu feras bien de me le laisser en effet. »

À l'apparition que l'ombre fit à l'improviste hors de l'eau, tout le poil du Sarrasin se hérissa, et son visage pâlit.

Sa voix qui était prête à sortir, s'arrêta. Puis, s'entendant ainsi reprocher par Argail qu'il avait tué jadis, — il se nommait Argail — son manque de parole, il se sentit brûler au dedans et au-dehors de honte et de colère.

N'ayant pas le temps de chercher une autre excuse et reconnaissant bien qu'on lui disait la vérité, il resta sans réponse et la bouche close. Mais la vergogne lui traversa tellement le cœur, qu'il jura par la vie de Lanfuse ne vouloir jamais plus qu'un autre casque le couvrît, sinon celui si célèbre que jadis, dans Aspromonte, Roland arracha de la tête du fier Almont.

Et il observa mieux ce serment qu'il n'avait fait du premier. Puis, il s'en va si mécontent que, pendant plusieurs jours, il s'en ronge et s'en consume l'esprit, n'ayant d'autre préoccupation que de chercher le paladin, de çà de là, où il pense le trouver. Une aventure d'un autre genre arrive au brave Renaud qui avait pris des chemins opposés.

Renaud ne va pas loin, sans voir sauter devant lui son généreux destrier : « Arrête, mon Bayard ; arrête tes pas ; car être sans toi m'est trop nuisible. » À cet appel, le destrier reste sourd et ne vient pas à lui. Au contraire il s'en va plus rapide. Renaud le suit et se consume de colère. Mais suivons Angélique qui fuit.

Elle fuit à travers les forêts obscures et pleines d'épouvante, par des lieux inhabités, déserts et sauvages. Le mouvement des feuilles et de la verdure, s'agitant aux branches des chênes, des ormes et des hêtres, lui avait fait, par des peurs soudaines, tracer de çà de là d'étranges détours, car à toute ombre aperçue sur la montagne et dans

la vallée, elle craint toujours d'avoir Renaud derrière les épaules.

Telle la jeune biche ou la jeune chèvre qui, à travers les feuilles du bois natal, a vu le léopard égorger sa mère, et lui ouvrir le flanc et la poitrine, de forêt en forêt, loin de la bête cruelle, s'échappe, tremblant de peur et de défiance. À chaque buisson qu'elle frôle en passant, elle croit être saisie par la gueule de la bête féroce.

Ce jour-là, et la nuit suivante et la moitié de l'autre jour, Angélique s'en va, tournant et ne sachant où. Elle se trouve à la fin dans un charmant petit bois, que doucement caresse une fraîche brise. Deux clairs ruisseaux murmurant tout autour, y tiennent les herbes toujours tendres et nouvelles, et font un doux concert à l'oreille, en se brisant et en courant lentement à travers de petites roches.

Là, pensant être en sûreté et à mille milles de Renaud, fatiguée de la route et brûlée par la chaleur, elle se décide à se reposer un peu. Elle descend de cheval parmi les fleurs, et laisse aller à la pâture le palefroi débarrassé de sa bride. Celui-ci s'en va errer autour des claires ondes dont les bords étaient remplis d'une herbe fraîche.

Non loin de là, Angélique voit un beau buisson d'épines fleuries et de roses vermeilles, qui se penche sur le miroir des eaux limpides, garanti du soleil par les grands chênes ombreux. Au milieu est un espace vide, de sorte qu'il forme comme une chambre fraîche parmi des ombres plus épaisses. Et les feuilles s'entremêlent aux rameaux, de façon que le soleil, ni le moindre regard, n'y peuvent pénétrer.

Au dedans, les herbes tendres y font un lit invitant à s'y reposer quiconque s'en approche. La belle dame se place tout au milieu. Là, elle se couche et s'endort. Mais elle ne reste pas longtemps ainsi, car il lui semble qu'un bruit de pas vient jusqu'à elle. Inquiète, elle se lève et, près de la rivière, elle voit qu'un chevalier armé est venu.

S'il est ami ou ennemi, elle l'ignore. La crainte, l'espérance, le doute lui secouent le cœur. Elle attend la fin de cette aventure, et d'un seul soupir se garde de frapper l'air. Le chevalier descend sur la rive du fleuve ; sur l'un de ses bras il laisse reposer sa joue, et il se plonge dans une si profonde rêverie, qu'il paraît changé en une pierre insensible.

Pensif, il resta plus d'une heure la tête basse, le dolent chevalier.

Puis il commença, d'un ton affligé et bas, à se lamenter d'une si suave façon, qu'il aurait de pitié attendri un rocher et rendu clément un tigre cruel. Soupirant, il pleurait tellement que ses joues semblaient un ruisseau et sa poitrine un Mont-Gibel.

« Ô pensée, — disait-il — qui me glaces et me brûles le cœur, et causes la douleur qui sans cesse me ronge et me consume ! Que dois-je faire, puisque je suis arrivé trop tard, et qu'un autre, pour cueillir le fruit, est arrivé avant moi ? À peine en ai-je eu quelques paroles et quelques regards, et d'autres en ont toutes les dépouilles opimes. S'il ne m'en revient ni fruit, ni fleur, pourquoi mon cœur veut-il encore s'affliger pour elle ? »

La jeune vierge est semblable à la rose qui, dans un beau jardin, sur le buisson natal, pendant qu'elle est seule, repose en sûreté, alors que le troupeau ni le pasteur n'est proche. La brise suave et l'aube rougissante, l'eau, la terre, lui prodiguent leurs faveurs ; les jeunes amants et les dames énamourées aiment à s'en parer le sein et les tempes.

» Mais elle n'est pas plus tôt séparée de la branche maternelle et de sa tige verdoyante, que tout ce que des hommes et du ciel elle avait reçu de faveurs, de grâce et de beauté, elle le perd. La vierge qui laisse cueillir par un seul la fleur dont elle doit avoir plus de souci que de ses beaux yeux et de sa propre vie, perd dans le cœur de tous ses autres amants le prix qu'auparavant elle avait.

» Qu'elle soit méprisée des autres, et de celui-là seul aimée à qui d'elle-même elle a fait un si large abandon. Ah ! fortune cruelle, fortune ingrate ! Ils triomphent, les autres, et moi je meurs d'abandon. Mais peut-il donc arriver qu'elle ne me soit plus chère ? Puis-je donc abandonner ma propre vie ? Ah ! que plutôt manquent mes jours ; que je ne vive plus, si je ne dois plus l'aimer. »

Si quelqu'un me demande quel est celui qui verse tant de larmes sur le ruisseau, je dirai que c'est le roi de Circassie, Sacripant, qui est ainsi d'amour travaillé. Je dirai encore que de sa peine la seule et première cause était d'aimer Angélique et d'être un de ses amants ; et il fut bien reconnu par elle.

Aux pays où le soleil se couche, à cause de son amour il était venu

du bout de l'Orient, car il apprit dans l'Inde avec une grande douleur comment elle suivit Roland dans le Ponant. Puis il sut en France que l'empereur l'avait séquestrée de ses autres prétendants et promise en récompense à celui d'entre eux qui, en ce jour, aiderait le plus les lis d'or.

Il avait été au camp et avait vu la défaite que subit le roi Charles. Il chercha les traces d'Angélique la belle et il n'avait pas encore pu les retrouver. C'était donc là la triste et fâcheuse nouvelle qui, d'amoureuse plainte, le faisait gémir, s'affliger, se lamenter et dire des paroles qui, de pitié, auraient pu arrêter le soleil.

Pendant qu'il s'afflige et se lamente ainsi, qu'il fait de ses yeux une tiède fontaine, et dit ces paroles et beaucoup d'autres qu'il ne me paraît pas nécessaire de répéter, sa fortune aventureuse voulut qu'aux oreilles d'Angélique elles fussent portées ; et c'est ainsi qu'il en vint, en une heure, à un point qu'en mille années et plus on ne saurait atteindre.

La belle dame prête une grande attention aux pleurs, aux paroles, aux gestes de celui qui ne veut pas cesser de l'aimer. Ce n'est pas le premier jour qu'elle l'entend ; mais plus dure et plus froide qu'une colonne de marbre, elle ne s'abaisse pourtant pas à en avoir pitié, semblable à celle qui a tout le monde en dédain et n'estime pas que personne soit digne d'elle.

Pourtant, l'idée de se trouver seule dans ces bois lui fait songer à prendre celui-ci pour guide. Celui qui est plongé dans l'eau jusqu'à la bouche est en effet bien obstiné s'il ne crie merci. Si elle laisse envoler cette occasion, elle ne retrouvera jamais escorte aussi sûre, car elle a jadis, par une longue épreuve, reconnu que ce roi était le plus fidèle des amants.

Elle ne forme cependant pas le projet de soulager celui qui l'aime de l'affliction qui le tue, et de récompenser le chagrin passé par ce plaisir que tout amoureux désire le plus. Mais elle ourdit et trame quelque fiction, quelque tromperie pour le tenir en espérance jusqu'à ce que, s'en étant servie suivant son besoin, elle redevienne ensuite pour lui dure et hautaine.

Hors du buisson obscur et impénétrable à l'œil elle se montre à

l'improviste, belle comme Diane ou comme Cythérée sortant d'un bois ou d'une caverne ombreuse. Et elle dit en apparaissant : « La paix soit avec toi ; que par toi Dieu défende notre renommée. Il ne faut pas que, contre toute raison, tu aies de moi une opinion fausse. »

Avec moins de joie et de stupeur une mère lève les yeux sur son fils, après l'avoir pleuré mort, ayant vu les escadrons revenir sans lui, que le Sarrasin ne montre de stupeur et de joie en voyant apparaître à l'improviste devant lui cette noble attitude, ces manières charmantes et cette physionomie vraiment angélique.

Plein d'un doux et amoureux émoi, à sa dame, à sa déesse il court ; celle-ci, les bras autour du col, le tient étroitement serré, ce qu'au Cathay elle n'aurait sans doute jamais fait. Au royaume paternel, à son palais natal, l'ayant désormais avec elle, elle reporte son esprit. Soudain en elle s'avive l'espérance de revoir bientôt sa riche demeure.

Elle lui rend pleinement compte de ce qui lui est advenu à partir du jour où elle l'envoya demander du secours en Orient, au roi des Séricans et des Nabathéens ; et comment Roland la garda souvent de la mort, du déshonneur, de tous les mauvais cas ; et qu'elle avait ainsi sauvé sa fleur virginale, telle qu'elle la reçut du sein maternel.

Peut-être était-ce vrai ; pourtant, ce n'était pas croyable à qui de ses sens eût été le maître. Mais cela lui parut facilement possible, à lui qui était perdu dans une plus grande erreur. Ce que l'homme voit, Amour le lui rend invisible, et ce qui est invisible, Amour le lui fait voir. Cela fut donc cru, car le malheureux a coutume de donner facile créance à ce qu'il désire.

« Si, par sa sottise, le chevalier d'Anglante sut si mal prendre le bon temps, il en supportera le dommage ; car, d'ici à longtemps, la fortune ne l'appellera à si grand bien. — Ainsi, à part soi, parlait Sacripant. — Mais moi, je me garderai de l'imiter, en laissant un tel bien qui m'est advenu, car ensuite je ne pourrais m'en prendre qu'à moi-même. »

Je cueillerai la rose fraîche et matutinale, car en tardant, je pourrais perdre l'occasion. Je sais bien qu'à une dame on ne peut faire chose qui lui soit plus douce et plus plaisante, encore qu'elle

s'en montre dédaigneuse et, sur le moment, en paraisse triste et tout en pleurs. Je ne me laisserai pas arrêter par une résistance ou un dédain simulés, que je n'aie déclaré et accompli mon dessein. »

Ainsi dit-il et pendant qu'il s'apprête au doux assaut, une grande rumeur qui résonne du bois voisin lui étourdit tellement l'oreille que, malgré lui, il abandonne son entreprise. Il prend son casque, car il avait la vieille habitude d'être toujours armé, il va à son destrier, lui remet la bride, remonte en selle et saisit sa lance.

Voici, par le bois, venir un chevalier dont la physionomie est celle d'un homme vaillant et fier. Blanc comme neige est son vêtement ; il a pour cimier un blanc panache. Le roi Sacripant, qui ne peut lui pardonner d'avoir, par sa venue importune, interrompu le grand plaisir qu'il avait, le regarde d'un air dédaigneux et courroucé.

Dès que le nouveau venu est plus près, il le défie au combat, car il croit bien lui faire vider l'arçon. Celui-ci, qui ne s'estime pas inférieur à lui d'un grain, en donne la preuve en coupant court à ses orgueilleuses menaces. Il éperonne rapidement son cheval et met la lance en arrêt. Sacripant se retourne avec l'impétuosité de la tempête, et ils courent l'un contre l'autre pour se frapper, tête contre tête.

Les lions et les taureaux, à se heurter de la poitrine et à s'étreindre, ne sont pas si féroces que les deux guerriers à s'assaillir ; du coup, ils se transpercent mutuellement leurs écus. La rencontre fit trembler, du bas en haut, les vallées herbeuses jusqu'aux collines dénudées. Et fort heureux il fut que leurs hauberts fussent bons et parfaits, pour préserver leurs poitrines.

De leur côté, les chevaux ne se détournèrent pas de la ligne droite, mais ils se cossèrent comme des moutons. Celui du guerrier païen fut tué du coup, et il était de son vivant au nombre des bons. L'autre tomba aussi, mais il se releva dès qu'il sentit au flanc les éperons. Celui du roi Sarrasin resta étendu, pesant sur son maître de tout son poids.

Le champion inconnu qui était resté debout voyant l'autre à terre avec le cheval, et estimant en avoir assez de cette rencontre, ne daigna point recommencer le combat ; mais, par l'endroit de la forêt où le chemin est ouvert, courant à toute bride, il s'éloigne. Et avant

que le païen soit sorti de son embarras, il est déjà à la distance d'un mille ou à peu près.

Comme le laboureur étourdi et stupéfié, après que l'éclair est passé, se relève de l'endroit où le feu du ciel l'avait étendu près de ses bœufs morts, et aperçoit sans feuillage et déshonoré le pin que de loin il avait coutume de voir, tel se leva le païen ; remis sur pieds, Angélique étant témoin de sa rude aventure.

Il soupire et gémit, non qu'il se soucie d'avoir les pieds et les bras brisés et rompus, mais seulement par vergogne. Durant toute sa vie, ni avant, ni après, il n'eut le visage si rouge. En outre de sa chute, ce qui le fâchait, c'est que ce fut sa dame qui lui enleva ce grand poids de dessus les épaules. Il serait resté muet, je crois, si celle-ci ne lui avait rendu la voix et la langue.

« Eh ! — dit-elle — seigneur, ne vous tourmentez pas ; de votre chute, la faute n'est pas à vous, mais à votre cheval, auquel repos et nourriture convenaient mieux que joute nouvelle. Quant à ce guerrier, sa gloire n'en sera pas accrue, car il a donné la preuve qu'il est le perdant. Cela me semble en effet résulter, selon ce que je sais, de ce qu'il a été le premier à abandonner le champ de bataille. »

Pendant qu'elle reconforte le Sarrasin, voici venir, le cor et le havresac au flanc, et galopant sur un roussin, un messenger qui paraît affligé et las. Dès qu'il fut près de Sacripant, il lui demanda s'il n'avait pas vu passer par la forêt un guerrier à l'écu blanc, avec un blanc panache sur la tête.

Sacripant répondit : « Comme tu vois, il m'a ici abattu, et il vient de partir tout à l'heure ; et pour que je sache qui m'a mis à pied, fais que par son nom je le connaisse encore. » Et le messenger à lui : « Je te donnerai sans retard satisfaction sur ce que tu me demandes. Il faut que tu saches que c'est la haute valeur d'une gente damoiselle qui t'a enlevé de selle. »

Elle est vaillante et plus belle de beaucoup, et je ne te cacherai pas son nom fameux : c'est Bradamante, celle qui t'a ravi autant d'honneur que tu en as jamais gagné au monde. » Après qu'il eut ainsi parlé, il partit à bride abattue, laissant le Sarrasin peu joyeux, et ne sachant plus que dire ou que faire, la face tout allumée de

vergogne.

Longtemps il réfléchit en vain sur le cas advenu, et finalement, songeant qu'il avait été battu par une femme, plus il y pensait, plus il ressentait de douleur. Il monta sur l'autre destrier, silencieux et muet, et prit Angélique en croupe, la réservant à plus doux usage en un lieu plus tranquille.

Ils n'eurent pas marché deux milles, qu'ils entendirent la forêt dont ils étaient entourés, résonner d'une telle rumeur, d'un tel vacarme, qu'il sembla que de toutes parts le pays désert tremblait. Et peu après, un grand destrier apparut, couvert d'or et richement harnaché, qui sautait buissons et ruisseaux, et faisait grand fracas à travers les arbres et tout ce qui arrêta son passage.

« Si les rameaux entremêlés et l'air obscur — dit la dame —, à mes yeux ne font pas obstacle, c'est Bayard, ce destrier qui, au beau milieu du bois, avec une telle rumeur se fraye un chemin. C'est certainement Bayard ; je le reconnais. Eh ! comme il a bien compris notre embarras. Un seul cheval pour deux ne serait pas suffisant, et il vient juste à point pour nous satisfaire. »

Le Circassien descend de cheval et s'approche du destrier, pensant mettre la main sur le frein. De la croupe, le destrier lui fait riposte, prompt comme un éclair à se retourner, mais sans pouvoir l'atteindre avec les pieds. Malheur au chevalier si le cheval l'avait touché en plein, car il avait une telle force dans les jambes, qu'il aurait brisé une montagne de métal.

Cependant, il va, radouci, vers la donzelle, avec une humble contenance et un geste humain, comme le chien qui saute autour de son maître resté deux ou trois jours absent. Bayard se souvenait encore que c'était elle qui, dans Albraca, le servait jadis de sa main, au temps où elle avait tant aimé Renaud alors cruel, alors ingrat.

De la main gauche elle prend la bride, de l'autre elle touche et palpe le col et la poitrine, et ce destrier qui avait une intelligence étonnante, se soumet à elle comme un agneau. Pendant ce temps, Sacripant saisit le moment, saute sur Bayard et le tient serré de l'éperon. La donzelle abandonne la croupe du roussin allégé et se replace en selle. Alors, jetant les yeux autour d'elle, elle voit venir,

faisant résonner ses armes, un piéton de haute taille. Elle devient toute rouge de dépit et de colère, car elle reconnaît le fils du duc Aymon. Plus que sa vie, celui-ci l'aime et la désire ; elle le hait et le fuit plus que la grue ne fuit le faucon. Jadis, c'était lui qui la haïssait plus que la mort et elle qui l'aimait. Maintenant, ils ont changé de rôle.

Et ceci a été causé par deux fontaines dont les eaux ont un effet contraire ; toutes deux sont dans l'Ardenne et non loin l'une de l'autre. D'amoureux désirs l'une emplit le cœur ; qui boit à l'autre, reste sans amour et change complètement en glace sa première ardeur. Renaud a goûté à l'une, et l'amour le ronge ; Angélique a bu à l'autre, et elle le hait et le fuit.

Cette eau, d'un secret venin mélangée, qui change en haine l'amoureux souci, fait que la dame que Renaud a devant les yeux subitement obscurcit ses regards sereins. D'une voix tremblante et le visage triste, elle supplie Sacripant et le conjure de ne pas attendre que ce guerrier soit plus proche, mais qu'il prenne la fuite avec elle.

« Je suis donc, — dit le Sarrasin — je suis donc en si petit crédit près de vous, que vous me regardiez comme inutile et incapable de vous défendre contre celui-ci ? Les batailles d'Albracavous sont donc déjà sorties de la mémoire, ainsi que la nuit où je sus, pour votre salut, vous défendre, seul et nu, contre Agrican et toute son armée ? »

Elle ne répond pas et ne sait plus ce qu'elle fait, car Renaud est désormais trop près d'elle. De loin, il menace le Sarrasin, dès qu'il voit le cheval et le reconnaît. Il reconnaît aussi l'angélique visage qui lui a mis au cœur l'amoureux incendie. Ce qui se passa ensuite entre ces deux chevaliers hautains, je veux que pour l'autre chant cela soit réservé.

Chant II

ARGUMENT. — Pendant que Renaud et Sacripant combattent pour la possession de Bayard, Angélique, fuyant toujours, trouve dans la forêt un ermite qui, par son art magique, fait cesser le combat entre les deux guerriers. Renaud monte sur Bayard et va à Paris, d'où Charles l'envoie en Angleterre. — Bradamante, allant à la recherche de Roger, rencontre Pinabel de Mayence, lequel, par un récit en partie mensonger et dans l'intention de lui donner la mort, la fait tomber au fond d'une caverne.

Très injuste Amour, pourquoi si rarement fais-tu se correspondre nos désirs ? D'où vient, perfide, qu'il t'est si cher de voir la discorde régner entre deux cœurs ? Tu ne me laisses point aller au gué facile et clair, et tu m'entraînes à l'endroit le plus sombre et le plus profond. De qui désire mon amour, tu m'éloignes, et tu veux que j'adore et que j'aime qui m'a en haine.

Tu fais qu'à Renaud Angélique paraît belle, quand il lui paraît, à elle, laid et déplaisant. Lorsqu'elle le trouvait beau et qu'elle l'aimait, lui la haïssait autant qu'on peut haïr. Maintenant, il s'afflige et se tourmente en vain ; ainsi la pareille lui est bien rendue. Elle l'a en haine, et cette haine est si forte, que, plutôt que d'être à lui, elle choisirait la mort.

Renaud crie au Sarrasin avec beaucoup de hauteur : « Descends, larron, de mon cheval. Je ne puis souffrir que ce qui m'appartient me soit enlevé ; mais je fais de façon qu'à celui qui le convoite, cela coûte cher. Et je veux encore t'enlever cette dame, car il serait grand dommage de te la laisser. Si parfait destrier, dame si digne, à un

voleur ne me paraissent point convenir. »

« Tu as menti, en disant que je suis un voleur, répond le Sarrasin, non moins altier. Qui t'appellerait voleur toi-même, autant que j'en appris par la renommée, parlerait avec plus de vérité. On verra tout à l'heure, à l'épreuve, qui de nous deux est le plus digne de la dame et du destrier ; bien que, quant à celle-ci, je convienne avec toi qu'il n'est chose si digne au monde. »

Comme font d'habitude deux chiens hargneux qui, excités par l'envie ou tout autre motif de haine, se joignent en grinçant des dents, les yeux tors et plus rouges que braise, puis en viennent à se mordre, furieux de rage, la gueule horrible et le dos hérissé, ainsi aux épées, avec des cris et des insultes, en viennent le Circassien et le seigneur de Clermont.

À pied est l'un, l'autre à cheval. Or, quel avantage croyez-vous qu'ait le Sarrasin ? Il n'en a, à vrai dire, aucun ; même, dans cette circonstance, il vaut peut-être moins qu'un page inexpérimenté, car le destrier, par instinct naturel, ne voulait pas faire de mal à son maître. Pas plus avec la main qu'avec l'éperon, le Circassien ne peut lui faire faire un pas à sa volonté.

Quand il croit le faire avancer, le cheval s'arrête ; et s'il veut le retenir, il galope ou trotte. Puis, sous son poitrail il se cache la tête, joue de l'échine et lance force ruades. Le Sarrasin voyant qu'il perd son temps à dompter cette bête rebelle, pose la main sur le pommeau de l'arçon, s'enlève et, du côté gauche, sur pied saute à terre.

Dès que, par ce léger saut, le païen fut débarrassé de la furie obstinée de Bayard, on vit commencer un assaut bien digne d'un si vaillant couple de chevaliers. L'épée de chacun d'eux résonne, s'abaisse ou s'élève. Le marteau de Vulcain était plus lent à frapper dans la caverne enfumée où il forgeait, sur les enclumes, les foudres de Jupiter.

Ils font voir, par des coups tantôt multipliés, tantôt feints et rares, qu'ils sont maîtres à ce jeu. On les voit se dresser fièrement ou s'accroupir, se couvrir ou se montrer un peu, avancer ou reculer, esquiver les coups ou les affronter, tourner autour de l'adversaire, et là où l'un cède, l'autre poser aussitôt le pied.

Voici que Renaud, avec l'épée, s'abandonne tout entier sur Sacripant. Celui-ci pare avec l'écu qui était en os recouvert d'une plaque d'acier trempé et solide. Flamberge le fend, quoiqu'il soit très épais. La forêt en gémit et en résonne. L'os et l'acier sont brisés comme glace, et le bras du Sarrasin en reste engourdi.

La timide donzelle qui voit le coup terrible produire un si déplorable effet, par grand-peur change de visage. Tel le coupable qui marche au supplice. Il lui semble qu'elle ne doit pas tarder un seul instant à fuir si elle ne veut pas être la proie de Renaud, de ce Renaud qu'elle hait autant que lui l'aime misérablement.

Elle fait faire volte-face à son cheval et, dans la forêt épaisse, elle le chasse par un âpre et étroit sentier. Parfois elle tourne en arrière son visage défait, car il lui semble avoir Renaud aux épaules. Elle n'avait pas, en fuyant, fait beaucoup de chemin, qu'elle rencontra un ermite dans une vallée.

Il avait une longue barbe qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine, et était d'un aspect pieux et vénérable.

Exténué par les ans et le jeûne, il s'en venait lentement sur un âne et paraissait, plus qu'aucun autre, être d'une conscience scrupuleuse et sévère. Des qu'il vit le visage délicat de la donzelle qui arrivait à sa rencontre, quelque débile et peu robuste qu'il fût, il se sentit tout ému de pitié.

La dame s'informe auprès du frère d'un chemin qui la conduise à un port de mer, car elle voudrait quitter la France, pour ne plus entendre parler de Renaud. Le frère, qui connaît la nécromancie, s'empresse de rassurer la donzelle, lui promettant de la tirer bientôt de tout péril. Puis il porte la main à une de ses poches.

Il en tire un livre au moyen duquel il produit un grand effet, car il n'a pas fini d'en lire la première page, qu'il fait surgir un esprit sous la forme d'un valet, et lui commande selon ce qu'il veut qu'il fasse. Celui-ci s'en va, esclave de ce qui est écrit, à l'endroit où les deux chevaliers étaient face à face dans le bois et ne restaient pas oisifs. Entre eux il se jette avec une grande audace.

« Par grâce, — dit-il — qu'un de vous me montre, quand il aura occis l'autre, ce qui lui en reviendra. Quel prix aurez-vous de vos

fatigues, lorsqu'entre vous sera terminée la bataille, alors que le comte Roland, sans joute et sans combat, et sans avoir une maille de son armure rompue, mène vers Paris la donzelle qui vous a poussés à cette lutte insensée ?

» À un mille d'ici, j'ai rencontré Roland qui s'en va avec Angélique à Paris, tous les deux riant de vous, et trouvant plaisant que vous vous battiez sans profit aucun. Vous feriez mieux peut-être, pendant qu'ils ne sont pas encore plus loin, de suivre leurs traces. Car si Roland peut la tenir dans Paris, il ne vous la laissera jamais plus revoir. »

Vous auriez vu les chevaliers se troubler à cette nouvelle. Tristes et découragés, sans regard et sans pensée, ils apprennent que leur rival les a raillés de la sorte. Soudain, le bon Renaud se dirige vers son cheval avec des soupirs qui paraissent sortir du feu, et, soit fureur, soit indignation, il jure, s'il joint Roland, de lui arracher le cœur.

Et comme son Bayard passe à l'endroit où il attend, il se lance dessus et part au galop, sans plus dire adieu au chevalier qu'il laisse à pied dans le bois, et sans l'inviter à monter en croupe. Excité par son maître, le fougueux cheval heurte et fracasse tout ce qui lui fait obstacle : fossés, fleuves, rochers ou broussailles, rien ne peut d'un tel coureur modérer l'allure.

Seigneur, je ne veux pas qu'il vous paraisse étrange si Renaud s'est saisi si promptement de son destrier, car déjà depuis plusieurs jours il l'a suivi en vain et n'a pu même lui toucher la bride. Le destrier, qui avait intelligence d'homme, agit ainsi non pour se faire suivre par malice pendant tant de milles, mais pour guider son maître là où était la dame après laquelle il l'entendait soupirer.

Quand elle s'enfuit de la tente, il la vit et la suivit des yeux, le bon destrier qui se trouvait avoir l'arçon vide — le chevalier en étant descendu pour combattre à armes égales avec un baron qui, non moins que lui, était fier sous les armes. — Puis, il suivit de loin ses traces, désireux de la porter aux mains de son maître.

Désireux de la ramener de l'endroit où elle serait, il se montrait par la grande forêt devant son maître, et ne voulait pas le laisser

monter en selle, de peur que ce dernier ne l'engageât par un autre chemin. Grâce à lui, Renaud trouva la donzelle une et deux fois, mais sans succès. La première fois, il fut arrêté par Ferragus, puis par le Circassien, comme vous avez entendu.

Maintenant, au démon qui montre à Renaud les fausses apparences de la donzelle, Bayard croit, lui aussi, et se montre ferme et soumis à ses services habituels. Renaud, de colère et d'amour échauffé, le pousse à toute bride, et toujours vers Paris. Et il vole avec un tel désir, que non seulement un destrier, mais le vent lui paraîtrait lent.

C'est à peine s'il s'arrête la nuit dans sa poursuite, tant il brûle d'affronter le seigneur d'Anglante, et tant il a cru aux paroles vaines du messager du rusé nécromancien. Il ne cesse de chevaucher du matin au soir, qu'il n'ait vu apparaître la ville où le roi Charles, vaincu et fort maltraité, s'était réfugié avec les restes de son armée.

Et parce que du roi d'Afrique il y attend bataille et assaut, il a grand souci de rassembler des gens braves et des approvisionnements, de creuser les fossés et de réparer les murailles. Tout ce qu'il pense pouvoir servir à la défense, sans le moindre retard il se le procure. Il songe à envoyer un message en Angleterre et à en tirer des troupes avec lesquelles il puisse former un nouveau camp.

Car il veut sortir de nouveau pour tenir la campagne et tenter encore le sort des armes. Il dépêche en toute hâte Renaud en Bretagne, en Bretagne qui fut depuis appelée Angleterre. Le paladin se plaint fort de cette mission, non qu'il ait ce pays en haine, mais parce que Charles veut qu'il parte sur l'heure et ne lui laisse pas un jour de répit.

Renaud ne fit jamais chose aussi peu volontiers, car cela le détournait de rechercher le visage serein qui, du fond de la poitrine, lui avait enlevé le cœur. Mais néanmoins, pour obéir à Charles, il se mit sur-le-champ en chemin et, en peu d'heures, il se trouva à Calais. À peine arrivé, il s'embarqua le même jour.

Contre l'avis de tout pilote, à cause du grand désir qu'il avait de presser son retour, il prit la mer qui était troublée et furieuse et

semblait menacer d'une grande tempête. Le vent s'indigne de se voir méprisé de ce hautain ; par une épouvantable tempête, il soulève la mer avec une telle rage autour du navire, qu'il l'envoie baigner la pointe des huniers.

Les marins expérimentés carguent aussitôt les grandes voiles, et pensent à virer de bord et à retourner dans le port d'où, par une mauvaise inspiration, ils ont fait sortir le navire. « Il ne me convient pas — dit le vent — de permettre une telle licence, car vous vous l'êtes vous-mêmes enlevée. » Et il souffle, et il crie, et il les menace de naufrage, s'ils vont ailleurs que là où il les chasse.

Tantôt à bâbord, tantôt à tribord, ils ont le cruel qui jamais ne cesse et revient toujours plus violent. De çà, de là, avec les petites voiles, ils vont tournant et parcourant la haute mer. Mais parce que j'ai besoin de fils variés pour les diverses voiles que je prétends ourdir, je laisse Renaud et sa nef agitée, et je reviens à parler de sa sœur Bradamante.

Je parle de cette remarquable damoiselle par qui le roi Sacripant fut jeté à terre et qui, digne sœur de ce seigneur, naquit du duc Aymon et de Béatrice. Sa grande valeur, son ardeur entraînant, dont elle fit voir plus d'une preuve solide, ne plaisaient pas moins à Charles et à toute la France, que la valeur si prisée du bon Renaud.

La dame était aimée par un chevalier qui vint d'Afrique avec le roi Agramant, et que la malheureuse fille d'Agolante avait engendré de la semence de Roger. Et celle-ci, qui n'était issue ni d'un ours ni d'un lion cruel, ne dédaigna point un tel amant. Cependant, hormis une seule fois, la fortune ne leur a point permis de se voir et de se parler.

Bradamante s'en allait à la recherche de son amant, qui portait le même nom que son père, aussi en sûreté sans escorte, que si elle avait eu mille escadrons pour sa garde. Après qu'elle eut fait baiser au roi de Circassie le visage de l'antique mère, elle traversa un bois, et, après le bois, une montagne, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une belle fontaine.

La fontaine courait au milieu d'un pré orné d'arbres antiques et de beaux ombrages, et, par un murmure agréable, invitait les passants à

boire et à y faire séjour. Un petit coteau cultivé la défend à main gauche de la chaleur du midi. Là, aussitôt qu'elle y eut porté ses beaux yeux, la jeune fille aperçut un chevalier,

Un chevalier qui, à l'ombre d'un bosquet, sur la rive à la fois verte, blanche, rouge et jaune, se tenait pensif, silencieux et solitaire, sur le clair et limpide cristal. Non loin de lui, son écu et son casque étaient suspendus à un hêtre, auquel était attaché son cheval. Il avait les yeux humides et le visage incliné, et paraissait chagrin et las.

Ce désir que tous ont dans le cœur de s'informer des affaires des autres, fit demander à ce chevalier, par la damoiselle, la cause de sa douleur. Il la lui découvrit tout entière, touché par sa courtoisie et sa fière prestance qui, au premier aspect, lui parut être celle d'un chevalier très vaillant.

Et il commença : « Seigneur, je conduisais des piétons et des cavaliers, et j'allais au camp où le roi Charles attend Marsile pour s'opposer à sa descente des montagnes. Et j'avais avec moi une belle jeune fille, pour laquelle mon cœur brûle de fervent amour, lorsque je rencontrai près de Rodonne, un chevalier armé qui montait un grand destrier ailé.

» Aussitôt que ce voleur — qu'il soit un mortel, ou l'une des âmes abominables de l'enfer —, voit ma belle et chère dame, comme un faucon qui pour frapper descend, il fond et remonte en un clin d'œil, après l'avoir saisie tout éperdue en ses mains. Je ne m'étais pas encore aperçu de l'attaque, que j'entendis en l'air le cri de la dame.

» Ainsi le milan rapace a coutume de ravir le malheureux poussin à côté de sa mère, qui se plaint ensuite de son inadvertance et, derrière le ravisseur, en vain crie, en vain se courrouce. Je ne puis suivre un homme qui vole et qui va se réfugier au milieu des montagnes, au pied d'un rocher à pic. J'ai lassé mon destrier qui, à grand-peine, a porté partout ses pas dans les fatigants sentiers de ces âpres rochers ;

» Mais, comme j'aurais eu moins d'ennui de me voir arracher le cœur du fond de la poitrine, je laissai mes autres compagnons suivre leur chemin, sans plus leur servir de guide et sans aucune direction. Par des coteaux escarpés et non moins affreux, je pris la voie

qu'Amour me montrait, et j'allai là où il me parut que ce ravisseur emportait mon confort et ma paix.

» Six jours j'allai, matin et soir, à travers des précipices et des ravins horribles et ignorés, où n'était ni chemin, ni sentier, où l'on ne voyait trace de vestiges humains. Puis j'arrivai dans une vallée inculte et sauvage, entourée de berges et de cavernes effroyables. Au milieu, sur un rocher, était un château fort et bien assis, et merveilleusement beau.

» De loin il projetait de flamboyantes lueurs et ne paraissait être ni de briques, ni de marbre. Plus j'approchai de ses murs splendides, et plus la construction m'en parut belle et admirable. J'ai su depuis comment les démons industriels, évoqués par des enchantements et des chants magiques, avaient entièrement entouré cette belle demeure d'un acier trempé dans les ondes et les feux de l'enfer.

» Chaque tour reluit d'un acier si poli, que la rouille ni aucune souillure ne peut le ternir. Nuit et jour, l'infâme voleur parcourt les environs, et puis il vient se cacher dans le château. Impossible de mettre à l'abri ce qu'il veut enlever. On ne peut que blasphémer en vain contre lui et maudire. C'est là qu'il tient ma dame, ou plutôt mon cœur, et de la recouvrer jamais, j'ai perdu tout espoir.

» Hélas ! que puis-je autre chose que contempler de loin la roche où mon bien est enfermé ? Ainsi le renard, qui d'en bas entend son petit crier dans le nid de l'aigle, tourne tout autour et ne sait que faire, n'ayant pas des ailes pour s'élever en l'air. Ce rocher est tellement à pic, ainsi que le château, qu'on ne peut y atteindre, à moins d'être oiseau.

» Pendant qu'ici je m'attardais, voici venir deux chevaliers qui avaient pour guide un nain, et pleins d'espérance et de volonté. Mais vaine fut l'espérance et vaine ia volonté. Tous deux étaient guerriers de grande audace. L'un était Gradasse, roi de Séricane ; et l'autre était Roger, vaillant jeune homme, fort estimé à la cour africaine.

» Ils viennent — me dit le nain — pour éprouver leur courage contre le seigneur de ce château, qui, par voie étrange, inusitée et nouvelle, chevauche tout armé sur un quadrupède ailé. — Eh ! seigneurs, — leur dis-je alors —, que ma malheureuse et cruelle

destinée de pitié vous émeuve. Lorsque, comme j'en ai l'espoir, vous aurez vaincu, je vous prie de me rendre ma dame. »

» Et je leur racontai comment elle me fut enlevée, confirmant ma douleur par mes larmes. Ceux-ci me promirent fortement leur aide et descendirent la côte abrupte et raide. De loin je regardai la bataille, priant Dieu pour leur victoire. Il y avait, au-dessous du château, une plaine tout juste grande comme l'espace qu'on pourrait atteindre en deux fois avec une pierre lancée à la main.

» Dès qu'ils furent arrivés au pied de la roche élevée, l'un et l'autre voulaient combattre le premier. Cependant, soit que le sort l'eût désigné, soit que Roger n'y tînt pas davantage, ce fut Gradasse qui commença. Le Sérican porte son cor à la bouche. Le rocher en retentit, ainsi que la forteresse, jusqu'au sommet. Voici qu'apparaît en dehors de la porte, le chevalier armé, sur le cheval ailé.

» Il commença à s'élever petit à petit, comme fait d'habitude la grue voyageuse qui tout d'abord rase la terre, et qu'on voit ensuite s'élever d'une brassée ou deux, puis, quand elles sont toutes déployées au vent, montrer la rapidité de ses ailes. Ainsi le nécromant bat des ailes pour monter, et c'est à peine si l'aigle parvient à une telle hauteur.

» Quand il pense être assez haut, il tourne son destrier, qui ferme ses ailes et descend à terre en droite ligne, comme fond du ciel le faucon bien dressé à la vue du canard ou de la colombe qui s'envole. La lance en arrêt, le chevalier fendait l'air, arrive avec un bruit horrible. Gradasse s'est à peine aperçu de sa descente, qu'il le sent sur son dos et en est atteint.

» Sur Gradasse le magicien rompt sa lance. Gradasse frappe le vent et l'air impalpable. Pendant ce temps, le chevalier volant n'interrompt pas son battement d'ailes et s'éloigne. Le rude choc fait incliner la croupe sur le pré vert à la vaillante jument. Gradasse avait une jument, la plus belle et la meilleure qui eût jamais porté selle.

» Jusqu'aux étoiles, le chevalier volant remonte. De là, il se retourne et revient en toute hâte en bas. Il frappe Roger qui ne s'y attend pas, Roger qui était tout attentif à Gradasse. Roger sous le rude coup plie, et son destrier recule de plusieurs pas ; et quand il se

retourne pour frapper son adversaire, il le voit loin de lui monter au ciel.

» Et il frappe tantôt Gradasse, tantôt Roger, au front, à la poitrine, au dos, et il rend les coups de ceux-ci toujours inutiles, car il est si preste qu'on le voit à peine. Il va, décrivant de vastes cercles, et quand il semble menacer l'un des deux guerriers, il frappe l'autre. À tous les deux il éblouit tellement les yeux, qu'ils ne peuvent plus voir d'où il les attaque.

» Entre les deux guerriers à terre et celui qui était en l'air, la bataille dura jusqu'à cette heure qui, déployant sur le monde un voile obscur, décolore toutes les belles choses. Cela fut comme je dis, et je n'y ajoute pas un poil. Je l'ai vu, je le sais, et je n'ose pas encore le raconter à autrui, car cette merveille ressemble plutôt à une fable qu'à la vérité.

» Le chevalier aérien avait au bras un écu recouvert d'une belle étoffe de soie. Je ne sais pourquoi il avait tant persisté à le tenir caché sous cette étoffe, car aussitôt qu'il le montre à découvert, force est à qui le regarde de rester ébloui, de tomber comme un corps mort tombe, et de rester ainsi au pouvoir du nécromant.

» L'écu brille comme un rubis, et aucune autre lumière n'est si resplendissante. Devant son éclat, les deux guerriers furent forcés de tomber à terre, les yeux éblouis et sans connaissance. Je perdis longuement mes sens, moi aussi, et après un grand espace de temps, je revins enfin à moi. Je ne vis plus ni les guerriers, ni le nain, mais le champ de bataille vide, et le mont et la plaine plongés dans l'obscurité.

» Je pensai alors que l'enchanteur les avait tous les deux surpris par la puissance de son fulgurant écu, et leur avait enlevé la liberté et à moi l'espérance. Aussi, à ce lieu qui renfermait mon cœur, je dis en partant un suprême adieu. Maintenant, jugez si les autres peines amères dont Amour est cause peuvent se comparer à la mienne. »

Le chevalier retomba dans sa première douleur, dès qu'il en eut raconté la cause. C'était le comte Pinabel, fils d'Anselme d'Hauterive, de Mayence. Parmi sa scélérate famille, il ne voulut pas être seul loyal ni courtois ; au contraire, en vices abominables et

grossiers non seulement il égala, mais il passa tous les siens.

La belle dame avec diverses marques d'attention écouta le Mayençais. Lorsqu'il fut pour la première fois parlé de Roger, elle se montra sur son visage plus que jamais joyeuse. Mais, quand ensuite elle apprit qu'il était prisonnier, elle fut toute troublée d'amoureuse pitié. Elle ne put même se retenir de lui faire répéter une ou deux fois ses explications.

Et lorsqu'à la fin elles lui parurent assez claires, elle dit : « Chevalier, tranquillise-toi, car ma venue peut-être pourra t'être chère, et ce jour te paraître heureux. Mais allons vite vers cette demeure avare qui tient caché si riche trésor. Et cette fatigue ne sera pas vaine, si la fortune ne m'est pas trop ennemie. »

Le chevalier répondit : « Tu veux que je passe de nouveau les monts et que je te montre le chemin. Il ne m'en coûte pas beaucoup de perdre mes pas, ayant perdu ce qui faisait tout mon bien. Mais toi, à travers les précipices et les rochers écroulés, tu cherches à entrer en prison ! qu'il en soit ainsi. Tu n'auras pas à t'en prendre à moi, puisque je te le prédis, et que cependant tu veux y aller. »

Ainsi dit-il, et il retourne à son destrier, et se fait le guide de cette guerrière pleine d'ardeur à affronter les périls pour Roger, et qui ne pense qu'à être à son tour faite prisonnière par le magicien, ou à le tuer. Sur ces entrefaites, voici derrière ses épaules un messager qui, à toute voix, lui crie : Attends, attends ! Ce messager, c'était celui duquel le Circassien apprit le nom de celle qui l'avait étendu sur l'herbe.

À Bradamante il apporte la nouvelle que Montpellier et Narbonne ont levé les étendards de Castille, ainsi que tout le littoral d'Aigues-Mortes, et que Marseille, privée de celle qui devait la défendre, s'inquiète et, par ce message, lui demande conseil et secours, et se recommande à elle.

Cette cité, et le pays tout autour à plusieurs milles, c'est-à-dire celui qui est compris entre le Var, le Rhône et la mer, l'empereur les avait donnés à la fille du duc Aymon, dans laquelle il avait espoir et confiance, car il avait coutume de s'émerveiller de sa bravoure, quand il la voyait combattre dans les joutes. Or, comme j'ai dit, pour

demander aide, ce message lui est venu de Marseille.

Entre le oui et le non, la jeune fille est en suspens. À retourner elle hésite un peu ; d'un côté l'honneur et le devoir la pressent, de l'autre le feu de l'amour l'excite. Elle se décide enfin à poursuivre son premier projet et à tirer Roger de ce lieu enchanté, et, si son courage ne peut accomplir une telle entreprise, à rester au moins prisonnière avec lui.

Et elle fait au messager de telles excuses, qu'il en demeure tranquilisé et content. Puis elle tourne la bride et reprend son voyage avec Pinabel qui n'en semble pas joyeux, car il sait maintenant que celle-ci appartient à cette race qu'il hait tant en public et en secret. Et déjà il prévoit pour lui de futures angoisses, si elle le reconnaît pour un Mayençais.

Entre la maison de Mayence et celle de Clermont, existaient une haine antique et une inimitié intense. Plusieurs fois elles s'étaient heurtées du front et avaient répandu leur sang à grands flots. C'est pourquoi le perfide comte songe en son cœur à trahir l'imprudente jeune fille, ou, à la première occasion qui s'offrira, à la laisser seule et à prendre une autre route.

Et il a l'esprit si occupé par la haine natale, le doute et la peur, que, sans s'en apercevoir, il sort de son chemin et se retrouve dans une forêt obscure, au milieu de laquelle se dressait une montagne dont la cime dénudée était terminée par un dur rocher ; et la fille du duc de Dordogne est toujours sur ses pas et ne le quitte point.

Dès que le Mayençais se voit dans le bois, il pense à se débarrasser de la dame. Il dit : « Avant que le ciel devienne plus sombre, il vaut mieux nous diriger vers un logement ; par-delà cette montagne, si je la reconnais bien, s'élève un riche château au fond de la vallée. Toi, attends ici ; du haut du rocher nu, je veux m'en assurer de mes yeux. »

Ainsi disant, vers la plus haute cime du mont solitaire il pousse son destrier, regardant s'il n'aperçoit aucun chemin qui puisse le soustraire aux recherches de Bradamante. Tout à coup il trouve dans le rocher une caverne de plus de trente brasses de profondeur. Le rocher, taillé à coups de ciseau, descend jusqu'au fond à droite, et

une porte est au bas.

Dans le fond, il y avait une porte ample et vaste qui, dans une cavité plus grande, donnait entrée. Au-dehors s'en échappait une splendeur, comme si un flambeau eût brûlé au milieu de la montagne creuse. Pendant que le félon surpris se tient en cet endroit sans dire mot, la dame qui de loin le suivait, — car elle craignait de perdre ses traces —, le rejoint à la caverne.

Quand il voit arriver celle que d'abord il avait en vain résolu d'abandonner ou de faire périr, il imagine un autre projet. Il se porte à sa rencontre et la fait monter à l'endroit où la montagne était percée et venait à manquer. Et il lui dit qu'il avait vu au fond une damoiselle au visage agréable,

Qui, par sa belle prestance et par ses riches vêtements, semblait ne pas être de basse condition ; mais elle montrait, par son trouble et son chagrin, autant qu'elle le pouvait, qu'elle était enfermée contre son gré. Pour savoir à quoi s'en tenir sur sa situation, il avait déjà commencé à entrer dans la caverne, lorsque quelqu'un, sorti de la grotte intérieure, l'y avait fait rentrer avec fureur.

Bradamante, aussi imprudente que généreuse, ajoute foi à Pinabel, et désireuse d'aider la dame, elle cherche comment elle pourra descendre là-dedans. Voici qu'en tournant les yeux, elle voit une longue branche à la cime feuillue d'un orme. Avec son épée, elle la coupe prestement et l'incline sur le bord de la caverne.

Du côté où elle est taillée, elle la remet aux mains de Pinabel, puis elle s'y accroche. Après avoir d'abord introduit ses pieds dans la caverne, elle s'y suspend tout entière par les bras. Pinabel sourit alors, lui demande comment elle saute, et il ouvre les mains toutes larges, disant : « Qu'ici tous les tiens ne sont-ils réunis, pour que j'en détruise la semence ! »

Il n'advint pas du sort de l'innocente jeune fille comme le désirait Pinabel. Dans sa chute précipitée, la branche solide et forte vint frapper la première le fond. Elle se brisa, mais elle garantit si bien Bradamante, qu'elle la préserva de mort. La damoiselle resta quelque temps étourdie, comme je le dirai ensuite dans l'autre chant.

Chant III

ARGUMENT. — La caverne où Bradamante est tombée communique avec une grotte qui contient le tombeau de l'enchanteur Merlin. Là, la magicienne Mélisse révèle à Bradamante que c'est d'elle et de Roger que sortira la race d'Este. Elle lui montre les figures de ses descendants et lui prédit leur gloire future. Au moment de quitter la grotte, Bradamante apprend de Mélisse que Roger est retenu dans le palais enchanté d'Atlante, et se fait enseigner le moyen de le délivrer. Rencontre de Bradamante et de Brunel.

Qui me donnera la voix et les paroles qui conviennent à un si noble sujet ? Qui prêtera des ailes à mon vers, pour qu'il vole jusqu'à ce qu'il atteigne à la hauteur de mon entreprise ? Il me faut maintenant, pour m'échauffer le cœur, beaucoup plus que l'ardeur ordinaire, car elle est due à mon seigneur, cette partie de mon œuvre qui chante les aïeux dont il tira son origine.

Parmi tous les illustres seigneurs sortis du ciel pour gouverner la terre, tu ne vois pas, ô Phébus qui éclaires le grand univers, race plus glorieuse, soit dans la paix, soit dans la guerre, ni qui ait conservé plus d'éclat sur sa noblesse ; et, si en moi n'erre pas cette prophétique lumière qui m'inspire, elle le conservera tout le temps qu'autour du pôle le ciel tournera.

Et comme je veux en raconter pleinement les honneurs, j'ai besoin, au lieu de la mienne, de cette lyre avec laquelle toi-même, après les fureurs de la guerre des géants, tu rendis grâce au roi de l'éther. Que ne m'as-tu donné de meilleurs instruments, propres à sculpter, sur une pierre digne d'elles, ces grandes figures ! j'y

consacrerais tous mes efforts et tout mon talent.

En attendant, je vais, de mon ciseau malhabile, enlever les premiers et rugueux éclats. Peut-être qu'encore, grâce à une étude plus soignée, je rendrai par la suite ce travail parfait. Mais retournons à celui dont ni écu ni haubert ne pourrait rassurer le cœur ; je parle de Pinabel de Mayence qui espérait avoir tué Bradamante.

Le traître croit la damoiselle morte au fond du précipice ; le visage pâle, il quitte cette sombre caverne par lui déshonorée et s'empresse de remonter en selle. Et en homme qui avait l'âme assez perverse pour accumuler faute sur faute, crime sur crime, il emmène le cheval de Bradamante.

Laissons ce misérable, — pendant qu'il attende à la vie d'autrui, il travaille à sa propre mort —, et retournons à la dame qui, trahie par lui, a failli trouver du même coup mort et sépulture. Après qu'elle se fut relevée tout étourdie, car elle avait frappé contre la rude pierre, elle s'avança vers la porte qui donnait entrée dans la seconde et beaucoup plus large caverne.

L'emplacement, carré et spacieux, semble une chapelle vénérable et consacrée, soutenue par des colonnes d'un albâtre rare et d'une belle architecture. Au milieu s'élevait un autel bien ordonné, devant lequel était une lampe allumée, dont la flamme brillante et claire rendait une vive lumière dans l'une et l'autre caverne.

Saisie d'une pieuse humilité, la dame, aussitôt qu'elle se voit dans un lieu saint et consacré, s'agenouille, et du cœur et de la bouche commence à adresser ses prières à Dieu. Pendant ce temps une petite porte, placée en face d'elle, s'ouvre et crie ; il en sort une femme sans ceinture, les pieds nus et les cheveux épars, qui salue la damoiselle par son nom, et dit :

« Ô généreuse Bradamante, tu n'es pas venue ici sans un vouloir divin. Depuis plusieurs jours l'esprit prophétique de Merlin m'a prédit ta venue, et que tu devais, par un chemin inusité, venir visiter ses saintes reliques. Et je suis restée ici, afin de te révéler ce que de toi les cieux ont déjà statué.

» C'est ici l'antique et mémorable grotte qu'édifia Merlin, le savant magicien — dont peut-être tu as parfois entendu rappeler le

souvenir — alors qu’il fut trompé par la Dame du Lac. C’est ici qu’est le sépulcre où gît sa chair corrompue ; c’est là que, pour satisfaire celle qui le lui demanda, il se coucha vivant et resta mort.

» Avec son corps mort, son esprit vivant y est enfermé, jusqu’à ce qu’il entende le son de l’angélique trompette qui le bannisse du ciel ou l’y admette, selon qu’il sera corbeau ou colombe. Sa parole vit, et tu pourras entendre comme elle sort claire du tombeau de marbre ; car les choses passées et futures, à qui les lui demande, il les révèle toujours.

» Il y a quelque temps que, de pays très éloignés, je suis venue dans ce lieu sépulcral, pour que Merlin me rendît plus clairs les profonds mystères de ma science. Et parce que j’avais le désir de te voir, je suis ensuite restée un mois de plus que je n’en avais l’intention, car Merlin, qui m’a toujours prédit la vérité, avait marqué ce jour pour terme à ton arrivée. »

Muette, étonnée, la fille d’Aymon se tient attentive aux paroles de cette dame ; et elle a le cœur si rempli d’admiration, qu’elle ne sait si elle dort, ou si elle est éveillée.

Les yeux baissés et confus, tant elle était modeste, elle répond : « Quel mérite ai-je donc, pour que les prophètes prédisent ma venue ? »

Et, joyeuse de l’insolite aventure, elle suivit sur-le-champ la magicienne qui la conduisit au sépulcre renfermant l’âme et les os de Merlin. Ce monument était en pierre dure, brillante et polie, et rouge comme flamme ; de telle sorte que, bien qu’elle fût privée de soleil, la caverne resplendissait de la lumière qui s’en échappait.

Soit qu’elle fût produite par des marbres qui faisaient se mouvoir les ombres à la façon des torches, ou par la seule force d’enchantelements, d’évocations, ou de signes empruntés aux étoiles observées, cette splendeur découvrait les nombreuses beautés sculptées et peintes dont, tout autour, le vénérable lieu était orné.

À peine Bradamante a-t-elle mis le pied sur le seuil de la demeure secrète que, du sein de la dépouille mortelle, l’esprit vivant lui parle d’une voix très distincte : « Que la fortune favorise tous tes désirs, ô chaste et très noble damoiselle, du ventre de laquelle sortira la

semence féconde qui doit honorer l'Italie et le monde entier !

» L'antique sang issu de Troie, en toi mêlé par ses deux meilleures sources, produira l'ornement, la fleur, la joie de la plus éclatante lignée qu'ait jamais vu le soleil entre l'Inde et le Tage, le Nil et le Danube, entre le pôle antarctique et l'Ours. Parmi ta postérité parvenue aux honneurs suprêmes, on comptera des marquis, des ducs et des empereurs.

» Les capitaines et les chevaliers robustes qui en sortiront, feront, par le fer ou le génie, recouvrer à leur chère Italie l'antique honneur de ses armes invincibles. De là aussi tireront leur sceptre, les justes princes qui, comme le sage Auguste et Numa, sous leur bon et doux règne feront revenir le primitif âge d'or.

« C'est donc pour cela que la volonté du ciel, qui t'a dès le principe choisie pour être la femme de Roger, t'ordonne de suivre courageusement ton chemin ; car nulle chose ne pourra t'arrêter ni te détourner de cette pensée que tu dois terrasser à la première rencontre ce larron maudit qui te détient tout ton bien. »

Merlin se tut, ayant ainsi parlé, et laissa agir la magicienne qui se préparait à montrer à Bradamante l'aspect de chacun de ses descendants. Elle avait évoqué un grand nombre d'esprits — je ne sais si c'était de l'enfer ou de quel autre séjour — et tous étaient rassemblés en un seul lieu, sous des vêtements variés et des physionomies diverses.

Puis elle ramène avec elle la damoiselle dans la chapelle où elle avait tout d'abord tracé un cercle, qui pouvait la contenir tout entière et la dépassait encore d'une palme. Et pour qu'elle ne soit pas maltraitée par les esprits, elle la recouvre d'un grand pentacule et lui dit de se taire et de se contenter de regarder. Ensuite elle prend son livre et parle avec les démons.

Voici, hors de la première caverne, qu'une foule d'esprits s'accroît autour du cercle magique. Mais dès qu'ils veulent y entrer, la voie leur est interdite, comme si un mur et un fossé l'entouraient.

Dans la cavité où le beau mausolée renferme les ossements du grand prophète, les ombres rentraient, après avoir trois fois tourné autour du cercle.

« Si je voulais — dit l'enchanteuse à Bradamante — te dire les noms et les actes de tous les esprits qui, avant d'être nés, viennent d'être évoqués par les incantations, je ne saurais quand je pourrais te rendre la liberté, car une seule nuit ne suffirait pas à une telle besogne. C'est pourquoi je vais en choisir quelques-uns, selon l'époque et selon qu'il sera opportun.

» Vois ce premier qui te ressemble par sa belle physionomie et son air aimable : il sera en Italie le chef de ta famille, et en toi conçu de la semence de Roger. Je vois, par ses mains, la terre rougie du sang des Ponthieu ; ainsi de leur trahison et du tort qu'ils lui auront fait, il se vengera contre ceux qui lui auront tué son père.

» La chute du roi des Lombards, Didier, sera son ouvrage. Pour ce fait méritoire, il obtiendra du souverain empire le beau domaine d'Este et de Calaon. Celui qui vient derrière lui est ton petit-fils Uberto, honneur des armes et des pays occidentaux. Par celui-ci, la sainte Église sera plus d'une fois défendue contre les Barbares.

» Vois ici Alberto, capitaine invaincu, qui de trophées ornera tant de temples ; son fils Ugo est avec lui, qui de Milan fera l'acquisition et déploiera les couleuvres. Cet autre est Azzo, auquel, après son frère, restera en mains le royaume des Insubriens. Voici Albertazzo, dont la sage politique chassera d'Italie Béranger et son fils.

» Et il-méritera que l'empereur Othon l'unisse en mariage avec sa fille Alda. Vois un autre Ugo. Ô belle succession, en qui la valeur paternelle ne s'amoindrit pas ! Celui-ci, avec juste raison, aux Romains superbes rabat l'orgueil ; il leur enlève des mains le troisième Othon et le pontife, et leur fait lever le dur siège.

» Vois Folco qui, après avoir donné à son frère tout ce qu'il avait en Italie, s'en va bien loin de là, au milieu des États allemands, prendre possession d'un grand-duché. Il donne la main à la maison de Saxe, qui, d'un côté, sera complètement éteinte. Il en hérite du chef de sa mère, et par sa postérité il la remettra sur pied.

» Celui qui maintenant vient à nous est le second Azzo, de paix plus que de guerre ami ; il s'avance, entre ses deux fils Bertoldo et Albertazzo. Par l'un, Henri II sera vaincu, et du sang tudesque Parme verra un horrible cloaque sur toute sa campagne découverte. Par

l'autre sera épousée la glorieuse, sage et chaste comtesse Mathilde.

» Sa vertu le fera digne d'un tel hymen ; car à cette époque j'estime que ce n'est pas une petite gloire que d'avoir presque la moitié de l'Italie en dot et la nièce d'Henri I. Voici de ce Bertoldo le cher fils, ton Renaud, qui aura l'honneur insigne d'arracher l'Église des mains de l'impie Frédéric Barberousse.

» Voici un autre Azzo, et c'est celui qui aura en son pouvoir Vérone et son beau territoire ; et il sera appelé marquis d'Ancône par Othon IV et Honoré II. Il serait trop long de te montrer toutes les personnes de ton sang qui auront le gonfalon du consistoire, et de te raconter toutes les entreprises surmontées par eux pour l'Église romaine.

» Vois Obizzo et Folco, d'autres Azzo, d'autres Ugo, les deux Henri, le fils à côté du père ; tous deux guelfes, dont l'un subjuge l'Ombrie et revêt le manteau ducal de Spolète. Voici celui qui essuie le sang et les grandes plaies de l'Italie affligée, et change sa plainte en rire ; je parle de celui — et elle lui montre Azzo V — par lequel Ezelin sera vaincu, pris, anéanti.

» Ezelin, tyran très inhumain, qui sera réputé fils du démon, fera, égorgeant ses sujets et détruisant le beau pays d'Ausonie, un tel ravage, qu'auprès de lui passeront pour accessibles à la pitié, Marius, Sylla, Néron, Caius et Antoine. Et l'empereur Frédéric second sera, par cet Azzo, vaincu et mis à bas.

» Celui-ci, sous le règne le plus heureux, tiendra la belle terre qui est assise sur le fleuve où Phébus, de sa lyre plaintive, appelait le fils qui avait mal dirigé le char de la lumière, alors que fut pleuré l'ambre dont parle la fable, et que le Cygne se revêtit de plumes blanches. Et elle lui sera donnée par le Siège apostolique en récompense de mille services.

» Dois-je passer sous silence son frère Aldobrandino ? Voulant venir au secours du Pontife contre Othon IV et le camp gibelin, — qui étaient parvenus presque au Capitole et s'étaient emparés de tout le pays voisin, portant leurs ravages chez les Ombriens et les Pisantins —, et ne pouvant lui donner son aide sans avoir beaucoup d'argent, il en demandera à Florence.

» Et, n'ayant pas de bijoux ou d'autre gage précieux, il lui donnera son frère en garantie. Il déploiera ses étendards victorieux, et taillera en pièces l'armée allemande. Il replacera l'Église sur son siège, et livrera à de justes supplices les comtes de Celano. Et, au service du souverain Pasteur, il terminera ses jours dans leur plus belle fleur.

» Et il laissera son frère Azzo héritier du domaine d'Ancône et de Pise, de toutes les villes situées entre le Tronto, la mer et l'Apennin, jusqu'à l'Isauro, en même temps que de sa grandeur d'âme, de sa foi et de sa vertu, préférables à la pierre précieuse et à l'or ; car la fortune, qui donne et enlève tous les autres biens, sur la vertu seule n'a pas de pouvoir.

» Vois Renaud, dont la valeur ne brillera pas d'un moindre rayon. En présence d'une telle grandeur acquise par cette race, comment la Mort ou la Fortune n'en aurait-elle pas été jalouse et ennemie ? La douleur causée par la fin malheureuse de Renaud sera ressentie jusqu'à Naples, où son père est retenu comme otage. Voici maintenant venir Obizzo, qui, tout jeune, sera élu pour succéder à son aïeul.

» À ce beau domaine, il ajoutera celui de Reggio, la joyeuse, et de Modène, la sauvage. Telle sera sa valeur, que, d'une voix unanime, les peuples le demanderont pour seigneur. Vois Azzo VI, un de ses-fils, gonfalonier de la croix chrétienne ; il aura le duché d'Andria, avec la fille du roi Charles II de Sicile.

» Vois, dans, un beau et aimable groupe, la fleur des princes illustres, Obizzo, Aldobrandino, Nicolas le Boiteux, Alberto rempli d'amour et de clémence. Je tairai, pour ne pas trop te retenir, comment, au beau royaume, ils ajouteront Faïence et, par une énergie plus grande encore, Adria, qui a l'honneur de donner son nom à la mer aux eaux indomptées.

» De même qu'en Grèce, la terre qui produit des roses en a reçu un nom plaisant, ainsi a été nommée la cité qui, au milieu des marais poissonneux, tremble entre les deux embouchures du Pô, et dont les habitants sont sans cesse désireux de voir la mer se troubler, et souffler les vents furieux. Je ne parle pas d'Argenta, de Lugo et de

mille autres châteaux et villes populeuses.

» Vois Nicolo, qui, tendre enfant, est acclamé, par le peuple, seigneur de son domaine. Il rend vaines et nulles les espérances de Tideo, qui suscite contre lui la guerre civile. Les jeux de son enfance consisteront à suer sous les armes et à se fatiguer à la guerre ; et, grâce à ce travail des premières années, il deviendra la fleur des guerriers.

» Il fera avorter et tourner à leur désavantage tous les projets de ses sujets rebelles. Et il sera si au courant de tout stratagème, qu'il sera difficile de pouvoir le tromper. De cela s'apercevra trop tard Othon III, de Reggio et de Parme affreux tyran, car d'un seul coup Nicolo lui arrachera son domaine et sa coupable existence.

» Ce beau royaume s'augmentera toujours par la suite, sans que ses princes mettent jamais le pied hors du droit chemin, ni qu'aucun d'eux fasse jamais tort à autrui, à moins qu'il n'ait tout d'abord reçu quelque injure. Satisfait de cette sagesse, le grand Moteur ne leur posera aucune limite ; mais ils iront prospérant toujours de plus en plus, tant que le ciel tournera autour de son axe.

» Vois Léonello, et vois le premier duc, gloire de son époque, l'illustre Borso, qui, régner en paix, obtiendra plus de triomphes qu'il n'en aurait recueilli sur les terres d'autrui. Il enfermera Mars dans un endroit où il ne puisse voir le jour, et liera à la Fureur guerrière les mains derrière le dos. L'unique pensée de ce prince remarquable sera de faire vivre son peuple heureux.

» Vient maintenant Hercule, avec son pied à demi brûlé et ses pas débiles, qui reproche à son voisin, dont à Budrio il a protégé et rallié l'armée en fuite, de lui avoir ensuite, pour récompense, fait la guerre et de l'avoir chassé jusqu'aux frontières de Barco. Celui-ci est le prince à propos duquel je ne saurais décider s'il y a plus de gloire à acquérir dans la paix que dans la guerre.

» Les habitants de la Pouille, des Calabres et de la Lucanie garderont de ses faits une longue mémoire ; il tirera une gloire sans égale de son combat singulier avec le roi des Catalans, et, par plus d'une victoire, se fera un nom parmi les capitaines invincibles. Sa valeur lui vaudra le trône plus de trente années avant qu'il lui soit dû.

» Et autant qu'on peut avoir d'obligation à un prince, sa cité lui en aura. Et ce ne sera pas pour avoir changé ses marais en champs d'une grande fertilité ; ce ne sera pas pour l'avoir entourée de murs et de fossés qui la rendront plus spacieuse à ses habitants, ni pour l'avoir ornée de temples et de palais, de places, de théâtres et de mille embellissements ;

» Ce ne sera pas pour l'avoir défendue des griffes et de la fureur du lion ailé, ni pour l'avoir seule maintenue en paix, ainsi que tout l'État, alors que la torche française aura incendié la belle Italie tout entière, et l'avoir préservée de toute crainte et de tout tribut ; ce ne sera pas pour de tels services, ou pour d'autres du même genre, que ses sujets seront reconnaissants à Hercule ;

» Mais pour ce que leur rapportera son illustre descendance, Alphonse le Juste et Hippolyte le Bienfaisant, qui réaliseront ce que l'antique renommée rapporte des fils du cygne de Tyndare, lesquels se privaient alternativement de la lumière du soleil pour se soustraire l'un l'autre à l'air malin. Chacun d'eux sera fort et toujours prêt à sauver l'autre en consentant à mourir.

» La grande affection de ce digne couple donnera plus de sécurité à leur cité que si, par l'œuvre de Vulcain, ils avaient entouré ses murailles d'une double ceinture de fer. Alphonse est celui qui au savoir joint une telle bonté, qu'au siècle suivant le peuple croira qu'Astrée est revenue du ciel, d'où elle peut faire le chaud et le froid.

» Ce lui sera grand besoin d'être prudent et de ressembler à son père par la valeur, car, n'ayant que peu de gens avec lui, il aura affaire d'un côté aux escadres vénitiennes, de l'autre à celle dont je ne sais si l'on devra plus justement dire qu'elle fut pour lui une marâtre ou une mère. Mais si elle fut sa mère, elle n'eut pas plus pitié de lui que Médée et Progné n'eurent pitié de leurs fils.

» Et autant de fois que, de jour ou de nuit, il sortira de sa ville avec son peuple fidèle, autant de fois il infligera à ses ennemis, sur mer ou sur terre, des désastres et des défaites mémorables. Les gens de la Romagne, malencontreusement soulevés contre leurs voisins, jadis leurs amis, s'en apercevront dans la guerre où ils couvriront de leur sang le sol compris entre le Pô, le Santerno et le Zanniolo.

« Dans ces mêmes régions s'en apercevra aussi l'Espagnol mercenaire du grand Pasteur, peu de temps après lui avoir enlevé Bastia, et en avoir mis à mort le châtelain, une fois la ville prise. En châtement d'un tel dommage, il ne restera personne, du moindre fantassin au capitaine, qui, de la reprise de la ville et de la garnison égorgée, puisse porter la nouvelle à Rome.

» Ce sera lui qui, par sa prudence et son épée, aura l'honneur, dans les champs de la Romagne, de donner à l'armée de France la grande victoire contre Jules et l'Espagne. Par toute la campagne, les chevaux nageront jusqu'au poitrail dans le sang humain, et les bras manqueront pour ensevelir les morts allemands, espagnols, grecs, italiens et français.

» Celui qui, revêtu de l'habit pontifical, couvre du chapeau de pourpre sa chevelure sacrée, est le libéral, le magnanime, le sublime, le grand cardinal de l'Église de Rome, Hippolyte ; lequel sera éternellement célébré en prose et en vers dans toutes les langues. Le Ciel juste veuille que son époque florissante ait un Maron, comme Auguste eut le sien.

» Il resplendira sur sa belle postérité, comme le soleil qui illumine la machine du monde beaucoup plus que la lune et toutes les étoiles, car toute autre lumière est inférieure à la sienne. Je vois celui-ci avec un petit nombre de fantassins et encore moins de cavaliers, partir chagrin et revenir joyeux, car il ramène sur ses rivages quinze galères captives, en sus de mille autres navires.

» Vois ensuite l'un et l'autre Sigismond ; vois Alphonse et ses cinq fils bien-aimés ; les monts et les mers ne pourront faire obstacle à leur renommée, qui remplit le monde. Gendre du roi de France, Hercule II est l'un d'eux. Cet autre, — afin que tu les connaisses tous —, est Hippolyte, qui ne jettera pas moins d'éclat sur sa race que son oncle.

» François est le troisième ; les deux autres portent tous deux le nom d'Alphonse. Or, comme je t'ai dit d'abord, si je devais te montrer tous ceux de tes descendants dont la valeur élèvera si haut la race, il faudrait que le ciel s'éclairât et s'obscurcît plusieurs fois avant que je te l'eusse exprimé. Il est temps désormais, si cela te

plaît, de rendre la liberté aux ombres et de me taire. »

Ainsi, avec l'assentiment de la damoiselle, la docte enchantresse ferme le livre. Alors tous les esprits disparurent en toute hâte dans la grotte où les ossements étaient renfermés. Bradamante, dès qu'il lui fut permis de parler, ouvrit la bouche et demanda : « Quels sont les deux que nous avons vus si tristes entre Hippolyte et Alphonse ?

» Ils venaient en soupirant, et paraissaient tenir les yeux baissés et complètement privés de hardiesse ; et, loin d'eux, je voyais leurs frères s'écarter comme avec répugnance. » Il sembla que la magicienne changeât de visage à cette demande et fit de ses yeux deux ruisseaux. Et elle s'écria : « Infortunés, à quelle peine vous ont conduits les longues instigations d'hommes méchants !

» O bonne et digne race du bon Hercule, que votre bonté ne leur fasse pas défaut ; les malheureux, ils sont en effet de votre sang. Que la justice cède ici à la pitié ! » Puis elle ajoute plus bas : « Il ne convient pas que je t'en dise plus sur ce sujet. Reste avec tes douces pensées, et ne te plains pas de ce que je ne veux pas te les rendre amères.

» Dès qu'au ciel pointerait la première lueur, tu prendras avec moi le chemin qui conduit le plus directement au resplendissant château d'acier, où Roger vit sous la dépendance d'autrui. Je serai ta compagne et ton guide, jusqu'à ce que tu sois hors de la forêt âpre et dangereuse. Puis, quand nous serons sur les bords de la mer, je t'enseignerai si bien la route, que tu ne pourras t'égarer. »

L'audacieuse jeune fille reste là toute la nuit, s'entretenant longuement avec Merlin, qui la persuade d'aller promptement au secours de son Roger. Puis, dès que l'air s'est embrasé d'une splendeur nouvelle, elle abandonne les chambres souterraines, à travers un long chemin obscur et sombre, ayant la magicienne avec elle.

Et elles débouchèrent dans un précipice caché entre des montagnes inaccessibles aux gens ; et tout le jour, sans prendre de repos, elles gravirent les rochers et franchirent les torrents. Pour que la marche fût moins ennuyeuse, elles tenaient de plaisants et beaux raisonnements, et, s'entretenant de ce qui leur était le plus doux,

l'âpre chemin leur paraissait moins rude.

De ces entretiens la plus grande partie fut consacrée par la docte magicienne à montrer à Bradamante avec quelle ruse, avec quel artifice elle devait procéder si elle voulait délivrer Roger. « Quand tu serais — disait-elle — Pallas ou Mars, et quand tu aurais à ta solde plus de gens que n'en ont le roi Charles et le roi Agramant, tu ne résisterais pas au nécromant.

» Car, outre que la forteresse inexpugnable est entourée d'acier et si haute ; outre que son coursier s'ouvre un chemin au milieu des airs, où il galope et bondit, il possède l'écu mortel dont, aussitôt qu'il le découvre, la splendeur éblouit tellement les yeux, qu'elle aveugle et qu'elle s'empare des sens de telle sorte qu'il faut rester comme mort.

» Et si peut-être tu penses qu'il te suffira de combattre en tenant les yeux fermés, comment, dans la bataille, pourras-tu savoir quand il faudra t'esquiver ou frapper ton adversaire ? Mais pour éviter la lumière qui éblouit, et rendre vains les autres enchantements de ce magicien, je te montrerai un moyen, une voie toute prête. Et il n'en est pas d'autre au monde que celle-ci :

» Le roi Agramant d'Afrique a donné à un de ses barons, nommé Brunel, un anneau qui fut dérobé dans l'Inde à une reine. Brunel chemine à peu de milles devant nous. L'anneau est doué d'une vertu telle, que celui qui l'a au doigt possède un remède contre le mal des enchantements. Brunel en sait autant, en fait de ruses et de fourberies, que celui qui détient Roger en sait en fait d'enchantements.

» Ce Brunel, si adroit et si rusé, comme je te dis, est envoyé par son roi afin que, grâce à son génie et avec l'aide de cet anneau dans de tels cas éprouvé, il tire Roger de ce château où il est détenu. Il s'est vanté de réussir, et a promis à son seigneur de lui ramener Roger, qui lui tient plus que tout autre à cœur.

» Mais pour que ton Roger, à toi seule et non au roi Agramant, ait l'obligation d'avoir été délivré de sa prison enchantée, je t'enseignerai le moyen dont tu dois te servir. Tu t'en iras pendant trois jours le long des sables de la mer qui va bientôt se montrer à ta

vue. Le troisième jour, dans la même auberge que toi, arrivera celui qui a l'anneau avec lui.

» Sa taille, afin que tu le reconnaises, n'atteint pas six palmes. Il a la tête crépue, les cheveux noirs et la peau brune. Sa figure est pâle et plus barbue qu'elle ne devrait. Il a les yeux enflés, le regard louche, le nez écrasé et les sourcils hérissés. Son vêtement, pour que je le dépeigne entièrement, est étroit et court, et ressemble à celui d'un courrier.

» Tu auras sujet de lui parler de ces enchantements étranges. Montre-lui ton désir — et tu l'auras en effet — d'en venir aux mains avec le magicien ; mais ne lui laisse pas voir qu'on t'a dit que son anneau rend les enchantements inutiles. Il t'offrira de te montrer le chemin jusqu'au château, et de te tenir compagnie.

» Suis-le, et lorsque tu seras assez près de cette roche pour qu'elle se découvre à tes regards, donne-lui la mort. Que la pitié ne te détourne pas de mettre mon conseil à exécution. Fais en sorte qu'il ne devine pas ton dessein, car il disparaîtrait à tes yeux, dès qu'il aurait mis l'anneau magique dans sa bouche. »

Ainsi parlant, elles arrivèrent sur le bord de la mer, près de Bordeaux, à l'endroit où se jette la Garonne. Là, non sans quelques larmes, les deux femmes se quittèrent. La fille d'Aymon, qui, pour délivrer son amant de prison, ne s'endort pas, chemine tant, qu'en une soirée elle arrive à l'auberge où Brunel était déjà.

Elle reconnaît Brunel dès qu'elle le voit, car elle avait son portrait sculpté dans la mémoire. Elle lui demande d'où il vient et où il va. Celui-ci lui répond — et lui ment sur toute chose.

La dame, prévenue, ne lui cède point en mensonges et dissimule également sa patrie, sa famille, sa religion, son nom et son sexe ; et elle tient constamment les yeux fixés sur les mains de Brunel.

Sur ses mains, elle va fixant constamment les yeux, craignant toujours d'être volée par lui ; et elle ne le laisse pas trop s'approcher d'elle, bien informée qu'elle est de ce dont il est capable. Ils se tenaient tous les deux dans cette attitude, quand leur oreille fut frappée par une rumeur. Je vous dirai, seigneur, quelle en fut la cause, après que j'aurai pris un repos qui m'est bien dû.

Chant IV

ARGUMENT. — Bradamante arrache à Brunel son anneau enchanté, grâce auquel elle détruit le pouvoir d'Atlante et délivre Roger. Celui-ci laisse son cheval à Bradamante et monte sur l'hippogriffe, qui l'emporte dans les airs. — Renaud arrive en Écosse, où il apprend que Ginevra, fille du roi, est sur le point d'être mise à mort, victime d'une calomnie. S'étant mis en chemin pour aller la délivrer, il rencontre une jouvencelle qui lui raconte le fait pour lequel Ginevra a été condamnée à périr.

Bien que la dissimulation soit le plus souvent répréhensible, et l'indice d'un méchant esprit, il arrive cependant qu'en beaucoup de cas elle a produit d'évidents bienfaits, en faisant éviter un dommage, le blâme et même la mort. Car nous n'avons pas toujours affaire à des amis, dans cette vie mortelle, beaucoup plus obscure que sereine et toute pleine d'envie.

Si, seulement après une longue épreuve, on peut trouver à grand-peine un ami véritable à qui, sans aucune défiance, on parle et on montre à découvert sa pensée, que devait faire la belle amie de Roger avec ce Brunel faux et pervers, dissimulé et cauteleux dans toute sa personne, ainsi que la magicienne l'avait dépeint ?

Elle dissimule, elle aussi, et il lui faut bien agir ainsi avec ce maître en fourberies. Et, comme je l'ai dit, constamment elle a les yeux sur ses mains, qui étaient rapaces et voleuses. Mais voici qu'à leur oreille une grande rumeur arrive. La dame dit : « Ô glorieuse Mère, ô Roi du ciel, qu'est cela ? » Et elle se précipite à l'endroit d'où provenait la rumeur.

Et elle voit l'hôte et toute sa famille qui, en dehors du chemin, tenaient les yeux levés au ciel, comme s'il y eût eu une éclipse ou une comète. La dame aperçoit alors une grande merveille qui ne serait pas facilement crue : elle voit passer un grand destrier ailé qui porte dans l'air un chevalier armé.

Grandes étaient ses ailes et de couleurs variées. Au beau milieu se tenait un chevalier dont l'armure était de fer lumineux et étincelant. Il avait dirigé sa course vers le ponant. Il s'éloigna et disparut à travers les montagnes. C'était, comme dit l'hôte, — et il disait la vérité —, un nécromancien ; et il faisait souvent ce voyage plus ou moins long.

Dans son vol, il s'élevait parfois jusqu'aux étoiles et parfois rasait presque la terre, emportant avec lui toutes les belles dames qu'il trouvait dans ces contrées ; à tel point que les malheureuses donzelles qui étaient ou qui se croyaient belles — comme effectivement toutes se croient — ne sortaient plus tant que le soleil se faisait voir.

« Il possède sur les Pyrénées — racontait l'hôte — un château bâti par enchantement, tout en acier et si brillant et si beau, qu'aucun autre au monde n'est si merveilleux. Déjà beaucoup de chevaliers y sont allés, et aucun n'a pu se vanter d'en être revenu. C'est pourquoi je pense, seigneur, et je crains fort, ou qu'ils soient prisonniers, ou qu'ils aient été mis à mort. »

La dame écoute tout cela et s'en réjouit, espérant faire — comme elle fera certainement — une telle épreuve avec l'anneau magique, que le magicien et son château en soient vaincus.

Et elle dit à l'hôte : « Trouve-moi un de tes gens qui, plus que moi, connaisse le chemin, car je ne puis attendre, tant le cœur me brûle de livrer bataille à ce magicien. »

« Tu ne manqueras pas de guide — lui répond alors Brunel — et j'irai avec toi. J'ai la route toute tracée par écrit, et d'autres choses encore qui te rendront ma compagnie agréable. » Il veut parler de l'anneau, mais il ne le dit pas plus clairement, de peur d'en payer la peine. « Ta présence — dit-elle — m'est agréable. » Voulant dire que, par là, l'anneau deviendra sien.

Elle dit ce qu'il était utile de dire, et cache tout ce qui pouvait lui nuire auprès du Sarrasin. L'hôte avait un destrier qui lui plut, et qui

était bon pour la bataille et pour la marche. Elle l'acheta et partit à la pointe du jour suivant, par une belle matinée. Elle prit son chemin par une vallée étroite, avec Brunel, qui allait tantôt devant, tantôt derrière elle.

De montagne en montagne, de bois en bois, ils arrivèrent à l'endroit où l'altitude des Pyrénées permet de voir, si l'air n'est pas obscurci, la France et l'Espagne et les rives des deux mers. Ainsi, dans l'Apennin, on découvre la mer Adriatique et la mer Toscane, du col par lequel on va à Camaldoli. De là, par une descente raide et fatigante, on descendait dans la profonde vallée.

Au milieu surgit un rocher dont la cime, entièrement entourée d'un mur d'acier, s'élève tellement vers le ciel, qu'elle domine tout ce qui est à l'entour. À moins de voler, on ne peut songer à y atteindre. Tout effort y serait dépensé en vain.

Brunel dit : « C'est là que le magicien tient captifs les dames et les chevaliers. »

Le rocher était taillé aux quatre coins, et si droit qu'il paraissait tiré au cordeau. D'aucun côté n'existait sentier ni escalier qui donnât facilité d'y monter ; et l'on voyait bien qu'un animal possédant des ailes pouvait seul avoir cette demeure pour nid ou pour tanière. Là, la dame comprit que l'heure était venue de s'emparer de l'anneau et de faire mourir Brunel.

Mais se couvrir du sang d'un homme sans armes et d'une si basse condition lui parut être une vilaine action ; aussi bien elle pourra s'emparer du riche anneau sans le mettre à mort. Brunel ne pensait pas à la regarder, de sorte qu'elle se saisit de lui et le lia fortement à un sapin à la cime élevée. Mais auparavant elle lui arracha l'anneau du doigt.

Et, malgré les larmes, les gémissements, les lamentations de Brunel, elle ne veut pas le délier. Elle descend de la montagne à pas lents, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée dans la plaine, au pied de la tour. Et, pour qu'à la bataille se présente le nécromant, elle a recours à son cor. Après en avoir sonné, elle l'appelle au champ d'une voix menaçante et le défie au combat.

L'enchanteur ne tarda pas à paraître en dehors de la porte, dès

qu'il eut entendu le son et la voix. Le coureur ailé le porte dans l'air à l'encontre de Bradamante qui semble un guerrier terrible. La dame tout d'abord se rassure en voyant que son adversaire est peu à craindre, car il ne porte ni lance, ni épée, ni masse d'armes qui puisse percer ou rompre la cuirasse.

Il avait seulement au bras gauche l'écu tout recouvert de soie rouge, et, dans sa main droite, un livre avec lequel il produisait en y lisant de grandes merveilles. Ainsi, tantôt il paraissait courir la lance au poing, et il avait fait baisser les yeux à plus d'un ; tantôt il semblait frapper avec la masse ou l'estoc, tandis qu'il était loin et n'avait porté aucun coup.

Le destrier n'est pas un être imaginaire, mais bien naturel, car une jument l'engendra d'un griffon. De son père, il avait la plume et les ailes, les pieds de devant, la tête et les griffes. Dans tous ses autres membres, il était semblable à sa mère, et il s'appelait Hippogriffe. Ils proviennent, mais ils sont rares, des monts Rhyphées, bien au-delà des mers glaciales.

C'est de là que le nécromancien l'avait tiré par la force de ses enchantements. Dès qu'il l'eut en sa possession, il ne chercha point à en avoir d'autres, mais il opéra si bien qu'il l'accoutuma à la selle et à la bride, au bout d'un mois de soins et de fatigues. C'est ainsi qu'à terre et dans les airs, et en tous lieux, il le faisait manœuvrer sans résistance. Ce n'était donc pas un être fictif, produit, comme le reste, par enchantement, mais un animal naturel et véritable.

Toutes les autres choses provenant du magicien étaient une illusion ; il aurait fait paraître jaune ce qui était rouge. Mais il n'en fut pas de même avec la dame, qui, grâce à l'anneau, ne pouvait être abusée. Cependant elle prodigue au vent ses coups, et deçà delà pousse son cheval, et se débat et s'agite, ainsi qu'avant de venir elle avait été prévenue de le faire.

Puis, après qu'elle s'est escrimée quelque temps sur son coursier, elle met pied à terre afin de pouvoir mieux accomplir jusqu'au bout les instructions que la prudente magicienne lui a données. Le magicien vient pour essayer son suprême enchantement, à l'effet duquel il ne croit pas que rien puisse s'opposer. Il découvre l'écu,

certain de renverser son adversaire avec la lumière enchantée.

Il pouvait le découvrir tout d'abord sans amuser plus longtemps les chevaliers, mais il lui plaisait de voir fournir quelque beau coup de lance ou d'épée. Ainsi on voit le chat rusé s'amuser avec la souris tant que cela lui plaît ; puis, quand ce jeu vient à l'ennuyer, lui donner un coup de dent et finalement la tuer.

Je dis que, dans les précédentes batailles, le magicien avait ressemblé au chat et les autres à la souris ; mais la ressemblance ne demeura pas la même, quand la dame se présenta munie de l'anneau. Attentive, elle observait, autant qu'il était besoin pour que le magicien ne prît aucun avantage sur elle. Dès qu'elle vit qu'il découvrait l'écu, elle ferma les yeux et se laissa tomber à terre.

Non pas que l'éclat du brillant métal lui eût causé du mal, ainsi qu'il avait coutume de le faire aux autres ; mais elle agit ainsi pour que l'enchanteur descendît de cheval et s'approchât d'elle. Son désir ne fut pas trompé, car aussitôt que sa tête eut touché la terre, le cheval volant, accélérant son vol, vint se poser à terre en décrivant de larges cercles.

Le magicien laisse à l'arçon l'écu qu'il avait déjà remis sous sa couverture, et descend à pied vers la dame, qui attend, comme le loup dans le buisson, à l'affût du chevreau. Sans plus de retard, elle se lève aussitôt qu'il est près d'elle et le saisit étroitement. Le malheureux avait laissé à terre le livre qui faisait toute sa force.

Et elle le lie avec une chaîne qu'il avait coutume de porter à la ceinture pour un pareil usage, car il ne croyait pas moins l'en lier qu'il avait jusque-là lié les autres. La dame l'avait déjà reposé à terre. S'il ne se défendit pas, je l'excuse volontiers, car il y avait trop de différence entre un vieillard débile et elle si robuste.

S'apprêtant à lui couper la tête, elle lève en toute hâte sa main victorieuse ; mais, après avoir vu son visage, elle arrête le coup, comme dédaigneuse d'une si basse vengeance. Un vénérable vieillard à la figure triste, tel lui apparaîtrait celui qu'elle a vaincu. À son visage ridé, à son poil blanc, il paraît avoir soixante ans ou très peu moins.

« Ôte-moi la vie, jeune, homme, au nom de Dieu », dit le vieillard

plein de colère et de dépit. Mais elle avait le cœur aussi peu disposé à lui enlever la vie, que lui était désireux de la quitter. La dame voulut savoir qui était le nécromant, et dans quel but il avait édifié ce château dans ce lieu sauvage et fait outrage à tout le monde.

« Ce ne fut point par mauvaise intention, hélas ! — dit en pleurant le vieil enchanteur —, que j'ai fait ce beau château à la cime de ce rocher ; ce n'est pas non plus par cupidité que je suis devenu ravisseur ; c'est uniquement pour arracher au danger suprême un gentil chevalier, que mon affection me poussa à faire tout cela ; car, ainsi que le ciel me l'a montré, il doit mourir par trahison, peu de temps après s'être fait chrétien.

« Le soleil ne voit pas entre ce pôle et le pôle austral un jeune homme si beau et de telle prestance. Il a nom Roger, et dès son jeune âge il fut élevé par moi, car je suis Atlante. Le désir d'acquérir de l'honneur et sa cruelle destinée l'ont amené en France à la suite du roi Agramant ; et moi qui l'aimai toujours plus qu'un fils, je cherche à le tirer de France et du péril.

» J'ai édifié ce beau château dans le seul but d'y tenir Roger en sûreté, car il fut pris par moi comme j'ai espéré te prendre toi-même aujourd'hui. J'y ai enfermé des dames et des chevaliers et d'autres nobles gens que tu verras, afin que, puisqu'il ne peut sortir à sa volonté, ayant compagnie, il ne s'ennuie pas.

» Pour que ceux qui sont là-haut ne demandent pas à en sortir, j'ai soin de leur procurer toutes sortes de plaisirs ; autant qu'il peut en exister dans le monde, sont réunis dans ce château : concerts, chant, parures, jeux, bonne table, tout ce que le cœur peut désirer, tout ce que la bouche peut demander. J'avais bien semé et je cueillais un bon fruit ; mais tu es venu détruire tout mon ouvrage.

» Ah ! si tu n'as pas le cœur moins beau que le visage, ne m'empêche pas d'accomplir mon honnête dessein. Prends l'écu, je te le donne, ainsi que ce destrier qui va si prestement par les airs. Ne te préoccupe pas davantage du château, ou bien fais-en sortir un ou deux de tes amis et laisse le reste ; ou bien encore tires-en tous les autres, et je ne te réclamerai plus rien, sinon que tu me laisses mon Roger.

» Et si tu es résolu à me l'enlever, eh bien ! avant de le ramener en France, qu'il te plaise d'arracher cette âme désolée de son enveloppe désormais flétrie et desséchée. » La damoiselle lui répond : « Je veux le mettre en liberté. Quant à toi, saches que tes lamentations sont de vaines sornettes, et ne m'offre plus en don l'écu et le coursier, qui sont à moi et non plus à toi.

» Mais s'il t'appartenait encore de les garder ou de les donner, l'échange ne me paraîtrait pas suffisant. Tu dis que tu détiens Roger pour le protéger contre la mauvaise influence de son étoile. Tu ne peux savoir ce que le Ciel a résolu de lui, ou, le sachant, tu ne peux l'empêcher. Mais si tu n'as pas pu prévoir ton propre malheur qui était si proche, à plus forte raison tu ne saurais prévoir l'avenir d'autrui.

» Ne me prie pas de te tuer, car tes prières seraient vaines. Et si tu désires la mort, encore que le monde entier la refuse, de soi-même peut toujours l'avoir une âme forte. À tous tes prisonniers ouvre les portes. » Ainsi dit la dame, et sans tarder elle entraîne le magicien vers la roche.

Lié avec sa proche chaîne, Atlante allait, suivi par la damoiselle, qui s'y fiait encore à peine, bien qu'il parût tout à fait résigné. Il ne la mène pas longtemps derrière lui, sans qu'ils aient retrouvé, au pied de la montagne, l'ouverture et les escaliers par où l'on monte au château, à la porte duquel ils arrivent enfin.

Sur le seuil, Atlante soulève une pierre où sont gravés des caractères et des signes étranges. Deux vases sont dessous en forme de marmites, qui jettent constamment de la fumée, ayant dans leur intérieur un feu caché. L'enchanteur les brise, et soudain la colline redevient déserte, inhabitée et inculte ; on ne voit plus d'aucun côté ni mur ni tour, comme si jamais un château n'eût existé en cet endroit.

Alors le magicien se délivre de la dame comme fait souvent la grive qui s'échappe du filet ; et avec lui disparaît subitement le château, laissant en liberté la compagnie qu'il contenait. Les dames et les chevaliers se trouvèrent hors des superbes appartements, en pleine campagne, et beaucoup d'eux en furent fâchés, car cette mise

en liberté les privait de grands plaisirs.

Là est Gradasse, là est Sacripant, là est Prasilde, le noble chevalier qui vint du levant avec Renaud ; avec lui est Iroldo, et tous deux font une vraie paire d'amis. Enfin, la belle Bradamante y retrouve son Roger si désiré, lequel, après l'avoir reconnue, lui fait un bon et très reconnaissant accueil.

Plus que ses yeux, plus que son cœur, plus que sa propre vie, Roger l'aima du jour où, ayant levé son casque pour lui, elle fut blessée grâce à cette circonstance. Il serait trop long de dire comment et par qui, et combien longtemps, par la forêt sauvage et déserte, ils se cherchèrent ensuite nuit et jour, sans avoir pu jamais se retrouver, sinon ici.

Maintenant qu'il la voit près de lui, et qu'il apprend qu'elle seule a été sa libératrice, son cœur est plein d'une telle joie, qu'il se déclare le plus fortuné des hommes. Ils descendent de la montagne dans ce vallon où la dame avait été victorieuse, et où ils trouvent encore l'hippogriffe, ayant au flanc l'écu, mais recouvert.

La dame va pour le prendre par la bride, et lui l'attend jusqu'à ce qu'elle soit à ses côtés. Puis, il déploie les ailes par l'air serein, et se repose non loin de là à mi-côte. Elle le poursuit, et lui, ni plus ni moins que la première fois, s'élève dans les airs et ne se laisse pas trop approcher. Ainsi fait la corneille sur le sable aride, qui, derrière les chiens, deçà delà voltige.

Roger, Gradasse, Sacripant et tous ces chevaliers qui étaient descendus ensemble, en haut, en bas, se sont postés aux endroits où ils espèrent que le cheval volant reviendra. Celui-ci, après qu'il a entraîné tous les autres à plusieurs reprises sur les plus hautes cimes et dans les bas-fonds humides, à travers les rochers, s'arrête à la fin près de Roger.

Et cela fut l'œuvre du vieux Atlante, qui n'abandonne pas le pieux désir de soustraire Roger au grand péril qui le menace. À cela seul il pense, et de cela seul il se tourmente. C'est pourquoi, afin de l'enlever d'Europe par cet artifice, il lui envoie l'hippogriffe. Roger le saisit et pense le tirer après lui ; mais celui-ci s'arrête et ne veut pas le suivre.

Ce vaillant descend alors de Frontin — son destrier se nommait Frontin — et monte sur celui qui s'en va par les airs, et avec les éperons excite son impétueuse ardeur. Celui-ci galope un moment ; puis, s'appuyant fortement sur ses pieds, il prend son élan vers le ciel, plus léger que le gerfaut auquel son maître lève à temps le chaperon et montre l'oiseau.

La belle dame, qui voit son Roger si haut et dans un tel péril, reste tellement interdite, qu'elle ne peut de longtemps revenir au sentiment de la réalité. Ce qu'elle a autrefois entendu raconter de Ganymède, qui, de l'empire paternel, fut enlevé au ciel, lui fait craindre que pareille chose n'arrive à Roger, non moins aimable et non moins beau que Ganymède.

Les yeux fixes, elle le suit dans le ciel tant qu'elle peut le voir ; mais comme il s'éloigne tellement que la vue ne peut aller si loin, elle laisse toujours son âme le suivre. Cependant elle soupire, gémit et pleure, et n'a et ne veut avoir paix ni trêve à son chagrin. Quand Roger s'est tout à fait dérobé à sa vue, elle tourne les yeux vers le bon destrier Frontin. Et elle se décide à ne pas l'abandonner, car il pourrait devenir la proie du premier venu ; mais elle l'emmène avec elle pour le rendre à son maître, qu'elle espère revoir encore.

Le cheval-oiseau s'élève toujours, et Roger ne peut le refréner. Il voit au-dessous de lui les hautes cimes s'abaisser de telle sorte qu'il ne reconnaît plus où est la plaine et où est la montagne.

Il monte si haut, qu'il paraît comme un petit point à qui le regarde de la terre. Il dirige sa course vers le point où le soleil tombe quand il tourne avec l'Écrevisse ; et par les airs il va, comme le navire léger pousse sur mer par un vent propice. Laissons-le aller, car il fera un bon chemin, et retournons au paladin Renaud.

Renaud, deux jours durant, parcourt sur mer un long espace, tantôt au couchant, tantôt vers l'Ourse, chassé par le vent, qui, nuit et jour, ne cesse de souffler. Il est en dernier lieu poussé sur l'Écosse, où apparaît la forêt calédonienne, dont on entend souvent les vieux chênes ombreux retentir du bruit des combats.

Elle est fréquentée par les chevaliers errants les plus illustres sous les armes, de toute la Bretagne et de pays voisins ou éloignés, de

France, de Norvège et d'Allemagne. Quiconque ne possède pas une grande valeur ne doit pas s'y aventurer ; car, en cherchant l'honneur, il trouverait la mort. De grandes choses y furent jadis accomplies par Tristan, Lancelot, Galasse, Artus et Gauvain,

Et d'autres chevaliers fameux de la nouvelle et de l'ancienne Table ronde. Comme preuve de leur valeur, existent encore les monuments et les trophées pompeux qu'ils y élevèrent. Renaud prend ses armes et son cheval Bayard, et se fait aussitôt déposer sur les rivages ombreux, après avoir recommandé au pilote de s'éloigner et d'aller l'attendre à Berwick.

Sans écuyer et sans escorte, le chevalier s'en va par cette forêt immense, suivant tantôt une voie, tantôt une autre, du côté où il pense trouver les aventures les plus étranges. Il arrive le premier jour à une abbaye, qui consacre une bonne partie de ses revenus à recevoir avec honneur, dans son riche monastère, les dames et les chevaliers qui passent alentour.

Les moines et l'abbé font un bel accueil à Renaud, qui leur demande — après s'être amplement restauré l'estomac à une table grassement servie — comment les chevaliers trouvent sur ce territoire des aventures où un homme de cœur puisse, par quelque fait éclatant, montrer s'il mérite blâme ou éloge.

Ils lui répondent qu'en errant dans ces bois, il pourra trouver des aventures extraordinaires et nombreuses ; mais, comme les lieux mêmes, les faits qui s'y passent restent dans l'obscurité, car le plus souvent on n'en a aucune nouvelle. « Cherche, — disent-ils —, des contrées où tes œuvres ne restent pas ensevelies, afin que la renommée suive le péril et la peine, et qu'il en soit parlé comme elles le méritent.

» Et si tu tiens à faire preuve de ta valeur, il se présente à toi la plus digne entreprise qui, dans les temps anciens et modernes, se soit jamais offerte à un chevalier. La fille de notre roi se trouve avoir présentement besoin d'aide et de défense contre un baron nommé Lurcanio, qui cherche à lui enlever la vie et l'honneur.

» Ce Lurcanio l'a accusée auprès de son père — peut-être par haine plutôt qu'avec raison — comme l'ayant vue à minuit attirant

chez elle un sien amant sur son balcon. D'après les lois du royaume, elle doit être condamnée au feu, si, dans le délai d'un mois aujourd'hui près de finir, elle ne trouve pas un champion qui convainque de mensonge l'inique accusateur.

« La dure loi d'Écosse, inhumaine et sévère, veut que toute dame, de quelque condition qu'elle soit, qui a des relations avec un homme sans être sa femme, et qui en est accusée, reçoive la mort. Elle ne peut échapper au supplice que s'il se présente pour elle un guerrier courageux qui prenne sa défense, et soutienne qu'elle est innocente et ne mérite pas de mourir.

» Le roi, tremblant pour la belle Ginevra, — c'est ainsi que se nomme sa fille —, a fait publier par les cités et les châteaux que celui qui prendra sa défense et fera tomber l'indigne calomnie, pourvu qu'il soit issu de famille noble, l'aura pour femme, avec un apanage digne de servir de dot à une telle dame.

» Mais si, dans un mois, personne ne se présente pour cela, ou si celui qui se présentera n'est pas vainqueur, elle sera mise à mort. Il te convient mieux de tenter une semblable entreprise que d'aller par les bois, errant de cette façon. Outre l'honneur et la renommée qui peuvent en advenir et qui s'attacheront éternellement à ton nom, tu peux acquérir la fleur des belles dames qui se voient de l'Inde aux colonnes atlantiques.

» Tu posséderas enfin la richesse, un rang qui te fera pour toujours une vie heureuse, et les faveurs du roi auquel tu auras rendu l'honneur qu'il a quasi perdu. Et puis, n'es-tu pas obligé, par chevalerie, à venger d'une telle perfidie celle qui, d'une commune voix, est un modèle de pudeur et de vertu ? »

Renaud resta un instant pensif, et puis il répondit : « Il faut donc qu'une damoiselle meure, parce qu'elle aura laissé son amant satisfaire son désir suprême entre ses bras amoureux ? Maudit soit qui a établi une telle loi, et maudit qui peut la subir ! Bien plus justement doit mourir la cruelle qui refuse la vie à son fidèle amant.

» Qu'il soit vrai ou faux que Ginevra ait reçu son amant, cela ne me regarde pas. De l'avoir fait, je la louerais très fort, pourvu qu'elle eût pu le cacher. Mon unique pensée est de la défendre. Donnez-moi

donc quelqu'un qui me guide et me mène promptement là où est l'accusateur. J'espère, avec l'aide de Dieu, tirer Ginevra de peine.

» Non que je veuille dire qu'elle n'a pas fait ce dont on l'accuse, car, ne le sachant pas, je pourrais me tromper ; mais je dirai que, pour un pareil acte, aucune punition ne doit l'atteindre. Je dirai encore que ce fut un homme injuste ou un fou, celui qui le premier vous fit de si coupables lois, et qu'elles doivent être révoquées comme iniques, et remplacées par une nouvelle loi conçue dans un meilleur esprit.

» Si une même ardeur, si un désir pareil incline et entraîne, avec une force irrésistible, l'un et l'autre sexe à ce suave dénouement d'amour que le vulgaire ignorant regarde comme une faute grave, pourquoi punirait-on ou blâmerait-on une dame d'avoir commis une ou plusieurs fautes de ce genre, alors que l'homme s'y livre autant de fois qu'il en a appétit, et qu'on l'en glorifie, loin de l'en punir ?

» Dans ces lois peu équitables, il est fait de véritables torts aux dames ; et j'espère, avec l'aide de Dieu, montrer qu'il serait très malheureux de les conserver plus longtemps. » D'un consentement unanime, on convint avec Renaud que les anciens législateurs furent injustes et discourtois en autorisant une loi si inique, et que le roi faisait mal, le pouvant, de ne pas la corriger.

Dès que la pure et vermeille clarté du jour suivant a ouvert l'hémisphère, Renaud revêtit ses armes et monte Bayard. Il prend à l'abbaye un écuyer qui va avec lui pendant plusieurs lieues, toujours à travers le bois horrible et sauvage, vers la ville où doit prochainement être tentée l'épreuve dans le jugement de la damoiselle.

Ils avaient, cherchant à abrégier la route, laissé le grand chemin pour prendre un sentier, lorsqu'ils entendirent retentir près d'eux de grandes plaintes qui remplissaient la forêt tout alentour. Renaud pousse Bayard, son compagnon pousse son roussin vers un vallon d'où partaient ces cris, et, entre deux misérables, ils voient une donzelle qui, de loin, paraissait très belle,

Mais qui, fondant en pleurs, semble plus désolée que ne le fut jamais dame ou damoiselle. Les deux bandits se préparent à la frapper de leur épée nue et à rougir l'herbe de son sang. Elle les

supplie de différer un peu sa mort, mais sans émouvoir leur pitié. Renaud arrive, et, à ce spectacle, se précipite avec de grands cris et de grandes menaces.

Les malandrins tournent les épaules, du plus loin qu'ils voient que l'on vient au secours de leur victime, et se dérobent dans la vallée profonde. Le paladin n'a nul souci de les poursuivre ; il va droit à la dame et s'informe pour quelle grande faute elle a mérité une telle punition. Et, pour gagner du temps, il la fait prendre en croupe par son écuyer ; puis il regagne le sentier.

Tout en chevauchant, il la regarde plus attentivement ; elle était très belle et de manières accortes, bien qu'elle fût tout épouvantée de la peur qu'elle avait eue de mourir. Après qu'on lui eut demandé une seconde fois ce qui l'avait réduite à un si malheureux sort, elle commença d'une voix humble à raconter ce que je veux réserver pour l'autre chant.

Chant V

ARGUMENT. — Dalinda dévoile a Renaud la trame ourdie par son amant Polinesso contre Ginevra, laquelle est condamnée à mourir, s'il ne se présente personne pour la défendre contre Lurcanio, qui l'a accusée d'impudicité. Renaud arrive au champ clos, juste au moment où Lurcanio vient de commencer le combat avec un chevalier inconnu qui s'était présenté pour défendre la princesse. Il fait suspendre le combat, dénonce le calomniateur et lui fait confesser son crime.

Tous les autres êtres animés qui sont sur terre, ou bien vivent tranquilles et en paix, ou bien, s'ils viennent à se quereller et à se faire la guerre, le mâle ne la fait point à la femelle. L'ourse avec l'ours erre en sécurité dans le bois ; la lionne repose auprès du lion ; avec le loup, la louve vit en sûreté, et la génisse n'a pas peur du taureau.

Quelle abominable peste, quelle Mégère est venue porter le trouble dans les poitrines humaines, que l'on voit si souvent le mari et la femme s'injurier en termes grossiers, se déchirer la figure et se la rendre blanche ou noire de coups, baigner de pleurs le lit nuptial, et parfois non seulement de pleurs, mais de sang, dans un accès de rage folle ?

Il me semble non seulement qu'il commet un grand crime, mais encore qu'il agit contre la nature et se rébellonne contre Dieu, l'homme qui se laisse aller à frapper le visage d'une belle dame, ou même à lui arracher un cheveu. Quant à celui qui lui verse le poison, ou qui lui chasse l'âme du corps avec le lacet ou le couteau, je ne

croirai jamais que ce soit un homme, mais bien, sous figure humaine, un esprit de l'enfer.

Tels devaient être les deux bandits que Renaud chassa loin de la donzelle par eux conduite dans ces obscurs vallons, afin qu'on n'en eût plus de nouvelles. J'en suis resté au moment où elle s'apprêtait à expliquer la cause de sa malheureuse aventure au paladin qui l'avait si généreusement secourue. Or, poursuivant mon histoire, c'est ce que je vais dire.

La dame commença : « Tu vas entendre raconter la plus grande, la plus horrible cruauté qui, à Thèbes, à Argos, à Mycènes ou dans un lieu plus barbare encore, ait jamais été commise. Et si, projetant tout autour de lui ses clairs rayons, le soleil s'approche moins d'ici que d'autres contrées, je crois qu'il arrive peu volontiers jusqu'à nous afin d'éviter de voir de si cruelles gens.

» Qu'à leurs ennemis les hommes soient cruels, en tout temps on en a vu des exemples. Mais donner la mort à qui vous fait et n'a souci que de vous faire constamment du bien, cela est trop injuste et inhumain. Et afin que je te fasse mieux connaître la vérité, je te dirai, depuis le commencement, les raisons pour lesquelles ceux-ci, contre toute justice, voulaient faucher mes vertes années.

» Je veux que tu saches, mon seigneur, qu'étant encore toute jeune, j'entrai au service de la fille du roi, et que, grandissant avec elle, je tins à la cour un bon et honorable rang. Le cruel Amour, jaloux de ma tranquillité, me soumit, hélas ! à sa loi. Il fit que, de tous les chevaliers, de tous les damoiseaux, le duc d'Albanie me parut le plus beau.

» Parce qu'il parut m'aimer outre mesure, je me mis à l'aimer de toute mon âme. On entend bien les doux propos, on voit bien le visage, mais on peut mal savoir ce qui se passe au fond du cœur. Je le croyais, je l'aimais, et je n'eus de cesse qu'après l'avoir mis dans mon lit. Je ne pris pas garde que, de tous les appartements royaux, j'habitais le plus secret, celui de la belle Ginevra,

» Où elle renfermait ses objets les plus précieux et où elle couchait le plus souvent. On peut y pénétrer par un balcon qui s'avance à découvert en dehors du mur. C'est par là que je faisais

monter mon amant, et je lui jetais moi-même du balcon l'échelle de corde par laquelle il montait, toutes les fois que je désirais l'avoir avec moi.

» Je le fis venir autant de fois que Ginevra m'en laissa l'occasion, car elle avait coutume de changer souvent de lit, pour fuir tantôt la grande chaleur, tantôt les brumes hivernales. Nul ne le vit jamais monter, car cette partie du palais donne sur quelques maisons en ruine, où jamais personne ne passe, ni de jour ni de nuit.

» Pendant de longs jours et de longs mois, nous continuâmes en secret ce jeu amoureux. Mon amour croissait toujours, et je m'enflammâi tellement, qu'au dedans de moi-même je me sentais toute de feu. Et je devins aveugle au point de ne pas voir qu'il feignait de m'aimer beaucoup, quand en réalité il m'aimait fort peu. Cependant ses tromperies auraient pu se découvrir à mille signes certains.

» Au bout de quelque temps, il se montra soudain amoureux de la belle Ginevra. Je ne sais vraiment si cet amour commençait alors seulement, ou s'il en avait déjà le cœur atteint avant de m'aimer moi-même. Vois s'il était devenu arrogant avec moi, et quel empire il avait pris sur mon cœur ! Ce fut lui qui me découvrit tout, et qui ne rougit pas de me demander de l'aider dans son nouvel amour.

» Il me disait bien qu'il n'égalait pas celui qu'il avait pour moi, et que ce n'était pas un véritable amour qu'il avait pour Ginevra ; mais, en feignant d'en être épris, il espérait célébrer avec elle un légitime hymen. L'obtenir du roi serait chose facile, si elle y consentait, car dans tout le royaume, après le roi, il n'y avait personne, par sa naissance et son rang, qui en fût plus digne que lui.

» Il me persuada que si, par mon concours, il devenait le gendre du roi, — ce qui, comme je pouvais voir, l'élèverait aussi près du roi qu'un homme puisse s'élever —, il m'en récompenserait généreusement et n'oublierait jamais un si grand bienfait ; ajoutant que, de préférence à sa femme et à toute autre, il serait toujours mon amant.

» Moi, qui états toute portée à le satisfaire, je ne sus ou je ne voulus pas le contredire, et je n'eus de contentement que le jour où je

l'eus satisfait. Je saisis la première occasion qui se présenta de parler de lui et d'en faire un grand éloge ; et j'appliquai tout mon savoir, tous mes soins, à rendre Ginevra amoureuse de mon amant.

» Je fis consciencieusement tout ce qui se pouvait faire, Dieu le sait ; mais je ne pus jamais obtenir de Ginevra qu'elle prît mon duc en faveur ; et cela, parce qu'elle avait appliqué toutes ses pensées, tous ses désirs, à aimer un gentil chevalier, beau et courtois, venu de lointains pays en Écosse.

» Il était venu d'Italie, avec son jeune frère, s'établir à cette cour. Il devint depuis si parfait dans le métier des armes, que la Bretagne n'avait pas de chevalier plus accompli. Le roi l'aimait et le montra effectivement en lui donnant en abondance des châteaux, des villes et des dignités qui le firent l'égal des grands barons.

» Cher au roi, plus cher encore à sa fille était ce chevalier, nommé Ariodant, parce qu'il était merveilleusement courageux, mais surtout parce qu'elle savait qu'elle en était aimée. Elle savait que ni le Vésuve, ni le volcan de Sicile, ni Troie ne brûlèrent jamais d'autant de flammes qu'Ariodant en nourrissait pour elle dans tout son cœur.

» L'amour donc qu'elle portait à ce dernier, avec un cœur sincère et une foi profonde, fit qu'en faveur du duc je fus mal écoutée, et que jamais elle ne me donna une réponse qui permît d'espérer. Bien plus, quand je priais pour lui et que je m'étudiais à l'attendrir, elle, le blâmant et le dépréciant toujours, lui devenait de plus en plus ennemie.

» Souvent j'engageai mon amant à abandonner sa vaine entreprise, l'assurant qu'il n'avait pas à espérer de changer l'esprit de Ginevra, trop occupée d'un autre amour ; et je lui fis clairement connaître qu'elle était si embrasée pour Ariodant, que toute l'eau de la mer n'éteindrait pas une parcelle de son immense flamme.

» Polinesso, — c'est le nom du duc —, m'ayant entendu plusieurs fois tenir ce langage, et ayant bien vu et bien compris par lui-même que son amour était très mal accueilli, non seulement renonça à un tel amour, mais, plein de superbe, et souffrant mal de voir qu'un autre lui était préféré, changea son amour en colère et en haine.

» Et il songea à élever entre Ginevra et son amant un tel désaccord

et une telle brouille, à faire naître entre eux une telle inimitié, qu'ils ne pussent plus ensuite jamais se rapprocher. Enfin, il résolut de jeter sur Ginevra une telle ignominie, que, morte ou vive, elle ne pût s'en laver. Et il se garda bien de parler à moi ni à d'autres de son inique dessein, mais il le garda pour lui seul.

» Sa résolution prise : «Ma Dalinda, — me dit-il —, c'est ainsi que je me nomme, — il faut que tu saches que, de même que de la racine d'un arbre coupé on voit souvent pousser quatre ou six rejetons, mon obstination malheureuse, bien que tranchée par des échecs successifs, ne cesse pas de germer et voudrait arriver à la satisfaction de son désir.

“Et je le désire non pas tant pour le plaisir même que parce que je voudrais surmonter cette épreuve ; et, ne pouvant le faire en réalité, ce me sera encore une joie si je le fais en imagination. Je veux que, quand tu me reçois, alors que Ginevra est couchée nue dans son lit, tu prennes les vêtements qu'elle a coutume de porter, et que tu t'en revêtes.

“Étudie-toi à l'imiter dans sa manière d'orner et de disposer ses cheveux ; cherche le plus que tu sauras à lui ressembler, et puis tu viendras sur le balcon jeter l'échelle. J'irai à toi, m'imaginant que tu es celle dont tu auras pris les habits. Et ainsi j'espère, me trompant moi-même, voir en peu de temps mon désir s'éteindre.”

» Ainsi dit-il. Pour moi, qui étais séparée de ma raison et loin de moi-même, il ne me vint pas à l'esprit que ce qu'il me demandait avec une persistante prière était une ruse par trop évidente. Du haut du balcon, sous les habits de Ginevra, je lui jetai l'échelle par laquelle il montait souvent, et je ne m'aperçus de la fourberie que lorsque tout le dommage en fut advenu.

» Pendant ce temps, le duc avait eu l'entretien suivant, ou à peu près, avec Ariodant : — De grands amis qu'ils étaient auparavant, ils étaient devenus ennemis à cause de leur rivalité pour Ginevra — “Je m'étonne — commença mon amant — qu'ayant, entre tous mes compagnons, toujours eu des égards et de l'amitié pour toi, tu m'en aies si mal récompensé.

“Je suis certain que tu sais l'amour qui existe depuis longtemps

entre Ginevra et moi, et que tu connais mon espoir de l'obtenir de mon seigneur comme légitime épouse. Pourquoi viens-tu me troubler ? Pourquoi t'en viens-tu, sans résultat, lui offrir ton cœur ? Par Dieu ! j'aurais pour toi plus d'égards, si j'étais à ta place et si tu étais à la mienne."

"Et moi — lui répondit Ariodant — je m'étonne bien plus encore à ton sujet, car j'en suis devenu amoureux avant que tu l'aies seulement vue. Et je sais que tu n'ignores pas combien est grand notre amour à tous deux, et qu'il ne peut être plus ardent qu'il n'est. Son intention, son seul désir est d'être ma femme, et je tiens pour certain que tu sais qu'elle ne t'aime pas.

"Pourquoi donc n'as-tu pas pour moi, pour notre amitié, les mêmes égards que tu prétends que je devrais avoir pour toi, et que j'aurais, en effet, si tu étais plus avant que moi dans son affection ? N'espère pas davantage l'avoir pour femme, bien que tu sois le plus riche dans cette cour. Je ne suis pas moins que toi cher au roi, mais, plus que toi, je suis aimé de sa fille."

"Oh ! — lui dit le duc — grande est l'erreur qui t'a conduit à un fol amour. Tu crois être plus aimé ; je crois la même chose. Mais on peut en juger par le résultat. Dis-moi franchement ce que tu as dans le cœur, et moi, je te dirai mon secret en entier ; et celui de nous qui paraîtra le moins favorisé, cédera au vainqueur et cherchera à se pourvoir ailleurs.

"Et je n'hésite pas à te jurer que jamais je ne dirai mot de ce que tu m'auras révélé ; de même, je désire que tu me donnes ta parole que tu tiendras toujours secret ce que je t'aurai dit." Ils en vinrent donc à un serment commun, la main posée sur les Évangiles. Et après qu'ils se furent juré de se taire, Ariodant commença le premier,

» Et dit, loyalement et droitement, comment entre Ginevra et lui les choses s'étaient passées ; qu'elle lui avait juré, de vive voix et par écrit, qu'elle ne serait jamais la femme d'un autre, mais bien la sienne, et que, si le roi venait à s'y opposer, elle refuserait constamment toutes les autres propositions de mariage, et vivrait seule pendant tout le reste de ses jours ; » Et que lui, Ariodant, grâce à la valeur qu'il avait montrée à plus d'une reprise dans les combats,

et qui avait tourné à la gloire, à l'honneur et au bénéfice du roi et du royaume, avait l'espoir de s'être assez avancé dans la bonne grâce de son seigneur, pour qu'il fût jugé digne par lui d'avoir sa fille pour femme, puisque cela plaisait à celle-ci.

» Puis il dit : “J'en suis à ce point, et je ne crois pas que personne ne me vienne supplanter. Je n'en cherche pas davantage, et je ne désire pas avoir de témoignage plus marquant de son amour. Et je ne voudrais plus rien, sinon ce qui par Dieu est permis en légitime mariage. Du reste, demander plus serait vain, car je sais qu'en sagesse elle surpasse tout le monde.”

» Après qu'Ariodant eut exposé avec sincérité ce qu'il attendait comme prix de ses soins, Polinesso, qui déjà s'était proposé de rendre Ginevra odieuse à son amant, commença ainsi : “Tu es de beaucoup distancé par moi, et je veux que tu l'avoues toi-même, et qu'après avoir vu la source de mon bonheur, tu confesses que moi seul suis heureux.

“Elle dissimule avec toi ; elle ne t'aime ni ne t'estime, et tu te repais d'espérance et de paroles. En outre, elle ne manque pas de se railler de ton amour toutes les fois qu'elle s'entretient avec moi. J'ai de sa tendresse pour moi une bien autre preuve que des promesses ou de simples bagatelles. Et je te la dirai sous la foi du secret, bien que je fisse mieux de me taire.

“Il ne se passe pas de mois, sans que trois, quatre, six et quelquefois dix nuits, je ne me trouve nu dans ses bras, partageant avec elle ce plaisir qu'on goûte dans une amoureuse ardeur. Par là, tu peux voir si à mon bonheur doivent se comparer les babioles que tu donnes comme des preuves. Cède-moi donc la place et pourvois-toi ailleurs, puisque tu vois que tu m'es si inférieur.”

“En cela je ne veux pas te croire — lui répondit Ariodant — et je suis certain que tu mens.

Tu as imaginé en toi-même tous ces mensonges, afin de m'effrayer et de me détourner de mon entreprise. Mais comme ils sont par trop injurieux pour Ginevra, il faut que tu soutiennes ce que tu as dit. Et je veux te montrer sur l'heure que non seulement tu es un menteur, mais encore un traître.”

» Le duc repartit : “Il ne serait pas juste que nous en vinssions à bataille pour une chose que je puis, quand il te plaira, te faire voir de tes propres yeux.” À ces mots, Ariodant reste éperdu ; un frisson lui parcourt tout le corps ; il tremble, et s’il eût cru complètement à ce qu’on lui avait dit, il en serait mort sur-le-champ.

» Le cœur brisé, le visage pâle, la voix tremblante et l’amertume à la bouche, il répondit : “Quand tu m’auras fait voir une si étonnante aventure, je te promets de renoncer à celle qui t’est si libérale et à moi si avare. Mais je ne veux pas te croire avant de l’avoir vu de mes yeux.”

“Quand il en sera temps, je t’avertirai — répliqua Polinesso.” Et ils se séparèrent. Je crois qu’il ne se passa pas plus de deux nuits sans que j’ordonnasse au duc de venir me voir. Afin donc de déployer les lacs qu’il avait si secrètement préparés, il alla trouver son rival, et lui dit de se cacher la nuit suivante parmi les maisons en ruine, où jamais personne ne venait.

» Et il lui indiqua un endroit juste en face du balcon par lequel il avait l’habitude de monter. Ariodant le soupçonnait de chercher à l’attirer en un lieu où il aurait facilité de lui tendre un guet-apens et de le faire tuer, sous prétexte de lui montrer ce qui, de la part de Ginevra, lui paraissait impossible.

» Il résolut toutefois d’y aller, mais de façon à être aussi fort que son rival, et, dans le cas où il serait assailli, de n’avoir pas à craindre la mort. Il avait un frère prudent et courageux, le plus renommé de toute la cour pour son adresse aux armes et nommé Lurcanio. L’ayant avec lui, il était plus rassuré que s’il avait eu dix autres compagnons.

» Il l’appelle, lui dit de prendre ses armes, et l’emmène avec lui, sans lui avoir confié son secret, car il ne l’avait dit ni à lui ni à aucun autre. Il le place à un jet de pierre loin de lui : “Si tu m’entends appeler — lui dit-il — accours ; mais si tu ne m’entends pas t’appeler, ne bouge pas de là si tu m’aimes.”

“Va toujours et ne crains rien — dit son frère.” Rassuré, Ariodant s’en vient alors et se cache dans une maison solitaire, située en face de mon balcon secret. D’un autre côté s’avance le trompeur, le

traître, tout joyeux de couvrir Ginevra d'infamie. Il me fait le signe entre nous convenu d'avance, à moi qui de sa fourberie étais tout à fait ignorante.

» Et moi, avec une robe blanche ornée tout autour de la taille de bandes d'or, ayant sur la tête un filet d'or surmonté de belles fleurs vermeilles, — à la façon dont Ginevra seule avait coutume d'en porter —, dès que j'eus entendu le signal, je parus sur le balcon qui était placé de façon qu'on me découvrait en face et de tous côtés.

» Lurcanio, sur ces entrefaites, craignant que son frère ne soit en péril, ou poussé par ce désir commun à tous, de chercher à savoir les affaires d'autrui, l'avait suivi tout doucement, se tenant dans l'ombre et le chemin le plus obscur, et s'était caché à moins de dix pas de lui, dans la même maison.

» Moi, qui ne savais rien de toutes ces choses, je vins au balcon, sous les habits que j'ai déjà dits, ainsi que j'y étais déjà venue une ou deux fois sans qu'il en fût rien résulté de fâcheux. Mes vêtements se voyaient distinctement à la clarté de la lune, et comme je suis d'aspect à peu près semblable à Ginevra, on pouvait facilement nous prendre l'une pour l'autre ;

» D'autant plus qu'il y avait un grand espace entre l'endroit où j'étais et les maisons en ruine. Il fut ainsi facile au duc de tromper les deux frères qui se tenaient dans l'ombre. Or, tu penses dans quel désespoir, dans quelle douleur tomba Ariodant. Polinesso s'avance, s'approche de l'échelle que je lui lance, et monte sur le balcon.

» À peine est-il arrivé, je lui jette les bras au cou, car je ne pensais pas être vue ; je l'embrasse sur la bouche et sur toute la figure, comme j'avais coutume de le faire à chacune de ses visites. Lui, plus que d'habitude, affecte de me combler de caresses, afin d'aider à sa fraude. L'autre malheureux, conduit à un si douloureux spectacle, voit tout de loin.

» Il tombe dans une telle douleur, qu'il veut s'arracher la vie. Il pose à terre le pommeau de son épée, et va se jeter sur la pointe. Lurcanio, qui avait vu avec un grand étonnement le duc monter jusqu'à moi, mais sans reconnaître qui c'était, s'apercevant du dessein de son frère, se précipite,

» Et l'empêche de se percer le cœur de sa propre main. S'il avait tardé, ou s'il s'était trouvé un peu plus éloigné, il ne serait pas arrivé à temps et n'aurait pu l'arrêter. "Ah ! malheureux frère, frère insensé, — s'écrie-t-il — as-tu perdu l'esprit que, pour une femme, tu songes à te tuer ? Qu'elles puissent toutes disparaître comme neige au vent !

"Songe à la faire mourir, elle, et réserve ta mort pour une occasion qui te fasse plus d'honneur. Tu as pu l'aimer, tant que sa fourberie ne t'était point révélée ; maintenant elle doit t'être odieuse, puisque tu as vu de tes yeux combien elle est coupable et de quelle manière. Cette arme que tu tournais contre toi-même, conserve-la pour rendre devant le roi un tel crime manifeste à tous."

» Quand Ariodant voit son frère près de lui, il abandonne son sinistre dessein ; mais la résolution qu'il a prise de mourir n'en est que peu écartée. Il s'éloigne, le cœur non pas blessé, mais déchiré d'une suprême angoisse. Pourtant, devant son frère, il feint de ne plus avoir au cœur la colère qu'il avait témoignée tout d'abord.

» Le lendemain matin, sans rien dire à son frère ni à personne, il partit, conduit par un mortel désespoir, et de lui, pendant plusieurs jours, on n'eut pas de nouvelles. Hormis le duc et son frère, tout le monde ignorait la cause de son départ. Dans le palais du roi et par toute l'Écosse, on tint à ce sujet les propos les plus divers.

» Au bout de huit jours ou à peu près, un voyageur se présente à la cour devant Ginevra, et lui apporte une nouvelle d'une triste nature. Ariodant s'était volontairement jeté à la mer pour y chercher la mort, et n'y avait point été poussé par le vent ou la tempête. Du haut d'un rocher qui faisait saillie sur la mer, il s'était précipité la tête la première dans les flots.

» Ce voyageur ajoutait : "Avant d'en venir là, il m'avait rencontré par hasard sur son chemin et m'avait dit : « Viens avec moi, afin que Ginevra connaisse par toi ce qui m'est advenu. Dis-lui que la cause de ce que tu vas voir m'arriver tout à l'heure consiste en ce que j'ai trop vu. Heureux si j'eusse été privé de mes yeux ! »

"Nous étions alors près de Capobasso, qui, du côté de l'Irlande, s'avance quelque peu dans la mer. Après qu'il m'eut ainsi parlé, je le vis se précipiter tête baissée dans les ondes. Je l'ai laissé dans la mer,

et je suis venu en toute hâte t'apporter la nouvelle." À ce récit, Ginevra, épouvantée, le visage couvert d'une pâleur livide, resta à moitié morte.

» Ô Dieu ! que ne dit-elle pas, que ne fit-elle pas, quand elle se retrouva seule sur sa couche fidèle ! Elle se frappe le sein, elle déchire ses vêtements, elle dévaste sa belle chevelure d'or, répétant à chaque instant les paroles qu'Ariodant avait dites à son heure dernière : La cause de sa mort cruelle et douloureuse venait de ce qu'il avait trop vu !

» La rumeur courut que c'était par désespoir qu'Ariodant s'était donné la mort. Le roi ne put s'empêcher d'en verser des larmes, ainsi que les chevaliers et les dames de la cour. Son frère se montra le plus affligé de tous et s'abîma dans une douleur si forte, qu'à l'exemple d'Ariodant, il fut sur le point de tourner sa main contre lui-même pour le rejoindre.

» Et, se répétant toujours, à part soi, que c'était Ginevra qui était cause de la perte de son frère, et que ce n'était pas autre chose que l'action coupable dont il avait été témoin qui l'avait poussé à mourir, il en vint à un tel désir de vengeance, que, vaincu par la colère et la douleur, il ne craignit pas de perdre la bonne grâce du roi et de lui devenir odieux, ainsi qu'à tout le pays.

» Et, devant le roi, choisissant le moment où le salon royal était le plus rempli de courtisans, il s'en vint et dit : "Sache, seigneur, que de la folie qui a poussé mon frère à mourir, ta fille seule est coupable, car il a eu l'âme traversée d'une douleur telle, pour l'avoir vue oublier toute pudeur, que, plus que la vie, la mort lui fut chère.

» Il en était amoureux ; et comme ses intentions n'étaient point déshonnêtes, je ne veux pas le cacher. Il espérait, par son mérite, et grâce à ses fidèles services, l'obtenir de toi pour femme. Mais pendant que le malheureux en respirait respectueusement de loin le parfum, il a vu un autre monter sur l'arbre objet de son culte, et cueillir le fruit si ardemment désiré."

» Et il continua, disant comment il avait vu Ginevra venir sur le balcon, et comment elle jeta l'échelle par laquelle était monté jusqu'à elle un amant dont il ne savait pas le nom, et qui avait, pour ne pas

être reconnu, changé ses vêtements et caché ses cheveux. Il ajouta qu'il était résolu à prouver, par les armes, que tout ce qu'il avait dit était vrai.

» Tu peux penser si le père de Ginevra fut atterré de douleur, quand il entendit accuser sa fille. Il s'afflige non seulement d'avoir appris d'elle ce qu'il n'aurait jamais soupçonné, et ce qui l'étonne étrangement, mais aussi parce qu'il se voit dans la nécessité, si aucun guerrier ne prend sa défense et ne convainc Lurcanio de mensonge, de la condamner et de la faire mourir.

» Je ne pense pas, seigneur, que tu ignores que notre loi condamne à mort toute dame ou damoiselle convaincue de s'être livrée à un autre que son époux. Elle est mise à mort, si, au bout d'un mois, il ne se trouve pas un chevalier assez vaillant pour soutenir son innocence contre l'accusateur, et prouver qu'elle ne mérite pas de mourir.

» Le roi, dans l'espoir de la sauver, a fait publier — car il croit que sa fille est accusée à tort — que son intention est de la donner pour femme, avec une grande dot, à qui la tirera de l'infamie dont elle est victime. Mais on ne dit pas qu'aucun guerrier se soit encore présenté pour elle. Tous se regardent les uns les autres, car ce Lurcanio est tellement fort aux armes, qu'il semble que tout guerrier ait peur de lui.

» Le sort cruel veut que Zerbin, frère de Ginevra, soit hors du royaume. Depuis plusieurs mois déjà, il voyage, donnant de la valeur de ses armes des preuves éclatantes. Si ce vaillant chevalier se trouvait moins loin, et dans un lieu où il pût savoir à temps la nouvelle, il ne manquerait pas de venir au secours de sa sœur.

» Entre-temps, le roi, qui cherche à savoir, au moyen d'autres preuves que les armes, si ces accusations sont fausses ou vraies, si sa fille est restée pure ou est devenue coupable, a fait arrêter quelques-unes de ses suivantes, lesquelles, si la chose est vraie, doivent le savoir. J'ai compris par là que si j'étais aussi arrêtée, trop de périls en résulteraient pour le duc et pour moi.

» Et la-nuit même je m'échappai de la cour et j'allai trouver le duc. Je lui fis sentir combien il serait dangereux pour tous les deux que je fusse arrêtée. Il m'approuva et me dit de ne rien craindre. Par

ses conseils, il m'engagea à me retirer dans une place forte qui lui appartient près d'ici, et il me donna deux hommes à lui, pour me servir d'escorte.

» Tu as vu, seigneur, quelles preuves de mon amour j'avais données à Polinesso, et tu peux juger si je méritais ou non de lui être chère. Or, écoute quelle récompense j'en ai reçue ; vois le prix dont il a payé ma grande affection ; vois si, parce qu'elle aime passionnément, une femme peut jamais espérer être aimée !

» Cet ingrat, ce perfide, ce cruel a fini par douter de ma foi ; il en est venu à craindre que je révèle ses coupables ruses ourdies de si loin. Il a feint, pour attendre que la colère du roi se soit apaisée, de vouloir m'éloigner et me cacher dans une de ses places fortes, et il avait résolu de m'envoyer droit à la mort.

» Car, en secret, il avait ordonné à mes guides, pour digne prix de ma fidélité, de me tuer dans cette forêt où tu m'as soustraite à leurs coups. Et son projet se fût accompli, si tu n'étais accouru à mes cris. Vois comme Amour traite ceux qui lui sont soumis ! »

Voilà ce que Dalinda raconta au paladin, pendant qu'ils poursuivaient leur route. Renaud fut charmé par-dessus tout d'avoir trouvé la donzelle qui lui avait raconté toute l'histoire de l'innocence de la belle Ginevra. Et s'il avait espéré la sauver quand elle paraissait accusée avec raison, il se sentit une bien plus grande force en ayant la preuve évidente qu'elle avait été calomniée.

Et vers la ville de Saint-André, où étaient le roi et toute sa famille, et où devait se livrer le combat singulier pour la querelle de sa fille, Renaud se dirigea aussi rapidement qu'il put, jusqu'à ce qu'il en fût arrivé à quelques milles. Aux environs de la ville, il trouva un écuyer qui lui apprit les plus fraîches nouvelles,

Et qu'un chevalier étranger était venu, qui s'était présenté pour défendre Ginevra. Ce chevalier portait des insignes inaccoutumés, et l'on n'avait pu le reconnaître, attendu qu'il se tenait le plus souvent caché ; que, depuis son arrivée, personne n'avait encore vu son visage à découvert, et que l'écuyer qui le servait disait en jurant : « Je ne sais pas qui c'est. »

Ils ne chevauchèrent pas longtemps sans arriver sous les murs de

la ville, près de la porte. Dalinda avait peur d'aller plus avant ; pourtant elle continue son chemin, réconfortée par Renaud. La porte est fermée. À celui qui en avait la garde, Renaud demanda ce que cela signifiait, et il lui fut répondu que c'était parce que toute la population était sortie pour voir la bataille

Qui, entre Lurcanio et un chevalier étranger, se livrait de l'autre côté de la ville, dans un pré spacieux et uni, et que déjà le combat était commencé. La porte est ouverte au seigneur de Montauban, et le portier la ferme aussitôt sur lui. Renaud traverse la cité vide, après avoir tout d'abord laissé la donzelle dans une hôtellerie,

Et lui avoir dit de rester là en sûreté jusqu'à ce qu'il revienne vers elle, ce qui ne tardera pas. Puis il se dirige rapidement vers le champ de bataille, où les deux guerriers avaient déjà échangé de nombreux coups et s'en portaient encore. Lurcanio avait le cœur mal disposé contre Ginevra, et l'autre, pour sa défense, soutenait vaillamment son entreprise volontaire.

Six chevaliers à pied, armés de cuirasses, se tenaient avec eux dans la lice, ainsi que le duc d'Albanie, monté sur un puissant coursier de bonne race. Comme grand connétable, la garde du camp et de la place lui avait été confiée ; et de voir Ginevra en un si grand danger, il avait le cœur joyeux et le regard plein d'orgueil.

Renaud s'avance à travers la foule, où le bon destrier Bayard se fait ouvrir un large passage. Quiconque l'entend venir comme une tempête n'est ni long ni boiteux à lui faire place. Renaud se présente, dominant tout le monde et portant au visage la fleur de toute vaillance. Puis il va s'arrêter devant la place où siège le roi. Chacun s'approche pour entendre ce qu'il demande.

Renaud dit au roi : « Grand prince, ne laisse pas la bataille se poursuivre, car quel que soit celui de ces deux chevaliers qui meure, sache que tu l'auras laissé mourir à tort. L'un croit avoir raison et est induit en erreur ; il soutient le faux et ne sait pas qu'il ment. Cette même erreur, qui a poussé son frère à la mort, lui met les armes aux mains.

» L'autre ne sait s'il a tort ou raison ; mais il s'est exposé au péril uniquement par courtoisie et par bonté, et pour ne pas laisser périr

tant de beauté. Moi, j'apporte le salut à celle qui est innocente et le châtement à qui a usé de fausseté. Mais, pour Dieu, arrête d'abord ce combat ; puis donne-moi audience pour entendre ce que je vais te raconter. »

Le roi fut si ému du ton d'autorité d'un homme aussi digne que lui paraissait être Renaud, qu'il fit un signe pour que le combat ne fût pas poussé plus loin. Alors, en présence des barons du royaume, des chevaliers et des autres spectateurs, Renaud dévoila toute la fourberie que Polinesso avait ourdie contre Ginevra ;

Et il s'offrit à prouver par les armes que ce qu'il avait dit était vrai. Il appela Polinesso, et celui-ci parut, mais le visage tout troublé. Pourtant il commença à nier avec audace. Renaud dit : « Nous allons voir à l'épreuve. » L'un et l'autre étaient armés, le champ tout préparé, de telle sorte que sans retard ils en viennent aux mains.

Oh ! comme le roi, comme son peuple font des vœux pour qu'il soit prouvé que Ginevra est innocente ! Tous ont l'espérance que Dieu montrera clairement qu'elle a été accusée injustement d'impudicité. Polinesso avait la réputation d'un homme cruel, orgueilleux, inique et trompeur, si bien qu'à personne il ne paraît extraordinaire qu'une semblable fourberie ait été ourdie par lui.

L'air consterné, le cœur tremblant, le visage pâle, Polinesso attend, et au troisième son de la trompette, il met sa lance en arrêt. De son côté, Renaud se lance contre lui, et, désireux d'en finir, il le vise de façon à lui transpercer le cœur avec sa lance. L'effet suit de près le désir, car il lui plonge la moitié du fer dans la poitrine.

La lance fixée dans le corps, Polinesso est jeté à plus de six brasses loin de son destrier. Renaud saute promptement à terre, et, avant qu'il puisse se relever, lui saisit le casque et le délace. Mais celui-ci, qui ne peut plus continuer le combat, lui demande merci d'un air humble, et confesse, devant le roi et la cour qui l'entendent, la fraude qui l'a conduit à la mort.

Il n'achève pas ; au milieu de ses aveux, la voix et la vie l'abandonnent. Le roi, qui voit sa fille sauvée de la mort et de l'infamie, joyeux et consolé, est plus heureux que si, après avoir perdu sa couronne, il se la voyait rendre. Il glorifie uniquement

Renaud puis, après l'avoir reconnu dès que celui-ci a ôté son casque — car il l'avait vu plusieurs fois déjà — il lève les mains au ciel, et remercie Dieu de lui avoir envoyé ainsi à temps un tel défenseur. Quant à l'autre chevalier inconnu qui avait secouru Ginevra dans sa triste situation, et avait combattu pour elle, il se tenait à l'écart, attentif à tout ce qui venait de se passer.

Le roi le pria de dire son nom ou de se laisser voir au moins à découvert, afin qu'il pût le remercier et lui offrir la récompense que méritait sa bonne intention. Celui-ci, après qu'on l'eut prié longuement, ôta son casque et se montra en plein jour. Je vous dirai qui il était dans le chant qui va suivre, s'il vous est agréable de l'entendre.

Chant VI

ARGUMENT. — On reconnoît que le chevalier inconnu est Ariodant, l'amant de Ginevra. Le roi la lui donne pour femme et pardonne à Dalinda. — Roger est porté par l'hippogrieffe dans l'île d'Alcine, où Astolphe, cousin de Bradamante, changé en myrte, lui conseille de ne pas aller plus avant. Roger veut s'éloigner de l'île ; divers monstres s'opposent en vain à sa fuite ; mais surviennent plusieurs nymphes qui le font changer de résolution.

Malheur à celui qui, faisant le mal, s'imagine que son crime restera toujours caché ! Alors que tous le tairaient, l'air et la terre elle-même où est ensevelie sa victime le crieraient tout autour de lui. Et Dieu fait souvent que le péché pousse le pécheur à le rendre lui-même fortuitement manifeste, sans qu'il en soit accusé par personne, ou après qu'il en a été absous.

Le misérable Polinesso avait cru cacher à tout jamais son crime en faisant disparaître Dalinda qui le connaissait et pouvait seule le dénoncer. En ajoutant un second crime au premier, il avança le châtiment qu'il pouvait différer et éviter peut-être. Mais sa propre précipitation le fit courir à la mort.

Et il perdit d'un seul coup ses amis, sa vie, son rang et, ce qui fut bien pis encore, l'honneur. J'ai dit plus haut que le chevalier dont on ne sait pas encore le nom fut longtemps prié de se faire connaître. Il ôte enfin son casque, et montre aux yeux des assistants un visage aimé et qu'ils ont vu plus d'une fois ; et il fit voir qu'il était Ariodant, que l'Écosse entière pleurait ;

Ariodant, que Ginevra avait pleuré comme mort, que son frère

avait également pleuré, ainsi que le roi, la cour et tout le peuple, et qui venait de faire éclater tant de bonté et de valeur. On vit alors que le voyageur n'avait pas dit vrai dans ce qu'il avait raconté à son sujet. Et pourtant il l'avait véritablement vu se jeter tête baissée dans la mer du haut du rocher.

Mais — comme il arrive souvent au désespéré qui, de loin, appelle et désire la mort, et la repousse quand il la voit près de lui, tant elle lui paraît amère et cruelle — à peine Ariodant s'est-il précipité dans la mer, qu'il se repent d'avoir voulu mourir. Et comme il était fort, adroit et plus audacieux que n'importe qui, il se mit à nager et regagna le rivage.

Et, traitant de folie le désir qu'il avait eu d'abandonner la vie, il se mit en route, les vêtements imprégnés et amollis par l'eau, et arriva à la demeure d'un ermite. Il y demeura secrètement, attendant de savoir quel effet la nouvelle de sa mort avait fait sur Ginevra ; si elle s'en était réjouie, ou si elle en avait été triste et affligée.

Il apprit d'abord que, dans sa grande douleur, elle avait failli mourir — le bruit s'en était répandu rapidement dans toute l'île — résultat tout à fait contraire à ce qu'il attendait, d'après ce que, à son extrême chagrin, il croyait avoir vu. Il sut ensuite comment Lurcanio avait accusé Ginevra auprès de son père.

Il ressentit autant de colère contre son frère, qu'il avait eu jadis d'amour pour Ginevra. Cette action lui paraît trop impie et trop cruelle, encore qu'elle ait été faite pour lui. Enfin il fut informé qu'aucun chevalier ne s'était présenté pour défendre Ginevra, car Lurcanio était si fort et si vaillant, que personne n'avait garde de se mesurer à lui.

Et puis il était connu pour un homme discret, et si sage et si avisé que, si ce qu'il avait raconté n'eût pas été vrai, il ne se serait pas exposé à la mort pour le soutenir. C'est pourquoi la plupart hésitent à défendre une cause peut-être mauvaise. Ayant appris cela, Ariodant, après s'être tenu à lui-même de grands discours, se résolut à relever l'accusation de son frère.

« Hélas ! je ne pourrais — disait-il en lui-même — la laisser périr à cause de moi. Ma mort serait trop amère et trop misérable si, avant

moi, je la voyais mourir. Elle est toujours ma dame, ma déesse ; elle est la lumière même de mes yeux. Je dois, qu'elle soit innocente ou coupable, entreprendre de la délivrer et mourir sur le champ du combat.

» Si j'entreprends une cause mauvaise, c'est à elle qu'en sera la faute, et moi j'en mourrai ; et cela ne me décourage pas, car je sais que ma mort entraînera la mort d'une si belle dame. Une seule pensée me consolera en mourant, c'est qu'elle aura pu voir que ce Polinesso, à qui elle a donné son amour, ne s'est pas même présenté pour la défendre.

» Et moi qu'elle a si grandement offensé, elle m'aura vu courir à la mort pour la sauver. Je me serai aussi par là vengé de mon frère qui a allumé un tel feu. Et je le ferai gémir sur le résultat de sa cruelle entreprise, quand il saura qu'en croyant venger son frère, il lui a donné la mort de sa propre main. »

Dès qu'il eut arrêté cela dans son esprit, il se procura de nouvelles armes, un nouveau cheval, choisit une cotte de mailles et un écu noirs, bordés de vert et de jaune. Et, ayant par aventure trouvé un écuyer étranger au pays, il l'emmena avec lui. C'est alors que, sans être connu, il se présenta, comme je l'ai déjà dit, contre son frère qui attendait tout armé.

Je vous ai raconté l'issue du combat, et comment Ariodant fut reconnu. Le roi n'en eut pas une moindre joie que lorsqu'il avait vu sa fille délivrée. Il pensa en lui-même qu'elle ne pourrait jamais trouver un plus fidèle, un plus sincère amant, puisqu'il l'avait défendue contre son propre frère, après en avoir reçu une si grande offense.

Et autant de sa propre inclination, car il l'aimait beaucoup, que sur les prières de toute la cour et de Renaud, qui insistait plus que les autres, il en fit l'époux de sa charmante fille. Le duché d'Albanie, qui retournait au roi après la mort de Polinesso, ne pouvait pas se trouver vacante en meilleure circonstance ; c'est pourquoi il la donna en dot à sa fille.

Renaud obtint la grâce de Dalinda qui, délivrée de sa funeste erreur, rassasiée du monde, tourna son esprit vers Dieu et se consacra

à lui. Elle alla se faire religieuse en Dace, et quitta immédiatement l'Écosse.

Mais il est temps désormais de retrouver Roger qui parcourt le ciel sur son léger cheval.

Bien que Roger soit d'un courage indomptable, et qu'il n'ait pas changé de couleur, je ne puis croire que, dans sa poitrine, son cœur ne tremble pas plus que la feuille. Il avait dépassé de beaucoup l'Europe, et était parvenu bien au-delà des bornes qu'Hercule avait jadis imposées aux navigateurs.

L'hippogriffe, grand et étrange oiseau, l'emporte avec une telle rapidité d'ailes, qu'il aurait laissé bien loin derrière lui le prompt agent de la foudre. De tous les oiseaux qui vont, légers, par les airs, aucun ne lui serait égal en vitesse. Je crois que c'est à peine si le tonnerre et la flèche arrivent du ciel sur terre avec plus de promptitude.

Après que le cheval-oiseau eut parcouru un grand espace en ligne droite et sans jamais se détourner, fatigué d'aller dans les airs, il commença à décrire de larges cercles et s'abattit sur une île. Elle était semblable à celle où, pour éviter la longue poursuite de son amant et se dérober à lui, la vierge Aréthuse se fraya en vain sous la mer un chemin sombre et étrange.

Le chevalier n'avait rien vu d'aussi beau ni d'aussi agréable dans tout son voyage à travers les airs ; et, s'il avait cherché par le monde entier, il n'aurait pas vu de plus joli pays que celui où, après avoir plané un grand moment, le grand oiseau descendit avec Roger. Ce n'était partout que plaines cultivées, collines charmantes, eaux claires, rives ombreuses et prés moelleux.

De ravissants bosquets de lauriers odorants, de palmiers, de myrtes gracieux, de cèdres et d'orangers qui portaient des fruits et des fleurs et entrelaçaient leurs formes belles et variées, faisaient un rempart contre les chaleurs ardentes des jours d'été, avec leurs épaisses ramures en forme d'ombrelles. Et dans leurs rameaux voltigeaient en sûreté et chantaient les rossignols.

Parmi les roses pourprées et les lis blancs, qu'une tiède brise conserve toujours frais, on voyait les lièvres et les lapins courir sans

crainte, et les cerfs au front élevé et superbe, sans redouter d'être pris et tués, paître l'herbe et ruminer en repos. Les daims et les chèvres, agiles et pleins d'adresse, bondissaient en foule sous ces bosquets champêtres.

Dès que l'hippogriffe est assez près de terre pour que l'on puisse sauter sans trop de danger, Roger s'enlève rapidement de l'arçon et se retrouve sur le gazon émaillé. Il serre toutefois les rênes dans sa main, car il ne veut pas que le destrier s'envole de nouveau. Il l'attache sur le rivage à un myrte verdoyant, entre un laurier et un pin.

Puis, dans un endroit où jaillissait une fontaine couronnée de cèdres et de palmiers touffus, il pose son écu, ôte son casque du front, et se désarme les deux mains. Et, tourné tantôt vers la mer, tantôt vers la montagne, il livre son visage aux brises fraîches et suaves qui, avec de doux murmures, font trembler les hautes cimes des hêtres et des sapins.

Il baigne dans l'onde claire et fraîche ses lèvres desséchées ; il l'agite avec les mains, pour apaiser la chaleur qu'a allumée dans ses veines le poids de sa cuirasse. Et il ne faut point s'étonner que cette chaleur soit devenue si grande, car il a été loin de se tenir en une même place ; au contraire, sans jamais se reposer et couvert de ses armes, il est allé toujours courant pendant trois mille milles.

Pendant qu'il se repose en cet endroit, le destrier qu'il avait laissé au plus épais du feuillage sous l'ombre fraîche, se cabre tout à coup, comme s'il voulait fuir, épouvanté qu'il est par je ne sais quoi de caché dans les branches. Et il secoue tellement le myrte auquel il est attaché, qu'il encombre tout autour la terre de ses rameaux. Il secoue le myrte au point d'en faire tomber les feuilles, mais sans réussir à s'en détacher.

Comme fait parfois un tronc d'arbre à la moelle rare ou absente, quand il est mis au feu, et que la grande chaleur consume l'air humide qui le remplit et le fait résonner en dedans, jusqu'à ce qu'elle se fraye un chemin au-dehors avec un bouillonnement strident, ainsi murmure, crie et se courrouce ce myrte blessé, et enfin ouvre son écorce,

D'où, avec une voix triste et plaintive, sortent, distinctes et claires, ces paroles : « Si tu es courtois et accessible à la pitié, comme le montre ta belle physionomie, éloigne cet animal de mon arbre. Il suffit que je sois affligé de mon propre mal, sans qu'une autre peine, sans qu'une autre douleur vienne encore du dehors pour me tourmenter. »

Au premier son de cette voix, Roger tourne les yeux et se lève subitement. Et quand il s'aperçoit qu'elle sort de l'arbre, il reste plus stupéfait que jamais. Il s'empresse d'écarter le destrier, et, la rougeur sur les joues : « Qui que tu sois — dit-il — pardonne-moi, esprit humain ou déesse des bocages.

» Je ne savais pas que, sous ta rude écorce, se cachait un esprit humain ; c'est pourquoi j'ai laissé endommager ton beau feuillage et insulter à ton myrte vivace. Mais ne tarde pas à m'apprendre qui tu es, toi qui, en un corps grossier et rugueux, vis et parles comme un animal doué de raison. Que de l'orage le ciel te préserve toujours !

» Et si, maintenant ou jamais, je puis réparer par quelque service le mal que je viens de te causer, je te promets, par la belle dame qui possède la meilleure part de moi-même, de faire de telle sorte, par mes paroles et par mes actes, que tu aies une juste raison de te louer de moi. »

À peine Roger eut-il fini de parler, que le myrte trembla de la tête au pied. Puis on vit son écorce se couvrir de sueur, comme le bois fraîchement tiré de la forêt, qui sent la violence du feu après lui avoir en vain fait toute sorte de résistance. Et il commença : « Ta courtoisie me force à te découvrir en même temps qui j'ai d'abord été, et ce qui m'a changé en myrte sur cette charmante plage.

» Mon nom fut Astolphe, et j'étais un paladin de France très redouté dans les combats. J'étais cousin de Roland et de Renaud, dont la renommée n'a pas de bornes. Je devais, après mon père Othon, régner sur toute l'Angleterre.

J'étais si beau et si bien fait, que plus d'une dame s'enflamma pour moi. Seul je me suis perdu moi-même.

» Je revenais de ces îles lointaines qu'en Orient baigne la mer des Indes, où Renaud et quelques autres avec moi avions été retenus

prisonniers dans un obscur et profond cachot, et d'où nous avait délivrés la suprême vaillance du chevalier de Brava ; me dirigeant vers le ponant, j'allais le long de la côte qui du vent du nord éprouve la rage.

» Et comme si le destin cruel et trompeur nous eût poussés sur ce chemin, nous arrivâmes un matin sur une belle plage où s'élève, sur le bord de la mer, un château appartenant à la puissante Alcine. Nous la trouvâmes sortie de son château, et qui se tenait sur le rivage, attirant sur le bord, sans filets et sans amorce, tous les poissons qu'elle voulait.

» Les dauphins rapides y accouraient, et les thons énormes à la bouche ouverte ; les baleines et les veaux marins, troublés dans leur lourd sommeil ; les mulots, les salpes, les saumons et les barbues nageaient en troupes le plus vite qu'ils pouvaient. Les physitères, les orques et les baleines montraient hors de la mer leurs monstrueuses échines.

» Nous aperçûmes une baleine, la plus grande qui se soit jamais vue sur toutes les mers. Onze pas et plus émergeaient hors des ondes ses larges épaules. Et nous tombâmes tous dans une grande erreur ; car, comme elle se tenait immobile et sans jamais bouger, nous la prîmes pour une petite île, tellement ses deux extrémités étaient distantes l'une de l'autre.

» Alcine faisait sortir les poissons de l'eau avec de simples paroles et de simples enchantements. Avec la fée Morgane elle reçut le jour ; mais je ne saurais dire si ce fut dans la même couche ou avant, ou après. Alcine me regarda, et soudain mon aspect lui plut, comme elle le montra sur son visage. Et il lui vint à la pensée de m'enlever, par astuce et artifice, à mes compagnons. Son dessein réussit.

» Elle vint à notre rencontre l'air souriant, avec des gestes gracieux et prévenants, et dit : « Chevaliers, qu'il vous plaise de prendre aujourd'hui vos logements chez moi. Je vous ferai voir, dans ma pêche, toutes sortes de poissons différents, les uns recouverts d'écailles, les autres lisses, et d'autres tout poilus, et tous plus nombreux qu'il n'y a d'étoiles au ciel.

» Et si nous voulons voir une sirène qui apaise la mer par son

doux chant, passons d'ici sur cette autre plage, où, à cette heure, elle a toujours coutume de retourner. » Et elle nous montra cette grande baleine qui, comme je l'ai dit, paraissait être une île. Moi, qui fus toujours trop entreprenant — et je m'en repens — j'allai sur ce poisson.

» Renaud me faisait signe, ainsi que Dudon, de ne pas y aller, mais cela servit peu. La fée Alcine, avec un visage riant, laissa les deux autres et s'élança derrière moi. La baleine, à lui obéir diligente, s'en alla, nageant à travers l'onde salée. Je ne tardai pas à me repentir de ma sottise, mais je me trouvais trop éloigné du rivage.

» Renaud se jeta à la nage pour m'aider et faillit être englouti, car un furieux vent du sud s'éleva, qui couvrit d'une ombre épaisse le ciel et la mer. J'ignore ce qui lui est ensuite arrivé. Alcine s'efforçait de me rassurer, et pendant tout ce jour et la nuit suivante elle me tint sur ce monstre au milieu de la mer,

» Jusqu'à ce que nous arrivâmes à cette belle île, dont Alcine possède une grande partie. Elle l'a usurpée sur une de ses sœurs, à qui leur père l'avait entièrement laissée en héritage parce qu'elle était sa seule enfant légitime. Les deux autres, à ce que m'a dit depuis quelqu'un qui en était pleinement instruit, sont nées d'un inceste.

» Et de même qu'elles sont iniques et pleines de scélératesse et de vices infâmes, leur sœur, qui vit chaste, a dans son cœur toutes les vertus. Les deux autres se sont ligüées contre elle, et déjà plus d'une fois elles ont levé une armée pour la chasser de l'île, et lui ont, à diverses reprises, enlevé plus de cent châteaux.

» Et celle-ci, qui s'appelle Logistilla, ne posséderait plus un pan de terre, si elle n'avait pour frontières, d'un côté un golfe, de l'autre une montagne inhabitée, de même que l'Écosse et l'Angleterre sont séparées par une montagne et une rivière. Cependant ni Alcine ni Morgane n'abandonnent l'espérance de lui enlever ce qui lui reste.

» Ce digne couple étant pétri de vices, la hait précisément parce qu'elle est chaste et sage. Mais, pour revenir à ce que je te disais, et t'apprendre comment, par la suite, je devins une plante, sache qu'Alcine me retenait dans de grandes délices, et brûlait tout entière d'amour pour moi.

D'une flamme non moindre, j'avais le cœur embrasé en la voyant si belle et si avenante.

» Je jouissais de son corps si délicat. Il me semblait que là étaient rassemblés tous les biens qui sont d'ordinaire répartis aux mortels, à ceux-ci plus, à ceux-là moins, et pas du tout à beaucoup. De la France ni du reste, je n'avais plus souvenance. Sans cesse occupé à contempler ce beau visage, toutes mes pensées, tous mes désirs se concentraient en elle et ne voyaient pas au-delà.

» J'étais d'ailleurs tendrement aimé d'elle. Alcine ne prenait plus garde à personne, et avait abandonné tous les autres amants pour lesquels, avant moi, d'autres avaient été de même laissés. J'étais son conseiller, et nuit et jour elle m'avait à son côté. Elle m'avait donné plein pouvoir de commander aux autres ; elle ne croyait qu'à moi, ne s'en rapportait qu'à moi, et, de nuit comme de jour, ne parlait jamais qu'à moi.

» Hélas ! pourquoi vais-je irriter mes plaies sans espoir d'y porter remède ? Pourquoi me rappeler mon bonheur passé, maintenant que je souffre une peine extrême ? Au moment où je croyais être heureux, et où je m'imaginai qu'Alcine devait m'aimer le plus, elle reprit son cœur qu'elle m'avait donné, et le porta tout entier vers un nouvel amour.

» Je connus trop tard son esprit mobile, habitué à aimer et à détester en un moment. Mon règne n'avait pas duré plus de deux mois, qu'un nouvel amant prit ma place. La fée me repoussa loin d'elle avec dédain et m'enleva toutes ses faveurs. Et je sus depuis qu'à un traitement semblable elle avait soumis mille autres amants, et tous sans qu'ils l'eussent mérité.

» Et pour qu'ils n'aillent pas à travers le monde raconter sa vie lascive, elle les change çà et là sur cette terre féconde, les uns en sapins, les autres en oliviers, ceux-ci en palmiers, ceux-là en cèdres, d'autres enfin en myrtes, comme tu me vois, sur la verte rive. Plusieurs ont été transformés en fontaine limpide, quelques-uns en bêtes féroces, selon le caprice de cette fée altièrè.

» Et toi, qui es venu en cette île par un chemin inusité, tu seras cause que quelqu'un de ses amants sera changé en pierre, en fontaine

ou en arbre. Tu recevras d'Alcine le sceptre et la puissance, et tu seras plus heureux que n'importe quel mortel. Mais sois assuré que tu ne tarderas pas à devenir bête, fontaine, arbre ou rocher.

» Je t'en donne volontiers avis ; non pas que je pense que cela te doive préserver du danger, mais il vaut mieux que tu n'y courres pas sans être prévenu, et que tu connaisses une partie des façons d'agir d'Alcine ; car peut-être, de même que le visage des hommes diffère, leur esprit et leur caractère sont différents. Tu sauras peut-être échapper au mal que mille autres n'ont pas su éviter. »

Roger, à qui la renommée avait appris qu'Astolphe était cousin de sa dame, s'affligea beaucoup de ce que sa forme véritable eût été changée en plante stérile et triste. Et, par amour pour celle qu'il aime tant, il lui aurait offert ses services, s'il avait su de quelle manière ; mais il ne pouvait lui venir en aide qu'en le consolant.

Il le fit du mieux qu'il sut. Puis il lui demanda s'il y avait un chemin qui conduisît au royaume de Logistilla soit par la plaine, soit à travers les collines, de façon qu'il évitât de passer par celui d'Alcine. L'arbre lui répondit qu'il y en avait bien un autre, mais tout rempli d'âpres rochers et qui, en inclinant un peu à main droite, s'élevait jusqu'au haut d'une montagne à la cime alpestre ;

Mais qu'il ne pensait pas qu'il pût aller longtemps par ce chemin, car il y rencontrerait une nombreuse et cruelle troupe de gens hardis qui lui opposeraient une rude résistance. Alcine les a placés autour des murs et des fossés de son domaine, pour y retenir ceux qui voudraient s'en échapper. Roger rend grâce au myrte de tous ses bons avis, puis il s'éloigne de lui, prévenu et instruit.

Il va à son cheval, le détache, le prend par les rênes, et le tire derrière lui. Il se garde de monter dessus comme la première fois, de peur que, malgré lui, il ne l'emporte. Il songeait en lui-même comment il ferait pour arriver sain et sauf au pays de Logistilla. Il était en tout cas fermement résolu à user de tout moyen pour qu'Alcine ne prît pas empire sur lui.

Il pensa à remonter sur son cheval et à l'éperonner pour une nouvelle course à travers les airs, mais il craignit de tomber dans un danger pire, car le coursier obéissait trop mal au mors. « Je passerai

par force, si je ne me trompe, » — disait-il, à part lui. Mais son espérance fut vaine. Il n'était pas éloigné de plus de deux milles du rivage, qu'il aperçut la belle cité d'Alcine.

On voit de loin une grande muraille qui tourne tout autour et enserme un grand espace. Sa hauteur est telle, qu'elle paraît se confondre avec le ciel, et elle semble être en or, du pied au faite. Quelqu'un de mes lecteurs se séparera peut-être ici de moi et prétendra que c'était l'œuvre de l'alchimie. Peut-être fait-il erreur, peut-être voit-il plus juste que moi ; en tout cas, elle me paraît être d'or, tellement elle resplendit.

Dès qu'il fut près de la riche muraille, dont il n'est pas de pareille au monde, le courageux chevalier laissa la route qui, à travers la plaine, s'en allait large et droite vers les grandes portes, et prit à main droite celle beaucoup plus sûre, qui commençait déjà à monter. Mais soudain il se trouve au milieu de la troupe hideuse dont la fureur cherche à l'égarer et lui barre le passage.

Jamais on n'a vu plus étrange ramassis de monstrueux visages et de gens difformes. Les uns ont la forme humaine depuis le cou jusqu'aux pieds, avec des figures de singe ou de chat. Les autres laissent sur le sol les empreintes de pieds de bouc. D'autres sont des centaures agiles et pleins d'adresse. Les jeunes ont un air d'impudence, les vieux paraissent idiots ; ceux-ci sont nus, ceux-là couverts de peaux de bêtes étranges.

Celui-ci galope sur un destrier sans frein ; celui-là va lentement, monté sur un âne ou sur un bœuf. Cet autre grimpe sur la croupe d'un centaure. Beaucoup ont sous eux des autruches, des aigles ou des grues. Quelques-uns ont une corne à la bouche, d'autres une coupe. Les uns sont femelles, les autres mâles ; d'autres sont des deux sexes.

Celui-ci porte un croc et celui-là une échelle de corde ; un autre est armé d'un pal en fer, un quatrième tient une lime sourde.

Le capitaine de ces créatures avait le ventre gonflé et le visage gras. Il se tenait sur une tortue qui s'avancait à pas très lents. Il avait de chaque côté quelqu'un pour le soutenir, car il était ivre, et il tenait les yeux baissés. D'autres lui essuyaient le front et le menton ; d'autres enfin agitaient des plumes pour l'éventer.

Un d'eux, qui avait les pieds et le ventre de forme humaine, et le cou, les oreilles et la tête d'un chien, se mit à aboyer contre Roger, afin de le faire entrer dans la belle cité qu'il avait laissée derrière lui. Le chevalier répondit : « Je n'en ferai rien, tant que ma main aura la force de porter celle-ci », et il lui montra son épée, dont il avait dirigé la pointe aiguë contre son visage.

Ce monstre veut le frapper d'un coup de lance, mais Roger se précipite sur lui, et, d'un seul coup, lui traverse la panse et fait ressortir son épée d'une palme derrière son dos. L'écu au bras, il se jette de côté et d'autre, mais il a affaire à une troupe d'ennemis trop nombreuse. Par ici, l'un le pique ; par là, l'autre le saisit ; il se débat et il leur fait une rude guerre.

Il frappe sur cette race vile, fendant l'un jusqu'aux dents, l'autre jusqu'à la poitrine, car son épée ne rencontre ni casque, ni écu, ni ventrière, ni cuirasse. Mais de toutes parts il est tellement assailli, qu'il lui serait besoin, pour se faire faire place, et tenir à distance cette ignoble populace, d'avoir plus de bras et de mains que Briarée.

S'il se fût avisé de découvrir l'écu qui appartient autrefois au nécromant — je veux parler de celui qui éblouissait la vue, et qu'Atlante avait laissé à l'arçon — il aurait eu d'un seul coup raison de cette foule de brutes, et l'aurait fait tomber aveuglée devant lui. Peut-être méprisa-t-il ce moyen, ne voulant avoir recours qu'à son courage, et non à la fraude.

Advienne que pourra, il préfère mourir plutôt que de se rendre prisonnier à une si vile engeance. Tout à coup, voici que d'une des portes dont était percé le mur que j'ai dit être d'or brillant, sortent deux jouvencelles dont le maintien et les vêtements n'annoncent pas une humble naissance. On voit bien qu'elles n'ont pas été nourries par un berger, au milieu des privations, mais parmi les délices des palais royaux.

L'une et l'autre était montée sur une licorne plus blanche que l'hermine ; l'une et l'autre était belle, et leurs vêtements étaient si riches et si étranges à la fois, qu'au mortel qui les aurait regardées et contemplées, il aurait fallu un œil divin pour les apprécier dignement. Telle serait la Beauté, si elle pouvait avoir un corps, et telle aussi la

Grâce.

L'une et l'autre s'avancèrent dans le pré où Roger était aux prises avec la foule ignoble. Toute cette tourbe disparut à leur aspect. Alors elles tendirent la main vers le chevalier qui, le visage coloré de rose, les remercia de leur humanité. Et ce fut avec un vif contentement que, pour leur complaire, il retourna vers la porte d'or.

L'ornementation qui court tout autour du fronton de la belle porte, et fait saillie, n'a pas une de ses parties qui ne soit couverte des pierres précieuses du levant les plus rares. Les quatre côtés reposent sur de grosses colonnes de pur diamant. Que ce diamant soit véritable, ou trompe simplement les yeux, il n'existe pas chose plus belle et plus riante.

Sur le seuil, hors des colonnes, couraient en jouant de lascives donzelles qui, si elles avaient conservé la modestie convenant aux dames, auraient encore été plus belles. Elles étaient toutes vêtues de robes vertes et couronnées de fleurs nouvelles. Par leurs offres répétées et leur air engageant, elles font entrer Roger dans ce paradis.

Car on peut bien nommer ainsi ce lieu où je crois qu'Amour a dû naître. On n'y voit que danses et que jeux, et les heures s'y dépensent en fête perpétuelle. Là, les pensées sérieuses ne sauraient, peu ou prou, s'emparer du cœur. Là n'entrent jamais le malheur et la pauvreté, et l'Abondance y a toujours sa corne pleine.

Là, parmi le gracieux Avril, au front joyeux et serein, et qui rit sans cesse, sont de jeunes hommes et de belles dames. Celui-ci, près d'une fontaine, chante d'un ton doux et mélodieux. Celui-là, à l'ombre d'un arbre, cet autre sur la colline, joue, danse, ou se livre à quelque noble amusement. Celui-ci, loin de tous les regards, découvre à sa fidèle amie ses amoureux tourments.

Par les cimes des pins et des lauriers, des hêtres élevés et des sapins agrestes, volent en se jouant de petits amours. Les uns sont tout joyeux de leurs victoires, les autres, cherchant à darder les cœurs avec leurs flèches, visent ou tendent leurs rets. Ceux-ci trempent leurs dards dans un petit ruisseau qui coule plus bas ; ceux-là les aiguisent sur les cailloux légers.

On donna alors à Roger un grand coursier fort et vaillant, au poil

alezan, et dont le bel harnachement était tout enrichi de pierres précieuses et d'or fin. Et le cheval ailé, qui avait été dressé à l'obéissance par le vieux Maure, fut laissé en garde à un jeune garçon, et conduit à pas plus mesurés derrière le brave Roger.

Les deux belles jeunes filles amoureuses par lesquelles Roger avait été débarrassé de l'ignoble foule, de cette foule ignoble qui s'opposait à ce qu'il continuât le chemin qu'il avait pris à droite, lui dirent : « Seigneur, vos éclatants faits d'armes, dont nous avons déjà entendu parler, nous enhardissent à vous demander votre aide pour nous-mêmes.

» Nous trouverons bientôt sur notre route un marais qui sépare cette plaine en deux parties. Une créature féroce, appelée Éryphile, défend le pont, et, par la force ou par la ruse, arrête quiconque désire aller sur l'autre rive. Elle est d'une stature gigantesque. Elle a de longues dents et sa morsure est venimeuse. De ses ongles crochus, elle déchire comme un ours.

» Outre qu'elle barre toujours notre chemin, qui sans elle serait libre, elle court souvent par tout le jardin, détruisant une chose ou une autre. Sachez que, parmi la populace assassine qui vous a assailli hors de la belle porte, beaucoup sont ses fils ; tous lui sont soumis, et sont comme elle inhospitaliers et rapaces. »

Roger répondit : « Ce n'est pas une bataille, mais cent, que pour vous je suis prêt à livrer. De ma personne, en tant qu'elle vaille, disposez selon votre désir. Si j'ai revêtu le haubert et la cote de mailles, ce n'est pas pour acquérir fortune ou domaines, mais uniquement pour aider les autres, et surtout les dames aussi belles que vous. »

Les dames lui adressèrent force remerciements dignes d'un chevalier comme lui. Ainsi raisonnant, ils arrivèrent à l'endroit où étaient le marais et le pont, et ils y virent la fière géante sous une armure d'or ornée d'émeraudes et de saphirs. Mais je mets à l'autre chant pour dire comment Roger se risqua à l'attaquer.

Chant VII

ARGUMENT. — Roger, après avoir abattu une géante qui se tenait à la garde d'un pont, arrive au palais d'Alcine. Il en devient éperdument amoureux et reste dans l'île. Bradamante n'ayant aucune nouvelle de lui, va chercher Mélisse, et lui remet l'anneau enchanté qui doit servir à rompre les enchantements d'Alcine. Mélisse va avec cet anneau dans l'île, réveille la raison endormie de Roger qui se décide à quitter ce dangereux séjour.

Celui qui s'en va loin de sa patrie voit des choses fort différentes de ce qu'il avait cru jusque-là ; et lorsqu'ensuite il les raconte, on ne le croit pas, et il passe pour un menteur, car le sot vulgaire ne veut ajouter foi qu'aux choses qu'il voit et touche clairement et entièrement. Aussi, je sais parfaitement que l'inexpérience fera attacher peu de croyance à ce que je chante.

Qu'on m'en accorde peu ou beaucoup, je n'ai pas besoin de me creuser l'esprit pour le vulgaire sot et ignare. Je sais bien que vous ne m'accuserez pas de mensonge, vous qui avez une claire intelligence des discours, et c'est à vous seul que je désire rendre cher le fruit de mes labeurs. Je vous ai laissés au moment où nos personnages aperçurent le pont et le marais qui étaient gardés par l'altière Éryphile.

Celle-ci était armée du métal le plus fin, sur lequel on distinguait des pierreries de toutes couleurs : le rubis vermeil, la chrysolithe jaune, l'émeraude verte et la fauve hyacinthe. En place de cheval, elle avait pour monture un loup rayé. Sur ce loup rayé, à la selle extraordinairement riche, elle traverse le fleuve.

Je ne crois pas que la Pouille en possède un si monstrueux. Il était plus gros et plus grand qu'un bœuf ; aucun frein ne lui faisait écumer les lèvres, et je ne sais comment elle pouvait le diriger à sa volonté. La maudite peste avait sur ses armes une soubreveste couleur de sable et, hors la couleur, semblable à celle que les évêques et les prélats portent à la cour.

Sur son écu et sur son cimier, était un crapaud gonflé de venin. Les dames la montrèrent au chevalier, attendant en deçà du pont et disposée à combattre et à lui barrer le passage, ainsi qu'elle avait coutume de le faire à chacun. Elle crie à Roger de retourner en arrière. Mais celui-ci prend sa lance, et la menace et la défie.

Non moins prompte et hardie, la géante éperonne le grand loup, et s'affermit sur l'arçon. Au milieu de sa course, elle met sa lance en arrêt, et fait trembler la terre sur son passage. Mais sur le pré elle est arrêtée net par un choc terrible, car le brave Roger lui plante son fer droit sous le casque, et l'enlève des arçons avec une telle force, qu'il la jette à plus de six brasses en arrière.

Déjà il avait tiré l'épée qu'il portait au côté, et s'apprêtait à trancher l'orgueilleuse tête ; et il pouvait bien le faire, car Éryphile gisait comme morte parmi les fleurs sur l'herbe. Mais les dames crièrent : « Qu'il te suffise qu'elle soit vaincue, sans poursuivre une plus cruelle vengeance. » Le chevalier courtois remet son épée au fourreau. Passons le pont, et poursuivons notre route.

Ils suivirent pendant quelque temps un chemin difficile et rude, à travers un bois, et qui, outre qu'il était étroit et rempli de pierres, montait presque en ligne droite au haut de la colline. Mais, dès qu'ils eurent atteint le faite, ils débouchèrent dans une prairie spacieuse, où ils aperçurent le plus beau et le plus ravissant palais qui se soit jamais vu au monde.

En dehors des portes extérieures, la belle Alcine s'avança de quelques pas au-devant de Roger, et lui fit un accueil seigneurial, entourée de sa brillante cour d'honneur. Tous ses courtisans comblèrent le vaillant guerrier de tant d'hommages et de révérences, qu'ils n'en auraient pu faire plus, si Dieu était descendu parmi eux de sa demeure céleste.

Le palais n'était pas seulement remarquable parce qu'il surpassait tous les autres en richesse, mais parce qu'il renfermait les gens les plus aimables et les plus avenants qui fussent au monde. Ils différaient peu les uns des autres en fleur de jeunesse et de beauté ; mais Alcine était plus belle qu'eux tous, de même que le soleil est plus beau que toutes les étoiles.

Elle était si bien faite de sa personne, que les peintres industrieux ne sauraient en imaginer de plus parfaite. Sa longue chevelure retombait en boucles, et il n'est pas d'or plus resplendissant et plus chatoyant. Sur sa joue délicate étaient semés les roses et les lys ; son front, d'un pur ivoire, terminait un visage admirablement proportionné.

Sous deux sourcils noirs et d'un dessin plein de finesse, sont deux yeux noirs, ou plutôt deux clairs soleils, aux regards tendres, et lents à se mouvoir. Il semble qu'Amour, qui voltige, se joue tout autour, vient y remplir son carquois de flèches dont il transperce les cœurs. De là, descend sur le milieu du visage un nez où l'envie ne trouverait rien à critiquer.

Au-dessous, comme entre deux sillons, se dessine une bouche où est répandu un cinabre naturel. Là, sont deux rangées de perles sur lesquelles se ferme et s'ouvre une lèvre belle et douce. C'est de là que sortent les paroles courtoises, capables d'amollir le cœur le plus rude et le plus rebelle. Là, se forme ce rire suave qui ouvre à son gré le paradis sur terre.

Blanc comme neige est son beau col, et sa gorge blanche comme lait. Le col est arrondi et la gorge est relevée. Deux seins drus, comme s'ils étaient d'ivoire, vont et viennent, ainsi que l'onde sur le rivage, quand une fraîche brise soulève la mer. Argus lui-même ne pourrait voir le reste ; mais on peut juger que ce qui est caché sous le voile correspond à ce qui apparaît au-dehors.

Les deux bras montrent un modelé parfait ; sa main blanche, un peu longue et effilée, ne laisse voir ni jointure ni veine saillante. Enfin, le pied de la ravissante créature apparaît petit, mince et potelé. Son angélique beauté, qui a pris naissance dans le ciel, ne se peut cacher sous aucun voile.

Sur toute sa personne un charme est répandu, qu'elle parle, qu'elle rie, qu'elle chante ou qu'elle marche. Il n'est pas étonnant que Roger en soit épris, tant il la trouve séduisante. Ce qu'il avait entendu dire d'elle par le myrte, au sujet de sa perfidie et de sa méchanceté, ne lui sert plus à rien, car il ne peut s'imaginer que la fourberie et la trahison puissent se cacher sous un si suave sourire.

Il aime mieux croire que si elle a métamorphosé Astolphe sur le rivage, c'est pour son ingratitude et sa conduite coupable, et qu'il mérite une semblable peine et plus encore. Il tient pour faux tout ce qu'il a entendu dire sur son compte, et il pense que la vengeance et l'envie ont poussé ce malheureux à médire d'elle, et qu'il a complètement menti.

La belle dame qu'il aimait tant est maintenant loin de son cœur ; car, par ses enchantements, Alcine l'a guéri de toutes ses anciennes blessures amoureuses, et d'elle seule, de son amour, elle le rend soucieux. Son image seule reste désormais gravée dans le cœur du bon Roger, et c'est là ce qui doit le faire excuser de son inconstance et de sa légèreté.

Les cithares, les harpes et les lyres faisaient, autour de la table du festin, résonner l'air d'une douce harmonie et de concerts mélodieux. Plus d'un convive savait, par ses chants, dépeindre les joies et les transports de l'amour, ou, par de poétiques fictions, représenter d'attachantes fantaisies.

La table magnifique et somptueuse de n'importe lequel des successeurs de Ninus, ou celle non moins célèbre et fameuse que Cléopâtre offrit au Romain vainqueur, pourrait-elle aller de pair avec celle devant laquelle l'amoureuse fée avait fait asseoir le paladin ? Je ne crois pas qu'on puisse même lui comparer la table où Ganymède sert Jupiter souverain.

Dès que les tables et les victuailles eurent été enlevées, les convives s'asseyant en cercle, se livrèrent à ce doux jeu où, la bouche près de l'oreille, on se demande à l'un l'autre, et selon sa fantaisie, quelque secret amoureux. C'est celui que les amants trouvent si commode pour se découvrir sans empêchement leur amour. Alcine et Roger finirent par convenir de se retrouver ensemble la nuit

prochaine.

Ce jeu cessa vite, et beaucoup plus tôt qu'on n'en avait l'habitude en pareil cas, les pages entrèrent, armés de torches, et chassèrent les ténèbres avec de nombreuses lumières. Entouré d'une belle compagnie qui le précédait et le suivait, Roger alla retrouver son doux lit de plume, dans une chambre élégante et fraîche, choisie comme la meilleure de toutes.

Puis, quand on eut servi de nouveau les bons vins et les confettis, les autres se retirèrent en lui faisant la révérence, et regagnèrent tous leurs chambres. Roger s'introduit alors dans des draps de lin parfumés, qui paraissaient sortis de la main d'Arachnée. Cependant il écoute d'une oreille attentive s'il entend venir la belle dame.

Au plus petit bruit qui le frappe, espérant que c'est elle, il lève la tête. Il croit l'entendre, et voyant qu'il se trompe, il soupire de son erreur. Parfois il sort du lit, entr'ouvre la porte et guette au-dehors ; mais il ne voit rien, et maudit mille fois l'heure si lente à s'écouler.

Il se dit souvent : « Maintenant elle part. » Et il commence à compter les pas qu'Alcine peut avoir à faire de sa chambre à celle où il l'attend. Ces préoccupations vaines, et bien d'autres, le tiennent en souci, jusqu'à ce que la belle dame soit arrivée. Parfois il craint que quelque obstacle ne vienne s'interposer entre le fruit et la main prête à le cueillir.

Alcine, après s'être longuement parfumée d'odeurs précieuses, voyant que le moment est venu de partir, et que dans le palais tout est tranquille, sort de sa chambre et, seule et silencieuse, s'en va, par un passage secret, rejoindre Roger dont le cœur est violemment combattu par la crainte et l'espoir.

À peine le successeur d'Astolphe a-t-il vu apparaître cette riante étoile, qu'il ne lui semble plus possible de supporter le souffle brûlant qui coule dans ses veines. Il plonge les yeux dans ce flot de délices et de beauté ; il s'élance du lit, saisit Alcine dans ses bras, et ne peut attendre qu'elle se soit dépouillée de ses vêtements,

Bien qu'elle n'ait ni robe ni panier, et qu'elle soit venue à peine couverte d'un léger manteau jeté sur une chemise blanche et fine au possible. Comme Roger la tient embrassée, le manteau tombe, et elle

reste avec le voile subtil et transparent qui, devant et derrière, laisse apercevoir les roses et les lis mieux qu'un pur cristal.

Le lierre ne serre pas plus étroitement l'arbre autour duquel il s'est enroulé, que les deux amants ne s'enlacent l'un l'autre, cueillant sur les lèvres la fleur suave de l'âme, que ne sauraient produire les plages odorantes de l'Inde ou du pays de Saba. Eux seuls pourraient dire le grand plaisir qu'ils éprouvent, car ils ont souvent plus d'une langue dans la bouche.

Ces choses furent tenues secrètes, ou du moins on n'y fit aucune allusion, car il est rare qu'on blâme quelqu'un de sa discrétion ; le plus souvent, au contraire, on l'en loue. Tous les hôtes du palais, en bons courtisans, prodiguent à Roger les offres de services et les prévenances cordiales. Chacun lui rend hommage et s'incline devant lui ; ainsi le veut l'amoureuse Alcine.

Il n'est pas de plaisir qu'on néglige ; tous ceux qu'on peut imaginer sont réunis dans l'amoureuse demeure. Deux ou trois fois par jour, on y change de vêtements, selon les divertissements auxquels on se livre et qui consistent le plus souvent en banquets. C'est une fête continuelle, où le temps s'écoule au jeu, au spectacle, au bain ou à la danse. Tantôt, près d'une fontaine, à l'ombre des coteaux, ils lisent les anciens récits d'amour ;

Tantôt, par les vallons ombreux et les collines riantes, ils chassent le lièvre timide ; tantôt, suivis de chiens bien dressés, ils font sortir avec un grand crépitement d'ailes les faisans affolés des guérets et des buissons. Tantôt ils prennent les grives au lacet, ou bien ils tendent leurs gluaux dans les genévriers odorants ; tantôt, avec les hameçons chargés d'amorces, ou les filets aux mailles serrées, ils troublent les poissons dans leurs plus sûres retraites.

Teis étaient les plaisirs et les fêtes auxquels se livrait Roger, pendant que Charles restait en butte aux attaques d'Agramant. Je ne dois point, pour de telles choses, oublier l'histoire de Charles, ni laisser de côté Bradamante. Dans sa peine extrême, celle-ci passe ses jours à pleurer l'amant si cher qu'elle a vu, par des routes étranges et inusitées, emporté elle ne sait où.

C'est d'elle que je veux parler tout d'abord avant les autres.

Pendant de longs jours elle alla, cherchant en vain, par les bois ombreux et les champs cultivés, par les cités et les villages, par les monts et par la plaine. Elle ne put rien savoir au sujet du cher ami qui était si loin d'elle. Souvent elle se rendait au camp sarrasin, sans pour cela retrouver les traces de son Roger.

Chaque jour elle y demande de ses nouvelles à plus de cent personnes ; aucune ne peut lui en donner. Elle va, de quartier en quartier, fouillant les baraques et les tentes. Et elle peut le faire facilement, car, à travers les cavaliers et les fantassins, elle passe sans obstacles, grâce à l'anneau enchanté qui la rend invisible dès qu'elle le met dans sa bouche.

Elle ne peut pas, elle ne veut pas croire qu'il soit mort, parce que la chute d'un si grand homme de guerre aurait retenti des rives de l'Hydaspe aux lieux où le soleil se couche. Elle ne sait dire ni imaginer quelle route il a pu prendre, dans les airs ou sur la terre. L'infortunée s'en va, le cherchant toujours, et n'ayant d'autre compagnie que ses soupirs et ses larmes, et traînant partout après elle sa peine amère.

À la fin, elle songe à retourner à la caverne où étaient les ossements du prophète Merlin, et à pousser autour du sépulcre de tels gémissements, que le marbre froid s'en émeuve de pitié. Là, elle saura si Roger vit encore, ou si le destin inexorable a tranché sa vie heureuse. Puis elle se décidera selon le conseil qu'elle y aura reçu.

Dans cette intention, elle dirigea sa route vers les forêts voisines de Poitiers, où le tombeau parlant de Merlin se cachait dans un lieu âpre et sauvage. Mais cette magicienne qui avait toujours tenu sa pensée tournée vers Bradamante, — je veux parler de celle qui, dans la belle grotte, l'avait instruite des destinées de sa race.

Cette sage et bienfaitante enchanteresse qui veille toujours sur elle, sachant qu'elle doit être la souche d'hommes invincibles, presque de demi-dieux, veut savoir chaque jour ce qu'elle fait, ce qu'elle dit. Chaque jour, elle interroge le sort à son sujet. Comment Roger a été délivré, puis perdu, et comment il est allé dans l'Inde, elle a tout su.

Elle l'avait vu, en effet, sur ce cheval qu'on ne peut diriger et qui

ne supporte pas de frein, parcourir au loin d'immenses distances, par des chemins périlleux et inusités. Et elle savait bien qu'il était plongé dans les jeux et dans les fêtes, dans les plaisirs de la table et dans les molles délices de l'oisiveté ; et qu'il n'avait plus souvenir ni de son prince, ni de sa dame, ni de son honneur ;

Et qu'un aussi gentil chevalier risquait ainsi de consumer la fleur de ses plus belles années dans une longue inertie, et de perdre en même temps son corps et son âme. Elle voyait qu'en sa plus verte jeunesse allait être fauché et détruit son honneur, seule chose qui reste de nous après que tout le reste est mort, qui arrache l'homme à la tombe et le fasse revivre à toujours.

Mais la gente magicienne, qui avait plus souci de Roger qu'il n'en avait de lui-même, résolut de le ramener à la vertu par un chemin âpre et dur, et s'il le fallait malgré lui. Ainsi un médecin expérimenté soigne avec le fer, le feu et parfois le poison, le malade qui, tout d'abord, repousse ses remèdes et puis, s'en trouvant bien, finit par l'en remercier.

Elle était sévère pour lui, et n'était pas aveuglée par son affection au point de n'avoir, comme Atlante, d'autre préoccupation que de lui sauver la vie. Celui-ci préférait en effet le faire vivre longuement, sans renommée et sans honneur, à lui voir acquérir toute la gloire du monde, au prix d'une seule année de son existence heureuse.

C'est lui qui l'avait envoyé dans l'île d'Alcine, pour qu'il oubliât ses combats dans cette cour brillante ; et, en magicien souverainement expert et qui savait se servir d'enchantements de toute nature, il avait enserré le cœur de cette reine dans les lacs d'un amour si puissant, qu'elle n'aurait jamais pu s'en délivrer, quand bien même Roger fût devenu plus vieux que Nestor.

Maintenant, revenant à celle qui avait prédit tout ce qui devait arriver, je dirai qu'elle prit la route même où l'errante et vagabonde fille d'Aymon venait à sa rencontre. Bradamante, en voyant sa chère magicienne, sent sa peine première se changer en une vive espérance, et celle-ci lui apprend alors que son Roger a été conduit auprès d'Alcine.

La jeune fille reste comme morte, quand elle apprend que son

amant est si loin, et que son amour même est en péril s'il ne lui arrive un grand et prompt secours. Mais la bienfaitante magicienne la reconforte et place aussitôt le baume sur la plaie. Elle lui promet, elle lui jure que, dans peu de jours, elle lui fera revoir Roger, revenu à elle.

« Femme, — disait-elle —, puisque tu as avec toi l'anneau qui détruit tout ce qui provient de source magique, je ne fais aucun doute que, si je l'apporte là où Alcine te dérobe ton bien, je ne renverse tous ces projets, et ne ramène avec moi celui qui cause ton doux souci. Je partirai ce soir, à la première heure, et je serai dans l'Inde à la naissance de l'aurore. »

Et, poursuivant, elle lui raconta le plan qu'elle avait formé pour arracher son cher amant à cette cour molle et efféminée, et le ramener en France. Bradamante tire l'anneau de son doigt. Non seulement elle aurait voulu le donner, mais donner aussi son cœur, donner sa vie, pour venir en aide à son Roger.

Elle lui donne l'anneau et le lui recommande. Elle lui recommande encore davantage son Roger, à qui elle envoie par elle mille souhaits ; puis elle prend son chemin vers la Provence.

L'enchanteresse s'en va du côté opposé, et, pour accomplir son dessein, elle fait apparaître, le soir venu, un palefroi dont un pied est roux et tout le reste du corps noir.

Je crois que c'était un farfadet ou un esprit qu'elle avait, sous cette forme, évoqué de l'enfer. Sans ceinture et les pieds nus, elle s'élança dessus, les cheveux dénoués et en grand désordre, après s'être enlevé l'anneau du doigt, de peur qu'il ne s'opposât à ses propres enchantements. Puis elle voyagea avec une telle rapidité, qu'au matin elle se trouva dans l'île d'Alcine.

Là, elle se transforma complètement : sa stature s'accrut de plus d'une palme, les membres grossirent en proportion et atteignirent la taille qu'elle supposait au nécromant par lequel Roger avait été élevé avec un si grand soin. Elle couvrit son menton d'une longue barbe, et se rida le front et le reste du visage.

De figure, de parole et de physionomie elle sut si bien imiter Atlante, qu'elle pouvait être tout à fait prise pour l'enchanteur. Puis

elle se cacha, et attendit jusqu'à ce qu'un beau jour Alcine eût permis à son amant de s'éloigner. Et ce fut grand hasard, car, soit au repos, soit à la promenade, elle ne pouvait rester une heure sans l'avoir près d'elle.

Elle le trouva seul, — ainsi qu'elle le désirait —, goûtant la fraîcheur et le calme du matin, le long d'un beau ruisseau qui descendait d'une colline et se dirigeait vers un lac limpide et paisible. Ses vêtements gracieux et lascifs annonçaient la mollesse et l'oisiveté ; la main même d'Alcine les avait entièrement tissés de soie et d'or, avec un art admirable.

Un splendide collier de riches pierreries lui descendait du cou jusque sur la poitrine ; autour de ses bras autrefois si virils s'enroulaient des bracelets brillants ; de ses deux oreilles percées sortait un mince fil d'or, en forme d'anneau, où étaient suspendues deux grandes perles, comme jamais n'en possédèrent les Arabes ni les Indiens.

Ses cheveux bouclés étaient humides des parfums les plus suaves et les plus précieux. Tous ses gestes respiraient l'amour, comme s'il avait été habitué dans Valence à servir les dames. Il n'y avait plus de sain en lui que le nom ; tout le reste était corrompu plus qu'à moitié. Ainsi fut retrouvé Roger, tant il avait été changé par enchantement.

Sous les traits d'Atlante, celle qui en avait pris la ressemblance lui apparaît avec le visage grave et vénérable que Roger avait toujours respecté ; avec ce regard plein de colère et de menace qu'il avait tant redouté jadis dans son enfance. Elle lui dit : « C'est donc là le fruit que je devais recueillir de mes longues peines ?

» T'ai-je, pour premiers aliments, nourri de la moelle des ours et des lions ; t'ai-je, tout enfant, habitué à étrangler les serpents dans les cavernes et les ravins horribles, à arracher les ongles des panthères et des tigres, et à briser les dents aux sangliers pleins de vie, pour qu'après une telle éducation tu devinsses l'Adonis ou l'Atis d'Alcine ?

» Est-ce pour cela que l'observation des étoiles, les fibres sacrées consultées et entendues, les augures, les songes et tous les enchantements qui ont trop fait l'objet de mes études, m'avaient

annoncé, quand tu étais encore à la mamelle, qu'arrivé à l'âge où te voilà, tu aurais accompli sous les armes de tels exploits qu'ils devaient être sans pareils ?

» Voilà vraiment un beau commencement et qui puisse faire espérer que tu sois près d'égaliser un Alexandre, un Jules, un Scipion ! Qui aurait pu, hélas ! croire jamais cela de toi, que tu te serais fait l'esclave d'Alcine ! Et pour qu'à chacun cela soit plus manifeste, au cou et aux bras tu portes sa chaîne par laquelle elle te mène après elle à sa fantaisie.

» Si tu es insensible à ta propre gloire et aux œuvres sublimes pour lesquelles le ciel t'a choisi, pourquoi priver ta postérité des biens que je t'ai mille fois prédits ? Hélas ! pourquoi tiens-tu éternellement fermé le sein que le ciel a désigné pour concevoir de toi la race glorieuse et surhumaine qui doit jeter sur le monde plus d'éclat que le soleil ?

» Ah ! n'empêche pas les plus nobles âmes, déjà formées dans la pensée éternelle, de venir en leur temps vivifier ces corps qui, de toi, doivent prendre leur racine ! Ah ! ne sois point un obstacle aux mille triomphes par lesquels, après d'âpres fatigues et de cruelles atteintes, tes fils, tes neveux et tes descendants rendront à l'Italie son antique honneur !

» Et pour t'amener à cela, il n'est pas besoin de rappeler que tant et tant d'âmes belles, remarquables, illustres, invincibles et saintes doivent fleurir sur ta tige féconde ; il devrait te suffire de songer à un seul couple, à Hippolyte et à son frère, car jusqu'à présent le monde en a vu peu de pareils, dans toutes les positions où l'on s'élève par la vertu.

» J'avais l'habitude de te parler d'eux plus que de tous les autres ensemble, parce que, plus que tous ceux de ta race, ils seront doués des vertus suprêmes, et qu'en te parlant d'eux, je voyais que tu leur donnais plus d'attention qu'aux autres, et que tu te réjouissais de ce que de si illustres héros devaient être tes neveux.

» Quels charmes a donc celle dont tu as fait ta reine, que n'aient pas mille autres courtisanes ? Tu sais bien que de tant d'autres amants dont elle a été la concubine, elle n'en a pas rendu un seul

heureux. Mais pour que tu connaisses ce qu'est vraiment Alcine, débarrasse-toi de ses fraudes et de ses artifices. Prends cet anneau à ton doigt et retourne vers elle et tu pourras voir comment elle est belle. »

Roger se tenait honteux et muet, fixant la terre, et ne savait que dire. Sur quoi, la magicienne lui passe à l'instant l'anneau au doigt et lui fait recouvrer ses sens. Dès que Roger est revenu à lui, il est accablé de tant de honte, qu'il voudrait être à mille brasses sous terre, afin que personne ne pût voir son visage.

Au même instant, et tout en lui parlant, la magicienne reprend sa première forme, car elle n'avait plus besoin de celle d'Atlante, puisqu'elle avait atteint le but pour lequel elle était venue. Pour vous dire ce que je ne vous ai pas encore dit, elle lui apprend qu'elle se nomme Mélisse, se fait entièrement connaître à Roger et lui dit dans quel but elle est venue.

Elle lui dit qu'elle était envoyée par celle qui, remplie d'amour, le désire sans cesse et ne peut plus vivre sans lui, afin de le délivrer des chaînes dont une magique violence l'avait lié. Elle avait pris la figure d'Atlante de Caréna, pour avoir plus d'autorité auprès de lui ; mais puisqu'elle l'a désormais rendu à la santé, elle veut tout lui découvrir et tout lui faire voir.

« Cette gentille dame qui t'aime tant, et qui est si digne de ton amour ; celle à qui, si tu te le rappelles, tu dois ta délivrance opérée par elle, t'envoie cet anneau qui détruit tout enchantement ; elle t'aurait de même envoyé son cœur, si elle avait cru que son cœur eût la même vertu que l'anneau pour te sauver. »

Et elle poursuit en l'entretenant de l'amour que Bradamante lui a jusqu'ici porté et lui porte encore. Entraînée par la vérité et l'affection, elle lui vante sa grande valeur ; enfin, avec l'adresse qui convient à une messagère adroite, elle rend Alcine aussi odieuse à Roger que le sont d'ordinaire les choses les plus horribles.

Elle la lui rend aussi odieuse qu'il l'avait aimée auparavant. Que cela ne vous paraisse pas étrange, puisque son amour, qui n'existait que par la force des enchantements, fut détruit par la présence de l'anneau. L'anneau lui fit voir encore que tout ce qu'Alcine avait de

beauté était factice ; tout en elle était factice des pieds à la tête. Sa beauté disparut, et il ne resta que la lie.

Ainsi l'enfant cache un fruit mûr, et puis ne se souvient plus de l'endroit où il l'a mis ; plusieurs jours après, il y revient par hasard et retrouve son dépôt. Il s'étonne alors de le voir tout pourri et gâté, et non comme il était quand il l'a caché ; et autant il l'aimait et avait coutume de le trouver bon, autant il le hait, le méprise, le prend en dégoût et le rejette.

De même Roger, après que Mélisse l'eut renvoyé vers la fée avec l'anneau devant lequel, ainsi qu'elle lui a dit, aucun enchantement ne peut subsister, retrouva, à sa grande surprise, au lieu de la belle qu'il avait laissée auparavant, une femme si laide, qu'il n'y en avait pas une sur terre aussi vieille et aussi difforme.

Alcine avait le visage pâle, ridé, maigre ; les cheveux blancs et rares. Sa taille n'atteignait pas six palmes. Toutes les dents de sa bouche étaient tombées, car elle était plus vieille qu'Hécube, la Sibylle de Cumes et bien d'autres. Mais elle savait si bien se servir d'un art inconnu de nos jours, qu'elle pouvait paraître belle et toute jeune.

Elle se fait jeune et belle par son art qui en a trompé beaucoup comme Roger. Mais l'anneau vient déchirer le voile qui depuis de nombreuses années déjà cachait la vérité. Ce n'est donc pas miracle si, dans l'esprit de Roger, toute pensée d'amour pour Alcine s'éteint, maintenant qu'il la trouve telle que ses artifices ne peuvent plus le tromper.

Mais, comme le lui avait conseillé Mélisse, il se garda de changer de manière d'être, jusqu'à ce que, des pieds à la tête, il se fût revêtu de ses armes trop longtemps négligées. Et, pour ne point éveiller les soupçons d'Alcine, il feignit de vouloir essayer ses forces, et de voir s'il avait grossi depuis le jour où il ne les avait plus endossées. Il suspendit ensuite Balisarde à son côté, — c'est ainsi que s'appelait son épée —, et prit également l'écu merveilleux qui non seulement éblouissait les yeux, mais qui frappait l'âme d'un tel anéantissement, qu'elle semblait être exhalée du corps. Il le prit, et se le mit au cou, tout recouvert du voile de soie avec lequel il l'avait trouvé.

Puis il alla à l'écurie, et fit mettre la bride et la selle à un destrier plus noir que la poix. Mélisse l'avait prévenu d'agir ainsi, car elle connaissait ce cheval qui s'appelait Rabican, et elle savait combien il était rapide à la course. C'était le même qui avait été porté en ces lieux par la baleine, avec le malheureux chevalier, à cette heure jouet des vents sur le bord de la mer.

Il aurait pu aussi prendre l'hippogriffe qui était attaché à côté de Rabican, mais la magicienne lui avait dit : « N'oublie pas, tu le sais, combien il est indocile. » Et elle lui promit que le jour suivant elle le ferait sortir de ce pays et le lui amènerait dans un endroit où elle lui apprendrait à le dompter et à le faire obéir en tout.

En le laissant, du reste, il ne donnerait aucun soupçon de la fuite qu'il préméditait. Roger fit comme le voulait Mélisse qui, toujours invisible, lui parlait à l'oreille.

Ainsi dissimulant, il sortit du palais corrompu et efféminé de la vieille putain, et il arriva à une des portes de la ville où aboutissait la route qui conduit chez Logistilla.

Assailli à l'improviste par les gardes, il se jeta sur eux le fer à la main, laissant celui-ci blessé, celui-là mort, et, peu à peu, gagna le pont en dehors duquel il prit sa course. Avant qu'Alcine en eût été avisée, Roger avait franchi un grand espace. Je dirai dans l'autre chant quelle route il suivit, et comment il parvint chez Logistilla.

Chant VIII

ARGUMENT. — Après avoir surmonté divers obstacles, Roger s'enfuit de l'île d'Alcine. Mélisse rend sa forme première à Astolphe, lui fait retrouver ses armes et tous deux se rendent chez Logistilla où Roger arrive aussi peu après. — Renaud passe d'Écosse en Angleterre et obtient des secours pour Charles assiégé dans Paris. — Angélique est transportée dans l'île d'Ébude pour y être dévorée par un monstre marin. — Roland, trompé par un songe, sort déguisé de Paris, et va à la recherche d'Angélique.

Oh ! combien d'enchanteresses, combien d'enchanteurs sont parmi nous, que nous ne connaissons pas, et qui, par leur adresse à changer de visage, se sont fait aimer des hommes et des femmes ! Ce n'est pas en évoquant les esprits, ni en observant les étoiles, qu'ils font de tels enchantements ; c'est par la dissimulation, le mensonge et les ruses, qu'ils lient les cœurs d'indissolubles nœuds.

Celui qui posséderait le talisman d'Angélique, ou plutôt celui de la raison, pourrait voir le visage de chacun dépouillé de tout artifice et de toute fiction. Tel nous paraît beau et bon, qui, le masque tombé, nous semblerait peut-être laid et méchant. Ce fut un grand bonheur pour Roger d'avoir l'anneau qui lui découvrit la vérité.

Roger, comme je disais, armé et monté sur Rabican, était arrivé en dissimulant jusqu'à la porte. Il prit les gardes au dépourvu et quand il fut arrivé au milieu d'eux, il ne garda pas son épée au flanc. Laissant les uns morts, les autres fort maltraités, il franchit le pont, rompit la herse et prit le chemin de la forêt ; mais il ne courut pas longtemps sans rencontrer un des serviteurs de la fée.

Ce serviteur avait au poing un gerfaut qu'il s'amusait à faire voler chaque jour, tantôt dans la plaine, tantôt sur un étang voisin, où il trouvait toujours une proie facile. Il avait pour compagnon son chien fidèle, et chevauchait un roussin assez mal équipé. Il pensa bien que Roger s'enfuyait, quand il le vit venir en si grande hâte :

Il se porta à sa rencontre, et, d'un ton hautain, lui demanda pourquoi il s'en allait si précipitamment. Le bon Roger ne voulut pas lui répondre. C'est pourquoi, de plus en plus certain qu'il s'enfuyait, le chasseur résolut de l'arrêter. Étendant le bras gauche, il dit : « Que dirais-tu, si je t'arrêtais subitement, et si contre cet oiseau tu ne pouvais te défendre ? »

Il lance son oiseau, et celui-ci bat si rapidement des ailes, que Rabican ne peut le devancer. Le chasseur saute à bas de son palefroi, en lui enlevant du même coup le mors, et le cheval part comme la flèche chassée de l'arc, mordant et lançant des ruades formidables. Le serviteur se met à courir après lui, aussi rapide que s'il était porté par le vent et la foudre.

Le chien ne veut pas paraître en retard ; il suit Rabican avec l'impétuosité du léopard qui poursuit un lièvre. Roger a honte de ne pas les attendre ; il se retourne vers celui qui arrive d'un pied si hardi, et, ne lui voyant d'autre arme qu'une baguette avec laquelle il dresse son chien à obéir, il dédaigne de tirer son épée.

Le chasseur s'approche et le frappe vigoureusement ; en même temps le chien le mord au pied gauche. Le destrier débridé secoue trois ou quatre fois sa croupe, et rue sur son flanc droit. L'oiseau tourbillonne, décrit mille cercles et le déchire souvent avec ses ongles, de telle sorte que Rabican s'effraye de tout ce vacarme et n'obéit plus à la main ni à l'éperon.

Roger est enfin forcé de tirer le fer, et, pour se débarrasser de cette désagréable agression, il menace tantôt les bêtes, tantôt le vilain, de la pointe de son épée. Cette engeance importune ne l'en presse que davantage, et de çà de là se multiplie sur toute la route. Roger voit déshonneur et danger pour lui à ce qu'ils l'arrêtent plus longtemps.

Il sait que, s'il reste un peu plus en cette place, il aura sur les épaules Alcine et toute sa populace. Déjà une grande rumeur de

trompettes, de tambours et de cloches se fait entendre par toute la vallée. Ppurant, contre un serviteur sans armes et contre un chien, il lui semble inutile de se servir de son épée. Le meilleur et le plus prompt est donc de découvrir l'écu, œuvre d'Atlante.

Il lève le drap rouge dont l'écu était resté pendant plusieurs jours couvert, et la lumière, dès qu'elle frappe les yeux, produit l'effet mille fois expérimenté. Le chasseur reste privé de ses sens ; le chien et le roussin tombent, et les ailes de l'oiseau ne peuvent plus le soutenir en l'air. Roger, joyeux, les laisse en proie au sommeil.

Alcine, qui pendant tout cela avait été prévenue que Roger avait forcé la porte et occis bon nombre des gardes, vaincue de douleur, resta comme morte. Elle déchire ses vêtements, se frappe le visage, et s'accuse de stupidité et de maladresse. Elle fait appeler sur-le-champ aux armes et rassemble autour d'elle tous ses gens.

Puis elle les divise en deux troupes : elle envoie l'une sur la route que suit Roger ; elle conduit l'autre en toute hâte au port, l'embarque et lui fait prendre la mer. Sous les voiles ouvertes, les flots s'assombrissent. Avec cette troupe s'en va la désespérée Alcine, et le désir de retrouver Roger la ronge tellement, qu'elle laisse sa ville sans garde aucune.

Elle ne laisse personne à la garde du palais. Cela donne à Mélisse, qui se tenait prête, une grande commodité, une grande facilité pour arracher de ce royaume funeste les malheureux qui y étaient retenus. Elle va, cherchant à son aise de tous côtés, brûlant les images, rompant les charmes, détruisant les nœuds, les caractères magiques et tous les artifices.

Puis, accélérant ses pas à travers la campagne, elle fait revenir à leur forme première les anciens amants d'Alcine qui étaient, en foule nombreuse, changés en fontaines, en bêtes, en arbres, en rochers. Ceux-ci, dès qu'ils furent délivrés, suivirent tous les traces du bon Roger et se réfugièrent chez Logistilla. De là, ils retournèrent chez les Scythes, les Perses, les Grecs et les Indiens.

Mélisse les renvoya dans leur pays, après leur avoir fait promettre d'être désormais moins imprudents. Le duc des Anglais fut le premier qu'elle fit revenir à la forme humaine. Sa parenté avec

Bradamante et les prières courtoises de Roger lui furent très utiles en cette occasion. Outre les prières que Roger avait adressées à Mélisse à ce sujet, il lui avait donné l'anneau pour qu'elle pût mieux lui venir en aide.

C'est donc grâce aux prières de Roger que le paladin fut remis en sa forme première. Mélisse ne crut son œuvre achevée que lorsqu'elle lui eut fait retrouver ses armes, et cette lance d'or qui, du premier coup, jette hors de selle tous ceux qu'elle touche. D'abord à l'Argail, elle appartient ensuite à Astolphe, et l'un et l'autre s'étaient acquis beaucoup d'honneur en France avec elle.

Mélisse retrouva cette lance d'or qu'Alcine avait remise dans le palais, ainsi que toutes les autres armes qui avaient été enlevées au duc dans cette maison maudite. Puis elle monta le destrier du nécromancien maure et prit en croupe Astolphe. De là, elle se dirigea vers la demeure de Logistilla, où elle arriva une heure avant Roger.

Entre temps, Roger s'achemine vers la sage Fée, à travers les durs rochers, les ronces touffues, de précipice en précipice, et par des chemins âpres, solitaires, inhospitaliers et sauvages. Enfin il arrive, à l'heure ardente de midi, sur une plage exposée au sud entre la montagne et la mer, aride, nue, stérile et déserte.

Le soleil ardent frappe la colline voisine, et sous la chaleur produite par la réflexion, l'air et le sable bouillent. Il n'en faudrait pas tant pour rendre le verre liquide. Tous les oiseaux se taisent sous l'ombre molle ; seule, la cigale, cachée dans les herbes touffues, assourdit de son chant monotone les montagnes et les vallées, la mer et le ciel.

La chaleur, la soif et la fatigue qu'il éprouvait à parcourir cette route de sable faisaient à Roger grave et ennuyeuse compagnie sur la plage déserte et exposée au soleil. Mais, comme je ne puis ni ne veux m'occuper toujours du même sujet, je laisserai Roger dans cette fournaise, et j'irai en Écosse retrouver Renaud.

Renaud était très bien vu du roi, de sa fille et de tout le pays. Le paladin exposa à loisir et clairement le motif de sa venue qui était de réclamer, au nom de son roi, l'appui des royaumes d'Écosse et d'Angleterre, et il crut devoir appuyer la demande de Charles des

raisons les plus justes. Le roi lui répondit sans retard qu'autant que ses forces le lui permettaient, il était disposé à agir pour le service et pour l'honneur de Charles et de l'empire. Dans peu de jours il aurait levé le plus de cavaliers qu'il pourrait, et s'il n'était pas aujourd'hui si vieux, il aurait pris lui-même le commandement de ses troupes.

Une semblable raison ne lui paraîtrait pas toutefois suffisante pour le faire rester chez lui, s'il n'avait son fils, à qui il donnerait le commandement, comme au plus digne pour la vigueur et l'habileté. Bien qu'il ne se trouvât pas alors dans le royaume, il espérait qu'il serait revenu avant que les troupes fussent réunies.

Dans tous les cas, une fois l'armée prête, il saurait bien trouver son fils.

Puis il envoya dans tous ses États ses trésoriers pour lever des cavaliers et des gens de guerre, et fit approvisionner ses vaisseaux de munitions, de vivres, et d'argent. Pendant ce temps, Renaud passa en Angleterre, et le roi l'accompagna courtoisement à son départ jusqu'à Berwick, et on le vit pleurer quand il le quitta.

Ayant le vent favorable en poupe, Renaud s'embarqua après avoir dit adieu à tous. Le pilote démarra les câbles pour le voyage, et l'on fit voile jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'endroit où le beau fleuve de la Tamise voit ses eaux devenir amères au contact des flots salés. Poussés par le grand flux de la mer, les navigateurs s'avancèrent par un chemin sûr, à la voile et à la rame, jusqu'à Londres.

Renaud avait reçu de Charles et du roi Othon, assiégé avec Charles dans Paris, des lettres authentiques, contresignées du sceau de l'État, pour être remises au prince de Galles. Ces lettres portaient que tout ce qu'on pourrait lever dans le pays de fantassins et de cavaliers devait être dirigé sur Calais, pour porter secours à la France et à Charles.

Le prince dont je parle, et qui occupait, en l'absence d'Othon, le siège royal, rendit à Renaud fils d'Aymon de tels honneurs, qu'il n'en aurait pas fait autant pour son roi. Pour satisfaire à sa demande, il ordonna à tous les gens de guerre de la Bretagne et des îles voisines de se trouver sur le rivage à jour fixe.

Seigneur, il convient que je fasse comme le virtuose habile qui,

sur son instrument flexible, change souvent de corde et varie de ton, prenant tantôt le grave, tantôt l'aigu. Pendant que je suis occupé à parler de Renaud, je me suis souvenu de la gentille Angélique que j'ai laissée fuyant loin de lui, et qui venait de rencontrer un ermite.

Je vais poursuivre un instant son histoire. J'ai dit qu'elle avait demandé avec une vive anxiété comment elle pourrait rejoindre le rivage, car elle avait une telle peur de Renaud, qu'elle se croyait en danger de mort si elle ne mettait pas la mer entre elle et lui, et qu'elle ne pensait pas être en sûreté tant qu'elle serait en Europe. Mais l'ermite cherchait à l'amuser, parce qu'il avait du plaisir à rester avec elle.

Cette rare beauté lui a allumé le cœur et réchauffé les moelles engourdis. Mais, quand il voit que cela ne lui réussit pas, et qu'elle ne veut pas rester plus longtemps avec lui, il accable son âne de cent coups pour activer son pas tardif. Le plus souvent au pas, quelquefois au trot, il va sans permettre à sa bête de s'arrêter.

Et comme Angélique s'était tellement éloignée que, d'un peu plus, il aurait perdu sa trace, le moine retourne à sa grotte obscure et évoque une troupe de démons. Il en choisit un dans toute la bande, et, tout d'abord, l'informe de ce qu'il aura à faire ; puis il le fait entrer dans le corps du coursier qui emporte loin de lui sa dame et son cœur.

Souvent un chien bien dressé et habitué à chasser sur la montagne les renards et les lièvres, voyant la bête aller d'un côté, prend par un autre, et semble dédaigner de suivre la trace. Mais à peine le voit-on arrivé au passage, qu'il l'a dans la gueule, lui ouvre le flanc et la dévore. Ainsi l'ermite, par une voie détournée, rejoindra la dame où qu'elle aille.

Ce que peut être son dessein, je le comprends fort bien, et je vous le dirai aussi, mais dans un autre moment. Angélique ne soupçonnant en rien ce danger, cheminait, faisant chaque jour une plus ou moins longue étape. Et déjà, le démon est caché dans son cheval. Ainsi, parfois, le feu couve, puis devient un si grave incendie, qu'on ne peut l'éteindre et qu'on y échappe avec peine.

Quand la dame fut arrivée près de la grande mer qui baigne les

rivages gascons, elle fit marcher son destrier tout près de la vague, là où l'humidité rendait la voie plus ferme. Celui-ci fut soudain entraîné dans les flots par le démon féroce, au point d'être obligé de nager. La timide donzelle ne sait que faire, si ce n'est se tenir ferme sur la selle.

Elle a beau tirer la bride, elle ne peut le faire tourner, et de plus en plus il s'avance vers la haute mer. Elle tenait sa robe relevée pour ne pas la mouiller, et levait les pieds. Sur ses épaules, sa chevelure flottait toute défaite, caressée par la brise lascive. Les grands vents se taisaient, ainsi que la mer, comme pour contempler sans doute tant de beauté.

Elle tournait en vain vers la terre ses beaux yeux qui baignaient de pleurs son visage et sa poitrine. Et elle voyait le rivage s'enfuir toujours plus loin, décroître peu à peu et disparaître. Le destrier qui nageait-sur la droite, après un grand détour, la porta sur un écueil parsemé de roches noires et de grottes effroyables. Et déjà la nuit commençait à obscurcir le ciel.

Quand elle se vit seule dans ce lieu désert, dont la seule vue lui faisait peur, à l'heure où Phébus couché dans la mer laissait l'air et la terre dans une obscurité profonde, elle resta immobile, dans une attitude qui aurait fait douter quiconque aurait vu sa figure, si elle était une femme véritable et douée de vie, ou bien un rocher ayant cette forme.

Stupide et les yeux fixés sur le sable mouvant, les cheveux dénoués et en désordre, les mains jointes et les lèvres immobiles, elle tenait ses regards languissants levés vers le ciel, comme si elle accusait le grand Moteur d'avoir déchaîné tous les destins à sa perte. Elle resta un moment immobile et comme atterrée ; puis elle dénoua sa langue à la plainte, et ses yeux aux pleurs.

Elle disait : « Fortune, que te reste-t-il encore à faire pour avoir rassasié sur moi tes fureurs et assouvi ta soif de vengeance ? Que puis-je te donner de plus désormais, si ce n'est cette misérable vie ? Mais tu n'en veux pas. N'as-tu pas été prompte tout à l'heure à m'arracher à la mer, quand je pouvais y trouver la fin de mes tristes jours ! Pourquoi sembles-tu désirer me voir encore livrée à de nouveaux tourments, avant que je meure ?

» Mais je ne vois pas que tu puisses me nuire plus que tu ne m'as nuï jusqu'ici. Par toi j'ai été chassée du royal séjour où je n'espère plus jamais retourner. J'ai perdu l'honneur, ce qui est pis ; car si je n'ai pas en réalité commis de faute, j'ai pourtant donné lieu, par mes courses vagabondes, à ce que chacun dise que je suis une impudique.

» Quel bien peut-il rester au monde à une femme qui a perdu sa réputation de chasteté ? Hélas ! mon malheur est d'être jeune et de passer pour belle, que ce soit vrai ou faux. Je ne saurais rendre grâce au ciel de ce don funeste, d'où provient aujourd'hui toute ma perte. C'est lui qui a causé la mort de mon frère Argail, auquel ses armes enchantées servirent peu.

» C'est à cause de lui que le roi de Tartarie Agrican a défait mon père Galafron qui, dans l'Inde, était grand khan du Cathay ; et depuis j'en suis réduite à changer d'asile soir et matin. Puisque tu m'as ravi fortune, honneur, famille, et puisque tu m'as fait tout le mal que tu peux me faire, à quelles douleurs nouvelles veux-tu me réserver encore ?

» Si tu n'as pas jugé assez cruel de me faire périr dans la mer, je consens, pour te rassasier, à ce que tu m'envoies quelque bête qui me dévore, mais sans m'outrager davantage. Quel que soit le martyr que tu me destines, pourvu que j'en meure, je ne pourrai trop t'en rendre grâces. » Ainsi disait la dame, au milieu d'abondantes larmes, quand elle aperçut l'ermite à côté d'elle.

De la cime d'une roche élevée, l'ermite avait vu Angélique, au comble de l'affliction et de l'épouvante, aborder à l'extrémité de l'écueil. Il était lui-même arrivé six jours auparavant, car un démon l'y avait porté par un chemin peu fréquenté. Il vint à elle, avec un air plus dévot que n'eurent jamais Paul ou Hilarion.

À peine la dame l'a-t-elle aperçu, que, ne le reconnaissant pas, elle reprend courage ; peu à peu sa crainte s'apaise, bien qu'elle ait encore la pâleur au visage. Dès qu'il est près d'elle, elle dit : « Ayez pitié de moi, mon père, car je suis arrivée dans un mauvais port. » Et d'une voix interrompue par les sanglots, elle lui raconte ce qu'il savait parfaitement.

L'ermite commence par la rassurer par de belles et dévotes

paroles, et, pendant qu'il parle, il promène des mains audacieuses tantôt sur son sein, tantôt sur ses joues humides. Puis, devenu plus hardi, il va pour l'embrasser. Mais elle, tout indignée, lui porte vivement la main à la poitrine et le repousse, et son visage se couvre tout entier d'une honnête rougeur.

Il avait à son côté une poche ; il l'ouvre et il en tire une fiole pleine de liqueur. Sur ces yeux puissants, où Amour a allumé sa plus brûlante flamme, il en jette légèrement une goutte qui suffit à endormir Angélique. La voilà gisant, renversée sur le sable, livrée à tous les désirs du lubrique vieillard.

Il l'embrasse et la palpe à plaisir ; et elle dort et ne peut faire résistance. Il lui baise tantôt le sein, tantôt la bouche ; personne ne peut le voir en ce lieu âpre et désert.

Mais, dans cette rencontre, son destrier trébuche, et le corps débile ne répond point au désir. Il avait peu de vigueur, ayant trop d'années, et il peut d'autant moins qu'il s'essouffle davantage.

Il tente toutes les voies, tous les moyens. Mais son roussin paresseux se refuse à sauter ; en vain il lui secoue le frein, en vain il le tourmente ; il ne peut lui faire tenir la tête haute. Enfin il s'endort près de la dame qu'un nouveau danger menace encore. La Fortune ne s'arrête pas pour si peu, quand elle a pris un mortel pour jouet.

Il faut d'abord que je vous parle d'une chose qui va me détourner un peu de mon droit chemin. Dans la mer du Nord, du côté de l'Occident et par-delà l'Islande, s'étend une île nommée Ébude, dont la population a considérablement diminué, depuis qu'elle est détruite par une orque sauvage et d'autres monstres marins que Protée y a conduits pour se venger.

Les anciennes chroniques, vraies ou fausses, racontent que jadis un roi puissant régna sur cette île. Il eut une fille dont la grâce et la beauté, dès qu'elle se montra sur le rivage, enflammèrent Protée jusqu'au milieu des ondes. Celui-ci, un jour qu'il la trouva seule, lui fit violence et la laissa enceinte de lui.

Cet événement causa au père beaucoup de douleur et de souci, car il était plus que tout autre impitoyable et sévère. Ni les excuses, ni la pitié ne purent lui faire pardonner, tant son courroux était grand. La

grossesse de sa fille ne l'arrêta même pas dans l'accomplissement de son cruel dessein, et, dès qu'il fut né, il fit, avant elle, mourir son petit-fils, qui cependant n'avait point péché.

Le dieu marin Protée, pasteur des monstrueux troupeaux de Neptune roi des ondes, ressentit un grand chagrin de la mort de sa dame, et, dans sa grande colère, il rompit l'ordre et les lois de la nature. Il s'empressa d'envoyer sur l'île les orques et les phoques, et tout son troupeau marin, qui détruisirent non seulement les brebis et les bœufs, mais les villes et les bourgs avec leurs habitants.

Ils vinrent également assiéger la capitale qui était fortifiée ; les habitants furent obligés de se tenir nuit et jour sous les armes et dans des alarmes perpétuelles. Tous avaient abandonné les campagnes. Enfin, pour trouver remède à leurs maux, ils allèrent consulter l'oracle. Celui-ci répondit :

Qu'il leur fallait trouver une jeune fille qui n'eût pas sa pareille en beauté, et qu'ils devaient l'offrir sur le rivage à Protée, en échange de celle qu'on avait fait mourir. Si elle lui semblait suffisamment belle, il s'en contenterait et ne reviendrait plus les troubler ; mais, s'il ne s'en contentait pas, il faudrait lui en présenter tour à tour une nouvelle, jusqu'à ce qu'il fût satisfait.

C'est ainsi que commença une dure condition pour celles qui étaient les plus jolies, car chaque jour une d'elles était offerte à Protée, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé une qui lui plût. La première et toutes les autres reçurent la mort, dévorées par une orque qui resta à demeure fixe sur le rivage, après que tout le reste du farouche troupeau se fut retiré.

Que l'histoire de Protée fût vraie ou fausse, je ne sais qui pourrait me l'affirmer ; toujours est-il que cette ancienne loi, si barbare envers les femmes, se perpétua sur cette île dans toute sa rigueur. Chaque jour, une orque monstrueuse vient sur le rivage et se nourrit de leur chair. Si naître femme est, dans tout pays, un malheur, c'en était là un bien plus grand.

Malheureuses les jeunes filles, que leur mauvaise fortune poussait sur ce rivage funeste ! Les habitants se tenaient sur le bord de la mer, prêts à faire des étrangères un impitoyable holocauste ; car, plus on

mettait d'étrangères à mort, moins le nombre de leurs jeunes filles diminuait. Mais, comme le vent ne leur amenait pas chaque jour une proie, ils allaient en chercher sur tous les rivages.

Ils parcouraient la mer sur des fustes, des brigantins et autres légers navires, cherchant au loin et dans leur voisinage un soulagement à leur martyr. Ils avaient pris de nombreuses femmes par force, par rapine, quelques-unes par ruse, d'autres à prix d'or, toutes provenant de régions diverses. Et ils en avaient rempli leurs tours et leurs prisons.

Une de leurs fustes étant venue à passer devant le rivage solitaire où, parmi les ronces et les herbes, dormait l'infortunée Angélique, quelques-uns des rameurs descendirent à terre pour en rapporter du bois et de l'eau, et ils trouvèrent cette fleur de grâce et de beauté endormie dans les bras du saint ermite.

Ô trop chère et trop précieuse proie pour des gens si barbares et si grossiers ! ô Fortune cruelle, qui pourra croire que ta puissance sur les choses humaines aille jusqu'à te permettre de livrer en pâture à un monstre la grande beauté qui, dans l'Inde, fit accourir le roi Agrican des confins du Caucase jusqu'au milieu de la Scythie, où il trouva la mort !

La grande beauté pour laquelle Sacripant exposa son honneur et son beau royaume ; la grande beauté qui ternit l'éclatante renommée et la haute intelligence du puissant seigneur d'Anglante ; la grande beauté qui bouleversa tout le Levant et l'apaisa d'un signe, est maintenant si délaissée, qu'elle n'a personne qui puisse l'aider même d'une parole.

La belle dame, plongée dans un profond sommeil, fut enchaînée avant qu'elle se fût réveillée. On la porta, ainsi que l'ermite enchanteur, dans la fuste remplie d'une troupe affligée et chagrine. La voile, déployée au haut du mât, ramena le navire à l'île funeste où l'on enferma la dame dans une dure prison, jusqu'au jour où le sort l'aurait désignée.

Mais elle était si belle, qu'elle émut de pitié ce peuple cruel. Pendant plusieurs jours ils différèrent sa mort, la réservant pour un plus pressant besoin ; et tant qu'ils purent trouver au-dehors quelque

autre jeune fille, ils épargnèrent cette angélique beauté. Enfin elle fut conduite au monstre, toute la population pleurant derrière elle.

Qui racontera ses angoisses, ses pleurs, ses cris et les reproches qu'elle envoie jusqu'au ciel ? Je m'étonne que le rivage ne se soit pas entr'ouvert quand elle fut placée sur la froide pierre, où, couverte de chaînes, privée de tout secours, elle attendait une mort affreuse, horrible. Je n'entreprendrai pas de le dire, car la douleur m'émeut tellement, qu'elle me force à tourner mes rimes ailleurs,

Et à trouver des vers moins lugubres, jusqu'à ce que mon esprit se soit reposé. Les pâles couleuvres, le tigre aveuglé par la rage qui le consume, et tous les reptiles venimeux qui courent sur le sable brûlant des rivages de l'Atlas, n'auraient pu voir, ni s'imaginer, sans en avoir le cœur attendri, Angélique liée à l'écueil nu.

Oh ! si son Roland l'avait su, lui qui était allé à Paris pour la retrouver ! S'ils l'avaient su, les deux chevaliers que trompa le rusé vieillard, grâce au messenger venu des rives infernales ! À travers mille morts, pour lui porter secours, ils auraient cherché ses traces angéliques. Mais que feraient-ils, même s'ils le savaient, étant si loin !

Cependant Paris, assiégé par le fameux fils du roi Trojan, était arrivé à une extrémité si grande, qu'un jour il faillit tomber aux mains de l'ennemi. Et si le ciel, touché par les prières des assiégés, n'avait pas inondé la plaine d'une pluie épaisse, le saint Empire et le grand nom de France succombaient ce jour-là sous la lance africaine.

Le souverain Créateur abaissa ses regards à la juste plainte du vieux Charles, et, par une pluie soudaine, il éteignit l'incendie qu'aucune force humaine n'aurait pu, ni su conjurer sans doute. Sage est celui qui se tourne toujours vers Dieu, car personne ne peut mieux lui venir en aide. Le pieux roi vit bien qu'il devait son salut à l'assistance divine.

La nuit, Roland confie à sa couche solitaire ses tumultueuses pensées. Il les porte tantôt ici, tantôt là, ou bien il les rassemble sur un seul point, sans pouvoir les fixer jamais.

Ainsi la lumière tremblante de l'eau claire frappée par le soleil ou les rayons de la lune, court le long des toits avec un continu

scintillement, à droite, à gauche, en bas, en haut.

Sa dame qui lui revient à l'esprit — elle n'en était à vrai dire jamais sortie — lui rallume dans le cœur, et rend plus ardente la flamme qui, pendant le jour, semble assoupie. Elle était venue avec lui des confins du Cathay jusqu'en Occident, et là, il l'avait perdue, et il n'avait plus retrouvé trace d'elle, depuis la défaite de Charles à Bordeaux,

De cela, Roland avait grande douleur ; il se rappelait en vain à lui-même sa propre faiblesse : « Ô mon cœur — disait-il — comme je me suis conduit lâchement à ton égard ! Hélas ! combien il m'est cruel de penser que, pouvant t'avoir près de moi nuit et jour, puisque ta bonté ne me refusait pas cette faveur, je t'ai laissé remettre aux mains de Naymes, et que je n'ai pas su m'opposer à une telle injure !

» Combien de raisons n'aurais-je pas eues pour excuser ma hardiesse ! Charles ne m'en aurait peut-être pas blâmé, ou, s'il m'avait blâmé, qui aurait pu me contraindre ? Quel est celui qui aurait voulu t'enlever à moi malgré moi ? Ne pouvais-je pas plutôt recourir aux armes, me laisser plutôt arracher le cœur de la poitrine ? Mais ni Charles, ni toute son armée n'auraient pas été assez puissants pour t'enlever à moi de force.

» Si du moins, je l'avais placée sous bonne garde, à Paris ou dans quelque château fort ! Qu'on l'ait donnée à Naymes, voilà ce qui me désole, car c'est ainsi que je l'ai perdue.

Qui mieux que moi l'aurait gardée ? Personne ; car je devais me faire tuer pour elle, et la défendre plus que mon cœur, plus que mes yeux. Je devais et je pouvais le faire, et pourtant je ne l'ai pas fait.

» Où es-tu restée sans moi, ô ma douce vie, si jeune et si belle ! Telle, quand la lumière du jour a disparu, la brebis égarée reste dans les bois, et, dans l'espoir d'être entendue du berger, s'en va bêlant de côté et d'autre, jusqu'à ce que le loup l'ait entendue de loin ; alors, le malheureux berger pleure en vain sa perte.

» O mon espoir, où es-tu, où es-tu maintenant ? Peut-être vas-tu encore errante et seule. Peut-être les loups mauvais t'ont-ils trouvée, alors que tu n'avais plus ton fidèle Roland pour te garder. Et cette fleur qui pouvait me faire l'égal des dieux dans le ciel, la fleur que je

conservais intacte de peur de troubler ton âme chaste, hélas ! ils l'auront cueillie de force et profanée !

» Infortuné, malheureux ! Quelle autre chose ai-je à désirer que de mourir, s'ils ont cueilli ma belle fleur ! Souverain Dieu, fais-moi souffrir tous les maux avant celui-là. Mais, si ce dernier malheur arrive, de mes propres mains je m'ôte la vie et je damne mon âme désespérée. » Ainsi se parlait, en répandant de grosses larmes et poussant de grands soupirs, le douloureux Roland.

Déjà, de toutes parts, les êtres animés reposaient leurs esprits fatigués, les uns sur la plume, les autres sur les durs rochers, ceux-ci dans les herbes, ceux-là sur les hêtres ou les myrtes. Toi, Roland, à peine as-tu clos tes paupières, que tu es oppressé de pensers aigres et irritants.

Tu ne peux pas même trouver le repos dans un court et fugitif sommeil.

Roland se voit transporté sur une verte rive, toute diaprée de fleurs odoriférantes. Il croit admirer le bel ivoire, la pourpre naturelle répandue par la main même de l'Amour, et les deux claires étoiles dans les lacs desquelles Amour retenait son âme captive. Je veux parler des beaux yeux et du beau visage qui lui ont ôté le cœur de la poitrine.

Il éprouve le plus grand plaisir, la plus grande joie que puisse jamais éprouver un amant heureux ; mais voici venir une tempête qui détruit soudain et abat fleurs et plantes. On n'en voit pas de semblable, même quand l'Aquilon, le vent du nord ou du levant luttent ensemble. Il semble à Roland qu'il erre en vain par un désert pour trouver quelque refuge.

Pendant ce temps, le malheureux — il ne sait comment — perd sa dame à travers l'air obscurci. De çà, de là, il fait retentir la campagne et les bois de ce doux nom, disant en vain : « Malheureux que je suis ! qui donc a changé en poison la douceur que je goûtais ? » Et il entend sa dame qui pleure, lui demande secours et se recommande à lui.

À l'endroit d'où paraît venir le cri, il va rapide, et s'épuise de fatigue à courir dans tous les sens. Oh ! combien sa douleur est amère

et cruelle, quand il voit qu'il ne peut retrouver ses doux rayons. Tout à coup, voici que d'un autre endroit, il entend une autre voix lui crier : « N'espère plus en jouir sur la terre ! » À cet horrible cri, il se réveille et se trouve tout baigné de pleurs.

Sans réfléchir que les images vues en songe sont fausses, et que c'est la crainte ou le désir qui produisent les rêves, il est dans une telle inquiétude au sujet de la donzelle, qu'il se persuade que sa vie ou son honneur sont en danger. Plein de fureur, il s'élançait hors de son lit, endosse plastron et cotte de mailles, et selle Bride d'or. Il ne veut accepter le service d'aucun écuyer.

Et, pour lui permettre de pénétrer partout sans que sa dignité en soit compromise, il ne veut point prendre le célèbre bouclier aux armes écartelées d'argent et de gueules. Il en choisit un orné de noir, sans doute parce qu'il semble en rapport avec sa douleur. Il l'avait autrefois enlevé à un Amostan qu'il occit de sa main, quelques années auparavant.

Au milieu de la nuit, il part en silence, sans aller saluer ni prévenir son oncle. Il ne dit pas même adieu à son fidèle compagnon Brandimart qu'il aimait tant. Mais, dès que le soleil, avec ses cheveux d'or épars, fut sorti de la riche demeure de Tithon, et eut fait s'enfuir la nuit humide et noire, le roi s'aperçut que le paladin n'était plus au camp.

À son grand déplaisir, Charles s'aperçut que son neveu était parti pendant la nuit, alors qu'il avait le plus besoin de lui et de son aide. Il ne put retenir sa colère. Il se répandit en plaintes, en reproches et en menaces à son égard, disant que, s'il ne revenait pas, il le ferait repentir d'une conduite si coupable.

Brandimart, qui aimait Roland comme soi-même, ne voulut pas rester après son départ, soit qu'il espérât le faire revenir, soit qu'il lui eût déplu de l'entendre blâmer et menacer. À peine le jour se fut-il obscurci, que dédaignant de rester davantage, il sortit du camp sans rien dire à Fleur-de-Lys, de peur qu'elle ne s'opposât à son dessein.

Celle-ci était une dame qu'il chérissait beaucoup, et dont on aurait difficilement trouvé la pareille ; charmante de manières, de grâce et de visage, elle était douée de prudence et de sagesse. S'il était parti

sans son assentiment, c'est parce qu'il espérait revenir près d'elle le jour même. Mais il lui arriva des aventures qui le retardèrent dans ses projets.

Lorsque Fleur-de-Lys eut attendu en vain pendant un mois, et qu'elle ne l'eut pas vu revenir, elle fut tellement saisie du désir de le revoir, qu'elle partit sans escorte et sans guide. Elle le chercha dans beaucoup de pays, comme cette histoire le dira en son lieu. Sur tous les deux, je ne vous en dis pas maintenant davantage, car il m'importe beaucoup plus de m'occuper du chevalier d'Anglante.

Celui-ci, après qu'il eut changé les glorieux insignes d'Almont contre d'autres armes, alla vers la porte, et dit à l'oreille du capitaine qui commandait le poste de garde : « Je suis le comte. » Et s'étant fait abaisser le pont, par la route qui menait au camp des ennemis, il prit droit son chemin. Ce qui suivit est raconté dans l'autre chant.

Chant IX

ARGUMENT. — Roland ayant appris la coutume cruelle introduite dans l'île d'Ébude, soupçonne qu'Angélique y est en danger, et il se propose d'y aller ; mais auparavant, il secourt Olympie, comtesse de Hollande et femme du duc Birène, poursuivie par le roi Cimosque. Il défait complètement ce roi, et remet Olympie en possession de ses États et de son mari.

Que ne peut-il pas faire d'un cœur qui lui est assujetti, ce cruel et traître Amour, puisqu'il a pu enlever du cœur de Roland la grande fidélité qu'il devait à son prince ? Jusqu'ici, Roland s'est montré sage et tout à fait digne de respect, et défenseur de la Sainte Église. Maintenant, pour un vain amour, il a peu souci de son oncle et de lui-même, et encore moins de Dieu.

Mais moi je ne l'excuse que trop, et je me félicite d'avoir un tel compagnon de ma faiblesse ; car moi aussi, je suis languissant et débile pour le bien, et sain et vaillant pour le mal. Roland s'en va entièrement recouvert d'une armure noire, sans regret d'abandonner tant d'amis, et il arrive à l'endroit où les gens d'Afrique et d'Espagne, avaient leurs tentes dressées dans la campagne.

Quand je dis leurs tentes, je me trompe, car sous les arbres et sous des restants de toits, la pluie les a dispersés par groupes de dix, de vingt, de quatre, de six, ou de huit, les uns au loin, les autres plus près. Tous dorment, fatigués et rompus ; ceux-ci étendus à terre, ceux-là la tête appuyée sur leur main. Ils dorment, et le comte aurait pu en tuer un grand nombre ; pourtant il ne tira pas Durandal.

Le généreux Roland a le cœur si grand, qu'il dédaigne de frapper

des gens qui dorment. Il parcourt ces lieux en tous sens, cherchant à retrouver les traces de sa dame. À chacun de ceux qu'il rencontre éveillés, il dépeint, en soupirant, ses vêtements et sa tournure, et les prie de lui apprendre, par courtoisie, de quel côté elle est allée.

Puis, quand vint le jour clair et brillant, il chercha dans toute l'armée mauresque ; et il pouvait le faire en toute sécurité, vêtu qu'il était de l'habit arabe. Il était en outre servi en cette occasion par sa connaissance des langues autres que la langue française ; il parlait en particulier la langue africaine de façon à faire croire qu'il était né à Tripoli et qu'il y avait été élevé.

Il chercha par tout le camp, où il demeura trois jours sans plus de résultat. Puis il parcourut non seulement les cités et les bourgs de France et de son territoire, mais jusqu'à la moindre bourgade d'Auvergne et de Gascogne. Il chercha partout, de la Provence à la Bretagne, et de la Picardie aux frontières d'Espagne.

Ce fut entre la fin d'octobre et le commencement de novembre, dans la saison où les arbres voient tomber leur robe feuillue jusqu'à ce que leurs branches restent entièrement nues, et où les oiseaux vont par bandes nombreuses, que Roland entreprit son amoureuse recherche. Et de tout l'hiver il ne l'abandonna point, non plus qu'au retour de la saison nouvelle.

Passant un jour, selon qu'il en avait coutume, d'un pays dans un autre, il arriva sur les bords d'un fleuve qui sépare les Normands des Bretons, et va se jeter dans la mer voisine. Ce fleuve était alors tout débordé et couvert d'écume blanche par la fonte des neiges et la pluie des montagnes, et l'impétuosité des eaux avait rompu et emporté le pont, de sorte qu'on ne pouvait plus passer.

Le paladin cherche des yeux d'un côté et d'autre le long des rives, pour voir, puisqu'il n'est ni poisson ni oiseau, comment il pourra mettre le pied sur l'autre bord. Et voici qu'il voit venir à lui un bateau, à la poupe duquel une damoiselle est assise. Il lui fait signe de venir à lui, mais elle ne laisse point arriver la barque jusqu'à terre.

Elle ne touche point terre de la proue, car elle craint qu'on ne monte contre son gré dans la barque. Roland la prie de le prendre avec elle et de le déposer de l'autre côté du fleuve. Et elle à lui :

« Aucun chevalier ne passe par ici, sans avoir donné sa foi de livrer, à ma requête, la bataille la plus juste et la plus honorable qui soit au monde.

» C'est pourquoi, si vous avez le désir, chevalier, de porter vos pas sur l'autre rive, promettez-moi que vous irez, avant la fin du mois prochain, vous joindre au roi d'Irlande qui rassemble une grande armée pour détruire l'île d'Ébude, la plus barbare de toutes celles que la mer entoure.

» Vous devez savoir que par-delà l'Irlande, et parmi beaucoup d'autres, est située une île nommée Ébude, dont les sauvages habitants, pour satisfaire à leur loi, pillent les environs, enlevant toutes les femmes qu'ils peuvent saisir, et qu'ils destinent à servir de proie à un animal vorace qui vient chaque jour sur leur rivage, où il trouve toujours une nouvelle dame ou damoiselle dont il se nourrit.

» Les marchands et les corsaires qui croisent dans ces parages, leur en livrent en quantité, et surtout les plus belles. Vous pouvez compter, à une par jour, combien ont déjà péri de dames et de damoiselles. Mais, si la pitié trouve en vous asile, si vous n'êtes pas entièrement rebelle à l'amour, ayez pour agréable de faire partie de ceux qui vont combattre pour une si juste cause. »

Roland attend à peine d'avoir tout entendu, et, en homme qui ne peut souffrir un acte inique et barbare, ni en entendre parler sans que cela lui pèse, il jure d'être le premier à cette entreprise. Quelque chose lui fait penser, lui fait craindre, que ces gens ne se soient emparés d'Angélique, puisqu'il l'a cherchée par tant d'endroits sans pouvoir retrouver sa trace.

Cette pensée le trouble et lui fait abandonner son premier projet. Il se décide à s'embarquer le plus vite possible pour cette île inique. Avant que le soleil ne se soit plongé dans la mer, il trouve près de Saint-Malo un navire sur lequel il monte ; puis, ayant fait déployer les voiles, il dépasse le Mont-Saint-Michel pendant la nuit.

Il laisse Saint-Brieuc et Landriglier à main gauche, et s'en va côtoyant les grandes falaises bretonnes. Puis, il se dirige droit sur les côtes blanches d'où l'Angleterre a pris le nom d'Albion. Mais le vent, qui était d'abord au midi, vient à manquer, et se met à souffler

du ponant et du nord avec une telle force, qu'il faut abaisser toutes les voiles et tourner la poupe.

Tout le chemin qu'avait fait le navire en quatre jours, on le refait en arrière en un seul. L'habile pilote tient la haute mer et n'approche pas de terre, où son bâtiment se briserait comme un verre fragile. Le vent, après avoir soufflé en fureur pendant quatre jours, s'apaisa le cinquième et laissa le navire entrer paisiblement dans l'embouchure du fleuve d'Anvers.

Dès que le pilote, harassé de fatigue, eut fait entrer dans cette embouchure son vaisseau maltraité par la tempête, il longea une contrée qui s'étendait à droite du fleuve ; on vit aussitôt descendre sur la rive un vieillard d'un grand âge, ainsi que semblait l'indiquer sa chevelure blanche. D'un air tout à fait courtois, après avoir salué tout le monde, il se retourna vers le comte, qu'il jugea être le chef,

Et le pria, de la part d'une damoiselle, de venir au plus tôt lui parler, ajoutant qu'elle était belle, et plus douce et plus affable que toute autre au monde ; et que s'il préférait l'attendre, elle viendrait le trouver sur son navire, car elle mettait le plus grand empressement à s'aboucher avec tous les chevaliers errants qui passaient par là ;

Qu'aucun chevalier, venu par terre ou par mer dans l'embouchure du fleuve, n'avait refusé de s'entretenir avec la damoiselle et de la conseiller dans sa cruelle position. En entendant cela, Roland s'élança sans retard sur la rive, et comme il était humain et rempli de courtoisie, il va où le vieillard le mène.

Une fois à terre, le paladin fut conduit dans un paiais, au haut de l'escalier duquel il trouva une dame en grand deuil, autant que l'indiquaient son visage et les tentures noires dont toutes les chambres et les salles étaient tendues. Après un accueil plein de grâce et de déférence, la dame le fit asseoir et lui dit d'une voix triste :

« Je veux que vous-sachiez que je suis la fille du comte de Hollande. Bien que je ne fusse pas son seul enfant, et que j'eusse deux frères, je lui étais si chère, qu'à tout ce que je lui demandais, jamais il ne me répondit par un refus. Je vivais heureuse en cet état, lorsqu'arriva sur nos terres un jeune duc.

» Il était duc de Zélande et s'en allait vers la Biscaye, guerroyer contre les Maures. La jeunesse et la beauté qui fleurissaient en lui m'inspirèrent un profond amour, et il eut peu de peine à me captiver. Je croyais et je crois, et je pense ne point me tromper, qu'il m'aimait et qu'il m'aime encore d'un cœur sincère.

» Pendant les jours qu'il fut retenu chez nous par les vents contraires — contraires aux autres, mais à moi propices, car s'ils furent au nombre de quarante pour tout le monde, ils me parurent à moi durer un moment, tant à s'enfuir ils eurent les ailes promptes — nous eûmes ensemble de nombreux entretiens, où nous nous promîmes de nous unir solennellement en mariage, aussitôt qu'il serait de retour.

» À peine Birène nous eut-il quittés — c'est le nom de mon fidèle amant — que le roi de Frise, pays qui est séparé du nôtre par la largeur du fleuve, désirant me faire épouser son fils unique nommé Arbant, envoya en Hollande les plus dignes seigneurs de son royaume, pour me demander à mon père.

» Moi, qui ne pouvais pas manquer à la foi promise à mon amant, et qui n'aurais pas voulu y manquer, quand même Amour me l'eût permis, pour déjouer tous ces projets menés si vivement, et pressée de donner une réponse, je dis à mon père que, plutôt que prendre un mari en Frise, j'aimerais mieux être mise à mort.

» Mon bon père, dont le seul plaisir était de faire ce qui me plaisait, ne voulut pas me tourmenter plus longtemps, et pour me consoler, et faire cesser les pleurs que je répandais, il rompit la négociation. Le superbe roi de Frise en conçut tant d'irritation et de colère, qu'il entra en Hollande, et commença la guerre qui devait mettre en terre tous ceux de mon sang.

» Outre qu'il est si fort et si vigoureux que bien peu l'égalent de nos jours, il est si astucieux dans le mal, que la puissance, le courage et l'intelligence ne peuvent rien contre lui. Il possède une arme que les anciens n'ont jamais vue, et que, parmi les modernes, lui seul connaît. C'est un tube de fer, long de deux brasses, dans lequel il met de la poudre et une balle.

» Dès qu'avec le feu il touche un petit soupirail qui se trouve à

l'arrière de cette canne et qui se voit à peine — comme le médecin qui effleure la veine qu'il veut alléger — la balle est chassée avec le fracas du tonnerre et de l'éclair, et comme fait la foudre à l'endroit où elle a passé, elle brûle, abat, déchire et fracasse tout ce qu'elle touche.

» À l'aide de cette arme perfide, il mit deux fois notre armée en déroute, et occit mes frères. À la première rencontre, il tua le premier en lui mettant la balle au beau milieu du cœur, après avoir traversé le haubert ; dans le second combat, l'autre, qui fuyait, reçut la mort par une balle qui le frappa ds loin entre les épaules et qui ressortit par la poitrine.

» Quelques jours après, mon père qui se défendait dans le dernier château qui lui restait, car il avait perdu tous les autres, fut tué d'un coup semblable ; pendant qu'il allait et venait, veillant à ceci et à cela, il fut frappé entre les deux yeux par le traître qui l'avait visé de loin.

» Mes frères et mon père morts, je restai l'unique héritière de l'Île de Hollande. Le roi de Frise, qui avait l'intention bien arrêtée de prendre pied sur cet État, me fit savoir, ainsi qu'à mon peuple, qu'il m'accorderait la paix, si je voulais encore — ce que j'avais refusé auparavant — prendre pour mari son fils Arbant.

» Moi, tant à cause de la haine que j'avais conçue pour lui et pour toute sa race infâme qui avait tué mes deux frères et mon père, et qui m'avait vaincue et dépouillée, que parce que je ne voulais pas manquer à la promesse que j'avais faite à Birène de ne pas en épouser un autre jusqu'à ce qu'il fût revenu d'Espagne,

» Je répondis que j'aimerais mieux souffrir mille maux, être mise à mort, brûlée vive et que ma cendre fût jetée au vent, avant de consentir à faire cela. Mes sujets essayèrent de me détourner de cette résolution ; ils me prièrent ; ils me menacèrent de me livrer, moi et mes domaines, plutôt que de se laisser opprimer à cause de mon obstination.

» Aussi, voyant que leurs protestations et leurs prières étaient vaines, et que je persistais dans mon refus, ils entrèrent en accord avec le Frison et, comme ils l'avaient dit, ils me livrèrent à lui, moi et

ma ville. Le roi de Frise, sans me faire subir aucun mauvais traitement, m'assura qu'il me conserverait la vie, si je voulais consentir à ses anciens projets et devenir la femme de son fils Arbant.

» Me voyant ainsi forcée, je voulus, pour m'échapper de leurs mains, perdre la vie ; mais mourir sans me venger m'eût semblé plus douloureux que tous les maux que j'avais déjà soufferts. Après avoir beaucoup réfléchi, je compris que la dissimulation pouvait seule servir ma vengeance. Je feignis de désirer que le roi me pardonnât et fit de moi sa belle-fille.

» Parmi tous ceux qui avaient été jadis au service de mon père, je choisis deux frères doués d'une grande intelligence et d'un grand courage. Ils étaient encore plus fidèles, ayant grandi à la cour et ayant été élevés avec nous dès leur première jeunesse. Ils m'étaient si dévoués, que leur vie leur paraissait peu de chose pour me sauver.

» Je leur fis part de mon dessein, et ils me promirent de m'aider. L'un d'eux alla en Flandre pour y appareiller un navire ; l'autre resta en Hollande avec moi. Or, pendant que les étrangers et les habitants du royaume se préparaient à célébrer mes noces, on apprit que Birène avait levé une armée en Biscaye, pour venir en Hollande.

» Après la première bataille, où un de mes frères fut tué, j'avais en effet envoyé un messenger en Biscaye, pour en porter la triste nouvelle à Birène. Pendant que ce dernier était occupé à lever une armée, le roi de Frise conquit le reste de la Hollande. Birène, qui ne savait rien de tout cela, avait mis à la voile pour venir à notre secours.

» Le roi frison, avisé de ce fait, laisse à son fils le soin de continuer les préparatifs des noces, et prend la mer avec toute son armée. Il rencontre le duc, le défait, brûle et détruit sa flotte et — ainsi le veut la Fortune — le fait prisonnier. Mais la nouvelle de ces événements ne parvint pas encore jusqu'à nous. Pendant ce temps, le jeune prince m'épousa et voulut coucher avec moi, dès le soleil disparu.

» J'avais fait cacher, derrière les rideaux du lit, mon fidèle serviteur, qui ne bougea pas avant d'avoir vu mon époux venir à moi. Mais à peine celui-ci fut-il couché, qu'il leva une hache et lui porta

un coup si vigoureux derrière la tête, qu'il lui ôta la parole et la vie. Moi, je sautai vivement à bas du lit et je lui coupai la gorge.

» Comme tombe le bœuf sous la masse, ainsi tomba le misérable jeune homme. Et cela fut un juste châtement pour le roi Cimosque, plus que tout autre félon — l'impitoyable roi de Frise est ainsi nommé — qui m'avait tué mes deux frères et mon père ; et qui, pour mieux se rendre maître de mes États, me voulait pour bru, et m'aurait peut-être un jour tuée aussi.

» Avant que l'éveil soit donné, je prends ce que j'ai de plus précieux et de moins lourd ; mon compagnon me descend en toute hâte, par une corde suspendue à la fenêtre, vers la mer où son frère attendait sur le navire qu'il avait acheté en Flandre. Nous livrons les voiles au vent, nous battons l'eau avec les rames, et nous nous sauvons tous, comme il plaît à Dieu.

» Je ne sais si le roi de Frise fut plus affligé de la mort de son fils, qu'enflammé de colère contre moi, lorsque, le jour suivant, il apprit à son retour combien il avait été outragé. Il s'en revenait, lui et son armée, orgueilleux de sa victoire et de la prise de Birène. Et croyant accourir à des noces et à une fête, il trouva tout le monde dans un deuil sombre et funeste.

» La douleur de la mort de son fils, la haine qu'il a contre moi, ne le laissent en repos ni jour ni nuit. Mais, comme les pleurs ne ressuscitent pas les morts, et que la vengeance seule assouvit la haine, il veut employer le temps qu'il devait passer dans les soupirs et dans les larmes, à chercher comment il pourra me prendre et me punir.

» Tous ceux qu'il savait, ou qu'on lui avait dit être mes amis ou m'avoir aidée dans mon entreprise, il les fit mettre à mort, et leurs domaines furent brûlés et ravagés. Il voulut aussi tuer Birène, pensant que je ne pourrais pas ressentir de plus grande douleur. Mais il pensa qu'en le gardant en vie il aurait en main le filet qu'il fallait pour me prendre.

» Toutefois il lui impose une cruelle et dure condition : il lui accorde une année, à la fin de laquelle il lui infligera une mort obscure, si, par la force ou par la ruse, Birène, avec l'aide de ses amis

et de ses parents, par tous les moyens qu'il pourra, ne me livre à lui prisonnière. Ainsi sa seule voie de salut est ma mort.

» Tout ce qu'on peut faire pour le sauver, hors me perdre moi-même, je l'ai fait. J'avais six châteaux en Flandre ; je les ai vendus ; et le prix, petit ou grand, que j'en ai retiré, je l'ai employé partie à tenter, par l'intermédiaire de personnes adroites, de corrompre ses gardiens, partie à soulever contre ce barbare, tantôt les Anglais, tantôt les Allemands.

» Mes émissaires, soit qu'ils n'aient rien pu, soit qu'ils n'aient pas rempli leur devoir, m'ont fait de belles promesses et ne m'ont point aidée. Ils me méprisent, maintenant qu'ils m'ont soutiré de l'or. Et le terme fatal approche, après lequel ni force ni trésor ne pourront arriver à temps pour arracher mon cher époux à une mort terrible.

» Mon père et mes frères sont morts à cause de lui ; c'est à cause de lui que mon royaume m'a été enlevé ; pour lui, pour le tirer de prison, j'ai sacrifié les quelques biens qui me restaient, et qui étaient ma seule ressource pour vivre. Il ne me reste plus maintenant qu'à aller me livrer moi-même aux mains d'un si cruel ennemi, afin de le délivrer.

» Si donc il ne me reste plus autre chose à faire, et si je n'ai plus d'autre moyen pour le sauver que d'aller offrir ma vie pour lui, offrir ma vie pour lui me sera cher encore. Mais une seule crainte m'arrête : sais-je si je pourrai conclure avec le tyran un pacte assez solide pour qu'une fois qu'il m'aura en son pouvoir, il ne me trompe pas ?

» Je crains, quand il me tiendra en cage, et qu'il m'aura fait subir tous les tourments, qu'il ne laisse point pour cela aller Birène, afin de m'ôter la satisfaction de l'avoir délivré. Je périrai, mais sa rage ne sera pas satisfaite s'il me fait périr seule, et, quelque vengeance qu'il ait tirée de moi, il n'en fera pas moins ce qu'il voudra du malheureux Birène.

» Or, la raison qui me porte à conférer avec vous au sujet de mes malheurs, et qui fait que je les expose à tous les seigneurs et à tous les chevaliers qui passent près de nous, est simplement pour que quelqu'un me donne l'assurance qu'après que je me serai livrée à

mon cruel persécuteur, il ne retiendra pas Birène prisonnier. Je ne veux pas, moi morte, qu'il soit ensuite mis à mort.

» J'ai prié chaque guerrier que j'ai vu, de m'accompagner quand j'irai me remettre entre les mains du roi de Frise. Mais auparavant j'ai exigé qu'il me promît, qu'il me donnât sa foi de faire exécuter l'échange, de façon que, moi livrée, Birène sera à l'instant mis en liberté. De la sorte, quand je serai conduite au supplice, je mourrai contente, certaine que ma mort aura donné la vie à mon époux.

» Jusqu'à ce jour, je n'ai trouvé personne qui veuille m'assurer sur sa foi qu'une fois que je serai au pouvoir du roi, celui-ci remettra Birène en échange, et que je ne me serai pas livrée en vain, tellement chacun redoute cette arme, cette arme contre laquelle il n'est pas, dit-on, de cuirasse qui puisse résister, si épaisse qu'elle soit.

» Mais si chez vous le courage répond à la fière prestance et à l'aspect herculéen, si vous croyez pouvoir m'arracher à Cimosque dans le cas où il manquerait à sa promesse, consentez à m'accompagner lorsque j'irai me remettre en ses mains. Si vous êtes avec moi, je ne craindrai plus qu'une fois que je serai morte, mon seigneur meure aussi. »

Ici la damoiselle termina son récit qu'elle avait interrompu souvent par ses larmes et ses soupirs. Dès qu'elle eut fermé la bouche, Roland, qui n'hésita jamais à faire le bien, ne se répandit pas en vaines paroles, car, de sa nature, il n'en abusait pas. Mais il lui promit et lui donna sa foi qu'il ferait plus qu'elle ne lui avait demandé.

Son intention n'est pas qu'elle aille se remettre aux mains de son ennemi pour sauver Birène. Il les sauvera bien tous deux, si son épée et sa valeur habituelle ne lui font point défaut. Le jour même, ils se mettent en route, profitant du vent doux et favorable. Le paladin presse le départ, car il désirait se rendre ensuite le plus tôt possible à l'île du monstre.

L'habile pilote dirige sa voile d'un côté et d'autre, à travers les étangs profonds ; il longe successivement toutes les îles de la Zélande, découvrant l'une à mesure qu'on dépasse l'autre. Le troisième jour, Roland descend en Hollande ; mais il ne laisse pas

venir avec lui celle qui est en guerre avec le roi de Frise ; Roland veut qu'elle apprenne la mort de ce tyran avant de descendre.

Couvert de ses armes, le paladin s'avance le long du rivage, monté sur un coursier au pelage gris et noir, nourri en Flandre et né en Danemark, et fort et robuste encore plus que rapide. Car, avant de s'embarquer, il avait laissé en Bretagne son destrier, ce Bride d'or si beau et si vaillant, qui n'avait pas d'égal, si ce n'est Bayard.

Roland arrive a Dordrecht, et là il trouve la porte gardée par une nombreuse troupe de gens en armes, ainsi qu'on fait toujours pour maintenir une ville suspecte, et surtout quand elle est nouvellement conquise. On venait du reste de recevoir la nouvelle qu'un cousin du prisonnier accourait de Zélande avec une flotte et une armée.

Roland prie un des gardes d'aller dire au roi qu'un chevalier errant désire se mesurer avec lui à la lance et à l'épée ; mais qu'il veut qu'entre eux un pacte soit auparavant conclu : si le roi renverse celui qui l'a défié, on lui livrera la dame qui a tué Arbant, car le chevalier la tient à sa disposition dans un endroit peu éloigné, de manière à pouvoir la lui livrer.

En revanche, il veut que le roi promette, s'il est vaincu dans le combat, de mettre immédiatement Birène en liberté et de le laisser aller où il voudra. Le soldat remplit en toute hâte son ambassade, mais le roi, qui ne connut jamais ni courage ni courtoisie, songe aussitôt à employer la fraude, la tromperie et la trahison.

Il pense qu'en s'emparant du chevalier, il aura par-dessus le marché la dame qui l'a si fort outragé, si elle est véritablement à sa disposition et si le soldat a bien entendu. Par divers sentiers aboutissant à d'autres portes que celle où il était attendu, il fait sortir trente hommes, qui, après un long détour et en se cachant, vont s'embusquer derrière le paladin.

En attendant, le traître fait engager des pourparlers, jusqu'à ce qu'il ait vu les cavaliers et les fantassins arrivés à l'endroit où il veut. Ensuite, il sort lui-même par la porte à la tête d'un nombre égal de soldats. Comme le chasseur expérimenté a coutume de cerner les bois de tous côtés, ou comme, près du Volana, le pêcheur entoure les poissons d'un long filet,

De même, le roi de Frise prend ses mesures pour que le chevalier ne puisse fuir par aucun côté. Il veut le prendre vivant et non d'une autre façon. Et il croit le faire si facilement, qu'il n'apporte pas avec lui cette foudre terrestre, avec laquelle il fait de si nombreuses victimes, car ici elle ne lui semble pas nécessaire, puisqu'il veut faire un prisonnier et non donner la mort.

Comme le rusé oiseleur, qui conserve vivants les premiers oiseaux pris, afin d'en attirer par leur jeu et par l'appât une plus grande quantité, ainsi voulait faire en cette circonstance le roi Cimosque. Mais Roland n'était pas un de ces oiseaux qui se laissent prendre du premier coup, et il eut bien vite rompu le cercle qu'on avait fait autour de lui.

Le chevalier d'Anglante abaisse sa lance et se précipite au plus épais de la troupe. Il en transperce un, puis un autre, et un autre, et un autre, tellement qu'ils semblent être de pâte ; à la fin il en enfle six, et il les tient tous embrochés à sa lance ; et comme elle ne peut plus en contenir, il laisse retomber le septième, mais si grièvement blessé qu'il meurt du coup.

Non autrement, on voit, le long des fossés et des canaux, les grenouilles frappées aux flancs et à l'échine par l'habile archer, jusqu'à ce que d'un côté et de l'autre sa flèche soit toute pleine et qu'on ne puisse plus en mettre. La lance de Roland se rompt sous le poids, et il se jette avec son épée au milieu de la bataille.

Sa lance rompue, il saisit son épée, celle qui jamais ne fut tirée en vain. Et à chaque coup, de la taille ou de la pointe, il extermine tantôt un fantassin, tantôt un cavalier. Partout où il touche, il teint en rouge, l'azur, le vert, le blanc, le noir, le jaune. Cimosque se lamente de n'avoir pas avec lui la canne et le feu, alors qu'ils lui seraient le plus utiles.

Et avec de grands cris et de grandes menaces, il ordonne qu'on les lui apporte ; mais on l'écoute peu, car quiconque a pu se sauver dans la ville, n'a plus l'audace d'en sortir. Le roi Frison qui voit fuir tous ses gens, prend le parti de se sauver, lui aussi. Il court à la porte et veut faire lever le pont, mais le comte le suit de trop près.

Le roi tourne les épaules et laisse Roland maître du pont et des

deux portes. Il fuit et gagne tous les autres en vitesse, grâce à ce que son coursier court plus vite. Roland ne prend pas garde à la vile plèbe ; il veut mettre à mort le félon et non les autres. Mais son destrier ne court pas assez vite pour atteindre celui qui fuit comme s'il avait des ailes.

Par une voie, ou par une autre, Cimosque se met bien vite hors de vue du paladin. Mais il ne tarde pas à revenir avec des armes nouvelles. Il s'est fait apporter le tube de fer creux et le feu, et tapi dans un coin, il attend son ennemi comme le chasseur à l'affût, avec son épieu et ses chiens, attend le sanglier féroce qui descend détruisant tout sur son passage,

Brisant les branches et faisant rouler les rochers. Partout où se heurte son front terrible, il semble que l'orgueilleuse forêt croule sous la rumeur, et que la montagne s'entr'ouvre. Cimosque se tint à son poste, afin que l'audacieux comte ne passe pas sans lui payer tribut. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il touche avec le feu le soupirail du tube, et soudain celui-ci éclate.

En arrière, il étincelle comme l'éclair ; par-devant, il gronde et lance le tonnerre dans les airs. Les murs tremblent, le terrain frémit sous les pieds. Le ciel retentit de l'effroyable son. Le trait ardent, qui abat et tue tout ce qu'il rencontre et n'épargne personne, siffle et grince. Mais, comme l'aurait voulu ce misérable assassin, il ne va pas frapper le but.

Soit précipitation, soit que son trop vif désir de tuer le baron lui ait fait mal viser ; soit que son cœur tremblant comme la feuille ait fait trembler aussi son bras et sa main ; soit enfin que la bonté divine n'ait pas voulu que son fidèle champion fût si tôt abattu, le coup vint frapper le ventre du destrier et l'étendit par terre, d'où il ne se releva plus jamais.

Le cheval et le cavalier tombent à terre, le premier lourdement, le second en la touchant à peine, car il se relève si adroitement et si légèrement, que sa force et son haleine en semblent accrues. Comme Antée, le Libyen, qui se relevait plus vigoureux après avoir touché le sol, tel se relève Roland, et sa force paraît avoir doublé en touchant la terre.

Que celui qui a vu tomber du ciel le feu que Jupiter lance avec un bruit si horrible, et qui l'a vu pénétrer dans un lieu où sont renfermés le soufre et le salpêtre, alors que le ciel et la terre semblent en feu, que les murs éclatent et que les marbres pesants et les rochers volent jusqu'aux étoiles,

Se représente le paladin après qu'il se fut relevé de terre. Il se redresse avec un air si terrible, si effrayant et si horrible à la fois, qu'il aurait fait trembler Mars dans les cieux. Le roi frison, saisi d'épouvante, tourne bride en arrière pour fuir. Mais Roland l'atteint plus vite qu'une flèche n'est chassée de l'arc.

Et ce qu'il n'avait pas pu faire auparavant à cheval, il le fera à pied. Il le suit si rapidement, que celui qui ne l'a pas vu ne voudrait point le croire. Il le rejoint après un court chemin ; il lève l'épée au-dessus du casque et lui assène un tel coup, qu'il lui fend la tête jusqu'au col, et l'envoie rendre à terre le dernier soupir.

Soudain voici que de l'intérieur de la cité s'élève une nouvelle rumeur, un nouveau bruit d'armes. C'est le cousin de Birène, qui, à la tête des gens qu'il avait amenés de son pays, voyant la porte grande ouverte, a pénétré jusqu'au cœur de la ville encore sous le coup de l'épouvante où l'avait plongée le paladin, et qui la parcourt sans trouver de résistance.

La population fuit en déroute, sans s'informer de ce que sont ces nouveaux venus, ni de ce qu'ils veulent. Mais, quand on s'est aperçu à leurs vêtements et à leur langage que ce sont des Zélandais, on demande la paix et on arbore le drapeau blanc, et l'on informe celui qui les commande qu'on veut l'aider contre les Frisons qui retiennent son duc prisonnier.

Car la population avait toujours été hostile au roi de Frise et à ses compagnons, non seulement parce qu'il avait fait périr leur ancien seigneur, mais surtout parce qu'il était injuste, impitoyable et rapace. Roland s'interpose en ami entre les deux partis, et rétablit la paix entre eux. Les deux troupes réunies ne laissèrent pas un Frison sans le tuer ou le faire prisonnier.

On jette à terre les portes des prisons, sans prendre la peine de chercher les clefs. Birène fait voir au comte, par ses paroles de

gratitude, qu'il connaît quelle obligation il lui a. Puis, ils vont ensemble, accompagnés d'une foule nombreuse, vers le navire où attend Olympie. Ainsi s'appelait la dame à qui, comme de droit, la souveraineté de l'île était rendue.

Celle-ci avait amené Roland sans penser qu'il ferait tant pour elle ; il lui paraissait suffisant qu'il sauvât son époux, en l'abandonnant elle seule au péril. Elle le révère et l'honore, et tout le peuple avec elle. Il serait trop long de raconter les caresses que lui prodigue Birène, et celles qu'elle lui rend, ainsi que les remerciements que tous deux adressent au comte.

Le peuple remet la damoiselle en possession du trône paternel, et lui jure fidélité. Après s'être unie à Birène d'une chaîne qu'Amour doit rendre éternelle, elle lui donne le gouvernement de l'État et d'elle-même. Et celui-ci confie le commandement des forteresses et des domaines de l'île à son cousin.

Car il avait résolu de retourner en Zélande et d'emmener sa fidèle épouse avec lui, prétendant qu'il voulait tenter la conquête de la Frise, et qu'il avait un gage de succès qu'il appréciait fort, à savoir la fille du roi Cymosque, trouvée parmi les nombreux prisonniers qu'on avait faits.

Il prétendit aussi qu'il voulait la donner pour femme à son frère encore mineur. Le sénateur romain partit le même jour que Birène mit à la voile ; et il ne voulut emporter de tant de dépouilles gagnées par lui rien autre chose que cet instrument qui, comme nous l'avons dit, produisait tous les effets de la foudre.

Son intention, en le prenant, n'était pas d'en user pour sa défense, car il avait toujours estimé qu'il n'appartenait qu'à une âme lâche de se lancer dans une entreprise quelconque avec un avantage sur son adversaire. Mais il voulait la jeter dans un lieu où elle ne pourrait plus jamais nuire à personne. C'est pourquoi il emporta avec lui la poudre, les balles et tout ce qui servait à cette arme.

Et, dès qu'il fut sorti du port, et qu'il se vit arrivé à l'endroit où la mer était la plus profonde, de sorte que, sur l'un et l'autre rivage, on n'apercevait aucun signe lointain, il la prit et dit : « Afin que plus jamais chevalier ne se confie à toi, et que le lâche ne se puisse vanter

de valoir plus que le brave, reste engloutie ici.

» Ô maudite, abominable invention, forgée au plus profond du Tartare par les mains mêmes du malin Belzébuth, dans l'intention de couvrir le monde de ruines, je te renvoie à l'enfer d'où tu es sortie.

» Ainsi disant, il la jette dans l'abîme, pendant que les voiles, gonflées par le vent, le poussent sur le chemin de l'île cruelle.

Le paladin est pressé d'un tel désir de savoir si sa dame s'y trouve, sa dame qu'il aime plus que tout l'univers ensemble, et sans laquelle il ne peut pas vivre une heure joyeux, qu'il ne met pas le pied en Hibernie, de peur d'être obligé de consacrer son temps à une œuvre nouvelle et d'être réduit plus tard à dire : Hélas ! pourquoi ne me suis-je-point hâté davantage !

Il ne permet pas non plus d'aborder en Angleterre ni en Irlande, ni sur les rivages opposés. Mais laissons-le aller où l'envoie l'Archer qui l'a blessé au cœur. Avant de parler encore de lui, je veux retourner en Hollande, et je vous invite à y retourner avec moi. Je sais qu'il vous déplairait autant qu'à moi que les noces s'y fissent sans nous.

Les noces furent belles et somptueuses, mais elles seront encore surpassées par celles qui, dit-on se préparent en Zélande. Cependant, je ne vous propose pas de venir à celles-ci, car elles doivent être troublées par de nouveaux incidents dont je vous parlerai dans l'autre chant, si à l'autre chant vous venez m'entendre.

Chant X

ARGUMENT. — Birène étant devenu amoureux d'une autre femme, abandonne Olympie. — Roger reçoit l'hippogriffe des mains de Logistilla qui lui apprend à le conduire. Il descend avec lui en Angleterre, où il voit le rassemblement des troupes destinées à porter secours à Charles. En passant en Irlande, il aperçoit dans l'île d'Ébude Angélique enchaînée à un rocher pour être dévorée par l'orque. Il abat le monstre, prend la jeune fille en croupe, et descend avec elle sur le rivage de la Basse-Bretagne.

Parmi les amants les plus fameux qui donnèrent au monde, soit dans l'infortune, soit dans la prospérité, les meilleures preuves d'amour et les plus grands exemples de fidélité, je donnerai de préférence, non pas la seconde, mais la première place à Olympie. Et si elle ne doit pas être placée avant tous, je tiens à dire que, parmi les anciens et les modernes, on ne saurait trouver un amour plus grand que le sien.

Elle avait rendu Birène certain de cet amour, par des témoignages si nombreux et si évidents, qu'il serait impossible à une femme de faire plus pour assurer un homme de sa tendresse, même quand elle lui montrerait sa poitrine et son cœur tout ouverts. Et si les âmes si fidèles et si dévouées doivent être récompensées d'un amour réciproque, je dis qu'Olympie était digne d'être aimée par Birène, non pas autant, mais plus que soi-même ;

Et qu'il ne devait pas l'abandonner jamais pour une autre femme, fût-ce pour celle qui jeta l'Europe et l'Asie dans tant de malheurs, ou pour toute autre méritant plus encore le titre de belle ; mais qu'il

aurait dû, plutôt que de la laisser, renoncer à la clarté du jour, à l'ouïe, au goût, à la parole, à la vie, à la gloire, et à tout ce qu'on peut dire ou imaginer de plus précieux.

Si Birène l'aima comme elle avait aimé Birène ; s'il lui fut fidèle comme elle le lui avait été ; si jamais il tourna sa voile pour suivre une autre voie que la sienne ; ou bien s'il paya tant de services par son ingratitude, et s'il fut cruel pour celle qui lui avait montré tant de fidélité, tant d'amour, je vais vous le dire et vous faire, d'étonnement, serrer les lèvres et froncer les sourcils.

Et quand vous aura été dévoilée l'impitoyable cruauté dont il paya tant de bontés, ô femmes, aucune de vous ne saura plus si elle doit ajouter foi aux paroles d'un amant. L'amant, pour avoir ce qu'il désire, sans songer que Dieu voit et entend tout, entasse les promesses et les serments, qui tous se dispersent ensuite par les airs au gré des vents.

Les serments et les promesses s'en vont dans les airs, emportés et dispersés par les vents, dès que ces amants ont assouvi la soif qui les embrasait et les brûlait. Soyez, par cet exemple, moins faciles à croire à leurs prières et à leurs plaintes. Bien avisé et heureux, ô mes chères dames, celui qui apprend à être prudent aux dépens d'autrui.

Gardez-vous de ceux qui portent sur leur frais visage la fleur des belles années ; car, chez eux, tout désir naît et meurt promptement, semblable à un feu de paille. De même que le chasseur suit le lièvre, par le froid, par le chaud, sur la montagne, dans la plaine, et n'en fait plus le moindre cas dès qu'il l'a pris, s'acharnant seulement à poursuivre ce qui le fuit ;

Ainsi font ces jeunes gens qui, tant que vous vous montrez dures et hautaines envers eux, vous aiment et vous révèrent avec tout l'empressement que doit avoir l'esclave fidèle. Mais, aussitôt qu'ils pourront se vanter de la victoire, de maîtresses il vous faudra devenir esclaves, et voir s'éloigner de vous leur faux amour qu'ils porteront à d'autres.

Je ne vous défends pas pour cela — j'aurais tort — de vous laisser aimer, car, sans amant, vous seriez comme la vigne inculte au milieu d'un jardin, sans tuteur ou sans arbre auquel elle puisse s'appuyer. Je

vous engage seulement à fuir la jeunesse volage et inconstante, et à cueillir des fruits qui ne soient pas verts et âcres, sans les choisir cependant trop mûrs.

Je vous ai dit plus haut qu'on avait trouvé parmi les prisonniers une fille du roi de Frise, et que Birène parlait, toutes les fois qu'il en avait l'occasion, de la donner pour femme à son frère. Mais, à dire le vrai, il en était lui-même affriandé, car c'était un morceau délicat ; et il eût considéré comme une sottise de se l'enlever de la bouche, pour le donner à un autre.

La damoiselle n'avait pas encore dépassé quatorze ans ; elle était belle et fraîche comme une rose qui vient de sortir du bouton et s'épanouit au soleil levant. Non seulement Birène s'en amouracha, mais on ne vit jamais un feu pareil consumer les moissons mûres sur lesquelles des mains envieuses et ennemies ont porté la flamme,

Aussi vite qu'il en fut embrasé, brûlé jusqu'aux moelles, du jour où il la vit, pleurant son père mort et son beau visage tout inondé de pleurs. Et comme l'eau froide tempère celle qui bouillait auparavant sur le feu, ainsi l'ardeur qu'avait allumée Olympie, vaincue par une ardeur nouvelle, fut éteinte en lui.

Et il se sentit tellement rassasié, ou pour mieux dire tellement fatigué d'elle, qu'il pouvait à peine la voir ; tandis que son appétit pour l'autre était tellement excité, qu'il en serait mort s'il avait trop tardé à l'assouvir. Pourtant, jusqu'à ce que fût arrivé le jour marqué par lui pour satisfaire son désir, il le maîtrisa de façon à paraître non pas aimer, mais adorer Olympie, et à vouloir seulement ce qui pouvait lui faire plaisir.

Et s'il caressait la jeune fille, — et il ne pouvait se tenir de la caresser plus qu'il n'aurait dû —, personne ne l'interprétait à mal, mais bien plutôt comme un témoignage de pitié et de bonté. Car relever celui que la Fortune a précipité dans l'abîme, et consoler le malheureux, n'a jamais été blâmé, mais a souvent passé pour un titre de gloire, surtout quand il s'agit d'une enfant, d'une innocente.

O souverain Dieu, comme les jugements humains sont parfois obscurcis par un nuage sombre ! Les procédés de Birène, impies et déshonnêtes, passèrent pour de la pitié et de la bonté. Déjà les

mariniers avaient pris les rames en main, et, quittant le rivage sûr, emportaient joyeux vers la Zélande, à travers les étangs aux eaux salées, le duc et ses compagnons.

Déjà ils avaient laissé derrière eux et perdu de vue les rivages de la Hollande — car, afin de ne pas aborder en Frise, ils s'étaient tenus sur la gauche, du côté de l'Écosse — lorsqu'ils furent surpris par un coup de vent qui, pendant trois jours, les fit errer en pleine mer. Le troisième jour, à l'approche du soir, ils furent poussés sur une île inculte et déserte.

Dès qu'ils se furent abrités dans une petite anse, Olympie vint à terre. Contente, heureuse et loin de tout soupçon, elle soupa en compagnie de l'infidèle Birène ; puis, sous une tente qui leur avait été dressée dans un lieu agréable, elle se mit au lit avec lui. Tous leurs autres compagnons retournèrent sur le vaisseau pour s'y reposer.

La fatigue de la mer, et la peur qui l'avait tenue éveillée pendant plusieurs jours, le bonheur de se retrouver en sûreté sur le rivage, loin de toute rumeur, dans une solitude où nulle pensée, nul souci, puisqu'elle avait son amant avec elle, ne venait la tourmenter, plongèrent Olympie dans un sommeil si profond, que les ours et les loirs n'en subissent pas de plus grand.

Son infidèle amant, que la tromperie qu'il médite tient éveillé, la sent à peine endormie, qu'il sort doucement du lit, fait un paquet de ses habits et, sans plus se vêtir, abandonne la tente. Comme s'il lui était poussé des ailes, il vole vers ses gens, les réveille, et sans leur permettre de pousser un cri, leur fait gagner le large et abandonner le rivage.

Ils laissent derrière eux la plage et la malheureuse Olympie, qui dort sans se réveiller jusqu'à ce que l'aurore eût laissé tomber de son char d'or une froide rosée sur la terre, et que les alcyons eussent pleuré sur les ondes leur antique infortune. Alors, à moitié éveillée, à moitié endormie, elle étend la main pour embrasser Birène, mais en vain.

Elle ne trouve personne. Elle retire sa main, l'avance de nouveau et ne trouve encore personne. Elle jette un bras par-ci, un bras par-là,

étend les jambes l'une après l'autre sans plus de succès. La crainte chasse le sommeil ; elle ouvre les yeux et regarde : elle ne voit personne. Sans réchauffer, sans couvrir plus longtemps la place vide, elle se jette hors du lit et sort de la tente en toute hâte.

Elle court à la mer, se déchirant la figure, désormais certaine de son malheur. Elle s'arrache les cheveux, elle se frappe le sein et regarde, à la lumière resplendissante de la lune, si elle peut apercevoir autre chose que le rivage. Elle appelle Birène, et au nom de Birène les autres seuls répondent, émus qu'ils sont de pitié.

Sur le bord extrême du rivage, se dressait un rocher que les eaux avaient, par leurs assauts répétés, creusé et percé en forme d'arche, et qui surplombait sur la mer. Olympie y monta précipitamment, tant l'amour lui donnait de la force, et elle vit de loin s'enfuir les voiles gonflées de son perfide seigneur.

Longtemps elle les vit ou crut les voir, car l'air n'était pas encore bien clair. Toute tremblante, elle se laissa tomber, le visage plus blanc et plus froid que la neige. Mais quand elle eut la force de se relever, elle poussa de grands cris du côté de la route suivie par les navires, elle appela, aussi fort qu'elle put, répétant à plusieurs reprises le nom de son cruel époux.

Et ses pleurs et ses mains agitées en l'air suppléaient à ce que ne pouvait faire sa faible voix : « Où fuis-tu si vite, cruel ! ton vaisseau n'a pas tout son chargement. Permets qu'il me reçoive aussi ; cela ne peut lui peser beaucoup d'emporter mon corps, puisqu'il emporte mon âme ! » Et avec ses bras, avec ses vêtements, elle fait des signaux pour que le navire retourne.

Mais les vents, qui emportaient sur la haute mer les voiles du jeune infidèle, emportaient aussi les prières et les reproches de la malheureuse Olympie, et ses cris et ses pleurs. Trois fois, odieuse à elle-même, elle s'approcha du rivage pour se précipiter dans les flots ; enfin, détournant ses regards, elle retourna à l'endroit où elle avait passé la nuit.

Et la face cachée sur son lit qu'elle baignait de pleurs, elle lui disait : « Hier soir tu nous as reçus tous deux ; pourquoi ne sommes-nous pas deux à nous lever aujourd'hui ? Ô perfide Birène ! ô jour

maudit où j'ai été mise au monde ! Que dois-je faire, que puis-je faire seule ici ? Qui m'aidera, hélas ! qui me consolera !

» Je ne vois pas un homme ici, je ne vois même rien qui puisse me donner à croire qu'il y existe un homme ; je n'aperçois pas un navire sur lequel, me réfugiant, je puisse espérer m'échapper et retrouver mon chemin. Je mourrai de misère, et personne ne me fermera les yeux et ne creusera ma sépulture, à moins que je ne trouve un tombeau dans le ventre des loups qui habitent, hélas ! dans ces forêts.

» Je le crains, et déjà je crois voir sortir de ces bois les ours, les lions, les tigres ou d'autres bêtes semblables que la nature a armées de dents aiguës et d'ongles pour déchirer. Mais ces bêtes cruelles pourraient-elles me donner une mort pire que celle que tu m'infliges ? Je sais qu'elles se contenteront de me faire subir une seule mort, et toi, cruel, tu me fais, hélas ! mourir mille fois !

» Mais je suppose encore qu'il vienne maintenant un nocher qui, par pitié, m'emmène d'ici, m'arrache aux loups, aux ours et aux lions, et me sauve de la misère et d'une mort horrible ; il me portera peut-être en Hollande ; mais ses forteresses et ses ports ne sont-ils pas gardés pour toi ? Il me conduira sur la terre où je suis née, mais tu me l'as déjà enlevée par la fraude !

» Tu m'as ravi mes États, sous prétexte de parenté et d'amitié. Tu as été bien prompt à y installer tes gens pour t'en assurer la possession ! Retournerai-je en Flandre, où j'ai vendu ce qui me restait pour vivre, bien que ce fût peu, afin de te secourir et de te tirer de prison ? Malheureuse ! où irai-je ? Je ne sais.

» Irai-je en Frise où je pouvais être reine, ce que j'ai refusé pour toi, et ce qui a causé la mort de mon père et de mes frères, ainsi que la perte de tous mes biens ? Ce que j'ai fait pour toi, je ne voudrais pas te le reprocher, ingrat, ni t'infliger un châtement ; mais tu ne l'ignores pas plus que moi, et voilà la récompense que tu m'en donnes !

» Ah ! pourvu que je ne sois pas prise par des corsaires et puis vendue comme esclave ! Avant cela, que les loups, les lions, les ours, les tigres et toutes les autres bêtes féroces viennent me déchirer de leurs ongles et m'emporter morte dans leur caverne, pour y dévorer

mes membres déchirés ! » Ainsi disant, elle enfonce ses mains dans ses cheveux d'or, et les arrache à pleines poignées.

Elle court de nouveau à l'extrémité du rivage, secouant la tête avec fureur et livrant au vent sa chevelure. Elle semble une forcenée, agitée non par un, mais par dix démons ; on dirait Hécube entrant en rage à la vue de Polydore mort. Puis elle s'arrête sur un rocher et regarde la mer, et elle semble elle-même un rocher véritable.

Mais laissons-la se plaindre, afin que je puisse de nouveau vous parler de Roger qui, par la plus intense chaleur, chevauche en plein midi sur le rivage, las et brisé de fatigue. Le soleil frappe les collines, et sous ses rayons réfléchis, on voit bouillir le sable fin et blanc. Peu s'en fallait que les armes qu'il avait sur le dos ne fussent en feu, comme elles avaient été jadis.

Pendant que la soif et la fatigue de la route lui faisaient ennuyeuse et désagréable compagnie sur le sable profond et la voie déserte, le long de la plage exposée au soleil, il rencontra, à l'ombre d'une tour antique qui surgissait sur le bord de la mer, tout près du rivage, trois dames qu'à leurs gestes et à leur costume il reconnut pour être de la cour d'Alcine.

Couchées sur des tapis d'Alexandrie, elles goûtaient avec délices la fraîcheur de l'ombre, au milieu de nombreux vases de vin variés et de sucreries de toute sorte. Tout près de la plage, jouant avec les flots de la mer, les attendait un petit navire prêt à gonfler sa voile au moindre vent favorable. Pour le moment, il n'y avait pas un souffle d'air.

Dès qu'elles eurent aperçu Roger qui s'en allait tout droit sur le sable mouvant, la soif aux lèvres et le visage couvert de sueur, elles commencèrent à lui dire qu'il n'avait pas le cœur si déterminé à poursuivre son chemin, pour ne point s'arrêter à l'ombre douce et fraîche, et refuser de reposer son corps fatigué.

Et l'une d'elles s'approche du cheval pour en prendre la bride, afin qu'il puisse descendre ; l'autre, lui offrant une coupe de cristal pleine d'un vin pétillant, redouble sa soif. Mais Roger à ce son n'entra pas en danse, car tout retard de sa part aurait donné le temps d'arriver à Alcine qui venait derrière lui, et qui déjà était proche.

Le fin salpêtre et le soufre pur, touchés du feu, ne s'enflamment pas si subitement ; la mer n'est pas si prompte à se soulever, quand la trombe obscure descend et s'abat en plein sur elle, comme la troisième le fut à éclater de colère et de fureur, en voyant que Roger suivait imperturbablement son droit chemin sur le sable et les méprisait, bien qu'elles se tinsent pour belles.

« Tu n'es ni noble ni chevalier — dit-elle en criant aussi fort qu'elle put — et tu as volé tes armes ainsi que ce destrier qui ne te serait pas venu d'autre façon. Aussi, comme ce que je dis est vrai, je voudrais te voir punir d'une juste mort, et que tu fusses mis en quartiers, brûlé, ou pendu, voleur brutal, manant, arrogant, ingrat ! »

À toutes ces injures et à beaucoup d'autres paroles du même genre que lui adressa la dame courroucée, Roger ne fit aucune réponse, car il espérait peu d'honneur d'une si basse querelle. Alors la dame monta vivement avec ses sœurs, sur le bateau qui se tenait à leur disposition, et faisant force de rames, elles le suivirent dans sa marche le long de la rive.

La dame le menace toujours, le maudit et l'apostrophe, car elle a rejeté toute honte. Cependant Roger est arrivé au détroit par où l'on passe chez la fée plus sage. Là, il voit un vieux nocher détacher sa barque de l'autre rive aussitôt qu'il en a été aperçu, et se tenir prêt, comme s'il attendait son arrivée.

Le nocher s'approche, dès qu'il le voit venir, pour le transporter sain et sauf sur une meilleure rive. Si le visage peut donner une juste idée de l'âme, il devait être bienfaisant et plein de discrétion. Roger mit le pied sur la barque, rendant grâce à Dieu, et sur la mer tranquille il s'en allait, s'entretenant avec le nocher sage et doué d'une longue expérience. Ce dernier loua Roger d'avoir su se délivrer à temps d'Alcine et avant qu'elle lui eût fait boire le breuvage enchanté qu'elle avait donné à tous ses autres amants. Il le félicita ensuite d'être conduit vers Logistilla, chez laquelle il pourrait voir des mœurs saines, une beauté éternelle, une grâce infinie, qui nourrit le cœur sans jamais le rassasier.

« Celle-ci — disait-il — remplit l'âme d'étonnement et de respect dès la première fois qu'on la voit. Quand on la connaît davantage,

tout autre bien paraît peu digne d'estime. L'amour qu'elle inspire diffère des autres amours, en cela que ceux-ci vous rongent tour à tour d'espoir et de crainte, tandis que le sien vous rend heureux du seul désir de la voir.

» Elle t'enseignera d'autres occupations plus agréables que la musique, les danses, les parfums, les bains ou la table. Elle t'apprendra à élever tes pensées épurées plus haut que le milan ne monte dans les airs, et comment, dans un corps mortel, on peut goûter en partie la gloire des bienheureux. » Ainsi parlant, le marinier s'avançait du côté de la rive sûre, qui était encore éloignée,

Quand il vit la mer se couvrir de nombreux navires qui se dirigeaient tous de son côté. Avec ces navires, s'en venait Alcine outragée, à la tête de ses gens rassemblés par elle en toute hâte, pour reconquérir son cher bien qui lui avait été enlevé, ou perdre son trône et sa propre vie. C'est aussi bien l'amour qui la pousse, que l'injure qu'elle a reçue.

Depuis sa naissance, elle n'a pas éprouvé un ressentiment plus grand que celui qui maintenant la ronge. C'est pourquoi elle fait tellement presser de rames, que l'écume de l'eau se répand d'une proue à l'autre. La mer et le rivage retentissent de cette grande rumeur, et l'on entend Écho résonner de toutes parts. « Découvre l'écu, Roger, car il en est besoin ; sinon, tu es mort, ou pris honteusement. »

Ainsi dit le nocher de Logistilla, et ajoutant le geste à la parole, il saisit lui-même le voile et l'enlève de dessus l'écu dont il démasque la lumière éclatante. La splendeur enchantée qui s'en échappe blesse tellement les yeux des ennemis, qu'elle les rend soudain aveugles et les fait tomber, qui à la poupe, qui à la proue.

Un des gens de Logistilla, en vedette au sommet du château, s'étant, sur ces entrefaites, aperçu de l'arrivée de la flotte d'Alcine, sonne la cloche d'alarme, et de prompts secours arrivent au port. Les balistes, comme une tempête, foudroient tout ce qui veut s'attaquer à Roger. Ainsi, grâce à l'aide qui lui vint de tous côtés, il sauva sa liberté et sa vie.

Sur le rivage sont venues quatre dames, envoyées en toute hâte

par Logistilla : la valeureuse Andronique, la sage Fronesia, la pudique Dicilla et Sophrosine la chaste, plus que les trois autres ardente et résolue à agir. Une armée qui n'a pas sa pareille au monde sort du château, et se répand sur le bord de la mer.

Sous le château, dans une baie tranquille, était une flotte prête jour et nuit à livrer bataille au moindre signal, au premier ordre. Aussitôt le combat âpre et atroce s'engage sur mer et sur terre, et du coup fut reconquis ce qu'Alcine avait jadis enlevé à sa sœur.

Oh ! combien l'issue de la bataille fut différente de celle qu'elle avait d'abord espérée ! Non seulement Alcine ne parvint pas à s'emparer, comme elle le pensait, de son fugitif amant, mais de tous ses navires, naguère si nombreux qu'à peine la mer pouvait les contenir, elle peut à grand-peine sauver de la flamme qui a détruit le reste, une petite barque sur laquelle elle s'enfuit, misérable et seule.

Alcine s'enfuit, et sa malheureuse armée reste prisonnière ; et sa flotte, brûlée, mise en pièces, est dispersée. Elle ressent toutefois plus de douleur de la perte de Roger que de toute autre chose. Nuit et jour elle gémit amèrement sur lui, et ses yeux versent des pleurs à son souvenir. Pour terminer son âpre martyre, elle se plaint de ne pouvoir mourir.

Aucune fée ne peut en effet mourir, tant que le soleil tournera ou que le ciel n'aura pas changé de système. Sans cela la douleur d'Alcine aurait été capable d'émouvoir Clotho, et de lui faire consentir à couper le fil de sa vie. Comme Didon, elle aurait mis fin à ses malheurs par le fer, ou, imitant la splendide reine du Nil, elle se serait plongée dans un sommeil de mort. Mais les fées ne peuvent jamais mourir.

Retournons à ce Roger, digne d'une éternelle gloire, et laissons Alcine à sa peine. Je dis que, dès qu'il eut mis le pied hors de la barque, et qu'il eut été conduit sur une plage plus sûre, il rendit grâce à Dieu de tout ce qui lui était arrivé. Puis, tournant le dos à la mer, il hâte le pas, le long de la rive aride, vers le château qui s'élève auprès.

Jamais l'œil d'un mortel n'en vit, avant ni après, de plus fort ni de plus beau. Ses murs ont plus de prix que s'ils étaient de diamant ou

de rubis. On ne connaît point sur terre de pierreries pareilles, et qui voudra en avoir une idée exacte devra nécessairement aller dans ce pays, car je ne crois pas qu'on en trouve ailleurs, sinon peut-être au ciel.

Ce qui fait qu'elles effacent toutes les autres, c'est qu'en s'y mirant, l'homme s'y voit jusqu'au plus profond de l'âme. Il voit si clairement ses vices et ses vertus, qu'il ne saurait plus croire ensuite aux flatteries ou aux critiques injustes qui lui sont adressées. La connaissance qu'il a acquise de soi-même, en se regardant dans le limpide miroir, le rend prudent.

La brillante lumière de ces pierreries, semblable au soleil, répand tout autour tant de splendeur, qu'elle peut faire le jour en dépit de Phébus. Et ce ne sont pas les pierres seules qui sont admirables, mais la matière et l'art se sont tellement confondus, qu'on ne saurait dire auquel des deux il faut donner la préférence.

Sur des arches si élevées, qu'à les voir on dirait qu'elles servent de support au ciel, étaient des jardins si spacieux et si beaux, qu'il serait difficile d'en avoir de pareils à ras de terre. Au pied des lumineux créneaux se peuvent voir les arbustes odoriférants, ornés, été comme hiver, de fleurs brillantes et de fruits mûrs.

Il ne saurait pousser d'arbres si beaux hors de ces merveilleux jardins, pas plus que de telles roses, de telles violettes, de tels lis, de telles amarantes ou de tels jasmins. Ailleurs, le même jour voit naître, vivre et s'incliner morte sur sa tige dépouillée, la fleur sujette aux variations du ciel.

Mais ici la verdure était perpétuelle, perpétuelle la beauté des fleurs éternelles. Ce n'était pas que la douceur de la température leur fût plus clémente, mais Logistilla, par sa science et ses soins, et sans avoir besoin de recourir à des moyens surnaturels, ce qui paraîtrait impossible à d'autres, les maintenait dans leur première verdure.

Logistilla témoigna beaucoup de satisfaction de ce qu'un aussi gentil seigneur fût venu à elle, et donna ordre qu'on l'accueillît avec empressement et que chacun s'étudiât à lui faire honneur. Longtemps auparavant était arrivé Astolphe, que Roger vit de bon cœur. Peu de jours après, vinrent tous les autres auxquels Mélisse avait rendu leur

forme naturelle.

Après qu'ils se furent reposés un jour ou deux, Roger et le duc Astolphe, qui non moins que lui avait le désir de revoir le Ponant, s'en vinrent trouver la prudente fée. Mélisse parla au nom de tous les deux et supplia humblement la fée de les conseiller et de les aider, de telle sorte qu'ils pussent retourner là d'où ils étaient venus.

La fée dit : « J'y appliquerai ma pensée, et dans deux jours, je te les rendrai tout prêts. » Puis elle s'entretint avec Roger et, après lui, avec le duc. Elle conclut, finalement, que le destrier volant devait retourner le premier aux rivages aquitains. Mais auparavant elle veut lui façonner un mors avec lequel Roger puisse diriger ou modérer sa course.

Elle lui montre comment il lui faudra faire, quand il voudra qu'il monte, qu'il descende, qu'il vole en tournant, qu'il aille vite ou qu'il se tienne immobile sur ses ailes. Tout ce qu'un cavalier a coutume de faire avec un beau destrier sur la terre ferme, ainsi Roger, qui en devint complètement maître, faisait par les airs, avec le destrier ailé.

Après que Roger eut été bien instruit sur toutes ces choses, il prit congé de la fée gentille, à laquelle il resta depuis attaché par une grande affection, et il sortit de ce pays. Je parlerai tout d'abord de lui qui fit un heureux voyage, et puis je dirai comment le guerrier anglais, après de bien plus longues et bien plus grandes fatigues, rejoignit le grand Charles et sa cour amie.

Roger parti, il ne s'en revint pas par la même route qu'il avait déjà faite contre son gré, alors que l'hippogriffe l'entraînait au-dessus de la mer et loin de la vue des terres. Mais maintenant qu'il pouvait lui faire battre les ailes deçà, delà, où il lui convenait, il résolut d'effectuer son retour par un nouveau chemin, comme firent les Mages fuyant Hérode.

En quittant l'Espagne pour arriver en ces contrées, il était venu en droite ligne aborder dans l'Inde du côté où la mer orientale la baigne, aux lieux témoins de la querelle soulevée entre l'une et l'autre fée. Maintenant il se dispose à parcourir une autre région que celle où Éole souffle ses vents, et à ne mettre fin à son voyage qu'après avoir, comme le soleil, fait le tour du monde.

Il voit, en passant au-dessus d'eux, ici le Cathay, là la Mangiane et le grand Quinsi. Il vole au-dessus de l'Imaus, et laisse la Séricane à main droite. Puis, descendant toujours des pays hyperboréens de la Scythie aux rivages hyrcaniens, il arrive aux confins de la Sarmatie, et lorsqu'il fut parvenu là où l'Asie se sépare de l'Europe, il vit les Russes, les Prussiens et la Poméranie.

Bien que tout le désir de Roger fût de retourner promptement vers Bradamante, il avait tellement pris plaisir à courir ainsi à travers le monde, qu'il ne s'arrêta pas avant d'avoir vu les Polonais, les Hongrois, ainsi que les Germains et le reste de cette horrible terre boréale. Il arriva enfin en Angleterre.

Ne croyez pas, seigneur, que pendant ce long chemin, il se tienne constamment sur le dos du cheval. Chaque soir il descend à l'auberge, évitant autant que possible d'être mal logé. Pendant des jours et des mois qu'il suivit cette route, il put voir et la terre et la mer. Or, arrivé un matin près de Londres, le cheval ailé le déposa sur les bords de la Tamise.

Là, dans les prés voisins de la ville, il vit une nombreuse troupe d'hommes d'armes et de fantassins, qui, au son des trompettes et des tambours, défilaient par pelotons compacts, devant le brave Renaud, honneur des paladins. Si vous vous rappelez, je vous ai dit plus haut qu'il avait été envoyé dans ce pays par Charles, pour y chercher des secours.

Roger arriva juste au moment où se faisait la belle revue de l'armée. Pour en connaître le but, après être descendu sur terre, il interrogea un chevalier. Celui-ci, qui était courtois, lui dit que c'étaient les forces de l'Écosse, de l'Irlande, de l'Angleterre et des îles voisines, dont les nombreuses bannières étaient déployées en cet endroit ;

Qu'une fois la revue terminée, les troupes se dirigeraient vers la mer, où les attendaient de nombreux navires ancrés dans le port, pour les transporter au-delà de l'Océan.

« Les Français assiégés se réjouissent, fondant de grandes espérances sur les forces qui vont les sauver. Mais afin que tu sois complètement informé, je te signalerai séparément les divers

bataillons.

» Tu vois bien cette grande bannière où les lis sont placés à côté des léopards ; elle est déployée dans les airs par le capitaine en chef, et tous les autres étendards devront la suivre. Le nom de ce capitaine est fameux parmi ces bandes. C'est Léonetto, la fleur des vaillants ; il est passé maître au conseil et à l'action. Il est neveu du roi et duc de Lancastre.

» La première, qui, près du gonfalon royal, tremble au vent de la montagne, étalant trois ailes blanches sur champ de sinople, est portée par Richard, comte de Warwick. Au duc de Gloucester appartient cette bannière qui a deux cornes de cerf sur une moitié de crâne ; au duc de Clarence est celle qui porte un flambeau ; celle où est figuré un arbre est au duc d'York.

» Vois cette lance brisée en trois morceaux : c'est le gonfalon du duc de Norfolk. Sur celui du beau comte de Kent, est la foudre ; un griffon sur celui du comte de Pembroke ; une balance sur celui du duc de Suffolk. Vois ce joug qui réunit deux serpents : c'est la bannière du comte d'Essex. Une guirlande sur champ d'azur indique celle de Northumberland.

» Le comte d'Arundel est celui qui a mis en mer cette barque qui s'abîme dans les flots. Vois le marquis de Barclay, et près de lui le comte de la Marche et le comte de Richmond. Le premier porte sur fond de sinople un mont fendu, le second un palmier, le troisième un pin sortant de l'onde.

Le comte de Dorset et le comte de Southampton ont sur leur bannière, l'un un char, l'autre une couronne.

» Ce faucon qui incline ses ailes sur son nid est porté par Raimond comte de Devonshire ; le jaune et le noir s'étalent sur la bannière du comte de Vigore ; un chien sur celle de Derby, un ours sur celle d'Oxford. La croix que tu vois briller sur celle-ci est au riche prélat de Bath. Vois cette chaîne brisée sur fond gris : c'est l'étendard du duc Ariman de Sommerset.

» Les hommes d'armes et les archers à cheval sont au nombre de quarante-deux mille. Deux fois autant — et je ne me trompe pas de cent — sont ceux qui combattent à pied. Vois ces drapeaux, l'un gris,

l'autre vert, l'autre jaune, et un autre bordé de noir et d'azur ; sous chacun de ces étendards marchent les fantassins de Godefroid, d'Henri, d'Herman et d'Odoard.

» Le premier est duc de Buckingham ; Henri a le comté de Salisbury et le vieux Herman la seigneurie d'Abergavenny : Odoard est comte de Shresbury. Ceux qui se tiennent un peu plus vers l'Orient sont les Anglais. Maintenant, tourne-toi vers l'Hespérie ; là où se voient trente mille Écossais conduits par Zerbin, fils de leur roi.

» Vois, entre deux licornes, le grand lion qui tient l'épée d'argent dans sa patte ; c'est le gonfalon du roi d'Écosse. Là est campé son fils Zerbin. Il n'est point de chevalier si brave parmi tant de guerriers. La nature le fit et puis brisa le moule. Il n'en est pas en qui brille autant de courage, autant de grâce, autant de puissance. Il est duc de Ross.

» Le comte d'Athol porte sur son étendard une barre dorée sur fond d'azur. L'autre bannière est celle du duc de Marr et montre un léopard brodé. Vois l'enseigne du vaillant Alcabrun, bigarrée de couleurs et d'oiseaux. Celui-ci n'est duc, comte ni marquis, mais le premier dans un pays sauvage.

» Au duc de Strafford est cette enseigne où l'on voit l'oiseau qui regarde fixement le soleil. Le comte Lucarnio, qui règne sur l'Angus, a pour emblème un taureau flanqué de deux dogues. Vois ici le duc d'Albanie dont l'étendard est mélangé de couleurs blanches et azurées. Un vautour, qu'un dragon vert déchire, figure sur l'enseigne du comte de Buchan.

« C'est le brave Arman qui a la bannière blanche et noire de la seigneurie de Forbes. Il a, à main droite, le comte d'Errol qui porte un flambeau sur champ vert. Maintenant, vois les Irlandais près de la plaine. Ils forment deux escadrons. Le comte de Kildare conduit le premier ; le comte de Desmond a composé le second de fiers montagnards.

» Le premier a sur son étendard un pin ardent, l'autre une bande rouge sur fond blanc. Les secours ne sont pas envoyés à Charles seulement par l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ; mais il est venu des gens de la Suède, de la Norvège, de Thulé et même de l'Islande

lointaine, de toute terre enfin située dans ces contrées naturellement ennemies de la paix.

» Ils sont seize mille, ou guère moins, sortis de leurs cavernes et de leurs forêts. Ils ont le visage, la poitrine, les flancs, le dos, les bras et les jambes velus comme des bêtes fauves.

Autour de leur étendard entièrement blanc, semble se dresser une forêt de lances. Leur chef Morat le porte ; il compte le teindre dans le sang maure. »

Pendant que Roger regarde les enseignes variées de cette belle armée qui se prépare à secourir la France, et qu'il apprend les noms des seigneurs de Bretagne, quelques-uns de ceux-ci accourent, émerveillés, stupéfaits, pour contempler la bête unique et rare sur laquelle il est monté. Un cercle se forme vite autour de lui.

Aussi, pour augmenter encore leur étonnement et pour s'amuser un peu, le bon Roger secoue la bride du cheval volant et lui touche légèrement les flancs avec les éperons. Celui-ci prend son chemin vers le ciel, à travers les airs, et laisse tout le monde plein de stupéfaction. De là, Roger, après avoir vu, troupe par troupe, les forces anglaises, s'en alla du côté de l'Irlande.

Il vit la fabuleuse Hibernie où le saint vieillard creusa un puits au fond duquel il paraît qu'on trouve tant d'indulgences, que l'homme s'y purge de toutes ses fautes. De là, son destrier l'amena ensuite sur la mer qui lave les côtes de la basse Bretagne. C'est alors qu'en passant, il vit au-dessous de lui Angélique liée sur un rocher nu,

Sur le rocher nu de l'île des Pleurs, car île des Pleurs était nommée la contrée habitée par cette population cruelle, féroce et inhumaine qui, comme je vous l'ai dit dans un chant précédent, parcourait en armes les rivages voisins, enlevant toutes les belles dames, pour les donner en pâture à un monstre.

Elle y avait été liée le matin même, et attendait, pour en être dévorée toute vive, la venue de ce monstre énorme, l'orque marine qui se nourrissait d'une abominable nourriture. J'ai dit plus haut comment elle fut enlevée par ceux qui la trouvèrent endormie sur le rivage, près du vieil enchanteur qui l'avait attirée là par enchantement.

Ces gens féroces, impitoyables, avaient exposé sur le rivage, à la merci de la bête cruelle, la belle dame aussi nue que la nature l'avait formée. Elle n'avait pas même un voile pour recouvrir les lis blancs et les roses vermeilles répandus sur ses beaux membres, et que la chaleur de juillet ou le froid de décembre n'aurait pu faire tomber.

Roger l'aurait prise pour une statue d'albâtre ou de tout autre marbre précieux, sculptée sur l'écueil par des statuaires habiles, s'il n'avait vu les larmes, répandues à travers les fraîches roses et les lis blancs, mouiller ses joues, et l'air soulever sa chevelure d'or.

Dès qu'il eut fixé ces beaux yeux, il se souvint de sa Bradamante. La pitié et l'amour l'émurent en même temps, et il eut peine à se retenir de pleurer. Après avoir modéré le mouvement d'ailes de son destrier, il dit doucement à la donzelle : « Ô dame, qui ne devrais porter que la chaîne avec laquelle Amour mène ses serviteurs,

» Et qui ne mérites ni un pareil traitement, ni aucune peine, quel est le cruel, à l'âme perverse et pleine d'envie, qui a lié l'ivoire poli de ces belles mains ? » À ces paroles, force est à Angélique de devenir comme un blanc ivoire sur lequel on aurait répandu du vermillon ; elle rougit de voir nues ces parties que, quelque belles qu'elles soient, la pudeur doit faire celer.

Elle se serait caché le visage dans ses mains, si elles n'avaient pas été liées au dur rocher. Mais elle le couvrit de larmes — car on n'avait pu lui enlever le pouvoir de pleurer — et elle s'efforça de le tenir baissé. Puis, après de nombreux sanglots, elle commença à prononcer quelques paroles entrecoupées, sur un ton plaintif et las. Mais elle ne poursuivit pas, car une grande rumeur qui se fit entendre sur la mer l'interrompit soudain.

Voici apparaître le monstre démesuré, moitié caché sous les ondes, moitié hors de l'eau. Comme le navire, poussé par Borée ou le vent d'autan, a coutume de venir de loin pour regagner le port, ainsi la bête horrible accourt à la proie qui lui est montrée. La dame est à demi morte de peur, et la présence d'autrui ne la rassure pas.

Roger n'avait pas la lance en arrêt, mais il la tenait en main. Il en frappa l'orque. Je ne saurais dire à quoi ressemblait celle-ci, si ce n'est à une grande masse qui tourne et se tord. Elle n'avait pas la

forme d'un animal, excepté par la tête dont les yeux et les dents sortaient comme si elle eût été celle d'un porc. Roger la frappe trois fois au front, entre les yeux, mais il semble qu'il touche du fer ou un dur rocher.

Le premier coup n'ayant rien valu, il se retourne pour faire mieux une seconde fois. L'orque, qui voit l'ombre des grandes ailes courir deçà, delà sur l'onde, laisse la proie certaine qui l'attend sur le rivage, et, furibonde, poursuit en vain cette nouvelle proie, derrière laquelle elle tourne et s'agite. Roger fond sur elle et lui porte de nombreux coups.

De même que l'aigle qui a coutume d'accourir du haut des airs dès qu'il a vu la couleuvre errant parmi l'herbe, ou étendue au soleil sur un rocher nu, où elle polit et fait reluire ses écailles jaunes, ne l'attaque pas du côté où la bête venimeuse siffle et se dresse, mais la saisit par le dos et bat des ailes afin qu'elle ne puisse pas se retourner et le mordre ;

Ainsi Roger, avec la lance et l'épée, ne frappe pas l'orque à l'endroit où son museau est armé de dents, mais il fait en sorte que chacun de ses coups tombe entre les oreilles, sur l'échine ou sur la queue. Si la bête se retourne, il change de place, et s'abaisse ou s'élève à temps. Mais, comme s'il frappait toujours sur du jasper, il ne peut entamer l'écaille dure et solide.

C'est une semblable bataille que le moucheron hardi livre contre le dogue dans le poudreux mois d'août, ou bien dans le mois qui précède ou dans celui qui suit, alors que le premier voit fleurir la lavande et le second le vin doux couler à flots. Il plonge dans les yeux et dans la gueule mordante de son adversaire ; il vole autour de lui, sans l'abandonner un instant, et celui-ci fait entendre entre ses dents aiguës un grognement répété ; mais s'il l'attrape, il fait d'un seul coup payer tout cela au moucheron.

L'orque bat si fortement la mer de sa queue, qu'elle fait rejaillir l'eau jusqu'au ciel, si bien que Roger ne sait plus si les ailes de son destrier se déploient dans les airs, ou bien s'il nage dans la mer. Par moments, il en est à désirer d'avoir à sa disposition un bateau. Si cette aspersion se prolonge, il craint que les ailes de l'hippogrieffe ne

se mouillent tellement qu'il ne puisse ou ne veuille plus s'en servir.

Il prend alors la nouvelle résolution — et ce fut le meilleur — de vaincre le monstre cruel avec d'autres armes, et de l'éblouir par la splendeur de l'écu magique. Il vole au rivage où la dame était liée au rocher nu, et, pour éviter toute surprise, il lui passe au petit doigt de la main l'anneau qui pouvait rendre vain l'enchantement.

Je parle de l'anneau que Bradamante avait arraché à Brunel pour délivrer Roger, puis qu'elle avait donné à Mélisse lorsque cette dernière partit pour l'Inde, afin de le tirer des mains de la méchante Alcine. Mélisse, comme je vous l'ai dit précédemment, après s'être servie de l'anneau pendant plusieurs jours, l'avait rendu à Roger, qui depuis l'avait toujours porté au doigt.

Il le donne alors à Angélique, parce qu'il craint qu'il ne détruise l'effet fulgurant de son écu, et qu'il ne peut se défendre des yeux de la belle qui déjà l'avaient pris dans leurs rets. Cependant l'énorme cétacé s'en vient, pesant sur la mer de son ventre puissant. Roger se tient à son poste et lève le voile, et il semble qu'un second soleil surgisse dans le ciel.

La lumière enchantée frappe les yeux de la bête et produit son effet accoutumé. Comme la truite ou la carpe flottent à la surface de la rivière que le montagnard a troublée avec de la chaux, ainsi l'on peut voir, sur l'écume marine, le monstre horrible couché à la renverse. Deçà, delà, Roger le frappe, mais il ne trouve pas d'endroit où il puisse le blesser.

Pendant ce temps, la belle dame le supplie de ne pas s'acharner en vain sur la dure écaille : « Reviens, pour Dieu, seigneur — disait-elle en pleurant — délie-moi avant que l'orque ne se relève. Emporte-moi avec toi, et noie-moi au milieu de la mer. Ne permets pas que je sois engloutie dans le ventre de ce poisson féroce. » Roger, ému à ces justes plaintes, délie la dame et l'enlève du rivage.

Le destrier, excité par l'éperon, presse du pied le sable, s'élance dans les airs et galope à travers les cieux. Il porte le cavalier sur son dos et la donzelle derrière lui sur sa croupe. Ainsi la bête fut privée d'un mets trop fin et trop délicat pour elle. Roger s'en va, tout en se retournant, et il imprime mille baisers sur le sein et sur les yeux

brillants d'Angélique.

Il ne suivit plus la route qu'il s'était proposée d'abord, et qui devait lui faire faire le tour de l'Espagne ; mais il arrêta son destrier sur le plus prochain rivage, là où la basse Bretagne avance dans la mer. Sur la rive était un bois de chênes ombreux, où il semble que Philomèle exhale constamment sa plainte. Au milieu, il y avait un pré avec une fontaine. Sur chacun de ses côtés, s'élevait un mont solitaire.

Ce fut là que le chevalier plein de désir arrêta sa course audacieuse, et descendit dans le pré, faisant replier les ailes à son destrier, non toutefois autant qu'il les avait déployées. À peine descendu de cheval, il a hâte d'en enfourcher un autre ; mais ses armes l'embarrassent, ses armes qu'il lui faut d'abord ôter, et qui mettent un obstacle à son désir.

Enfiévré d'impatience, il arrachait sans ordre les diverses parties de son armure. Jamais elles ne lui semblèrent si longues à enlever. S'il dénouait une aiguillette, il en nouait deux. Mais, seigneur, mon chant est déjà trop long, et peut-être êtes-vous fatigué de l'écouter. C'est pourquoi je remets la suite de mon histoire à un moment qui vous soit plus agréable.

Chant XI

ARGUMENT. — Angélique échappe à Roger au moyen de l'anneau enchanté, et se réfugie dans la demeure d'un pasteur. Roger, allant à sa recherche, voit un géant enlever une dame qui lui paraît être Bradamante. — Olympie, abandonnée par Birène et prise par des corsaires, est exposée dans l'île d'Ébude à la voracité du monstre marin. Roland la délivre. Survient Obert, roi d'Irlande, qui devient amoureux d'Olympie et la prend pour femme, après avoir enlevé à Birène ses États et la vie.

Souvent un frein, quelque faible qu'il soit, suffit pour arrêter au milieu de sa course un destrier fougueux ; mais il est rare que le mors de la raison arrête la furie libidineuse, quand elle a le plaisir en perspective. De même, l'ours ne se laisse pas facilement détourner du miel, dès que le parfum lui en est venu au nez, ou qu'il en a léché quelques gouttes.

Quelle raison pourrait refréner le bon Roger, alors qu'il veut jouir de la gentille Angélique qu'il tient nue dans un bois solitaire et propice ? Il ne lui souvient plus de Bradamante, qui seule lui tenait naguère tant au cœur ; ou s'il lui en souvient, il se croirait fou de ne pas apprécier et estimer aussi celle-là.

En pareille circonstance, l'austère Zénocrate n'aurait pas agi avec plus de continence que lui. Roger avait jeté la lance et l'écu, et il ôtait impatiemment le reste de ses armes, lorsque la dame, abaissant pudiquement ses yeux sur son beau corps nu, vit à son doigt l'anneau que Brunel lui avait enlevé jadis dans Albracca.

C'est l'anneau qu'elle porta autrefois en France, la première fois

qu'elle en prit le chemin avec son frère, possesseur de la lance, tombée par la suite au pouvoir du paladin Astolphe. C'est avec lui qu'elle déjoua les enchantements de Maugis dans la caverne de Merlin, avec lui qu'elle délivra un matin Roland et d'autres chevaliers, tenus en servitude par Dragontine.

Grâce à lui, elle sortit invisible de la tour où l'avait enfermée un méchant vieillard. Mais pourquoi vais-je rappeler toutes ces choses, puisque vous les savez aussi bien que moi ? Brunel, jusque dans sa propre demeure, vint lui ravir l'anneau qu'Agramant désirait posséder. Depuis, elle avait eu constamment la fortune contre elle, et finalement elle avait perdu son royaume.

Maintenant qu'elle se le voit en main, comme je l'ai dit, elle se sent tellement saisir de stupeur et d'allégresse, que, comme si elle craignait d'être en proie à un songe vain, elle en croit à peine à ses yeux, à sa main. Elle l'enlève de son doigt, et après l'avoir tenu dans chacune de ses mains, elle le met dans sa bouche. En moins de temps qu'un éclair, elle disparaît aux yeux de Roger, comme le soleil quand un nuage le voile.

Cependant Roger regardait tout autour de lui, et tournait comme un fou. Mais se rappelant soudain l'anneau, il resta confus et stupéfait, maudissant son inadvertance et accusant la dame d'avoir payé par cet acte d'ingratitude et de déloyauté le secours qu'elle avait eu de lui.

« Ingrate damoiselle — disait-il — voilà le prix de mes services ! tu aimes mieux voler l'anneau que de le recevoir en don ? Pourquoi ne te l'aurais-je pas donné ? Je t'aurais donné non seulement l'anneau, mais l'écu et le destrier ailé et moi-même. Tu peux disposer de moi comme tu veux, pourvu que tu ne me caches pas ton beau visage. Tu m'entends, cruelle, je le sais, et tu ne réponds pas. »

Ainsi disant, il s'en allait autour de la fontaine, les bras étendus, comme un aveugle. Oh ! combien de fois il embrassa l'air fluide, espérant embrasser en même temps la donzelle ! Celle-ci s'était déjà éloignée ; mais elle ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une caverne qui, sous une montagne, s'ouvrait vaste et large, et où elle trouva les aliments dont elle avait besoin.

Là, habitait un vieux berger qui avait un nombreux troupeau de cavales. Les juments paissaient, au fond de la vallée, les herbes tendres, autour des frais ruisseaux. De chaque côté de la caverne, étaient des stalles où l'on pouvait fuir le soleil de midi. Angélique, sans se laisser encore voir, s'y reposa longtemps.

Et, sur le soir, à la fraîcheur, se sentant assez reposée, elle s'enveloppa d'un drap grossier, bien différent des vêtements gais, aux couleurs vertes, jaunes, bleues, azurées ou rouges, de toutes les couleurs imaginables enfin, qu'elle avait l'habitude de porter. Cette humble enveloppe ne peut cependant l'empêcher de ressembler à une belle et noble dame.

Qu'il se taise, celui qui loue Philis, ou Nérée, ou Amaryllis, ou Galatée qui fuit. Ô Tityre et Mélibée, avec votre permission, aucune d'elles ne l'égalait en beauté. La belle dame prit, parmi le troupeau de juments, celle qui lui convint le plus. Alors lui revint plus vivace le désir de retourner en Orient.

Pendant ce temps, Roger, après avoir cherché pendant longtemps en vain dans l'espoir de découvrir Angélique, s'apercevant enfin de son erreur et qu'elle s'était éloignée et ne l'entendait plus, était retourné à l'endroit où il avait laissé son cheval, pensant reprendre son voyage au ciel et sur terre. Mais il se trouva que le cheval, s'étant débarrassé du mors, s'élevait dans les airs en pleine liberté.

Roger fut très affecté, après sa déception, de se voir encore séparé du cheval-oiseau. Cette nouvelle mésaventure, non moins que la tromperie de femme dont il a été victime, lui oppresse le cœur. Mais ce qui lui pèse plus que l'une et l'autre, et ce dont il éprouve un sérieux ennui, c'est d'avoir perdu le précieux anneau, non pas tant à cause du pouvoir qui est en lui, que parce qu'il lui avait été donné par sa dame.

Tout dolent, il endossa de nouveau ses armes et remit l'écu à son épaule. Puis il s'éloigna de la mer, à travers les plaines herbeuses, et prit son chemin par une large vallée où, au milieu de hautes forêts pleines d'ombres, il vit le sentier le plus large et le plus fréquenté. Il ne va pas longtemps, sans entendre à sa droite, à l'endroit le plus touffu, un grand bruit retentir.

Il entend un bruit épouvantable, mêlé à un choc d'armes. Il hâte le pas parmi le taillis, et trouve deux guerriers en grande bataille, dans une étroite clairière. Leurs regards n'ont point de merci ; ils semblent poursuivre je ne sais quelle dure vengeance. L'un est un géant à l'aspect féroce, l'autre est un franc et hardi chevalier.

Ce dernier se défend avec l'écu et l'épée, bondissant deçà, delà, pour ne pas être atteint par la massue que le géant brandit dans ses deux mains et dont il le menace sans cesse. Son cheval est étendu mort sur la route. Roger s'arrête, attentif au combat, et, au fond de l'âme, il désire que le chevalier soit vainqueur.

Il ne lui donne toutefois aucune aide, mais il se tient à l'écart et se contente de regarder. Voici qu'avec la massue, le plus grand frappe à deux mains sur le casque du plus petit. Sous le coup, le chevalier tombe. L'autre qui le voit par terre, privé de sentiment, lui délie le casque pour lui donner la mort, de sorte que Roger peut voir sa figure. Roger reconnaît le visage découvert de sa douce, belle et très chère dame Bradamante, et il voit que c'est à elle que l'impitoyable géant veut donner la mort. Aussij sans perdre une seconde, il l'appelle à la bataille et apparaît soudain, l'épée nue. Mais le géant, sans attendre un nouveau combat, prend dans ses bras la dame évanouie.

Il la place sur son épaule et l'emporte. Ainsi fait le loup pour le petit agneau ; ainsi l'aigle saisit dans ses serres crochues la colombe ou tout autre oiseau. Roger voit combien son intervention est urgente, et il s'en vient, courant le plus qu'il peut ; mais le géant marche si vite et à pas si longs, que Roger peut à peine le suivre des yeux.

Ainsi courant, l'un devant, l'autre à sa suite, par un sentier ombreux et obscur qui allait en s'élargissant de plus en plus, ils sortirent du bois et débouchèrent dans un grand pré. Mais je ne vous parle pas davantage de cela, car je reviens à Roland qui avait jeté au plus profond de la mer l'arme foudroyante portée jadis par le roi Cimosque, afin qu'on ne la retrouvât plus jamais au monde.

Mais cela servit peu, car l'impitoyable ennemi de l'humaine nature l'avait inventée, prenant exemple sur la foudre qui déchire les

nuées et se précipite du ciel sur la terre. Il ne nous avait pas fait de don plus funeste, depuis qu'il trompa Ève avec la pomme. Il la fit retrouver par un nécromant, au temps de nos grands-pères, ou peu avant.

La machine infernale, après être restée cachée pendant de longues années sous plus de cent brasses d'eau, fut ramenée à la surface par enchantement et portée tout d'abord chez les Allemands. Ceux-ci, après de nombreuses expériences, et le démon, pour notre malheur, leur ouvrant de plus en plus l'esprit, en retrouvèrent enfin l'usage.

L'Italie, la France et toutes les autres nations du monde apprirent par la suite l'art cruel. Les uns donnèrent une forme creuse au bronze sorti liquéfié de la fournaise ; les autres percèrent le fer et construisirent des armes de formes diverses, petites ou grandes, et plus ou moins pesantes. Ils nommèrent les unes bombardes, du bruit qu'elles faisaient en éclatant ; les autres canons simples, d'autres canons doubles.

Il y en eut qu'on appela fusil, fauconneau, couleuvrine, selon la fantaisie de leur inventeur. Toutes déchirent le fer, brisent et pulvérisent le marbre, et s'ouvrent un chemin partout où elles passent. Remets à la forge, ô malheureux soldat, toutes les armes, jusqu'à ton épée, et prends sur ton épaule un mousquet ou une arquebuse, sans cela, je le sais trop, tu ne pourrais toucher aucune paye.

Comment as-tu trouvé place dans le cœur de l'homme, ô scélérate et odieuse invention ? Par toi, la gloire militaire a été détruite ; par toi, le métier des armes est sans honneur ; par toi, la valeur et le courage ne sont plus rien, car le plus souvent le lâche l'emporte sur le brave. Grâce à toi, la vaillance et l'audace ne peuvent plus se prouver sur le champ de bataille.

Par toi, sont déjà tombés et périront encore tant de seigneurs et de chevaliers, avant que s'achève cette guerre qui a mis en larmes le monde entier, mais plus spécialement l'Italie ! Je vous ai dit, et je ne me trompe pas, que personne ne fut plus cruel parmi les esprits mauvais et impitoyables qui existèrent jamais au monde, que celui qui imagina de si abominables engins.

Et je croirai que Dieu, pour en tirer une éternelle vengeance, tient enfermé dans le plus profond du noir abîme, son âme maudite, près de celle de Judas le maudit. Mais suivons le chevalier qui brûle du désir d'arriver promptement à l'île d'Ébude, où les belles et faibles dames sont données en pâture à un monstre marin.

Mais plus le paladin avait hâte d'arriver, moins le vent paraissait en avoir. Qu'il soufflât de droite ou de gauche, ou même en pleine poupe, la marche était toujours si lente, qu'on ne pouvait faire que fort peu de chemin avec lui. Parfois, il s'affaissait complètement ; d'autres fois, il soufflait en sens si contraire, qu'on était forcé de retourner en arrière ou de louvoyer vers le nord.

Ce fut la volonté de Dieu qu'il n'arrivât pas dans l'île avant le roi d'Hibernie, afin que pût plus facilement s'accomplir ce que je vous ferai entendre quelques pages plus loin. Parvenant à la hauteur de l'île, Roland dit à son nocher : « Tu peux maintenant jeter l'ancre ici et me donner un bateau, car je veux descendre sur l'écueil sans être accompagné,

» Et je veux emporter le plus gros câble et la plus grande ancre que tu aies sur ton navire ; je te ferai voir pourquoi je les emporte, si je viens à me mesurer avec le monstre. » Il fit mettre l'esquif à la mer et y entra, avec tout ce qui pouvait servir ses projets. Il laissa toutes ses armes, excepté son épée ; puis vers l'écueil il se dirigea sans être accompagné de personne.

Les épaules tournées vers la partie du rivage où il veut descendre, il tire les rames sur sa poitrine, comme le homard qui, de la mer, cherche à gagner le bord. C'était l'heure où la belle Aurore déployait ses cheveux d'or au soleil encore à moitié découvert, à moitié caché, non sans exciter la colère de la jalouse Téthys.

S'étant approché de l'écueil dénudé, à une distance que pourrait parcourir une pierre lancée par une main vigoureuse, il croit entendre une plainte, mais il n'en est pas bien sûr, tellement le bruit arrive à son oreille faible et confus. Aussitôt il se tourne vers la gauche, et ayant abaissé ses yeux sur les flots, il voit une dame nue comme à sa naissance, liée à un tronc d'arbre, et dont les pieds baignent dans l'eau.

Comme il en est encore éloigné, et qu'elle tient le visage baissé, il ne peut pas la distinguer très bien. Il fait force de rames et s'avance plein du désir d'en apprendre davantage. Mais au même moment, il entend la mer mugir, et résonner les cavernes ainsi que les forêts. Les ondes se gonflent, et voici qu'apparaît le monstre sous le ventre duquel la mer est presque cachée.

Comme d'une vallée sombre s'élève la nue imprégnée de pluie et de tempête, puis se répand sur la terre, plus noire que la nuit et semble éteindre le jour, ainsi nage la bête ; et elle occupe une si vaste place sur la mer, qu'on peut dire qu'elle la tient toute sous elle. Les ondes frémissent. Roland, recueilli en lui-même, la regarde d'un air hautain et ne change ni de cœur ni de visage.

Et comme celui qui est fermement résolu à accomplir ce qu'il a entrepris, il accourt en toute hâte. Pour défendre du même coup la damoiselle et attaquer la bête, il place l'esquif entre l'orque et sa proie. Laissant tranquillement son glaive au fourreau, il prend en main l'ancre et le câble, puis il attend, d'un grand cœur, l'horrible monstre.

Dès que l'orque fut près, et qu'elle eut aperçu Roland à peu de distance d'elle, elle ouvrit, pour l'engloutir, une telle bouche qu'un homme y serait entré à cheval. Roland s'avance aussitôt et plonge dans la gueule avec l'ancre, et, si je ne me trompe, avec le bateau ; il attache l'ancre au palais et dans la langue molle,

De façon que les horribles mâchoires ne puissent plus remonter ni descendre. Ainsi, dans les mines, le fer étaye la terre où l'on pratique une galerie, afin qu'un éboulement subit ne vienne pas ensevelir le mineur occupé à son travail. D'un bec à l'autre l'ancre est si large, que Roland ne peut y arriver qu'en sautant.

Après avoir placé ce support, et s'être assuré que le monstre ne peut plus fermer la bouche, il tire son épée, et dans cet antre obscur, deçà, delà, avec la taille et la pointe, il frappe. De même qu'une forteresse ne peut se défendre efficacement quand les ennemis ont pénétré dans ses murs, ainsi l'orque ne pouvait se défendre du paladin qu'elle avait dans la gueule.

Vaincue par la douleur, tantôt elle s'élance hors de la mer et

montre ses flancs et son échine écaillée ; tantôt elle plonge, et, avec son ventre, elle remue le fond et fait jaillir le sable. Sentant que l'eau devient trop abondante, le chevalier de France se met à la nage. Il sort de la gueule où il laisse l'ancre fixée, et prend dans sa main la corde qui pend après.

Et avec cette corde, il nage en toute hâte vers le rivage. Il y pose solidement le pied, et tire à lui l'ancre dont les deux pointes étaient serrées dans la bouche du monstre. L'orque est forcée de suivre le câble mu par une force qui n'a pas d'égale, par une force qui, en une seule secousse, tire plus que ne pourraient le faire dix cabestans.

De même que le taureau sauvage qui se sent jeté à l'improviste un lazzo autour des cornes, saute deçà, delà, tourne sur lui-même, se couche et se lève, sans pouvoir se débarrasser, ainsi l'orque, tirée hors de son antique séjour maternel par la force du bras de Roland, suit la corde avec mille soubresauts, mille détours étranges, et ne peut s'en détacher.

Le sang découle de sa bouche en telle quantité, que cette mer pourrait s'appeler en ce moment la mer Rouge. Tantôt elle frappe les ondes avec une telle force, que vous les verriez s'ouvrir jusqu'au fond ; tantôt celles-ci montent jusqu'au ciel et cachent la lumière du soleil éclatant, tellement l'orque les fait rejaillir. À la rumeur, qui s'élève tout autour, on entend retentir les forêts, les montagnes et les plages lointaines.

Le vieux Protée, entendant une telle rumeur, sort de sa grotte et s'élève sur la mer. Quand il voit Roland entrer dans l'orque et en sortir, et traîner sur le rivage un poisson si démesuré, il s'enfuit à travers le profond océan, oubliant ses troupeaux éparés. Le tumulte s'accroît au point que Neptune, ayant fait atteler ses dauphins à son char, courut ce jour-là jusqu'en Éthiopie.

Ino, toute en pleurs, tenant Mélicerte à son cou ; et les néréides aux cheveux éparés ; les glauques tritons et les autres, s'en vont éperdus sans savoir où, les uns ici, les autres là, pour se sauver. Roland, après avoir tiré sur le rivage l'horrible poisson, voit qu'il n'a plus besoin de s'acharner davantage après lui, car, épuisé par les blessures et la résistance qu'il avait opposée, il était mort avant de

toucher le sable.

Un grand nombre d'habitants de l'île étaient accourus pour contempler l'étrange bataille. Fanatisés par une religion fausse, ils regardèrent cette œuvre sainte comme une profanation. Ils se disaient qu'ils allaient se rendre de nouveau Protée ennemi, attirer sa colère insensée, et qu'il ramènerait ses troupeaux marins sur leurs terres, pour recommencer la guerre qu'il leur avait déjà faite ;

Et qu'il serait préférable de demander la paix au dieu offensé avant qu'il fût arrivé pis. Ils pensèrent qu'ils apaiseraient Protée en jetant à la mer l'audacieux chevalier. Comme la flamme d'une torche se propage rapidement et arrive à enflammer toute une contrée, ainsi le dessein de jeter Roland à l'eau passe d'un cœur à l'autre.

Ils s'arment qui d'une fronde, qui d'un arc, qui d'un javelot, qui d'une épée, et descendent au rivage. Par-devant, par-derrrière, de tous côtés, de loin et de près, ils l'attaquent de leur mieux. Le paladin s'étonne d'une si brutale et si injuste agression, et de se voir injurier à cause de la mort du monstre dont il espérait tirer gloire et récompense.

Mais comme l'ours qui, dans les foires, est mené par des Russes ou des Lithuaniens, ne s'émeut pas, lorsqu'il passe dans les rues, de l'importun aboiement des petits chiens qu'il ne daigne seulement pas regarder, le paladin redoutait peu ces vilains dont, avec un souffle, il aurait pu broyer toute la bande.

Et bien vite il se fit faire place, car il lui suffit de se retourner et de saisir Durandal. Cette foule insensée s'était imaginée qu'il ferait peu de résistance, ne lui voyant ni cuirasse sur le dos, ni écu au bras, ni aucune autre armure. Mais elle ignorait que, de la tête aux pieds, il avait la peau plus dure que le diamant.

Mais il n'est pas interdit à Roland de faire aux autres ce que les autres ne peuvent lui faire à lui-même. Il en occit trente en dix coups d'épée, ou s'il en employa plus, il ne dépassa pas ce nombre de beaucoup. Il eut bientôt débarrassé la plage autour de lui, et il se retournait déjà pour délier la dame, quand un nouveau tumulte et de nouveaux cris firent résonner une autre partie du rivage.

Pendant que le paladin avait retenu de ce côté les barbares

insulaires, les Irlandais étaient descendus sans obstacle sur plusieurs points de l'île. Toute pitié étant éteinte en leur âme, ils avaient fait de tous côtés un effroyable carnage de toute la population. Soit justice, soit cruauté, ils n'épargnèrent ni le sexe, ni l'âge.

Les insulaires firent peu ou point de résistance, soit qu'ils eussent été assaillis trop à l'improviste, soit que l'île contînt peu d'habitants et qu'ils n'eussent été en aucune façon prévenus ; leurs biens furent saccagés ; on mit le feu aux habitations, et la population fut égorgée.

Les remparts de la ville furent rasés au niveau du sol. Pas un être n'y fut laissé vivant.

Roland, sans se laisser troubler par cette grande rumeur, ces cris et ces ruines, s'en vint vers celle qui était attachée sur la pierre sombre pour être dévorée par l'orque marine. Il la regarde et il lui semble qu'il la reconnaît, et plus il s'approche, plus il croit reconnaître Olympie. C'était en effet Olympie qui avait reçu une si injuste récompense de sa fidélité.

Malheureuse Olympie ! après les chagrins que lui avait causés l'amour, la fortune cruelle lui envoya le jour même des corsaires qui la transportèrent dans l'île d'Ébude. Elle reconnaît Roland à son retour sur le rivage, mais à cause de sa nudité, elle tient la tête baissée, et non seulement elle ne lui parle pas, mais elle n'ose pas lever les yeux sur lui.

Roland lui demande quel sort inique l'a conduite dans l'île, alors qu'il l'avait laissée avec son époux aussi heureuse qu'on peut l'être, « Je ne sais — dit-elle — si j'ai à vous rendre grâce de m'avoir soustraite à la mort, ou si je dois me plaindre de ce que vous soyez cause que mes misères n'aient point été terminées aujourd'hui.

» Je dois, il est vrai, vous savoir gré de m'avoir soustraite à une sorte de mort trop horrible. Il eût été trop affreux d'être engloutie dans le ventre de cette brute, mais je ne puis vous remercier de m'avoir empêchée de périr, car la mort seule peut terminer ma misère. Je vous serai reconnaissante, au contraire, si je me vois, par vous, donner cette mort qui peut m'arracher à tous mes maux. »

Puis, au milieu d'abondantes larmes, elle poursuivit, disant comment son époux l'avait trahie, et comment il l'avait laissée

endormie dans l'île, où elle fut ensuite enlevée par les corsaires. Et, pendant qu'elle parlait, elle se détournait, dans l'attitude où l'on voit, sculptée ou peinte, Diane au bain, alors qu'elle jette de l'eau au visage d'Actéon.

Autant qu'elle peut, elle cache sa poitrine et son ventre, moins soucieuse de laisser voir les flancs et les reins. Roland cherche à faire entrer son esquif dans le port, afin de recouvrir de quelque vêtement celle qu'il avait délivrée de ses chaînes. Pendant qu'il s'en occupe, survient Obert, Obert le roi d'Hibernie, qui avait appris que le monstre marin gisait sur le rivage,

Et qu'un chevalier était allé à la nage lui placer dans la gueule une grosse ancre, et qu'il l'avait ainsi tiré sur le rivage, comme on tire un navire hors de l'eau. Obert, pour s'assurer qu'on lui a bien dit la vérité, est venu lui-même, pendant que ses gens livrent de tous côtés l'île d'Ebude à la flamme et à la destruction.

Bien que Roland fût tout couvert de sang et de vase — je veux parler du sang dont il s'était teint quand il sortit de l'orque où il était entré — le roi d'Hibernie le reconnut pour le comte, d'autant plus qu'en apprenant la nouvelle, il avait bien pensé qu'un autre que Roland n'aurait pu donner une telle preuve de force et de valeur.

Il le connaissait, car il avait été infant d'honneur en France, et en était parti, l'année précédente, pour prendre la couronne que son père lui avait laissée en mourant. Il avait eu l'occasion de voir souvent Roland et de lui parler une infinité de fois. Il court l'embrasser et lui fait fête, après avoir ôté le casque qu'il avait sur la tête.

Roland ne montre pas moins de contentement à voir le roi, que le roi n'en montre à le voir lui-même. Après qu'ils eurent l'un et l'autre redoublé leurs embrassements, Roland raconta à Obert la trahison faite à la jeune femme, et comment le perfide Birène en avait été l'auteur, lui qui aurait dû moins que tout autre s'en rendre coupable.

Il lui dit les preuves d'amour qu'elle lui avait si souvent données ; comment elle avait perdu ses parents et ses biens, et comment enfin elle voulait mourir pour lui, ajoutant qu'il avait été témoin d'une grande partie de ces événements et qu'il pouvait en rendre bon compte. Pendant qu'il parlait, les beaux yeux bleus de la dame

s'étaient remplis de larmes. Son beau visage ressemblait à un ciel de printemps, quand la pluie tombe et qu'en même temps le soleil se dégage de son voile nuageux. De même que le rossignol secoue alors doucement ses plumes sous les rameaux reverdis, ainsi Amour se baigne dans les larmes de la belle et se réjouit de leur éclat.

À la flamme de ces beaux yeux, il forge la flèche dorée qu'il trempe dans le ruisseau de larmes qui descend sur les fleurs vermeilles et blanches de ses joues ; dès que le trait est trempé, il le décoche avec force contre le jeune Obert que ne peuvent défendre l'écu ni la cotte de mailles, ni la cuirasse de fer.

Pendant qu'il regarde les yeux et la chevelure d'Olympie, il se sent blessé au cœur, et il ne sait comment.

La beauté d'Olympie était des plus rares. Elle n'avait pas seulement remarquables le front, les yeux, les joues, les cheveux, la bouche, le nez, les épaules et la gorge ; mais au-dessous des seins, les parties du corps qui d'habitude étaient cachées par les vêtements, étaient si parfaites, qu'elles l'emportaient sur tout au monde.

Elles surpassaient en blancheur la neige immaculée et étaient au toucher plus douces que l'ivoire. Les seins arrondis ressemblaient au lait qui s'échappe des corbeilles de jonc. Au milieu, descendait un étroit espace, pareil aux nombreuses vallées que l'on voit se former entre les collines, quand la douce saison fait fondre les neiges amoncelées par l'hiver.

Les flancs élancés, les belles hanches, le ventre plus poli et plus net qu'un miroir, paraissent, de même que les cuisses blanches, sculptés par Phidias ou par une main plus experte encore. Dois-je aussi parler de ces parties qu'elle s'efforçait en vain de cacher ? Je dirai, en somme, qu'en elle, de la tête aux pieds, se voyait autant de beauté qu'il en peut exister.

Si, dans les vallées de l'Ida, elle eût été vue par le berger phrygien, je ne sais trop si Vénus, bien qu'elle eût vaincu les autres déesses, aurait remporté le prix de beauté. Pâris ne serait point allé dans les pays d'Amiclée violer l'hospitalité sainte, mais il aurait dit : Hélène, reste avec Ménélas, car je n'en veux pas d'autre que celle-ci.

Et si elle avait été à Crotone, lorsque Zeuxis, voulant exécuter le

tableau destiné au temple de Junon, fit poser nues tant de belles auxquelles il fut obligé, pour obtenir la perfection, de copier à chacune une partie du corps, il n'aurait pas eu besoin d'avoir recours à d'autres qu'à Olympie, car toutes les beautés étaient réunies en elle.

Je ne crois pas que jamais Birène eût vu ce beau corps dans sa nudité, car je suis certain qu'il n'aurait pas eu le courage de l'abandonner dans l'île déserte. Obert s'en enflamme, et j'en conclus que le feu ne peut rester couvert. Il s'efforce de la consoler et de lui donner l'espoir qu'un grand bien sortira du malheur qui l'accable en ce moment.

Et il lui promet d'aller avec elle en Hollande, et de ne se point reposer qu'il ne l'ait rétablie dans ses États, et qu'il n'ait tiré une juste vengeance du parjure et du traître. Il y emploiera toutes les forces dont peut disposer l'Irlande, et il se mettra à l'œuvre le plus promptement possible. En attendant, il fait chercher parmi les maisons à demi brûlées des robes et des vêtements de femme.

Il ne sera pas besoin, pour trouver des robes, d'en envoyer chercher hors de l'île, car il en est resté un grand nombre appartenant aux femmes données chaque jour en pâture au monstre. Sans chercher beaucoup, Obert en trouva en abondance et de toutes sortes. Il en fit revêtir Olympie, s'excusant de ne pouvoir la parer comme il aurait voulu.

Mais ni la soie brillante, ni l'or le plus fin qui soit jamais sorti des mains des Florentins industriels, ni aucun vêtement, eût-il été l'œuvre de la patience et des soins de l'habile Minerve ou du dieu de Lemnos, ne lui auraient paru dignes de parer et de couvrir les beaux membres dont le souvenir le poursuivait sans cesse.

Le paladin Roland se montra à tous les points de vue très content de cet amour ; outre que le roi ne laisserait pas impunie la trahison de Birène, il se voyait par cette intervention déchargé d'une grave et ennuyeuse mission, car il n'était pas venu dans ces lieux pour Olympie, mais pour porter secours à sa dame.

Il était maintenant assuré qu'elle n'était pas dans l'île ; mais i ! n'avait pu savoir si elle y était venue, tous les habitants étant morts, et pas un seul n'étant resté d'une si grande population. Le jour

suisant, on quitta le port, et ils s'en allèrent tous ensemble sur la flotte. Le paladin les suivit en Irlande, pour continuer sa route vers la France.

Il s'arrêta à peine un jour en Irlande, et les prières ne purent le faire rester davantage. Amour, qui le pousse à la recherche de sa dame, ne lui permet pas de s'arrêter plus longtemps. Il partit après avoir recommandé Olympie au roi. Il n'était pas besoin de rappeler à ce dernier ses promesses, car il fit beaucoup plus qu'il n'avait été convenu.

En peu de jours, il eut rassemblé une armée, et après avoir conclu alliance avec le roi d'Angleterre et le roi d'Écosse, il reprit la Hollande et ne laissa pas château ou ville debout en Frise.

Il poussa la Zélande à la révolte et ne termina la guerre qu'après avoir mis à mort Birène, dont la peine fut loin d'égaliser le crime.

Obert prit Olympie pour femme, et de simple comtesse en fit une grande reine. Mais retournons au paladin qui déploie ses voiles sur la mer et nuit et jour chemine. Il rejoignit le port d'où il avait tout d'abord pris la mer, et montant tout armé sur *Bride-d'Or*, il laissa derrière lui les vents et l'onde salée.

Je crois que pendant le reste de l'hiver il fit des choses dignes d'être racontées ; mais elles furent alors tenues si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne puis vous les redire. Roland était en effet plus prompt à accomplir des actions vaillantes qu'à les raconter ensuite ; ceux-là seuls de ses hauts faits nous sont connus, qui ont pu avoir des témoins.

Comme il passa le reste de l'hiver sans faire parler de lui, on ne sut rien de bien certain à son égard ; mais après que le soleil eut éclairé le signe de l'animal discret qu'emporta *Phryxus*, et que *Zéphire*, joyeux et suave, eut ramené le doux printemps, les admirables exploits de Roland reparurent avec les fleurs brillantes et la verdure nouvelle.

Du mont à la plaine, de la campagne au rivage de la mer, il va, plein de souci et de douleur. Soudain, à l'entrée d'un bois, un long cri, une plainte aiguë lui frappent les oreilles. Il presse son cheval, saisit son glaive fidèle et se dirige en toute hâte à l'endroit d'où vient

le bruit. Mais je remets à une autre fois de vous dire ce qui s'ensuivit, si vous voulez bien m'écouter.

Chant XII

ARGUMENT. — Roland, toujours à la recherche d'Angélique, voit une femme qui lui ressemble dans les bras d'Atlante, lequel, changé en chevalier, paraît l'emporter. En le poursuivant, Roland parvient à un palais enchanté, où arrive également Roger qui court après celui qu'il prend pour le ravisseur de Bradamante. Angélique y arrive, elle aussi, et y trouve Roland, Sacripant, Ferragus, Gradasse et d'autres guerriers. Une querelle s'élève à son sujet entre quelques-uns d'entre eux, ce qui procure à Ferragus l'occasion de s'emparer du casque de Roland. Angélique se dirige vers le Levant et trouve dans un bois un jeune homme mortellement blessé. — Roland va vers Paris et détruit deux troupes de Maures. Plus loin il découvre un repaire de malandrins qui retiennent Isabelle prisonnière.

Lorsque Cérès, ayant quitté la mère des dieux, fut revenue en toute hâte dans la vallée solitaire où le mont Etna pèse sur les épaules d'Encelade foudroyé, elle ne trouva plus sa fille où elle l'avait laissée, loin de tout chemin fréquenté. Après s'être déchiré le visage, le sein, les cheveux, elle saisit deux pins ;

Elle les alluma aux feux de Vulcain et voulut qu'ils ne pussent jamais s'éteindre. Les tenant chacun dans une main, elle monta sur son char traîné par deux serpents, et chercha parmi les forêts, les champs, les monts, les plaines et les vallées, franchissant les fleuves, les marais, les torrents.

Elle chercha sur terre et sur mer, et après avoir exploré la surface du monde entier, elle descendit dans les profondeurs du Tartare. Si, comme il en avait le désir, Roland eût possédé le pouvoir de la

déesse d'Eleusis, il n'aurait, dans sa recherche d'Angélique, laissé inexploré aucune forêt, aucun champ, aucun étang ou aucun ruisseau.

Vallées, montagnes et plaines, la terre et la mer, le ciel et l'abîme de l'éternel oubli, il eût tout vu. Mais n'ayant pas le char et les dragons, il la cherchait du mieux qu'il pouvait.

Il l'a cherchée par toute la France. Maintenant il s'apprête à la chercher à travers l'Allemagne, la nouvelle et la vieille Castille, se proposant ensuite de passer la mer d'Espagne et d'aller en Lybie. Pendant qu'il songe à tout cela, une voix qui semble se plaindre parvient à son oreille. Il pousse en avant, et il voit devant lui un chevalier s'éloigner au trot d'un grand destrier.

Ce chevalier porte dans ses bras et retient par force, sur le devant de sa selle, une damoiselle qui paraît très affligée. Elle pleure et se débat avec l'apparence d'une grande douleur, et appelle à son secours. À peine le valeureux prince d'Anglante a-t-il vu cette jeune beauté, qu'il lui semble reconnaître celle qu'il a cherchée nuit et jour en France et dans les pays voisins.

Je ne dis pas que ce soit elle, mais elle ressemble à la gentille Angélique qu'il aime tant. Roland qui voit emporter sa dame, sa déesse, en proie à une telle douleur et à une telle désolation, est saisi de colère et de fureur. D'une voix terrible, il apostrophe le chevalier. Il l'apostrophe et le menace, et il pousse Bride-d'Or à toute bride.

Le félon ne s'arrête ni ne lui répond. Désireux de conserver sa précieuse proie, il va si rapide à travers les halliers, que le vent ne pourrait l'atteindre. L'un fuit, l'autre le chasse, et l'on entend les forêts profondes retentir de lamentations furieuses.

Ils débouchèrent, en courant, dans un grand pré, au milieu duquel s'élevait une vaste et riche demeure.

Ce palais magnifique avait été fort habilement construit en marbres variés. Le chevalier, la donzelle sur son bras, courut droit à la porte d'or qui s'ouvrait au beau milieu. Presque au même instant arriva Bride d'Or, portant Roland menaçant et dédaigneux. Aussitôt qu'il est entré dans le palais, Roland jette les yeux autour de lui, mais il ne voit plus le guerrier ni la donzelle.

Il descend aussitôt de cheval et parcourt, tout fulminant, les

moindres recoins de cette belle demeure. Il court deçà, delà, et visite, sans se lasser, chaque chambre, chaque appartement. Après avoir fouillé tout l'étage inférieur, il monte les escaliers et ne perd pas moins son temps et sa peine à chercher en haut, qu'il n'en a perdu à chercher en bas.

Il voit les lits ornés d'or et de soie. Les murs, les parois et les parquets où il pose le pied, disparaissent sous les courtines et les tapis. En haut, en bas, le comte Roland va et vient, sans que ses yeux aient la joie de revoir Angélique, ou le voleur qui a ravi le beau visage aimé.

Et pendant qu'il portait en vain ses pas d'un côté et d'autre, plein de fatigue et de soucis, il rencontre Ferragus, Brandimart, le roi Gradasse, le roi Sacripant, et d'autres chevaliers qui s'en allaient en bas, en haut, faisant, comme lui, de vains détours, et maudissant l'invisible seigneur de ce palais.

Ils s'en vont tous cherchant, se plaignant tous de quelque larcin qu'on leur a fait. Celui-ci est en quête du destrier qu'on lui a enlevé ; celui-là enrage d'avoir perdu sa dame ; ceux-là accusent le châtelain d'autres méfaits ; et tous sont tellement ensorcelés, qu'ils ne savent pas sortir de cette cage, où, depuis des semaines entières et des mois, ils sont retenus par cet enchantement.

Roland, après avoir fouillé quatre ou six fois tout l'étrange palais, dit à part soi : « Je perdrais ici mon temps et ma peine, et peut-être le voleur a-t-il entraîné Angélique par une autre sortie, et est-il déjà loin. » Guidé par cette pensée, il sort dans le pré verdoyant dont le palais était entouré.

Pendant qu'il faisait le tour de ce lieu champêtre, tenant les yeux fixés à terre, pour voir si, soit à droite, soit à gauche, il ne verra pas les traces d'un passage récent, il s'entend appeler d'une fenêtre. Il lève les yeux, et il lui semble entendre le parler divin, il lui semble voir le visage de celle qui l'a rendu si différent de ce qu'il était jadis.

Il lui semble entendre Angélique lui dire, à travers ses pleurs et ses prières : « Viens, viens à mon aide ! Je te recommande ma virginité, qui m'est plus chère que mon âme, que ma vie. En présence de mon cher Roland, me sera-t-elle donc ravie par ce voleur ?

Donne-moi plutôt la mort de ta main, que de me laisser subir un sort si cruel. »

Ces paroles font revenir Roland, qui parcourt encore une ou deux fois chaque chambre, avec une nouvelle ardeur, et dont l'espoir allège la fatigue. Tantôt il s'arrête, croyant entendre une voix, qui ressemble à celle d'Angélique, réclamer son secours ; mais il ne sait d'où elle vient, car tandis qu'il est d'un côté, elle se fait entendre d'un autre.

Mais revenons à Roger que j'ai laissé dans un sentier ombreux et obscur, au moment où, après avoir suivi le géant et sa dame, il a débouché du bois-dans un grand pré. Il arriva à l'endroit où venait d'arriver Roland, si je reconnais bien le lieu. L'énorme géant disparut par la porte, et Roger, sans se lasser de le suivre, y entra après lui.

Dès qu'il a mis le pied sur le seuil, il regarde dans la grande cour et à travers les galeries. Il ne voit plus le géant ni sa dame, et c'est en vain qu'il tourne les yeux de tous côtés. En haut, en bas, il va et vient sans jamais rencontrer ce qu'il cherche. Il ne sait où le félon s'est caché avec la dame.

Après avoir passé quatre ou cinq fois en revue les galeries et les salles, il y revient encore et ne s'arrête pas avant d'avoir cherché jusque sous les escaliers. Espérant qu'il les trouvera dans les forêts voisines, il part, mais une voix pareille à celle qui a appelé Roland l'appelle aussi et le fait rentrer de nouveau dans le palais.

La même voix, la même apparition que Roland avait prise pour Angélique, semble être à Roger la dame de Dordogne, dont il est de même séparé. De même à Gradasse et à tous ceux qui, comme lui, allaient errant dans le palais, l'apparition semble être la chose que chacun d'eux désire le plus.

C'était un nouvel et étrange enchantement imaginé par Atlante de Carène pour occuper tellement Roger à cette fatigue, à cette douce peine, qu'il pût échapper au funeste destin qui devait le faire mourir jeune. Après le château d'acier, qui ne lui avait pas réussi, après Alcine, il a encore voulu faire cet essai.

Atlante a attiré et tient dans cet enchantement, non seulement Roger, mais tous les chevaliers qui ont le plus de renommée en

France, afin que Roger ne meure pas de leur main. Et pendant qu'il les retenait dans cette demeure, il avait approvisionné abondamment le palais afin de ne laisser manquer de rien les dames et les chevaliers qui s'y trouvaient.

Mais revenons à Angélique. Ayant avec elle cet anneau si merveilleux qu'en le mettant dans sa bouche elle disparaît aux regards, elle porte à son doigt un préservatif assuré contre tout enchantement. Après avoir trouvé, dans la caverne de la montagne, de la nourriture, une haquenée et des vêtements autant qu'il lui en fallait, elle avait résolu de retourner dans son beau royaume de l'Inde.

Elle aurait voulu volontiers avoir pour escorte Roland ou Sacripant, non pas que l'un lui fût plus cher que l'autre, car elle s'était toujours montrée rebelle à leurs désirs ; mais devant, pour regagner le Levant, passer par tant de villes, de châteaux, elle avait besoin d'un guide, d'une escorte, et elle ne pouvait avoir en d'autres une plus grande confiance.

Elle les chercha longtemps l'un et l'autre, sans en découvrir la moindre trace, tantôt dans les cités, tantôt dans les villas, dans les forêts profondes et sur tous les chemins. Enfin la fortune la pousse vers le palais où Atlante avait réuni dans un étrange enchantement le comte Roland, Ferragus, Sacripant, Roger, Gradasse et tant d'autres ;

Elle y entre, car le magicien ne peut la voir. Elle cherche partout, invisible grâce à son anneau. Elle trouve Roland et Sacripant qui la cherchent vainement dans cette demeure. Elle voit comment, en leur présentant son image, Atlante les trompe l'un et l'autre. Pendant longtemps, elle se demande lequel des deux elle doit prendre pour compagnon, et elle ne sait à quoi se résoudre.

Elle ne sait pas lequel des deux il lui vaudrait le mieux avoir avec elle, du comte Roland ou du fier roi de Circassie. Roland pourra la défendre plus vaillamment et plus efficacement dans les moments périlleux ; mais si elle en fait son guide, elle risque d'en faire son maître, car elle ne voit pas comment elle pourrait s'en faire constamment obéir, ou même le renvoyer en France quand elle n'aura plus besoin de lui.

Quant au Circassien, elle pourra le renvoyer quand il lui plaira, l'eût-elle déjà fait monter au ciel. Cette seule raison la décide à le prendre pour escorte, à se fier à sa foi et à son zèle. Elle ôte l'anneau de sa bouche, et montre son visage sans voile aux regards de Sacripant. Elle croit s'être montrée à lui seul, mais soudain Roland et Ferragus surviennent.

Surviennent Roland et Ferragus. L'un et l'autre rôdaient en haut, en bas, au dedans et au-dehors, cherchant dans l'immense palais celle qui était leur divinité. Ils coururent tous à la dame, car aucun enchantement ne les retenait plus, l'anneau qu'elle avait à sa main rendant vaines toutes les inventions d'Atlante.

Deux des guerriers que je chante avaient la cuirasse au dos et le casque en tête. Depuis qu'ils étaient entrés dans cette demeure, ils ne les avaient quittés ni le jour ni la nuit, car l'habitude qu'ils en avaient leur rendait aussi faciles à porter que de simples vêtements. Le troisième, Ferragus, était aussi armé, mais il n'avait pas de casque et ne voulait pas en avoir,

Jusqu'à ce qu'il eût celui que le paladin Roland avait enlevé au frère du roi Trojan. Il l'avait juré lorsqu'il avait en vain cherché dans la rivière le casque fin de l'Argail. Bien qu'il ait eu Roland pour voisin dans ce palais, Ferragus n'en est pas venu aux mains avec lui, car ils ne se pouvaient reconnaître entre eux, tant qu'ils seraient dans cette enceinte.

Cette demeure était enchantée de telle sorte qu'ils ne pouvaient se reconnaître entre eux. Ni le jour ni la nuit, ils ne quittaient l'épée, le haubert ou l'écu. Leurs chevaux, la selle sur le dos, le mors suspendu à l'arçon, mangeaient dans une écurie, située près de l'entrée, et constamment fournie d'orge et de paille.

Atlante ne saurait et ne pourrait empêcher les guerriers de remonter en selle pour courir derrière les joues vermeilles, les cheveux d'or et les beaux yeux noirs de la donzelle qui fuit sur sa jument qu'elle talonne.

Elle voit avec déplaisir les trois amants réunis, car elle les aurait peut-être choisis l'un après l'autre.

Quand elle les eut assez éloignés du palais pour ne plus craindre

que l'enchanteur maudit pût exercer sur eux son pouvoir pernicieux, elle porta à ses lèvres de rose l'anneau qui lui avait fait éviter plus d'un danger. Soudain, elle disparut à leurs yeux, les laissant comme insensés et stupéfaits.

Son premier projet était de prendre avec elle Roland ou Sacripant qui l'aurait accompagnée dans son retour au royaume de Galafron, dans l'extrême Orient ; mais soudain il lui vint un profond dédain pour tous les deux. Changeant en un instant de résolution, elle ne voulut rien devoir ni à l'autre, et pensa que son anneau lui suffirait pour les remplacer.

Les trois guerriers bafoués portent leurs regards stupéfaits d'un côté et d'autre à travers le bois. Tel le chien qui a perdu la trace du lièvre ou du renard qu'il chassait et qui s'est dérobé à l'improviste dans un terrier étroit, dans un épais taillis ou dans quelque fossé. La dédaigneuse Angélique se rit d'eux, car elle est invisible, et elle observe leurs mouvements.

Au milieu du bois se montre un seul chemin. Les chevaliers croient que la donzelle s'en va par là-devant eux, car il est impossible de sortir d'un autre côté. Roland y court, Ferragus le suit, et Sacripant n'est pas moins prompt à donner de l'éperon. Angélique relie la bride à sa bête et derrière eux s'avance paisiblement.

Lorsqu'ils furent arrivés, tout courant, à l'endroit où le sentier se perdait dans la forêt, les chevaliers commencèrent à regarder dans l'herbe s'ils ne trouveraient pas quelques traces. Ferragus, qui parmi les plus hautains aurait pu avoir la couronne, se tourna vers les deux autres d'un air farouche, et leur cria : « D'où venez-vous ?

» Retournez en arrière, ou prenez une autre voie, si vous ne voulez pas rester morts ici. Sachez que je ne souffre pas de compagnon quand il s'agit d'aimer ou de suivre ma dame. » Roland dit au Circassien : « Celui-ci pourrait-il s'exprimer autrement, s'il nous avait rencontrés tous les deux parmi les plus viles et les plus timides putains qui aient jamais tiré la laine des quenouilles ? »

Puis, tourné vers Ferragne, il dit : « Brute, si je ne tenais compte que tu es sans casque, je t'apprendrais sans retard à connaître si ce que tu as dit est bien ou mal. » L'Espagnol répondit : « Pourquoi

t'inquiètes-tu de ce qui m'est à moi fort indifférent ? Moi seul, contre vous deux, je suis bon pour soutenir ce que j'ai dit, bien que je sois sans casque. »

« Ah ! — dit Roland au roi de Circassie — rends-moi le service de lui prêter ton casque, afin que je le guérisse de sa folie, car je n'en ai jamais vu de semblable à la sienne. » Le roi répondit : « Qui serait le plus fou de nous trois ? Si cette proposition te paraît honnête, prête-lui le tien ; je ne serai pas moins capable que toi peut-être de corriger un fou. »

Ferragus reprit : « C'est vous qui êtes des imbéciles ; s'il m'eût convenu de porter un casque, vous n'auriez déjà plus les vôtres, car je vous les aurais enlevés malgré vous. Mais pour vous raconter en partie mes affaires, sachez que je vais sans casque, et que j'irai de la sorte, jusqu'à ce que j'aie celui que porte sur sa tête le paladin Roland. »

« Donc — répondit en souriant le comte — tu penses pouvoir faire, tête nue, à Roland, ce que celui-ci fit jadis dans Aspromonte au fils d'Agolant ? Je crois, au contraire, moi, que si tu le voyais face à face, tu tremblerais de la tête aux pieds. Loin de songer à vouloir son casque, tu lui donnerais de toi-même les autres armes dont tu es revêtu. »

L'Espagnol vantard dit : « Déjà plusieurs fois, j'ai tenu Roland tellement serré, que j'aurais pu facilement lui enlever toutes les armes qu'il avait sur le dos, et non pas seulement son casque. Si je ne l'ai pas fait, c'est qu'alors je n'avais pas formé le dessein que j'ai depuis conçu ; maintenant je l'ai résolu, et j'espère pouvoir l'accomplir sans peine. »

Roland ne put se contenir plus longtemps ; il cria : « Menteur, brute de païen, en quel pays, à quel moment m'as-tu tenu en ton pouvoir, les armes à la main ? Ce paladin que tu vas te vantant d'avoir vaincu, c'est moi. Tu pensais qu'il était loin. Or, voyons si tu pourras m'enlever le casque, ou si je suis bon pour t'enlever à toi-même tes autres armes ?

» Je ne veux pas conserver sur toi le moindre avantage. » Ainsi disant, il délace son casque et le suspend à une branche de hêtre. En

même temps, il tire Durandal. Ferragus, sans perdre le moins du monde courage, tire son épée et se met en position, de manière à pouvoir avec elle et avec son écu levé, couvrir sa tête nue.

Les deux guerriers commencèrent par faire décrire un cercle à leurs chevaux, tentant avec le fer le défaut de leurs cuirasses. Il n'y avait pas dans le monde entier un autre couple qu'on eût pu comparer à celui-là. Égaux en force et en vaillance, ils ne pouvaient se blesser ni l'un ni l'autre.

Car vous avez déjà entendu dire, mon seigneur, que Ferragus était invulnérable sur tout le corps, excepté à l'endroit où l'enfant prend sa première nourriture, alors qu'il est encore dans le ventre de sa mère. Jusqu'au jour où la pierre sombre du tombeau lui recouvrit la face, il porta sur cette partie, où il était accessible, sept plaques d'acier de la meilleure trempe.

Le prince d'Anglante était également invulnérable sur tout le corps, hors une partie. Il pouvait être blessé sous la plante des pieds ; mais il la garantissait avec beaucoup de soin et d'art. Le reste de son corps était plus dur que le diamant, si la renommée nous a rapporté la vérité. L'un et l'autre, à la poursuite de leurs entreprises, allaient tout armés, plutôt comme ornement que par besoin.

La bataille devient cruelle, âpre, terrible à voir et pleine d'épouvante. Ferragus, soit qu'il frappe de la pointe ou de la taille, ne porte pas une botte qui ne tombe en plein. Chaque coup de Roland ouvre, rompt ou brise une plaque ou une maille. Angélique, invisible, assiste seule à un pareil spectacle.

Pendant ce temps, en effet, le roi de Circassie, pensant qu'Angélique courait non loin en avant, et voyant Ferragus et Roland aux prises, avait pris le chemin par lequel il croyait que la donzelle s'était échappée quand elle avait disparu à leurs yeux. C'est ainsi que la fille de Galafron fut seule témoin de cette bataille.

Après qu'elle l'eut contemplée quelque temps, saisie d'horreur et d'épouvante, le résultat lui en parut aussi dangereux pour elle d'un côté comme de l'autre. Une nouvelle pensée lui vient alors à l'esprit ; elle se décide à enlever le casque pour voir ce que feront les deux guerriers quand ils s'apercevront qu'il a été enlevé ; elle a toutefois la

pensée de ne pas le garder longtemps.

Elle a bien l'intention de le rendre au comte, mais elle veut auparavant s'en amuser un peu. Elle détache le casque, puis elle s'éloigne sans rien leur dire. Elle était déjà loin, avant que l'un d'eux se fût aperçu du larcin, tellement l'un et l'autre étaient embrasés de colère.

Mais Ferragus, ayant le premier levé les yeux, s'écarte de Roland et lui dit : « Vois, le chevalier qui était avec nous nous a traités comme des dupes et des sots ! Quel prix le vainqueur retirera-t-il de sa victoire, puisque celui-ci nous a volé le beau casque ? » Roland s'arrête et jette les yeux sur la branche d'arbre ; il n'y voit plus le casque, et il est tout enflammé de colère.

Comme Ferragus, il conclut que c'était le chevalier qui était auparavant avec eux qui l'avait emporté. Tournant la bride, il fait sentir les éperons à Bride-d'Or. Ferragus, le voyant s'éloigner du champ de bataille, le suivit. Ils arrivèrent bientôt à un endroit où apparaissaient sur l'herbe les traces nouvelles du Circassien et de la donzelle.

Le comte prit sa route à gauche, vers une vallée où le Circassien s'était dirigé lui-même. Quant à Ferragus, il se tint plus près de la montagne, là où était le sentier qu'Angélique avait suivi. En ce moment, Angélique était arrivée près d'une fontaine, dans un site ombreux et agréable, invitant chaque passant à s'arrêter sous ses ombres fraîches et à ne point la quitter sans y avoir bu.

Angélique s'arrête près des eaux claires, ne pensant pas que personne survienne. Grâce à l'anneau magique qui la cache, elle ne craint pas qu'aucun mauvais cas puisse lui arriver. Aussitôt descendue sur l'herbe épaisse de la rive, elle suspend le casque à une branche, puis elle cherche l'endroit le plus frais pour y lier sa jument et la faire paître.

Le chevalier d'Espagne qui avait suivi ses traces arrive à la fontaine. Angélique ne l'a pas plus tôt vu, qu'elle se rend invisible et remonte sur sa haquenée. Elle ne peut reprendre le casque qui était tombé sur l'herbe et avait roulé loin d'elle. Aussitôt que le païen eut aperçu Angélique, il courut à elle plein de joie.

Mais elle disparut, comme j'ai dit, avant qu'il eût pu la saisir, ainsi que disparaissent au réveil les fantômes vus en songe. Il s'en va, la cherchant à travers les arbres, et ses yeux impuissants ne peuvent plus la voir. Blasphémant Mahomet, Trivigant et tous les chefs de sa religion, Ferragus s'en revient à la fin vers la fontaine où, dans l'herbe, gisait le casque du comte.

Il le reconnut, dès qu'il l'eut vu, à l'inscription gravée sur la visière et qui disait où Roland l'avait acquis, comment et quand, et à qui il l'avait enlevé. Le païen s'en arma la tête et le col, son chagrin ne l'empêchant point de le prendre, je veux dire le chagrin qu'il éprouvait d'avoir vu disparaître sa dame, comme disparaissent les esprits nocturnes.

Après qu'il a lacé sur sa tête le casque redouté, il pense que, pour qu'il soit pleinement satisfait, il ne lui reste plus qu'à retrouver Angélique qui apparaît et disparaît à ses yeux comme un éclair. Il la chercha par toute la forêt, et quand il eut perdu l'espoir de retrouver ses traces, il regagna le camp espagnol vers Paris,

Adoucissant la douleur cuisante qu'il éprouvait de n'avoir pu assouvir son grand désir, par le plaisir de posséder le casque qui avait appartenu à Roland, ainsi qu'il en avait fait le serment. Le comte en fut par la suite instruit, et il chercha longtemps Ferragus, jusqu'au jour où il lui enleva le casque de la tête, après lui avoir arraché la vie entre deux ponts.

Angélique, invisible et seule, poursuit son chemin, le visage troublé. Elle regrette qu'une trop grande précipitation lui ait fait laisser le casque près de la fontaine : « J'ai fait une chose qu'il ne m'appartenait pas de faire — se disait-elle à elle-même — en enlevant au comte son casque. C'est là la première récompense, et elle est assez étrange, de tant de services que je lui dois !

» C'est dans une bonne intention, Dieu le sait, que j'ai enlevé le casque, bien que l'effet produit ait été tout autre de ce que j'espérais. Ma seule pensée fut de mettre fin au combat, et non pas de donner l'occasion à cette brute d'Espagnol de satisfaire aujourd'hui son désir. » Ainsi elle allait, s'accusant elle-même d'avoir privé Roland de son casque.

Mécontente et de mauvaise humeur, elle prit le chemin qui lui parut le meilleur pour aller vers l'Orient. La plupart du temps, elle marchait invisible ; d'autres fois elle se montrait, selon qu'il lui semblait opportun, et selon les gens qu'elle rencontrait. Après avoir vu de nombreux pays, elle arriva à un bois où elle trouva un jeune homme blessé au beau milieu de la poitrine, et gisant entre deux de ses compagnons morts.

Mais je n'en dirai pas davantage pour le moment sur Angélique, car j'ai beaucoup de choses à vous raconter avant de revenir à elle. Je ne consacrerai pas non plus, du moins de longtemps, d'autres vers à Ferragus et à Sacripant. Je suis forcé de les laisser pour le prince d'Anglante, dont je dois m'occuper avant tous les autres. Je dois dire les fatigues et les angoisses éprouvées par lui à la poursuite du grand désir qu'il ne parvint jamais à satisfaire.

À la première cité qu'il trouve sur son chemin, comme il a grand soin de voyager incognito, il met sur sa tête un casque nouveau, sans regarder si la trempe en est faible ou forte.

Qu'elle soit ce qu'elle voudra, peu lui importe, puisqu'il est rassuré par l'enchantement qui le rend invulnérable. Ainsi couvert, il poursuit sa recherche ; le jour, la nuit, la pluie, le soleil ne peuvent l'arrêter.

À l'heure où Phébus fait sortir de la mer ses chevaux au poil humide, où l'Aurore s'en vient parsemer tout le ciel de fleurs jaunes et vermeilles, où les étoiles abandonnant leurs chœurs nocturnes ont déjà disparu sous un voile, Roland, passant un jour près de Paris, donna une preuve éclatante de sa valeur.

Il se rencontra avec deux escadrons. Le premier était conduit par Manilard, Sarrasin aux cheveux blancs, roi de Noricie ; jadis fier et vaillant, et maintenant meilleur pour le conseil que pour le combat. L'autre suivait l'étendard du roi de Trémisène, tenu pour un chevalier accompli parmi les Africains. Ceux qui le connaissaient l'appelaient Alzird.

Ces gens, avec le reste de l'armée païenne, avaient séjourné pendant l'hiver, les uns plus près, les autres plus loin de Paris, logés tous dans les villas ou dans les châteaux environnants. Le roi

Agramant, après avoir perdu de longs jours à essayer de prendre Paris, résolut de tenter un assaut final, puisqu'il ne pouvait pas s'en emparer autrement.

Pour cette entreprise, il disposait de troupes innombrables ; outre celles qui étaient venues avec lui et celles qui, d'Espagne, avaient suivi la royale bannière de Marsile, il avait à sa solde beaucoup de gens de France, car de Paris jusqu'au royaume d'Arles, y compris une grande partie de la Gascogne — quelques forteresses exceptées — tout lui était soumis.

À peine les ruisseaux tremblants eurent-ils commencé à fondre la glace sous leurs eaux tièdes, à peine les prés se furent-ils revêtus d'herbes nouvelles et les arbres de feuillage tendre, que le roi Agramant rassembla tous ceux qui suivaient sa fortune, pour réunir autour de lui son immense armée et donner à ses affaires une meilleure tournure.

À cet effet, le roi de Trémisène, ainsi que celui de Noricie, s'en allaient rejoindre en temps voulu le lieu indiqué pour passer en revue chaque troupe, et voir si elles étaient en bon ou mauvais état. Roland vint à les rencontrer par hasard, comme je vous ai dit, marchant tous les deux de compagnie. Quant à lui, il cherchait toujours, selon qu'il en avait pris l'habitude, celle qui le tenait sous les chaînes de l'amour.

Dès qu'Alzird vit s'approcher le comte qui n'avait pas son pareil au monde comme valeur, il lui parut à sa noble prestance, à son front superbe, l'égal du dieu des armes. Il resta stupéfait devant cette physionomie ouverte, ce fier regard, ce visage farouche. Il pensa qu'il avait affaire à un guerrier de haute vaillance, mais il eut trop de désir de l'éprouver.

Alzird était jeune et présomptueux, estimé pour sa force et son grand cœur. Il poussa son cheval en avant pour se mesurer avec le comte. Il eût mieux fait de se tenir avec sa troupe, car au premier choc le prince d'Anglante le jette à terre après lui avoir traversé le cœur. Le destrier, ne sentant plus le frein, s'enfuit plein de terreur.

Un cri subit, effroyable, s'élève, emplissant l'air de toutes parts, à la vue du jeune homme tombant et perdant son sang par une large

ouverture. La troupe frémissante s'en vient au comte en désordre et le presse de la taille et de la pointe.

C'est comme une tempête de dards empennés qui s'abat sur la fleur des chevaliers vaillants.

La rumeur est pareille à celle produite par une troupe de sangliers qu'on voit courir sur les coteaux ou à travers les champs, lorsque le loup sorti de sa caverne obscure, ou l'ours descendu de la montagne, en ont pris un jeune. Toute la bande se lamente avec des grognements effroyables. Ainsi la foule des infidèles s'était précipitée vers le comte en criant : « Sus ! sus ! »

En un instant la cuirasse reçoit mille coups de lance, de flèche et d'épée, et l'écu autant. Les uns le frappent dans le dos avec la masse, les autres le menacent par côté, d'autres par-devant. Mais lui, qui ne donna jamais accès à la peur, ne fait pas plus de cas de cette tourbe vile et de toutes ces armes, que le loup, dans l'obscurité de la bergerie, ne se préoccupe du nombre des agneaux.

Il tenait nue à la main cette effroyable épée qui a mis à mort tant de Sarrasins. Aussi, celui qui voudrait compter le nombre de ceux qui tombent dans cette foule entreprendrait chose longue et difficile. Bientôt le sang coule le long du chemin rougi et qui peut à peine contenir tant de morts, car il n'y a ni bouclier ni casque qui puisse préserver là où l'impitoyable Durandal s'abat,

Non plus que les vêtements rembourrés de coton, ou les tissus roulés mille fois autour de la tête. Les gémissements et les plaintes s'élèvent dans les airs, en même temps que volent les bras, les épaules et les têtes coupés. La Mort cruelle erre sur le champ de bataille, sous mille formes horribles, et se dit : « Aux mains de Roland, Durandal vaut mieux que cent de mes faux. »

Un coup attend à peine l'autre. Bientôt, ils prennent tous la fuite, aussi promptement qu'ils étaient d'abord accourus, s'imaginant faire une bouchée d'un homme seul. Personne n'attend son ami pour s'ôter de la bagarre et s'éloigner avec lui. L'un fuit à pied, l'autre à grands renforts d'éperons ; aucun ne s'inquiète de savoir s'il prend la bonne route.

L'Honneur se tenait près d'eux, avec le miroir qui montre les

taches de l'âme. Aucun d'eux ne s'y regarda, sauf un vieillard, dont l'âge avait glacé le sang, mais non le courage. Il comprit qu'il lui valait mieux mourir que se déshonorer en prenant la fuite. Je veux parler du roi de Noricie. Il met sa lance en arrêt contre le paladin de France,

Et la rompt sur l'écu du fier comte qui n'en est pas même ébranlé. Celui-ci, qui avait justement le glaive nu, en porte au roi Manilard un coup qui devait le traverser. Mais la fortune secourable voulut que le fer cruel fût mal assuré dans la main de Roland. On ne peut pas toujours frapper juste. Cependant le coup fait vider l'arçon

Au roi qu'il laisse tout étourdi. Roland ne se retourne point pour le frapper de nouveau ; il taille, tranche, fend, assomme les autres. Il semble à tous qu'ils l'ont sur les épaules. De même que par les airs, où l'espace s'ouvre devant eux, les étourneaux fuient l'audacieux émerillon, ainsi de toute cette troupe en déroute, les uns tombent, les autres fuient en se jetant la face contre terre.

L'épée sanglante ne s'arrête point que le champ de bataille ne soit vide de combattants. Roland hésite alors pour savoir de quel côté il doit continuer sa route, bien que tout le pays lui soit connu. Qu'il aille à droite ou à gauche, il ne songe qu'à chercher Angélique, et craint seulement d'aller où elle n'est pas.

Il poursuit son chemin, s'informant souvent d'elle, marchant par les champs et par les bois, comme un homme hors de soi-même. La nuit venue, il s'écarta de la route, attiré par une lueur, qui, de loin, s'échappait des fentes d'un rocher situé au pied d'une montagne. Roland s'approcha du rocher pour voir si Angélique n'était pas venue s'y reposer.

Comme dans un bois d'humbles genévriers, ou par les chaumes de la vaste plaine, le chasseur qui poursuit le lièvre peureux, s'avance d'une marche incertaine à travers les sillons, explorant chaque buisson, chaque touffe d'herbe pour voir si la bête ne s'y est pas mise à couvert, ainsi Roland cherchait sa dame avec une grande patience, partout où l'espoir le poussait.

Le comte, se dirigeant en toute hâte vers ce rayon de lumière, arriva à un endroit où, au sortir de l'étroit défilé de la montagne, la

forêt s'élargissait, et où se cachait une grotte spacieuse, devant laquelle croissaient des épines et des jeunes pousses, qui formaient comme un mur pour dérober ceux qui se trouvaient dans la grotte aux regards de quiconque aurait voulu leur nuire.

De jour on n'aurait pu la découvrir, mais de nuit, la lumière qui s'en échappait la faisait apercevoir. Roland s'imaginait bien ce que c'était. Pourtant il voulait en être plus certain ; après avoir attaché Bride-d'Or en dehors, il s'approche doucement de la grotte, et écartant les rameaux touffus, il entre par l'ouverture, sans se faire annoncer.

Il descend plusieurs degrés dans cette tombe où les gens sont ensevelis vivants. La grotte, taillée au ciseau, était très spacieuse et n'était pas tout à fait privée de la lumière du jour, bien que l'entrée en laissât passer fort peu. Mais il en venait beaucoup d'une fenêtre qui s'ouvrait dans un trou du rocher à main droite.

Au milieu de la caverne, près d'un feu, était une dame à l'aspect agréable. Elle avait à peine dépassé quinze ans, comme il parut au comte au premier abord. Et elle était si belle, qu'elle changeait ce lieu sauvage en paradis, bien qu'elle eût les yeux baignés de larmes, signe manifeste d'un cœur dolent.

Près d'elle était une vieille ; elles semblaient en grande contestation, comme les femmes font souvent entre elles. Mais dès que le comte fut entré, elles se turent. Roland s'empressa de les saluer d'un air courtois, ainsi qu'il faut toujours faire avec les dames. Et elles, se levant aussitôt, lui rendirent gracieusement son salut.

Il est vrai qu'elles s'effrayèrent un peu en entendant à l'improviste sa voix, et en voyant entrer, armé de toutes pièces, un homme qui paraissait si terrible. Roland demanda qui pouvait être assez discourtois, injuste, barbare et atroce, pour tenir enseveli dans cette grotte un visage si gentil et si digne d'amour.

La jeune fille lui répondit d'une voix faible et entrecoupée de profonds sanglots. Aux doux accents de sa voix, on eût dit que les perles et le corail s'échappaient de sa bouche. Les larmes descendaient sur sa gorge à travers les lis et les roses de ses joues. Mais qu'il vous plaise, seigneur, d'entendre la suite dans l'autre

chant, car il est désormais temps de finir celui-ci.

Chant XIII

ARGUMENT. — Isabelle raconte à Roland ses malheurs. Surviennent les malandrins habitants de la caverne. Roland les tue tous, puis il part emmenant Isabelle. — Bradamante apprend de Mélisse que Roger est tombé au pouvoir du vieux magicien. Elle va pour le délivrer et reste prise dans son propre enchantement. — Digression élogieuse de Mélisse sur les femmes appartenant à la maison d'Este.

Ils étaient bien favorisés, les chevaliers qui vivaient à cette époque ! Dans les vallons, dans les cavernes obscures et les bois sauvages, au milieu des tanières, des serpents, des ours et des lions, ils trouvaient ce qu'on aurait peine à rencontrer aujourd'hui au sein des palais superbes, à savoir des dames à la fleur de l'âge et dignes d'être qualifiées du titre de belles.

Je vous ai raconté plus haut que Roland avait trouvé dans une grotte une damoiselle, et qu'il lui avait demandé par qui elle y avait été amenée. Poursuivant le récit de cette aventure, je vous dirai qu'après s'être plusieurs fois interrompue par ses propres sanglots, elle mit le comte au courant de ses infortunes, d'une voix douce et suave, et le plus brièvement qu'elle put.

« Bien que je sois certaine, chevalier — lui dit-elle — de porter la peine de ce que je vais te dire — car je pense que cette vieille s'empressera d'en donner avis à celui qui m'a enfermée ici — je suis prête à te révéler la vérité, dût ma vie en dépendre. Quel plus grand service puis-je du reste attendre de lui, sinon qu'il lui prenne un jour fantaisie de me faire mourir ?

» Je m'appelle Isabelle ; je fus la fille de l'infortuné roi de Galice. Je dis bien je fus, car je ne suis plus désormais que l'enfant de la douleur, de l'affliction et de la tristesse. C'est la faute de l'amour, et je ne sais si c'est de sa perfidie que je dois me plaindre le plus, car ses doux commencements furent dissimulés sous la tromperie et sous la fraude.

» Autrefois, je vivais heureuse de mon sort ; noble, jeune, riche, honnête et belle. Aujourd'hui, je suis humiliée et pauvre ; aujourd'hui je suis malheureuse. Et s'il est un sort plus terrible encore, il m'est réservé. Mais je veux que tu connaisses la cause première du malheur qui me frappe. Bien que tu ne puisses m'être utile en rien, je pense que par toi ma situation ne peut pas s'aggraver beaucoup.

» Mon père, voici aujourd'hui douze mois, donna à Bayonne des joutes dont le bruit attira sur nos terres les chevaliers de divers pays, venus pour y prendre part. Parmi eux tous, soit qu'Amour me le montrât ainsi, soit que le mérite éclate de lui-même, le seul Zerbin me parut digne de louanges. Il était fils du grand roi d'Écosse.

» Après l'avoir vu dans la lice accomplir des merveilles de chevalerie, je fus éprise d'amour pour lui, et je ne m'en aperçus que lorsque je reconnus que je ne m'appartenais plus moi-même. Pourtant, bien que cet amour se fût emparé de moi en maître, je m'applaudissais de ce que le hasard n'avait point mal placé mon cœur, mais l'avait au contraire donné à l'objet le plus digne qui fût au monde.

» Zerbin l'emportait sur tous les autres seigneurs en beauté et en vaillance. Il se montra épris pour moi — et je crois qu'il l'était en effet — d'un amour non moins ardent que le mien. Nous ne manquâmes pas de nous exprimer souvent notre commune ardeur, et quand, par la suite, nous fûmes séparés, nos âmes restèrent toujours unies.

» Car, les grandes fêtes terminées, mon Zerbin retourna en Écosse. Si tu sais ce que c'est que l'amour, tu peux juger combien je fus triste, pensant à lui nuit et jour. Et j'étais certaine que sa flamme ne brûlait pas moins vive dans son cœur. Il n'avait d'autre désir que de

trouver un moyen pour m'avoir près de lui.

» Et comme nos croyances opposées — il était chrétien et moi musulmane — ne lui permettaient pas de me demander pour femme à mon père, il se décida à m'enlever secrètement. Sur les confins de ma riche patrie aux campagnes verdoyantes longeant l'Océan, était un beau jardin, sur une rive d'où l'on découvrait toutes les collines environnantes et la mer.

« Ce lieu lui parut propice à l'enlèvement auquel le forçait à recourir la diversité de nos religions. Il me fit savoir les mesures qu'il avait prises pour assurer le bonheur de notre vie. Il avait fait cacher près de Sainte-Marthe une galère montée par des gens armés, sous la conduite d'Orderic de Biscaye, maître de bataille sur mer et sur terre.

» Ne pouvant en personne exécuter cette entreprise, parce qu'en ce moment son vieux père l'avait envoyé porter secours au roi de France assiégé, il avait envoyé à sa place Orderic, qu'il tenait pour le plus fidèle et le plus dévoué de ses meilleurs amis.

Cela devrait être en effet, si les bienfaits suffisaient toujours pour se créer des amis.

» Celui-ci était venu sur un navire armé et à l'époque convenue. Et c'est ainsi qu'arriva le jour tant désiré où je devais me laisser surprendre dans mon jardin. Orderic, accompagné d'une troupe de gens habitués aux coups de main maritimes, remonta pendant la nuit le fleuve voisin de la ville, et vint en silence jusqu'à mon jardin.

» De là, je fus transportée sur la galère, avant qu'on ne s'en fût aperçu en ville. De mes serviteurs surpris nus et désarmés, les uns s'enfuirent, les autres furent tués, quelques-uns furent emmenés captifs avec moi. Ainsi je quittai mon pays, avec une joie que je ne pourrais te dire, dans l'espoir de jouir bientôt de la présence de mon Zerbin.

» Nous étions à peine parvenus à la hauteur de la Mangiane, lorsque nous fûmes assaillis sur notre gauche par un coup de vent qui obscurcit l'horizon jusqu'alors serein, troubla la mer et souleva les ondes jusqu'au ciel. Le mistral se mit à souffler en travers de notre route augmentant d'heure en heure en violence, à tel point que nous essayâmes en vain de louvoyer.

» Vainement aussi on largua les voiles, on abaissa le mât sur le gaillard d'arrière ; nous nous voyions emportés malgré nous sur les écueils aigus qui sont devant la Rochelle. Si celui qui réside aux cieux ne nous était pas venu en aide, la tempête farouche nous eût brisés contre la terre. Le vent furieux nous poussait avec plus de rapidité qu'une flèche chassée de l'arc.

» Le Biscayen, voyant le péril, usa d'un moyen qui trompe souvent. Il eut recours à un bateau dans lequel il me fit descendre avec lui. Deux de nos compagnons y descendirent aussi, et tout le reste les aurait suivis, si les premiers descendus l'avaient permis. Mais ils les écartèrent à coups d'épée. Puis ils coupèrent le câble et nous prîmes le large.

» Nous fûmes jetés sains et saufs sur le rivage, nous tous qui étions descendus dans le bateau ; tous les autres périrent avec le navire et furent la proie des flots. Pour moi, je levai les mains, rendant grâce à l'éternelle Bonté, à l'Amour infini qui m'avait sauvée de la fureur de la mer, afin de me permettre de revoir Zerbin.

» J'avais laissé sur le navire mes riches vêtements, mes bijoux et mes autres choses précieuses, mais l'espoir de revoir Zerbin me restant, peu m'importait que la mer eût englouti tout ce que je possédais. Sur le rivage désolé, où nous étions descendus, il n'y a aucun sentier, aucune habitation ; on y voit seulement une montagne livrant au vent sa cime ombreuse, et baignant ses pieds dans la mer.

» Ce fut là qu'Amour, ce tyran cruel, toujours si peu loyal à tenir ses promesses, toujours préoccupé de savoir comment il pourra déjouer et ruiner nos desseins, changea d'une manière affreuse mon espoir en douleur, et mon bonheur en malheur irréparable. L'ami à qui Zerbin s'est fié brûle de désirs et sent sa fidélité se glacer.

» Soit qu'il m'eût déjà désirée quand nous étions en mer, et qu'il n'eût pas trouvé l'occasion de montrer sa flamme ; soit que ses désirs eussent pris naissance en me voyant en sa puissance sur un rivage solitaire, il résolut d'assouvir sans plus de retard son immonde appétit. Mais auparavant il songea à se débarrasser d'un des deux marins qui s'étaient échappés avec nous dans le bateau.

» C'était un homme d'Écosse, nommé Almonio, et qui paraissait

tout à fait dévoué à Zerbin, lequel l'avait recommandé à Orderic comme un guerrier accompli. Orderic lui dit que ce serait chose blâmable et imprudente que de me faire aller à pied jusqu'à la Rochelle ; il le pria en conséquence de nous y précéder et de m'envoyer un cheval.

» Almonio, qui ne concevait aucune crainte, partit immédiatement pour la ville dont le bois nous cachait la vue, et qui n'était éloignée que de six milles. Orderic se décide alors à découvrir son dessein à son autre compagnon, soit qu'il ne sache comment l'éloigner, soit qu'il ait en lui une entière confiance.

» Celui dont je parle, et qui était resté avec nous, était un nommé Corèbe, de Bilbao, qui tout enfant avait été élevé dans la même maison qu'Orderic. Le traître croit pouvoir lui communiquer sa coupable pensée, espérant qu'il serait plus sensible au plaisir de son ami qu'à l'honneur.

» Corèbe, en homme gentil et courtois, ne put l'entendre sans ressentir une grande indignation. Il l'appela traître et s'opposa par ses paroles et par ses actes à son mauvais dessein. Tous deux, enflammés de colère, mirent l'épée à la main.

En les voyant tirer le fer, poussée par la peur, je me mis à fuir à travers la forêt sombre.

» Orderic, passé maître dans les armes, prit en quelques coups un tel avantage, qu'il renversa Corèbe à terre et le laissa pour mort. Il s'élança aussitôt sur mes traces, et je crois qu'Amour lui prêta ses ailes pour me rejoindre et lui enseigna toutes sortes de prières et de paroles séduisantes pour m'amener à l'aimer et à lui céder.

» Mais tout fut vain. J'étais décidée à mourir plutôt que de le satisfaire. Après qu'il eut compris que les prières, les promesses ou les menaces ne lui servaient à rien, il voulut user de violence. En vain, je le suppliai, en vain je lui parlai de la confiance que Zerbin avait mise en lui, et que j'avais eue moi-même en me remettant entre ses mains.

» Voyant que mes prières ne le touchaient pas, que je n'avais à espérer aucun secours, et qu'il me pressait de plus en plus, ressemblant dans sa brutale concupiscence à un ours affamé, je me

défendis avec les pieds, avec les mains, avec les ongles, avec les dents, je lui arrachai le poil du menton et lui déchirai la peau, tout en poussant des cris qui montaient jusqu'aux étoiles.

» Je ne sais si ce fut l'effet du hasard, ou de mes cris qui devaient s'entendre à une lieue, ou bien encore la coutume qu'ont les habitants de ce pays d'accourir sur le rivage quand un navire s'y brise et s'y perd, mais je vis soudain apparaître au sommet de la montagne une troupe de gens qui se dirigea vers nous. Dès que le Biscayen la vit venir, il abandonna son entreprise et prit la fuite.

» Seigneur, cette foule me sauva de ce traître, mais, pour employer l'image souvent dite en proverbe, elle me fit tomber de la poêle dans la braise. Il est vrai que ces gens ne se sont pas encore montrés assez sauvages et cruels envers moi pour m'avoir fait violence ; mais ce n'est point par vertu, ni par bonne intention ;

» Car s'ils me conservent vierge, comme je suis, c'est qu'ils espèrent me vendre plus cher. Voici bientôt huit mois accomplis, et le neuvième va commencer, que mon corps a été enseveli ici tout vivant. J'ai perdu tout espoir de revoir mon Zerbin, car, d'après ce que j'ai déjà pu entendre dire par mes ravisseurs, ils ont promis de me vendre à un marchand qui doit me conduire au Soudan d'Orient. »

Ainsi parlait la gentille damoiselle, et souvent les sanglots et les soupirs interrompaient sa voix angélique, de façon à émuvoir de pitié les serpents et les tigres. Pendant qu'elle renouvelait ainsi sa douleur, ou calmait peut-être ses tourments, une vingtaine d'hommes armés d'épieux et de haches entrèrent dans la caverne.

Celui qui paraissait le premier entre eux, homme au visage farouche, n'avait qu'un œil dont s'échappait un regard louche et sombre. L'autre œil lui avait été crevé d'un coup qui lui avait coupé le nez et la mâchoire. En voyant le chevalier assis dans la grotte à côté de la belle jeune fille, il se tourna vers ses compagnons et dit : « Voici un nouvel oiseau, auquel je n'ai pas tendu de filet et que j'y trouve tout pris. »

Puis il dit au comte : « Jamais je n'ai vu d'homme plus complaisant et plus opportun que toi. Je ne sais si tu as deviné ou si

tu as entendu dire à quelqu'un que je désirais beaucoup posséder de si belles armes, des vêtements bruns aussi agréables. Tu es vraiment venu â propos ppur satisfaire mes besoins. »

Roland, remis sur pied, sourit d'un air railleur et répondit au brigand : « Je te vendrai les armes à un prix qui ne trouve pas communément de marchand. » Et tirant du foyer, qui était près de lui, un tison enflammé et tout fumant, il en frappa le malandrin à l'endroit où les sourcils touchent au nez.

Le tison atteignit les deux paupières et causa un tel dommage à celle de gauche, qu'il creva au misérable le seul œil avec lequel il pouvait voir encore la lumière. Le coup prodigieux ne se contenta pas de l'aveugler ; il l'envoya rejoindre les esprits que Chiron, avec ses compagnons, garde dans des marais de poix bouillante.

Il y avait dans la caverne une grande table, épaisse de deux palmes et de forme carrée. Posée sur un pied grossier et mal poli, elle servait au voleur et à toute sa bande. Avec la même agilité que l'on voit l'adroit Espagnol jeter et rattraper son fusil, Roland lance la table pesante à l'endroit où se tenait groupée toute cette canaille.

Il rompt à l'un la poitrine, à l'autre le ventre, à celui-ci la tête, à celui-là les jambes, à un autre les bras. Les uns sont tués du coup, les autres sont horriblement blessés. Les moins grièvement atteints s'empressent de fuir. Ainsi, parfois, un gros rocher, tombant sur un tas de couleuvres, qui, après l'hiver, se chauffent et se lissent au soleil, leur écrase les flancs et les reins, et leur broie la tête.

Divers cas se produisent, et je ne saurais dire combien : une est tuée, une s'échappe sans queue, une autre ne peut se mouvoir par-devant et sa partie postérieure en vain s'agite et se dénoue. Une autre, plus favorisée, rampe en sifflant parmi les herbes et s'en va en serpentant. Le coup de la table fut terrible ; mais il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il fut porté par le valeureux Roland.

Ceux que la table avait peu ou point blessés — et Turpin écrit qu'ils ne furent que sept — cherchèrent leur salut dans la rapidité de leurs pieds. Mais le paladin se mit en travers de l'issue, et après les avoir pris sans qu'ils se fussent défendus, il leur lia étroitement les mains avec une corde, qu'il trouva dans la demeure sauvage.

Puis il les traîna hors de la caverne dans un endroit où un vieux sorbier projetait sa grande ombre. Roland, après en avoir façonné les branches à coups d'épée, y attacha les prisonniers pour servir de nourriture aux corbeaux. Et il n'eut pas besoin de leur passer une corde au cou. Pour purger le monde de cette engeance, l'arbre lui-même lui fournit des crocs auxquels Roland les attacha par le menton.

À peine la vieille femme amie des malandrins les eut-elle vus tous morts, qu'elle s'enfuit en pleurant, les mains dans ses cheveux, à travers les forêts et les labyrinthes des bois. Après avoir suivi des chemins rudes et mauvais, rendus encore plus difficiles par la terreur qu'elle éprouvait, elle rencontra un chevalier sur la rive d'un fleuve. Mais je remets à plus tard à vous raconter qui c'était,

Et je retourne à la jeune fille qui supplie le paladin de ne pas la laisser seule, et lui demande à le suivre en tous lieux. Roland la rassure d'un air courtois. Puis, dès que la blanche Aurore, parée de sa guirlande de rosés et de son voile de pourpre, eut repris son chemin accoutumé, le paladin partit avec Isabelle.

Sans trouver aucune aventure digne d'être contée, ils marchèrent plusieurs jours ensemble. Enfin ils rencontrèrent sur leur chemin un chevalier qu'on emmenait prisonnier. Je vous dirai par la suite qui il était, car, pour le moment, je suis détourné de ma route par quelqu'un dont il ne vous sera pas moins cher d'entendre parler ; j'entends la fille d'Aymon, que j'ai laissée tantôt languissante d'amoureux chagrins.

La belle dame, attendant en vain le retour de Roger, était à Marseille, où elle harcelait presque chaque jour les bandes païennes qui parcouraient, en pillant monts et plaines, le Languedoc et la Provence. Elle s'y conduisait en chef habile et en vaillant guerrier.

Elle attendait là, et l'époque marquée pour le retour de Roger étant dépassée de beaucoup, elle vivait, ne le voyant pas revenir, dans la crainte de mille accidents. Un jour qu'elle pleurait seule à l'écart en songeant à cela, elle vit arriver celle qui avait jadis, au moyen de l'anneau, guéri le cœur de Roger des enchantements d'Alcine.

Comme elle la voit après une si longue absence revenir sans son

amant, Bradamante devient pâle comme la mort, et tremble tellement qu'elle ne peut se tenir debout. Mais la bonne magicienne vient à elle en souriant, dès qu'elle s'est aperçue de sa crainte, et la rassure avec l'air joyeux que prend d'habitude celui qui apporte une bonne nouvelle.

« Ne crains pas — lui dit-elle — pour Roger, ô jeune fille, car il vit sain et sauf et t'adore toujours. Mais il est privé de sa liberté que lui a encore enlevée ton ennemi. Il faut que tu montes en selle, si tu veux le délivrer, et que tu me suives sur-le-champ. Si tu me suis, je te fournirai le moyen par lequel tu rendras Roger libre. »

Elle poursuivit en lui racontant quelle erreur magique avait ourdie Atlante, et comment, en montrant à Roger le beau visage de sa maîtresse qui semblait captive d'un farouche géant, il l'avait attiré dans le château enchanté, où la vision avait ensuite disparu. Elle lui dit comment, par une semblable tromperie, il retenait dans le même lieu les dames et les chevaliers qui y venaient.

Tous, en voyant l'enchanteur, croient voir ce que chacun d'eux désire le plus ; sa dame, son écuyer, son compagnon d'armes, son ami ; car le désir humain n'est pas un. Tous vont à travers le palais, cherchant longtemps et sans autre résultat qu'une longue fatigue. Leur espérance et leur désir de retrouver l'objet de leurs vœux est si grand, qu'ils ne savent plus s'en aller.

« Dès que tu seras arrivée — ajouta-t-elle — dans les environs de cette demeure enchantée, l'enchanteur viendra à ta rencontre sous l'apparence complète de Roger. Par son art détestable, il te fera voir ton amant vaincu par quelqu'un de plus fort que lui, afin de t'engager à lui porter secours et de t'attirer ainsi là où, avec les autres, il te tiendra en son pouvoir.

» Pour que tu ne te laisses pas prendre aux pièges dans lesquels sont tombés tous les autres, je t'avertis que ce n'est qu'une fausse semblance de Roger que tu verras t'appeler à son aide. Ne te laisse pas tromper, mais, dès qu'il s'avancera vers toi, arrache-lui son indigne vie. Ne crois pas que par là tu donneras la mort à Roger, mais bien à celui qui te cause tant d'ennuis.

» Il te semblera dur, je le reconnais, de tuer quelqu'un qui

ressemble à Roger ; mais n'ajoute point foi à tes yeux auxquels l'enchanteur cachera la vérité. Prends une ferme résolution, avant que je te conduise dans le bois, afin de n'en pas changer ensuite, car tu resteras pour toujours séparée de Roger, si, par faiblesse, tu laisses la vie au magicien. »

La vaillante jouvencelle, bien décidée à tuer cet artisan de fraudes, est prompte à revêtir ses armes et à suivre Mélisse, car elle sait combien elle lui est dévouée. Celle-ci, tantôt à travers les champs cultivés, tantôt à travers la forêt, la conduit rapidement à grandes journées, cherchant par ses paroles réconfortantes à lui alléger l'ennui de la route.

En dehors des beaux raisonnements qu'elle lui tenait, elle lui rappelait surtout et le plus souvent possible les glorieux princes et les demi-dieux qui devaient descendre d'elle et de Roger. Comme Mélisse connaissait tous les secrets des dieux éternels, elle savait prédire toutes les choses qui devaient arriver dans la suite des siècles.

« Ah ! ma prudente conductrice — disait à la magicienne l'illustre damoiselle — tu m'as fait connaître ma belle descendance masculine pendant de nombreuses années ; dis-moi, de même, si, de ma race, il existera quelque dame digne d'être mise au nombre des femmes belles et vertueuses. » Et la complaisante magicienne lui répondit :

« Je vois sortir de toi les dames pudiques, mères d'empereurs et de rois puissants ; réparatrices et soutiens solides de familles illustres et de vastes domaines, et non moins remarquables sous leur robe, par leurs précieuses qualités, leur piété, leur grand cœur, leur sagesse, leur souveraine et incomparable continence, que les chevaliers sous leurs armures.

» Et si j'avais à te parler de chacune de celles qui seront l'honneur de ta race, ce serait trop long, car je n'en vois aucune que je dusse passer sous silence. Mais je ferai, entre mille, choix d'un ou deux couples, afin de pouvoir arriver jusqu'au bout. Que ne m'as-tu fait cette demande dans la caverne de Merlin ? Je t'aurais fait voir aussi leurs images.

» De ton illustre souche sortira l'amie des œuvres illustres et des beaux travaux ; je ne sais pas ce que je dois le plus louer, de la grâce

et de la beauté, ou de la sagesse et de la chasteté de la libérale et magnanime Isabelle, dont l'éclatante lumière fera nuit et jour resplendir la ville située sur le Mincio, et à laquelle la mère d'Ocnus a donné son nom.

» Elle luttera, avec son digne époux, à qui prisera et aimera le plus la vertu, et à qui aura le plus de courtoisie. Si de l'un on doit raconter que, sur les bords du Taro et dans le royaume, il fut assez puissant pour délivrer l'Italie des Français, on dira de sa compagne, qui resta seule et chaste, qu'elle égala Pénélope, la femme d'Ulysse.

» Je résume en quelques mots, et j'en laisse plus d'un, les grands et nombreux mérites de cette dame que Merlin me fit connaître autrefois dans la grotte, le jour où pour aller à lui je me séparai du vulgaire. Et si je voulais déployer ma voile sur cette grande mer, je naviguerais plus longtemps que Tiphys. En somme, je conclus que le ciel la dotera des vertus les plus remarquables.

» Elle aura près d'elle sa sœur Béatrice à laquelle un tel nom conviendra de tout point, car non seulement elle possédera pendant sa vie tous les biens qu'il est permis d'avoir ici-bas, mais elle rendra son mari le plus heureux des princes, de telle sorte que, lorsqu'elle aura quitté ce monde, il retombera au rang des plus infortunés.

» Tant qu'elle vivra, le Maure, et Sforce et les couleuvres des Visconti seront redoutés, des neiges hyperboréennes aux rivages de la mer Rouge, de l'Inde aux monts qui donnent passage à la mer. Elle morte, eux et le royaume d'Insubrie tomberont en esclavage, au grand dommage de toute l'Italie. Sans elle la suprême prudence paraîtra aventureuse.

» Il en existera encore d'autres, portant le même nom, et qui naîtront bien des années avant elle. L'une d'elles ornara ses beaux cheveux de la splendide couronne de Pannonie. Une autre, après avoir délaissé les biens terrestres, sera placée au nombre des saintes sur la terre d'Ausonie et se verra rendre un culte et élever des autels.

» Je me tairai sur les autres, car, comme j'ai dit, il serait trop long de parler de toutes, bien que chacune pût faire l'objet d'un chant héroïque et éclatant. Je passerai sous silence les Blanche, les Lucrèce, les Constance et les autres, mères ou réparatrices de tant

d'illustres maisons qui régneront en Italie.

» Plus que toutes celles qui ont jamais existé, ta maison sera célèbre par ses femmes, et je ne sais si elle ne le sera pas plus par les qualités des filles, que par la haute chasteté des épouses. Sache également à ce sujet que Merlin m'a éclairée sur ce point, pensant que j'aurais peut-être à te le répéter. J'ai donc un vif désir de t'en entretenir.

» Et je te parlerai d'abord de Ricciarda, modèle de courage et de chasteté. Jeune encore, elle restera veuve et en proie aux coups de la fortune, ce qui arrive souvent aux meilleurs. Elle verra ses fils dépouillés du royaume paternel, errer en exil sur la terre étrangère, laissant leurs jeunes enfants aux mains de leurs ennemis. Mais elle finira par être amplement dédommée de ses malheurs.

» Je ne puis me taire sur l'illustre reine de l'antique maison d'Aragon dont je ne vois pas l'égale, pour la chasteté et la sagesse, dans l'histoire grecque ou latine. Je n'en connais pas non plus à qui la fortune se soit montrée plus amie, puisqu'elle sera choisie par la Bonté divine pour être la mère de cette belle race : Alphonse, Hippolyte et Isabelle.

» Ce sera la sage Éléonore qui viendra se greffer sur ton arbre fortuné. Que te dirai-je de sa seconde belle-fille qui doit lui succéder peu après, Lucrece Borgia, dont la beauté, la vertu, le renom de chasteté et la fortune, croîtront d'heure en heure, comme la jeune plante dans un terrain fertile ?

» Comme l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le pavot des champs à la rose, le saule pâle au laurier toujours vert, le verre peint à la pierre précieuse, ainsi, comparées à celle que j'honore avant qu'elle soit née, seront les plus estimées pour leur sagesse et leurs autres vertus.

» Et par-dessus tous les grands éloges qui lui seront donnés pendant sa vie et après sa mort, on la louera d'avoir inculqué de nobles sentiments à Hercule et à ses autres fils, qui, par la suite, s'illustreront sous la toge et dans les armes, car le parfum qu'on verse dans un vase neuf ne s'en va point si facilement, qu'il soit bon ou mauvais.

» Je ne veux pas non plus passer sous silence Renée de France, belle-fille de la précédente, et fille de Louis XII et de l'éternelle gloire de la Bretagne. Je vois réunies dans Renée toutes les vertus qu'ait jamais possédées une femme, depuis que le feu échauffe, que l'eau mouille et que le ciel tourne autour de la terre.

» J'en aurais long à te dire, sur Alde de Saxe, la comtesse de Celano, Blanche-Marie de Catalogne, la fille du roi de Sicile, la belle Lippa de Bologne et autres. Mais si j'entreprendais de te dire les grandes louanges qu'elles mériteront toutes, j'entrerais dans une mer qui n'a pas de rivages. »

Après qu'elle lui eut fait connaître, à son vif contentement, la plus grande partie de sa postérité, elle lui répéta à plusieurs reprises comment Roger avait été attiré dans le palais enchanté. Arrivée près de la demeure du méchant vieillard, Mélisse s'arrêta et ne jugea pas à propos d'aller plus loin, de peur d'être vue par Atlante.

Et elle renouvela à la jeune fille les conseils qu'elle lui avait déjà mille fois donnés, puis elle la laissa seule. Celle-ci ne chevaucha pas plus de deux milles, dans un étroit sentier, sans voir quelqu'un qui ressemblait à son Roger. Deux géants, à l'aspect féroce, le serraient de près pour lui donner la mort.

Dès que la dame voit dans un tel péril celui qui a toutes les apparences de Roger, elle change en doute la foi qu'elle avait dans les avis de Mélisse, et elle oublie toutes ses belles résolutions. Elle croit que Mélisse hait Roger pour quelque nouvelle injure ou pour des motifs qu'elle ignore, et qu'elle a ourdi cette trame inusitée pour le faire périr de la main de celle qui l'aime.

Elle se disait : « N'est-ce pas là Roger, que je vois toujours avec le cœur, et qu'aujourd'hui je vois avec mes yeux ? Et si maintenant je ne le vois pas ou si je ne le reconnais pas, comment le verrai-je, comment le reconnaîtrai-je jamais ? Pourquoi veux-je en croire plutôt à autrui qu'à mes propres yeux ? À défaut de mes yeux, mon cœur me dit s'il est loin ou près. »

Pendant qu'elle se parle ainsi, elle croit entendre la voix de Roger qui appelle à son secours. Elle le voit en même temps éperonner son cheval rapide et lui retenir le mors, tandis que ses deux féroces

ennemis le suivent et le chassent à toute bride. La dame s'empresse de les suivre et arrive avec eux dans la demeure enchantée.

Elle n'en a pas plus tôt franchi les portes, qu'elle tombe dans l'erreur commune. Elle cherche en vain Roger de tous côtés, en haut, en bas, au dedans et au-dehors. Elle ne s'arrête ni jour ni nuit ; et l'enchantement était si fort, et l'enchanteur avait été si habile, qu'elle voit sans cesse Roger et lui parle sans qu'elle le reconnaisse, ou sans que Roger la reconnaisse elle-même.

Mais laissons Bradamante, et n'ayez pas de regret de la savoir en proie à cet enchantement. Quand il sera temps qu'elle en sorte, je l'en ferai sortir, et Roger aussi. De même que le changement de nourriture ranime l'appétit, ainsi il me semble que mon histoire risquera d'autant moins d'ennuyer qui l'entendra, qu'elle sera plus variée.

Il faut aussi que je me serve de beaucoup de fils pour tisser la grande toile à laquelle je travaille. Qu'il ne vous déplaie donc pas d'écouter comment, sortie de ses tentes, l'armée des Maures a pris les armes pour défiler devant le roi Agramant, lequel, fortement menacé par les lis d'or, l'a rassemblée pour une nouvelle revue, afin de savoir combien elle compte de combattants.

Outre que bon nombre de cavaliers et de fantassins avaient disparu, beaucoup de chefs manquaient, et des meilleurs, parmi les troupes d'Espagne, de Lybie et d'Éthiopie. Les divers corps de nations erraient sans direction propre. Afin de leur donner un chef, et de remettre de l'ordre dans chacun d'eux, tout le camp était rassemble pour la revue.

Four remplacer les pertes subies dans les batailles et les conflits sanglants, le roi d'Espagne et le roi d'Afrique avaient envoyé des ordres chacun dans leur pays, pour en faire venir de nombreux renforts, et ils les avaient distribués sous les différents chefs. Avec votre agrément, seigneur, je remettrai à l'autre chant l'exposé de cette revue.

Chant XIV

ARGUMENT. — L'armée des païens s'étant rassemblée, on constate l'absence des deux troupes détruites par Roland. Mandricard, courant sur les traces du paladin, rencontre Doralice, fille du roi de Grenade, qui s'en va épouser Rodomont, roi de Sarze. Il tue le cortège, emmène Doralice avec lui et en fait sa femme. Les Maures donnent l'assaut à Paris.

Dans les nombreux assauts et les cruels conflits que l'Afrique et l'Espagne avaient eus avec la France, le nombre était immense des guerriers morts et abandonnés au loup, au corbeau, à l'aigle vorace. Et bien que les Français fussent plus maltraités, ayant perdu toute la campagne, les Sarrasins avaient à se plaindre plus encore, par suite de la perte d'un grand nombre de leurs princes et de leurs grands barons.

Leurs victoires avaient été si sanglantes, qu'ils n'avaient pas à s'en réjouir. Et s'il est permis, invincible Alphonse, de comparer les choses modernes aux choses antiques, la grande victoire dont la gloire est votre œuvre immortelle et dont Ravenne doit pleurer toujours, ressemble aux victoires des Sarrasins.

Les Morins et les Picards, ainsi que les forces normandes et d'Aquitaine pliaient déjà, lorsque vous vous jetâtes au milieu des étendards ennemis de l'Espagnol presque victorieux, ayant derrière vous ces vaillants jeunes hommes qui, par leur courage, méritèrent en ce jour de recevoir de vous les épées et les éperons d'or.

Ils vous secondèrent avec tant d'ardeur, vous suivant de près dans ce grand péril, que vous fîtes s'écrouler le gland d'or, et rompîtes le

bâton jaune et vermeil. Un laurier triomphal vous est dû pour avoir empêché le lis d'être détruit ou défloré. Une autre couronne doit encore orner votre front, pour avoir conservé à Rome son Fabricius.

La grande Colonne du nom romain, que vous protégeâtes et sauvâtes d'une entière destruction, vous vaut plus d'honneur que si, sous votre main, était tombée toute la fière milice qui engraisse les champs de Ravenne, et toute celle qui s'enfuit, abandonnant les bannières d'Aragon, de Castille et de Navarre, après avoir éprouvé l'inutilité de ses épieux et de ses machines de guerre.

Cette victoire nous causa plus d'encouragement que d'allégresse ; car notre joie fut trop troublée par la mort du capitaine français, général en chef de l'armée, et par celle de tant de chefs illustres qui étaient passés de ce côté des froides Alpes, pour voler à la défense des États de leurs confédérés.

Notre salut, notre vie furent assurés par cette victoire, chacun le reconnaît, car elle arrêta les progrès de la tempête que Jupiter irrité déchaînait sur nous. Mais nous ne pûmes nous en réjouir, ni nous livrer à la moindre fête, en entendant les gémissements, les pleurs d'angoisses que les veuves en robes sombres répandaient par toute la France.

Il faut que le roi Louis envoie, à la tête de ses troupes, de nouveaux capitaines, lesquels, pour l'honneur des fleurs de lis d'or, châtieront les pillards et les brigands qui ont pillé les moines blancs, noirs ou gris, violé les épouses, les filles et les mères, et jeté à terre le Christ enfermé dans l'hostie consacrée, pour voler les ciboires d'argent.

Ô malheureuse Ravenne, il eût mieux valu pour toi ne pas résister au vainqueur et prendre exemple sur Brescia, toi qui avais servi d'exemple à Rimini et à Faenza. Que Louis envoie le vieux et brave Trivulce, pour enseigner à ses soldats plus de retenue et leur faire voir que de semblables excès sont cause qu'un si grand nombre d'entre eux ont trouvé la mort par toute l'Italie.

De même qu'aujourd'hui le roi de France a besoin d'envoyer de nouveaux chefs à son armée, ainsi Marsile et Agramant, voulant remettre de l'ordre dans leurs troupes, les avaient alors convoquées

dans la plaine, dès que l'hiver le leur avait permis, pour voir où il était urgent de nommer des chefs et de donner des instructions.

Marsile d'abord, puis Agramant, firent défiler devant eux leurs gens, troupe par troupe. Les Catalans marchent avant tous les autres sous la bannière de Doriphèbe. Après eux viennent les bataillons de Navarre privés de leur roi Fulvirant, qui avait reçu la mort de la main de Renaud. Le roi d'Espagne leur a donné Isolier pour capitaine.

Balugant conduit les gens de Léon, Grandonio ceux d'Algarve. Le frère de Marsile, Falsiron, commande les Castellans. Ceux qui sont venus de Malaga et de Séville suivent la bannière de Madarasse ainsi que ceux de la mer de Gadès jusqu'à la fertile Cordoue, dont le Bétis arrose les vertes campagnes.

Stordilan, Tesire et Baricond font défiler l'un après l'autre leurs soldats. Le premier commande aux gens de Grenade, le second à ceux de Lisbonne, le troisième à ceux de Majorque.

Après la mort de Larbin, son parent Tesire fut nommé roi de Lisbonne. Puis viennent les Galiciens, dont Serpentin a été nommé chef, en remplacement de Maricolde.

Ceux de Tolède et ceux de Calatrava, dont Sinagon portait naguère l'étendard, ainsi que tous ceux qui boivent les eaux de la Guadiana, sont conduits par l'audacieux Mataliste. Bianzardin commande à ceux d'Astorga, réunis en une seule troupe à ceux de Salamanque, de Placencia, d'Avila, de Zamora et de Palencia.

Ferragus a la conduite de ceux de Saragosse et de la cour du roi Marsile. Tous ces gens sont bien armés et vaillants. Parmi eux sont Malgarin, Balinverne, Malzarise et Morgant qu'un même sort avait contraints à vivre sur une terre étrangère. Chassés de leurs royaumes, ils avaient été recueillis à la cour de Marsile.

Font aussi partie de cette troupe, le grand bâtard de Marsile, Follicon d'Almería, Doricont, Bavarte, Largalife, Analard ; Archidant comte de Sagonte, Lamirant, le vaillant Langhiran, Malagur fertile en ruses, et bon nombre d'autres dont je me propose, quand il sera temps, de montrer les exploits.

Après que l'armée d'Espagne a défilé en bon ordre devant le roi Agramant, le roi d'Oran, presque aussi grand qu'un géant, paraît

dans la plaine à la tête de sa troupe. Celle qui vient après lui regrette la mort de Martasin qui fut tué par Bradamante. Les soldats s'indignent qu'une femme puisse se vanter d'avoir donné la mort au roi des Garamantes.

La troupe de Marmonde vient la troisième. Elle a laissé Argosto mort en Gascogne. À celle-ci, comme à la seconde, comme à la quatrième, il manque un chef, et, quoique le roi Agramant ait peu de capitaines, il songe cependant à leur en nommer. Il leur donne, pour les conduire, Burald, Ormide et Arganio.

Il confie à Arganio le commandement des guerriers de Lybie qui pleuraient la mort du nègre Dudrinasse. Brunel conduit les gens de la Tingitane ; il a le visage soucieux et les yeux baissés, car depuis que, dans la forêt voisine du château construit par Atlante à la cime d'un rocher, Bradamante lui avait enlevé l'anneau, il était tombé dans la disgrâce du roi Agramant.

Et si le frère de Ferragus, Isolier, qui l'avait trouvé lié à un arbre, n'avait pas raconté la vérité au roi, il aurait été pendu. Sur les prières d'un grand nombre de ses chevaliers, le roi changea de résolution, alors qu'il lui avait déjà fait mettre le lacet autour du cou. Il le lui fit enlever, mais en lui jurant qu'à la première faute il le ferait pendre.

C'était cela qui faisait marcher Brunel le visage triste et la tête basse. Farurant venait après lui, guidant les cavaliers et les fantassins de la Mauritanie. Immédiatement après, s'en venait le nouveau roi du Liban. Il avait avec lui les gens de Constantine, Agramant lui ayant donné la couronne et le sceptre d'or que possédait jadis Pinador.

Soridan marche à la tête des hommes d'armes de l'Hespérie, et Dorilon avec ceux de Ceuta. Pulian précède ceux de Nasamone ; le roi Agricalte entraîne ceux d'Amonie, Malabuserse ceux de Fezzan. La troupe qui suit vient de Canarie et du Maroc ; elle est commandée par Finadure. Balastre conduit ceux qui étaient auparavant sous les ordres du roi Tardoc.

Deux escadrons, l'un de Mulga, l'autre d'Arzilla, viennent ensuite. Le dernier a toujours son ancien chef ; le premier l'a perdu, aussi le roi le confie à son fidèle ami Corinée. De même, Caïque reçoit le commandement des gens d'Almansilla qu'avait Tanfirion.

Celui des soldats de Gétulie est donné à Rimedont. Puis vient Balinfront, à la tête des gens de Cosca.

Cette autre troupe est formée des gens de Bolga ; ils ont pour roi Clarinde qui a succédé à Mirabald. Vient ensuite Balivers, que je veux que tu tiennes pour le plus grand ribaud de toute l'armée. Je ne crois pas en revanche, que dans tout le camp se déploie une bannière qui rassemble une meilleure troupe que celle qui vient après avec le roi Sobrin, le plus prudent des chefs sarrasins.

Ceux de Bellamarina, que conduisait primitivement Gualciotto, ont maintenant pour chef le roi d'Alger, Rodomont de Sarse, qui venait de ramener de nouveaux fantassins et de nouveaux cavaliers. Pendant que le soleil se dérobait sous les nuées du grand Centaure, aux cornes horribles et cruelles, il avait été envoyé en Afrique par Agramant. Il en était revenu seulement depuis trois jours.

L'armée africaine n'avait pas de guerrier plus fort et plus audacieux que celui-là. Les défenseurs de Paris le redoutaient plus que Marsile, qu'Agramant et les chevaliers qui avaient suivi ces deux princes en France. Plus qu'aucun autre, il faisait parade de haïr notre Foi.

Puis viennent Prusion, roi des Alvaraches, et Dardinel, roi de Zumara. Je ne sais si des hiboux ou des corneilles, ou d'autres oiseaux de mauvais augure, perchés sur les toits ou croassant sur les branches, ont prédit à ces deux guerriers leur sort funeste, mais le ciel a fixé l'heure de leur mort à tous deux dans le combat qui doit se livrer le jour suivant.

Il ne restait plus à défiler que ceux de Trémisen et de Noricie, mais on n'apercevait pas leurs étendards, et l'on n'en avait pas de nouvelles. Agramant ne savait que dire, ni que penser de ce retard, lorsque fut enfin amené devant lui un écuyer du roi de Trémisen, qui lui raconta tout ce qui était arrivé.

Il lui raconta qu'Alzirde, Manilard et la plus grande partie de leurs soldats gisaient dans la poussière : « Seigneur — lui dit-il — le vaillant chevalier qui a occis les nôtres, aurait tué toute la troupe, si j'avais tardé à m'enfuir ; et encore ai-je eu grand-peine à m'échapper. Il fait des cavaliers et des piétons, ce que le loup fait des

chèvres et des moutons. »

Peu de jours auparavant, était arrivé à l'armée du roi d'Afrique un chevalier dont personne, dans le Ponant ou dans tout le Levant, n'égalait la force et le courage. Le roi Agramant l'avait accueilli avec de grands honneurs, car il était le fils et le successeur du vaillant roi de Tartarie, Agrican, Il se nommait le féroce Mandricard.

Il s'était rendu fameux par de nombreux hauts faits, et il remplissait de sa renommée le monde entier. Mais ce dont il s'enorgueillissait le plus, c'était d'avoir conquis, dans un château de la fée de Syrie, le resplendissant haubert que le Troyen Hector avait porté mille ans auparavant. Il avait couru pour l'avoir une étrange et formidable aventure, dont le seul récit excite la peur.

Se trouvant présent lors du récit de l'écuyer du roi de Trémisen, il avait levé son front hardi, et avait pris sur-le-champ la résolution de suivre les traces du guerrier inconnu. Il garda soigneusement son projet pour lui, soit qu'il n'eût d'estime pour aucun de ses compagnons d'armes, soit qu'il craignît, en se dévoilant, qu'un autre tentât avant lui l'entreprise.

Il demanda à l'écuyer comment était la soubreveste du chevalier. Celui-ci répondit : « Elle est toute noire ; l'écu est noir aussi, et il ne porte aucun cimier. » C'était la vérité, seigneur, car Roland, en quittant le quartier, avait voulu que, de même que son âme était en deuil, l'extérieur de sa mise fût de couleur sombre.

Marsile avait donné à Mandricard un destrier, bai-châtain, avec les jambes et la crinière noires. Il était né d'une jument de Frise et d'un étalon d'Espagne. Mandricard saute sur lui tout armé et s'en va, galopant à travers la plaine. Il jure de ne point revenir parmi les escadrons sarrasins, avant d'avoir trouvé le champion aux armes noires.

Il rencontra bientôt plusieurs des gens échappés des mains de Roland, encore tout dolents de la perte, qui d'un fils, qui d'un frère immolés à leurs yeux. La tristesse et la lâcheté de leur âme se voyaient encore peintes sur leur figure blême ; encore sous le coup de la peur qu'ils avaient eue, ils fuyaient, pâles, muets, affolés.

Après un court chemin, Mandricard arriva à un endroit où il eut

sous les yeux un cruel et sanglant spectacle, mais un éclatant témoignage des merveilleuses prouesses racontées en présence du roi d'Afrique. Il voit de toutes parts des morts ; il les retourne et mesure leurs blessures, mû par une étrange jalousie contre le chevalier qui avait mis tous ces gens à mort.

De même que le loup ou le mâtin, arrivés les derniers près du bœuf laissé mort par les paysans, ne trouvent plus que les cornes, les os et les pieds, le reste ayant été dévoré par les oiseaux et les chiens affamés, et considèrent avec dépit le crâne où rien ne peut se manger ; ainsi faisait le cruel Barbare sur ce champ de carnage ; il blasphémait de colère, et montrait un vif dépit d'être venu si tard à un si copieux festin.

Ce jour, et la moitié du suivant, il s'avança au hasard à la recherche du chevalier noir, dont il demandait sans cesse des nouvelles. Soudain il vit un pré couvert d'ombre, entouré d'un fleuve profond qui laissait à peine un petit espace libre d'où l'eau s'écoulait dans une autre direction. Ce lieu ressemblait à celui que le Tibre entoure sous les murs d'Otricoli.

Plusieurs chevaliers, couverts de leurs armures, se tenaient à l'endroit par où l'on pouvait entrer. Le païen demanda qui les avait rassemblés là en si grand nombre, et pour quelle cause. Le capitaine, frappé de l'air imposant de Mandricard, et jugeant à ses armes ornées d'or et de pierreries d'une grande valeur, qu'il avait affaire à un chevalier éminent, lui fit cette réponse :

« Nous sommes envoyés par le roi de Grenade, notre maître, pour accompagner sa fille, qu'il a mariée au roi de Sarse, bien que le bruit n'en ait pas encore couru. Quand le soir sera venu, et que la cigale, qui seule se fait entendre à cette heure, se sera tue, nous conduirons la princesse à son père, au camp espagnol. Pour le moment, elle dort. »

Mandricard, qui méprise le monde entier, veut voir si ces gens sauront bien ou mal défendre la dame qu'on leur a donnée à garder. Il dit : « D'après ce que j'ai entendu, celle-ci est belle, et je serais aise de le savoir par moi-même. Conduis-moi vers elle, ou fais-la venir ici, car je suis pressé d'aller ailleurs. »

« Tu es certes un grand fou, » répondit le Grenadin ; mais il n'en dit pas davantage. Le Tartare fondit sur lui, la lance basse, et lui traversa la poitrine. La cuirasse ne put arrêter le coup, et le malheureux tomba mort. Le fils d'Agrican retire sa lance, car il n'a pas d'autre arme offensive.

Il ne porte ni épée ni masse ; parce que, quand il conquiert les armes ayant appartenu au troyen Hector, il se trouva que l'épée manquait. Il jura alors — et il ne jura pas en vain — que sa main ne toucherait à aucune épée avant qu'il eût enlevé celle de Roland.

Roland portait Durandal, qu'Almonte eut en si grande estime, et qu'avait primitivement portée Hector.

Grande est l'audace du Tartare, qui, malgré un tel désavantage, attaque toute cette troupe, criant : « Qui veut me barrer le passage ? » Et, la lance en arrêt, il se précipite au milieu d'eux. Les uns abaissent leur lance, les autres mettent l'épée hors du fourreau, et de toutes parts on l'assaille. Il en tue un grand nombre avant que sa lance ne se rompe.

Quand il la voit rompue, il prend à deux mains le tronçon qui est resté entier, et il en assomme tant d'adversaires, que jamais on ne vit semblable carnage. Pareil au juif Samson, qui exterminait les Philistins avec la mâchoire qu'il avait ramassée par terre, il fend les écus et brise les casques ; parfois, du même coup, il tue le cavalier et le cheval.

Ces malheureux courent à l'envi à la mort ; si l'un tombe, l'autre continue la lutte, et la façon ignoble dont ils sont tués leur paraît plus cruelle que la mort elle-même. Ils ne peuvent supporter de se voir enlever la vie qui leur est chère par un tronçon de lance, et de mourir sous d'étranges coups, comme des couleuvres ou des grenouilles.

Mais, quand ils se furent aperçus que de toute façon il est désagréable de mourir, et près des deux tiers d'entre eux étant déjà tués, les autres commencèrent à fuir. Comme s'il les considérait comme son propre bien, le cruel Sarrasin ne peut souffrir qu'un seul de cette troupe en déroute s'échappe de ses mains la vie sauve.

De même que les roseaux desséchés dans les marais, ou le chaume dans les champs dénudés, ne résistent pas longtemps au souffle de

Borée attisant le feu allumé par le prudent agriculteur, alors que la flamme court par les sillons, crépite et crie, ainsi ces malheureux se défendent à peine contre la fureur dont Mândricard est enflammé.

Dès qu'il voit sans défenseur l'entrée qui a été si mal gardée, il s'avance par le sentier fraîchement tracé dans l'herbe, guidé par les lamentations qu'il entend, pour voir si la beauté de la dame de Grenade mérite les éloges qu'on en fait. Il passe sur les corps des serviteurs morts, et suit les contours du fleuve.

Il voit Doralice au milieu du pré — c'est ainsi que se nommait la donzelle — assise au pied d'un vieux frêne sauvage ; elle se désolait. Les pleurs, comme un ruisseau qui coule d'une source vive, tombaient sur son beau sein, et l'on voyait sur son visage qu'elle se lamentait sur le sort de ses compagnons autant qu'elle craignait pour elle-même.

Sa terreur s'accrut, quand elle vit venir le chevalier souillé de sang, l'air farouche et sombre. Ses cris montent jusqu'au ciel ; elle tremble pour elle et pour ceux qui sont avec elle ; car, outre l'escorte de chevaliers, la belle infante avait, pour la conduire et la servir, des vieillards et un grand nombre de dames et de damoiselles, les plus belles du royaume de Grenade.

Des que le Tartare voit ce beau visage qui n'a point son pareil dans toute l'Espagne, et qui peut dans les pleurs — que devait-ce être quand il souriait !—tendre les inextricables rets d'amour, il ne sait s'il est encore sur terre ou dans le paradis.

Il n'a tiré d'autre gain de sa victoire que de devenir le captif de sa prisonnière, et il ne sait comment cela s'est fait.

Cependant il ne saurait consentir à abandonner le fruit de ses peines, bien que par ses pleurs elle montre, autant qu'une femme peut le montrer, sa douleur et sa répugnance. Mais lui, espérant changer ces pleurs en joie suprême, se décide à l'emmener. Il la fait monter sur une blanche haquenée, et reprend son chemin.

Il rend la liberté aux dames, aux damoiselles, aux vieillards et aux autres qui étaient venus avec la princesse de Grenade, et leur dit doucement : « Elle sera suffisamment accompagnée par moi. Je lui servirai de majordome, de nourrice, d'écuyer ; bref, je pourvoirai à

tous ses besoins ; adieu donc tous. » Ceux-ci, ne pouvant faire de résistance, s'en furent en pleurant et en poussant des soupirs.

Ils disaient entre eux : « Quelle sera la douleur de son père, quand il apprendra cette aventure ! Quelle sera la colère, la rage de son époux, et quelle terrible vengeance il en tirera ! Ah ! pourquoi n'est-il pas ici, où il fait si faute, pour arracher à celui-ci l'illustre fille du roi Stordilan, avant qu'il l'ait emmenée plus loin ? »

Le Tartare, content de l'excellente proie que lui ont valu sa fortune et sa vaillance, ne paraît plus aussi pressé qu'avant de retrouver le chevalier à l'armure noire. Naguère il s'en allait, courant ; maintenant, il va tranquillement, lentement, et ne songe plus qu'à s'arrêter dans le premier endroit qu'il trouvera propice à assouvir sa flamme amoureuse.

Entre temps, il rassure Doralice, dont le visage et les yeux sont baignés de pleurs. Il invente une foule de choses ; il lui dit que depuis longtemps il a entendu parler d'elle, et que s'il a quitté sa patrie et son royaume où il était heureux et qui l'emporte sur tous les autres en renommée et en étendue, ce n'est point pour voir l'Espagne ou la France, mais pour admirer son beau visage.

« Si un homme doit être aimé pour l'amour qu'il éprouve lui-même, je mérite votre amour, car je vous aime ; si c'est pour la naissance, qui est mieux né que moi ? Le puissant Agricant fut mon père. Si c'est pour la richesse, qui possède plus d'États que moi ? Je le cède en domaines à Dieu seul. Si c'est pour le courage, je crois vous avoir prouvé aujourd'hui que je suis digne d'être aimé aussi pour ma valeur. »

Ces paroles, et beaucoup d'autres qu'Amour dicte à Mandricard, vont doucement consoler le cœur de la donzelle, encore tremblante de peur. Sa crainte se dissipe peu à peu, ainsi que la douleur dont elle avait eu l'âme transpercée. Elle commence à écouter avec plus de patience et de plaisir son nouvel amant.

Puis, par ses réponses de moins en moins farouches, elle se montre affable et courtoise envers lui ; parfois même elle consent à lever sur son visage des yeux qui ne demandent qu'à s'attendrir. Le païen, qui d'autres fois déjà a été fêru des flèches d'Amour, non

seulement espère, mais a la certitude que la belle dame ne sera pas toujours rebelle à ses désirs.

En cette compagnie, il s'en va content et joyeux, et il voit avec satisfaction, avec plaisir, approcher l'heure où la froide nuit invite tout être animé à prendre du repos. S'apercevant que le soleil est déjà bas et à moitié caché à l'horizon, il commence à chevaucher d'un pas plus rapide, jusqu'à ce qu'enfin il entende résonner les flûtes et les chalumeaux, et qu'il voie la fumée des villas et des chaumières.

C'étaient des habitations de pasteurs, meilleures et plus commodes que belles. Le gardien des troupeaux fit au chevalier et à la donzelle un accueil si courtois, qu'ils en furent enchantés. Ce n'est pas seulement dans les villes et dans les châteaux que l'on trouve des gens hospitaliers, mais souvent aussi dans les cabanes et les chaumières.

Que se passa-t-il pendant la nuit entre Doralice et le fils d'Agricant ? Je ne me hasarde pas à le raconter, et je laisse chacun penser ce qu'il voudra. On peut croire cependant qu'ils furent tout à fait d'accord, car ils se levèrent le lendemain plus allègres, et Doralice rendit grâce au pasteur qui leur avait fait les honneurs de sa maison.

Errants ainsi d'un endroit à un autre, ils arrivèrent enfin sur les bords d'un fleuve qui descendait silencieusement vers la mer, et si lentement qu'on n'aurait su dire s'il coulait ou si ses eaux étaient stagnantes. Il était si clair et si limpide, que la lumière du jour pénétrait sans obstacle jusqu'au fond. Sur sa rive, à l'ombre fraîche et douce, ils trouvèrent deux chevaliers et une damoiselle.

Mais la haute fantaisie, qui ne me permet pas de suivre toujours le même sentier, m'entraîne loin de là, et veut que je retourne vers l'armée mauresque qui assourdit la terre de France de sa rumeur et de ses cris, tout autour de la tente où le fils du roi Trojan défie le Saint-Empire, et où Rodomont, plein d'audace, se vante de brûler Paris et de détruire Rome la Sainte.

Le bruit étant parvenu aux oreilles d'Agramant que les Anglais avaient déjà passé la mer, il fit appeler Marsile, le vieux roi de Garbe et les autres capitaines. Tous conseillent de faire un suprême effort

pour prendre Paris, car on pouvait être certain qu'on ne le prendrait jamais, si on ne parvenait à s'en rendre maître avant l'arrivée des secours.

Déjà dans ce but on avait rassemblé de toutes parts d'innombrables échelles, des planches, des poutres, des fascines pour pourvoir aux besoins divers, ainsi que des bateaux et des ponts ; il ne reste plus qu'à disposer l'ordre dans lequel seront donnés le premier et le second assaut. Agramant veut combattre au milieu de ceux qui doivent attaquer la ville.

Quant à l'empereur, le jour qui précède la bataille, il ordonne aux prêtres et aux moines blancs, noirs et gris, de célébrer dans tout Paris des offices et des messes. Ses soldats, après s'être confessés et s'être ainsi préservés des ennemis infernaux, communient tous, comme s'ils devaient mourir le jour suivant.

Lui-même, au milieu des barons et des paladins, des princes et des prélats, il donne aux autres l'exemple, en entendant avec beaucoup de piété les offices divins dans la cathédrale. Les mains jointes et les yeux levés au ciel, il dit : « Seigneur, bien que je sois plein d'iniquité et un impie, ta bonté ne voudra pas que ton peuple fidèle souffre à cause de mes fautes.

» Et, si ta volonté est que notre erreur reçoive un juste châtiment, au moins diffères-en la punition, de façon qu'elle ne nous vienne pas des mains de tes ennemis. Car, si nous succombons sous leurs coups, nous qu'on a coutume d'appeler tes amis, les païens diront que tu es sans pouvoir, puisque tu laisses périr tes serviteurs.

» Et pour un qui t'est aujourd'hui rebelle, il en naîtra cent par tout l'univers ; de sorte que les fausses doctrines de Babel chasseront ta loi et la feront disparaître. Défends ces nations ; ce sont elles qui ont délivré ton sépulcre des chiens immondes, et pris si souvent la défense de ta sainte Église et de ses vicaires.

» Je sais que nos mérites ne doivent pas peser une once en notre faveur, et que nous ne devons point espérer de pardon de toi, si nous considérons notre vie coupable ; mais, si tu nous favorises du don de la grâce, notre raison sera purifiée et réconfortée. Nous ne pouvons désespérer de ton aide, quand nous nous souvenons de ta pitié. »

Ainsi disait le pieux empereur, dans l'humilité et la contrition de son cœur. Il ajouta encore d'autres prières, d'autres vœux commandés par la grandeur du péril et en rapport avec son rang de souverain.

Sa chaleureuse supplique ne resta point sans effet, car son bon génie, qui tient la première place parmi les anges, les prit, déploya ses ailes vers le ciel et s'en vint les porter au Sauveur.

Une infinité d'autres prières furent également portées à Dieu par de semblables messagers. Les âmes bienheureuses, la pitié peinte sur le visage, se tournèrent toutes vers leur éternel amant, et lui témoignèrent même désir de voir accueillir la juste prière du peuple chrétien qui implorait secours.

Alors l'ineffable Bonté, qui ne fut jamais priée en vain par un cœur fidèle, leva ses yeux pleins de pitié, et fit signe à l'ange Michel de venir à lui : « Va — lui dit-elle — vers l'armée chrétienne qui vient de débarquer en Picardie, et fais-la approcher des murs de Paris, sans que le camp ennemi s'en aperçoive.

» Va trouver d'abord le Silence, et dis-lui de ma part de te seconder dans cette entreprise. Il saura bien comment procéder dans cette circonstance. Cela fait, va sur-le-champ à l'endroit où la Discorde a son séjour. Dis-lui de prendre avec elle son brandon et sa torche, et d'allumer le feu dans le camp des Maures ;

» Et de répandre de telles divisions, de tels conflits entre ceux qu'on considère comme les plus vaillants, qu'ils se battent ensemble, jusqu'à ce que les uns soient morts, les autres prisonniers, d'autres blessés, d'autres entraînés par l'indignation hors du camp ; de façon que leur roi puisse tirer d'eux le moins d'aide possible. » L'oiseau béni ne répond rien à ces paroles, et s'envole loin du ciel.

Partout où l'ange Michel dresse son aile, les nuées se dissipent et le ciel redevient serein. Un cercle d'or l'entoure, pareil à l'éclair que l'on voit briller pendant la nuit. Tout en poursuivant sa route, le messager céleste se demande où il doit descendre pour être sûr de trouver l'ennemi de la parole, auquel il doit faire sa première commission.

Il cherche à se rappeler les lieux où il habite, et où il a coutume de

séjourner. Enfin toutes ses pensées le portent à croire qu'il le trouvera parmi les religieux et les moines enfermés dans les églises et dans les monastères. Là, en effet, les discours sont tellement interdits, que le mot *silence* est écrit sur la porte de l'endroit où l'on chante les psaumes, où l'on dort, où l'on mange, et finalement à l'entrée de toutes les cellules.

Croyant le trouver là, il agite plus vivement ses ailes dorées. Il pense y trouver aussi la Paix, le Repos et la Charité. Mais à peine a-t-il pénétré dans un cloître, qu'il est bien vite détrompé. Ce n'est pas là qu'est le Silence ; on lui dit qu'il n'y habite plus, et que son nom seul y reste inscrit.

Il n'y voit non plus ni la Piété, ni le Repos, ni l'Humilité, ni l'Amour Divin, ni la Paix. Ils y furent autrefois, il est vrai, dans les temps antiques. Mais ils en ont été chassés par la Gourmandise, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, l'Envie, la Paresse et la Cruauté. L'ange s'étonne d'une chose si insolite. Et comme il regarde plus attentivement cette troupe abrutie, il voit que la Discorde est aussi avec elle ;

La Discorde vers laquelle le père Éternel lui avait ordonné d'aller, après qu'il aurait trouvé le Silence. Il avait pensé qu'il lui faudrait prendre le chemin de l'Averne, car il croyait qu'elle se tenait parmi les damnés, et voilà — qui le croirait ! — qu'il la retrouve dans ce nouvel enfer, au milieu des saints sacrifices et des messes ! Il paraît étrange à Michel de voir là celle qu'il ne comptait trouver qu'après un long voyage.

Il la reconnaît à ses vêtements de mille couleurs, formés de bandes inégales, multiples et toutes déchirées, qui, agitées par les vents, ou entr'ouvertes par sa marche, tantôt la couvrent et tantôt la montrent nue. Ses cheveux, noirs et gris, mêlés de filets d'or et d'argent, sont tout en désordre. Les uns sont réunis en tresse, les autres retenus par un galon. Une partie est éparse sur ses épaules, l'autre dénouée sur son sein.

Elle avait les mains et la poitrine couvertes d'assignations, de libelles, d'enquêtes, de papiers de procédure, et d'un grand tas de gloses, de consultations et d'écrits, au moyen desquels les biens des

pauvres gens ne sont jamais en sûreté dans les villes. Devant, derrière, à ses côtés, elle était entourée de notaires, de procureurs et d'avocats.

Michel l'appelle à lui et lui ordonne de se transporter parmi les plus braves des chevaliers sarrasins, et de faire en sorte de les exciter à combattre les uns contre les autres pour leur plus grande ruine. Puis il lui demande des nouvelles du Silence. Elle peut facilement en avoir, puisqu'elle va de çà, de là, secouant partout ses feux.

La Discorde lui répond : « Je ne me souviens pas de l'avoir vu nulle part. Je l'ai entendu nommer bien souvent, et faire son éloge par les astucieux. Mais la Fraude, une de mes suivantes, l'accompagne quelquefois. Je pense qu'elle saura t'en donner des nouvelles. » Et étendant le doigt, elle dit : « La voilà ! »

Cette dernière avait un visage agréable, un vêtement plein de décence, le regard humble, la démarche grave, le parler si doux et si modeste qu'elle ressemblait à l'ange Gabriel, disant : *Ave* ! Tout le reste de sa personne était laid et hideux ; mais elle cachait ses difformités sous un vêtement long et large, dans les plis duquel elle portait toujours un poignard empoisonné.

L'ange lui demande quel chemin il doit prendre pour trouver le Silence. La Fraude lui dit : « Jadis, il habitait ordinairement parmi les Vertus, près de saint Benoît, et non ailleurs, ou bien avec les disciples d'Élie, et dans les abbayes nouvellement fondées. Il résida longtemps dans les écoles, au temps de Pythagore et d'Architas.

» Après ces philosophes et ces saints, qui l'avaient retenu dans le droit chemin, il abandonna les mœurs honnêtes qu'il avait suivies jusque-là, pour se jeter dans des pratiques scélérates. Il commença par fréquenter pendant la nuit, les amants, puis les voleurs, et à se livrer à toute sorte de crimes. Longtemps il habita avec la Trahison, et je l'ai vu naguère avec l'Homicide.

» Avec ceux qui falsifient les monnaies, il se retire dans les lieux les plus secrets. Il change si souvent de compagnon et d'asile, que tu le trouverais difficilement. J'espère cependant te renseigner à cet égard. Si tu as soin d'arriver à minuit dans la demeure du Sommeil, tu pourras sans faute l'y retrouver, car c'est là qu'il dort. »

Bien que la Fraude ait l'habitude de tromper, ce qu'elle dit paraît si vraisemblable, que l'ange y croit. Il s'envole sans retard du monastère, ralentit le battement de ses ailes et calcule son chemin de façon à arriver à temps voulu à la demeure du Sommeil, où il savait bien trouver le Silence.

Il existe, en Arabie, une vallée agréable, loin des cités et des hameaux, qui s'étend à l'ombre de deux montagnes et est couverte de sapins antiques et de hêtres robustes. En vain le soleil y projette ses clairs rayons ; il ne peut jamais y pénétrer, tellement les rameaux épais lui barrent le passage. Là s'ouvre une caverne souterraine.

Sous la forêt obscure, une vaste et spacieuse caverne s'ouvre dans le roc. Le lierre rampant en couvre l'entrée de ses replis tortueux. C'est dans cette demeure que repose le Sommeil pesant. L'Oisiveté, corpulente et grasse, est dans un coin ; de l'autre, la Paresse est étendue sur le sol, car elle ne peut marcher et se tient difficilement sur ses pieds.

L'Oubli qui a perdu la mémoire se tient sur le seuil. Il ne laisse entrer et ne reconnaît personne. Il n'écoute aucun message et ne répond jamais. Il écarte indifféremment tout le monde. Le Silence veille tout autour ; il a des chaussures en feutre et un manteau de couleur sombre.

À tous ceux qu'il rencontre, il fait de loin signe avec la main de ne pas approcher.

L'ange s'approche de son oreille et lui dit doucement : « Dieu veut que tu conduises à Paris Renaud avec l'armée qu'il mène au secours de son prince. Mais il faut que tu le fasses si secrètement, que les Sarrasins n'entendent pas le moindre bruit, de façon qu'avant que la Renommée ait pu les aviser de l'arrivée de ces troupes, ils les aient sur les épaules. »

Le Silence ne répond pas autrement qu'en faisant signe de la tête qu'il obéira. Il se met docilement à la suite du messager, et, d'un premier vol, tous deux arrivent en Picardie. Michel excite les courageux escadrons ; il leur fait franchir en peu de temps un long espace, et les mène en un jour devant Paris. Aucun d'eux ne s'aperçoit que c'est par un miracle.

Le Silence courait tout autour, les enveloppant d'une immense nuée, tandis que le reste de l'atmosphère était en pleine lumière. Et cette nuée épaisse ne permettait pas d'entendre en dehors d'elle le son des trompettes et des clairons. Puis le Silence se rendit au camp des païens, répandant après lui un je ne sais quoi qui rend chacun sourd et aveugle.

Pendant que Renaud — on voyait bien qu'il était conduit par l'ange — s'avavançait avec tant de rapidité, et dans un tel silence qu'on n'entendait aucun bruit du camp sarrasin, le roi Agramant avait disposé son infanterie dans les faubourgs de Paris, sous les murailles et dans les fossés, pour tenter le jour même un suprême effort.

Celui qui pourrait compter l'armée que le roi Agramant a rassemblée contre Charles, pourrait aussi compter tous les arbres des forêts qui se dressent sur le dos ombreux de l'Apennin, les flots de la mer qui baigne les pieds de l'Atlas en Mauritanie, alors qu'elle est le plus en fureur, ou les étoiles que le ciel déploie à minuit sur les rendez-vous secrets des amoureux.

Les campagnes résonnent au bruit des coups répétés et lugubres des cloches. Une foule innombrable remplit toutes les églises, levant les mains et implorant le ciel. Si les trésors de la terre étaient aussi prisés de Dieu que des hommes aveugles, le saint consistoire aurait pu en ce jour obtenir une statue d'or pour chacun de ses membres.

On entend les vieillards vénérables se plaindre d'avoir été réservés pour de pareilles angoisses, et envier le bonheur de ceux qui reposent dans la terre depuis de nombreuses années. Mais les jeunes hommes, ardents et vigoureux, qui se soucient peu des dangers qu'ils vont affronter, et qui dédaignent les conseils des plus âgés, courent de toutes parts aux murailles.

Là étaient les barons et les paladins, les rois, les ducs, les marquis et les comtes, les soldats étrangers et ceux de la ville, tous prêts à mourir pour le Christ et pour sa gloire. Ils prient l'Empereur de faire abaisser les ponts afin qu'ils puissent courir sus aux Sarrasins. Charles se réjouit de leur voir tant d'ardeur dans l'âme, mais il ne veut pas les laisser sortir.

Il les place aux endroits opportuns pour barrer le passage aux

barbares. Là, il se contente de mettre peu de monde ; ici une forte compagnie suffit à peine. Les uns sont chargés de manœuvrer les feux et les autres machines, suivant les besoins. Charles ne reste pas inactif. Il se porte çà et là, organisant partout la défense.

Paris s'étend dans une grande plaine, au centre de la France, presque au cœur. Le fleuve passe entre ses murs, la traverse et ressort de l'autre côté. Mais auparavant, il forme une île et protège ainsi une partie de la ville, la meilleure. Les deux autres — car la ville est divisée en trois parties — sont entourées, en dehors par un fossé, en dedans par le fleuve.

La ville, de plusieurs milles de tour, peut être attaquée par plusieurs points. Mais Agramant se décide à ne donner l'assaut que d'un côté, ne voulant pas éparpiller son armée. Il se retire derrière le fleuve, vers le Ponant. C'est de là qu'il attaquera, parce qu'il n'a derrière lui aucune ville, aucun pays qui ne lui appartienne jusqu'en Espagne.

Tout autour des remparts, Charles avait fait rassembler d'immenses munitions, fortifier les rives par des chaussées, élever des bastions, creuser des casemates. À l'entrée et à la sortie de la rivière dans la ville, de grosses chaînes avaient été tendues. Mais il avait surtout veillé à mettre en état les endroits où il craignait le plus.

Avec des yeux d'Argus, le fils de Pépin prévoit de quel côté Agramant doit donner l'assaut ; le Sarrasin ne forme pas un projet sans qu'il ne soit immédiatement déjoué. Marsile, avec Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron, Balugant et les guerriers qu'il a amenés d'Espagne, se tenaient dans la campagne tout armés.

Sobrin était à sa gauche, sur la rive de la Seine, avec Pulian, Dardinel d'Almonte et le roi d'Oran, à la stature de géant et long de six palmes des pieds à la tête. Mais pourquoi suis-je moins prompt à mouvoir ma plume que ces guerriers à se servir de leurs armes ? Le roi de Sarse, plein de colère et d'indignation, crie et blasphème, et ne peut rester en place.

De même que, dans les jours chauds de l'été, les mouches importunes ont coutume de se jeter sur les vases rustiques ou sur les restes des convives, avec un bruit d'ailes rauque et strident ; de

même que les étourneaux s'abattent sur les treilles rouges de raisins mûrs, ainsi, remplissant le ciel de cris et de clameurs, les Maures se ruaient tumultueusement à l'assaut.

L'armée des chrétiens est sur les remparts ; inaccessible à la peur, et dédaignant l'orgueilleuse témérité des barbares, ils défendent la ville avec les épées, les lances, les pierres et le feu. Quand l'un d'eux est tué, un autre prend sa place. Il n'en est point qui, par lâcheté, quitte le lieu du combat. Sous la furie de leurs coups, ils rejettent les Sarrasins au fond des fossés.

Ils ne s'aident pas seulement du fer ; ils emploient les gros quartiers de roches, les créneaux entiers, les murs ébranlés à grande-peine, les toits des tours. L'eau bouillante versée d'en haut fait aux Maures d'insupportables brûlures. Ils résistent difficilement à cette pluie horrible qui pénètre par les casques, brûle les yeux,

Et fait plus de ravages que le fer. Qu'on pense à ce que devaient produire tantôt les nuées de chaux, tantôt les vases ardents d'où pleuvent l'huile, le soufre, la poix et la térébenthine. Les cercles entourés d'une crinière de flammes ne restent pas inactifs. Lancés de tous côtés, ils décrivent de redoutables courbes sur les Sarrasins.

Pendant, le roi de Sarse avait poussé sous les murs la seconde colonne, accompagné de Buralde et d'Ormidas qui commandent, l'un aux Garamantes, l'autre à ceux de Marmonde. Clarinde et Soridan sont à ses côtés. Le roi de Ceuta se montre à découvert, suivi des rois de Maroc et de Cosca, connus tous deux pour leur valeur.

Sur sa bannière qui est toute rouge, Rodomont de Sarse étale un lion qui se laisse mettre une bride dans sa gueule féroce par sa dame. Le lion est son emblème. Quant à la dame qui lui met un frein et qui l'enchaîne, elle représente la belle Doralice, fille de Stordilan, roi de Grenade.

Celle qu'avait enlevée le roi Mandricard, ainsi que je l'ai dit. J'ai raconté où et à qui. Rodomont l'aimait plus que son royaume et que ses yeux. C'était pour elle qu'il montrait tant de vaillance, sans savoir qu'elle était au pouvoir d'un autre.

S'il l'eût su, il aurait fait pour la délivrer autant d'efforts qu'il en fit en ce jour devant Paris.

Mille échelles sont en même temps appliquées aux murs. Elles peuvent tenir deux hommes sur chaque gradin. Ceux qui viennent les seconds poussent ceux qui grimpent les premiers, car les troisièmes les font eux-mêmes monter malgré eux. Les uns se défendent avec courage, les autres par peur. Il faut que tous entrent dans le gué, car quiconque reste en arrière est tué ou blessé par le roi d'Alger, le cruel Rodomont.

Chacun s'efforce donc d'atteindre le sommet des remparts, au milieu du feu et des ruines. Tous cherchent à passer par où le chemin est le moins dangereux. Seul Rodomont dédaigne de suivre une autre voie que la moins sûre. Dans les cas désespérés et difficiles, les autres adressent leurs vœux au ciel, et lui, il blasphème contre Dieu.

Il était armé d'une épaisse et solide cuirasse faite avec la peau écaillée d'un dragon. Cette cuirasse avait déjà entouré les reins et la poitrine de celui de ses aïeux qui édifia Babel et entreprit de chasser Dieu de sa demeure céleste, et de lui enlever le gouvernement de l'univers. Son casque, son écu, ainsi que son épée, ont été faits dans la perfection et pour cette occasion.

Rodomont, non moins indompté, superbe et colère que le fut jadis Nemrod, n'aurait pas hésité à escalader le ciel, même de nuit, s'il en avait trouvé le chemin. Il ne s'arrête pas à regarder si les murailles sont entières ou si la brèche est praticable, ou s'il y a de l'eau dans le fossé. Il traverse le fossé à la course et vole à travers l'eau bourbeuse où il est plongé jusqu'à la bouche.

Souillé de fange, ruisselant d'eau, il va à travers le feu, les rochers, les traits et les balistes, comme le sanglier qui se fraye à travers les roseaux des marécages de Malléa un ample passage avec son poitrail, ses griffes et ses défenses. Le Sarrasin, l'écu haut, méprise le ciel tout autant que les remparts.

À peine Rodomont s'est-il élancé à l'assaut, qu'il parvient sur une de ces plates-formes qui, en dedans des murailles, forment une espèce de pont vaste et large, où se tiennent les soldats français. On le voit alors fracasser plus d'un front, pratiquer des tonsures plus larges que celles des moines, faire voler les bras et les lêtes, et pleuvoir, du haut des remparts dans le fossé, un fleuve de sang.

Le païen jette son écu, prend à deux mains sa redoutable épée et fond sur le duc Arnolf. Celui-ci venait du pays où le Rhin verse ses eaux dans un golfe salé. Le malheureux ne se défend pas mieux que le soufre ne résiste au feu. Il tombe à terre et expire, la tête fendue jusqu'à une palme au-dessous du col.

D'un seul coup de revers, Rodomont occit Anselme, Oldrade, Spinellaque et Prandon ; car l'étroitesse du lieu et la foule épaisse des combattants font que l'épée porte en plein. Les deux premiers sont perdus pour la Flandre, les deux autres pour la Normandie. Le Sarrasin fend ensuite en deux, depuis le front jusqu'à la poitrine, et de là jusqu'au ventre, le Mayençais Orger.

Il précipite du haut des créneaux dans le fossé, Andropon et Mosquin. Le premier est prêtre ; le second n'adore que le vin ; il en a plus d'une fois vidé un baquet d'une seule gorgée, fuyant l'eau comme si c'était du poison ou du sang de vipère. Il trouve la mort aux pieds des remparts, et ce qui l'ennuie le plus, c'est de se sentir mourir dans l'eau.

Rodomont taille en deux Louis de Provence, et perce de part en part Arnould de Toulouse. Obert de Tours, Claude, Ugo et Denis exhalent leur vie avec leur sang. Près d'eux tombent Gauthier, Satallon, Odon et Ambalde, tous les quatre de Paris, et un grand nombre d'autres dont je ne saurais dire les noms et le pays.

Derrière Rodomont, la foule des Sarrasins applique les échelles et monte de toutes parts. Les Parisiens ne leur tiennent pas tête, tellement ils ont peu réussi dans leur première défense. Ils savent bien qu'il reste encore beaucoup à faire aux ennemis pour pénétrer plus loin, et que ceux-ci n'en viendront pas facilement à bout, car entre les remparts et la seconde enceinte s'étend un fossé horrible et profond.

Outre que les nôtres font une vigoureuse résistance au bas de ce fossé, et déploient une grande valeur, de nouveaux renforts qui se tenaient aux aguets derrière le rempart extérieur, entrent dans la mêlée et font, avec leurs lances et leurs flèches, un tel carnage dans la multitude des assaillants, que je crois bien qu'il n'en serait pas resté un seul, si le fils du roi Ulien n'eût pas été avec eux.

Il les encourage, et les gourmande et les pousse devant lui malgré eux. Il fend la poitrine, la tête, à ceux qu'il voit se retourner pour fuir. Il en égorge et en blesse un grand nombre. Il en prend d'autres par les cheveux, par le cou, par les bras, et les jette en bas, autant que le fossé peut en contenir.

Pendant que la foule des barbares descend, ou plutôt se précipite dans le fossé hérissé de périls, et de là par toutes sortes de moyens, s'efforce de monter sur la seconde enceinte, le roi de Sarse, comme s'il avait eu des ailes à chacun de ses membres, malgré le poids de « un corps gigantesque et son armure si lourde, bondit de l'autre côté du fossé.

Ce fossé n'avait pas moins de trente pieds de large. Il le franchit avec la légèreté d'un lévrier, et ne fait, en retombant, pas plus de bruit que s'il avait eu du feutre sous les pieds. Il frappe sur les uns et sur les autres, et, sous ses coups, les armures semblent non pas de fer, mais de peau ou d'écorce, tant est bonne la trempe de son épée, et si grande est sa force.

Pendant ce temps, les nôtres qui ont tenu cachées dans les casemates de nombreuses fascines arrosées de poix, de façon que personne parmi les ennemis ne s'en est aperçu, bien que du fond du fossé jusqu'au bord, tout en soit rempli, et qui tiennent prêts des vases

Remplis de salpêtre, d'huile, de soufre et d'autres matières pareillement inflammables, les nôtres, dis-je, pour faire payer cher leur folle ardeur aux Sarrasins qui étaient dans le fossé, et cherchaient à escalader le dernier rempart, à un signal donné font de tous côtés éclater l'incendie.

La flamme, d'abord éparse, se réunit en un seul foyer qui, d'un bord à l'autre, remplit tout le fossé, et monte si haut dans le ciel, qu'elle pourrait sécher le cercle humide qui entoure la lune. Au-dessus roule une nuée épaisse et noire qui cache le soleil et éteint la clarté du jour. On entend des détonations continues, semblables au bruit formidable et lugubre du tonnerre.

Un concert horrible de plaintes, une épouvantable harmonie de reproches amers, les hurlements, les cris des malheureux qui

périssent dans cette fournaise par la faute de leur chef, se mêlent d'une manière étrange au sifflement féroce de la flamme homicide. C'est assez, seigneur, c'est assez pour ce chant. Ma voix s'enroue, et je désire me reposer un peu.

Chant XV

ARGUMENT. — Pendant le tumulte de l'assaut donné à Paris, Rodomont pénètre dans les murs de la ville. — Astolphe, qui a reçu de Logistilla un livre mystérieux et un cor doué d'une vertu singulière, prend congé d'elle et débarque dans le golfe de Perse. Il passe en Égypte et y fait prisonnier le féroce Caligorant. Puis il va à Damiette, où il voit Orrile, voleur et magicien, qu'il trouve aux prises avec Aquilant et Griffon. Il va avec ces derniers à Jérusalem, gouvernée par Sansonnet au nom de Charles. Griffon y apprend des nouvelles déplaisantes de sa maîtresse Origile, et va en secret la trouver.

Vaincre fut toujours une chose digne d'éloges, que la victoire soit due à la fortune ou au génie. Il est vrai qu'une victoire sanglante atténue souvent le mérite d'un capitaine. En revanche, on acquiert une éternelle gloire, et l'on parvient aux honneurs divins, quand on réussit à mettre les ennemis en déroute, tout en ménageant ses propres troupes.

C'est ainsi, mon seigneur, que votre victoire fut digne d'éloges, quand vous maltraitâtes tellement le Lion de Saint-Marc, si redouté sur les mers, — et qui avait occupé l'une et l'autre rive du Pô, depuis Francolin jusqu'à son embouchure —, qu'on l'entend encore rugir. Mais pour moi, tant que je vous verrai à notre tête, je ne tremblerai pas à sa voix. Vous montrâtes comment on doit vaincre, en tuant nos ennemis et en nous conservant sains et saufs.

C'est ce que ne sut pas faire le païen, trop téméraire à son propre détriment, en précipitant ses soldats dans le fossé, où la flamme

soudaine et insatiable n'en épargna aucun et les dévora tous.

Le fossé, quelque grand qu'il fût, n'aurait pu en contenir autant ; mais le feu restreignit leurs corps et les réduisit en cendres, afin que tous pussent tenir dans cet étroit espace.

Onze mille et vingt-huit périrent dans cette fournaise où ils étaient descendus malgré eux ; mais ainsi le voulut leur chef peu sage. Leur vie s'est éteinte au milieu d'un si grand brasier, et maintenant la flamme vorace les ronge. Quant à Rodomont, cause de leur perte, il s'est tiré sain et sauf d'un tel désastre.

D'un bond prodigieux il avait sauté de l'autre côté du fossé, au beau milieu des ennemis. Si, comme les autres, il était descendu dans cette caverne, il y aurait trouvé la fin de tous ses exploits. Il se retourne alors vers cette vallée d'enfer, et quand il voit le feu s'élever si haut, quand il entend les plaintes et les hurlements des siens, il crie au ciel d'épouvantables blasphèmes.

Cependant, le roi Agramant avait fait livrer un vigoureux assaut à une des portes ; il croyait que, grâce à la terrible bataille qui se livrait d'un autre côté et où périssait tant de monde, il la trouverait insuffisamment gardée et qu'il pourrait s'en emparer à l'improviste. Il avait avec lui Bambirague, roi d'Arzilla, et Balivers, adonné à tous les vices ;

Corinée de Mulga ; le riche Prusion, roi des îles Fortunées ; Malabuferse, qui possède le royaume de Fezzan, où règne un été continuel ; d'autres chevaliers, ainsi qu'un grand nombre d'hommes d'armes expérimentés et bien armés, et beaucoup d'autres encore sans courage et nus, dont le lâche cœur ne se croirait pas suffisamment protégé sous mille boucliers.

Le roi des Sarrasins trouva de ce côté tout le contraire de ce qu'il avait pensé, car à la porte était en personne le chef de l'empire, le roi Charles, avec ses paladins : le roi Salamon, Ogier le Danois, les deux Guy, les deux Angelins, le duc de Bavière, Ganelon, Bérenger, Avolin, Avin et Otton ;

Puis une infinité de guerriers d'un rang inférieur, français, allemands et lombards, tous désireux de se faire, sous les yeux de leur prince, une réputation parmi les plus vaillants. Je vous rendrai

compte une autre fois de leurs prouesses, car je suis obligé pour le moment de revenir à un puissant duc qui m'appelle, et de loin me fait signe de ne pas le laisser dans l'embarras.

Il est temps que je retourne à l'endroit où j'ai laissé l'aventureux Astolphe d'Angleterre, qui a désormais son long exil en horreur, et brûle du désir de revoir sa patrie. Celle qui avait vaincu Alcine lui avait donné à espérer qu'il pourrait la revoir, et elle s'était occupée à l'y renvoyer par la voie la plus prompte et la plus sûre.

À cet effet, elle fit appareiller la meilleure galère qui jamais ait sillonné les mers. Et comme elle craignait qu'Alcine ne cherchât à troubler son voyage, Logistilla ordonna à Andronique et à Sophrosine d'accompagner Astolphe avec une forte escadre, jusqu'à ce qu'il eût gagné sain et sauf la mer d'Arabie ou le golfe Persique.

Elle lui conseille de contourner les rivages de la Scythie, de l'Inde et des royaumes Nabathéens, et de rejoindre, par ce long détour, les côtes de Perse et d'Érythrée, plutôt que d'aller par la mer boréale, toujours troublée par des vents mauvais et dangereux, et de traverser ces régions où l'on est plusieurs mois sans voir le soleil.

La Fée voyant que toutes les mesures étaient prises, permit au duc de partir, après l'avoir renseigné et instruit sur une foule de choses qu'il serait trop long de répéter. Pour empêcher qu'il ne tombât dans quelque enchantement dont il ne pourrait sortir, elle lui avait donné un beau et très utile livre, en lui recommandant, pour l'amour d'elle, de l'avoir toujours sur lui.

Ce petit livre enseignait comment l'homme doit combattre les enchantements. Divers signes, indiquaient où ce sujet était traité. Enfin elle lui fit encore un don qui surpassait tous ceux qui furent jamais faits ; c'était un cor dont le son terrible faisait fuir tous ceux qui l'entendaient.

Je dis que le son de ce cor était si terrible, que, partout où il s'entendait, il faisait fuir les gens. On n'aurait pu trouver dans l'univers un homme au cœur assez fort, pour s'empêcher de fuir aussitôt qu'il l'aurait entendu. La rumeur produite par le vent ou les tremblements de terre, le tonnerre lui-même, ne sont rien en comparaison. Le brave chevalier anglais prit congé de la Fée, après

lui avoir adressé de chaleureux remerciements.

Laissant le port et ses ondes tranquilles, le duc, poussé par une brise heureuse qui souffle à la poupe, navigue à travers les riches et populeuses cités de l'Inde embaumée. Il découvre, à droite et à gauche, des milliers d'îles éparses, et s'avance jusqu'à ce qu'il aperçoive la terre de Thomas. Là, le pilote tourne plus au nord.

Rasant presque la Chersonèse d'Or, la flotte imposante entre dans le grand Océan, et, côtoyant de riches rivages, voit le Gange verser dans la mer ses eaux blanches d'écume. Puis, on aperçoit la Taprobane, Coromandel, et la mer qui s'étrangle entre deux rives. Après avoir navigué longtemps, on arrive à Cochin, et là on sort des parages de l'Inde.

Tout en parcourant la mer avec une escorte aussi dévouée et aussi sûre, le duc veut savoir et demande à Andronique si, des contrées où le soleil se couche, aucun vaisseau, marchant à la rame ou à la voile, est jamais apparu dans les mers d'Orient, et si on peut aller, sans toucher terre, des rivages de l'Inde à ceux de France ou d'Angleterre.

« Tu dois savoir — répondit Andronique — que la mer entoure la terre de tous côtés, et que ses ondes, poussées l'une par l'autre, s'étendent sans discontinuité des climats où la mer est bouillante jusqu'à ceux où elle se glace. Mais parce que la terre d'Éthiopie s'avance considérablement au midi, on a prétendu que Neptune ne permettait pas d'aller plus avant.

» C'est pour ce motif qu'aucun vaisseau ne part de notre rivage oriental de l'Inde pour aller en Europe, et que pas un navigateur européen n'ose à son tour appareiller pour se rendre dans nos parages. Les uns et les autres, plutôt que de doubler ce cap, retournent sur leurs pas, et voyant qu'il s'étend si loin, s'imaginent qu'il va rejoindre l'autre hémisphère.

» Mais, les années se déroulant, je vois des extrémités du Ponant sortir de nouveaux Argonautes, de nouveaux Tiphys qui ouvrent la voie inconnue jusqu'à ce jour. Les uns, contournant l'Afrique, suivent la côte habitée par les nègres, jusqu'à ce qu'ils dépassent ce signe où entre le soleil quand il quitte le capricorne pour venir à nous.

» Ils découvrent la pointe de ce long continent qui semble diviser l'Océan en deux mers différentes, et parcourent tous les rivages, toutes les îles voisines de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse. D'autres, laissant à leur droite et à leur gauche les bords illustrés par les ouvrages d'Hercule, imitent le soleil dans sa course circulaire, et retrouvent de nouvelles terres et un nouveau monde.

» Je vois la Sainte Croix et l'étendard impérial se dresser sur une verte plage. Je vois les chefs nommés, les uns pour conduire les vaisseaux, les autres pour faire la conquête des pays découverts. Je vois dix de ces aventuriers mettre en fuite des milliers d'Indiens, et soumettre à l'Aragon toutes les terres qui s'étendent de ces contrées jusqu'aux Indes. Je vois les capitaines de Charles-Quint victorieux partout où ils portent leurs pas.

» Dieu veut que cette route ait été inconnue dans l'antiquité, et le soit encore longtemps. Il ne la laissera connaître que dans six ou sept siècles d'ici. Il réserve cette découverte à l'époque où le monde sera sous le sceptre du plus sage et du plus juste empereur qui ait existé depuis Auguste, et qui existera jamais.

» Du sang d'Autriche et d'Aragon, je vois naître sur la rive gauche du Rhin un prince qui n'aura point son pareil pour la valeur parmi ceux dont on parle ou sur lesquels on écrit. Je vois Astrée, par lui remise sur le trône, reparaître vivante et comme ressuscitée ; je vois les vertus que le monde avait chassées lorsqu'il la chassa elle-même, rappelées par lui de l'exil.

» À cause de ses mérites, la Bonté suprême l'a désigné non seulement pour ceindre le diadème du vaste empire que possédèrent Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Sévère, mais pour régner sur une telle étendue de terres, que jamais le soleil ne puisse s'y coucher, ni les saisons s'y renouveler. Elle veut que, sous cet empereur, il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

» Et pour que les ordres écrits de toute éternité dans le ciel soient plus facilement exécutés, la souveraine Providence place près de lui, sur mer et sur terre, des capitaines invincibles. Je vois Fernand Cortez qui a soumis à l'autorité du nouveau César des cités et des royaumes tellement perdus au fond de l'Orient, qu'ils nous sont

inconnus à nous qui habitons l'Inde.

» Je vois Prosper Colonna ; je vois un marquis de Pescaire, et après eux, un jeune homme nommé du Guast, rendre la belle Italie chère aux lis d'or. Je vois le dernier des trois l'emporter sur les deux autres qui l'ont précédé ; ainsi le bon coureur qui a quitté le dernier la barrière, rejoint ses concurrents et finit par les dépasser tous.

» Je vois Alphonse — c'est son nom — montrer tant de valeur, tant de fidélité, que, malgré son jeune âge qui ne dépasse pas encore vingt-six ans, l'empereur lui confie son armée. Avec un tel capitaine, Charles-Quint conservera non seulement ses conquêtes, mais soumettra le monde entier à sa loi.

» Avec de pareils hommes, il accroîtra l'antique empire romain de tous les pays où l'on peut aller par terre. De même, il sera victorieux sur la mer que l'Europe enserme, et sur celle qui s'étend au-delà des plaines d'Afrique, dès qu'il se sera fait l'ami d'André Doria. C'est ce Doria qui doit mettre tous vos rivages à l'abri des pirates.

» Pompée ne fut pas aussi digne de gloire que ce dernier, bien qu'il ait vaincu et détruit aussi tous les corsaires, attendu que ceux-ci ne pouvaient résister au plus puissant empire qui exista jamais. Mais ce Doria, par son seul génie, avec ses seules forces, purgera ces mers, de sorte que des rives de Calpé à l'embouchure du Nil, son nom, où qu'il s'entende, fera trembler tout navire.

» Je vois Charles, conduit par le capitaine dont je te parle, et protégé par sa parole, entrer en Italie dont il lui a ouvert la porte, et ceindre la couronne. Je vois que le prix de cet immense service, Doria le réclame non pour lui, mais pour sa patrie. Par ses prières, il obtient qu'elle soit laissée en liberté, alors que bien d'autres l'auraient sans doute asservie.

» Ce respect touchant qu'il montre pour sa patrie est plus glorieux que toutes les victoires remportées par Jules César en France, en Espagne, dans ton pays, en Afrique ou en Thessalie. Le grand Octave, ni son rival Antoine, ne méritent non plus d'être autant honorés pour leurs exploits, car toute leur gloire est ternie par l'usage qu'ils en firent pour asservir leur patrie.

» Que ceux-ci, et tous ceux qui tentent de rendre esclave leur

patrie libre, rougissent au seul nom de Doria, et n'osent plus lever les yeux sur un visage d'homme. Je vois Charles, désireux de le récompenser plus largement, outre les honneurs qu'il lui fait partager avec ses compagnons, lui donner cette riche terre de la Pouille, où les Normands poseront la base de leur grandeur.

» Ce n'est pas seulement envers ce capitaine que le magnanime Charles se montrera généreux ; il s'acquittera envers tous ceux qu'il aura vus peu avares de leur sang pour le succès des armes impériales. Je le vois plus joyeux de pouvoir donner une ville ou toute une province à un de ses fidèles et à tous ceux qui en sont dignes, que de l'acquisition de nouveaux empires ou de nouveaux royaumes. »

Ainsi, par ses paroles, Andronique révélait au duc les victoires qu'un grand nombre d'années après, devaient donner à Charles ses grands capitaines. Pendant ce temps, la flotte s'en allait, ralentissant ou précipitant sa marche aux vents d'est, dont elle augmentait ou diminuait la force, selon qu'ils lui étaient ou non propices.

Les voyageurs, après avoir vu le vaste espace où s'étend la mer de Perse, arrivèrent en peu de jours dans le golfe auquel les anciens mages ont donné leur nom. Là, tournant vers le rivage la poupe ornée de leurs navires, ils entrèrent au port. À l'abri désormais d'Alcine et de ses entreprises, Astolphe continua sa route par terre.

Il passa par plus d'une plaine et plus d'un bois ; il franchit plus d'une montagne et plus d'une vallée, ayant souvent, soit de jour, soit de nuit, des brigands devant lui ou derrière ses épaules. Il vit des lions, des dragons pleins de venin, et d'autres bêtes féroces traverser son chemin. Mais aussitôt qu'il avait porté le cor à sa bouche, ils s'enfuyaient épouvantés.

Il marcha à travers l'Arabie qu'on appelle Heureuse, riche en myrrhe et en encens parfumé, et que le phénix sans pareil a choisi pour séjour de préférence au reste de l'univers, jusqu'à ce qu'il découvrit la mer où, pour venger Israël, Dieu permit que Pharaon et tous les siens fussent submergés. Puis il arriva à la terre des héros.

Il chevaucha le long du fleuve Trajan sur ce destrier qui n'a pas son égal au monde, et qui court ou saute si légèrement, que la trace de ses pas ne paraît point sur le sable. Il passe également sur l'herbe

sans la fouler, ou sur la neige sans y laisser d’empreinte. Il pourrait marcher sur la mer les pieds secs, et sa course est si rapide, qu’elle dépasse le vent, la foudre et la flèche.

C’est le destrier qui appartient à l’Argail, et qui fut conçu de la flamme et du vent. Sans avoir besoin de foin ni d’avoine, il se nourrit d’air pur, et on le nomme Rabican. Le duc, poursuivant sa route, parvint à l’endroit où le fleuve Trajan est reçu par le Nil, et un peu avant d’arriver à son embouchure, il vit venir à lui une barque rapide.

À la poupe est un ermite dont la barbe blanche descend le long de la poitrine. Il invite le paladin à monter dans la barque : « Mon fils — lui crie-t-il de loin — si tu n’as pas ta propre vie en haine, si tu ne désires pas que la mort t’atteigne, qu’il te plaise de venir sur l’autre rive, car celle-ci te mène droit à la mort.

» Tu n’iras pas plus de six milles en avant, sans trouver la demeure sanglante où se tient un horrible géant, dont la taille dépasse de huit pieds celle d’un homme. Aucun chevalier, aucun voyageur ne peut espérer s’échapper vivant de ses mains. Le cruel égorge les uns, écorche les autres, déchire la plupart, et parfois les mange tout vifs.

» Il contente ainsi son plaisir cruel au moyen d’un filet admirablement fait et qu’il possède. Il le tend non loin de son antre, et le couche dans la poussière de telle façon que celui qui ne le sait pas d’avance ne peut soupçonner sa présence, tant les mailles en sont fines, et tant il est bien caché. Le géant pousse alors de tels cris contre les voyageurs, qu’il les chasse tout épouvantés dans le filet.

» Et avec un gros rire, il les traîne, ainsi enveloppés, dans sa demeure. Il s’inquiète peu que sa prise soit un chevalier ou une damoiselle, qu’elle soit de grande ou de petite valeur. Une fois qu’il a mangé la chair, sucé la cervelle et le sang, il jette les os dans le désert, et avec les peaux humaines il fait un horrible ornement à l’intérieur de son palais.

» Prends cette autre voie ; prends-la, mon fils ; elle te conduira sur un rivage tout à fait sûr. » « Je te rends grâce de ton conseil, mon père — répondit le chevalier sans manifester la moindre peur — mais l’honneur me fait mépriser le danger ; l’honneur dont j’ai beaucoup plus souci que de la vie. Tu m’engages en vain par tes paroles à

passer sur l'autre bord ; je vais au contraire droit à la recherche de la caverne.

» En fuyant, je puis me sauver au prix du déshonneur ; mais j'ai un tel moyen de salut plus en horreur que la mort. Si je vais en avant, le pire qui puisse m'arriver c'est de succomber comme beaucoup d'autres. Mais si Dieu daigne diriger mes armes de façon que je tue le monstre et que je sorte vivant du combat, j'aurai rendu la voie sûre à des milliers de personnes ; ainsi l'utilité de l'entreprise l'emporte sur le danger à courir,

» Puisque je risque la mort d'un seul pour le salut d'une infinité de gens. » « Va-t'en en paix, mon fils — répondit le vieillard. — Que Dieu envoie, du haut des demeures suprêmes, l'archange Michel pour protéger ta vie. » Puis l'humble ermite l'ayant béni, Astolphe poursuivit sa route le long du Nil, espérant plus dans le son de son cor que dans son épée.

Entre le fleuve profond et un marais, est tracé sur la rive sablonneuse un petit sentier qui aboutit à la demeure solitaire du géant inhumain et féroce. Tout autour sont accrochés les têtes et les membres dénudés des infortunés qui y sont venus. De chaque fenêtre, de chaque ouverture pendent quelques-uns de ces lugubres trophées.

Comme dans les villas alpestres, ou dans les châteaux, le chasseur, en souvenir des grands périls qu'il a courus, a coutume de clouer aux portes les peaux hérissées, les pattes formidables et les énormes têtes des ours, ainsi le féroce géant faisait parade des dépouilles de celles de ses victimes qui lui avaient résisté avec le plus de courage. Les ossements d'une infinité d'autres sont épars sur le sol, et les fossés sont remplis de sang humain.

Caligorant se tient sur la porte, — c'est ainsi qu'est nommé le monstre impitoyable qui orne de cadavres le seuil de sa demeure, comme d'autres décorent le leur avec des draperies d'or et de pourpre. — À peine s'il peut retenir sa joie dès qu'il aperçoit le duc de loin, car il y avait deux mois passés, et le troisième s'avancait, qu'aucun chevalier n'était venu par ce chemin.

Il se dirige en toute hâte vers le marais qui était couvert d'une épaisse forêt de roseaux verdoyants, comptant y tuer le paladin en

l'attaquant par-derrière. Il espère, en effet, le faire tomber dans le filet qu'il tenait caché dans la poussière, comme il avait déjà fait des autres voyageurs que leur mauvais destin avait amenés dans ces lieux.

Dès que le paladin le voit venir, il arrête son destrier, craignant qu'il ne donne du pied dans les filets dont lui avait parlé le bon vieillard. Là il a recours à son cor. Le son de celui-ci fait son effet habituel ; le géant, en l'entendant, est frappé au cœur d'une terreur telle, qu'il se met à fuir.

Astolphe sonne, tout en regardant attentivement autour de lui, car il lui semble toujours que le filet s'ouvre pour le saisir. Quant au félon, il s'enfuit sans voir où il va, car il a les yeux aussi troublés que le cœur. Sa terreur est si grande, qu'il ne reconnaît plus son chemin, et trébuche dans son propre filet qui se resserre, l'enlace tout entier et le renverse à terre.

Astolphe qui voit tomber le colosse, rassuré sur son propre compte, accourt en toute hâte. Descendu de cheval, l'épée en main, il s'avance pour venger la mort de mille malheureux. Mais il lui semble que tuer un homme enchaîné lui sera reproché comme une lâcheté plutôt que compté comme un acte de courage. Il voit en effet que le géant a les bras, les pieds et le cou liés de telle sorte qu'il ne peut faire un mouvement.

Le filet avait été jadis fait par Vulcain d'un fil d'acier très subtil, mais avec un art tel qu'on aurait perdu sa peine à chercher à en dénouer la moindre partie. C'était celui qui avait lié les pieds et les mains de Vénus et de Mars. Le jaloux l'avait fait dans l'unique intention de les saisir tous les deux ensemble au lit.

Mercure le vola plus tard au forgeron, lorsqu'il voulut s'emparer de Chloris, de Chloris la belle, qui voltige par les airs derrière l'Aurore, au lever du soleil, et s'en va répandant les lis, les roses et les violettes contenus dans les pans de sa robe. Mercure guetta tellement cette nymphe, qu'un jour il la saisit dans l'air avec le filet.

Il paraît que la déesse fut prise en volant près de l'endroit où le grand fleuve d'Ethiopie entre dans la mer. Le filet fut ensuite conservé pendant plusieurs siècles à Canope, dans le temple

d'Anubis. Trois mille ans après, Caligorant l'enleva du lieu consacré. Le voleur impie emporta le filet, après avoir brûlé la ville et dépouillé le temple.

Il sut l'installer sur le sable de telle façon que tous ceux auxquels il faisait la chasse venaient y donner en plein. À peine l'avaient-ils touché, qu'il leur liait le cou, les pieds et les bras. Astolphe, après en avoir enlevé une chaîne, lia les mains, les bras et la poitrine du félon de façon qu'il ne pût pas se dégager, puis il le laissa se lever,

Après l'avoir serré dans de nouveaux nœuds. Le géant était devenu plus doux qu'une damoiselle. Astolphe se décide à l'emmener avec lui, et à le montrer par les villas, les cités et les châteaux. Il emporte aussi le filet dont ni lime ni marteaux ne surent jamais égaler la perfection. Il en charge son prisonnier qu'il traîne en triomphe, enchaîné après lui.

Il lui donne encore à porter son casque et son écu, comme s'il eût été son valet. Puis il poursuit sa route, et partout où il passe on est plein de joie en voyant qu'on peut désormais voyager en sûreté. Astolphe s'en va jusqu'à ce qu'il arrive près des sépulcres de Memphis, de Memphis fameux par ses pyramides. La populeuse cité du Caire se voit à l'opposé.

Toute la population accourait pour voir le géant démesuré. Comment est-il possible, disait-on, que ce petit guerrier ait enchaîné ce géant ? Astolphe pouvait à peine avancer, tant la foule le pressait de tous côtés. Chacun l'admirait et le comblait d'honneurs, comme un chevalier de haute valeur.

Le Caire n'était pas alors aussi grand que de notre temps, car dix-huit mille grandes rues ne peuvent contenir la population. Bien que les maisons aient trois étages, beaucoup d'habitants dorment dans les rues ; le soudan habite un château d'une immense étendue, admirablement riche et beau.

Ses vassaux, au nombre de quinze mille, tous chrétiens renégats, y sont logés avec leurs femmes, leurs familles et leurs chevaux. Astolphe veut voir où et par combien d'embouchures le Nil entre dans les flots salés à Damiette. Il avait, du reste, entendu dire que quiconque passait par là était mis à mort ou pris.

En effet, sur la rive du Nil, près de l'embouchure, se tient dans une tour un brigand qui tue les paysans et les voyageurs, et, pillant tout le monde, porte ses ravages jusqu'au Caire. Personne ne peut lui résister ; on raconte que c'est en vain qu'on chercherait à lui arracher la vie.

Il a déjà reçu plus de cent mille blessures, et jamais on n'a pu parvenir à le tuer.

Pour voir s'il peut faire trancher le fil de sa vie par la Parque, Astolphe s'en va à la recherche d'Orrile — c'est ainsi que s'appellait le brigand — et arrive à Damiette. De là, il parvient à l'endroit où le Nil entre dans la mer, et voit, sur la rive, la grande tour où demeure la brute enchantée, née d'un lutin et d'une fée.

Il arrive au moment où une cruelle bataille se livre entre Orrile et deux guerriers. Orrile est seul, et cependant il harcèle tellement ses deux adversaires, qu'ils ont grand peine à s'en défendre. Pourtant l'un et l'autre ont par tout le monde un grand renom de vaillance. Ce sont les deux fils d'Olivier : Griffon le Blanc, et Aquilant le Noir.

Il est vrai que le mécréant était venu au combat avec un grand avantage. Il avait amené avec lui sur le terrain de la lutte une bête féroce que l'on trouve seulement dans ces contrées. Elle vit à la fois sur le rivage et au fond du fleuve. Les corps humains sont sa nourriture, et elle dévore les voyageurs imprudents et les malheureux nautoniers.

La bête gisait morte sur le sable, près du port, tuée par la main des deux frères ; mais Orrile n'en est pas moins redoutable. Plusieurs fois l'un et l'autre de ses adversaires ont mis ses membres en pièces sans qu'il en soit mort. On ne pouvait pas même le tuer en le taillant en morceaux, car dès qu'on lui avait coupé une main ou une jambe, il la recollait comme si elle avait été de cire.

Tantôt Griffon lui fend la tête jusqu'aux dents, tantôt Aquilant la lui tranche jusqu'à la poitrine ; il se rit toujours de leurs coups. Eux s'irritent de voir qu'ils n'obtiennent aucun résultat. Que celui qui a jamais vu l'argent fondu, nommé mercure par les alchimistes, tomber de haut et s'éparpiller, puis se réunir en une seule masse comme avant, se représente Orrile.

Si on lui coupe la tête, il se baisse et ne cesse de chercher à tâtons jusqu'à ce qu'il la retrouve. Alors, il la prend, tantôt par les cheveux, tantôt par le nez, et la fixe à son cou, je ne sais avec quels clous. Griffon parvient une fois à la saisir, et, étendant le bras, il la jette dans le fleuve, mais sans un meilleur résultat, car Orrile, qui nage comme un poisson, plonge et revient sur la rive sain et sauf avec sa tête.

Deux belles dames, richement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, se tenaient sur la rive et regardaient cet âpre combat dont elles étaient cause. C'étaient les deux fées bienfaisantes qui avaient élevé les fils d'Olivier après les avoir arrachés, encore au berceau, aux griffes aiguës de deux oiseaux gigantesques,

Lesquels les avaient enlevés à Gismonda et transportés loin de leur pays natal. Mais je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce sujet, car l'histoire est connue de tout le monde, bien que l'auteur, trompé sur le nom de leur père, l'ait confondu, je ne sais comment, avec un autre. Les deux jeunes guerriers livrent en ce moment un combat auquel les deux dames les ont poussés.

Le jour, encore haut sur les îles Fortunées, avait déjà disparu de ces climats ; l'ombre empêchait de bien distinguer les objets sous la lumière incertaine et inégale de la lune, lorsque Orrile rentra dans sa tour, les deux sœurs, dont l'une est blanche et l'autre noire, ayant cru devoir suspendre la terrible bataille jusqu'à ce que le soleil eût de nouveau reparu sur l'horizon.

Astolphe, qui depuis longtemps avait reconnu Griffon et Aquilant à leurs armes et surtout à leurs coups terribles, s'empressa de les saluer avec courtoisie. Ceux-ci, reconnaissant dans le vainqueur du géant enchaîné, le chevalier du Léopard — c'est ainsi qu'à la cour on appelait le duc —, l'accueillirent avec non moins d'empressement.

Les dames conduisent alors les chevaliers se reposer dans leur palais qui était voisin. Des damoiselles, des écuyers, viennent à leur rencontre jusqu'à moitié chemin avec des torches allumées. Ils confient leurs destriers aux valets qui doivent en avoir soin, se débarrassent de leurs armes, et trouvent, au fond d'un beau jardin, une table servie, près d'une fontaine limpide et agréable. Ils font lier

le géant avec une autre énorme chaîne, à un vieil arbre au tronc rugueux et que les plus fortes secousses ne pourraient rompre. Ils le donnent à garder à dix sergents d'armes, afin qu'il ne puisse se délier pendant la nuit, ni les assaillir pendant qu'ils sont sans défiance.

Devant l'abondante et somptueuse table dont la bonne chère fut le moindre attrait, les convives causèrent la plus grande partie du temps d'Orrile et de la merveilleuse faculté qu'il avait — ce qui semble un rêve à qui y pense — de remettre en place sa tête ou ses bras gisants à terre, et de revenir au combat toujours plus féroce.

Astolphe avait déjà lu dans son livre qui enseignait à combattre les enchantements, qu'on ne pourrait ôter la vie à Orrile avant de lui avoir coupé un cheveu placé sur sa tête. Dès que ce cheveu sera enlevé ou coupé, il devra malgré lui rendre l'âme. Voilà ce que disait le livre, mais il n'apprenait pas à reconnaître ce cheveu au milieu d'une si abondante chevelure.

Astolphe ne se réjouit pas moins d'avance de la victoire que s'il la tenait déjà, car il espère, en peu de coups, arracher du mécréant le cheveu et la vie. Il se promet de récolter pour son propre compte toute la gloire d'une pareille entreprise. Il donnera la mort à Orrile, si toutefois il ne déplaît pas aux deux frères qu'il combatte à leur place.

Ceux-ci lui cèdent volontiers la besogne, convaincus qu'il y perdra sa peine. L'aurore avait déjà embrasé le ciel, lorsque Orrile descendit de sa demeure dans la plaine. Entre le duc et lui, la bataille ne tarda pas à commencer ; l'un avait une massue à la main, l'autre l'épée. Astolphe attend qu'un coup sur mille enlève la vie à son adversaire.

Il lui abat tantôt le poing avec la massue, tantôt l'un et l'autre bras. Tantôt, malgré la cuirasse, il le perce d'outre en outre, tantôt il le coupe par morceaux. Mais Orrile ramasse ses membres et se relève toujours sain et sauf. Astolphe avait beau le tailler en cent pièces, il le voyait se reformer en un clin d'œil.

Enfin un des mille coups qu'il lui avait portés l'atteignit au-dessus des épaules, à ras du menton, et lui emporta la tête avec le casque. Aussitôt, plus prompt à descendre de cheval qu'Orrile, il prit dans sa main la chevelure sanglante, remonta lestement en selle, et la porta

tout courant vers le Nil, afin qu'Orrile ne pût plus la ravoïr.

Celui-ci, qui ne s'était pas aperçu du fait, allait cherchant sa tête à travers la poussière ; mais dès qu'il eut compris que son adversaire l'emportait au milieu de la forêt, il courut à son destrier, sauta dessus et se mit à sa poursuite. Il aurait voulu crier : attends ; arrête, arrête ! mais le duc lui avait ôté la bouche.

Pourtant, comme il ne lui a point enlevé les talons, il se rassure et le poursuit à toute bride. Rabican, dont la vitesse est merveilleuse, le laisse bien loin derrière lui dans la campagne. Pendant ce temps, Astolphe cherche rapidement dans la chevelure, de la nuque aux sourcils, pour voir s'il ne reconnaîtra pas le cheveu fatal qui rend Orrile immortel.

Parmi une si grande quantité de cheveux, il n'en est pas un qui se distingue des autres par sa longueur ou sa tournure particulière. Quel est donc celui qu'Astolphe doit arracher, pour donner la mort à l'infâme brigand ? « Le mieux — se dit-il — est de les couper ou de les arracher tous. » Et n'ayant ni rasoirs ni ciseaux à sa disposition, il se sert de son épée, qui était si effilée qu'elle aurait pu raser.

Et tenant la tête par le nez, il enleva complètement la chevelure par-devant et par-derrrière. Le fatal cheveu se trouvait parmi les autres. Aussitôt la face devint pâle et livide, les yeux se contournèrent, signes certains qu'elle était morte. Le buste qui venait par-derrrière, décapité, tomba de selle et s'agita dans une dernière convulsion.

Astolphe revint à l'endroit où il avait laissé les dames et les chevaliers, tenant à la main cette tête où étaient les empreintes de la mort, et montra le tronc qui gisait au loin par terre. Je ne sais trop si les deux frères le virent avec plaisir, bien qu'ils lui montrassent un visage gracieux, car ils devaient être mordus au cœur par la jalousie à cause de la victoire qui leur était enlevée.

Et je ne crois pas que le résultat de la bataille fut non plus très agréable aux deux dames. C'étaient elles qui avaient mis les deux frères aux prises avec Orrile, pour retarder autant que possible le cruel destin qui, paraît-il, les attendait bientôt en France. Elles espéraient les retenir si longtemps au loin, que la cruelle influence

serait dissipée.

Dès que le gouverneur de Damiette eut été informé de la mort d'Orrile, il lâcha une colombe qui portait un message lié sous son aile avec un fil. La colombe arriva au Caire. De là, on en lâcha une seconde pour un autre lieu, et ainsi de suite, de sorte qu'en peu d'heures la nouvelle de la mort d'Orrile fut connue dans toute l'Égypte.

Le duc, ayant terminé son entreprise, engagea fortement les deux nobles garçons — bien qu'ils en eussent d'eux-mêmes grande envie, et qu'ils n'eussent pas besoin d'être stimulés ni excités — à laisser les combats aventureux de l'Orient, pour aller défendre la Sainte Église et l'empire romain, et à chercher la gloire parmi leurs compatriotes.

Griffon et Aquilant prirent chacun congé de leurs dames. Celles-ci, quelque douleur qu'elles eussent de ce départ, ne s'y opposèrent cependant pas. Astolphe se dirigea avec eux sur la droite, car ils avaient résolu, avant de retourner en France, d'aller saluer les lieux saints où Dieu s'était fait homme.

Ils auraient pu prendre à gauche où la route eût été plus agréable et plus facile, et ne pas s'éloigner des bords de la mer ; ils s'en allèrent pourtant par la droite, où le chemin était affreux et escarpé, mais qui les rapprochait de six journées de marche de la cité sainte de Palestine. On trouve à peine de l'herbe et de l'eau sur cette route ; on y manque de tout le reste.

De sorte que, avant de se mettre en route, ils s'approvisionnèrent de ce dont ils pouvaient avoir besoin, et chargèrent leur bagage sur les épaules du géant, qui aurait encore porté une tour. Après avoir parcouru un chemin âpre et sauvage, ils aperçurent, du haut d'une montagne, la terre sainte où le suprême Amour lava notre erreur avec son propre sang.

Ils trouvèrent à l'entrée de la ville un gentil jouvenceau qu'ils connaissaient déjà, Sansonnet de la Mecque, plus expérimenté qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, car il était dans la première fleur de sa jeunesse. Il était fameux et considéré pour sa grande vaillance et son extrême bonté. Roland l'avait converti à notre foi, et lui avait donné

le baptême de sa main.

Ils le trouvèrent occupé à élever une forteresse contre le calife d'Égypte. Son intention était d'entourer la montagne du Calvaire d'un mur de deux milles de long. Ils furent accueillis par lui avec cet empressement qui dénote clairement l'amitié sincère ; il les accompagna dans la ville, et leur fit donner des logements dans son royal palais.

Il avait le gouvernement de la ville et y exerçait, au nom de Charles, un juste commandement. Le duc Astolphe lui fit don de ce grand et démesuré géant qui, pour porter des fardeaux, lui valait dix bêtes de somme, tant il était robuste. Astolphe lui donna le géant et lui laissa aussi le filet qui l'en avait rendu maître.

Sansonnet, en échange, donna au duc une riche et belle ceinture pour son épée, et des éperons tout en or, depuis la courroie jusqu'aux molettes. On disait qu'ils avaient jadis appartenu au chevalier qui délivra la damoiselle du dragon. Sansonnet les avait trouvés à JafTa, avec beaucoup d'autres armures, quand il avait pris cette ville.

S'étant confessés de leurs fautes à un monastère qui donnait le bon exemple à toute la contrée, ils visitèrent tous les lieux témoins des mystères de la Passion du Christ, et qui, à l'éternel opprobre des chrétiens, sont maintenant usurpés par les Maures impies.

Mais l'Europe en armes, est possédée de la fureur de faire la guerre partout, excepté où il l'aurait fallu.

Pendant qu'ils appliquaient ainsi leurs âmes pénétrées de dévotion aux cérémonies et aux sacrements religieux, arriva de Grèce un pèlerin connu de Griffon, qui lui apporta des nouvelles graves et douloureuses, trop différentes de celles qu'il attendait, et qui lui enflammèrent tellement le cœur, qu'elles lui firent mettre les oraisons de côté.

Le chevalier, pour son malheur, aimait une dame nommée Origile. Il n'y en avait pas une, entre mille, ayant visage plus beau et plus belle prestance. Mais elle était si fourbe et de nature si mauvaise, que vous auriez pu chercher dans toutes les cités et les villas sur la terre ferme, et dans les îles de la mer, sans trouver sa pareille.

Il l'avait laissée dans la cité de Constantin, en proie à une fièvre

aiguë et cruelle, et au moment où il revenait, espérant la trouver plus belle que jamais, voilà que le malheureux apprenait qu'elle avait suivi à Antioche un nouvel amant, sous prétexte qu'il ne lui convenait pas, dans un âge si jeune, de dormir seule plus longtemps.

Depuis l'instant où il avait reçu cette triste nouvelle, Griffon soupirait nuit et jour. Tous les plaisirs qui séduisaient et entraînaient ses compagnons lui paraissaient insupportables. Ceux à qui Amour a fait sentir ses rigueurs, savent si ses traits sont de bonne trempe. Griffon souffrait un martyr d'autant plus cruel, qu'il n'osait pas dire le mal qui le rongait.

Et cela, parce que son frère Aquilant, plus sage que lui, lui avait mille fois déjà reproché cet amour, et cherché à le lui arracher du cœur, regardant celle qui en était l'objet comme la pire de toutes les femmes qu'on pût trouver. Mais Griffon l'excusait quand son frère la condamnait. La plupart du temps, notre jugement se trompe.

C'est pourquoi il résolut, sans en parler à Aquilant, de s'en aller seul jusqu'à Antioche et d'en ramener celle qui lui avait arraché le cœur de la poitrine. Il brûlait aussi de trouver celui qui la lui avait enlevée, et d'en tirer une telle vengeance qu'on en parlerait toujours. Je dirai, dans l'autre chant, comment il mit son projet à exécution, et ce qui s'ensuivit.

Chant XVI

ARGUMENT. — Griffon rencontre près de Damas Origile et son nouvel amant ; il croit à leurs paroles mensongères. — Renaud arrive sous les murs de Paris avec le secours de l'armée anglaise. De part et d'autre se produisent des preuves d'une grande valeur. Grand carnage et graves incendies dans Paris, du fait de Rodomont ; Charles y court avec une troupe d'élite.

Les peines d'amour sont cruelles et nombreuses ; j'ai souffert la plupart d'entre elles et je les ai pour mon malheur si bien expérimentées, que je puis en parler sagement. C'est pourquoi, si je dis ou si j'ai dit d'autres fois, soit en paroles, soit dans mes écrits, que les unes sont un mal léger, les autres une douleur acerbe et poignante, tenez mon jugement à cet égard pour vrai.

Je dis, j'ai dit et je dirai jusqu'à ce que je cesse de vivre, que celui qui se trouve pris dans des liens honorables, sa dame se montrât-elle entièrement contraire à ses désirs, Amour lui refusât-il toute récompense pour ses soins assidus, dût-il languir jusqu'à en mourir, ne doit pas se plaindre s'il a hautement placé son cœur.

Mais celui-là doit pleurer, qui s'est fait l'esclave de deux beaux yeux, d'une belle chevelure, sous lesquels se cache un cœur pervers, et dont de nombreuses souillures ont terni la pureté. Le malheureux voudrait fuir, et, comme le cerf blessé, il porte le trait mortel partout où il va. Il rougit de lui-même et de son amour ; il n'ose pas l'avouer, et il souhaite en vain de guérir.

Le jeune Griffon est dans ce cas. Il ne peut s'amender et il reconnaît son erreur. Il voit à quelle créature vile il a donné son

cœur ; il sait qu'Origile est infâme et sans foi ; cependant sa raison est vaincue par la mauvaise habitude, et sa volonté cède au penchant qui l'entraîne. Quelque perfide, quelque ingrate et coupable que soit sa maîtresse, il est poussé, malgré lui, à aller à sa recherche.

Je dis donc, pour poursuivre cette intéressante histoire, qu'il sortit secrètement de la ville, sans oser en parler à son frère qui l'avait souvent blâmé, mais en vain. Prenant à sa gauche, il se dirigea vers Rama, par le chemin le plus facile et le plus fréquenté. Il arriva en six jours à Damas de Syrie ; de là, il partit pour Antioche.

Il rencontra, un peu après avoir quitté Damas, le chevalier à qui Origile avait donné son cœur. Origile et lui se convenaient à merveille comme perversité ; ainsi se conviennent l'herbe et les fleurs. L'un comme l'autre avait le cœur léger ; l'un comme l'autre était perfide et traître ; l'un comme l'autre cachait ses vices, au détriment d'autrui, sous un aspect séduisant.

Comme je vous dis, le chevalier chevauchait sur un grand destrier pompeusement caparaçonné. La perfide Origile lui tenait compagnie, vêtue d'une robe d'azur brodée d'or. Il avait à ses côtés deux valets auxquels il faisait porter son casque et son écu, son intention étant de paraître avec éclat dans une joute qui devait se livrer à Damas.

Une fête splendide annoncée pour cette époque par le roi de Damas, faisait en effet accourir les chevaliers dans leurs plus beaux équipements. Dès que la putain voit paraître Griffon, elle craint qu'il ne l'outrage et ne l'accable de son mépris. Elle sait que son amant n'est pas assez fort pour la défendre et la préserver de la mort.

Mais pleine d'audace et d'astuce, bien que tremblante de peur, elle compose son visage, et maîtrise tellement sa voix, qu'aucun symptôme de crainte ne se révèle en elle. Ayant déjà ourdi sa ruse avec son amant, elle accourt, feignant une joie extrême, tend vers Griffon les bras ouverts, le saisit au cou et s'y suspend avec abandon.

Puis, joignant à ses gestes affectueux de douces paroles, elle disait en pleurant : « Mon seigneur, est-ce là la récompense due à celle qui t'adore et te révère ? Pendant près d'un an, j'ai été seule séparée de toi, et tu n'en es point affligé ! Si j'étais restée à attendre ton retour, je ne sais si j'aurais pu vivre jusqu'à aujourd'hui.

» Au moment où je croyais que, de la brillante cour de Nicosie où tu étais allé, tu allais revenir auprès de moi que tu avais laissée presque morte d'une fièvre violente, j'appris que tu étais passé en Syrie. Cette nouvelle me causa un chagrin si fort, que, ne sachant comment je pourrais te suivre, je fus sur le point de me percer le cœur de ma propre main.

» Mais la fortune, en m'accordant une double faveur, montra qu'elle avait plus souci de moi que tu n'en as toi-même ; elle m'envoya mon frère, avec lequel je suis venue ici, et qui a protégé mon honneur ; et maintenant elle amène cette bonne rencontre que j'estime comme le plus heureux des événements.

Il était bien temps, du reste, car si elle avait tardé plus longtemps, je serais morte, mon seigneur, en t'appelant. »

Et l'astucieuse dame, qui en aurait remontré à un renard, continue ses reproches avec tant d'adresse, qu'elle fait retomber tous les torts sur Griffon. Elle lui fait croire que son compagnon est plus que son parent, et qu'elle et lui ont reçu d'un même père la chair et les os. Enfin, elle arrange de telle façon ses mensonges, qu'ils paraissent plus vrais que saint Luc et saint Jean.

Non seulement Griffon n'accuse plus de perfidie cette femme plus méchante encore que belle, non seulement il ne songe plus à tirer vengeance de celui qui s'est fait le complice de son adultère, mais il s'estime heureux de pouvoir se disculper des torts que sa maîtresse a rejetés sur lui ; et comme si c'eût été véritablement son frère, il ne cesse de combler le chevalier de caresses.

Et il s'en retourne avec lui du côté de Damas. Chemin faisant, il apprend de son compagnon que le riche roi de Syrie doit y tenir une cour splendide, et que tout chevalier, qu'il soit chrétien ou à quelque autre religion qu'il appartienne, pourra rester en sûreté dans la ville et au-dehors pendant toute la durée de la fête.

Mais je ne suis pas assez décidé à poursuivre l'histoire de la perfide Origile, qui n'a pas trompé un seul amant, mais qui en a trahi mille et mille, pour ne pas retourner vers les deux cent mille combattants, et même plus, qui s'agitent au milieu des flammes sous les murs de Paris, au grand dommage et à la grande terreur de ses

habitants.

Je vous laissai au moment où Agramant livrait assaut à une des portes de la ville qu'il croyait trouver sans défense. Il arriva, au contraire, qu'il y rencontra plus de résistance que partout ailleurs, car Charles s'y trouvait en personne, ayant auprès de lui les maîtres dans l'art de la guerre : les deux Guy, les deux Angelins, un des Angeliers, Avin, Avole, Othon et Bérenger.

Sous les yeux de Charles, et sous les yeux du roi Agramant, l'une et l'autre armée brûle de se signaler ; chacun veut saisir cette occasion d'acquérir une grande gloire et de mériter des récompenses, tout en faisant son devoir. Mais les Maures eurent beau donner des preuves de valeur, ils ne purent réparer les pertes considérables qu'ils essuyèrent, et le nombre de ceux d'entre eux qui restèrent morts montra aux autres combien leur audace était folle.

Du haut des remparts les flèches tombent sur les ennemis, aussi épaisses que la grêle. Les cris des nôtres et des assaillants font trembler le ciel même. Mais il faut que Charles et qu'Agramant attendent un peu, car je veux chanter les exploits du Mars africain, de Rodomont, qui, épouvantable et terrible, court par toute la ville.

Je ne sais, seigneur, si vous vous rappelez ce Sarrasin qui, miraculeusement sauvé, avait laissé ses soldats mourants et dévorés par la flamme avide entre le premier et le second rempart, — le plus horrible spectacle qu'on vît jamais. — J'ai dit que, d'un-bond, il avait sauté dans la ville par-dessus le fossé qui l'entoure.

Lorsque le Sarrasin féroce, aux armes étranges, et couvert de la peau écailleuse d'un serpent, apparut tout à coup aux endroits où les vieillards et la population inoffensive se tenaient, prêtant l'oreille aux moindres nouvelles, un cri d'épouvante, une immense clameur, accompagnés de battements de mains désespérés, monta jusqu'aux étoiles. Ceux qui purent fuir s'empressèrent de se réfugier dans les temples et dans les maisons.

Mais le robuste Sarrasin, faisant tournoyer son épée, ne le permet qu'à un petit nombre. Là il coupe une jambe par la moitié, ici il fait voler une tête loin du buste. Il transperce l'un de part en part, il fend l'autre depuis la tête jusqu'aux hanches ; et de tous ceux qu'il tue,

qu'il frappe et qu'il chasse en foule devant lui, il n'en voit aucun le regarder en face.

De même que le tigre en présence d'un troupeau sans défense, dans les champs hyrcaniens ou sur les bords du Gange, ou comme le loup qui attaque les chèvres et les agneaux sur la montagne que soulève Typhée, le cruel païen poursuivait, je ne dirai pas des escadrons, je ne dirai pas des phalanges, mais une vile populace digne de mourir avant de naître.

Il n'en trouve pas un, parmi tous ceux qu'il taille, qu'il transperce ou qu'il fauche, dont il puisse voir la figure. Le long de cette rue si populeuse et si garnie qui s'en va droit au pont-Saint-Michel, le féroce et terrible Rodomont court, faisant tournoyer son épée sanglante. Il frappe également le valet et le maître, et n'épargne pas plus le juste que le pécheur.

La religion ne protège pas le prêtre ; l'innocence ne sert de rien au petit enfant ; les femmes et les damoiselles montrent en vain leur regard doux et limpide, leurs joues tendres et vermeilles. Le vieillard lui-même est poursuivi et frappé. Le Sarrasin déploie, en cette occasion, plus de cruauté que de valeur, car il ne considère ni le sexe, ni la condition, ni l'âge.

Mais le sang humain ne suffit plus à assouvir la colère de l'impitoyable roi, du plus impitoyable des mortels. Sa rage se tourne contre les édifices ; il incendie les maisons et les temples profanés. À cette époque, presque toutes les maisons, à ce qu'on rapporte, étaient en bois, et cela peut se croire facilement, puisque aujourd'hui même, à Paris, six sur dix le sont encore.

Il semble même que le feu, quelque ardent qu'il soit, ne puisse satisfaire une si grande haine. Il saisit dans ses puissantes mains tout ce qui est à sa portée, et à chaque secousse un toit s'écroule. Vous pouvez croire, seigneur, que jamais vous n'avez vu à Padoue de bombe assez grosse pour faire tomber autant de murs que le roi d'Alger en jette à terre d'une seule secousse.

Si, pendant que le maudit produisait avec le fer et le feu un tel ravage à l'intérieur de la ville, Agramant avait pu la réduire au-dehors, elle était complètement perdue dans cette journée. Mais il

n'en eut pas le temps, attaqué qu'il fut sur ses derrières par le paladin qui ramenait les troupes d'Angleterre, sous la conduite du Silence et de l'archange.

Dieu voulut qu'au moment même où Rodomont pénétrait dans la ville et y allumait un si vaste incendie, Renaud, la fleur de la maison de Clermont, arrivât sous les remparts, suivi de l'armée anglaise. Il avait jeté un pont à trois lieues au-dessus de Paris et pris, à main gauche, des chemins détournés, afin de n'être point gêné par le fleuve dans son attaque contre les barbares.

Il avait choisi six mille archers à pied, sous la bannière illustre d'Odoard, et deux mille cavaliers, les plus légèrement montés, sous la conduite du vaillant Ariman, et les avait envoyés, par les chemins qui conduisent directement aux côtes de Picardie, en leur recommandant d'entrer dans Paris par les portes Saint-Martin et Saint-Denis.

Il fit diriger par la même route les chariots et les autres bagages embarrassants. Quant à lui, avec le reste de ses gens, il contourna la ville plus en amont. Il avait avec lui des bateaux et des ponts pour traverser la Seine qu'on ne peut facilement passer à gué. Après que tout le monde l'eut franchie et qu'on eut rompu les ponts, il rangea en bataille les Anglais et les Écossais.

Mais auparavant, Renaud ayant réuni autour de lui les barons et les capitaines sur un point élevé de la rive, de façon que tous pussent le voir et l'entendre, leur dit : « Seigneurs, vous devez rendre grâces à Dieu qui vous a conduits jusqu'ici, pour que vous acquériez, au prix d'une courte fatigue, une gloire plus éclatante que celle d'aucun autre peuple.

» Si vous faites lever le siège de Paris, vous aurez délivré deux princes : votre roi, dont vous êtes tenus de défendre la liberté et la vie, et un empereur des plus glorieux parmi ceux qui aient jamais tenu une cour au monde. Avec eux, vous délivrerez d'autres rois, des ducs, des marquis, des seigneurs et des chevaliers d'une foule de pays.

» De sorte qu'en sauvant une ville, vous n'aurez pas seulement pour obligés les Parisiens, qui souffrent beaucoup moins de leurs

propres malheurs que de voir exposés au même danger qu'eux leurs femmes, leurs enfants, et les vierges saintes enfermées dans les couvents et qu'aujourd'hui leurs vœux ne peuvent préserver ;

» En sauvant, dis-je, cette cité, vous obligerez non seulement les Parisiens, mais tous les pays de cette région. Je ne parle pas seulement des peuples voisins, car il n'y a pas une nation dans toute la chrétienté qui n'ait dans cette ville quelques-uns de ses citoyens. De sorte que votre victoire ne vous aura pas seulement acquis la reconnaissance de la France.

» Si, dans l'antiquité, on discernait une couronne à quiconque sauvait la vie d'un citoyen, de quelle récompense ne serez-vous pas dignes, vous qui en aurez sauvé une multitude infinie ? Mais si une entreprise si sainte et si honorable venait à échouer par l'effet de l'envie ou de la lâcheté, croyez-m'en, une fois ces remparts tombés, ni l'Italie ni l'Allemagne ne seraient plus en sûreté,

» Non plus qu'aucun des lieux où l'on adore celui qui voulut mourir pour nous sur la croix. Ne croyez pas que vous-mêmes resteriez longtemps sans être attaqués par les Maures, et que votre royaume serait suffisamment protégé par la mer. Si jadis on les a vus traverser d'autres fois le détroit de Gibraltar, et laisser les colonnes d'Hercule pour porter la dévastation dans vos îles, que ne feraient-ils pas aujourd'hui, une fois maîtres de nos pays ?

» Et quand bien même l'honneur et l'intérêt ne vous pousseraient pas à cette entreprise, un commun devoir commande de se secourir les uns les autres, tous ceux qui combattent pour une même Église. Que je ne vous livre pas les ennemis en déroute, et cela sans grand effort, aucun de vous ne doit montrer à cet égard de la crainte, car ils me font tous l'effet d'une multitude sans expérience, sans force, sans courage et sans armes. »

Par ces paroles et des raisonnements encore meilleurs, par son langage énergique et sa voix entraînante, Renaud parvint à porter au comble l'ardeur de ces magnanimes barons et de cette belliqueuse armée. Comme dit le proverbe, il donna de l'éperon au coursier qui courait déjà avec rapidité. Son discours terminé, il fit avancer tout doucement ses troupes sous leurs bannières respectives.

Évitant tout bruit, toute rumeur, il fait avancer son armée divisée en trois corps. À Zerbin, qui marche le long du fleuve, il réserve l'honneur d'attaquer le premier les barbares. Il range en arrière les Irlandais dans la plaine. Les cavaliers et les fantassins d'Angleterre, sous les ordres du duc de Lancastre, sont au centre.

Après les avoir tous placés dans la position qu'ils doivent occuper, le paladin chevauche le long de la rive et passe devant avec le brave duc Zerbin et son corps d'armée. Il marche jusqu'à ce qu'il arrive à l'endroit où le roi d'Oran, le roi Sobrin et leurs autres compagnons d'armes gardaient de ce côté la plaine, ayant l'armée d'Espagne à un mille derrière eux.

L'armée chrétienne, qui avait marché avec tant d'ordre et de calme tant qu'elle avait été guidée par le Silence et l'archange, ne put se contenir plus longtemps. À peine eut-elle vu les ennemis, qu'elle poussa un cri immense, et que les trompettes firent retentir l'air de leur son aigu. L'éclatante rumeur montant jusqu'au ciel, s'en alla glacer les os des Sarrasins.

Renaud pousse son destrier en avant de tous les autres et met la lance en arrêt. Il dépasse les Écossais de toute la portée d'un trait, tellement il lui tarde de frapper. De même que parfois un coup de vent arrive, traînant après lui une horrible tempête, ainsi en avant des escadrons, le vaillant chevalier s'en venait éperonnant son coursier Bayard.

À la vue du paladin de France, les Maures donnent des signes d'une véritable angoisse. On voit la lance leur trembler à tous dans la main ; leurs pieds tremblent dans les étriers, et leurs cuisses dans les arçons. Seul le roi Fulian, qui ne sait pas que celui qui s'avance est Renaud, ne change pas de visage. Ne pensant pas trouver si rude résistance, il lance son destrier au galop à la rencontre du chevalier.

Avant de partir, il assure sa lance, rassemble toutes ses forces, puis il excite son destrier des deux éperons à la fois et lui abandonne les rênes. De son côté, le fils d'Aymon, ou plutôt le fils de Mars, déploie sa valeur habituelle, et se montre digne du grand renom que lui ont acquis dans les joutes sa grâce et son habileté.

Les coups furent de part et d'autre résolument portés, et les deux

fers frappèrent la tête ; mais ils différèrent en force et en résultat, car l'un des deux chevaliers poursuivit sa course, tandis que l'autre restait mort. Il faut, pour prouver sa valeur, autre chose que mettre avec grâce la lance en arrêt ; il faut aussi que la fortune soit favorable ; sans elle le courage suffit rarement, ou presque jamais.

Le paladin assure de nouveau sa bonne lance, et se précipite vers le roi d'Oran dont le courage est aussi mesquin que sa stature est colossale. Renaud se prépare à lui porter un de ces coups dont il est fait mention, mais il l'atteignit seulement au bas de l'écu. À qui voudrait l'en blâmer, je donnerai pour excuse qu'il ne pouvait atteindre plus haut.

Bien qu'il soit recouvert d'acier, l'écu n'empêche pas la lance de pénétrer d'une palme dans le corps du roi, dont l'âme vile et lâche s'échappe par une grande blessure qu'il a reçue dans le ventre. Son coursier, qui se croyait condamné à porter longtemps encore une si énorme charge, rend en lui-même grâce à Renaud de ce que, par cette rencontre, il lui a épargné une plus longue fatigue.

Sa lance rompue, Renaud fait tourner son destrier avec tant de légèreté, qu'il semble que celui-ci ait des ailes, et se précipite impétueusement là où il voit la foule plus épaisse. Il s'escrime si bien avec Flamberge toute rouge de sang, que les armes qu'elle touche semblent être de verre fragile. Son tranchant, sans être arrêté par la trempe du fer, pénètre jusqu'à la chair vive.

L'épée tranchante ne rencontre que peu d'armures en fer trempé ; mais le plus souvent des boucliers en cuir ou en bois, et des pourpoints usés en drap roulé. Aussi Renaud abat, transperce, déchire, pourfend tous ceux qu'il atteint. Ils ne résistent pas plus à son épée que l'herbe ne résiste à la faux, ou le blé à la tempête.

La première troupe était déjà mise en déroute, quand Zerbin arriva avec l'avant-garde. Le chevalier, la lance en arrêt, accourait à la tête de ses soldats qui suivaient son pennon avec non moins d'ardeur. On aurait dit des loups et des lions prêts à se jeter sur des chèvres ou des moutons.

Dès qu'on fut près de l'ennemi, chaque cavalier fit sentir en même temps l'éperon à son cheval, et en un instant fut franchie la petite

distance, le faible intervalle qui existait entre l'une et l'autre armée. On ne vit jamais une plus étrange mêlée ; les Écossais seuls frappaient, tandis que les Sarrasins se laissaient massacrer, comme s'ils eussent été conduits là seulement pour mourir.

Chaque païen semblait plus froid que glace, et chaque Écossais plus ardent que flamme. Les Maures s'imaginaient que chaque chrétien devait avoir le bras de Renaud. Ce voyant, Sobrin fit avancer en toute hâte ses bataillons, sans attendre d'y être invité par un héraut. Sa troupe était la meilleure de l'armée ennemie ; non seulement elle était la mieux commandée, mais la mieux armée et la plus aguerrie.

Elle était composée des soldats les moins mauvais d'Afrique, bien qu'elle ne valût pas encore grand-chose. Dardinel suivait immédiatement avec sa division mal armée et incapable de se battre convenablement. Lui-même avait sur la tête un casque étincelant, et était entièrement couvert de plastrons et de cottes de mailles. La quatrième division, avec laquelle Isolier le suivait, était, je crois, meilleure.

Pendant Trason, le brave duc de Marr, heureux de se trouver dans une telle entreprise, donne le signal à ses cavaliers, et les convie à conquérir à sa suite une gloire éclatante, dès qu'il a vu Isolier et les soldats de Navarre entrer dans la mêlée. Derrière lui, Ariodant, qui vient d'être fait duc d'Albanie, conduit sa troupe au combat.

La rumeur éclatante des trompettes sonores, des timbales et des instruments barbares, jointe au bruit continu des arcs, des frondes, des machines, des roues des chars ; les cris, les gémissements, les lamentations dont il semble que le ciel tout entier retentisse, forment un tumulte effroyable, pareil à celui dont le Nil, près de ses chutes, assourdit les habitants voisins des rives.

Une ombre épaisse, produite par les flèches lancées des deux côtés, obscurcit le ciel ; l'haleine des combattants, la fumée, la sueur, la poussière font dans l'air comme un nuage sombre. Les deux armées se portent tantôt ici, tantôt là ; les uns poursuivent, les autres fuient ; vous verriez souvent le guerrier tomber mort sur l'ennemi qu'il vient de tuer.

Quand une troupe est fatiguée, une autre s'avance aussitôt ; de part et d'autre, le nombre des combattants augmente. Là sont les cavaliers, ici les fantassins. La terre sur laquelle se livre cet assaut est rouge ; l'herbe, auparavant verte, s'est recouverte d'un manteau de sang, et là où s'épanouissaient les fleurs jaunes ou d'azur, gisent les cadavres des hommes et des chevaux.

Zerbin se signale par les plus admirables prouesses qu'ait jamais faites garçon de son âge ; il taille, tue et détruit les païens, qui tombent en foule autour de lui comme la pluie. Ariodant donne de grandes preuves de courage en présence de ses nouveaux sujets, et remplit de terreur et d'admiration les gens de Navarre et de Castille.

Chelinde et Mosco, tous deux bâtards de feu Calabrun, roi d'Aragon, et Calamidor de Barcelone, réputés parmi les plus vaillants, avaient laissé derrière eux leurs étendards ; croyant acquérir une facile gloire en tuant Zerbin, ils avaient fondu sur lui et avaient blessé son destrier au flanc.

Le destrier transpercé de trois coups de lance tombe mort ; mais le brave Zerbin est aussitôt sur pied et se précipite, pour venger son cheval, vers ceux qui le lui ont tué.

Il rejoint tout d'abord Mosco, qui est le plus près de lui et qui croit le faire prisonnier ; il le frappe d'un coup de pointe, lui transperce le flanc, et le jette hors de selle, pâle et glacé.

Chelinde, voyant que son frère lui est ravi, accourt plein de fureur sur Zerbin, espérant le renverser sous le choc ; mais celui-ci saisit le coursier par le frein, et le renverse à terre, d'où il ne se relève pas ; il ne mangera plus désormais ni avoine ni foin. Zerbin a frappé si fort que, du même coup de taille, il a occis le cheval et le maître.

Calamidor, effrayé de ce qu'il vient de voir, tourne bride pour fuir en toute hâte ; mais Zerbin lui porte un coup par-derrière, en disant : « Traître ; attends, attends ! » Le coup ne porte pas aussi loin que Zerbin l'espérait à cause de la distance. Il ne peut atteindre le cavalier, mais il frappe le destrier sur la croupe, et le jette à terre.

Son maître abandonne le cheval, et cherche à s'échapper en se traînant sur les pieds et sur les mains ; mais cela lui réussit peu. Le duc de Trason passe par hasard sur lui et l'écrase sous le poids.

Ariodant et Lurcanio accourent à l'endroit où Zerbin est entouré d'une foule d'ennemis. Ils amènent avec eux d'autres chevaliers qui prêtent leur aide à Zerbin, jusqu'à ce qu'il ait pu remonter à cheval.

Ariodant faisait tournoyer son glaive, et Artalique et Margan s'en aperçurent trop bien. Étéarque et Casimir sentirent encore davantage la puissance de son bras. Les deux premiers s'enfuirent blessés ; les deux autres restèrent morts sur place.

Lurcanio montre sa force ; il frappe, heurte, renverse et tue.

Ne croyez pas, seigneur, que dans la plaine le combat soit moins acharné que près du fleuve, ni que l'armée conduite par le brave duc de Lancastre reste en arrière. Ses troupes attaquent les Espagnols, et de part et d'autre la lutte est pareille ; fantassins, cavaliers et capitaines savent des deux côtés se servir de leurs mains.

En première ligne viennent Oldrade et Fiéramont ; l'un est duc de Glocester, l'autre duc d'York. Avec eux est Richard, comte de Warwick, et l'audacieux Henri, duc de Clarence. Ils ont pour adversaires Mataliste, Follicon, Baricondo et leur suite. Le premier possède Almería, le second tient Grenade, et Baricondo est maître de Majorque.

Le combat opiniâtre présenta longtemps des chances égales, et l'on n'aurait pu y discerner le moindre avantage d'un côté ou d'autre. On voyait les deux armées avancer et reculer comme les moissons à la brise de mai, ou comme les vagues mobiles qui vont et viennent sur le rivage, sans suivre une même direction. Puis, après s'être quelque temps réjouie de ce jeu sanglant, la Fortune redevint à la fin contraire aux Maures.

Le duc de Glocester fait vider les arçons à Mataliste ; en même temps, Fiéramont renverse Follicon après l'avoir blessé à l'épaule droite ; les deux païens sont faits prisonniers des Anglais. De son côté, Baricondo est tué de la main du duc de Clarence.

Les païens en conçoivent tant d'épouvante et les fidèles tant d'ardeur, que les premiers ne songent qu'à battre en retraite et à fuir en désordre, tandis que les autres gagnent toujours du terrain et ne pensent qu'à tuer et à poursuivre les ennemis. S'il ne leur était pas venu du secours, les Sarrasins auraient été anéantis sur ce point.

Mais Ferragus qui, jusque-là ne s'était pas trop écarté du roi Marsile, voyant fuir les bannières, et l'armée sarrasine à moitié détruite, éperonne son cheval et le pousse à l'endroit où la bataille était le plus acharnée. Il arrive juste à temps pour voir tomber de son destrier, avec la tête fendue, Olympe de la Serre.

C'était un jouvenceau qui, par les doux sons de sa lyre à deux cornes, se faisait fort d'attendrir les cœurs, fussent-ils plus durs que la pierre. Heureux s'il avait su se contenter d'un tel pouvoir, et s'il avait eu en horreur, les boucliers, les arcs, les flèches, les cimenterres et les lances qui le firent mourir si jeune sur la terre de France !

Quand Ferragus le voit tomber, lui qui l'aimait et qui le tenait en grande estime, il ressent de sa perte plus de douleur que de celle de mille autres tués avant lui. Il frappe son meurtrier avec une telle force, qu'il le partage en deux depuis la cime du casque, lui fend le front, les yeux, la figure, jusqu'au milieu de la poitrine, et le jette mort à terre.

Il ne s'arrête pas là ; il brandit son épée en cercle, rompt les casques, brise les cottes de mailles ; marque celui-ci au front, cet autre à la joue ; coupe à l'un la tête, à l'autre le bras ; il répand tant de sang, il tue tant de monde, que la bataille est suspendue en cet endroit, et que la vile multitude épouvantée fuit sans ordre, massacrée et rompue.

Le roi Agramant, désireux de faire preuve de vaillance et de prendre part au carnage, se jette dans la mêlée. Il a près de lui Balivers, Farulant, Prusion, Soridan et Bambirague. Puis vient une multitude de guerriers sans nom, qui feront en ce jour un lac de leur sang répandu. On compterait plus facilement chaque feuille qui tombe quand l'automne dépouille les arbres.

Agramant ayant fait venir des remparts un grand nombre de cavaliers et de fantassins, les envoie en toute hâte, sous les ordres du roi de Fez, sur les derrières de l'armée, pour s'opposer aux gens d'Irlande dont on voyait les bataillons accourir tumultueusement dans le but d'occuper les logements des Sarrasins.

Le roi de Fez exécute promptement cet ordre, car tout retard aurait été funeste. Pendant ce temps, le roi Agramant rassemble le reste de

ses troupes et les entraîne à la bataille. Il se dirige vers le fleuve, car il lui semble qu'en cet endroit on a besoin de sa présence, un messager du roi Sobrin étant venu demander du secours.

Il conduisait, réunie en une seule troupe, plus de la moitié de son armée. À la seule rumeur produite par cette masse, les Écossais sont terrifiés, et leur frayeur est telle, qu'ils n'écourent plus la voix de l'honneur et rompent leurs rangs. Zerbin, Lurcanio et Ariodant, restent seuls au milieu de la débâcle pour arrêter l'attaque furieuse des ennemis. Zerbin, qui était à pied, y eût probablement péri, si le brave Renaud ne s'en était aperçu à temps.

Le paladin combattait d'un autre côté, et avait vu fuir devant lui plus de cent bannières. Dès que lui parvient la fâcheuse nouvelle du grand péril que courait Zerbin, démonté et abandonné par les siens au milieu des gens de Cyrène, il fait faire volte face à son cheval, et il se dirige rapidement vers l'endroit où il aperçoit les fuyards.

Il arrive à l'endroit où il voit les Écossais revenir en fuyant ; il leur crie : « Où allez-vous ? Êtes-vous donc assez lâches pour laisser le champ de bataille à une si vile canaille ? Où sont les dépouilles dont je croyais que vous deviez orner vos églises ? Quelle gloire, quels éloges pensez-vous mériter en abandonnant le fils de votre roi seul et à pied ? »

Il prend des mains de son écuyer une énorme lance, et voyant non loin de là Prusion, roi d'Alfarache, il fond sur lui, lui fait vider les arçons et le jette mort sur la plaine. Il couche à terre Agricalte et Bambirague ; puis il blesse grièvement Soridan ; et il l'aurait occis comme les autres, si sa lance avait été plus forte.

Il saisit Flamberge, sa lance s'étant rompue. Il en frappe Serpentin, le chevalier aux étoiles, dont les armes étaient enchantées ; néanmoins le coup l'envoie évanoui hors de selle. C'est ainsi que Renaud fait une place belle et spacieuse autour du prince d'Écosse, ce qui permet à ce dernier de saisir au passage un destrier dont la selle est vide, et d'y monter.

Il était temps, et s'il avait un peu plus tardé, il n'aurait probablement pas pu le faire, car Agramant, Dardinel, Sobrin et le roi Balastro arrivaient tous à la fois. Mais Zerbin, qui a pu se mettre

auparavant en selle, fait tournoyer son glaive, envoyant tantôt celui-ci, tantôt celui-là porter en enfer des nouvelles des vivants.

Le brave Renaud, qui s'attaquait toujours de préférence aux plus redoutables, dirige son épée contre le roi Agramant, qui lui paraît beaucoup trop vaillant et hardi — il faisait, en effet, plus de besogne à lui seul que mille autres guerriers — et se précipite sur lui avec Bayard. Il le frappe et le heurte tout à la fois en plein flanc, et le renverse ainsi que son destrier.

Pendant qu'en dehors des murs, la haine, la rage, la fureur poussent les deux armées à s'exterminer dans une si cruelle bataille, Rodomont, dans Paris, égorge la population et brûle les palais et les temples sacrés. Charles, qui combat sur un autre point, ne voit rien de cela et n'en entend point parler. Il est occupé à recevoir dans la ville Odoard et Ariman avec leurs troupes de Bretagne.

Lorsque arrive près de lui un écuyer, la pâleur au visage, et qui peut à peine tirer un souffle de sa poitrine : « Hélas ! seigneur, hélas ! — répète-t-il plusieurs fois, avant de pouvoir dire autre chose —, aujourd'hui l'empire romain descend dans la tombe ; le Christ a abandonné aujourd'hui son peuple ; un démon est tombé du ciel pour rendre cette-cité à jamais inhabitable.

» Satan, — ce ne peut être un autre que lui —, ruine et détruit la malheureuse cité. Tourne-toi et regarde les tourbillons de fumée produits par la flamme dévastatrice. Écoute la plainte qui retentit jusqu'au ciel et vient confirmer ce que te dit ton serviteur. C'est un seul homme qui, par le fer et le feu, saccage ta belle ville ; et devant lui chacun prend la fuite. »

Comme celui qui commence par entendre le tumulte et le battement répété du tocsin, puis aperçoit près de lui, et le touchant presque, l'incendie que chacun connaissait déjà, tel est le roi Charles en apprenant cette nouvelle calamité, et en en recevant de ses propres yeux la confirmation. Il dirige sur-le-champ le gros de ses meilleures troupes vers l'endroit où il entend les cris et la grande rumeur.

Charles appelle à lui le plus qu'il peut de ses paladins et de ses meilleurs guerriers, et fait porter sa bannière vers la place où le païen s'est retiré. Il entend la clameur ; il voit les horribles traces de sa

cruauté ; il voit des membres humains épars de tous côtés. Mais en voilà assez pour le moment ; que celui qui volontiers écoute cette belle histoire revienne une autre fois.

Chant XVII

ARGUMENT. — Charles exhorte ses paladins, et attaque avec eux les ennemis. — Griffon, Origile et Martan arrivent à Damas, à la fête donnée par Norandin. Griffon est vainqueur du tournoi ; Martan y montre une grande couardise, mais il usurpe l'honneur de la victoire, tandis que Griffon ne reçoit que honte et outrages.

Quand nos péchés ont dépassé la mesure du pardon, Dieu, pour prouver que sa justice égale sa miséricorde, confie souvent le pouvoir souverain à des tyrans atroces, à des monstres. Il leur donne la force et le génie du mal. C'est pour cela qu'il mit au monde Marius, Sylla, les deux Néron, Caïus Caligula le Furieux ;

Domitien et le dernier Antonin ; qu'il tira Maximin de la plèbe immonde et basse, et l'éleva à l'empire ; qu'il fit naître à Thèbes Créonte, et donna au peuple d'Agylla Mézence, qui engraisa les sillons de sang humain ; c'est pour cela que, dans des temps moins reculés, il permit que l'Italie devînt la proie des Huns, des Lombards et des Goths.

Que dirai-je d'Attila ? que dirai-je de l'inique Ezzelin da Romano, et de cent autres que Dieu, après de longs siècles de crimes, envoya pour nous punir et nous opprimer ? Et ce n'est pas seulement dans les temps antiques que nous avons de tels exemples ; nous en faisons de nos jours une claire expérience, nous qui, troupeaux inutiles et coupables dès le berceau, avons été donnés en garde aux loups enragés.

Comme si leur faim était trop vite apaisée, et que leur ventre ne pût contenir tant de chair, ceux-ci ont appelé des bois ultramontains

d'autres loups plus affamés, pour achever de nous dévorer. Les ossements sans sépulture de Trasimène, de Cannes, de Trebia, paraissent peu de chose auprès de ceux qui engraisent les rives et les champs de l'Adda, de la Mella, du Ronco et du Taro.

Dieu permet que nous soyons châtiés aujourd'hui par des peuples plus coupables que nous peut-être, de nos méfaits, de nos erreurs, de nos vices multipliés à l'infini. Un temps viendra où nous irons à notre tour ravager leurs territoires, si jamais nous devenons meilleurs, et si leurs crimes en arrivent à exciter l'indignation de l'éternelle Bonté.

Elles devaient sans doute avoir troublé la sérénité de Dieu, ces contrées que les Turcs et les Maures couvraient alors de viols, de meurtres, de rapines et de honte. Mais tous ces maux furent encore aggravés par la fureur de Rodomont. J'ai dit que Charles, dès qu'il eut reçu la nouvelle des ravages causés par lui, était accouru pour l'arrêter.

Il voit les malheureux coupés par morceaux joncher les rues ; les palais brûlés, les temples ruinés, une grande partie de la ville détruite. Jamais on ne vit de si cruels exemples de désolation : « Où fuyez-vous, foule épouvantée ? N'en est-il point parmi vous qui ose contempler sa ruine, et qui ne comprenne qu'il ne vous restera plus de refuge, si vous abandonnez si lâchement cette cité ?

» Donc, un homme seul, enfermé dans votre ville dont la ceinture de murailles l'empêche de fuir, pourra se retirer sans la moindre égratignure, après vous avoir tous tués ? » Ainsi disait Charles, qui, enflammé de colère, ne pouvait supporter une telle honte. Il arrive enfin devant la grande cour du palais, où il voit le païen massacrer son peuple.

Là s'était retirée une grande partie de la population espérant y trouver du secours, car le palais était entouré de fortes murailles et approvisionné de munitions pour une longue défense. Rodomont, fou d'orgueil et de colère, s'était emparé à lui seul de toute la place. Dans son mépris de tels adversaires, il fait d'une main tourner son épée, et de l'autre, il lance la flamme.

Il frappe les portes élevées et superbes de la royale demeure, et les

fait résonner sous ses coups. La foule qui s'y est réfugiée et se croit déjà morte, fait pleuvoir sur lui du haut des remparts les créneaux et les pans de murs. Personne ne regarde à détruire ce beau palais, et les morceaux de bois, les pierres, les tables en marbre, les colonnes et les poutres dorées, qui ont coûté si cher à leurs pères et à leurs ancêtres, tombent tous à la fois.

Le roi d'Alger se tient sur la porte, étincelant sous le clair acier qui lui recouvre la tête et le buste, Ainsi le serpent sorti des ténèbres après avoir dépouillé sa vieille peau, et fier de sa nouvelle écaille, se sent redevenu jeune et plus vigoureux que jamais. Il fait vibrer son triple dard, le feu brille dans ses yeux, et, partout où il passe tous les autres animaux lui font place.

Les rochers, les créneaux, les poutres, les flèches, les arbalètes, et tous les autres objets qui tombent sur le Sarrasin, ne peuvent ralentir sa main sanguinaire, qui ne cesse de secouer, de tailler, de mettre en pièces la grande porte. Il y fait une telle ouverture, qu'on peut facilement voir au travers que la cour est pleine de gens dont le visage est empreint des couleurs de la mort.

On entend retentir, sous les voûtes élevées et spacieuses, les cris et les lamentations des femmes qui se frappent le sein et courent à travers le palais, pâles et gémissantes ; elles embrassent le seuil des appartements et les lits nuptiaux qu'elles devront bientôt abandonner aux barbares. C'est dans ce péril extrême qu'arrive le roi suivi de ses barons.

Charles se tourne vers ces mains robustes qu'il trouvait jadis promptes aux gigantesques travaux : « N'êtes-vous pas, — dit-il —, les mêmes qui combattîtes avec moi contre Agolant dans Apremont ? Vos forces sont-elles maintenant si épuisées que vous qui lui avez arraché la vie ainsi qu'à Trojan, à Almonte et à cent mille autres vous deviez redouter aujourd'hui un homme seul, un guerrier de ce sang, de cette race méprisable ?

» Serais-je condamné à voir aujourd'hui en vous moins de courage que je vous en ai vu autrefois ? Montrez à ce chien votre valeur, à ce chien qui dévore les hommes. Un cœur magnanime méprise la mort ; il lui importe peu qu'elle soit tardive ou prompte

pourvu qu'elle soit glorieuse. Mais je ne puis rien craindre avec vous qui m'avez toujours rendu victorieux »

À ces mots, il baisse sa lance et pousse son destrier droit au Sarrasin.

En même temps le paladin Ogier, Naymes, Olivier, Avin, Avolio, Othon et Bérenger, qu'on ne peut jamais voir l'un sans l'autre, se précipitent tous ensemble sur Rodomont et le frappent à la poitrine, au flanc, au visage.

Mais pour Dieu, Seigneur, suspendons le récit de ces colères et laissons ces chants de mort. C'est assez parlé, pour le moment, du Sarrasin non moins cruel que redoutable. Il est temps de revenir à Griffon, que j'ai laissé arrivant aux portes de Damas avec la perfide Origile et celui qui, loin d'être son frère, s'était rendu complice de son adultère.

Parmi les plus riches cités du Levant, les plus peuplées et les mieux bâties, on cite Damas, qui s'élève à sept journées de Jérusalem, au sein d'une plaine fertile, abondante, et non moins agréable l'hiver que l'été. Une montagne voisine lui dérobe les premiers rayons de l'aurore naissante.

Deux fleuves aux eaux de cristal traversent la ville, arrosant de leurs canaux multipliés un nombre infini de jardins toujours pleins de fleurs et de verdure. On prétend aussi que les eaux de senteur y sont assez abondantes pour faire tourner des moulins, et que celui qui se promène dans les rues sent l'odeur des parfums s'échapper de toutes les maisons.

La rue principale est entièrement recouverte de tapis aux couleurs variées et éclatantes ; le pavé est jonché d'herbes odoriférantes, et les murs des maisons disparaissent sous un vert feuillage. Chaque porte, chaque fenêtre est ornée de fines draperies, mais plus encore de belles dames aux robes somptueuses et chargées de pierreries.

Dans l'intérieur des portes, le peuple se livre en beaucoup d'endroits à des danses joyeuses, et de beaux chevaux richement caparaçonnés caracolent de leur mieux par les rues. Mais ce qui était le plus beau à voir, c'était le riche cortège des seigneurs, des barons et des vassaux couverts de tout ce que l'Inde et les pays lointains

d'Érythrée peuvent fournir de perles, d'or et de pierreries.

Griffon et ses compagnons s'en venaient lentement, admirant de çà de là, lorsqu'un chevalier les arrêta et les fit monter dans son palais, où, avec la courtoisie en usage à cette époque, il ne les laissa manquer de rien. À peine entrés, il leur fit apprêter un bain, puis d'un air gracieux il les invita à s'asseoir à une table somptueuse.

Et il leur raconta comment Norandin roi de Damas et de toute la Syrie avait invité tous ceux qui, dans le pays et à l'étranger, avaient rang de chevalerie, à venir prendre part aux joutes ; lesquelles devaient avoir lieu le lendemain matin sur la place publique. Il ajouta que s'ils avaient autant de valeur que l'annonçait leur fière prestance, ils pourraient en donner la preuve sans aller plus loin.

Bien que Griffon ne fût pas venu pour cela, il accepta l'invitation ; il ne refusait jamais, quand il en avait l'occasion, de montrer son courage. Il interrogea son hôte sur le motif de cette fête. Il lui demanda si c'était une solennité qu'on renouvelait chaque année, ou bien une nouvelle idée du roi pour éprouver la valeur de ses sujets.

Le chevalier répondit : « La belle fête se reproduira désormais toutes les quatre lunes. Celle-ci est la première de toutes, et jamais on n'en a encore donné de semblable. Elle est fondée en mémoire de la délivrance de notre roi, dont la vie fut miraculeusement sauvée en un pareil jour, après quatre mois passés dans les angoisses et les pleurs, et la mort devant les yeux.

» Mais pour vous raconter plus à fond cette histoire, je vous dirai que notre roi, qui s'appelle Norandin, avait, depuis de longues années, le cœur enflammé pour la charmante fille du roi de Chypre, qui surpasse toute autre belle. Ayant fini par l'obtenir pour femme, il s'en revenait avec elle, en compagnie de dames et de chevaliers, et se dirigeait droit vers la Syrie.

» Nous étions déjà loin du port, voguant à pleines voiles sur l'orageuse mer des Carpathes, lorsque nous fûmes assaillis par une si horrible tempête qu'elle épouvanta notre vieux pilote lui-même. Trois jours et trois nuits nous errâmes sur les ondes menaçantes, poussés de côté et d'autre. Nous abordâmes enfin, harassés de fatigue et les vêtements trempés d'eau, sur une terre aux rives fraîches, aux

collines ombreuses et verdoyantes.

» Tout joyeux, nous fîmes déployer les tentes et les courtines entre les arbres ; on apprêta les feux et les cuisines, et des tapis nous servirent de tables. Pendant ce temps, le roi parcourait les vallées voisines et fouillait les parties les plus secrètes du bois pour voir s'il ne trouverait pas quelques chèvres, quelques daims ou quelques cerfs. Deux serviteurs le suivaient, portant son arc.

» Pendant que, heureux de nous reposer, nous attendions que notre seigneur revînt de la chasse, nous vîmes venir à nous, accourant le long du rivage, l'Ogre, ce terrible monstre. Dieu vous garde, seigneur, de voir jamais de vos yeux la face horrible de l'Ogre ! Il vaut mieux le connaître par ouï-dire que s'en approcher de façon à le voir.

» Rien ne peut lui être comparé, tellement il est long, tellement sa grandeur est démesurée. À la place d'yeux, il a sous le front deux excroissances d'os, semblables à des champignons pour la couleur. Il venait vers nous, comme je vous dis, le long du rivage, et il semblait que c'était une petite montagne qui se mouvait. Il montrait hors de sa gueule deux défenses comme celles du porc ; il avait le museau allongé et le sein plein de bave et de saleté.

» Il vint en courant, tenant son museau comme le chien braque quand il suit une piste. À cette vue, nous nous enfûmes tous, éperdus, là où nous chassait la peur. Il nous servait de peu qu'il fût aveugle, car, en flairant le sol, il semblait mieux guidé par son odorat que s'il avait vu le jour. Il eût fallu des ailes pour fuir.

» Nous courions de çà, de là ; mais en vain nous essayions de le fuir, il était plus rapide que le vent d'autan. De quarante personnes, à peine dix se sauvèrent à la nage sur le navire. Le monstre aveugle, après avoir saisi les autres, les mit en paquet, les uns sous son bras, les autres sur sa poitrine ; il en remplit également une vaste gibecière qui lui pendait au flanc, comme à un berger.

» Puis il nous emporta dans sa tanière creusée au milieu d'un écueil sur le rivage, et qui était en marbre aussi blanc qu'une feuille de papier sur laquelle il n'y aurait encore rien d'écrit. Là habitait avec lui une matrone au visage accablé de douleur et de deuil. Elle

était entourée de dames et de damoiselles de tout âge, de toute condition, les unes laides, les autres belles.

» Tout auprès était une grotte non moins vaste, où l'Ogre renfermait ses troupeaux. Il en avait tellement qu'on ne pouvait les compter. Il les conduisait au pâturage été comme hiver, les sortant et les enfermant lui-même à des heures fixes. Il les avait plutôt comme passe-temps que pour son usage.

» La chair humaine lui semblait meilleure. Il nous le fit bien voir : à peine arrivé dans son antre, il mangea trois d'entre nous, ou plutôt il les engloutit tout vivants. Puis il alla vers la seconde grotte, souleva un grand rocher, en fit sortir le troupeau, à la place duquel il nous enferma, et partit pour le mener selon son habitude au pâturage, en jouant d'un chalumeau qu'il portait au cou.

» Pendant notre prince, de retour sur le rivage, comprend son malheur. Un profond silence règne tout autour de lui ; il retrouve les débris des tentes et des pavillons détruits, brisés en mille pièces ; il ne sait qui peut l'avoir ainsi dépouillé. Plein de crainte, il descend sur le bord de la mer, et voit ses matelots lever en toute hâte les ancres et tendre les voiles.

» Aussitôt qu'ils aperçoivent Norandin sur le rivage, ils envoient une barque pour l'emmenner. Mais le prince ayant appris comment l'Ogre était venu le voler, sans penser à autre chose, prend la résolution de le poursuivre partout où il sera. Il éprouve tant de douleur de l'enlèvement de Lucine, qu'il veut la retrouver ou mourir.

» Il se dirige en toute hâte du côté où il voit des traces fraîches sur le sable, et, poussé par sa rage amoureuse, il arrive enfin à la caverne dont je vous ai parlé et où nous attendions, dans une angoisse sans égale, le retour de l'Ogre. Au moindre bruit, il nous semblait qu'il revenait, plus affamé que jamais, pour nous dévorer.

» La fortune voulut que le roi arrivât à la demeure de l'Ogre pendant que la femme de ce dernier s'y trouvait seule sans lui. Dès qu'elle le voit : « Fuis, — lui crie-t-elle — malheur à toi si l'Ogre t'attrape. » « Qu'il m'attrape ou non, — répond-il —, qu'il me tue ou que je lui échappe, je n'en serai pas plus malheureux. Ce n'est point parce que je me suis trompé de chemin, mais parce que je désire

mourir à côté de mon épouse, que je suis venu ici. »

» Puis il lui demande des nouvelles de ceux qui ont été pris par l'Ogre sur le rivage, et avant tous les autres il s'informe de la belle Lucine, si elle est morte, ou si elle est seulement retenue captive. La femme lui parle avec humanité et le rassure. Elle lui dit que Lucine est vivante, et qu'il n'a pas à craindre de la voir mourir, car l'Ogre ne dévore jamais de femme.

» Je puis, — ajouta-t-elle — t'en servir de preuve, ainsi que toutes celles qui sont avec moi. Jamais l'Ogre ne fait de mal ni à elles ni à moi, pourvu que nous ne cherchions pas à nous échapper de cette caverne. À celles qui tentent de fuir, il se montre impitoyable, et ne les laisse plus jamais en repos. Il les enterre toutes vives, ou bien il les enchaîne, et les expose nues au soleil sur le sable.

» Lorsque aujourd'hui il a amené ici tes compagnons, il n'a point séparé les hommes des femmes, mais il les a tous enfermés pêle-mêle dans cette caverne. Il reconnaîtra bien au nez la différence des sexes. Les dames n'ont point à craindre d'être tuées ; les hommes, au contraire, peuvent s'attendre à une mort certaine ; ses dents avides en dévoreront quatre ou six par jour.

» Je n'ai pas à t'apprendre comment tu pourrais enlever ton épouse d'ici ; contente-toi de savoir que sa vie n'est pas en danger, et qu'elle partagera la bonne et la mauvaise fortune. Mais, au nom de Dieu, va-t'en, mon fils, va-t'en avant que l'Ogre ne te sente et ne te dévore. Aussitôt qu'il revient, il flaire tout autour de lui, et découvrirait jusqu'à une souris, si elle était dans la maison. »

» Le roi répondit qu'il ne voulait point partir avant d'avoir revu sa Lucine, et qu'il aimait mieux mourir près d'elle que d'en vivre séparé. Quand la femme de l'Ogre vit que tout ce qu'elle lui disait ne pouvait le détourner de son dessein, elle chercha à l'y aider, et y appliqua toute son industrie, toute son imagination.

» De tout temps on avait tué, dans la grotte, des chèvres, des agneaux et des boucs dont la femme de l'Ogre et ses compagnes faisaient leur nourriture. Plus d'une peau pendait au plafond. Elle prend la dépouille d'un bouc dont les boyaux étaient tout entourés de graisse, et dit au roi de s'en frotter de la tête aux pieds, afin que cette

odeur fit disparaître celle qu'il avait auparavant.

» Et quand il lui semble qu'il exhale suffisamment l'odeur que le bouc a l'habitude de répandre, elle le fait entrer dans la peau poilue, laquelle était assez grande pour le recouvrir tout entier. Une fois sous cet étrange déguisement, elle le fait mettre à quatre pattes, et l'entraîne à l'endroit où un rocher énorme fermait l'entrée de la caverne qui lui dérobaient le suave et doux visage de sa dame.

» Norandin obéit et se place à l'entrée de la caverne, attendant le retour du troupeau et espérant pouvoir se mêler à lui. Le soir venu, il entend le son du chalumeau avec lequel le féroce berger invitait ses troupeaux à quitter l'humide pâturage et à rentrer au bercail. Enfin il l'aperçoit qui les pousse devant lui.

» Pensez si le cœur dut lui trembler quand il entendit l'Ogre revenir, et quand il vit cette cruelle figure, répandant l'horreur, s'approcher de l'entrée de la caverne ! Mais le dévouement fut plus fort que la crainte. Jugez s'il feignait d'aimer, ou s'il aimait véritablement ! L'Ogre passe devant lui, soulève le rocher, ouvre la grotte, et Norandin entre, mêlé aux brebis et aux chèvres.

» Le troupeau rentré, l'Ogre s'approche de nous après avoir refermé la porte. Il nous flaire tous ; enfin il en choisit deux dont la chair crue est destinée à son souper. Au souvenir de ses hideuses mâchoires, je ne puis m'empêcher encore de trembler et de sentir la sueur couler sur tous mes membres. L'Ogre parti, le roi jette la peau de bouc, et vole dans les bras de sa dame.

» Au lieu de se réjouir à sa vue et de reprendre courage, Lucine en éprouve au contraire de l'ennui et du désespoir ; elle voit son époux enfermé dans un endroit où il doit trouver la mort, sans pouvoir l'empêcher de mourir elle-même. « Seigneur — lui disait-elle — dans le malheur qui t'accable, je ne ressentais pas une médiocre joie de ce que tu ne t'étais pas trouvé hier près de nous quand l'Ogre m'a conduite ici.

» Bien qu'il me fût cruel et amer de me trouver exposée à perdre la vie, ce qui est naturel à tous, je n'avais du moins qu'à pleurer sur mon triste sort. Mais maintenant, la pensée que tu dois mourir me rendra ta mort plus douloureuse que la mienne. » Elle poursuit en se

montrant plus affligée du sort de Norandin que de son propre malheur.

» C'est l'espoir de te sauver, toi et tous nos compagnons, qui m'a fait venir ici, — lui dit le roi. — Si je ne puis y parvenir, il vaut mieux que je meure aussi, car je ne puis vivre privé de ta vue, ô mon soleil ! Je pourrai m'en retourner d'ici comme j'y suis venu, et vous viendrez tous avec moi, si vous ne répugnez pas à vous imprégner, ainsi que je l'ai fait, de l'odeur d'un animal infect. »

» Puis il nous fait connaître la ruse que la femme de l'Ogre lui a suggérée à lui-même pour tromper l'odorat du monstre, et qui consiste à nous vêtir de peaux pour qu'il nous palpe impunément au sortir de la grotte. Quand chacun de nous eut bien compris, nous tuâmes autant de boucs que nous étions de prisonniers de l'un et de l'autre sexe, en ayant soin de choisir les plus fétides et les plus vieux.

» Nous nous oignîmes le corps de la graisse que nous recueillîmes autour des intestins, et nous nous revêtîmes de leurs peaux hideuses. Pendant ce temps, le jour sortit de sa demeure dorée. Dès que le premier rayon du soleil apparut dans la caverne, le pasteur revint, et, soufflant dans ses roseaux sonores, il appela ses troupeaux dans la campagne.

» Il tenait d'une main la pierre de la grotte pour que nous ne pussions pas sortir en même temps que le troupeau ; il nous saisissait au passage et ne laissait sortir que ceux auxquels il sentait de la peau ou de la laine sur le dos. Hommes et femmes, nous sortions. tous par cet étrange chemin, couverts de nos cuirs poilus. L'Ogre ne retint aucun de nous. Lucine venait la dernière, tremblante d'effroi.

» Lucine, soit qu'elle n'eût pas voulu, par répugnance, s'oindre comme nous ; soit que sa démarche fût plus lente ou moins assurée que celle de la bête qu'elle devait imiter ; soit qu'elle eût poussé un cri d'épouvante quand l'Ogre la palpait ; soit enfin que ses cheveux se fussent dénoués, fut reconnue par l'Ogre, je ne saurais bien vous dire comment.

» Nous étions tous si préoccupés de notre propre situation, que nous ne faisons point attention à ce qui pouvait arriver à nos compagnons. Je me retournai au cri poussé par Lucine, et je vis le

monstre, qui lui avait déjà arraché la peau de bouc, la renfermer dans la caverne. Pour nous, marchant à quatre pattes sous notre déguisement, nous suivîmes avec le troupeau l'horrible berger, qui nous mena sur une plage agréable, entre de vertes collines.

» Là, nous attendons qu'étendu à l'ombre d'un épais feuillage, l'Ogre au nez subtil soit endormi. Alors nous courons, les uns le long de la mer, les autres vers la montagne. Seul Norandin refuse de nous suivre. Il veut retourner avec le troupeau dans la grotte, pour n'en sortir qu'après avoir délivré sa fidèle compagne, ou pour y mourir.

» Quand, au sortir de la caverne, il avait vu Lucine rester seule captive, il fut sur le point, dans sa douleur, de se jeter volontairement dans la gueule de l'Ogre. Il se précipita et courut presque jusque sous son museau, et peu s'en fallut qu'il ne fût broyé par cette meule. Mais l'espérance de tirer encore Lucine de prison le retint au milieu du troupeau.

» Le soir, quand l'Ogre ramena son bétail à la caverne, et qu'il sentit que nous nous étions enfuis, et qu'ainsi il se trouvait privé de sa nourriture, il accusa Lucine d'avoir tout fait et la condamna à être enchaînée à jamais sur une roche nue et élevée. Le roi la voit souffrir à cause de lui ; il se désespère, et ne peut mourir.

» Matin et soir, le malheureux amant peut la voir s'affliger et se plaindre. Mêlé aux chèvres, il va de la grotte à la campagne. Lucine, d'une voix triste et suppliante, le conjure au nom de Dieu de ne pas rester plus longtemps, car il risque sa vie, sans pouvoir lui être d'aucun secours.

» De son côté, la femme de l'Ogre prie le roi de s'en aller ; mais il ne l'écoute pas, il refuse plus que jamais de partir sans Lucine, et s'obstine de plus en plus dans son projet. Il resta dans cette servitude, où le retenaient l'amour et le dévouement, jusqu'à ce que le fils d'Agrican et le roi Gradasse vinrent aborder près du rocher.

» Ils déployèrent tant d'audace, qu'ils réussirent à délivrer la belle Lucine, bien que la tentative fût plus aventureuse que prudente. Puis ils coururent la porter à son père, qui les avait suivis et auquel ils la remirent. Ceci se passa le matin, pendant que Norandin était avec le troupeau dans la caverne, livré à ses tristes pensées.

» Le jour venu, et la porte ayant été ouverte, le roi apprit, — et ce fut la femme de l'Ogre qui le lui raconta —, que sa dame était partie, et comment elle avait été délivrée. Il en rendit grâces à Dieu et jura, puisqu'elle avait échappé à un si misérable sort, de la rejoindre partout où elle serait cachée, à l'aide de son épée, de ses prières ou de ses trésors.

» Plein de joie, il se mêle au troupeau et gagne les verdoyants pâturages. Là, il attend que le monstre se soit allongé sur l'herbe pour dormir à l'ombre ; puis il marche tout le jour et toute la nuit.

Sûr enfin que l'Ogre ne peut l'atteindre, il monte à Satalie sur un navire, et arrive en Syrie, il y a maintenant trois mois.

» À Rhodes, à Chypre, par les cités et les châteaux de l'Afrique, de l'Égypte et de la Turquie, le roi fit chercher la belle Lucine. Jusqu'à avant-hier, il n'avait pu retrouver ses traces. Enfin, avant-hier, il reçut de son beau-père la nouvelle que Lucine était arrivée saine et sauve auprès de lui à Nicosie, après avoir lutté contre de nombreux vents contraires.

» C'est en réjouissance de cette bonne nouvelle que notre roi a institué cette belle fête. Il a voulu que toutes les quatre lunes il s'en donnât une semblable, pour rappeler le souvenir des quatre mois qu'il a passés sous des vêtements de peau, au milieu du troupeau de l'Ogre, et pour célébrer l'anniversaire du jour, — et ce sera demain —, où il s'échappa d'un si grand danger.

« Ce que je viens de vous raconter, je l'ai vu en partie, et j'ai entendu raconter le reste par quelqu'un qui avait été témoin de tout, je veux dire par le roi lui-même, qui était resté prisonnier pendant les calendes et les ides, jusqu'à ce qu'il réussît à sortir heureusement de cette lutte. Et si vous en entendez jamais donner une autre version, vous direz à celui qui l'aura faite qu'il est mal instruit . » C'est ainsi que le gentilhomme apprit à Griffon la cause mémorable de la fête.

Les chevaliers passèrent une grande partie de la nuit à discourir sur ce sujet, et conclurent que le roi avait montré un grand amour, un beau dévouement et une grande habileté.

Puis, après s'être levés de table, ils se retirèrent dans de beaux et bons appartements. Le lendemain matin, au jour serein et clair, ils

furent réveillés au bruit de l'allégresse générale.

Les tambours et les trompettes parcourent la ville, appelant les habitants sur la grande place. Dès qu'ils entendent les rues retentir du bruit des chars et des hennissements des chevaux, Griffon endosse ses armes blanches. On en trouverait rarement de pareilles ; la blanche fée les avait trempées de sa propre main, et les avait rendues impénétrables et enchantées.

Le chevalier d'Antioche, plus que tout autre vil, s'arme aussi, et lui tient compagnie. Leur hôte prévenant leur avait fait préparer des lances solides et fortes, grosses comme des antennes. Lui-même les accompagne sur la place, escorté de nombreux parents et après avoir mis à leur service des écuyers à cheval et à pied.

Ils arrivèrent sur la place et se tinrent à l'écart, ne voulant point parader dans la lice, mais examiner de leur mieux les beaux enfants de Mars qui arrivaient seuls, ou par groupes de deux ou de trois. Ils portaient des couleurs joyeuses ou tristes, pour indiquer à leur dame l'état de leur cœur ; la façon dont ils portaient leur cimier, ou dont ils avaient fait peindre leur écu, indiquait si l'amour leur était doux ou cruel.

À cette époque, les Syriens avaient coutume de s'armer comme les chevaliers du Ponant. Ils avaient pris probablement cette habitude au voisinage continu des Français, qui possédaient alors la terre sainte où s'incarna le Dieu tout-puissant, et qu'aujourd'hui les chrétiens, orgueilleux et misérables, laissent, à leur honte, aux mains des chiens d'infidèles.

Alors qu'ils devraient abaisser la lance pour la défense de la sainte Foi, ils la tournent contre leur propre poitrine et détruisent le peu qui reste de ceux qui croient. Ô vous, gens d'Espagne, vous, gens de France, et vous, Suisses, Allemands, dirigez ailleurs vos pas. Vous avez de plus justes conquêtes à faire, car tous les pays que vous dévastez par ici appartiennent depuis longtemps au Christ.

Si vous voulez qu'on vous prenne pour des chrétiens, ô vous tous qui vous proclamez catholiques, pourquoi tuez-vous des hommes soumis au Christ ? Pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens ? Pourquoi ne reprenez-vous pas Jérusalem qui vous a été enlevée par

des renégats ? Pourquoi laissez-vous Constantinople et la plus belle partie de l'univers occupées par le Turc immonde ?

N'as-tu pas, ô Espagne, l'Afrique pour voisine, et ne t'a-t-elle pas fait subir plus de maux que l'Italie ? Cependant, pour dévaster notre malheureux pays, tu renonces à ce qui devrait être pour toi la première et la plus belle des entreprises ! Et toi, Italie, sentine infecte de tous les vices, tu dors ivre, et tu ne rougis pas de te voir devenue l'esclave tantôt d'une nation, tantôt d'une autre, qui toutes te furent asservies.

Si la crainte de mourir de faim dans tes tanières, ô Suisse, t'amène en Lombardie, et te fait chercher parmi nous quelqu'un qui te donne du pain ou qui te délivre de ta misère en te menant à la mort, sache que les Turcs et leurs immenses richesses ne sont pas loin. Chasse-les d'Europe, ou déloge-les tout au moins de la Grèce : ainsi tu pourras te rasseoir, ou tomber avec plus de gloire.

Ce que je te dis, je le dis aussi à l'Allemand ton voisin. En Turquie sont les richesses que Constantin transporta de Rome. Il y porta ce qu'il y avait de meilleur, et il lui fit don du reste. Le Pactole et l'Hermus, d'où l'on extrait l'or fin, la Mygdonie, la Lydie et tout ce riche pays que tant d'historiens ont rendu célèbre, ne sont pas trop éloignés pour que vous ne puissiez y aller, si cela vous plaît.

Et toi, grand Léon, sur lequel pèse le poids lourd des clefs du ciel, ne laisse pas l'Italie se plonger ainsi dans le sommeil, puisque tu as la main dans ses cheveux. Tu es le Pasteur, et Dieu t'a donné la houlette à porter ; il t'a nommé d'un nom redoutable, afin que tu rugisses, et que tu étendes les bras pour défendre le troupeau des loups.

Mais, d'une pensée à une autre, comment me suis-je laissé entraîner si loin du chemin que je suivais ? Je ne crois cependant pas m'en être tellement écarté que je ne sache le retrouver encore. Je disais donc qu'en Syrie on avait l'habitude de s'armer comme les Français de cette époque ; de sorte que la place de Damas resplendissait de chevaliers portant casques et cuirasses.

Du haut de leurs balcons, les belles dames jettent sur les jouteurs des fleurs jaunes et vermeilles, pendant que ceux-ci, au son des trompettes, font tourner et caracolent leurs chevaux. Chacun, qu'il

monte bien ou mal, tient à se faire voir, et donne de l'éperon. Les uns sont applaudis, les autres prêtent à rire et se font huer par-derrrière.

Le prix de la joute consistait en une armure qui avait été donnée au roi quelques jours auparavant, et qu'un marchand revenant d'Arménie avait trouvée par hasard sur la route. Le roi avait ajouté à ces armes, une soubreveste d'un fort beau tissu et ornée de tant de perles, de pierreries et d'or, qu'elle valait plusieurs trésors à elle seule.

Si le roi avait connu la valeur de l'armure qu'il avait entre les mains, il l'aurait estimée bien au-dessus de toutes les autres, et ne l'aurait pas offerte comme prix de la joute, quelque libéral, quelque généreux qu'il fût. Il serait trop long de vous dire ici par qui elle avait été si dédaigneusement laissée au-milieu de la route, à la merci du premier passant.

Je vous raconterai cela plus loin ; j'aime mieux vous parler maintenant de Griffon. À son arrivée, plus d'une lance avait déjà été rompue, plus d'un coup de pointe ou de taille avait été donné. Huit des plus chers et des plus fidèles amis du roi avaient formé une association. C'étaient tous de jeunes seigneurs fort habiles sous les armes, et de familles illustres.

Ils devaient, pendant tout un jour, tenir en champ clos contre tous ceux qui se présenteraient, d'abord avec une lance, puis avec l'épée et la masse, jusqu'à ce qu'il plût au roi de faire cesser le jeu. Il arrivait bien parfois que les cuirasses étaient traversées dans ces jeux, où l'on se battait avec autant d'ardeur que s'il se fût agi d'ennemis mortels. Il est vrai que le roi pouvait séparer les combattants quand il voulait.

Le chevalier d'Antioche, homme sans jugement — le couard se nommait Martan — comme s'il eût, au contact de Griffon, acquis la force de ce dernier, entre avec audace dans la lice ; puis, se retirant dans un coin, il attend la fin d'une belle joute engagée entre deux chevaliers.

Le sire de Séleucie, un des huit qui devaient soutenir la lutte, combattait en ce moment contre Ombrun. Il le frappe au beau milieu du visage d'un tel coup de pointe, qu'il l'étend mort. Ce fut pour tous

grand-pitié, car on le tenait pour bon chevalier. Non seulement on l'estimait pour son courage, mais on n'en aurait pas trouvé de plus courtois dans tout le pays.

Ce voyant, Martan eut peur qu'il ne lui arrivât pareil sort. Revenant à sa nature première, il commença à songer comment il pourrait fuir. Griffon, qui se tenait près de lui et en prenait soin, le pousse, après l'avoir encouragé par ses paroles et ses gestes, contre un gentil guerrier qui s'était avancé dans l'arène ; comme le chien qu'on pousse contre le loup,

Et qui s'approche derrière lui à dix ou vingt pas, puis s'arrête et regarde, en aboyant, son adversaire qui fait grincer ses dents menaçantes, et dont un horrible feu embrase les yeux : ainsi le lâche Martan, en présence de tous ces princes et de cette vaillante noblesse, évite la rencontre, et fait volte-face à droite.

Il eût pu en rejeter la faute sur son cheval qui aurait porté tout le poids de l'excuse ; mais à la façon dont il se servit de son épée, Démosthènes lui-même aurait renoncé à le défendre. Il semble qu'il est armé de carton et non de fer, tellement il craint d'être blessé par le moindre coup.

Enfin il prend la fuite, troublant l'ordre de la fête, au milieu des éclats de rire de la foule.

Les applaudissements ironiques, les huées de la populace s'élèvent derrière lui. Comme le loup pourchassé, Martan se réfugie en toute hâte dans son logement. Griffon est resté dans la lice. Il lui semble que la honte de son compagnon rejaillit sur lui et le souille. Il voudrait être au milieu des flammes, plutôt que de se trouver en un lieu semblable.

Le feu de la colère, qui lui embrase le cœur, envahit son visage, comme si toute cette honte était sienne. Il voit que le peuple s'attend à ce que ses actes porteront la même marque que ceux de son compagnon. Il faut donc que son courage apparaisse plus clair que la flamme d'une lampe, car s'il bronche d'un pouce, d'un doigt, on dira, sous l'influence de la mauvaise impression, qu'il a reculé de six brasses.

Déjà Griffon, qui avait peu l'habitude d'hésiter sous les armes,

tenait sa lance appuyée sur la cuisse. Il pousse son cheval à toute bride, et après un léger temps de galop il abaisse la lance et en porte un coup formidable au baron de Sidonie, qui roule à terre. Chacun se lève étonné, car on s'attendait à un résultat tout contraire.

Griffon retourne à la charge avec la même lance, qui était restée intacte ; il la brise en trois morceaux sur l'écu du sire de Laodicée. Celui-ci semble trois ou quatre fois près de tomber et reste un instant renversé sur la croupe de son cheval ; à la fin pourtant il se relève, saisit son épée, fait retourner son destrier et se précipite sur Griffon.

Griffon, qui le voit en selle, et qui s'étonne qu'un si rude choc ne l'ait pas jeté à terre, se dit à part soi : « Ce que la lance n'a pu faire, en cinq ou six coups, l'épée le fera. » Et il lui assène soudain sur la tempe un coup si droit qu'il semble tomber du ciel, un autre coup le suit, puis un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il l'ait étourdi et mis à terre.

Il y avait là deux frères d'Apamée, Tyrsis et Corimbe, habitués à vaincre dans les joutes. Tous deux tombent sous la main du fils d'Olivier. L'un vide les arçons au premier choc ; avec l'autre, il faut employer l'épée. Déjà, d'un commun jugement, on tient pour certain que Griffon remportera le prix du tournoi.

Dans la lice était entré Salinterne, grand écuyer et maréchal du roi. Il avait le gouvernement de tout le royaume. C'était un guerrier à la main redoutable. Indigné de voir qu'un chevalier étranger allait remporter le prix, il prend une lance et défie Griffon par ses cris et ses menaces.

Celui-ci lui répond par un coup d'une lance qu'il avait choisie entre dix. De crainte de frapper à faux, il vise au beau milieu de l'écu, qu'il traverse de part en part, ainsi que la cuirasse et la poitrine. Le fer cruel passe entre deux côtes, et ressort d'une palme hors du dos. Le coup fut applaudi de tous, excepté du roi, car chacun haïssait Salinterne, à cause de son avarice.

Griffon jette ensuite à terre deux chevaliers de Damas, Ermophile et Carmonde. Le premier conduit la milice du roi, le second est grand amiral de la mer. L'un est enlevé de selle au premier choc, l'autre est renversé par le poids de son destrier, qui ne peut soutenir la violence

du coup que lui porte Griffon.

Le sire de Séleucie restait encore debout ; c'était le meilleur des huit chevaliers. Un bon destrier et des armes excellentes ajoutaient à sa propre force. Les deux adversaires dirigent leur lance à la visière du casque ; mais le coup porté par Griffon est plus vigoureux que celui du païen, auquel il fait perdre l'étrier du pied gauche.

Tous deux jettent les tronçons de leur lance, et reviennent l'un sur l'autre, pleins d'ardeur et les épées nues. Le païen est tout d'abord frappé par Griffon d'un coup qui aurait brisé des enclumes, et qui fend le fer et l'os d'un écu choisi entre mille. Si l'armure n'eût pas été double et de fine trempe, le même coup en tombant aurait traversé la cuisse.

Le chevalier de Séleucie frappe en même temps Griffon à la visière. Le coup fut si terrible, que le casque aurait été ouvert et rompu, s'il n'avait été, comme le reste de l'armure, fabriqué à l'aide d'enchantelements. Le païen perd son temps à frapper, tellement les armes de Griffon sont partout de dure trempe. Aussi ce dernier a-t-il déjà rompu et brisé en bon nombre d'endroits l'armure de son adversaire, sans avoir perdu une maille.

Chacun peut voir combien le sire de Séleucie a de désavantage contre Griffon, et que si le roi n'arrête point le combat, il risque de perdre la vie. Norandin fait signe à sa garde d'entrer dans la lice et de séparer les combattants. L'un et l'autre furent emmenés chacun d'un côté, et le roi fut fort approuvé de cet acte de sagesse.

Les huit chevaliers qui devaient tenir contre tous, et qui n'avaient pu lutter contre un seul, étaient sortis un à un de la lice. Les autres, qui étaient venus pour les combattre, restaient sans adversaire, Griffon étant venu se jeter au milieu de la mêlée, et ayant accompli à lui seul ce que tous devaient faire contre huit.

La fête avait donc duré très peu, car tout s'était accompli en moins d'une heure. Mais Norandin, pour prolonger les jeux et les continuer jusqu'au soir, descendit de son estrade, fit débarrasser la lice, et divisant en deux troupes tous les chevaliers, les accoupla suivant leurs prouesses et leur rang, et l'on recommença une nouvelle joute.

Cependant Griffon était retourné à son logis, plein de colère et de

rage, et plus accablé de la honte de Martan que satisfait de l'honneur d'avoir vaincu lui-même. Pour se disculper de l'opprobre qu'il a encouru, Martan invente toutes sortes de mensonges, et son impudente et rusée compagne lui vient en aide de son mieux.

Qu'il le crût ou non, le jeune chevalier accepta ses excuses ; mais il jugea prudent de partir sur-le-champ sans en rien dire à personne, dans la crainte que le peuple, s'il voyait Martan reparaître, ne vînt à se soulever aussitôt. Suivant une rue courte et déserte, ils sortirent de la ville.

Griffon, soit que son cheval fût fatigué, soit que lui-même sentît le sommeil appesantir ses paupières, s'arrêta à la première hôtellerie qu'ils trouvèrent, bien qu'ils n'eussent pas marché plus de deux milles. Il retira son casque, se désarma complètement et fit enlever aux chevaux la selle et la bride.

Puis, s'étant enfermé seul dans une chambre, il se déshabilla et se mit au lit pour dormir.

Il n'eut pas plus tôt la tête basse, qu'il ferma les yeux et qu'il fut pris d'un sommeil si profond, que jamais blaireau ni loir ne dormirent de telle sorte. Pendant ce temps, Martan et Origile, étant à se promener dans un jardin voisin, ourdirent la plus étrange trahison qui soit jamais venue à l'esprit humain.

Martan propose d'enlever le destrier, les habits, et les armes de Griffon, et d'aller se présenter au roi comme étant le chevalier qui avait accompli tant de prouesses pendant le tournoi. L'exécution suit de près la pensée. Il prend le destrier plus blanc que le lait, et se couvre du cimier, de l'écu, des armes, du pourpoint, enfin de tous les vêtements blancs de Griffon.

Il arrive, suivi des écuyers et de la dame, sur la place où toute la population était encore, juste au moment où finissent les passes d'armes. Le roi ordonne de chercher le chevalier dont le cimier est orné de plumes blanches, qui porte une blanche armure, et dont le coursier est également blanc. Il ignorait en effet le nom du vainqueur.

Le misérable qui était revêtu des vêtements qui ne lui appartenaient pas, semblable à l'âne couvert de la peau du lion, s'avance vers Norandin, à la place de Griffon, dès qu'il entend

l'ordre concernant celui-ci, et auquel il s'attendait. Le roi se lève et vient d'un air courtois à sa rencontre ; il l'entoure de ses bras, l'embrasse, et le fait asseoir à ses côtés. Il ne se contente pas de le combler d'honneurs et d'éloges, il veut que le bruit de sa valeur retentisse en tous lieux.

Il fait publier, au son des trompettes, le nom du vainqueur du tournoi, et ce nom indigne se répand sur toutes les estrades et est répété dans toutes les bouches. Le roi veut qu'il chevauche à ses côtés quand le cortège retourne au palais ; il lui prodigue de telles faveurs, qu'il n'aurait pas plus fait si c'eût été Hercule ou Mars.

Il lui fait donner dans le palais même un bel appartement, magnifiquement orné ; enfin pour honorer aussi Origile, il met à sa disposition ses pages et ses chevaliers. Mais il est temps que je reparle de Griffon, qui, sans se douter d'une trahison de la part de son compagnon, s'était endormi et ne se réveilla que le soir.

Dès qu'il est réveillé et qu'il s'aperçoit de l'heure tardive, il sort en toute hâte de sa chambre, et court à l'endroit où il a laissé la trompeuse Origile et son prétendu frère. Il ne les trouve plus ; il regarde, et ne voit plus ses armes ni ses vêtements ; alors le soupçon le prend, et ce soupçon s'augmente, quand il aperçoit à la place des siens les vêtements de son compagnon.

Survient l'hôte qui l'informe que depuis longtemps déjà Martan, revêtu de l'armure blanche, est rentré dans la ville, accompagné de la dame et du reste de l'escorte. Peu à peu Griffon s'aperçoit de la trame perfide qu'Amour lui a cachée jusqu'à ce jour ; à sa grande douleur, il reconnaît que Martan est l'amant d'Origile et non son frère.

Il se reproche maintenant, mais en vain, sa sottise. Après avoir appris la vérité de la bouche du pèlerin, il s'est laissé prendre aux belles paroles de celle qui l'avait déjà trahi si souvent. Il pouvait se venger, et il ne l'a pas su. Maintenant il veut punir le traître qui s'est enfui. En attendant, il est contraint, et cela lui coûtera cher, d'endosser les armes et de prendre le cheval de ce lâche.

Il eût mieux valu pour lui aller nu et sans armes, que mettre sur son dos cette cuirasse déshonorée, que passer à son bras l'écu

honteux, et coiffer sa tête du casque aux insignes bafoués. Mais pour suivre l'impudent et son digne compagnon, sa raison est moins forte que sa colère. Il arrive à temps dans la ville, une heure avant la fin du jour.

Près de la porte par laquelle était rentré Griffon, s'élève, à main gauche, un splendide château, plus remarquable par ses riches appartements et ses décorations, que disposé de façon à soutenir un siège. Le roi, les seigneurs et les principaux chevaliers de Syrie, en compagnie de nobles dames, s'y livraient, sur la terrasse royale, à un somptueux et joyeux festin.

La belle terrasse se prolongeait au-delà du rempart, hors de la ville, et dominait tout le château. De ce point, on découvrait au loin la vaste campagne et les diverses routes qui la sillonnaient. Lorsque Griffon, couvert des armes de l'opprobre et de la lâcheté, arriva à la porte, il fut naturellement aperçu par le roi et toute la cour.

Et comme on le prenait pour celui dont il portait les insignes, les dames et les chevaliers se mirent à rire. Le vil Martan, comme quelqu'un qui est en grande faveur, était assis auprès du roi, ayant près de lui sa digne compagne. Norandin voulut savoir d'eux quel était ce couard qui avait si peu de souci de son honneur,

Qu'après une si triste et si honteuse lâcheté, il osait se présenter de nouveau, et si effrontément, devant eux. Il disait : « Ceci me paraît chose assez nouvelle que vous, guerrier aussi digne que courageux, ayez pour compagnon un homme qui ne trouverait pas son égal en lâcheté dans tous les pays du Levant. Vous l'avez fait sans doute pour faire mieux ressortir, par la comparaison, votre grande valeur.

» Mais, je vous jure bien par les dieux éternels, que si ce n'était par égard pour vous, je lui appliquerais publiquement le traitement ignominieux que j'ai l'habitude d'appliquer à ses pareils. Je le ferais se souvenir éternellement que j'ai toujours été l'ennemi de la lâcheté. Mais qu'il sache que s'il part impuni, c'est grâce à vous qui l'avez amené ici. »

Celui qui fut un réceptacle de tous les vices répondit : « Puissant seigneur, je ne saurais dire qui il est, car je l'ai trouvé par hasard sur la route d'Antioche. Son air m'avait convaincu qu'il était digne de

m'accompagner. Je ne lui ai jamais vu faire d'autre prouesse que celle par laquelle il s'est si tristement signalé aujourd'hui. » J'en ai été si indigné, qu'il s'en est peu fallu, pour le punir de sa lâcheté, que je ne le misse hors d'état de toucher jamais lance ni épée.

Mais j'ai été retenu non par pitié de lui, mais par le respect du lieu où j'étais, et par celui que je dois à Votre Majesté. Cependant, je ne veux pas qu'il puisse se vanter d'avoir été, ne fût-ce qu'un jour ou deux, mon compagnon.

» Il me semble que j'en serais moi-même méprisable, et ce serait un poids éternel qui pèserait sur mon cœur, si, pour la honte du métier des armes, je le voyais s'éloigner de nous impuni. Au lieu de le laisser partir, vous me satisferez en le faisant pendre aux créneaux. Ce sera une œuvre louable et digne de votre Seigneurie, et de nature à servir d'exemple à tous les lâches. »

Origile, sans sourciller, s'empessa d'appuyer les paroles de son Martan. « Non, — répond le roi —, son action n'est pas si grave qu'à mon avis il y aille de la tête. Je veux, pour le punir, le livrer à la population, pour qui ce sera une nouvelle fête. » Aussitôt il fait venir un de ses barons et lui dicte ses ordres.

Ce baron, après avoir pris avec lui un grand nombre d'hommes d'armes, va se poster avec eux à la porte de la ville. Là, il les place en silence, et il attend l'arrivée de Griffon. Aussitôt que ce dernier est entré, il est saisi à l'improviste entre les deux ponts, et pris sans qu'il puisse faire de résistance. Puis, après avoir été abreuvé d'outrages et d'affronts, il est enfermé dans un obscur cachot jusqu'au jour.

À peine le soleil, à la crinière dorée, eut-il quitté le sein de l'antique nourrice, et eut-il commencé à chasser l'ombre des plages Alpines et à en éclairer les sommets, que le vil Martan, craignant que Griffon ne dévoilât la vérité et ne rejetât la faute sur qui l'avait commise, prit congé du roi et se hâta de partir,

Donnant pour excuse à l'insistance du roi, qu'il n'était pas préparé à un tel spectacle. Outre le prix de sa prétendue victoire, le roi reconnaissant lui avait fait de nombreux dons. Il lui avait même remis un écrit authentique, où les éloges les plus grands lui étaient prodigués. Laissons-le aller, car je vous promets qu'il recevra une

récompense selon son mérite.

Griffon, accablé d'injures, fut traîné sur la place qui se trouvait pleine de monde. On lui avait enlevé son casque et sa cuirasse, on l'avait laissé par dérision en chemise, et comme si on le conduisait à la boucherie, on l'avait mis sur un char élevé, traîné lentement par deux vaches exténuées par un long jeûne et par la fatigue.

Tout autour de l'ignoble attelage, les vieilles hideuses et les putains éhontées accouraient, guidant tour à tour la marche du cortège, et criblant le malheureux de leurs sarcasmes mordants. Les petits enfants montraient encore plus d'acharnement, car outre les paroles brutales et infamantes qu'ils lui adressaient, ils l'auraient tué à coups de pierres, si des gens plus sages ne l'avaient défendu.

Les armes qui avaient causé la méprise dont il était victime, attachées derrière le char, traînaient dans la fange, et c'était pour elles un supplice mérité. Le char s'étant arrêté devant un tribunal, Griffon s'entendit reprocher comme sienne l'ignominie d'un autre, et vit sous ses yeux le crieur public l'annoncer en tous lieux.

Puis on l'exposa aux portes des temples, des maisons, où on ne lui épargna aucune des plus honteuses, des plus viles qualifications. Enfin la foule le conduisit hors de la ville, dont il fut banni et chassé ignominieusement au milieu des huées, car on était loin de savoir qui il était.

Sitôt qu'on lui eut délié les pieds et les mains, il saisit l'écu, il empoigna l'épée, avec laquelle il arrosa longuement la terre. Il n'avait devant lui ni lances ni épieux, car la populace insensée l'avait suivi sans armes. Je remets le reste à l'autre chant, car il est temps, seigneur, de finir celui-ci.

Chant XVIII

ARGUMENT. — Griffon recouvre l'honneur que lui avait enlevé Martan, et ce dernier est puni par Norandin. — Sansonnet et Astolphe rencontrent Marphise, et tous les trois vont à Damas pour assister à un tournoi donné en l'honneur de Griffon. Marphise reconnaît comme étant la sienne l'armure destinée à être donnée en prix au vainqueur, et la réclame. Cette réclamation trouble la fête, mais le calme ne tarde pas à renaître. L'armure est donnée d'un commun accord à Marphise, et les trois guerriers partent pour la France. — Rodomont, ayant été avisé que Doralice lui a été enlevée par Mandricard, sort de Paris pour se venger sur le ravisseur. — Les Maures cèdent à la valeur de Renaud, qui tue Dardinel. Cloridan et Médor transportent le cadavre de leur maître.

MAGNANIME seigneur, c'est avec raison que j'ai toujours applaudi et que j'applaudis encore à vos belles actions, bien que, par mon style grossier, dur et mal venu, je doive déflorer une grande partie de votre gloire. Mais une vertu me séduit en vous plus que toutes les autres, et c'est à celle-là surtout que j'applaudis du cœur et de la langue : c'est que si chacun trouve auprès de vous un accès facile, il n'y trouve pas cependant une trop facile créance.

Souvent je vous ai vu, prenant la défense d'un accusé absent, alléguer en sa faveur mainte excuse, ou du moins réserver votre jugement, afin qu'une fois présent il pût expliquer lui-même ses raisons, pendant que votre autre oreille était fermée à ses accusateurs. Et toujours, avant de condamner les gens, vous avez voulu les voir en face et entendre leur défense, aimant mieux différer pendant des

jours, des mois, des années, que de juger d'après les accusations d'autrui.

Si Norandin avait pensé de même, il n'aurait pas agi envers Griffon comme il le fit. C'est pourquoi un éternel honneur vous attend, tandis que sa renommée est plus noire que la poix. À cause de lui, ses sujets reçurent la mort, car Griffon en dix coups de taille, et en dix coups de pointe qu'il porta dans sa fureur et sa rage de vengeance, en coucha trente auprès du char.

Les autres s'enfuient, où la terreur les chasse, deçà, delà, dans les champs et dans les chemins. Un grand nombre courent vers la ville où ils essaient d'entrer, et tombent les uns sur les autres devant la porte trop étroite. Griffon ne leur adresse ni paroles ni menaces, mais, dépouillant toute pitié, il promène son glaive dans la foule désarmée, et tire de l'insulte qu'on lui a faite une grande vengeance.

Ceux qui arrivèrent les premiers à la porte, grâce à leur promptitude à prendre la fuite, plus préoccupés de leur salut que de leurs amis, levèrent en toute hâte le pont. Le reste de la foule, la pâleur au front et les larmes aux yeux, fuyait sans tourner la tête. Dans toute la ville, ce ne fut qu'un cri, qu'un tumulte, qu'une rumeur immense.

Griffon en saisit deux des plus robustes parmi ceux qui, pour leur malheur, ont vu le pont se lever devant eux ; il fait jaillir la cervelle de l'un d'eux dans les champs, en lui brisant la tête contre une pierre ; il prend l'autre par la poitrine, et le lance au milieu de la ville, par-dessus les murs. Un frisson glacial parcourt les os des paisibles bourgeois, quand ils voient cet homme leur tomber du ciel.

Beaucoup craignent que le terrible Griffon ne saute lui-même par-dessus les remparts. Il n'y aurait pas eu plus de confusion, si le Soudan eût livré l'assaut à Damas. Le bruit des armes, les gens qui courent affolés, le cri des muezzins poussé du haut des minarets, le son des tambours et des trompettes, produit un vacarme assourdissant et dont le ciel paraît retentir.

Mais je veux remettre à une autre fois le récit de ce qui advint ensuite. Il me convient, pour le moment, de suivre le bon roi Charles allant en toute hâte au-devant de Rodomont qui massacre ses sujets.

Je vous ai dit que le roi était accompagné du grand Danois, de Naymes, d'Olivier, d'Avin, d'Avolio, d'Othon et de Bérenger.

La cuirasse d'écailles dont le Maure cruel avait la poitrine couverte, eut à soutenir à la fois le choc de huit lances, choc que la force de huit guerriers semblables rendait terrible. De même que le navire se redresse, lorsque le pilote fait déployer les voiles au souffle naissant du vent d'ouest, ainsi Rodomont se relève sous des coups qui auraient terrassé une montagne.

Guy, Régnier, Richard, Salamon, le traître Ganelon, le fidèle Turpin, Angiolier, Angelin, Huguet, Ivon, Marc et Mathieu de la plaine Saint-Michel, et les huit autres dont j'ai fait mention plus haut, entourent le cruel Sarrasin. À eux se sont joints Ariman et Odoard d'Angleterre, entrés auparavant dans la ville.

Les hautes murailles d'une forteresse solidement assise sur un rocher des Alpes ne sont pas plus ébranlées, quand le vent du Nord ou du Sud entraîne du haut de la montagne les frênes et les sapins déracinés, que ne le fut l'orgueilleux Sarrasin, au cœur plein de dédain et altéré de sang.

De même que le tonnerre suit de près la foudre, sa vengeance impitoyable suit de près sa colère.

Il frappe à la tête celui qui est le plus près de lui : c'est le malheureux Huguet de Dordogne. Il le jette à terre, la tête fendue jusqu'aux dents, bien que le casque soit de bonne trempe. Au même moment il reçoit sur tout le corps une multitude de coups ; mais ils ne lui font pas plus d'effet qu'une aiguille sur une enclume, tellement sont dures les écailles de dragon qui forment sa cuirasse.

Les remparts et la ville sont tout à fait abandonnés, car Charles a fait prévenir tous ses gens de se rendre sur la place où l'on a plus besoin d'eux. La foule, qui reconnaît que la fuite lui servirait à peu de chose, accourt, par toutes les rues, sur la place. La présence du roi ranime tellement les cœurs, que chacun reprend courage et saisit une arme.

Lorsque, pour servir aux jeux de la populace, on a renfermé un taureau indompté dans la cage d'une vieille lionne habituée à ce genre de combat, les lionceaux, effrayés par les mugissements de

l'animal hautain, et par ses grandes cornes qu'ils n'ont jamais vues, se tiennent tout tremblants dans un coin.

Mais aussitôt que leur mère s'est lancée furieuse sur la bête, et lui a planté ses dents féroces dans l'oreille, avides, eux aussi, de plonger leurs mâchoires dans le sang, ils lui viennent ardemment en aide. L'un mord le taureau à l'échine, l'autre au flanc. Ainsi font tous ces gens contre le païen. Des toits et des fenêtres, pleut sur lui une nuée de flèches et de traits.

La presse des cavaliers et des gens à pied est si grande, qu'à peine la place peut les contenir. La foule qui débouche par chaque rue, croît de minute en minute, aussi épaisse qu'un essaim d'abeilles. Quand bien même elle aurait été réunie en un seul groupe, nue et désarmée, et plus facile à tailler que des raves et des choux, Rodomont n'aurait pu la détruire en vingt jours.

Le païen ne sait comment en venir à bout. C'est à peine si dix mille morts et plus, dont le sang rougit la terre, ont diminué la foule dont le flot grossit sans cesse. Il comprend enfin que, s'il ne s'en va pas pendant qu'il est encore plein de vigueur et sans blessure, un moment viendra où il voudra en vain s'en aller.

Il roule des regards terribles, et voit que de tous côtés le passage lui est fermé. Mais il saura vite s'en ouvrir un sur les cadavres d'une infinité de gens. Il fait vibrer son épée tranchante, et se précipite, impitoyable et furieux, sur la troupe des Anglais qu'entraînent Odoard et Ariman.

Celui qui a vu le taureau harcelé tout un jour par les chiens, et agacé par la foule qui se presse autour de lui, rompre ses liens et s'élancer sur la place au milieu de la population qui fuit, enlevant avec ses cornes tantôt l'un, tantôt l'autre, pourra s'imaginer combien terrible devait être le cruel Africain, quand il se précipita en avant.

Il perce de part en part quinze ou vingt des assaillants ; il abat autant de têtes ; à chaque coup il renverse un homme : on dirait qu'il taille ou qu'il élague des ceps de vigne ou des branches de saule.

Le féroce païen, tout couvert de sang, laissant sur son passage des montagnes de têtes, de bras, d'épaules, de jambes coupés, opère enfin sa retraite.

Il parcourt d'un coup d'œil toute la place, sans qu'on puisse voir la moindre peur sur son visage. Cependant, il cherche par où il pourra s'ouvrir un chemin plus sûr. Il prend enfin le parti de gagner la Seine, à l'endroit où elle sort des murs de la ville. Les hommes d'armes et la populace rendue audacieuse, le serrent, l'étreignent, et ne le laissent point se retirer en paix.

Comme le lion généreux, chassé à travers les forêts de la Numidie ou de la Libye, donne encore en fuyant des preuves de son courage, et rentre lentement sous bois l'œil plein de menaces, ainsi Rodomont, sans donner aucun signe de peur, au milieu d'une forêt de lances, d'épées et de flèches, se retire vers le fleuve, à pas lents et comptés.

À trois ou quatre reprises, la colère le saisit tellement, que, déjà hors des atteintes de la foule, il revient. d'un bond au milieu d'elle, y teint de nouveau son épée dans le sang, et extermine encore une centaine et plus de ses ennemis. Mais enfin la raison l'emporte sur la colère. Il craint de lasser Dieu lui-même. Du haut de la rive, il se jette à l'eau et échappe à l'immense péril.

Il fendait l'eau, tout armé, comme s'il avait été revêtu de liège. Afrique, tu n'as point produit son pareil, bien que tu te vantes d'avoir donné le jour à Antée et à Annibal. Arrivé sur l'autre bord, il éprouve un vif déplaisir de voir s'élever encore derrière lui cette cité qu'il a traversée d'un bout à l'autre, sans pouvoir la brûler et la détruire tout entière.

L'orgueil et la haine le rongent si fort, qu'il est sur le point de retourner sur ses pas ; il gémit et soupire du plus profond de son cœur ; il ne voudrait pas s'éloigner avant de l'avoir rasée et brûlée. Mais, pendant qu'il donne un libre cours à sa fureur, il voit venir le long du fleuve quelqu'un qui apaise sa haine et calme sa colère. Je vous dirai dans un moment qui c'était. Mais, auparavant, j'ai à vous parler d'autre chose.

J'ai à vous parler de l'altière Discorde, à qui l'ange Michel avait ordonné d'exciter de fiers conflits et d'ardentes luttes entre les plus redoutables guerriers d'Agramant. Le même soir, elle avait quitté les moines, laissant la Fraude chargée d'entretenir parmi eux le feu de la guerre jusqu'à son retour.

Elle pensa qu'elle acquerrait encore plus de force, si elle emmenait l'Orgueil avec elle. Comme elle habitait la même demeure que lui, elle n'eut pas à le chercher longtemps. L'Orgueil la suivit, mais après avoir laissé son vicaire dans le cloître. Pensant n'être absent que quelques jours, il laissa l'Hypocrisie pour tenir sa place.

L'implacable Discorde se mit en chemin accompagnée de l'Orgueil. Elle rencontra la Jalousie sombre et préoccupée, qui suivait la même route pour se rendre au camp des Sarrasins. Avec elle, allait un petit nain que la belle Doralice envoyait vers le roi de Sarze pour lui donner de ses nouvelles.

Au moment où elle était tombée entre les mains de Mandricard, — je vous ai raconté où et comment —, elle avait envoyé secrètement le nain en porter la nouvelle au roi.

Elle espérait qu'il ne l'apprendrait pas en vain, et qu'on le verrait accomplir mille prouesses pour l'arracher des mains de son brutal ravisseur, et en tirer une cruelle vengeance.

La Jalousie avait rencontré ce nain, et après avoir appris le motif de son voyage, elle s'était mise à le suivre, estimant qu'elle aurait son profit dans l'affaire. La Discorde fut charmée de sa rencontre avec la Jalousie, mais elle le fut encore davantage, quand elle sut dans quelle intention elle venait. Elle comprit qu'elle pourrait l'aider beaucoup dans ce qu'elle voulait faire.

Elle se dit que l'occasion est belle pour faire de Rodomont et du fils d'Agrican deux ennemis mortels. Elle trouvera d'autres motifs pour brouiller les autres chefs sarrasins ; celui-ci est excellent pour diviser les deux guerriers en question. Elle s'en vient avec le nain à l'endroit où le bras du fier païen avait failli détruire Paris, et tous ensemble ils arrivent sur le bord, juste au moment où le cruel sort du fleuve.

Dès que Rodomont a reconnu le messager ordinaire de sa dame, il sent sa colère s'éteindre ; son front se rassérène, et le courage seul brûle dans son âme. Il s'attend à tout autre chose qu'à apprendre qu'on a fait outrage à Doralice. Il va à la rencontre du nain, et, joyeux, lui dit : « Que devient notre dame ? Où t'envoie-t-elle ? »

Le nain répond : « La dame n'est plus tienne ni mienne, car elle

est l'esclave d'un autre. Hier, nous avons rencontré sur notre route un chevalier qui nous l'a enlevée de force, et l'a emmenée avec lui.

» À cette nouvelle, la Jalousie se glisse dans le cœur de Rodomont, froide comme un aspic, et l'enlace tout entier. Le nain continue, et lui raconte comment un seul chevalier lui a pris sa dame, après avoir occis ses serviteurs.

La Discorde prend alors un morceau d'acier et un caillou ; elle les frappe légèrement l'un contre l'autre, l'Orgueil place au-dessus une amorce, et en un instant, le feu s'y attache. L'âme du Sarrasin en est tellement embrasée qu'elle en est envahie. Il soupire, il frémit ; sa face horrible menace le ciel et les éléments.

Lorsque la tigresse, après être redescendue dans son antre, et avoir en vain cherché partout, comprend enfin qu'on lui a enlevé ses chers petits, elle s'enflamme d'une telle colère, d'une telle rage, elle éclate d'une fureur telle, qu'elle franchit sans y prendre garde les monts et les fleuves. La nuit, la tempête, la longueur du chemin parcouru, rien ne peut apaiser la haine qui la pousse sur les traces du ravisseur.

Tel, dans sa fureur, est le Sarrasin ; il se tourne vers le nain et dit : « Maintenant, suis-moi. » Et sans s'inquiéter d'un destrier ou d'un char, sans plus rien dire à son compagnon, il part. Il va, plus prompt que le lézard qui traverse la route sous un ciel ardent. Il n'a point de destrier, mais il prendra de force le premier qu'il rencontrera, n'importe à qui il appartienne.

La Discorde, qui devine cette pensée, regarde en riant l'Orgueil, et lui dit qu'elle lui destine un destrier qui amènera d'autres contestations, d'autres rixes. En attendant, elle éloigne tous les coursiers, excepté celui qu'elle veut lui faire tomber sous la main et qu'elle croit déjà avoir trouvé.

Mais laissons-la, et retournons vers Charles.

Après la retraite du Sarrasin, Charles fait éteindre partout le dangereux incendie, et remet tous ses gens en ordre. Il en laisse une portion dans chaque endroit faible. Il lance le reste à la poursuite des Sarrasins, pour activer leur déroute et gagner la bataille. Il fait opérer une sortie générale par toutes les portes, depuis Saint-Germain jusqu'à Saint-Victor.

Il recommande aux diverses sections de s'attendre les unes les autres à la porte Saint-Marcel, devant laquelle s'étendait une vaste plaine, et de s'y rassembler en un seul corps d'armée. Là, excitant chacun à faire des Sarrasins une boucherie telle qu'on s'en souvienne toujours, il fait placer les étendards à leur rang, et donne aux troupes le signal du combat.

Cependant le roi Agramant, qui s'est remis en selle malgré la foule des chrétiens qui l'entourent, livre à l'amant d'Isabelle une périlleuse et fière bataille. Lurcanio échange force coups avec le roi Sobrin ; Renaud a devant lui tout un escadron ; avec un courage extraordinaire et un bonheur non moindre, il l'aborde, l'ouvre, le culbute et le détruit.

La bataille en est arrivée à ce point, lorsque l'empereur vient assaillir l'arrière-garde où Marsile avait réuni autour de sa bannière la fleur des guerriers d'Espagne. Son infanterie au centre et sa cavalerie aux deux ailes, le roi Charles pousse au combat son vaillant peuple, avec un tel fracas de tambours et de trompettes, qu'il semble que tout l'univers en retentisse.

Les escadrons sarrasins commençaient à fléchir, et ils étaient sur le point de faire volte-face, au risque d'être tous massacrés, rompus et dispersés sans espoir de pouvoir jamais se rallier, lorsque parurent le roi Grandonio et Falsiron, qui s'étaient déjà trouvés en de plus grands périls, et suivis de Balugant, du féroce Serpentin, et de Ferragus qui les encourageait de sa grande voix :

« Ah ! — disait-il —, vaillants hommes, compagnons, frères, tenez ferme dans vos positions. Les ennemis s'épuiseront en efforts inutiles si nous ne manquons pas à notre devoir. Songez à la gloire éclatante, à l'immense butin que la fortune vous réserve aujourd'hui si vous êtes vainqueurs. Songez, en revanche, à la honte, aux dangers suprêmes qui nous attendent si nous sommes vaincus. »

Tout en parlant, il avait saisi une énorme lance ; il fond avec elle sur Bérenger qui combat contre l'Argaliffe, et lui rompt le casque sur la tête. Il le jette à terre, et de son épée terrible, renverse encore huit autres chevaliers. À chaque coup qu'il porte, il fait choir un cavalier au moins.

D'un autre côté, Renaud avait occis tant de païens que je ne saurais les compter. Devant lui, rien ne pouvait résister et vous auriez vu chacun lui céder la place. Zerbin et Lurcain ne montrent pas moins d'ardeur ; ils se conduisent de façon qu'on parle d'eux à jamais. Le premier, d'un coup de pointe, tue Balastro, le second fend le casque de Finadur.

Balastro avait sous ses ordres les guerriers d'Alzerbe que peu de temps auparavant conduisait Tardoque ; l'autre commandait les escadrons de Zamore, de Saffi et de Maroc. N'y a-t-il donc parmi les Africains aucun chevalier qui sache frapper de la lance ou de l'estoc, pourra-t-on me dire ? Les uns après les autres, je n'oublierai aucun de ceux qui sont dignes de gloire.

Il ne faut pas qu'on oublie le roi de Zumara, le noble Dardinel, fils d'Almonte. De sa lance, il jette à terre Hubert de Mirford, Claude du Bois, Élie et Dauphin du Mont. Avec son épée, il renverse Anselme de Stafford, Raimond de Londres et Pinamont, et ils étaient cependant redoutables. Les deux premiers sont étourdis, le troisième est blessé, les quatre autres tombent morts.

Mais, malgré toute la valeur qu'il déploie, il ne peut faire tenir ses gens assez longtemps pour arrêter l'élan des nôtres, inférieurs en nombre, mais plus vaillants, mieux armés et plus aguerris. Les Maures de Zumara, de Setta, de Maroc et de Canara prennent la fuite.

Ceux d'Alzerbe fuient encore plus vite, et le noble jeune homme s'efforce de les arrêter. Par ses prières, par ses reproches, il cherche à leur remettre le courage au cœur. « Si Almonte a mérité que vous conserviez sa mémoire — leur disait-il — j'en aurai aujourd'hui la preuve. Je verrai si vous m'abandonnez, moi son fils, en un si grand péril.

» Arrêtez-vous ; je vous en conjure par ma verte jeunesse, sur laquelle vous fondez un si large espoir. Voulez-vous donc qu'on vous passe au fil de l'épée, et qu'il ne retourne pas semence de nous en Afrique ! Toutes les voies nous en seront fermées, si nous ne restons pas en troupe compacte et serrée.

Avant que nous puissions nous en retourner, nous avons à franchir

de trop hautes murailles, de trop larges fossés, sans compter les monts et la mer.

» Il vaut bien mieux mourir ici que dans les supplices, à la merci de ces chiens. Pour Dieu, restez fermes, ô fidèles amis, car toutes les autres chances de salut sont vaines. Les ennemis n'ont, comme nous, qu'une vie, qu'une âme et que deux mains. » Ce disant, le vaillant jeune homme donne la mort au comte d'Athol.

Le souvenir d'Almonte ramène tellement l'ardeur de l'armée africaine qui commençait à fuir, qu'elle comprend enfin qu'il vaut mieux se défendre avec les bras et les mains, que de tourner les épaules. Guillaume de Burnick dépassait de la taille tous les Anglais ; Dardinel le décapite et le met au niveau des autres. Puis il fend la tête à Aramon de Cornouailles.

Cet Aramon était tombé mort. Son frère accourt pour le secourir, mais Dardinel lui ouvre les reins jusqu'à l'endroit où l'estomac est fourchu. Puis il transperce le ventre à Bugio de Vergalle, et le délie de son serment : il avait promis à sa femme de retourner auprès d'elle au bout de six mois et vivant.

Dardinel voit non loin de là le vaillant Lurcanio qui vient de renverser Dorchin, auquel il a percé la gorge, et Gardo dont il a fendu la tête jusqu'aux dents. Il voit Altée fuir, mais trop tard, Altée qu'il aimait plus que sa propre vie, et que le farouche Lurcanio occit d'un coup asséné derrière la nuque.

Il saisit une lance et court le venger, en disant à son écuyer Macon, qui peut à peine l'entendre, que s'il met Lurcanio à mort, il suspendra ses armes en ex-voto dans la grande mosquée. Puis, franchissant d'un bond la distance qui les sépare, il le frappe au flanc avec une telle force que la lance sort de l'autre côté. Il ordonne ensuite aux siens de prendre ses dépouilles.

Il est inutile de me demander si Ariodant, le frère de Lurcanio, dut ressentir une profonde douleur, et s'il désira ardemment envoyer de sa main Dardinel parmi les âmes damnées. Mais la foule des combattants, aussi bien du côté des infidèles que des chrétiens, ne lui permet pas de mettre son projet à exécution. Il veut pourtant se venger, et de çà, de là, il cherche à s'ouvrir un chemin avec son épée.

Il frappe, il transperce, il culbute, il renverse, il taille, il fend tous ceux qui lui font obstacle ou lui résistent. Dardinel, qui s'aperçoit de son désir, est prompt à vouloir le satisfaire. Mais la multitude l'arrête aussi, et s'oppose à son dessein. Tandis que l'un extermine les Maures, l'autre fait un massacre des Écossais, des Anglais et des Français.

La Fortune ne leur permet point de se rencontrer de toute cette journée. Elle réservait l'un d'eux pour une main plus fameuse, et l'homme évite rarement son arrêt. Voici qu'elle amène Renaud de ce côté, afin que Dardinel ne puisse échapper à la mort ; voici Renaud qui vient ; la Fortune le conduit ; c'est à lui qu'elle accorde l'honneur de tuer Dardinel.

Mais c'est assez parler des glorieux faits d'armes qui se passent dans le Ponant. Il est temps que je retourne à Griffon, que j'ai laissé plein de colère et d'indignation, chassant tumultueusement devant lui la populace affolée de terreur. Le roi Norandin était accouru à cette grande rumeur, suivi d'une troupe de plus de mille hommes d'armes.

Le roi Norandin, avec son escorte armée, voyant tout le peuple s'enfuir, accourt à la porte qu'il fait ouvrir aussitôt son arrivée, et devant laquelle il range ses gens en bataille. Pendant ce temps, Griffon, après avoir chassé loin de lui la foule lâche et sottre, avait de nouveau endossé l'armure déshonorée, la seule qui se trouvât à sa portée.

Tout près était un temple aux murailles hautes et fortes, et entouré d'un fossé profond. Il s'établit solidement en tête du pont-levis, de façon qu'on ne puisse pas l'entourer. Soudain, voici qu'un gros escadron sort par la porte, poussant des cris et des menaces. L'intrépide Griffon ne bouge pas de place, et paraît peu effrayé.

Dès qu'il voit cette troupe à peu de distance, il s'élance sur la route à sa rencontre. Il en fait un grand carnage, une vraie boucherie, frappant de son épée qu'il tient dans ses deux mains. Puis il court se reposer sur le pont étroit ; mais il ne laisse pas languir longtemps ses adversaires ; il fait une nouvelle et sanglante sortie, et revient à son poste d'observation, laissant toujours après lui d'horribles traces de son passage.

Il renverse a gauche, à droite, piétons et cavaliers. Ce combat exaspère la population tout entière soulevée contre lui. À la fin, Griffon craint d'être submergé, tellement il voit croître la mer humaine qui l'entoure de tous côtés ; déjà, il est blessé à l'épaule et à la cuisse gauche, et l'haleine commence à lui manquer.

Mais la vertu, qui n'abandonne jamais les siens, lui fait trouver grâce auprès de Norandin. Le roi sent le doute l'envahir, en voyant tant de gens morts, ou couverts de blessures qu'on croirait faites par la main d'Hector ; il comprend que celui auquel il a fait subir un indigne traitement est un très excellent chevalier.

Puis, quand il est plus près, et qu'il voit en face celui qui a mis à mort ses gens dont il a fait devant lui un horrible monceau ; quand il voit l'eau du fossé toute souillée de sang, il lui semble être en présence d'Horace défendant seul un pont contre toute l'armée toscane. Pour son propre honneur, et pour qu'il ne lui en coûte pas plus cher, il fait, et cela sans peu de peine, retirer les siens.

Et levant la main nue et sans armes, signe habituel de trêve ou de paix, il dit a Griffon : « Je ne puis que reconnaître mes torts et déclarer que je suis fâché de ce qui est arrivé. C'est mon peu de jugement, et les instigations d'autrui, qui m'ont fait tomber dans une telle erreur. Le traitement que je croyais faire subir au plus vil guerrier du monde, je l'ai fait subir au plus noble.

» Mais l'injure et l'affront qui t'ont été faits aujourd'hui par erreur sont bien égalés, je devrais plutôt dire effacés et surpassés, par la gloire que tu viens d'acquérir. Cependant je te donnerai promptement, selon mon savoir et ma puissance, toute satisfaction, quand je connaîtrai comment je peux le faire, soit en t'offrant de l'or, soit en te donnant des châteaux et des villes.

» Demande-moi la moitié de ce royaume ; je suis prêt à t'en rendre aujourd'hui possesseur. Et ta haute valeur ne te rend pas seulement digne d'une telle récompense, mais elle t'a gagné mon cœur. Donne-moi ta main en signe de foi et d'éternelle amitié. » À ces mots, il descend de cheval, et tend à Griffon la main droite.

Griffon voyant le roi venir à lui, d'un air ami, pour lui jeter les bras autour du cou, laisse tomber son épée et sa colère, et embrasse

respectueusement Norandin sous la hanche. Le roi s'aperçoit alors que son sang coule de deux blessures ; il fait aussitôt venir un médecin ; puis il fait doucement transporter le blessé dans la ville, où il lui offre l'hospitalité dans son royal palais.

Griffon blessé y reste quelques jours avant de pouvoir reprendre ses armes. Mais je le laisse pour retourner en Palestine, vers son frère Aquilant et vers Astolphe. Après que Griffon eut quitté les murs sacrés, ils l'avaient cherché plus d'un jour dans tous les endroits consacrés de Jérusalem et dans beaucoup d'autres plus éloignés de la cité.

Or ni l'un ni l'autre n'avaient pu trouver quelqu'un qui sût ce qu'était devenu Griffon. Mais ce pèlerin grec, en s'entretenant avec eux, vint les mettre sur la voie, en leur disant qu'Origile avait pris le chemin d'Antioche, en Syrie, accompagnée d'un nouvel amant qui était de ce pays, et pour lequel elle s'était embrasée d'un feu subit.

Aquilant lui demanda s'il avait annoncé cette nouvelle à Griffon, et le Grec le lui ayant affirmé, il comprit aussitôt le but et le motif de son départ. Il était évident qu'il avait suivi Origile à Antioche, dans l'intention de l'enlever des mains de son rival, et de tirer de celui-ci une grande et mémorable vengeance.

Aquilant ne souffrit pas que son frère allât seul et sans lui à la poursuite d'une pareille entreprise. Il prit ses armes, et suivit les traces de Griffon. Mais auparavant il pria le duc de retarder son retour en France et dans le palais de ses pères, jusqu'à ce qu'il fût revenu d'Antioche. Puis il descendit à Jaffa, où il s'embarqua, la voie de mer lui paraissant et meilleure et plus courte.

Le vent de sirocco, qui soufflait en ce moment sur mer avec une grande violence, lui fut tellement favorable, que le jour suivant il vit la terre de Sûr, et le lendemain celle de Saphet. Il passa devant Beyrouth et Zibelet, et laissant Chypre assez loin à sa gauche, il se dirigea droit vers Tortosa de Tripoli, Laodicée et le golfe de Laias.

Là, le pilote tourna la proue du navire vers le Levant, et, après une marche rapide, arriva à l'embouchure de l'Oronte, où, choisissant son heure, il put pénétrer. Aquilant fit aussitôt jeter un pont, mit pied à terre, et partit, monté sur son vigoureux destrier. Il chemina sur la

rive du fleuve jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Antioche.

Il s'informa aussitôt de Martan, et apprit qu'il s'en était allé, avec Origile, à Damas où devait avoir lieu un solennel tournoi d'après un ordre royal. Certain que son frère l'y avait suivi, il partit le jour même d'Antioche, mais sans prendre cette fois la voie de mer, tant il était pressé du désir de le rejoindre.

Il prit la route de Lydie et de Larisse, et laissa derrière lui la riche et populeuse Alep. Dieu, pour montrer qu'il ne laisse jamais le bien sans récompense et le mal sans punition, lui fit alors rencontrer Martan, à une lieue environ de Mamuga. Martan faisait porter devant lui, avec une grande ostentation, le prix du tournoi.

Au premier abord, Aquilant, trompé par les armes et ces vêtements plus blancs que la neige immaculée, croit que c'est son frère, et avec ce oh ! qui d'habitude exprime l'allégresse, il court à sa rencontre ; mais il change soudain de langage et de manières quand, arrivé plus près, il s'aperçoit que ce n'est pas lui.

Il craint que, grâce aux artifices de celle qui est avec lui, Martan n'ait tué Griffon, « Dis-moi — lui crie-t-il — toi qui dois être un voleur et un traître, comme tu en as le visage, comment ces armes sont-elles en ta possession ? D'où vient que tu es monté sur le bon destrier de mon frère ? Dis-moi si mon frère est mort ou vivant, et de quelle façon tu lui as dérobé ses armes et son destrier ? »

Lorsque Origile entend cette voix pleine de colère, elle veut faire tourner bride à son palefroi pour fuir. Mais Aquilant, plus prompt qu'elle, l'arrête, qu'elle le veuille ou non. Martan, devant l'air menaçant et terrible du chevalier qui lui est apparu ainsi à l'improviste, pâlit et tremble comme la feuille au vent, et ne sait que faire et que répondre.

Aquilant crie et fulmine toujours ; il lui pose l'épée droit sur la gorge, en jurant qu'il leur coupera la tête, à Origile et à lui, s'ils ne lui disent pas immédiatement toute la vérité. Le malencontreux Martan balbutie un moment, et cherche à part lui un moyen d'atténuer son crime ; puis il commence :

« Tu sauras, seigneur, que celle-ci est ma sœur, et qu'elle est née d'une famille honnête et vertueuse, bien que Griffon l'ait jetée dans

une voie d'opprobre et de déshonneur. Ne pouvant supporter une telle honte, et ne me sentant pas la force de l'enlever à un si grand chevalier, je résolus de l'avoir par ruse ou par finesse.

» Je m'entendis avec elle, qui désirait revenir à une vie plus louable, et nous convînmes qu'elle profiterait du sommeil de Griffon pour s'échapper sans bruit ; ainsi elle fit, et pour qu'il ne pût nous poursuivre et faire échouer nos projets, nous le laissâmes désarmé et à pied. Nous sommes venus ici, comme tu vois. »

Martan aurait pu voir réussir sa suprême fourberie, et faire croire facilement qu'il disait la vérité en ce qui concernait la façon dont il avait enlevé les armes et le destrier de Griffon. Mais il voulut aller trop loin, et c'est alors que le mensonge devint évident.

Tout le reste aurait pu passer, s'il n'avait pas dit que la femme qui l'accompagnait était sa sœur.

Mais Aquilant avait entendu dire à Antioche, par un grand nombre de personnes, qu'elle était sa concubine. Aussi, enflammé de colère, il s'écrie : « Infâme voleur, tu en as menti ! » Et il lui assène en plein visage un tel coup de poing, qu'il lui casse deux dents. Puis, sans plus d'explication, il lui lie les deux bras derrière le dos avec une corde.

Il en fait autant à Origile, malgré tout ce qu'elle peut dire pour s'excuser. Aquilant les emmène ainsi par les châteaux et les villages jusqu'à Damas. Il les traînera pendant mille milles et plus, s'il le faut, sans égards pour leurs souffrances et leurs gémissements, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son frère, qui disposera d'eux à sa guise.

Aquilant fait aussi revenir avec lui leurs écuyers et leurs bagages, et ils arrivent tous à Damas. Là, le nom de Griffon retentit par toute la ville. Petits et grands, chacun sait maintenant que c'est lui qui a si bien combattu dans le tournoi, et que la gloire lui en a été ravie par la trahison de son compagnon.

La population tout entière, qui reconnaît le vil Martan, le montre du doigt : « N'est-ce pas là — disait-on — n'est-ce pas ce ribaud qui s'attribue les exploits d'un autre, et couvre de son infamie et de son opprobre celui dont la valeur n'avait mérité que des éloges ? N'est-ce pas là l'ingrate femme qui trahit les vaillants en faveur des lâches ? »

D'autres disaient : « Comme ils sont bien ensemble ! tous deux sont de même race et marqués au même coin. » Les uns les couvrent d'imprécations ; les autres les suivent en criant : « Qu'on les pendre, qu'on les brûle, qu'on les écartèle, qu'on les assomme ! » On se bouscule pour les voir, on se presse pour se trouver sur leur passage dans les rues et sur les places. La nouvelle de leur capture est apportée au roi, qui en témoigne plus de plaisir que si on lui eût donné un second royaume.

Sans avoir beaucoup d'écuyers qui le précèdent ou qui le suivent, il vient en toute hâte, comme il se trouve, au-devant d'Aquilant qui avait vengé son cher Griffon ; il lui fait l'accueil le plus gracieux et le plus honorable, et l'emmène avec lui au palais, après avoir, avec son consentement, fait jeter les deux prisonniers au fond d'une tour.

Puis ils vont ensemble dans l'appartement où Griffon n'avait pas encore pu bouger de son lit, depuis qu'il avait été blessé. Celui-ci rougit en voyant son frère, car il pense bien qu'il a appris sa mésaventure. Aquilant le plaisante un peu à ce sujet, puis on s'occupe de la juste punition à infliger aux deux misérables ainsi providentiellement tombés entre les mains de leurs adversaires.

Aquilant veut, le roi veut qu'ils souffrent mille supplices. Mais Griffon, qui n'ose parler en faveur d'Origile seule, désire qu'on pardonne à l'un et à l'autre. Il expose longuement et très adroitement ses raisons, que ses deux interlocuteurs réfutent avec vivacité. Enfin on décide que Martan sera remis aux mains du bourreau qui le fouettera, sans pourtant que mort s'ensuive.

Le lendemain matin, on le charge de liens qui ne sont ni de fleurs ni de feuillage, et on le fouette par toutes les rues de la ville. Quant à Origile, on la garde prisonnière jusqu'au retour de la belle Lucine, qui se prononcera, dans sa sagesse, sur la peine légère ou rude qui doit lui être appliquée. Aquilant reste à Damas, où il attend dans les fêtes que son frère ait recouvré la santé et puisse reprendre ses armes.

Cependant le roi Norandin, qui depuis son erreur funeste, était devenu sage et prudent, ne pouvait se consoler d'avoir outragé un chevalier si digne de récompense et d'honneur. Plein de douleur et de repentir, il songeait nuit et jour à lui être agréable.

Il résolut de lui rendre le prix qui lui avait été si traîtreusement ravi, et cela, en présence de toute la population témoin de l'injure, et avec toute la pompe qu'un roi pouvait déployer en l'honneur d'un chevalier accompli. Dans ce but, il fit annoncer par tout le pays qu'il donnerait une autre joute dans le délai d'un mois.

Les préparatifs en furent si royalement faits, que la Renommée, sur ses ailes agiles, en porta la nouvelle dans toute la Syrie et jusqu'en Phénicie et en Palestine, où elle vint aux oreilles d'Astolphe, lequel décida, avec le vice-roi de ce dernier pays, que le tournoi n'aurait pas lieu sans eux.

L'histoire donne Sansonnet comme un guerrier valeureux. Roland lui donna le baptême et Charles — ainsi que je l'ai déjà dit — lui confia le gouvernement de la Terre Sainte. Astolphe et lui partirent avec leurs équipages pour se trouver à la joute qui s'apprêtait à Damas, ainsi que la Renommée le chantait de façon à en emplir toutes les oreilles aux environs.

Ils chevauchaient à petites journées, lentement et sans se presser, afin d'arriver frais et dispos à Damas pour le jour du tournoi, lorsqu'ils rencontrèrent, au croisement de deux routes, un voyageur dont les vêtements et la démarche semblaient indiquer un chevalier. C'était cependant une femme, mais fière et intrépide dans les batailles.

La jouvencelle se nommait Marphise. Sa valeur était telle que, l'épée en main, elle avait plus d'une fois fait couler la sueur du front du redoutable sire de Brava, et du sire de Montauban. Nuit et jour armée, elle allait çà et là, cherchant à travers les monts et les plaines des chevaliers errants à combattre, et à acquérir une gloire immortelle.

En voyant Astolphe et Sansonnet qui venaient à sa rencontre couverts de leurs armes, et qui tous deux étaient grands et vigoureux, elle comprit qu'elle avait affaire à des guerriers de mérite. Dans son désir d'éprouver leur vaillance, elle avait déjà éperonné son destrier et s'apprêtait à les défier, lorsque arrivée plus près d'eux, et les ayant regardés plus attentivement, elle reconnaît le duc paladin.

Elle se rappelle les prévenances du chevalier, pendant qu'il était

avec elle au Cathay ; elle l'appelle par son nom, ôte ses gantelets, lève sa visière, et lui tend les bras en lui faisant une grande fête, bien qu'elle soit plus fière que n'importe qui. De son côté, le paladin ne fait pas à la dame un accueil moins respectueux et moins affable.

Ils se demandent mutuellement où ils vont. Astolphe répond le premier ; il lui dit qu'il s'en va à Damas, où le roi de Syrie a invité les chevaliers experts aux armes à venir montrer leur vaillance.

Marphise, toujours disposée aux belles prouesses : « Je veux — dit-elle — tenter avec vous l'entreprise. »

En somme, Astolphe, ainsi que Sansonnet, sont charmés de l'avoir pour compagne d'armes. Ils arrivent tous trois à Damas la veille de la fête, et se logent dans le faubourg. Là, jusqu'à ce que l'Aurore ait tiré du sommeil son vieil amant, ils se reposent bien plus à leur aise que s'ils étaient descendus au palais du roi.

Dès que le soleil levant a répandu partout ses rayons de flamme, la belle dame et les deux guerriers endossent leurs armes, après avoir envoyé à la ville des messagers. Ceux-ci reviennent leur dire que Norandin s'est déjà rendu sur la place où a lieu la fête, pour voir rompre les lances.

Sans plus de retard, ils vont eux-mêmes à la ville, et, suivant la rue principale, ils parviennent à la grande place, où un grand nombre de chevaliers renommés, divisés en deux troupes, attendent que le roi donne le signal. Les prix qui doivent être distribués en ce jour au vainqueur consistent en une épée et une masse richement ornées, et en un destrier digne de la munificence d'un prince tel que Norandin.

Convaincu que Griffon le Blanc doit gagner le prix de cette seconde joute, comme il a gagné celui de la première, et que l'honneur des deux journées lui reviendra, voulant profiter de cette occasion pour lui offrir une récompense à la hauteur de son mérite, Norandin a fait ajouter aux armes formant le prix du premier tournoi, une épée, une masse et un destrier magnifique.

Les armes qui, dans la précédente joute, devaient échoir à Griffon, vainqueur de tous ses adversaires, et que Martan avait usurpées en se faisant passer pour Griffon, avaient été suspendues, par ordre du roi, devant son estrade, avec l'épée richement ornée. La masse pendait à

l'arçon du destrier. Tout cela devait être donné en prix à Griffon.

Mais ses intentions ne furent pas remplies, grâce à la magnanime guerrière qui venait d'arriver sur la place avec Astolphe et le brave Sansonnet.-Celle-ci, apercevant les armes dont je viens de vous parler, les reconnut aussitôt. Elles les avait en effet possédées jadis, et elle en faisait grand cas, comme d'une chose excellente et rare.

Cependant elle les avait un jour laissées sur la route, parce qu'elles l'empêchaient de courir après Brunel, ce larron digne de la corde, qui lui avait ravi sa bonne épée. Je ne crois pas avoir besoin de vous conter autrement cette histoire, et je me tais là-dessus ; qu'il vous suffise de savoir que Marphise venait de retrouver là ses armes.

Sachez aussi qu'une fois qu'elle les eut reconnues à des marques non douteuses, elle ne les aurait pas laissées un jour de plus sans les reprendre. Elle ne se préoccupe pas de chercher quel est le meilleur moyen de les ravoir ; mais elle s'en approche brusquement, étend la main, et sans plus de considération s'en empare.

La violence avec laquelle elle les a saisies en fait tomber une partie à terre, l'autre lui reste à la main. Le roi, qui se tient pour vivement offensé, lève un regard plein de courroux, et le peuple saisit les lances et les épées pour venger une injure qu'il ne saurait supporter, sans se rappeler ce qu'il lui en a coûté, quelques jours auparavant, de chercher querelle aux chevaliers errants.

L'enfant, à la saison nouvelle, ne court pas avec plus de plaisir parmi les fleurs vermeilles d'azur et d'or ; une dame, brillante de parure, ne se plaît pas mieux au son des instruments invitant à la danse, que Marphise n'éprouve de plaisir et d'assurance au milieu du fracas des armes et des chevaux, des lances et des épées aux pointes aiguës, prêtes à répandre le sang et la mort.

Elle pousse son cheval, et fond, impétueuse, la lance basse, sur la foule insensée. Elle transperce l'un à la gorge, l'autre en pleine poitrine ; elle jette à terre, au premier choc, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Puis elle frappe avec son épée sur tous à la fois, et tranche les têtes, perce les flancs, coupe les bras ou les mains.

L'ardent Astolphe et le vaillant Sansonnet, qui sont revêtus comme elle de leur cuirasse et de leur cotte de mailles, bien qu'ils ne

soient pas venus pour une semblable besogne, voyant la bataille engagée, abaissent la visière de leur casque, et se précipitent la lance en arrêt sur cette canaille. Puis, taillant de droite et de gauche avec leurs épées tranchantes, ils s'ouvrent un chemin.

Les chevaliers de nations diverses, qui sont venus pour prendre part à des joutes, voient avec stupéfaction les armes employées à satisfaire une telle fureur, et les jeux auxquels ils croyaient assister se changer en luttes sanglantes — ils ignoraient le motif de la colère du peuple et l'injure grossière faite au roi — et restent indécis et stupéfaits.

Quelques-uns, ayant voulu venir en aide à la foule, ne tardent pas à s'en repentir ; d'autres, qui se soucient peu de ce qui peut arriver à une ville où ils sont étrangers, se préparent à partir. Les plus sages tiennent leurs chevaux en bride, et attendent l'issue du combat. Griffon et Aquilant sont au nombre de ceux qui s'élancent pour venger l'injure faite aux armes du roi.

Tous deux avaient vu le roi, dont les yeux étaient injectés de sang et ivres de colère. Ils avaient appris, par ceux qui les entouraient, le motif de la querelle, et Griffon avait compris que l'injure ne s'adressait pas moins à lui qu'au roi Norandin. Son frère et lui s'étaient fait apporter en toute hâte leurs lances, et ils accouraient, furieux, à la vengeance.

D'un autre côté s'en venait Astolphe, devançant tous les autres, et éperonnant Rabican. Il tenait en main la lance d'or enchantée qui abattait sous le choc les plus fiers jouteurs. Il en frappe le premier Griffon qu'il jette à terre, puis il va à la rencontre d'Aquilant. À peine a-t-il touché le bord de son écu, qu'il le renverse dans la poussière.

Les chevaliers les plus renommés et les plus vaillants vident la selle sous la lance de Sansonnet ; le peuple cède enfin la place, et le roi enrage de colère et de dépit. Pendant ce temps, Marphise, voyant tous ses adversaires en fuite, se retire tranquillement vers son logis, emportant l'ancienne et la nouvelle cuirasse, ainsi que l'un et l'autre casque.

Astolphe et Sansonnet s'empresment de la suivre, et s'en

reviennent avec elle vers la porte qui conduit à l'hôtellerie où ils se sont arrêtés. Devant eux tous s'écartent. Aquilant et Griffon, tout dolents de s'être vus renversés au premier choc, tiennent la tête basse par grande vergogne, et n'osent se présenter devant Norandin.

Dès qu'ils ont rattrapé leurs chevaux et qu'ils sont remontés en selle, ils courent en toute hâte derrière leurs ennemis. Le roi les suit avec un grand nombre de ses vassaux, tous prêts à mourir ou à le venger. La foule insensée crie : « Sus, sus ! » mais elle se tient éloignée et attend les nouvelles. Griffon arrive au moment où les trois compagnons, s'étant emparés du pont, font volte-face.

À peine arrivé, il reconnaît Astolphe qui porte les mêmes devises, et qui a le même cheval et les mêmes armes que le jour où il occit Orrile l'enchanteur. Il n'avait pu le faire dans la lice, au moment où l'on s'apprêtait à jouter. Dès qu'il l'a reconnu, il le salue et lui demande quels sont ses compagnons ;

Et pourquoi ils ont jeté à terre les armes du tournoi, et montré ainsi si peu de respect pour le roi. Le duc d'Angleterre fait connaître ses compagnons à Griffon. Quant aux armes qui ont été la cause du conflit, il lui dit qu'il ne sait pas grand-chose à ce sujet, mais qu'étant venu avec Marphise, Sansonnet et lui ont voulu lui prêter secours.

Peniaut que Griffon est avec le paladin, Aquilant s'approche, reconnaît ce dernier dès qu'il l'entend parler avec son frère, et toute sa colère tombe. Les gens de Norandin arrivent aussi en foule, mais ils ne se hasardent pas trop à approcher, et voyant les pourparlers, ils se tiennent cois, attentifs à ce qui va se passer.

L'un d'eux, apprenant que c'est là Marphise, dont la renommée est si grande par le monde, tourne bride et court prévenir Norandin que s'il ne veut pas perdre en ce jour tous les chevaliers qui forment sa cour, il fera bien, avant qu'ils soient tous occis, de les arracher des mains de Tisiphone et de la mort, car c'est vraiment Marphise qui lui a enlevé l'armure sur la place du tournoi.

Norandin, à ce nom redouté dans tout le Levant, et qui faisait dresser les cheveux des plus braves même à distance, reconnaît qu'il en adviendra ainsi qu'on vient de le lui dire, s'il n'y met ordre. Il rappelle en conséquence autour de lui tous les siens, dont la colère

s'est déjà changée en terreur.

D'un autre côté, les fils d'Olivier, Sansonnet et le fils d'Othon, supplient l'irascible Marphise de mettre fin à ce cruel conflit. Marphise s'avance alors vers le roi d'un air altier, et dit : « Je ne sais pas, seigneur, pour quelle raison tu veux donner ces armes, qui ne t'appartiennent pas, au vainqueur de tes joutes.

» Ces armes sont à moi ; je les laissai un jour au milieu de la route d'Arménie, pour suivre à pied un voleur qui m'avait fortement offensée. En voici pour preuve ma devise, qui peut s'y voir, si tu la connais.

» Et elle montre gravée sur la cuirasse une couronne brisée en trois parties.

« Il est vrai — répond le roi — qu'elles m'ont été données, il y a peu de jours, par un marchand arménien. Si vous me les aviez demandées, je vous les aurais données, qu'elles soient ou non à vous. Je les avais déjà octroyées à Griffon, mais j'ai tant de confiance en lui, que, s'il m'avait fallu vous les remettre, je suis persuadé qu'il me les aurait rendues.

» Il n'est pas besoin, pour me convaincre qu'elles sont à vous, d'y voir gravée votre devise ; il suffit que vous me le disiez ; je crois à votre parole plus qu'à cet autre témoignage. Du reste, ces armes sont à vous comme juste récompense de la plus haute valeur. Gardez-les donc sans plus de contestation. Griffon recevra de moi un prix encore plus grand. »

Griffon qui tenait peu à ces armes, mais qui avait un grand désir de satisfaire le roi, lui dit : « Je serai assez récompensé si vous me dites que vous êtes content de moi. » Pendant ce temps, Marphise se disait à elle-même : « Il me semble que tout l'honneur est ici pour moi. » Et d'un air gracieux elle offrit les armes à Griffon, et finalement les reçut en don de sa main.

Puis ils retournèrent paisiblement et en bonne intelligence à la ville, où les fêtes recommencèrent. L'honneur et le prix de la joute furent décernés à Sansonnet, car Astolphe, les deux frères et celle qui valait mieux qu'eux tous, Marphise, ne voulurent pas lutter, désirant, en amis et en bons compagnons, que Sansonnet gagnât le prix.

Après être restés pendant huit ou dix jours auprès de Norandin, au sein des plaisirs et des fêtes, l'amour du beau pays de France les prit et ne leur laissa plus de repos. Ils prirent congé, et Marphise, qui désirait suivre la même route, leur tint compagnie. Depuis longtemps Marphise voulait se mesurer avec les paladins,

Et juger, par expérience, si leurs exploits étaient à la hauteur de leur renom. Sansonnet laissa un autre chevalier pour gouverner à sa place la régence de Jérusalem. Tous les cinq, réunis en une seule troupe dont on aurait difficilement trouvé la pareille au monde, prirent congé de Norandin, et arrivèrent à Tripoli et à la mer qui l'avoisine.

Là, ils trouvèrent une caraque qui chargeait des marchandises à destination du Ponant. Ils s'accordèrent, pour leur passage et celui de leurs chevaux, avec le vieux patron qui était de Luna. Le temps s'annonçait comme devant être très favorable. Ils quittèrent le rivage par une douce brise, et les voiles gonflées d'un vent propice.

Le premier port où ils s'arrêtèrent était situé sur le littoral de l'île consacrée à l'amoureuse Déesse. Il y règne un air qui non seulement abrège la vie humaine, mais qui ronge le fer. Cela est dû au voisinage d'un marais. Certes la nature ne devait pas faire à Famagosta un tel tort que de lui donner pour voisin le marais âcre et malsain de Costanza, alors qu'elle est si douce au reste de l'île de Chypre.

L'insupportable odeur qui s'exhale du marais, ne permet pas aux navires d'y faire un long séjour. De là, livrant toutes les voiles au vent d'Est, le pilote contourna Chypre à main droite, et cingla vers Paphos, où l'on fit escale. Les passagers descendirent sur ce charmant rivage, les uns pour s'y livrer à leur commerce, les autres pour admirer cette terre de l'amour et du plaisir.

Pendant six ou sept milles, à partir du littoral, d'agréables coteaux vont s'élevant peu à peu. Ils sont couverts de cèdres, d'orangers, de lauriers et de mille autres arbres aux suaves émanations. Le serpolet, la marjolaine, les roses, les lys, le safran y répandent un parfum si suave, qu'à chaque bouffée de vent qui vient de terre, on le sent au loin en mer.

Un ruisseau fécond, formé par une fontaine limpide, arrose toute

cette plage. On peut bien dire que c'est là le séjour heureux et riant de Vénus la belle, car les dames et les damoiselles y sont plus attrayantes qu'en aucun autre lieu du monde, et toutes, jeunes et vieilles, brûlent d'amour jusqu'à leur heure dernière, grâce au pouvoir de la Déesse.

Là, nos voyageurs entendent raconter la même histoire qu'ils ont apprise en Syrie, au sujet de Lucine et de l'Ogre, et comment elle était à Nicosie d'où elle s'apprêtait à rejoindre son mari. Puis, ayant terminé ses affaires, et un bon vent soufflant dans la direction qu'il suivait, le patron du navire lève l'ancre, fait gouverner vers le Ponant, et déploie toutes les voiles.

Au vent du Sud, le navire dresse toutes ses voiles et gagne la haute mer. Soudain s'élève une brise du Sud-Ouest, qui reste tout d'abord assez douce tant que le soleil se maintient sur l'horizon, mais qui, vers le soir, se change en ouragan, et livre aux vagues un rude assaut, accompagné de tant d'éclairs et de coups de tonnerre, qu'il semble que le ciel s'entr'ouvre et s'embrase tout entier.

Les nuées étendent un voile ténébreux qui ne laisse apercevoir ni le soleil ni les étoiles. La mer mugit sous le navire ; le ciel rugit sur sa tête. Le vent souffle de toutes parts, et une horrible tempête de pluie, mêlée de grêle, fouette les malheureux navigateurs. La nuit vient et s'étend sur une mer formidable et de plus en plus irritée.

Les navigateurs déploient toutes les ressources de l'art où ils sont passés maîtres. L'un court en soufflant dans un sifflet, et indique à l'équipage les manœuvres à exécuter ; l'autre prépare l'ancre de salut ; d'autres amènent les câbles ou veillent aux écoutes ; celui-ci tient la barre, celui-là assure le mât ; cet autre se hâte de débarrasser le pont.

L'ouragan s'accroît encore durant la nuit plus noire et plus obscure que l'enfer. Le patron maintient le gouvernail droit en pleine mer, où il pense que les vagues sont moins fortes. Il tourne sans cesse sa proue à l'encontre des lames et du vent furieux, dans l'espoir qu'avec le jour la fortune finira par s'apaiser ou deviendra plus clémente.

Mais, loin de s'apaiser, elle montre, le jour venu, plus de fureur

encore, si toutefois on peut appeler cela le jour, car ce n'est qu'en regardant l'heure qu'on peut reconnaître qu'il est arrivé, et non à la lumière qu'il répand. Le patron découragé s'abandonne au vent, avec plus de crainte que d'espoir. Il tourne l'arrière aux vagues, déploie les voiles basses, et se laisse emporter par la mer cruelle.

Pendant que la fortune éprouve ceux qui sont en mer, elle ne laisse pas davantage en repos ceux qui sont sur la terre ferme, je veux parler de ceux qui sont en France, où le peuple d'Angleterre s'entre-déchire avec les Sarrasins. Là Renaud attaque, entr'ouvre et disperse les bataillons ennemis, et renverse les bannières. J'ai déjà dit qu'il avait poussé son destrier Bayard contre le vaillant Dardinel.

À la vue des orgueilleux insignes gravés sur les armes du fils d'Almonte, Renaud estime qu'il a à faire à un vaillant et brave guerrier, puisqu'il ne craint pas de prendre les mêmes insignes que le comte. Il approche, et voyant Dardinel entouré d'une montagne de cadavres, cela lui semble encore plus vrai. « Mieux vaut — s'écrie-t-il — arracher le mal dans son germe, que de le laisser devenir plus grand. »

Partout où se montre le paladin, chacun s'écarte et lui livre une large voie. Les fidèles se tiennent à l'écart, aussi bien que les Sarrasins, tellement la fameuse épée sait se faire respecter. Renaud ne voit plus devant lui que le malheureux Dardinel, et pousse droit à lui. Il lui crie : « Enfant, celui qui t'a légué cet écu, t'a fait un présent dangereux.

» Je viens à toi pour voir, si tu oses toutefois m'attendre, comment tu sauras défendre les quatre quartiers rouges et blancs, car si tu ne peux pas les défendre aujourd'hui contre moi, tu le pourras encore moins contre Roland. » Dardinel lui répond : « Apprends que si je porte cet écu, je sais aussi le défendre, et que les couleurs blanches et rouges, que je tiens de mon père, peuvent m'acquérir plus de gloire que m'attirer de dangers.

» Parce que je suis jeune, ne crois pas que tu me feras reculer, ou que je te céderai mon écu. Tu m'enlèveras la vie, si tu veux me prendre mes armes. Mais j'espère, avec l'aide de Dieu, que c'est le contraire qui arrivera. Quoi qu'il advienne, personne ne pourra dire

que j'aie jamais forligné ma race. » Ce disant, il fond, l'épée à la main, sur le chevalier de Montauban.

Un frisson de terreur glace le sang des Africains jusqu'au fond du cœur, quand ils voient Renaud, plein de rage, se précipiter à la rencontre de leur prince, comme un lion qui a aperçu dans la prairie un jeune taureau encore insensible à l'amour. C'est le Sarrasin qui porte le premier coup, mais il frappe en vain sur le casque de Mambrin.

Renaud sourit et dit : « Je veux te faire voir que je sais mieux que toi trouver le point vulnérable. » Il donne de l'éperon tout en retenant la bride à son destrier, et assène à son adversaire un tel coup de pointe en pleine poitrine, que l'épée reparaît derrière les reins. Il la retire, et l'âme s'échappe avec le sang. Le corps tombe de selle, froid et exsangue.

Comme la fleur pourprée qui languit et meurt quand la charrue l'a coupée sur son passage, ou comme le pavot des jardins, qui, surchargé de rosée, penche la tête, ainsi, la face décolorée, Dardinel tombe et perd la vie. Il meurt, et avec lui s'éteignent l'ardeur et le courage de tous les siens.

De même que les eaux, un instant contenues par l'art de l'homme, lorsqu'elles viennent à rompre leur digue, tombent et se répandent de toutes parts avec un grand fracas, ainsi les Africains, qui ont tenu bon tout le temps que Dardinel leur a inspiré du courage, s'en vont débandés de côté et d'autre, maintenant qu'ils l'ont vu désarçonné et mort.

Renaud laisse échapper ceux qui veulent fuir, ne s'occupant que de ceux qui essayent de résister. Partout où passe Ariodant, qui suit de près Renaud, tout tombe. Lionel et Zerbin renversent tout autour d'eux, et font de grandes prouesses. Quant à Charles, il fait son devoir, ainsi qu'Olivier, Turpin, Guy, Salamon et Ogier.

Dans cette journée les Maures furent en si grand péril, que pas un seul ne faillit retourner en Paganie. Mais le sage roi d'Espagne se hâte de les rallier, et se retire avec ce qui lui reste sous la main. Il préfère accepter sa défaite et se retirer en sauvant une partie de son armée, que risquer de tout perdre en essayant de tenir encore.

Il dirige les enseignes vers ses logements qui sont entourés de remparts et de fossés, suivi de Stardilan, du roi d'Andalousie et des Portugais, réunis en forte colonne. Il envoie dire au roi de Barbarie de se retirer du mieux qu'il pourra, et que, s'il peut en ce jour sauver sa personne et son camp, il n'aura pas fait peu de chose.

Le roi qui se trouvait fort embarrassé lui-même et qui n'espérait plus revoir jamais Biserte, la fortune ne s'étant jamais montrée si cruelle et si brutale envers lui, se réjouit d'apprendre que Marsile a réussi à mettre en sûreté une partie de son armée. Il commence à opérer sa retraite, fait reculer les bannières et sonner le rassemblement.

Mais la plupart de ses gens, en pleine déroute, n'écoutent ni les trompettes, ni les tambours. Leur affolement, leur lâcheté sont tels, qu'on en vit bon nombre se noyer dans la Seine. Le roi Agramant veut les rallier ; il a avec lui Sobrin, et tous deux vont courant de côté et d'autre, et s'efforcent, avec l'aide des chefs, de regagner le camp en bon ordre.

Mais pas plus le roi que Sobrin, ni qu'aucun chef, ne peut parvenir, soit par prières, soit par menaces, soit par force, à en rallier seulement le tiers, bien loin de pouvoir les ramener tous là où s'en vont les enseignes mal suivies. Pour un qui reste, non sans courir de grands dangers, deux sont morts ou en fuite ; les uns sont blessés en pleine poitrine, les autres dans le dos ; tous sont accablés de fatigue.

En proie à la terreur, ils se laissent chasser jusqu'aux portes de leur camp fortifié, qui n'aurait même pas pu les protéger suffisamment — car Charles savait saisir l'occasion par les cheveux quand elle se présentait à lui — si la nuit n'était venue. La nuit, pleine de ténèbres et qui apaise toute chose, arrête la poursuite.

Elle avait peut-être été avancée par l'Éternel qui eut pitié de sa créature. Le sang ruisselait par la campagne, et courait comme un grand fleuve, inondant les routes. On compta quatre-vingt-dix mille combattants passés en ce jour au fil de l'épée. Les villageois et les loups, sortis de leurs repaires, vinrent les dépouiller et les dévorer pendant la nuit.

Charles ne rentre pas dans la ville ; il campe en dehors, à côté de

l'ennemi, dont il fait entourer le camp de feux gigantesques, comme s'il voulait l'assiéger. Les païens s'empressent de creuser la terre et d'élever des remparts et des bastions. Leurs gardes veillent, et ne quittent pas leurs armes de toute la nuit.

Toute la nuit, dans les logements des Sarrasins peu rassurés, ce ne sont que pleurs, gémissements, lamentations ; mais on les étouffe le pins que l'on peut. Les uns pleurent leurs amis, leurs parents morts et abandonnés sur le champ de bataille ; les autres gémissent sur leurs propres blessures et sur leur situation. Mais tous redoutent un avenir plus terrible.

Deux Maures, d'une obscure origine et nés à Ptolémaïs, donnèrent en ces circonstances un exemple de dévouement rare et digne d'être enregistré par l'Histoire. Ils se nommaient Cloridan et Médor. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils avaient fidèlement servi Dardinel, et étaient passés en France avec lui.

Cloridan, chasseur depuis son enfance, était robuste et agile. Médor avait sur la joue les couleurs blanches et vermeilles, la grâce du jeune âge. Parmi tous ses compagnons, nul n'avait le visage plus agréable et plus beau.

Avec ses yeux noirs et sa chevelure d'or crespelée, il ressemblait à un des anges du chœur céleste.

Tous les deux se trouvaient sur les remparts, avec beaucoup d'autres, chargés de veiller sur le camp, à l'heure où la nuit jette sur le ciel ses regards somnolents. Médor ne peut chasser de sa pensée le souvenir de son maître Dardinel, du fils d'Almonte, et ne peut s'empêcher de se plaindre qu'il soit resté étendu sans sépulture dans les champs.

Tourné vers son compagnon, il dit : « Cloridan, je ne puis te dire quelle douleur j'éprouve en songeant à mon prince qui est resté dans la plaine, et qui est une trop noble proie, hélas ! pour les loups et les corbeaux. Quand je pense combien il fut toujours bon pour moi, il me semble que si je donnais ma vie pour rendre à sa mémoire les derniers honneurs, je ne m'acquitterais pas de mon immense dette envers lui.

» Je veux aller le chercher par la campagne, afin qu'il ne reste pas

sans sépulture, et Dieu permettra peut-être que je puisse parvenir sans être vu jusqu'au camp du roi Charles où tout se tait. Toi, reste ici, car si le ciel a résolu que je meure, tu feras connaître mon sort ; et si la fortune ne me permet point d'accomplir une si belle entreprise, que la renommée du moios rappelle que mon intention fut bonne. »

Cloridan reste stupéfait de voir tant de dévouement, tant de fidélité, tant de courage chez un enfant. Dans son amitié pour lui, il essaye de le détourner de ce projet, mais il ne peut y réussir, car on ne console point une douleur si grande.

Médor est résolu à mourir ou à donner la sépulture à son maître.

Voyant que rien ne l'émeut et ne peut le faire changer de résolution, Cloridan lui répond : « Eh ! bien, j'irai aussi. Moi aussi, je veux me livrer à une si louable entreprise ; moi aussi j'aime et je souhaite trouver une mort fameuse. Quelle chose pourrait du reste me plaire désormais, si je restais sans toi, mon cher Médor ? Mourir avec toi les armes à la main, vaut beaucoup mieux que mourir ensuite de douleur si tu venais à m'être ravi. »

Ainsi résolus, ils cèdent la place à ceux qui viennent les relever de leur garde, et ils partent. Ils franchissent fossés et palissades, et peu à peu ils pénètrent parmi les nôtres qui reposent sans précaution. Le camp dort, et tous les feux sont éteints, tellement on redoute peu les Sarrasins. Les soldats gisent à la renverse, au milieu des armes et des bagages, les yeux appesantis par le vin et le sommeil.

Cloridan s'arrête un instant et dit : « Je suis d'avis de ne jamais laisser perdre les occasions. Médor, ne dois-je pas profiter de celle-ci pour massacrer ceux qui ont tué mon maître ? Toi, dresse les yeux et les oreilles de tous côtés, afin que personne ne survienne. Je me propose de t'ouvrir avec mon épée une route spacieuse à travers les ennemis. »

Ainsi il dit, et il tint aussitôt parole. Il entre sous la tente où dort le savant Alphée, qui était venu l'année précédente à la cour de Charles comme médecin et magicien fort expert en astrologie. En cette circonstance, sa fausse science, qui, d'après lui, lui dévoilait tout l'avenir, lui fit quelque peu défaut.

Elle lui avait prédit qu'il mourrait, plein d'années, dans les bras de

sa femme ;

Et voilà que le rusé Sarrasin lui plonge son épée dans la gorge. Il tue quatre autres guerriers, près du devin, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri. Turpin ne mentionne pas leurs noms, et leur mémoire s'est perdue dans la suite des temps. Après eux périt Palidon de Montcalieri, qui dormait tranquillement entre deux destriers.

Cloridan s'en vient ensuite à l'endroit où le malheureux Grillon gisait la tête sous un baril. Il l'avait entièrement vidé, et pensait goûter en paix un sommeil doux et tranquille. L'audacieux Sarrasin lui tranche la tête. Le sang et le vin s'écoulent par une même blessure ; le corps en contient plus d'un baquet. Grillon rêvait qu'il buvait encore, lorsque Cloridan vint interrompre son rêve.

À côté de Grillon, il égorge en deux coups Andropon et Conrad, l'un Grec, l'autre Allemand. Tous les deux avaient passé une grande partie de la nuit à boire et à jouer. Heureux s'ils eussent su veiller jusqu'à l'heure où le soleil surgit à l'orient. Mais le destin ne pourrait rien sur les hommes, si chacun devinait l'avenir.

De même qu'un lion affamé, amaigri et altéré par un long jeûne, tue, déchire, dévore, et met en pièces le troupeau tombé sans défense en son pouvoir, ainsi le cruel païen égorge les nôtres pendant leur sommeil, et en fait partout un véritable massacre. L'épée de Médor ne reste pas inactive, mais elle dédaigne de frapper l'ignoble plèbe.

Médor arrive à la tente où le duc d'Albret dormait avec une sienne dame. Tous les deux se tenaient si étroitement enlacés, que l'air n'aurait pu se glisser entre eux. Médor leur abat la tête d'un seul coup. Ô mort heureuse, ô douce destinée ! Leurs âmes s'envolent vers leur nouvelle demeure, enlacées comme l'étaient leurs corps.

Il tue Malinde et son frère Ardalique, fils du comte de Flandre. L'un et l'autre avaient été faits nouvellement chevaliers par Charles, qui avait ajouté les lys à leurs armes, le jour où il les avait vus revenir d'un combat, avec leurs épées tout ensanglantées. Il leur avait aussi promis des terres en Frise, et il les leur aurait données ; mais Médor vient détruire tous ces projets.

Les adroits compagnons parviennent enfin jusqu'aux tentes dont

les paladins ont entouré celle de Charles, sur laquelle ils veillent chacun à leur tour. Là, les deux Sarrasins, rassasiés de carnage, remettent leur épée au fourreau et retournent sur leurs pas, car il leur paraît impossible qu'au milieu d'une si grande foule de gens, il ne s'en trouve pas un qui ne dorme pas.

Bien qu'ils puissent se charger d'un riche butin, ils pensent que c'est assez de sauver leur propre personne. Cloridan s'avance par les passages qu'il croit les plus sûrs, et son compagnon le suit. Ils arrivent au champ de bataille, où, parmi les épées, les arcs, les écus et les lances, gisent, pêle-mêle, dans un lac de sang, riches et pauvres, princes et sujets, hommes et chevaux.

L'horrible mélange de cadavres amoncelés dans les champs, pouvait rendre vaines les recherches des deux amis jusqu'à ce que le jour eût commencé de poindre, si, aux prières de Médor, la lune n'avait fait sortir son croissant d'une nuée obscure. Médor, les yeux pieusement fixés vers la lune, parla ainsi :

« Ô sainte Déesse, toi que nos ancêtres nommaient à bon droit triforme, puisque dans le ciel, sur la terre et aux enfers tu montres ta sublime beauté sous plusieurs formes, et que dans les forêts tu chasses les bêtes et les monstres, montre-moi l'endroit où mon roi est couché parmi tant de morts, car pendant sa vie il a toujours observé tes saints préceptes. »

À cette prière, soit effet du hasard, soit qu'elle fût touchée par tant de foi, la lune entr'ouvrit les nuées, belle comme lorsqu'elle se jeta nue dans les bras d'Endymion et se donna à lui. À sa lumière se découvre Paris, ainsi que les deux camps, les coteaux et la plaine. Au loin, se voient les deux collines, Montmartre à droite et Montléry à gauche.

La lumière tombe plus éclatante à l'endroit où le fils d'Almonte gît mort. Médor court en pleurant vers son cher maître, qu'il reconnaît à son écu blanc et vermeil. Il baigne son visage de larmes amères — il en avait un ruisseau sous chaque cil — et il exhale de si douces plaintes, que les vents, pour les entendre, se seraient arrêtés.

Sa voix est comme étouffée et à peine distincte ; non pas qu'il craigne de se trahir — il n'a aucun souci de sa vie ; il l'a plutôt en

haine et voudrait la quitter — mais parce qu’il tremble de ne pouvoir accomplir l’œuvre pieuse pour laquelle il est venu. Tous les deux chargent le cadavre du roi sur leurs épaules, prenant chacun la moitié du fardeau.

Ils vont aussi rapidement qu’ils peuvent sous la précieuse charge. Déjà le maître de la lumière chasse les étoiles du ciel et l’ombre de la terre, lorsque Zerbin, dont la haute valeur dédaigne le sommeil quand le devoir l’appelle, après avoir passé toute la nuit à poursuivre les Maures, revient au camp aux premiers rayons de l’aube.

Quelques chevaliers sont avec lui. De loin ils aperçoivent les deux compagnons, et tous se précipitent de leur côté, dans l’espoir d’y trouver une proie et du butin. « Frère — dit Cloridan — il faut jeter là notre fardeau et jouer des talons. Ce serait folie de sacrifier deux vivants pour sauver un mort. »

Et il se débarrasse de sa charge, pensant que Médor en fait de même. Mais ce dernier, plus attaché à son maître, le prend tout entier sur ses épaules. L’autre s’éloigne en toute hâte, comme s’il avait son ami à ses côtés ou derrière lui. S’il avait su qu’il l’abandonnait, il aurait bravé avec lui mille morts plutôt qu’une.

Les chevaliers, résolus à forcer les fugitifs à se rendre, ou à les immoler, se répandent de çà de là, et ferment promptement toutes les issues. Zerbin, leur capitaine, est le plus acharné à les poursuivre ; car, en les voyant fuir tout tremblants, il est persuadé que ce sont deux soldats de l’armée ennemie.

À cette époque, il y avait là une antique forêt, dont les taillis épais et hérissés de ronces, étaient sillonnés par des sentiers étroits qui s’entre-croisaient comme un labyrinthe, et ne pouvaient servir qu’aux bêtes sauvages. Les deux païens espèrent qu’ils pourront se cacher dans ses fourrés. Mais que ceux qui prennent plaisir à mes chants, remettent à une autre fois pour entendre le reste.

Chant XIX

ARGUMENT. — Cloridan et Médor, surpris par les ennemis dans leur pieux office, sont, l'un tué, l'autre blessé mortellement. Survient Angélique ; elle prend soin de Médor, le guérit et en devient amoureuse. — Marphise et ses compagnons font naufrage dans le golfe de Laias, près d'une ville gouvernée par les femmes ; là ils apprennent une étrange coutume établie par ce gouvernement féminin. Marphise tue neuf guerriers et lutte jusqu'au soir contre le dixième.

Aucun mortel ne peut savoir de qui il est véritablement aimé, tant qu'il occupe le haut de la roue de la Fortune ; car les vrais et les faux amis se tiennent à ses côtés, lui témoignant tous une même fidélité. Mais son heureux destin vient-il à se changer en adversité, la tourbe des adulateurs lève le pied, et celui-là seul qui aime de cœur, reste plus dévoué que jamais, et chérit son maître même après la mort.

Si, comme le visage, le cœur se montrait à découvert, tel qui est en faveur à la cour et opprime les autres, et tel qui est en disgrâce auprès de son prince, changeraient mutuellement de fortune. Celui qui est humble deviendrait soudain le plus grand, et le grand tomberait au rang des plus infimes. Mais revenons à Médor, si fidèle et si attaché à son maître avant et après la mort de ce dernier.

L'infortuné jeune homme cherche à se réfugier au plus épais du bois ; mais la lourde charge qui pèse sur ses épaules le force à rester dans les endroits les plus découverts. Il ne connaît pas le pays et les chemins détournés, et s'embarrasse dans les épines et les ronces. Son compagnon, les épaules allégées de leur fardeau, est déjà loin de lui

en sûreté.

Cloridan a gagné un endroit où il n'entend plus le bruit et la rumeur produits par ceux qui le poursuivent. Mais quand il s'aperçoit que Médor n'est pas avec lui, il lui semble qu'il a laissé en arrière son propre cœur. « Ah ! — disait-il — comment ai-je été assez indifférent, assez oublieux de moi-même, pour m'échapper sans toi, Médor, et sans savoir où et dans quel moment je t'ai laissé ! »

Ainsi disant, il s'enfonce de nouveau dans le chemin sinueux de l'inextricable forêt. Il retourne à l'endroit d'où il est venu, et marche au-devant de la mort. Il entend les hennissements des chevaux et la voix menaçante de l'ennemi ; il reconnaît les cris de son cher Médor, et le voit seul, à pied, au milieu de nombreux cavaliers.

Une centaine de cavaliers l'entourent. Zerbin commande et crie qu'on le fasse prisonnier. L'infortuné tourne comme la roue d'un tourneur, et se défend de son mieux, s'abritant tantôt derrière un chêne, tantôt derrière un orme, un hêtre, ou un frêne, et sans jamais abandonner son cher fardeau. Enfin, ne pouvant plus le sauver, il le dépose sur l'herbe et combat tout autour.

Telle l'ourse, assaillie dans sa tanière rocheuse par les chasseurs des Alpes, se tient près de ses petits, incertaine de ce qu'elle doit faire, et frémit tout à la fois de tendresse et de rage. La colère et son instinct féroce la poussent à jouer des griffes et à s'abreuver de sang ; mais l'amour maternel tempère sa fureur, et la retient auprès de ses oursons.

Cloridan, qui ne sait comment venir en aide à Médor, veut mourir avec lui ; mais avant de mourir il songe à faire plus d'une victime. Il pose sur son arc une de ses flèches les plus acérées, et, de l'endroit où il est caché, il ajuste si bien, qu'il transperce la cervelle d'un Écossais. Celui-ci tombe de selle, sans vie.

Tous les autres se tournent du côté d'où est venu le trait homicide. Pendant ce temps, le Sarrasin envoie une autre flèche qui couche, près du premier, un second cavalier. Celui-ci s'était penché vivement pour demander à son compagnon tombé s'il savait qui avait tiré, quand la flèche arrive, lui traverse la gorge et lui coupe la parole.

À cette vue, Zerbin, leur capitaine, ne peut plus se contenir. Plein

de colère et de fureur, il court à Médor, criant : « C'est toi qui le paieras. » Il plonge sa main dans sa chevelure d'or et l'attire violemment à lui. Mais à peine a-t-il jeté les yeux sur ce charmant visage, qu'il est pris de pitié et ne se sent pas le courage de le tuer.

Le jeune homme a recours aux prières ; il dit : « Chevalier, au nom de ton Dieu, ne sois pas assez cruel pour m'empêcher d'ensevelir le corps de mon roi. Ne pense pas que je réclame autre chose de ta pitié, et que je tiens à la vie. Je ne désire la conserver qu'autant qu'elle me permettra de donner la sépulture à mon maître.

» Tu pourras, après, si tu es aussi cruel que Créon le Thébain, donner mes membres en pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie ; mais laisse-moi d'abord ensevelir le fils d'Almonte.

» Ainsi disait Médor, avec des gestes, avec un son de voix capables d'attendrir une montagne. Zerbin en était déjà si touché, qu'il se sent ému de tendresse et de pitié.

En ce moment, un chevalier brutal, sans respect pour son prince, transperce d'un coup de lance la poitrine sans défense du malheureux suppliant. Cet acte barbare et déloyal irrite d'autant plus Zerbin qu'il voit le jeune homme tomber sous le coup, pâle et évanoui, et le considère comme mort.

Indigné et chagrin tout à la fois, il dit : « Tu ne resteras pas sans vengeance. » Et plein de courroux, il se retourne vers le chevalier qui a commis le meurtre ; mais celui-ci prenant l'avance, se dérobe à sa colère et s'enfuit. Cloridan, voyant Médor par terre, s'élance hors du bois et se montre à découvert.

Il jette son arc, et se précipite plein de rage, l'épée à la main, au milieu des ennemis, plutôt pour mourir que dans la pensée de tirer une vengeance qui le satisfasse. Bientôt, sous les coups de tant d'épées, son sang rougit le sable, et se sentant près d'expirer, il se laisse tomber à côté de son cher Médor.

Les Écossais suivent leur chef qui marche à travers la forêt profonde, tout chagrin d'avoir laissé l'un des deux Sarrasins mort et l'autre à peine vivant. Depuis longtemps, le jeune Médor est étendu sur le gazon, et son sang s'échappe d'une si large blessure, que sa vie va s'éteindre, s'il ne survient pas quelqu'un pour lui porter secours.

Le hasard conduit près de lui une damoiselle, aux vêtements semblables à ceux d'une humble bergère, mais à l'air noble, au visage ravissant, aux manières à la fois hautaines et pleines de courtoisie. Il y a si longtemps que je ne vous en ai plus parlé, qu'à peine devrez-vous la reconnaître. C'est Angélique, si vous ne le savez pas ; c'est la fille altière du grand khan de Cathay.

Depuis qu'Angélique a recouvré l'anneau que Brunel lui avait dérobé, son assurance et son orgueil sont devenus tels, qu'elle tient en mépris le monde entier. Elle s'en va seule, et n'accepterait pas pour compagnon le chevalier le plus fameux de l'univers. Elle s'indigne en songeant qu'elle a donné jadis le titre d'amant à Roland et à Sacripant.

Mais celle de ses faiblesses dont elle se repent le plus, c'est d'avoir voulu autrefois du bien à Renaud. Elle se considère comme avilie d'avoir porté si bas ses regards. Amour voyant tant d'arrogance ne veut pas la supporter plus longtemps. Il se place à l'endroit où gît Médor, et attend la belle au passage, une flèche toute prête sur son arc.

Quand Angélique voit le jeune homme se traîner languissant et blessé, et, quoique près de la mort, se plaindre plutôt de ce que son roi soit sans sépulture que de son propre mal, elle sent une pitié inaccoutumée pénétrer jusqu'au fond de sa poitrine, par une porte inusitée. Son cœur, jusque-là si dur, devient tendre et sensible, surtout après que Médor lui a raconté son aventure.

Rappelant à sa mémoire les secrets de la chirurgie qu'elle a apprise jadis dans l'Inde, où cette science est considérée comme si noble et si digne de grands éloges, que le père la transmet en héritage à son fils sans y presque rien changer, elle se dispose à employer le suc des herbes pour conserver le blessé à la vie.

Elle se souvient qu'en traversant une agréable prairie, elle a vu une herbe, soit dictame, soit panacée, ou toute autre plante de même vertu, qui arrête le sang, calme la douleur des blessures et prévient tout danger. Elle la trouve non loin de là, la cueille, et revient à l'endroit où elle a laissé Médor.

En s'en revenant, elle rencontre un berger qui allait à cheval à

travers le bois, à la recherche d'une génisse échappée depuis deux jours du bercail et errant à l'abandon. Elle l'entraîne vers le lieu où Médor perd sa force avec le sang qui sort de sa poitrine, et dont il a déjà tellement rougi la terre, que la vie est près de lui échapper.

Angélique descend de son palefroi, et fait aussi mettre pied à terre au berger. Elle broie les herbes entre deux pierres, puis elle les presse et en reçoit le suc dans ses mains blanches. Elle le verse dans la plaie, et en frotte la poitrine, le ventre et les flancs de Médor. La vertu de cette liqueur est telle, que le sang s'arrête soudain, et que les forces reviennent au blessé.

Il peut monter sur le cheval que le berger conduit. Mais il ne veut point s'éloigner avant que son maître ne soit dans la terre. Il le fait ensevelir, ainsi que Cloridan ; puis il se laisse conduire où il plaît à Angélique.

La belle, par humanité, reste avec lui dans l'humble cabane du berger hospitalier.

Elle ne veut point partir avant qu'il ne soit revenu à la santé, tellement elle le tient en estime, tellement elle l'a pris en pitié depuis qu'elle l'a vu étendu sur la terre. Puis, en contemplant ses grâces et sa beauté, elle sent son cœur rongé comme par une lime, et le feu de l'amour l'embraser peu à peu tout entier.

Le berger habitait une assez bonne et belle chaumière, située dans le bois, et blottie entre deux collines. Il l'avait peu auparavant rebâtie tout à neuf, et il avait avec lui sa femme et ses enfants. C'est là que la blessure de Médor est promptement guérie par la donzelle. Mais, en moins de temps, elle se sent atteinte elle-même au cœur d'une blessure plus grande.

Elle ressent, plus large et plus profonde, la blessure que lui a faite au cœur la flèche invisible lancée par l'archer ailé qui s'est caché dans les beaux yeux et la tête blonde de Médor. Elle se sent brûler d'un feu qui augmente sans cesse, et plus elle soigne le mal de son ami, moins elle a souci de son propre mal ; elle ne songe qu'à guérir celui qui la blesse et la fait souffrir elle-même.

Sa plaie s'ouvre et s'agrandit à mesure que celle de Médor se guérit et se ferme. Le jeune homme recouvre la santé ; elle languit,

en proie à une fièvre nouvelle, qui la glace et la brûle tour à tour. De jour en jour sa beauté s'étiolé ; la malheureuse dépérit, comme fond une flaque de neige tombée dans une saison intempestive, et que le soleil frappe à découvert.

Si elle ne veut pas mourir de désir, il faut que sans retard elle se vienne elle-même en aide. Elle ne peut plus attendre qu'on lui demande ce qu'elle brûle de donner. Aussi, bannissant toute vergogne, elle emploie, pour se faire comprendre, un langage non moins ardent que ses yeux. Et, du coup, elle réclame merci, sans savoir que peut-être elle l'accorde elle-même.

Ô comte Roland, ô roi de Circassie, dites, à quoi vous a servi votre éclatante valeur ? Dites, à quel prix doit-on estimer votre gloire sans pareille ? Quelle récompense ont obtenue vos services ? Montrez-moi une seule faveur, ancienne ou nouvelle, que vous ait jamais accordée, en retour de votre dévouement, celle pour qui vous avez tant souffert.

Oh ! si tu pouvais jamais revenir à la vie, combien ta peine serait cruelle, ô roi Agrican, toi envers qui elle se montra si dédaigneuse, et qu'elle repoussa d'une façon si dure et si inhumaine ! Et toi, Ferragus, et vous, au nombre de plus de mille, dont je passe les noms, qui avez accumulé tant de prouesses pour cette ingratitude, combien il vous serait douloureux de la voir maintenant aux bras de celui-ci !

Angélique laissa cueillir à Médor la première rose, non encore effleurée, du beau jardin où personne n'avait été assez heureux pour mettre les pieds. Afin de légitimer sa faiblesse, on célébra les saintes cérémonies du mariage, sous les auspices de l'amour, et avec la femme du berger pour marraine.

Sous cet humble toit, les noces furent faites aussi solennellement que possible, et pendant plus d'un mois les deux amants goûtèrent en paix de tranquilles plaisirs. La dame ne voyait rien au-dessus du jeune homme, et ne pouvait s'en rassasier. Bien qu'elle fût toujours pendue à son cou, elle ne sentait jamais ses désirs entièrement satisfaits.

Soit qu'elle restât enfermée ou qu'elle sortît de la cabane, elle

avait jour et nuit le beau jouvenceau à son côté. Matin et soir elle parcourait l'une et l'autre rive, foulant aux pieds les vertes prairies. Dans le milieu du jour, tous deux se mettaient à l'abri sous une grotte non moins commode et agréable que celle qu'Énée et Didon, fuyant l'orage, rendirent jadis témoin fidèle de leurs secrets.

Un de leurs plaisirs consistait à graver leur chiffre, avec un couteau ou un stylet, sur l'écorce de chaque arbre qu'ils voyaient dresser son ombre au-dessus d'une fontaine ou d'un pur ruisseau. Ils en faisaient de même sur les rochers les moins durs ; les noms d'Angélique et de Médor, entrelacés ensemble de mille façons, couvraient aussi les murs de la cabane.

Quand Angélique jugea qu'elle avait assez longtemps séjourné dans cet endroit, elle résolut de retourner dans l'Inde, au Cathay, et de placer la couronne de son beau royaume sur la tête de Médor. Elle portait au bras un bracelet d'or, orné de riches pierreries, que le comte Roland lui avait donné, en témoignage du bien qu'il lui voulait. Elle le possédait depuis longtemps.

Morgane le donna jadis à Ziliant, pendant qu'elle le retenait captif dans le lac. Celui-ci, après avoir été rendu à son père Monodant, grâce au bras et à la valeur de Roland, donna le bracelet au comte. Roland, qui était amoureux, consentit à passer à son bras le cercle d'or, dans l'intention de le donner à sa reine, dont je vous parle.

La dame l'avait conservé comme ce qu'elle avait de plus précieux, non par amour pour le paladin, mais parce qu'il était riche et d'un travail exquis. Elle réussit, je ne sais par quel artifice, à le garder lorsque, dans l'île des Pleurs, elle fut exposée nue en pâture à un monstre marin, par des gens inhospitaliers et cruels.

N'ayant pas d'autre récompense à offrir au bon pasteur et à sa femme, qui les avaient aidés avec un si grand zèle depuis le jour où ils étaient arrivés dans leur chaumière, elle ôta le bracelet de son bras et le leur donna ; elle voulut qu'ils le gardassent en souvenir d'elle. Puis ils s'acheminèrent vers la chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Espagne.

Ils pensaient s'arrêter quelques jours à Barcelone ou à Valence, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un bon navire qui appareillât pour le

Levant. En descendant le versant des Pyrénées, ils découvrirent la mer au-delà de Girone, et, côtoyant le rivage à main gauche, ils se dirigèrent sur Barcelone par la route ordinaire.

Mais avant d'y arriver, ils rencontrèrent sur le sable du rivage un homme fou, dont le visage, la poitrine, les reins et tout le corps étaient tout souillés de boue et de fange, comme celui d'un porc.

Cet homme se rua sur eux, comme un dogue qui se jette sur un étranger, et vint détruire leur bonheur. Mais je retourne vous parler de Marphise.

Je veux vous parler de Marphise, d'Astolphe, d'Aquilant, de Griffon et des autres qui, la mort devant les yeux, sont livrés à la fureur de la mer dont ils ne peuvent se garantir. La fortune, de plus en plus arrogante, redouble ses menaces et ses colères, et bien qu'elle dure depuis trois jours, elle ne semble pas prête à s'apaiser.

L'onde ennemie et le vent toujours plus féroce ont brisé le gaillard d'arrière et la galerie. Le pilote fait couper et jeter à la mer les débris que l'ouragan laisse debout. L'un, dans sa cabine, se tient courbé sur la carte, cherchant, à la lumière d'une petite lanterne, le chemin à suivre ; l'autre visite la cale avec une torche.

Celui-ci se tient à la poupe, celui-là à la proue, devant la clepsydre, et regarde, à chaque demi-heure, combien on a fait de chemin, et quelle direction l'on suit. Puis, tous les matelots sont réunis sur le pont du navire, où ils tiennent conseil sous la présidence du patron, et donnent chacun leur avis.

L'un dit : « Nous sommes arrivés sous Limisso, si j'en juge par les bas-fonds. » L'autre soutient qu'on est près des rocs aigus de Tripoli, où la mer brise la plupart des navires ; un troisième s'écrie : « Nous courons nous perdre sur la côte de Satalie, objet d'effroi et de regrets pour plus d'un nocher. » Chacun parle selon son opinion ; mais tous sont oppressés et tourmentés d'une même crainte.

Le troisième jour, le vent les secoue avec plus de violence, et la mer frémit encore plus furieuse ; une lame brise et emporte le gouvernail ; une autre enlève d'un même coup la barre et celui qui la tient. Il faudrait avoir le cœur de marbre et plus dur que l'acier, pour ne pas être effrayé à un tel moment. Marphise, qui jusque-là n'avait

jamais connu la crainte, a avoué, depuis, que ce jour-là elle eut peur.

Tous font des vœux de pèlerinage au mont Sinaï, à Galice, à Chypre, à Rome, au Saint-Sépulcre, à la Vierge d'Utine et à d'autres lieux célèbres. Cependant le malheureux navire, à moitié fracassé, est soulevé jusqu'au ciel ou plongé au fond de la mer. Pour moins le fatiguer, le patron avait fait couper le mât d'artimon.

Les ballots, les caisses, et tous les objets les plus lourds, sont jetés par-dessus la proue et la poupe ; les cabines, les magasins et les riches marchandises qu'ils renferment deviennent la proie des ondes. Les uns travaillent aux pompes, et cherchent à rejeter dans la mer l'eau qui remplit le navire ; les autres réparent dans la cale les endroits où la mer a causé des avaries.

Au bout de quatre jours passés au milieu de ces fatigues et de ces angoisses, ils étaient au bout de leurs forces, et la mer en aurait eu complètement raison, pour peu que sa fureur eût continué. Mais la vue du feu Saint-Elme, qui vint se poser sur la corniche de la proue — car ils n'avaient plus ni mâts ni antennes — leur fit espérer une prochaine accalmie.

À la vue de la flamme éclatante, les navigateurs s'agenouillèrent tous, et les yeux humides de larmes, la voix tremblante, ils implorèrent une mer tranquille. La tempête cruelle, jusqu'alors si tenace, s'arrêta soudain ; le mistral et l'aquilon laissèrent le navire en paix ; et le vent du Sud-Ouest régna seul sur la mer.

Il sortait avec tant de force de sa noire caverne, et produisait sur la surface de la mer agitée un courant si rapide, qu'il entraînait le navire plus rapidement que le faucon emporté sur ses ailes. Le nocher craignait déjà de le voir poussé jusqu'à la fin du monde, ou rompu en mille pièces et submergé.

Mais il trouva bientôt le moyen d'y remédier. Il fit jeter des fascines le long de la poupe et lâcher les câbles, ce qui ralentit des deux tiers la vitesse du bâtiment. Cette manœuvre, ajoutée à l'heureux présage causé par la vue du feu Saint-Elme brillant à la proue, sauva le navire qui aurait probablement péri sans cela, et lui permit de regagner en toute sûreté la haute mer.

Ils arrivèrent enfin dans le golfe de Laias, sur la côte de Syrie, en

face d'une grande cité. Ils étaient si près du rivage, qu'ils distinguaient les deux forteresses qui fermaient l'entrée du port. En reconnaissant la route qu'il suivait, le patron recommença à pâlir, car il ne voulait pas aborder à ce port, et ne pouvait reprendre la haute mer pour le fuir.

Il ne pouvait ni fuir ni reprendre la haute mer, ayant perdu ses mâts et ses antennes, et son pont, ainsi que ses maîtresses pièces, ayant été détruit, emporté ou abattu par les vagues.

Aborder au port, c'était affronter la mort ou un perpétuel esclavage, tous ceux que leur erreur ou la mauvaise fortune y poussait y recevant la mort ou étant retenus prisonniers.

Rester plus longtemps sans prendre un parti offrait aussi un grand danger, car les habitants pouvaient à chaque instant sortir sur des barques armées et attaquer le navire, qui, loin de pouvoir se défendre, avait peine à se maintenir à flot. Pendant que le patron était indécis, le duc d'Angleterre lui demanda ce qui causait son hésitation, et pourquoi il n'avait pas encore abordé au port.

Le patron lui répond que ces rivages sont occupés par des femmes homicides, dont l'antique loi ordonne de tuer ou de retenir en esclavage quiconque y aborde. Celui-là seul peut échapper à cette double alternative, qui, après avoir vaincu dix chevaliers en champ clos, peut, la nuit suivante, livrer assaut dans le lit à dix donzelles.

Quand bien même il aurait triomphé de la première épreuve, il est mis à mort s'il ne surmonte pas la seconde, et ses compagnons sont contraints à servir comme laboureurs ou gardeurs de troupeaux. Si, au contraire, il parvient à vaincre dans les deux cas, il obtient la liberté de tous les siens. Quant à lui, il est retenu prisonnier, et doit servir d'époux à dix femmes, choisies à son goût.

Astolphe ne peut s'empêcher de rire en apprenant l'étrange loi de ce pays. Surviennent Sansonnet, puis Marphise, Aquilant et son frère. Le patron leur raconte également le motif qui le retient loin du port. « J'aime mieux — ajoute-t-il — être englouti par la mer que subir le joug de la servitude. »

Les matelots, et tous les autres passagers, furent de l'avis du patron. Mais Marphise et ses compagnons furent d'un avis contraire,

le rivage leur paraissant plus sûr que la mer. Il leur semblait plus pénible de se voir entourés par les vagues en courroux, que de se trouver au milieu de cent mille épées. Ils redoutaient fort peu ce pays, ni tout autre où ils pouvaient se servir de leurs armes.

Les guerriers désirent aborder, surtout le duc anglais qui sait qu'avec le son de son cor il peut mettre en fuite tous les habitants de la contrée. Une partie des passagers approuve ce projet, l'autre le blâme. Une discussion s'engage. Mais le plus grand nombre se déclarent contre l'avis du patron, et le forcent à se diriger malgré lui vers le port.

À peine les a-t-on découverts de la cité cruelle, qu'une galère garnie d'une chiourme nombreuse et de matelots expérimentés, s'en vient droit au malheureux navire où règnent l'incertitude et la confusion. La galère attache à sa poupe la proue du bâtiment, et le remorque hors de la mer impitoyable.

On entre au port à force de rames plutôt qu'à l'aide de la voile, car l'alternance des brises du Sud et du Nord a fini par faire tomber le vent. Pendant ce temps, les chevaliers reprennent leurs dures cuirasses et ceignent leur fidèle épée, tout en cherchant à rendre le courage et l'espoir au patron et aux autres passagers qui tremblent de peur.

Le port ressemble au croissant de la lune, et a plus de quatre milles de tour ; l'entrée est large de six cents pas, et à chaque corne du croissant s'élève une forteresse. La ville n'a à craindre aucun assaut, si ce n'est du côté du Midi ; elle s'étale en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau.

Dès que le navire est arrivé — avis en avait été donné-dans toute la ville — six mille femmes, en costume de guerre et armées d'arcs, se réunissent sur le port, et, pour couper toute retraite, ferment la mer d'une forteresse à l'autre, au moyen de navires et de chaînes toujours prêts pour cet usage.

Une d'elles, aussi âgée que la sibylle de Cumès ou la mère d'Hector, fait appeler le patron et lui demande s'ils veulent se laisser mettre à mort, ou s'ils veulent se soumettre au joug ; ils ont le choix entre deux partis : mourir tous en ce lieu, ou y rester prisonniers.

« Il est vrai — disait-elle — que s'il se trouve parmi vous un homme assez courageux et assez fort pour combattre contre dix de nos hommes et leur donner la mort, puis pour remplir la nuit suivante l'office de mari auprès de dix femmes, il deviendra notre roi, et vous pourrez poursuivre votre route.

» À moins que vous ne préféreriez rester aussi ; mais ceux qui voudront rester s'engageront à servir de mari à dix femmes. Si, au contraire, votre champion est vaincu par nos dix guerriers, ou s'il succombe dans la seconde épreuve, vous resterez tous comme esclaves, et lui périra. »

Là où la vieille croyait ne rencontrer que de la crainte, elle trouve une hardiesse inaccoutumée. Chacun des chevaliers se fait fort de soutenir l'une et l'autre épreuve. Quant à la seconde, ce n'est pas le cœur qui manque à Marphise pour la surmonter, bien qu'elle y soit peu apte, mais elle espère qu'à défaut de la nature son épée suffira pour la tirer d'affaire.

Après s'être entendus, ils chargent d'un commun accord le patron de répondre qu'il y a sur le navire des gens disposés à affronter les dangers du champ clos et du lit. Aussitôt tous les obstacles s'abaissent, le pilote accoste, déploie le câble et fait mordre l'ancre ; le pont est jeté, et les guerriers sortent du navire, tirant leurs destriers après eux.

Puis ils vont à travers la ville, qu'ils trouvent pleine de donzelles hardies, chevauchant dans les rues et luttant sur les places comme de vraies guerrières. Ici, il est défendu aux hommes de chausser l'éperon, de ceindre l'épée ou de porter aucune arme, excepté toutefois aux dix qui sont chargés de faire respecter l'antique coutume que je vous ai dite.

Tous les autres tiennent la navette, l'aiguille, le fuseau, ou sont occupés à se peigner et à se parer. Vêtus d'habits de femme, ils vont toujours à pied, ce qui leur donne un air mou et efféminé. Quelques-uns sont enchaînés et réservés pour les travaux de l'agriculture, ou pour la garde des troupeaux. En somme, les hommes sont peu nombreux ; c'est à peine si, pour mille femmes, on en compte cent, dans la ville et dans toute la contrée.

Les chevaliers conviennent de tirer au sort celui d'entre eux qui devra, pour le salut commun, lutter contre les dix champions dans la lice, et combattre ensuite sur un autre champ de bataille. Ils veulent écarter Marphise, estimant qu'elle ne peut songer à vaincre dans la seconde joute, car elle n'a pas ce qu'il faut pour remporter la victoire sur ce point.

Mais elle exige de participer au tirage, et, en définitive, le sort tombe sur elle. Elle dit : « Je perdrai la vie avant que vous perdiez la liberté. Mais cette épée — et elle leur montre l'épée qu'elle porte au côté — doit vous rassurer et vous convaincre que je saurai triompher de tous les obstacles, à la façon d'Alexandre qui trancha le nœud gordien.

» Je veux que désormais, jusqu'à la fin des siècles, les étrangers n'aient plus à redouter ce pays. » Ainsi elle dit, et ses compagnons ne peuvent lui refuser de tenter l'aventure. Donc, ils lui laissent courir la chance ou de tout perdre, ou de conquérir leur liberté. Quant à elle, déjà armée de toutes pièces, elle se présente en champ clos pour la bataille.

Au sommet de la ville, s'élève une place tout entourée de gradins, et qui sert uniquement à de semblables épreuves, aux joutes, aux chasses et aux jeux publics. Quatre portes de bronze en ferment l'entrée. Là pénètre la multitude confuse des femmes armées ; puis on dit à Marphise d'entrer.

Marphise fait son entrée sur un destrier blanc, moucheté de taches grises, à la tête petite, au regard de feu, à l'allure superbe et aux formes accomplies. Il avait été choisi à Damas entre mille qui y étaient tout bridés et sellés, comme le meilleur, le plus beau et le plus vaillant ; et, après l'avoir fait royalement harnacher, Norandin l'avait donné à Marphise.

Marphise entre par la porte du Sud. À son arrivée, l'arène retentit du son clair et aigu des trompettes. Un instant après, ses dix adversaires entrent dans la lice par la porte du Nord. Le chevalier qui marche à leur tête, semble valoir tous les autres ensemble.

Il s'avance sur un grand destrier qui, sauf le front et le pied gauche où se montrent quelques poils blancs, est plus sombre et plus

noir qu'un corbeau. Les armes du chevalier, de la même couleur, semblent indiquer que son âme est aussi éloignée de la joie que les ténèbres le sont de la lumière.

Aussitôt que le signal du combat est donné, les neuf autres champions baissent tous ensemble la lance. Mais le chevalier aux armes noires dédaigne l'avantage du nombre ; il se retire de côté et ne semble pas vouloir prendre part à la lutte commune. Sa courtoisie l'empêche de profiter de la loi du pays. Il se retire de côté, et regarde ce qu'une seule lance pourra faire contre neuf.

Le destrier, à l'allure douce et ferme à la fois, porte rapidement la jeune guerrière à la rencontre de ses adversaires. Pendant sa course, Marphise met en arrêt sa lance, si lourde que quatre hommes auraient peine à la soutenir. En quittant le navire, elle l'avait choisie, comme la meilleure, entre beaucoup d'autres. L'air terrible dont elle s'avance fait pâlir mille visages, fait tressaillir mille cœurs.

Elle ouvre la poitrine du premier qu'elle rencontre, aussi facilement que si elle avait été nue ; elle transperce sa cuirasse, sa cote de mailles, après avoir percé d'outre en outre son épais bouclier garni d'acier.

On voit le fer sortir d'une coudée derrière les épaules, tellement le coup fut terrible. Marphise laisse en arrière cet adversaire avec la lance enfoncée dans la poitrine, et se jette à toute bride sur les autres.

Elle culbute celui qui vient le second ; elle rompt les reins au troisième d'un coup terrible, et les jette tous deux, sans vie, hors de selle, tellement le choc est rude, et l'attaque rapide. J'ai vu les bombardes ouvrir les escadrons de la même façon que Marphise fait pour cette troupe.

Sur elle plus d'une lance est rompue, mais les coups ne semblent pas plus l'ébranler que les grosses balles n'ébranlent le mur d'un jeu de paume. La trempe de son haubert est si dure, que les plus rudes chocs ne peuvent rien contre lui. Il a été forgé par enchantement aux feux de l'enfer et trempé dans les eaux de l'Averne.

Parvenue à l'extrémité de la lice, elle fait faire volte-face à son destrier, l'arrête un instant, puis le lance avec impétuosité contre les autres, les disperse, les abat, et teint son épée de sang jusqu'à la

garde. Elle enlève à l'un la tête, à l'autre le bras ; elle en coupe un autre en deux, de telle sorte que le buste, avec la tête et les bras, roule à terre, tandis que le ventre et les jambes restent en selle.

Elle le coupe en deux, ai-je dit, droit entre les côtes et les hanches, et le fait ressembler à ces figures d'argent ou de cire pure, que les pèlerins placent en ex-voto devant les images des saints, pour les remercier des grâces qu'ils leur ont fait obtenir.

Puis, elle se met à la poursuite d'un autre qui fuit ; il n'est pas arrivé au milieu de la lice, qu'elle l'atteint, et lui partage la tête et le cou, de telle façon que jamais médecin ne put les rajuster. En somme, elle tue l'un après l'autre tous ses adversaires, ou bien elle les blesse si grièvement, qu'elle les met dans l'impossibilité de se relever et de continuer la lutte.

Le chevalier qui avait conduit les neuf autres, s'était tenu pendant tout ce temps dans un coin de la lice, parce qu'il lui semblait injuste et déloyal d'attaquer avec tant d'avantage un seul adversaire. Maintenant qu'il voit toute sa troupe tombée sous une seule main, il s'avance pour bien montrer que s'il n'a point pris part à la lutte, c'est par courtoisie et non par crainte.

Il fait signe avec la main qu'avant de combattre il a quelque chose à dire ; et ne pensant pas que, sous des dehors si virils, il a affaire à une jeune fille, il dit à son adversaire : « Chevalier, tu dois être fatigué d'avoir tué tant de gens, et ce serait montrer peu de courtoisie que de profiter aujourd'hui de ta lassitude.

» Si tu veux te reposer jusqu'au lever du soleil, puis revenir demain au champ clos, je te l'accorde. Il me reviendrait peu d'honneur de me mesurer aujourd'hui avec toi, car je crois que tu dois être fatigué et las. » « Combattre sous les armes n'est pas chose nouvelle pour moi, et je ne me fatigue pas pour si peu, — dit Marphise — j'espère te le prouver bientôt à ton détriment.

» Je te rends grâce de ta courtoisie, mais je n'ai pas encore besoin de me reposer, et le jour est tellement peu avancé, qu'il y aurait vraiment vergogne à le passer tout entier dans l'oisiveté. » Le chevalier répondit : « Que ne puis-je satisfaire ce que mon cœur désire, aussi facilement que je puis te satisfaire en cette

circonstance ! Mais prends garde que le jour ne te manque plus que tu ne crois. »

Ainsi il dit, et il fait porter en toute hâte deux grosses lances, ou plutôt deux lourdes antennes. Il donne le choix à Marphise, et prend pour lui celle qui reste. Déjà les deux adversaires sont à leur place, et l'on n'attend plus que le signal du combat. Soudain, la terre, l'air et la mer retentissent et tressaillent quand ils s'ébranlent au premier son de la trompette.

Parmi les spectateurs, on n'en verrait pas un qui ne retienne son haleine. Les lèvres fermées, les yeux fixes, ils attendent, avec anxiété, de savoir lequel des deux champions remportera la victoire. Marphise dirige sa lance pour désarçonner le chevalier noir de façon qu'il ne se relève plus ; de son côté, le chevalier noir ne s'étudie pas moins à mettre Marphise à mort.

Les lances, toutes deux en bois de saule sec et léger, au lieu d'être en chêne lourd et dur, se brisent jusqu'à la poignée. Le choc est si terrible, qu'il semble que les destriers aient tous les nerfs des jambes coupés d'un coup de faux. Tous deux tombent ; mais les cavaliers sont également prompts à se dégager des étrières.

Depuis qu'elle tient une lance, Marphise a enlevé de selle, au premier choc, plus de mille chevaliers, et jamais elle n'a vidé les arçons. Elle les vide, cette fois, comme vous venez de l'entendre. Elle n'est pas seulement surprise de ce cas étrange, elle en reste comme stupéfiée. Le chevalier noir ne trouve pas sa propre chute moins étrange, car il n'est pas habitué à être désarçonné facilement.

Ils ont à peine touché la terre, qu'ils sont sur pied, et recommencent le combat. Ils frappent en furieux de la taille et de la pointe, parant tantôt avec l'écu, tantôt avec l'épée, tantôt en bondissant de côté et d'autre. Les coups tombent en plein ou à vide ; l'air en siffle et en retentit longuement. Les casques, les hauberts, les écus font voir qu'ils sont plus solides que des enclumes.

Si le bras de la rude donzelle est lourd, celui du chevalier ennemi n'est pas léger. Des deux côtés, les forces sont égales ; si l'un porte un coup, il en reçoit sur-le-champ un pareil. Pour trouver deux cœurs fiers, audacieux, intrépides, il n'est pas besoin de chercher ailleurs

que chez ces deux-là ; on ne pourrait non plus trouver plus de dextérité ni plus de force que n'en ont les deux combattants.

Les femmes, qui depuis un grand moment admirent cette succession de coups terribles, et qui ne saisissent aucun signe de faiblesse ou de fatigue chez les chevaliers, les proclament les deux meilleurs guerriers qui soient au monde. Il leur semble que, s'ils n'avaient pas une force plus qu'ordinaire, ils devraient être morts rien que de fatigue.

Marphise, réfléchissant, se disait à elle-même : « Il a été heureux pour moi que celui-ci ne se soit pas mis plus tôt de la partie ; car, s'il avait été tout d'abord avec ses compagnons, je courais le risque d'être tuée, puisque j'ai peine, maintenant qu'il est seul, à résister à ses coups. » Ainsi disait Marphise, sans discontinuer toutefois de faire tourner son épée.

« Il a été heureux pour moi — disait de son côté son adversaire — que je n'aie pas laissé celui-ci se reposer. C'est à grand-peine que je puis m'en défendre, maintenant qu'il est fatigué de la première lutte. Qu'aurait-ce été, s'il avait pu reprendre toute sa force, en se reposant jusqu'à demain ? J'ai été aussi heureux qu'on peut l'être, qu'il n'ait pas voulu accepter ce que je lui offrais. »

La bataille dura jusqu'au soir, sans que l'on pût déclarer lequel des deux avait l'avantage. L'obscurité ne leur aurait pas permis de continuer la lutte. La nuit venue, le chevalier fut le premier à dire courtoisement à l'illustre guerrière : « Que faire, puisque la nuit importune nous a surpris avec des chances égales ? » Il me semble que le meilleur est de prolonger ton existence au moins jusqu'à ce qu'il fasse jour. Je ne puis t'accorder de vivre au-delà d'une nuit ; mais je désire que tu ne m'accuses pas, si je ne te laisse pas un plus long répit. Je ne veux pas que la faute en soit rejetée sur moi, mais sur l'impitoyable loi imposée par le sexe féminin qui gouverne ici.

» Celui pour qui rien n'est obscur sait si je te plains, toi et tous les tiens. Tu peux venir dans ma demeure avec tes compagnons ; partout ailleurs, tu ne serais point en sûreté, parce que les femmes dont tu as tué aujourd'hui les maris sont déjà conjurées contre toi, et chacun de ceux à qui tu as donné la mort était le mari de dix femmes.

» Quatre-vingt-dix femmes brûlent de se venger du dommage que tu leur as causé ; de sorte que, si tu ne viens pas loger chez moi, tu dois t'attendre à être attaqué cette nuit. » Marphise dit : « J'accepte ton hospitalité ; je suis sûre qu'elle ne sera pas au-dessous de ta loyauté et de la bonté de ton cœur, ainsi que de ton courage et de ta valeur corporelle.

» Mais ne te tourmente pas à l'idée que tu dois me tuer ; tu peux bien plutôt être tourmenté d'une idée contraire. Jusqu'ici, je ne crois pas t'avoir donné sujet de rire en me montrant un adversaire moins redoutable que toi. Soit que tu veuilles continuer le combat, ou le suspendre, et combattre à la clarté de la lune ou à celle du soleil, tu m'auras en face de toi au moindre signe, comme à chaque fois que tu le désireras. » .

Ainsi fut différée la bataille, jusqu'à ce que l'aurore nouvelle sortît du Gange, et l'on resta sans conclure pour savoir quel était le meilleur des deux guerriers. Le libéral chevalier vint vers Aquilant, Griffon et les autres, et les pria de consentir à loger avec lui jusqu'au lendemain.

Ils acceptèrent l'invitation sans hésiter. Puis, à la lueur des torches ardentes, ils montèrent tous à la demeure royale qui contenait de nombreux et superbes appartements. Lorsque les combattants eurent enlevé leur casque, Marphise et ses amis restèrent stupéfaits, en voyant que le chevalier noir, autant qu'on pouvait en juger, n'avait pas encore dépassé l'âge de dix-huit ans.

La jeune guerrière s'étonne qu'un si jeune homme ait tant de vaillance sous les armes ; son adversaire n'est pas moins émerveillé, lorsqu'à la chevelure de Marphise il voit à qui il a livré bataille. Tous deux se demandent leur nom, et s'empressent de satisfaire leur mutuelle curiosité. Mais je vous attends à l'autre chant, pour vous apprendre comment se nommait le jeune homme.

Chant XX

ARGUMENT. — Le dixième guerrier contre lequel Marphise a combattu jusqu'à la nuit se fait connaître à elle comme étant Guidon le Sauvage, de la famille de Clermont, et lui raconte l'origine de la cruelle coutume maintenue dans la ville. Marphise et ses compagnons se décident à s'échapper par la force des armes. Astolphe donne du cor et tous s'enfuient épouvantés. Marphise arrive en France et rencontre la vieille Gabrine, l'ancienne gardienne d'Isabelle. Elle fait route avec elle et renverse Pinabel de cheval. Elle rencontre Zerbin, lui fait vider les arçons et lui donne Gabrine en garde.

Les femmes de l'antiquité ont accompli d'admirables choses dans la carrière des armes et sous l'inspiration des Muses sacrées. Leurs œuvres, belles et glorieuses, ont répandu sur le monde entier un vif éclat. Arpalice et Camille sont fameuses par leur habitude des batailles ; Sapho et Corinne se sont illustrées par leur science, et leur nom ne tombera jamais dans la nuit.

Les femmes ont atteint la perfection dans tous les arts où elles se sont exercées. Quiconque interroge attentivement l'histoire, peut voir que le souvenir n'en est pas encore effacé. Si le monde a été longtemps privé de femmes remarquables, cette mauvaise influence n'a pas toujours duré, et sans doute l'envie ou l'ignorance des écrivains avait tenu dans l'ombre les éloges qui leur étaient dus.

À ce qu'il me semble, les femmes de notre siècle se distinguent par de tels mérites, que nous pouvons sans crainte consacrer nos écrits à transmettre leur souvenir aux siècles futurs, afin que les

attaques odieuses des méchants soient noyées dans une éternelle infamie ; aussi la gloire de nos contemporaines apparaîtra si éclatante, qu'elle surpassera de bien loin celle de Marphise.

Mais revenons à cette dernière. La jeune fille ne refuse pas de se faire connaître au chevalier qui a été si courtois envers elle et qui paraît tout disposé, lui aussi, à lui apprendre qui il est. Elle se libère sur-le-champ de sa dette, et lui dit le nom qu'il désire savoir : « Je suis Marphise — dit-elle. » Et c'est assez, car le reste est connu de tout l'univers.

L'autre commence, son tour venu, à se faire connaître d'une manière plus détaillée, en disant : « Je crois que chacun de vous a présent à la mémoire le nom de ma famille. Ce n'est pas seulement la France, l'Espagne et les pays voisins, mais l'Inde, l'Éthiopie et les contrées glacées du Pont, qui connaissent l'illustre maison de Clermont d'où sont sortis le chevalier qui tua Almonte

» Et celui qui donna la mort à Clariel et à Mambrin, et détruisit leur empire. Je suis de ce sang. À l'endroit où l'Ister vient se jeter, par huit ou dix bouches, dans le Pont-Euxin, ma mère m'engendra du duc Aymon, qui était arrivé dans ce pays comme voyageur. Il y a un an bientôt que je l'ai laissée dans les pleurs, pour aller en France retrouver ma famille.

» Mais je n'ai pu achever mon voyage, ayant été poussé sur ce rivage par la tempête. Voilà dix mois, ou plus peut-être, que j'y suis retenu, et que j'y compte les jours et les heures. Mon nom est Guidon le Sauvage. Il est encore connu par peu d'exploits. Je tuai ici Argilon de Mélibée et dix chevaliers qu'il avait avec lui.

» Je subis également l'épreuve des donzelles. Maintenant j'en ai dix à ma disposition pour mes plaisirs. Je les ai choisies parmi les plus belles, et elles sont en effet les plus gentes de tout le royaume. Je leur commande ainsi qu'à toutes les autres, car elles m'ont remis le sceptre et le gouvernement, comme elles le donneront à quiconque verra la fortune lui sourire, et mettra les dix champions à mort. »

Les chevaliers demandent à Guidon pourquoi il y a si peu d'hommes dans le pays, et pourquoi ils-sont assujettis aux femmes, comme celles-ci le sont à leurs maris dans les autres contrées.

Guidon leur dit : « J'en ai entendu souvent raconter le motif depuis que je demeure en ces lieux, et puisque cela vous est agréable, je vais vous le répéter comme je l'ai entendu moi-même.

» À l'époque où les Grecs revinrent de Troie, après vingt années d'absence — le siège avait duré dix ans, et ils furent pendant dix ans le jouet des vents contraires — ils trouvèrent que leurs femmes, pour se consoler des chagrins d'une si longue absence, avaient toutes pris de jeunes amants, afin, sans doute, de ne point se refroidir dans leur lit solitaire.

» Les Grecs trouvèrent leurs maisons pleines d'enfants qui étaient à d'autres qu'à eux. Cependant, d'un commun accord, ils pardonnèrent à leurs femmes, comprenant bien qu'elles n'avaient pu jeûner si longtemps. Mais ils résolurent d'expulser les fils de l'adultère, et de les envoyer chercher fortune ailleurs, ne voulant pas qu'ils fussent plus longtemps nourris à leurs frais.

» On en exposa une partie ; les autres furent cachés par leurs mères et conservèrent la vie. Les adultes furent répartis, d'un côté et d'autre, de différentes façons : les uns furent faits soldats ; les autres cultivèrent les sciences et les arts ; ceux-ci labourèrent la terre ; ceux-là prirent du service dans les cours ; d'autres enfin devinrent pasteurs, selon qu'il plut à Celle qui coordonne tout ici-bas.

» Parmi ceux qui partirent, se trouvait un jeune homme, fils de la cruelle reine Clytemnestre. Il était âgé de dix-huit ans, et frais comme un lis ou la rose nouvellement cueillie sur le buisson, Monté sur un navire armé en guerre, il se mit à parcourir les mers, et se livra à la piraterie, en compagnie d'une centaine de jouvenceaux de son âge, choisis dans toute la Grèce.

» Dans le même temps, les Crétois ayant chassé leur roi Idoménée, à cause de sa cruauté, rassemblaient de tous côtés des troupes et des armes pour défendre leur nouvelle république. Ils prirent à leur solde, en le payant largement, Phalante, — c'était le nom du jeune Grec — ainsi que tous ses compagnons, et leur confièrent la garde de la ville de Dictyne.

» Des cent villes remarquables que comptait la Crète, Dictyne était la plus riche et la plus plaisante. Les femmes y étaient belles et

amoureuses, et, du matin au soir, la vie s'y passait dans les plaisirs et les jeux. Comme de tout temps on y avait fait aux étrangers l'accueil le plus gracieux, les Crétoises ne tardèrent pas à faire de Phalante et de ses compagnons les maîtres de leurs maisons.

» Ils étaient tous jeunes et bien faits, car Phalante avait choisi la fleur de la Grèce ; aussi, dès qu'ils apparurent, ils arrachèrent de la poitrine le cœur de toutes les belles dames. Ayant, par la suite, montré qu'ils étaient aussi bons et aussi vaillants au lit qu'ils étaient beaux, ils devinrent si chers à leurs dames, que celles-ci les préféraient à tout autre bien.

» La guerre pour laquelle Phalante avait été engagé, étant terminée, et la solde de guerre n'étant plus payée, les jeunes Grecs songèrent à quitter une ville où ils n'avaient plus rien à gagner. Ils éprouvèrent une vive résistance de la part des femmes de Crète, qui versèrent à cette occasion plus de pleurs que si leurs pères fussent morts.

» Leurs dames les supplièrent de rester ; mais voyant qu'ils ne voulaient pas y consentir, elles partirent avec eux, abandonnant pères, frères et enfants, après avoir emporté de chez elles tout ce qu'elles purent de pierreries et d'or. Cela se fit si secrètement, que personne en Crète ne soupçonna leur fuite.

» Le vent fut si propice, et l'heure si bien choisie par Phalante pour leur fuite, qu'ils étaient déjà très loin, quand on s'aperçut en Crète du dommage causé par leur fuite. Poussés par le hasard sur cette plage alors inhabitée, ils s'y arrêtrèrent, et y jouirent en sûreté du fruit de leur rapt.

» Ils s'y livrèrent pendant dix jours à toute l'ardeur des plaisirs amoureux. Mais, comme il arrive souvent que la satiété amène l'ennui dans les cœurs juvéniles, ils furent tous d'accord pour vivre sans femmes et se débarrasser d'une telle charge.

Il n'est pas en effet de fardeau plus lourd que d'avoir sur les bras une femme qui vous ennuie.

» Pour eux, qui étaient avides de gain et de rapines, et peu soucieux de faire de grosses dépenses, ils comprirent que pour subvenir à l'entretien de tant de concubines, il leur fallait autre chose

que leurs arcs et leurs flèches. Aussi, abandonnant là les malheureuses, ils partirent en emportant leurs trésors, et se dirigèrent vers la Pouille, où j'ai entendu dire qu'ils bâtirent dans la suite la ville de Tarente, sur le bord de la mer.

» Les femmes, se voyant trahies par leurs amants en qui elles avaient la plus grande confiance, restèrent plusieurs jours dans un tel état d'abattement, qu'elles ressemblaient à des statues immobiles sur le rivage. Comprenant enfin que les cris et les larmes ne leur étaient d'aucun secours, elles commencèrent à songer comment elles sortiraient d'une si malheureuse situation.

» Au milieu d'avis fort divers, quelques-unes disaient qu'il fallait retourner en Crète, et se soumettre au jugement sévère de leurs pères et de leurs maris outragés, plutôt que de périr de misère et de faim sur ces bords déserts et dans ces bois sauvages. D'autres disaient que, plutôt que de faire cela, il vaudrait mieux se précipiter dans la mer ;

» Et que ce serait un moindre mal d'errer par le monde en courtisanes, ou comme mendiante et esclaves, que d'aller s'offrir elles-mêmes aux justes châtimens que méritait leur conduite coupable. C'est ainsi que les infortunées ne savaient à quoi se résoudre, trouvant toutes les résolutions aussi dures, aussi pénibles les unes que les autres.

Enfin une d'elles, nommée Orontée, et qui tirait son origine de Minos, se leva.

» Elle était la plus jeune, la plus belle et la plus aimable de toutes celles qui avaient été amenées là. Elle avait aimé Phalante à qui elle s'était donnée pucelle, et pour lequel elle avait abandonné son père. Son visage et son accent révélaient l'indignation dont son cœur magnanime était enflammé. Repoussant les propositions de ses compagnes, elle fit prévaloir la sienne.

» Elle fut d'avis qu'il ne fallait pas quitter cette terre dont elles avaient reconnu la fécondité et la salubrité ; qui était arrosée de fleuves aux eaux limpides, couverte de forêts épaisses, et dont la plus grande partie était en plaine. De plus, elle abondait en ports et en rades naturelles où les étrangers qui transportaient entre l'Afrique et l'Égypte les divers produits nécessaires à la vie, pouvaient trouver un

asile sûr contre les mauvais temps.

» Il fallait, d'après elle, s'y fixer et tirer vengeance du sexe viril qui les avait si fort outragées. Elle proposa de mettre à sac, à feu et à sang tout navire que les vents contraindraient à relâcher dans leur port, et que pas un seul homme de l'équipage n'aurait la vie sauve. Ainsi fut proposée, ainsi fut acceptée et mise en usage cette loi inhumaine.

» Dès qu'elles sentaient approcher la tempête, les femmes couraient en armes sur le bord de la mer, conduites par l'implacable Orontée qui leur avait donné des lois et était devenue leur reine. Elles brûlaient et pillaient les navires poussés sur leurs rivages, ne laissant pas un homme vivant, qui pût en porter la nouvelle quelque part.

» Elles vécurent ainsi seules pendant quelques années, ennemies acharnées du sexe masculin. Mais elles finirent par s'apercevoir que, si elles ne changeaient pas de manière de procéder, elles prépareraient leur propre ruine. En effet, en ne se créant point une postérité, elles arriveraient infailliblement à voir dans peu de temps leur loi devenir inutile dans leur infécond royaume, alors qu'elles voulaient au contraire la rendre éternelle.

» Aussi, modérant un peu leur rigueur, elles choisirent, pendant un espace de quatre années, dix hommes les plus beaux et les plus vigoureux parmi ceux qu'elles capturèrent, et qu'elles jugèrent aptes à soutenir la joute amoureuse contre cent femmes qu'elles étaient. Un mari fut établi pour servir à dix d'entre elles.

» Mais avant d'en arriver là, elles en immolèrent un grand nombre jugés trop faibles pour cette rude besogne. Enfin, après en avoir mis dix à l'épreuve, elles leur firent partager leur lit et leur puissance, à la condition toutefois que, si d'autres hommes plus vigoureux abordaient dans leur port, ils seraient sans pitié passés au fil de l'épée.

» Plus tard, devenues grosses, et ayant donné le jour à des fils, elles en vinrent à craindre qu'il leur naquît tellement d'enfants mâles, qu'elles ne pussent plus se défendre d'eux, et que l'autorité, qui leur était si chère, ne finît par retomber aux mains des hommes. Elles prirent donc leurs mesures, pendant que leurs enfants mâles étaient

encore tout jeunes, pour n'avoir point à redouter dans la suite leur rébellion.

» Pour que le sexe masculin ne vînt pas un jour à les subjuguier, elles instituèrent une loi horrible qui ne permettait à chaque mère de garder qu'un seul enfant mâle. Tous les autres devaient être étouffés, ou bien échangés et vendus hors du royaume. Ils étaient envoyés en tous lieux, et ceux à qui on les confiait avaient pour instructions formelles de rapporter des filles s'ils pouvaient en trouver en échange, et, dans le cas contraire, de ne pas revenir du moins les mains vides.

» Elles n'auraient même pas consenti à en garder un seul, si elles avaient pu conserver leur peuple sans leur concours. Telle était la pitié, la clémence de ces femmes, qu'elles étaient plus cruelles envers leurs propres fils qu'envers les étrangers. Ceux-ci continuèrent à subir le même sort ; seulement la loi fut corrigée en ceci qu'on ne les tua plus indistinctement comme autrefois.

» S'il en arrivait dix, vingt ou un plus grand nombre à la fois, ils étaient emprisonnés, et chaque jour l'un d'eux seulement était tiré de prison pour être immolé dans l'horrible temple qu'Orontée avait fait élever, et où se trouvait un autel dédié à la Vengeance. Et c'était à l'un de leurs dix époux désigné par le sort, qu'était réservé le soin de procéder au cruel sacrifice.

» Un grand nombre d'années après, un jeune homme, qui descendait du brave Alcide, et de grande valeur sous les armes, fut jeté sur ces bords inhospitaliers. Il s'appelait Elban. Comme il s'avavançait sans aucune défiance, il fut pris avant même de s'en être aperçu, et fut enfermé sous bonne garde, dans une étroite prison où on le garda avec d'autres, pour l'immoler selon l'usage cruel.

» Son visage était si beau et si séduisant, ses manières et sa tournure si distinguées, son langage si doux et si éloquent, qu'un aspic lui-même se serait arrêté pour l'écouter ; si bien qu'on en parla, comme de la chose la plus rare qui fût au monde, à Alexandra, fille d'Orontée, laquelle, quoique courbée sous le nombre des années, vivait encore.

» Orontée vivait encore. Toutes celles qui étaient arrivées en ce

pays avec elle étaient mortes ; mais d'autres étaient nées, et en si grand nombre, que pour chaque dizaine il n'y avait pas même un mari ; d'autant plus que les dix chevaliers avaient soin de faire aux arrivants une rude réception.

» Alexandra, désireuse de voir le jeune homme qu'on lui avait tant vanté, obtint de sa mère, à force de prières, de voir et d'entendre Elban. Quand elle le quitta, elle sentit, à l'oppression qui l'étouffait, qu'elle lui laissait son cœur. Elle se sentit lier sans même essayer de résister, et se trouva prise par son propre prisonnier.

» Elban lui dit : « Femme, si la pitié qui règne dans les autres contrées que le soleil dans sa course vagabonde éclaire et colore avait encore quelque pouvoir ici, j'oserais, au nom de la beauté de votre âme dont tout cœur sensible doit s'énamourer, vous demander de me conserver une vie que je serais prêt à répandre ensuite à chaque instant pour vous.

» Mais, puisqu'on ces lieux les cœurs humains sont fermés à la pitié hors de toute raison, je ne vous demande pas de me laisser la vie. Je sais bien que mes prières seraient vaines. Je vous demande seulement la faveur de mourir les armes à la main, comme un chevalier que je suis, bon ou mauvais, et non comme un coupable condamné par jugement, ou comme un vil animal voué au sacrifice. »

» La gentille Alexandra, émue de pitié pour le jeune homme, avait les yeux humides de larmes ; elle répondit : « Bien que cette contrée soit plus cruelle que toute autre, je n'admets pas cependant que toutes les femmes y soient des Médées, comme tu le crois ; quand bien même elles seraient pis encore, moi seule voudrais faire exception entre toutes les autres.

» Et si je me suis montrée jusqu'ici impitoyable et cruelle comme toutes mes compagnes, je puis dire que c'est parce que je n'ai pas eu l'occasion de faire éclater ma pitié. Mais je serais plus enragée qu'un tigre, et j'aurais le cœur plus dur qu'un diamant, si ta beauté, ton courage et ta grâce ne m'avaient enlevé toute ma rudesse.

» Si la loi qui a été établie contre les étrangers n'était pas la plus forte, je n'hésiterais pas à racheter, au prix de ma mort, ta vie bien plus méritante que la mienne. Mais il n'est personne ici d'un rang

assez élevé, qui puisse te donner une libre assistance ; et ce que tu demandes encore, bien que ce soit peu de chose, il sera difficile de l'obtenir.

» Cependant je verrai à faire que tu l'obtiennes, et que tu aies cette satisfaction avant de mourir ; mais je crains bien que tu n'en retires qu'un surcroît de tourments en rendant ton agonie plus longue. »
Elban répliqua : « Quand bien même j'aurais à me mesurer contre dix chevaliers armés de toutes pièces, je me sens un tel courage, que j'ai le ferme espoir de me sauver et de les tuer tous, fussent-ils armés de pied en cap. »

» Alexandra ne répondit à cela que par un profond soupir, et se retira, emportant au cœur mille aiguillons amoureux, dont les blessures étaient inguérissables. Elle s'en vint trouver sa mère, et lui signifia sa volonté de ne pas laisser mourir un chevalier qui paraissait assez fort pour donner, à lui seul, la mort à dix autres.

» La reine Orontée fit rassembler son conseil, et dit : « Il nous importe de confier la garde de notre port et de nos rivages au meilleur champion que nous puissions trouver. Pour connaître celui que nous devons choisir, il faut que nous l'éprouvions à son arrivée, afin de ne pas, à notre grand détriment, donner le pouvoir à un lâche, et mettre un vaillant à mort.

» Je demande, si cela vous paraît bon comme à moi, qu'à l'avenir tout chevalier que la fortune aura poussé sur notre rivage, puisse, s'il le veut, au lieu d'être immolé tout d'abord, combattre contre nos dix champions. S'il est assez fort pour les vaincre tous, il aura la garde du port et de la population.

» Je parle ainsi parce que nous avons en ce moment un prisonnier qui, paraît-il, s'offre à vaincre dix adversaires. Si, à lui seul, il vaut plus que les dix autres, il est très juste, par Dieu, qu'on lui accorde sa demande. Dans le cas contraire, il recevra une juste punition de sa témérité. » Orontée cessa alors de parler, et ce fut une des plus anciennes qui lui répondit.

« La principale raison qui nous poussa à recourir au commerce des hommes ne fut pas la défense de ce royaume ; nous n'aurions pas eu besoin pour cela de leur concours, car nous aurions très bien pu

suffire à nous protéger nous-mêmes, et nous saurions encore le faire si nous ne craignons pas de voir notre postérité s'éteindre un jour.

» C'est parce que nous ne pouvions pas avoir de postérité sans leur concours, que nous les avons admis à nos côtés, mais à la condition qu'ils ne seraient jamais plus d'un contre dix d'entre nous, afin qu'ils ne pussent nous dominer. Nous avons fait cela pour avoir d'eux des enfants, et non pour le besoin de notre défense. Leur vaillance ne servirait à rien pour ce qu'ils ont à faire, et nous serait dangereuse ou inutile pour le reste.

» Avoir au milieu de nous un homme si puissant, est entièrement contraire à notre but principal. S'il peut, à lui seul, donner la mort à dix hommes, combien de femmes ne fera-t-il pas taire d'un signe ? Si nos dix champions avaient été aussi forts, ils nous auraient enlevé le pouvoir dès le premier jour. Ce n'est pas un bon moyen de conserver le pouvoir que de donner des armes à plus forts que nous.

» Songe aussi que si la fortune est assez favorable à ton prisonnier pour qu'il tue ses dix adversaires, tu auras à supporter les cris et les reproches des cent femmes qui resteront privées de leurs maris. S'il veut échapper à la mort, qu'il fasse une autre proposition que celle de tuer dix jeunes hommes. Si par exemple, il peut faire auprès de cent femmes ce que feraient dix autres hommes, alors qu'on l'épargne ! »

» Tel fut l'avis de la cruelle Artémise — elle se nommait ainsi — et elle faillit être cause qu'Elban fût conservé pour être immolé dans le temple aux divinités impitoyables. Mais Orontée, qui voulait en bonne mère complaire à sa fille, lui répliqua par de nouvelles raisons, et finit par faire prévaloir son avis dans le Sénat.

» La réputation qu'avait Elban de surpasser en beauté tous les chevaliers du monde, fut d'un tel poids sur l'esprit des jeunes femmes qui faisaient partie du Conseil, qu'elle fit repousser l'opinion des vieilles qui, ainsi qu'Artémise, voulaient appliquer l'ancienne loi. Il s'en fallut même de peu qu'Elban fût délivré sans subir d'épreuve.

» En somme, on convint de lui faire grâce, mais après qu'il aurait tué en champ clos les dix champions, et qu'il aurait triomphé, dans un assaut d'un autre genre, de dix femmes, selon la coutume, et non de cent. Le lendemain il fut tiré de prison ; on lui donna à choisir des

armes et un cheval, et on le mit seul en présence de dix guerriers. Il les tua tous sur place l'un après l'autre.

» La nuit suivante, il subit, seul et nu, l'épreuve des dix donzelles, et son audace eut un tel succès, qu'il put faire l'essai de toutes les dix. Cette prouesse lui acquit tellement les faveurs d'Orontée, qu'elle le prit pour gendre et lui donna Alexandra, ainsi que les neuf autres femmes avec lesquelles il avait fait ses preuves nocturnes.

» Elle laissa ensuite en héritage à lui et à la belle Alexandra, cette ville à laquelle celle-ci donna son nom, en lui imposant, ainsi qu'à tous ses successeurs, l'obligation de faire observer la loi suivante : tout étranger à qui sa mauvaise étoile ferait porter sur ces bords un pied aventureux, aurait le choix ou de se donner en sacrifice, ou de se mesurer, seul, contre dix guerriers.

» Et s'il advenait qu'il mît à mort les hommes, il devrait, la nuit suivante, subir l'épreuve des femmes. Si la fortune lui souriait encore assez pour lui permettre de sortir vainqueur de cette dernière lutte, il deviendrait le roi et le chef de cette nation de femmes, et en choisirait dix à son gré, avec lesquelles il régnerait, jusqu'à ce qu'un nouvel arrivant plus fort réussît à lui ôter la vie.

» Pendant deux mille ans, cette coutume impitoyable s'est maintenue, et elle se maintient encore ; peu de jours se passent sans qu'un malheureux voyageur soit égorgé dans le temple. Si quelqu'un, à l'exemple d'Elban, demande à combattre — et il s'en trouve quelquefois — il perd la plupart du temps la vie dans le premier assaut, et sur mille, pas un ne surmonte la deuxième épreuve.

» Quelques-uns cependant la surmontent, mais ils sont si rares, qu'on pourrait les compter sur les doigts. Argilon fut un de ceux-là ; mais il ne resta pas roi longtemps à la tête de sa dizaine, car les vents contraires m'ayant poussé ici, je lui fermai les yeux d'un éternel sommeil. Que ne suis-je mort avec lui ce jour-là, plutôt que de vivre esclave dans une telle honte !

» Les plaisirs amoureux, les ris et les jeux que tous les jeunes hommes de mon âge aiment tant ; la pourpre, les pierreries, et le rang suprême dans son pays, n'ont, par Dieu ! jamais pu contenter un homme privé de sa liberté. Quant à moi, ne pouvoir pas m'en aller

d'ici, me paraît une servitude lourde et intolérable.

» L'idée que la plus belle fleur de mes meilleures années se consume dans une tâche si vile et si efféminée, tient mon cœur en un continuel émoi, et m'enlève tout sentiment du plaisir. La renommée de ma famille déploie ses ailes sur le monde entier et s'envole jusqu'aux cieux. Peut-être en aurais-je aussi ma bonne part, si je pouvais rejoindre mes frères.

» Il me semble que le destin m'a fait injure en me choisissant pour un si vil service. C'est ainsi que, dans le troupeau, on rejette avec dédain le destrier qui a un défaut à l'œil ou au pied, ou qu'un accident a rendu impropre aux combats ou à un meilleur usage. N'espérant pas sortir d'un si honteux esclavage autrement que par la mort, je désire mourir. »

Guidon termine ici son récit, et dans son indignation, il maudit le jour où sa victoire sur les dix chevaliers et sur les dix femmes lui acquit le trône. Pendant ce temps, Astolphe s'était contenté d'écouter, sans se faire connaître, jusqu'à ce qu'il fût certain, à plus d'un signe, que Guidon était bien, comme il l'avait dit, le fils de son parent Aymon.

Puis il lui répondit : « Je suis le duc d'Angleterre, ton cousin Astolphe. » Et le prenant dans ses bras, il l'embrassa avec amour et courtoisie, non sans répandre des larmes. « Mon cher parent — ajouta-t-il — ta mère n'avait pas besoin de te mettre d'autre signe au cou pour nous faire voir que tu es des nôtres ; il te suffit de montrer ta vaillance avec ton épée. »

Guidon, qui dans un autre moment se serait fort réjoui de retrouver un si proche parent, l'accueille le visage triste, et sa vue lui fait éprouver de la douleur. Il sait que, dès le lendemain même pour tout délai, il ne peut conserver la vie qu'en rendant Astolphe esclave, et que si Astolphe reste libre, lui-même doit mourir ; de sorte que le bonheur de l'un doit causer infailliblement le malheur de l'autre.

Il est aussi douloureusement affligé d'avoir à réduire, par sa victoire, les autres chevaliers en esclavage, d'autant plus que sa mort même ne les ferait pas échapper à la servitude ; car Marphise, après avoir surmonté la première épreuve, doit succomber dans la

seconde ; elle aura donc vaincu sans aucun profit ; ils n'en deviendront pas moins esclaves, et elle sera mise à mort.

D'un autre côté, l'extrême jeunesse, la courtoisie et la vaillance du jeune chevalier ont tellement touché de pitié et d'affection le cœur de Marphise et de ses compagnons, qu'il semble qu'ils auraient presque du regret de devoir leur liberté à sa mort. Si Marphise ne peut se dispenser de le tuer, elle veut mourir, elle aussi.

Elle dit à Guidon : « Viens avec nous, et nous sortirons d'ici de vive force. » « Hélas ! — répondit Guidon — laisse tout espoir de t'échapper jamais, et résous-toi à vaincre ou à périr de ma main. » Elle répliqua : « Jamais mon cœur n'a tremblé pour achever ce que j'ai entrepris, et je ne connais pas de route plus sûre que celle que m'ouvre mon épée.

» J'ai tellement éprouvé ta valeur sur le champ de bataille, que si tu es avec nous, je ne recule devant aucune tentative. Quand la foule sera demain assise tout autour de la lice, je veux que nous massacrions toutes ces femmes, qu'elles prennent la fuite, ou qu'elles cherchent à se défendre, et que nous abandonnions leurs corps aux loups et aux vautours de ce pays. Quant à la ville, nous y mettrons le feu. »

Guidon lui répondit : « Je serai prompt à te suivre et à mourir à tes côtés. Mais n'espérons pas sortir de là vivants ; qu'il nous suffise de venger le plus possible notre mort, car plus de dix mille femmes seront présentes sur la place, et autant resteront à la garde du port, des remparts et de la ville. Je ne vois aucun chemin sûr par où nous échapper. »

Marphise dit : « Seraient-elles plus nombreuses que les soldats que Xerxès eut jadis autour de lui, plus nombreuses que les anges rebelles qui, à leur éternelle honte, furent chassés du ciel, si tu es avec moi, ou si, du moins, tu n'es pas avec elles, je prétends les occire toutes en un jour. » Guidon reprit : « Je ne connais pas de moyen pour tenter de nous ouvrir un chemin, sinon un,

» Un seul peut nous sauver s'il réussit, et je vais vous le dire maintenant qu'il m'en souvient. Hors les femmes, il n'est permis à personne de sortir et de se promener sur le rivage. Pour cette raison,

il faut que je me confie à la fidélité d'une de mes épouses qui m'a souvent donné de son profond amour de plus fortes preuves que celle que je lui demanderai aujourd'hui.

» Non moins que moi, elle désire se soustraire à cette servitude pour me suivre ; car elle espère, une fois débarrassée de ses rivales, vivre seule avec moi. Elle fera, pendant que l'obscurité règne encore, préparer dans le port une fuste ou un brigantin que vos matelots trouveront tout disposé pour partir, dès qu'ils y seront arrivés.

» Derrière moi, vous tous, chevaliers, marchands et matelots, qui avez été forcés malgré vous de recevoir l'hospitalité sous mon toit, vous aurez à vous frayer un large sentier avec vos poitrines dans le cas où le chemin nous serait intercepté. Ainsi j'espère, avec l'aide de nos épées, vous tirer de la cruelle cité. »

« Fais comme bon te semble, — dit Marphise ; — pour moi, je suis sûre de sortir par ma propre énergie. Il m'est plus facile d'occire de ma main tous ceux qui sont dans ces murs, que de fuir ou de donner le moindre signe de crainte. Je veux sortir en plein jour, et par la seule force des armes, car tout autre moyen me paraît honteux.

» Je sais que, si l'on savait que je suis une femme, je serais comblée ici d'honneurs et de récompenses, et qu'on m'y donnerait volontiers une des premières places dans le Conseil ; mais étant venue avec ceux-ci, je n'entends pas jouir de plus de privilèges qu'eux. Ce serait une trop grande lâcheté que de rester libre ici, ou de m'en aller libre, laissant les autres dans l'esclavage. »

Ces paroles, et d'autres encore qui suivirent, montraient que la seule crainte d'augmenter le péril que couraient ses compagnons — son trop d'ardeur pouvait en effet tourner à leur détriment — empêchait Marphise d'attaquer de vive force la multitude. Aussi, elle laissa à Guidon le soin d'employer le moyen qui lui paraîtrait le plus sûr.

Guidon profita de la nuit pour parler à Aléria — c'était le nom de son épouse la plus fidèle — et il n'eut pas besoin de la prier longtemps, car il la trouva toute disposée à exécuter ses ordres. Elle choisit un navire, le fit armer, et y fit transporter ses richesses les plus précieuses, feignant de vouloir, au lever de l'aurore, partir en

course avec ses compagnes.

Elle avait auparavant fait préparer dans le palais des épées, des lances, des cuirasses et des boucliers, avec lesquels les marchands pussent s'armer, ainsi que les matelots qui étaient à moitié nus. Les uns dormirent, les autres restèrent à veiller, répartissant ainsi entre eux le repos et la garde. Attentifs, et les armes au dos, ils regardaient souvent si l'Orient ne rougissait pas encore.

Le soleil n'avait pas encore soulevé le voile obscur et épais qui recouvrait la terre, et la fille de Lycaon avait à peine fait disparaître sa charrue des champs du ciel, lorsque la foule des femmes, qui voulait voir la fin du combat, remplit l'amphithéâtre, comme les abeilles qui s'accumulent à l'entrée de leur ruche, lorsqu'au printemps elles veulent changer de demeure.

La population fait résonner le ciel et la terre du son des trompettes, des tambours et des cornes, comme si elle voulait avertir son prince de venir terminer la bataille commencée la veille. Aquilant et Griffon étaient déjà couverts de leurs armes, ainsi que le duc d'Angleterre, Guidon, Marphise, Sansonnet et tous les autres, qui à pied, qui à cheval, instruits de ce qu'ils devaient faire.

« Pour descendre du palais à la mer et au port, il faut traverser la place ; il n'y a pas d'autre chemin, soit plus long, soit plus court. » Ainsi parla Guidon à ses compagnons, et après les avoir engagés à agir vigoureusement, il se mit en silence à leur tête, et entra sur la place où était la population, avec une troupe de plus de cent hommes.

Guidon, pressant ses compagnons, allait droit à l'autre porte pour sortir ; mais l'immense multitude qui l'entourait toute armée, et toute prête à frapper, comprit, en le voyant suivi de tant de gens, qu'il voulait fuir. Les femmes saisirent sur-le-champ leurs arcs et vinrent s'opposer à sa sortie.

Guidon et les autres vaillants chevaliers, et par-dessus tous la terrible Marphise, ne furent point lents à jouer des mains, et firent de grands efforts pour forcer les portes. Mais la quantité de flèches qui pleuvaient sur eux de toutes parts, blessant ou tuant plusieurs de leurs compagnons, leur fit redouter à la fin de n'en retirer que du dommage et de la honte.

Si les hauberts des guerriers n'avaient point été aussi parfaits, ils avaient tout à craindre. Sansonnet eut son destrier tué sous lui ; celui de Marphise resta aussi sur place. Astolphe se dit alors à lui-même : « Or, qu'attends-je, et mon cor pourra-t-il jamais m'être plus utile ? Je vais voir, puisque nous ne pouvons le faire par l'épée, si je saurai avec mon cor ouvrir une voie sûre. »

Alors, comme il a l'habitude de faire dans les périls extrêmes, il porte le cor à sa bouche. Il semble que la terre et tout l'univers tremblent lorsque l'horrible son vient à frapper l'air. La terreur s'empare tellement du cœur de la foule, que, pour fuir, elle se précipite en bas de l'amphithéâtre, affolée et pâle comme la mort, et abandonne la garde des portes.

De même qu'on voit se jeter d'une fenêtre ou d'un lieu élevé, une famille surprise par le feu dont elle se voit entourée de tous côtés, et qui, pendant que la famille dormait, a crû peu à peu ; ainsi, oubliant le soin de leur vie, toutes les femmes fuyaient le son épouvantable.

Deçà, delà, en haut, en bas, la foule court éperdue, et se hâte de fuir. Elles s'entassent plus de mille à chaque porte. Elles tombent par monceaux, et s'embarrassent les unes les autres. Beaucoup perdent la vie au milieu d'une telle précipitation ; d'autres s'élancent des balcons et des fenêtres ; plus d'un bras et plus d'une tête sont rompus ; les unes se tuent du coup, les autres restent estropiées.

Les pleurs et les cris montent ensemble vers le ciel, mêlés au fracas des ruines. Partout où le son du cor arrive, la foule épouvantée accélère sa fuite. Si vous m'entendez dire que la vile plèbe manque en cette circonstance de courage et qu'elle montre peu de cœur, ne vous en étonnez pas ; la nature du lièvre est d'avoir toujours peur.

Mais que direz-vous de Marphise jusque-là si fière, de Guidon le Sauvage, des deux fils d'Olivier qui ont déjà tant honoré leur race ? Jusqu'ici, ils ont toujours estimé cent mille adversaires autant qu'un zéro ; et maintenant, ils fuient sans le moindre courage, comme des lapins ou de timides colombes qui ont entendu retentir près d'eux une grande rumeur.

Ainsi le cor enchanté faisait sentir son pouvoir néfaste aux amis comme aux ennemis. Sansonnet, Guidon et les deux frères fuient

derrière Marphise épouvantée, et ils ne peuvent fuir assez loin pour que leur oreille ne soit pas étourdie. Astolphe parcourt la ville de tous côtés, soufflant de plus en plus dans le cor.

Toutes fuient : les unes descendent vers le port, les autres gagnent la montagne ; d'autres courent se cacher dans les bois. Quelques-unes, sans se retourner, fuient pendant dix jours. Un grand nombre s'avancent tellement hors du port, qu'elles périssent dans les flots. Elles abandonnent à tel point les places, les temples et les maisons, que la ville semble vide.

Marphise, le brave Guidon, les deux frères et Sansonnet, pâles et tremblants, fuyaient vers la mer ; derrière eux, fuyaient les matelots et les marchands. Ils trouvèrent Aléria qui, entre les deux châteaux forts, leur avait préparé un navire. Après s'y être réunis en toute hâte, ils firent force de rames et déployèrent toutes les voiles.

Le duc avait parcouru la cité, à l'intérieur et à l'extérieur depuis les collines jusqu'à la mer ; partout il avait fait désertier les lieux ; chacun le fuyait, chacun se cachait à son approche. On en trouva un grand nombre qui, par lâcheté, s'étaient blotties dans des endroits secrets et immondes ; beaucoup d'autres, ne sachant où aller, s'étaient jetées à la nage et se noyèrent.

Le duc vient alors pour rejoindre ses compagnons qu'il croit retrouver sur le môle. Il regarde tout autour de lui sur la plage déserte, et n'en voit pas un seul. Il lève enfin les yeux, et les aperçoit qui s'éloignent à pleines voiles. Alors il est obligé de choisir une autre voie, puisque le navire qui devait l'emmener est parti.

Mais laissons-le aller. Ne vous inquiétez pas du long chemin qu'il a à parcourir seul sur la terre des infidèles et des barbares, où l'on ne marche jamais sans crainte. Il n'est pas de péril dont il ne puisse sortir grâce à son cor, et nous venons de le voir. Occupons-nous de ses compagnons qui fuient sur mer, tout tremblants de peur.

Ils s'éloignent à pleines voiles de la plage cruelle et arrosée de sang. Lorsqu'ils sont assez loin pour que le son du cor ne puisse plus les épouvanter, une vergogne à laquelle ils ne sont point habitués les saisit, et leur visage se colore comme du feu. Ils n'osent se regarder les uns les autres, et se tiennent tristes, sans parler, les regards

baissés.

Cependant le pilote, poursuivant sa route, dépasse Chypre et Rhodes, s'engage dans la mer Égée, où il voit fuir cent îles diverses, double le cap périlleux de Malée, et poussé par un vent propice qui ne cesse de souffler, il découvre la Morée de Grèce. Puis il contourne la Sicile, entre dans la mer Tyrrhénienne, et côtoie les rivages riants d'Italie.

Il aborde enfin heureusement à Luna où il avait laissé sa famille, rendant grâce à Dieu de ce qu'il a pu parcourir la mer sans de plus grands malheurs, et de ce qu'il a pu gagner le rivage connu. Là les chevaliers trouvent un pilote prêt à partir pour la France et qui les engage à venir avec lui ; ils s'embarquent sur son navire, et arrivent en peu de temps à Marseille.

Bradamante, qui gouvernait le pays, en était alors absente. Si elle s'y fût trouvée, elle les aurait forcés, par ses paroles courtoises, à séjourner auprès d'elle. Dès qu'ils furent débarqués, Marphise prit congé des quatre chevaliers et de la femme de Guidon le Sauvage, et continua sa route à l'aventure,

Disant que ce n'était pas chose louable que tant de chevaliers allassent ensemble ; que les étourneaux et les colombes allaient en troupes, ainsi que les daims, les cerfs et tous les animaux sujets à la peur, mais que l'audacieux faucon et l'aigle altier, qui n'ont besoin de l'aide de personne, les ours, les tigres, les lions allaient seuls, sans craindre de trouver plus fort qu'eux.

Aucun de ses compagnons ne partageant son avis, elle partit donc seule, poursuivant sa route à travers les bois et les sentiers inconnus. Griffon le Blanc et Aquilant le Noir prirent avec les autres la voie la plus fréquentée, et arrivèrent le jour suivant à un château où ils furent très courtoisement hébergés.

Je dis courtoisement en apparence, car ils ne tardèrent pas à éprouver un tout autre traitement. Le seigneur du château, qui les avait tout d'abord reçus en feignant une grande courtoisie, les fit saisir dans leur lit, la nuit venue, et pendant qu'ils dormaient sans défiance. Il ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer d'observer une infâme coutume.

Mais, seigneur, ayant de vous parler davantage d'eux, je veux suivre la belliqueuse dame. Elle passa la Durance, le Rhône et la Saône et arriva au pied d'une montagne dénudée. Là, le long d'un torrent, elle vit venir une vieille femme habillée de noir, qui paraissait fatiguée et lasse d'une longue route, mais surtout accablée de mélancolie.

C'était la vieille qui servait les malandrins dans la caverne où la justice conduisit, pour lui donner la mort, le comte paladin. La vieille qui craignait de mourir à cause des comptes qu'elle aurait à rendre après sa mort, fuyait depuis plusieurs jours par les chemins obscurs et détournés de peur de rencontrer quelqu'un qui la reconnût.

Jugeant aux vêtements et aux armes de Marphise que c'est un chevalier étranger, elle ne s'enfuit pas à sa vue, comme elle avait l'habitude de faire quand elle se trouvait sur le passage de gens du pays. S'arrêtant au contraire avec assurance et hardiesse, elle l'attend de loin au passage du gué. Dès que Marphise est arrivée au gué du torrent, la vieille s'avance à sa rencontre et la salue.

Puis elle la prie de la prendre en croupe et de la porter sur l'autre rive. Marphise, qui fut courtoise dès le jour où elle naquit, lui fait passer le ruisseau avec elle, et la porte encore un bout de chemin, jusqu'à ce qu'elle puisse la déposer sur une meilleure route, hors de ce marécage. Au bout du sentier, elles virent un chevalier qui venait à leur rencontre.

Le chevalier, monté sur un destrier richement caparaçonné, couvert d'armes brillantes et de vêtements brodés, s'en venait vers le ruisseau, accompagné d'une damoiselle et d'un seul écuyer. La damoiselle qu'il avait avec lui était fort belle, mais son air était hautain et peu gracieux. Elle semblait remplie d'orgueil et de morgue, et tout à fait digne du chevalier qui l'escortait.

Ce chevalier était Pinabel, l'un des comtes mayençais, le même qui, quelques mois auparavant, avait précipité Bradamante dans la caverne. Les soupirs, les sanglots, les gémissements qui faillirent, à cette époque, le rendre aveugle, avaient pour objet la femme qu'il avait maintenant près de lui, et qui était alors retenue prisonnière par le nécromant.

Mais quand le château enchanté du vieil Atlante eut disparu de la colline, et que, grâce au courage de Bradamante, chacun de ceux qu'il renfermait put aller où il voulait, celle-ci, qui avait toujours été au-devant des désirs de Pinabel, retourna vers lui ; et maintenant elle s'en allait en sa compagnie d'un château à l'autre.

Et, comme elle était méchante et mal élevée, elle ne put se retenir, dès qu'elle vit la vieille qui était avec Marphise, de la poursuivre à mi-voix de railleries et de rires moqueurs. L'altière Marphise, qui ne souffrait pas qu'on lui fit impunément outrage, de quelque façon que ce fût, répliqua avec colère à la donzelle que la vieille était plus belle qu'elle,

Et qu'elle allait le prouver à son chevalier, auquel elle imposerait l'obligation de lui faire quitter sa belle robe et son palefroi, si elle le jetait à bas de son cheval. Pinabel comprenant qu'il ne peut garder le silence sans commettre une faute, s'apprête à répondre les armes à la main. Il saisit son écu et sa lance, fait prendre du champ à son destrier, puis se précipite avec colère sur Marphise.

Marphise vient à sa rencontre, sa grande lance en arrêt ; elle vise Pinabel à la visière et le jette à terre tellement étourdi, qu'il fut plus d'une heure à relever la tête. Marphise, victorieuse, fait quitter à la jeune dame ses vêtements et toutes ses parures, et en fait aussitôt revêtir la vieille.

Elle lui fait revêtir ces jeunes et riches vêtements, et la fait monter sur le palefroi qui avait amené la donzelle jusque-là. Puis elle reprend sa route, suivie de la vieille qui paraissait d'autant plus laide qu'elle était plus parée. Elles marchèrent trois jours, faisant un long chemin, sans qu'il leur arrivât rien que j'aie à noter.

Le quatrième jour, elles rencontrèrent un chevalier qui s'en venait seul au galop de son cheval. Si vous désirez savoir qui c'était, je vous dirai que c'était Zerbin, fils du roi d'Écosse, modèle de courage et de beauté, qui s'en revenait plein de colère et de chagrin de n'avoir pas tiré vengeance de celui qui l'avait empêché de faire un acte de courtoisie et de générosité.

Zerbin avait en vain parcouru la forêt à la poursuite de celui qui lui avait fait cet outrage, mais ce dernier s'était échappé assez à

temps pour avoir une grande avance. À la faveur du bois et d'un brouillard épais qui avait voilé les rayons d'un soleil matinal, il avait pu éviter la main redoutable de Zerbin, jusqu'à ce que la colère et la fureur lui fussent sorties du cœur.

Bien qu'encore enflammé de colère, Zerbin ne put s'empêcher de rire, en voyant la vieille, dont la figure ridée faisait un contraste bizarre avec les vêtements de jeune fille qu'elle portait. S'adressant à Marphise qui chevauchait à côté d'elle, il dit : « Guerrier, tu es plein de prudence, car tu as choisi, pour t'escorter, une damoiselle de prestance telle que tu n'as pas à craindre de rencontrer âme qui te l'envie. »

La vieille, autant qu'on pouvait en juger par sa peau ridée, était plus âgée que la Sibylle, et ressemblait, ainsi parée, à une guenon qu'on aurait habillée pour se divertir. La colère qui brillait dans ses yeux la faisait paraître encore plus laide. La plus grande injure que l'on puisse faire à une femme, c'est de la traiter de vieille ou de laide.

Marphise, qui prenait plaisir à ce jeu, feignit de s'indigner, et répondit à Zerbin : « Par Dieu, ma dame est plus belle que tu n'es courtois. Mais je crois que tes paroles ne rendent pas exactement ta pensée ; tu feins de ne pas reconnaître sa beauté pour excuser ton extrême lâcheté.

» Est-il un chevalier qui, venant à rencontrer, dans la forêt et seule, une dame si jeune et si belle, ne voulût la posséder ? » « Elle te convient si bien — dit Zerbin — que ce serait mal de te l'enlever. Pour moi, je ne serai pas assez indiscret pour jamais t'en priver. Jouis-en donc.

» Si, pour un autre motif, tu veux éprouver ce que je vaux, je suis prêt à te le montrer ; mais ne me crois pas assez aveugle pour que je consente à rompre une seule lance pour elle. Qu'elle soit laide ou belle, garde-la ; je ne veux pas troubler la grande affection qui règne entre vous deux. Vous êtes très bien accouplés ; je jurerais que tu es aussi vaillant qu'elle est belle. »

Marphise lui répliqua : « Malgré toi, il faut que tu essaies de me l'enlever. Je ne souffrirai pas que tu aies vu un aussi charmant visage, et que tu ne tentes pas de le conquérir. » Zerbin lui répondit :

« Je ne vois pas pourquoi un homme s'exposerait au péril ou à l'ennui pour remporter une victoire dont le vaincu se réjouirait, tandis que le vainqueur en serait très fâché. »

« Si cette proposition ne te paraît pas bonne — dit alors Marphise à Zerbin — je vais t'en faire une autre que tu ne dois pas refuser : si je suis vaincue par toi, cette dame me restera ; mais si je te renverse, force te sera de la prendre. Donc, voyons qui de nous deux doit en être débarrassé. Si tu perds la partie, tu devras l'accompagner partout où il lui plaira d'aller. »

« Qu'il en soit ainsi, » répondit Zerbin ; et il fit aussitôt faire volte-face à son cheval pour prendre du champ. Puis se soulevant sur ses étriers, il s'affermait en selle, et pour ne point frapper à faux, il dirige sa lance droit au milieu du bouclier de la damoiselle ; mais il semble qu'il heurte une montagne de fer. Quant à la guerrière, elle se borne à le toucher seulement au casque, et l'envoie étourdi hors de selle.

Zerbin ressent un vif déplaisir de sa chute ; pareille chose ne lui était encore arrivée en aucune rencontre ; il avait au contraire abattu mille et mille adversaires. Il en éprouve une honte ineffaçable. Longtemps il reste à terre, sans prononcer une parole.

Son ennui est encore augmenté, quand il se souvient de la promesse qu'il a faite d'accompagner l'horrible vieille.

La triomphante Marphise, restée en selle, revient vers lui, et lui dit en riant : « Je te présente cette dame, et plus je considère sa grâce et sa beauté, plus je me réjouis de ce qu'elle t'appartienne. Remplace-moi donc comme son champion. Mais que le vent n'emporte pas ton serment, et n'oublie pas de lui servir de guide et d'escorte, comme tu l'as promis, partout où il lui plaira d'aller. »

Puis, sans attendre de réponse, elle pousse son destrier à travers la forêt où elle disparaît aussitôt. Zerbin, qui la prend pour un chevalier, dit à la vieille : « Fais-le-moi connaître. » Et celle-ci, qui sait qu'en lui disant la vérité, elle envenimera son dépit : « Le coup qui t'a fait vider la selle, lui dit-elle, a été porté par la main d'une jeune fille.

» Par sa vaillance, celle-ci peut disputer avec avantage l'écu et la lance à tous les chevaliers. Elle est depuis peu venue d'Orient pour se

mesurer avec les paladins de France. » Zerbin éprouve de cela une telle vergogne, qu'il devient plus rouge que la garance, et qu'il est près de teindre de son propre sang les armes qu'il a sur le dos.

Il remonte à cheval, s'accusant lui-même de n'avoir pas su serrer les cuisses. La vieille sourit à part, et prend plaisir à l'exciter et à irriter son chagrin. Elle lui rappelle qu'il doit venir avec elle, et Zerbin, qui reconnaît qu'il s'y est obligé, baisse l'oreille comme un destrier dompté et las qui a le frein à la bouche et les éperons au flanc.

Et soupirant : « Hélas ! — disait-il — ô fortune félonne, quel échange tu te plais à faire ! celle qui est la belle des belles, et qui devrait être près de moi, tu me l'as enlevée. Crois-tu que celle que tu me donnes maintenant puisse lui être comparée et m'en tenir lieu ? Être privé complètement de compagne était un moindre mal qu'un échange si inégal.

» Celle qui n'a jamais eu et n'aura jamais sa pareille en beauté et en vertu gît submergée et brisée au milieu des rochers aigus, et tu l'as donnée en pâture aux poissons et aux oiseaux de mer ; et celle-ci, dont les vers auraient déjà dû se repaître sous terre, tu l'as conservée dix ou vingt ans de plus que tu ne devais, pour rendre mes maux plus poignants. »

Ainsi parlait Zerbin, et il ne paraissait pas moins triste de cette nouvelle et si odieuse conquête que de la perte de sa dame. La vieille, bien qu'elle n'eût jamais plus vu Zerbin, comprit, par ce qu'il disait, que c'était lui dont Isabelle de Galice lui avait jadis parlé.

Si vous vous souvenez de ce que je vous ai déjà dit, elle arrivait de la caverne où Isabelle, éprise d'amour pour Zerbin, avait été retenue captive pendant plusieurs jours. Elle lui avait entendu plusieurs fois raconter comment elle avait abandonné le rivage paternel, et comment, son navire ayant été brisé en mer par la tempête, elle s'était sauvée sur la plage de la Rochelle.

Isabelle lui avait si souvent dépeint le beau visage et les hauts faits de Zerbin, que maintenant, en l'entendant parler, et en le regardant de plus près en plein visage, elle le reconnut pour celui au sujet duquel Isabelle s'était tant désolée dans la caverne, car elle se plaignait plus

de sa perte que d'être esclave des malandrins.

La vieille, en écoutant les plaintes que Zerbin laissait tomber dans son indignation et dans sa douleur, comprit qu'il croyait Isabelle morte au fond de la mer, et bien qu'elle connût la vérité à cet égard, et qu'elle pût d'un mot lui rendre le bonheur, elle se garda bien, la perverse, de lui apprendre ce qui aurait pu le réjouir et s'empressa de lui dire au contraire ce qu'elle pensait devoir lui déplaire.

« Écoute — lui dit-elle — toi qui es si altier et qui me railles et me méprises ; si tu savais ce que je sais au sujet de celle que tu pleures comme morte, tu me comblerais de caresses. Mais, plutôt que de te le dire, je me laisserais mettre en mille pièces par toi ; tandis que si tu avais été plus bienveillant pour moi, je t'aurais peut-être appris ce secret »

De même que le mâtin, qui se précipite furieux contre un voleur, est prompt à s'apaiser, si on lui présente du pain ou du fromage, ou un autre appât de même nature ; ainsi Zerbin devient soudain humble et soumis, dans son désir de connaître ce que la vieille lui a dit qu'elle savait sur celle qu'il pleure comme morte.

Tournant vers elle un visage plus bienveillant, il la supplie, il la prie, il la conjure, au nom des hommes, au nom de Dieu, de ne rien lui cacher de ce qu'elle sait, que la nouvelle soit bonne ou mauvaise. « Tu ne sauras rien qui puisse te satisfaire — lui dit la vieille dure et tenace — Isabelle n'est pas morte, comme tu crois ; elle vit, mais son sort est si cruel, qu'elle désire la mort.

» Elle est tombée, depuis ces derniers jours où tu n'en as plus entendu parler, aux mains de plus de vingt bandits ; de sorte que, quand bien même tu la retrouverais, vois, si tu peux encore espérer d'en cueillir la fleur ? » « Ah ! vieille maudite — dit Zerbin — comme tu sais bien inventer tes mensonges, car tu sais bien que tu mens ! Quand bien même elle serait tombée aux mains de vingt bandits, aucun d'eux n'aurait osé la violer. »

Zerbin lui demande où et quand elle l'a vue ; mais c'est en vain ; la vieille obstinée ne veut pas ajouter une parole à ce qu'elle a déjà dit. D'abord Zerbin lui parle avec douceur, puis il la menace de lui couper la gorge. Mais, menaces et prières, tout est vain ; il ne peut

faire parler l'infâme sorcière.

Enfin Zerbin laisse reposer sa langue, puisqu'il lui sert peu de parler. Ce qu'elle lui a dit lui a tellement rempli le cœur de jalousie, que, pour retrouver Isabelle ou seulement pour la voir, il aurait traversé le feu. Mais il ne peut aller plus vite qu'il ne plaît à la vieille, car il l'a promis à Marphise.

Aussi, elle conduit Zerbin où il lui plaît, à travers des chemins solitaires et étranges. Mais tout en gravissant les montagnes ou en descendant les vallées, ils ne se regardent jamais en face, ils ne se disent pas un mot. Un jour, comme le soleil dans sa course venait de dépasser le Zénith, leur silence fut rompu par un chevalier qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Ce qui s'ensuivit est raconté dans l'autre chant.

Chant XXI

ARGUMENT. — Zerbin, pour défendre Gabrine, en vient aux mains avec Hermonides et le frappe d'un coup mortel. Le vaincu raconte à Zerbin les scélératesses de la vieille ; mais ne pouvant continuer jusqu'au bout, à cause de ses blessures, il se fait transporter ailleurs. Zerbin et la vieille, poursuivant leur chemin, entendent un bruit de combat et s'avancent pour voir ce que c'est.

La corde, à ce que je crois, ne lie pas plus solidement un ballot, le bois ne serre pas plus étroitement le clou, que la foi ne retient une belle âme dans son nœud indissoluble et tenace. Il paraît que les anciens ne représentaient pas la Foi sainte autrement vêtue que d'un voile blanc qui la couvrait tout entière. Un seul point noir en effet, une seule tache suffirait à la ternir.

La foi ne doit jamais être trahie, qu'on l'ait donnée à un seul ou à mille ; dans une forêt, dans une grotte, loin des cités et des bourgs, aussi bien que devant un tribunal, en témoignage ou par écrit, avec ou sans serment. Il suffit qu'on l'ait une fois donnée.

Le chevalier Zerbin tint sa parole, comme il devait la tenir, en toutes circonstances. Mais il ne montra jamais mieux combien il la respectait, qu'en se détournant de son propre chemin pour suivre celle qu'il détestait au point qu'il eût préféré avoir la mort même à ses côtés. Sa promesse l'emporta sur son désir.

J'ai dit que, le cœur comprimé de rage et de douleur de se voir contraint à escorter la vieille, il ne lui adressait pas un mot. Ils s'en allaient tous deux muets et taciturnes. J'ai dit qu'enfin, au moment où le soleil montrait l'extrémité des roues de son char, leur silence

fut interrompu par un chevalier errant qu'ils rencontrèrent sur leur chemin.

La vieille reconnaît aussitôt ce chevalier, nommé Hermonides de Hollande, et dont le bouclier noir est traversé d'une barre rouge. À sa vue, dépouillant son orgueil et son air altier, elle se recommande humblement à Zerbin, et lui rappelle la promesse qu'il a faite à la guerrière qui l'a confiée à sa garde.

Prétendant que le chevalier qui vient à leur rencontre est son ennemi et celui de sa famille ; qu'il a tué sans motif son père et le seul frère qu'elle avait au monde, et que le traître n'a d'autre désir que de traiter de la même manière tous les siens. « Femme, — lui dit Zerbin — tant que tu seras sous ma garde, je ne veux pas que tu trembles. »

Dès que le chevalier est plus près et qu'il aperçoit le visage de celle qu'il a en haine : « Apprête-toi à combattre — crie-t-il d'une voix menaçante et hautaine — ou renonce à défendre cette vieille, qui, selon qu'elle le mérite, périra de ma main. Si tu combats pour elle, tu cours à la mort, car c'est le sort réservé à qui défend une mauvaise cause. »

Zerbin lui répond courtoisement que c'est une action basse et mauvaise et contraire à la chevalerie, que de chercher à donner la mort à une femme ; que cependant, s'il veut combattre, il ne se dérobe pas, mais qu'il l'engage à considérer tout d'abord qu'il importe qu'un noble chevalier, comme il semble l'être, ne trempe pas ses mains dans le sang d'une femme.

Ce fut en vain qu'il lui parla de la sorte ; il fallut en venir aux mains. Après avoir pris du champ, ils revinrent l'un sur l'autre à toute bride. Les fusées ne sont pas si promptes à s'échapper de la main de l'artificier, les jours de réjouissances publiques, que les deux destriers ne le furent à se faire s'entre-choquer les chevaliers.

Hermonides de Hollande vise bas, afin de frapper son adversaire au flanc droit, mais sa faible lance se brise avec fracas, sans faire grand mal au chevalier d'Écosse. Le coup porté par son adversaire fut moins débile et moins vain ; il rompt l'écu, frappe l'épaule qu'il traverse de part en part, et renverse Hermonides sur l'herbe.

Zerbin, qui pense l'avoir tué, est saisi de pitié ; il met aussitôt pied à terre, et lui enlève son casque. Le guerrier, dont le visage a la pâleur de la mort, semble sortir de sommeil. Il regarde fixement Zerbin sans parler ; puis il lui dit : « Je ne me plains pas d'avoir été abattu par toi, car tu montres bien que tu es la fleur des chevaliers errants ;

» Mais ce qui me remplit de douleur, c'est que cela me soit arrivé à cause d'une femme perfide, dont je ne sais comment tu es devenu le champion, car elle est trop indigne de ta vaillance. Et, quand tu connaîtras la raison qui me poussait à me venger d'elle, tu regretteras, chaque fois que tu t'en souviendras, de m'avoir donné la mort pour la sauver.

» Et si j'ai assez de souffle dans la poitrine — mais je crains le contraire — pour pouvoir te le dire, je te ferai voir que cette misérable est de tous points la plus scélérate des créatures. J'eus autrefois un frère qui, tout jeune, partit de Hollande, notre pays, et entra, en qualité de chevalier, au service d'Héraclius, qui possédait alors l'empire souverain des Grecs.

» Là, il devint l'ami intime, le frère d'un noble baron de la cour, qui avait, sur les confins de la Serbie, un château situé dans un site agréable, et entouré de fortes murailles. Celui dont je parle se nommait Argée. Il était l'époux de cette femme inique, et il l'aimait tellement, qu'il avait dépassé les bornes qui convenaient à un homme aussi digne que lui.

» Mais celle-ci, plus légère que la feuille que l'automne a privée de sa sève et que le vent glacé fait tomber des arbres et chasse avec fureur devant lui, ne tarda pas à oublier l'affection qu'elle avait eue pendant quelque temps pour son mari. Elle tourna toutes ses pensées, tous ses désirs vers mon frère, dont elle voulut faire son amant.

» Mais l'Acrocéron, au nom maudit, résiste moins à l'impétuosité des flots ; le pin dont la ramure s'est renouvelée plus de cent fois, et qui montre sa tête au-dessus des rochers alpestres aussi haut que ses racines sont profondes sous terre, résiste moins durement au souffle de Borée, que mon frère n'opposa de résistance aux prières de cette femme, réceptacle de tous les vices, de toutes les infamies.

» Or, comme il arrive souvent à un chevalier plein d'ardeur qui cherche une querelle et qui la trouve, mon frère fut blessé dans une aventure qui lui arriva près du château de son ami. Comme il avait l'habitude d'y venir sans y être invité, qu'Argée y fût ou n'y fût pas, il s'y fit porter, afin de s'y reposer jusqu'à ce qu'il fût guéri de sa blessure.

» Pendant qu'il était étendu sur son lit de douleur, Argée fut obligé de s'absenter pour une certaine affaire. Aussitôt, cette effrontée vint tenter mon frère, selon son habitude. Mais ce fidèle ami ne put supporter plus longtemps d'avoir à ses côtés une si dangereuse tentation. Afin de garder entière la foi qu'il devait à son ami, de deux maux il choisit celui qui lui parut le moindre.

» Parmi tous les malheurs qui pourraient lui arriver, il lui sembla que le moindre était de quitter la demeure hospitalière d'Argée, et de s'en aller si loin que cette femme inique n'entendît même plus prononcer son nom. Bien que ce parti lui semblât dur, il était préférable et plus honnête d'agir ainsi, que de satisfaire une passion indigne, ou d'accuser une femme près d'un mari qui l'aimait plus que son propre cœur.

» Encore souffrant de ses blessures, il revêtit ses armes et quitta le château, avec la ferme résolution de ne plus jamais revenir en ces lieux. Mais à quoi cela lui servit-il ? La fortune, par une nouvelle complication, rendit sa défense vaine et inutile. Le mari, de retour en son château, trouve sa femme dans les larmes,

» Échevelée, la face couverte de rougeur. Il lui demande la cause d'un tel trouble. Avant de répondre, elle se fait plus d'une fois prier, cherchant pendant ce temps comment elle pourra se venger de celui qui l'a abandonnée. Soudain, dans son esprit mobile, elle sent son amour se changer en haine.

« Hélas ! — dit-elle enfin — comment pourrais-je, seigneur, cacher la faute que j'ai commise en ton absence ? Et quand bien même je parviendrais à la cacher à tout le monde, comment pourrais-je la cacher à ma conscience ? Mon âme qui sent toute l'ignominie de son crime, porte en elle-même un châtiment bien au-dessus de toutes les peines corporelles qu'on pourrait m'infliger pour me punir de ma

faute.

» Mais la faute n'est-elle pas plutôt à qui m'a fait violence ?
Donc, quelque honteux que ce soit, apprends-le ; puis avec ton épée, arrache de mon corps souillé, mon âme blanche et immaculée, et ferme pour jamais mes yeux à la lumière, afin que, après un tel affront, je ne sois pas obligée de les tenir constamment baissés et de rougir devant tous.

» Ton ami m'a ravi l'honneur ; il a violé mon corps par la force, et dans la crainte que je ne te raconte tout, le misérable est parti sans prendre congé de toi. » Par ce récit, elle rend odieux à son mari celui qu'il aimait plus que tout autre ; Argée la croit ; sans vouloir plus rien entendre, il saisit ses armes et court se venger.

» Comme il connaissait le pays, il rejoignit bientôt mon frère qui, malade et chagrin, s'en allait paisiblement et sans aucun soupçon. Il l'atteint dans un endroit désert, et aussitôt il l'attaque pour se venger sans retard. Sans écouter les raisons de mon frère, Argée veut se battre avec lui .

» L'un était bien portant, et plein d'une haine nouvelle, l'autre malade et conservant toujours son ancienne amitié, de sorte que mon frère avait un désavantage marqué contre son compagnon devenu son ennemi. Aussi Filandre — c'est ainsi que s'appelait le malheureux jeune homme — bien qu'il ne méritât point un pareil sort, ne put soutenir une telle lutte, et fut fait prisonnier.

« À Dieu ne plaise — lui dit Argée — que ma juste fureur et ton indigne conduite me poussent jusqu'à me couvrir du sang de celui que j'ai aimé. Toi aussi, tu m'as aimé, bien qu'à la fin tu me l'aies mal montré. Cependant je veux faire voir à tous que, dans ma vengeance comme dans l'amitié, je suis meilleur que toi.

» Je punirai ton crime autrement qu'en souillant mes mains de ton sang. » Ainsi disant, il fit placer sur un cheval un brancard de vertes branches, et l'on rapporta mon frère quasi mort dans le château, où, bien qu'innocent, il fut condamné à rester éternellement prisonnier.

» Rien ne lui manquait cependant, si ce n'est la liberté de s'en aller. Pour tout le reste, on obéissait à ses ordres, comme s'il eût été libre. Mais cette infâme n'avait pas renoncé à ses projets. Presque

chaque jour elle descendait à la prison dont elle avait les clefs et qu'elle pouvait ouvrir à sa fantaisie.

» Elle renouvelait sans cesse ses tentatives auprès de mon frère, et toujours avec une audace plus grande. « À quoi te sert ta fidélité — lui disait-elle — puisque chacun te croit perfide ? Quel glorieux triomphe, quel prix en retires-tu ? Quel mérite t'en revient-il, puisque chacun te jette l'injure comme à un traître ?

« Si tu m'avais accordé ce que je veux de toi, ton honneur n'eût pas été atteint. Supporte maintenant l'éclatante récompense de ta rigueur obstinée. Tu es en prison ; n'espère pas en sortir, à moins que tu ne consentes à adoucir tes premiers refus. Dès que tu auras satisfait à mes désirs, je te ferai rendre la liberté et l'honneur. »

» Non, non — dit Filandre — n'espère pas me rendre jamais infidèle à l'amitié, quand bien même je ne devrais en retirer, contre toute justice, que la récompense la plus dure, quand bien même le monde me traiterait d'infâme. Il suffit qu'aux yeux de celui qui voit tout, et peut m'accorder en échange une grâce éternelle, mon innocence apparaisse dans toute sa clarté.

» Si ce n'est pas assez pour Argée de me retenir prisonnier, qu'il m'arrache une vie qui me pèse. Le ciel ne me refusera sans doute pas la récompense d'une conduite méconnue sur la terre. Peut-être Argée, qui se croit outragé par moi, s'apercevra-t-il, quand mon âme aura quitté ce monde, de son injustice à mon égard, et pleurera-t-il son fidèle compagnon mort.

» C'est ainsi que cette femme éhontée renouvelle plusieurs fois ses tentatives auprès de Filandre, et toujours sans résultat. Mais, dans son désir aveugle, elle ne renonce pas à assouvir son criminel amour ; elle fait appel à toute la scélératesse de son esprit plein de vices, et roule mille pensées avant de s'arrêter à aucune.

» Elle resta six mois sans mettre les pieds dans la prison comme elle faisait auparavant, de sorte que le malheureux Filandre put espérer et croire qu'elle avait renoncé à son amour pour lui. Mais voici que la fortune, propice au mal, vint donner à cette scélérate l'occasion de satisfaire son appétit désordonné par un moyen épouvantable.

» Il existait une vieille inimitié entre son mari et un baron nommé Morand le Beau, qui, pendant les absences d'Argée, poussait la hardiesse jusqu'à faire des excursions jusqu'au château. Mais, quand il savait qu'Argée s'y trouvait, il n'osait s'en approcher à plus de dix milles. Argée, pour l'attirer dans un piège, fit annoncer qu'il partait pour accomplir un vœu à Jérusalem.

» Il annonça qu'il partait, et partit en effet à la vue de tous et après avoir fait publier partout son départ. Personne, hormis sa femme, ne connaissait son dessein, car il se fiait à elle seule. Il ne revenait au château que pendant la nuit, à la faveur des ténèbres ; puis, à l'aurore, il sortait sous un déguisement, sans être vu de personne.

» Il s'en allait de côtés et d'autres, autour de son château, pour voir si le crédule Morand y viendrait, selon son habitude. Il se tenait caché dans la forêt, et quand il voyait le soleil se coucher dans la mer, il revenait au château, où son infidèle épouse l'introduisait par une porte secrète.

» Chacun, excepté l'indigne épouse, croyait Argée bien loin. Choisisant le moment opportun, elle va trouver mon frère, auprès duquel elle emploie un nouveau moyen. Un déluge de larmes s'échappe de ses yeux, car elle pleurait à volonté : "Où pourrai-je — disait-elle — trouver aide, afin que mon honneur ne soit pas entièrement perdu,

» Et avec le mien celui de mon mari ? Si ce dernier était ici, je n'aurais nulle crainte. Tu connais Morand ; tu sais qu'il ne craint, en l'absence d'Argée, ni les hommes, ni les dieux. Par ses prières, par ses menaces, il fait les plus grands efforts pour corrompre mes gens, afin de m'amener à satisfaire ses désirs, et je ne sais si je pourrai m'en défendre.

» Maintenant qu'il connaît le départ de mon mari, et qu'il sait qu'il sera longtemps sans revenir, il a eu l'audace de pénétrer dans le château sans même chercher d'autre excuse, d'autre prétexte. Si mon seigneur s'y fût trouvé, non seulement il n'aurait pas eu cette hardiesse, mais il se serait, par Dieu, gardé d'approcher à plus de trois milles de ces murs.

» Ce qu'il m'avait fait autrefois demander par ses messagers, il

me l'a demandé aujourd'hui en face, et de telle façon que j'ai été sur le point d'avoir en même temps le déshonneur et la honte. Si je n'avais employé de douces paroles, et si je n'avais feint de vouloir me rendre à ses désirs, il m'aurait prise de force, tandis qu'il espère maintenant, grâce à ma promesse, m'avoir de bonne volonté.

» Je le lui ai promis, non que je sois dans l'intention de le satisfaire — car, fait par crainte, le contrat est nul — mais pour éviter qu'il ne me prît de force. Telle est ma situation. Toi seul peux me venir en aide ; sinon l'honneur me sera ravi, et en même temps, celui de mon cher Argée, que tu m'as dit avoir à cœur autant et même plus que le tien propre.

» Si tu refuses de m'aider, je dirai que la fidélité dont tu te vantes n'est qu'un vain mot, mais que c'est uniquement par cruauté que tu as méprisé si souvent mes prières et mes larmes, et non par respect pour Argée, bien que tu m'aies toujours opposé ce motif. La chose serait restée secrète entre nous ; mais aujourd'hui, mon infamie sera connue de tous.

» Il n'est pas besoin — dit Filandre — de tant de paroles pour que je sois prêt à me dévouer pour Argée. Tu peux me raconter ce que tu voudras ; ce que j'ai toujours été, je veux l'être à jamais ; et bien que je n'en aie reçu que du mal, je n'en accuse point Argée. Je suis prêt à mourir encore pour lui, dussé-je lutter contre le monde entier et courir à ma perte.

» L'impitoyable femme répondit : Je veux que tu immoles celui qui cherche à nous déshonorer. Ne crains pas qu'il t'en arrive aucun mal, car je te fournirai un moyen sûr d'accomplir cet acte. Il doit revenir près de moi vers la troisième heure, au moment où la nuit est la plus obscure, et dès que je lui aurai fait un signal convenu pour l'avertir que personne ne pourra le voir entrer.

» Il ne t'en coûtera pas beaucoup de te cacher auparavant dans ma chambre où il n'y aura pas de lumière, et d'y attendre que je lui aie fait quitter ses armes, et que je te le conduise presque nu à la portée de ta main. Ainsi l'épouse avait résolu de conduire elle-même son mari dans la tombe, si on peut donner le nom d'épouse à cette créature plus cruelle et plus félonne qu'une Furie de l'enfer.

» La nuit néfaste venue, elle fait sortir mon frère de sa prison, lui place une épée dans la main, et le tient dans sa chambre, en pleine obscurité, jusqu'à ce que le malheureux châtelain revienne. Tout se passe comme elle l'a prévu, car les mauvais desseins échouent rarement. Filandre frappe le bon Argée, croyant que c'était Morand.

» D'un seul coup il lui fend la tête et le cou, car il était sans casque. Argée, sans faire un mouvement, trouve une fin si amère à sa misérable vie, et il tombe sous les coups de celui qui était loin de se douter de son action, et qui ne s'en serait jamais douté. Ô chose étrange ! c'est en voulant le servir, qu'il fait à son ami ce qu'on fait à peine d'ordinaire à son ennemi le plus mortel.

» Après qu'il a vu tomber celui qu'il n'a pas reconnu pour Argée, mon frère rend l'épée à Gabrine — c'est le nom de cette infâme, venue uniquement au monde pour trahir quiconque lui tombe sous la main. — Celle-ci, qui jusqu'à ce moment lui a caché la vérité, lui met un flambeau à la main, et lui fait voir que celui qu'il a tué est son ami Argée.

» Puis elle le menace, s'il ne consent pas à satisfaire l'amoureux désir qu'elle couve depuis si longtemps, de faire connaître à tous ce qu'il vient de faire et ce qu'il ne peut contredire. Elle le livrera à une mort honteuse, comme assassin et traître. Elle ajoute que s'il tient peu à la vie, il doit tenir au moins à l'honneur.

» Filandre, en s'apercevant de son erreur, reste stupéfait de douleur et de crainte. Dans le premier moment de fureur, il veut tuer Gabrine ; il est un moment sur le point, à défaut d'autres armes, de la déchirer avec les dents ; mais la raison l'arrête.

» De même que le navire, fouetté en pleine mer par deux vents contraires, dont l'un le pousse en avant et l'autre le ramène à son point de départ, tourne sur lui-même jusqu'à ce que le plus puissant des deux l'entraîne enfin, ainsi Filandre, agité par deux pensées qui se combattent dans son esprit, prend le parti le moins dangereux.

» La raison lui montre le grand péril qu'il court si le meurtre vient à être connu dans le château. Outre la mort, c'est le déshonneur qui l'attend. Sa résolution est enfin prise ; qu'il le veuille ou non, il est forcé de boire l'amer calice ; la crainte l'emporte sur l'obstination

dans son cœur désolé.

» Par crainte du supplice infâme, il promet à Gabrine qu'il fera tout ce qu'elle veut, s'ils peuvent s'échapper en sûreté de ces lieux. Ainsi l'implacable femme cueillit de force le fruit de son désir ; puis tous deux abandonnèrent ces murs, et Filandre revint parmi nous, laissant en Grèce un souvenir infamant et honteux.

» Il emportait dans son cœur l'image de l'ami qu'il avait si sottement tué pour satisfaire, à son grand désespoir, la passion impie d'une Prognée cruelle, d'une Médée. Si la foi de son serment ne l'eût point retenu sous un grand et dur frein, il l'aurait mise à mort. Mais sa haine pour elle s'augmenta encore si c'était possible.

» Jamais, depuis cette époque, on ne le vit sourire ; toutes ses paroles étaient tristes, et de sa poitrine oppressée ne s'échappaient jamais que de profonds soupirs. Il était devenu un nouvel Oreste, poursuivi, après le meurtre de sa mère et d'Égisthe, par les Furies vengeresses. Cette douleur incessante finit par le rendre malade et par le clouer sur son lit.

» Alors, cette courtisane, voyant combien elle était détestée de lui, changea la flamme naguère intense de son amour en haine, en colère ardente, enragée. Non moins furieuse contre mon frère qu'autrefois contre Argée, la scélérate prit ses mesures pour faire disparaître de ce monde ce second mari, comme elle avait fait du premier.

» Elle alla trouver un médecin plein de perfidie ; propre à semblable besogne, et qui savait mieux tuer les gens à l'aide du poison, que guérir les malades à l'aide de cordiaux. Elle lui promit de lui donner bien plus que ce qu'il lui demanda, après qu'il aurait, au moyen d'une potion mortifère, fait disparaître son maître de devant ses yeux.

» Déjà l'infâme vieillard, en ma présence et devant plusieurs autres personnes, s'approchait du lit, le poison à la main, disant que c'était une potion excellente pour remettre mon frère en bonne santé ; mais Gabrine, avant que le malade n'eût bu, soit qu'elle voulût se débarrasser d'un complice, soit pour ne pas lui payer ce qu'elle lui avait promis,

» Lui prit la main, au moment où il présentait la tasse où était

contenu le poison, en disant : “Ne te fâche point si je crains pour celui que j’ai tant aimé. Je veux être certaine que tu ne lui donnes pas une boisson malfaisante ou empoisonnée. Tu ne lui donneras donc pas ce breuvage avant d’en avoir fait toi-même l’essai.

» Tu penses, seigneur, si le misérable vieillard dut être troublé. Il n’a pas le temps de se reconnaître ni d’imaginer un autre moyen, et pour ne pas donner de soupçons, il goûte sur-le-champ au breuvage. Alors le malade boit avec confiance le reste qui lui est offert.

» De même que l’épervier qui tient dans ses griffes une perdrix et se prépare à en faire sa pâture, et qui voit le chien, jusqu’alors son fidèle compagnon, venir avidement et à l’improviste la lui arracher, ainsi le médecin se voit trahi par celle dont il devait espérer le concours. Écoute maintenant un rare exemple d’audace, et puisse-t-il en arriver ainsi à tous les avares !

» Sa tâche accomplie, le vieillard s’apprêtait à retourner dans sa chambre, pour y prendre quelque médecine qui pût le sauver du poison ; mais Gabrine l’en empêche, en disant qu’elle ne veut pas le laisser partir avant que le breuvage n’ait produit manifestement son effet dans l’estomac.

» Vainement il prie, en vain il offre de renoncer au prix qu’on lui a promis. Alors, désespéré, voyant qu’il ne peut fuir une mort certaine, il se décide à tout révéler, sans que celle-ci puisse l’arrêter. Ainsi, ce qu’il avait souvent fait aux autres, ce bon médecin se le fit à la fin à lui-même.

» Et il ne tarda pas à succomber, suivant de près mon frère qui venait de rendre l’âme. Pour nous, témoins de cette scène, aussitôt que nous eûmes appris la vérité de la bouche du vieillard, nous nous emparâmes de cette abominable bête féroce, plus cruelle que toutes celles qui habitent dans les bois, et nous la renfermâmes dans un lieu obscur, la réservant au juste supplice du feu. »

Voilà ce que dit Hermonides. Il voulait continuer et raconter comment Gabrine s’était échappée de prison, mais la douleur que lui causait sa blessure devint si vive, qu’il retomba tout pâle sur l’herbe. Pendant ce temps, les deux écuyers qu’il avait avec lui, avaient fait une litière avec de grosses branches d’arbres. Hermonides s’y fit

placer, car il n'aurait pu s'en aller d'une autre façon.

Zerbin fit ses excuses au chevalier, lui disant qu'il était très fâché de l'avoir mis dans cet état, mais que, ainsi que c'était la coutume parmi les chevaliers, il avait dû prendre la défense de celle qui était avec lui ; que s'il avait agi autrement, il aurait trahi sa foi, car, en la prenant sous sa garde, il avait promis de la défendre de tout son pouvoir contre quiconque viendrait l'attaquer.

Il ajouta que s'il pouvait lui être agréable en toute autre chose, il se mettait volontiers à sa disposition. Le chevalier répondit qu'il lui recommandait seulement de se séparer de Gabrine avant qu'elle eût l'occasion de machiner contre lui quelque scélératesse, dont il pourrait plus tard avoir à se repentir et à se plaindre. Gabrine tenait ses yeux baissés, ne trouvant aucune bonne réponse à la vérité.

Zerbin s'éloigna avec la vieille, continuant selon sa promesse, le voyage imposé, et la maudissant à part soi tout le long du jour, de ce qu'elle lui avait fait faire outrage à ce baron. Si, avant de la connaître, elle lui inspirait de l'ennui et du déplaisir, maintenant qu'il sait tout le mal qu'elle a fait, d'après ce que lui a dit celui qui la connaissait bien, il la hait au point qu'il ne peut plus la voir.

Elle, qui sait de son côté quelle haine lui porte Zerbin, ne veut pas être vaincue en sentiments haineux, et lui rend son mépris au quintuple. Son cœur était gonflé de venin, mais son visage n'en laissait rien voir. Donc, dans le touchant accord que je vous dis, ils suivaient leur route à travers l'antique forêt.

Soudain, à l'heure où le soleil commençait à décliner sur l'horizon, ils entendirent des cris et des coups qui annonçaient une bataille acharnée, et dont la rumeur était d'autant plus grande qu'elle était plus proche. Zerbin, pour voir ce que c'était, s'avança en toute hâte vers l'endroit d'où provenait le bruit. Gabrine ne fut pas lente à le suivre. Je parle dans l'autre chant de ce qui advint.

Chant XXII

ARGUMENT. — Astolphe détruit le palais d'Atlante et reprend l'hippogriffe. — Bradamante et Roger s'étant reconnus, et s'en allant délivrer un jeune homme condamné au bûcher, arrivent à un château des comtes de Ponthieu, où quatre guerriers sont chargés de dépouiller tout chevalier qui passe. Pendant que Roger en vient aux prises avec eux, Bradamante reconnaît Pinabel et le suit. Pendant le combat, le voile qui recouvre l'écu de Roger vient par hasard à se déchirer et les quatre guerriers tombent comme morts. Roger, tout honteux de son facile triomphe, jette l'écu dans un puits. Pendant ce temps, Bradamante qui a rejoint et occis le perfide Wayençais, perd les traces de Roger.

Dames courtoises et chères à votre amant, vous qui vous contentez d'un seul amour, bien qu'il soit certain que, parmi tant et tant de belles, il y en ait très peu animées de ces sentiments, ne soyez point offensées de l'ardeur que je viens de mettre dans ce que j'ai dit contre Gabrine, et si je consacre encore quelques vers à flétrir la perversité de son âme.

Je l'ai montrée telle qu'elle était. Ainsi qu'il m'a été imposé par qui peut tout sur moi, je ne sais point cacher la vérité, et, en agissant de la sorte, je ne porte nullement atteinte à la gloire de celles dont le cœur est sincère. Celui qui vendit son maître aux Juifs pour trente deniers, n'a point déshonoré Jean ni Pierre, et la renommée d'Hypermnestre n'est pas moins belle parce qu'elle a eu des sœurs si iniques.

Pour une que je blâme avec vivacité dans mes chants — ainsi le

veut l'ordonnance de mon histoire — je suis prêt à en célébrer cent autres, et à rendre leur mérite plus éclatant que le soleil. Mais revenons au récit que je m'efforce de varier le plus possible, afin de le rendre agréable au plus grand nombre. Je vous disais, à propos du chevalier d'Écosse, qu'il avait entendu de grands cris retentir près de lui.

Il prit, entre deux montagnes, un étroit sentier d'où étaient partis les cris, et, au bout de quelques pas, il arriva au fond d'une vallée fermée, où il vit devant lui un chevalier mort. Je vous dirai qui c'était, mais auparavant, je veux tourner le dos à la France et m'en aller dans le Levant, jusqu'à ce que j'aie trouvé le paladin Astolphe, qui fait route vers le Ponant.

Je l'ai laissé dans la cité cruelle, où, grâce aux sons de son formidable cor, il avait mis en fuite la population barbare, et avait échappé à un grand péril. Il avait fait enfuir du rivage jusqu'à ses compagnons qui s'étaient hâtés de mettre à la voile. Continuant à vous parler de lui, je vous dirai qu'il s'éloigna au plus vite de ce pays et prit la route d'Arménie.

Peu de jours après, il se trouvait en Natolie et suivait le chemin qui conduit à Brousse, d'où, continuant sa route en deçà de la mer, il se rendit en Thrace. Longeant le Danube, il traversa la Hongrie, et, comme si son destrier eût eu des ailes, il franchit, en moins de vingt jours, la Moravie, la Bohême, la Franconie et le Rhin.

À travers la forêt des Ardennes, il gagna Aix-la-Chapelle, arriva en Brabant et enfin en Flandre, où il s'embarqua. La brise qui soufflait vers le Nord, enfla tellement les voiles, que, vers midi, Astolphe aperçut à peu de distance les côtes d'Angleterre, où il ne tarda pas à aborder. Il sauta sur son cheval, et le pressa de telle sorte, qu'il arriva à Londres le même soir.

Là, il apprit que le vieil Othon était depuis plusieurs mois à Paris, et que presque tous ses vassaux avaient suivi ses dignes traces. Il résolut alors d'aller en France, et descendit au port de la Tamise, où il s'embarqua en ordonnant de faire voile pour Calais.

Un léger vent, soufflant du Nord, avait poussé le navire en pleine mer. Peu à peu ce vent s'accroît, puis il devient si violent, que le

pilote en a par trop, et est contraint de virer de bord, pour éviter d'être submergé par les vagues. Il s'efforce de tenir le navire en équilibre sur le dos de la plaine liquide, et suit une route opposée à celle qu'il voulait.

Il louvoie à droite, à gauche, de çà, de là, selon le caprice du vent ; enfin il prend terre près de Rouen. Aussitôt qu'il a atteint le rivage si désiré, Astolphe fait remettre la selle à Rabican, prend ses armes, ceint son épée, et se met en route, ayant avec lui le cor qui lui sert plus que ne feraient mille guerriers dont il serait entouré.

Après avoir traversé une forêt, il arrive au pied d'une colline, près d'une claire fontaine, à l'heure où le mouton reste enfermé loin du pâturage ou se réfugie sous une grotte profonde.

Vaincu par la grande chaleur et par la soif, il retire son casque du front, attache son destrier au plus épais du feuillage, et s'en vient boire aux fraîches ondes.

Il n'y avait pas encore mis les lèvres, qu'un paysan, caché près de là, s'élance d'un buisson, saisit le destrier, saute sur son dos et s'éloigne avec lui. Astolphe entend le bruit de sa fuite et lève la tête. Voyant le vol audacieux dont il est victime, il laisse la fontaine sans plus songer à boire, et court derrière le ravisseur aussi vite qu'il peut.

Le voleur ne s'éloigne pas à toute bride, ce qui l'aurait promptement fait disparaître. Mais tantôt ralentissant, tantôt pressant sa fuite, il s'en va au galop ou au trot. Astolphe et lui sortent du bois après une longue course, et tous les deux arrivent enfin là où tant de nobles barons, sans être vraiment en prison, étaient plus retenus que s'ils avaient été réellement prisonniers.

Le paysan se réfugie dans le château, avec le destrier qui égale le vent à la course. Force est à Astolphe embarrassé par son écu, son casque et ses armes, de le suivre de loin. Cependant il arrive lui aussi au château, et là, il perd complètement les traces qu'il avait suivies jusque-là. Il ne voit plus ni Rabican, ni le voleur ; en vain il tourne les yeux de tous côtés, en vain il presse le pas.

Il presse le pas, et s'en va cherchant en vain par toutes les chambres, dans toutes les galeries et les salles. Il perd sa peine, et ne peut parvenir à savoir où le paysan perfide a caché Rabican, son

coursier fidèle, plus que tout autre rapide à la course. Pendant tout ce jour, il cherche vainement, en haut, en bas, au dedans et au-dehors.

Ennuyé et las de tant tourner, il songe qu'il pourrait bien être dans un lieu enchanté, et il se souvient du livre que Logistilla lui a donné dans l'Inde pour qu'il puisse déjouer tous les enchantements dans lesquels il tombera. Il a toujours ce livre à son côté ; il consulte la table, et voit tout de suite à quelle page est le remède.

Le palais enchanté était décrit tout au long dans le livre. On y trouvait aussi les divers moyens de confondre le magicien et de dénouer les liens dans lesquels il retenait tous ces prisonniers. Sous le seuil de la porte était renfermé un esprit. C'était lui qui causait toutes ces illusions, tous ces prestiges. Il suffisait de lever la pierre de son sépulcre, pour voir le château réduit par lui en fumée.

Désireux de conduire à bonne fin une si glorieuse entreprise, le paladin s'empresse d'essayer si le marbre est trop pesant pour son bras. Mais Atlante qui voit ses mains prêtes à détruire tous ses artifices, et qui est inquiet de ce qui peut arriver, vient l'assaillir par de nouveaux enchantements.

Grâce à ses larves diaboliques, il le fait paraître tout différent de ce qu'il est. Pour les uns c'est un géant, pour les autres un paysan, pour d'autres un chevalier à figure déloyale. Chacun voit le paladin sous la forme où le magicien lui est apparu dans le bois ; de sorte que, pour ravoire ce que le magicien leur a enlevé, tous se précipitent sur Astolphe.

Roger, Gradasse, Iroldo, Bradamante, Brandimart, Prasilde, et les autres guerriers, dans leur nouvelle erreur, s'avancent furieux et pleins de rage, pour mettre le duc en pièces. Mais celui-ci, en un pareil moment, a recours à son cor et fait courber soudain tous ces esprits altiers. S'il n'avait pas recouru au son terrifiant, le paladin était tué sans rémission.

Mais aussitôt qu'il a embouché le cor, et que l'horrible son s'est fait entendre, les chevaliers prennent la fuite comme les colombes au coup de fusil. Le nécromant fuit non moins que les autres. Pâle, affolé, rempli de terreur, il sort de sa retraite, et fuit au loin jusqu'à ce que l'horrible son ne parvienne plus à son oreille.

Les gardes fuient avec leurs prisonniers ; les chevaux, qu'une simple corde ne peut retenir, s'échappent de leurs écuries et suivent leurs maîtres par divers sentiers. Il ne reste dans le château ni chat ni rat, au son du cor qui semble dire : Sus ! sus ! Rabican s'en serait allé avec les autres, si le duc n'était parvenu à le saisir à sa sortie.

Astolphe, après avoir chassé le magicien, soulève la lourde pierre du seuil. Il trouve gravées en dessous, des figures et d'autres signes que je ne prends pas la peine de vous décrire. Dans son désir de détruire l'enchantement, il brise tout ce qu'il voit sous ses yeux, ainsi que le livre lui a dit de faire, et soudain le palais s'évanouit en fumée et en vapeurs.

Il trouve le cheval de Roger, lié par une chaîne d'or. Je parle du cheval ailé que le nécromant avait donné à Roger pour le conduire chez Alcine, et à qui, plus tard, Logistilla avait imposé le frein.

C'est sur ce cheval que Roger était retourné en France et avait, pour revenir de l'Inde en Angleterre, parcouru tout le côté droit du globe terrestre.

Je ne sais si vous vous souvenez qu'il l'avait laissé attaché par la bride le jour où la fille de Galafron, qu'il tenait nue en son pouvoir, lui avait fait le cruel affront de disparaître à ses yeux. Le destrier volant, au grand étonnement de ceux qui le virent, s'en était retourné vers son maître, et était resté auprès de lui jusqu'au jour où la force de l'enchantement fut rompue.

Rien ne pourrait être plus agréable à Astolphe que cette rencontre. L'hippogriffe venait fort à propos pour satisfaire le désir qu'il avait de parcourir le monde en peu de jours, et de visiter les terres et les mers. Il savait bien qu'il était capable de le porter, car il l'avait vu jadis à l'œuvre.

Il l'avait vu dans l'Inde, le jour où la sage Mélisse l'avait arraché lui-même des mains de la scélérate Alcine qui avait changé en myrte des bois son visage d'homme. Il avait vu comment Logistilla l'avait soumis à la bride, et comment elle avait instruit Roger à le conduire partout.

Ayant résolu de s'emparer de l'hippogriffe, il lui met sur le dos la selle de Rabican, qu'il avait près de lui. Les brides des chevaux qui

s'étaient enfuis étaient restées attachées dans l'écurie ; parmi elles, il choisit et trouve, après plusieurs essais, un mors qui va à l'hippogriffe, et maintenant la pensée d'abandonner Rabican le fait seule retarder de prendre son vol.

Il avait bien raison de tenir à Rabican, car il n'y en avait pas un meilleur pour courir une lance. Il était revenu sur son dos de l'extrémité de l'Inde jusqu'en France. Il réfléchit longtemps ; puis il se décida à le donner en garde à quelque ami, plutôt que de l'abandonner sur la route à la merci du premier qui viendrait à passer.

Il regardait de tous côtés, s'il ne verrait point venir à travers le bois un chasseur ou un paysan, à qui il pût confier Rabican pour le conduire dans quelque ville. Il attendit en vain tout ce jour, jusqu'au lever du jour suivant. Le lendemain matin, comme l'air était encore obscurci par la brume, il lui sembla voir un chevalier sortir du bois.

Mais il faut, avant de vous dire le reste, que j'aie retrouvé Roger et Bradamante. Aussitôt que le cor s'est tu, et que le beau couple est à une certaine distance du château, Roger regarde autour de lui et reconnaît aussitôt celle dont Atlante lui a jusqu'alors caché la présence.

Jusqu'à ce moment Atlante avait si bien fait, qu'ils n'avaient pu se reconnaître ni l'un ni l'autre.

Roger regarde Bradamante, et Bradamante regarde Roger. Tous deux s'étonnent hautement qu'une illusion ait pu tromper pendant tant de jours leur âme et leurs yeux. Roger serre dans ses bras sa belle dame qui devient plus vermeille que la rose ; puis il cueille sur sa bouche les premières fleurs de ses heureuses amours.

Les deux fortunés amants redoublent mille fois leurs embrassements ; ils se tiennent étroitement serrés, et leur bonheur est si grand, que leur poitrine peut à peine contenir une telle joie. Ils regrettent seulement que les enchantements les aient empêchés de se reconnaître pendant qu'ils erraient sous le même toit et leur aient fait perdre tant d'heureux jours.

Bradamante est disposée à donner à Roger toutes les faveurs qu'une vierge sage peut accorder à son amant, sans que l'honneur en soit atteint. Elle dit à Roger que s'il ne veut pas la voir rester toujours

insensible et rebelle à ses derniers désirs, il doit la faire demander pour épouse à son père Aymon ; mais il faut auparavant qu'il reçoive le baptême.

Non seulement Roger est prêt, pour l'amour d'elle, à vivre dans la foi chrétienne, comme autrefois son père, son aïeul et toute sa noble race, mais il donnerait sur-le-champ, pour lui faire plaisir, les jours qui lui restent à vivre : « Ce n'est pas seulement dans l'eau — lui dit-il — mais dans le feu que je plongerais au besoin ma tête, pour posséder ton amour. »

Donc, pour recevoir le baptême et pour épouser ensuite sa dame, Roger se met en chemin. Bradamante le conduit à Vallombreuse. C'est ainsi que se nommait une riche et belle abbaye, non moins renommée par sa piété que par la courtoisie avec laquelle était reçu quiconque y venait. Au sortir de la forêt, ils rencontrent une dame dont le visage annonce un profond chagrin.

Roger, toujours humain, toujours courtois envers tous, mais surtout envers les dames, n'a pas plus tôt vu les larmes couler le long du visage délicat de la dame, qu'il en a pitié et qu'il brûle du désir de connaître la cause de son affliction. Après lui avoir fait un respectueux salut, il lui demande pourquoi elle répand tant de larmes.

Et elle, levant ses beaux yeux humides, lui répond sur un ton très doux, et lui expose le motif de sa peine amère. « Gentil seigneur — dit-elle — puisque tu le demandes, tu sauras que mes joues sont ainsi inondées de larmes, à cause de la pitié que j'éprouve pour un jeune homme qui doit être mis aujourd'hui à mort dans un château voisin d'ici.

» Amoureux de la jeune et belle fille du roi d'Espagne, Marsile, il s'introduisait chaque nuit chez elle, sans que les serviteurs de la princesse en eussent le moindre soupçon, sous le voile blanc et les vêtements d'une femme, et en déguisant sa voix et sa figure. Mais on ne peut agir si secrètement, qu'à la fin il ne se trouve quelqu'un qui vous voie et vous remarque.

« Quelqu'un, s'en étant aperçu, en parla à une ou deux personnes, et celles-ci confièrent le secret à d'autres, jusqu'à ce que le roi en fût instruit. Un émissaire du roi est venu la nuit dernière surprendre les

deux amants dans le lit, et tous deux ont été séparément mis en prison dans le château. Je crois que ce jour ne se terminera pas sans que le jeune homme ait péri dans les supplices.

» Je me suis enfuie pour ne pas voir une telle cruauté, car ils doivent le brûler vif. Rien ne saurait me causer une douleur pareille à celle que me fait éprouver le malheureux sort d'un jeune homme si beau, et je ne pourrai jamais plus éprouver de plaisir sans le voir aussitôt se changer en chagrin, dès que je me rappellerai que la flamme cruelle a dévoré ses membres si délicats et si bien faits. »

Bradamante écoute, et son cœur est vivement oppressé de la nouvelle qu'elle apprend. La crainte qu'elle éprouve est telle, qu'il semble que le condamné soit un de ses frères. Et certes sa peur était fondée, comme je le dirai par la suite. Elle se tourne vers Roger et dit : « Il me semble que nous devons nous servir de nos armes en faveur de ce jeune homme ? »

Puis elle dit à la dame affligée : « Rassure-toi, et vois à nous introduire dans les murs de ce château, car si le jeune homme n'a pas encore été mis à mort, on ne le tuera pas, sois-en sûre. » Roger, dont le cœur veut tout ce que veut sa dame, et dont la pitié est aussi excitée, se sent enflammé du désir de ne pas laisser périr le jeune homme.

Il dit à la dame, des yeux de laquelle tombe un ruisseau de pleurs : « Or, qu'attends-tu ? Il faut le secourir et non pleurer.

Conduis-nous vers lui. Pourvu que tu nous mènes rapidement, nous te promettons de le sauver, fût-il au milieu de mille lances, de mille épées. Mais hâtons le pas le plus possible, afin que notre aide n'arrive pas trop tard, car pendant que nous parlons, le feu brûle. »

Le langage assuré, la lière prestance de ce couple merveilleusement hardi, raniment dans le cœur de la dame l'espoir qui en était complètement sorti. Mais, comme elle craint moins la longueur du chemin que les obstacles qui peuvent leur barrer la route et rendre leur entreprise vaine, la dame hésite sur la direction qu'elle doit prendre.

Puis elle leur dit : « En prenant la voie qui conduit tout droit par la plaine jusqu'au château, je crois que nous arriverions à temps, et que

le bûcher ne serait pas encore allumé. Mais il nous faut suivre un chemin si rude et si tortueux, que nous ne pourrions en sortir avant la fin du jour, et quand nous serons arrivés, je crains que nous ne trouvions le jeune homme mort. »

« Et pourquoi — dit Roger — n'irions-nous pas par la voie la plus courte ? » La dame répondit : « Parce qu'il se trouve sur cette route un château des comtes de Poitiers, où, il y a à peine trois jours, une coutume honteuse et dure pour les chevaliers et pour les dames, a été imposée par Pinabel, le fils du comte Anselme d'Hauterive et le plus méchant homme qui soit.

« Chaque chevalier, chaque dame qui passent, ne s'en vont pas sans avoir subi l'outrage et la violence. Les uns et les autres doivent mettre pied à terre ; le chevalier doit dépouiller ses armes, et la damoiselle ses vêtements.

Il n'y a pas, et il n'y a pas eu depuis de nombreuses années, de meilleurs chevaliers que les quatre qui ont juré de maintenir dans le château la loi imposée par Pinabel.

» Je veux vous raconter à quelle occasion a été faite cette loi qui n'existe que depuis trois jours, et vous verrez la raison, bonne ou mauvaise, qui a contraint les quatre chevaliers à jurer. Pinabel a une dame si méchante et si bestiale, qu'il n'y a pas sa pareille au monde. Allant un jour avec elle, je ne sais où, il fit la rencontre d'un chevalier qui lui fit subir grande honte.

» Le chevalier, ayant été raillé par la maîtresse de Pinabel à propos d'une vieille qu'il portait en croupe, jouta contre Pinabel, qui était doué de peu de vigueur et de trop d'orgueil. Le chevalier lui fit vider les arçons, força sa compagne à descendre de cheval, et pour savoir sans doute si elle marchait droit ou si elle boitait, la laissa à pied, après avoir fait revêtir ses vêtements à la vieille damoiselle.

« Celle qui était restée à pied, pleine de dépit, et avide, altérée de vengeance, suivit Pinabel toujours disposé à la seconder là où il y aurait du mal à faire. Elle ne dormait ni jour ni nuit, et elle finit par lui dire qu'elle ne serait contente qu'après qu'il aurait forcé mille chevaliers et mille dames à mettre pied à terre, et à quitter leurs armes et leurs vêtements.

» Le même jour, le hasard conduisit dans son château quatre valeureux chevaliers, arrivés depuis peu des contrées les plus lointaines. Leur valeur est telle, que notre époque n'en a pas de meilleurs.

Ils se nomment Aquilant, Griffon et Sansonnet ; le quatrième, Guidon le Sauvage, est un tout jeune homme.

» Pinabel, avec un grand semblant de courtoisie, les accueillit au château que je vous ai dit. Puis, pendant la nuit, il les fit prendre dans leur lit, et ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer que, pendant un an et un mois, — ce fut le terme précis qu'il exigea —, ils habiteraient le château et dépouilleraient tous les chevaliers errants qui passeraient.

» Quant aux damoiselles qui seraient avec eux, ils devaient les faire descendre de cheval et leur enlever leurs vêtements. Ayant fait un tel serment, ils furent forcés de le tenir, quelque ennui, quelque chagrin qu'ils en eussent. Jusqu'à présent, ils n'ont trouvé personne qui ait pu leur résister et qui n'ait dû mettre pied à terre ; et déjà beaucoup s'en sont retournés à pied et sans leurs armes.

» Ils ont établi entre eux que celui dont le nom serait le premier désigné par le sort combattrait seul. Mais, s'il advenait que l'ennemi fût assez fort pour rester en selle et désarçonner son adversaire, les autres seraient obligés de combattre tous à la fois, jusqu'à la mort. Chacun d'eux étant redoutable, vous voyez ce qu'ils doivent être quand ils sont tous ensemble.

» Il importe qu'aucun retard, qu'aucun obstacle ne vienne s'opposer à notre entreprise ; il faut donc éviter ce combat. Je suppose que vous en sortiriez vainqueurs, et votre fière prestance me donne la certitude qu'il en serait ainsi ; mais la chose ne se ferait point en une heure, et il est à craindre que le jouvenceau ne soit livré aux flammes, s'il n'est pas secouru aujourd'hui même. »

Roger dit : « Ne nous inquiétons pas de cela. Faisons de notre côté tout ce qu'il nous sera possible de faire, et laissons le reste à celui qui gouverne le ciel, ou, à son défaut, à la fortune. Tu pourras voir, par ce combat, si nous sommes assez bons pour venir en aide à celui qu'on doit aujourd'hui brûler pour une faute si légère et si douce. »

Sans plus répondre, la donzelle prit par la voie la plus courte. Ils n'allèrent pas plus de trois milles, sans arriver au pont et à la porte où les vaincus devaient déposer les armes et leurs vêtements, après avoir couru le risque de perdre la vie. À leur apparition, la cloche du château retentit par deux fois.

Et voici qu'en dehors de la porte un vieillard s'avance, au grand trot d'un roussin ; et il s'en venait criant : « Attendez, attendez ; arrêtez-vous là ; ici l'on doit le péage. Et si l'on ne vous a pas dit l'usage adopté ici, je vais vous le dire. » Et il commence à leur expliquer la coutume que Pinabel fait observer.

Puis il poursuit en leur donnant le conseil qu'il donnait aux autres chevaliers. « Faites dépouiller votre dame de ses vêtements — disait-il — et vous, mes fils, laissez vos armes et vos destriers. Ne vous exposez pas au danger d'affronter quatre guerriers si redoutables. On trouve partout des habits, des armes et des chevaux ; la vie seule ne se remplace pas. »

« N'en dis pas plus — répondit Roger — n'en dis pas plus, car je suis informé de tout cela, et je viens ici pour essayer mes forces et voir si je suis aussi bon à l'action que je me sens le cœur solide. Mes armes, mes habits et mon cheval, je ne les donne à personne, surtout quand je n'ai encore éprouvé que des menaces. Je suis persuadé que mon compagnon ne cédera pas davantage ses armes sur de simples paroles.

« Mais, pour Dieu, fais en sorte que je voie promptement en face ceux qui prétendent m'enlever mes armes et mon cheval, car nous avons à franchir encore cette montagne, et nous ne pouvons nous arrêter longtemps ici. » Le vieillard répondit : « Voici quelqu'un qui passe le pont pour te satisfaire. » Et il disait vrai, car un chevalier sortit du château, revêtu d'une soubreveste rouge, constellée de fleurs blanches.

Bradamante pria beaucoup Roger pour qu'il lui laissât l'honneur de jeter hors de selle le chevalier au beau vêtement parsemé de fleurs. Mais elle ne put rien obtenir, et elle dut se soumettre à la volonté de Roger qui tenait à tenter lui seul toute l'entreprise. Elle se tint donc à l'écart à regarder.

Roger demanda au vieux quel était le premier chevalier sorti par la porte du château. « C'est Sansonnet — dit celui-ci — je le reconnais à sa casaque rouge semée de fleurs blanches. » Les deux adversaires, sans se parler, prirent à droite et à gauche, puis ils se précipitèrent, lance baissée, au-devant l'un de l'autre, excitant leurs coursiers.

Sur ces entrefaites, Pinabel était sorti du château, suivi d'un grand nombre de gens à pied, prêts à enlever les armes des chevaliers désarçonnés. Les deux champions, pleins d'ardeur, venaient à la rencontre l'un de l'autre, armés de deux énormes lances en jeune chêne, grosses de deux palmes jusqu'à la naissance du fer.

Sansonnet en avait fait tailler plus de dix semblables dans les cépées d'une forêt voisine, et on en avait apporté deux pour le combat. Pour se garantir de leurs coups, il aurait fallu avoir un bouclier et une cuirasse en diamant. Aussitôt arrivé, Sansonnet en avait fait donner une à Roger, et avait gardé l'autre pour lui.

Armés de ces lances qui auraient traversé des enclumes, tellement elles avaient leurs extrémités armées d'un fer solide, ils se rencontrèrent au milieu de leur course, tous deux frappant sur les boucliers. Celui de Roger, que les démons avaient forgés à la sueur de leur front, parut se ressentir à peine du coup. Je veux parler du bouclier que fit autrefois Atlante et de la force duquel je vous ai déjà entretenu.

Je vous ai déjà dit que sa splendeur enchantée frappait les yeux avec tant de force, qu'elle enlevait l'usage de la vue et faisait tomber les gens inanimés. Aussi Roger, à moins d'un péril extrême, le tenait recouvert d'un voile. Il faut croire qu'il était également impénétrable, pour n'avoir pas été entamé dans cette rencontre.

L'autre bouclier, fait par des mains moins habiles, ne supporta point l'épouvantable choc. Comme s'il eût été frappé de la foudre, il céda sous le fer et s'ouvrit par le milieu. Le fer de la lance rencontra le bras qui n'était plus couvert, de sorte que Sansonnet fut blessé et jeté hors de selle, à son grand dépit.

C'était le premier des quatre compagnons chargés de maintenir l'infâme coutume, qui n'eût pas remporté les dépouilles de son adversaire, et eût été jeté hors de selle. Il est bon que parfois ceux qui

rient, aient à se plaindre à leur tour, et voient la fortune leur être enfin rebelle. Le veilleur du château redoublant les sons de la cloche, avertit de cela les autres chevaliers.

Pendant ce temps, Pinabel s'était approché de Bradamante pour savoir quel était celui qui avait frappé le chevalier de son château avec une telle vaillance et une telle force. La justice de Dieu, pour le payer selon son mérite, fit qu'il montait le même destrier qu'il avait naguère volé à Bradamante.

Il y avait huit mois déjà, si vous vous le rappelez, que ce Mayençais, s'étant rencontré en chemin avec elle, l'avait précipitée dans la caverne où est la tombe de Merlin. Une branche d'arbre qui tomba avec elle, ou plutôt son bon destin, l'avait sauvée de la mort. Pinabel, croyant qu'elle était ensevelie dans la caverne, lui prit son destrier et l'emmena avec lui.

Bradamante reconnaît son cheval et par lui le perfide comte. Lorsqu'il est plus proche, qu'elle a entendu sa voix et qu'elle l'a regardé au visage avec attention : « C'est là certainement le traître — dit-elle — qui chercha à m'outrager et à me couvrir de honte.

C'est son crime même qui l'a conduit ici pour recevoir d'un seul coup le prix de tous ses forfaits. »

Menacer Pinabel, porter la main à son épée et s'avancer vers lui, est pour Bradamante l'affaire d'une seconde ; mais auparavant, elle a soin de lui couper le chemin, de façon qu'il ne puisse s'enfuir vers le château. Comme le renard dont on a bouché le terrier, Pinabel voit que tout espoir de salut lui est enlevé. Il fuit en criant, sans retourner la tête, et se lance à travers la forêt.

Pâle, éperdu, le misérable éperonne son cheval, car son dernier espoir est dans une prompte fuite. L'ardente damoiselle de Dordogne le suit l'épée dans les reins, le frappe et le serre de près ; elle est sans cesse sur ses épaules et ne lui laisse pas un moment de répit. Grande est la rumeur, et le bois en retentit tout alentour. Personne, au château, ne s'est encore aperçu de cet incident, car on ne regarde que Roger.

Pendant les trois autres chevaliers étaient sortis de la forteresse, ayant avec eux la dame inique qui avait imposé l'infâme coutume.

Chacun d'eux préférerait la mort à une vie digne de blâme ; aussi leur visage est rouge de honte, et leur cœur est brisé de douleur d'aller, à eux trois, combattre contre un seul.

La cruelle courtisane qui avait fait établir cette infâme coutume et qui la faisait observer, leur rappelle le serment qu'ils lui ont fait de la venger. « Puisque je suis sûr de l'abattre avec ma lance — lui dit Guidon le Sauvage — pourquoi veux-tu que mes amis m'accompagnent ? Si je mens, fais-moi couper ensuite la tête ; je serai content. »

Ainsi disait Griffon, ainsi disait Aquilant. Chacun des trois chevaliers veut combattre seul, et préfère la prison ou la mort à la honte de combattre plus d'un contre un seul adversaire. La dame leur dit : « Toutes vos paroles sont inutiles. Je vous ai conduits ici pour enlever les armes de ce chevalier, et non pour faire une nouvelle loi et un nouveau traité.

» Quand je vous tenais en prison, c'était le moment de m'alléguer ces raisons, et non maintenant, car il est trop tard. Vous devez tenir votre serment, et faire trêve à vos paroles vaines et menteuses. » Roger de son côté leur criait : « Voici les armes, voici le destrier dont la selle et les harnais sont tout neufs ; voici encore les vêtements de cette dame. Si vous les voulez, pourquoi tant tarder ? »

Pressés d'un côté par la châtelaine, excités et raillés de l'autre par Roger, les chevaliers s'ébranlent enfin tous les trois, le visage enflammé de vergogne. Les deux fils de l'illustre marquis de Bourgogne marchent en avant ; Guidon, dont le cheval est plus lourd, les suit à peu d'intervalle.

Roger vient à leur rencontre avec la même lance dont il a abattu Sansonnet, et couvert de l'écu possédé autrefois par Atlante dans les montagnes des Pyrénées. Je veux parler de cet écu enchanté dont la vue humaine ne pouvait soutenir l'éblouissant éclat. Roger n'y avait recours que dans les plus graves périls et comme une ressource suprême.

Il s'était servi de sa lumière seulement trois fois, et dans trois circonstances redoutables : les deux premières, quand il lui fallut s'arracher aux mollesses du séjour de la volupté pour revenir à une

vie plus honnête ; la troisième, quand il priva de sa pâture l'orque marine, dont les dents avides allaient dévorer, toute nue, la belle Angélique qui se montra ensuite si cruelle envers son libérateur.

Excepté dans ces trois circonstances, il avait tenu constamment l'écu caché sous un voile tout prêt à être enlevé, s'il en était besoin. Il s'en venait à la rencontre des trois chevaliers, couvert de ce même écu, comme je viens de le dire, et plein d'une telle ardeur, que ses trois adversaires ne lui paraissaient pas plus à craindre que de faibles enfants.

Roger frappe Griffon sur le bord de l'écu, à l'endroit où il touche à la visièrre du casque. Griffon chancelle un instant sur ses étriers, puis il tombe, et reste étendu loin de son destrier. La lance de Griffon touche l'écu de Roger ; mais, au lieu de le frapper perpendiculairement, elle glisse sur sa surface polie et lisse et produit un effet inattendu ;

Elle déchire le voile qui recouvrait la lumière enchantée et épouvantable, dont la splendeur faisait, sans que personne pût éviter ce sort, tomber ceux dont les yeux en étaient aveuglés. Aquilant, qui accourait de son côté, enlève le reste du voile, et découvre entièrement l'écu. La lumière frappe les deux frères dans les yeux, ainsi que Guidon qui venait par-derrière eux.

De çà, de là, ils tombent tous à terre. L'écu ne leur éblouit pas seulement les yeux ; il leur enlève l'usage de tous leurs autres sens. Roger, qui ne s'est aperçu de rien, fait faire volte-face à son cheval, après avoir tiré son épée qui perce et taille si bien. Mais il ne voit personne venir à sa rencontre, tous ses adversaires étant par terre.

Il voit les chevaliers, les gens sortis à pied du château, les deux dames, et les destriers étendus à terre, et battant des flancs comme s'ils étaient près de mourir. Tout d'abord il s'étonne ; puis il s'aperçoit que le voile pendait à gauche de l'écu, je veux dire le voile de soie avec lequel il cachait d'habitude la terrifiante lumière.

Il se retourne vivement, cherchant des yeux sa bien-aimée Bradamante. Il court à l'endroit où elle était restée quand la première lutte s'était engagée. Ne l'y trouvant pas, il pense qu'elle s'en est allée secourir le jeune homme, de crainte qu'on ne le livre aux flammes

si elle s'arrête plus longtemps à regarder le combat.

Parmi ceux qui gisaient étendus, Roger voit la dame qui l'avait conduit. Il la place, encore évanouie, sur le devant de sa selle, et poursuit son chemin, l'esprit tout troublé. Il recouvre l'écu avec un manteau que la dame avait par-dessus ses vêtements, et celle-ci recouvre ses sens aussitôt que la malfaisante lumière est cachée.

Roger s'en va, le visage rouge de honte. Il n'ose lever la tête. Il lui semble que chacun est en droit de lui reprocher une victoire si peu glorieuse. « Que pourrai-je faire — disait-il — pour me faire pardonner une action si honteuse ? Toutes les fois que je vaincrai désormais, on dira que c'est grâce à des enchantements, et non à ma vaillance. »

Pendant qu'il s'en allait, roulant ces pensées, il arriva dans un lieu où il trouva l'occasion de mettre à exécution le projet qu'il méditait. Il rencontra à l'improviste sur sa route un puits profond où les troupeaux venaient se rafraîchir, au moment de la grosse chaleur, dans un abreuvoir plein d'eau. Roger dit : « Maintenant, écu maudit, je vais prendre mes mesures pour que tu ne me fasses plus jamais honte.

» Je vais me séparer pour toujours de toi ; et ce sera le dernier blâme que tu m'auras attiré en ce monde. » Ainsi disant, il descend de cheval, prend une grosse et lourde pierre, l'attache à l'écu, et les jette tous les deux au fond du puits. « Que ma honte — dit-il — soit ensevelie avec toi et pour toujours. »

Le puits était profond et plein d'eau jusqu'à son ouverture ; l'écu était lourd, lourde était la pierre ; tous deux ne s'arrêtèrent qu'au fond ; au-dessus d'eux, se referma l'eau molle et douce. La renommée ne laissa pas cette noble action ignorée ; elle la divulgua rapidement ; sonnant dans son cor, elle en répandit la nouvelle en France, en Espagne et dans tous les pays environnants.

Le bruit de cette étrange aventure étant parvenu dans tous les coins de l'univers, un grand nombre de chevaliers, venus des contrées voisines ou éloignées, se mirent à la recherche de l'écu. Mais ils ne savaient où était située la forêt dans laquelle se trouvait le puits qui renfermait l'écu magique, car la dame qui avait divulgué la

belle action de Roger, ne voulut jamais indiquer le pays ni le lieu.

Roger en s'éloignant du château où il avait vaincu avec si peu d'efforts, et où il avait renversé les quatre redoutables champions de Pinabel comme des hommes de paille, avait emporté l'écu. À peine la lumière qui éblouit les yeux et anéantit les sens eut-elle disparu, que tous ceux qui gisaient comme morts se relevèrent remplis d'étonnement.

Pendant tout le jour, il ne fut question entre eux que de cette étrange aventure. Ils cherchaient à s'expliquer comment l'horrible lumière avait pu les terrasser tous. Sur ces entrefaites, on vint les avertir que Pinabel est mort, mais qu'on ne sait pas par qui il a été tué.

L'impétueuse Bradamante avait fini par atteindre Pinabel dans un étroit défilé. Elle lui avait plongé à cent reprises son épée dans le flanc et dans le cœur. Puis, après avoir purgé le monde de cette pourriture qui avait infecté tout le pays, elle avait tourné le dos au bois témoin de sa vengeance, emmenant avec elle le destrier que le félon lui avait autrefois dérobé.

Elle voulut retourner à l'endroit où elle avait laissé Roger, mais elle ne sut pas retrouver son chemin. Franchissant les vallons et les montagnes, elle chercha quasi par toute la contrée. La fortune cruelle ne lui permit pas de trouver la route qui l'eût conduite vers Roger. Que celui qui prend plaisir à mon histoire, attende l'autre chant pour en entendre la suite.

Chant XXIII

ARGUMENT. — Bradamante fait la rencontre d'Astolphe qui lui confie Rabican et part sur l'hippogriffe. Bradamante va à Montauban, et croyant que Roger est à Vallombreuse, elle lui envoie, par une de ses damoiselles, Frontin richement harnaché. En chemin, la damoiselle trouve Rodomont qui lui enlève le cheval. — Zerbin et Gabrine arrivent à Hauterive, château des comtes de Poitiers, où la méchante vieille accuse Zerbin du meurtre de Pinabel. L'innocent chevalier est condamné à mourir. Arrive Roland avec Isabelle ; il délivre Zerbin et lui rend son amante. Survient Mandricard avec Doralice. Le paladin combat contre le païen ; le combat est interrompu par un accident. Mandricard est emporté loin de là par son cheval, et Roland arrive à l'endroit où ont demeuré Angélique et Médor ; c'est là qu'il commence à perdre la raison.

Que chacun s'efforce de rendre service à son prochain ; il est rare qu'une bonne action reste sans récompense, et si cela arrive, du moins il ne peut en résulter ni mort, ni dommage, ni honte. Celui qui fait du mal à autrui, tôt ou tard paye sa dette ; car, on ne l'oublie point. Le proverbe dit que les hommes finissent la plupart du temps par se rencontrer, et que les montagnes seules ne bougent pas.

Voyez ce qui arriva à Pinabel pour s'être comporté d'une façon inique : il finit par recevoir le juste châtiment de sa perversité, et Dieu qui, le plus souvent, ne peut consentir à voir souffrir à tort un innocent, sauva la dame, de même qu'il sauvera tous ceux qui vivent exempts de félonie.

Pinabel pensait avoir mis naguère cette damoiselle à mort, et la

croyait profondément ensevelie ; il ne s'attendait pas à la revoir jamais, et encore moins à recevoir d'elle le prix de ses crimes. Il ne lui servit de rien non plus de se tenir enfermé dans le château de son père, à Hauterive, situé près du territoire de Poitiers, au milieu de montagnes sauvages.

Le vieux comte Anselme tenait ce castel d'Hauterive ; c'était de lui que sortait ce traître qui, pour échapper à la vengeance des Clermont, n'eut pas même le secours d'une main amie. Bradamante, au pied d'une montagne, lui arracha sans peine son indigne vie, car il ne sut se défendre qu'en poussant des cris de terreur et en demandant merci.

Dès qu'elle eut donné la mort au faux chevalier qui avait naguère essayé de la tuer elle-même, elle voulut retourner là où elle avait laissé Roger. Mais son destin contraire ne le lui permit pas, et la poussa par un sentier qui la conduisit dans la partie la plus épaisse, la plus sauvage et la plus solitaire du bois, au moment où le soleil laissait le monde plongé dans les ténèbres.

Ne sachant où elle pourrait passer la nuit ailleurs, elle s'arrête en cet endroit, sous la feuillée et sur l'herbe nouvelle, jusqu'à ce que le jour revienne, tantôt dormant, tantôt contemplant Saturne ou Jupiter, Vénus ou Mars et les autres divinités errantes dans le ciel. Mais qu'elle veille ou qu'elle dorme, elle voit toujours en son esprit Roger présent à ses côtés.

Parfois elle pousse de profonds soupirs de regrets et de douleur, en songeant que chez elle la colère l'a emporté sur l'amour. « La colère, — disait-elle —, m'a séparée de mon amant. Si, du moins, j'avais su marquer ma route, j'aurais pu retourner à l'endroit d'où j'étais venue, après avoir accompli mon entreprise vengeresse. Mais ma mémoire et mes yeux m'ont fait défaut. »

Elle se dit cela, et d'autres choses encore ; ses pensées tumultueuses se pressent en foule dans son cœur, et ses soupirs et ses larmes forment une tempête de douleur. Après une longue attente, elle voit enfin poindre à l'orient l'aurore désirée ; elle prend son destrier, qui paissait aux alentours, et elle marche à l'opposé du soleil.

Au bout de quelques pas elle sort du bois, à l'endroit même où s'élevait auparavant le château où, pendant tant de jours, le méchant magicien l'avait tenue dans une erreur si grande. Là, elle trouve Astolphe, qui avait enfin réussi à trouver une bride pour l'hippogriffe, et qui était fort en peine de Rabican, ne sachant à qui le confier.

Le hasard fait que le paladin a ôté son casque, de sorte qu'à peine sortie de la forêt, Bradamante reconnaît son cousin. Elle le salue de loin, et court à lui avec de grandes marques de joie, et l'embrasse dès qu'elle est plus près de lui ; puis elle se nomme, et, levant sa visière, elle fait voir clairement qui elle est.

Astolphe ne pouvait mieux confier Rabican qu'à la fille du duc de Dordogne, car il était certain qu'elle en aurait grand soin et qu'elle le lui rendrait aussitôt qu'il serait de retour. Il lui sembla que c'était Dieu qui la lui envoyait. Il la revoyait toujours avec plaisir, mais le besoin qu'il en avait lui fit trouver cette rencontre encore plus agréable.

Après qu'ils se furent deux ou trois fois embrassés comme deux frères, et qu'ils se furent affectueusement demandé de leurs nouvelles, Astolphe dit : « Maintenant, si je veux visiter le pays des oiseaux, il ne me faut pas tarder plus longtemps. » Et, racontant son projet à la dame, il lui fit voir le destrier ailé.

Bradamante n'éprouve pas une grande surprise en voyant ce destrier déployer ses ailes. L'enchanteur Atlante le montait lorsqu'elle combattit contre lui et qu'elle lui fit verser tant de larmes. Elle l'avait également suivi des yeux, le jour où Roger fut emporté loin d'elle par un chemin long et étrange.

Astolphe lui dit qu'il veut lui confier Rabican, plus léger à la course que la flèche échappée de l'arc ; il lui laisse également toutes ses armes, et la prie de les garder jusqu'à son retour, où il ira les lui réclamer à Montauban, car, pour le moment, elles ne lui font nullement besoin.

Voulant s'en aller en volant par les airs, il doit en effet se faire le plus léger possible. Il garde seulement son épée et son cor, bien que le cor seul eût suffi pour le préserver de tout péril. Bradamante reçoit

aussi la lance que porta jadis le fils de Galafron, et qui fait vider la selle à tous ceux qu'elle frappe.

Astolphe, monté sur le destrier volant, s'élève d'abord lentement dans les airs, puis il le chasse si fort qu'au bout d'un moment Bradamante le perd de vue. Ainsi fait au départ, sous la conduite du pilote, le nocher qui craint les écueils et le vent ; puis, quand il a laissé derrière lui le port et le rivage, il déploie toutes les voiles et devance le vent.

Après le départ du duc, la dame reste en grand travail d'esprit. Elle ne sait comment ramener à Montauban les armes et le coursier de son parent. Dans l'ardent désir qui la pousse de revoir Roger, elle se demande si elle ne doit pas d'abord aller à Vallombreuse, où elle pense le retrouver, à moins qu'elle ne le rencontre auparavant en route.

Pendant qu'elle est indécise, elle voit venir à elle un paysan. Elle lui fait placer de son mieux l'armure sur le dos de Rabican, puis elle lui confie le soin de mener derrière elle les deux chevaux, l'un chargé et l'autre la selle vide, car avant de recevoir en dépôt le cheval d'Astolphe elle en avait deux : celui sur lequel elle était montée, et celui qu'elle avait enlevé à Pinabel.

Elle se décide à aller à Vallombreuse, où elle espère trouver son cher Roger ; mais elle ne sait pas quel est le chemin le plus direct et le meilleur, et elle craint de se tromper. Le paysan ne connaissait pas beaucoup la contrée, et ne pouvait que l'égarer encore. Enfin elle part à l'aventure, du côté où elle pense qu'est située Vallombreuse.

Elle marche çà et là, sans rencontrer sur son chemin personne à qui elle puisse se renseigner. Vers l'heure de none, elle sort de la forêt et découvre de loin un castel sur la cime d'une montagne. Elle le regarde, et il lui semble reconnaître Montauban. C'était Montauban en effet, où elle avait sa mère et plusieurs de ses frères.

Dès qu'elle a reconnu l'endroit où elle est, la dame sent la tristesse envahir son cœur plus que je ne saurais dire. Si elle s'arrête, on la verra et on ne voudra plus la laisser partir ; et si elle ne part pas, le feu de l'amour la brûlera au point de la faire mourir. Elle ne reverra plus Roger, et rien de ce qu'ils ont projeté de faire à Vallombreuse ne

pourra s'accomplir.

Elle reste quelque temps pensive, puis elle se décide à tourner le dos à Montauban, et elle se dirige vers l'abbaye dont elle connaît bien maintenant la route. Mais, avant qu'elle soit sortie de la vallée, sa fortune, bonne ou mauvaise, lui fait rencontrer Alard, un de ses frères, sans qu'elle ait le temps de se dérober à sa vue.

Il s'en revenait de préparer les logements pour les cavaliers et les fantassins nouvellement levés dans la contrée sur les instances de Charles. Après s'être chaleureusement embrassés, le frère et la sœur rentrent à Montauban, en devisant de choses et d'autres.

La belle dame rentre à Montauban, où Béatrice l'avait pleurée en vain pendant longtemps, après l'avoir fait chercher par toute la France. Les baisers et les serremments de main de sa mère et de ses frères lui paraissent froids, auprès des baisers qu'elle a échangés avec Roger et qu'elle aura sans cesse empreints dans son âme.

Ne pouvant aller à Vallombreuse, elle pense à y envoyer quelqu'un pour prévenir Roger du motif qui l'empêche d'y aller elle-même, et pour le prier — comme s'il en était besoin ! — d'y recevoir le baptême pour l'amour d'elle, et de venir ensuite à Montauban pour la demander en mariage, ainsi qu'il était convenu.

Elle veut, par la même occasion, renvoyer à Roger son cheval, qu'il aime tant, et qui mérite si bien l'affection de son maître. On n'aurait pas trouvé dans tout l'empire sarrasin ou dans le royaume de France, de plus beau et de plus vaillant destrier, si ce n'est Bride-d'Or et Bayard.

Roger, le jour où, emporté par son audace, il monta sur l'hippogriffe et disparut dans les cieus, avait laissé Frontin abandonné, — Frontin était le nom du destrier. — Bradamante le prit, et l'envoya à Montauban, avec recommandation expresse de ne le laisser monter que rarement et de le conduire toujours au pas, de sorte qu'il était plus brillant et plus gras que jamais.

Elle se met aussitôt à l'œuvre avec toutes ses dames, toutes ses damoiselles, et, par un subtil labeur, elle fait tracer sur une soie blanche et noire une broderie d'or fin ; elle en recouvre et en orne la selle et la bride du bon destrier ; puis elle choisit une de ses

suivantes, fille de sa nourrice Callitréphié, et confidente de tous ses secrets.

Elle lui avait raconté mille fois combien l'image de Roger était empreinte dans son cœur ; elle avait exalté sa beauté, son courage, ses grâces au-dessus des dieux. Elle la fait venir près d'elle et lui dit : « Je ne puis choisir un meilleur messenger pour une telle mission ; car je ne connais pas d'ambassadeur plus fidèle et plus prudent que toi, ma chère Hippalque. »

La donzelle s'appelait Hippalque. Bradamante lui apprend où elle doit se rendre ; elle l'informe pleinement de tout ce qu'elle aura à dire à son cher seigneur ; elle lui fera ses excuses de n'être point allée elle-même au monastère ; ce n'est pas qu'elle songe à renier sa promesse, mais elle en a été empêchée par la fortune plus forte que la volonté humaine.

Elle la fait monter sur une haquenée et lui met à la main la riche bride de Frontin. Elle lui dit que, s'il se trouve sur son chemin quelqu'un d'assez lâche ou d'assez insensé pour vouloir le lui enlever, elle n'a qu'à dire à qui appartient le destrier, car elle ne connaît pas de chevalier, quelque hardi qu'il soit, qui ne tremble au nom de Roger.

Elle la charge d'une foule d'autres recommandations pour Roger. Après les avoir attentivement écoutées, Hippalque se met en route sans plus de retard. Elle chevauche pendant plus de dix milles, à travers les chemins, les champs et les forêts obscures et épaisses, sans que personne vienne l'arrêter ou lui demander où elle va. Vers le milieu du jour, sur le penchant d'une montagne, et dans un sentier étroit et malaisé, elle rencontre Rodomont, tout armé, qui suivait à pied un tout petit nain. Le Maure lève sur elle un front hautain et blasphème toute la hiérarchie des dieux, de ce qu'un si beau destrier, si bien caparaçonné, ne se trouve pas entre les mains d'un chevalier.

Il avait juré d'enlever de force le premier cheval qu'il rencontrerait sur sa route. Or celui-ci est le premier qu'il ait rencontré, et il se trouve justement qu'il n'en a jamais vu de plus beau.

Mais l'enlever à une damoiselle lui semble une félonie ; pourtant

il brûle de l'avoir. Il hésite ; il le regarde, il le contemple et s'écrie :
« Ah ! pourquoi son maître n'est-il pas avec lui ? »

« S'il y était, — réplique Hippalque —, il te ferait peut-être changer d'idée. Ce cheval appartient à quelqu'un qui vaut mieux que toi, à un guerrier qui n'a point son pareil au monde. » « Quel est donc celui qui dépasse ainsi tous les autres en valeur ? » dit le Maure.
« C'est Roger » lui répond-elle. Alors Rodomont : « Je veux ce destrier, puisque c'est à Roger, à un tel champion que je le prends.

» S'il est vrai, comme tu le dis, qu'il soit si fort, et qu'il l'emporte en vaillance sur tous les autres, ce n'est pas seulement le cheval, mais la voiture que je devrai lui rendre et dont je lui payerai le prix selon sa convenance. Tu peux lui dire que je suis Rodomont, et que, s'il veut en venir aux mains avec moi, il me trouvera ; partout où je vais, partout où je demeure, l'éclat de mon nom me fait assez reconnaître.

» Partout où je vais, il reste de mon passage de telles traces, que la foudre n'en laisse pas de plus grandes après elle. » Ainsi disant, il avait saisi les rênes dorées du coursier. Il saute sur son dos, et laisse Hippalque tout en larmes et défaillante de douleur. Elle menace Rodomont et lui fait honte ; mais il ne l'écoute pas, et gravit la montagne.

Il suit le chemin par lequel le nain le conduit à la recherche de Mandricard et de Doralice. Hippalque le suit de loin, l'accablant de malédictions et de menaces. On verra plus loin ce qu'il advint de cela. Turpin, qui a écrit toute cette histoire, fait ici une digression pour retourner à l'endroit où le Mayençais avait été mis à mort.

La fille d'Aymon vient à peine de quitter ces lieux, que Zerbin y arrive par un autre sentier, accompagné de la méchante vieille. Il voit le corps d'un chevalier étendu au milieu du vallon et ne sait qui ce peut être. Mais, comme il est sensible et courtois, il est ému de pitié à ce triste spectacle.

Pinabel était étendu par terre, perdant son sang par tant de blessures qu'il n'y en aurait pas eu davantage si plus de cent épées se fussent réunies pour lui donner la mort. Le chevalier d'Écosse s'empresse de suivre les traces toutes fraîches, pour tâcher de savoir

qui avait commis le meurtre.

Il dit à Gabrine de l'attendre et qu'il reviendra bientôt la retrouver. Celle-ci s'approche du cadavre et l'examine attentivement de tous côtés, pour voir s'il n'a pas sur lui quelque objet précieux dont il serait inutile de laisser plus longtemps un mort se parer. La vieille, parmi tous ses autres vices, était aussi avare qu'une femme peut l'être.

Si elle pouvait dissimuler le vol de pareils objets, elle enlèverait bien la riche soubreveste, ainsi que les belles armes. Mais elle doit se contenter de dérober ce qui peut facilement se cacher, et elle abandonne le reste à regret. Elle choisit, parmi les autres dépouilles, une belle ceinture, et se l'attache autour de la taille, entre ses deux jupons.

Peu après arrive Zerbin. Il a en vain suivi les pas de Bradamante, car le sentier se divise en plusieurs branches qui montent ou descendent. Le jour baisse, et il ne veut pas rester au milieu de ces rochers en pleine obscurité ; suivi de la méchante vieille, il se hâte donc de s'éloigner de la funèbre vallée pour chercher un logis.

Près de deux milles plus loin, ils trouvent un grand château appelé Hauterive. Ils s'y arrêtent pour y passer la nuit, qui déjà envahissait le ciel d'un vol rapide. Ils y sont à peine installés, que de tous côtés les lamentations frappent leurs oreilles, et qu'ils voient les pleurs couler de tous les yeux, comme s'il s'agissait d'une catastrophe publique.

Zerbin en demande la cause. On lui dit qu'avis vient d'être donné au comte Anselme que son fils Pinabel a été trouvé étendu sans vie entre deux montagnes, dans un étroit sentier. Zerbin, pour éviter que les soupçons ne se portent sur lui, feint d'apprendre une chose nouvelle et baisse les yeux ; mais il pense bien que le cadavre qu'il a trouvé sur sa route doit être celui de Pinabel.

Bientôt arrive le brancard funèbre, à la lueur des torches et des flambeaux. Alors les cris redoublent, les battements de mains retentissent jusqu'aux étoiles, et les larmes coulent plus abondantes des paupières. Mais, plus que tous les autres, le visage du malheureux père dénote un sombre désespoir.

Cependant on apprête de solennelles et pompeuses funérailles, selon l'usage antique que chaque génération voit peu à peu se perdre. Le châtelain fait publier un ban par lequel il promet une riche récompense à celui qui lui fera connaître le meurtrier de son fils.

Ce ban interrompt un instant les lamentations du populaire.

De voix en voix, d'une oreille à l'autre, la promesse annoncée par le ban se répand dans toute la contrée. Elle parvient jusqu'à la vieille scélérate qui dépasse en férocité les tigres et les ours. Aussitôt elle saisit cette occasion de perdre Zerbin, soit pour satisfaire sa haine, soit pour montrer que tout sentiment humain est banni de son cœur,

Soit pour gagner la récompense promise. Elle s'en va trouver le malheureux châtelain, et, après un préambule qu'elle tâche de rendre le plus vraisemblable possible, elle lui dit que c'est Zerbin qui a commis le crime. Elle lui montre la belle ceinture que le père infortuné reconnaît sur-le-champ. Après ce témoignage et la déclaration de l'horrible vieille, tout lui paraît clair.

Pleurant, il lève ses mains vers le ciel, et jure que son fils ne restera pas sans vengeance. Il fait cerner l'appartement de son hôte par ses vassaux, qui sont accourus en toute hâte. Zerbin est loin de se croire entouré d'ennemis, et ne s'attend pas au traitement que lui ménage le comte Anselme, qui se croit si outragé par lui ; il est plongé dans le premier sommeil lorsqu'on le saisit.

On l'enchaîne, on le plonge dans un cachot ténébreux, et le soleil n'a pas encore reparu que son injuste supplice est déjà ordonné ; il est condamné à être écartelé dans le lieu même où a été commis le crime qu'on lui impute. On ne se préoccupe pas d'examiner plus attentivement s'il est coupable ou non ; il suffit que le châtelain le croie ainsi.

Le lendemain, dès que la belle aurore vient colorer l'horizon de couleurs blanches, rouges et jaunes, on se dispose à punir Zerbin de son prétendu crime. La populace, aveugle et sanguinaire, l'accompagne hors du château en criant : Qu'il meure ! qu'il meure ! Toute cette foule va sans ordre, les uns à pied, les autres à cheval. Quant au chevalier d'Écosse, il s'avance la tête basse, lié sur un petit roussin.

Mais Dieu, qui, la plupart du temps, vient en aide aux innocents et n'abandonne jamais celui qui se fie en sa bonté, lui a déjà trouvé un défenseur tel qu'il n'y a plus à craindre de le voir mourir en ce jour. Roland arrive, conduit sur ce chemin par la Providence, afin de sauver Zerbin. Roland aperçoit dans la plaine cette foule qui traîne à la mort le dolent chevalier.

Avec lui est la jeune fille qu'il a trouvée dans une grotte sauvage, Isabelle, la fille du roi de Galice, tombée au pouvoir des malandrins après avoir échappé à la tempête et aux fureurs de la mer qui ont brisé son navire. C'est celle que Zerbin porte dans son cœur et qui lui est plus chère que sa propre vie.

Roland l'avait emmenée avec lui en quittant la caverne. Isabelle demande à Roland quelle est cette foule qu'elle aperçoit dans la campagne. « Je ne sais pas » dit-il. Puis il la laisse sur la colline et descend rapidement dans la plaine. Il regarde Zerbin, et à première vue il le tient pour un chevalier de grande estime.

Il s'approche, il lui demande pourquoi il est enchaîné, et où on le conduit. Le dolent chevalier lève la tête, et, après avoir écouté ce que lui dit le paladin, il lui raconte la vérité ; il la lui expose avec un tel accent de sincérité que le comte le juge digne de sa protection, persuadé qu'il est innocent et qu'il n'a point mérité la mort.

Mais, quand il apprend que l'arrêt a été rendu par le comte Anselme d'Hauterive, il ne doute plus de son injustice, car ce félon n'a pas d'autres façons d'agir. En outre, il sent se réveiller l'antique haine qui divise la maison de Mayence et celle de Clermont, et qui a causé à toutes deux tant de sang, tant de ruines et tant de hontes.

« Déliez ce chevalier, canaille, — crie le comte aux manants —, ou je vous extermine. » « Quel est celui-ci qui se vante de porter de tels coups ? — répond un des hommes d'armes qui veut payer d'assurance. — Si nous étions de cire ou de paille et que lui-même fût de feu, sa menace pourrait peut-être nous épouvanter. » Et il se précipite sur le paladin de France, qui abaisse sa lance contre lui.

Le Mayençais avait sur son dos la brillante armure enlevée pendant la nuit à Zerbin ; mais elle ne peut le défendre contre le coup terrible porté par le paladin et qui le frappe à la joue droite. Le

casque n'est point entamé, car il est de fine trempe, mais le choc est si grand, que le malheureux a le cou rompu et tombe mort.

Roland poursuit sa course ; sans déranger sa lance, il en transperce un autre de part en part. Puis il la jette, tire Durandal et se précipite au plus épais de la troupe, à l'un, il fend la tête en deux ; à l'autre il la coupe net au ras du buste ; il perce la gorge à plusieurs autres ; en un clin d'œil, il en tue ou il en met en fuite plus de cent.

Plus du tiers est mort ; Roland chasse le reste ; il taille, il fend, il transperce, il déchire ; les malheureux jettent pour fuir tout ce qui les embarrasse : les écus, les épées, les épieux, les serpes ; les uns se dispersent au loin, les autres courent le long du chemin ; d'autres se cachent dans les bois et dans les cavernes. Roland, sans pitié ce jour-là, ne veut pas en laisser échapper un seul vivant.

Sur cent vingt, — c'est Turpin qui a fait le compte —, quatre-vingt-dix au moins périrent. À la fin, Roland revient vers Zerbin, dont le cœur tressaille d'impatience dans la poitrine. Si celui-ci éprouva une vive allégresse en voyant revenir Roland, cela ne se peut raconter pleinement en ces vers ; il se serait prosterné pour l'honorer, mais il se trouvait lié sur le roussin.

Roland le délie et l'aide à revêtir ses armes, qu'il a reprises au capitaine de la troupe, auquel elles n'ont pas porté bonheur. Pendant ce temps, Zerbin lève les yeux sur Isabelle, restée sur le sommet de la colline, et qui, voyant le combat terminé, s'est avancée plus belle que jamais.

Lorsque Zerbin voit s'approcher la dame qu'il a tant aimée, la belle dame qu'il croyait, sur la foi d'une fausse nouvelle, engloutie dans les flots, et qu'il a si longtemps pleurée, il sent un froid glacial lui serrer le cœur ; tout son corps tremble ; mais bientôt le frisson fait place aux feux ardents de l'amour.

La reconnaissance qu'il doit au seigneur d'Anglante l'empêche de se jeter dans ses bras, car il pense que Roland est devenu l'amant de la damoiselle. La joie qu'il a d'abord éprouvée dure peu, et fait place à une peine plus amère ; il a moins souffert quand il a appris qu'elle était morte, qu'en la voyant aux mains d'un autre.

Ce qui lui cause le plus de douleur, c'est qu'elle appartienne au

chevalier à qui il doit tant. Essayer de la lui enlever ne serait ni honnête ni chose facile sans doute. Il ne laisserait certainement à personne autre une telle proie sans la lui disputer ; mais une telle reconnaissance le lie envers le comte, qu'il est forcé de courber la tête.

Ils arrivent tous les trois, sans s'être dit une parole, près d'une fontaine où ils descendent de cheval pour se reposer un instant. Le comte, fatigué, enlève son casque et invite Zerbin à retirer aussi le sien. La dame, qui reconnaît son amant, pâlit soudain de joie ; mais elle se ranime vite, comme la fleur, après une grande pluie, au retour du soleil.

Et, sans plus attendre, sans la moindre fausse honte, elle court à son cher amant et lui jette les bras autour du cou. Elle ne peut prononcer une parole, mais elle lui baigne de larmes le sein et la figure.

Roland, à la vue de ces transports, n'a pas besoin d'autre explication pour comprendre que le chevalier qu'il a sauvé n'est autre que Zerbin.

Dès que la voix lui est revenue, Isabelle, les joues encore humides de pleurs, raconte à Zerbin tout ce qu'elle doit à la courtoisie du paladin de France. Zerbin, qui chérit la damoiselle à l'égal de sa vie, se jette aux pieds du comte, et lui rend grâce de lui avoir deux fois rendu la vie en une heure.

Les remerciements et les offres de services auraient pu durer longtemps entre les deux chevaliers, s'ils n'avaient entendu du bruit à travers les arbres au feuillage épais et sombre. Ils s'empressèrent de remettre leurs casques sur leurs têtes et de remonter à cheval. À peine étaient-ils en selle, qu'ils virent arriver un chevalier accompagné d'une damoiselle.

Ce guerrier était Mandricard, qui suivait les traces de Roland, afin de venger Alzire et Manilard, que le paladin avait si vaillamment renversés. Sa poursuite, d'abord fort active, s'était sensiblement ralentie, du moment où il avait eu Doralice en son pouvoir, après l'avoir enlevée avec un tronçon de lance, à plus de cent guerriers bardés de fer.

Le Sarrasin ignorait que celui qu'il poursuivait fût le seigneur d'Anglante, mais tout semblait indiquer que c'était un illustre chevalier errant. Il ne fait pas attention à Zerbin ; ses yeux, au contraire, examinent le comte de la tête aux pieds, et retrouvant tous les indices qu'on lui en a donnés : « Tu es celui que je cherche, dit-il.

» Voilà dix jours, — ajoute-t-il —, que je suis tes traces, excité par le bruit de tes exploits, qui est parvenu jusqu'au camp devant Paris. Le seul survivant des mille guerriers que tu as taillés en pièces y est arrivé après de grandes fatigues, et a raconté le carnage que tu as fait des soldats de Noricie et de ceux de Trémisen.

» Dès que je l'appris, je m'empressai de me mettre à ta poursuite, pour te connaître et me mesurer avec toi. Je m'informai des insignes que tu portes sur tes armes, et c'est toi, je le sais. À défaut de ces indications, je te reconnaîtrais au milieu de cent autres, rien qu'à ta fière prestance. »

« On ne peut dire, — lui répond Roland — que tu ne sois pas un chevalier de grande vaillance, car, à mon avis, un dessein si magnanime ne saurait naître en un cœur vil. Si c'est le désir de me voir qui t'a fait venir, je veux que tu me voies à visage découvert, comme tu as vu mes armes ; je vais ôter mon casque, afin que ton envie soit satisfaite.

« Mais quand tu m'auras bien vu en face, il te restera encore à satisfaire le second désir qui t'a fait suivre mon chemin, c'est-à-dire à voir si ma valeur répond à cette fière prestance que tu admires tant. »
« Maintenant, — dit le païen —, que tu m'as satisfait entièrement sur le premier point, venons au second. »

Cependant le comte examine le païen des pieds à la tête ; il regarde à la ceinture, à l'arçon, et n'y voit pendre ni masse d'armes ni épée. Il lui demande de quelle arme il compte se servir, si sa lance vient à se rompre. L'autre lui répond : « Ne t'inquiète point de cela.

Avec cette seule lance j'ai déjà fait peur à beaucoup d'autres.

» J'ai juré de ne point ceindre d'épée que je n'aie enlevé Durandal au comte. Je vais, le cherchant par tous les chemins, afin qu'il ait à faire plus d'une pose avec moi. Je l'ai juré, si tu tiens à le savoir, le jour où je plaçai sur mon front ce casque, lequel, ainsi que toutes les

autres armes que je porte, ont appartenu à Hector, mort il y déjà mille ans.

» L'épée seule manque à ces bonnes armes. Comment fut-elle dérobée, je ne saurais te le dire. Il paraît que le paladin la possède aujourd'hui, et c'est là ce qui lui donne une si grande audace. Je compte bien, si je puis me mesurer avec lui, lui faire rendre un bien mal acquis. Je le cherche aussi dans le but de venger mon père, le fameux Agrican.

» Roland lui donna traîtreusement la mort ; sans cela, je sais bien qu'il n'aurait pu le vaincre. » Le comte ne peut se taire davantage ; il s'écrie d'une voix forte : « Toi, et quiconque dit cela, en avez menti. Mais celui que tu cherches, le hasard l'a conduit vers toi. Je suis Roland, et j'ai tué ton père en loyal combat. Voici l'épée que tu cherches aussi. Elle t'appartiendra si tu la mérites par ta vaillance.

» Bien qu'elle m'appartienne à bon droit, je consens à ce qu'elle soit le prix de notre lutte. Mais je ne veux pas que, dans ce combat, elle me serve plus qu'à toi. Je la suspends à cet arbre. Tu pourras la prendre librement, s'il advient que tu me tues ou que tu me fasses prisonnier. » Ainsi disant, il prend Durandal et la suspend à un arbre, au milieu du chemin.

Ils s'éloignent à une demi-portée de flèche, poussent leurs destriers l'un contre l'autre, en leur lâchant les rênes, et se frappent tous deux, en pleine visière, d'un coup terrible. Les lances se rompent et volent en mille éclats vers le ciel.

Les deux lances sont forcées de se rompre, car les cavaliers ne veulent plier ni l'un ni l'autre, et reviennent au combat avec les tronçons qui sont restés intacts. Les deux adversaires, qui n'ont jamais manié que le fer, font maintenant un terrible usage de leurs tronçons de lance, semblables à deux paysans qui se battent pour la possession d'un ruisseau ou la délimitation d'un pré.

Au quatrième choc, les tronçons mêmes viennent à leur manquer ; mais leur colère n'en devient, à l'un comme à l'autre, que plus bouillante. Il ne leur reste pour se frapper que leurs poings. Partout où leurs doigts peuvent s'accrocher, ils ouvrent les cuirasses ou déchirent les mailles. Les lourds marteaux et les fortes tenailles ne

feraient pas mieux.

Le Sarrasin cherche comment il pourra terminer à son honneur ce combat acharné ; ce serait folie de perdre son temps à se frapper de la sorte, car les coups sont plus douloureux pour celui qui les donne que pour celui qui les reçoit. Ils se saisissent tous les deux corps à corps. Le roi païen serre Roland à la poitrine ; il croit l'étouffer comme le fils de Jupiter étouffa jadis Antée.

Il le prend impétueusement de côté, le heurte, l'attire à lui, et son animosité est si grande, qu'il ne prend point garde à la bride de son cheval. Roland, plus maître de lui, eu fait son profit et eu espère la victoire ; il pose doucement la main sur les yeux du cheval de Mandricard et fait tomber la bride.

Le Sarrasin fait tous ses efforts pour étouffer Roland ou pour l'enlever de selle ; le comte tient les genoux serrés, et ne plie ni d'un côté ni de l'autre. Enfin, sous les secousses du païen, la sangle de sa selle vient à casser, et Roland tombe à terre sans s'en apercevoir, car il a toujours les pieds aux étriers, et il serre encore la selle avec ses cuisses.

Le comte, en touchant la terre, produit le même bruit que si c'était un trophée d'armes qui serait tombé. Le destrier de Mandricard, qui a la tête libre, et dont la bouche est débarrassée du frein, fuit ventre à terre, à travers les bois et les halliers, poussé deçà et delà, par une terreur aveugle, et emportant son maître.

Doralice, qui voit son compagnon s'éloigner du champ de bataille, craint de rester abandonnée et court derrière lui de toute la vitesse de son roussin. Le païen, furieux, crie après son destrier ; il le frappe avec les pieds et avec les mains ; comme s'il n'avait point affaire à une bête, il le menace, croyant l'arrêter, mais il ne fait qu'accélérer sa fuite.

La bête, pleine d'épouvante, affolée, court à travers champs, sans regarder devant elle. Déjà elle avait couru plus de trois milles, et elle aurait continué, si un fossé ne se fût rencontré sur son chemin ; cheval et cavalier tombent au plus profond, où ils ne trouvent ni litière ni lit de plume. Mandricard éprouve une secousse terrible, mais il ne se rompt point les os.

Enfin le coursier s'arrête ; mais son maître ne peut le guider, car il n'a plus de mors. Le Tartare le tient par la crinière, plein de fureur et de colère. Il ne sait quel parti prendre. « Mets-lui la bride de mon palefroi, — lui dit Doralice —, le mien n'est point fougueux, et l'on peut facilement le conduire avec ou sans frein. »

Le Sarrasin regarde comme peu courtois d'accepter l'offre de Doralice ; mais, grâce au frein qu'elle lui propose, il pourra poursuivre son chemin et trouver une occasion plus propice. Sur ces entrefaites, ils sont rejoints par la scélérate, l'infâme Gabrine, laquelle, après avoir trahi Zerbin, fuyait comme une louve qui entend venir les chasseurs et les chiens.

Elle avait encore sur elle les vêtements et les riches parures qui avaient été enlevés à la maîtresse de Pinabel et que Marphise lui avait donnés, ainsi que le palefroi de la vicieuse donzelle, qui pouvait compter parmi les meilleurs. La vieille arrive sur le Tartare avant de s'apercevoir de sa présence.

Les vêtements de jeune fille qu'elle porte excitent le rire de la fille de Stordilan et de Mandricard, car ils la font ressembler à une guenon, à un babouin. Le Sarrasin imagine de lui enlever sa bride pour la mettre à son destrier. Le mors enlevé, il effraye le palefroi par ses menaces et ses cris, et le met en fuite.

Le palefroi fuit à travers la forêt, emportant la vieille quasi morte de peur ; il franchit les vallées, les collines, les fossés et les ravins, courant à l'aventure, à droite et à gauche. Mais il m'importe trop peu de vous parler de Gabrine, pour que je ne m'occupe plus de Roland, qui a bien vite réparé les dégâts faits à sa selle.

Il remonte sur son destrier, et attend un grand moment que Mandricard revienne. Ne le voyant point reparaître, il se décide à le chercher. Mais, en homme habitué aux manières courtoises, le paladin ne s'éloigne pas avant d'avoir pris congé des deux amants, et d'avoir échangé avec eux de douces et affectueuses paroles.

Zerbin s'afflige de son départ ; la tendre Isabelle verse des larmes ; tous deux veulent le suivre. Mais le comte n'y consent pas, bien que leur compagnie lui soit agréable et bonne. La raison qui le fait se séparer d'eux, c'est qu'il n'y a pas d'action plus déshonorante

pour un guerrier à la recherche de son ennemi, que de prendre un compagnon qui l'aide et le défende.

Il les prie seulement de dire au Sarrasin, s'ils le rencontrent avant lui, que Roland restera encore trois jours dans les environs, et qu'ensuite il reprendra son chemin pour rejoindre la bannière aux beaux lys d'or et regagner l'armée de Charles. Ainsi, pour peu qu'il le veuille, Mandricard saura où le trouver.

Tous deux promettent de le faire volontiers, ainsi que tout ce qu'il lui plaira de leur commander. Puis les chevaliers suivent chacun des chemins divers, Zerbin d'un côté, le comte Roland de l'autre. Mais, avant de se mettre en route, le comte reprend son épée suspendue à l'arbre, et pousse son destrier du côté où il pense avoir le plus de chances de rencontrer le païen.

La course désordonnée que le cheval du Sarrasin fournit à travers le bois, sans suivre aucun chemin, fait que Roland le cherche en vain pendant deux jours. Il ne peut retrouver ses traces. Enfin il arrive sur le bord d'un ruisseau, au milieu d'un grand pré émaillé de fleurs aux couleurs jeunes et vives, et ombragé par une multitude de beaux arbres.

Là, pendant les chaleurs de midi, les troupeaux et les pasteurs à moitié nus venaient goûter une agréable fraîcheur. Roland, bien qu'il ait sur lui sa cuirasse, son casque et son écu, éprouve comme un frisson. Il s'arrête pour s'y reposer un peu ; mais, hélas ! une cruelle et terrible déception l'attend dans ce séjour, qui doit être plus funeste que je ne saurais dire, et c'est en un jour de malheur qu'il y est venu.

En regardant tout autour de lui, il voit des inscriptions gravées sur la plupart des arbres qui ombragent cette rive. Dès qu'il y a jeté un peu plus attentivement les yeux, il les reconnaît pour être de la main de sa déesse. C'était en effet un des endroits que j'ai déjà décrits, et où la belle reine du Cathay venait souvent avec Médor, de la chaumière du pasteur située non loin de là.

Il voit les noms d'Angélique et de Médor entrelacés de cent nœuds et en plus de cent endroits. Chaque lettre dont ces noms sont formés est comme un clou avec lequel Amour lui perce et lui déchire le cœur. Il va roulant mille pensées en son esprit, et cherchant à se

persuader qu'il se trompe, que c'est une autre qu'Angélique qui a gravé son nom sur l'écorce de ces arbres.

Puis il dit : « Je connais pourtant bien ces caractères ; j'en ai tant de fois vu et lu de semblables ! Elle a peut-être imaginé ce nom de Médor pour me désigner — sous un pseudonyme. » Par ces suppositions si éloignées de la vérité, et cherchant à se tromper lui-même, le malheureux Roland conserve quelque espérance qu'il ne tarde pas à chasser lui-même de son cœur.

Mais plus il cherche à étouffer ce soupçon mauvais, plus il le rallume et plus il le renouvelle, tel que l'imprudent oiseau qui est venu donner dans un filet ou qui s'est posé sur des gluaux, et qui s'embarrasse ou s'englué de plus en plus à mesure qu'il bat des ailes pour se délivrer. Roland arrive à un endroit où la montagne surplombe en forme de grotte au-dessus de la claire fontaine.

Les lierres et les vignes grimpanes en tapissent l'entrée de leurs lianes tordues. C'est là que les deux heureux amants avaient coutume de passer les heures les plus chaudes de la journée, enlacés dans les bras l'un de l'autre. Là, plus que dans aucun autre lieu des environs, se voient leurs noms, à l'intérieur et à l'extérieur, écrits tantôt au charbon, tantôt à la craie, ou gravés avec la pointe d'un couteau.

Le comte, plein de tristesse, met pied à terre en cet endroit, et voit sur l'entrée de la grotte des mots que Médor avait tracés de sa propre main et qui paraissent fraîchement écrits. Le jeune homme avait exprimé dans des vers le grand bonheur qu'il avait goûté dans la grotte. Je pense que ces vers devaient être fort beaux dans sa langue ; voici quel était leur sens dans la nôtre :

« Arbres joyeux, vertes herbes, eaux limpides, caverne obscure aux fraîches ombres, où la belle Angélique, fille de Galafron, s'est abandonnée si souvent nue en mes bras, après avoir été vainement aimée par tant d'autres, comment moi, pauvre Médor, pourrai-je vous remercier du bonheur qui m'a été donné ici, autrement qu'en chantant à jamais vos louanges,

» Et qu'en priant tous les amoureux, nobles, chevaliers et damoiselles, ainsi que tous ceux, paysans ou voyageurs, que le hasard ou leur volonté conduira en ces lieux, de vous dire ceci : que

les rayons du soleil et de la lune vous soient doux, ô verte prairie, frais ombrages, grotte, ruisseau, arbres touffus ; et que le chœur des nymphes vous garde des pasteurs et des troupeaux ! »

Ceci était écrit en arabe, que le comte comprenait aussi bien que le latin. Des nombreuses langues qu'il connaissait, c'était celle-là que le paladin possédait le mieux. Cela lui avait permis souvent d'éviter les périls et les outrages, quand il se trouvait au milieu du camp sarrasin ; mais il ne se vante plus des bénéfiques qu'il en a retirés jadis, car il éprouve maintenant une telle douleur, qu'elle compense bien tous les avantages passés.

Trois, quatre et six fois, l'infortuné relit ces vers, s'efforçant en vain d'y trouver autre chose que ce qui y est écrit ; il le voit, au contraire, toujours plus clair et plus compréhensible. À chaque fois, il sent son cœur comprimé dans sa poitrine comme par une main glacée. Enfin il reste les yeux fixés sur le rocher, quoique son esprit en soit bien loin.

Il est près de perdre la raison, tellement il se livre en proie à la douleur. Croyez-en celui qui en a fait l'expérience, cette souffrance surpasse toutes les autres. Le menton sur la poitrine, il courbe un front privé d'audace. Sa douleur est si poignante, qu'il ne peut ni se plaindre ni pleurer.

Sa douleur impétueuse, et qui veut sortir trop vite et toute à la fois, reste concentrée dans son cœur. Ainsi nous voyons l'eau, enfermée dans un vase au large ventre et au col resserré, rester dans le vase quand celui-ci est renversé ; le liquide, qui voudrait s'échapper, se presse tellement dans l'étroit goulot, que c'est à peine si elle sort goutte à goutte au-dehors.

Roland revient un moment à lui ; il pense encore que la chose peut n'être pas vraie ; quelqu'un aura sans doute voulu diffamer le nom de sa dame, ou lui inspirer à lui-même une telle dose de jalousie, qu'elle le fasse mourir ; il le croit, il le désire, il l'espère. Mais, quoi que ce soit, celui qui l'a fait a bien imité la main d'Angélique.

Cette faible espérance ranime un peu ses esprits et rafraîchit sa pensée. Il remonte sur Bride-d'Or. Déjà le soleil cède la place à sa sœur. Le paladin ne chevauche pas longtemps sans apercevoir la

fumée s'échapper des toits, sans entendre aboyer les chiens et mugir les troupeaux. Il arrive dans un village où il se décide à loger.

Il descend nonchalamment de cheval et confie Bride-d'Or aux soins d'un garçon expérimenté. D'autres lui ôtent ses armes, d'autres détachent ses éperons d'or, un autre enfin va fourbir sa cuirasse.

C'était justement la chaumière où l'on avait apporté Médor blessé, et où il eut si douce aventure. Roland ne songe qu'à dormir ; il ne demande pas à souper ; sa douleur le rassasie, et il n'a pas besoin d'autre nourriture.

Plus il cherche le repos, plus sa peine le travaille. Il voit partout l'odieuse inscription ; les murailles, les portes, les fenêtres en sont couvertes ; il veut interroger son hôte, mais il retient ses questions, car il craint de rendre trop évidente, trop claire la vérité qu'il s'efforce de voiler, afin d'en moins souffrir.

Mais il ne lui sert de rien de ruser avec lui-même, car, sans qu'il ait rien demandé, il trouve qui lui en parle. Le pasteur, qui le voit accablé de tristesse, et qui voudrait le distraire, lui conte l'histoire des deux amants. C'était un récit qu'il faisait souvent à qui voulait l'entendre et que plusieurs avaient trouvé intéressant. Il commence, sans en être prié, à raconter à Roland

Comment, à la prière de la belle Angélique, il avait transporté dans sa chaumière Médor grièvement blessé ; comment elle avait soigné sa blessure et l'avait guérie en peu de jours, et comment Amour lui avait fait à elle-même une blessure bien plus profonde et l'avait, avec une simple étincelle, embrasée d'un feu si cuisant qu'elle en brûlait tout entière.

Il lui dit comment, sans souci de son rang, car elle était la fille du plus grand roi de tout le Levant, elle fut amenée, par son ardent amour, à devenir la femme d'un pauvre soldat. Il termine son histoire en montrant le bracelet qu'Angélique lui a donné, en le quittant, pour le remercier de son hospitalité.

Cette conclusion est pour Roland comme le coup de hache qui lui détache la tête du cou. Il se voit accablé de tortures innombrables par Amour, ce bourreau. Il s'efforce de cacher son désespoir, mais sa peine est plus forte que lui, et il ne peut la celer. Qu'il le veuille ou

non, il faut qu'à la fin elle déborde de sa bouche et de ses yeux par des larmes et des soupirs.

Resté seul, et n'étant plus retenu par la présence d'un témoin, il peut lâcher le frein à sa douleur ; un fleuve de larmes lui coule des yeux sur les joues et tombe sur sa poitrine. Il soupire, il gémit ; il se tourne et se retourne sans cesse sur son lit, qui lui paraît plus dur qu'un rocher et plus piquant que s'il était fait d'orties.

Au milieu de sa souffrance, la pensée lui vient que sur le même lit où il s'agite, l'ingrate dame a dû plus d'une fois venir reposer près de son amant. Alors il se lève précipitamment de cette couche odieuse, comme le paysan qui s'était étendu sur l'herbe pour dormir et qui voit un serpent à ses côtés.

Ce lit, cette maison, ce pasteur lui deviennent soudain si odieux, que, sans attendre le lever de la lune ou celui de l'aurore avant-courrière du jour, il prend ses armes et son destrier, et s'enfonce dans la partie du bois la plus obscure. Puis, quand il croit être bien seul, il ouvre les portes à sa douleur par des cris et des hurlements.

Il ne cesse de verser des pleurs, il ne cesse de pousser des cris ; il ne goûte de repos ni la nuit ni le jour ; il fuit les bourgs et les cités, couchant à découvert, en pleine forêt, sur la terre nue.

Il s'étonne d'avoir dans la tête une source de larmes si vivace, et qu'il puisse pousser tant de soupirs. Souvent il se dit, à travers ses sanglots :

« Ce ne sont plus des larmes que mes yeux répandent avec tant d'abondance ; les larmes n'auraient pu suffire à ma douleur ; elles ont cessé de couler alors que ma peine n'était pas même à la moitié de sa course. Maintenant, chassé par le feu qui me dévore, c'est le principe même de la vie qui s'enfuit et se fraye un chemin à travers mes yeux. C'est là ce que mes yeux répandent ; c'est là ce qui me débarrassera enfin, tout à la fois, de la douleur et de la vie.

» Ce ne sont point des soupirs par lesquels s'exhalent mes souffrances ; les soupirs ne sont pas de cette nature ; ils s'arrêtent parfois, et je ne sens pas que la peine s'exhale moins de ma poitrine. Amour, qui me brûle le cœur, produit ce vent, pendant qu'il agite ses ailes autour du feu. Amour, par quel miracle tiens-tu mon cœur dans

le feu sans le consumer jamais ?

» Et moi, je ne suis, je ne suis pas celui que je parais être. Celui qui était Roland est mort, et la terre le recouvre. Son ingrante dame l'a tué, tellement, dans son manque de foi, elle lui a fait une cruelle guerre. Je suis l'âme de Roland, séparée de son corps, et qui erre dans les tourments de cet enfer, afin que mon ombre lamentable serve d'exemple à quiconque a placé son espérance dans Amour. »

Le comte erre toute la nuit par les bois ; quand pointent les rayons de l'astre du jour, son destin le ramène vers la fontaine où Médor a gravé la fatale inscription. La vue de sa propre honte inscrite sur le roc l'embrase d'une telle colère, qu'il ne reste plus en lui une seule pensée qui ne soit haine, rage ou fureur. Sans réfléchir, il tire son épée ;

Il taille l'inscription et le rocher, dont il fait voler les éclats jusqu'au ciel. Malheur à cette grotte et à tous les lieux où se lisent les noms de Médor et d'Angélique ! À partir de ce jour, ils ne verront plus leurs ombres fraîches sur les pasteurs et sur les troupeaux. La fontaine elle-même, naguère si claire et si pure, n'est pas à l'abri d'une telle rage.

Il jette pêle-mêle dans ses belles eaux les branches, les troncs, les racines, les fragments de rochers, les mottes de terre, afin de les troubler si profondément, qu'elles ne puissent plus jamais reprendre leur limpidité première. Enfin, harassé de fatigue, couvert de sueur, et le souffle venant à manquer à sa haine, à sa fureur, à sa colère ardente, il tombe sur la prairie et pousse des soupirs vers le ciel.

Brisé de douleur et de fatigue, il tombe enfin sur l'herbe. Ses yeux regardent fixement le ciel ; il ne prononce pas une parole. Sans manger et sans dormir, il voit ainsi le soleil disparaître et reparaître trois fois. Sa peine amère ne fait que s'accroître, jusqu'à ce qu'elle l'ait enfin privé de sa raison. Le quatrième jour, pris d'une grande fureur, il s'arrache du dos et met en pièces plastron et cotte de mailles.

Ici reste le casque, et là reste l'écu ; au loin le harnais et plus loin le haubert. En somme, je dois dire que toutes ses armes furent dispersées çà et là dans le bois. Puis il déchire ses vêtements et

montre à nu son ventre velu, toute sa poitrine et son dos. Et alors commence la grande folie, si horrible que jamais personne n'en verra de semblable.

Sa rage, sa fureur arrivent à un tel paroxysme, qu'il ne conserve plus la notion d'aucun sens. Il ne se souvient plus comment on tient en mans l'épée avec laquelle il aurait, je pense, pu faire encore d'admirables choses. Mais son incomparable vigueur n'a besoin ni d'épée ni de hache ; et il en donne de merveilleuses preuves en déracinant, d'une seule secousse, un grand pin.

Il en arrache deux autres comme s'ils eussent été du fenouil, des hièbles ou des aneths. Il en fait autant pour les hêtres, les ormes, les chênes verts et les sapins. Aussi facilement que l'oiseleur, pour faire place nette à ses filets, arrache les joncs, la paille et les orties, Roland déracine les chênes et les vieux arbres séculaires.

Les pasteurs qui entendent un tel fracas, laissant leurs troupeaux épars dans la forêt, accourent de tous côtés en grande hâte pour voir ce que c'est. Mais me voici arrivé à un point que je ne dois pas dépasser, sous peine de vous fatiguer avec mon histoire. J'aime mieux la suspendre un instant, que de vous ennuyer par sa longueur.

Chant XXIV

ARGUMENT. — Roland donne des preuves de folie furieuse. — Zerbin rencontre Odoric, qui avait trahi Isabelle. Il lui fait grâce de la vie, mais, en punition de sa faute, il lui donne Gabrine à garder. Il va à la recherche de Roland, suit ses traces et ramasse ses armes éparses sur le sol. Survient Mandricard, accompagné de Doralice. Il en vient aux mains avec Zerbin, pour avoir l'épée du paladin. Zerbin est blessé à mort, et Isabelle se réfugie auprès d'un ermite. Arrive ensuite Rodomont, qui s'attaque à Mandricard ; mais le combat est arrêté par l'arrivée d'un messenger d'Agramant qui rappelle les deux guerriers sous les murs de Paris.

Que celui qui met le pied sur l'amoureuse glu s'empresse de le retirer, et n'attende pas d'être englué jusqu'aux épaules. L'amour n'est, en somme, qu'une folie, de l'avis universel des sages. Si, comme Roland, tous ceux qui en sont atteints ne deviennent pas furieux, leur égarement se traduit par quelque autre signe. Et quelle marque plus évidente de folie que de s'annihiler soi-même devant la volonté d'autrui ?

Les effets sont variés, mais la folie qui les produit est une. C'est comme une grande forêt, où quiconque se hasarde doit infailliblement s'égarer ; les uns vont en haut, les autres en bas, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre. En résumé, et pour conclure, voici ce que je dis : Celui qui s'abandonne à l'amour mérite, entre autres peines, les soucis et les chaînes qui l'attendent.

On pourrait bien me dire : « Frère, tu vas en remontrant aux autres, et tu ne vois pas ta propre faiblesse. » À cela, je réponds que

je vous comprends fort bien, maintenant que mon esprit est dans un moment lucide. J'ai grand souci — et j'espère le faire un jour — de me reposer enfin ; mais dès que je veux mettre cette résolution à exécution, je ne le puis, car le mal a pénétré jusqu'au fond de mes os.

Seigneur, je vous disais, dans l'autre chant, que le furieux et forcené Roland, après avoir arraché ses armes et déchiré ses vêtements, les avait dispersés dans la campagne ; qu'il avait jeté son épée sur le chemin, déraciné les arbres, et qu'il faisait retentir de ses cris les cavernes et les forêts profondes, lorsque, attirés par la rumeur, de nombreux pasteurs accoururent, conduits en ces lieux par leur mauvaise étoile ou en punition de quelque péché.

Dès qu'ils se sont approchés d'assez près pour voir les incroyables prouesses d'un tel fou et sa force terrible, ils font volte-face pour fuir ; mais ils ne savent plus par où, comme il advient dans une peur soudaine. Le fou se précipite sur leurs pas. Il en saisit un et lui arrache la tête avec la même facilité qu'on cueille une pomme sur l'arbre ou une fleur épanouie sur le buisson.

Il prend par une jambe le tronc pesant et s'en sert comme d'une massue contre les autres. Il en jette deux par terre et les endort d'un sommeil dont ils ne se réveilleront probablement qu'au jour du jugement dernier. Leurs compagnons s'empressent de fuir le pays, et bien leur sert d'avoir le pied leste. Le fou les aurait eu néanmoins bientôt rejoints, s'il ne s'était pas jeté sur leurs troupeaux.

Les laboureurs, rendus prudents par l'exemple, abandonnent, dans les champs, charrues, houes et faux. Les uns montent sur les toits des maisons, les autres sur les églises, car les ormes ni les saules ne seraient point un abri sûr. De là, ils contemplent l'horrible furie de Roland, qui, des poings, des épaules, des dents, des ongles, des pieds, déchire, met en pièces, anéantit bœufs et chevaux. Ceux d'entre eux qui lui échappent peuvent se dire bons coureurs.

Vous auriez pu entendre retentir jusque dans les villes prochaines l'immense rumeur des hurlements, des cornets et des trompettes rustiques, et, par-dessus tout, le bruit incessant des cloches ; vous auriez pu voir mille paysans descendre des montagnes, avec des piques, des arcs, des épieux et des frondes, et tout autant se diriger de

la plaine vers les hauteurs, afin de livrer au fou un assaut de leur façon.

Ainsi, sur la rive salée, la vague poussée par le vent du midi s'en vient tout d'abord comme en se jouant ; mais la deuxième est plus haute que la première, et la troisième suit avec plus de force encore : à chaque vague nouvelle, l'onde croît en intensité et déferle plus avant sur la grève. De même, autour de Roland, s'accroît la tourbe impitoyable qui descend des hauteurs ou surgit des vallées.

Il en tue dix, puis dix encore, qui lui tombent au hasard sous la main ; cette expérience démontre clairement aux autres qu'ils seront beaucoup plus en sûreté en se tenant au loin. C'est en vain qu'ils le frappent ; le fer ne peut répandre le sang de son corps. Le roi du ciel a accordé une telle faveur au comte, afin de le conserver pour la défense de la sainte Foi.

Roland aurait été en danger de mort, s'il avait pu mourir. Il aurait appris combien il avait été imprudent en jetant son épée et en restant sans armes. Enfin la populace se retire, voyant que ses coups restaient sans effet. Roland, n'ayant plus personne devant lui, prend le chemin d'un bourg composé de quelques maisons.

Il n'y trouve personne ; petits et grands, tous les habitants, pris de peur, avaient abandonné le village. En revanche, il y avait une grande quantité de provisions, d'une nature grossière et appropriée à la vie des champs. Sans distinguer le pain d'avec les glands, Roland, poussé par un long jeûne et par sa furie, porte gloutonnement les mains et les dents sur les premiers objets qu'il rencontre, crus ou cuits.

Puis il erre par tout le pays, donnant la chasse aux hommes et aux bêtes, et courant à travers les bois. Tantôt il attrape les chevreuils alertes et les daims légers ; tantôt il lutte avec les ours et les sangliers, et les terrasse de ses mains nues ; le plus souvent, il dévore avec une avidité bestiale leur chair et toutes leurs dépouilles.

Deçà, delà, sur les monts et dans les plaines, il parcourt toute la France. Il arrive un jour près d'un pont sous lequel un fleuve, large et profond, roule ses eaux entre deux rives escarpées. Tout auprès, s'élève une tour du haut de laquelle on découvre au loin tous les

alentours. Ce qu'il fit en cet endroit, vous l'apprendrez ailleurs, car il me plaît de vous parler auparavant de Zerbin.

Zerbin, après que Roland fut parti, attendit quelque temps, et prit ensuite le sentier que le paladin avait suivi, laissant aller son destrier à pas lents. Il n'avait pas, je crois, fait encore deux milles, lorsqu'il aperçut, lié sur un petit roussin, un chevalier de chaque côté duquel se tenait un cavalier tout armé.

Zerbin, dès qu'il fut près de lui, reconnut le prisonnier ; Isabelle le reconnut aussi. C'était Odoric, le Biscayen, qui s'était conduit comme un loup chargé de garder une brebis. Zerbin l'avait choisi, de préférence à tous ses autres amis, pour lui confier sa dame, croyant qu'en cette circonstance il lui serait aussi fidèle que dans tout le reste.

En ce moment, Isabelle était précisément en train de raconter à Zerbin comment la chose s'était passée ; comment elle avait réussi à s'échapper dans une barque avant que la mer eût brisé le navire ; la violence dont Odoric avait usé à son égard, et de quelle manière elle avait ensuite été entraînée dans la grotte. Elle n'avait pas encore achevé son récit, lorsqu'ils aperçurent le scélérat conduit prisonnier.

Les deux gardes, au milieu desquels s'avavançait Odoric enchaîné, reconnurent sur-le-champ Isabelle, et se doutèrent bien que celui qui l'accompagnait était son ami et leur maître, surtout quand ils eurent vu les antiques armoiries de son illustre famille peintes sur son écu. Puis, l'ayant plus attentivement regardé au visage, ils virent qu'ils ne s'étaient point trompés.

Ils sautèrent sur-le-champ à terre ; puis, les bras ouverts, ils s'en vinrent en courant vers Zerbin, et l'embrassèrent comme on embrasse un supérieur, la tête nue et fléchissant les genoux. Zerbin, les regardant tous les deux en pleine figure, vit que l'un était Corèbe, le Biscayen, et l'autre Almonio, envoyés par lui sur le même navire qu'Odoric.

Almonio dit : « Puisqu'il a plu à Dieu — grâces lui en soient rendues — qu'Isabelle t'ait rejoint, je comprends très bien, mon seigneur, que je ne t'apporte aucune nouvelle. Je n'ai donc plus qu'à t'apprendre comment il se fait que tu vois ce traître ainsi lié avec

nous, car ta compagne, qui a été la plus cruellement offensée, a dû te raconter toute l'histoire.

» Tu dois savoir comment, trompé par le traître, je m'éloignai de lui, et comment ensuite Corèbe fut blessé en défendant Isabelle. Mais ce qui s'est passé à mon retour n'a été ni vu ni entendu par cette dernière, et elle n'a pu te le dire ; c'est sur ce point-là que je vais te renseigner.

» Je m'en revenais en toute hâte de la ville vers la mer, avec des chevaux que j'avais trouvés, les regards sans cesse tendus pour voir si je ne découvrais pas ceux qui étaient restés derrière moi. J'arrive enfin sur le rivage, à l'endroit où je les avais laissés ; je regarde, et je ne vois rien, si ce n'est quelques traces encore fraîches sur le sable.

» Je suis cette piste qui me conduit dans un bois sauvage ; à peine y eus-je pénétré, que, guidé par des gémissements qui frappaient mon oreille, je retrouvai Corèbe gisant à terre.

Je lui demandai ce qu'il était advenu de la dame et d'Odoric, et qui l'avait ainsi blessé lui-même. Dès que je sus la vérité, je me mis à courir après le traître, cherchant à travers tous ces ravins.

» Je tournai ainsi tout un jour, sans retrouver aucun vestige. Enfin je revins à l'endroit où gisait Corèbe, dont le sang avait tellement rougi la terre tout autour de lui, que, s'il était resté un peu plus dans cet état, il aurait eu plutôt besoin d'une fosse et d'un prêtre ou d'un moine pour l'enterrer que d'un médecin ou d'un lit pour le guérir.

» Je le fis transporter du bois dans la ville, et le fis déposer dans la maison d'un hôtelier de mes amis. Là, par les soins et l'art d'un vieux médecin, il fut promptement guéri. Puis, nous étant munis d'armes et de chevaux, Corèbe et moi, nous nous mîmes à la recherche d'Odoric, que nous retrouvâmes à la cour du roi Alphonse de Biscaye ; là, je lui livrai bataille.

» La justice du roi, qui m'accorda le combat, le bon droit et, en outre du bon droit, la fortune, qui donne trop souvent la victoire à qui il lui plaît, tout cela m'aida à triompher du traître. Je le fis prisonnier. Le roi, instruit de son crime abominable, me permit d'en faire ce que je voudrais.

» Je n'ai pas voulu le tuer ni le laisser mettre à mort ; mais,

comme tu vois, je résolu de te l'amener enchaîné, car je pense que c'est à toi de le juger et de dire s'il doit mourir ou subir tout autre châtement. J'avais entendu raconter que tu étais auprès de Charles, et je m'y rendais dans le désir de t'y retrouver.

Je rends grâce à Dieu, qui m'a fait te rencontrer ici, au moment où je l'espérais le moins.

» Je lui rends grâce aussi de voir près de toi ton Isabelle, — je ne sais comment elle y est —, car je craignais bien que, par suite du crime de ce félon, tu n'entendisses jamais plus parler d'elle. » Zerbin avait écouté Almonio sans prononcer un seul mot et les yeux toujours fixés sur Odoric. Il éprouvait moins de haine contre lui que de chagrin de ce qu'une telle amitié eût fini si mal.

Après qu'Almonio eut terminé son récit, Zerbin resta longtemps silencieux, tout épouvanté qu'un homme qui n'avait jamais failli dans d'autres occasions eût pu commettre une si manifeste trahison. Enfin, sortant de sa longue rêverie, il demanda en soupirant au prisonnier si tout ce que le cavalier avait dit de lui était vrai.

Le déloyal se laissa tomber, les deux genoux à terre, et dit : « Mon seigneur, tout homme en ce monde est sujet au péché et à l'erreur. La seule différence qui existe entre le bon et le méchant, c'est que l'un cède devant le plus petit désir qui vient l'assaillir, tandis que l'autre se défend et résiste, et ne succombe que si la séduction devient par trop forte.

» Si tu m'avais confié la défense d'un de tes châteaux, et qu'au premier assaut j'eusse, sans faire de résistance, laissé planter les bannières ennemies sur les remparts, j'aurais mérité d'être accusé de lâcheté ou, ce qui est plus grave, de trahison. Mais si je n'eusse cédé qu'à la force, je suis bien certain que, loin d'être blâmé, j'aurais acquis gloire et récompense.

» Plus l'ennemi est puissant, plus l'excuse de celui qui perd la bataille est acceptable. Je devais garder ma foi avec autant de souci qu'une forteresse assiégée de toutes parts. Aussi me suis-je efforcé de la garder, appelant à mon secours toute la raison, toute l'énergie dont la Souveraine Prudence m'a doué. Mais enfin, vaincu par une force irrésistible, j'ai succombé. »

Ainsi dit Odoric ; puis il ajouta d'autres excuses trop longues pour vous les raconter toutes. Il chercha à montrer qu'il avait été poussé par un entraînement fatal et non par une fantaisie légère. Si jamais prières eurent le pouvoir d'apaiser la colère, si l'humilité du langage obtint jamais un résultat, ce dut être en ce moment, car Odoric trouva des accents capables d'émouvoir le cœur le plus dur.

Zerbin hésite ; doit-il ou non tirer vengeance d'une telle injure ? Il sent que le crime du félon mérite la mort ; mais le souvenir de l'étroite amitié qui les a si longtemps unis tempère, par la pitié, la colère dont son cœur est embrasé, et réclame merci pour le coupable.

Pendant que Zerbin était ainsi en suspens et se demandait s'il devait rendre la liberté à Odoric, l'emmener captif pour le retenir dans les tourments, ou se débarrasser par la mort de la vue du traître, le palefroi auquel Mandricard avait enlevé la bride vint à passer, hennissant et emporté par sa course. Sur son dos était la vieille qui avait, peu auparavant, failli envoyer Zerbin à la mort.

Le palefroi, ayant entendu de loin hennir les autres coursiers, accourait au milieu d'eux, emportant la vieille tout en pleurs et criant en vain au secours. Dès que Zerbin la vit, il leva les mains au Ciel pour le remercier de la faveur qu'il lui faisait en lui livrant les deux seuls êtres qu'il devait haïr.

Zerbin fait arrêter la vieille en attendant qu'il ait décidé ce qu'il en devait faire. Il songe d'abord à lui couper le nez et les deux oreilles, pour servir d'exemple aux malfaiteurs ; puis il lui paraît préférable de donner son corps en pâture aux vautours. Après avoir hésité entre plusieurs genres de châtiments, il prend enfin la résolution suivante :

Il se tourne vers ses compagnons et dit : « Je suis heureux de pouvoir laisser la vie à ce félon, car, s'il ne mérite point un pardon complet, il ne mérite pas non plus un châtiment aussi terrible que la mort. Qu'il vive et qu'on le délie, j'y consens ; son crime lui fut inspiré par l'amour, et les fautes que fait commettre l'amour peuvent facilement s'excuser.

« Amour a souvent troublé des esprits plus sains que ne l'avait celui-ci, et les a poussés à de bien plus grands excès que l'outrage dont nous avons tous été victimes. C'est moi qui devrais être puni

d'avoir été assez aveugle pour lui confier une semblable mission, sans songer que le feu allume facilement la paille. »

Puis, regardant Odoric : « Je veux, — lui dit-il —, qu'en punition de ta faute, tu aies pendant un an cette vieille pour compagne ; tu ne pourras la quitter un seul instant, ni jour ni nuit, où que tu ailles, où que tu t'arrêtes.

Enfin tu devras la défendre contre quiconque voudrait lui faire outrage.

» Je veux que, si elle te l'ordonne, tu livres combat à tous ceux qu'elle te désignera. Pendant ce temps, tu parcourras avec elle la France entière, de ville en ville. » Ainsi dit Zerbin. Le crime d'Odoric méritant la mort, c'était le placer devant une fosse profonde où il ne pourrait éviter de choir que par le plus grand des hasards.

La vieille a trahi tant de dames et tant de chevaliers, elle en a tant et tant outragé, que celui qui devra l'accompagner ne pourra rencontrer de chevalier errant sans avoir à soutenir une lutte. Ainsi, ils seront punis tous les deux : elle, de ses anciens forfaits ; lui, en étant obligé de prendre injustement sa défense. Il ne pourra rester ainsi longtemps sans recevoir la mort.

Zerbin exigea d'Odoric un serment solennel d'observer cette prescription, sous peine, dans le cas où il viendrait à y manquer, de ne plus obtenir la moindre pitié ni aucune merci s'il retombait en ses mains, et de subir une mort cruelle. Puis, se tournant vers Almonio et Corrèbe, Zerbin fit délier Odoric.

Corrèbe, aidé d'Almonio, délia le traître, mais sans se presser. L'un et l'autre regrettaient de voir échapper ainsi une vengeance après laquelle ils avaient longtemps soupiré. Enfin le félon partit en compagnie de la vieille maudite. On ne lit pas dans Turpin ce qu'il en advint ; mais j'ai trouvé, depuis, un auteur qui en a écrit plus long.

Cet auteur, dont je tairai le nom, écrit qu'après avoir marché pendant une journée à peine, Odoric, pour se débarrasser de sa gênante compagne, mit, en dépit de son serment et du pacte conclu, un lacet au cou de Gabrine, et la laissa pendue à un orme. Il ajoute que, moins d'un an après, Almonio lui fit subir le même traitement, mais il ne dit pas en quel lieu.

Zerbin, qui suivait la trace du paladin et ne voulait pas la perdre, envoie alors de ses nouvelles à son armée, qui devait être fort inquiète à son sujet. Il charge Almonio de ce message, en lui faisant force recommandations qu'il serait trop long de raconter. Il fait d'abord partir Almonio, puis il envoie également Corrèbe, et ne garde personne auprès de lui, excepté Isabelle.

L'affection que Zerbin et Isabelle portaient au vaillant paladin était si grande, leur désir était si grand de savoir s'il avait retrouvé le Sarrasin qui l'avait jeté à bas de son destrier avec sa selle, que Zerbin ne voulut point rejoindre l'armée avant la fin du troisième jour.

C'était le terme que Roland avait fixé pour attendre lui-même le chevalier qui ne portait point d'épée. Zerbin ne laisse pas un seul des endroits par où a passé le comte sans y passer lui aussi. Enfin il arrive parmi les arbres où l'ingrate Angélique avait gravé son chiffre, un peu hors de la route. Il voit la fontaine, le rocher et tout le reste brisés en mille pièces.

Il voit au loin briller je ne sais quoi, et il trouve que c'est la cuirasse du comte ; puis il retrouve son casque, mais ce n'est pas ce casque fameux qui arma jadis la tête de l'Africain Almont. Il entend hennir un destrier au plus épais du bois, et, à ce bruit, il lève la tête. Il voit Bride-d'Or, qui paissait tranquillement l'herbe, et dont la bride pendait à l'arçon de la selle.

Il cherche Durandal à travers la forêt et la voit gisant hors du fourreau. Il trouve aussi, mais en lambeaux, la soubreveste dont le malheureux comte a dispersé les morceaux en cent endroits. Isabelle et Zerbin, le visage consterné, s'arrêtent tout surpris et ne savent que penser. Ils pourraient en effet tout supposer, excepté que Roland est privé de sa raison.

S'ils avaient seulement aperçu une goutte de sang, ils pourraient croire qu'il est mort. Cependant ils voient venir le long du ruisseau un jeune berger couvert de pâleur. Celui-ci, du haut d'une roche, avait été témoin de la fureur terrible de l'infortuné ; il l'avait vu jeter ses armes, déchirer ses habits, mettre à mort les pasteurs et faire mille autres ravages.

Interrogé par Zerbin, il lui raconte tout ce qui s'est passé. Zerbin

s'étonne et peut à peine y croire, malgré les preuves manifestes qu'il a sous les yeux. Quoi qu'il en soit, saisi de pitié, il met pied à terre, et, les yeux remplis de larmes, le cœur plein de tristesse, il s'en va de côté et d'autre, recueillant comme des reliques les débris épars çà et là.

Isabelle descend aussi de son palefroi et l'aide à recueillir les armes. Soudain arrive auprès d'eux une damoiselle au visage triste et dont le cœur semble plein de douleur. À ceux qui me demanderaient qui elle est, pourquoi elle s'afflige ainsi et quel chagrin l'opprime, je répondrai que c'est Fleur-de-Lys, qui cherche les traces de son amant.

Brandimart, sans la prévenir, l'avait laissée dans la cité de Charles, où elle l'avait attendu six ou huit mois. À la fin, ne le voyant point revenir, elle se mit à le chercher partout, d'un rivage à l'autre, des Pyrénées aux Alpes. Elle l'avait cherché partout, excepté dans le palais de l'enchanteur Atlante.

Si elle était allée dans ce château d'Atlante, elle l'aurait vu errer avec Gradasse, Roger, Bradamante, Ferragus et Roland. Mais ensuite, quand, au son horrible et stupéfiant de son cor, Astolphe eut chassé le nécromant, Brandimart était retourné vers Paris. Mais Fleur-de-Lys ignorait tout cela.

Comme je vous l'ai dit, arrivée par hasard près des deux amants, Fleur-de-Lys reconnut les armes de Roland, ainsi que Bride-d'Or, resté sans maître, et la bride pendue à la selle. Elle constata de ses yeux la misérable aventure et put également en entendre le récit, car le berger lui raconta à elle aussi comment il avait vu Roland courir de tous côtés comme un fou.

Zerbin rassemble toutes les armes et en forme un beau trophée qu'il suspend à un pin. Voulant éviter que chevaliers, paysans ou voyageurs ne se les approprient, il grave sur le tronc verdoyant cette courte inscription : ARMURE DU PALADIN ROLAND, comme s'il eût voulu dire : Que personne n'y touche, s'il ne veut pas éprouver la colère de Roland.

Ce pieux devoir accompli, il se dispose à remonter sur son destrier, lorsque survient Mandricard. Celui-ci, voyant les superbes

dépouilles suspendues au pin, le prie de lui dire ce que cela signifie. Zerbin lui raconte ce qu'on lui a rapporté à lui-même. Alors le roi païen tout joyeux s'avance sur-le-champ vers le pin et se saisit de l'épée,

Disant : « Personne ne m'en peut blâmer ; ce n'est pas d'aujourd'hui que cette épée est mienne, et je peux à bon droit en reprendre possession partout où je la trouve. Roland, qui n'osait la défendre, a simulé la folie et l'a jetée sur le chemin. Mais, parce qu'il excuse ainsi sa lâcheté, ce n'est pas une raison pour que je n'use pas de mon droit. »

Zerbin lui criait : « Ne la touche point, ou ne pense pas l'avoir sans combat. Si tu as eu ainsi les armes d'Hector, tu les as volées, et tu ne les possèdes pas légitimement. » Sans plus rien se dire, ils courent l'un sur l'autre, avec une ardeur égale, avec le même courage. La bataille commence à peine, et déjà l'air retentit de cent coups.

Preste comme une flamme, Zerbin évite Durandal partout où elle tombe. Deçà, delà, il fait sauter son destrier comme un daim, aux endroits où la place lui semble le plus favorable. Et bien lui sert de ne pas perdre une minute, car un seul coup de cette épée l'enverrait retrouver les esprits des amants qui remplissent la forêt des myrtes ombreux.

Comme le chien agile se jette sur le porc qu'il a vu s'éloigner du troupeau et errer dans les champs, et tourne autour de lui, sautant de-ci de-là, tandis que celui-ci guette l'occasion de le mordre, ainsi Zerbin prend bien garde de voir si l'épée se relève ou s'abaisse, afin de l'éviter. Pour conserver d'un même coup sa vie et son honneur, il a l'oeil sans cesse aux aguets, et frappe ou s'éloigne à temps.

De l'autre côté, partout où vibre la terrible épée du Sarrasin, qu'elle frappe à plein ou à vide, on croirait entendre un vent des Alpes descendre, comme en mars, entre deux montagnes et secouer la chevelure d'une forêt dont il couche à terre les arbres, et dont il roule dans les airs les rameaux brisés. Bien que Zerbin ait déjà esquivé plusieurs coups, il ne peut éviter qu'un dernier l'atteigne.

Il ne peut éviter enfin qu'un grand coup de tranchant, glissant

entre son épée et son écu, ne pénètre jusqu'à sa poitrine. Son haubert était épais, sa cotte de maille l'était également, ainsi que son panseron ; cependant ils ne purent résister au choc, et donnèrent passage à la cruelle épée. Celle-ci tomba, coupant la cuirasse jusqu'à l'arçon.

Et si le coup avait porté en plein, il aurait fendu Zerbin par le milieu comme un roseau. Mais il pénétra dans la chair à peine assez pour endommager la peau. La plaie peu profonde, mais longue d'autant, n'aurait pu se mesurer avec une aune. Un sang chaud marque les armes blanches d'un filet rouge qui retombe jusqu'aux pieds.

Ainsi, souvent, j'ai vu la main plus blanche que l'albâtre, et dont mon cœur a ressenti tant de fois les atteintes, orner d'un beau ruban de pourpre un tissu d'argent. En vain Zerbin est passé maître dans les armes, en vain il possède beaucoup de force et encore plus de courage ; la finesse des armes et la vigueur du roi de Tarlarie donnent à son adversaire un trop grand avantage.

Le coup porté par le païen fut plus terrible en apparence qu'il ne le fut réellement. Isabelle sentit son cœur se fendre dans sa poitrine glacée. Quant à Zerbin, plein d'ardeur et de vaillance, et tout enflammé de colère et de dépit, il prend son épée à deux mains, et frappe de toute sa force le Tartare au beau milieu du casque.

Sous l'effroyable botte, l'altier Sarrasin s'incline jusque sur le col de son destrier. Si son casque n'avait pas été enchanté, le rude coup lui aurait séparé la tête en deux. Il ne tarde pas à se bien venger, et sans dire : « Je te la réserve pour un autre moment, » il lève son épée sur le casque de son adversaire, espérant lui fendre la tête jusqu'à la poitrine.

Zerbin, attentif à ses mouvements, fait promptement tourner son cheval à droite, mais pas assez vite cependant pour éviter l'épée tranchante qui frappe le bouclier, l'entr'ouvre du sommet à la-base en deux parties égales, coupe le brassard, entaille le bras, et, brisant l'armure, descend encore sur la cuisse.

Zerbin cherche de tous côtés à blesser son adversaire sans pouvoir jamais y parvenir, car l'armure sur laquelle il frappe ne garde pas

même la moindre trace de ses coups. De son côté, le roi de Tartarie prend un tel avantage sur Zerbin, qu'il le blesse en sept ou huit endroits, lui enlève son bouclier et lui rompt à moitié son casque.

Cependant Zerbin va perdant son sang ; la force lui manque, bien qu'il ne s'en aperçoive pas encore. Son cœur vaillant, qui ne faiblit pas, suffit à soutenir son corps épuisé. Cependant sa dame, toute pâle de terreur, s'approche de Doralice et la supplie au nom de Dieu de faire cesser ce combat acharné et cruel.

Courtoise autant que belle, Doralice, encore peu rassurée elle-même sur l'issue du combat, fait volontiers ce que lui dit Isabelle et dispose son amant à la paix et à une trêve. De même, aux prières d'Isabelle, la colère vengeresse s'enfuit du cœur de Zerbin. Il s'éloigne par la route où elle l'entraîne, sans terminer son entreprise en faveur de l'épée du Comte.

Fleur-de-Lys, qui voit la bonne épée du malheureux Comte si mal défendue, s'afflige en silence. La douleur l'opprime tellement, qu'elle pleure de colère et se frappe le front. Elle voudrait avoir Brandimart auprès d'elle pour tenter l'entreprise. Si jamais elle le retrouve, elle se propose de lui conter l'aventure, et elle ne croit pas qu'alors Mandricart. s'enorgueillisse longtemps de posséder cette épée.

Fleur-de-Lys cherche en vain Brandimart du matin au soir. Elle fait un long chemin loin de lui, loin de lui qui est déjà retourné à Paris. Elle va si loin, par monts et par vaux, qu'elle arrive au passage d'une rivière où elle voit et reconnaît le malheureux paladin. Mais disons d'abord ce qu'il advint de Zerbin.

Laisser Durandal en de telles mains lui semble la pire de ses douleurs, bien qu'il puisse à peine se tenir à cheval, tellement il a perdu et tellement il perd de sang. Au bout d'un moment, la chaleur l'abandonne avec la colère, et ses souffrances augmentent à tel point qu'il sent la vie lui manquer.

Sa faiblesse l'empêche d'aller plus loin et l'oblige à s'arrêter près d'une fontaine. La damoiselle inconsolable ne sait ce qu'elle doit faire ou dire pour le secourir. Elle le voit mourir faute de soins, car le lieu où ils sont est trop éloigné de toute cité pour qu'un médecin

puisse y venir et, par pitié ou à prix d'argent, panse le blessé.

Elle ne sait que se lamenter en vain et accuser la fortune et le ciel de cruauté et de barbarie, « Hélas ! — disait-elle — pourquoi ne m'avez-vous pas noyée quand je voguais sur l'Océan ? » Zerbin, qui a tourné vers elle ses yeux languissants, est plus désespéré de la voir se lamenter ainsi, que de la souffrance tenace et forte qui l'a conduit aux portes de la mort.

« Mon cœur — lui disait-il — consentez à m'aimer encore quand je serai mort, car c'est de vous laisser seule et sans appui qui me chagrine, et non point de mourir. S'il m'était arrivé de terminer ma vie vous sachant en sûreté, je serais mort heureux et plein de joie d'expirer sur votre sein.

» Mais puisque mon destin injuste et dur veut que je vous laisse aux mains de je ne sais qui, je jure par cette bouche, par ces yeux, par cette chevelure qui m'ont enchaîné, que je vais désespéré dans l'enfer profond et obscur, où la pensée que je vous ai ainsi laissée sera plus cruelle que tous les tourments qui peuvent y être. »

À ces mots, la désespérée Isabelle incline son visage ruisselant de pleurs, et collant sa bouche à celle de Zerbin, pâle comme une rose qu'on a oublié de cueillir et qui se flétrit sur la tige ombreuse, elle dit : « Ne croyez pas, ô ma vie, faire sans moi ce suprême voyage.

» De cela, ô mon cœur, n'ayez aucune crainte ; je vous suivrai au ciel ou dans l'enfer. Il faut que nos deux âmes s'envolent et partent ensemble, et soient ensemble réunies dans l'éternité. Je n'aurai pas plus tôt vu vos yeux se fermer, que la douleur me tuera, et si la douleur ne peut le faire, je vous jure qu'avec cette épée je me percerai la poitrine.

» J'espère que nos corps seront plus heureux, nous morts, que pendant notre vie. Quelqu'un passera sans doute par ici et, mû de pitié, leur donnera une même sépulture. » Ainsi disant, elle recueille de ses lèvres décolorées, le souffle vital que la mort va ravir ; elle attend jusqu'à ce qu'il en reste le moindre vestige.

Zerbin, renforçant sa voix débile, dit : « Je vous prie et vous supplie, ô ma déesse, par cet amour que vous me témoignâtes quand vous abandonnâtes pour moi le rivage paternel, et si je puis ordonner,

je vous ordonne de vivre pendant tout le temps qu'il plaira à Dieu.

N'oubliez pas, quoi qu'il arrive, que je vous ai aimée autant qu'on peut aimer.

» Dieu vous enverra sans doute un protecteur pour vous préserver de toute mauvaise rencontre, comme il fit quand il conduisit le sénateur romain à la caverne pour vous en arracher. Ainsi sa bonté vous a secourue jadis sur mer et contre l'infâme Biscayen. Et s'il advient que par la suite vous deviez mourir, alors vous pourrez choisir la mort la plus douce. »

Ces dernières paroles furent prononcées si bas qu'à peine, je crois, elles purent être entendues. Zerbin s'éteignit comme une lumière vacillante à qui la cire ou tout autre aliment contenu en elle vient à manquer. Qui pourra dire la douleur de la jeune fille, quand elle vit son cher Zerbin rester pâle, immobile et froid comme glace entre ses bras ?

Elle se jette sur le corps sanglant et le baigne de larmes abondantes. Ses cris font retentir à plusieurs milles les bois et la campagne. Elle déchire, elle frappe, elle meurtrit ses joues et son sein ; elle arrache sa belle chevelure d'or, appelant toujours en vain le nom aimé.

La douleur l'avait jetée dans une telle rage, dans une fureur telle, qu'elle aurait tourné contre elle-même l'épée de Zerbin, peu soucieuse d'obéir à son amant, si un ermite qui avait coutume de venir souvent à la fontaine, dont sa cellule n'était pas très éloignée, n'était survenu et ne s'était opposé à son dessein.

Le vénérable vieillard, qui unissait à la bonté une prudence naturelle, et qui était plein de charité et d'éloquence, finit, par ses exhortations persuasives, à rendre le calme à la dolente jeune fille. Il lui met sous les yeux, comme un miroir, les femmes du Nouveau et de l'Ancien Testament.

Puis il lui démontre comment en Dieu seul chacun trouve le vrai contentement, et que toutes les autres espérances humaines sont passagères, périssables et de peu de durée. Il lui dit tant de choses qu'il la fait revenir de son cruel dessein, et lui fait naître le désir de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu.

Non pas qu'elle pense à oublier jamais le grand amour qu'elle a eu pour Zerbin, ni à abandonner sa dépouille. Elle veut au contraire l'avoir auprès d'elle la nuit et le jour, partout où elle sera, partout où elle ira. Avec l'aide de l'ermite, plus vigoureux et plus fort que son âge ne l'indique, elle charge Zerbin sur le destrier qui semble triste lui-même, et tous deux s'avancent pendant plusieurs jours à travers la forêt.

Le prudent vieillard ne voulut pas se retirer, seul à seule avec la belle jeune fille, dans la caverne sauvage où il avait, non loin de là, sa cellule solitaire. Il se disait à part lui : « Il y a danger de tenir dans une seule main la paille et la flamme. » Il ne se fiait point non plus à son âge ni à sa sagesse, pour risquer une semblable épreuve.

Il lui vint à la pensée de conduire Isabelle en Provence, près de Marseille, dans un château où se trouvait un monastère de saintes femmes, riche et bel édifice. Pour emporter le corps du chevalier, il fit construire dans un château qu'ils rencontrèrent sur leur route, un cercueil long et large, et bien calfeutré avec de la poix.

Pendant plusieurs jours, ils parcoururent un long espace, choisissant toujours les lieux les plus déserts, afin de passer inaperçus dans ce pays où tout présentait l'image de la guerre. À la fin, le passage leur fut barré par un chevalier qui les accabla d'outrages et d'injures. J'en parlerai en son lieu ; pour le moment, je retourne au roi de Tartarie.

Le combat ayant eu la fin que je vous ai dite, le jeune guerrier s'était retiré sous de frais ombrages près d'une onde limpide, après avoir ôté la selle et la bride à son destrier qu'il laissa paître en liberté l'herbe tendre. Mais au bout de quelques instants il vit venir de loin un chevalier qui descendait de la montagne vers la plaine.

À peine Doralice eut-elle levé la tête qu'elle le reconnut, et le montrant à Mandricard, elle dit : « Voici le superbe Rodomont, si mes yeux ne me trompent pas à cette distance. Il descend la montagne pour te livrer bataille. C'est maintenant qu'il te servira d'être vaillant ; il considère comme une grande injure de m'avoir perdue, car j'étais son épouse et il vient pour se venger. »

Comme le vaillant vautour, qui voit de loin venir vers lui un

canard, une bécasse, une perdrix, une colombe ou tout autre oiseau semblable, lève la tête et se montre joyeux et satisfait, ainsi Mandricard, comme s'il était certain de faire de Rodomont une boucherie, un carnage, saute joyeux et léger sur son destrier, se raffermir sur ses étriers, et saisit la bride.

Lorsqu'ils sont assez près l'un de l'autre pour pouvoir entendre leurs paroles altières, le roi d'Alger commence à menacer son adversaire des mains et de la tête, criant qu'il le ferait repentir de lui avoir, pour satisfaire un désir téméraire, manqué de respect, à lui qui s'est toujours si largement vengé.

Mandricard lui répond : « En vain tu essaies de m'effrayer par tes menaces. C'est ainsi qu'on épouvante les enfants et les femmes, ou ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'une arme, mais non pas moi qui me plais plus à la bataille qu'au repos. Je suis prêt à combattre, à pied ou à cheval, armé ou désarmé, en rase campagne ou en champ clos. »

Voici qu'ils en sont aux injures, aux cris, aux exclamations de colère ; ils tirent leurs épées et le choc cruel des deux fers retentit. Ainsi tout d'abord le vent souffle à peine ; puis il commence à ébranler frênes et chênes ; enfin, roulant jusqu'au ciel un nuage de poussière, il déracine les arbres, renverse les maisons, soulève la mer où il déchaîne la tempête, et détruit les troupeaux épars dans la forêt.

Les deux païens sont sans égaux sur terre, Leur audace, leur force prodigieuse leur font frapper des coups et entamer un combat dignes de leur féroce origine. La terre tremble au bruit terrible du choc produit par les épées qui se rencontrent. Les armes jettent au ciel des milliers d'étincelles, et sont comme deux flambeaux embrasés.

L'âpre bataille se poursuit entre les deux rois, sans qu'aucun d'eux éprouve le besoin de se reposer ou de reprendre haleine. Ils cherchent, d'un côté ou d'autre, à ouvrir les pièces de leurs armures, à pénétrer à travers les mailles. Ni l'un ni l'autre ne perd ou ne gagne du terrain. Mais, comme s'ils étaient entourés d'un fossé ou d'une muraille, ils ne s'écartent pas d'un pouce du cercle étroit où ils combattent.

Au milieu de mille coups, le Tartare frappe une fois à deux mains

sur le front du roi d'Alger et lui fait voir autant de lumières et d'étincelles qu'il y en eut jamais. L'Africain sent sa force l'abandonner ; sa tête va toucher la croupe de son cheval ; il perd les étriers et, sous les yeux de celle qu'il aime tant, il est près de tomber de selle.

Mais, de même que l'arc de fin acier, solide et bien trempé, se redresse avec d'autant plus de force qu'il a été plus courbé par le martinet et le levier, et rend plus de mal qu'il n'en a reçu, ainsi l'Africain se relève aussitôt, et porte à son ennemi un coup deux fois plus fort.

Rodomont frappe le fils du roi Agrican juste à l'endroit où il a été frappé lui-même. Il ne peut cependant lui blesser le visage, défendu par les armes troyennes ; mais il étourdit tellement le Tartare, qu'il ne sait pas s'il fait jour ou s'il fait nuit. Rodomont, plein de fureur, porte sans s'arrêter un autre coup qu'il dirige contre la tête.

Le cheval du Tartare, effrayé par l'épée qui siffle en retombant de haut, fait un saut en arrière pour l'éviter, et vient ainsi, à son propre détriment, en aide à son maître. L'épée le frappe, au beau milieu de la tête, d'un coup destiné au cavalier et non à lui. La malheureuse bête n'avait pas le casque de Troyes, comme son maître ; aussi elle est tuée net.

Elle tombe, et Mandricard se retrouve sur pied. Revenu de son étourdissement, il fait tournoyer Durandal. La vue de son cheval mort allume sa colère comme un vaste incendie, et le met hors de lui. L'Africain cherche à le heurter de son destrier, mais Mandricard ne bronche pas plus que l'écueil battu des ondes. Il réussit à faire tomber le destrier de son adversaire, tout en restant ferme sur ses pieds.

L'Africain, qui sent son cheval manquer sous lui, abandonne les étriers, et, s'appuyant sur les arçons, saute légèrement à terre. Ainsi l'un et l'autre se retrouvent face à face, à chances égales. Le combat recommence plus ardent que jamais. La haine, la colère, l'orgueil croissent des deux côtés et prolongent la lutte. Mais soudain arrive en toute hâte un messager qui les sépare.

Arrive un messager du peuple maure. C'était un de ceux qui

avaient été envoyés par toute la France, pour rappeler sous les drapeaux les capitaines et les chevaliers sarrasins, car l'empereur aux fleurs de lys d'or assiégeait les logements de l'armée des infidèles, laquelle, à moins d'être promptement secourue, devait nécessairement périr.

Le messenger reconnaît les chevaliers à leurs armes et à leurs vêtements, mais surtout à leur façon de manier l'épée, ainsi qu'aux coups formidables que d'autres mains que les leurs n'auraient pu porter. Cependant, il n'ose s'interposer entre eux, car il n'est pas rassuré par sa qualité de messenger du roi, et ne se fie pas non plus à son inviolabilité d'ambassadeur.

Mais il vient à Doralice et lui apprend qu'Agramant, Marsile et Stordilan, avec un petit nombre de soldats, sont assiégés dans leur camp par l'armée des chrétiens, et courent de grands dangers. Après lui avoir raconté le fait, il la prie d'apaiser les deux guerriers, de rétablir l'accord entre eux, et de les amener au camp, pour délivrer l'armée sarrasine.

La dame s'élanche hardiment entre les deux chevaliers et leur dit : « Je vous ordonne, par l'amour que je sais que vous me portez, de réserver vos épées pour un meilleur usage, et de venir sur-le-champ avec moi au secours du camp sarrasin, dont les tentes sont en ce moment assiégées et sur le point d'être anéanties si elles ne sont promptement secourues. »

Le messenger se joint à elle et leur annonce en détail le grand péril où se trouvent les Sarrasins. Il leur remet des lettres du fils du roi Trojan adressées au fils d'Ulien. Les deux guerriers consentent enfin à ajourner leur querelle. Us concluent une trêve jusqu'au jour où le siège du camp sarrasin sera levé.

Mais dès que leurs compagnons seront délivrés, et sans attendre un instant de plus, ils cesseront de marcher d'accord, et recommenceront leur guerre implacable, ardente, jusqu'à ce que le sort des armes ait décidé auquel des deux doit appartenir la dame. Celle-ci, entre les mains de laquelle ils font serment, leur sert de garant à tous deux.

Cependant la Discorde, ennemie impatiente de la paix et de toute

trêve, ainsi que l'Orgueil qui l'accompagne, veulent s'opposer à un tel arrangement. Mais Amour, présent au débat, et à la puissance duquel personne ne résiste, est plus fort qu'eux. Il éloigne, à coups de flèches, la Discorde et l'Orgueil.

La trêve fut donc conclue entre les deux rivaux au gré de celle qui pouvait tout sur eux. Il leur manquait un de leurs chevaux, car celui du Tartare gisait mort à terre. Aussi Bride-d'Or, qui paissait parmi les herbes fraîches le long de la rive, vint-il fort à propos. Mais me voici arrivé à la fin de ce chant, de sorte qu'avec votre agrément je ferai une pause.

Chant XXV

ARGUMENT. — Roger, après avoir jeté dans le puits l'écu enchanté, délivre Richardet, frère de Bradamante, du supplice du feu auquel il avait été condamné, et apprend de lui la cause de sa condamnation. Tous les deux passent au château d'Aigremont, où Roger donne de ses nouvelles à Bradamante par une lettre. Puis, en compagnie de Richardet et d'Aldigier, il se met en chemin pour empêcher que Maugûs et Vivian soient livrés aux Mayençais. Il rencontre un chevalier sur le lieu même où devait se 'faire la livraison des deux guerriers de la maison de Clermont.

Oh ! quel violent combat se livrent, dans un cœur juvénile, le désir de la gloire et la fougue de l'amour ! À la vérité, on ne pourrait dire lequel de ces deux sentiments l'emporte sur l'autre, car ils sont tour à tour vainqueurs. En cette circonstance, les deux chevaliers obéissent à la rigoureuse loi du devoir et de l'honneur, en suspendant leur querelle amoureuse pour voler au secours de leur camp.

Toutefois, ce fut encore Amour qui l'emporta ; car, si leur dame ne leur avait point ordonné d'en agir ainsi, la cruelle bataille ne se serait terminée qu'avec le triomphe de l'un d'eux, et c'est en vain qu'Agramant et son armée auraient réclamé leur aide. Amour n'est donc pas toujours funeste ; s'il est souvent nuisible, il est parfois utile.

Les deux chevaliers païens, ayant différé toute querelle, s'en vont maintenant au secours de l'armée d'Afrique, et se dirigent vers Paris, accompagnés de leur gente dame. Avec eux chemine aussi le petit nain qui avait suivi les traces du Tartare, et avait conduit jusqu'à lui

le jaloux Rodomont.

Ils arrivent dans un pré, où plusieurs chevaliers se délassaient au bord d'un ruisseau. Deux d'entre eux étaient désarmés ; les deux autres avaient leur casque. Une dame, fort belle de visage, était avec eux. Je vous dirai ailleurs qui ils étaient, non maintenant, car j'ai à vous parler auparavant de Roger, du brave Roger qui, comme je vous l'ai raconté, avait jeté dans un puits l'écu enchanté.

Il était à peine éloigné d'un mille, qu'il vit venir en grande hâte un des courriers que le fils de Trojan avait envoyés à ses chevaliers pour réclamer leur concours. Ce courrier lui apprit que Charles tenait en un tel péril l'armée sarrasine, que si elle n'était promptement secourue elle y laisserait bien vite l'honneur et la vie.

Roger, à cette nouvelle, fut assailli par un grand nombre de pensées diverses qui lui vinrent toutes à la fois à l'esprit. Mais ce n'était ni le lieu ni le moment de réfléchir longtemps au meilleur parti à prendre. Il laissa partir le messenger, et tourna bride vers l'endroit où la dame le pressait tellement d'aller, qu'elle ne lui donnait pas même le temps de se reposer.

En suivant le chemin qu'ils avaient pris tout d'abord, ils arrivèrent, au déclin du jour, dans une ville que le roi Marsile possédait au beau milieu de la France et qu'il avait prise, pendant la dernière guerre, au roi Charles. Roger ne fut arrêté par personne aux ponts-levis ou aux portes, bien que tout autour des remparts il y eût une grande quantité d'hommes d'armes.

La damoiselle qui l'accompagnait étant connue de ces gens, on le laissa passer librement et sans même lui demander d'où il venait. Il arriva à la grande place et la trouva pleine de monde, et éclairée par le feu d'un bûcher. Tout au milieu se tenait, le visage couvert de pâleur, le jouvenceau condamné à mort.

À peine Roger eut-il levé les yeux sur cet infortuné qui penchait vers la terre sa figure inondée de larmes, qu'il crut voir Bradamante, tellement le jeune homme lui ressemblait. Plus il regardait son visage et sa personne, et plus il lui semblait que c'était elle, « C'est Bradamante — se dit-il — ou je ne suis plus Roger !

» Emportée par une trop grande ardeur, elle aura pris la défense du

condamné, et sa tentative ayant échoué, elle aura, je le vois, été faite prisonnière. Ah ! pourquoi s'est-elle tant pressée, puisque je ne pouvais pas me trouver à côté d'elle pour tenter l'entreprise ? Mais je rends grâce à Dieu d'être venu encore à temps pour la sauver. »

Et, sans plus tarder, il saisit son épée, car il avait rompu sa lance dans sa lutte à l'autre château, et pousse son destrier au milieu de la foule. Son épée décrit un cercle et ouvre à l'un le front, à l'autre la gorge, à un troisième la joue. La populace fuit en criant ; un grand nombre restent sur place éclopés ou la tête fracassée.

Telle une bande d'oiseaux qui, sur les bords d'un étang, voltigent en sûreté et pourvoient à leur nourriture ; si quelque faucon fond à l'improviste sur eux du haut des airs, et en saisit un dans ses serres, tout le reste s'éparpille en fuyant ; chacun s'inquiète peu de son voisin et ne songe qu'à son propre salut.

Ainsi vous auriez vu faire tous ces gens, dès que le brave Roger se fut précipité sur eux.

À quatre ou six, plus lents à fuir que les autres, Roger abat la tête de dessus les épaules. Il en partage autant jusqu'à la poitrine, et un nombre infini jusqu'aux yeux et jusqu'aux dents. Je sais bien qu'ils n'avaient point de casques, mais ils étaient cependant couverts de coiffes en fer luisant ; et quand bien même ils eussent eu des casques, ils n'en auraient pas été moins taillés, ou peu s'en faut.

La force de Roger était bien supérieure à celle qu'on trouve chez les chevaliers de notre époque. Elle surpassait également celle de l'ours, du lion ou de quelque autre animal féroce que ce soit, de nos pays ou d'ailleurs. La foudre seule pouvait l'égaliser, ou bien le grand diable, non pas celui de l'enfer, mais celui de mon seigneur, qui va avec le feu et qui se fait faire place au ciel, à terre et sur mer.

À chacun de ses coups, un homme tombait à terre, et souvent deux à la fois. Il lui arriva même d'en tuer quatre et jusqu'à cinq d'un coup, de sorte qu'il en eut bien vite occis une centaine. Son glaive, qu'il avait tiré, taillait comme du lait l'acier le plus dur. Falérine, pour donner la mort à Roland, avait forgé la cruelle épée dans les jardins d'Orgagna.

Elle se repentit dans la suite de son œuvre, car ce fut avec cette

même épée qu'elle vit détruire son jardin. Quel carnage, quelles ruines ne devait-elle pas faire maintenant entre les mains d'un tel guerrier ! Si jamais Roger déploya une force et une fureur peu communes, si jamais sa vaillance se manifesta pleinement, ce fut ce jour-là, alors qu'il croyait venir au secours de sa dame.

La foule fuyait devant lui comme le lièvre devant les chiens lancés. Ceux qui restèrent morts sur place furent nombreux. Ceux qui s'enfuirent furent plus nombreux encore. Pendant ce temps, la dame avait délié les liens qui retenaient les mains du jeune homme, et l'avait armé de son mieux, en lui mettant une épée à la main et un bouclier au cou.

Celui-ci, qui avait été si indignement traité, brûlait de se venger le plus possible sur tous ces gens ; aussi, par l'énergie qu'il déploya en cette circonstance, montra-t-il qu'il méritait le titre de preux et de vaillant. Le soleil avait déjà noyé les roues dorées de son char dans la mer d'occident, lorsque Roger, victorieux, sortit du château, accompagné du jeune homme.

Quand le jeune garçon se trouva en sûreté hors des portes, il exprima, avec beaucoup de gentillesse et de courtoisie, sa reconnaissance à Roger qui s'était exposé à la mort pour le sauver, et cela sans le connaître. Il le pria de lui dire son nom, afin qu'il sût à qui il avait une telle obligation.

« Je vois — se disait Roger — le beau visage, les belles manières, les traits charmants de ma Bradamante, mais je ne reconnais pas la douceur de son parler si suave. Il ne me semble pas non plus que c'est ainsi qu'elle devrait remercier son amant fidèle. Mais si cependant c'est bien Bradamante, comment a-t-elle sitôt oublié mon nom ? »

Pour sortir de cette incertitude, Roger lui dit poliment : « Je vous ai vu ailleurs à ce que je pense, mais je ne puis me souvenir où. Dites-le-moi, si vous vous le rappelez, et faites-moi le plaisir de m'apprendre aussi votre nom, pour que je sache quel est celui que mon aide a sauvé aujourd'hui du feu. »

« Il se peut que vous m'ayez vu en effet — répondit celui-ci — mais je ne sais où ni quand. Je vais aussi de mon côté, parcourant le

monde, et cherchant çà et là les aventures extraordinaires. Peut-être avez-vous vu une sœur à moi, qui a endossé l'armure et porte l'épée au flanc. Nous sommes jumeaux, et elle me ressemble tellement, que, dans notre famille, on ne peut nous distinguer l'un de l'autre.

» Vous ne seriez pas le premier, ni le second, ni même le quatrième qui auriez été pris à cette ressemblance, puisque mon père, mes frères, et jusqu'à celle qui nous a donné le jour à tous deux, ne savent pas nous distinguer. Il est vrai que la chevelure que je porte courte et rare, comme tous les hommes, et les longs cheveux de ma sœur, arrangés en tresses, faisaient la seule différence qui existât entre nous ;

» Mais depuis qu'un jour elle fut blessée à la tête — il serait trop long de vous dire comment — et que, pour la guérir, un serviteur de Jésus lui eut taillé les cheveux au niveau de l'oreille, aucune différence ne subsista plus entre nous, si ce n'est le sexe et le nom. Je suis Richardet, et ma sœur s'appelle Bradamante. Je suis le frère de Renaud ; elle en est la sœur.

» Et si cela ne vous ennuyait pas de m'écouter, je vous dirais une chose qui vous stupéfierait ; je vous dirais ce qui m'advint, par suite de cette ressemblance. C'est une aventure qui, après m'avoir causé beaucoup de joie au commencement, a failli amener mon martyr. » Roger, à qui l'on n'aurait pu raconter de plus douce histoire que celle où était mêlé le souvenir de sa dame, le pria de continuer, et le jeune chevalier lui dit :

« Il y a quelque temps, ma sœur, passant dans les bois d'alentour, fut blessée par une troupe de Sarrasins qui la surprit sans son casque qu'elle avait déposé sur la route. On fut obligé de lui couper ses longs cheveux, pour la guérir d'une cruelle blessure qu'elle avait reçue à la tête. Depuis cette époque, elle errait par la forêt, les cheveux ainsi coupés courts.

» Elle arriva un jour près d'une fontaine ombreuse. Se trouvant fatiguée, elle descendit de cheval, délaça son casque et s'endormit sur l'herbe tendre. Je ne crois pas, en vérité, qu'on puisse inventer une fable aussi intéressante que cette histoire véridique. Soudain arriva Fleur d'Épine, dame d'Espagne, qui était venue pour chasser

dans le bois.

» En voyant ma sœur revêtue entièrement de son armure, excepté le visage, et portant l'épée en guise de quenouille, elle la prit pour un chevalier. À force de considérer sa figure et ses grâces viriles, elle s'en sentit le cœur épris. Elle l'invita à la suivre à la chasse, et parvint à l'attirer loin de ses compagnons, dans l'endroit le plus touffu.

» Seule avec elle en ce lieu solitaire où elle ne craint pas d'être surprise, elle lui découvre peu à peu, par ses gestes et ses paroles, la blessure dont son cœur est atteint. Ses yeux ardents et ses soupirs enflammés montrent son âme consumée de désir. Tantôt son visage pâlit ; tantôt il se colore d'une vive rougeur ; enfin elle se hasarde à prendre un baiser.

» Ma sœur s'était bien aperçue que la dame s'était trompée à son endroit. Ne pouvant lui venir en aide, en cette circonstance, elle se trouvait dans un grand embarras. Il vaut mieux, pensa-t-elle, la détromper de sa fausse croyance, et me faire connaître pour une femme gentille, que de me laisser passer pour un homme ridicule.

» Et elle disait vrai ; car c'eût été vraiment une infamie de la part d'un homme, de rester comme un marbre devant une si belle dame, pleine de grâces et d'agaceries, et de se borner à la payer de paroles, en tenant l'aile basse comme un coucou. De son air le plus aimable, ma sœur lui explique comme quoi elle est une damoiselle ;

» Qu'elle cherche à acquérir la gloire des armes, comme jadis Hippolyte et Camille. Elle lui dit qu'elle était née en Afrique, sur le bord de la mer, dans la cité d'Arzille, et que, dès sa plus tendre enfance, elle avait été habituée à manier l'écu et la lance. » Cette confiance n'amortit pas une étincelle du feu qui consumait la dame énamourée. Le remède venait trop tard pour guérir la plaie faite par le trait qu'Amour avait enfoncé si profondément.

» Le visage de Bradamante ne lui en paraît pas moins beau, son regard moins doux, ses manières moins séduisantes. Elle ne peut reprendre possession de son cœur qui déjà ne lui appartient plus. En voyant ma sœur sous cet habit, il lui semble impossible de ne pas se consumer de désir pour elle, et quand elle songe que c'est une

femme, elle soupire, elle pleure, et montre une douleur immense.

» Quiconque aurait ce jour-là été témoin de son désespoir et de ses pleurs, aurait pleuré avec elle, « Quels tourments — disait-elle — furent jamais plus cruels que les miens ? À tout autre amour, coupable ou permis, je pourrais espérer une fin désirée ; je saurais séparer la rose de ses épines. Seul mon désir est sans espoir.

» Si tu voulais, Amour jaloux de mon heureux destin, me faire sentir tes rigueurs, ne pouvais-tu te contenter de me faire subir les maux ordinaires aux autres amants ? Parmi les hommes, ni parmi les animaux, je n'ai jamais vu une femelle s'éprendre d'amour pour une autre femelle. Une femme ne paraît point belle aux autres femmes, pas plus que la biche à la biche et la brebis à la brebis.

« Sur la terre, dans les airs, au sein des ondes, je suis seule à souffrir une telle cruauté de ta part, et tu as voulu, en agissant ainsi, montrer, par une funeste erreur, jusqu'où peut aller ton pouvoir. L'épouse du roi Ninus, qui aima son fils, éprouva un désir impie et coupable ; il en fut de même pour Myrrha, qui aima son père, et pour Pasiphaë, la Crétoise, qui s'éprit d'un taureau. Mais mon désir est plus extravagant encore qu'aucun de ceux-là.

« Dans les cas que je viens de citer, la femelle prit toujours un mâle pour objet de ses désirs ; elle pouvait espérer les satisfaire, et, comme je l'ai entendu dire, elle y réussit en effet. Pasiphaë entra dans une vache de bois ; les autres arrivèrent à leur but par des moyens variés. Mais quand bien même Dédale me prêterait son ingénieux concours, il ne pourrait délier ce nœud-ci fait par la nature, cette maîtresse souveraine et trop prévoyante. »

» Ainsi se plaint, se consume, gémit la belle dame, sans pouvoir apaiser son ennui. Tantôt elle se frappe le visage, tantôt elle s'arrache les cheveux, cherchant à se venger d'elle-même. Ma sœur, toute contristée d'une telle douleur, en pleure de pitié. Elle s'efforce de la détourner de son fol et vain désir ; mais elle ne réussit pas et ses paroles sont vaines.

» Fleur d'Épine, qui réclame un secours et non des consolations, se lamente et se plaint de plus en plus. Déjà le jour approchait de sa fin, et le soleil rougissait tout l'occident. Il était l'heure de chercher

un abri, si l'on ne voulait point passer la nuit dans le bois. La dame invita Bradamante à venir avec elle dans sa demeure qui était peu éloignée de là.

» Ma sœur ne sut pas lui refuser cette faveur, et elles vinrent toutes les deux dans ce lieu même où la populace scélérate et félonne m'aurait jeté au feu, si tu n'étais arrivé. Dès qu'elles furent rentrées dans le palais, la belle Fleur d'Épine combla ma sœur de caresses, et lui ayant donné des vêtements de femme, la fit reconnaître à chacun pour une dame,

» Afin que personne, arguant de son aspect viril, ne pût en prendre prétexte pour la blâmer. Elle espérait aussi que, les vêtements d'homme portés par Bradamante ayant causé son mal, elle pourrait, en la voyant sous son aspect véritable, chasser de son esprit la pensée qui l'obsédait.

» Elles partagèrent le même lit, mais leur repos fut loin d'être le même, car l'une dormit tranquillement, tandis que l'autre ne cessa de pleurer et de gémir, sentant son désir de plus en plus impérieux. Et si parfois le sommeil la prenait, il lui semblait, dans un songe aussi rapide que trompeur, que le ciel l'avait exaucée, et avait changé le sexe de Bradamante.

» Comme le malade brûlé par une soif ardente, s'il vient à s'endormir avec cette envie qui le consume, se voit, dans son sommeil troublé et inquiet, entouré d'eaux de toutes parts, ainsi Fleur d'Épine s'imagine dans son rêve que son désir est satisfait. Elle se réveille, et veut s'assurer aussitôt de la main si c'est la vérité, mais, hélas ! elle se convainc toujours que ce n'est qu'un vain songe.

» Que de prières, que de vœux elle adressa, pendant cette nuit, à Mahomet et à tous les dieux, pour leur demander de changer, par un miracle éclatant, le sexe de sa compagne ! Mais tous ses vœux restèrent sans effet. Peut-être même le ciel se riait-il d'elle. La nuit s'acheva enfin, et Phébus, montrant sa blonde tête hors de la mer, vint rendre la lumière au monde.

» Dès que le jour eut paru, et qu'elles eurent quitté le lit, Fleur d'Épine sentit redoubler sa douleur, car Bradamante, désireuse de sortir d'un pareil embarras, parlait déjà de partir. La gente damoiselle

veut qu'en partant elle accepte en don un magnifique genêt, tout harnaché d'or, et une soubreveste richement brodée de sa propre main.

» Fleur-d'Épine, après l'avoir accompagnée pendant quelque temps, rentra toute en pleurs dans son château. Ma sœur, ayant pressé le pas, arriva le même jour à Montauban. Nous tous, ses frères, ainsi que notre pauvre mère, nous l'entourâmes en lui faisant fête, car, n'ayant pas reçu depuis longtemps de ses nouvelles, nous étions fort inquiets, et nous craignons qu'elle ne fût morte.

» Nous vîmes avec étonnement, quand elle ôta son casque, que ses cheveux, qui auparavant se répandaient tout autour de sa tête, étaient coupés court. Nous admirâmes également la soubreveste de voyage dont elle était revêtue. Et elle, du commencement jusqu'à la fin, nous raconta toute l'aventure que je viens de vous dire : comment elle avait été blessée dans un bois, et comment, pour se guérir, elle avait dû laisser couper sa belle chevelure.

» Et comment ensuite, s'étant endormie sur la rive d'un ruisseau, survint une belle chasseresse, qui, trompée par sa fausse apparence, s'éprit d'elle. Elle dit comment celle-ci l'attira loin de ses compagnons ; elle ne nous cacha rien des tourments de cette damoiselle, et son récit nous remplit l'âme de pitié. Elle nous apprit enfin comment elle en reçut l'hospitalité, et tout ce qui s'était passé jusqu'à son retour au château.

» J'avais beaucoup entendu parler de Fleur d'Épine, et je l'avais déjà vue à Saragosse et en France. Ses beaux yeux et son doux visage avaient grandement excité mes désirs. Mais je n'avais pas cru devoir laisser grandir cette passion naissante, estimant qu'aimer sans espoir est un songe, une folie. Or, mon ancienne flamme, revenant en moi avec violence, se ralluma soudain.

» Amour ourdit lui-même les nœuds dans lesquels je plaçai mon espoir ; aurait-il pu en être autrement ? Dès qu'il m'eut ressaisi, il m'enseigna la manière dont j'obtiendrais de ma dame ce que je désirais. La fraude était facile à imaginer ; cette ressemblance avec ma sœur, qui en avait trompé tant d'autres, tromperait encore, sans aucun doute, cette jeune donzelle.

» Le ferais-je ou ne le ferais-je pas ? Enfin il me sembla qu'il est toujours bon de chercher à obtenir ce que l'on désire. Je ne fis part de mon intention à qui que ce fût, et ne voulus prendre le conseil de personne. J'allai, la nuit, à l'endroit où ma sœur avait déposé ses armes ; je les pris et, sur son propre cheval, je partis, sans attendre le lever de l'aurore.

» Je partis pendant la nuit, Amour me guidant, pour retrouver la belle Fleur d'Épine, et j'arrivai à sa demeure avant que la lumière du soleil se fût cachée dans l'océan. Ce fut à qui s'en irait, en courant, porter le premier à la reine l'heureuse nouvelle, dans l'espoir de s'attirer ses bonnes grâces et d'en recevoir quelque don généreux.

» Tous m'avaient pris, comme tu l'as fait toi-même, pour Bradamante ; d'autant plus que j'avais les mêmes vêtements et le même cheval que celle-ci, lorsqu'elle était partie, le jour d'avant. Fleur d'Épine vient au bout d'un moment et m'accueille avec une telle fête, de telles caresses, avec un visage si content et si joyeux, qu'une plus grande joie ne se pourrait voir au monde.

» Elle me jette ses beaux bras autour du cou, m'étreint doucement sur son cœur, et me baise sur la bouche. Tu peux juger si dans ce moment Amour, qui dirigeait sur moi sa flèche, me frappa en plein cœur ! Elle me prend par la main, et me mène en toute hâte dans sa chambre. Elle veut me débarrasser elle-même de mes armes, depuis le casque jusqu'aux éperons, et ne permet pas que d'autres s'occupent de ce soin.

» Puis, s'étant fait apporter une de ses robes les plus riches et les plus ornées, elle me la passe de sa propre main, et comme si j'eusse été une femme, elle m'habille et réunit mes cheveux dans un filet d'or. Moi, je baissais modestement les yeux ; rien dans mes gestes n'aurait pu faire soupçonner que je n'étais pas une femme. J'adoucis si bien ma voix, qui aurait pu me trahir peut-être, que personne ne s'aperçut de la vérité.

» Nous nous rendîmes ensuite dans une salle où se trouvaient un grand nombre de dames et de chevaliers, par lesquels nous fûmes reçus avec les honneurs qu'on accorde d'habitude aux reines et aux grandes dames. Là je ris plus d'une fois en moi-même des regards

lascifs que me lançaient les chevaliers, qui ne savaient pas ce qui se cachait de valide et de gaillard sous mes vêtements de femme.

» La nuit était fort avancée lorsqu'on se leva de table, laquelle avait été chargée des mets les plus recherchés, selon la saison. Sans attendre que je lui demande la chose pour laquelle j'étais venu, la dame m'invite d'elle-même, et par courtoisie, à partager sa couche pour cette nuit.

« Les dames et les damoiselles se retirent, ainsi que les pages et les camériers. Restés seuls ensemble, nous nous déshabillons et nous nous mettons au lit à la lueur des torches qui éclairaient comme si c'eût été jour. Alors, je commençai : « Ne vous étonnez pas, madame, si je reviens ci si vite près de vous. Vous vous imaginiez sans doute me revoir Dieu sait quand.

» Je vous dirai d'abord la cause de mon départ, puis je vous expliquerai celle de mon retour. Si j'avais pu, madame, en restant près de vous, contenter votre ardeur, j'aurais voulu vivre et mourir à votre service, sans vous quitter un seul instant. Mais comprenant combien ma vue vous était cruelle, je m'éloignai, ne pouvant faire mieux.

» La fortune me conduisit au milieu d'un bois inextricable, où j'entendis soudain retentir des cris ; on eût dit une femme qui aurait appelé à son secours. J'y cours, et sur un lac aux eaux de cristal, je vois un faune qui avait pris avec ses hameçons une damoiselle qu'il tenait toute nue au milieu de l'eau. Le cruel se préparait à la dévorer vivante.

» Je me précipitai vers lui, et l'épée à la main — je ne pouvais lui venir en aide d'une autre façon — j'arrachai la vie au féroce pêcheur. Aussitôt la damoiselle saute dans l'eau : « Tu u ne m'auras pas — dit-elle — secourue en vain. Tu en seras bien récompensé, et richement, pour tout ce que tu voudras demander ; car je suis une nymphe, et j'habite au sein de ces eaux limpides.

» Je puis accomplir des choses merveilleuses et forcer les éléments et la nature à m'obéir. Demande-moi tout ce qui sera en mon pouvoir, et laisse-moi le soin de te satisfaire. À mon commandement, la lune descend du ciel, le feu se congèle et l'air se

solidifie. Plus d'une fois, avec de simples paroles, j'ai fait trembler la terre, et j'ai arrêté le soleil. »

» Pour répondre à cette offre, je ne lui demandai ni des trésors, ni la puissance, ni de riches domaines. Je ne lui demandai pas de me donner plus de vaillance et plus de vigueur, ni de me faire vaincre dans toutes les rencontres que j'aurais. Je lui demandai seulement de me donner un moyen quelconque de satisfaire votre désir. Sans plus préciser ma demande, je m'en remis complètement à son expérience.

» Je lui eus à peine exposé mon désir, que je la vis plonger de nouveau. Elle ne me fit pas d'autre réponse que de me lancer quelques gouttes de l'eau enchantée. À peine cette eau m'a-t-elle touchée au visage, que, je ne sais comment, je me sens toute changée. Je le vois, je le sens, et à peine cela me paraît vrai. Je me sens, de femelle, devenu mâle.

» Et si ce n'était que vous pouvez vous-même vous en assurer sur-le-champ, vous ne le croiriez pas. Comme je l'étais dans l'autre sexe, je suis encore tout prêt à vous obéir. Commandez ; toutes mes forces sont désormais, et seront toujours dressées et promptes pour votre service. » Ainsi je lui dis, et je fis en sorte qu'elle pût s'assurer avec la main de l'exacte vérité.

» Il arrive souvent que celui qui avait perdu tout espoir de posséder l'objet sur lequel toutes ses pensées étaient concentrées, et qui, dans son désespoir d'en être privé, s'affligeait et se consumait de colère et de rage, vient par la suite à posséder cet objet. Alors sa longue crainte d'avoir semé sur le sable, sa désespérance, lui oppressent tellement le cœur et le disposent tellement au doute, qu'il n'en croit-pas son propre témoignage, et reste tout interdit.

» Ainsi la dame, bien qu'elle voie, bien qu'elle touche ce qu'elle avait tant désiré, n'ose croire à ses yeux, à sa main, à elle-même, et doute d'être encore endormie. Il faut lui montrer, par de bonnes preuves, qu'elle sent bien réellement ce qu'elle croit ne sentir qu'en songe. « Fasse Dieu — dit-elle — si tout cela n'est qu'un rêve, que je dorme toujours, et que je ne me réveille plus jamais ! »

« Ce ne furent pas les rumeurs du tambour, ni les sons de la trompette qui préparèrent l'amoureux assaut ; mais des baisers, à

l'instar de ceux des colombes, donnaient le signal tantôt de la lutte, tantôt du repos. Nous nous servîmes d'armes tout autres que les flèches et les frondes. Quant à moi, je montai sans échelle à l'assaut de la forteresse, et j'y plantai à plusieurs reprises mon étendard, après avoir renversé l'ennemie sous moi.

» Si ce même lit avait retenti, la nuit précédente de soupirs et de plaintes, il put, la nuit suivante, entendre les éclats de rire, les doux jeux, la fête éclatante, les cris de volupté. L'acanthé flexible n'enlace pas les colonnes et les chapiteaux de nœuds plus nombreux, que ceux formés par nos cous, nos flancs, nos bras, nos jambes, nos poitrines.

» La chose fut tenue assez secrète entre nous pour que nos plaisirs durassent plusieurs mois. Mais quelqu'un s'en étant aperçu par la suite, en instruisit, pour mon malheur, le roi Marsile. Vous qui m'avez délivré des mains de ses satellites, sur la place où le bûcher était déjà allumé, vous pouvez comprendre désormais le reste. Dieu sait que j'en éprouve une douleur cruelle. »

C'est ainsi que Richardet entretenait Roger et rendait ainsi à tous deux leur voyage nocturne moins pénible. Ils arrivèrent cependant vers un coteau entouré de précipices et de roches escarpées. Un chemin montueux, étroit et plein de pierres permettait d'arriver péniblement au sommet où s'élevait le château d'Aigremont, confié à la garde d'Aldigier de Clermont.

Ce dernier était le fils bâtard du comte de Beuves, et le frère de Maugis et de Vivian. Ceux qui l'ont donné comme fils légitime de Gérard ont avancé une chose téméraire et fausse. Qu'il fût l'un ou l'autre, la vérité est qu'il était vaillant, prudent, libéral, courtois, humain, et qu'il faisait bonne garde, de nuit et de jour, autour des murailles du château appartenant à ses frères.

Le chevalier accueillit courtoisement, comme il le devait, son cousin Richardet qu'il aimait comme un frère. Roger fut aussi le bienvenu par égard pour lui. Cependant Aldigier ne vint pas à leur rencontre avec l'air joyeux qui lui était habituel. Son visage, au contraire, était triste, car il avait reçu le jour même une nouvelle qui l'avait fort affligé.

Au lieu de salut, il aborda ainsi Richardet : « Frère, nous avons

une nouvelle qui n'est pas bonne. J'ai su aujourd'hui, par un messenger très sûr, que l'infâme Bertolas de Bayonne s'est entendu avec la cruelle Lanfuse, et lui a donné de riches présents, pour qu'elle lui livrât tes bons cousins Maugis et Vivian.

» Depuis le jour où Ferragus les a faits prisonniers, elle les a toujours tenus en un lieu secret et sombre. Enfin elle vient de conclure ce traité déloyal et cruel avec celui dont je te parle. Elle doit les livrer demain au Mayençais, sur les confins de ses domaines et de ceux de Bayonne. Bertolas viendra en personne lui payer le prix du plus illustre sang qui soit en France.

» J'en ai immédiatement avisé notre Renaud par un courrier que j'ai fait partir à francs étriers, mais je ne crois pas qu'il puisse arriver à temps, car il a trop de chemin à faire. Je n'ai pas avec moi assez de gens pour tenter une sortie. Mon envie est grande de les secourir, mais je ne puis rien. Cependant une fois que le traître les aura en son pouvoir, il les fera mourir. De sorte que je ne sais que faire et que dire. »

La fâcheuse nouvelle déplut fort à Richardet, et, par cela même, contraria vivement Roger. Les voyant tous deux se taire et ne prendre aucun parti, il leur dit avec feu : « Soyez tranquilles ; je prends sur moi toute cette entreprise. Mon bras ira, a travers mille épées, rendre la liberté à vos frères.

» Je ne veux le concours ni l'aide de personne. Je crois que je suffirai seul à terminer cette affaire. Je vous demande seulement quelqu'un qui me conduise à l'endroit où doit se faire l'échange. Je vous ferai entendre jusqu'ici les cris de ceux qui seront présents à ce honteux marché. » Ainsi il dit, et ce n'était pas chose nouvelle pour un des deux frères, qui avait eu des preuves de sa valeur.

L'autre l'écoutait, mais comme on écoute quelqu'un qui parle beaucoup sans savoir de quoi il parle. Mais Richardet, le prenant à part, lui raconta comment il avait été sauvé du bûcher par lui, et lui certifia qu'il ferait, en temps et lieu, beaucoup plus que ce dont il se vantait. Aldigier lui prêta alors une plus grande attention, et lui prodigua les marques du plus grand respect et de la plus grande estime.

Puis, à sa table, où régnait l'abondance la plus copieuse, il lui donna la place d'honneur, comme il eût fait à son suzerain. Là, il fut convenu que, sans chercher l'aide de personne, on délivrerait les deux frères. Enfin le sommeil vint fermer les yeux aux maîtres et aux valets. Roger seul ne dormit pas ; une pensée importune lui pesait sur le cœur et le tenait éveillé.

La nouvelle du siège qu'avait à soutenir Agramant, nouvelle qu'il avait apprise le jour même, lui tenait au cœur. Il voyait bien que le moindre retard apporté à voler à son secours était pour lui un déshonneur. De quelle infamie, de quelle honte ne se couvrira-t-il pas, s'il s'en va avec les ennemis de son maître ? Ne lui reprochera-t-on pas comme une lâcheté, comme un grand crime, de s'être fait baptiser en un pareil moment ?

En tout autre temps, on aurait pu facilement croire que la vraie religion l'a seule touché. Mais maintenant qu'Agramant assiégé a plus que jamais besoin de son aide, chacun croira plutôt qu'il a cédé à la crainte, à une coupable lâcheté, qu'à l'entraînement d'une croyance meilleure. Voilà ce qui agite et tourmente le cœur de Roger.

D'un autre côté il souffrait à l'idée de s'éloigner sans la permission de sa reine. Ces deux pensées contraires le plongeaient tour à tour dans le doute et l'incertitude. Il avait d'abord espéré revoir Bradamante au château de Fleur d'Épine, où ils devaient aller ensemble, comme je l'ai dit plus haut, pour secourir Richardet.

Puis il se souvint qu'elle lui avait promis de se retrouver avec lui à Vallombreuse. Il se dit que si elle y était allée, elle avait dû s'étonner de ne l'y point trouver. S'il pouvait au moins lui envoyer une lettre ou un messager, afin qu'elle ne se tourmentât point de ce que non seulement il lui avait désobéi, mais de ce qu'il était parti sans lui en faire part !

Après avoir combiné divers projets, il pense que le mieux est de lui écrire tout ce qui lui était arrivé, et bien qu'il ne sache pas comment il pourra lui faire parvenir sa lettre, il ne veut pas tarder davantage. Peut-être trouvera-t-il sur son chemin quelque message fidèle. Sans plus de retard, il saute hors du lit, et se fait apporter du papier, de l'encre, des plumes et de la lumière.

Les camériers discrets et prévenants donnent à Roger ce qu'il demande, et il commence sa lettre. Les premières lignes sont consacrées aux salutations d'usage. Puis il raconte les avis qu'il a reçus au sujet de son roi qui réclame son aide. Il ajoute que s'il tarde à lui porter secours, Agramant périra ou tombera aux mains de ses ennemis.

Il poursuit en disant qu'en cette circonstance et en présence d'un appel si pressant, elle verra elle-même quel blâme énorme il encourrait, s'il refusait l'aide qu'on lui demande ; que devant être son mari, il devait se garder de toute tache, car il ne fallait pas qu'elle, si pure en tout, fût souillée par la moindre faute.

Si jamais il s'est efforcé d'acquérir, par ses œuvres, un nom illustre, et si, après l'avoir gagné, il en est fier, il doit chercher à le conserver intact. C'est ce qu'il fait en ce moment. Il est avare de la pureté de ce nom, puisqu'il doit le partager avec elle. Elle sera sa femme, et leurs deux corps ne devront avoir qu'une âme.

Aussi, ce qu'il lui avait déjà dit de vive voix, il le lui redisait encore par cette lettre : lorsque, l'heure sera venue où il sera dégagé de sa foi envers son roi, s'il n'est pas mort auparavant, il se fera chrétien de fait comme il l'est déjà d'intention. Puis il ira la demander pour femme à son père, à Renaud et à ses autres parents.

« Je désire — ajoutait-il — qu'il vous agrée que j'aie à faire lever le siège autour de mon seigneur, afin que la foule ignorante se taise et n'ait pas le droit de dire :

Pendant qu'Agramant fut puissant, Roger ne l'abandonna ni jour ni nuit ; maintenant que la fortune se déclare en faveur de Charles, il porte sa bannière vers le vainqueur.

» Quinze ou vingt jours, je pense, me suffiront pour dégager le camp des Sarrasins des ennemis qui l'assiègent. Pendant ce temps, je chercherai des raisons convenables pour me retirer. Je vous demande de m'accorder ce délai au nom de mon honneur. Puis le reste de ma vie sera tout à vous. »

Roger se répand en semblables propos que je ne saurais vous dire jusqu'au bout. Il en ajoute beaucoup d'autres, et ne termine sa lettre que lorsqu'il voit la feuille toute remplie. Puis il plie la lettre, la

scelle et la met sur sa poitrine, dans l'espoir que le jour suivant il trouvera quelqu'un qui puisse la porter secrètement à sa dame.

La lettre close, il se jette de nouveau sur son lit où il peut enfin fermer les yeux et trouver quelque repos. Le sommeil vient en effet secouer sur son corps fatigué ses rameaux trempés dans l'eau du Léthé. Il repose jusqu'à ce que les nuages roses et blancs viennent parsemer de fleurs les contrées joyeuses du lumineux orient, et que le jour s'élançe de sa demeure dorée.

Dès que les oiseaux, dans les vertes branches, eurent commencé à saluer le jour naissant, Aldigier qui voulait servir de guide à Roger et à son compagnon, et les conduire à l'endroit où ils devraient empêcher ses deux frères d'être livrés aux mains de Bertolas, fut le premier sur pieds. Les deux autres chevaliers, à son appel, sautèrent également hors du lit.

Après qu'ils se furent habillés et bien armés, Roger se mit en route avec les deux cousins ; il les avait longtemps priés, mais en vain, de le laisser se charger tout seul de l'entreprise. Mais il leur eût semblé manquer aux lois de la courtoisie que de le laisser aller seul au secours de leurs frères. Ils se montrèrent en cela fermes comme des rocs, et ne consentirent pas à le laisser partir seul.

Ils arrivèrent à l'endroit où Maugis devait être échangé contre des présents. C'était une vaste plaine tout exposée aux rayons du soleil. On n'y voyait ni myrtes, ni cyprès, ni frênes, ni hêtres. Quelques humbles plantes poussaient sur le gravier nu, où jamais houe ni charrue n'avait passé.

Les trois vaillants guerriers s'arrêtèrent dans un sentier qui traversait cette plaine. Là ils aperçurent un chevalier dont l'armure était damasquinée d'or et qui, pour insignes, portait, sur un champ de sinople, le bel oiseau qui vit plus d'un siècle. En voilà assez, seigneur ; je me vois arrivé à la fin de ce chant, et je demande à me reposer.

Chant XXVI

ARGUMENT. — Le chevalier rencontré sur le lieu où Maugis et Vivian doivent être livrés est Marphise. Les Mayençais, auxquels s'était adjointe une nombreuse troupe de Maures, sont défaits, et les deux prisonniers sont délivrés. Maugis donne la signification des figures sculptées sur la fontaine de Merlin. Survient Hippalque sans Frontin. Roger va avec elle pour le ravoir. Combat entre Mandricard et Marphise, interrompu par Rodomont qui décide Marphise à se rendre au camp d'Agramant. Roger vient à la fontaine, où, par suite de divers incidents, s'élève une querelle entre les guerriers païens. Maugis y met fin en éloignant Doralice par ses enchantements. Les quatre guerriers se dirigent vers Paris.

Il y eut, dans l'antiquité, des dames courtoises qui aimèrent la vertu et non les richesses. De notre temps, elles sont rares celles qui ne mettent pas l'intérêt au-dessus de tout. Aussi, celles qui, dans leur générosité d'âme, n'imitent pas la cupidité du plus grand nombre, méritent-elles d'être heureuses de leur vivant, et éternellement glorifiées après leur mort.

C'est ainsi que Bradamante est digne d'une louange immortelle, elle qui n'aima ni les richesses, ni la puissance, mais la vertu, mais l'âme chevaleresque, mais la haute noblesse de Roger. Elle mérita bien d'avoir pour amant un si valeureux chevalier ; elle mérita surtout qu'il accomplît pour elle des choses dont les siècles à venir devaient s'émerveiller.

Roger, comme il vous a été dit plus haut, s'était mis en route avec les deux chevaliers de la maison de Clermont, — je veux dire avec

Aldigier et Richardet — pour aller au secours des deux frères prisonniers. Je vous ai dit aussi qu'ils avaient vu venir à eux un chevalier portant sur ses armes l'oiseau qui se renouvelle de ses propres cendres, et qui est unique au monde.

Le chevalier les ayant aperçus qui se tenaient prêts à combattre, il lui prit envie d'éprouver si leur valeur était égale à leur air martial. « Est-il un de vous — dit-il — qui veuille essayer lequel, de lui ou de moi, est le plus vaillant, soit à la lance, soit à l'épée, jusqu'à ce qu'un de nous deux reste en selle après avoir renversé l'autre ? »

« Je lutterais volontiers avec toi — dit Aldigier — soit que tu voulusses croiser l'épée, soit que tu préférasses rompre une lance ; mais une autre entreprise, dont tu pourras être témoin si tu restes ici, m'empêche d'accepter ta proposition ; loin de pouvoir jouter ensemble, j'ai à peine le temps de te dire ces quelques mots, car nous attendons, au passage, six cents hommes, ou même davantage, contre lesquels nous devons aujourd'hui lutter.

» Pour leur arracher deux des nôtres qu'ils doivent amener ici prisonniers, la pitié et l'affection nous ont conduits en cet endroit. » Il poursuivit en racontant les motifs qui les avaient fait venir armés de pied en cap. « L'excuse que tu m'opposes est si juste — dit le guerrier — que je ne puis y contredire ; et je vous tiens certainement pour trois chevaliers qui avez peu d'égaux.

« Je désirais échanger avec vous un coup de lance ou deux, pour voir quelle était votre valeur. Mais dès que vous vous proposez de m'en donner la preuve contre d'autres adversaires, cela me suffit, et je ne tiens plus à jouter avec vous. Mais je vous prie de me permettre de joindre aux vôtres mon casque et mon écu. J'espère vous prouver, si je vais avec vous, que je ne suis point indigne d'une telle compagnie. »

Je crois m'apercevoir que quelques-uns de mes lecteurs désirent savoir le nom de ce chevalier qui, arrivé près de Roger et de ses amis, s'offrait à eux comme compagnon d'armes dans cette périlleuse entreprise. C'était Marphise, la même qui donna au malheureux Zerbin l'ordre d'accompagner partout Gabrine, la vieille ribaude si ardente à toute espèce de mal.

Les deux chevaliers de Clermont et le brave Roger l'acceptèrent volontiers parmi eux, car ils la prenaient pour un chevalier et non pour une damoiselle, et surtout pour la damoiselle qu'elle était. Peu après, Aldigier aperçut et fit voir à ses compagnons une bannière agitée par le vent, et autour de laquelle force gens étaient groupés.

Quand ces gens furent plus près, et qu'on put mieux distinguer leur costume mauresque, les chevaliers les reconnurent pour des Sarrasins, et virent au milieu d'eux, liés et conduits sur deux petits roussins, les prisonniers qui devaient être échangés contre de l'or. Marphise dit aux autres : « Puisque les voilà, qu'attendons-nous pour commencer la fête ? »

Roger répondit : « Tous les invités ne sont pas encore arrivés ; il en manque une grande partie. C'est un grand bal qui s'apprête, et pour qu'il soit tout à fait solennel, usons de toute notre adresse. Mais les retardataires ne peuvent être loin. »

À peine ces mots étaient-ils achevés, qu'ils voient les traîtres de Mayence venir de leur côté, comme s'ils étaient prêts à commencer la danse.

Les Mayençais s'avançaient d'un côté, conduisant des mulets chargés d'or, de riches vêtements et d'autres objets précieux. De l'autre côté, au milieu des lances, des épées et des arbalètes, venaient les deux frères, tristes de se voir attendus au passage et d'entendre leur impitoyable ennemi Bertolas traiter de leur livraison avec le capitaine maure.

À la vue du Mayençais, le fils de Beuves, non plus que le fils d'Aymon, ne purent se contenir plus longtemps. Tous deux mettent leur lance en arrêt ; tous deux frappent le traître. L'un lui transperce le ventre et la cuisse, l'autre les deux joues. Sous ces coups, Bertolas tombe. Ainsi puissent périr tous les méchants !

À ce signal, et sans attendre les trompettes, Marphise et Roger s'élancent. La lance de la première, mise en arrêt, ne se relève pas avant d'avoir jeté à terre, l'un après l'autre, trois ennemis. Roger juge digne de son premier coup de lance le païen qui commande aux autres, et l'occit en un tour de main. Du même coup, il en envoie deux autres avec lui aux sombres royaumes.

Cette brusque attaque produisit parmi les deux troupes assaillies une erreur qui causa leur perte. D'un côté, les Mayençais se croient trahis par les Sarrasins ; de l'autre, les Maures traitent les Mayençais d'assassins. S'attaquant à coups de flèches, de lances et d'épées, ils se massacrent entre eux.

Roger se rue tantôt sur une troupe, tantôt sur l'autre ; il terrasse dix, vingt adversaires. La damoiselle en jette çà et là un même nombre par terre, blessés ou morts. Tous ceux que touchent les épées tranchantes tombent de selle. Les casques et les cuirasses n'arrêtent pas plus le fer que, dans un bois, les branches desséchées n'arrêtent le feu.

Si vous vous rappelez avoir jamais vu, ou si l'on vous a raconté ce qui se passe parmi les abeilles, alors que, la discorde s'étant mise dans l'essaim, elles se battent dans les airs et servent de proie à l'avide hirondelle qui se précipite sur elles, vous vous imaginerez facilement ce que devaient être Roger et Marphise parmi ces gens.

Richardet et son cousin ne partageaient pas leurs coups entre les deux troupes ; laissant de côté les Sarrasins, ils ne prenaient garde qu'à ceux de Mayence. Le frère du paladin Renaud joignait une grande force à un grand courage, et la haine qu'il portait aux Mayençais redoublait, en cette circonstance, sa vigueur et son énergie.

Une même haine fait du bâtard de Beuves un lion féroce. De son épée, à laquelle il ne laisse pas une minute de repos, il fend les casques ou les brise comme un œuf. Mais qui donc n'aurait pas senti doubler son audace, qui donc n'aurait pas montré le courage d'Hector, ayant pour compagnons Roger et Marphise, l'élite et la fleur des guerriers ?

Marphise, tout en combattant, jetait souvent les yeux sur ses compagnons ; en voyant les preuves de leur force, elle s'étonnait et s'en réjouissait. Mais ce qui la stupéfiait le plus, et lui paraissait sans égal au monde, c'était la vaillance de Roger. Parfois elle croyait que c'était Mars lui-même descendu du cinquième ciel en cet endroit.

Elle admirait les coups horribles qu'il portait ; elle s'étonnait de ce qu'ils ne tombaient jamais en vain. Il lui semblait que, contre

Balisarde, le fer était du carton et non un dur métal. L'épée terrible partageait les cuirasses épaisses, fendait les cavaliers jusqu'à la croupe du cheval, et les jetait de chaque côté sur l'herbe en deux parties égales.

Souvent le même coup d'estoc tuait le cheval avec le maître. Les têtes volaient loin des épaules, et les bustes étaient séparés net des hanches. Parfois, d'un seul coup, cinq combattants, et même plus, étaient fendus en deux ; j'en dirais davantage, si je ne craignais d'être accusé de mensonge ; mais c'est inutile.

Le bon Turpin, qui sait qu'il dit la vérité, laisse croire à chacun ce qui lui plaît, et raconte, au sujet de Roger, des choses si merveilleuses, qu'en les entendant, vous le traiteriez de menteur. De même, chaque guerrier paraît de glace près de Marphise, plus ardente que le feu. Elle n'attire pas moins les regards de Roger, que la haute valeur de celui-ci n'excite sa propre admiration.

Et si elle l'avait comparé à Mars, il l'aurait, de son côté, comparée à Bellone s'il avait su qu'elle était femme. Mais tout, dans l'aspect de sa personne, semblait indiquer le contraire. Une sorte d'émulation s'élève entre eux, au grand détriment de leurs malheureux ennemis, dont la chair, le sang, les nerfs, les os, servent à montrer lequel des deux déploie le plus de force.

L'audace et le courage des quatre champions suffisent à mettre les deux troupes en déroute. Les fuyards ne conservaient que leurs armes de dessous. Heureux ceux dont le cheval était bon coureur, car ce n'était point là le cas d'aller, à l'amble ou au trot. Ceux qui n'avaient point de destrier purent s'apercevoir combien le métier des armes est triste à pied.

Le camp, et tout ce qu'il renfermait, demeura au pouvoir des vainqueurs, pas un des gens de pied et des muletiers n'étant restés. Les Mayençais fuyaient d'un côté, les Maures de l'autre, les uns abandonnant leurs prisonniers, les autres leurs trésors. Les quatre chevaliers, la joie sur le visage et dans le cœur, s'empressèrent de délivrer Mâugis et Vivian de leurs liens. Les écuyers ne furent pas moins empressés à décharger les mulets.

Outre une bonne quantité d'argenterie, consistant en vases de

formes diverses, outre des vêtements de femme richement ornés, des tapisseries d'or et de soie, ouvrées en Flandre et dignes d'appartements royaux, ils trouvèrent une foule d'autres objets précieux, ainsi que des flacons de vin, du pain et des vivres.

Lorsqu'ils ôtèrent leurs casques, ils virent qu'ils avaient été aidés dans leur entreprise par une damoiselle, ainsi qu'ils purent en juger à ses cheveux dorés retombant en boucles, et à sa belle et délicate figure. Ils lui prodiguèrent les marques de respect et la prièrent de ne pas leur cacher le nom qu'elle portait si glorieusement ; et elle, toujours courtoise envers ses amis, ne refusa pas de se faire connaître.

Ils ne peuvent se rassasier de la regarder, se rappelant ce qu'ils lui avaient vu faire pendant la bataille. Pour elle, elle ne voit que Roger, elle ne parle qu'à lui ; elle fait peu de cas des autres. Cependant les serviteurs viennent l'inviter, elle et ses compagnons, à prendre part au repas qu'ils ont préparé près d'une fontaine abritée par un coteau des rayons brûlants du soleil.

C'était une des quatre fontaines que Merlin avait élevées en France. Elle était entourée d'un beau marbre fin, brillant et poli, et plus blanc que le lait. Merlin y avait sculpté des figures avec un art vraiment divin. On aurait dit qu'elles respiraient, et, si la voix ne leur avait fait défaut, qu'elles étaient vivantes.

On y voyait une bête qui paraissait sortir d'une forêt. Son aspect était féroce et haineux. Elle avait les oreilles d'un âne, la tête et les dents d'un loup qu'une grande faim aurait desséché, les pattes d'un lion ; tout le reste du corps était d'un renard. Elle semblait parcourir la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Europe et l'Asie, toute la terre enfin.

Partout elle avait porté la dévastation et la mort chez les nations, s'attaquant aussi bien à la plèbe qu'aux gens de condition élevée. Cependant elle nuisait de préférence aux rois, aux grands seigneurs, aux princes, aux puissants barons. C'était à la cour de Rome qu'elle avait causé le plus de ravages ; elle avait tué des cardinaux et des papes, souillé le siège de Pierre et porté le scandale au sein de la foi.

Il semblait que, devant cette bête horrible, toute muraille, tout

rempart touché par elle s'écroulât. Point de cité, de château ou de forteresse qui pût s'en défendre. On la voyait pourtant prétendre aux honneurs divins, adorée qu'elle était par la multitude imbécile, et se vanter d'avoir en sa puissance les clefs du ciel et du ténébreux abîme.

Derrière elle, on voyait s'avancer un chevalier, la tête couronnée du laurier impérial, et accompagné de trois jeunes hommes portant les lis d'or brodés sur leurs vêtements royaux. Recouvert des mêmes insignes, on voyait un lion marcher avec eux contre le monstre. Ils avaient leur nom écrit, qui au-dessus de la tête, qui sur le bord de leur vêtement.

Au-dessus de l'un d'eux, dont l'épée était plongée jusqu'à la garde dans le ventre de la bête féroce, était écrit : François 1er, de France. À côté de lui, sur le même rang, était Maximilien d'Autriche. L'empereur Charles-Quint avait transpercé de sa lance la gorge du monstre ; l'autre, dont la flèche se voyait fichée dans sa poitrine, était désigné sous le nom d'Henri VIII d'Angleterre.

Le lion, dont les dents étaient enfoncées dans les oreilles du monstre, portait, écrit sur le dos, le chiffre X. Il avait déjà tellement harassé et secoué la bête, que les autres assaillants avaient eu le temps d'arriver. À cette vue, le monde semblait avoir rejeté toute crainte, et, pour racheter leurs vieilles erreurs, des gens de noble race accouraient, non en foule cependant, à l'endroit où la bête expirait.

Les chevaliers et Marphise regardaient, désireux de connaître ceux par qui était mise à mort cette bête qui avait jeté l'épouvante et le deuil en tant de contrées. Bien que leurs noms fussent inscrits sur le marbre, ils ne leur étaient point connus. Ils s'interrogeaient mutuellement, demandant que celui d'entre eux qui connaîtrait cette histoire voulût bien la dire aux autres.

Vivian, se tournant enfin vers Maugis qui les écoutait tous sans rien leur répondre : « À toi — dit-il — de nous raconter cette histoire que tu connais, à ce que je vois. Quels sont ces gens qui, à coups de flèches et de lances, ont mis l'animal à mort ? » Maugis répondit : « C'est une histoire dont aucun auteur n'a pu jusqu'ici avoir connaissance.

» Sachez que ceux dont les noms sont écrits sur ce marbre n'ont

pas encore existé en ce monde. Ils vivront seulement dans six cents ans d'ici, pour le grand honneur des siècles futurs. Merlin, le savant enchanteur de Bretagne, construisit cette fontaine, au temps du roi Arthur ; il y fit sculpter, par de bons artistes, les événements à venir.

» Cette bête cruelle sortit du fond de l'enfer, à l'époque où des bornes furent posées dans les champs, où l'on commença à se servir de poids et de mesures, et à passer les engagements par écrits. Mais tout d'abord elle n'envahit pas le monde entier. Elle laissa intacts un grand nombre de contrées. De notre temps, elle porte le trouble en beaucoup de pays, s'attaquant au populaire et à la tourbe vile.

» Depuis son apparition, jusqu'au siècle présent, elle a toujours été en augmentant ses ravages, et elle ira les augmentant toujours. Le monstre ira croissant lui-même, pendant un long espace de temps, jusqu'à ce qu'il devienne le plus énorme, le plus horrible de ceux qui aient jamais existé. Python, que les chroniques et les documents nous donnent comme si gigantesque et si épouvantable, n'atteignit jamais la moitié de la taille de celle-ci, et fut loin de l'égaliser en perversité et en laideur.

» Elle se livrera à un cruel carnage, et il n'y aura point de contrée où elle ne porte le trouble, le ravage et l'infection. Ce que marque cette sculpture est peu de chose, en comparaison de ses abominables méfaits. Le monde sera déjà enrôlé de crier merci, quand ceux dont nous venons de lire les noms, qui brillent plus que le rubis, viendront à son secours.

» Celui d'entre eux qui se montrera le plus terrible envers la bête cruelle sera François, le roi des Français. Et il est bien naturel qu'en cette circonstance il l'emporte sur la plupart de ses rivaux, et en laisse peu prendre place à ses côtés, puisque sa splendeur royale et ses autres qualités auront depuis longtemps éclipsé les plus illustres.

Ainsi toute autre splendeur s'efface dès que le soleil paraît.

» La première année de son règne glorieux, et la couronne n'étant pas encore bien assurée sur son front, il franchira les Alpes, brisant la résistance de quiconque voudra lui disputer le passage, et justement indigné, dans son cœur généreux, que les hontes infligées à l'armée de France par des pâtres et des montagnards n'aient pas encore été

vengées.

» De là, il descendra dans la riche plaine de Lombardie, entouré de la fleur des guerriers de France. Il écrasera tellement l'armée suisse, qu'elle ne songera plus jamais à relever le front. À la grande honte de l'Église, de l'Espagne et de Florence, il s'emparera de la forteresse réputée jusque-là imprenable.

» Pour s'en rendre maître, celle de ses armes qui lui servira le plus sera l'épée illustre avec laquelle il aura d'abord arraché la vie au monstre corrupteur des nations. Devant cette épée, tout étendard fuira ou sera foulé aux pieds. Il n'y aura fossés, remparts, ni murs assez forts pour défendre les cités contre lui.

» Ce prince aura toutes les vertus que doit posséder un empereur victorieux : l'âme du grand César, la prudence du vainqueur de Trasimène et de Trebbia, et la fortune d'Alexandre, sans laquelle toute entreprise s'en irait en fumée et en nuages. Sa libéralité sera telle, que je ne vois personne qui puisse lui être comparé sur ce point. »

Ainsi disait Maugis, et son récit inspira aux chevaliers le désir de connaître le nom des autres personnages qui devaient tuer la bête infernale. Parmi les premiers, on lisait le nom d'un Bernard, dont Merlin faisait un grand éloge. Par lui — disait Maugis — Bibiena deviendra aussi célèbre que Sienne et que Florence sa voisine.

Personne ne passait avant Sigismond, Jean et Ludovic ; le premier était un Gonzague ; le second, un Salviati ; le troisième, un Aragon. Tous trois se montraient ennemis acharnés du monstre. Il y avait également François de Gonzague, dont le fils Frédéric suivait les traces. Près de lui étaient son beau-frère et son gendre, les seigneurs de Ferrare et d'Urbino.

Fils de l'un d'eux, Guidobalde ne veut pas rester en arrière de son père ni des autres. Accompagné d'Ottobon, de Fiesque et de Sinibald, il donne la chasse à la bête, et tous marchent de front et d'un pas pressé. Louis de Gazoles a plongé dans le cou du monstre le fer encore fumant d'une flèche lancée par l'arc que lui donna Phébus, bien qu'il porte aussi au côté l'épée que Mars lui ceignit lui-même.

Deux Hercule, deux Hippolyte d'Este, un autre Hercule, un autre

Hippolyte de Gonzague, un autre Hippolyte de Médicis, suivent les traces du monstre harassé de leur longue poursuite. Julien ne se laisse point dépasser par son fils, ni Ferrante par son frère ; Andréa Doria est prompt à courir sur leurs pas, et Francesco Sforza ne permet à personne de prendre les devants.

Deux d'entre ces personnages, issus du généreux et illustre sang d'Avalos, ont pour insignes un rocher qui, de la tête aux pieds, paraît écraser l'impie Typhée, à la queue de serpent. Aucun ne court avec plus d'empressement que ces deux guerriers à la rencontre de l'horrible monstre. Au bas de l'un est écrit le nom de François de Pescaire, l'invincible ; au bas de l'autre on lit : Alphonse du Guast.

Mais comment ai-je oublié Consalve Ferrante, l'honneur de l'Espagne, tenu en si grande estime, et dont Maugis fit un tel éloge que peu d'entre ces héros auraient pu lui être comparés ? On voyait Guillaume de Montferrat, parmi ceux qui mettaient la bête à mort. Cependant ils étaient peu nombreux, en comparaison de tous ceux qu'elle avait tués ou blessés.

C'est ainsi qu'en honnêtes passe-temps et en joyeuses causeries, après le repas, ils passaient les heures brûlantes du jour, couchés sur de fins tapis, sous les arbres dont la rive était ornée. Maugis et Vivian, afin de protéger le repos de leurs compagnons, veillaient-tout autour sous les armes. Soudain ils virent une dame, seule, accourir vers eux en toute hâte.

C'était cette Hippalque à qui Frontin, le bon destrier, avait été ravi par Rodomont. Elle avait, pendant tout le jour précédent, suivi le ravisseur, tantôt le suppliant, tantôt l'accablant d'injures. Mais, n'obtenant aucun résultat, elle avait rebroussé chemin pour aller retrouver Roger dans Aigremont. En route, elle avait appris, je ne sais comment, qu'elle le trouverait en cet endroit avec Richardet.

Et-comme elle connaissait bien le lieu, y étant allée d'autres fois, elle s'en vint droit à la fontaine. C'est ainsi qu'elle le rejoignit, comme je viens de vous le dire. Mais, en bonne et rusée messagère, qui sait encore mieux s'acquitter de sa mission qu'on ne lui a dit de le faire, elle fit semblant de ne pas connaître Roger, en le voyant avec le frère de Bradamante.

Elle se dirigea vers Richardet, comme si c'était pour lui qu'elle fût venue, et celui-ci, dès qu'il l'eut reconnue, vint à sa rencontre, et lui demanda où elle allait. Elle, les yeux encore rouges des pleurs qu'elle avait longuement versés, dit en soupirant, mais assez haut pour que ses paroles parvinssent à Roger :

« J'emmenais — dit-elle — par la bride, comme me l'avait ordonné ta sœur, un cheval beau et bon à merveille. Ta sœur l'aime beaucoup, et il s'appelle Frontin. Je l'avais conduit déjà plus de trente milles du côté de Marseille, où elle-même devait se rendre au bout de quelques jours, et où elle m'avait dit de l'attendre.

» Je cheminai sans crainte, ne croyant pas que quelqu'un fût assez hardi pour m'enlever ce cheval, quand je lui aurais dit qu'il était à la sœur de Renaud. Mais hier j'ai été détrompée, car un ribaud de Sarrasin me l'a pris. J'ai eu beau lui dire à qui appartenait Frontin, il n'a jamais voulu me le rendre.

» Tout hier et tout aujourd'hui, je l'ai prié, et quand j'ai vu que prières et menaces étaient vaines, je l'ai laissé, après l'avoir accablé de malédictions et d'injures, à peu de distance d'ici, défendant de son mieux le cheval et lui-même contre un guerrier qui lui donne une telle besogne, que j'espère bien ne pas tarder à être vengée. »

À ce récit, Roger est soudain sur pieds.

Il s'était contenu pour l'écouter jusqu'au bout. Se tournant vers Richardet, il lui demande, pour prix du service qu'il lui a rendu — et cela avec des prières sans fin — de le laisser aller seul avec la dame, jusqu'à ce qu'elle lui ait fait voir le Sarrasin qui lui a enlevé des mains le bon destrier.

Bien qu'il semble peu loyal à Richardet de laisser à un autre le soin de terminer une affaire qui lui incombe, il finit cependant par se rendre aux prières de Roger ; celui-ci prend aussitôt congé de ses compagnons, et s'éloigne avec Hippalque, laissant les chevaliers non pas seulement émerveillés, mais stupéfaits de sa vaillance.

Quand ils furent à une certaine distance, Hippalque lui raconta qu'elle était envoyée vers lui par celle qui portait son image gravée au plus profond du cœur. Et, sans plus feindre, elle lui dit tout ce que sa maîtresse l'avait chargée de dire, ajoutant que si elle avait d'abord

parlé d'une autre façon, c'était à cause de la présence de Richardet .

Elle dit que celui qui lui avait pris le destrier avait ajouté d'un air plein d'orgueil : « Puisque je sais que le cheval est à Roger, je le prends encore plus volontiers justement à cause de cela. S'il a envie de le ravoir, fais-lui savoir — car je ne tiens pas à le lui cacher — que je suis ce Rodomont, dont la vaillance projette son éclat sur le monde entier. »

Roger écoute, et, sur son visage, il montre de quelle indignation son cœur est embrasé. Frontin lui est cher ; de plus, il lui est envoyé par Bradamante, et voilà qu'on le lui enlève avec des paroles de mépris ! Il voit quel déshonneur l'atteindra s'il ne s'empresse de reprendre son cheval à Rodomont et d'en tirer une éclatante vengeance.

La dame conduit Roger sans s'arrêter, désireuse de le mettre face à face avec le païen. Elle arrive à un endroit où la route se divise en deux branches. L'une va vers la plaine, et l'autre sur la montagne. Toutes deux conduisent à la vallée où elle a laissé Rodomont. Le chemin qui prend par la montagne est rude, mais plus court que celui de la plaine ; celui-ci est beaucoup plus long, mais plus facile.

Le désir qui pousse Hippalque de ravoir Frontin et de venger l'offense qu'on lui a faite lui fait choisir le sentier de la montagne, qui doit abréger de beaucoup leur voyage. Pendant ce temps, le roi d'Alger chevauche par l'autre sentier, en compagnie du Tartare et des autres chevaliers dont j'ai parlé plus haut. Comme il suit la route plus facile qui traverse la plaine, il ne peut se rencontrer avec Roger.

Ils ont différé leurs querelles pour porter secours à Agramant. Cela, vous le savez déjà ; Doralice, cause de tous leurs débats, est avec eux. Écoutez maintenant la suite de l'histoire. La route qu'ils suivent conduit droit à la fontaine où Aldigier, Marphise, Richardet, Maugis et Vivian se livrent aux douceurs du repos.

Marphise, cédant aux prières de ses compagnons, avait revêtu des vêtements de femme pris parmi ceux que le traître de Mayence croyait envoyer à Lanfuse. Bien qu'elle se montrât rarement sans son haubert et sans ses autres bonnes armes, elle consentit à les retirer ce jour-là, et, sur leurs prières, elle se laissa voir à eux sous des habits

de dame.

Aussitôt que le Tartare voit Marphise, il conçoit l'espérance de la conquérir, et il lui vient à la pensée de la donner à Rodomont, en échange de Doralice ; comme si l'amour pouvait s'accommoder de pareilles façons d'agir ! comme si un amant pouvait vendre ou changer sa dame, et se consoler de sa perte en en prenant une autre !

Donc, pour le pourvoir d'une donzelle en remplacement de celle qu'il lui a enlevée, il conçoit le projet de lui donner Marphise, laquelle lui semble charmante et belle, et digne de devenir la compagne de tout chevalier. Il pense qu'elle lui deviendra tout de suite aussi chère que l'autre. C'est pourquoi, il provoque au combat tous les chevaliers qu'il voit auprès d'elle.

Maugis et Vivian, qui étaient restés armés pour veiller à la sûreté du reste de la troupe, s'élançant du lieu où ils se trouvaient, tous deux prêts au combat et croyant avoir affaire à deux agresseurs. Mais l'Africain, qui n'est pas venu pour cela, ne fait ni un signe ni un mouvement pour leur répondre ; de sorte qu'ils se trouvent en présence d'un seul adversaire.

Vivian arrive le premier ; plein d'ardeur, il met en arrêt sa lourde lance. De son côté, le roi païen, habitué aux vaillantes prouesses, s'en vient à sa rencontre avec une énergie plus grande encore. Tous deux dirigent leur lance là où ils croient que le coup sera plus dangereux. Vivian frappe en vain le casque du païen ; loin de le faire tomber, il ne le fait pas même ployer.

Le roi païen, dont la lance est plus dure, fait voler en éclats l'écu de Vivian, comme s'il eût été de verre, et l'envoie lui-même hors de selle au milieu du pré, parmi les herbes et les fleurs. Maugis survient et tente à son tour l'aventure, désireux de venger son frère. Mais il est si promptement jeté à terre à côté de lui, qu'au lieu de le venger, il doit se contenter de lui tenir compagnie.

Leur autre frère, plus prompt que leur cousin à revêtir ses armes, s'est élanqué sur son destrier. Défiant le Sarrasin, il accourt à toute bride à sa rencontre, et brûlant d'ardeur. Sa lance frappe d'un coup retentissant le casque à fine trempe du païen, à un doigt au-dessous de la visière. La lance vole au ciel, rompue en quatre tronçons. Mais

le païen n'est pas même ébranlé sous cette botte terrible.

Le païen le frappe au flanc gauche. Le coup est tellement fort, que l'écu et la cuirasse, n'y pouvant résister, s'entr'ouvrent comme une écorce. Le fer cruel transperce la blanche épaule. Aldigier, percé de part en part, ploie sous le coup, et tombe enfin parmi l'herbe et les fleurs, pâle sous ses armes rouges de sang.

Richardet accourt derrière lui plein de rage, sa lance en arrêt, et son aspect montre bien, comme toujours, qu'il est un digne paladin de France. Et il l'eût bien prouvé au païen si les chances fussent restées égales. Mais il n'arrive pas jusqu'à lui, car, sans qu'il y ait de sa faute, son cheval tombe et l'entraîne.

Aucun autre chevalier ne se montrant pour lutter avec le païen, celui-ci pense avoir gagné le prix de la bataille, c'est-à-dire la dame. Il vient à elle, près de la fontaine, et dit : « Damoiselle, vous êtes à moi, à moins que quelqu'un ne monte encore en selle pour combattre en votre faveur. Vous ne pouvez vous refuser à le reconnaître, car c'est la loi de la guerre. »

Marphise, levant la tête d'un air altier, dit : « Tu te trompes beaucoup. Je reconnais que tu dirais vrai, en prétendant que je t'appartiens selon le droit de guerre, si l'un de ceux que tu as jetés à terre eût été mon seigneur ou mon chevalier. Mais je ne suis à aucun d'eux ; je ne suis à personne autre qu'à moi. Donc, c'est à moi-même que celui qui. désire m'avoir doit m'enlever.

» Moi aussi, je sais manier l'écu et la lance, et j'ai jeté à terre plus d'un chevalier. » Et, se tournant vers les écuyers : « Donnez-moi. — dit-elle — mes armes et mon destrier. » Elle enlève ses vêtements de femme et apparaît en simple chemisette, montrant les beautés et les admirables proportions d'un corps dont chaque partie, si ce n'est le visage, semble appartenir à Mars.

À peine armée, elle ceint son épée, saute légèrement à cheval, le fait caracoler trois ou quatre fois de côté et d'autre, puis, défiant le Sarrasin, elle saisit sa forte lance et commence l'assaut. Telle, dans le camp troyen, devait être Penthésilée, combattant contre Achille le Thessalien.

À la terrible rencontre, les deux lances se brisent jusqu'à la

poignée, comme verre. Pourtant les adversaires ne plient pas d'un doigt.

Marphise, voulant voir si elle ne réussirait pas mieux contre le fier païen en le serrant de plus près, revient sur lui, l'épée à la main.

Le cruel païen, en la voyant rester en selle, blasphème le ciel et les éléments. Elle, qui pensait lui avoir rompu le bouclier, n'apostrophe pas le ciel d'une manière moins courroucée. Déjà l'un et l'autre ont le fer nu en main et martèlent de coups leurs armures enchantées. Les armures sont de part et d'autre enchantées, et jamais elles n'en eurent plus besoin qu'en ce jour.

Les hauberts et les cottes de mailles sont d'une si bonne trempe, qu'ils ne peuvent être entamés par l'épée ou la lance. De sorte que l'âpre bataille aurait pu durer tout ce jour et l'autre jour encore, si Rodomont ne s'était jeté au milieu d'eux, et n'avait réprimandé son rival sur le retard qu'il leur occasionnait. « Si cependant tu veux batailler à toute force — lui dit-il — achevons la lutte déjà commencée entre nous.

» Nous avons conclu, comme tu sais, une trêve, pour porter secours à notre armée. Nous ne devons, avant d'avoir rempli cette obligation, entreprendre aucune autre bataille ni joute. » Ensuite, se tournant avec déférence vers Marphise, il lui montre le messenger envoyé par Bradamante, et lui raconte comment il était venu réclamer leur aide.

Puis il la prie de renoncer à cette lutte, ou de la différer et de venir avec eux au secours du fils du roi Trojan. Sa renommée montera ainsi au ciel d'un vol plus rapide que par une querelle d'un moment, dont le seul résultat serait d'entraver un si noble dessein.

Marphise brûlait toujours d'éprouver, l'épée ou la lance à la main, les chevaliers de Charles. Elle n'avait été amenée de si loin en France que par le désir de constater par elle-même si leur éclatante renommée était méritée ou mensongère. Aussitôt qu'elle apprit le grand besoin dans lequel se trouvait Agramant, elle se décida à partir avec Rodomont et Mandricard.

Pendant Roger avait suivi en vain Hippalque par le sentier de la montagne. Arrivé à l'endroit où il croyait trouver Rodomont, il vit

que celui-ci était parti par un autre chemin. Pensant qu'il n'était pas loin, et qu'il avait pris le sentier qui conduisait droit à la fontaine, il se lança au grand trot derrière lui, guidé par les traces fraîches, empreintes sur le sol.

Il ordonna à Hippalque de prendre la route de Montauban qui n'était qu'à une journée de marche. Il ne voulut pas qu'elle revînt avec lui à la fontaine, afin de ne pas trop la détourner du droit chemin. Il lui recommanda de dire à Bradamante que s'il n'avait pas eu à recouvrer Frontin, il serait allé à Montauban, ou partout où elle aurait été, prendre de ses nouvelles.

Il lui donna la lettre qu'il avait écrite à Aigremont et qu'il portait sur son sein. Il lui dit encore de vive voix beaucoup d'autres choses, et la chargea de l'excuser auprès de sa dame. Hippalque, ayant bien fixé tout cela dans sa mémoire, prit congé de lui, et fit faire volte-face à son palefroi. La fidèle messagère ne s'arrêta plus qu'elle ne fût-arrivée le soir même à Montauban.

Roger suivait en toute hâte le Sarrasin, dont les traces se voyaient tout le long du chemin, mais il ne put le rejoindre que près de la fontaine où il le vit escorté de Mandricard. Les deux guerriers s'étaient promis de ne point s'attaquer pendant la route, jusqu'à ce qu'ils eussent délivré le camp de leur maître, auquel Charles s'apprêtait à imposer le joug.

Arrivé près d'eux, Roger reconnut Frontin, et par là vit sur-le-champ auquel des deux chevaliers il avait à faire. Ôtant sa lance de dessus l'épaule, il défia l'Africain d'une voix altière. Ce jour-là, Rodomont surpassa Job en patience, car, domptant son orgueil féroce, il refusa le combat que d'habitude il était le premier à chercher avec insistance.

Ce fut la première et la dernière fois que le roi d'Alger refusa le combat. Mais le désir qu'il avait de courir au secours de son roi lui semblait tellement sacré, que, même s'il avait cru tenir Roger entre ses mains aussi facilement que le léopard agile et preste tient le lièvre, il n'aurait pas consenti à s'arrêter le temps d'échanger avec lui un coup d'épée ou deux.

Ajoutez qu'il savait que c'était Roger qui le défiait au combat à

cause de Frontin, Roger si fameux qu'il n'y avait pas un autre chevalier qui pût l'égaliser en gloire ; Roger dont il avait toujours désiré éprouver, par expérience, la force sous les armes. Pourtant il ne voulut pas accepter le combat avec lui, tellement il avait à cœur de secourir son roi assiégé.

Sans cette circonstance, il aurait fait trois cent milles et plus pour courir au-devant d'une telle rencontre. Mais en ce moment, si Achille lui-même l'avait défié, il n'aurait pas agi autrement que comme vous venez de l'entendre, tant il avait réussi à assoupir la flamme de sa colère. Il raconte à Roger pourquoi il refuse le combat, et le prie de l'aider dans son entreprise.

Ce faisant, il fera ce que doit à son seigneur tout chevalier fidèle. Lorsque le siège sera levé, ils auront toujours bien le temps de vider leur querelle. Roger lui répond : « Il me sera facile de différer ce combat jusqu'à ce qu'Agramant ait échappé aux forces de Charles, pourvu que tu me rendes sur-le-champ mon cheval Frontin.

» Si lu veux que je consente à remettre à notre arrivée à la cour de prouver que lu as commis une chose indigne d'un homme brave en enlevant mon cheval à une dame, abandonne Frontin, et mets-le à ma disposition. Ne crois pas qu'autrement j'accepterai de différer entre nous la bataille seulement d'une heure. »

Pendant que Roger réclame de l'Africain ou Frontin ou la bataille immédiate, et que celui-ci le renvoie à plus tard et ne veut ni donner le destrier, ni s'arrêter, Mandricard s'avance de son côté, et soulève un nouveau sujet de querelle en voyant que Roger porte sur ses armes l'oiseau qui règne sur tous les autres.

Roger portait, sur champ d'azur, l'aigle blanche qui fut jadis l'emblème glorieux des Troyens. Il avait le droit de la porter, puisqu'il tirait son origine de l'illustre Hector. Mais Mandricard ignorait cela, et ne voulait pas souffrir, car il le considérait comme une grande injure, qu'un autre que lui portât sur son écu l'aigle blanche du fameux Hector.

Mandricard portait également sur ses armes l'oiseau qui ravit Ganymède sur l'Ida. Comment il obtint ces armes pour prix de sa victoire, le jour où il fut victorieux dans le château où il courut de si

grands périls, cela vous est, je crois, présent à l'esprit avec d'autres histoires. Vous savez également comment la fée lui donna toute la belle armure que Vulcain avait donnée jadis au chevalier troyen.

Mandricard et Roger s'étaient déjà battus une autre fois rien que pour ce motif. Comment ils avaient été séparés par hasard, je n'ai pas à le dire ici. Sachez seulement que, depuis ce moment, ils ne s'étaient pas encore rencontrés. Mandricard, aussitôt qu'il vit l'écu, se mit à pousser des cris hautains et à menacer Roger en lui disant : « Je te défie !

» Ce sont mes armoiries que tu portes, téméraire. Ce jour n'est pas le premier où je te l'ai dit. Et tu crois, fou que tu es, que parce que je t'ai épargné une fois, je le supporterai encore aujourd'hui ! Puisque ni les menaces ni les ménagements n'ont pu t'enlever cette folie de la tête, je te montrerai combien c'eût été pour toi un meilleur parti de m'avoir obéi sur-le-champ. »

De même que le bois sec et bien échauffé s'enflamme subitement au moindre souffle, ainsi s'allume l'indignation de Roger au premier mot qu'il entend de cette menace. « Tu crois — dit-il — m'intimider d'un signe, parce que je suis en contestation avec cet autre. Mais je te montrerai que je suis bon pour arracher à lui Frontin et à toi le bouclier d'Hector.

» Une autre fois, il est vrai, j'en suis venu aux mains avec toi pour ce motif, et il n'y a pas encore longtemps de cela. Mais je me retins alors de te tuer, parce que tu n'avais pas d'épée au flanc. Ce qui n'était qu'une menace va devenir un fait accompli. Cet oiseau blanc t'attirera malheur, car, dès l'antiquité, il sert d'armoiries à ma race ; tu l'as usurpé, et moi je le porte à juste titre. »

« C'est toi, au contraire, qui as usurpé mes armoiries, » répond Mandricard ; et il tire son épée. C'était celle que, peu auparavant, Roland, dans sa folie, avait jetée par la forêt. Le brave Roger, qui ne pouvait en aucune circonstance se départir de sa courtoisie, laissa tomber sa lance sur le chemin, quand il vit que le païen avait tiré l'épée.

En même temps il saisit Balisarde, la bonne épée, et assujettit son écu à son bras. Mais l'Africain pousse son destrier entre les deux

adversaires, suivi de Marphise. Les prenant chacun à part, ils les prient de ne point en venir aux mains. Rodomont se plaint que Mandricard ait deux fois rompu le pacte qu'ils ont fait ensemble ;

La première fois, s'imaginant conquérir Marphise, il s'était arrêté pour rompre plus d'une lance. Maintenant, pour disputer à Roger une devise, il montre peu de souci du roi Agramant. « Si, cependant — ajoute-t-il — tu veux continuer à agir de cette façon, terminons d'abord notre propre querelle. Elle est plus juste et plus pressée qu'aucune de celles que tu t'es faites depuis.

» C'est à cette condition qu'une trêve a été conclue entre nous d'un commun accord. Quand j'en aurai fini avec toi, je ferai raison à celui-ci au sujet du destrier. Pour toi, si tu sors de mes mains la vie sauve, tu lutteras avec lui pour ton bouclier. Mais je te donnerai, j'espère, une telle besogne, que Roger n'aura plus grand-chose à faire. »

« Il n'en arrivera pas comme tu penses — répond Mandricard à Rodomont — C'est moi qui te donnerai plus de besogne que tu ne voudras, et te ferai suer des pieds à la tête. Il me restera encore assez de vigueur — de même que l'eau ne manque jamais à la fontaine — pour tenir tête à Roger, à mille autres avec lui, et à tout l'univers s'il veut lutter contre moi. »

La colère et les paroles de défi allaient se multipliant de tous les côtés. L'irritable Mandricard veut combattre en même temps Rodomont et Roger. Celui-ci, qui n'est pas habitué à supporter l'outrage, ne veut plus entendre parler d'accommodement ; il ne respire que bataille et dispute. Marphise va de l'un à l'autre pour rétablir la paix, mais elle ne peut suffire seule à une aussi forte tâche.

Souvent, lorsque le fleuve a franchi ses rives élevées et cherche à se creuser un nouveau lit, le villageois, ardent à défendre contre l'inondation ses verts pâturages et la moisson en laquelle il espère, se morfond à combler tantôt une brèche, tantôt une autre. Pendant qu'il répare le côté qui menace de tomber, il voit sur un autre point céder la digue trop faible, et l'eau se précipiter par-dessus avec plus d'impétuosité.

Ainsi, pendant que Roger, Mandricard et Rodomont sont tous les

trois à se disputer, chacun d'eux voulant se montrer le plus vaillant, et prendre l'avantage sur ses compagnons, Marphise s'efforce de les apaiser. Mais elle perd sa fatigue et son temps. À peine a-t-elle réussi à en tirer un hors de la bagarre, qu'elle voit les deux autres recommencer leur querelle avec une colère nouvelle.

Marphise, voulant les mettre d'accord, disait : « Seigneurs, écoutez mon conseil. Il convient de remettre toute querelle jusqu'à ce qu'Agramant soit hors de péril. Si personne ne veut céder, je vais me reprendre moi aussi avec Mandricard, et je verrai enfin si, comme il l'a dit, il est assez fort pour me conquérir par les armes.

» Mais si nous devons aller au secours d'Agramant, allons-y sans retard, et qu'entre nous cesse toute contestation. » « Pour moi, je n'irai pas plus avant — dit Roger — à moins que mon destrier ne me soit rendu. Sans plus de paroles, qu'il me donne mon cheval, ou qu'il le défende contre moi. Je resterai mort ici, ou je retournerai au camp sur mon destrier. »

Rodomont lui répond : « Obtenir ce dernier résultat ne te sera pas aussi facile que d'obtenir le premier » Et il poursuit en disant : « Je te préviens que s'il arrive malheur à notre roi, ce sera par ta faute, car pour moi, je suis prêt à faire pour lui ce que je dois. » Roger ne s'arrête pas à cette observation ; saisi de fureur, il tire son épée.

Comme un sanglier, il se précipite sur le roi d'Alger, le heurte de l'écu et de l'épaule, l'ébranle et le met dans un tel désordre, qu'il lui fait perdre un étrier. Mandricard lui crie : « Roger, diffère cette bataille, ou combats avec moi. » Et ce disant, plus cruel, plus félon qu'il ne s'était jamais montré, il frappe Roger sur son casque.

Roger s'incline jusque sur le cou de son destrier. Lorsqu'il veut se relever, il ne peut, car il est atteint par un nouveau coup que lui porte le fils d'Ulien. Si son casque n'eût pas été d'une trempe aussi dure que le diamant, il aurait été fendu jusqu'au menton. Roger, suffoqué, ouvre les deux mains, abandonnant les rênes et son épée.

Son destrier l'emporte à travers la campagne ; derrière lui Balisarde reste à terre. Marphise, qui ce jour même avait été sa compagne d'armes, frémit, et s'indigne de voir qu'un seul soit ainsi attaqué par deux à la fois. La magnanime et vaillante guerrière se

dresse contre Mandricard, et, faisant appel à toute sa vigueur, elle le frappe à la tête.

Rodomont se précipite à la poursuite de Roger, et Frontin va lui appartenir comme au vainqueur, si un autre adversaire n'intervient. Mais Richardet, suivi de Vivian, accourt en toute hâte et se jette entre Roger et le Sarrasin. L'un heurte Rodomont, le fait reculer et l'entraîne de force loin de Roger. L'autre, c'est-à-dire Vivian, place sa propre épée dans la main de Roger, qui a déjà repris ses sens.

Aussitôt que le brave Roger est revenu à lui, et qu'il tient l'épée que Vivian lui présente, il n'est pas long à venger son injure. Il fond sur le roi d'Alger, rapide comme le lion débarrassé des cornes du taureau, et qui ne sent plus la douleur. L'indignation, la colère stimulent, fouettent son désir d'une prompte vengeance.

Roger s'abat comme la tempête sur la tête du Sarrasin. S'il avait pu reprendre son épée qui, ainsi que je l'ai dit, lui était échappée des mains dès le commencement de la bataille, par suite de la félonie dont il avait été victime, je crois que la tête de Rodomont n'eût pas été préservée par son casque, bien que ce casque fût l'œuvre du roi qui éleva la tour de Babel pour faire la guerre aux cieux étoilés.

La Discorde, persuadée que ce lieu ne peut plus être que le théâtre de conflits et de risques, et qu'il ne saurait y être conclu ni paix ni trêve, dit à sa sœur qu'elle peut désormais revenir en toute sécurité avec elle auprès de leurs bons petits moines. Laissons-les partir toutes deux, et restons auprès de Roger qui a frappé Rodomont au front.

Le coup de Roger fut porté avec une si grande force, qu'il fit résonner, jusque sur la croupe de Frontin, le casque et la dure cuirasse d'écailles dont le Sarrasin était armé. Lui-même chancela trois ou quatre fois à droite et à gauche, comme s'il allait tomber la tête la première. Il aurait, lui aussi, laissé échapper son épée, si elle n'avait été attachée à sa main.

Cependant Marphise avait fait couler la sueur du front, du visage et de la poitrine de Mandricard qui, de son côté, lui rendait bien la pareille. Mais leurs hauberts, à tous les deux, étaient si parfaits, qu'ils n'avaient pu être entamés sur aucun point, de sorte que les

combattants se maintenaient à avantages égaux. Soudain, un écart de son destrier fit que Marphise eut besoin de l'aide de Roger.

Le destrier de Marphise, en voulant tourner trop court, glissa sur l'herbe humide d'une si malheureuse façon, que la guerrière ne put le retenir et qu'il tomba sur le côté droit. Au moment où il cherchait à se relever, il fut heurté en plein flanc par Bride-d'Or, sur lequel s'avavançait le païen peu courtois, et forcé de tomber de nouveau.

Roger, voyant la damoiselle par terre et en grand danger, se hâta de la secourir. Il le pouvait d'autant plus facilement que son adversaire, tout étourdi, avait été emporté au loin. Il frappa sur le casque du Tartare un coup terrible qui lui aurait fendu la tête comme un trognon de chou, si Roger avait eu Balisarde en main, ou si Mandricard avait eu sur la tête un autre armet.

Le roi d'Alger cependant, ayant repris ses sens, tourna ses regards tout autour de lui et aperçut Richardet. Se souvenant que c'était lui qui l'avait attaqué et qui avait secouru Roger, il piqua droit à lui, et il allait lui faire payer cher son intervention, si Maugis, avec un grand art et par un nouvel enchantement, n'était venu s'interposer.

Maugis, en fait de maléfices, en savait autant que le plus habile magicien. Bien qu'il n'eût pas avec lui le livre avec lequel il aurait pu arrêter le soleil, il avait parfaitement à l'esprit la formule par laquelle il conjurait d'habitude les démons. Il en envioie un sur-le-champ dans le corps du roussin de Doralice, et le met en fureur.

Avec une seule parole, le frère de Vivian fait entrer un des anges de Minos dans le paisible coursier qui porte sur son dos la fille du roi Stordilan, et celui-ci, qui jamais auparavant ne s'était emporté, et qui avait toujours obéi à la main, fait soudain un saut de trente pieds de long et de seize pieds de haut.

Le saut fut grand, mais non cependant de nature à faire vider la selle à la cavalière. Quand elle se vit en l'air, la donzelle, se tenant pour morte, se mit à crier de toutes ses forces. Le roussin, après ce saut énorme, partit emporté par le diable, avec Doralice qui criaient au secours, et d'une course si rapide, qu'une flèche ne l'aurait pas rejoint.

Aux premiers sons de cette voix, le fils d'Ulien quitte la bataille,

et pique des deux derrière le palefroi qui s'enfuit furieux, afin de porter secours à la dame. Mandricard en fait autant, sans plus s'occuper de Roger et de Marphise. Sans leur demander ni paix ni trêve, il suit les traces de Rodomont et de Doralice.

Cependant Marphise s'était relevée de terre. Toute ardente d'indignation et de colère, elle croit qu'elle va se venger, mais elle est trompée dans son espoir ; elle aperçoit son ennemi trop loin d'elle. Roger, voyant la bataille se terminer de la sorte, pousse des soupirs qui ressemblent au rugissement d'un lion.

Tous deux savent bien qu'avec leurs chevaux ils ne peuvent rejoindre Frontin et Bride-d'Or.

Roger ne veut point lâcher prise avant que ne soit vidée sa querelle avec le roi d'Alger à propos de son cheval ; Marphise ne veut pas laisser le Tartare aller en paix avant de s'être encore mesurée avec lui. Abandonner leur querelle ainsi paraît à l'un et à l'autre une lâcheté. D'un commun accord, ils prennent le parti de suivre les pas de ceux dont ils ont à se plaindre.

Ils les retrouveront dans le camp sarrasin, s'ils ne peuvent les rejoindre avant, car ils savent qu'ils s'y rendent pour faire lever le siège du camp, avant que le roi de France ne s'en soit complètement emparé. Ils s'en vont donc tout droit où ils pensent les rencontrer sans faute. Roger, cependant, ne s'éloigne pas avant d'avoir dit adieu à ses compagnons.

Roger s'approche de l'endroit où le frère de sa belle dame se tient à l'écart, et l'assure de son amitié partout où il sera, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Puis il le prie — et cela avec beaucoup d'adresse — de saluer sa sœur en son nom. Il lui fait cette dernière recommandation avec tant de prudence, qu'il ne donne de soupçon ni à lui ni aux autres.

Puis il prend congé de lui, de Vivian, de Maugis et d'Aldigier qui est blessé. Eux aussi, en souvenir des services rendus, l'assurent de leur reconnaissance éternelle. Quant à Marphise, elle avait tellement à cœur d'aller à Paris, qu'elle avait oublié de dire adieu à ses amis. Mais Maugis et Vivian coururent sur ses pas jusqu'à ce qu'ils pussent la saluer de loin.

Richardet en fit autant. Aldigier, qui gisait à terre, fut forcé, bien contre son gré, de rester. Marphise et Roger prirent le chemin que Rodomont et Mandricard avaient suivi et qui conduisait vers Paris. J'espère, seigneur, vous dire dans l'autre chant les exploits merveilleux et surhumains qu'au grand détriment des guerriers de Charles accomplirent les deux couples dont je vous parle.

Chant XXVII

ARGUMENT. — Mandricard, Roger, Rodomont et Marphise, suivant les traces de Doralice, arrivent sous les murs de Paris. Ils assaillent l'armée chrétienne et repoussent Charles au dedans des murailles. Cela fait, ils reviennent à leur première querelle. Le roi d'Afrique laisse à Doralice le choix entre Mandricard et Rodomont. Ce dernier est repoussé, et part plein de dépit, dans l'intention de s'en retourner en Afrique ; il loge un soir dans une hôtellerie sur les bords de la Saône.

Souvent les résolutions prises à l'improviste par les dames sont meilleures que celles qu'elles adoptent après avoir longtemps réfléchi. C'est là un don spécial qui leur est propre, parmi tous ceux dont le ciel les a si largement gratifiées. Au contraire, les résolutions des hommes risquent fort de ne pas être bonnes, si une mûre réflexion ne les appuie, ou si on ne les rumine longuement, avec beaucoup de soin et d'application.

La résolution prise par Maugis lui parut bonne, mais elle ne le fut pas en réalité, bien que, comme j'ai dit, elle lui servît à délivrer son cousin Richardet d'un grand péril. Il avait forcé le démon à éloigner Rodomont et le fils du roi Agricant, sans songer qu'ils étaient entraînés vers un lieu où leur présence amènerait la défaite des chrétiens.

S'il avait eu le temps de réfléchir à cela, il est à croire qu'il aurait secouru son cousin sans danger pour la gent chrétienne. Il aurait pu, en effet, ordonner au démon d'emporter la donzelle si loin sur la route du Levant ou du Ponant, qu'on n'en eût plus jamais de

nouvelles en France.

De la sorte, ses amants l'auraient suivie, de même qu'ils la suivaient à Paris et en tout autre lieu. Mais, n'ayant pas eu le temps de réfléchir longuement, Maugis ne songea point à cela, et le Malin chassé du ciel, toujours en quête de sang, de carnage et de ruines, prit le chemin par où il espérait apporter le plus vite l'affliction dans l'armée de Charles, son maître ne lui en ayant imposé aucun.

Le palefroi, ayant le démon dans ses flancs, emporta Doralice épouvantée. Fleuves, fossés, bois, marais, ravins ou précipices, rien ne put l'arrêter, jusqu'à ce que, traversant le camp anglo-français, ainsi que l'armée innombrable des ennemis des étendards du Christ, il l'eût remise aux mains de son père, le roi de Grenade.

Rodomont et le fils d'Agrican la suivirent pendant quelque temps le premier jour, l'apercevant, mais de loin ; puis ils ne tardèrent pas à la perdre de vue, et furent obligés de la suivre à la trace, comme le chien suit le lièvre ou le chevreuil. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés au camp, où ils apprirent qu'elle était auprès de son père.

Garde-toi, Charles. Voici que s'apprête à tomber sur toi une telle fureur, que je ne te vois pas en sûreté. Tu ne vas pas seulement avoir à faire à ces deux guerriers. Le roi Gradasse s'est levé, ainsi que Sacripant, pour la perte de ton armée. La Fortune, voulant t'éprouver jusqu'au bout, t'enlève en même temps les deux flambeaux de force et de sagesse qui étaient auprès de toi, et tu restes plongé dans les ténèbres.

Je parle de Roland et de Renaud. L'un, tout plein de fureur et de folie, erre nu, par la plaine et par la montagne, à ciel découvert, sous la pluie, le froid et le chaud. L'autre, à peine un peu plus sain d'esprit, t'a quitté au moment où tu avais le plus besoin de son aide. Ne trouvant point Angélique à Paris, il est parti ; et il va, cherchant ses traces.

Un vieillard, enchanteur rusé, comme je vous l'ai dit tout d'abord, lui a fait croire, par une fantastique erreur, qu'Angélique s'en allait en compagnie de Roland. Le cœur mordu de la plus grande jalousie que jamais amant ait éprouvée, il vint à Paris. À peine arrivé à la

cour, son mauvais destin le fit envoyer en Bretagne.

Après la bataille dont tout l'honneur lui revint, et où il avait réussi à enfermer Agramant dans son camp, il était retourné à Paris. Là, il avait fouillé tous les monastères de femmes, les maisons, les châteaux. Amant infatigable, il aurait trouvé sa maîtresse, si elle avait été dans ces murs. Voyant enfin que ni elle ni Roland ne s'y trouvaient, il partit avec la ferme volonté de les chercher tous les deux.

Il pensa d'abord que Roland jouissait d'elle, au sein des fêtes et des jeux, dans ses châteaux d'Anglante et de Blaye. Il y courut, mais il ne la trouva dans aucun de ces deux endroits. Il retourna alors à Paris, comptant saisir bientôt le paladin à son retour, car il ne pouvait prolonger son absence loin de l'armée sans encourir un blâme sévère.

Renaud séjourna un jour ou deux dans la cité. Puis, Roland ne revenant pas, il reprit ses recherches, tantôt vers Anglante, tantôt vers Blaye, toujours en quête d'apprendre des nouvelles d'Angélique ; chevauchant de nuit et de jour, à la fraîcheur de l'aube ou à l'heure ardente de midi, il fit, sous la lumière du soleil et de la lune, non pas une fois, mais deux cents fois ce chemin.

Mais l'antique ennemi, celui qui poussa Ève à lever la main vers le fruit défendu, jeta un jour ses yeux livides du côté de Charles, et voyant que le brave Renaud était loin de lui, comprenant quel carnage on pouvait faire en ce moment de l'armée des chrétiens, il conduisit vers eux tout ce qu'il y avait de meilleur parmi les chevaliers sarrasins.

Il inspira au roi Gradasse et au brave roi Sacripant, qui étaient devenus compagnons d'armes au sortir du château enchanté d'Atlante, le désir de venir au secours des troupes assiégées d'Agramant, et d'anéantir l'armée de l'empereur Charles. Il les conduisit lui-même par des chemins inconnus qui abrégèrent leur voyage.

Il chargea un des siens de pousser Rodomont et Mandricard sur les traces de Doralice emportée par son camarade. Il en envoya également un autre pour presser Marphise et le vaillant Roger. Toutefois il recommanda à celui qui devait conduire ces deux

derniers de retenir un peu la bride, afin qu'ils n'arrivassent pas en même temps que les autres.

Marphise et Roger furent conduits de façon à arriver une demi-heure en retard. L'ange noir, dans son désir d'écraser les chrétiens, prévît que la dispute pour la possession du destrier pourrait bien contrarier ses desseins. Et cette dispute se serait infailliblement renouvelée, si Roger et Rodomont étaient arrivés en même temps.

Les quatre premiers se rencontrèrent ensemble à un endroit d'où ils pouvaient voir les tentes de l'armée assiégée et celles des assiégeants dont le vent agitait les bannières. Ils tinrent un instant conseil, et conclurent qu'ils devaient, en dépit de l'obstacle que leur opposait Charles, secourir le roi Agramant, et le délivrer du cercle où il était enfermé.

Serrés les uns contre les autres, ils s'élancent au beau milieu des logements de l'armée chrétienne, criant : Afrique ! Espagne ! et faisant voir ainsi qu'ils sont païens. On entend par tout le camp retentir le cri : Aux armes, aux armes ! Mais, aux premiers coups, un grand nombre de soldats s'enfuient en déroute avant même d'avoir été attaqués.

L'armée chrétienne, mise sens dessus dessous par ce tumulte, s'agite sans comprendre ce qui se passe. Elle croit d'abord que c'est une des alertes habituelles des Suisses ou des Gascons. Mais comme la plupart des soldats ignorent la vérité, chaque nation se forme en bataille, les unes au son du tambour, les autres au son de la trompette. La rumeur est grande et rebondit jusqu'au ciel.

Le magnanime empereur, entièrement armé, fors la tête, a près de lui ses paladins. Il accourt, et s'informe de ce qui a mis ainsi les escadrons en désordre. Il menace les fuyards et les arrête. Il voit qu'un grand nombre d'entre eux sont blessés au visage et à la poitrine ; d'autres ont la tête et la gorge ruisselantes de sang ; d'autres enfin s'en reviennent avec une main ou un bras coupés.

Il pousse plus avant ; une multitude de guerriers gisent à terre, baignant dans un horrible lac vermeil, formé de leur propre sang. Ni médecin ni magicien ne sauraient les rendre à la vie. Charles voit, cruel spectacle, les têtes, les bras, les jambes, séparés des troncs.

Partout, depuis les premières jusqu'aux dernières tentes, il ne rencontre que des morts.

La petite troupe, digne d'une éternelle renommée, avait laissé sur son passage cette longue trace sanglante, comme un témoignage à jamais mémorable pour l'univers. Charles s'avance, contemplant la cruelle boucherie ; plein de stupeur, de colère et d'indignation, il va, pareil à celui dont la maison a été frappée par la foudre, et qui cherche de tous côtés parmi les décombres.

Ce premier secours n'était pas encore arrivé jusqu'aux remparts qui protégeaient le camp du roi africain, lorsque Marphise et l'impétueux Roger survinrent d'un autre côté. Le digne couple, après avoir jeté une fois ou deux les yeux autour de lui, comprit bien vite quel était le plus court chemin pour secourir son souverain assiégé, et s'élança soudain.

Lorsqu'on a mis le feu à la mine, la flamme, libre, ardente, court le long du sillon noir tracé par la poudre, si rapide que l'œil peut à peine la suivre, puis l'on entend le bruit de l'écroulement des durs rochers et des murs épais qui retombent brisés. Tel fut le fracas que produisirent Roger et Marphise en entrant dans la bataille.

De long et de large, ils commencèrent à fendre les têtes, à tailler les bras et les épaules dans ces foules trop lentes à s'enfuir et à leur débarrasser la voie. Quiconque a vu la tempête battre le versant d'une montagne ou d'une vallée, tandis qu'elle épargne l'autre versant, peut se représenter le chemin que les deux guerriers s'ouvrirent à travers tant de gens.

Un grand nombre qui s'étaient dérobés par la fuite aux coups de Rodomont et de ses compagnons rendaient déjà grâce à Dieu qui leur avait octroyé des jambes si promptes et des pieds si agiles. Mais, en venant donner du front et de la poitrine contre Marphise et Roger, ils virent bien, les malheureux, que l'homme, qu'il s'arrête ou qu'il fuie, ne peut éviter sa destinée.

Celui qui échappe à un danger retombe dans un autre, et paye le tribut de chair et d'os. Ainsi le timide renard, croyant s'échapper, tombe avec ses petits dans la bouche du chien, après avoir été chassé de son ancienne tanière par le paysan voisin qui l'a adroitement fait

déloger, grâce au feu et à la fumée, du seul endroit où il n'eût rien à craindre.

Marphise et Roger pénètrent dans l'enceinte du camp des Sarrasins. Là, tous ceux qu'ils viennent sauver, les yeux levés au ciel, remercient Dieu de leur arrivée. On n'y a plus peur des paladins ; le plus faible païen en défie un cent, et l'on décide que, sans prendre le moindre repos, on retournera porter le carnage dans leur camp.

Les cornets, les trompettes, les cloches mauresques emplissent le ciel de sons formidables. On voit, dans les airs, trembler aux vents les bannières et les gonfalons. D'un autre côté, les capitaines de Charles rangent auprès des Allemands et des Bretons les troupes de France, d'Italie et d'Angleterre, et la mêlée, âpre et sanglante, recommence.

La force du terrible Rodomont, celle du furieux Mandricard, du brave Roger, source inépuisable de vaillance, du roi Gradasse si fameux dans le monde ; l'intrépide physionomie de Marphise, celle du roi de Circassie à nulle autre seconde, forcèrent le roi de France à regagner Paris aux cris de : Saint Jean et saint Denis !

Ces chevaliers et Marphise déployèrent un élan si invincible, une si admirable puissance, qu'on ne saurait s'en faire une idée, seigneur, loin que cela se puisse décrire. Par là, vous pouvez Juger combien de gens furent occis dans cette journée, et quel cruel revers éprouva le roi Charles, d'autant plus que vinrent bientôt à la rescousse Ferragus et plus d'un Maure fameux.

Beaucoup de chrétiens, dans leur empressement à fuir, se noyèrent dans la Seine, car le pont ne pouvait suffire à faire passer une telle multitude. Ayant la mort devant et derrière eux, ils souhaitaient d'avoir des ailes comme Icare.

Excepté Ogier et le marquis de Vienne, tous les paladins furent faits prisonniers. Olivier revint blessé sous l'épaule droite ; Ogier, la tête fendue.

Et si, comme Renaud et Roland, Brandimart eût abandonné la partie, Charles, en pleine déroute, aurait été chassé de Paris, si même il avait pu sortir vivant de cette fournaise. Brandimart fit tout son possible pour arrêter les Sarrasins, et quand il se vit impuissant, il

céda devant leur furie. Ainsi la Fortune sourit à Agramant qui assiégea Charles une seconde fois.

Les cris et les plaintes des veuves, des enfants orphelins, des vieillards aveugles, s'élevant au-dessus de cette atmosphère morbide, montent jusqu'à l'éternelle sérénité où siège Michel, et lui font voir que le peuple fidèle est la proie des loups et des corbeaux, et que les guerriers de France, d'Angleterre et d'Allemagne couvrent au loin la campagne.

Le visage de l'Ange bienheureux se colore de rougeur. Il lui semble que le souverain Créateur a été mal obéi, et il se plaint d'avoir été trompé, trahi par la Discorde perfide. Il lui avait commandé d'exciter des querelles entre les païens, et ses ordres ont été mal exécutés. À voir le résultat, il semble qu'on a fait tout le contraire de ce qu'il avait ordonné.

Comme un serviteur fidèle qui, doué de plus de zèle que de mémoire, s'aperçoit qu'il a oublié la chose qu'il devait avoir à cœur plus que sa propre vie, et qui s'empresse de réparer son erreur avant que son maître n'en ait connaissance, ainsi l'Ange ne veut point paraître devant Dieu avant d'avoir rempli sa mission.

Il dirige son vol vers le monastère où il a vu plusieurs autres fois la Discorde. Il la trouve assise au chapitre assemblé pour l'élection des dignitaires. Elle prenait plaisir à voir les bréviaires voler à la tête des moines. L'Ange la saisit par les cheveux, et la roue de coups de pied et de coups de poing.

Il lui rompt sur la tête, sur le dos et sur les bras, le manche d'une croix. La misérable crie merci de toutes ses forces, et embrasse les genoux du divin messenger. Michel ne la laisse pas avant de l'avoir chassée devant lui jusque dans le camp du roi d'Afrique. Alors il lui dit : « Attends-toi à un traitement pire, si je te vois encore hors de ce camp. »

Bien que la Discorde ait le dos et les bras rompus, comme elle craint de se trouver une autre fois sous cette averse de coups, comme elle redoute la fureur de Michel, elle court prendre ses soufflets, et redoublant les feux déjà allumés, en allumant de nouveaux, elle fait jaillir de tous les cœurs un immense incendie de colère.

Elle embrase tellement Rodomont, Mandricard et Roger, qu'à peine les païens victorieux sont-ils délivrés de Charles, les trois chevaliers s'en viennent ensemble devant le roi maure. Ils lui racontent leurs différends ; ils lui en disent la cause et l'objet ; puis ils s'en remettent à lui pour décider lesquels d'entre eux doivent combattre les premiers.

Marphise expose aussi son cas, et dit qu'elle veut finir le combat qu'elle a commencé avec le Tartare. Ayant été provoquée par lui, elle ne veut ni céder son tour à un autre, ni différer le combat d'un jour, d'une heure.

Elle insiste vivement pour que la bataille avec le Tartare lui soit accordée avant les autres.

Rodomont n'est pas moins résolu à avoir le premier le champ libre, afin de terminer avec son rival la querelle qu'il a interrompue pour venir au secours du camp africain, et qu'il a dû suspendre jusqu'à ce moment. Roger l'interrompt, et dit qu'il a souffert trop longtemps que Rodomont détienne son destrier, pour qu'il ne se batte pas le premier avec lui.

Pour surcroît d'embarras, le Tartare s'avance à son tour, et nie que Roger ait le moindre droit de porter l'aigle aux ailes blanches. Il est tellement furieux de colère et de rage, qu'il veut, si les trois autres y consentent, vider les querelles d'un seul coup. Et il ne serait pas démenti par les trois autres, si le roi donnait son consentement.

Le roi Agramant, par prières et bonnes raisons, fait tout ce qu'il peut pour ramener la paix entre eux. Enfin, quand il voit qu'ils restent sourds à ses observations et qu'ils ne veulent consentir à aucune paix, à aucune trêve, il leur dit d'attendre au moins qu'il ait assigné à chacun son rang pour combattre, et il pense que le meilleur parti à prendre est de tirer au sort.

Il fait préparer quatre billets ; sur l'un sont écrits les noms de Mandricard et de Rodomont ; sur l'autre ceux de Roger et de Mandricard ; le troisième porte les noms de Rodomont et de Roger ; le quatrième, ceux de Marphise et de Mandricard. Puis, il s'en remet à la décision de l'inconstante déesse. Le premier billet sortant est celui du roi de Sarze et de Mandricard.

Les noms de Mandricard et de Roger viennent en second ; ceux de Roger et de Rodomont sortent après, et le billet qui reste est celui de Marphise et de Mandricard. La dame semble fort contrariée de ce résultat, et Roger ne paraît pas plus content qu'elle. Il connaît la force des deux premiers combattants ; il sait que leur combat peut se terminer de façon qu'il ne reste plus rien à faire ni à lui ni à Marphise.

Non loin de Paris s'étendait un emplacement d'un mille environ de tour. Une chaussée peu élevée l'entourait de toutes parts, comme si c'eût été un amphithéâtre. Un château s'y élevait jadis, mais le fer et la flamme avaient renversé ses murs et ses toits. On peut en voir un semblable sur la route qui va de Parme à Borgo.

Ce fut en cet endroit qu'on établit la lice. On entoura de pieux un espace suffisant, auquel on donna une forme carrée, en ménageant deux portes, selon l'usage. Le jour marqué par le roi pour le combat étant arrivé, et les chevaliers persistant dans leur intention, leurs tentes furent dressées de chaque côté, en dehors des barrières.

Dans la tente qui s'élève du côté du Ponant, se tient le roi d'Alger, à la stature de géant. L'ardent Ferragus et Sacripant lui mettent sur le dos la cuirasse en écailles de serpent. Le roi Gradasse et l'illustre Falsiron sont de l'autre côté de la lice, dans la tente dressée au Levant, occupés à endosser de leurs propres mains les armes troyennes au successeur du roi Agrican.

Le roi d'Afrique, ayant à ses côtés le roi d'Espagne, est assis sur un tribunal spacieux et élevé. Près de lui se tiennent Stordilan et les autres chefs que révère l'armée païenne. Heureux ceux qui peuvent trouver sur la chaussée, ou à la cime des arbres, une place d'où ils dominent la plaine !

Grande est la foule qui de tous côtés ondoie autour de la barrière extérieure. Près de la reine de Caslille, on voit les reines, les princesses et les nobles dames d'Aragon, de Grenade, de Séville et des pays qui confinent aux colonnes de l'Atlantide. Parmi elles est assise la fille de Stordilan. Son vêtement consiste en deux riches draperies, l'une d'un rouge pâle, l'autre verte ; la première semble avoir perdu sa couleur, tellement elle tire sur le blanc.

Marphise porte un vêtement court, convenant à la fois à une dame et à une guerrière. C'est ainsi que le Thermodon dut voir autrefois Hippolyte et ses compagnes. Déjà le héraut portant sur sa cotte d'armes la devise du roi Agramant, est entré dans le camp, pour rappeler le règlement qui défend aux spectateurs de prendre parti, de fait ni de parole, pour l'un des combattants.

La foule épaisse est dans l'attente du combat qu'elle appelle de tout son cœur, et parfois se plaint du retard que mettent à paraître les deux fameux chevaliers. Soudain une grande rumeur qui ne fait que s'accroître s'élève de la tente de Mandricard. Or vous saurez, seigneur, que c'est le vaillant roi de Séricane et le farouche Tartare qui produisent ce tumulte et qui poussent ces cris.

Le roi de Séricane, ayant entièrement armé de ses mains le roi de Tartarie, s'apprêtait à lui attacher au flanc l'épée qui avait jadis appartenu à Roland, lorsqu'il vit, écrit sur le pommeau, le nom de Durandal, et la devise habituelle d'Almonte. Cette épée avait été ravie au malheureux Almonte, aux bords d'une fontaine près d'Aspromonte, par Roland, tout jeune encore.

En la voyant, Gradasse fut convaincu que c'était cette épée si fameuse du seigneur d'Anglante, pour la possession de laquelle il avait équipé la plus grande flotte qui eût jamais quitté le Levant, conquis le royaume de Castille, et vaincu la France peu d'années auparavant. Mais il ne put comprendre par quel hasard Mandricard l'avait actuellement en sa possession.

Il lui demanda si c'était par force ou par traité qu'il l'avait enlevée au comte, où et quand. Mandricard lui dit qu'il avait soutenu une grande bataille avec Roland, pour avoir cette épée, et que celui-ci avait feint d'être fou, « espérant ainsi, ajouta-t-il, dissimuler la peur que lui inspirait la lutte qu'il aurait eue à soutenir contre moi, tant qu'il aurait gardé l'épée. »

Il dit qu'il avait imité le castor qui se coupe lui-même les parties génitales, à l'aspect du chasseur, car il sait qu'on ne le recherche pas pour autre chose. Gradasse ne l'écouta pas jusqu'à la fin ; il dit : « Je ne veux la donner ni à toi, ni à d'autres. Pour elle, j'ai dépensé tant d'or, j'ai supporté tant de fatigues, j'ai exterminé tant de gens,

qu'elle m'appartient à bon droit.

» Songe à te munir d'une autre épée, car je veux celle-ci, et cela ne doit pas t'étonner. Que Roland soit sage ou fou, j'entends m'en emparer partout où je la retrouve. Toi, tu l'as volée sans témoin sur la route. Moi, je te la disputerai ici. Mon cimenterre te dira mes raisons, et nous irons au jugement dans l'arène.

» Il faut que tu la gagnes avant de t'en servir contre Rodomont. C'est un vieil usage, qu'avant d'affronter la bataille un chevalier doit payer ses armes. » « Il n'est pas de son plus doux à mon oreille — répondit le Tartare en élevant le front — que d'entendre quelqu'un me défier à la bataille. Mais fais que Rodomont y consente.

» Fais que le roi de Sarze te cède la première place, et se contente pour lui de la seconde, alors tu peux être certain que je te répondrai à toi et à tout autre. » Roger s'écria : « Je n'entends pas qu'on change rien au pacte qui a été conclu et que le sort soit de nouveau consulté. Que Rodomont descende le premier en champ clos, ou bien que sa querelle ne se vide qu'après la mienne.

» Si le raisonnement de Gradasse doit prévaloir, c'est-à-dire si avant de se servir de ses armes il faut les gagner, tu ne dois pas porter mon aigle aux blanches ailes avant de m'en avoir désarmé. Mais puisque j'ai consenti au traité, je ne veux pas revenir sur ma parole : la seconde bataille sera pour moi, si la première reste acquise au roi d'Alger.

» Si vous troublez en partie l'ordre du combat, je le troublerai totalement, moi. Je n'entends pas te laisser ma devise, si tu ne la disputes pas à moi-même sur-le-champ. » « Vous seriez Mars l'un et l'autre — répondit Mandricard furieux — que ni l'un ni l'autre vous ne seriez capables de m'empêcher de me servir de la bonne épée, ou de cette noble devise. »

Et, poussé par la colère, il s'avance le poing fermé vers le roi de Séricane et lui frappe si rudement la main droite, qu'il lui fait lâcher Durandal. Gradasse, ne s'attendant pas à une telle audace, à une telle folie, est si surpris, qu'il reste tout interdit, et que la bonne épée lui est enlevée.

À un tel affront, son visage s'allume de vergogne et de colère ; on dirait qu'il jette du feu. L'injure lui est d'autant plus sensible, qu'elle lui est faite dans un lieu si public. Affamé de vengeance, il recule d'un pas pour tirer son cimenterre. Mandricard a une telle confiance en lui-même, qu'il défie aussi Roger au combat.

« Venez donc tous deux ensemble, et que Rodomont vienne faire le troisième ; viennent l'Afrique, l'Espagne et toute la race humaine ; je ne suis pas homme à baisser jamais le front. » Ainsi disant, il fait tournoyer l'épée d'Almonte, assure son écu à son bras, et se dresse, dédaigneux et fier, en face de Gradasse et du brave Roger.

« Laisse-moi — disait Gradasse — le soin de guérir celui-ci de sa folie. » « Pour Dieu — disait Roger — je ne te le laisse pas, car il faut que ce combat soit à moi. Toi, reste en arrière. » « Restes-y toi-même » criaient-ils tous deux à la fois, ne voulant point se céder le pas.

Pendant la bataille s'engagea entre les trois adversaires, et elle aurait abouti à un terrible carnage,

Si plusieurs des assistants ne s'étaient interposés entre ces furieux, et cela un peu trop sans réfléchir, car ils apprirent à leurs dépens ce qu'il en coûte de s'exposer pour sauver les autres. Le monde entier n'aurait pas séparé les combattants, si le fils du fameux Trojan n'était venu, accompagné du roi d'Espagne. À leur aspect, tous s'inclinèrent avec un profond respect.

Agramant se fit exposer la cause de cette nouvelle et si ardente querelle. Puis il s'efforça de faire consentir Gradasse à ce que Mandricard se servît, pour cette journée seulement, de l'épée d'Hector, et jusqu'à ce qu'il eût vidé son grave différend avec Rodomont.

Pendant que le roi Agramant s'étudie à les apaiser, et raisonne tantôt l'un, tantôt l'autre, le bruit d'une nouvelle altercation entre Sacripant et Rodomont s'élève de l'autre tente. Le roi de Circassie, comme il a été dit plus haut, assistait Rodomont. Aidé de Ferragus, il lui avait endossé les armes de son aïeul Nemrod.

Puis ils étaient venus tous ensemble à l'endroit où le destrier mordait son riche frein qu'il couvrait d'écume. Je parle du bon

Frontin, au sujet duquel Roger s'était mis si fort en colère. Sacripant, à qui avait été commis le soin d'amener en champ clos un tel chevalier, avait regardé avec soin si le destrier était bien ferré, et s'il était harnaché convenablement.

L'ayant examiné plus attentivement, certains signes particuliers, ses allures sveltes et dégagées, le lui firent reconnaître, sans qu'il pût conserver le moindre doute, pour son destrier Frontalet qui jadis lui était si cher, et pour lequel il avait eu à soutenir autrefois mille querelles. Plus tard, ce destrier lui ayant été volé, il en fut tellement affligé que, pendant longtemps, il ne voulut plus aller qu'à pied.

Brunel le lui avait volé devant Albracà, le même jour où il déroba l'anneau à Angélique, le cor et Balisarde à Roland, et l'épée à Marphise. Le même Brunel, de retour en Afrique, avait donné Balisarde et le cheval à Roger, qui avait appelé ce dernier du nom de Frontin.

Quand le roi de Circassie eut reconnu qu'il ne se trompait pas, il se retourna vers le roi d'Alger et lui dit : « Sache, seigneur, que c'est là mon cheval. Il m'a été volé à Albracà. Je ne manquerais pas de témoins pour le prouver, mais comme ils sont tous fort loin, si quelqu'un le nie, je suis prêt à soutenir, les armes à la main, la vérité de mes paroles.

» Je suis très content, puisqu'en ces derniers jours nous avons été compagnons d'armes, de te prêter aujourd'hui ce cheval, car je vois bien que tu ne pourrais rien faire sans lui, à condition cependant que tu reconnaîtras par traité qu'il est à moi et que je te l'ai prêté. Autrement, ne pense pas l'avoir ; à moins de combattre sur-le-champ avec moi pour sa possession. »

Rodomont, qui ne connut jamais de chevalier plus orgueilleux que lui dans le métier des armes, et dont aucun guerrier de l'antiquité n'égalait la force et le courage, répondit : « Sacripant, tout autre que toi qui oserait me parler de la sorte s'apercevrait bien vite à ses dépens qu'il eût mieux valu pour lui naître muet.

» Mais eu égard à la camaraderie qui, comme tu l'as dit, s'est établie depuis peu entre nous, je me contente de t'avertir de remettre à plus tard cette entreprise, jusqu'à ce que tu aies vu le résultat de la

bataille qui va se livrer tout à l'heure entre le Tartare et moi. J'espère, grâce à l'exemple que tu en recevras, que tu me diras de bon cœur : Garde le destrier. »

« C'est peine perdue que d'être courtois avec toi — dit le Circassien plein de colère et de dédain — Mais je te dis maintenant plus clair et plus net que tu n'aies plus à compter sur ce destrier. Je t'en empêcherai, moi, tant que ma main pourra soutenir mon épée vengeresse. Et j'y emploierai jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, si je ne peux, l'empêcher autrement. »

Des paroles, ils en vinrent aux injures, aux cris, aux menaces, à la bataille, qui, excitée par la colère, s'alluma plus vite que la paille ne s'enflamme au contact du feu. Rodomont avait son haubert et tout le reste de ses armes ; Sacripant n'avait ni cuirasse ni cotte de mailles, mais il s'escrimait si bien de son épée, qu'il s'en couvrait tout entier.

La puissance et la férocité de Rodomont, bien qu'infinies, étaient tenues en échec par le coup d'œil et la dextérité qui doublièrent les forces de Sacripant. La roue qui écrase le grain ne tourne pas plus vite sur la meule que ne faisait Sacripant, bondissant de çà, de là, partout où il était besoin.

Mais Eerragus, mais Serpentin, prompts à tirer l'épée, se jetèrent entre eux, suivis du roi Grandonio, d'Isolier et de beaucoup d'autres seigneurs de l'armée maure. C'étaient là les rumeurs entendues dans l'autre tente par ceux qui s'efforçaient en vain d'accorder le Tartare avec Roger et le roi de Séricane.

C'est là que fut rapporté au roi Agramant comment, pour un destrier, Rodomont et Sacripant avaient commencé un âpre et rude assaut. Le roi, troublé de tant de discordes, dit à Marsile : « Veille ici à ce que la querelle ne s'envenime pas davantage avec ces guerriers, pendant que je vais apaiser l'autre contestation. »

Rodomont, voyant le roi son maître, contient son orgueil et fait un pas en arrière. Le roi de Circassie recule avec non moins de respect, à l'arrivée d'Agramant. Celui-ci, d'un air royal, et d'une voix grave et imposante, demande la cause d'une telle colère. Après avoir écouté leurs explications, il cherche à les mettre d'accord, mais il n'y parvient pas.

Le roi de Circassie ne veut pas que le roi d'Alger reste plus longtemps en possession de son destrier, s'il ne condescend à le prier de le lui prêter. Rodomont, orgueilleux comme toujours, lui répond : « Ni le ciel, ni toi, ne ferez que je m'abaisse à demander à d'autres ce que je peux avoir par ma seule force. »

Le roi demande au Circassien quels droits il a sur le cheval, et comment il lui fut enlevé. Sacripant lui rapporte le fait de point en point, et il ne peut s'empêcher de rougir, en racontant que le subtil larron, l'ayant surpris dans une rêverie profonde, avait soulevé sa selle sur quatre piquets et lui avait enlevé le destrier nu, sous lui.

Marphise était accourue aux cris, avec les autres. Aussitôt qu'elle entendit parler du vol du cheval, son visage se troubla. Elle se souvint qu'elle-même avait perdu son épée ce jour-là, et elle reconnut le destrier qu'elle avait vu s'enfuir loin d'elle comme s'il avait eu des ailes. Elle reconnut aussi le bon roi Sacripant, ce qu'elle n'avait pas fait jusque-là.

Ceux qui l'entouraient, et qui avaient souvent entendu Brunel se vanter de ce mauvais tour, commencèrent à se tourner vers ce dernier, et indiquaient par leurs gestes que c'était bien lui en effet. Marphise, soupçonneuse, s'informa aux uns et aux autres de ses voisins, et put enfin acquérir la certitude que celui qui lui avait ravi son épée était Brunel.

Elle apprit que, pour le récompenser de ce larcin, pour lequel il aurait mérité qu'on lui passât une corde bien graissée autour du cou, le roi Agramant l'avait élevé au trône de Tingitane, exemple assez étrange. Marphise, rappelant sa vieille indignation, résolut de se venger sur-le-champ, et de punir les railleries et les injures que Brunel lui avait adressées sur la route, après lui avoir dérobé son épée.

Elle se fit lacer son casque par son écuyer, car elle avait déjà sur elle le reste de ses armes. Je ne crois pas que, dans toute sa vie, elle ait été vue plus de dix fois sans son haubert, du jour où, brûlant de s'illustrer, elle se décida à l'endosser. Le casque en tête, elle se dirigea vers les gradins les plus élevés, où Brunel était assis au milieu des premiers seigneurs de la cour.

À peine arrivée près de lui, elle le saisit en pleine poitrine, et l'enleva aussi facilement que l'aigle rapace enlève un poulet dans ses serres crochues. Elle le porta ainsi jusqu'à l'endroit où le fils du roi Trojan cherchait à apaiser la dispute. Brunel, se voyant en de si mauvaises mains, ne cessait de pleurer et de demander merci.

Par-dessus la rumeur, le vacarme, les cris dont tout le camp était pour ainsi dire partout rempli, le bruit que faisait Brunel qui faisait appel tantôt à la pitié, tantôt au secours des assistants, s'entendait si fort, qu'à ses plaintes, à ses hurlements, les soldats accoururent de tous côtés. Arrivée devant le roi d'Afrique, Marphise, l'air altier, lui parla de cette façon :

« Je veux pendre par le col, de mes propres mains, ce larron, ton vassal, parce que le jour même qu'il enleva le cheval de celui-ci, il me vola mon épée. Et si quelqu'un prétend que je ne dis pas la vérité, qu'il s'avance et prononce un seul mot ; en ta présence, je soutiendrai qu'il en a menti et que je fais selon mon devoir.

« Mais comme on pourrait peut-être me reprocher d'avoir choisi pour accomplir cet acte de justice le moment où ceux-ci, les plus fameux parmi tes chevaliers, sont tous engagés dans de graves querelles, je consens à retarder de trois jours la pendaison. Pendant ce temps, vienne qui voudra à son secours. Après ce délai, si personne n'est venu me l'arracher des mains, je le servirai en pâture à mille oiseaux joyeux.

» À trois lieues d'ici, dans cette tour qui s'élève sur la lisière d'un petit bois, je me retire sans autre compagnie qu'une de mes damoiselles et qu'un valet. S'il se trouve quelqu'un d'assez hardi pour vouloir m'enlever ce larron, qu'il vienne, c'est là que je l'attendrai. » Ainsi elle dit, et sans attendre de réponse, elle prend sur-le-champ le chemin du château dont elle avait parlé.

Elle place Brunel devant elle, sur le cou du destrier ; le misérable, qu'elle tient par les cheveux, pleure et crie, et appelle par leur nom tous ceux dont il espère du secours. Agramant reste tellement confus de toutes ces complications, qu'il ne voit plus comment il pourra les faire cesser. Ce à quoi il est le plus sensible, c'est que Marphise lui ait ainsi enlevé Brunel.

Non qu'il l'estime, ou qu'il ait de l'amitié pour lui ; il y a longtemps au contraire qu'il le hait profondément. Souvent il lui est venu à la pensée de le faire pendre, depuis que l'anneau lui a été enlevé. Mais l'acte de Marphise lui sembla injurieux pour lui, et son visage s'enflamme de vergogne. Il veut en toute hâte la poursuivre lui-même, et en tirer la plus éclatante vengeance.

Mais le roi Sobrin, qui est présent, le dissuade de ce projet, en lui disant que ce serait peu convenable à la majesté royale. Quand bien même il aurait la ferme espérance, la certitude de revenir victorieux, il en recueillerait plus de blâme que d'honneur, car on ne manquerait pas de dire qu'il aurait vaincu une femme.

Il recueillerait peu d'honneur, et courrait un grand danger en engageant la bataille avec elle. Le meilleur conseil qu'il puisse lui donner est de laisser pendre Brunel. Et quand il n'aurait qu'à faire un signe de tête pour l'arracher au nœud coulant, il ne devrait pas faire ce signe, afin de ne pas s'opposer à ce que la justice ait son cours.

« Si tu veux avoir satisfaction sur ce point — disait-il — tu peux envoyer à Marphise quelqu'un qui lui promette de ta part que la corde sera mise autour du cou du larron, ce qui lui donnera satisfaction à elle-même. Et si elle s'obstine à se refuser de te le livrer, respecte son désir ; car il ne faut pas que ton amitié protège Brunel ni aucun autre voleur. »

Le roi Agramant se rendit volontiers au raisonnement discret et sage de Sobrin. Il laissa Marphise tranquille, et ne permit pas que personne allât lui faire outrage. Il ne voulut pas non plus envoyer vers elle. Il s'y résigna, Dieu sait avec quel effort, afin de pouvoir apaiser de plus graves querelles et de purger son camp de toutes ces rumeurs.

La folle Discorde rit de tout cela, car elle ne craint plus que désormais paix ni trêve puisse se conclure. Elle court de çà, de là, dans tout le camp, sans prendre un seul instant de repos.

L'Orgueil l'accompagne en dansant de joie, et porte aussi au feu le bois et la nourriture. Leur cri de triomphe monte jusqu'au royaume céleste, et porte à Michel le témoignage de leur victoire.

À cette voix retentissante, à cet horrible cri, Paris trembla et les

eaux de la Seine se troublèrent. Le son retentit jusqu'à la forêt des Ardennes, où, de terreur, toutes les bêtes désertèrent leur tanière. Les Alpes, les Cévennes, les rivages de Blaye, d'Arles et de Rouen l'entendirent, ainsi que le Rhône, la Saône, la Garonne et le Rhin. Les mères en serrèrent leurs enfants sur leur sein.

Ils sont cinq chevaliers qui ont résolu de vider leur querelle chacun le premier, et leurs prétentions sont tellement enchevêtrées l'une dans l'autre, qu'Apollon lui-même ne s'en tirerait pas. Le roi Agramant commence par essayer de débrouiller la première altercation qui s'est élevée entre le roi de Tartarie et l'Africain, au sujet de la fille du roi Stordilan.

Le roi Agramant court de celui-ci à celui-là, pour les mettre d'accord ; il parle à plusieurs reprises à chacun, comme un souverain animé par la justice, comme un frère dévoué. Mais il les trouve tous les deux sourds à tous ses raisonnements, indomptables et rebelles à l'idée que la dame, cause de leur différend, doit rester à l'un au détriment de l'autre.

Il s'avise à la fin d'un moyen qui lui paraît le meilleur et qui en effet satisfait les deux amants ; c'est de donner pour mari à la belle dame celui qu'elle choisira elle-même. Quand elle aura prononcé, on ne pourra plus revenir en arrière, ni passer outre.

Le compromis plaît à l'un et à l'autre, car chacun d'eux espère que le choix lui sera favorable.

Le roi de Sarze aimait Doralice bien longtemps avant Mandricard, et celle-ci lui avait accordé toutes les faveurs permises à une dame honnête. Il se flatte que le choix qui peut le rendre heureux tombera sur lui. Il n'est pas seul à concevoir cette croyance, car toute l'armée sarrasine pense comme lui.

Chacun connaissait les exploits qu'il avait déjà accomplis pour elle dans les joutes, dans les tournois, dans les combats. Tous disent qu'en acceptant un tel arrangement Mandricard s'abuse et se trompe. Mais celui-ci, qui a passé plus d'un bon moment en tête-à-tête avec Doralice, pendant que le soleil était caché sous terre, et qui sait les chances certaines qu'il a en main, se rit du vain jugement du populaire.

Les deux illustres rivaux ratifient leur convention entre les mains du roi, puis on va trouver la donzelle, et elle, abaissant ses yeux pleins de vergogne, avoue que c'est le Tartare qui lui est le plus cher. Tous restent stupéfaits, et Rodomont en est si étonné, si éperdu, qu'il n'ose lever le front.

Mais quand la colère a chassé cette honte qui lui a envahi le visage, il traite la décision d'injuste et de non avenue. Saisissant son épée qui pend à son côté, il s'écrie, en présence du roi et des autres, qu'il entend que ce soit elle qui gagne sa cause ou la lui fasse perdre, et non l'arbitrage d'une femme légère, toujours portée vers ce qu'elle doit faire le moins.

Mandricard est déjà debout, disant : « Qu'il en soit comme tu voudras. Avant que ton navire entre au port, il aura à parcourir une longue traite sur l'Océan. » Mais Agramant donne tort à Rodomont et déclare qu'il ne peut plus appeler Mandricard au combat pour cette querelle. Il fait ainsi tomber sa fureur.

Rodomont, qui se voit en un même jour atteint d'un double affront devant tous ces seigneurs, l'un venant de son roi auquel il doit céder par respect, l'autre venant de sa dame, ne veut pas rester un instant de plus dans ces lieux. Parmi ses nombreux serviteurs, il se contente d'en prendre deux avec lui, et il s'éloigne des logements mauresques.

De même que le taureau, obligé d'abandonner la génisse au vainqueur, s'éloigne plein de dépit, fuit loin des pâturages, et cherche dans les forêts et sur les rives les plus solitaires les endroits arides qu'il ne cesse de faire retentir jour et nuit de ses mugissements, sans pouvoir calmer l'amoureuse rage ; ainsi, terrassé par sa grande douleur, s'éloigne le roi d'Alger, renié par sa dame.

Roger veut tout d'abord le suivre, pour lui reprendre son bon destrier, en vue duquel il a déjà revêtu ses armes. Mais il se souvient de Mandricard avec qui il doit se battre. Il laisse donc aller Rodomont, et revient sur ses pas, afin d'entrer dans la lice avec le Tartare, avant que le roi de Séricane n'y descende lui-même vider sa querelle au sujet de Durandal.

Se voir enlever Frontin sous ses yeux et ne pouvoir l'empêcher lui est fort pénible, mais il est fermement résolu à reconquérir son

cheval, dès qu'il aura mis fin à son entreprise avec Mandricard. Quant à Sacripant, qui n'est pas retenu par un engagement comme Roger, et qui n'a pas autre chose à faire, il s'élança sur les traces de Rodomont.

Et il l'aurait eu bientôt rejoint, sans une aventure imprévue qui se présenta sur son chemin et qui, le retenant jusqu'au soir, lui fit perdre les traces qu'il suivait. Il vit une dame qui était tombée dans la Seine et qui allait y périr, s'il ne lui avait pas aussitôt porté secours. Il sauta dans l'eau et l'en retira.

Puis, quand il voulut remonter en selle, il s'aperçut que son destrier ne l'avait pas attendu, et il dut le poursuivre jusqu'au soir, car le malin cheval ne se laissa point prendre facilement. Il parvint enfin à le rattraper ; mais alors il ne put revenir au sentier dont il s'était fort écarté. Il erra par monts et par vaux plus de deux cents milles avant de retrouver Rodomont.

Quand il le retrouva, il y eut bataille, au grand désavantage de Sacripant. Je ne dirai pas, pour le moment, comment il perdit son cheval et comment il fut fait prisonnier ; j'ai à vous raconter auparavant avec quel dépit, avec quelle colère contre sa dame et contre le roi Agramant, Rodomont s'était éloigné du camp, et ce qu'il dit contre l'une et contre l'autre.

Partout où passait le dolent Sarrasin, il embrasait l'air de ses soupirs enflammés. Écho, touché de pitié, lui répondait parfois, caché sous les roches creuses. « Ô cœur de la femme — disait-il — comme tu changes vite, comme tu portes facilement ta foi à de nouveaux amants ! Infortuné, malheureux qui croit en toi !

» Ni le long servage, ni le grand amour dont tu as eu mille preuves manifestes, n'ont pu retenir ton cœur, ou faire au moins qu'il ne changeât pas si promptement. Ce n'est point parce que je te parais inférieur à Mandricard que tu me délaisses ; je ne puis trouver d'autre raison à mon infortune, sinon que tu es femme.

» Ô sexe plein de scélératesse, je crois que Nature et Dieu t'ont mis au monde pour punir d'une faute grave l'homme qui, sans toi, aurait vécu heureux. C'est aussi dans cette intention qu'ont été créés le serpent funeste, le loup et l'ours ; c'est pour cela que l'air est

fécond en mouches, en guêpes, en taons, et que l'herbe et l'ivraie croissent parmi les blés.

» Pourquoi la mère Nature n'a-t-elle pas fait en sorte que l'homme pût naître sans toi, comme la culture fait produire au poirier, au sorbier, au pommier des arbres semblables à chacun d'eux ? Mais la Nature même ne peut rien faire avec mesure. Si je songe au nom dont on la nomme, je vois qu'elle ne peut rien faire de parfait ; puisqu'on la représente comme une femme.

» Ne soyez donc pas si fières et si orgueilleuses, ô femmes, en disant que l'homme est votre fils, car de l'épine naissent aussi les roses, et le lis éclot sur une herbe fétide. Insupportables, vaniteuses, hautaines ; sans amour, sans foi, sans raison ; téméraires, cruelles, iniques, ingrates, vous êtes nées pour l'éternelle pestilence du monde. »

Tout en proférant ces reproches, et une infinité d'autres, le roi de Sarze cheminait, prodiguant tantôt à voix basse, tantôt sur un ton qui s'entendait au loin, les injures et le blâme au sexe féminin. Il avait certainement tort, car pour une ou deux femmes qui se trouvent être mauvaises, il faut croire qu'il y en a cent de bonnes.

Pour moi, bien que, parmi toutes celles que j'ai aimées jusqu'ici, je n'en aie pas trouvé une seule fidèle, je ne voudrais pas dire qu'elles sont toutes ingrates et perfides. J'aime mieux en rejeter la faute sur mon destin cruel. De nos jours, il y a beaucoup de femmes, et il y en a eu encore davantage avant nous, qui ne donnent et n'ont donné aucun sujet de reproches à l'homme. Mais la Fortune a voulu que, s'il y en a une mauvaise entre cent, je devienne sa proie.

Cependant je veux tellement chercher, avant que je meure ou que mes cheveux blanchissent davantage, qu'un jour peut-être je pourrai dire que j'en ai rencontré une qui m'a gardé sa foi. Si cela m'arrive — et je n'en ai pas perdu l'espoir — je ne me lasserai jamais de la glorifier de mon mieux, par mes paroles et par mes écrits, en vers et en prose.

Le Sarrasin n'avait pas moins d'indignation contre son roi que contre la donzelle. Et à cet égard, il déraisonnait encore en jetant sur Agramant autant de blâme que sur Doralice. Il souhaite voir un tel

désastre, une telle tempête se déchaîner sur son royaume, que, dans toute l’Afrique, il ne reste pas debout pierre sur pierre.

Il souhaite qu’Agramant, chassé de son royaume, vive misérable et mendiant, dans les tourments et les luttes ; et que ce soit lui, Rodomont, qui vienne ensuite lui rendre tout ce qu’il a perdu, et le replace sur le trône de ses ancêtres. Il lui montrera ainsi ce qu’on peut attendre d’un serviteur fidèle ; il lui fera voir qu’un ami véritable, qu’il ait raison ou tort, doit être soutenu quand même il aurait tout le monde contre lui.

Ainsi, songeant tantôt à son roi, tantôt à sa dame, le Sarrasin chevauche à grandes journées, le cœur plein de trouble. Il ne s’arrête pas, et accorde peu de repos à Frontin. Le jour suivant, ou l’autre après, il se trouve sur les bords de la Saône. De là, il compte s’acheminer droit vers la mer de Provence, afin de s’embarquer pour rejoindre son royaume en Afrique.

L’une et l’autre rive du fleuve était couverte de barques et de petits navires qui amenaient, de divers pays, des vivres pour l’armée. De Paris, jusqu’aux doux rivages d’Aigues-Mortes et aux frontières d’Espagne, toute la campagne à main droite était en effet au pouvoir des Maures.

Les vivres, transbordés hors des navires, étaient chargés sur des chars et des mules, et conduits sous bonne escorte, à partir du point que les barques ne pouvaient dépasser. Les rives étaient encombrées de troupeaux immenses amenés de contrées lointaines. Leurs conducteurs logeaient chaque soir dans de nombreuses hôtelleries, établies le long de la rivière.

Le roi d’Alger, surpris par la nuit noire et épaisse, accepta l’invitation d’un hôtelier de l’endroit qui l’engagea à descendre chez lui. Après avoir pris soin de son destrier, il s’assit devant une table chargée de mets variés, où on lui servit des vins de Corse et de Grèce, car si le Sarrazin mangeait à la mauresque, il voulait boire à la française.

L’hôte, par la bonne chère et par son visage le plus gracieux, s’efforçait de faire honneur à Rodomont, dont l’aspect lui fit tout de suite comprendre qu’il avait à faire à un homme illustre et rempli de

vaillance. Mais celui-ci, dont l'esprit et le cœur étaient ce soir bien loin — car, malgré lui, il songeait toujours à sa dame — ne disait mot.

Le brave hôtelier, l'un des plus avisés qui se fussent jamais vus en France, et qui avait su préserver son auberge et ses biens au milieu de tous ces étrangers ennemis, avait fait appel à plusieurs de ses parents, qui s'étaient empressés de venir l'aider à servir ses pratiques. Aucun d'entre eux n'osait parler, voyant le Sarrasin muet et pensif.

De pensée en pensée, le païen avait laissé son esprit errer bien loin de lui, le visage incliné vers la terre. Enfin, après avoir longtemps gardé le silence, il leva les yeux, soupira comme s'il sortait d'un profond sommeil, se secoua brusquement, et ses regards tombèrent sur l'hôte et sa famille.

Rompant alors le silence, avec un air plus doux et un visage moins troublé, il demanda à l'hôte et aux autres assistants si quelqu'un d'entre eux avait femme. Comme il lui fut répondu que l'hôte, ainsi que tous les autres, étaient mariés, il leur demanda de nouveau s'ils croyaient que leur femme leur fût fidèle.

Excepté l'hôte, tous répondirent qu'ils croyaient posséder des épouses et chastes et fidèles. L'hôte dit : « Chacun, en cette affaire, croit ce qui lui plaît. Pour moi, je sais que vous vous trompez. Votre crédulité vous aveugle tellement, que j'estime qu'aucun de vous n'a sa raison. Je suis certain que c'est aussi l'avis de ce seigneur, à moins qu'il ne veuille vous faire prendre pour noir ce qui est blanc.

» De même que le phénix est seul de son espèce, il n'y a pas deux femmes fidèles au monde. C'est pourquoi il n'y a qu'un homme qui puisse se dire exempt des tromperies de son épouse. Chacun s'imagine être cet heureux mortel ; chacun pense avoir cueilli la palme. Comment est-il possible que tout le monde ait cette chance, puisqu'elle ne peut être que le lot d'un seul ?

» Je suis tombé moi-même autrefois dans l'erreur où vous êtes, à savoir qu'il existe plus d'une épouse chaste. Mais un gentilhomme de Venise, que ma bonne fortune conduisit ici, me tira d'erreur en me citant de nombreux exemples. Il s'appelait Jean-François Valerio, et son nom n'est jamais sorti de ma mémoire.

» Il connaissait toutes les ruses dont les femmes légitimes et les maîtresses usent d'habitude. Outre sa propre expérience, il savait là-dessus une foule d'histoires modernes et anciennes, par lesquelles il me démontra bien vite que, pauvres ou riches, il n'y en eut jamais de pudiques, ajoutant que si quelques-unes avaient passé pour plus chastes que les autres, c'est qu'elles avaient été plus habiles à se cacher.

» Parmi toutes les histoires qu'il me conta — et il m'en dit tant que je ne pourrais m'en rappeler le tiers — il en est une qui s'est gravée dans ma tête plus profondément qu'une inscription sur le marbre. Quiconque l'entendrait serait convaincu, comme je le fus et comme je le suis encore, de la scélératesse des femmes. Si cela ne vous déplaît point de l'écouter, seigneur, je vais vous la dire pour les confondre. »

Le Sarrasin répondit : « Quel plus grand plaisir, quel plus grand soulagement pourrais-tu me causer en ce moment, que de me dire une histoire, de me donner un exemple qui vienne confirmer ma propre opinion ? Pour que je puisse mieux t'écouter, et pour que tu racontes plus à ton aise, assieds-toi vis-à-vis de moi, que je te voie en face. » Mais je vous dirai dans le chant qui suit ce que l'hôte fit entendre à Rodomont.

Chant XXVIII

ARGUMENT. — L'hôtelier conte à Rodomont l'histoire de Joconde. Rodomont, ayant changé son premier dessein d'aller en Afrique, s'arrête dans une petite chapelle abandonnée où arrive Isabelle avec l'ermite, conduisant les restes mortels de Zerbin. Le païen veut détourner Isabelle de la résolution qu'elle a prise de se retirer du monde, et s'impatiente des remontrances de l'ermite.

Dames — et vous qui avez les dames en estime — pour Dieu ! ne prêtez pas l'oreille à cette histoire que l'hôte s'apprête à raconter pour déverser sur vous le mépris, l'infamie et le blâme. Une langue si vile ne saurait pas plus vous salir que vous glorifier. C'est du reste une vieille habitude de la part du vulgaire ignorant, de gloser sur chacun, et de parler le plus de ce qu'il comprend le moins.

Laissez ce chant ; mon histoire peut aller sans lui et n'en sera pas moins claire. Turpin l'ayant mis, j'ai cru devoir le mettre aussi, non par malveillance ou jalousie. Car je vous aime ; outre que ma bouche vous l'a déjà dit — et vous savez que je ne fus jamais avare d'éloges pour vous — je vous en ai donné mille preuves. Je vous ai montré que je suis, et que je ne puis être que tout à vous.

Celles qui voudront peuvent donc passer trois ou quatre pages sans les lire. Quant à celles qui tiendront à les connaître, elles feront bien de ne pas leur accorder plus de créance qu'on n'en accorde d'ordinaire aux fables ou à de vaines sornettes. Mais revenons à notre récit. Quand il eut vu le chevalier, en face duquel il s'était assis, prêt à l'écouter, l'hôtelier commença ainsi son histoire :

« Astolphe, roi des Lombards, auquel son frère laissa le trône pour

se faire moine, fut, dans sa jeunesse, doué d'une telle beauté, que peu d'hommes l'égalèrent sur ce point. Le pinceau d'Appelles, deZeuxis, ou de tout autre peintre plus illustre, en admettant qu'il y en ait eu, aurait eu de la peine à peindre un visage aussi parfait. Il était beau et paraissait tel à tout le monde, mais bien plus encore à lui-même.

» Il s'estimait si fort, non pas tant à cause du rang suprême grâce auquel tous les autres étaient ses inférieurs, ni parce que le nombre de ses sujets et ses grandes richesses en faisaient le roi le plus puissant de tous ses voisins, mais parce qu'il l'emportait sur tous en prestance et en beauté. Il était heureux, quand il s'entendait louer à ce sujet, comme de la chose qu'on écoute le plus volontiers.

» Parmi tous ses courtisans, il y en avait un qui lui était plus particulièrement cher. C'était un chevalier romain nommé Fausto Latini, avec lequel il admirait souvent la beauté de son visage ou de sa main. Lui ayant un jour demandé s'il avait jamais vu, de près ou de loin, un autre homme aussi beau et aussi bien fait, il en obtint une réponse tout opposée à celle qu'il attendait.

« J'avoue — lui répondit Fausto — d'après ce que je vois et ce que j'entends dire à chacun, que tu as peu de rivaux au monde pour la beauté, et même, ces rivaux, je les réduis à un seul, c'est un mien frère, nommé Joconde. Excepté lui, je crois qu'en effet tu surpasses de beaucoup tous les autres hommes en beauté. Mais pour celui-là, non seulement il t'égale, mais il te dépasse. »

» La chose parut impossible au roi qui, jusqu'alors, avait tenu la palme. Il eut un immense désir de connaître le jeune homme dont on lui faisait un tel éloge. Il fit si bien auprès de Fausto, qu'il l'amena à lui promettre de faire venir son frère à la cour, bien que Fausto pensât que ce ne serait pas sans peine qu'il pourrait l'y décider, et il en dit la raison au roi.

» Son frère était un homme qui n'avait jamais de sa vie mis les pieds hors de Rome, ayant vécu tranquille et sans soucis, du bien que la fortune lui avait concédé. Il n'avait ni diminué ni accru le patrimoine que son père lui avait laissé en héritage, et aller à Pavie lui semblait un plus long voyage qu'à tout autre aller au Tanaüs.

» La difficulté serait plus grande encore pour le séparer de sa

femme, à laquelle il était lié par un amour tel que ce qu'elle ne voulait pas, il lui aurait été impossible de le vouloir. Cependant, pour obéir à son seigneur, il lui dit qu'il irait trouver son frère, et qu'il ferait tout ce qu'il pourrait. Le roi ajouta à ses prières de telles offres, de tels dons, qu'il lui ôta toute possibilité de refuser.

» Il partit, et en peu de jours il se retrouva à Rome dans la maison paternelle. Là, il pria tellement son frère, qu'il le décida à venir chez le roi. Il fit plus encore, bien que ce fût difficile ; il fit consentir sa belle-sœur à ce voyage, en lui montrant le bien qu'elle en retirerait, outre la reconnaissance éternelle qu'il lui en aurait,» Joconde fixa le jour du départ.

En attendant, il se procura des chevaux et des serviteurs, et se fit faire de riches vêtements de cérémonie, car souvent un bel habit ne fait qu'ajouter à la beauté. Sa femme se tenait, la nuit à ses côtés, le jour auprès de lui, les yeux baignés de larmes, lui disant qu'elle ne savait comment elle pourrait supporter sans mourir une telle absence.

» Rien que d'y penser, elle se sentait arracher le cœur de la poitrine. « Ô ma vie — lui dit Joconde — ne pleure pas — et en lui-même il pleurait non moins qu'elle — ce voyage sera si heureux, que je reviendrai dans deux mois au plus. On ne me ferait pas outrepasser ce délai d'un jour, quand le roi me donnerait la moitié de son royaume. »

« La dame ne se consola point pour cela, disant que ce terme était encore trop long, et que si, à son retour, il ne la trouvait point morte, ce serait grande merveille. La douleur que jour et nuit elle portait avec elle ne lui permettait pas de goûter à la moindre nourriture, ni de fermer les yeux ; c'était à un tel point que, pris de pitié, Joconde se repentit d'avoir promis à son frère.

» Elle portait au cou une chaîne d'or où pendait une petite croix enrichie de pierreries et contenant de saintes reliques recueillies en divers lieux par un pèlerin de Bohême. Son père l'avait rapportée chez lui en revenant malade de Jérusalem ; à sa mort, elle en avait hérité. Elle se l'ôta du cou, et la donna à son mari,

» En le priant de la porter au cou pour l'amour d'elle et pour que son souvenir ne le quittât jamais. Le cadeau fit plaisir au mari qui

l'accepta, bien qu'il n'en eût pas besoin pour se rappeler, car ni le temps, ni l'absence, ni la bonne ou la mauvaise fortune n'étaient capables d'effacer un souvenir aussi vigoureux et aussi tenace, et qui devait durer jusqu'après la mort.

» La nuit qui précéda le jour du départ, il sembla que la dame fût prête à mourir dans les bras de son cher Joconde dont elle ne pouvait s'arracher. Elle ne dormit pas, et une heure avant le lever du jour le mari en vint au suprême adieu. Puis il monta à cheval et partit. Quant à sa femme, elle se remit au lit.

» Joconde n'avait pas encore fait deux milles, qu'il se rappela avoir oublié la petite croix qu'il avait mise la veille au soir sous son oreiller. Hélas ! se dit-il en lui-même, comment trouverai-je excuse acceptable pour que ma femme ne croie pas que l'amour infini qu'elle me porte m'est de peu de prix ?

» Il cherche une excuse ; puis il lui vient à l'esprit que cette excuse ne sera ni acceptable ni bonne s'il envoie un familier ou un autre de ses gens, et s'il ne va pas s'excuser en personne. Il s'arrête et dit à son frère : « Va doucement jusqu'à Baccano, où est la première auberge. Moi, je suis obligé de rentrer à Rome et je te rejoindrai en chemin.

» Un autre ne pourrait faire ma besogne. Ne doute pas que je ne te rejoigne bientôt. » Et faisant faire volte-face à sa monture, il la mit au trot, en disant : adieu ! et sans vouloir qu'aucun de ses gens le suivît.

Lorsqu'il passa le fleuve, l'obscurité commençait à fuir devant le soleil. Il monta dans sa demeure, alla droit au lit, et trouva sa femme profondément endormie.

» Sans dire mot, il lève la courtine et voit ce qu'il s'attendait le moins à voir : sa chaste et fidèle épouse étendue sous la couverture entre les bras d'un jeune homme. Il reconnut sur-le-champ celui qui avait commis l'adultère, car il était depuis longtemps de son entourage. C'était un jeune garçon, élevé par lui, d'humble naissance, et dont il avait fait un de ses familiers.

» S'il resta étonné et mécontent, mieux est de le penser et d'en croire autrui que d'en faire par soi-même l'expérience, comme, à son grand chagrin le fit Joconde. Saisi d'indignation, il songea à tirer son

épée et à les tuer tous les deux, mais il fut arrêté par l'amour qu'en dépit de lui-même il conservait pour son ingrate épouse.

» Ce funeste amour — jugez par là s'il l'avait asservi — l'empêcha même de la réveiller, afin de lui éviter la confusion de se trouver surprise en si grande faute. Le plus doucement qu'il put, il sortit, descendit les escaliers, et, se remettant à cheval, poussé par sa douleur amoureuse, il n'arrêta sa monture qu'à l'auberge où il rejoignit son frère.

» Il parut à tous changé de visage ; tous virent qu'il n'avait pas le cœur joyeux. Mais aucun ne devina et ne put pénétrer son secret. Ils croyaient qu'il s'était éloigné d'eux pour aller à Rome, et il était allé à Corneto. Car si chacun comprenait que l'amour était cause de son chagrin, personne n'aurait su dire en quoi ni comment.

» Son frère pensa que c'était la douleur d'avoir laissé sa femme seule qui le tourmentait, tandis qu'au contraire il se lamentait, il enrageait de l'avoir laissée trop en compagnie. L'infortuné, le front crispé, la lèvre gonflée, tenait l'œil constamment fixé sur la terre. Fausto, qui employait tous les moyens-pour le réconforter, ne sachant point la cause de son chagrin, ne pouvait y parvenir.

» Il arrosait la plaie d'une liqueur contraire ; croyant dissiper la douleur, il l'accroissait ; croyant fermer la blessure, il l'ouvrait et la rendait plus douloureuse, en lui remettant à l'esprit le souvenir de sa femme. Le malheureux ne repose ni jour ni nuit ; le sommeil et l'appétit l'ont fui, et il ne peut les retrouver. Son visage, auparavant si beau, est tellement changé, qu'il ne ressemble plus en rien à ce qu'il était d'abord.

» Les yeux paraissent s'enfoncer dans la tête ; le nez semble démesurément accru sur son visage décharné. Il lui reste si peu de son ancienne beauté, qu'il ne pourrait plus en faire l'épreuve. Au chagrin s'adjoignit une fièvre si violente, qu'elle le força de séjourner sur les bords de l'Arbia et de l'Arno, et le peu qu'il avait conservé de sa beauté tomba, comme se fane soudain au soleil la rose cueillie.

» Outre que Fausto était fort inquiet sur le compte de son frère qu'il voyait si bas, il était encore plus dépité à l'idée que son prince,

auquel il avait vanté sa beauté, le prendrait pour un menteur. Il lui avait promis de lui montrer le plus beau de tous les hommes, et il lui montrerait le plus laid. Cependant, continuant sa route, il traîna son frère jusqu'à Pavie.

» Mais, craignant de passer pour privé de jugement, il ne voulut pas que le roi le vît à l'improviste. Il l'avisait auparavant par lettre que son frère arrivait à peine vivant, et qu'un violent chagrin, accompagné d'une fièvre violente, avait tellement changé son visage, qu'il ne paraissait plus ce qu'il était d'habitude.

» L'arrivée de Joconde fut aussi agréable au roi que si c'eût été celle d'un véritable ami. Il n'avait jamais plus désiré chose au monde que de le voir. Il ne lui déplut pas non plus de le trouver si inférieur à lui en beauté, bien qu'il reconnût que, s'il n'eût pas été malade, il lui aurait été supérieur, ou tout au moins égal.

» Aussitôt arrivé, il le fait loger dans son palais. Il va chaque jour le visiter et s'informe à toute heure de ses nouvelles. Il s'inquiète de savoir s'il a tout ce qu'il lui faut ; enfin il s'efforce de l'honorer et de l'amuser. Mais Joconde languit, car la triste pensée de sa coupable épouse le ronge sans cesse. La vue des jeux, le chant des musiciens, rien ne peut diminuer sa douleur.

» Devant ses appartements, situés tout au haut du palais, juste au-dessous du toit, s'étend une ancienne galerie. C'est là qu'il se retire seul, tout plaisir, toute société lui étant odieux, et qu'il ajoute chaque jour un nouveau poids au fardeau de sa peine. C'est là qu'il trouva — qui le croirait ? — ce qui devait le guérir de sa plaie douloureuse.

» Dans l'endroit le plus obscur de la galerie, où d'habitude les fenêtres ne s'ouvraient jamais, il s'aperçoit que la cloison joignait mal à la muraille, de sorte qu'un rayon de lumière s'en échappait. Il y pose l'œil, et il voit une chose qui aurait été difficile à croire pour celui qui l'aurait entendu raconter. Lui, qui ne l'entend pas de la bouche d'un autre, mais qui la voit, il ne peut en croire ses propres yeux.

» De l'endroit où il est, il découvre la plus secrète et la plus belle des chambres de la reine, et dans laquelle elle n'admettait que ses fidèles les plus dévoués. Il la voit elle-même engagée en une étrange

lutte avec un nain qui la tenait dans ses bras. Et ce nain avait su si bien faire, qu'il avait mis la reine sous lui.

» Joconde reste un instant stupéfait et croit rêver. Mais quand il voit que le fait est réel et que ce n'est pas un songe, il est bien forcé d'en croire à lui-même. « Donc — dit-il — celle-ci se livre à un monstre bossu et contrefait, alors qu'elle a pour mari le plus grand roi du monde, le plus beau, le plus courtois ! quel appétit ! »

» Alors sa pensée se reporte vers sa femme qu'il avait jusque-là estimée la plus coupable des épouses, et sur le jeune homme auquel elle s'était donnée, et voilà qu'elle lui paraît maintenant excusable. N'était-ce pas, plutôt que la sienne, la faute de son sexe qui ne peut se contenter d'un seul homme ? Et si toutes ont une tache d'encre, du moins la sienne n'avait pas été choisie un monstre.

» Le jour suivant, à la même heure, il revient au même endroit ; et il voit encore la reine et le nain qui font au roi le même outrage ; le jour d'après et l'autre encore, il les trouve occupés à la même besogne ; enfin il n'est pas de jour que la fête n'ait lieu. Et, ce qui lui paraît le plus étrange, la reine se plaint toujours que le nain ne l'aime pas assez.

» Étant un jour à regarder, il voit la reine en grande mélancolie et toute troublée, parce qu'elle avait fait appeler deux fois, par sa femme de chambre, le nain qui n'était pas encore venu. Elle envoie une troisième fois, et voici la réponse que Joconde entendit : « Madame, il joue et il perd ; et pour ne pas rester en perte d'un sou, le pandard refuse de venir »

» À un si étrange spectacle, Joconde rassérène son front, ses yeux, son visage, et, comme son nom l'indiquait, il redevient de fait joyeux, changeant la plainte en rire. Il redevient si gras et si rubicond, qu'il semble un chérubin du paradis. Le roi, son frère et toute la cour, sont étonnés d'un tel changement.

» Si le roi désirait apprendre de Joconde d'où lui était venu si subitement un tel réconfort, Joconde ne désirait pas moins l'en instruire, et le prévenir de l'injure si grave qui lui était faite. Mais il ne voulait pas plus que le roi punît sa femme de cette faute, qu'il n'avait puni la sienne. De sorte que, avant de lui rien dire, il lui fit

jurer sur l'hostie consacrée qu'il ne lui ferait aucun mal.

» Il lui fit jurer, quoi qu'il dût lui dire ou lui montrer de déplaisant et d'injurieux pour Sa Majesté, qu'il n'en tirerait vengeance ni maintenant ni plus tard. Il exigea aussi qu'il gardât le silence, de sorte que la coupable ne pût jamais s'apercevoir, par le moindre signe ou par le moindre mot, que le roi connaissait son crime.

» Le roi, qui s'attendait à toute autre chose, excepté à celle-là, jura sans hésiter. Alors Joconde lui révéla la raison qui l'avait pendant si longtemps rendu malade. Il lui dit que c'était parce qu'il avait trouvé sa femme entre les bras d'un vil sergent de sa maison, et que le chagrin aurait fini par le faire mourir, si le remède avait tardé plus longtemps à venir ;

» Mais qu'il avait vu, dans la demeure même de Son Altesse, une chose qui avait tout à fait calmé sa douleur, et qui lui avait prouvé que, si le déshonneur l'avait atteint, il n'y était pas tombé seul. Ayant ainsi parlé, et parvenu à l'endroit où la cloison était percée, il lui montra le nain difforme qui tenait sous lui la jument d'autrui, la pressait de l'éperon et lui faisait jouer de l'échine.

» Si le fait parut monstrueux au roi, vous le croirez bien sans que j'insiste. Il fut sur le point de devenir fou de rage, et de se briser la tête contre tous les murs ; il voulut crier, rompre le pacte qui le liait ; mais force lui fut de garder bouche close et d'avalier sa colère âcre et pleine d'amertume, puisqu'il avait juré sur l'hostie consacrée.

« Que dois-je faire, que me conseilles-tu, frère — dit-il à Joconde — puisque tu m'as enlevé la satisfaction d'assouvir ma juste colère par une vengeance cruelle et digne de l'offense ? » « Laissons — dit Joconde — ces ingrates, et voyons si les autres sont aussi faciles ; faisons aux femmes des autres ce que les autres nous ont fait avec nos femmes.

« Tous deux nous sommes jeunes et d'une beauté telle qu'on ne trouverait pas facilement nos pareils. Quelle femme pourrait nous être cruelle, puisqu'elles ne savent même pas se défendre des monstres ? Si la beauté et la jeunesse ne suffisent pas pour les séduire, nous pourrions du moins les avoir avec notre argent. Je ne veux pas que nous revenions avant d'avoir obtenu les dépouilles

opimes de mille femmes mariées.

» Une longue absence, la vue de pays variés, la possession de femmes nouvelles, adoucissent et éteignent souvent dans le cœur le feu des passions amoureuses. » Le roi approuva fort l'avis et ne voulut pas que le départ fût différé d'un jour. Quelques heures après, suivi de deux écuyers, et en compagnie du chevalier romain, il se mit en route.

» Ils parcoururent incognito l'Italie, la France, le pays des Flamands et des Anglais, et autant ils rencontrèrent de jolis minois, autant ils en trouvèrent de favorables à leurs prières. Ils donnaient, et souvent ils recevaient à leur tour de riches présents. Par eux, beaucoup furent sollicitées, et il y en eut tout autant qui les sollicitèrent eux-mêmes.

» Séjournant un mois dans un pays, deux mois dans un autre, ils acquirent à n'en pas douter la preuve que la fidélité et la chasteté ne se trouvaient pas plus chez les femmes des autres que chez les leurs. Au bout de quelque temps, tous deux s'ennuyèrent de toujours chasser proie nouvelle, d'autant plus qu'ils ne pouvaient entrer par la porte d'autrui sans courir danger de mort.

» Ils pensèrent qu'il valait mieux en trouver une qui, de visage et de manières, plût à tous les deux, et qui satisfît à leurs besoins communs, sans qu'ils eussent jamais à être jaloux l'un de l'autre, « Et pourquoi — disait le roi — veux-tu qu'il me déplaie de t'avoir pour compagnon plutôt qu'un autre ? Je sais bien que, dans tout le grand troupeau féminin, il n'y en a pas une qui se contente d'un seul homme.

» Jouissons donc en toute liberté de la même femme à nous deux, sans outrepasser nos forces, et quand le besoin de nature nous y invitera. Nous n'aurons jamais ni contestations, ni dispute, et quant à elle, je ne crois pas qu'elle doive se plaindre, car si les autres avaient deux maris, elles leur seraient plus fidèles qu'à un seul, et l'on n'aurait pas tant de reproches à leur adresser. »

» Le jeune Romain parut très satisfait de ce qu'avait dit le roi. C'est pourquoi, s'étant arrêtés à cette résolution, ils cherchèrent longtemps à travers monts et plaines. Ils trouvèrent enfin une jeune

filles à leur convenance. C'était la fille d'un hôtelier espagnol, qui tenait une hôtellerie dans le port de Valence. Elle était gracieuse de manières, et de belle prestance.

» Sa tendre et verte jeunesse était encore à la fleur de son printemps. Le père était chargé de nombreux enfants, et ennemi mortel de la pauvreté. De sorte que ce fut chose facile que de l'amener à leur céder sa fille. Il consentit à ce qu'ils l'emmenassent où bon leur semblerait, après qu'ils lui eurent promis de la bien traiter.

» Ils prennent donc la jeune fille avec eux, et en jouissent tantôt l'un, tantôt l'autre, amicalement et en paix, comme font alternativement les soufflets qui, chacun à leur tour, attisent les fourneaux. Puis ils partent pour voir toute l'Espagne, et passer ensuite dans le royaume d'Afrique. Le jour où ils quittèrent Valence, ils vinrent loger à Zattira.

» Les deux maîtres vont aussitôt visiter les rues et les palais, les lieux publics et les églises, selon qu'ils avaient l'habitude de faire dans toutes les villes qu'ils traversaient. La jeune fille reste avec les gens de l'hôtellerie, dont les uns préparent les lits, les autres pansent les chevaux ; d'autres veillent à ce qu'à leur retour, les deux seigneurs trouvent leur dîner prêt.

» Dans l'auberge, se trouvait comme domestique un garçon qui avait été autrefois dans la maison de la jeune fille, au service de son père. Il avait été son amant dès ses premières années, et avait joui de ses faveurs. Ils se reconnurent bien vite, mais ils ne firent pas semblant, chacun d'eux craignant qu'on s'en aperçût. Mais dès que les maîtres et leurs gens leur en laissèrent le loisir, ils purent lever les yeux l'un sur l'autre.

» Le jeune homme lui demanda où elle logeait et lequel des deux seigneurs l'avait avec lui. La Fiammetta — c'est ainsi qu'elle avait nom, le garçon s'appelait le Grec — lui raconta de tout point l'histoire. « Hélas ! — lui dit le Grec — au moment où j'espérais pouvoir vivre près de toi, ô Fiammetta, ô mon âme, tu t'en vas, et je ne sais plus si je te reverrai jamais !

» Tous nos projets se changent en amertume, puisque tu

appartiens à d'autres et que tu vas si loin de moi. Ayant ramassé à grand-peine et à la sueur de mon front, un peu d'argent, prélevé sur mon salaire et sur les générosités de nombreux voyageurs, je me proposais de retourner à Valence, de te demander pour femme à ton père, et de t'épouser. »

La jeune fille, haussant les épaules, lui répond qu'il a trop tardé à venir. Le Grec pleure et soupire ; et feint de se retirer. « Veux-tu — dit-il — me laisser ainsi mourir ? Au moins laisse-moi éteindre le feu de mon désir entre tes bras serrés autour de ma poitrine ; le moindre instant passé avec toi, avant que tu partes, me fera mourir content. »

La-jeune fille, remplie de pitié, lui répond : « Sois certain que je le désire non moins que toi. Mais nous ne pouvons trouver ni le lieu ni le temps, ici où tant d'yeux sont braqués sur nous. » Le Grec reprend : « Je suis certain que si tu as pour moi seulement le tiers de l'amour que j'ai pour toi, tu trouveras un endroit où nous pourrons cette nuit nous ébattre ensemble un peu. »

« Comment le pourrai-je — lui dit la jeune fille — puisque je couche la nuit entre eux deux, et que l'un ou l'autre s'ébat continuellement avec moi, de sorte que je me trouve toujours dans les bras de quelqu'un ? » « Que cela — reprend le Grec — ne t'inquiète pas, car je saurai bien te tirer de cet embarras et te délivrer de leurs obsessions, pourvu que tu le veuilles. Et tu dois le vouloir, si tu compatiss à ma peine. »

» Après avoir songé un instant, elle lui dit de venir quand il croira tout le monde endormi. Puis, elle lui indique comment il doit s'y prendre pour l'aller et le retour. Le Grec, selon ses instructions, dès qu'il voit toute la maison endormie, arrive à la porte de la chambre, la pousse, et celle-ci cède. Il entre doucement, et va, tâtonnant avec le pied.

» Il fait de longs pas ; fermement appuyé sur la jambe qui est en arrière, il avance l'autre comme s'il craignait de marcher sur du verre. On dirait que ce n'est pas un parquet qu'il a à fouler, mais des œufs. Sa main est étendue devant lui, et il va à tâtons jusqu'à ce qu'il trouve le lit. Une fois là, il se glisse en silence, la tête la première, par

où les autres avaient les pieds.

» Il s'en vient droit entre les jambes de Fiammetta, qui était couchée sur le dos, et quand il est à sa hauteur, il l'embrasse étroitement, et se tient sur elle jusqu'au moment où le jour va poindre. Il chevauche fortement, et ne court point en estafette, car il n'éprouve pas le besoin de changer de monture. Celle qu'il a lui paraît trotter si bien, qu'il ne veut en descendre de toute la nuit.

» Joconde, ainsi que le roi, avait senti les secousses continuelles imprimées au lit, et l'un et l'autre, induit en erreur, avait cru que c'était son compagnon qui les produisait. Lorsque le Grec eut fourni son chemin, il s'en retourna de la même façon qu'il était venu. Le soleil ayant dardé ses rayons au-dessus de l'horizon, Fiammetta sauta à bas du lit et fit entrer les pages.

» Le roi dit à son compagnon qui se taisait : « Frère, tu dois avoir fait beaucoup de chemin. Il est bien temps que tu te reposes, après avoir été à cheval toute la nuit. » Joconde, lui répondant aussitôt, dit : « Tu me dis ce que je devrais te dire. C'est à toi qu'il convient de te u reposer, et grand bien te fasse, car toute la nuit tu as chevauché au galop de chasse. »

« Moi aussi — répondit le roi — j'aurais sans aucun doute laissé courir une traite à mon chien, si tu m'avais prêté un peu le cheval ; mais tu as fait ma besogne. » Joconde répliqua : « Je suis ton vassal, et tu peux faire et rompre a avec moi tout pacte ; aussi n'est-il pas besoin de te servir de pareils détours. Tu pouvais bien me dire : laisse-la tranquille ! »

» De réplique en réplique, une grosse querelle s'élève entre eux ; ils en viennent aux paroles piquantes, car l'un et l'autre sont vexés d'avoir été joués. Ils appellent Fiammetta qui n'était pas loin et tremblait que sa faute n'eût été découverte, pour lui faire dire, en présence de tous deux, lequel mentait.

« Dis-moi — lui dit le roi d'un air sévère — et ne crains rien de moi ni de lui : quel est celui qui a été assez vaillant pour jouir de toi toute la nuit, sans en faire part à l'autre ? » Tous deux attendaient la réponse, croyant se convaincre l'un l'autre de mensonge. Alors Fiammetta, se voyant découverte, se jeta à leurs pieds, persuadée que

c'en était fait de sa vie.

» Elle leur demanda pardon ; vaincue par l'amour qu'elle avait porté à un jeune garçon, émue de pitié à cause des nombreux tourments qu'il avait endurés pour elle, elle s'était laissée entraîner pendant la nuit à commettre la faute suivante ; et elle poursuivit sans rien feindre, en leur expliquant comment elle s'était comportée entre eux, dans l'espoir que chacun d'eux s'imaginât qu'elle était avec son compagnon.

» Le roi et Joconde se regardèrent, confus d'étonnement et de stupeur ; ils convinrent qu'ils n'avaient pas encore ouï dire que deux hommes eussent été jamais ainsi trompés. Puis ils éclatèrent tous deux d'un tel rire que, la bouche ouverte et les yeux fermés, pouvant à peine reprendre leur haleine, ils se laissèrent retomber sur le lit.

» Quand ils eurent tellement ri que la poitrine leur en faisait mal et que leurs yeux en pleuraient, ils se dirent : « Comment voudrions-nous que nos femmes ne nous jouent point de tours, quand nous n'avons pas pu empêcher que celle-ci nous trompe, alors que nous la tenions entre nous et si serrée que tous les deux nous la touchions ? Quand même un mari aurait plus d'yeux que de cheveux sur la tête, il ne pourrait éviter d'être trompé.

» Nous avons éprouvé plus de mille femmes, et toutes fort belles ; pas une d'elles n'a fait exception. Si nous tentions l'épreuve sur d'autres, nous les trouverions encore semblables. Mais celle-ci suffit comme dernière épreuve. Donc nous pouvons croire que nos épouses ne sont ni plus ni moins fidèles ou chastes que les autres. Et si elles sont comme toutes les autres, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de retourner jouir de leurs caresses. »

» Cette résolution prise, ils firent appeler Fiammetta ainsi que son amant, et en présence d'une nombreuse assistance ils la lui donnèrent pour femme, avec une dot suffisante. Puis ils montèrent à cheval, et, changeant de direction, au lieu de continuer vers le Ponant, ils s'en retournèrent vers le Levant. Ils revinrent auprès de leurs femmes, au sujet desquelles ils ne se créèrent plus jamais d'ennuis. »

L'hôte termina ici son histoire qui fut écoutée avec une grande attention. Le Sarrasin l'entendit jusqu'au bout, sans prononcer une

parole. Puis il dit : « Je crois bien que les ruses féminines sont en nombre infini, et que l'on ne pourrait en relater la millième partie dans toutes les chartes qui existent. »

Il y avait là un homme d'âge, qui avait un jugement plus droit que les autres, plus de sens et plus d'ardeur. Ne pouvant souffrir que toutes les femmes fussent ainsi traitées, il se tourna vers celui qui avait conté l'histoire, et lui dit : « Nous avons entendu dire bon nombre de choses qui n'ont aucun fond de vérité, et ta fable en est une.

» À celui qui te l'a contée, je ne donne aucune créance, quand même il serait évangéliste pour tout le reste. C'est son propre sentiment, plutôt que l'expérience qu'il pouvait avoir des femmes, qui le faisait parler ainsi. La haine qu'il portait à une ou deux lui faisait jeter l'odieux et le blâme sur toutes les autres d'une façon malhonnête. Mais, une fois sa colère passée, je suis sûr que tu aurais pu l'entendre leur prodiguer l'éloge bien plus que le blâme.

» Et quand il voudra les louer, il aura le champ plus large qu'il ne l'eut jamais pour en dire du mal. Il pourra en citer cent qui sont dignes d'être honorées, pour une mauvaise que l'on devra blâmer. Au lieu de jeter le blâme sur toutes, c'est la bonté du plus grand nombre qu'il faudrait célébrer. Et si ton Valerio parle autrement, c'est de colère, et il ne dit pas ce qu'il pense.

» Dites-moi un peu : est-il par hasard un de vous qui ait gardé fidélité à sa femme ; qui ait refusé d'aller, à l'occasion, vers la femme d'un autre, pour lui offrir ses services ? Croyez-vous que dans le monde entier vous trouveriez un seul homme dans ce cas ? Qui le dit, ment, et bien fou qui le croirait. Avez-vous jamais trouvé une femme qui vous ait fait des avances — je ne parle pas des infâmes et des filles publiques ?

» En connaissez-vous un seul, parmi vous, qui ne laisserait pas sa femme, quelque belle qu'elle soit, pour en suivre une autre, s'il espérait l'obtenir vite et facilement ? Et que feriez-vous si une dame ou une damoiselle vous priaient, ou vous offrait de l'argent ? Je crois que, pour plaire aux unes ou aux autres, nous y laisserions tous la peau.

» Celles qui ont abandonné leurs maris, le plus souvent avaient des raisons pour cela. Ne voit-on pas en effet ceux-ci, dégoûtés de leur intérieur, porter leurs désirs au-dehors et rechercher la maison d'autrui ? Nous devrions aimer, puisque nous voulons qu'on nous aime, et n'exiger de nos femmes qu'en raison de ce que nous leur donnons. Si cela était en mon pouvoir, je ferais une loi telle que l'homme ne pourrait aller contre.

» Cette loi porterait que toute femme surprise en adultère serait mise à mort, si elle ne pouvait prouver que son mari a lui-même commis une seule fois le même crime. Si elle pouvait le prouver, elle serait remise en liberté, sans avoir à craindre ni son mari ni la justice. Le Christ, parmi ses préceptes, a laissé celui-ci : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

» L'incontinence, en admettant qu'on puisse la leur reprocher, ne saurait être le fait de leur sexe tout entier. Mais même en cela, qui de nous ou d'elles a les torts les plus graves, alors qu'il n'est pas un seul homme qui observe la continence ?

» Nous avons d'ailleurs beaucoup d'autres motifs de rougir, car, à de rares exceptions, le blasphème, le brigandage, le vol, l'usure, l'homicide, si ce n'est pis encore, sont l'apanage de l'homme. »

Le sincère et équitable vieillard s'était empressé de citer, à l'appui de ces raisons, l'exemple de femmes qui, ni en fait ni en pensée, n'avaient jamais manqué à la chasteté. Mais le Sarrasin, qui fuyait la vérité, le regarda d'un air si cruel et si plein de menaces, qu'il le fit taire de peur, sans toutefois changer sa conviction.

Après que le roi païen eut mis fin à ces propos de nature diverse, il quitta la table ; puis il gagna son lit pour dormir jusqu'à ce que l'obscurité eût disparu. Mais il passa la nuit à soupirer sur l'infidélité de sa dame beaucoup plus qu'à dormir. Au premier rayon du jour, il partit avec l'intention de continuer son voyage en bateau.

Comme tout bon cavalier, il avait les plus grands égards pour le cheval si beau et si bon qu'il possédait en dépit de Sacripant et de Roger. Comprenant que, pendant les deux derniers jours, il avait surmené plus que de raison un si excellent destrier, il l'embarque dans le double but de le laisser reposer et d'aller plus vite.

Il donne ordre au patron de lancer sans retard la barque à l'eau et de faire force de rames. La barque, assez petite et peu chargée, descend rapidement la Saône. Mais, sur la terre ou sur l'onde, Rodomont ne peut fuir sa pensée, ni s'en débarrasser. Il la retrouve dans le bateau à la proue comme à la poupe, et s'il chevauche, il la porte en croupe derrière lui.

Elle lui remplit la tête et le cœur, et en chasse tout soulagement. Le malheureux ne voit plus de repos pour lui, puisque l'ennemi est sur son propre domaine. Il ne sait plus de qui espérer merci, puisque ses serviteurs eux-mêmes lui font la guerre. Nuit et jour, il est combattu par le cruel qui devrait lui porter secours.

Rodomont, le cœur chargé d'ennui, navigue tout le jour et la nuit suivante. Il ne peut écarter de son esprit l'injure qu'il a reçue de sa dame et de son roi. Sur le bateau qui l'emporte, il ressent la même peine que lorsqu'il est à cheval.

Bien qu'il aille sur l'eau, il ne peut éteindre sa flamme ; il ne peut changer sa souffrance en changeant de place.

Comme le malade qui, brisé par une fièvre ardente, change de position, se retourne tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, espérant en éprouver du soulagement, et ne peut reposer ni sur le côté droit ni sur le côté gauche, mais souffre également dans les deux cas, ainsi le païen, au mal dont il est atteint, ne peut trouver de remède ni sur la terre, ni sur l'eau.

Rodomont, impatienté de la lenteur du bateau, se fait mettre à terre. Il dépasse Lyon, Vienne, puis Valence, et aperçoit le riche pont d'Avignon. Ces villes, et toutes celles qui sont entre le fleuve et les monts celtibériens, obéissaient au roi Agramant et au roi d'Espagne, depuis le jour où ils avaient été les maîtres de la campagne.

Il se dirige à main droite vers Aigues-Mortes, dans l'intention de gagner Alger en toute hâte. Il arrive sur les bords d'un fleuve, dans une ville chère à Bacchus et à Cérès, en ce moment dépeuplée par suite des assauts qu'elle avait soutenus contre les soldats sarrasins. De là, il aperçoit la vaste mer, et il voit dans les vallées fertiles ondoyer les blondes moissons.

Une petite chapelle s'élevait sur un monticule entouré de murs.

Pendant que la guerre flamboyait tout autour, les prêtres l'avaient abandonnée. Rodomont la prit pour demeure, et il s'y plut tellement — tant à cause de la beauté du site que parce qu'elle était éloignée des camps dont il fuyait les nouvelles avec horreur — qu'il renonça à aller à Alger pour s'y fixer.

L'endroit lui parut si commode et si beau, qu'il changea d'idée, et ne songea plus à aller en Afrique. Il y fit loger sa suite, ses bagages et son destrier. La chapelle était située à quelques lieues seulement de Montpellier ; tout près était un riche et beau château ainsi qu'un village qui s'étendait sur le bord d'une rivière ; de sorte qu'il était facile de s'y procurer tout ce dont on avait besoin.

Un jour que le Sarrasin se tenait pensif, ce qui lui arrivait la plupart du temps, il vit venir, le long d'un sentier qui traversait un pré herbeux, une damoiselle au visage respirant l'amour, en compagnie d'un moine barbu. Ils conduisaient un grand destrier ployant sous un lourd fardeau recouvert d'un drap noir.

Quelle était la damoiselle, quel était le moine, et ce qu'ils portaient avec eux, cela doit vous être fort clair ; vous avez bien dû reconnaître Isabelle qui emmenait le corps de son cher Zerbin. Je l'ai laissée traversant la Provence sous la conduite du sage vieillard qui l'avait décidée à consacrer honnêtement à Dieu le reste de sa vie.

Bien que la damoiselle eût la pâleur et l'égarément peints sur le visage, et les cheveux incultes, bien que de sa poitrine embrasée sortissent de continuels soupirs, et que ses yeux fussent deux fontaines, qu'elle portât enfin sur elle tous les témoignages d'une existence malheureuse et insupportable, elle était si belle encore, que les grâces et l'amour auraient pu y faire leur résidence.

Aussitôt que le Sarrasin vit paraître la belle dame, il sentit s'évanouir la haine qu'il avait vouée au sexe que le monde entier adore. Isabelle lui parut en tout digne de lui inspirer un second amour, et d'éteindre le premier, de la même façon que, dans une planche, un clou chasse l'autre.

Il se porta à sa rencontre, et de sa voix la plus douce, de son air le plus gracieux, il s'informa de sa condition. Elle lui découvrit aussitôt le fond de sa pensée ; comment elle était sur le point de quitter le

monde trompeur et de se consacrer à Dieu et à ses œuvres saintes. Le païen altier, sans foi ni loi, et qui ne croit pas à Dieu, se met à rire.

Et il traite son intention d'insensée et de légère ; et il dit que pour sûr elle se trompe beaucoup trop, et qu'elle ne doit pas être moins blâmée que l'avare qui enfouit son trésor sous terre, sans utilité pour lui et pour les autres hommes. Ce sont les lions, les ours et les serpents que l'on doit enfermer, et non les créatures belles et inoffensives.

Le moine qui avait l'oreille à tout cela, prêt à venir au secours de l'imprudente jouvencelle afin de l'empêcher de se rejeter dans la vieille voie, se tenait au gouvernail, comme le pilote expérimenté. Il s'empressa de dresser devant elle une table somptueusement chargée de mets spirituels. Mais le Sarrasin, qui était né avec de mauvais goûts, ne les savoura point, et les trouva fort déplaisants.

Puis, comme il interrompait en vain le moine sans pouvoir le faire taire, il perdit patience et, plein de fureur, le saisit dans ses mains. Mais si je vous en disais davantage, mon récit pourrait vous paraître trop long. C'est pourquoi je terminerai ce chant, prenant leçon sur ce qui arriva au vieillard pour avoir trop parlé.

Chant XXIX

ARGUMENT. — Triste fin de l'ermite. Isabelle, pour conserver sa chasteté, amène par une pieuse ruse Rodomont à lui trancher la tête. Le païen construit un pont étroit sur le fleuve voisin, et fait prisonnier les chevaliers qui y arrivent, ou les tue ; il place leurs armes comme un trophée sur la tombe d'Isabelle. Arrive en cet endroit Roland qui se prend de querelle avec Rodomont, le jette dans le fleuve, et donne de nombreuses preuves de sa folie.

Oh ! que l'esprit de l'homme est débile et peu stable ! comme nous sommes prompts à varier dans nos résolutions ! toutes nos pensées changent facilement, surtout celles qui naissent d'un amoureux dépit. J'avais vu jusque-là le Sarrasin dépasser tellement la mesure dans son ressentiment contre les femmes, que loin de penser que sa haine pût s'éteindre, je ne croyais pas qu'il dût jamais l'adoucir.

Gentes dames, j'ai été si irrité par tout ce qu'au mépris du devoir il a dit à votre blâme, que je ne lui pardonnerai pas avant d'avoir montré, par son propre châtement, dans quelle erreur il était tombé. Je ferai de telle sorte, avec ma plume et mon encre, que chacun verra qu'il est utile et bon de se taire, voire de se mordre un peu la langue, plutôt que de dire du mal de vous.

Mais qu'il ait parlé comme un ignorant ou comme un sot, une claire expérience vous le démontre. Il avait déployé l'arsenal de sa colère contre toutes les femmes, et sans faire de différence entre elles ; soudain, un regard d'Isabelle l'a si fort touché, qu'il le fait subitement changer de sentiment. Déjà il la désire pour remplacer

son ancienne maîtresse, et il l'a vue à peine et ne sait pas encore qui elle est.

Et comme son nouvel amour l'excite et l'échauffe, il met en avant toutes sortes de mauvaises raisons pour rompre l'entière et saine pensée qu'elle avait entièrement tournée vers le Créateur de toutes choses. Mais l'ermite, qui lui sert de bouclier et de cuirasse, la reconforte autant qu'il peut par les plus fermes et les plus solides arguments, afin que la chaste pensée ne soit point détruite.

Le païen impie supporte assez longtemps, bien qu'avec ennui, l'audace du moine ; en vain il lui dit qu'il peut, quand il lui plaira, retourner sans sa compagne à son désert. Quand il voit que le vieillard lui nuit ainsi à visage découvert, et qu'il ne peut en obtenir ni paix ni trêve, il lui porte avec fureur la main au menton, et lui arrache autant de poils de la barbe qu'il peut en saisir.

Et sa fureur croît à tel point, qu'il lui serre le cou dans ses mains comme avec une tenaille. Puis, après l'avoir fait tourner une ou deux fois en l'air, il le lance du côté de la mer. Ce qu'il en advint, je ne le sais, ni ne le dis. Il y a plusieurs versions à ce sujet. Les uns disent qu'il alla se briser contre un rocher, et qu'on ne pouvait distinguer ses pieds de sa tête.

D'autres prétendent qu'il alla tomber dans la mer à plus de trois milles au loin, et qu'il mourut, ne sachant pas nager, après avoir adressé en vain au ciel ses prières et ces oraisons. D'autres soutiennent qu'un saint vint à son secours et, d'une main invisible, le tira sur le rivage. Quelle que soit, dans tout cela, la vérité, mon histoire ne parle plus de lui.

Le cruel Rodomont, après s'être débarrassé du loquace ermite, se retourna d'un air moins courroucé vers la dame remplie de tristesse et d'épouvante. Dans le langage habituel aux amoureux, il lui dit qu'elle était son cœur et sa vie, son confort et sa chère espérance, et d'autres choses qui vont avec celles-là.

Il se montrait à cette heure si courtois, qu'il ne donnait plus aucune marque de rudesse. Le gentil visage dont il était énamouré, amortissait et domptait en lui l'orgueil accoutumé. Et bien qu'il pût cueillir facilement le fruit qu'il convoitait, il ne voulut pas cependant

aller plus loin que l'écorce, car il comprenait qu'il perdrait toute saveur, s'il ne le recevait comme un don de la dame elle-même.

Il croyait ainsi disposer peu à peu Isabelle à satisfaire ses plaisirs. Elle, qui se voyait en un lieu si solitaire et si étrange, comme la souris aux griffes du chat, aurait préféré se trouver au milieu d'un brasier ardent. Toutefois, elle cherchait s'il n'y aurait aucun moyen, aucune voie pour la tirer de là intacte et sans tache.

Elle prend en son âme la résolution de se donner la mort de sa propre main, avant que le cruel barbare n'accomplisse son dessein, et plutôt que de manquer si indignement à ce chevalier que le sort impitoyable avait fait mourir dans ses bras et auquel elle avait, dans sa pensée, fait à tout jamais le sacrifice de sa chasteté.

Elle voit l'appétit aveugle du roi païen croître sans cesse, et elle ne sait que faire. Elle comprend bien qu'il veut en venir à l'acte déshonnête contre lequel toute défense sera inutile.

Cependant, à force de chercher, elle trouve le moyen de parer à ce danger et de sauver sa chasteté, ainsi que je vais vous le dire tout au long et clairement.

Au brutal Sarrasin, qui déjà s'approchait d'elle avec des propos et des gestes dépouillés de toute la courtoisie qu'il avait montrée dans ses premières paroles, elle dit : « Si vous m'assurez qu'auprès de vous je n'aurai rien à craindre pour mon honneur, je vous donnerai en échange une chose qui vous profitera beaucoup plus que de m'avoir ravi l'innocence.

» Pour un plaisir de si peu d'instant et dont il y a une telle abondance en ce monde, ne repoussez pas une perpétuelle satisfaction, une joie véritable à nulle autre seconde. Vous pourrez retrouver cent et mille dames au visage agréable ; mais personne au monde ne pourrait vous faire le même don que moi, ou du moins bien peu de gens le pourraient.

» Je connais une herbe — et je l'ai vue en venant, et je sais où je puis la trouver — qui, bouillie avec du laurier et de la rue sous un feu de bois de cyprès, et pressée par des mains innocentes, donne une liqueur dans laquelle quiconque s'est baigné trois fois, voit son corps acquérir une dureté telle qu'il est à l'épreuve du fer et du feu.

» Je dis que si on s'y baigne trois fois, on devient invulnérable pendant un mois. Il faut répéter chaque mois l'opération, car la vertu de cette liqueur ne va point au-delà. Je sais la faire, et je la ferai encore aujourd'hui, et vous en verrez la preuve vous-même. Elle peut, si je ne me trompe, vous être plus utile que la conquête de toute l'Europe.

» En échange, je vous demande de me jurer sur votre foi que, ni en paroles ni en fait, vous ne chercherez plus jamais à porter atteinte à ma chasteté. » Par ces paroles, elle fit revenir Rodomont à des pensées plus honnêtes ; et il désirait tellement devenir invulnérable, qu'il lui promit beaucoup plus qu'elle ne lui avait demandé.

Il lui dit qu'il la respecterait jusqu'à ce qu'il lui eût vu faire l'épreuve de cette eau admirable, et qu'il veillerait, pendant ce temps, à ce qu'il ne lui échappât aucun mouvement, aucun signe de violence. Mais il comptait bien ne pas tenir le pacte, car il n'avait crainte ni respect de Dieu ou des saints, et, comme manque de foi, toute la trompeuse Afrique lui aurait cédé le pas.

Le roi d'Alger fit à Isabelle plus de mille serments de ne plus la molester, afin qu'elle pût travailler à se procurer l'eau qui devait le rendre invulnérable comme furent autrefois Cignus et Achille. Aussitôt elle se mit à chercher par les ravins et les vallons obscurs, loin des cités et des villes, recueillant de nombreuses herbes ; le Sarrasin ne la perdait pas de vue et se tenait toujours à ses côtés.

Quand ils eurent cueilli en différents endroits autant d'herbes qu'il leur en fallait, avec ou sans leurs racines, ils rentrèrent dans leur demeure. Là, ce modèle de continence passa toute la nuit à faire bouillir toutes ces herbes avec force précautions. Et à tout ce mystérieux labeur, le roi d'Alger était sans cesse présent.

S'étant livré au jeu, pendant toute cette nuit, avec les quelques serviteurs qu'il avait avec lui, il avait éprouvé une telle soif, à cause de la chaleur produite par le feu renfermé dans l'étroite chambre où ils se trouvaient, qu'il avait, en buvant coup sur coup, vidé deux barils pleins de vin de Chypre, enlevés un ou deux jours auparavant par ses écuyers à certains voyageurs.

Rodomont n'était pas habitué au vin dont sa loi condamne et

défend l'usage. Dès qu'il en eut goûté, il lui parut une liqueur divine, meilleure que le nectar ou la manne, et narguant le rite sarrasin, il en absorba de grandes tasses et des verres pleins jusqu'aux bords. Le bon vin, circulant à la ronde, leur fit tourner à tous la tête comme un tour.

Cependant, la dame enleva de dessus le feu le chaudron où cuisaient les herbes, et dit à Rodomont : « Pour qu'il soit manifeste que mes paroles n'ont pas été jetées au vent, et pour prouver combien la vérité diffère du mensonge et qu'elle peut rendre savants les gens grossiers, je veux faire l'expérience, non sur autrui, mais sur moi-même et tout de suite.

« Je veux, la première, faire l'essai de l'heureuse liqueur pleine de vertu, afin que tu ne t'imagines pas que c'est peut-être un poison mortel. Je m'en froterai de la cime de la tête jusqu'au-dessous du col et de la poitrine. Puis, tu éprouveras sur moi ta force et ton épée, pour voir si l'une est vigoureuse et si l'autre est tranchante. »

S'étant ointe comme elle l'avait dit, elle se plaça souriante et le cou nu, devant l'inepte païen rendu plus inepte encore par le vin qui l'avait vaincu, et sous les coups duquel casque ni écu n'aurait résisté. Ce bestial, croyant ce qu'on lui disait, frappa si fort de la main et du fer cruel, qu'il sépara d'un seul coup le tronc, la poitrine et le dos, de la belle tête, naguère encore séjour favori d'Amour.

La tête rebondit trois fois, et l'on entendit clairement une voix s'en échapper en murmurant le nom de Zerbin. C'est ainsi qu'Isabelle trouva cet étrange moyen de suivre son ami et de fuir des mains du Sarrasin. Âme qui préféreras ta foi et la chasteté dont le nom est presque inconnu de nos jours, à la vie et à la verte jeunesse,

Va-l'en en paix, âme bienheureuse et belle. Que mes vers n'ont-ils la force qui leur manque ! J'appellerais à mon secours cet art qui prête tant d'attraits aux paroles pour que dans mille et mille ans, et plus encore, le monde retentît de ton nom illustre. Va-t'en en paix vers les demeures éternelles, et laisse aux autres femmes l'exemple de ta fidélité.

À cet acte incomparable et stupéfiant, le Créateur tourna, du haut du ciel, ses regards ici-bas, et dit : « Je fais plus de cas de toi que de

celle dont la mort fut cause que Tarquin perdit son royaume. Et pour ce, parmi toutes mes lois que le temps ne doit jamais détruire, j'entends en établir une sur laquelle, je le jure par les eaux inviolables, les siècles futurs n'auront aucune prise.

» Je veux qu'à l'avenir chaque femme qui portera ton nom soit douée d'un esprit sublime, et qu'elle soit belle, gente, courtoise et sage, et qu'elle parvienne au plus haut degré de l'honneur. Par quoi, les écrivains auront sujet de célébrer ton nom illustre et digne de louanges ; de sorte que le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon répètent sans cesse : Isabelle, Isabelle. »

Dieu dit ainsi, et tout autour de lui l'air devint serein, et la mer s'apaisa comme en ses jours de plus grand calme. L'âme chaste retourna au troisième ciel, où elle se retrouva dans les bras de son cher Zerbin. Le féroce païen, nouveau Bréhus sans pitié, resta sur la terre, plein de honte et de remords. Quant il eut cuvé le vin qu'il avait pris en trop, il déplora son erreur et en fut très contrit.

Il pensa apaiser ou satisfaire en partie l'âme bienheureuse d'Isabelle, en faisant vivre sa mémoire, puisqu'il avait tué son corps. Il imagina, pour qu'il en fût ainsi, de convertir en sépulture la chapelle où il habitait, et où elle avait été mise à mort ; je vais vous dire de quelle façon.

Il fit venir des artistes de tous les pays d'alentour, soit de bonne volonté soit par menaces ; ayant ensuite rassemblé environ six mille ouvriers, il fit choisir d'immenses rochers dans les monts voisins, il les entassa en une seule masse qui, de la base au faite, avait nonante brasses de haut, et il y renferma la chapelle qui contenait les restes des deux amants.

Il imita ainsi le superbe mausolée qu'Adrien fit élever sur les rives du Tibre. Il voulut qu'auprès du sépulcre se dressât une haute tour qu'il destina à lui servir pendant quelque temps d'habitation. Il fit construire sur la rivière qui courait au pied un pont étroit, large seulement de deux brasses. Le pont était long, mais si étroit qu'à peine-il pouvait donner place à deux cavaliers,

À deux cavaliers qui auraient marché de front, ou qui seraient venus à la rencontre l'un de l'autre. Le pont n'avait ni parapet, ni

barrière, et l'on pouvait facilement tomber de chacun de ses côtés. Rodomont voulut que le passage de ce pont coûtât cher à tout guerrier, soit païen, soit baptisé, car il jura de faire avec leurs dépouilles mille trophées pour le tombeau d'Isabelle.

En dix jours, peut-être un peu moins, le pont, jeté au-dessus du fleuve, fut achevé. Mais le sépulcre ne fut point aussi prompt à se construire, non plus que la tour à s'élever. Lorsqu'elle fut terminée, on établit sur la cime une vedette, chargée d'indiquer à Rodomont, par le son du cor, la venue de tout chevalier.

Rodomont s'armait aussitôt et venait disputer le passage, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Si le chevalier se présentait du côté de la tour, le roi d'Alger se transportait sur l'autre bord. Le pont étroit servait de champ clos, et pour peu que le cheval déviât de la ligne, il tombait dans le fleuve qui était très profond. Il n'y avait pas de péril égal au monde.

Le Sarrasin avait imaginé ce genre de combat pour être exposé à tomber souvent du haut du pont la tête la première dans le fleuve, où il aurait été obligé de boire beaucoup d'eau. Il voulait expier ainsi l'erreur où l'avait entraîné le vin bu outre mesure. L'eau, non moins que le vin, rachète la faute que la main ou la langue a commise sous l'influence du vin.

En peu de jours, beaucoup de chevaliers passèrent par là ; quelques-uns y arrivèrent tout naturellement en suivant leur chemin ; c'étaient ceux qui allaient en Italie ou en Espagne, et qui n'avaient pas d'autre route plus fréquentée. D'autres y vinrent d'eux-mêmes, estimant l'honneur plus que la vie, et désireux de faire montre de leur vaillance. Et tous, là où ils croyaient cueillir la palme, étaient forcés d'abandonner leurs armes ; beaucoup y perdaient en même temps la vie.

Si ceux qu'il abattait étaient païens, Rodomont se contentait de les dépouiller de leurs armes qu'il suspendait aux marbres de la chapelle, après y avoir fait inscrire les noms de ceux à qui elles avaient d'abord appartenu. Mais il retenait prisonniers tous les chrétiens, et les envoyait ensuite en Algérie. Les constructions n'étaient pas encore achevées, lorsque le fou Roland vint à passer par là.

Le comte, dans sa folie, arriva par hasard sur les bords de cette grande rivière, où Rodomont, comme je vous l'ai dit, faisait bâtir en grande hâte. La tour ni le sépulcre n'étaient terminés, et le pont l'était à peine. Le païen armé de toutes pièces, hors son casque, se trouvait justement sur le pont, au moment où Roland y arriva.

Roland, poussé par sa folie furieuse, franchit la barrière et se met à courir sur le pont. Mais Rodomont, la face troublée par la colère — il se tenait à pied en avant de la grande tour — crie de loin après lui et le menace, ne le jugeant pas digne de le repousser avec l'épée : « Arrête-toi, vilain, indiscret, téméraire, importun et arrogant.

Ce pont est fait uniquement pour les seigneurs et les chevaliers, non pour toi, bête brute. » Roland, dont la pensée était fort loin, s'avance toujours et fait la sourde oreille. « Il faut que je châtie ce fou », dit le païen. Et, dans cette intention, il s'élance pour le précipiter dans l'eau, ne pensant point trouver qui lui réponde.

En ce moment, une gentille damoiselle arrive sur les bords du fleuve et s'apprête à passer le pont. Elle est richement vêtue ; sa figure est belle, et, sous ses manières accortes, elle montre une grande réserve. C'était, s'il vous en souvient, seigneur, la damoiselle qui s'en allait cherchant des nouvelles de Brandimart son amant, partout ailleurs qu'où il était, c'est-à-dire à Paris.

Fleur-de-Lys — c'est ainsi que se nommait la damoiselle — arriva près du pont, au moment même où Roland entrait en lutte avec Rodomont qui voulait le jeter dans la rivière. La dame, qui avait longtemps fréquenté le comte, le reconnut sur-le-champ, et s'arrêta, remplie d'étonnement à la vue de la folie qui le faisait ainsi aller nu.

Elle s'arrêta pour regarder comment se terminerait la lutte furieuse de deux hommes si vigoureux. Pour se faire tomber l'un l'autre du haut du pont, tous deux concentrent toute leur force. « Comment se fait-il qu'un fou soit si fort ? » se dit entre ses dents le fier païen. Et de çà, de là, il tourne et s'agite, plein de dépit, d'orgueil et de colère.

De l'une et l'autre main il cherche à le saisir à l'endroit le plus favorable ; il lui passe adroitement entre les jambes, tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche. Rodomont, aux prises avec Roland, ressemble à l'ours stupide qui croit pouvoir déraciner l'arbre d'où il

est tombé, et qui, lui attribuant sa mésaventure, s'acharne contre lui dans sa rage haineuse.

Roland, dont l'esprit était perdu je ne sais où, et qui se servait uniquement de sa force, de cette force prodigieuse dont personne au monde, à quelques rares exceptions près, n'aurait pu se défendre, se laissa tomber à la renverse, du haut du pont, avec le païen qu'il tenait embrassé ; tous deux tombèrent dans le fleuve et allèrent jusqu'au fond. L'onde rejaillit en l'air et le rivage en gémit.

L'eau les fit sur-le-champ se séparer. Roland est nu, et nage comme un poisson. Des bras et des pieds il fait si bien qu'il regagne le rivage. À peine hors de l'eau, il se met à courir, sans s'arrêter à regarder en arrière, et sans s'inquiéter s'il s'expose au blâme ou à l'éloge. Mais le païen, empêché par ses armes, revient plus lentement et avec plus de peine au rivage.

Pendant la lutte, Fleur-de-Lys avait, en toute sécurité, traversé le pont et la rivière. Elle avait visité le sépulcre dans ses moindres recoins, pour voir s'il n'y avait pas trace du passage de son Brandimart. N'y voyant ni ses armes ni ses vêtements, elle espère le retrouver ailleurs. Mais retournons au comte qui laisse derrière lui tour, fleuve et pont.

Ce serait folie à moi que de promettre de vous raconter une à une les folies de Roland. Il en commit tant et tant, que je ne saurais comment en finir. Mais j'en choisirai quelques-unes des plus éclatantes et dignes d'être citées dans mes vers, et qui me paraissent nécessaires à mon histoire. Je ne tairai point, entre autres l'aventure merveilleuse qui lui arriva dans les Pyrénées, au-dessus de Toulouse.

Le comte, depuis qu'il avait été pris de folie furieuse, avait parcouru beaucoup de pays ; il arriva enfin au sommet de la chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Aragon. Il se dirigeait du côté où le soleil se couche, suivant un étroit chemin qui surplombait une vallée profonde.

Du côté opposé, s'en venaient deux jeunes bûcherons qui poussaient devant eux un âne chargé de bois. S'apercevant à son aspect qu'il avait la cervelle vide, ils lui crièrent d'une voix menaçante qu'il eût à reculer ou à se ranger de côté, et à laisser libre

le milieu du chemin.

Roland ne fit pas d'autre réponse que de presser le pas d'un air furieux, jusqu'à ce qu'il fût arrivé vers l'âne. Alors, il le saisit par le flanc et, avec cette force qui n'avait point d'égale, il le lança si haut, qu'il semblait un petit oiseau volant dans les airs.

L'âne alla tomber sur la cime d'une colline qui se dressait à un mille de la vallée.

Puis le comte s'approcha des deux jeunes gars. L'un d'eux fut en cette circonstance plus heureux que prudent. Il se jeta, par peur, du haut d'un ravin haut de deux fois trente brasses. Il tomba au beau milieu d'un amas de ronces, d'herbes et de terre molle. Il en fut quitte pour quelques égratignures au visage, et put s'échapper sain et sauf.

L'autre s'accrocha à une souche qui sortait du rocher, espérant grimper jusqu'à la cime assez promptement pour éviter les atteintes du fou. Mais celui-ci, acharné à sa poursuite, le saisit par les pieds pendant qu'il s'efforçait de grimper, et, écartant les bras autant que faire se put, il le fendit en deux morceaux,

De la même façon qu'on écartèle un héron ou un poulet, lorsqu'on veut donner leurs entrailles en pâture au faucon ou au vautour. L'autre, qui avait risqué de se casser le cou, put se vanter d'avoir échappé à une belle mort ! Il le raconta dans la suite comme un vrai miracle, et ce récit vint aux oreilles de Turpin qui l'écrivit à notre intention.

Roland fit encore beaucoup d'autres choses étonnantes en traversant la montagne. Enfin, après avoir longtemps erré, il descendit, du côté du midi, sur la terre d'Espagne. Il prit la route qui longe la mer dont les flots baignent les rivages de l'Aragon, et, sous l'influence de la folie qui le poussait, il songea à se creuser une tanière dans le sable,

Afin de se garantir du soleil. Il s'enfouit dans le sable aride et léger, et il y était à moitié caché, lorsque survinrent par hasard Angélique la belle et son mari qui descendaient, comme je vous l'ai raconté plus haut, des monts Pyrénées sur le rivage espagnol. Elle arriva à moins d'une brassée du comte sans l'avoir encore aperçu.

Que ce fût là Roland, elle ne pouvait le penser, tellement il différait de ce qu'il était d'habitude. Depuis que cette fureur le possédait, il était toujours allé nu, à l'ombre et au soleil. S'il était né dans les champs de Sienne, dans les pays où les Garamantes adorent Jupiter Ammon, ou près des monts où le grand Nil prend sa source, il n'aurait pu avoir la peau plus brûlée.

Ses yeux étaient quasi cachés dans sa tête ; il avait la figure maigre et décharnée comme un os, la chevelure inculte, hirsute et en désordre, la barbe épaisse, épouvantable, hideuse. À peine Angélique l'eut-elle vu, qu'elle s'empressa de tourner bride, toute tremblante. Toute tremblante et emplissant le ciel de ses cris, elle se retourna pour chercher secours auprès de son compagnon.

Dès que Roland, dans sa folie, l'eut aperçue, il se leva d'un bond pour la saisir, tellement son gracieux visage lui plut, et tellement l'appétit lui en vint subitement. De l'avoir tant aimée et respectée, aucun souvenir ne restait plus en lui ; il court derrière elle, à la façon d'un chien qui poursuivrait une bête fauve.

Le jouvenceau qui voit le fou poursuivre sa dame, le heurte avec son cheval, et le frappe en même temps juste au moment où il lui tourne le dos. Il croit lui séparer la tête du buste ; mais la peau était dure comme un os, et, à vrai dire, plus que l'acier. Roland en effet était né complètement invulnérable.

Roland, se sentant frapper par-derrière, se retourne, et en se retournant, il serre le poing ; avec cette force qui dépasse toute mesure, il frappe le destrier du Sarrasin. Il le frappe sur la tête et, comme s'il était de verre, il la brise et tue le cheval. Puis il s'élance de nouveau sur les traces de celle qui fuyait devant lui.

Angélique chasse sa jument en toute hâte ; elle la presse du fouet et de l'éperon. Il lui semble que si elle pouvait voler aussi vite qu'une flèche, elle irait encore trop lentement. Soudain, elle se rappelle l'anneau qu'elle a au doigt et qui peut la sauver. Elle le porte à sa bouche, et l'anneau, qui n'avait rien perdu de sa vertu, la fait disparaître comme une lumière qu'un souffle éteint.

Soit qu'elle eût peur que la jument ne trébuchât, soit qu'elle fit un faux mouvement en changeant l'anneau de place, — je ne puis

affirmer quel est le vrai — au moment même où elle plaça l’anneau dans sa bouche, et où elle rendit ainsi invisible son beau visage, elle leva la jambe, vida les arçons et se trouva à la renverse sur le sable.

Il s’en fallut de deux doigts qu’elle ne fût atteinte par le fou, qui, dans le choc, lui eût ôté la vie. Elle fut, en cette occurrence, grandement favorisée par la fortune. Cependant elle cherche le moyen de se procurer une autre monture, ainsi qu’elle a fait déjà, car elle ne peut plus songer à ravoïr jamais celle qu’elle vient de quitter, et qui galope sur le rivage, poursuivie par le paladin.

Ne doutez point qu’elle ne sache se pourvoir, et suivons Roland, dont l’impétuosité et la rage augmentent en voyant Angélique disparaître. Il poursuit la jument sur le sable nu, et en approche toujours de plus en plus. Déjà il la touche et, la saisissant par la crinière, puis par la bride, il s’en rend enfin maître.

Le paladin s’en empare avec la même joie qu’un autre se serait emparé d’une donzelle. Il rassemble les rênes et la bride, et, d’un bond, saute en selle. Il la fait courir pendant plusieurs milles, de çà, de là, sans lui laisser de repos, sans jamais lui ôter la selle ni le frein, et sans lui laisser goûter ni herbe ni foin.

En voulant franchir un fossé, il roule au fond avec la jument. Non seulement il n’éprouve aucun mal, mais il ne sent pas même la secousse. Quant à la malheureuse bête, elle se brise l’épaule au fond du fossé. Roland ne voit pas comment il pourra la tirer de là ; finalement, il la charge sur son épaule et, sous ce poids énorme, il parcourt encore trois portées d’arc.

Mais sentant que la charge devient trop lourde, il la dépose à terre, et cherche à la tirer après lui. La jument le suit d’un pas lent et boiteux. Roland lui disait : « Marche ! » mais il parlait en vain. Du reste, l’eût-elle suivi au galop, que son désir insensé n’eût pas été satisfait. À la fin, il lui enlève le licol et l’attache par le pied droit.

Puis il la tire après lui, et la réconforte en lui disant qu’ainsi elle pourra le suivre plus facilement. Le poil et la peau de la malheureuse bête restent aux pierres du chemin, et elle meurt enfin de fatigue et de coups. Roland ne s’en aperçoit même pas, et, sans la regarder, il poursuit son chemin en courant.

Il va, la traînant toujours, bien que morte. Il dirige sa course vers l'Occident. Sur son passage, il saccage palais et chaumières. Lorsqu'il éprouve le besoin de manger, il s'empare des fruits, des viandes, du pain ; tout lui est bon, pourvu qu'il l'engloutisse. Partout il use de sa force contre les gens, laissant celui-ci mort, celui-là estropié. Il s'arrête rarement, et va sans cesse devant lui.

Il aurait traité de même sa dame, si elle ne s'était cachée, car il ne distinguait plus le noir du blanc, et croyait être utile en nuisant à tout le monde. Ah ! que maudits soient l'anneau et le chevalier qui l'avait donné à Angélique. Sans lui, Roland se serait vengé, et du même coup en aurait vengé mille autres.

Et ce n'est pas celle-là seulement qui aurait dû tomber aux mains de Roland, mais toutes celles qui existent aujourd'hui, car, de toutes façons, elles sont toutes ingrates, et, parmi elles, il ne s'en trouve pas une de bonne. Mais avant que les cordes détendues de ma lyre ne rendent un son en désaccord avec mon chant, il vaut mieux le renvoyer à une autre fois, afin qu'il soit moins ennuyeux pour qui l'écoute.

Chant XXX

ARGUMENT. — Étranges preuves de folie de Roland. — Mandricard et Roger combattent l'un contre l'autre pour l'écu d'Hector et l'épée de Roland. Roger est blessé et Mandricard est tué. — Bradamante reçoit des mains d'Hippalque la lettre de Roger et se plaint de lui. — Renaud vient à Montauban, et emmène avec lui ses frères et ses cousins au secours de Charles.

Quand la raison se laisse dominer par l'impétuosité et la colère ; quand elle ne sait pas se défendre de l'aveugle fureur qui pousse la main et la langue à nuire à ses propres amis, bien qu'ensuite on en pleure et qu'on en gémissé, la faute commise n'en est point rachetée. Hélas ! je pleure et je m'afflige en vain de tout ce que, dans un moment de colère, j'ai dit à la fin du dernier chant.

Mais je suis comme un malade qui, après avoir pris longtemps patience, ne peut plus résister à la douleur, cède à la rage et se met à blasphémer. La douleur passe, ainsi que l'irritation qui poussait la langue à maudire. Le malade se ravise et se repent, il a honte de lui-même ; mais nous ne pouvons faire que ce que nous avons dit n'ait pas été dit.

J'espère beaucoup, dames, en votre courtoisie, pour obtenir un pardon que j'implore de vous. Vous m'excuserez ; car si j'ai failli, c'est sous l'influence de la frénésie, vaincu d'une âpre passion. Rejetez-en la faute sur mon ennemie qui me traite d'une telle façon que je ne pourrais pas être plus mal traité. C'est elle qui me fait dire ce dont je me repens ensuite. Dieu sait que c'est à elle que le tort appartient ; quant à elle, elle sait si je l'aime !

Je ne suis pas moins hors de moi que le fut Roland, et je ne suis pas moins excusable que lui qui s'en allait errant à travers les monts et les plaines, et qui parcourut ainsi la plus grande partie du royaume de Marsile. Pendant plusieurs jours, il traîna, sans rencontrer d'obstacle, la jument toute morte qu'elle était. Mais arrivé à un endroit où un grand fleuve entrait dans la mer, force lui fut d'abandonner son cadavre.

Sachant nager comme une loutre, il entra dans le fleuve et gagna l'autre rive ; au même moment, un berger arrivait, monté sur un cheval qu'il venait abreuver dans le fleuve. Bien que Roland s'avance droit sur lui, le berger qui le voit seul et nu ne cherche pas à l'éviter : « Je voudrais, — lui dit le fou — faire un échange de ton roussin avec ma jument.

» Je te la montrerai de l'autre côté, si tu veux, car elle gît morte sur l'autre rive ; tu pourras ensuite la faire panser. Je ne lui connais pas d'autre défaut. En y ajoutant peu de chose, tu peux me donner ton roussin. Descends-en donc de toi-même, car il me plaît. » Le berger se met à rire, et, sans répondre, il va vers le gué et s'éloigne du fou.

« Je veux ton cheval : holà ! n'entends-tu pas ? » reprend Roland ; et, plein de fureur, il s'élançe. Le berger avait à la main un bâton nouveau et solide ; il en frappe le paladin. La rage, la colère du comte dépassant alors toutes les bornes, il semble plus féroce que jamais. Il frappe du poing sur la tête du berger qui tombe mort, les os broyés.

Le comte saute à cheval et s'en va courant par divers chemins, saccageant tout sur son passage. Le roussin ne goûte jamais foin ni avoine, de sorte qu'en peu de jours il reste sur le flanc. Roland n'en va point à pied pour cela ; il entend aller aussi en voiture tout à son aise ; autant il en rencontre, autant il en prend pour son usage, après avoir occis les maîtres.

Il arriva enfin à Malaga et y commit plus de dommages que partout ailleurs. Non seulement il sema le carnage parmi la population, mais il extermina tant de gens que cette année, ni la suivante, les vides qu'il fit ne purent être comblés. Il détruisit et brûla tant de maisons, que plus du tiers du pays fut ravagé.

Après avoir quitté ce pays, il vint dans une ville nommé Zizera, et qui s'élève sur le détroit de Gibraltar ou de Zibelterre — car on l'appelle de l'un et de l'autre nom. — Là, il vit une barque qui s'éloignait de terre ; elle était pleine de gens qui s'ébattaient joyeusement sur les eaux tranquilles de la mer, aux rayons naissants du matin.

Le fou commença par leur crier de toutes ses forces de l'attendre, car l'envie lui était venue de monter sur la barque. Mais c'est bien en vain qu'il prodigue ses cris et ses hurlements, car il était une marchandise que l'on n'embarque pas volontiers. La barque file sur l'eau, aussi rapide que l'hirondelle qui fend l'air. Roland presse son cheval, le frappe, le serre, et comme une catapulte, le pousse à la mer.

Force est enfin au cheval d'entrer dans l'eau. En vain la pauvre bête veut reculer ; en vain il résiste de toutes ses forces ; il y entre jusqu'aux genoux, puis jusqu'au ventre, jusqu'à la croupe ; bientôt on ne voit plus que sa tête qui dépasse à peine la vague. Il n'a plus espoir de revenir en arrière, et les coups de houssine lui pleuvent entre les oreilles. Le malheureux ! il faut qu'il se noie, ou qu'il traverse le détroit jusqu'à la rive africaine.

Roland n'aperçoit plus ni la poupe ni la proue du bateau qui lui avait fait quitter le rivage pour se jeter dans la mer. Il a fui dans le lointain, et les flots mobiles le cachent aux regards. Roland pousse toujours son destrier à travers l'onde, résolu à passer de l'autre côté de la mer. Le destrier, plein d'eau et vide d'âme, cesse de vivre et de nager.

Il va droit au fond et il aurait entraîné son cavalier avec lui, si Roland ne s'était soutenu sur l'eau par la seule force de ses bras. Il se démène des jambes et des mains, et rejette, en soufflant, l'eau bien loin de sa figure. L'air était suave et la mer dans tout son calme. Et ce fut fort heureux pour le paladin, car pour peu que la mer eût été mauvaise, il y aurait perdu la vie.

Mais la Fortune, qui prend soin des insensés le fit aborder au rivage de Ceuta, sur une plage éloignée des murs de la ville de deux portées de flèche. Pendant plusieurs jours, il courut à l'aventure le

long de la côte, du côté du Levant, jusqu'à ce qu'il vînt à rencontrer, se déployant sur le rivage, une armée innombrable de guerriers noirs.

Laissons le paladin mener sa vie errante ; le moment reviendra bien de parler de lui. Quant à ce qui, seigneur, arriva à Angélique après qu'elle eut échappé des mains du fou, à la façon dont elle trouva bon navire et meilleur temps pour retourner en son pays, et dont elle donna le sceptre de l'Inde à Médor, un autre le chantera peut-être sur un meilleur luth.

Pour moi, j'ai à parler de tant d'autres choses, que je ne me soucie plus de la suivre. Il faut que je reporte ma pensée vers le Tartare qui, après avoir écarté son rival, jouit en paix de cette beauté dont l'Europe ne renferme plus l'égale, depuis qu'Angélique l'a quittée et que la chaste Isabelle est montée au ciel.

Mais l'altier Mandricard ne peut jouir entièrement du bénéfice de la sentence qui lui a octroyé la possession de la belle dame, car il a sur les bras d'autres querelles. L'une lui est suscitée par le jeune Roger, auquel il ne veut pas céder le droit de porter l'aigle blanche sur ses armes ; l'autre, par le fameux roi de Séricane, qui veut lui faire rendre l'épée Durandal.

Agramant perd sa peine, ainsi que Marsile, à vouloir débrouiller cet inextricable conflit. Non seulement il ne peut parvenir à les rendre amis, mais Roger ne veut point consentir à laisser a Mandricard l'écu de l'antique Troyen, et Gradasse exige qu'on lui rende l'épée ; de sorte que l'une et l'autre querelle sont loin d'être apaisées.

Roger ne veut point qu'il se serve de son écu contre un autre adversaire que lui ; de son côté Gradasse n'entend point qu'il combatte, excepté contre lui, avec l'épée que le glorieux Roland portait d'habitude. À la fin, Agramant dit : « Trêve aux paroles, et voyons ce que la Fortune décidera. Celui qu'elle désignera passera le premier.

» Et si vous voulez encore plus me complaire, ce dont je vous aurai une obligation éternelle, vous allez tirer au sort à qui de vous combattra, mais à la condition que le premier dont le nom sortira de l'urne sera chargé de vider les deux différends, de façon que, s'il est

vainqueur, il aura vaincu aussi pour le compte de son compagnon ; et, s'il est vaincu, il aura succombé pour tous les deux.

» Entre Gradasse et Roger, je crois que la différence est nulle, ou à peu près, comme valeur, et celui des deux qui combattra le premier se comportera excellemment sous les armes. Quant à la victoire, elle sera du côté que la divine Providence voudra. Le chevalier vaincu n'aura rien à se reprocher ; tout sera imputable à la Fortune. »

Roger et Gradasse n'opposèrent mot à la proposition d'Agramant, et furent d'accord que le premier d'entre eux dont le nom sortirait, se chargerait de l'une et l'autre querelle. En conséquence, leurs noms furent écrits sur deux billets ayant même ressemblance et même forme et renfermés dans une urne que l'on agita longtemps, de manière à les bien remuer.

Un innocent enfant mit la main dans l'urne et prit un billet ; le hasard amena le nom de Roger et laissa au fond celui du Sérican. On ne saurait dire quelle allégresse ressentit Roger, quand il vit son nom sortir de l'urne. Par contre, le Sérican en fut très affligé ; mais ce que le ciel décide, force est de l'accepter.

Le Sérican passe tout son temps, met tous ses soins à conseiller, à aider Roger, afin qu'il soit vainqueur. Il lui montre une à une et lui rappelle toutes les choses qu'il a déjà expérimentées par lui-même ; comment on se couvre tantôt de l'épée, tantôt de l'écu ; quelles bottes sont mauvaises et quelles sont celles dont on est sûr ; à quel moment il faut avancer puis reculer.

Le reste de ce jour, où l'accord avait eu lieu ainsi que le tirage au sort, est consacré de part et d'autre par les amis à encourager les deux guerriers, selon l'usage. La foule, avide d'assister au combat, s'empresse d'occuper les places. Beaucoup veillent toute la nuit, dans la crainte d'arriver trop tard le lendemain.

La vile multitude attend avec impatience que les deux braves chevaliers en viennent aux mains, car elle n'en voit pas et n'en comprend pas plus long que ce qui se passe devant ses yeux. Mais Sobrin et Marsile, qui voient plus loin et comprennent ce qui peut nuire ou être utile, blâment cette bataille et Agramant qui la permet.

Ils ne cessent de lui faire voir quel grave dommage ce sera pour

le. peuple sarrasin, quel que soit celui des deux qui meure, de Roger ou du roi tartare. La mort d'un seul de l'un d'eux profitera plus au fils de Pépin, que celle de dix mille autres guerriers, parmi lesquels il serait difficile d'en retrouver un aussi brave.

Le roi Agramant reconnaît que tout cela est vrai, mais il ne peut plus refuser ce qu'il a promis. Il prie bien Mandricard et le brave Roger de lui rendre sa parole, d'autant plus que l'objet de leur querelle est sans importance et ne mérite pas de subir l'épreuve des armes. Il leur demande que s'ils ne veulent point lui obéir en cela, ils consentent au moins à différer le combat ;

Qu'ils reportent leur combat singulier à cinq ou six mois, plus ou moins, jusqu'à ce qu'il ait chassé Charles de son royaume et lui ait enlevé le sceptre, la couronne et le manteau impérial. Mais l'un et l'autre, bien que désireux d'obéir au roi, restent inflexibles, estimant un tel accord honteux pour celui qui y consentirait le premier.

Mais plus que le roi, plus que tous les autres, la belle fille du roi Stordilan fait dépense de paroles pour apaiser le Tartare. Suppliante, elle le prie ; elle se lamente et gémit. Elle le conjure de consentir à la demande du roi africain et de vouloir ce que veut le camp tout entier. Elle se lamente et se plaint d'être, grâce à lui, toujours tremblante et pleine d'angoisses.

« Hélas ! — disait-elle — pourrai-je jamais vivre tranquille, si un nouveau désir vous prend à chaque instant de chercher querelle tantôt à l'un, tantôt à l'autre ? Comment pourrai-je me réjouir de ce que la bataille projetée entre vous et Rodomont soit évitée, alors qu'une autre non moins dangereuse est prête à s'allumer ?

» Hélas ! c'est bien en vain que j'étais fière qu'un roi si glorieux, qu'un chevalier si redoutable consentît à risquer pour moi la mort dans un combat périlleux et acharné, puisque je vois maintenant que vous n'hésitez pas à vous exposer aux mêmes dangers pour une cause si futile ! c'était votre ardeur naturelle, et non votre amour pour moi, qui vous poussait.

« Mais s'il est vrai que votre amour soit tel que vous vous efforcez de me le montrer à toute heure, je vous prie par cet amour même, et par cette angoisse qui m'opprime l'âme et le cœur, de ne pas vous

tourmenter plus longtemps de ce que Roger garde sur son écu l'oiseau aux plumes blanches. Je ne sais pas en quoi il peut vous être utile ou nuisible qu'il abandonne cette devise ou qu'il la porte.

» Vous gagnerez peu de chose, et pourrez perdre beaucoup à la bataille que vous allez livrer. Quand vous aurez arraché l'aigle des mains de Roger, ce sera un maigre résultat pour un grand travail. Mais si la Fortune vous est contraire — et vous ne la tenez pas encore par son cheveu — vous serez cause d'un malheur à la seule pensée duquel je sens que mon cœur se déchire.

» Si vous tenez pour vous-même assez peu à la vie pour lui préférer une aigle peinte, qu'elle vous soit au moins chère pour ma vie à moi, car l'une ne saurait s'éteindre sans entraîner l'autre avec elle. Ce n'est pas de mourir avec vous qui me paraît douloureux ; je vous suivrai dans la vie, comme dans la mort ; mais je ne voudrais pas mourir avec la douleur de descendre après vous dans la tombe. »

Par de telles paroles et beaucoup d'autres semblables, accompagnées de larmes et de soupirs, elle ne cesse toute la nuit de supplier son amant et de le ramener à des idées de paix. Celui-ci cueille ces douces larmes sur ses beaux yeux humides, et ces tendres plaintes sur ses lèvres plus vermeilles que la rose. Pleurant lui aussi, il répond ainsi :

« Ô ma vie, ne vous mettez par Dieu point en souci pour si peu de chose ; quand même Charles et le roi d'Afrique, et tout ce qu'ils ont avec eux de chevaliers maures et français, déploieraient leurs bannières contre moi seul, vous ne devriez pas vous en effrayer davantage. Vous paraissez me tenir en peu d'estime, puisqu'un Roger seul vous fait trembler pour moi.

» Vous devriez cependant vous rappeler que seul, et n'ayant ni épée ni cimenterre, j'ai avec un tronçon de lance exterminé une troupe de chevaliers armés. Gradasse, bien qu'il en ait vergogne et dépit, raconte à qui le lui demande qu'il fut mon prisonnier dans un château de Syrie ; et pourtant il a une bien autre renommée que Roger.

» Le roi Gradasse ne nie point également, votre Isolier et Sacripant savent aussi — je dis Sacripant, roi de Circassie —, et le fameux Griffon et Aquilant, et cent autres et plus, qu'ayant été faits

prisonniers quelques jours auparavant à ce passage, je les délivrai tous, mahométans et gens baptisés, le même jour.

» Leur étonnement dure encore des grandes prouesses que je fis en ce jour et qui dépassèrent ce que j'aurais pu faire si j'avais eu autour de moi, comme ennemis, les armées des Maures et des Francs.

Et maintenant Roger, un simple jouvenceau, pourrait, dans un combat seul à seul, être pour moi sujet de péril ou d'affront ? Et maintenant que je possède Durandal et l'armure d'Hector, Roger doit-il vous faire peur ?

» Ah ! pourquoi n'ai-je pas eu besoin de vous conquérir tout d'abord par les armes ! Je vous aurais tellement rendue certaine de ma vaillance, que vous pourriez déjà prévoir la fin destinée à Roger. Séchez vos larmes, et de par Dieu ne me faites pas un présage aussi triste. Soyez persuadée que c'est le souci de mon honneur qui me pousse, et non pas l'oiseau blanc peint sur l'écu. »

C'est ainsi qu'il lui parla. La dame, remplie de tristesse, lui répliqua par une foule de raisons capables non pas seulement de le faire changer de résolution, mais de faire bouger de place une colonne. Elle finit par le vaincre, bien qu'il fût armé et qu'elle fût en jupons, et elle l'avait amené à dire que si le roi leur parlait de nouveau d'un accord, il y consentirait.

Et il l'aurait fait, si, dès le lever de l'aurore avant-courrière du soleil, l'impétueux Roger, qui voulait montrer qu'il portait à juste titre l'aigle brillante, sans écouter davantage les paroles de conciliation, n'avait fait sonner du cor et ne s'était présenté tout armé, dans la lice dont le peuple entourait la palissade.

Aussitôt que le Tartare entend le son éclatant qui le défie au combat, il ne veut plus entendre parler d'accord. Il se jette hors de son lit et crie qu'on lui apporte ses armes. Son visage respire une telle résolution, que Doralice elle-même n'ose plus lui parler de paix ni de trêve.

Il faut enfin que la bataille ait lieu.

Mandricard s'arme rapidement et reçoit avec impatience les services de ses écuyers. Puis il s'élance sur le bon cheval qui avait appartenu au grand défenseur de Paris, et il court en toute hâte vers la

place choisie pour vider par les armes les grandes querelles. Le roi et la cour y arrivent en même temps que lui, de sorte que l'assaut éprouve peu de retard.

On leur lace en tête les casques reluisants, et on leur remet leurs lances. Puis la trompette donne le signal qui fait pâlir les joues à plus de mille spectateurs. Les chevaliers mettent la lance en arrêt et, donnant de l'éperon dans les flancs de leurs coursiers, ils viennent avec une telle impétuosité à la rencontre l'un de l'autre, que le ciel semble s'abîmer et la terre s'entr'ouvrir.

De l'un et de l'autre côté, on voit s'avancer l'oiseau blanc qui soutient Jupiter dans les airs, ainsi qu'on le vit plus d'une fois jadis en Thessalie, mais avec d'autres ailes. Chacun des deux champions montre son ardeur et sa force dans le maniement des massives antennes. Sous le choc terrible, ils sont plus inébranlables que la tour battue des vents ou l'écueil fouetté par les vagues.

Les éclats de leur lance volent jusqu'au ciel. Turpin, très véridique en cette circonstance, raconte que deux ou trois de ces éclats, qui étaient parvenus jusqu'à la sphère du feu, en retombèrent tout enflammés. Les chevaliers avaient saisi leur épée, et, comme des gens peu accessibles à la peur, ils revinrent l'un sur l'autre. Tous deux se frappèrent à la visière de la pointe du glaive.

Ils se frappèrent tout d'abord à la visière. Ils ne songèrent pas, pour se démonter, à donner la mort aux chevaux, ce qui aurait été une mauvaise action, car les pauvres bêtes ne sont pas cause de la guerre. Celui qui penserait qu'ils agissaient ainsi par suite d'une convention conclue entre eux, se tromperait beaucoup et ne connaîtrait pas l'usage antique : en dehors de toute convention, celui qui frappait le cheval de son adversaire, encourait une éternelle honte et un blâme général.

Ils se frappèrent à la visière qui était double, et qui, malgré cela, eut peine à résister à une telle furie. Les coups se succèdent l'un après l'autre ; les bottes sont plus serrées que la grêle qui brise et dépouille les branches des arbres, et détruit la moisson désirée. Vous savez si Durandâl et Balisarde coupent, et ce qu'elles valent en de telles mains.

Mais ils ne portent pas encore de coups dignes d'eux, tant l'un et l'autre se tiennent sur leurs gardes. C'est Mandricard qui fit la première blessure dont le brave Roger faillit recevoir la mort. D'un de ces grands coups, comme les chevaliers de ce temps savaient en porter, il fend en deux l'écu de son adversaire, lui ouvre la cuirasse, et son glaive cruel pénètre dans sa chair vive.

L'âpre coup glace le cœur dans la poitrine des assistants, dont la majeure partie, sinon tous, manifestaient leurs préférences et leur sympathie pour Roger. Et si la Fortune se prononçait selon le vœu de la majorité, Mandricard serait déjà mort ou prisonnier. C'est pourquoi le coup porté par lui fait frémir tout le camp.

Je crois qu'un ange dut intervenir pour sauver le chevalier de ce coup. Roger, plus terrible que jamais, riposte sur-le-champ. Il dirige son épée sur la tête de Mandricard ; mais l'extrême colère qu'il éprouve soudain le fait se presser tellement, que ce n'est pas sa faute si l'épée ne frappe point du tranchant.

Si Balisarde était retombée droit sur le casque d'Hector, c'est en vain qu'il eût été enchanté. Mandricard fut si étourdi sous le coup, qu'il laissa échapper les brides de sa main. Il inclina trois fois la tête, pendant que Bride-d'Or, que vous connaissez de nom, encore tout ennuyé d'avoir changé de maître, courait tout autour de la lice.

Le serpent foulé sous les pieds, ou le lion blessé, n'ont jamais éprouvé une colère, une fureur semblable à celle du Tartare, quand il revint de l'étourdissement où l'avait plongé ce coup d'épée. Sa force et sa vaillance croissent en raison de sa colère et de son orgueil. Il fait faire à Bride-d'Or un bond prodigieux, et revient sur Roger l'épée haute.

Il se lève sur ses étriers et dirige le coup sur le casque de son adversaire et vous croiriez cette fois qu'il va le fendre jusqu'à la poitrine. Mais Roger est plus agile que lui ; avant que le bras du Tartare soit redescendu pour frapper, il lui plonge son épée sous l'aisselle droite, s'ouvrant un passage à travers la cotte de mailles qui la protège.

Il retire Balisarde ruisselante d'un sang tiède et vermeil, amortissant ainsi le coup porté par Durandal. Cependant bien qu'il ait

ployé la tête jusque sur la croupe de son cheval, la douleur lui fait froncer les sourcils, et s'il avait eu un casque de moins bonne trempe, il se serait souvenu à jamais de ce coup formidable.

Roger ne s'arrête pas ; il pousse son cheval, et frappe Mandricard au flanc droit. La finesse et la trempe de l'armure de ce dernier ne peuvent rien contre l'épée de Roger qui ne frappe point vainement et qui n'a pas besoin d'autre preuve pour montrer qu'elle est véritablement enchantée, puisque les cuirasses ni les cottes de mailles enchantées ne peuvent résister à ses coups.

Elle taille tout ce qu'elle touche et blesse au flanc le Tartare qui blasphème le ciel et frémit d'une colère telle, que la mer soulevée par la tempête est moins effrayante à voir. Il s'apprête à déployer toutes ses forces ; plein de dédain, il jette loin de lui l'écu sur lequel est peint l'oiseau blanc et saisit son glaive à deux mains.

« Ah ! — lui dit Roger — cela seul suffit à prouver que tu n'es pas digne de porter cet emblème, puisque tu le jettes après l'avoir taillé en deux. Tu ne pourras désormais plus dire qu'il t'appartient. » Il dit, et il n'a que le temps d'apercevoir Durandal qui descend sur son front avec une telle furie et d'un poids si lourd, que le choc d'une montagne lui paraîtrait plus léger.

L'épée lui fend la visière par le milieu — heureusement pour lui qu'elle ne touche pas le visage ; puis elle retombe sur l'arçon qui ne peut résister, bien qu'il soit doublé d'acier. Le fer atteint le cuissard, l'entr'ouvre comme de la cire, ainsi que l'étoffe qui le recouvre, et blesse si gravement Roger à la cuisse qu'il fut longtemps ensuite à en guérir.

Un double filet de sang rougit les armes des deux adversaires, de sorte qu'on ne saurait dire encore lequel d'entre eux a l'avantage. Mais Roger lève aussitôt ce doute ; de son épée qui a déjà châtié tant d'ennemis, il porte un terrible coup de pointe juste à l'endroit que Mandricard a découvert en jetant son bouclier.

Il le frappe au côté gauche de la cuirasse, et trouve un chemin jusqu'au cœur, car le fer entre de plus d'une palme dans le flanc de Mandricard ; de sorte qu'il faut que celui-ci tombe et perde tout les droits qu'il pouvait avoir sur l'oiseau blanc et sur la fameuse épée, et

qu'il perde aussi la vie, plus précieuse qu'épée et bouclier.

Le malheureux ne mourut pas sans vengeance. Au moment même où il était frappé, il levait son épée et il aurait fendu en deux la tête de Roger, si celui-ci ne lui avait enlevé une bonne partie de sa vigueur et de sa force par la blessure qu'il lui avait faite tout d'abord sous l'aisselle droite.

Roger fut frappé par Mandricard juste au moment où il lui arrachait la vie. Le coup fut encore assez fort pour fendre en deux la coiffe d'acier et le cercle de fer qui la surmontait. Durandal, taillant le casque et les os, entra de deux doigts dans la tête de Roger qui tomba à la renverse, baigné dans un ruisseau de sang.

Celui des deux qui tomba le premier à terre fut Roger ; l'autre, avant de tomber, resta encore un instant en selle, de sorte que tout d'abord chacun crut que Mandricard avait remporté le prix et l'honneur de la bataille. Sa Doralice qui partageait l'erreur générale, et qui avait plus d'une fois passé des pleurs au rire, levait les mains au ciel et rendait grâce à Dieu de ce que le combat eût eu une semblable fin.

Mais quand on vit manifestement lequel des deux était vivant et lequel était mort, il se fit un grand changement dans l'esprit des assistants ; ceux qui étaient joyeux devinrent tristes. Le roi, les seigneurs et les chevaliers les plus renommés, qui s'affligeaient déjà de la mort de Roger, poussèrent des cris d'allégresse, coururent l'embrasser, exaltant sa gloire et son mérite.

Chacun se réjouit de la victoire de Roger ; chacun pense et parle de même à ce sujet. Seul, Gradasse nourrit un sentiment contraire à celui qu'il laisse paraître. Son visage rayonne de joie, mais en lui-même il envie la gloire acquise par Roger, et maudit le sort qui a fait sortir ce nom le premier de l'urne.

Que dirai-je de la faveur, des caresses aussi affectueuses que sincères, dont le roi Agramant combla Roger ! Il ne voulut pas lever le camp, ni retourner sans lui en Afrique. C'est en vain qu'il est entouré de tant de braves chevaliers. Depuis que Roger a vaincu et mis à mort le fils d'Agrican, il ne se fie plus qu'à lui, et fait plus de cas de lui que de l'univers entier.

Ce n'était pas seulement les hommes qui étaient ainsi disposés en faveur de Roger, mais aussi les dames qui avaient suivi sur le territoire des Francs les troupes d'Afrique et d'Espagne. Doralice elle-même, bien qu'elle pleurât son amant pâle et inanimé, aurait peut-être suivi l'exemple des autres, si un dur frein de vergogne ne l'avait retenue.

Je dis que peut-être — mais sans l'affirmer — elle aurait pu être inconstante, telle était la beauté, tels étaient le mérite, les manières et la prestance de Roger. Quant à elle, d'après ce que nous avons déjà vu, elle était si facile à changer de sentiments, que, pour ne pas rester sans amours, elle aurait très bien pu porter son cœur à Roger.

Mandricard vivant lui convenait fort bien, mais qu'en aurait-elle fait une fois mort ? Il lui fallait se pourvoir d'un amant qui nuit et jour fût vaillant et fort à la besogne. Cependant le médecin le plus expérimenté de la cour n'avait pas tardé à accourir. Après avoir examiné chaque blessure de Roger, il avait répondu de sa vie.

Le roi Agramant fit promptement coucher Roger sous sa propre tente ; nuit et jour il veut l'avoir devant les yeux, tellement il l'aime et tellement il s'intéresse à lui. Le roi fait suspendre aux pieds de son lit l'écu et toutes les armes qui ont appartenu à Mandricard, excepté Duranidal, qui est laissée au roi de Séricane

Avec les armes, les autres dépouilles de Mandricard sont données à Roger. On lui donne aussi Bride-d'Or, ce bel et brave destrier que Roland avait abandonné dans sa fureur. Roger l'offre en présent au roi, pensant que ce don lui serait très agréable. Mais laissons tout cela, et revenons à celle pour qui Roger en vain soupire et qu'il réclame en vain.

J'ai à vous parler des tourments amoureux que Bradamante eut à souffrir dans l'attente de son amant. Hippalque, de retour à Montauban, lui avait apporté des nouvelles de celui qu'elle désirait tant.

Elle lui raconta d'abord ce qui lui était arrivé avec Rodomont, au sujet de Frontin ; puis elle lui parla de Roger, qu'elle avait trouvé près de la fontaine avec Richardet et les frères d'Aigremont. Elle lui dit qu'il était parti avec elle dans l'espoir de retrouver le Sarrasin et

de le punir d'avoir enlevé à une dame son cheval Frontin, mais qu'il n'avait pu accomplir son dessein, parce qu'il avait pris un autre chemin que Rodomont ; elle lui expliqua ensuite la raison pour laquelle Roger n'était pas venu à Montauban.

Elle lui rapporta de point en point les paroles que Roger l'avait chargée de transmettre pour s'excuser. Enfin, tirant la lettre de son sein, elle la lui donna. D'un air plus troublé que calme, Bradamante prit la lettre et la lut. Cette lettre lui aurait été bien plus agréable, si elle n'avait pas nourri l'espoir de voir arriver Roger lui-même.

Avoir attendu Roger, et, à sa place, être obligée de se contenter d'un message, voilà ce qui troublait son beau visage de crainte, de douleur et de dépit. Elle baisa dix et dix fois la lettre, reportant sa pensée vers celui qui l'avait écrite. Les larmes dont elle l'arrosa empêchèrent seules qu'elle ne la brûlât de ses soupirs ardents.

Elle lut l'écrit quatre ou cinq fois, et pendant ce temps, elle se fit répéter par son ambassadrice tout ce que celle-ci lui avait déjà dit. Elle l'écoutait en pleurant ; on aurait pu croire qu'elle ne se serait jamais consolée, si elle n'avait eu pour la reconforter l'espoir de revoir bientôt son Roger.

Roger avait fixé le terme de son retour à quinze ou vingt jours, et avait affirmé avec mille serments à Hippalque qu'il n'y avait pas à craindre qu'il dépassât ce délai. « Hélas ! — disait Bradamante — qui m'assure des accidents qui peuvent arriver en tous lieux et surtout à la guerre ? Qui me dit qu'il ne s'en produira pas un qui détourne tellement Roger qu'il ne puisse plus revenir ?

» Hélas ! Roger ; hélas ! qui aurait cru que t'ayant aimé plus que moi-même, tu pourrais me préférer ta nation ennemie ? Tu portes secours à ceux que tu devrais combattre, et tu tortures celle que tu devrais secourir. Je ne sais si tu mérites le blâme ou l'éloge, car tu comprends bien peu ce qu'il faut récompenser et ce qu'il faut punir.

» Ton père, j'ignore si tu le sais, fut mis à mort par Trojan ; les rochers eux-mêmes le savent ; et tu mets tous tes soins à ce que le fils de Trojan ne reçoive ni déshonneur ni dommage. Est-ce là la vengeance que tu tires du meurtre de ton père, ô Roger ? Est-ce pour récompenser ceux qui l'ont vengé, que, moi qui suis de leur sang, tu

me fais mourir de douleur et de chagrin ? »

La dame adressait ces paroles et d'autres encore à son Roger absent, et versait d'abondantes larmes. Non pas une fois, mais souvent, Hippalque venait lui tenir compagnie et la consolait en lui disant que Roger lui garderait entièrement sa foi, et qu'elle n'avait qu'à l'attendre, puisqu'elle ne pouvait faire autrement, jusqu'au jour marqué pour son retour.

Les consolations d'Hippalque et l'espérance, compagne assidue des amoureux, calmèrent la crainte et le chagrin de Bradamante et la firent rester à Montauban pour y attendre le terme fixé par Roger. Mais celui-ci tint mal son serment.

Ce ne fut point sa faute s'il manqua à sa promesse ; et plusieurs causes indépendantes de sa volonté l'empêchèrent de tenir son engagement. Il dut rester pendant plus d'un mois étendu sur son lit, en danger de mort, tellement son état avait empiré depuis le combat qu'il avait soutenu contre le Tartare.

L'énamourée jouvencelle l'attendit jusqu'au jour marqué, mais elle l'attendit en vain. Elle n'en eut pas de nouvelles autrement que par Hippalque et par son frère qui lui raconta que Roger avait pris sa défense, et avait délivré Maugis et Vivien. Cette nouvelle, bien qu'elle lui fût agréable, lui avait cependant causé quelque amertume.

Dans le récit de son frère, elle avait entendu vanter la haute valeur et la beauté de Marphise. Elle avait appris que Roger était parti avec elle en disant qu'il se rendait au camp dans lequel Agramant était mal en sûreté. La dame le félicita d'être en si digne compagnie, mais elle n'avait pas lieu de s'en réjouir, ni de l'approuver.

Et le soupçon qui l'opresse n'est pas petit, car si Marphise est belle, comme la renommée le rapporte, et que Roger soit resté jusqu'à ce jour près d'elle, c'est un miracle s'il ne l'aime pas. Pourtant, elle ne veut pas le croire encore, et elle espère et elle craint. Dans sa misère, elle attend le jour qui doit la rendre heureuse ou plus infortunée encore.

Soupirant, elle reste à Montauban sans jamais porter ses pas au-dehors.

Elle y était encore, lorsque le prince, le seigneur de ce beau

domaine, le premier de ses frères — je ne dis point le premier par l'âge, mais par l'honneur, car deux autres de ses frères étaient nés avant lui — Renaud, qui jetait sur tous les siens des rayons de gloire et de splendeur, comme le soleil sur les étoiles, arriva un jour au château à l'heure de none. Hormis un page, il n'avait personne avec lui.

La cause de son arrivée était celle-ci : retournant un jour de Brava vers Paris, — je vous ai dit que souvent il faisait ce voyage pour retrouver les traces d'Angélique — il avait appris la fâcheuse nouvelle que ses cousins Vivien et Maugis allaient être livrés au Mayençais. C'est pour cela qu'il avait pris le chemin d'Aigremont.

Là, on lui avait dit qu'ils avaient été délivrés, que leurs ennemis étaient morts et détruits, que c'était Marphise et Roger qui les avaient mis en cet état, et que ses frères et ses cousins étaient retournés tous ensemble à Montauban. Il se souvint alors qu'il y avait un an qu'il ne s'était plus trouvé au château avec eux, et qu'il ne les avait embrassés.

Renaud s'en vint donc à Montauban où il embrassa sa mère, sa femme, ses fils, ses frères et ses cousins qui étaient naguère captifs. Il ressemblait, en arrivant parmi les siens, à l'hirondelle qui vient au nid, apportant à la bouche la pâture pour ses petits affamés. Après être resté un jour ou deux au château, il partit, emmenant tous les autres avec lui.

Richard, Alard, Richardet, les fils d'Aymon, le plus âgé des deux Guichard, Maugis et Vivien, suivirent en armes le vaillant paladin. Bradamante, voyant s'approcher le temps où celui qu'elle désirait tant devait venir, dit à ses frères qu'elle était malade, et refusa de se joindre à leur troupe.

Et elle leur disait bien vrai, car elle était malade, non de fièvre ou de douleur corporelle ; mais c'était le désir qui consumait son âme, et la souffrance amoureuse qui altérait son visage. Renaud ne s'arrêta pas davantage à Montauban, et partit emmenant avec lui la fleur de sa famille. Je vous dirai dans l'autre chant comment il arriva à Paris, et combien il vint en aide à Charles.

Chant XXXI

ARGUMENT. — Funestes effets de la jalousie. — Combat de Renaud et de Guidon le Sauvage. Ce dernier est reconnu et se joint à la troupe des guerriers de Montauban qui, réunis aux forces dont dispose Charles, fait un grand carnage des Maures. — Brandimart va avec Fleur-de-Lys sur les traces de Roland, et arrive au petit pont construit par Rodomont dont il devient prisonnier. — L'armée des Sarrasins se retire à Arles.

Quel état serait plus doux, plus agréable que celui d'un cœur amoureux ; quelle vie serait plus heureuse, plus fortunée que celle que l'on passerait en servage d'amour, si l'homme n'était sans cesse tourmenté de ce soupçon funeste, de cette crainte, de ce martyre, de cette frénésie, de cette rage qu'on appelle jalousie ?

Cependant, quelle que soit l'amertume qui se glisse dans cette suavissime douceur, elle ne fait qu'augmenter la force ou aiguiser la finesse de l'amour. La soif fait paraître l'eau bonne et savoureuse, et c'est grâce à la faim que l'on apprécie les aliments. Celui-là ne connaît point la paix et en ignore le prix, qui n'a pas d'abord éprouvé ce que c'est que la guerre.

On supporte paisiblement de ne point voir avec les yeux ce que le cœur voit toujours ; plus on reste éloigné de ce qu'on aime, plus le retour, quand il s'effectue, apporte de soulagement. Servir sans récompense se peut accepter, pourvu que l'espérance ne soit pas morte, car le prix d'un fidèle servage finit toujours par venir, quelque tard qu'il vienne.

Le souvenir des dédains, des refus, et finalement de tous les

martyres, de toutes les peines d'amour, fait que l'on goûte mieux un plaisir quand il arrive. Mais si cette infernale peste vient à infester un esprit malade, elle l'affaiblit et l'empoisonne au point que, s'il survient par la suite une occasion de joie et d'allégresse, l'amant n'en a plus souci, et ne l'apprécie pas.

Voilà la plaie cruelle, empoisonnée, que ne peuvent guérir ni les liqueurs ni les drogues, ni les grimoires, ni les inventions des sorcières, ni la longue observation des astres bienfaisants, ni tout l'art magique dont Zoroastre est l'inventeur. Voilà la plaie qui fait plus souffrir que toute autre douleur, et qui conduit l'homme au désespoir et à la mort.

Ô plaie incurable qui s'attache aussi facilement au cœur d'un amant sur un faux que sur un vrai soupçon ! Plaie qui accable si cruellement l'homme, qu'elle lui offusque la raison et l'intelligence, et le rend si dissemblable à ce qu'il était auparavant ! ô jalousie inique, comme tu as, bien à tort, enlevé toute joie à Bradamante !

Je ne parle pas de l'impression amère que le récit d'Hippalque et de son frère lui avait laissée au cœur, mais d'une nouvelle aussi cruelle que fausse qui lui avait été annoncée quelques jours plus tard, et en comparaison de laquelle les autres n'étaient rien. Je vous la dirai, mais après quelque digression. J'ai à vous parler auparavant de Renaud qui se dirige vers Paris avec les siens.

Le jour suivant, vers le soir, ils rencontrèrent un chevalier qui avait une dame à ses côtés. Son écu et sa soubreveste étaient entièrement noirs et coupés seulement par une bande blanche. Ce chevalier défia au combat Richardet qui marchait le premier, et qui avait l'air d'un franc guerrier. Celui-ci, qui ne refusa jamais pareille proposition, tourna bride et prit du champ.

Sans dire un mot, sans plus se demander qui ils étaient, ils coururent à la rencontre l'un de l'autre. Renaud et les autres chevaliers s'arrêtèrent pour voir le résultat de la joute. « En voilà un — se disait à part lui Richardet — qui va tout à l'heure se trouver par terre, si je le frappe bien à l'endroit où je le vise. » Mais il arriva tout le contraire de ce qu'il pensait,

Car le chevalier inconnu lui porta, au-dessous de la visière, un

coup tel qu'il l'enleva de selle et le jeta à plus de deux longueurs de lance loin de son destrier. Alard, qui voulut aussitôt le venger, se retrouva en un instant à ses côtés, étourdi et contusionné, tellement fort fut le coup qui rompit son écu.

Guichard, voyant les deux frères à terre, mit sur-le-champ sa lance en arrêt, bien que Renaud lui criât : « Attends, attends. » Mais Renaud n'avait pas encore son casque attaché sur la tête, de sorte que Guichard eut le temps de courir à la rencontre du chevalier. Mais il ne sut pas mieux se tenir que les autres, et en un clin d'œil il se retrouva par terre.

Richard, Vivien et Maugis se disputaient déjà à qui jouterait le premier. Mais Renaud, ayant fini de s'armer, mit fin à leur contestation en disant : « Il est temps d'arriver à Paris, et ce serait nous retarder trop que de vouloir attendre que chacun de vous fût abattu l'un après l'autre. »

Il dit cela entre ses dents et de façon à n'être pas entendu, parce que c'eût été pour les autres une injure et une honte. Les deux adversaires avaient déjà pris du champ et s'en revenaient avec impétuosité l'un sur l'autre. Renaud ne fut point jeté à terre, car il valait à lui seul tous ses compagnons. Les lances se brisèrent comme du verre, mais les cavaliers ne reculèrent pas d'une ligne.

Les deux chevaux se heurtèrent avec une telle force que leur croupe alla toucher le sol. Bayard se releva aussitôt, et c'est à peine s'il interrompit sa course. L'autre tomba si malencontreusement, qu'il se rompit l'épaule et les reins. Le chevalier, voyant son destrier mort, abandonna les étriers, et se retrouva en un instant sur pied.

Il dit au fils d'Aymon, qui s'en revenait vers lui la main vide : « Seigneur, ce serait manquer à mon devoir que de laisser sans vengeance la mort du bon destrier dont tu viens de me priver, et qui me fut cher tant qu'il vécut. Viens-t'en donc, et fais de ton mieux, car il faut qu'il y ait bataille entre nous. »

Renaud lui dit : « Si c'est à cause du destrier mort, et non pour autre chose, que nous devons nous livrer bataille, je te donnerai un des miens, et sois assuré qu'il ne vaut pas moins que le tien. » L'autre reprit : « Tu te trompes, si tu crois que je manque de destrier.

Mais puisque tu ne comprends pas ce que je veux, je t'expliquerai plus clairement la chose.

» Je veux dire que je croirais commettre une faute en ne t'éprouvant pas aussi à l'épée, et en ne cherchant à savoir si, dans cette nouvelle joute, tu es mon égal, ou si tu vaux mieux ou moins que moi. Donc, comme il te plaira, descends ou reste à cheval. Pourvu que tu ne tiennes pas tes mains inoccupées, je suis content de te donner tout l'avantage, tellement je désire t'éprouver à l'épée. »

Renaud, ne le fit pas attendre longtemps, et dit : « Je te promets la bataille, puisque tu es si ardent ; et pour que tu n'aies point soupçon au sujet des gens qui m'accompagnent, ils continueront leur route jusqu'à ce que je les rejoigne. Il ne restera avec moi qu'un valet pour tenir mon cheval. » Là-dessus, il ordonna à ses compagnons de s'en aller.

La courtoisie du vaillant paladin fut fort appréciée par le chevalier étranger. Renaud mit pied à terre et remit les rênes de son destrier Bayard aux mains du valet. Puis, lorsqu'il ne vit plus son étendard qui était déjà bien loin, il embrassa son écu, saisit son glaive redoutable, et défia le chevalier au combat.

Alors commença une bataille telle qu'on n'en vit jamais de plus fière. Chacun des chevaliers ne pensait pas que son adversaire fût de force à lui résister longtemps. Mais quant à l'épreuve ils virent que des deux côtés les forces étaient bien égales, ils comprirent que ni l'un ni l'autre n'avaient à se réjouir ou à s'attrister. Mettant l'orgueil et la colère de côté, tous deux déploient toute leur habileté pour obtenir l'avantage.

Leurs coups, implacables et féroces, remplissent tous les environs d'un bruit horrible, soit qu'ils tombent sur les boucliers, sur les cuirasses ou sur les cottes de mailles. Sous peine de laisser l'adversaire prendre l'avantage, l'un et l'autre doivent s'étudier à bien parer plutôt qu'à attaquer, car la première faute commise pouvait entraîner un éternel dommage.

L'assaut dura une heure, et plus de la moitié de l'heure suivante. Déjà le soleil se cachait sous l'onde, et les ténèbres étendaient leur filet jusqu'aux extrémités de l'horizon, sans que les combattants

eussent pris le moindre repos, ni interrompu leurs coups furibonds. Cependant, ils n'étaient excités au combat ni par la colère ni par la haine, mais seulement par le point d'honneur.

Entre temps, Renaud songeait que le chevalier inconnu possédait une telle force que non seulement il aurait peine à se tirer de ses mains saines et saufs, mais qu'il courait grand danger de mort. Il en avait déjà été si fortement travaillé et si échauffé, que la sueur lui coulait du front, et qu'il commençait à douter de l'issue du combat. Il y aurait volontiers mis fin, si son honneur eût été sauvegardé.

De son côté, le chevalier étranger — qui ne savait également pas que c'était le seigneur de Montauban, ce guerrier si fameux dans toute la chevalerie, contre lequel il avait été amené à lutter l'épée à la main avec si peu d'animosité — était certain que les armes ne pouvaient lui donner la preuve d'un homme plus excellent.

Il aurait voulu ne pas avoir entrepris de venger la mort de son cheval, et, s'il avait pu le faire sans encourir de blâme, il se serait volontiers retiré de cette périlleuse bataille. La nuit était déjà si obscure et si épaisse, que presque tous les coups portaient dans le vide. Ils ne pouvaient attaquer et encore moins parer, car c'est à peine s'ils voyaient leurs épées dans leurs mains.

Le sire de Montauban fut le premier à dire que la bataille ne pouvait se continuer ainsi dans l'obscurité, et qu'il valait mieux la remettre jusqu'à ce que le paresseux Arthur eût accompli son évolution terrestre. En attendant, son adversaire peut venir sous sa tente où il ne sera pas moins en sûreté, ni moins bien servi et honoré qu'en aucun autre lieu.

Renaud n'a pas besoin de prier beaucoup le courtois chevalier, pour que ce dernier accepte son invitation ; ils s'en vont donc ensemble à l'endroit où le pennon de Montauban s'était arrêté en un lieu sûr. Renaud, cependant, ôtant des mains de son écuyer un beau cheval, bien harnaché et bon pour le combat à la lance et à l'épée, en a fait don au chevalier.

C'est alors que le guerrier étranger apprit qu'il marchait à côté de Renaud, car, avant d'arriver à la tente, celui-ci s'était, par hasard, nommé lui-même. Et comme ils étaient frères, il se sentit le cœur

doucement remué d'une pieuse affection, et se mit à pleurer de joie et de tendresse.

Ce guerrier était Guidon le sauvage, qui, en compagnie de Marphise, de Sansonnet et des fils d'Olivier, avait naguère longtemps voyagé sur mer, comme je vous l'ai dit. Le félon Pinabel, en le faisant prisonnier et en le retenant ensuite conformément à la honteuse loi qu'il avait établie, l'avait empêché de revoir plus tôt sa famille.

Guidon, en apprenant que c'était là ce Renaud, fameux parmi tous les chevaliers, et qu'il avait toujours plus désiré voir qu'un aveugle ne désire recouvrer la lumière du jour qu'il a perdue, s'écria plein de joie : « Ô mon seigneur, quelle fatalité m'a conduit à vous combattre, vous que depuis longtemps j'aime et j'honore par-dessus tout en ce monde !

» Constance me donna le jour sur les rivages extrêmes du pont Euxin. Je suis Guidon, conçu, comme vous, de l'illustre semence du généreux Aymon. C'est le désir de vous voir, vous et tous les nôtres, qui m'a fourni l'occasion de venir ici. Et, lorsque mon vœu le plus cher est de vous honorer, il se trouve que j'en suis venu à vous faire injure !

» Mais excusez l'erreur qui a fait que je ne vous ai point reconnu, vous ni vos autres compagnons ; pour la racheter, si faire se peut, dites-moi ce que je dois faire ; je ne reculerai devant rien. » Après qu'ils se furent plusieurs fois embrassés, Renaud lui répondit : « Qu'il ne vous reste souci de vous excuser envers moi de cette bataille.

» Pour témoigner que vous êtes véritablement un rameau de notre antique souche, vous ne pouviez pas donner de meilleure preuve que la grande vaillance que nous avons éprouvée en vous. Si vos actes avaient été plus pacifiques, et plus calmes, nous vous aurions cru avec plus de peine, car le daim n'engendre pas le lion, ni la colombe l'aigle ou le faucon. »

Tout en raisonnant ainsi, ils ne laissaient pas de poursuivre leur route, de sorte qu'ils arrivèrent vers les tentes. Là, le brave Renaud apprit à ses compagnons que le chevalier était Guidon, qu'ils avaient

tant désiré voir, et qu'ils avaient si longtemps attendu. Cette nouvelle remplit tout le monde de joie, et tous déclarèrent qu'il ressemblait à son père.

Je ne dirai pas l'accueil que lui firent Alard, Richardet et les autres deux, non plus que celui qu'il reçut de Vivian, d'Aldigier, de Maugis, ses cousins. Ce fut entre chaque chevalier et lui un échange d'affectueuse courtoisie, et je conclurai simplement en disant que sa venue fut bien vue de tous.

L'arrivée de Guidon aurait été de tout temps chère à ses frères, mais elle leur fut surtout agréable en ce moment où, plus que jamais, ils en avaient besoin. Dès que le soleil eut émergé ses rayons lumineux hors des vagues de l'Océan, Guidon partit sous la bannière de ses frères et de ses parents, dont il augmenta la troupe.

Ils marchèrent de telle sorte qu'en deux jours ils arrivèrent sur les rives de la Seine, à moins de dix milles des portes assiégées de Paris. Là, ils retrouvèrent par un heureux hasard Griffon et Aquilant, les deux guerriers à la redoutable armure : Griffon le blanc et Aquilant le noir, que Gismonde conçut d'Olivier.

Ils causaient avec une damoiselle dont l'apparence annonçait la haute condition, et dont la robe blanche était ornée d'une broderie d'or. Elle était très belle et d'un aspect fort agréable, bien qu'elle parût triste et larmoyante. Elle semblait, par ses gestes et sa contenance, parler de choses fort importantes.

Quand il fut près d'eux, Guidon reconnut les deux chevaliers, et dit à Renaud : « En voici deux que peu de guerriers dépassent en vaillance. S'ils viennent avec nous au secours de Charles, les Sarrasins ne résisteront pas. » Renaud confirma les dires de Guidon, en assurant que l'un et l'autre étaient des guerriers accomplis.

Lui aussi les avait reconnus à leurs armes habituelles. L'un était revêtu d'une armure toute noire, l'autre d'une armure toute blanche ; tous deux portaient par-dessus de riches ornements. De leur côté, les deux frères reconnurent et saluèrent Guidon, Renaud et ses frères. Ils embrassèrent Renaud comme un ami, car ils avaient depuis longtemps oublié leur ancienne haine.

Ils avaient, pendant un certain temps, été en grande contestation

avec Renaud, à cause de Truffaldin ; mais ce serait trop long à vous raconter. Oubliant toute colère, ils s'embrassèrent tous avec une affection fraternelle. Renaud se retourna ensuite vers Sansonnet qui avait un peu plus tardé que les autres à venir, et le reçut avec les honneurs qui lui étaient dus, dès qu'il fut instruit de sa grande valeur.

Dès que la damoiselle eut vu Renaud de plus près et l'eut reconnu — car elle connaissait tous les paladins — elle lui apprit une nouvelle qui la tourmentait beaucoup. Elle commença ainsi :
« Seigneur, ton cousin, auquel l'Église et l'Empire doivent tant, Roland, autrefois si sage et si honoré, est devenu fou et s'en va errant à travers le monde.

» D'où lui est venu un tel malheur, je ne saurais te le dire. J'ai vu son épée et ses autres armes qu'il avait jetées par les champs. Je les ai vues ramasser de côté et d'autre par un chevalier pieux et courtois qui les suspendit comme un trophée glorieux aux branches d'un arbuste.

» Mais, le jour même, l'épée fut enlevée par le fils d'Agrican. Tu peux penser quelle perte c'est pour la chrétienté que Duranda soit encore une fois retombée au pouvoir des païens. Bride-d'Or, qui errait en liberté autour des armes de son maître, a été pris aussi par le Sarrasin.

» Il y a peu de Jours, j'ai vu Roland, sans vergogne et privé de sa raison, courir nu en poussant des cris et des hurlements épouvantables. En somme, il est complètement fou. Et je ne l'aurais pas cru, si je n'avais vu de mes yeux un spectacle aussi déplorable et aussi cruel. » Puis elle lui raconta comment elle avait vu Roland tomber du haut du pont dans sa lutte corps à corps avec Rodomont.

» À tous ceux que je ne crois pas être ennemis de Roland, je raconte cela — ajouta-t-elle — dans l'espoir que, parmi les nombreux chevaliers auxquels j'en parle, il s'en trouvera un qui, ému de pitié pour une situation si étrange et si fâcheuse, essaiera de ramener le comte à Paris ou dans tout autre lieu ami, afin qu'on lui guérisse le cerveau.

Si Brandimart le savait, je suis bien sûre qu'il fera tout son possible pour cela. »

Cette damoiselle était la belle Fleur-de-Lys que Brandimart aimait plus que lui-même. Elle venait à Paris pour le retrouver. Elle raconta encore qu'une grande querelle avait éclaté entre le roi de Séricane et le roi de Tartarie pour la possession de l'épée ; qu'elle était restée à Mandricard dont elle avait par la suite causé la mort, puis qu'enfin elle appartenait actuellement à Gradasse.

Renaud ne cesse de gémir et de se lamenter sur une aussi étrange et aussi malheureuse aventure. Il sent son cœur s'attendrir à ce récit, comme la glace fond au soleil. Il prend en lui-même la résolution immuable de chercher Roland où qu'il soit. Il espère, quand il l'aura retrouvé, qu'il pourra le guérir de cette rage.

Mais comme, soit volonté du ciel soit hasard, il a pu réunir une troupe de chevaliers illustres, il veut tout d'abord mettre les Sarrasins en fuite, et délivrer les remparts de Paris. Toutefois il lui paraît avantageux de différer l'attaque jusqu'à ce que la nuit soit devenue tout à fait obscure, entre la troisième et la quatrième vigile, alors que l'eau du Léthé aura répandu le sommeil sur la terre.

Il logea les siens au milieu d'un bois, et les y laissa reposer pendant tout le jour. Mais quand le soleil, laissant le monde plongé dans les ténèbres, fut retourné vers son antique nourrice, et que les ourses, le capricorne, les serpents et les autres bêtes, qui jusque-là s'étaient tenues cachées à cause de la lumière trop éclatante du jour, eurent illuminé le ciel, Renaud fit avancer sa troupe taciturne.

Accompagné de Griffon, d'Aquilant, de Vivien, d'Alard, de Guidon, de Sansonnet et des autres, il marche à pas mesurés, et sans prononcer une parole, pendant un mille, jusqu'à ce qu'il rencontre l'avant-garde d'Agramant, qu'il trouve endormie. Il tue tout, sans faire un prisonnier. De là, il pénètre au cœur de l'armée maure, sans avoir été vu ni entendu.

À peine arrivé dans le camp des infidèles, Renaud tombe à l'improviste sur la garde dont il fait un tel carnage que pas un homme n'échappe à la mort. Cette première troupe exterminée, les Sarrasins n'ont plus la partie belle, car, pleins de sommeil, inertes et effarés, ils ne peuvent faire que peu de résistance à de tels guerriers.

Pour augmenter l'épouvante des Sarrasins, Renaud, dès le

commencement de l'attaque, fait soudain souffler dans les trompes et les cornets, et crier à haute voix son nom. Il éperonne Bayard qui n'est pas lent à lui obéir ; d'un bond, il franchit la barrière élevée, renverse les cavaliers, foule aux pieds les fantassins, et abat les baraques et les tentes.

Les plus hardis, parmi les païens, s'arrachent les cheveux quand ils entendent résonner dans les airs les noms redoutés de Renaud et Montauban. Les Espagnols fuient pêle-mêle avec les Africains, sans perdre de temps à charger les bêtes de somme. Aucun n'est d'avis d'attendre une telle furie dont ils ont déjà, à leur grand dam, éprouvé les effets.

Guidon suit Renaud et ne fait pas moins que lui. Les deux fils d'Olivier les imitent, ainsi qu'Alard, Richardet et les deux autres frères. Sansonnet s'ouvre un chemin avec son épée. Aldigier et Vivien font éprouver leur vaillance à bon nombre d'ennemis. Tous ceux qui suivent l'étendard de Clermont se conduisent en vaillants guerriers.

Renaud avait avec lui sept cents combattants, venus de Montauban et des pays d'alentour, habitués à braver sous les armes le froid et le chaud, et non moins redoutables que les Mirmidons d'Achille. Chacun était si solide à la besogne, que cent d'entre eux n'auraient pas reculé devant mille adversaires. Beaucoup l'emportaient sur les plus fameux guerriers.

Et bien que Renaud ne fût pas riche, bien qu'il n'eût ni cités ni trésors, il se les attachait tellement par ses bonnes paroles et ses bons traitements, partageant toujours avec eux ce qu'il possédait, que pas un d'eux ne consentit jamais à servir un autre maître, même pour une paye plus forte. Il fallait une bien grande nécessité pour qu'ils consentissent à quitter Montauban.

Afin de porter à Charlemagne un secours plus efficace, Renaud avait laissé son château sous la garde de peu de monde. À peine sa bannière, cette bannière dont je raconte la gloire, fut-elle arrivée parmi les Africains, qu'elle en fit un carnage pareil à celui que fait le loup féroce au milieu des troupeaux laineux du Galèse, au pays de Phalante, ou le lion parmi les troupeaux de chèvres barbues des bords

du Cinyphe.

Charles, qui avait été avisé par Renaud de son arrivée aux environs de Paris, et de son intention d'assaillir pendant la nuit le camp des Sarrasins, se tenait en armes et prêt à combattre. Quand il jugea qu'il était temps, il vint en aide à Renaud avec ses paladins, auxquels s'était joint le fils du riche Monodant, le fidèle et sage amant de Fleur-de-Lys.

Celui qu'elle avait pendant tant de jours, et par de si longs chemins, cherché en vain dans toute la France, elle le reconnut de loin aux insignes qu'il avait l'habitude de porter. Dès que Brandimart la vit, il abandonna le champ de bataille, et tout entier revenu à des sentiments plus humains, il courut l'embrasser. Plein d'amour, il lui donna mille baisers, ou peu s'en fallut.

Les chevaliers de cette antique époque avaient grande confiance en leurs dames et en leurs damoiselles. Ils les laissaient aller sans escorte par monts et par vaux dans des contrées étrangères ; et, au retour, ils les tenaient pour bonnes et belles, sans que jamais le soupçon vînt les saisir. Fleur-de-Lys raconta sur-le-champ à son amant que le seigneur d'Anglante était devenu fou.

Brandimart aurait eu peine à croire d'une autre bouche une si étrange et si fâcheuse nouvelle ; mais il la crut, venant de la belle Fleur-de-Lys qui lui avait déjà fait croire des choses bien plus fortes. Elle ajouta qu'elle l'avait non pas entendu dire, mais qu'elle l'avait vu de ses propres yeux, et qu'elle connaissait Roland de longue date et mieux que tout autre ; et elle dit où et quand.

Elle lui rapporta la scène dont elle avait été témoin sur le pont dangereux, dont Rodomont disputait le passage à tous les chevaliers, afin de leur enlever leur soubreveste et leurs armes pour servir d'ornement à un riche sépulcre. Elle lui dit qu'elle avait vu Roland furieux se livrer en cet endroit à des actes horribles et terrifiants, et comment il avait jeté le païen dans le fleuve, au risque de s'y noyer lui-même.

Brandimart qui aimait le comte autant qu'on peut aimer un compagnon, un frère ou un fils, résolut d'aller à sa recherche et de ne reculer devant aucune fatigue, aucun danger, pour essayer de le

guérir de sa fureur, soit avec le concours d'un médecin, soit à l'aide d'enchantelements. Comme il se trouvait en selle, tout armé, il se mit sur-le-champ en route avec sa belle dame.

Tous deux se dirigèrent vers le lieu où la dame avait vu le comte. De journée en journée, ils arrivèrent au pont que gardait le roi d'Alger. La sentinelle avertit Rodomont dont les écuyers apprêtèrent aussitôt les armes et le cheval, et qui se trouva tout prêt à combattre quand Brandimart voulut tenter le passage.

D'un ton qui dénotait sa fureur, le Sarrasin cria à Brandimart : « Qui que tu sois, toi qu'une erreur de chemin ou ta propre folie amène ici, descends de cheval et dépouille-toi de tes armes, et fais-en hommage à ce grand sépulcre, avant que je ne te tue et que je ne t'offre comme victime expiatoire aux ombres qu'il renferme. Si tu refuses, je te tuerai tout de même, et je ne t'en aurai aucun gré. »

Brandimart ne voulut pas répondre à cette sommation autrement qu'avec la lance. Il éperonne Batolde, son gentil destrier, et s'élança contre son adversaire avec une impétuosité telle qu'il fit bien voir qu'en fait de courage, il pouvait être comparé à n'importe quel chevalier du monde. Quant à Rodomont, mettant sa lance en arrêt, il galope à toute bride sur le pont étroit.

Son destrier, qui avait l'habitude de ce chemin difficile sur lequel il avait déjà fait souvent tomber plus d'un cavalier, accourait avec assurance à la rencontre. L'autre, effrayé par cette course inaccoutumée, s'avancait hésitant et timide. Le pont tremblait sous leurs pieds et semblait près de s'écrouler dans l'eau, outre qu'il était fort étroit et sans parapet.

Les chevaliers, tous deux maîtres en l'art de jouter, avaient des lances grosses comme des madriers et telles encore qu'elles étaient dans leurs écorces sylvestres. Ils s'en portèrent des coups si terribles, qu'il ne servit à rien à leurs coursiers d'être vigoureux et lestes. Tous les deux furent renversés sur le pont, ainsi que leurs maîtres, ne formant qu'un tas.

Pressés par les éperons, ils voulurent se relever immédiatement, mais le pont était si étroit, qu'ils ne trouvèrent pas où poser un pied ferme. Tous deux, par une égale fatalité, tombèrent dans l'eau. Leur

chute produisit un bruit effroyable qui monta jusqu'au ciel, pareil à celui que fit en tombant dans notre fleuve celui qui sut si mal diriger le char du soleil.

Les deux chevaux, chargés du poids de leurs cavaliers, qui étaient restés fermes en selle, allèrent voir au fond de la rivière si quelque belle nymphe n'y était pas cachée. Ce n'est pas le premier, ni le second saut que le païen fait avec son audacieux destrier, du haut du pont dans l'eau. Il connaît fort bien, par conséquent, le fond du fleuve.

Il sait les endroits où le fond est ferme et où il est vaseux, où l'eau est basse et où elle est profonde. Il a bientôt la tête, la poitrine et la ceinture hors de l'eau et peut attaquer Brandimart avec un grand avantage. Brandimart était tombé au beau milieu du courant ; son destrier, enfoncé dans le sable qui formait le fond, ne pouvait plus s'en retirer, et tous deux risquaient de se noyer.

L'eau, soulevée par la chute, les eut bientôt culbutés et les entraîna à l'endroit le plus profond. Brandimart était dessous et le destrier dessus. Fleur-de-Lys, restée sur le pont, presque morte d'épouvante, pleure et adresse au vainqueur ses vœux et ses supplications : « Ah ! Rodomont, par celle que tu révères dans sa tombe, ne sois pas si cruel que de laisser noyer un tel chevalier !

» Ah ! seigneur plein de courtoisie, si tu as jamais aimé, aie pitié de moi, car je l'aime. Qu'il te suffise, au nom de Dieu, de le faire prisonnier et d'orner ton monument de cette nouvelle dépouille. Parmi toutes celles que tu as gagnées, celle-ci sera la plus belle et la plus glorieuse. » Elle sut si bien dire, qu'elle émut le roi païen, quelque cruel qu'il fût.

Et elle fit si bien, qu'il se hâta de porter secours à son amant ; celui-ci était retenu sous l'eau par son destrier et était sur le point de perdre la vie, ayant bu beaucoup d'eau sans la moindre soif. Toutefois, Rodomont ne le tira d'embarras qu'après lui avoir pris son épée et son casque. Il le sortit ensuite de l'eau, et le fit transporter dans la tour, où se trouvaient déjà beaucoup d'autres prisonniers.

La dame sentit toute sa joie tomber, quand elle vit son amant s'en aller prisonnier. Cependant, elle préférerait cela à le voir périr dans le

fleuve. Elle s'adressait à elle-même toute sorte de reproches. C'était elle en effet qui avait fait venir son amant en lui racontant qu'elle avait reconnu le comte sur le pont si dangereux.

Enfin elle part, ayant déjà conçu la pensée de mener en ces lieux le paladin Renaud, ou Guidon le sauvage, ou Sansonnet, ou tout autre chevalier illustre de la cour du fils de Pépin, capable de lutter avec le Sarrasin sur la terre et sur l'eau. Elle espère que ce nouveau champion sera sinon plus fort, du moins plus heureux que son cher Brandimart.

Elle marche pendant plusieurs jours avant de rencontrer un chevalier tel qu'elle le voulait pour combattre contre le Sarrasin et délivrer son amant. Après avoir longtemps cherché quelqu'un qui convînt à cette besogne, elle rencontra un chevalier à la soubreveste riche et ornée, toute brodée de troncs de cyprès.

Je vous raconterai ailleurs qui c'était. Je veux auparavant retourner à Paris, et vous dire la suite de la grande déroute que Renaud et Maugis firent essayer aux Maures. Je ne saurais vous énumérer ceux qui purent fuir et ceux qui furent envoyés sur les bords du Styx. L'obscurité de la nuit ne permit pas à Turpin, qui avait entrepris de le faire, de les compter.

Dans le premier sommeil, sous sa tente, dormait Agramant. Un chevalier vient le réveiller en lui disant qu'il va être fait prisonnier, s'il ne prend immédiatement la fuite. Le roi, regardant alors autour de lui, voit la confusion qui règne parmi les siens. Ceux-ci, sans songer à faire tête à l'ennemi, fuient çà et là, nus et désarmés, car ils n'ont pas même eu le temps de prendre leur bouclier.

Le roi, fort perplexe et sans un seul conseiller autour de lui, se faisait attacher sa cuirasse, quand arrivent Falsiron, le fils de Grandonio, Balugant et d'autres encore. Ils montrent à Agramant le danger qu'il court de rester mort ou prisonnier en ce lieu ; ils ajoutent même que s'il peut sauver sa personne ; la fortune se sera montrée propice et bonne envers lui.

Ainsi parle Marsile, ainsi parle le brave Sobrin, ainsi disent tous les autres d'un commun accord. Sa perte est d'autant plus prochaine, que Renaud s'avance avec plus d'impétuosité. S'il attend que le

paladin, cet homme avide de carnage, soit arrivé avec tous ses gens, il peut être certain que lui et ses amis resteront tous morts, ou aux mains des ennemis.

Mais il peut se réfugier dans Arles ou dans Narbonne avec le peu de gens qu'il a autour de lui. L'une et l'autre de ces villes sont fortes et peuvent supporter un siège de plusieurs jours. Quand il aura mis sa personne en sûreté, il pourra venger cet affront, et refaire promptement une nouvelle armée avec laquelle il vaincra Charles.

Le roi Agramant se rend à leur avis, bien que ce parti lui semble cruel et dur. Il se dirige vers Arles, par le chemin qui lui paraît le plus sûr, et il semble qu'il ait des ailes. Il a de bons guides, et l'obscurité favorise grandement son départ. Vingt mille Africains et Espagnols purent ainsi échapper à Renaud.

Quant à ceux qui furent occis par lui, par ses frères, par les deux fils du sire de Vienne, par les sept cents hommes d'armes obéissant à Renaud, par Sansonnet, ou qui, dans leur fuite, se noyèrent dans la Seine, celui qui pourrait les compter compterait aussi les feuilles que Zéphire et Flore font éclore en avril.

D'aucuns pensent que Maugis prit une grande part à la victoire de cette nuit, non pas en arrosant la campagne du sang sarrasin, ni par le nombre des ennemis qu'il occit de sa propre main, mais en faisant sortir, par son art, les esprits infernaux des grottes du Tartare, et cela en si grande quantité, qu'un royaume deux fois grand comme la France n'aurait pu lever autant de bannières ni de lances.

On ajoute qu'il fit entendre tant d'instruments métalliques, tant de tambours, tant de bruits divers, tant de hennissements de chevaux, tant de cris et de tumulte de fantassins, que plaines, monts et vallées devaient en retentir jusqu'aux contrées les plus lointaines, et que les Maures en éprouvèrent une telle peur, qu'ils s'empressèrent de prendre la fuite.

Le roi d'Afrique n'oublia pas que Roger était blessé et qu'il gisait encore gravement malade sur son lit. Il s'enquit d'un destrier à l'allure la plus douce qu'il put trouver, fit placer le blessé dessus, et après l'avoir mis en sûreté, il le fit porter sur son navire et conduire doucement jusqu'à Arles, où il avait donné rendez-vous à tous ses

gens.

Ceux qui s'enfuirent devant Renaud et Charles — et ils furent, je crois, cent mille ou à peu près — cherchèrent, à travers champs, bois, montagnes et vallons, à échapper aux mains des populations franques. Mais la plupart trouvèrent tout chemin fermé, et rougirent de leur sang l'herbe verte et les routes blanches. Il n'en arriva point ainsi du roi de Séricane, qui avait sa tente loin des autres.

En apprenant que c'est le sire de Montauban qui a assailli ainsi le camp, il ressent en son cœur une telle allégresse, qu'il en saute çà et là de joie. Il remercie le souverain Auteur de lui avoir fourni l'occasion si rare de s'emparer cette nuit de Bayard, ce coursier qui n'a pas son pareil.

Il y avait longtemps — je crois que vous l'avez déjà lu ailleurs — que ce roi désirait avoir la bonne Durandal à son côté, et chevaucher ce coursier accompli. Il était jadis venu en France pour cela à la tête de cent mille hommes d'armes. Il avait alors défié Renaud au combat, pour la possession de ce cheval.

Et il s'était rendu sur le rivage de la mer où la bataille devait avoir lieu ; mais Maugis en faisant partir malgré lui son cousin qu'il avait embarqué sur un navire, était venu tout déranger.

Il serait trop long de dire toute l'histoire. Depuis ce jour, Gradasse avait tenu le gentil paladin pour lâche et couard.

Maintenant que Gradasse apprend que c'est Renaud qui a assailli le camp, il s'en réjouit. Il revêt ses armes, il monte sur son cheval et s'en va cherchant son ennemi à travers l'obscurité. Autant de guerriers il rencontre, autant il en couche à terre, frappant indifféremment de sa bonne lance les gens de France ou de Libye.

Il va de çà de là, cherchant Renaud, l'appelant de sa voix la plus forte, et se portant toujours vers les endroits où il voit le plus de morts amoncelés. Enfin ils se trouvent en face l'un de l'autre l'épée à la main, car leurs lances avaient été brisées en mille morceaux, et les éclats en avaient volé jusqu'au char constellé de la Nuit.

Quand Gradasse reconnaît le vaillant paladin, non à son enseigne, mais aux coups terribles qu'il porte, ainsi qu'à Bayard qui semble à lui seul être maître de tout le camp, il se met sans retard à lui

reprocher — conduite indigne de lui — de ne s'être pas présenté sur le champ du combat, au jour fixé, pour vider leur différend.

Il ajoute : « Tu espérais sans doute, en te cachant ce jour-là, que nous ne nous rencontrerions plus jamais en ce monde ; or, tu vois que je t'ai rejoint. Quand même tu descendrais sur les rives les plus extrêmes du Styx, quand même tu monterais au ciel, sois certain que je t'y suivrais, si tu emmenais avec toi ton destrier au séjour de la lumière, ou là-bas dans le monde aveugle.

» Si tu n'as pas le cœur de te mesurer avec moi, et si tu comprends que tu n'es pas de force égale ; si tu estimes la vie plus que l'honneur, tu peux sans péril te tirer d'affaire, en me laissant de bonne grâce ton coursier. Tu pourras vivre ensuite, si vivre t'est cher ; mais tu vivras à pied, car tu ne mérites pas de posséder un cheval, toi qui déshonores à ce point la chevalerie. »

Ces paroles avaient été dites en présence de Richardet et de Guidon le sauvage. Tous deux tirent en même temps leur épée pour châtier le Sérican. Mais Renaud s'oppose à leur intervention, et ne souffre point qu'ils lui fassent cet affront. Il dit : « Ne suis-je donc pas bon pour répondre à qui m'outrage, sans avoir besoin de vous ? » Puis, se retournant vers le païen, il dit : « Écoute, Gradasse ; je veux, si tu consens à m'entendre, te prouver clairement que je suis allé sur le bord de la mer pour te rejoindre. Puis, je te soutiendrai les armes à la main, que je t'ai dit vrai de tout point, et que tu en auras menti chaque fois que tu diras que j'ai manqué aux lois de la chevalerie.

» Mais je te prie instamment, avant que nous nous livrions au combat, d'écouter jusqu'au bout mes justes et vraies excuses, afin que tu ne m'adresses plus des reproches non mérités. Ensuite, j'entends que nous nous disputions Bayard à pied, seul à seul, en un lieu solitaire, comme tu l'as toi-même désiré. »

Le roi de Séricane était courtois, comme tout cœur magnanime l'est d'ordinaire. Il fut satisfait d'entendre la pleine justification du paladin. Il vint avec lui sur la rive du fleuve, et là, Renaud, simplement, lui raconta sa véridique histoire et prit tout le ciel à témoin.

Puis il fit appeler le fils de Bauves, lequel était parfaitement au

courant de l'affaire. Celui-ci raconta de nouveau, en présence des deux champions, comment il avait usé d'un enchantement, sans en dire ni plus ni moins. Renaud reprit alors : « Ce que je t'ai prouvé par témoin, je veux t'en donner maintenant par les armes, et quand il te plaira, une preuve encore plus évidente. »

Le roi Gradasse qui ne voulait pas, pour une nouvelle querelle, abandonner. la première, accepta sans contester les excuses de Renaud, bien que doutant encore si elles étaient vraies ou fausses. Les deux adversaires ne fixèrent plus le lieu du combat sur le doux rivage de Barcelone, comme ils l'avaient fait la première fois, mais ils convinrent de se rencontrer le lendemain matin, près d'une fontaine voisine,

Où Renaud ferait amener le cheval, lequel serait placé à égale distance des combattants. Si le roi tuait Renaud, ou s'il le faisait prisonnier, il devait prendre le destrier sans autre empêchement. Mais si Gradasse trouvait la mort dans le combat, ou si, ne pouvant plus se défendre, il se rendait prisonnier, Renaud lui reprendrait Durandal.

Avec plus d'étonnement et de douleur que je n'ai dit, Renaud avait appris de la belle Fleur-de-Lys que son cousin était hors de sa raison. Il avait appris également ce qu'il était advenu au sujet de ses armes, et le conflit qui s'en était suivi. Il savait enfin que c'était Gradasse qui possédait cette épée que Roland avait illustrée par mille et mille exploits.

Après que les deux chevaliers se furent mis d'accord, le roi Gradasse rejoignit ses serviteurs, bien qu'il eût été engagé par le paladin à venir loger chez lui. Dès qu'il fut jour, le païen s'arma, et Renaud en fit autant. Tous deux arrivèrent à la fontaine près de laquelle ils devaient combattre pour Bayard et Durandal.

Tous les amis de Renaud paraissaient redouter beaucoup l'issue de la bataille qu'il devait soutenir seul à seul contre Gradasse, et ils s'en lamentaient d'avance. Gradasse possédait une grande hardiesse, une force prodigieuse et une expérience consommée. Maintenant qu'il avait au côté l'épée du fils du grand Milon, chacun tremblait de crainte pour Renaud.

Plus que tous les autres, le frère de Vivien redoutait ce combat. Il

se serait encore volontiers entremis pour le faire manquer, mais il craignait d'encourir l'inimitié du sire de Montauban, qui lui en voulait encore d'avoir empêché la première rencontre en l'enlevant sur un navire.

Mais, tandis que tous les siens sont plongés dans le doute, la crainte où la douleur, Renaud s'en va calme et joyeux de se disculper d'un soupçon injuste qui lui avait semblé si dur, et de pouvoir imposer silence à ceux de Poitiers et de Hautefeuille. Il s'en va plein de confiance et sûr en son cœur de remporter l'honneur du triomphe.

Quand les deux champions furent arrivés quasi en même temps à la claire fontaine, ils se saluèrent et s'accueillirent l'un et l'autre avec un visage aussi serein, aussi bienveillant, que si Gradasse eût été le parent ou l'ami du chevalier de la maison de Clermont.

Mais je veux remettre à une autre fois de raconter comment ils en vinrent aux mains.

Chant XXXII

ARGUMENT. — Mesures prises par Agramant pour renforcer son armée. — Bradamante, jalouse de Roger à cause de Marphise, quitte son château et arrive à la Roche-Tristan. Là, elle est obligée de combattre contre trois princes, et leur fait vider les arçons.

Je me souviens que je devais vous entretenir—je vous l'avais promis, puis cela m'est sorti de la mémoire — d'un soupçon qui avait rendu la belle dame de Roger si dolente, soupçon bien plus déplaisant et plus cruel, et mordant d'une dent bien plus aiguë et bien plus vénéneuse que ce qu'elle avait entendu de Richardet, et qui lui était entré dans la poitrine, pour lui dévorer le cœur.

Je devais en parler, et j'ai entrepris un autre sujet, Renaud étant survenu au beau milieu de mon récit. Puis j'ai eu fort à faire avec Guidon qui s'est aussi trouvé sur mon chemin. J'ai passé d'une chose à l'autre, de sorte que je ne me suis plus souvenu de Bradamante. Il m'en souvient maintenant, et je veux vous en parler, avant que je vous entretienne de Renaud et de Gradasse.

Mais avant que j'entame ce récit, il faut encore que je vous parle un peu d'Agramant qui avait rallié dans Arles ce qui lui restait de son armée après le grand désastre nocturne. Cette cité était tout à fait convenable pour rassembler ses forces éparses ; elle a l'Afrique en face d'elle, et l'Espagne pour voisine. De plus elle est assise sur le fleuve, non loin de la mer.

Marsile envoie des ordres dans tout son royaume pour lever des gens à pied et à cheval, bons ou mauvais. De force ou de bonne volonté, tout navire apte au combat doit s'armer à Barcelone. Chaque

jour, Agramant rassemble son Conseil, et n'épargne ni ses soins ni sa peine. Toutes les cités d'Afrique sont pressurées d'exactions de toutes sortes.

Il a fait offrir à Rodomont pour qu'il revienne — mais sans pouvoir l'obtenir — une de ses cousines, fille d'Almont, avec le beau royaume d'Oran pour dot. L'altier chevalier ne veut pas quitter le pont où il a accumulé les armes et les selles vides de tant de guerriers vaincus par lui, que le rocher en est tout couvert.

Marphise ne voulut pas imiter Rodomont. Dès qu'elle apprit qu'Agramant avait été défait par Charles, que ses gens étaient morts, taillés en pièces, ou prisonniers, et que bien peu d'entre eux avaient pu se réfugier dans Arles, elle s'était mise en chemin sans attendre d'être appelée. Elle était venue au secours de son roi, et lui avait apporté sa personne et tout ce qu'elle possédait.

Elle avait amené aussi Brunel, auquel elle n'avait fait aucun mal, et elle le remit d'elle-même à Agramant. Pendant dix jours et dix nuits, elle l'avait tenu dans la crainte d'être pendu. Puis quand elle avait vu que personne n'essayait de le lui reprendre par la force ou par la prière, elle n'avait pas voulu souiller ses mains altières d'un sang si méprisable, et elle l'avait délivré de ses liens.

Elle lui pardonna toutes ses anciennes injures et le traîna avec elle jusqu'à Arles où elle le remit à Agramant. Vous devez bien penser quelle joie le roi éprouva en voyant un tel secours lui arriver. Il voulut que Brunel vît bien quel grand cas il faisait de Marphise. Il l'avait jadis menacé de le faire pendre ; il le fit cette fois pendre bel et bien.

Le misérable fut laissé, dans un lieu solitaire et sauvage, en proie aux corbeaux et aux vautours. La justice de Dieu fit que Roger, qui l'avait une autre fois sauvé en lui ôtant le lacet du cou, fût malade en ce moment, et ne pût lui venir en aide. Quand il sut l'aventure, la chose était déjà faite, de sorte que Brunel resta sans secours.

Cependant Bradamante trouvait bien long le délai de vingt jours à l'expiration desquels Roger devait revenir vers elle et se convertir à la Foi. À qui attend la fin de la captivité ou de l'exil, il semble que le temps, qui doit lui donner la liberté ou lui rendre la joie de revoir la

patrie aimée, marche plus lentement que d'habitude.

Dans cette cruelle attente, elle pensait souvent que Éthon et Pirois étaient devenus boiteux, ou que la roue du char d'Apollon était brisée, tellement il lui semblait qu'il ralentissait sa course habituelle. Le jour lui paraissait plus long que celui où le juste Hébreu, grâce à son ardente foi, arrêta le soleil au milieu du ciel ; la nuit lui semblait plus longue que celle qui produisit Hercule.

Oh ! que de fois elle porta envie aux ours, aux loirs, aux blaireaux somnolents ! Elle aurait voulu passer tout ce temps à dormir, sans se réveiller jamais, sans entendre quoi que ce fût, jusqu'à ce que Roger vînt lui-même la tirer de son lourd sommeil. Non seulement elle ne peut pas le faire, mais elle ne peut pas même dormir une heure dans toute la nuit.

De côté et d'autre elle se retourne, foulant la plume inhospitalière, sans jamais goûter de repos. Souvent elle court ouvrir sa fenêtre, pour voir si l'épouse de Titon s'apprête à répandre, devant la lumière du matin, les lis blancs et les roses vermeilles. Et quand le jour a paru, elle ne désire pas moins ardemment voir les étoiles briller au ciel.

Lorsqu'il n'y eut plus que quatre ou cinq jours pour que le délai fût expiré, pleine d'espoir, elle s'attendait d'heure en heure à l'arrivée d'un messenger qui lui dirait : voici Roger qui vient. Elle montait parfois sur une haute tour d'où l'on découvrait les bois épais et les fertiles campagnes des environs, ainsi qu'une partie de la route qui conduit de France à Montauban.

Si elle aperçoit alors au loin une armure reluire au soleil, ou quelqu'un qui ressemble à un chevalier, elle croit que c'est son Roger tant attendu, et les cils de ses beaux yeux se rassèrent soudain. Dans chaque voyageur à pied ou sans armes elle croit voir un messenger envoyé vers elle. Et bien que toujours son attente ait été déçue, elle ne cesse chaque fois d'espérer encore.

Parfois, croyant aller à sa rencontre, elle s'armait, descendait la montagne et s'avancait dans la plaine. Ne voyant rien, elle espérait alors qu'il était arrivé à Montauban par une autre route, et elle rentrait au château, poussée par le même désir qui l'en avait fait

sortir, mais elle n'y trouvait pas davantage Roger. Cependant le terme tant attendu par elle arriva.

Puis le terme fut dépassé d'un jour, de deux, de trois, de six, de huit, de vingt, sans qu'elle vît venir son époux, sans qu'elle en apprît la moindre nouvelle. Alors elle commença à se lamenter de telle façon, qu'elle aurait ému de pitié, dans les sombres royaumes, les Furies à la crinière de serpents. Elle meurtrissait ses beaux yeux divins, sa blanche poitrine, et arrachait ses beaux cheveux dorés.

« Il est donc vrai — disait-elle — il me faut chercher qui me fuit et qui se cache de moi ? Donc, j'en suis réduite à désirer qui me dédaigne ! Il faut que j'implore qui ne veut pas me répondre ! Je dois laisser mon cœur à qui me hait, à quelqu'un qui est si convaincu de ses propres mérites, que l'immortelle Déesse devra descendre elle-même du ciel pour enflammer d'amour son cœur insensible !

» Le hautain sait que je l'aime et que je l'adore, et il ne me veut ni pour amante, ni pour esclave ! Le cruel sait que je souffre et que je meurs pour lui, et il attend que je sois morte pour me venir en aide ; et afin que je ne lui parle point de mes tourments, afin de ne point laisser fléchir sa farouche résolution, il se cache de moi, semblable à l'aspic qui refuse d'écouter le chant de l'homme, de peur de se laisser apprivoiser.

» Hélas, Amour, arrête celui qui, après avoir ainsi brisé ses liens, s'enfuit devant mes pas trop lents à le suivre dans sa course ; ou bien rends-moi telle que j'étais quand tu t'es emparé de moi, alors que je n'étais la sujette ni de toi ni de personne. Hélas ! combien vaine est mon espérance de t'inspirer de la pitié par mes prières, toi qui te plais à tirer des yeux des ruisseaux de larmes, ou qui plutôt en fais ta nourriture, ta vie !

» Mais dois-je me plaindre d'autre chose, hélas ! que de mon désir insensé ? Il m'emporte si haut dans les airs, qu'il arrive à des régions où il se brûle les ailes ; alors, ne pouvant plus me soutenir, il me laisse tomber du ciel. Et ce n'est point là la fin de mes maux ; car toujours il recommence, et va se brûler de nouveau ; de sorte que je suis sans fin précipitée dans l'abîme.

» Je dois me plaindre de moi, bien plus encore que de mon désir ;

n'est-ce pas moi qui lui ai ouvert mon esprit, dont il a chassé la raison, et où mon pouvoir est au-dessus du sien ? Il m'entraîne de mal en pis, et je ne puis le contenir, car il n'existe pas de frein capable de l'arrêter. Je comprends qu'il me mène à la mort, car plus j'attends, plus mon mal me fait souffrir.

» Et pourquoi même me plaindre de moi ? Quelle autre erreur ai-je commise si ce n'est de t'aimer ? Faut-il s'étonner que mes sens de femme, faibles et malades, aient été soudain subjugués ? Devais-je me défendre du plaisir que me faisaient éprouver la beauté suprême, les grandes manières et les sages paroles ? Celui-là est bien malheureux qui cherche à ne pas voir le soleil.

» Outre que c'était ma destinée, je fus entraînée par les paroles d'autres personnes dignes de foi. Une félicité suprême me fut montrée comme devant être le prix de cet amour. Si ce fut une fausse prédiction, si les conseils que me donna Merlin furent trompeurs, je puis bien me plaindre de lui, mais je ne puis cesser d'aimer Roger.

» Je puis me plaindre de Merlin et de Mélisse, et je me plaindrai éternellement de tous les deux. À l'aide des esprits infernaux, ils m'ont fait voir les fruits qui devaient éclore de ma semence, afin de m'enchaîner par cette fausse espérance. Je ne vois pas quel était leur motif, sinon qu'ils étaient sans doute jaloux de ma douce sécurité, de mon cher repos. »

La douleur l'envahit si fort, qu'il n'y a plus en elle de place pour aucun soulagement. Cependant, le souvenir de ce que lui a dit Roger en partant lui revient à la mémoire et ranime l'espérance en son cœur. En dépit de toutes les apparences contraires, elle veut espérer d'heure en heure le voir revenir.

Cet espoir la soutint, les vingt jours étant expirés, un mois encore, pendant lequel sa douleur fut moins poignante qu'elle ne l'eût été sans cela. Un jour qu'elle suivait la route par laquelle elle allait souvent au-devant de Roger, la malheureuse apprit une nouvelle qui fit s'enfuir l'espérance bien loin d'elle.

Elle fit la rencontre d'un chevalier gascon qui revenait directement du camp africain, où il avait été fait prisonnier le jour de la grande bataille livrée devant Paris. Elle l'interrogea longtemps,

jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à ses fins.

Elle lui demanda des nouvelles de Roger, et s'en tenant à lui, elle ne sortit plus de ce sujet de conversation.

Le chevalier lui en donna des nouvelles exactes, car il connaissait très bien toute cette cour. Il lui raconta le combat que Roger avait soutenu seul à seul contre le redoutable Mandricard, comment il l'avait tué, après en avoir reçu une blessure qui le tint pendant plus d'un mois en danger de mort. Si son histoire s'était bornée là, il aurait donné la véritable excuse de Roger.

Mais il ajouta qu'il y avait au camp une damoiselle, nommée Marphise, qui n'était pas moins belle que vaillante et experte à toutes les armes ; qu'elle aimait Roger et que Roger l'aimait ; qu'on les voyait rarement lui sans elle et elle sans lui, et que chacun croyait qu'ils s'étaient donné leur foi ;

Que le mariage devait se célébrer dès que Roger serait guéri, et que chacun des deux rois, ainsi que tous les chefs païens en éprouvaient un grand plaisir, car ils connaissaient la valeur surhumaine de l'un et de l'autre, et ils espéraient qu'il en sortirait une race d'hommes de guerre la plus vaillante qui fût jamais sur terre.

Le Gascon croyait dire vrai ; car dans l'armée des Maures c'était l'universelle croyance, et l'on en parlait également partout hors du camp. Les nombreux témoignages de sympathie que Roger et Marphise échangeaient, avaient donné lieu à ces rumeurs ; et il suffit d'une seule bouche pour accréditer une nouvelle bonne ou mauvaise, et la propager à l'infini.

L'arrivée de Marphise parmi les Maures, en compagnie de Roger, et sa présence continuelle à ses côtés, avaient tout d'abord donné naissance à ce bruit. Mais ce qui l'avait encore accru, c'était qu'après avoir quitté le camp en enlevant Brunel, comme je l'ai conté, elle y était ensuite revenue sans avoir été rappelée par personne et seulement pour voir Roger.

Elle était venue au camp non pas une fois, mais souvent, dans le seul but de visiter Roger qui languissait gravement blessé. Elle y restait tout le jour, et ne partait que le soir, ce qui donnait encore plus à parler aux gens, car on la connaissait pour tellement fière, qu'elle

tenait tout le monde pour vil à côté d'elle, tandis qu'elle était humble et douce pour Roger seul.

Comme le Gascon assurait Bradamante que tout cela était vrai, celle-ci fut saisie d'une peine si violente, qu'elle faillit tomber à la renverse. Sans rien répondre, elle fit faire volte-face à son destrier, le cœur plein de jalousie, de colère et de rage. Ayant perdu toute espérance, elle rentra furieuse dans son appartement.

Et sans quitter ses armes, elle se jeta tout de son long sur son lit, le visage enfoui dans les draps qu'elle prit dans sa bouche pour s'empêcher de crier. Se rappelant ce que le chevalier lui avait dit, elle tomba dans une telle douleur, que ne pouvant la contenir plus longtemps, force lui fut de l'exhaler en ces termes :

« Malheureuse ! à qui dois-je croire désormais ? Tous sont perfides et cruels, puisque tu es cruel et perfide, ô mon Roger, toi que je tenais pour si dévoué et si fidèle. Quelle cruauté, quelle trahison coupable trouveras-tu dans les tragédies, qui ne soit moindre que la tienne, si tu veux songer à ce que je méritais et à ce que tu me devais ?

» Pourquoi, Roger, alors qu'il n'existe pas au monde de chevalier plus hardi, plus beau que toi, ni qui t'égalé en vaillance, en belles manières et en courtoisie ; pourquoi ne fais-tu pas en sorte qu'entre toutes tes autres vertus si éclatantes, on dise que tu possèdes aussi la constance, et que tu gardes inviolable la fidélité, cette vertu devant laquelle toutes les autres cèdent et s'inclinent ?

» Ne sais-tu pas que, sans elle, la vaillance et les nobles manières ne sont rien ? C'est ainsi que les plus belles choses ne peuvent se voir là où la lumière ne les éclaire point. Il te fut facile de tromper une damoiselle dont tu étais le seigneur, l'idole et la divinité, et à qui tu aurais pu, avec une parole, faire croire que le soleil est obscur et froid.

» Cruel, de quelle faute auras-tu du remords, si tu ne te repens point de tuer qui t'aime ? Si tu acceptes si légèrement de manquer à ta foi, quel est donc le poids qui pourrait peser sur ton cœur ? Comment traites-tu tes ennemis, si, à moi qui t'aime, tu causes de pareils tourments ? Je pourrai bien dire qu'il n'y a pas de justice au

ciel, si ma vengeance tarde à t'atteindre.

» L'ingratitude égoïste est, de tous les crimes, celui qui pèse le plus sur l'homme ; c'est pour cela que le plus beau des anges du ciel fut précipité dans le plus obscur et le plus profond de l'enfer. Et si une grande faute exige un grand châtement lorsqu'elle n'a pas été lavée par une pénitence nécessaire, prends garde qu'un dur châtement ne t'atteigne pour ton ingratitude envers moi, ingratitude dont tu ne veux pas te repentir.

» Je dois encore, ô cruel, en outre de tous tes méfaits, t'accuser de vol à mon égard ; ce n'est point parce que tu tiens mon cœur, que je parle ainsi ; de cela, je consens à t'absoudre ; je veux dire que tu t'étais donné à moi, et que tu m'as repris ton cœur sans motif. Rends-le-moi, parjure ! tu sais bien que celui qui détient le bien d'autrui ne peut être sauvé.

» Ô Roger, tu m'as délaissée ; moi je ne veux point te délaissier ; et je le voudrais que je ne le pourrais pas. Mais pour échapper à mes chagrins, à mon angoisse, je puis et je veux mettre fin à mes jours. Cela seul m'est douloureux de mourir sans être aimée de toi, car si Dieu m'avait concédé de mourir alors que je t'étais chère, je n'aurais jamais connu de mort plus heureuse. »

Ainsi disant, elle saute de son lit, disposée à mourir, et, tout enflammée de rage, elle dirige la pointe de son épée sur son sein gauche. Elle s'aperçoit alors qu'elle est toute couverte de ses armes. Une pensée meilleure naît dans son esprit et lui parle ainsi tout bas : « Ô dame de si haut lignage, tu veux donc en mettant fin à tes jours encourir un si grand blâme ?

» Ne vaut-il pas mieux que tu ailles au camp, où une mort glorieuse peut se rencontrer à toute heure ? Là, s'il advient que tu tombes devant Roger, il pleurera peut-être encore sur ta mort. Mais si tu meurs frappée par son épée, ne mourras-tu pas plus contente ? Il est bien juste que ce soit lui qui t'arrache la vie, puisqu'il te fait vivre en tant de peine.

» Peut-être encore, avant que tu meures, pourras-tu tirer vengeance de cette Marphise qui cause ta mort en détournant de toi Roger par ses amours frauduleuses et déshonnêtes » Ces pensées

semblent meilleures à la damoiselle. Aussitôt, elle se fait faire, pour mettre sur ses armes, une devise qui doit indiquer sa désespérance et son désir de mourir.

Sa soubreveste était de la couleur de la feuille qui se fane quand elle tombe de la branche, et que la sève, qui la faisait vivre sur l'arbre, vient à lui manquer. Elle l'avait fait broder au-dehors de troncs de cyprès flétris, comme lorsque la hache les a frappés. Ce vêtement convenait très bien à sa douleur.

Elle prit le destrier qu'Astolphe avait coutume de monter, et cette lance d'or qui faisait vider la selle à tous les cavaliers qu'elle touchait. Astolphe la lui avait donnée. Je n'ai pas besoin de vous répéter à quelle occasion, ni où, ni quand, pas plus que de vous redire de qui il l'avait eue auparavant. Elle la prit, sans toutefois connaître sa puissance stupéfiante.

Sans écuyer, sans compagnon, elle descendit de la montagne et prit le plus court chemin vers Paris, devant lequel elle croyait qu'était le camp sarrasin, car la nouvelle ne s'était pas encore répandue que le paladin Renaud, avec l'aide de Charles et de Maugis, avait fait lever le siège de Paris.

Elle avait laissé derrière elle le pays et la cité de Cahors, les monts où naît la Dordogne, et elle découvrait les environs de Montferrand et de Clermont, quand elle vit venir sur la même route qu'elle une dame au doux visage, ayant un écu attaché à l'arçon de sa selle. Trois chevaliers marchaient à ses côtés.

D'autres dames et des écuyers suivaient à la file et formaient une troupe nombreuse. En passant à côté de l'un d'eux, la fille d'Aymon lui demanda qui était cette dame, et celui-ci lui dit : « Cette dame, envoyée comme messagère au roi du peuple français, est venue par mer de l'Île Perdue, située près du pôle arctique.

» Les uns nomment ce pays l'Île Perdue, d'autres l'appellent Islande. La reine de cette île, qui est d'une beauté telle que le ciel n'en a accordé de pareille qu'à elle, envoie à Charles l'écu que vous voyez, à la condition expresse de le donner au meilleur chevalier qui à sa connaissance existe au monde.

» Comme elle s'estime, ce qu'elle est en réalité, la plus belle dame

qui se soit jamais vue, elle voudrait trouver un chevalier qui surpasse tous les autres en hardiesse et en puissance, car elle a mis et résolu dans sa pensée de n'avoir pour amant et pour seigneur que celui qui sera le premier dans le métier des armes.

» Elle espère qu'en France, à la cour fameuse de Charlemagne, se trouve le chevalier qui, par mille prouesses, a prouvé qu'il est plus hardi et plus fort que tous les autres. Les trois chevaliers qui font escorte à la dame sont rois tous les trois, et je vous dirai aussi de quels pays ; l'un est roi de Suède, l'autre est roi de Gothie ; le troisième est roi de Norvège. Ils ont peu d'égaux sous les armes, si tant est qu'ils en aient.

» Leurs royaumes ne sont pas voisins, mais sont les moins éloignés de l'Île Perdue, ainsi nommée parce que la mer qui la baigne est peu connue des navigateurs. Tous les trois étaient amoureux de la reine, et ils se disputaient à qui l'aurait pour femme. Pour lui plaire, ils ont accompli des exploits dont on parlera tant que tournera le ciel.

» Mais elle n'a voulu ni d'eux, ni d'aucun autre qui ne serait pas tenu pour le premier chevalier du monde dans les armes. « Je fais peu de cas — avait-elle coutume de leur dire — des prouesses que vous avez accomplies en ces lieux. Si l'un de vous l'emportait sur les deux autres, comme le soleil l'emporte sur les étoiles, je pourrais le trouver sublime ; mais je ne pense pas cependant qu'il pût se vanter d'être le meilleur chevalier qui porte aujourd'hui les armes.

» Je vais envoyer à Charlemagne, que j'estime et que j'honore comme le plus sage prince qui soit au monde, un riche écu d'or, à la condition qu'il le donnera au chevalier de sa cour qui aura la plus grande réputation de vaillance. Que ce chevalier soit son vassal ou celui d'un autre, je veux m'en rapporter à l'avis de ce roi.

» Quand Charles aura reçu l'écu et l'aura donné à celui qu'il croira plus hardi et plus fort que tous les autres, qu'il se trouve à sa cour ou ailleurs, si l'un de vous, grâce à sa valeur, peut me rapporter l'écu, je donnerai à celui-là tout mon amour, je placerai en lui tout mon désir, et celui-là sera mon mari et mon seigneur. »

» Ce sont ces paroles qui ont poussé ces trois rois à venir d'une mer si éloignée jusqu'ici. Ils sont résolus à rapporter l'écu, ou à

mourir de la main de celui qui l'aura. » Bradamante prêta une grande attention au récit de l'écuyer, lequel, prenant ensuite les devants et pressant son cheval, rejoignit ses compagnons.

Bradamante ne galope ni ne court après lui ; elle poursuit paisiblement son chemin, tout en songeant aux nombreux événements qui peuvent résulter de ce qu'elle vient d'apprendre. Elle se dit, en somme, que cet écu va apporter en France la discorde, et sera le sujet de querelles infinies et d'une immense inimitié entre les paladins et les autres chevaliers, si Charles veut désigner quel est le meilleur d'entre eux et lui donner l'écu.

Cette pensée lui oppresse le cœur ; mais ce qui lui pèse le plus, ce qui la ronge, c'est que Roger lui ait enlevé son amour et l'ait donné à Marphise. Tout son esprit est tellement concentré sur cette idée, qu'elle ne fait point attention à son chemin, qu'elle ne se préoccupe point de savoir où elle va, ni si elle trouvera une hôtellerie commode pour passer la nuit.

De même qu'un bateau, qu'un coup de vent ou toute autre cause a détaché de la rive, s'en va sans nocher et sans guide où l'entraîne le courant du fleuve, ainsi chemine la jeune amante, ayant toute sa pensée tournée vers son Roger. Elle va au gré de Rabican, car l'esprit qui doit guider la bride est bien loin d'elle.

Elle lève enfin les yeux, et voit que le soleil a tourné le dos aux cités de Bocco, et qu'il s'est plongé dans le sein de sa nourrice, de là le Maroc. Alors elle s'aperçoit qu'il serait imprudent de loger au milieu des champs, car il souffle un vent froid, et l'air brumeux fait présager, pour la nuit, de la pluie ou de la neige.

Elle fait presser le pas à son cheval, et elle ne tarde pas à rencontrer un berger qui se disposait à quitter les champs, après avoir réuni devant lui tout son troupeau. La dame lui demande avec beaucoup d'instances de lui enseigner où elle pourra se loger bien ou mal ; car quelque mal que l'on soit logé, on ne risque jamais d'être plus mal qu'en plein air, exposé à la pluie.

Le berger lui dit : « Je ne connais aucun endroit que je puisse vous indiquer, sinon à quatre ou six lieues plus loin, un château qui s'appelle la Roche Tristan. Mais il n'est pas donné à tout le monde

d'y loger, car le chevalier qui désire y prendre logement doit le conquérir la lance à la main, et le défendre contre tout nouveau venu.

» Si, quand il arrive un chevalier, la place se trouve vide, le châtelain le reçoit ; mais il lui fait promettre que, s'il survient un nouvel arrivant, il sortira pour jouter avec lui ; si personne ne vient, il n'a point à se déranger, mais si quelqu'un se présente, force lui est de reprendre ses armes et de combattre.

Celui des deux qui est vaincu cède sa place à l'autre, et va coucher sous le ciel serein.

» Si deux, trois, quatre guerriers, ou un plus grand nombre, arrivent ensemble les premiers, ils reçoivent paisiblement l'hospitalité. Mais quiconque vient seul ensuite, trouve un tout autre accueil, car ceux qui sont déjà installés lui donnent une plus rude besogne. De même, si un seul chevalier a reçu d'abord l'hospitalité, les deux, les trois, les quatre et tous les autres qui viennent après, le forcent à combattre contre chacun d'eux ; de sorte que s'il a du courage, cela lui est d'un grand secours.

» Ce n'est pas tout ; si une dame ou une damoiselle, seule ou en compagnie, arrive à cette roche, et puis qu'il en vienne une autre, c'est à la plus belle qu'est réservée l'hospitalité ; la moins belle doit rester dehors. » Bradamante demande où est cette roche, et le brave berger, sans plus rien dire, lui indique avec la main un endroit situé à cinq ou six milles loin de là.

Bien que Rabican fût bon trotteur, la dame ne peut le faire avancer assez vite à travers ces chemins fangeux et défoncés, — la saison avait été très pluvieuse — pour arriver avant que la nuit noire n'ait obscurci toute la contrée. Elle trouva la porte close ; et elle dit à celui qui en avait la garde qu'elle voulait loger.

Le gardien répondit que la place était occupée par des dames et des guerriers qui étaient arrivés avant elle, et qui attendaient autour du feu que leur souper leur fût servi. « S'ils ne l'ont pas encore mangé — dit la dame — je ne crois pas que le cuisinier l'aura fait cuire pour eux.

Va leur dire que je les attends ici, car je connais la coutume et j'entends l'observer. »

Le gardien partit et alla porter l'ambassade aux chevaliers qui se reposaient tout à leur aise, et auxquels cette nouvelle fut fort peu agréable, attendu qu'elle les forçait de sortir à l'air froid et malsain. Ajoutez à cela qu'une grande pluie commençait à tomber. Ils se levèrent pourtant, prirent leurs armes, et, laissant leurs compagnons dans le château, ils arrivèrent tous ensemble, sans trop se presser, à l'endroit où la dame les attendait.

C'étaient trois chevaliers d'une telle valeur que peu d'autres valaient plus qu'eux au monde. C'étaient eux que Bradamante avait vus le jour même à côté de l'ambassadrice d'Islande, et qui s'étaient vantés de rapporter de France dans leur pays l'écu d'or. Ayant pressé plus vigoureusement leurs chevaux, ils étaient arrivés avant Bradamante.

Peu de chevaliers étaient meilleurs qu'eux sous les armes. Mais Bradamante espère bien qu'elle sera du nombre de ceux-là, car elle entend ne point passer la nuit dehors, ni rester à jeun. Les habitants du château, placés aux fenêtres et dans les galeries, regardaient la joute à la lumière que projetait la lune malgré de nombreux nuages, et bien que la pluie fût abondante.

De même que l'amant bien épris, sur le point d'entrer dans la chambre où il espère commettre de doux larcins, sent son cœur battre de plaisir quand il entend, après une longue attente, glisser doucement le verrou, ainsi Bradamante, désireuse de se mesurer avec les chevaliers, se réjouit en entendant les portes s'ouvrir, et en voyant les trois guerriers franchir le pont et sortir du château.

Aussitôt qu'elle les a vus franchir le pont et sortir tous les trois à peu d'intervalle les uns des autres, elle tourne bride pour prendre du champ, et revient chassant à toute bride son bon cheval, et tenant en arrêt la lance que lui donna son cousin et avec laquelle on ne joute jamais en vain, car tout guerrier touché par elle, fût-il Mars lui-même, doit être forcément jeté hors de selle.

Le roi de Suède, qui s'avança le premier, fut aussi le premier jeté à terre, tellement fort fut le coup porté sur son casque par la lance qui ne fut jamais baissée en vain. Le roi de Gothie fournit la seconde course, et se retrouva en un clin d'œil, les jambes en l'air, loin de son

destrier. Le troisième resta culbuté sens dessus dessous dans l'eau bourbeuse du fossé.

Après les avoir, en trois coups, fait voltiger les pieds en l'air et la tête en bas, Bradamante se dirige vers le château où elle doit recevoir l'hospitalité pendant la nuit ; mais, avant de lui livrer passage, elle trouve quelqu'un qui lui fait jurer qu'elle sortirait à chaque fois qu'elle serait appelée à jouter par de nouveaux arrivants. Le châtelain, qui a été témoin de sa vaillance, la reçoit avec grand honneur.

Il en est de même de la dame qui était venue le soir même en compagnie des trois chevaliers, envoyée, ainsi que je l'ai dit, de l'Île Perdue en ambassade au roi de France. Elle se lève et, en femme gracieuse et affable qu'elle était, elle vient au-devant de Bradamante qui la salue courtoisement, la prend par la main, et la conduit près du feu.

Bradamante, commençant de se désarmer, avait déjà déposé son écu et retiré son casque, lorsqu'en ôtant ce dernier, elle fit tomber une coiffe d'or dans laquelle elle retenait à plat ses longs cheveux. Ceux-ci tombèrent épars le long de ses épaules qu'ils couvrirent entièrement, et la firent connaître pour une damoiselle aussi belle de visage que fière sous les armes.

De même qu'au lever du rideau, la scène apparaîtrait étincelante de mille lumières qui se reflètent sur les arceaux, les palais superbement dorés et remplis de statues et de peintures ; ou de même que le soleil, s'échappant d'une nuée, découvre sa face limpide et sereine, ainsi la dame, en ôtant son casque, semble entr'ouvrir le paradis.

Déjà ses beaux cheveux que son frère avait coupés autrefois, ont repoussé, et bien qu'ils ne fussent pas encore revenus à leur état primitif, ils étaient assez longs pour qu'elle pût les nouer par derrière la tête. Le châtelain de la Roche la reconnaît aussitôt pour Bradamante, car il l'avait vue bien d'autres fois, et plus que jamais il la comble de prévenances, et lui témoigne son estime.

Ils s'assoient près du feu, et ils repaissent leurs oreilles d'une conversation agréable et honnête, pendant que l'on prépare une nourriture plus substantielle pour le reste du corps. La dame demande

à son hôte si cette façon d'exercer l'hospitalité est ancienne ou nouvelle, quand elle a commencé et qui l'a établie. Le chevalier lui répond ainsi :

« Au temps où régnait Pharamond, son fils Clodion eut pour amie une dame gracieuse et belle, et surpassant par ses manières distinguées toutes les autres femmes de cette époque antique. Il l'aimait tellement, qu'il ne la perdait pas plus de vue que Jupiter la vache Io dont il s'était fait le pasteur, car chez lui la jalousie était égale à l'amour.

» C'est ici qu'il la cachait. Son père lui avait fait don de ce castel, et il en sortait rarement. Il avait avec lui dix des meilleurs chevaliers de France. Il s'y trouvait, lorsqu'un jour le brave Tristan y arriva, en compagnie d'une dame qu'il avait délivrée peu d'heures auparavant des mains d'un géant féroce qui l'entraînait de force.

» Lorsque Tristan arriva devant le castel, le soleil avait déjà tourné les épaules vers les rivages de Séville. Le chevalier demanda l'hospitalité, car il n'y avait aucune autre habitation à dix milles à la ronde. Mais Clodion, aussi jaloux qu'amoureux, avait décidé qu'aucun étranger, quel qu'il fût, n'entrerait dans le château, tant que sa belle dame y serait.

» Les prières réitérées du chevalier n'ayant pu lui faire ouvrir la porte, il s'écria : « Ce que tu n'as pas voulu accorder à mes prières, j'espère l'obtenir malgré toi. » Et il défia Clodion et les dix guerriers qui étaient avec lui, s'offrant, d'un air altier, à lui prouver, la lance et l'épée en main, qu'il n'était qu'un discourtois et qu'un vilain.

» Il lui posa comme conditions du combat que s'il le jetait à terre en restant lui-même en selle, il logerait seul dans la Roche, et que tous les autres en sortiraient. Plutôt que de souffrir une pareille insulte, le fils du roi de France n'hésite pas à risquer la mort. Mais sous un rude choc il tombe à terre, de même que tous les autres, et Tristan les met ainsi dehors.

» Entré dans la Roche, il y trouve la dame si chère à Clodion, comme je vous l'ai dit, et que la nature, d'ordinaire avare de telles faveurs, avait faite plus belle que toutes les autres femmes. Il s'entretient avec elle, pendant qu'au-dehors une angoisse poignante,

amère, étreint et dévore le malheureux amant, qui envoie prière sur prière au chevalier pour qu'il ne refuse pas de la lui rendre.

» Tristan, bien qu'il ne fasse pas grand cas de la dame, — hors Yseult, il ne pourrait faire cas d'une autre, la potion enchantée qu'il avait bue jadis ne lui permettant d'aimer et de ne caresser qu'elle —, Tristan veut cependant se venger de la dureté de Clodion à son égard : « Je croirais commettre une grande faute — lui fait-il dire — en mettant hors de chez elle une telle beauté.

» Mais si Clodion s'ennuie de dormir seul à la fraîche, et s'il demande compagnie, j'ai avec moi une jouvencelle belle et appétissante, sans être pourtant d'une beauté aussi grande. Je veux bien consentir à ce qu'elle sorte, et à ce qu'elle se prête à tous ses désirs. Mais il me paraît droit et juste que la plus belle reste avec celui de nous deux qui est le plus fort. » .

» Clodion, repoussé et fort mécontent, passa toute la nuit à souffler de colère et à tourner autour de la Roche, comme s'il eût fait sentinelle pour ceux qui y dormaient tout à leur aise. Il se plaignait beaucoup plus de ce que sa dame lui eût été enlevée, que du froid et du vent. Au matin, Tristan, qui en eut pitié, la lui rendit et mit fin à sa douleur.

» Car il lui dit et il lui prouva clairement que telle il l'avait trouvée, telle il la lui rendait. Il ajouta que, bien qu'il se fût couvert de honte par la discourtoisie dont il avait usé, il se contentait de l'avoir fait passer toute la nuit à découvert. Il ne voulut pas accepter pour excuse que ce fût l'amour qui l'avait poussé à une faute si condamnable.

» Car Amour doit ennoblir un cœur vil, et ne peut faire le contraire d'un noble cœur. Dès que Tristan fut parti, Clodion s'empressa de changer d'habitation. Mais auparavant, il donna la garde de la Roche à un chevalier qu'il aimait beaucoup, avec injonction, pour lui et pour ses successeurs, de faire observer à tout jamais la manière suivante d'exercer l'hospitalité :

» Le chevalier qui aurait le plus de force, et la dame qui posséderait le plus de beauté, devraient toujours être reçus ; mais quiconque serait vaincu, viderait les lieux, et s'en irait dormir sur le

pré, ou chercherait asile ailleurs. Finalement, il établit l'usage que vous voyez durer encore aujourd'hui. » Or pendant que le chevalier racontait tout cela, il avait ordonné au maître d'hôtel de dresser la table.

Il l'avait fait placer dans la grande salle qui était plus belle qu'aucune autre au monde. Puis, à la lueur des torches, il vint prendre les belles dames et les y conduisit. En y entrant, Bradamante la parcourut des yeux, ainsi que l'autre damoiselle. Les murs superbes se voyaient entièrement recouverts des peintures les plus nobles.

La salle était décorés de figures si belles que, pour les regarder, les convives oubliaient quasi le souper, bien que leur corps eût grand besoin de se restaurer après les fatigues de la journée. Le maître d'hôtel, ainsi que le cuisinier, se lamentait de ce qu'on laissât ainsi les mets refroidir dans les plats. L'un d'eux finit par dire : « Vous feriez mieux de repâître d'abord votre ventre et vos yeux ensuite. »

Ils s'assirent enfin, et ils allaient porter la main aux victuailles, quand le châtelain s'avisa que donner l'hospitalité à deux dames était une grande infraction à l'usage : l'une devait rester, et l'autre se retirer ; la plus belle devait rester, et la moins belle s'en aller au-dehors où la pluie battait et où le vent sifflait. N'étant point arrivées toutes les deux ensemble, l'une devait partir, l'autre rester.

Le châtelain appela deux vieillards et quelques dames de la maison, bonnes pour un semblable office. Ils examinèrent les damoiselles afin de décider laquelle des deux était la plus belle. Enfin, i'avis de tous fut que la plus belle était la fille d'Aymon. Elle ne surpassait pas moins sa compagne en beauté, qu'elle ne surpassait en valeur les guerriers qu'elle avait vaincus.

Le châtelain dit à la dame d'Islande qui ne laissait pas d'être fort troublée de tout cela : « Il ne saurait, madame, vous paraître malhonnête que nous observions l'usage. Il vous faut changer de gîte, puisqu'à nous tous il est clair et manifeste que cette damoiselle, bien qu'elle soit sans apprêts, vous surpasse en beautés et en belles manières. »

De même qu'en un instant on voit une nuée obscure s'élever de la

vallée humide vers le ciel, et couvrir d'un voile de ténèbres la face jusque-là si pure du soleil, ainsi l'on vit la dame changer de visage à cette dure sentence qui la condamnait à affronter au-dehors la pluie et le froid. Elle, tout à l'heure si joyeuse et si belle, elle ne ressemble plus à elle-même.

Elle pâlit et change entièrement de visage, tellement il lui plaît peu d'entendre une telle sentence. Mais Bradamante, qui en a pitié, ne veut pas qu'elle s'en aille, et elle émet ce sage avis : « Il me semble que la décision n'est pas bonne, et que tout jugement est injuste quand il est prononcé sans qu'on ait entendu la partie qui nie aussi bien que celle qui affirme, et les raisons qu'elle allègue.

» Pour moi, qui me fais le défenseur de cette cause, je dis : il ne s'agit pas de savoir si je suis plus ou moins belle. Je ne suis pas venue ici comme dame, et je ne veux pas que mes actes soient ceux d'une dame. Mais qui pourra dire, à moins que je ne me dépouille entièrement, si je suis ou si je ne suis pas une dame ? Or, on ne doit pas dire ce qu'on ne sait pas, surtout quand quelqu'un doit en souffrir.

» Il y en a beaucoup d'autres qui, comme moi, ont les cheveux longs, et qui ne sont point femmes pour cela. Il est évident que c'est comme chevalier et non comme dame, que j'ai conquis le droit de loger ici. Pourquoi donc voulez-vous me qualifier de dame, quand tous mes actes sont ceux d'un homme ? Votre loi veut que les dames soient expulsées par les dames, et non vaincues par un guerrier.

» Admettons encore que, comme il vous le semble, je sois une femme — ce que je ne vous concède pas — et que ma beauté n'égale pas celle de cette dame ; je ne crois pas que vous voudriez m'enlever le prix de mon courage, parce que mon visage aurait été déclaré moins beau. Il ne me paraîtrait pas juste de perdre, à cause d'une moindre beauté, ce que j'ai gagné avec les armes par mon courage.

» Quand même d'ailleurs l'usage exigerait que celle qui est inférieure en beauté doive se retirer, je voudrais encore rester, au risque de ce qui pourrait résulter de mon obstination. De la contestation inégale élevée entre cette dame et moi, je conclus que, sur cette question de la beauté, elle peut perdre beaucoup et gagner

bien peu avec moi.

» Or, si la perte et le gain n'offrent pas des chances égales, toute décision est injuste. De sorte que, et par raison et par cas spécial, l'hospitalité ne saurait être refusée à cette dame. Et si quelqu'un est assez hardi pour prétendre que mon raisonnement n'est point bon, je suis prête à lui soutenir, de la façon qui lui fera plaisir, que mon dire est vrai et que le sien est faux. »

La fille d'Aymon, émue de pitié à l'idée qu'une si gentille dame allait être injustement chassée et exposée à la pluie battante, sans un toit, sans un abri pour se mettre à couvert, finit, grâce à ses raisons nombreuses et courtoises, mais surtout grâce à sa conclusion, par persuader au châtelain de rester tranquille et d'accepter ses explications.

De même que, sous les plus cuisantes chaleurs de l'été, la plante, près de s'étioler faute d'un peu d'eau, renaît dès qu'elle sent la pluie vivifiante, ainsi, en se voyant si superbement défendue, la messagère redevint joyeuse et belle comme auparavant.

Les convives purent alors enfin savourer le repas qui leur avait été servi depuis un grand moment et auquel ils n'avaient pas encore touché, sans qu'aucun nouveau chevalier errant ne vînt les déranger, Bradamante seule, au milieu de l'allégresse générale, restait triste et plongée dans sa douleur. La crainte, l'injuste soupçon qu'elle avait dans le cœur, lui enlevaient tout appétit.

Aussitôt que le souper fut achevé, — et il aurait été probablement plus long, sans le désir qu'avaient les convives de rassasier aussi leurs yeux — Bradamante se leva et la messagère avec elle. Le châtelain fit en même temps un signe à l'un des serviteurs qui alluma promptement un grand nombre de torches, grâce auxquelles la salle fut splendidement éclairée jusqu'en ses moindres recoins. Je dirai dans l'autre chant ce qui suivit.

Chant XXXIII

ARGUMENT. — Dans une salle de la Roche-Tristan, Bradamante voit peintes sur la muraille les guerres futures des Français en Italie. Défiée de nouveau par les trois princes qu'elle avait déjà abattus, elle les enlève une seconde fois de selle.

— Renaud et Gradasse en viennent aux mains pour la possession de Bayard. Celui-ci, épouvanté par un monstrueux oiseau, s'enfuit dans un bois, et le combat se trouve ainsi suspendu. — Astolphe va en Éthiopie sur l'Hippogriffe. Là, par le son de son cor, il chasse dans l'enfer les Harpies qui infectaient les tables du roi Sénapes.

Timagoras, Parrhasius, Polynotes, Protogènes, Timante, Apollodore, Apelles, plus connu que tous ceux-là, et Zeuxis, et les autres qui vécurent à la même époque, et dont la renommée — malgré Clotho, qui, après avoir détruit leurs corps, a détruit leurs œuvres — subsistera toujours aussi éclatante, grâce aux écrivains, tant qu'on lira ou qu'on écrira en ce monde ;

Et ceux qui vécurent de nos jours, ou qui vivent encore : Léonard, Andréa Mantegna, Jean Belin, les deux Dossi, et celui qui sculpte aussi bien qu'il peint, Michel-Ange le divin, plus qu'un mortel ; Sébastien, Raphaël, Titien, qui n'honore pas moins Cadore que les deux premiers n'honorent Venise et Urbino ; et les autres dont les œuvres dépassent tout ce qu'on lit et tout ce qu'on croit des peintres de l'antiquité ;

Tous les peintres que nous voyons aujourd'hui, et ceux qui il y a déjà mille et mille ans furent en honneur, ont peint avec leur pinceau, soit sur toile, soit sur les murs, les choses passées. Mais vous n'avez

jamais entendu dire que les anciens, non plus que les modernes, aient jamais peint les choses futures.

Et cependant il s'est trouvé que des événements ont été mis en peinture avant d'être arrivés.

Mais aucun peintre, ni antique ni moderne, ne pourrait se vanter d'être l'auteur de semblables peintures. Elles sont uniquement l'œuvre des enchantements devant lesquels tremblent les esprits de l'enfer. La salle dont j'ai parlé dans l'autre chant avait été faite par Merlin. À l'aide du livre consacré soit au lac Arverne, soit aux grottes de Nursa, il l'avait fait construire en une seule nuit par des démons.

Cet art des enchantements, à l'aide duquel nos ancêtres accomplirent de si merveilleuses choses, est perdu de nos jours. Mais retournons là où doivent m'attendre ceux qui veulent voir la salle où sont les peintures. J'ai dit que, sur un signe fait à un écuyer, les torches avaient été allumées ; soudain l'obscurité, vaincue par l'éclat des lumières, s'enfuit de toutes parts. On n'aurait pas vu plus clair s'il eût fait jour.

Le châtelain dit à ses hôtes : « Je veux que vous sachiez que, parmi les guerres qui sont peintes sur ces murs, très peu sont jusqu'ici arrivées. Elles ont été peintes avant qu'elles se soient produites. Ceux qui les ont peintes, les ont aussi devinées. Vous pourrez voir ici toutes les victoires, toutes les défaites que nos compatriotes remporteront ou subiront en Italie.

» Toutes les guerres heureuses ou malheureuses que les Français doivent faire au-delà des Alpes, à partir de son époque jusqu'en l'an mille, Merlin, le prophète, les a réunies dans cette salle. Il avait été envoyé par le roi de Bretagne au roi de France, qui succéda à Marcomir.

Je vous dirai en peu de mots pourquoi il lui avait été envoyé, et pourquoi ce travail fut accompli par Merlin.

» Le roi Pharamond, qui franchit le premier le Rhin avec l'armée franque pour entrer en Gaule, après avoir occupé ce pays, songea à subjuguier l'orgueilleuse Italie, car il voyait de jour en jour l'empire romain s'affaiblir. Dans cette intention, il voulait s'allier avec Artus

de Bretagne, car ils vivaient à la même époque.

» Artus qui n'avait jamais rien entrepris sans prendre l'avis du prophète Merlin — je parle de Merlin, le fils du démon, qui prévoyait l'avenir — sut par lui, et fit savoir à Pharamond, à quels périls s'exposeraient ses gens s'ils pénétraient dans le pays que l'Apennin, la mer et les Alpes enserrent.

» Merlin lui fit voir que presque tous ceux qui, après lui, porteraient la couronne de France, verraient leurs armées détruites par le fer, par la faim, ou par la peste, et qu'ils trouveraient en Italie peu de sujets d'allégresse, mais de longues luttes, peu de gain et des dommages infinis, car il n'était pas permis au lys de prendre racine sur ce terrain.

» Le roi Pharamond ajouta une telle foi à cet avis, qu'il dirigea son armée ailleurs. Quant à Merlin, qui avait vu les guerres à venir comme si elles avaient déjà existé, il consentit, sur les prières du roi, à construire cette salle où, par ses enchantements, il fit peindre, comme s'ils s'étaient déjà accomplis, tous les gestes futurs des Français,

» Afin que les successeurs de Pharamond comprissent que la victoire et l'honneur leur appartiendraient toutes les fois qu'ils prendraient la défense de l'Italie contre les autres peuples barbares, mais qu'au contraire, s'il advenait qu'ils descendissent des Alpes pour la ravager, lui imposer leur joug, ou s'en faire les maîtres, ils trouveraient au-delà des monts un sépulcre béant. »

Ainsi parla le châtelain ; puis il conduisit les dames à l'endroit de la salle où commençaient les histoires ; il leur fait voir Sigisbert qui se met en campagne, attiré par les trésors que lui offre l'empereur Maurice. « Le voici qui descend du mont Jura dans les plaines ouvertes du Lambrot et du Tessin. Voyez Eutaris, qui non seulement le repousse, mais le met en fuite après l'avoir taillé en pièces et vaincu.

« Voyez Clovis qui fait passer les monts à plus de cent mille hommes ; voyez le duc de Bénévent qui, avec des forces inférieures, vient à sa rencontre, et qui lui tend un piège en feignant d'abandonner ses logements. Voici l'armée française qui se précipite

sur le vin lombard, et, prise comme le poisson à l'amorce, y trouve la mort et la honte.

» Voici Childebart qui conduit en Italie quantité de capitaines et de gens de France. Pas plus que Clovis il ne peut se vanter ni se glorifier d'avoir dépouillé ou vaincu la Lombardie, car l'épée du ciel fait des siens un tel carnage, que toutes les routes en sont couvertes. La chaleur et la dysenterie les achèvent, de sorte qu'à peine un sur dix s'en retourne sain et sauf. »

Puis il montre Pépin, et puis Charles qui descendent l'un après l'autre en Italie. Tous les deux sont heureux dans leur entreprise, car ils ne sont pas venus pour lui nuire. Le premier est accouru au secours du pape Étienne ; le second défend Adrien, puis Léon. L'un dompte Astolphe ; l'autre met en déroute et fait prisonnier le successeur d'Astolphe, et rend au pape tous ses honneurs.

Il leur montre ensuite un jeune Pépin dont les gens semblent couvrir tout le pays depuis les bouches du Pô jusqu'aux lagunes de l'Adriatique. Il construit à grands frais et avec de grandes fatigues un pont qui rejoint Malamocco à Rialto, et sur lequel il engage la bataille. Puis le voilà qui s'enfuit, laissant les siens engloutis par les eaux, le vent et la mer ayant brisé le pont.

« Voici Louis, le Bourguignon, que l'on voit vaincu et pris à l'endroit même où il descend ; et celui qui l'a fait prisonnier lui fait jurer qu'il ne sera plus jamais attaqué par lui. Voici qu'il manque à son serment ; voici que de nouveau il tombe dans le filet tendu ; voici qu'il y perd la vue, et que les siens le ramènent de l'autre côté des Alpes, aveugle comme taupe.

» Voyez un Hugues d'Arles accomplir de grands exploits et chasser d'Italie les deux Bérenger. Il les bat et les taille en pièces en deux ou trois rencontres, mais ils sont remis sur pied tantôt par les Huns, tantôt par les Bavares. Puis, accablé par des forces plus considérables que les siennes, il est forcé de conclure alliance avec l'ennemi. Il ne survit pas longtemps à cette alliance, non plus que son héritier, qui laisse le royaume tout entier à Bérenger.

» Voyez un autre Charles, qui, pour venir au secours du bon Pasteur, a porté le feu en Italie. En deux fières batailles, il a mis à

mort deux rois : Manfred, puis Conradin. Voyez, par la suite, son armée éparpillée çà et là dans les cités, et tenant le nouveau royaume dans l'opprobre et l'oppression. Voyez-la massacrée toute entière au son de la cloche des vêpres.

Puis il leur montre — mais à un intervalle non pas seulement de nombreuses années, mais de lustres nombreux — un capitaine de la Gaule, qui descend des monts pour faire la guerre aux illustres Visconti. On le voit assiéger Alexandrie avec une armée française composée de gens à pied et à cheval. Le duc a mis dans la place une forte garnison, et a tendu au-dehors un piège à l'ennemi.

L'armée française, induite en erreur, est prise dans les rets qui lui ont été habilement tendus, ainsi que le comte d'Armagnac qui l'avait conduite à cette malheureuse entreprise, et couvre toute la campagne de ses morts. Les eaux du Tanaro et du Pô sont rouges de sang.

Il montre, l'un après l'autre, un chevalier de la Marche et trois Angevins, et dit : « Voyez comme ceux-ci sont plusieurs fois défaits à Bruel, à Dauni, à Marsi, à Salantini. L'appui des Français ni des Latins ne permet à aucun d'eux de s'implanter en Italie. Alphonse, puis Ferrante, les chassent du royaume, toutes les fois qu'ils y entrent.

» Voyez Charles VIII, qui descend des Alpes, ayant avec lui la fleur de la France entière. Il passe le Liris, et s'empare de tout le royaume, sans tirer une seule fois l'épée ou abaisser la lance.

Il parvient ainsi jusqu'au rocher qui s'étend sur les bras, sur la poitrine et sur le ventre de Typhée. Là, il trouve, pour lui barrer le passage, la bravoure d'Inico du Guast, de l'illustre sang d'Avalos. »

Le châtelain de la Roche, qui montrait du doigt cette histoire à Bradamante, lui dit, après avoir désigné l'île d'Ischia : « Avant que je vous fasse voir plus avant, je vous dirai ce que mon bisaïeul avait coutume de me dire quand j'étais enfant, et ce qu'il prétendait avoir lui-même entendu dire à son père ;

» Son père le tenait d'un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on remontât à celui qui l'avait entendu raconter par l'artiste qui avait peint, sans pinceaux, toutes ces peintures, blanches, bleues ou rouges que vous voyez là ; le peintre, en montrant au roi Pharamond le

château, arrivé à ce rocher d'Ischia que je viens de vous faire voir, lui dit ce que je vais vous répéter.

» Il lui dit que, du brave chevalier qui le défendait avec tant d'ardeur, et qui semblait mépriser le feu qui de tous côtés l'entourait jusqu'au phare, devait naître en ces temps ou à peu près — et il lui dit l'année et le mois — un chevalier, qui surpasserait tous ceux qui jusqu'alors avaient existé au monde.

» Nirée avait été moins beau, Achille moins brave, Ulysse moins hardi, Lada moins léger à la course, Nestor moins prudent, lui qui sut tant de choses et qui vécut si longtemps, César moins libéral et moins clément, que ne devait être celui qui naîtrait dans l'île d'Ischia, et qui devait dépasser toute la renommée de ces grands hommes.

» Et si l'antique Crète se glorifia d'avoir donné naissance au petit-fils de Célus ; si Thèbes fut fière de Bacchus et d'Hercule ; si Délos s'enorgueillit des deux jumeaux, cette île pourra aussi se réjouir et se dresser fièrement sous le ciel, quand naîtra dans son sein le grand marquis envers lequel le ciel se montrera si prodigue de faveurs de toute sorte.

» Ainsi lui dit Merlin, et il lui répéta à plusieurs reprises que ce héros devait naître à l'époque où l'empire romain serait le plus opprimé, pour qu'il lui rendît la liberté. Mais comme je vous montrerai par la suite plusieurs de ses hauts faits, je n'ai pas à vous en parler d'avance. » Ainsi il dit, et il revint à l'histoire où se voyaient les merveilleuses prouesses de Charles.

» Ici — disait-il — Ludovic se repent d'avoir fait venir Charles en Italie, car il l'avait appelé pour combattre son ancien rival et non pour le chasser lui-même. Il s'allie aux Vénitiens, et, devenu son ennemi, il veut le faire prisonnier au retour. Mais le vaillant roi abaisse sa lance et s'ouvre un chemin à travers ses nouveaux ennemis.

» Mais ceux des siens qu'il a laissés à la garde du nouveau royaume éprouvent un sort bien différent. Ferrante, grâce à l'aide que lui prête le seigneur de Mantoue, revient si vivement à la charge, qu'en peu de mois, sur terre et sur mer, il n'en laisse pas un vivant. Mais la perte d'un de ses plus vaillants compagnons, traîtreusement

frappé, l'empêche de ressentir toute la joie de sa victoire. »

Ainsi disant, il montre le marquis Alphonse de Pescaire, puis il ajoute : « Celui-ci, après avoir brillé comme un rubis en mille entreprises, succombe sous la trahison ourdie contre lui par un double traître d'Éthiopien ; le meilleur chevalier de cette époque tombe le cœur percé d'une flèche. »

Puis il montre l'endroit où l'on voit Louis XII, après avoir passé les Alpes, chasser le More, et planter la fleur de lys sur la terre des Visconti. Marchant sur les traces de Charles, il veut jeter un pont sur le Carigliano, mais il voit ses gens rompus, dispersés, périr engloutis dans le fleuve.

» Voyez dans la Pouille un non moindre carnage de l'armée française, mise en déroute. C'est l'Espagnol Ferdinand de Gonzague, qui deux fois l'a prise comme dans une souricière. Mais autant la Fortune s'était en cette circonstance montrée rebelle à Louis, autant elle lui est favorable dans les riches plaines que baigne l'Adriatique, et que le Pô divise en deux parties égales du côté de l'Apennin et du côté des Alpes »

Ainsi disant, il s'accuse lui-même d'avoir oublié ce qu'il aurait dû dire tout d'abord. Il retourne sur ses pas, et montre un chevalier qui vend le château dont son maître lui avait confié la garde. Il montre le Suisse perfide faisant prisonnier celui-là même dont il touche la solde. Ces deux trahisons donnent la victoire au roi de France, sans qu'il ait besoin d'abaïsser sa lance.

Puis il montre César Borgia s'élevant en Italie par la faveur de ce roi. Tout baron de Rome, tout seigneur qui s'oppose à lui, est envoyé en exil. Puis il montre le roi qui, après avoir expulsé la Scie de Bologne, y fait entrer les Glands. Il montre les Génois révoltés, mis en fuite et leur cité soumise.

« Voyez — dit-il ensuite — la campagne de Giaradadda couverte de morts. Toutes les villes ouvrent leurs portes au roi ; Venise seule résiste à peine. Voyez comme, après avoir franchi les frontières de la Romagne, il chasse le pape de Modène, qu'il enlève au duc de Ferrare. Il ne s'arrête point là ; il veut lui enlever ce qui lui reste de ses États.

» Il lui enlève Bologne, et y fait rentrer la famille des Bentivoglio. Voyez l'armée des Français mettre Brescia à sac, après qu'il l'a reprise. D'un même coup, il secourt Felsina et met le désordre dans le camp du pape. Les deux armées se concentrent ensuite à forces égales sur les basses plages de Chiassi :

» D'un côté l'armée française, de l'autre les troupes espagnoles considérablement accrues, et grande est la bataille. De part et d'autre les gens d'armes jonchent la terre et la rougissent. Chaque fossé semble plein de sang humain. Mars balance pour savoir à qui il donnera la victoire. Enfin, grâce à la valeur d'un Alphonse, on voit l'armée française rester maîtresse du terrain, et l'Espagnol céder.

» Ravennes est saccagée. Le pape se mord les lèvres de douleur ; il fait descendre des Alpes, comme une tempête, une tourbe d'Allemands qui chassent au-delà des monts les Français incapables de leur tenir tête, et qui vengent le More en déracinant les Lys d'or implantés dans son jardin.

» Voici que les Français reviennent de nouveau ; les voici mis en déroute par les Suisses infidèles que le jeune duc a appelés imprudemment à son aide, bien qu'ils aient fait prisonnier et vendu son père. Voyez plus loin l'armée que la Fortune avait mise sous sa roue, conduite par le nouveau roi, lequel se prépare à venger la honte de Novare.

» La voici qui revient encore sous de meilleurs auspices. Voyez le roi François, qui s'avance à sa tête et qui met les Suisses en une telle déroute, qu'il s'en manque de peu qu'il ne les ait détruits. Ces soudards brutaux perdent à jamais le titre usurpé par eux de dompteurs de princes et de défenseurs de l'Église chrétienne.

» Là, malgré la Ligue, François prend Milan et la donne au jeune Sforce. Là, Bourbon défend la ville pour le roi de France contre la fureur tudesque. Plus loin, pendant que le roi François s'apprête à tenter de nouvelles entreprises et qu'il ignore l'orgueil et la cruauté déployés par ses soldats, voici que la ville lui est enlevée.

» Voici un autre François qui ressemble non seulement de nom, mais par le courage à son aïeul. Il chasse les Français, et avec l'aide des États de l'Église, reconquiert son domaine paternel. Les Français

reviennent encore ; mais ils n'avancent que prudemment, sans parcourir l'Italie à vol d'oiseau comme ils avaient jusque-là coutume. Le brave duc de Mantoue leur ferme le passage, et les arrête sur le Tessin.

» Frédéric, dont les joues sont encore embellies des premières fleurs de la jeunesse, acquiert une éternelle gloire en défendant avec la lance, mais plus encore par son activité et son génie, Pavie menacée par la fureur française, et en déjouant les projets du Lion de la mer. Voyez ces deux marquis, la terreur de nos soldats et l'honneur de l'Italie.

» Tous deux sont du même sang, tous deux sont nés au même nid. Le premier est fils de ce marquis Alphonse dont vous avez vu le sang rougir la terre, par suite de la trahison du Nègre. Voyez comme à diverses reprises les Français sont chassés d'Italie d'après ses conseils. L'autre, d'un aspect si doux et si joyeux, est seigneur de Guast et s'appelle Alphonse.

» C'est le brave chevalier dont je vous ai parlé quand je vous ai montré l'île d'Ischia, et sur lequel Merlin avait prophétisé de si grandes choses à Pharamond, en lui annonçant qu'il devait naître à l'époque où l'Italie affligée, l'Église et l'Empire auraient le plus besoin d'aide contre les insultes des Barbares.

» Avec son cousin de Pescaire, et l'aide de Prosper Colonna, voyez-le faire payer cher la Bicoque aux Français et aux Suisses. Mais voici que de nouveau les Français se préparent à réparer leurs échecs successifs. Leur roi descend en Lombardie avec une armée, tandis qu'il en envoie une autre pour s'emparer de Naples.

» Mais celle qui fait de nous ce que le vent fait de la poussière aride lorsqu'après l'avoir soulevée dans les airs jusqu'au ciel, il la laisse retomber en un instant sur la terre où il l'a prise, la Fortune fait que le roi croit avoir rassemblé autour de Pavie plus de cent mille hommes.

Après les grandes sommes qu'il a dépensées, il ne sait pas si son armée a diminué ou s'est accrue.

» Aussi, par la faute de ministres avares, et grâce à la bonté du roi qui s'est fié à eux, les gens d'armes se rangent-ils peu nombreux sous

les bannières, quand, la nuit, le camp assailli crie : Aux armes ! Car il se voit assaillir jusque dans ses retranchements par les rusés Espagnols, qui, sous la conduite des deux d'Avalos, se frayent un chemin audacieux vers le ciel et vers l'enfer.

» Voyez la fleur de la noblesse de France étendue par la campagne ; voyez de combien de lances, de combien d'épées le vaillant roi est entouré ; voyez-le tomber sous son destrier, sans que, pour cela, il se rende ou se déclare vaincu. Cependant, c'est sur lui seul que l'armée ennemie dirige ses efforts, c'est sur lui seul qu'elle se rue, et personne ne vient à son secours.

» Le roi vaillant se défend à pied et se baigne dans le sang ennemi. Mais enfin le courage cède à la force. Voici le roi pris ; le voici en Espagne. Il s'est rendu au chevalier de Pescaire, qui ne le quitte plus. C'est à ce du Guast que sont dues la déroute de l'armée française et la prise du grand roi.

» Pendant qu'une des deux armées est mise en déroute à Pavie, voyez l'autre, qui était en route pour attaquer Naples, s'arrêter soudain, comme s'arrête la lampe à laquelle l'huile vient à manquer. Mais le roi laisse ses fils en otage dans la prison espagnole et retourne dans ses États. Le voici qui porte la guerre en Italie, en même temps que les autres envahissent son propre domaine.

» Voyez le meurtre et le pillage remplir Rome de deuil ; voyez les choses divines et profanes devenir également la proie de l'incendie et du viol. L'armée de la Ligue peut voir de son camp voisin les ruines amoncelées, et entendre les gémissements et les cris. Alors qu'elle devrait marcher en avant, elle revient sur ses pas, et laisse prendre le successeur de saint Pierre.

» Le roi envoie Lautrec avec de nouvelles troupes, non plus pour tenter la conquête de la Lombardie, mais pour arracher à des mains impies et dévastatrices la tête et les membres de l'Église. Il est retardé dans sa marche, de sorte qu'il ne trouve plus le saint-père privé de sa liberté. Il va alors assiéger la ville où est ensevelie la Sirène, et soulève tout le royaume.

» Voici l'armée impériale qui s'avance pour secourir la ville assiégée ; voici Doria qui lui barre le chemin et la jette dans la mer,

après l'avoir taillée en pièces. Voici également la Fortune, jusque-là si propice aux Français, qui change de fantaisie, et qui les détruit non par la lance, mais par les fièvres ; de sorte que, sur dix mille, pas un ne retourne en France. »

Toutes ces histoires, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de raconter, étaient peintes dans cette salle avec des couleurs belles et variées, et avec une clarté telle qu'on les comprenait sur-le-champ. Les convives repassent devant elles à deux ou trois reprises et semblent ne pouvoir en détacher leurs yeux. À plusieurs reprises, ils lisent ce qui est écrit sous ces belles œuvres.

Les belles dames et les autres assistants, après avoir longtemps regardé et raisonné entre eux, furent conduits dans les appartements où ils devaient prendre du repos, par le châtelain lui-même, désireux de faire honneur à ses hôtes. Voyant tous ses compagnons déjà endormis, Bradamante va se coucher la dernière. Mais elle a beau se retourner sur l'un et l'autre flanc, elle ne peut dormir.

Cependant, à l'approche de l'aube, elle ferme un instant les yeux, et il lui semble voir son Roger, qui lui dit : « Pourquoi te consumes-tu de chagrin, et donnes-tu créance à ce qui n'est pas la vérité ? Tu verras plutôt les fleuves remonter à leur source, que de me voir porter ma pensée à d'autres qu'à toi. Si je ne t'aimais pas, je ne pourrais aimer mon propre cœur ni les pupilles de mes yeux. »

Et il lui semble qu'il ajoute : « Je suis venu ici pour me faire baptiser et faire tout ce que je t'ai promis. Et si je suis en retard, c'est une autre blessure que celle de l'amour qui m'a retenu. » En ce moment le sommeil la fuit, et elle ne voit plus que Roger qui disparaît avec son rêve. La damoiselle recommence alors à pleurer et se parle ainsi à elle-même :

« C'est un vain songe qui est venu me procurer ce plaisir, et c'est, hélas ! la réalité qui me torture pendant que je veille. Le songe a été prompt à s'enfuir, mais ce n'est point un songe que mon âpre et cruel martyr. Pourquoi, éveillée, n'entends-je plus, ne vois-je plus ce qu'endormie, ma pensée semblait entendre et voir ? pourquoi mes yeux, quand ils sont clos, voient-ils le bien, et voient-ils le mal quand ils sont ouverts ?

» Le doux sommeil m'a fait espérer la paix ; mais la veille amère me replonge dans la guerre. Le doux sommeil a été menteur, mais, hélas ! la veille amère ne me trompe point. Si le vrai me pèse et si le faux me plaît, que jamais plus je n'entende ou ne voie la vérité sur la terre. Si le sommeil me donne la joie, si la veille m'apporte la souffrance, puissé-je dormir sans me réveiller jamais !

» Heureux les animaux à qui un lourd sommeil tient, pendant six mois, les yeux fermés ! Je ne veux pas dire qu'un semblable sommeil ressemble à la mort, et qu'une semblable veille ressemble à la vie, car, contrairement aux autres êtres, je me sens mourir quand je veille, et je me sens vivre quand je dors. Mais si un sommeil de cette nature ressemble à la mort, viens sur l'heure, ô Mort, me clore les yeux ! »

Le soleil rougissait les bords extrêmes de l'horizon ; les nuages s'étaient dissipés, et le jour qui commençait paraissait devoir être le contraire du jour précédent. Bradamante, s'étant éveillée, revêtit ses armes et se remit en chemin, après avoir remercié le châtelain de la bonne hospitalité et de l'honneur qu'elle en avait reçus.

Elle retrouva la messagère qui était sortie de la Roche, avec ses deux damoiselles et ses écuyers, et qui avait rejoint l'endroit où l'attendaient les trois chevaliers. C'étaient ceux que la lance d'or avait, la veille, jetés bas de leurs destriers, et qui avaient, à leur grand déplaisir, supporté toute la nuit la pluie, le vent et l'orage.

Ajoutez à cela qu'eux et leurs chevaux étaient restés à jeun, battant des dents et des pieds dans la boue. Leur mauvaise humeur s'augmentait encore de la crainte de voir la messagère raconter dans leur pays qu'ils avaient été abattus par la première lance qui s'était trouvé sur leur chemin en France.

Résolus à mourir ou à tirer sur-le-champ vengeance de l'outrage qu'ils ont reçu, afin que la messagère, appelée Ullania — j'avais oublié de vous la nommer — revienne sur la mauvaise opinion qu'elle pourrait peut-être avoir conçue de leur courage, ils défient au combat la fille d'Aymon, dès que celle-ci se montre hors du pont-levis.

Ils ne se doutent en aucune façon qu'elle est une damoiselle, car rien dans ses allures ne le dénote. Bradamante, en personne pressée

de continuer sa route et qui ne veut point s'arrêter, refuse le combat. Mais ils la pressent tellement qu'elle ne peut refuser plus longtemps sans encourir le blâme. Elle abaisse sa lance, et, en trois coups, elle les envoie tous les trois à terre. C'est ainsi que finit le combat.

Puis, sans se retourner, elle leur montre de loin les épaules. Les chevaliers, qui étaient venus de pays si lointains pour conquérir l'écu d'or, se relèvent sans prononcer un mot, car ils ont perdu la parole en même temps que toute hardiesse. Ils semblent stupéfaits d'étonnement, et n'osent plus lever les yeux vers Ullania.

Pendant toute la route, ils s'étaient beaucoup trop vantés auprès d'elle de ce qu'aucun chevalier ni paladin ne pourrait résister au moindre d'entre eux. La dame, pour leur faire encore davantage baisser la tête, et pour les rendre à l'avenir moins arrogants, leur fait savoir que ce n'est point un paladin, mais bien une femme qui les a enlevés de selle.

« Puisqu'une femme vous a si facilement abattus — dit-elle — vous devez penser ce qu'il vous adviendrait de lutter avec Renaud ou Roland, tenus, et pour cause, en si grand honneur. Si l'un d'eux possède jamais l'écu, je vous demande si vous serez contre celui-là de meilleurs champions que vous ne l'avez été contre une dame. Je ne le crois pas, et vous ne le croyez pas non plus vous-mêmes.

» Que cela vous suffise ; il n'est pas besoin d'une preuve plus éclatante de votre valeur, et celui de vous qui, dans sa témérité, voudrait tenter en France une nouvelle expérience, s'exposerait à ajouter un grand dam à la honte dans laquelle il est tombé hier et aujourd'hui ; à moins qu'il n'estime utile et honorable de mourir de la main de si illustres guerriers. »

Quand Ullania eut bien assuré les chevaliers que c'était une damoiselle qui avait rendu leur renommée, jusque-là si belle, plus noire que de la poix ; quand ils eurent entendu confirmer son dire par plus de dix personnes, ils furent sur le point de tourner leur armes contre eux-mêmes, tellement ils furent saisis de douleur et de rage.

Saisis de honte, furieux, ils se dépouillent de toutes les armes qu'ils ont sur le dos ; ils détachent l'épée qu'ils portent au côté et la jettent dans le fossé. Ils font serment, puisqu'une dame les a vaincus

et leur a fait mesurer la terre, qu'ils resteront une année entière sans endosser aucune arme, afin d'expier une si grande faiblesse.

Pendant tout ce temps, ils iront à pied, que la route soit en plaine, qu'elle descende ou qu'elle monte. De plus, l'année expirée, ils ne monteront à cheval, ils ne revêtiront de cotte de mailles ou toute autre armure, que s'ils ont enlevé par force, en un combat, le cheval et les armes d'un chevalier. C'est ainsi que, pour punir leur propre faiblesse, ils s'en vont à pied et sans armes, pendant que leurs compagnons poursuivent leur route à cheval.

Le soir de ce même jour, Bradamante arrive près d'un castel situé sur la route de Paris. Là, elle apprend que Charles et son frère Renaud ont mis Agramant en déroute. Là elle trouve bonne table et bon gîte. Mais cela, comme tout le reste, lui importe peu, car elle mange à peine, elle dort peu, et, loin de songer à se reposer, elle ne pense qu'à changer de lieu.

Mais tout ce que j'ai à vous dire sur elle ne doit pas m'empêcher de revenir à ces deux chevaliers qui, d'un commun accord, avaient attaché leurs destriers près de la fontaine solitaire. Le combat qu'ils vont se livrer, et que je vais vous raconter, n'a point pour but d'acquérir des domaines ou le suprême pouvoir. Ils se battent afin que le plus vaillant puisse posséder Durandal et chevaucher Bayard.

Sans que la trompette ou qu'un autre signal leur annonce qu'il est temps d'agir ; sans qu'un maître de camp vienne leur rappeler de frapper ou de parer, et leur remplisse l'âme d'une belliqueuse fureur, ils tirent l'un et l'autre le fer d'un même mouvement, et en viennent aux mains, agiles et vigoureux. Les coups commencent à se faire entendre rudes et nombreux, et à leur échauffer l'ire.

Je ne connais pas deux autres épées, éprouvées pour leur solidité et leur dureté, qui ne se fussent rompues au bout de trois des coups hors de toute mesure que se portaient les deux champions. Mais celles-ci étaient d'une trempe si parfaite, elles avaient passé par tant d'épreuves, qu'elles auraient pu se rencontrer mille coups et plus sans se briser.

Renaud, bondissant de côté et d'autre avec une grande habileté, évite très adroitement Durandal, qui retombe avec grand fracas ; il

sait bien comment elle brise et tranche le fer. Le roi Gradasse frappe de plus grands coups, mais presque tous s'éparpillent au vent. Lorsque parfois il touche son adversaire, il l'atteint à un endroit où le coup ne saurait être dangereux.

L'autre manœuvre son épée avec plus de succès, et à plusieurs reprises il engourdit le bras du païen. Il le frappe tantôt aux flancs, tantôt à l'endroit où la cuirasse se relie au casque ; mais partout il rencontre une armure dure comme le diamant, de sorte qu'il ne peut en rompre une seule maille. Cette armure avait été faite par enchantement ; c'est ce qui la rend si forte et si dure.

Sans prendre de repos, tous deux étaient restés un grand moment absorbés par leur combat, et, les yeux fixés l'un sur l'autre, ils n'avaient pas songé à regarder à leurs côtés ; soudain ils furent détournés de leur lutte furieuse par une querelle d'un autre genre. Un grand crépitement d'ailes leur fit retourner à tous deux la tête, et ils virent Bayard en grand péril.

Ils virent Bayard aux prises avec un monstre plus grand que lui, et qui ressemblait à un oiseau. Son bec était long de plus de trois brasses ; le reste de son corps était celui d'une chauve-souris. Ses plumes étaient noires comme de l'encre ; ses serres étaient grandes, aiguës et rapaces. De ses yeux pleins de feu s'échappait un regard féroce. Il avait de grandes ailes qui semblaient deux voiles.

C'était peut-être un oiseau ; mais je ne sais où ni quand il a pu en exister un pareil. Je n'ai jamais vu, ailleurs que chez Turpin, la description d'un animal ainsi fait. Je serais porté à croire que cet oiseau était quelque diable de l'enfer évoqué sous cette forme par Maugis, afin d'arrêter le combat.

Renaud le crut aussi, et il eut plus tard à ce sujet une grande contestation avec Maugis. Ce dernier ne voulut jamais se reconnaître coupable, et pour écarter le soupçon d'un tel acte il jura par la lumière du soleil que le fait ne devait pas lui être imputé. Qu'il fût oiseau ou démon, le monstre fondit sur Bayard et le saisit dans ses serres.

Le destrier, qui était très vigoureux, rompt immédiatement ses rênes ; plein de colère et d'indignation, il lutte contre l'oiseau avec

les pieds et avec les dents. Mais celui-ci, plus agile, remonte dans les airs, et revient à la charge, les serres prêtes à saisir, et battant des ailes tout autour de Bayard, lequel, ne pouvant éviter ses attaques, se décide enfin à prendre la fuite.

Bayard fuit vers la forêt prochaine, où il cherche les fourrés les plus épais. La bête ailée le suit de près tant que le chemin lui est propice. Mais le brave destrier s'enfonce de plus en plus dans la forêt, et finit par se cacher sous une grotte. L'oiseau, ayant perdu sa trace, retourne dans les airs, et cherche une nouvelle proie.

Renaud et le roi Gradasse, qui voient s'enfuir l'objet de leur combat, restent d'accord pour différer la querelle, jusqu'à ce qu'ils aient délivré Bayard des griffes de l'oiseau qui l'a forcé de se réfugier dans la forêt. Ils conviennent que celui des deux qui le rejoindra, le ramènera à cette même fontaine, où ils termineront ensuite leur querelle.

Ils s'éloignèrent de la fontaine, suivant les herbes nouvellement foulées. Mais Bayard est déjà loin d'eux, car ils ne peuvent le suivre que lentement. Gradasse, qui avait l'Alfane tout près de là, saute sur lui, et laisse au milieu de ces bois le paladin triste et plus mécontent que jamais.

Au bout de quelques pas, Renaud perdit les traces de son destrier. Celui-ci avait fait un étrange chemin, cherchant dans les ravins, à travers les arbres et les rochers, les endroits les plus hérissés d'épines, les plus sauvages, afin de se mettre à l'abri des griffes de cet oiseau qui, tombant du ciel, était venu l'assaillir. Renaud après s'être vainement fatigué à chercher, retourna l'attendre à la fontaine,

Espérant que Gradasse l'y conduirait, comme cela était convenu entre eux. Mais voyant qu'il attendait en vain, il s'en alla à pied à travers champs et fort dolent. Revenons à Gradasse, auquel il arriva tout le contraire de ce qui était arrivé à Renaud. Son heureuse destinée, plutôt que ses recherches, lui fait entendre tout près de lui le hennissement du brave destrier ;

Il le retrouve dans une caverne profonde, encore si tremblant de la peur qu'il avait eue, qu'il n'osait plus sortir. Le païen, l'ayant en son pouvoir, se rappelle très bien la promesse qu'il a faite de retourner

avec lui à la fontaine. Mais il n'est plus disposé à observer cette promesse, et il se tient en soi-même ce langage :

« Que celui qui voudra disputer et batailler pour l'avoir, dispute et bataille ; pour moi, je suis plus désireux de le posséder pacifiquement. D'un bout à l'autre de la terre, je suis venu jadis dans l'unique but de me rendre maître de Bayard ; maintenant que je le tiens en mes mains, bien fou celui qui croirait que je consentirais à m'en défaire. Si Renaud veut le ravoir, qu'il vienne lui aussi dans l'Inde, comme je suis venu moi-même jadis en France.

» La Séricane ne sera pas un séjour moins sûr pour lui que la France ne l'a déjà été deux fois pour moi. » Ainsi disant, il s'en vint à Arles par la voie la plus facile et y rejoignit l'armée. Puis, ayant en sa possession Bayard et Durandal, il partit sur une galère espalmée. Mais je vous parlerai de lui une autre fois, car je dois quitter Gradasse, Renaud et la France.

Je veux suivre Astolphe qui, avec la selle et le mors, dirigeait l'hippogriffe par les airs, comme il eût fait d'un palefroi. Il le faisait aller d'une course plus rapide que le vol de l'aigle et du faucon. Après qu'il eut parcouru d'une mer à l'autre, des Pyrénées au Rhin, tout le pays des Gaules, il se dirigea vers le Ponant, du côté de la chaîne de montagne qui sépare la France de l'Espagne.

Il passa en Navarre et de là en Aragon, laissant tous ceux qui le voyaient en grande stupeur. Il laissa bien loin à sa gauche Tarragone, Biscaglia à sa droite, et arriva en Castille. Il vit la Galicie et le royaume de Lisbonne ; puis il dirigea sa course vers Cordoue et Séville, parcourant les rivages de la mer, l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'il eût visité toute l'Espagne.

Il vit le détroit de Gadès et les bornes qu'Hercule posa pour les premiers navigateurs. Il se disposa ensuite à courir çà et là en Afrique, de la mer d'Atlante aux confins de l'Égypte. Il vit les fameuses Baléares, et Iviça qui se trouva droit sur son chemin. Puis, tournant bride, il se dirigea vers Arzilla assise sur la mer qui la sépare de l'Espagne.

Il vit Maroc, Fez, Oran, Hippone, Alger, Bougie, toutes ces superbes cités qui ont autour d'elles comme une couronne d'autres

cités, couronne d'or et non de feuillage ou de verdure. Puis, il piqua vers Biserte et Tunis. Il vit Cabès et l'île de Gerbi, Tripoli, Bérénice, Ptolémaïs, et parvint jusqu'aux lieux où le Nil se jette en Asie.

Il vit toute la contrée située entre la mer et les croupes boisées du fier Atlas. Puis, tournant le dos aux monts de Carène, il prit sa route au-dessus des Cyrénéens. Traversant les immenses déserts de sable, il arriva sur les confins de la Nubie, à Albaiada, et laissa derrière lui les ruines de Battus et le grand temple d'Ammon, aujourd'hui détruit.

Dé là, il atteignit une autre Trémisène qui suit la loi de Mahomet. Puis il tourna les ailes de son coursier vers les autres Éthiopiens qui sont situés au-delà du Nil. Il suivit le chemin de la cité de Nubie, filant dans les airs entre Dobada et Coallé. Quelques-uns de ces peuples sont chrétiens, les autres musulmans, et ont constamment les armes à la main sur leurs frontières respectives.

Sénapes, empereur d'Éthiopie, qui a une croix pour sceptre, règne sur de nombreux vassaux. Il possède des cités et de l'or en grande quantité, et son pouvoir s'étend jusqu'à l'embouchure de la mer Rouge. La foi qu'il professe est presque semblable à la nôtre, et peut suffire pour sauver de l'exil éternel. C'est là, si je ne fais erreur, qu'on fait usage du feu pour baptiser.

Le duc Astolphe descendit dans la capitale de la Nubie, et visita Sénapes. Le château qu'habite le chef de l'Éthiopie est beaucoup plus riche que fort. Les chaînes des ponts et des portes, les gonds et les serrures, et finalement tous les ouvrages qui chez nous sont en fer, sont là-bas en or.

Bien que ce précieux métal y soit en si grande abondance, il n'y est pas moins fort estimé. Les appartements de cette royale demeure sont soutenus par des colonnes de cristal limpide. Sous les balcons, divisés en espaces proportionnés, les rubis, les émeraudes, les saphirs et les topazes projettent leur froide lumière, aux rayons rouges, blancs, verts, azurés et jaunes.

Sur les murs, sur les toits, sur les pavés, les perles et les pierres gemmes sont parsemées. Là naît le baume, et, en comparaison, Jérusalem n'en produit qu'une très petite quantité. C'est de là que le

musc nous arrive, ainsi que l'ambre et les autres produits exotiques. En somme, les choses qui ont tant de valeur dans nos pays viennent de là ;

On dit que le soudan, roi d'Égypte, paye tribut au roi d'Éthiopie et s'en reconnaît vassal, de crainte qu'il ne détourne le cours du Nil, et n'affame ainsi d'un seul coup le Caire et toute la contrée. Ses sujets l'appellent Sénapes, et nous le nommons, nous, Presto ou Presteianni.

De tous les rois qui existèrent jamais en Éthiopie, il fut le plus riche et le plus puissant. Mais, malgré toute sa puissance et tous ses trésors, il avait misérablement perdu la vue. Et c'était encore là le moindre de ses tourments. Ce qui l'accablait et le faisait le plus souffrir, c'était d'être torturé par une faim perpétuelle, lui qu'on nommait le plus riche des hommes.

Lorsque le malheureux, poussé par le besoin, s'apprêtait à manger ou à boire, l'infemale troupe des Harpies vengeresses surgissait soudain. Les monstrueuses Harpies, brutales et malfaisantes, de leurs griffes et de leurs ongles crochus, renversaient les vases et saisissaient les mets ; ce que leur ventre affamé n'engloutissait pas, restait souillé et contaminé par leur attouchement.

Et cela, parce que dans sa jeunesse, enivré par les honneurs, les richesses qui le mettaient au-dessus de tous les autres mortels, fier de sa force et de son courage, il devint, comme Lucifer, orgueilleux au point de songer à faire la guerre à son Créateur. À la tête de son armée, il marcha droit au mont d'où sort le grand fleuve d'Égypte.

Il avait entendu dire que sur ce mont sauvage, qui s'élève au-delà des nues et monte jusqu'au ciel, était situé le paradis que l'on appelle terrestre, où habitèrent jadis Adam et Ève. Suivi de chameaux, d'éléphants et d'une armée de fantassins, l'orgueilleux s'avancait avec l'intention de soumettre à sa loi les habitants de cet heureux séjour, si toutefois il y en avait.

Dieu réprima sa téméraire audace. Il envoya au-milieu de ces bandes un de ses anges qui en fit périr plus de cent mille, et le condamna lui-même à une nuit éternelle. Puis, il ordonna aux horribles monstres des grottes infernales de venir à sa table enlever et

souiller tous les aliments sans les lui laisser goûter ni toucher.

Et pour qu'il ne lui restât aucun espoir, il lui avait été prophétisé que ses tables ne seraient débarrassées de la bande voleuse et de leur odeur nauséabonde, que lorsqu'on verrait venir par les airs un chevalier sur un cheval ailé. Ce miracle lui paraissant chose impossible, il vivait dans la tristesse, privé de toute espérance.

Lorsque, à la grande stupeur des gens, on vit arriver le chevalier, planant sur les murs et les tours élevées, on courut aussitôt en prévenir le roi de Nubie qui se rappela la prophétie. Oubliant dans sa joie de prendre son fidèle bâton, il vint les mains étendues et en tâtonnant au-devant du chevalier volant.

Astolphe, après avoir décrit de grands cercles, était descendu à terre sur la place du château. Le roi ayant été conduit devant lui, s'agenouilla et, joignant les mains, lui dit : « Ange de Dieu, nouveau Messie, je ne mérite point de pardon pour une si grande offense ; considérez pourtant que, s'il est de notre nature de pécher souvent, il est de la vôtre de pardonner toujours à qui se repent.

» Conscient de mon erreur, je ne te demande pas, je n'oserais pas te demander de me rendre la lumière, bien que tu aies le pouvoir de le faire, car tu es au nombre des bienheureux que Dieu chérit. Contente-toi de mettre fin au grand martyre que je ne puis voir, et qui consiste à me faire consumer de faim. Chasse au moins les Harpies, afin qu'elles ne viennent plus me ravir la nourriture.

» Et je promets de te faire construire, dans la partie la plus élevée de mon palais, un temple de marbre dont les portes et le toit seront tout en or, et dont l'intérieur sera orné de pierreries. Ce temple portera ton saint nom, et l'on y gravera le miracle accompli par toi. » Ainsi parla le roi privé de la vue, cherchant en vain à baiser les pieds du duc.

Astolphe répondit : « Je ne suis pas l'ange de Dieu, je ne suis pas un nouveau Messie, et je n'arrive pas du ciel. Je suis, moi aussi, mortel et pécheur, et indigne d'une telle grâce. Je ferai tout ce que je pourrai pour débarrasser, par leur mort ou par leur fuite, ton royaume de ces monstres malfaisants. Si j'y parviens, ce n'est pas moi, mais Dieu seul qu'il te faudra louer, car c'est lui qui a dirigé mon vol ici

pour venir à ton aide.

» Adresse tes vœux à Dieu ; c'est à lui qu'ils sont dus ; c'est à lui qu'il te faut bâtir les églises et élever les autels. » Ainsi parlant, ils allaient tous les deux vers le château, entourés d'illustres barons. Le roi ordonna à ses serviteurs de préparer sur-le-champ le banquet, espérant que, cette fois, les mets ne lui seraient pas enlevés des mains.

Aussitôt, un banquet solennel est préparé dans une riche salle. Le duc Astolphe s'y assoit seul avec Sénapes, et l'on apporte les mets. Soudain, voici que dans les airs on entend un bruit strident, produit tout alentour par d'horribles ailes ; voici venir les Harpies monstrueuses et malfaisantes, attirées des profondeurs du ciel par l'odeur des viandes.

Elles étaient sept en une seule bande. Elles avaient toutes un visage de femme, pâle, décoloré, amaigri, exténué par un long jeûne, et plus horrible à voir que la mort. Elles avaient de grandes ailes informes et rugueuses ; les mains rapaces armées d'ongles aigus et recourbés ; le ventre énorme et fétide ; la queue longue, noueuse et tordue comme celle du serpent.

On les entend venir dans l'air et presque en même temps on les voit s'abattre toutes sur la table, s'emparer des mets et renverser les vases. Leur ventre laisse échapper une liqueur tellement infecte, qu'on est obligé de se boucher le nez, car il serait impossible de supporter la puanteur qu'elles répandent. Astolphe, saisi de colère, tire son épée contre les oiseaux gloutons.

Il les frappe, l'un au cou, l'autre sur le dos, celui-ci à la poitrine, celui-là sur l'aile ; mais il semble que le fer atteigne un sac d'étoupe ; le coup est amorti et ne produit aucun résultat. Les Harpies ne laissèrent ni un plat ni une coupe intacts ; elles ne quittèrent pas la salle avant d'avoir tout dévoré ou gâté.

Le roi avait conçu la ferme espérance que le duc chasserait les Harpies. Maintenant qu'il n'a plus d'espoir, il soupire, gémit et reste accablé. Le duc se souvient alors du cor qu'il porte, et qui vient à son aide dans les cas périlleux. Il pense que ce moyen est le meilleur pour chasser les monstres.

Avant de s'en servir, il fait boucher avec de la cire les oreilles du roi et de ses barons, afin que, lorsque le cor retentira, ils ne prennent point la fuite hors de la ville.

Il saisit la bride de l'hippogrieffe, saute sur les arçons et prend le cor enchanté. Puis il fait signe au maître d'hôtel de faire remettre la table et les mets.

On apprête une autre table et d'autres mets, et soudain apparaissent les Harpies, qui se livrent à leur besogne accoutumée. Astolphe souffle aussitôt dans le cor, et les oiseaux, qui n'ont point l'oreille bouchée, ne peuvent résister au son ; saisis de peur, ils fuient, et n'ont plus souci de nourriture ni d'autre chose.

Le paladin pique des éperons derrière eux ; il sort du palais sur son destrier volant, et, laissant la grande cité, il chasse les monstres devant lui dans les airs. Astolphe continue à sonner du cor, et les Harpies s'enfuient vers la zone torride, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées sur le mont élevé où le Nil a sa source, si tant est qu'il ait sa source quelque part.

Presque à la base de la montagne, une grotte profonde se creuse sous terre. On donne comme certain que c'est la porte par laquelle doit passer quiconque veut descendre aux enfers. C'est. là que la troupe dévastatrice s'est réfugiée, comme en une retraite sûre ; elle descend jusque sur la rive du Cocyte et même plus profond, afin de ne plus entendre le son du cor.

Arrivé devant l'infernale et ténébreuse ouverture où commence le chemin vers les lieux privés de lumière, l'illustre duc arrête l'horrible sonnerie, et fait replier les ailes à son destrier. Mais avant que je le conduise plus loin, et pour ne me point départir de mes habitudes, je veux, ma page étant remplie de tous les côtés, finir ici ce chant, et me reposer.

Chant XXXIV

ARGUMENT. — Astolphe, étant entré dans la grotte par où l'on descend dans l'enfer, apprend d'une âme quelle peine est infligée à ceux qui méconnaissent l'amour d'autrui. De là, il va dans le Paradis terrestre ; puis il passe dans la Lune, où on lui donne le moyen de rendre la raison à Roland. Description du palais des Parques.

Ô faméliques Harpies, iniques et féroces, c'est sans doute en punition de crimes anciens, qu'un jugement d'en haut vous déchaîne sur toutes les tables, dans l'Italie aveugle et pleine d'erreurs. C'est pour cela que les enfants innocents, les mères éplorées tombent de faim et voient, en un seul repas de ces monstres hideux, dévorer ce qui devait soutenir leur existence entière.

Trop coupable fut celui qui ouvrit les cavernes où vous étiez enfermées depuis de longues années déjà ! C'est lui qui fut cause que l'infection et la glotonnerie se répandirent sur l'Italie comme une épidémie morbide. Depuis lors, la vie heureuse y est inconnue, et la tranquillité en est tellement disparue, qu'elle a toujours été en proie à la guerre, à la pauvreté, aux angoisses, et qu'elle sera ainsi pendant de longues années encore ;

Jusqu'au jour où, secouant par la chevelure ses enfants endormis et les faisant se souvenir, elle leur criera : N'en est-il point parmi vous qui ressemblent par le courage à Calais et à Zéthys, qui délivreront nos tables de l'infection et des griffes crochues, et leur rendront leur pureté première, ainsi que ceux-ci l'ont fait pour les tables de Phinées, et que le paladin le fit pour celle du roi d'Éthiopie ?

Le paladin, chassant devant lui les brutales Harpies qui fuyaient en déroute, les poursuivit des sons horribles du cor, jusqu'à ce qu'il fût arrêté par une montagne, sous laquelle elles disparurent dans une grotte. Il tendit l'oreille à l'ouverture, et il entendit comme un bruit entrecoupé de pleurs, de hurlements, de lamentations éternelles, signe évident que c'était là l'enfer.

Astolphe résolut d'y entrer, et de voir ceux qui ont perdu le jour. Il voulait pénétrer jusqu'au centre de la terre, et faire le tour des cercles infernaux. « Qu'ai-je à craindre, en y entrant ? — dit-il — ne puis-je pas toujours appeler le cor à mon aide ? Je mettrai en fuite Pluton et Satan, et je me ferai faire passage par le chien à triple gueule. »

Il descend prestement de son destrier ailé et le lie à un arbuste. Puis il s'enfonce dans la caverne, après avoir pris le cor dans lequel était tout son espoir. Il ne va pas loin sans qu'une fumée épaisse et âcre lui offusque le nez et les yeux. Cette fumée était plus épaisse que si elle avait été produite par la poix et le soufre. Astolphe n'en continue pas moins d'avancer.

Mais plus il avance, plus la fumée et les ténèbres s'épaississent. Il craint de ne pouvoir aller plus avant, et d'être obligé de retourner sur ses pas. Soudain il voit quelque chose qu'il ne peut distinguer, s'agiter à la voûte comme remue au vent le cadavre d'un pendu qui est resté exposé pendant plusieurs jours à la pluie et au soleil.

À la lumière faible, presque nulle, qui règne dans ce chemin noir et enfumé, il ne peut discerner quel est l'objet qui s'agite dans l'air.

Pour s'en rendre compte, il s'avise de lui porter un ou deux coups de son épée ; puis il s'arrête, pensant que c'est peut-être un-Esprit qu'il vient de frapper à travers la fumée.

Alors il entend ces paroles prononcées d'une voix-triste : « Hélas ! descends sans faire du mal aux autres. C'est assez que je sois tourmenté par la fumée épaisse que vomit le feu infernal. » Le duc stupéfait s'arrête, et dit à l'ombre : « Que Dieu arrête la fumée de façon qu'elle ne puisse monter jusqu'à toi. Mais qu'il te plaise de m'apprendre ton sort.

» Et si tu veux que je porte de tes nouvelles dans le mondé là-haut, je suis prêt à te satisfaire. » L'ombre répondit : « Il me paraît encore

si bon de retourner, ne fût-ce que par le souvenir, à la lumière éclatante et belle, que le grand désir que j'ai d'une telle faveur m'engage à parler, et à te dire mon nom et ma condition, bien que chaque parole me soit un ennui et une fatigue. »

Et elle commença : « Seigneur, je me nomme Lydie. Ma naissance est illustre, je suis fille du roi de Lydie. Le jugement suprême de Dieu m'a condamnée à la fumée éternelle, pour m'être montrée, pendant ma vie, cruelle et ingrate envers mon amant fidèle. Cette grotte est pleine d'une infinité d'autres condamnées à la même peine pour la même faute.

» La cruelle Anaxarète est plus bas, là où la fumée est plus épaisse, et où l'on souffre davantage. Son corps est resté sur terre, converti en rocher, et son âme est venue souffrir ici-bas, pour la punir d'avoir supporté que son malheureux amant se pendît à cause d'elle.

Ici près est Daphné qui s'aperçoit maintenant combien elle fut coupable en faisant courir si longtemps Apollon.

» J'aurais trop à faire si je voulais te nommer un à un les malheureux esprits des femmes ingrates qui sont ici. Il y en a en effet à l'infini. Il serait encore plus long de te dire le nombre des hommes qui, pour leur ingratitude, sont damnés, et sont punis dans un lieu encore plus effroyable, où la fumée les aveugle, et où le feu les consume.

» Les femmes étant plus faciles et plus portées à la confiance, ceux qui les trompent sont dignes d'un plus grand supplice. Thésée et Jason le savent, ainsi que celui qui porta le trouble dans l'antique royaume latin. Il le sait, celui qui, à cause de Thamar, s'attira la colère vengeresse de son frère Absalon, comme le savent aussi les autres, des deux sexes, dont le nombre est infini, et qui ont abandonné qui leurs femmes, qui leurs maris.

» Mais, pour parler de moi plus que des autres, et te raconter l'erreur qui m'a précipitée ici, je te dirai que je fus, pendant ma vie, si belle, mais si altière, que je ne sais si jamais aucune autre m'égalait en fierté. Je ne saurais bien te dire laquelle des deux choses l'emportait en moi, l'orgueil ou la beauté, quoique la superbe et l'arrogance naissent de la beauté qui plaît à tous les yeux.

» Il y avait à cette époque dans la Thrace un chevalier qui passait pour le plus accompli dans le métier des armes. Il entendit faire par plusieurs personnes l'éloge de sa singulière beauté. Spontanément, il résolut de me consacrer tout son amour, espérant mériter par sa vaillance que mon cœur s'éprit de lui.

» Il vint en Lydie, et dès qu'il m'eut vue, il fut enlacé dans des liens encore plus forts. Il ne tarda point à croître en renommée parmi les autres chevaliers qui composaient la cour de mon père. Il serait trop long de te raconter les preuves de tout genre qu'il donna de sa grande vaillance, et les services innombrables qu'il rendit à mon père en fidèle serviteur.

» Grâce à son aide, mon père soumit la Pamphlie, la Carie, et le royaume de Cilicie ; mon père ne conduisait son armée à l'ennemi que d'après les conseils du chevalier, et quand celui-ci le jugeait opportun. Lorsque le chevalier crut ses services suffisants pour mériter une telle récompense, il se hasarda à demander un jour au roi, pour prix des nombreuses dépouilles qu'il lui avait conquises, la faveur de m'avoir pour femme.

» Sa demande fut repoussée par le roi, qui avait résolu de marier sa fille à un grand prince, et non à un simple chevalier comme celui-ci, qui ne possédait rien autre chose que son courage. Mon père, trop porté à l'amour du gain et à l'avarice, école de tous les vices, faisait aussi peu de cas des belles manières et du courage, qu'un âne des accords de la lyre.

» Alceste, c'est ainsi qu'avait nom le chevalier dont je te parle, se voyant repoussé par celui qui lui devait tant, demanda son congé, et, en partant, menaça mon père de le faire repentir de lui avoir refusé sa fille. Il s'en alla près du roi d'Arménie, ancien rival du roi de Lydie et son principal ennemi ;

» Et il l'excita tellement par ses conseils, qu'il le poussa à prendre les armes et à faire la guerre à mon père. Sa grande renommée le fit choisir pour capitaine de cette armée. Il partit en déclarant que toutes les conquêtes qu'il ferait seraient pour le roi d'Arménie, et qu'il ne voulait par lui-même, de toutes ses victoires, que la possession de ma belle personne.

» Je ne pourrais te dire tout le mal qu'Alceste causa à mon père pendant cette guerre. Il tailla en pièces quatre de ses armées, et, en moins d'un an, le réduisit à n'avoir d'autre refuge qu'un château rendu très fort par les précipices au-dessus desquels il était construit. C'est là que le roi se réfugia avec les personnes de sa famille qui lui étaient les plus chères, et avec tout ce qu'il put emporter précipitamment de ses trésors.

» Alceste vint l'y assiéger. Il nous eut bientôt mis dans une situation si désespérée, que mon père aurait alors bien volontiers consenti à conclure avec lui un traité par lequel il m'aurait livrée à lui comme femme, et même comme esclave, avec la moitié de son royaume, si Alceste avait voulu lui garantir la possession de toutes ses autres richesses. Il était bien certain en effet de se voir faire avant peu prisonnier, et de mourir en captivité.

» Avant de tomber entre les mains de son ennemi, il résolut de tenter tous les moyens possibles pour se tirer de péril. Me considérant comme la cause de tous ses malheurs, il me fit sortir du château et m'envoya vers Alceste. J'y allai, bien résolue à lui livrer ma personne, à le prier de prendre ce qu'il voudrait de notre royaume, et, oubliant sa colère, à nous accorder la paix.

» Dès qu'il eut appris que j'allais le trouver, Alceste vint au-devant de moi, pâle et tremblant. Il avait bien plus l'air d'un vaincu et d'un prisonnier que d'un triomphateur. Moi, qui reconnus tout de suite de quelle ardeur il brûlait, je me gardai bien de lui parler comme j'en avais d'abord l'intention. Saisissant l'occasion, je conçus un nouveau projet, inspiré par l'état où je le voyais.

» Je commençai par maudire son amour, et par me plaindre vivement de sa cruauté. Je l'accusai d'avoir injustement nui à mon père, et d'avoir cherché à m'obtenir par la force. Je lui dis qu'il aurait été bien plus assuré du succès s'il avait su persévérer dans ses premières façons d'agir, qui avaient été si agréables au roi et à nous tous.

» Si mon père avait tout d'abord repoussé son honorable demande, c'était parce qu'il avait le caractère un peu rude, et qu'il ne se rendait jamais à une première requête ; mais ce n'était point une raison pour

ne pas continuer de le servir et pour avoir la colère si prompte ; on était au contraire assuré d'obtenir de mon père ce que l'on désirait en redoublant de dévouement ;

» Et si mon père avait continué à se montrer rigoureux, je l'aurais tant prié, que je l'aurais fait consentir à me donner mon amant pour époux. Enfin, si je l'avais trouvé inflexible à mes prières, j'aurais agi en cachette, de telle sorte qu'Alceste n'aurait eu qu'à se louer de moi. Mais puisqu'il avait jugé convenable de tenter un autre moyen, j'étais bien résolue à ne l'aimer jamais.

» Si j'étais venue vers lui, c'était par pitié pour mon père. Quant à lui, il pouvait être certain qu'il ne jouirait pas longtemps du plaisir que je lui aurais donné à mon corps défendant, car j'étais résolue à arroser la terre de mon sang, aussitôt après qu'il aurait assouvi sur moi, par la force, sa passion dépravée.

» C'est ainsi que je lui parlai, après avoir vu le pouvoir que j'avais sur lui. Je le rendis plus repentant que ne le fut jamais anachorète en son ermitage. Il tomba à mes pieds, me suppliant de venger avec le glaive qu'il portait à ses côtés, et qu'il voulait à toute force me faire prendre, la grande faute dont il s'était rendu coupable.

» Le voyant ainsi, je résolus de poursuivre ma grande victoire jusqu'à la fin. Je lui donnai l'espoir de me posséder encore, s'il rachetait sa faute, en rendant à mon père le royaume de ses ancêtres, et en s'efforçant de m'obtenir par ses services, par son amour, et non par les armes.

» Il me promit de faire tout cela, et je rentrai au château telle que j'en étais sortie, sans qu'il eût osé me baiser seulement sur la bouche. Vois s'il était bien sous le joug ; vois si son ardeur pour moi le tenait enchaîné, et s'il était besoin qu'Amour lui lançât d'autres traits empennés ! Il alla trouver le roi d'Arménie, auquel il avait promis de donner tout ce qu'il conquerrait ;

» Et avec les meilleures raisons qu'il put trouver, il le pria de laisser à mon père le royaume dont il avait ravagé et dépouillé toutes les provinces, et de retourner jouir en Arménie des fruits de la victoire.

Le roi d'Arménie, les joues enflammées de colère, répondit à

Alceste qu'il ne devait point espérer cela ; qu'il ne voulait point renoncer à cette guerre tant que mon père aurait un pouce de terre à lui.

» Si Alceste avait été changé de fond en comble par les paroles d'une vile et méprisable femme, il en aurait toute la honte ; pour lui, il ne saurait consentir à perdre, sur sa prière, tout ce qu'il avait conquis en une année de fatigues. Alceste le pria de nouveau, se plaignant que ses prières n'eussent pas plus d'effet. Enfin, saisi de colère, il le menaça, disant qu'il le lui ferait faire de force ou de bonne volonté.

» Sa colère alla s'augmentant à un tel point, que des menaces il en vint aux actes. Alceste tira son épée contre le roi, et, malgré les efforts de mille courtisans qui s'étaient précipités à son secours, il le tua. Le même jour, à la tête des Ciliciens et des Thraces, qui étaient à sa solde, et de ses autres mercenaires, il défit complètement les Arméniens.

» Poursuivant sa victoire, et faisant la guerre à ses frais, en moins d'un mois, et sans qu'il en coûtât la moindre dépense à mon père, il lui rendit tout son royaume. Puis, pour compenser les pertes qu'il avait subies, outre les nombreuses dépouilles qu'il lui abandonna, il lui soumit une partie de l'Arménie, de la Cappadoce et de l'Hyrcanie qui s'étend jusqu'à la mer, et frappa l'autre partie d'un lourd tribut.

» À son retour, au lieu du triomphe auquel il s'attendait, nous résolûmes de lui donner la mort. Mais nous dûmes remettre l'exécution de ce projet afin de ne pas nous attirer de mésaventure, car il s'appuyait sur de nombreux amis. Je feignis de l'aimer, et je lui donnai de jour en jour une plus grande espérance de devenir sa femme. Mais auparavant, je lui dis que je désirais qu'il déployât sa vaillance contre nos autres ennemis.

» Et tantôt seul, tantôt avec peu de gens, je l'envoyai à d'étranges et périlleuses entreprises, où il devait trouver mille fois îa mort. Mais tout lui réussit ; il revint toutes les fois victorieux, soit qu'il eût eu à combattre des géants horribles et monstrueux, soit qu'il eût eu affaire aux Lestrygons qui infestaient nos contrées.

» Alcide ne fut jamais poussé par Eurysthée et par sa marâtre à

plus d'entreprises périlleuses, sur le Lerne, en Némée, en Thrace, dans la forêt d'Érymanthe, dans les vallons d'Étolie et de la Numidie, sur le Tibre, sur l'Ibère et ailleurs, que mon amant ne fut poussé par mes prières et par mes incitations homicides, car je cherchais toujours à m'en délivrer.

» Ne pouvant y réussir par ce moyen, j'en employai un non moins criminel. Je lui fis maltraiter tous ceux que je sentais lui être attachés, et je le rendis odieux à tous. Lui, qui n'avait pas de plus grande satisfaction que de m'obéir, était toujours prêt à prêter les mains à tous mes désirs, sans s'inquiéter de déplaire à l'un plus qu'à l'autre.

» Lorsque j'eus acquis la certitude que, grâce à cette ruse, tous les ennemis de mon père étaient morts, et que, pour nous être agréable, Alceste n'avait pas conservé un seul des amis que ses hauts faits lui avaient valus, je lui dévoilai clairement ce que je lui avais jusqu'alors soigneusement dissimulé, c'est-à-dire la haine profonde, souveraine, que je lui portais. Je cherchai en même temps à lui donner la mort.

« Mais réfléchissant que, si j'en agissais ainsi, je me couvrirais publiquement d'ignominie, — on savait trop en effet combien je lui devais, pour ne pas m'accuser à jamais d'une lâche cruauté — je me contentai de lui défendre de paraître désormais devant mes yeux. Je ne voulus plus jamais lui parler, ni le voir, et je refusai d'entendre tout messenger, de recevoir toute lettre de lui.

» Mon ingratitude le fit tellement souffrir, qu'enfin vaincu par la douleur, et après avoir longtemps demandé merci, il tomba malade et mourut. En punition de mon crime, j'ai maintenant les yeux pleins de larmes et le visage noirci par la fumée ; et je serai ainsi éternellement, car il n'y a point de rédemption dans l'enfer. »

Quand l'infortunée Lydie a fini de parler, le duc continue sa route pour savoir si d'autres ombres sont plongées dans la fumée ; mais la vapeur noire, vengeresse des crimes commis par ingratitude, devient si épaisse, qu'il ne lui est plus possible d'avancer d'un pouce. Il est forcé de retourner en arrière, et, de peur que le chemin ne lui soit intercepté par la fumée, il hâte le pas.

À la façon dont il accélère sa marche, il a plutôt l'air de courir, que de quelqu'un qui se promène.

Il remonte la pente de la caverne jusqu'à ce qu'il retrouve l'ouverture, et qu'il voie la fumée dissipée en partie par la lumière. Enfin, après beaucoup de peine et de fatigue, il sort de l'ancre, et laisse la fumée derrière lui.

Pour empêcher le retour de ces bêtes à la panse gloutonne, il entasse des rochers, il coupe une grande quantité d'arbres, et il en construit comme il peut une barrière à l'entrée de la caverne ; ce moyen réussit tellement bien, que jamais plus les Harpies ne purent sortir.

Pendant qu'il avait été dans la caverne obscure, la fumée noire, produite par la poix épaisse, n'avait pas seulement taché et infecté le dessus de ses vêtements, elle avait encore pénétré sous ses habits ; de sorte qu'il est obligé de chercher pendant assez longtemps pour trouver de l'eau. Enfin, au milieu de la forêt, il voit, par-dessous une pierre, sourdre une fontaine dans laquelle il se lave des pieds à la tête.

Puis il monte sur son coursier volant, et s'élève dans les airs pour atteindre la cime de cette montagne que l'on croit peu éloignée du cercle de la lune. Le désir de voir, qui le pousse, est si grand, qu'il ne songe qu'à monter, et dédaigne la terre. Il gagne de plus en plus dans les airs, jusqu'à ce qu'enfin il arrive au sommet de la montagne.

On pourrait comparer au saphir, au rubis, à l'or, à la topaze, à la perle, au diamant, au cristal, à la jacinthe, les fleurs dont l'aurore a parsemé ces heureuses régions. Les plantes sont d'un vert si éclatant, que, si nous pouvions les posséder ici-bas, elles vaincraient l'éclat de l'émeraude. Sur les arbres, toujours chargés de fruits et de fleurs, s'étale un feuillage non moins beau.

Entre les rameaux, chantent de petits oiseaux aux couleurs azurées et blanches et vertes et rouges et jaunes ; les ruisseaux font entendre leur murmure, et les lacs tranquilles surpassent le cristal par leur limpidité. Une douce brise, toujours égale, se joue à leur surface, et agite l'air de façon à amortir la chaleur du jour.

Cette brise s'en va prélevant sur les fleurs, les fruits, le feuillage, des parfums de toute nature, dont elle forme un mélange suave qui nourrit l'âme. Au milieu de la plaine, surgit un palais qui semble

brûler d'une flamme vive, tellement il projette, tout autour de lui, de splendeur et de lumière inconnue aux mortels.

Astolphe dirige lentement son destrier vers le palais dont l'enceinte mesure plus de trente milles ; il admire de tout côté ce beau pays, et trouve le monde que nous habitons mauvais et misérable, en butte à la colère du ciel et de la nature, auprès de celui-ci qui est si suave, si resplendissant, si riant.

En approchant du palais lumineux, il reste frappé d'étonnement ; les murailles sont tout entières d'une seule pierre précieuse, plus vermeille et plus resplendissante que l'escarboucle. Ouvrage surprenant d'un ingénieux architecte ! quel est celui de nos chefs-d'œuvre qui pourrait lui être comparé ? Qu'il se taise, celui qui voudrait mettre en parallèle les sept merveilles du monde.

Sur le seuil éclatant de cette heureuse demeure, un vieillard s'avance vers le duc. Il est revêtu d'un manteau rouge et d'une robe blanche, dont l'une peut être comparée au lait, l'autre à la pourpre.

Ses cheveux sont blancs ; ses joues sont couvertes d'une épaisse barbe blanche qui descend sur la poitrine. Et son aspect est si vénérable, qu'on le prendrait pour un des élus du paradis.

Il aborde d'un air joyeux le paladin, qui est descendu respectueusement de cheval, et lui dit : « Baron, qui par la volonté divine es monté jusqu'au paradis terrestre, bien que tu ne saches pas pourquoi tu as fait le chemin, ni dans quel but tu es venu, tu peux croire que ce n'est pas sans un éclatant miracle que tu es arrivé de l'hémisphère arctique.

» Pour apprendre comment tu dois secourir Charles, et délivrer de tout péril la sainte Foi, tu es venu, par un si long chemin et sans guide, me demander conseil. Je ne voudrais pas, ô mon fils, que tu crusses que c'est grâce à ton savoir et à ton courage que tu es parvenu jusqu'ici. Ni ton cor, ni ton cheval ailé ne t'auraient servi de rien, si Dieu ne t'avait point donné d'y venir.

» Nous nous entretiendrons plus tard plus à notre aise, et je te dirai comment tu devras agir. Mais auparavant, viens te récréer avec nous, car un plus long jeûne doit te peser. » Le vieillard, continuant à lui parler, étonna beaucoup le duc quand il lui apprit son nom ; et il lui

dit qu'il était celui qui écrivit l'Évangile ;

Ce Jean, qui fut si cher au Rédempteur, et à qui ce dernier annonça que, seul entre ses frères, il ne devait pas finir sa vie par la mort, ce qui fut cause que le Fils de Dieu dit à Pierre : « Pourquoi t'étonnes-tu si je veux qu'il attende ainsi ma venue ? » Bien qu'il n'eût pas dit : Il ne doit pas mourir, on vit bien cependant que c'était ce qu'il voulait dire.

Jean fut ravi dans ce lieu, et il y trouva compagnie, car déjà le patriarche Enoch y était, ainsi que le grand prophète Élie, qui n'ont vu, ni l'un ni l'autre, leur dernier soir. Hors de l'air pestilentiel et mauvais, ils jouiront d'un éternel printemps, jusqu'à ce que les angéliques trompettes annoncent le retour du Christ sur les blanches nuées.

Les Saints firent un gracieux accueil au chevalier, et le logèrent dans un appartement. Son destrier fut remisé dans une écurie où de bonne avoine lui fut donnée avec abondance. On servit à Astolplie des fruits du paradis, d'une telle saveur, qu'à son avis nos deux premiers parents ne sont pas sans excuse si, pour goûter à ces fruits, ils furent si peu obéissants.

Lorsque l'aventureux duc eut satisfait aux besoins de la nature ; qu'il eut pris nourriture et repos, en ces lieux où tous les soins lui furent prodigués, il sortit du lit. C'était l'heure où l'Aurore quittait le vieil époux dont, malgré son grand âge, elle n'est point encore lasse. Le duc vit venir à lui le disciple tant aimé de Dieu,

Qui le prit par la main, et s'entretint avec lui de beaucoup de choses sur lesquelles il faut garder le silence. Puis le vieillard lui dit : « Fils, tu ne sais peut-être pas ce qui se passe en France, bien que tu en viennes. Sache que votre Roland, pour s'être écarté du droit chemin, est puni par Dieu, lequel s'irrite d'autant plus contre ceux qui l'offensent, qu'il les aime mieux.

» Votre Roland, à qui Dieu a donné dès sa naissance une force extraordinaire en même temps qu'une grande vaillance ; auquel il a concédé le don surhumain d'être invulnérable, afin qu'il servît de défenseur de sa sainte Foi, de même qu'il constitua jadis Samson pour défenseur des Hébreux contre les Philistins ;

» Votre Roland a mal récompensé son Seigneur de tant de bienfaits, en abandonnant le peuple fidèle, au moment même où il aurait dû lui venir le plus en aide. L'incestueux amour d'une païenne l'a tellement aveuglé, qu'à deux reprises déjà il a poussé la cruauté et la colère jusqu'à vouloir donner la mort à son loyal cousin.

» Pour le punir, Dieu a voulu qu'il soit frappé de folie, et qu'il aille montrant dans toute leur nudité son ventre, sa poitrine et ses flancs. Son intelligence est à ce point troublée, qu'il ne peut reconnaître personne, et encore moins se reconnaître lui-même. C'est ainsi que l'Écriture nous apprend que Dieu voulut punir aussi Nabuchodonosor, en l'envoyant, pendant sept ans, dans le corps d'un bœuf furieux, paître l'herbe et le foin.

» Mais la faute du paladin ayant été moindre que celle de Nabuchodonosor, trois mois seulement lui ont été assignés pour s'en laver. Si le Rédempteur t'a permis de monter jusqu'ici, en passant par un si périlleux chemin, c'est uniquement pour que tu apprennes comment il faut rendre à Roland sa raison.

» Il est vrai qu'il te faut faire avec moi un nouveau voyage, et abandonner la terre. J'ai à te conduire dans le cercle de la Lune, qui est la planète la plus proche de nous. C'est là, en effet, que se trouve le remède qui peut rendre la sagesse à Roland. Dès que la lune brillera cette nuit sur notre tête, nous nous mettrons en chemin. »

L'entretien roula ce jour-là sur ce sujet et sur beaucoup d'autres. Mais quand le soleil se fut couché dans la mer, et que la lune eut montré au-dessus d'eux sa corne, on apprêta pour Astolphe et son compagnon un char qui servait à parcourir les cieux tout à l'entour. C'était celui qui avait enlevé Élie aux regards des mortels, dans les montagnes de la Judée.

Le saint Évangéliste y attela quatre destriers plus rouges que la flamme ; puis, s'étant assis avec Astolphe, il prit les rênes, et lança les coursiers vers le ciel. Le char, décrivant des cercles, s'éleva dans l'air, et ils parvinrent bientôt au milieu du feu éternel. Grâce à la présence du vieillard, ils le passèrent miraculeusement sans ressentir son ardeur.

Ils traversèrent toute la sphère du feu, et arrivèrent au royaume de

la Lune. Toute cette région brillait comme l'acier qui n'aurait eu aucune souillure. Les voyageurs trouvèrent la lune égale, ou peu s'en fallait, au globe de la terre, y compris la mer qui l'entoure et la serre.

Là, Astolphe éprouva un double étonnement, ce fut de voir si grande cette région qui, vue de nos campagnes terrestres, semble une petite assiette ; puis, en regardant en bas, de n'apercevoir que difficilement la terre et les mers qui l'entourent.

Le manque de lumière faisait qu'en effet on la distinguait à peine.

Les fleuves, les lacs, les campagnes sont, là-haut tout autres que ceux qu'on voit chez nous. Les plaines, les vallées, les montagnes sont toutes différentes. Il en est de même des cités et des châteaux. Le paladin n'avait jamais rien vu jusqu'alors, et depuis ne vit jamais rien de si beau. Il y a de vastes et sauvages forêts, où les nymphes chassent éternellement les bêtes fauves.

Le duc ne s'arrêta pas à examiner tout ce qu'il voyait, car il n'était point venu pour cela. Le saint Apôtre le conduisit dans un vallon resserré entre deux montagnes. Là, ô merveille ! était rassemblé tout ce qui se perd par notre faute, ou par la faute du temps ou de la Fortune. Tout ce qui se perd ici-bas se retrouve là-haut.

Je ne parle point des royaumes, ou des richesses que la roue mobile de la Fortune bouleverse, ni de ce que celle-ci n'a pas le pouvoir d'enlever ou de donner. Là-haut sont accumulées les réputations que le temps dévore à la longue comme un ver rongeur ; les prières et les vœux que nous, pécheurs, nous adressons à Dieu.

Les larmes et les soupirs des amants, le temps inutilement perdu au jeu, la longue oisiveté des hommes ignorants, les vains projets qui ne se réalisent jamais, les désirs inassouvis, sont en si grand nombre qu'ils encombrant la plus grande partie de ces lieux. En somme, ceux qui montent là-haut peuvent y retrouver tout ce qu'ils ont perdu.

Le paladin, passant au milieu de tous ces monceaux de choses diverses, interrogeait son guide sur les unes et sur les autres. Ayant aperçu une montagne formée de vessies gonflées, d'où semblaient sortir des cris tumultueux, il apprit qu'elles renfermaient l'antique gloire des Assyriens, des Lydiens, des Perses et des Grecs, qui jadis

furent si célèbres, et dont le nom est maintenant presque effacé.

Il vit ensuite un amas d'hameçons d'or et d'argent. C'étaient les dons que l'on prodigue, dans l'espoir d'une récompense, aux rois, aux princes avarés et aux maîtres. Il vit des lacs cachés sous des guirlandes, et ayant demandé ce que c'était, on lui dit qu'il s'agissait des adulations de toute espèce. Les vers qui se font à la louange des princes, ressemblent là à des cigales crevées.

Il vit les amours malheureux sous la forme de chaînes d'or et de pierres précieuses. Il vit des griffes d'aigles, et il apprit qu'elles avaient été le pouvoir que les princes confèrent à leurs sujets. Les soufflets et les pots cassés qu'il apercevait autour de lui, avaient été les faveurs vaines que les princes accordent, pendant un temps, à leurs Ganymèdes, et que ceux-ci voient disparaître avec la fleur de leurs années.

Des ruines de cités et de châteaux gisaient pêle-mêle avec grands trésors. Il demanda ce que cela signifiait, et il apprit que c'étaient là ces liges, ces conjurations si mal cachées qu'on les découvre toujours. Il vit des serpents à figure de femme ; ils représentaient les œuvres des faux monnayeurs et des larrons. Il vit un grand nombre de bouteilles brisées de toutes formes ; c'étaient les courbettes des malheureux courtisans.

Il vit une grande masse de soupe renversée ; il demanda à son guide ce que c'était. Ce sont, lui dit celui-ci, les aumônes qu'on laisse après la mort. Il passa près d'une montagne composée de fleurs variées, qui répandaient autrefois une bonne odeur, et qui maintenant exhale une puanteur très forte. C'était le don — si on peut l'appeler ainsi — que fit Constantin au bon pape Sylvestre.

Il vit une grande quantité de gluaux ; c'étaient, mesdames, vos beautés séduisantes. Il serait trop long de parler dans mes vers de toutes les choses qui lui furent montrées ; car après en avoir noté mille et mille, je n'aurais pas fini. On trouve là tout ce qui peut nous arriver. Seule, la folie ne s'y trouve point ; elle reste ici-bas, et ne nous quitte jamais.

Astolphe retrouva là de nombreux jours perdus par lui, de nombreuses actions qu'il avait oubliées. Il ne les aurait pas reconnus

sous leurs formes diverses, si on ne lui en avait pas donné l'explication. Il arriva ensuite à ce que nous nous imaginons posséder en si grande quantité, que nous ne prions jamais Dieu de nous l'accorder ; je veux dire le bon sens. Il y en avait là une montagne aussi grande à elle seule que toutes les autres choses réunies.

C'était comme une liqueur subtile, prompte à s'évaporer si on ne la tient pas bien close. On la voyait recueillie dans des fioles de formes variées, plus ou moins grandes, faites pour cet usage. La plus grande de toutes contenait le bon sens du seigneur d'Angleterre, devenu fou. Astolphe la distingua des autres en voyant écrit dessus : Bon sens de Roland.

Sur toutes les autres était pareillement écrit le nom de ceux dont elles renfermaient le bon sens. Le duc français vit ainsi une grande partie du sien. Mais ce qui l'étonna le plus, ce fut de voir qu'un grand nombre de gens qu'il croyait posséder beaucoup de bon sens, avaient là une grande partie du leur.

Les uns l'avaient perdu par l'amour, les autres par l'ambition ; d'autres en courant sur mer après les richesses ; d'autres en mettant leur espérance sur des princes ; d'autres en ajoutant foi aux sottises de la magie ; ceux-ci en se ruinant pour des bijoux ou des ouvrages de peinture ; ceux-là en poursuivant d'autres fantaisies. Un grand nombre de sophistes, d'astrologues, avaient là leur bon sens ; et il y avait aussi celui de beaucoup de poètes.

Astolphe reprit le sien, ainsi que le lui permit l'auteur de l'obscur Apocalypse. Il mit sous son nez la fiole qui le contenait, et la respira tout entière. Turpin convient qu'à partir de ce moment, Astolphe vécut longtemps avec sagesse, mais qu'une faute qu'il commit par la suite lui enleva de nouveau la cervelle.

Astolphe prit la fiole vaste et pleine où était le bon sens qui devait rendre la sagesse au comte. Elle lui parut moins légère qu'il l'aurait cru, étant plus grande que les autres. Avant que le paladin quittât cette sphère pleine de lumière, pour descendre dans une sphère plus basse, il fut conduit par le saint Apôtre dans un palais situé sur le bord d'un fleuve.

Chaque pièce de ce palais était remplie de pelotons de lin, de soie,

de coton, de laine, teints de couleurs variées, éclatantes ou sombres. Dans la première pièce, une vieille femme dévidait tous ces fils, ainsi que l'on voit pendant l'été la paysanne tirer de sa quenouille la soie nouvelle humectée d'eau.

Le peloton dévidé, une seconde vieille le portait ailleurs et en remettait un autre. Une troisième choisissait les fils et séparait les beaux d'avec les autres. « À quel travail se livrent-elles là ? dit Astolphe à Jean ; je ne le comprends pas. » Jean lui répondit : « Les vieilles sont les trois Parques, qui sur de telles trames filent la vie des mortels.

» Tant que dure un peloton, la vie humaine dure, et pas un moment de plus. La Mort et la Nature ont les yeux fixés sur lui, pour savoir l'heure où chacun doit mourir. Les fils qui ont été choisis pour leur beauté par la troisième de ces vieilles, servent à faire les tissus dont est orné le paradis ; avec les plus communs on fait les rudes liens qui enchaînent les damnés.

Sur tous les pelotons qui étaient déjà placés en ordre, et choisis pour le second labeur auquel ils étaient destinés, étaient les noms, gravés sur de petites plaques les unes en fer, les autres en argent ou en or. On en avait fait de nombreux tas qu'un vieillard emportait sans jamais en rendre aucun, ni sans paraître jamais las, et auquel il revenait toujours puiser de nouveau.

Ce vieillard était si expéditif et si agile, qu'il paraissait être né pour courir. À chacun de ses voyages, il emportait plein le pan de son manteau des noms ainsi gravés. Où il allait, et pourquoi il faisait ainsi, cela vous sera dit dans l'autre chant, pour peu que vous montriez à m'écouter votre complaisance habituelle.

Chant XXXV

ARGUMENT. — Éloge du cardinal d'Este. Le poète montre comment le temps efface les noms des hommes obscurs, et voue à une immortelle renommée ceux des hommes illustres. — Bradamante défie Rodomont, le jette dans le fleuve et suspend son armure à la tombe d'Isabelle. Elle combat contre Serpentin, Grandonio et Ferragus qu'elle jette tour à tour hors de selle. Elle appelle Roger au combat.

Qui donc, madame, montera au ciel pour m'en rapporter l'esprit que j'ai perdu le jour où le trait qui est parti de vos beaux yeux m'a transpercé le cœur ? Je ne me plains pas d'un pareil destin, pourvu qu'il ne s'aggrave pas, mais qu'il reste en l'état où il est. Car je craindrais, si mon mal allait en augmentant, d'en venir au même point que Roland, dont je vous ai décrit la folie.

Pour ravoir mon esprit, m'est avis qu'il n'est pas besoin que je m'élève dans les airs jusqu'au cercle de la lune, ou jusqu'au paradis ; je ne crois pas que mon esprit soit placé si haut. Il erre dans vos beaux yeux, sur votre figure si sereine, sur votre sein d'ivoire où s'étaient deux globes d'albâtre. C'est là qu'avec mes lèvres j'irai le poursuivre, si vous voulez que je le reprenne.

Le paladin parcourait ces vastes bâtiments, prenant connaissance des existences futures, après avoir vu dévider sur le rouet les existences déjà ourdies, lorsqu'il aperçut un écheveau qui semblait briller plus que l'or fin. Les pierreries, si l'art pouvait les étirer comme des fils, n'atteindraient pas la millième partie de cet éclat.

Le bel écheveau lui parut merveilleux, car il n'avait pas son

semblable parmi une infinité d'autres. Un vif désir lui vint de savoir ce que serait cette vie ; et à qui elle était destinée. L'évangéliste ne lui en fit pas un mystère ; il lui dit qu'elle apparaîtrait au monde pendant l'année quinze cent vingt du Verbe incarné.

De même que cet écheveau n'avait pas son semblable pour l'éclat et la beauté, ainsi devait être la vie de celui qui en sortirait pour s'illustrer dans le monde. Toutes les grâces brillantes et rares que la mère Nature, l'étude, ou la fortune favorable peuvent accorder à un homme, il en serait perpétuellement et infailliblement doté.

« Entre les cornes formées par les bouches du roi des fleuves — lui dit le vieillard — s'élève maintenant une humble et petite bourgade. Assise sur le Pô, elle est adossée à un gouffre affreux, formé par de profonds marais. Dans la suite des temps, elle deviendra la plus remarquable de toutes les cités d'Italie, non point par ses murailles et ses palais royaux, mais par les belles études et les belles mœurs.

» Une élévation si grande et si subite ne sera point le fait du hasard, ou d'une aventure fortuite. Le ciel l'a ordonné afin que cette cité soit digne que l'homme dont je te parle naisse chez elle : c'est ainsi qu'en vue du fruit à venir, on greffe la branche et qu'on l'entoure de soins ; c'est ainsi que le joaillier affine l'or dans lequel il veut enchâsser une pierrerie.

» Jamais, sur ce monde terrestre, âme n'eut une plus belle et plus gracieuse enveloppe ; rarement est descendu et descendra de ces sphères supérieures, un esprit plus digne que celui qu'a choisi l'éternel Créateur pour en faire Hippolyte d'Este. Hippolyte d'Este sera considéré comme l'homme à qui Dieu aura voulu faire un don si magnifique.

» Celui dont tu as voulu que je te parlasse, aura réunies en lui toutes les qualités qui, réparties sur plusieurs, suffiraient à les illustrer tous. Il protégera surtout les études. Si je voulais t'énumérer tous ses mérites éclatants, j'en aurais si long à te dire, que Roland attendrait trop longtemps après son bon sens. »

C'est ainsi que l'imitateur du Christ s'en allait raisonnant avec le duc. Après qu'ils eurent visité tous les appartements de cet immense

palais où les vies humaines prennent leur origine, ils sortirent, et gagnèrent le fleuve dont les eaux, mêlées de sable, roulaient sales et troublées. Ils virent arriver sur la rive le vieillard chargé de noms gravés sur des plaques.

Je ne sais si vous vous le rappelez ; c'était ce vieillard dont je vous ai parlé à la fin de l'autre chant, et qui était plus agile et plus rapide à la course que le cerf. Il avait son manteau rempli de noms qu'il allait prendre sans cesse à l'endroit où ils étaient empilés en tas. Il les jetait dans ce fleuve nommé Léthé, et se débarrassait ainsi de son précieux fardeau.

Je veux dire qu'en arrivant sur la rive du fleuve, ce prodige vieillard secouait son manteau tout rempli, et laissait tomber dans les eaux bourbeuses toutes les plaques sur lesquelles les noms étaient inscrits. Un nombre infini de ces plaques allaient au fond, car très peu d'entre elles peuvent servir. Sur plus de cent mille qui s'enfonçaient dans la vase, une surnageait à peine.

Au loin, et tout autour de ce fleuve, volent en rond des corbeaux, d'avidés vautours, des corneilles et des oiseaux de différente nature. Leurs cris discordants produisent d'assourdissantes rumeurs. Quand ils voient jeter les nombreuses plaques dans le fleuve, ils y courent tous comme sur une proie. Ils les saisissent les uns dans leur bec, les autres dans leurs serres crochues. Mais ils ne peuvent les porter bien loin.

Dès qu'ils veulent élever leur vol dans les airs, ils n'ont plus la force de soutenir le poids des plaques ; de sorte que le Léthé engloutit forcément la mémoire de tous ces noms si richement inscrits. Parmi tous ces oiseaux, se voient seulement deux cygnes, aussi blancs, seigneur, que votre bannière. Joyeux, ils rapportent dans leur bec, et mettent en sûreté, le nom qui leur est échu.

C'est ainsi qu'en dépit des intentions cruelles de l'impitoyable vieillard qui voudrait jeter tous les noms dans le fleuve, les deux oiseaux parviennent à en sauver quelques-uns. Tout le reste retombe dans l'oubli. Les cygnes sacrés, tantôt nageant, tantôt battant l'air de leurs ailes, s'en vont avec leur précieux larcin jusqu'à un endroit, près de la rive du fleuve fatal, où se trouve une colline, au sommet de

laquelle se dresse un temple.

Ce lieu est dédié à l'Immortalité. Une belle nymphe descend de la colline, vient jusqu'à la rive du lavoir sacré, et prend les noms au bec des cygnes. Puis elle les applique tout autour d'une colonne placée au milieu du temple, et surmontée d'une statue. Là elle les consacre, et en prend un tel soin, qu'on peut les voir tous éternellement.

Quel était ce vieillard, et pourquoi jetait-il à l'eau, sans aucun profit, tous ces beaux noms ; quels étaient ces oiseaux ; quel était ce lieu vénéré d'où la belle nymphe sortait pour descendre vers le fleuve ? Astolphe brûlait du désir de connaître ces grands mystères et leur sens caché. Il interrogea sur tout cela l'homme de Dieu qui lui répondit ainsi :

« Tu sauras que pas une feuille ne remue sur terre, sans qu'un mouvement analogue ne se produise ici. Il existe une corrélation intime entre toutes les choses de la terre et du ciel, corrélation qui se manifeste d'une façon différente. Ce vieillard, dont la barbe inonde la poitrine, et qui est si agile que rien ne peut l'arrêter, produit ici les mêmes effets, et se livre au même travail que le Temps sur la terre.

» Aussitôt que les fils ont été dévidés sur le rouet, la vie humaine prend fin sur la terre. De la renommée qu'elle a acquise là-bas, il reste ici un écho. Cette renommée et son écho seraient tous deux immortels et divins, s'ils n'étaient emportés, ici par le gouffre sombre et là-bas par le Temps. Le vieillard les jette ici dans le fleuve, comme tu vois, et le Temps les submerge là-bas dans l'éternel oubli.

» Et de même qu'ici les corbeaux, les vautours, les corneilles et les oiseaux de toute espèce s'efforcent tous d'arracher aux eaux du fleuve les noms qu'ils voient briller le plus, ainsi là-bas les ruffians, les flatteurs, les bouffons, les débauchés, les délateurs, et ceux qui vivent au sein des cours et qui y sont beaucoup plus estimés que les hommes vertueux et bons ;

» Ceux qu'on appelle courtisans gentils parce qu'ils savent imiter l'âne et le pourceau, aussitôt que la Parque inflexible, ou bien Vénus et Bacchus, ont coupé le fil de la vie de leur maître ; ceux-là que je viens de t'indiquer comme des gens lâches et vils, nés seulement pour s'emplir le ventre de nourriture, portent pendant quelques jours

le nom de ce maître dans leur bouche, puis le laissent tomber dans l'oubli, comme trop lourd.

» Mais, de même que les cygnes, qui vont chantant joyeusement, arrachent les médailles au fleuve, et les portent au temple, ainsi les hommes remarquables sont sauvés, par les poètes, de l'oubli plus impitoyable que la mort. Bien avisés, bien inspirés furent les princes qui, suivant l'exemple de César, se firent l'ami des écrivains ; ils n'ont point à craindre les eaux du Léthé.

» Ils sont, comme les cygnes, rares aussi les poètes non indignes de ce nom, et cela non seulement parce que le ciel ne veut pas qu'il y ait jamais une trop grande abondance d'hommes remarquables, mais encore parce que l'avarice des princes laisse dans la pauvreté les écrivains de génie. En opprimant la vertu et en honorant le vice, ils bannissent les beaux-arts.

» Sois persuadé que Dieu a privé ces ignorants de toute intelligence, et leur refuse toute lumière ; en les rendant rebelles à la poésie, il a voulu que la mort les consumât tout entiers. Ils seraient sortis vivants du tombeau, quand bien même ils auraient eu tous les vices, s'ils avaient su s'attirer l'amitié des poètes ; leur mémoire aurait répandu une odeur plus suave que le nard ou la myrrhe.

» La renommée a certainement exagéré la piété d'Énée, la force d'Achille et la vaillance d'Hector. Il a existé mille et mille guerriers qu'on aurait pu, en toute vérité, mettre au-dessus d'eux. Mais les palais et les riches villes si libéralement donnés par eux et leurs descendants, les ont faits élever pour toujours à ces sublimes honneurs par les mains honorées des écrivains.

» Auguste ne fut ni si bon, ni si respecté que la trompette de Virgile nous le sonne. On lui pardonne ses proscriptions iniques, en faveur de son goût pour la poésie. Personne ne se serait inquiété de savoir si Néron avait été injuste ; sa renommée serait peut-être excellente, eût-il eu pour ennemis la terre et le ciel, s'il avait su avoir les écrivains pour amis.

» C'est Homère qui nous a fait croire qu'Agamemnon fut victorieux, et que les Troyens étaient vils et lâches. C'est lui qui nous a donné Pénélope comme fidèle à son époux, au milieu des mille

outrages qu'elle eut à supporter. Mais si tu veux connaître la vérité, prends le contre-pied de son histoire : les Grecs furent vaincus et Troie fut victorieuse. Quant à Pénélope, ce fut une courtisane.

» D'un autre côté, tu as entendu quelle réputation a laissée Didon, dont le cœur fut si pudique. Si elle passe pour une prostituée, c'est uniquement parce que Maro ne fut point son ami. Ne t'étonne point que je m'échauffe sur ce sujet, et que je te parle d'une manière confuse de tout cela ; j'aime les écrivains et c'est mon devoir, car, dans votre monde, je fus écrivain moi aussi.

» Entre tous, j'ai acquis un bien que ne peuvent m'enlever ni le temps ni la mort. Il appartenait au Christ, tant loué par moi, de me donner une telle récompense. Je plains les écrivains qui vivent en ce triste temps où la courtoisie a portes closes, et qui, le visage pâle, amaigri, décharné, frappent nuit et jour en vain au seuil des grands.

» Aussi, pour revenir à ce que j'ai dit tout d'abord, les poètes et les gens d'étude sont rares. Là où elles ne trouvent ni pâture, ni abri, les bêtes elles-mêmes abandonnent la place. » Ainsi disant, le bienheureux vieillard avait les yeux enflammés comme deux tisons. Mais s'étant retourné vers le duc avec un doux sourire, il rasséna sur-le-champ son visage courroucé.

Qu' Astolphe reste désormais avec l'écrivain de l'Évangile, car je veux franchir d'un saut toute la distance qu'il y a du fin fond du ciel à la terre ; mes ailes ne peuvent me porter plus longtemps dans ces hautes régions. Je reviens vers la dame à laquelle la jalousie avait, avec son doute cruel, livré un si rude assaut. Je l'ai laissée comme elle venait, après un combat fort court, de jeter à terre trois rois l'un après l'autre.

Arrivée le soir même en un château situé sur la route de Paris, elle y avait appris qu'Agramant, mis en déroute par son frère Renaud, s'était réfugié dans Arles. Certaine que son Roger était avec lui, elle prit, dès que la nouvelle aurore apparut au ciel, le chemin de la Provence où elle avait entendu dire aussi que Charles poursuivait son ennemi.

Comme elle gagnait la Provence par la route la plus droite, elle rencontra une damoiselle, belle de figure et accorte de manières, bien

qu'elle fût fort affligée et toute en larmes. C'était cette gente damoiselle, fêrue d'amour pour le fils de Monodant, et qui avait laissé son amant prisonnier de Rodomont.

Elle s'en venait ; cherchant un chevalier qui fût habitué à combattre, comme une loutre, aussi bien dans l'eau que sur terre, et assez hardi pour affronter le païen. L'inconsolable amie de Roger, abordant cette autre amante inconsolée, la salue courtoisement, et lui demande la cause de sa douleur.

Fleur-de-Lys la regarde, et il lui semble voir le chevalier dont elle a besoin. Elle commence à lui parler du pont dont le roi d'Alger intercepte le passage. Elle lui dit que son amant avait essayé en vain de l'en chasser ; non point que le Sarrasin fût plus fort, mais parce que son astuce avait été favorisée par l'étroitesse du pont et par le fleuve.

« Si tu es — disait-elle — aussi hardi et aussi courtois que ton visage le montre, venge-moi, de par Dieu, de celui qui m'a pris mon seigneur et me fait cheminer si tristement. Sinon, dis-moi en quel pays je puis trouver un chevalier capable de lui résister, et assez rompu aux armes et aux combats, pour faire que le fleuve et le pont soient inutiles au païen.

» Outre que tu feras chose qui convient à un homme courtois et à un chevalier errant, tu déploieras ta valeur en faveur du plus fidèle des amants. Il ne m'appartient pas de te parler de ses autres vertus. Elles sont si nombreuses, que quiconque ne les connaît pas, peut se dire privé de la vue et de l'ouïe. »

La magnanime dame, toujours disposée à avoir pour agréable toute entreprise qui peut lui mériter gloire et renommée, se décide à aller sur-le-champ vers le pont. Elle y va d'autant plus volontiers, qu'elle est désespérée, et qu'elle espère ainsi courir à la mort. La malheureuse, croyant être à jamais séparée de Roger, a la vie en horreur.

« Quelque peu que je vaille, ô jouvencelle amoureuse — répondit Bradamante — je m'offre à tenter l'entreprise rude et périlleuse, pour un autre motif encore que je passe sous silence. Je le fais surtout parce que tu me racontes de ton amant une chose qu'on entend dire

de peu d'hommes, à savoir qu'il est fidèle. Je te jure qu'à cet égard je croyais tous 'les hommes parjures. »

Elle acheva ces mots dans un soupir sorti du cœur ; puis elle dit : « Allons ! » Le jour suivant, elles arrivèrent au fleuve et au passage plein de danger. À peine le veilleur les a-t-il aperçues, qu'il prévient son maître par le son du cor. Le païen s'arme, et, selon son habitude, il se place à l'entrée du pont, sur la rive du fleuve.

Et dès que la guerrière se montre, il la menace de la mettre sur-le-champ à mort, si elle ne fait point don au grand mausolée de ses armes et du destrier sur lequel elle est montée.

Bradamante qui connaît son histoire dans toute sa vérité, et qui sait comment Isabelle a été tuée par lui — Fleur-de-Lys lui avait tout dit — répond à l'orgueilleux Sarrasin :

« Pourquoi veux-tu, bestial, que les innocents fassent pénitence de ton crime ? Cette victime ne peut être apaisée que par ton sang. C'est toi qui l'as tuée, et le monde entier le sait. Toutes les armes et tous les harnachements des nombreux chevaliers que tu as désarçonnés, lui sont une offrande moins agréable que ne le sera ton trépas, s'il arrive que je te tue pour la venger.

» Cette vengeance lui sera d'autant plus agréable, venant de ma main, que je suis comme elle une femme moi aussi. Je ne suis pas venue ici pour autre chose que pour la venger ; et c'est là mon seul désir. Mais il convient de faire une convention entre nous, avant de voir si ta vaillance peut se comparer à la mienne. Si je suis vaincue, tu feras de moi ce que tu as fait de tes autres prisonniers.

» Mais si je t'abats, comme je le crois et comme je l'espère, je veux prendre ton cheval et tes armes, et les suspendre toutes au mausolée, après en avoir détaché toutes les autres. Je veux de plus que tu délivres tous les chevaliers que tu as pris. » Rodomont répondit : « Il me paraît juste qu'il soit fait comme tu dis. Mais je ne pourrais te rendre les prisonniers, car je ne les ai plus ici.

» Je les ai envoyés dans mon royaume, en Afrique ; toutefois, je te promets, je te donne ma foi que si, par cas inopiné, il advient que tu restes en selle et que je sois désarçonné, je les ferai mettre tous en liberté, en aussi peu de temps qu'il en faudra à un messenger envoyé

en toute hâte pour porter l'ordre de faire ce que tu me demandes, dans le cas où je perdrais la partie.

» Mais si tu viens à avoir le dessous, comme c'est plus probable, comme c'est certain, je ne veux pas que tu laisses tes armes ni ton nom inscrit sur ce monument. Je veux que ton beau visage, tes beaux yeux, ta chevelure qui respirent l'amour et la grâce, soient le prix de ma victoire. Il me suffira que tu m'aimes, alors que tu me haïssais.

» Je suis d'une valeur telle, d'une telle force, que tu ne devras pas éprouver de dépit d'être abattue par moi. » La dame sourit légèrement, mais d'un rire acerbe où la colère dominait. Sans répondre à ce superbe, elle tourne le dos au pont de bois pour prendre du champ, puis elle éperonne son cheval, et, la lance d'or en arrêt, elle vient à la rencontre du Maure orgueilleux.

Rodomont s'apprête à soutenir le choc. Il accourt au galop. Le son que rend le pont sous les pas de son cheval est si grand, qu'il étourdit les oreilles à ceux qui l'entendent même de loin. La lance d'or fait son effet accoutumé. Le païen, jusque-là si solide dans ces sortes de joutes, est enlevé de selle et jeté en l'air, d'où il retombe sur le pont la tête la première.

La guerrière trouve à peine la place pour faire passer son destrier. Elle court les plus grands dangers, et il s'en faut de peu qu'elle ne tombe dans la rivière. Mais Rabican, ce fils du vent et du feu, est si adroit et si agile, qu'il franchit le pont en passant sur le bord extrême ; il aurait marché sur le tranchant d'une épée.

Bradamante se retourne, et revient vers le païen abattu. Puis elle lui dit d'un air moqueur : « Tu peux voir maintenant qui a perdu, et à qui de nous deux il convient d'avoir le dessous. » Le païen reste muet d'étonnement. Il ne peut croire qu'une femme l'ait désarçonné. Il ne peut ni ne veut répondre ; il est comme un homme plein de stupeur et de folie.

Il se releva silencieux et triste ; quand il eut fait quatre ou cinq pas, il ôta son écu et son casque, ainsi que le reste de ses armes, et les jeta contre les rochers. Puis il se hâta de s'éloigner seul et à pied, après avoir donné ordre à un de ses écuyers d'aller faire mettre les prisonniers en liberté, ainsi qu'il avait été convenu.

Il partit, et l'on n'entendit plus parler de lui, si ce n'est pour apprendre qu'il s'était retiré dans une grotte obscure. Cependant Bradamante avait suspendu ses armes au superbe mausolée, après en avoir fait enlever toutes celles qu'elle reconnut, à leur devise, appartenir à des chevaliers de l'armée de Charles. Elle laissa les autres, et ne permit pas qu'on y touchât.

Outre les armes du fils de Monodant, elle y trouva celles de Sansonnet et d'Olivier, partis à la recherche du prince d'Anglante, et que leur chemin avait conduits droit au pont. Ils y avaient été faits prisonniers et envoyés en Afrique, le jour précédent, par l'altier Sarrasin. La dame fit enlever ces armes de dessus le mausolée, et les fit renfermer dans la tour.

Elle laissa suspendues toutes les autres qui avaient été prises sur des chevaliers païens. Il y avait entre autres les armes d'un roi qui s'était en vain mis en route pour retrouver Frontalait, je veux parler des armes du roi de Circassie, lequel, après avoir longtemps erré par monts et par vaux, était venu perdre là son autre destrier, et s'en était allé allégé de ses armes.

Ce roi païen avait quitté le pont dangereux, à pied et sans armes, Rodomont laissant en liberté tous ceux qui étaient de sa croyance. Mais il n'eut plus le courage de retourner au camp ; il n'aurait pas osé s'y montrer dans un tel équipage, après les forfanteries auxquelles il s'était livré à son départ.

Un nouveau désir le prit de chercher celle dont il avait l'image dans le cœur. Par aventure, il apprit dès le début de ses recherches — je ne saurais dire par qui — qu'elle était retournée dans son pays. Aussitôt, aiguillonné, éperonné par l'amour, il se mit à suivre ses traces. Mais je veux revenir à la fille d'Aymon.

Dès qu'elle eut fait poser une seconde inscription portant comment le passage avait été rendu libre par elle, elle demanda affectueusement à Fleur-de-Lys, dont le cœur était toujours affligé, et qui se tenait la figure basse et toute en larmes, de quel côté elle voulait diriger ses pas. Fleur-de-Lys répondit : « Je désire, prendre le chemin d'Arles, et aller au camp sarrasin.

» J'espère y trouver un navire et une bonne escorte pour traverser

la mer. Mon intention est de ne point m'arrêter, tant que je n'aurai pas rejoint mon seigneur et mon mari.

Je veux tenter tous les moyens possibles pour le tirer de prison. Si Rodomont vient à ne pas remplir la promesse qu'il t'a faite, j'essaierai encore autre chose. »

« Je m'offre — dit Bradamante — à t'accompagner quelque temps sur la route, jusqu'à ce que tu voies Arles devant toi. Là, pour l'amour de moi, tu iras trouver Roger qui appartient au roi Agramant, et qui remplit de son nom toute la terre. Tu lui rendras le bon destrier sur lequel était monté l'altier Sarrasin quand je l'ai abattu.

» Tu lui diras exactement ceci : un chevalier qui se croit en mesure de prouver et d'établir clairement aux yeux de tous que tu as manqué à la foi que tu lui avais promise, m'a confié ce destrier pour te le donner, afin que tu sois tout prêt à soutenir le combat contre lui. Il te fait dire d'endosser ta cotte de mailles et ta cuirasse, et que tu l'attendes pour lui livrer bataille.

» Dis lui cela, et rien autre. Et s'il veut savoir de toi qui je suis, dis que tu ne le sais pas. » Fleur-de-Lys, obligeante comme toujours, lui répondit : « Je serai toujours prête à répandre pour toi non seulement mes paroles, mais ma vie, en échange de ce que tu as fait pour moi. » Bradamante lui rendit grâce et, prenant Frontin, elle lui en remit la bride en mains.

Les jeunes et belles voyageuses s'en vont toutes deux, le long du fleuve, à grandes journées, jusqu'à ce qu'elles aperçoivent Arles, et qu'elles entendent le bruit de la mer frémissante sur les plages voisines. Bradamante s'arrête à l'extrémité des faubourgs, aux barrières extrêmes, pour donner à Fleur-de-Lys le temps de conduire le cheval à Roger.

Fleur-de-Lys poursuit son chemin ; elle franchit la herse, le pont et la porte, et prenant quelqu'un qui la guide jusqu'à l'hôtellerie où habite Roger, elle y descend. Selon ce qui lui a été ordonné, elle remplit son ambassade auprès du damoiseau, et lui remet le brave Frontin. Puis, sans attendre de réponse, elle s'en va pour faire en toute hâte ses propres affaires.

Roger, confus, reste plongé dans une grande rêverie ; il ne sait

qu'imaginer ; il ne peut comprendre qui est-ce qui le défie ainsi et, tout en lui envoyant une insulte, use à son égard d'une telle courtoisie. Quel est l'homme au monde qui est en droit de l'accuser d'avoir manqué à sa foi ? il ne peut se le représenter. Il pense à tout autre, avant de songer à Bradamante.

Il est plus porté à croire que c'est Rodomont, sans toutefois comprendre quelle raison peut le pousser. Il ne connaît personne au monde, excepté ce dernier, avec lequel il ait eu querelle ou contestation. Cependant la damoiselle de Dordogne réclame la bataille et sonne fortement du cor.

La nouvelle parvient à Marsile et à Agramant qu'un chevalier au-dehors réclame la bataille. Par hasard Serpentin se trouvait auprès d'eux. Il leur demande la permission de revêtir cuirasse et cotte de mailles, et promet de punir cet arrogant. La population court aux remparts ; c'est à qui, des enfants et des vieillards, aura la meilleure place pour voir.

Revêtu d'une riche soubreveste et recouvert d'une belle armure, Serpentin-de-l'Étoile s'avance pour jouter. À la première rencontre, il roule à terre, et son destrier s'enfuit comme s'il avait des ailes. La dame, pleine de courtoisie, court après lui, le saisit par la bride et le ramène au Sarrasin en lui disant : « Remonte à cheval, et fais en sorte que ton maître m'envoie un chevalier meilleur que toi. »

Le roi d'Afrique, qui était sur les remparts, entouré de nombreux serviteurs, admire beaucoup la courtoisie dont la damoiselle a usé à l'égard de Serpentin. « Elle aurait pu le faire prisonnier, et elle ne l'a pas fait ! » disait de son côté la populace sarrasine. Serpentin arrive et, ainsi que son adversaire l'avait demandé, il dit au roi d'envoyer un meilleur jouteur que lui.

Grandonio de Volterne, tout furieux — c'était le plus superbe chevalier d'Espagne — prie qu'on lui accorde la faveur d'être le second champion, et il sort dans la campagne en proférant toutes sortes de menaces : « Ta courtoisie ne te servira à rien ; quand je t'aurai vaincu, je t'amènerai prisonnier à mon maître. Mais tu mourras ici, si mon pouvoir répond à mon désir. »

La dame lui dit : « Ton impertinence ne me rendra pas moins

courtoise. C'est pourquoi je te dis de t'en retourner, avant que tu n'aïles te meurtrir les os sur la terre durcie. Retourne, et dis de ma part à ton roi que ce n'est pas pour lutter contre des gens comme toi que je me suis mise en route ; mais que c'est pour me rencontrer avec un guerrier qui en vaille la peine, que je suis venue ici réclamer bataille. »

Ces paroles, dites d'un ton mordant et acerbe, allument un grand feu dans le cœur du Sarrasin. Sans pouvoir répliquer un mot, il fait faire volte face à son destrier, plein de colère et de dépit. La dame en fait autant, et dirige la lance d'or et Rabican contre l'orgueilleux. À peine la lance enchantée a-t-elle touché l'écu, que le Sarrasin est lancé les pieds vers le ciel.

La magnanime guerrière saisit son destrier et dit : « Je te l'avais bien prédit ; il eût mieux valu remplir la commission dont je te priais, que de montrer tant d'empressement à jouter. Dis au roi, je te prie, qu'il choisisse parmi les siens un chevalier de ma force. Je ne veux pas me fatiguer avec vous autres qui avez si peu d'expérience dans les armes. »

Les spectateurs debout sur les remparts, qui ignorent quel est ce guerrier si solide sur ses arçons, nomment tour à tour les plus fameux d'entre ceux qui leur font si souvent trembler le cœur, même au plus fort de la chaleur. La plupart s'accordent à dire que c'est Renaud. Plusieurs pencheraient pour Roland, s'ils ne savaient pas l'état digne de pitié où il se trouve.

Le fils de Lanfuse, demandant à tenter la troisième joute, dit : « Je n'espère pas vaincre, mais si je tombe moi aussi, ces guerriers seront plus excusables d'avoir été désarçonnés. » Puis, s'étant prémuni de tout ce dont on a l'habitude de prendre en pareil cas, il choisit, parmi les cent destriers que l'on tenait tout harnachés, celui qui avait le jarret le plus solide et le pas le plus rapide.

Il s'avance pour jouter contre la dame, mais auparavant il lui adresse un salut qu'elle lui rend. Alors elle dit : « S'il m'est permis de le savoir, dites-moi par grâce qui vous êtes. » Ferragus se hâte de la satisfaire, car il faisait rarement difficulté de se faire connaître. Elle lui répond : « Je ne refuse pas de combattre contre vous, mais

j'aurais volontiers voulu un autre adversaire. »

« Et lequel ? » dit Ferragus. Elle répond : « Roger. » Et elle peut à peine prononcer ce nom. Sur sa belle figure, se répand soudain la couleur de la rose. Puis elle répond : « Sa fameuse renommée m'a fait venir ici. Je ne désire pas autre chose, sinon d'éprouver ce qu'il vaut dans une joute. »

Elle dit simplement ces paroles où quelques-uns de mes lecteurs ont déjà peut-être trouvé matière à malice. Ferragus lui répond : « Si tu veux, nous verrons d'abord qui de nous deux l'emporte en vigueur. S'il m'advient le même sort qu'aux autres, je t'enverrai ensuite, pour me consoler de ma déconvenue, le gentil chevalier avec lequel tu parais avoir un tel désir de jouter. »

Tout en parlant, la donzelle avait la visière levée. Eu voyant ce beau visage, Ferragus se sent à moitié vaincu. Taciturne, il se dit en lui-même : « Il me semble que je vois un ange du Paradis. Avant que sa lance m'ait touché, je suis déjà terrassé par ses beaux yeux. »

Les adversaires prennent du champ. Comme il était arrivé pour les autres, Ferragus est enlevé de selle tout net. Bradamante rattrape son destrier et dit : « Retourne et fais ce que tu as dit.

» Ferragus, tout honteux, s'en revient et va trouver Roger qui était auprès d'Agramant. Il lui fait savoir que le chevalier l'appelle au combat.

Roger, sans connaître encore quel est celui qui l'envoie défier au combat, se réjouit, sûr qu'il est de vaincre. Il fait apprêter sa cuirasse et sa cote de mailles. Son cœur n'est aucunement troublé par l'exemple des rudes coups sous lesquels ont été abattus ses compagnons d'armes. Je réserve de vous dire dans l'autre chant comment il s'arma, comment il sortit de la ville, et ce qui s'ensuivit.

Chant XXXVI

ARGUMENT. — Bradamante persistant à défier Roger, Marphise qui a prévenu ce dernier est renversée plusieurs fois par la lance enchantée ; alors s'élève une mêlée générale entre les chevaliers de l'un et l'autre camp, qui étaient restés jusque-là spectateurs de la lutte. Bradamante qui parmi eux a reconnu Roger, s'acharne contre lui ; mais ne pouvant se résoudre à lui faire outrage, elle se jette sur les Maures et les disperse. S'étant ensuite retirée avec Roger en un endroit écarté, où s'élève un mausolée, survient Marphise, à laquelle Bradamante s'attaque de nouveau. Roger s'efforce en vain de séparer les deux adversaires ; pendant qu'il est lui-même aux prises avec l'obstinée Marphise, une voix sortant du mausolée leur apprend qu'ils sont frère et sœur.

En toute circonstance, un cœur noble doit toujours se montrer courtois. Il ne peut en être autrement. Ce que nous devons à la nature et à l'habitude, il nous est impossible de le changer plus tard. En toute circonstance également, un cœur vil se dévoile bien vite. Quand la nature est mauvaise, et qu'elle est aidée par l'habitude, il est bien difficile de la changer.

On vit de nombreux exemples de courtoisie et de grandeur d'âme parmi les antiques guerriers, et fort peu parmi les modernes. En revanche nous trouvons parmi ces derniers beaucoup d'exemples de faits honteux. Ô Hippolyte, dans cette guerre où vous ornâtes nos églises des drapeaux enlevés aux ennemis, et où vous ramenâtes captives vers les rivages de votre patrie, leurs galères chargées de butin,

Tous les actes cruels et inhumains dont aient jamais usé les Tartares, les Turcs et les Maures, furent surpassés par les soldats que Venise avait à sa solde, et dont les mains scélérates se couvrirent d'opprobre, contre la volonté des Vénitiens qui donnèrent toujours l'exemple de la justice. Ces mercenaires étaient allumés d'une telle fureur, qu'ils brûlèrent jusqu'à nos propres villes et nos belles maisons de plaisance.

Cette vengeance brutale fut surtout exercée contre vos ordres. Vous étiez alors auprès de l'empereur, pendant qu'il tenait Padoue étroitement assiégée. Non seulement vous aviez interdit d'allumer aucun incendie, mais encore vous fîtes éteindre souvent les flammes sous lesquelles se consumaient les villages et les temples. Ainsi l'exigeait la courtoisie que vous apprîtes dès votre naissance.

Je ne veux point rappeler ici tout cela, ni tant d'autres méfaits dus à une brutalité et à une cruauté inouïes. Je rapporterai seulement le fait suivant qui devrait, chaque fois qu'on en parle, tirer des larmes des rochers eux-mêmes. Le jour, seigneur, où vous envoyâtes vos troupes contre les ennemis qui, après avoir abandonné leurs vaisseaux, s'étaient réfugiés dans une forteresse,

Je vis, semblables à Hector et à Énée, allant jusqu'au sein des flots brûler les navires des Grecs, un Hercule et un Alexandre, emportés par leur trop grande hardiesse, s'élançant d'un même pas. Éperonnant leurs destriers, ils dépassèrent tous les autres combattants, et refoulèrent les ennemis troublés jusque dans leur repaire. Ils allèrent si avant, que c'est à peine si le second put s'en revenir, et que le premier ne le put pas.

Ferruffin se sauva, mais Cantelmo resta prisonnier. Ô duc de Sora, quelle douleur dut te percer le cœur, quand tu vis ton généreux fils entouré de mille épées, mené prisonnier sur un navire, et décapité en plein tillac ? Je m'étonne que la vue du fer qui frappait ton fils, ne t'ait pas donné du même coup la mort.

Cruel Esclavon, où as-tu appris l'art de faire la guerre ? Dans quelle partie de la Scythie as-tu entendu dire qu'un chevalier fait prisonnier, qui a rendu ses armes et qui ne se défend plus, doit être mis à mort ? N'as-tu donc tué ce malheureux que parce qu'il avait

défendu sa patrie ? C'est à tort que le soleil répand ses rayons sur toi, siècle cruel, car tu es plein de Thyestes, de Tantales et d'Atrées.

Barbare cruel, tu as décapité le jouvenceau le plus brave qu'il y eût de son temps, d'un pôle à l'autre, des rivages de l'Inde à ceux où le soleil se couche. Sa beauté et sa jeunesse auraient trouvé pitié devant les anthropophages, ou devant Polyphème. Toi, plus cruel et plus félon que les Cyclopes et que. les Lestrigons, tu n'en as pas eu pitié.

Je ne crois pas qu'un semblable exemple de cruauté existe parmi les guerriers antiques. Élevés d'une façon noble et courtoise, ils n'étaient pas cruels après la victoire. C'est ainsi que non seulement Bradamante ne s'était point montrée impitoyable envers ceux que sa lance, en touchant leur écu, avait fait tomber de selle, mais qu'elle leur avait tenu leurs chevaux jusqu'à ce qu'ils fussent remontés dessus.

Je vous ai dit plus haut que, valeureuse autant que belle, la dame avait abattu Serpentin de l'Étoile, Grandonio de Volterne et Ferragus, et qu'elle les avait ensuite fait tous remonter en selle. J'ai dit aussi que le dernier était venu défier Roger de la part de celle qu'il prenait pour un chevalier.

Roger accepta fort allègrement l'invitation, et se fit apporter son armure. Pendant qu'il s'armait, les seigneurs qui entouraient Agramant se remirent à chercher quel pouvait bien être ce chevalier si excellent qui savait si bien manier la lance. Ils demandèrent à Ferragus, qui lui avait parlé, s'il le connaissait.

Ferragus répondit : « Soyez certains que ce n'est aucun de ceux que vous avez dits. Pour moi, quand j'ai vu son visage à découvert, il m'a semblé que c'était le jeune frère de Renaud. Mais après avoir éprouvé sa haute valeur, je puis affirmer que Richardet n'a pas autant de puissance. Je pense que ce doit être sa sœur qui, à ce que j'ai entendu dire, lui ressemble beaucoup.

» Elle a la réputation d'égal en force son frère Renaud et tout paladin. Mais, par ce que j'en ai vu aujourd'hui, il me paraît qu'elle vaut plus que son frère, plus que son cousin. » Dès que Roger entend parler d'elle, son visage se colore des mêmes feux que l'aurore

répand dans l'air. Son cœur tremble, et il ne sait plus ce qu'il fait.

À cette nouvelle, sa blessure amoureuse se rouvre ; il se sent embrasé d'une flamme subite, et cependant la crainte lui fait courir comme un frisson glacé jusqu'au fond des os. Il redoute de voir changé en dédain le grand amour dont Bradamante brûlait autrefois pour lui.

Dans sa confusion, il ne sait s'il doit sortir à sa rencontre, ou s'il doit rester.

Or Marphise se trouvait parmi les chevaliers sarrasins, et avait grande envie de sortir pour jouter elle aussi. Elle était tout armée, car il était rare que, de jour ou de nuit, on la vît autrement. Apprenant que Roger s'arme, elle songe que si elle le laisse sortir le premier, il lui ravira la victoire. Elle se décide à le devancer, et à remporter le prix du combat.

Elle saute à cheval et, jouant des éperons, elle arrive en toute hâte sur le champ clos où la fille d'Aymon, toute palpitante, attend Roger qu'elle brûle de faire son prisonnier. Bradamante songe à quel endroit elle frappera de sa lance, afin que le coup lui fasse le moins de mal possible. Marphise paraît en dehors de la porte ; sur son casque s'étale l'oiseau Phénix ;

Soit qu'elle ait voulu par cet emblème montrer que sa force est unique au monde, soit qu'elle ait attesté ainsi sa chaste intention de vivre toujours sans époux. La fille d'Aymon la regarde. Ne reconnaissant pas les allures de celui qu'elle aime tant, elle demande à Marphise comment elle se nomme, et elle apprend alors qu'elle a devant elle celle qui jouit de l'amour qui lui est dû,

Ou, pour mieux dire, celle qu'elle croit jouir de l'amour qui lui appartient ; celle qu'elle a en une telle haine, qu'elle mourra si elle ne peut venger sur elle ses larmes et sa douleur. Ayant fait faire volte-face à son cheval, elle revient sur elle, avec le désir non de la jeter à terre, mais de lui passer sa lance à travers la poitrine, et de se débarrasser ainsi de tout soupçon.

Force est à Marphise d'aller, de ce coup, éprouver si le terrain est dur ou mol. Ce qui lui arrive est si inaccoutumé, qu'elle est sur le point d'en devenir folle de dépit. À peine est-elle par terre, qu'elle

tire son épée et veut venger sa chute. La fille d'Aymon, non moins furieuse, lui crie : « Que fais-tu ? tu es ma prisonnière.

» Si j'ai usé de courtoisie envers les autres, je n'en veux point faire de même avec toi, Marphise, car je te tiens pour aussi lâche qu'orgueilleuse. » À ces paroles, on aurait entendu Marphise frémir comme un vent marin sur un écueil. Elle crie, mais sa rage est telle, qu'elle ne peut exprimer ce qu'elle veut répondre.

Elle fait tournoyer son épée, sans s'inquiéter si la pointe va frapper Bradamante, ou le ventre, ou le poitrail du destrier. Mais Bradamante détourne son cheval avec la bride, et en même temps, saisie d'indignation et de colère, la fille d'Aymon abaisse sa lance. À peine Marphise est-elle touchée, qu'elle tombe à la renverse sur l'arène.

À peine est-elle à terre, qu'elle se redresse, cherchant à faire male œuvre de son épée. De nouveau Bradamante abaisse sa lance, et de nouveau Marphise est terrassée. Quelque forte que fût Bradamante, elle n'était pas cependant si supérieure à Marphise qu'elle l'eût renversée ainsi à chaque coup, n'eût été la vertu de la lance enchantée.

Pendant ce temps, quelques chevaliers du camp chrétien étaient venus à l'endroit où se livrait la joute, et qui était situé à égale distance des deux camps, lesquels se trouvaient à peine à un mille et demi l'un de l'autre.

Ils admiraient la vaillance déployée par un des leurs, car ils ne le connaissaient pas autrement que pour être un chevalier de leur nation.

Le généreux fils de Trojan, les voyant s'approcher des remparts, ne voulut pas se trouver surpris. Afin de se trouver prêt à tout événement, et pour parer à tout danger, il ordonna à un grand nombre de ses gens de prendre les armes et de sortir hors de l'enceinte. Parmi ces derniers, se trouvait Roger, que Marphise avait devancé dans son impatience de combattre.

L'énamouré jouvenceau regardait le combat dont il attendait l'issue, tremblant pour sa chère femme, car il connaissait la valeur de Marphise. Dès le début, dis-je, quand il les vit l'une et l'autre

s'aborder avec fureur, il eut un instant de doute. Mais le résultat le laissa émerveillé et stupéfait.

Le combat n'ayant point pris fin, comme les autres, après la première rencontre, il se prit à souhaiter ardemment de voir cesser cette lutte, car il les aimait toutes les deux, mais non d'affections semblables : l'une était toute flamme et fureur, l'autre amitié bienveillante bien plus que de l'amour.

Il aurait volontiers séparé les combattantes s'il avait pu le faire sans se déshonorer. Mais ses compagnons ne voulant pas laisser la victoire au parti de Charles, qui leur paraît avoir déjà le dessus, sautent dans le champ clos, et vont troubler le combat. De l'autre côté, les chevaliers chrétiens s'élancent, et on en vient aux mains.

Ici, là, partout on entend crier : Aux armes ! ainsi que cela arrivait à peu près tous les jours. Ceux qui sont à pied s'empressent de monter à cheval ; ceux qui sont désarmés revêtent leurs armes ; les trompettes sonnent de toutes parts, et leur voix claire et belliqueuse semble dire : Que chacun coure à sa bannière ! De leur côté, les tympanes et les timballes réveillent cavaliers et fantassins.

L'escarmouche dégénère en une mêlée aussi féroce et aussi sanglante qu'on puisse se l'imaginer. La vaillante dame de Dordogne, furieuse de voir échapper l'occasion, si désirée par elle, de donner la mort à Marphise, porte ses pas de côté et d'autre, cherchant à apercevoir Roger pour lequel elle soupire.

Elle le reconnaît à l'aigle d'argent que le jeune homme porte sur son écu azuré. Elle s'arrête pour regarder, des yeux et de la pensée, ses épaules, sa poitrine, son élégante tournure et ses mouvements pleins de grâce. Puis, s'imaginant dans son grand dépit qu'une autre jouit de tout cela, elle se sent prise de fureur et dit :

« Donc, une autre baise ces belles et si douces lèvres, alors que moi je ne le puis ? Non, il ne sera point vrai qu'une autre te possédera désormais ; tu ne dois appartenir à personne, puisque tu n'es pas à moi. Plutôt que de mourir seule de rage, je veux que tu meures avec moi, de ma main. Si je te perds en ce monde, au moins l'enfer te rendra à moi, et tu seras avec moi pour l'éternité.

» Puisque c'est toi qui me tues, il est bien juste que tu me donnes

le courage de me venger. Toutes les lois portent que quiconque a donné la mort à autrui, doit mourir à son tour. Ton sort, du reste, ne saurait être comparé au mien : tu mourras coupable, et moi je meurs innocente. J'aurai tué celui qui désire, hélas ! me voir mourir ; mais toi, cruel, tu auras causé le trépas de qui t'aime et de qui t'adore.

» Ô ma main, pourquoi hésites-tu à ouvrir avec ce fer le cœur de mon ennemi ? Ne m'a-t-il pas si souvent blessée à mort, alors que je goûtais en sûreté la paix de l'amour ; et maintenant, ne me laisse-t-il pas mourir sans avoir pitié de ma douleur ? Ô mon âme, sois forte contre cet impitoyable ; venge par la mort les mille morts qu'il m'a fait souffrir. »

Ce disant, elle éperonne son cheval ; mais, avant de frapper, elle crie : « Garde-toi, perfide Roger ; s'il est en mon pouvoir, tu ne te pareras point des dépouilles opimes d'une damoiselle au cœur fier. » Roger entend ces paroles. Il lui semble, ce qui est vrai, que c'est sa femme qui les a dites. Le son de sa voix est si bien gravé dans sa mémoire, qu'il la reconnaîtrait entre mille.

Il comprend que ces paroles signifient beaucoup plus qu'elle n'en dit ; il comprend qu'elle l'accuse de n'avoir pas observé la convention conclue entre eux. Désireux de s'excuser, il lui fait signe qu'il veut lui parler. Mais déjà Bradamante, la visière baissée, et poussée par la douleur et par la rage, accourait pour le désarçonner, sans regarder si elle le jetterait sur la terre ou sur le sable.

Roger, la voyant si enflammée de colère, s'affermir sur sa selle et met sa lance en arrêt ; mais il la tient de façon qu'elle ne puisse nuire à Bradamante. La dame, qui venait avec la ferme intention de le frapper sans pitié, ne peut se décider, quand elle est près de lui, à le jeter à terre et à lui faire un tel outrage.

C'est ainsi que leurs lances à tous deux frappent dans le vide. C'est bien assez qu'Amour joute contre l'un et l'autre, et leur perce le cœur d'une lance amoureuse. La dame, ne pouvant se décider à déshonorer Roger, tourne ailleurs la fureur qui lui brûle la poitrine. Elle accomplit des exploits qui resteront fameux tant que le ciel tournera.

En quelques instants, avec cette lance d'or, elle jette par terre plus

de trois cents ennemis. Elle seule décide de la bataille ; elle seule met en fuite l'armée des Maures. Roger tourne d'un côté et d'autre, jusqu'à ce qu'il ait pu l'aborder. Alors il lui dit : « Je meurs si je ne te parle. Hélas ! que t'ai-je fait pour que tu doives me fuir ? Écoute, de par Dieu ! »

Comme aux tièdes haleines du vent du sud qui s'élève de la mer en chauds effluves, on voit se fondre les neiges, les torrents et les glaces les plus compactes, ainsi, à ces prières, à ces brèves plaintes, le cœur de la sœur de Renaud, rendu par la colère plus dur que le marbre, redevient soudain pitoyable et tendre.

Elle ne veut ou ne peut lui répondre ; mais elle éperonne Rabican et le fait sortir de la mêlée, après avoir fait de la main signe à Roger de la suivre. Elle gagne, loin de la foule des combattants, un vallon où s'étend une petite plaine, au milieu de laquelle est un bosquet de cyprès qui semblent poussés d'une seule venue.

Dans ce bosquet s'élevait un grand mausolée en marbre blanc, nouvellement construit ; une courte inscription en vers indiquait, à qui voulait en prendre connaissance, le nom de celui dont le mausolée renfermait les restes. Mais, arrivée là, Bradamante ne me paraît pas avoir l'esprit disposé à lire l'inscription. Roger avait poussé son cheval derrière elle, de façon à arriver au bosquet presque en même temps que la damoiselle.

Mais revenons à Marphise. Elle s'était remise en selle, et courait de tous côtés pour retrouver la guerrière qui l'avait jetée à terre à la première rencontre. Elle la voit sortir de la mêlée ; elle voit Roger partir avec elle, et elle les suit tous deux. Elle est loin de penser que l'amour les réunit ; elle croit, au contraire, qu'ils vont terminer leur querelle par les armes.

Elle presse son cheval, suivant leurs traces, et arrive presque en même temps qu'eux. Combien sa présence est importune à l'un et à l'autre, ceux qui aiment peuvent se l'imaginer, sans que j'aie besoin de l'écrire. Mais Bradamante en est plus particulièrement blessée. En voyant celle qui est cause de tout son malheur, elle ne peut plus douter que c'est l'amour qui la pousse à suivre Roger.

Elle traite de nouveau Roger de perfide : « Traître, — dit-elle —,

il ne te suffisait pas que la renommée m'apprît ta trahison ; il fallait que tu m'en rendisses encore témoin ! Je vois que ton unique désir est de m'éloigner de toi. Afin de satisfaire ton vœu inique et parjure, je veux bien mourir ; mais je ferai en sorte que celle qui est cause de ma mort meure avec moi. »

Ce disant, et plus irritée qu'une vipère, elle s'élançe contre Marphise. Elle applique un tel coup de lance sur son bouclier, qu'elle la jette en arrière à la renverse, de façon que son casque s'enfonce presque à moitié dans la terre. On ne peut dire que Marphise ait été prise à l'improviste ; elle rassemble, au contraire, toutes ses forces pour résister au choc ; cependant elle est obligée de frapper la terre avec sa tête.

La fille d'Aymon qui veut mourir, ou donner la mort à Marphise, est dans une rage telle, qu'elle ne songe pas à la frapper de nouveau avec la lance et à la jeter une fois de plus à terre. Elle veut trancher le col de Marphise, pendant que celle-ci a la tête engagée jusqu'à moitié dans le sable. Elle jette loin d'elle la lance d'or, tire son épée, et saute à bas de son cheval.

Mais elle arrive trop tard. Marphise accourt déjà à sa rencontre, remplie d'une telle rage de s'être vue, à la seconde épreuve, jeter sur l'arène, qu'elle n'écoute pas les prières de Roger désespéré de tout cela ; la haine et la colère aveuglent tellement les deux guerrières, qu'elles se livrent une bataille désespérée.

Elles en viennent bientôt à engager tellement leurs épées, grâce à la grande fureur qui les enflamme, qu'elles ne peuvent plus avancer, et qu'elles sont obligées de se prendre corps à corps. Elles laissent tomber leurs épées, dont elles ne peuvent plus se servir, et cherchent à se faire de nouvelles blessures. Roger les prie, les supplie toutes deux ; mais ses paroles obtiennent peu de succès.

Enfin, quand il voit que ses prières n'ont aucun résultat, il se décide à les séparer de force. Il leur arrache le glaive des mains, et le jette au pied d'un cyprès. Ne leur voyant plus d'armes avec lesquelles elles puissent se blesser, il s'interpose de nouveau entre elles par ses prières et ses menaces. Mais tout est vain ; elles continuent la bataille à coups de poings et à coups de pieds, à défaut

d'autres armes.

Roger ne cesse de les supplier. Il les saisit tour à tour par les mains, par les bras, et cherche à les séparer. À la fin Marphise tourne sa colère contre lui. Marphise, qui tient tout le reste du monde en mépris, ne se souvient plus de l'amitié que Roger lui porte ; elle quitte Bradamante, court prendre son épée, et s'attaque à Roger.

« Tu agis comme un discourtois et comme un vilain, Roger, en venant troubler le combat des autres ; mais cette main t'en fera repentir ; elle peut suffire à vous vaincre tous les deux. » Roger cherche, par de douces paroles, à apaiser Marphise ; mais elle est tellement animée contre lui, que c'est temps perdu que de lui parler.

Roger tire à la fin son épée, car la colère commence aussi à lui faire monter le sang à la tête. Je ne crois pas que jamais, à Athènes, à Rome, ou en aucun autre lieu du monde, spectacle ait été plus agréable aux assistants, que ne le fut celui-ci aux yeux de la jalouse Bradamante. Elle contemplait d'un air joyeux cette nouvelle querelle qui lui enlevait tous ses soupçons.

Elle avait ramassé son épée qui gisait à terre, et elle s'était rangée de côté pour regarder la bataille. Il lui semblait voir en Roger le dieu même de la guerre, tellement il déployait de force et d'adresse. Quant à Marphise, si son adversaire ressemblait au dieu Mars, elle paraissait une furie de l'enfer. La vérité est que le vaillant jouvenceau prenait bien garde de ménager ses coups.

Il connaissait la trempe de son épée pour en avoir fait de nombreuses expériences. Il savait que là où elle frappe, tout enchantement est vain. Aussi faisait-il en sorte de ne pas frapper de la pointe ou de la taille, mais toujours du plat de l'épée. Pendant un certain temps, Roger observa cette précaution, mais il perdit enfin patience.

Marphise lui ayant porté un coup terrible, capable de lui fendre la tête, Roger garantit son casque en levant son écu, et le coup tomba sur l'aigle. Grâce à ce qu'il était enchanté, l'écu ne fut ni brisé, ni fendu, mais Roger en eut le bras tout engourdi. S'il avait eu d'autres armes que celles d'Hector, son bras eût été coupé net par ce coup épouvantable,

Qui eût atteint ensuite la tête, ainsi que le voulait tout d'abord la terrible donzelle. Roger, qui pouvait à peine remuer son bras gauche et soutenir le poids de son bouclier, sentit tout sentiment de pitié l'abandonner. Une flamme sembla briller dans ses yeux. Il porta de toute sa force un coup de pointe. Si tu en avais été touchée, Marphise, mal t'en serait advenu.

Je ne saurais bien vous dire comment cela se fit, mais l'épée alla frapper un des cyprès qui s'élevaient en groupe serré près de là, et s'enfonça de plus d'une palme dans le tronc de l'arbre. Au même moment, la montagne et la plaine éprouvèrent une grande secousse, et du mausolée qui s'élevait au milieu du bosquet, sortit une grande voix, plus forte que celle d'aucun mortel.

La voix terrible cria : « Il ne doit pas y avoir de querelle entre vous. Il est injuste, il est inhumain que le frère donne la mort à sa sœur, ou que la sœur tue son frère. Ô mon Roger, et toi, ma chère Marphise, croyez à mes paroles qui ne sont point vaines ! Vous fûtes conçus dans un même sein, d'une même semence, et vous vîntes au monde le même jour.

» Vous fûtes conçus de Roger II. Votre mère fut Galacienne. Ses frères, après avoir tué votre infortuné père, la firent abandonner en pleine mer sur une mauvaise barque, afin de la noyer, sans pitié pour elle qui était grosse de vous, et sans songer que vous étiez de leur race.

» Mais la Fortune qui vous avait désignés, bien que non encore nés, pour de glorieuses entreprises, fit aborder la barque sur des rivages inhabités. C'est là, qu'après vous avoir mis au monde, l'âme généreuse de Galacienne retourna au paradis, selon la volonté de Dieu. Votre destin voulut que je me trouvasse près de là.

» Je donnai à votre mère une sépulture honnête, telle qu'on pouvait en donner sur une plage aussi déserte. Quant à vous, tendres orphelins, je vous pris dans ma robe, et je vous emmenai avec moi sur le mont Carène.

Je fis sortir de la forêt, où elle abandonna ses petits, une lionne que j'apprivoisai avec beaucoup de peine, et que je forçai à vous allaiter tous les deux pendant dix et dix mois.

» Un jour que je m'étais éloigné de notre demeure pour visiter la contrée d'alentour, survint une bande d'Arabes — il doit peut-être vous en souvenir — qui vous surprirent sur la route, et t'enlevèrent, ô Marphise. Ils ne purent en faire autant de Roger dont la fuite fut plus rapide. Ta perte m'affligea profondément, et je veillai sur Roger avec plus de soins encore.

» Tu sais, Roger, si, pendant qu'il vécut, ton maître Atlante sut te garder. J'interrogeai pour toi les étoiles. J'appris d'elles que tu devais mourir par trahison chez les chrétiens. Afin de conjurer cette fatale destinée, je m'efforçai de te tenir éloigné de tous. Par la suite, ne pouvant plus m'opposer à ta volonté, je tombai malade et je mourus de douleur.

» Mais, avant de mourir, et connaissant, grâce à mes prévisions, que tu devais combattre en ce lieu contre Marphise, je fis construire cette tombe avec de lourds rochers par les esprits infernaux à mes ordres. Je dis à Caron, que j'intimidai par mes cris : « Je ne veux pas, une fois que je serai mort, que tu m'arraches de ce tombeau, avant que Roger ne soit venu y combattre avec sa sœur. »

» Mon esprit vous a longtemps attendus sous ces beaux ombrages. Donc, ô Bradamante, toi qui aimes notre Roger, ne sois plus jamais jalouse de lui. Mais il est temps désormais que je quitte la lumière pour regagner le ténébreux séjour.

» La voix se tut, et laissa Marphise, la fille d'Aymon et Roger en un grand étonnement.

C'est avec une grande joie que Roger reconnaît Marphise pour sa sœur, et que celle-ci le reconnaît à son tour. Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre, sans que celle qui brûle d'amour pour Roger s'en offense. Se rappelant divers épisodes de leur première jeunesse, ils répètent à chaque instant : Je fis, je dis, je fus. Ces détails leur prouvent d'une manière certaine que tout ce que leur a dit l'Esprit est vrai.

Roger ne cache pas à sa sœur combien l'image de Bradamante est profondément gravée en son cœur. Il raconte, avec des paroles émues, les nombreuses obligations qu'il a envers elle ; il ne s'arrête qu'après avoir changé en grande amitié la haine qui les a jusque-là

divisées. Comme gage de paix, il les fait s'embrasser tendrement toutes deux.

Puis Marphise redemande quelle était la condition de son père ; à quelle famille il appartenait ; quels étaient ceux qui l'avaient mis à mort, de quelle manière, et si c'était en champs clos ou dans une bataille, au milieu des escadrons en armes. Elle demande le nom de celui qui avait donné l'ordre de noyer sa malheureuse mère ; car, si elle l'avait déjà entendu dans son enfance, elle en avait à peu près perdu le souvenir.

Roger commence par lui apprendre qu'ils descendaient des Troyens par Hector ; il lui raconte qu'après qu'ASTYANAX eut échappé aux mains d'ULYSSE et aux embûches qui lui avaient été tendues, en laissant à sa place un enfant du même âge que lui, il s'éloigna du pays où on le retenait prisonnier ; et qu'après avoir longtemps erré sur mer, il vint en Sicile où il fit la conquête de Messine.

Ses descendants partirent du phare qui s'élève auprès de cette ville, pour se rendre maîtres de la Calabre, et, plus tard, ils allèrent s'établir dans la cité de Mars. Plus d'un empereur, plus d'un roi illustre, issu de leur sang, régna à Rome et ailleurs, depuis Constance et Constantin jusqu'au roi Charles, fils de Pépin.

« Roger 1er, Jeanbaron, Beuves, Raimbaud, Roger II qui fut, comme tu as pu l'entendre dire par Atlante, l'époux de notre mère, appartenrent à notre illustre race, dont tu verras les exploits célébrés par l'histoire dans le monde entier. » Roger poursuit en racontant comment le roi Agolant vint en France avec Almont et le père d'Agramant.

Et comment il mena avec lui une damoiselle, qui était sa fille, d'une vaillance telle, qu'elle jeta hors de selle un grand nombre de paladins. Étant devenue amoureuse de Roger, elle désobéit à son père pour suivre l'objet de son amour. Elle se fit baptiser et devint l'épouse de Roger. Il dit comment le traître Beltram brûla d'un amour incestueux pour sa belle-sœur.

Et qu'il trahit sa patrie, son père et ses deux frères, dans l'espérance d'obtenir Galacielles ; comment il ouvrit les portes de Risa aux ennemis, et quelles cruautés y commirent ceux-ci ;

comment Agolant et ses fils cruels et félons s'emparèrent de Galacielle qui était enceinte de six mois, et comment ils l'abandonnèrent dans une barque sans gouvernail, en plein hiver et par une horrible tempête.

Marphise, le front calme et les yeux fixés sur son frère, écoutait attentivement le récit qu'il lui faisait. Elle se réjouissait de descendre d'une si belle source d'où découlaient de si clairs ruisseaux. Elle savait que les deux maisons de Mongrane et de Clermont en descendaient aussi, et que ces deux maisons brillaient au monde, depuis la plus haute antiquité, d'un éclat sans pareil, et avaient fourni un grand nombre d'hommes illustres.

Quand son frère en vint à lui dire que le père, l'aïeul et l'oncle d'Agramant avaient fait périr Roger par trahison, et qu'ils avaient exposé sa femme sur mer, elle ne put s'empêcher de l'interrompre et de lui dire : « Mon frère, avec ta permission, tu as eu bien tort de ne point venger la mort de ton père.

» Si tu ne pouvais te baigner dans le sang d'Almonte et de Trojan, morts déjà depuis longtemps, tu devais te venger sur leurs fils. Pourquoi, toi vivant, Agramant vit-il encore ? C'est là une tache que tu devrais avoir sans cesse devant les yeux, à savoir qu'après tant d'offenses, non seulement tu n'as pas mis ce roi à mort, mais que tu vis à sa solde, au milieu de sa cour.

» Je fais serment à Dieu — car je veux adorer le vrai Christ qu'adora mon père — de ne plus quitter cette armure, avant d'avoir vengé Roger et ma mère. Ce sera une douleur pour moi si je te vois plus longtemps parmi les escadrons du roi Agramant, ou d'un autre seigneur maure, si ce n'est les armes à la main pour leur grand dam. »

Oh ! comme à ces paroles la belle Bradamante relève la tête ; comme elle s'en réjouit ! Elle engage Roger à faire ce que Marphise vient de lui dire. Qu'il vienne trouver Charles, qu'il se fasse connaître à l'empereur qui honore, estime et révère la mémoire illustre de son père Roger, et qui l'appelle encore le guerrier sans pareil !

Roger lui répond doucement qu'il aurait dû agir tout d'abord

ainsi ; mais qu'alors il ne connaissait point ce qu'il avait appris par la suite mais trop tard ; que c'est Agramant qui lui a ceint l'épée au côté, et qu'en lui donnant la mort, il se rendrait coupable de trahison, puisqu'il l'a accepté pour son seigneur.

Comme il l'a déjà promis à Bradamante, il promet à sa sœur de saisir, de faire naître toutes les occasions de s'en séparer avec honneur. S'il ne l'a point déjà fait, la faute n'en est pas à lui, mais au roi de Tartarie qui, dans le combat qu'ils ont eu ensemble, l'a mis dans l'état qu'elle doit savoir.

Marphise qui chaque jour était venue le voir quand il gardait le lit, pouvait en témoigner mieux que tout autre. Les deux illustres guerrières s'entretenaient longtemps sur ce sujet ; elles finirent par décider que Roger devait rejoindre la bannière de son seigneur, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de passer honorablement dans le camp de Charles.

« Laisse-le donc aller — disait Marphise à Bradamante — et ne crains rien. D'ici à peu de jours, je m'arrangerai bien de façon qu'il n'ait plus Agramant pour maître. » Ainsi elle dit, mais elle ne leur révéla point ce qu'elle méditait au fond du cœur.

Enfin Roger, après avoir pris congé d'elles, tournait bride afin d'aller rejoindre son roi,

Lorsqu'une plainte, s'élevant des vallées voisines, vint attirer toute leur attention. Inclinant l'oreille, ils crurent reconnaître une voix de femme qui poussait des gémissements. Mais j'entends terminer ici ce chant, et il faut bien que vous vous contentiez de ce que je veux ; je promets du reste de vous dire des choses plus intéressantes encore, si vous venez m'écouter dans l'autre chant.

Chant XXXVII

ARGUMENT. — Passant en revue les écrivains divers qui ont employé leur plume à chanter les louanges du beau sexe, le poète en prend occasion pour louer Vittoria Colonna et les nobles vers consacrés par elle à la mémoire du marquis de Péscaire, son époux. Puis il introduit sur la scène Ullania, messagère de la reine de l'île Perdue, qui raconte à Roger, à Bradamante et à Marphise l'indigne coutume établie par Marganor dans son propre château à l'encontre des femmes. Les deux guerrières et Roger infligent à Marganor le châtiment qu'il a mérité.

Si, de même que les femmes courageuses ont travaillé nuit et jour, avec une suprême diligence et une longue patience, à acquérir d'autres dons que Nature ne peut donner sans travail, — d'où il est résulté des œuvres bonnes et non sans gloire — elles s'étaient adonnées à ces études qui rendent immortelles les vertus humaines ;

Et si elles avaient pu elles-mêmes transmettre à la postérité le souvenir de leurs propres mérites, sans avoir besoin de mendier l'aide des écrivains au cœur rongé par la haine et l'envie, et qui, la plupart du temps, passent sous silence le bien qu'ils peuvent en dire, tout en publiant partout le mal qu'ils en savent, leur renommée aurait surgi plus éclatante peut-être que le fut jamais celle des hommes illustres.

Beaucoup d'écrivains ne se sont pas contentés de faire servir leurs œuvres à se glorifier les uns les autres ; ils se sont efforcés de faire ressortir tout ce que l'on pouvait avoir à reprocher aux femmes. Ne voulant pas être éclipsés par elles, ils faisaient tout leur possible pour

les rabaisser.

Je parle des écrivains de l'antiquité ; comme si la gloire des femmes devait obscurcir la leur, de même que le brouillard obscurcit le soleil.

Jamais, il est vrai, main ni langue, émettant des paroles ou burinant le vélin, — quelque effort qu'elle ait fait ou qu'elle fasse pour augmenter et propager le mal, et diminuer adroitement le bien —, n'eut et n'a le pouvoir d'étouffer tellement la gloire des femmes, qu'il n'en reste quelque chose. Mais cette gloire est loin d'avoir l'éclat qu'elle aurait eu sans cela.

Arpalice ; Tomyris ; celle qui secourut Turnus ; celle qui vint en aide à Hector ; celle qui, suivie des gens de Sidon et de Tyr, alla, longeant le rivage d'Afrique, s'établir en Lybie ; Zénobie ; celle qui sauva par ses victoires les Assyriens, les Perses et les Indiens ; toutes celles-là, et quelques autres encore, ne furent pas les seules à mériter par leurs armes une éternelle renommée.

Il y en a eu de fidèles, de chastes, de sages, de vaillantes, non seulement en Grèce et à Rome, mais partout, dans les Indes comme aux jardins des Hespérides où le soleil dénoue sa chevelure. Les hommages et les honneurs qu'elles s'étaient acquis sont tellement oubliés, que c'est à peine si on en nomme une sur mille ; et cela, parce que les écrivains de leur temps furent menteurs, jaloux et impitoyables pour elles.

Ô femmes désireuses de produire de belles œuvres, poursuivez imperturbablement votre chemin. Ne vous laissez point détourner de vos entreprises par la crainte de vous voir refuser les honneurs auxquels vous avez droit.

De même qu'il n'y a pas de bonne chose qui dure toujours, les mauvaises ne sont point éternelles. Si, jusqu'ici, les œuvres des écrivains ne vous ont pas été favorables, elles le sont de nos jours.

Déjà Marullo et le Pontano ; les deux Strozzi, le père et le fils, avaient écrit en votre faveur. Aujourd'hui, vous avez pour vous le Bembo, le Capella, et celui qui a formé les courtisans sur son propre modèle ; vous avez un Luigi Alamanni, vous avez ses deux frères, également chers à Mars et aux Muses, tous deux issus du sang royal

qui commande sur les bords qu'arrose le Mincio, et que de profonds marais enserrent.

L'un, outre que son propre instinct le porte à vous honorer, à vous révéler et à faire retentir le Parnasse et le Cinto de vos louanges qu'il porte jusqu'aux nues, est encore plus gagné à votre cause par l'amour, la fidélité et ce courage indomptable au milieu du carnage et des ruines, qu'il a trouvés en Isabelle.

Aussi ne se lassera-t-il jamais de vous célébrer dans ses vers vivaces ; et si d'autres vous jettent le blâme, personne ne sera plus prompt que lui à prendre votre défense. Il n'y a pas au monde de chevalier plus disposé à consacrer sa vie entière au service de la vertu. Il est en même temps un sujet d'études pour les écrivains, tandis que lui-même, par ses écrits, exalte la gloire des autres.

Il mérite vraiment qu'une dame si richement douée de toutes les vertus qui font l'ornement du sexe porte-jupons, ne se soit jamais départie de la foi qu'elle lui devait, et ait été pour lui comme une colonne inébranlable à toutes les secousses de la Fortune.

Il est digne d'elle, et elle est digne de lui ; jamais couple ne fut mieux assorti.

Il a élevé de nouveaux trophées sur la rive de l'Oglio ; au milieu des batailles, des incendies, des navires et des chars de guerre, il a tant semé de beaux écrits, que le fleuve voisin peut bien en être jaloux. Auprès de lui, un Hercule Bentivoglio célèbre votre gloire en notes éclatantes, ainsi que Renato Trivulcio, et mon Guidetto, et le Molza, choisi par Phébus lui-même pour vous chanter.

Il y a aussi Hercule, duc de Chartres, fils de mon duc ; déployant ses ailes comme le cygne harmonieux, il chante en volant, et fait retentir les cieux de votre renommée. Il y a mon seigneur de Guast, auquel il ne suffit pas d'entasser des exploits dignes d'illustrer mille Athènes et mille Rome, mais qui songe encore à vous immortaliser avec sa plume.

Outre ceux-là, et d'autres encore qui vous ont glorifiées et qui vous glorifient encore chaque jour, vous pouvez célébrer vous-mêmes votre propre gloire. Beaucoup d'entre vous, laissant de côté l'aiguille et le fuseau, sont allées et vont encore s'abreuver avec les

Muses à la fontaine d'Aganippe. Elles en sont revenues tellement inspirées, que nous aurions beaucoup plus besoin de vous pour chanter nos exploits, que vous n'auriez besoin de nous pour chanter les vôtres.

Si je voulais les nommer toutes, et donner à chacune les éloges qu'elle mérite, il me faudrait écrire plus d'une page, et mon chant ne traiterait pas aujourd'hui d'autre chose. D'un autre côté, si je me bornais à faire seulement l'éloge de cinq ou six, je risquerais d'offenser et de mécontenter les autres.

Que faire donc ? Faut-il me taire sur toutes, ou bien, sur un si grand nombre, faut-il en choisir une seule ?

J'en choisirai une, et je la choisirai si bien, elle sera tellement au-dessus de l'envie, que personne ne pourra me vouloir mal si je me tais sur les autres, et si je fais l'éloge de celle-là seule. Ce n'est pas qu'elle se soit immortalisée elle-même par son doux style, le meilleur que j'aie jamais goûté ; mais elle peut tirer du tombeau et faire éternellement revivre tous ceux dont elle parle ou sur lesquels elle écrit.

De même que Phébus darde de préférence ses rayons sur sa blanche sœur, et la fait resplendir d'une lumière plus éclatante que celle de Vénus, de Mars, ou de toute autre étoile qui gravite au ciel, ainsi celle dont je vous parle possède plus que toutes les autres l'éloquence et la douceur. Ses paroles sublimes ont une telle force, que de nos jours elle brille au ciel comme un autre soleil.

Victoire est son nom ; il convenait bien à celle qui, née au sein des victoires, est toujours, qu'elle aille ou qu'elle s'arrête, précédée ou suivie de la Victoire, et dont le front est chargé de trophées toujours nouveaux. Elle est pareille à cette Artémise, si célèbre pour sa piété envers son époux Mausole. Elle la surpasse cependant de toute la distance qu'il y a entre ensevelir un homme, et tirer sa mémoire du tombeau.

Si Laodamîe, si la femme de Brutus, si Arrie, Argie, Evadné, et beaucoup d'autres, ont mérité des éloges pour avoir voulu, leur mari mort, être ensevelies avec lui, combien davantage ne doit-on pas honorer Victoire, qui a sauvé son époux des eaux du Léthé et du

fleuve qui entoure neuf fois le royaume des Ombres, et cela, malgré les Parques et malgré la mort !

Si le Macédonien envia le fier Achille d'avoir été célébré par la trompette méonienne, combien plus, invincible François de Pescaire, ne te porterait-il pas envie, s'il vivait de nos jours, toi dont une épouse aussi chaste que chère chante l'éternelle gloire, et dont le nom reçoit d'elle un tel retentissement, que tu n'as point à désirer de meilleure trompette ?

Si je voulais noter ici tout ce qu'on peut dire à cet égard, ou tout ce que je désirerais en dire, j'allongerais trop mon poème, sans jamais cependant épuiser mon sujet. Pendant ce temps, je laisserais de côté la belle histoire de Marphise et de ses compagnons, que j'ai cependant promis de continuer, si vous veniez m'entendre dans ce chant.

Or, puisque nous sommes ici, vous pour m'écouter et moi pour tenir ma promesse, je remettrai à une meilleure occasion de prouver que celle dont je parle est digne de toutes mes louanges. Non pas que je m'imagine que mes vers soient nécessaires à qui en a tant écrit soi-même ; mais seulement pour satisfaire le désir que j'ai de l'honorer et de la louer.

En somme, mesdames, je conclus qu'à tous les âges, beaucoup d'entre vous ont été dignes d'être mentionnées par l'histoire, mais que, grâce à la jalousie des écrivains, vous êtes retombées dans l'oubli après votre mort. Il n'en sera plus ainsi, car vous immortalisez vous-mêmes vos propres vertus. Si les deux belles-sœurs avaient su faire de même, nous connaîtrions bien mieux aujourd'hui leurs hauts faits.

Je parle de Bradamante et de Marphise, dont j'ai beaucoup de peine à remettre en lumière les éclatantes prouesses, car neuf sur dix me sont inconnues. Je rapporte volontiers celles que je sais, autant parce qu'il est bon de divulguer le plus possible toute œuvre grande, que parce que je désire vous plaire, mesdames, vous que j'honore et que j'aime.

Roger, comme je vous l'ai dit, se tenait prêt à partir ; il avait pris congé de ses compagnes, et retiré son épée enfoncée dans le cyprès,

lorsqu'une plainte stridente, s'élevant non loin de là, vint l'arrêter. Il courut avec les deux dames pour porter secours où il en serait besoin.

À mesure qu'ils avançaient, les cris devenaient plus aigus et les paroles plus intelligibles. Arrivés dans la vallée, ils virent que ces plaintes étaient poussées par trois dames dans un assez étrange accoutrement. Leurs vêtements avaient été coupés jusqu'au nombril par quelques malfaiteurs sans doute, et, ne sachant comment se dérober aux regards, elles étaient accroupies par terre, et n'osaient plus se lever.

De même que le fils de Vulcain, venu au monde sans mère et que Pallas fit élever par les soins d'Aglaure, aux yeux trop hardis, cachait ses pieds tordus en s'asseyant dans un char de son invention, ainsi ces trois jouvencelles cachaient leurs beautés secrètes en se tenant assises.

À ce spectacle inouï et déshonnête, les deux magnanimes guerrières devinrent aussi rouges que la rose au printemps dans les jardins de Pestum. Bradamante reconnut sur-le-champ qu'une de ces trois dames était Ullania, envoyée de l'Île Perdue en France en qualité de messagère.

Elle reconnut également les deux autres pour les avoir vues déjà avec elle ; mais ses paroles s'adressèrent à celle des trois qu'elle honorait le plus. Elle lui demanda qui avait pu être assez inique, assez contempteur des lois et des bonnes mœurs, pour étaler aux yeux de tous les choses secrètes que la nature cache le plus qu'elle peut.

Ullania reconnaissant Bradamante, à sa voix non moins qu'à ses armes, pour la guerrière qui, quelques jours auparavant, avait désarçonné les trois chevaliers, lui raconte que de méchantes gens, rebelles à tout sentiment de pitié, et qui demeurent dans un château peu éloigné, après l'avoir ainsi dépouillée, l'ont battue, et lui ont fait encore d'autres outrages.

Elle ne sait ce qu'il est advenu de l'écu, ni des trois rois qui l'ont accompagnée à travers tant de pays. Elle ignore s'ils sont morts ou prisonniers. Elle ajoute qu'elle s'est mise en chemin, quoiqu'il lui en coûtât d'aller à pied, pour aller se plaindre à Charles de l'outrage qui

lui a été fait, dans l'espoir qu'il ne le laisserait pas impuni.

Les guerrières et Roger, dont le cœur n'est pas moins sensible qu'audacieux et fort, s'émeuvent à la vue et au récit d'un semblable méfait. Oubliant toute autre affaire, et sans attendre que la dame affligée les prie de la venger, ils se décident à aller sur-le-champ vers le lieu qu'elle leur a indiqué.

D'un commun mouvement, ils ôtent leurs soubrevestes et les donnent à ces infortunées, pour qu'elles puissent recouvrir les parties les moins honnêtes de leur corps. Bradamante ne saurait consentir à ce que Ullania fasse de nouveau à pied le chemin qu'elle a déjà fait ; elle la prend sur la croupe de son destrier.

Marphise et le brave Roger en font autant pour les deux autres.

Ullania montre à Bradamante, qui la porte en croupe, le plus court chemin pour aller au castel. Bradamante la réconforte et lui dit qu'elle la vengera de ceux qui l'ont tourmentée. Après avoir quitté la vallée, ils gravissent un long sentier qui serpente autour d'une colline, sans vouloir prendre le moindre repos avant que le soleil ne soit caché dans l'océan.

Au sommet de la colline, si rude à gravir, s'élève un village. Ils y trouvent bonne hospitalité et bonne table, autant du moins qu'on pouvait l'espérer en un pareil endroit. En regardant autour d'eux, ils voient un grand nombre de femmes, les unes jeunes, les autres vieilles ; mais ils n'aperçoivent pas un homme.

Jason et les Argonautes qui le suivaient n'éprouvèrent pas un plus grand étonnement en voyant que les femmes de Lemnos avaient fait périr leurs maris, leurs fils, leurs pères et leurs frères, de sorte qu'on n'aurait pas pu voir dans toute l'île une seule figure virile, que n'en éprouvèrent Roger et ses compagnes dans le village où ils logèrent ce soir-là.

Les deux guerrières s'empressèrent de procurer à Ullania et à ses damoiselles de compagnie trois vêtements de femme, grossiers, mais complets. Roger ayant interpellé une des habitantes de ce village, voulut savoir d'elle où étaient tous leurs hommes, qu'on n'en voyait pas un seul. Voici la réponse qu'elle lui fit :

« C'est peut-être pour vous un grand étonnement de voir tant de

femmes sans un seul homme, et c'est un supplice intolérable pour nous qui vivons ici dans la misère et l'exil. Cet exil nous est d'autant plus amer, que, de leur côté, nos pères, nos fils et nos maris que nous aimons tant, subissent loin de nous une longue et dure séparation, grâce au caprice de notre cruel tyran.

» Le barbare, après nous avoir abreuvées de mille outrages, nous a envoyées dans ce village, situé à deux lieues de ses terres, sur lesquelles nous sommes nées. Il a menacé de mort et de toute sorte de désastres, nous et nos hommes, si nous revenions les voir, ou si nous leur donnions l'hospitalité ici.

» Il est tellement ennemi de notre nom, qu'il ne veut pas, comme je vous ai dit, qu'aucun des nôtres vienne ici ; on dirait que l'odeur du sexe féminin le rend malade. Deux fois déjà les arbres ont perdu et repris leur belle chevelure, depuis que ce maître impitoyable a donné un ordre aussi barbare que personne n'a pu adoucir.

» Car ses sujets le craignent autant qu'on peut craindre la mort. La nature, en même temps que la méchanceté, lui a donné une force surhumaine. Sa stature est gigantesque, et sa force dépasse celle de cent hommes. Ce n'est pas seulement pour nous, ses sujettes, qu'il est impitoyable ; il traite les étrangères avec encore plus de cruauté.

» Si votre honneur vous est cher, ainsi que celui des trois dames qui sont en votre compagnie, il sera plus sûr, plus utile et meilleur pour vous de ne pas aller plus avant, et de chercher un autre chemin.

Celui-ci conduit droit au château de l'homme dont je vous parle. Vous y subiriez la coutume honteuse et barbare qu'il y a établie pour les dames et les guerriers qui passent par là.

» Marganor le félon — c'est ainsi que s'appelle le seigneur, le tyran de ce castel — surpasse en iniquité et en félonie Neron, et tous ceux qui furent renommés par leur caractère féroce. Il est plus avide du sang humain, et surtout du sang féminin, que le loup de celui de l'agneau. Après les avoir abreuvées d'outrages, il fait chasser toutes les femmes que leur mauvaise fortune a conduites en ce castel. »

Les dames et Roger voulurent savoir ce qui avait porté cet homme impitoyable à un tel degré de fureur. Ils prièrent la femme, puisqu'elle avait commencé à raconter cette histoire, de pousser la

complaisance jusqu'à la leur dire tout entière. Elle reprit : « Le seigneur de ce castel fut toujours cruel, inhumain et féroce. Mais, pendant un certain temps, il cacha son naturel méchant et ne le laissa voir que plus tard.

» Tant que vécurent ses fils, qui différaient beaucoup de leur père, car ils aimaient les étrangers, et étaient complètement privés de cruauté et d'autres vices semblables, l'hospitalité, les belles manières et les actions généreuses fleurirent ici. Leur père, quoique avare, ne leur refusait rien de ce qui pouvait leur plaire.

» Les dames et les chevaliers qui passaient par ce chemin, étaient si bien accueillis, qu'ils prenaient congé des deux frères, enchantés de leur haute courtoisie. Ces deux derniers avaient reçu le même jour l'ordre sacré de la chevalerie.

L'un s'appelait Cilandre, l'autre Tanacre ; tous deux étaient hardis et vaillants, et d'un aspect vraiment royal.

» Ils auraient été, et seraient restés dignes d'une éternelle gloire et d'un éternel honneur, s'ils ne se fussent abandonnés à ce désir violent que nous appelons l'amour, et qui les fit dévier de la bonne voie pour les conduire dans le chemin tortueux de l'erreur. Tout ce qu'ils avaient fait de bien jusque-là, fut souillé et effacé d'un trait.

» Un jour, arriva ici un chevalier de la cour de l'empereur de Grèce, accompagné de sa dame aux manières accortes, et aussi belle qu'on eût pu le souhaiter. Cilandre s'en énamoura si fort, qu'il aurait mieux aimé mourir que de ne pas la posséder. Il lui semblait qu'en partant elle emporterait sa vie avec elle.

» Ses prières n'ayant pu la toucher, il résolut de l'obtenir de force. Il revêtit ses armes, et alla s'embusquer non loin du château, dans un endroit où les deux voyageurs devaient passer. Son audace habituelle, l'amoureuse flamme dont il brûlait, ne lui permirent point d'agir avec prudence ; aussi, des qu'il vit arriver le chevalier, il courut sur lui pour l'assaillir, lance baissée.

» Il croyait le désarçonner au premier choc, et gagner d'un même coup la victoire et la dame. Mais le chevalier, qui était maître en fait de guerre, lui brisa sa cuirasse comme si elle eût été de verre. La nouvelle parvint au père, qui fit transporter son corps sur une civière

au château où il l'ensevelit, avec de grandes marques de deuil, à côté de ses antiques aïeux.

» L'hospitalité n'en continua pas moins à être généreusement accordée à tous venants, car Tanacre était aussi libéral et aussi courtois que son frère. Dans le cours de la même année, un baron se présenta au château avec sa femme, venant de pays lointain. Il était d'une étonnante vaillance, et sa compagne était gracieuse et belle autant qu'on peut le dire.

» Non moins que belle, elle était honnête, courageuse et vraiment digne d'être louée en tout. Le chevalier appartenait à une illustre famille, et dépassait en vaillance tout ce qu'on avait entendu dire des autres chevaliers. Il était naturel que tant de valeur lui eût mérité une compagne d'un tel prix. Le chevalier s'appelait Olindre de Longueville et la dame Drusille.

» Le jeune Tanacre brûla pour elle des mêmes feux dont son frère avait été embrasé pour une autre et qui, en lui mettant au cœur un désir injuste, lui avait fait trouver une fin malheureuse. Il n'hésita pas plus que son frère à violer l'hospitalité sacrée, plutôt que de se laisser mourir sans satisfaire sa passion violente.

» Mais comme il avait devant les yeux l'exemple de son frère qui avait trouvé la mort dans son entreprise, il résolut de s'emparer de la dame, de façon qu'Olindre ne pût en tirer vengeance. Tout sentiment de vertu s'éteignit subitement en lui, et les vices dans lesquels son père avait toujours été plongé l'inondèrent de leurs flots tumultueux.

» Pendant la nuit, il rassembla dans le plus grand silence une vingtaine d'hommes armés, et les mit en embuscade sous une grotte qui se trouvait sur la route, loin du château. Olindre, en arrivant à cet endroit, se vit barrer de tous côtés le passage, et, bien qu'il se défendît vigoureusement et longtemps, il perdit en même temps sa femme et la vie.

» Olindre mort, Tanacre emmena captive la belle dame affolée de douleur, et qui demandait la mort comme une grâce. Résolue à mourir, elle se précipita du haut d'un rocher qui s'avancait sur un précipice, mais elle ne put se tuer ; on la releva la tête fendue et le corps brisé.

» Tanacre dut la faire porter au château sur une civière. Il la fit panser avec le plus grand soin, car il ne voulait pas perdre une proie si chère. Pendant qu'il s'efforçait de la rendre à la santé, il faisait préparer les noces, car il voulait donner le titre d'épouse et non de maîtresse à une dame si belle et si pudique.

» Tanacre ne pense pas à autre chose, il ne désire rien autre ; il n'a souci, il ne parle que de cela. Comprenant qu'il a cruellement offensé la dame, il avoue sa faute et fait tout son possible pour la racheter. Mais tous ses efforts sont vains ; plus il l'aime, plus il s'efforce de lui plaire, plus elle le prend en haine, plus elle s'affermit dans la volonté de le mettre à mort.

» Mais sa haine ne l'aveugle pas au point qu'elle ne comprenne que, si elle veut exécuter son dessein, il faut qu'elle dissimule et qu'elle cherche des moyens détournés. Elle comprend qu'il lui faut montrer tout le contraire de ce qu'elle pense, et feindre d'avoir oublié son premier amour, et d'accepter celui de Tanacre.

» Elle prend un visage riant, mais son cœur réclame vengeance et ne songe pas à autre chose. Elle roule plusieurs projets en son esprit ; elle rejette les uns, elle combine les autres ; elle hésite sur plusieurs. Enfin elle pense qu'en sacrifiant sa propre vie, elle réussira plus sûrement. Comment et où pourrait-elle trouver une meilleure mort qu'en vengeant son cher mari ?

» Elle se montre joyeuse, et feint de désirer ardemment voir arriver le jour de ces noces. Elle fait en un mot tout ce qu'elle peut pour tromper Tanacre, et cache avec soin ce que son cœur a résolu. Elle se pare et prend soin de sa toilette plus que d'habitude. Elle semble avoir oublié complètement Olindre. Mais elle veut que les noces soient célébrées selon l'usage de son pays.

» Ce n'était qu'un prétexte, car l'usage dont elle parlait n'existait pas du tout dans son pays. Mais, dans sa pensée qui ne perdait jamais de vue le but qu'elle voulait atteindre, elle avait imaginé un mensonge à l'aide duquel elle avait l'espoir de donner la mort à son maître. Elle lui dit donc qu'elle veut que les noces aient lieu suivant la mode de son pays, et elle lui explique cette mode.

» La veuve qui prend un second mari — lui dit-elle — doit

auparavant apaiser l'âme du mort que son mariage offense, en faisant célébrer des offices et des messes pour la rémission de ses péchés, dans l'église où ses restes sont ensevelis.

» À la fin du sacrifice divin, le nouvel époux remet l'anneau à l'épousée. Puis le prêtre, ayant fait apporter sur l'autel même du vin consacré à cet effet, le bénit en récitant certaines prières, le verse dans une coupe et le présente aux époux. Mais c'est l'épousée qui doit la première y tremper ses lèvres. »

» Tanacre, à qui il importe peu que ses noces se célèbrent conformément à cet usage, lui dit : « Pourvu que cela abrège les délais, j'y consens. » Le malheureux ne voit pas que c'est la vengeance du meurtre d'Olindre qu'il avance ainsi ; mais son esprit est tellement concentré sur une seule pensée, qu'il ne pense à pas autre chose.

» Drusille avait auprès d'elle une vieille qui avait été faite prisonnière en même temps qu'elle. Elle l'appelle et, lui parlant à l'oreille de façon à n'être entendue par personne de la maison, elle lui dit : « Prépare-moi sur-le-champ un de ces breuvages empoisonnés comme tu sais en composer, et apporte-le-moi dans un vase. J'ai trouvé moyen d'arracher la vie au fils de Marganor, à ce traître.

» Je sais aussi un moyen de nous sauver, toi et moi, mais je te le dirai plus tard plus à loisir. » La vieille s'en va préparer le poison, et revient l'apporter au palais. Elle trouve le moyen de verser le suc vénéneux dans un flacon plein d'un vin doux de Crète. Elle le réserve pour le jour des noces que rien ne peut plus retarder désormais.

» Le jour désigné étant arrivé, Drusille se pare de pierreries et de riches vêtements, et se rend à l'endroit où elle avait fait élever à Olindre un grand catafalque porté sur deux colonnes. Là, on célèbre un office solennel auquel assistent tous les chevaliers et toutes les dames. Marganor, plus joyeux que de coutume, y vint avec son fils et de nombreux amis.

» Les saints offices terminés, le vin empoisonné est bénit, et le prêtre le verse dans une coupe d'or, ainsi que Drusille l'avait dit. Elle en boit alors autant qu'il fallait pour produire de l'effet, puis, le

visage souriant, elle passe la coupe à l'époux qui la vide jusqu'au fond.

» Tanacre, après avoir rendu la coupe au prêtre, ouvre les bras d'un air joyeux pour embrasser Drusille ; soudain celle-ci, changeant de manières, le repousse et lui fait défense d'approcher. Ses yeux et son visage semblent lancer des flammes. D'une voix terrible, égarée, elle lui crie : « Traître, loin de moi !

» Tu aurais de moi joie et soulagement, toi la cause de mes larmes, de mes tourments, de mes malheurs ! Non ; tu vas mourir sur l'heure, de ma main. Apprends, si tu l'ignores, que c'est du poison que tu as bu. Je n'ai qu'un regret, c'est que la mort soit trop douce, trop facile pour un bourreau tel que toi ; car je ne connais pas de peine assez infâme pour égaler ton crime.

» Mon seul regret, c'est de ne pas pouvoir, en me sacrifiant, t'infliger la mort que tu mérites. Si je l'avais pu, comme c'était mon désir, je mourrais contente. De cela, je demande pardon à mon époux ; mais il connaît ma bonne volonté, et il acceptera que je t'aie fait mourir comme j'ai pu, n'ayant pu le faire comme je l'aurais voulu.

» Quant au châtement que je ne puis t'infliger ici-bas, selon mon désir, j'espère que je verrai ton âme le subir dans l'autre monde, où je te suivrai pour en être témoin. » Puis, levant, d'un air joyeux, ses yeux déjà voilés vers le ciel : « Accepte, Olindre, cette victime que le bon vouloir de ta femme offre à ta vengeance.

» Et prie pour moi le Seigneur, afin qu'il m'admette en ce jour avec toi dans le paradis. S'il te dit qu'une âme a besoin de mérites pour entrer dans votre royaume, réponds que j'apporte à son saint temple les dépouilles de ce monstre impitoyable, et qu'il n'y a pas de plus grand mérite que d'exterminer de pareils scélérats, abominable peste pour le monde. »

» Ces dernières paroles s'exhalent avec sa vie. Morte, son visage porte encore les traces de la joie qu'elle a éprouvée en punissant le barbare qui lui avait ravi son cher mari. Je ne sais si elle fut précédée ou suivie par l'âme de Tanacre. Je crois cependant qu'il mourut avant elle, car il avait absorbé une plus grande quantité de breuvage, et le

poison dut agir plus rapidement sur lui.

» Marganor, qui voit son fils tomber et mourir dans ses bras, est sur le point de mourir avec lui, vaincu par la douleur qui le saisit d'une manière si inattendue. Après avoir eu deux fils, il se retrouve seul, et ce sont deux femmes qui les ont fait mourir. L'une a été la cause de la mort du premier, l'autre a frappé elle-même le second.

» L'amour, la pitié, le dépit, la douleur et la colère, un désir de mort et de vengeance agitent cet infortuné père ; il tremble, comme la mer troublée par le vent. Il court vers Drusille pour se venger sur elle, mais il voit que la vie vient de l'abandonner. Excité par sa haine ardente, il cherche à frapper ce corps qui ne sent plus rien.

» De même que le serpent se retourne pour mordre la lance qui l'a cloué sur le sable ; de même que le mâtin court après la pierre que lui a lancée le passant, et se brise en vain les dents de rage et de colère, et ne veut pas s'en aller sans s'être vengé, ainsi Marganor, plus cruel qu'un dogue ou qu'un serpent, s'acharne contre le corps inanimé de Drusille.

» Mais bien qu'il l'ait mis en pièces, la fureur du félon n'est pas assouvie ; il se précipite sur les femmes dont le temple est plein. Sans choisir l'une plutôt que l'autre, il fait de nous, avec son épée cruelle et impitoyable, ce que le paysan fait de l'herbe avec sa faux. Rien ne peut nous préserver de ses coups ; en un instant, il en tue trente et en blesse bien cent.

» Il est tellement redouté de ses gens, que pas un des chevaliers présents n'est assez hardi pour relever la tête ; les femmes fuient hors de l'église avec le menu peuple. Il ne reste que ceux qui ne peuvent sortir. Enfin ce fou furieux est retenu par ses amis, qui lui opposent une résistance mêlée de respect, et le supplient de se calmer. Laisant en bas tout le monde dans les pleurs, on l'entraîne dans son château sur la cime du roc.

» Cependant sa colère durant toujours, et ses amis ainsi que le peuple le suppliant de ne pas exterminer complètement les femmes sur ses domaines, il prend le parti de les chasser toutes. Le jour même, il fait publier un ban leur enjoignant de quitter le pays, et leur assignant ce village pour résidence. Malheur à celle qui s'approchera

davantage du château !

» C'est ainsi que les maris furent séparés de leur femme, les fils de leur mère. Quelques-uns ayant été assez audacieux pour venir nous voir, je ne sais qui en a averti Marganor ; mais la plupart d'entre eux ont été cruellement punis, et beaucoup ont péri dans les tourments. Depuis, il a établi dans son château la loi la plus détestable qu'on puisse entendre ou qu'on puisse lire.

» Cette loi exige que toute femme qui passe, par hasard ou autrement, par la vallée, soit battue de verges et chassée du pays. Mais auparavant, on la dépouille de ses vêtements, et elle est contrainte à montrer ce que la nature et l'honnêteté nous obligent à cacher. Si quelqu'une y vient, escortée par des chevaliers en armes, elle est mise à mort.

» Celles qui sont escortées par des chevaliers deviennent les victimes de cet impitoyable tyran. Traînées au tombeau de ses deux fils morts, elles y sont immolées de sa propre main. Quant à ceux qui les escortent, ils sont ignominieusement dépouillés de leurs armes et de leurs destriers et plongés en prison. Marganor peut faire tout cela d'autant plus impunément que, nuit et jour, il a plus de mille hommes qui guettent dans tous les alentours.

» Et pour vous dire plus encore, j'ajouterai que s'il en laisse échapper quelques-uns, il leur fait auparavant jurer, sur l'hostie consacrée, d'avoir le sexe féminin en haine toute leur vie. Si donc vous avez envie de perdre ces dames et vous avec, allez visiter ces murs où réside le félon, et vous verrez qu'il a autant de puissance que de cruauté. »

Ce récit, qui avait d'abord ému les guerrières de pitié, leur causa ensuite une telle indignation que, si au lieu de faire nuit il eût fait jour, elles auraient couru sur-le-champ au château. Mais la belle compagnie dut s'arrêter en cet endroit, et dès que l'Aurore eut fait signe à chaque étoile de céder la place au soleil, elles reprirent leurs armes, et se remirent en selle.

Comme Roger et ses compagnes s'apprétaient à partir, ils entendirent derrière eux un bruit de pas de chevaux résonner sur la route. Ce bruit leur fit tourner la tête, et regarder au fond de la vallée.

Ils aperçurent à portée de main une troupe d'une vingtaine d'hommes armés, les uns à cheval, les autres à pied, qui s'avancait par un étroit sentier.

Au milieu d'eux, sur un cheval, était attachée une femme dont le visage annonçait les nombreuses années, et qu'ils conduisaient, comme on fait d'un criminel condamné au feu, à l'échafaud ou au gibet. Malgré la distance, cette vieille fut sur-le-champ reconnue par les femmes du village pour la suivante de Drusille.

C'était la suivante qui avait été prise en même temps que Drusille par Tanacre, ainsi que je l'ai déjà dit, et qui avait été chargée de confectionner le breuvage empoisonné dont l'effet fut si cruel. Elle n'était pas entrée dans l'église avec les autres, car elle redoutait ce qui allait arriver. Pendant la cérémonie, elle était sortie de la ville, et s'était enfuie du côté où elle espérait trouver son salut.

Marganor ayant appris par ses espions qu'elle s'était réfugiée en Autriche, chercha longtemps à s'en emparer, afin de la brûler ou de la pendre. Il finit par tenter, au moyen de dons et de riches promesses, l'avarice d'un baron qui l'avait accueillie sur ses terres, et qui la lui livra.

Ce baron la lui avait envoyée jusqu'à Constance, étroitement liée sur une bête de somme, comme un ballot de marchandises ; et, pour lui enlever la possibilité de se plaindre, il l'avait enfermée dans une caisse. Une fois au pouvoir des gens de Marganor, de cet homme à qui la pitié était chose inconnue, elle avait été conduite jusqu'en cet endroit, et elle était destinée à assouvir la rage de ce barbare impitoyable.

De même que le grand fleuve qui sort du Vésule, à mesure qu'il descend vers la mer et qu'il reçoit le Lambro, le Tessin, l'Adda et les autres rivières qui lui paient tribut, croît en force et en impétuosité, ainsi Roger, ainsi les deux guerrières sentent croître leur indignation et leur colère contre Marganor, en apprenant tous ses forfaits.

Les deux guerrières surtout étaient tellement enflammées de haine et de colère contre le cruel, par tout ce qu'elles avaient appris, qu'elles voulurent le punir, malgré le grand nombre de gens qu'il avait à sa solde. Mais elles estimèrent que lui donner une mort

prompte serait une peine trop douce et peu en rapport avec ses crimes. Elles trouvèrent plus juste de prolonger son supplice en le faisant mourir dans de longs tourments.

Mais auparavant elles jugèrent bon de délivrer la femme que ces sbires conduisaient à la mort. Rendant les rênes à leurs destriers, et les pressant de l'éperon, elles leur firent en un instant franchir la courte distance qui les séparait de la troupe armée. Jamais gens ne furent assaillis avec plus d'impétuosité et de vigueur. Aussi s'empressèrent-ils de jeter leurs écus, d'abandonner leurs armes et la vieille, et de s'enfuir sans rien.

De même que le loup qui rentre dans sa tanière chargé de sa proie, et au moment où il se croit le plus en sûreté, voit le chasseur et ses chiens lui barrer le passage, jette son fardeau et se lance au plus épais du fourré, ainsi ces gens, dès qu'ils se virent assaillis, s'empressèrent de prendre la fuite.

Ils n'abandonnèrent pas seulement la vieille et leurs armes, mais ils laissèrent aussi la plupart de leurs chevaux, et coururent se cacher dans les cavernes où ils purent se croire le mieux en sûreté. Roger et les dames en furent enchantés. Ils choisirent trois de ces chevaux, et ils y firent monter les trois dames qui depuis la veille étaient en croupe derrière eux, et faisaient suer leurs destriers.

Puis, débarrassés, ils prirent le chemin qui conduisait vers la demeure de l'infâme et impitoyable châtelain. Ils voulurent que la vieille vînt avec eux pour être témoin de la vengeance de Drusille. Mais la vieille, craignant qu'il ne lui en arrivât mal, ne voulait point y consentir ; elle pleurait, criait, se débattait. Enfin Roger, l'enlevant de force, la mit en croupe sur le brave Frontin, et partit avec elle au galop.

Parvenus sur le sommet d'une colline, ils virent dans la vallée un riche et gros bourg composé de nombreuses maisons, et qui n'était clos d'aucun côté, n'ayant ni fossés ni remparts. Au milieu, se dressait un rocher qui supportait un château aux murs élevés. Ils s'y dirigèrent en toute hâte, sachant que c'était la demeure de Marganor.

À peine furent-ils entrés dans le bourg, que les soldats qui étaient de garde à la porte, fermèrent la barrière derrière eux, tandis qu'on en

faisait autant du côté opposé. Soudain voici venir Marganor accompagné de nombreux serviteurs à pied et à cheval, et armés de toutes pièces. En quelques mots, d'un air hautain, il leur exposa l'odieuse coutume établie sur son domaine.

Marphise, ainsi qu'elle en était convenue d'avance avec Bradamante et Roger, éperonna son cheval et, pour toute réponse, courut à la rencontre de Marganor. Se fiant à sa seule force, sans daigner abaisser sa lance ni se servir de son épée si fameuse, elle lui asséna sur le casque un tel coup de poing, qu'elle le renversa évanoui sur la selle.

En même temps que Marphise, la jeune guerrière de France avait lancé son destrier. Roger n'était point resté en arrière. Sa lance frappait de tels coups que, sans la relever, il occit six chevaliers ; à l'un il ouvrit le ventre, à deux autres la poitrine ; au quatrième il fendit le cou, au cinquième il brisa la tête. Quant au sixième qui fuyait, la lance lui entra par l'échine et, ressortant par l'estomac, se rompit net.

Autant la fille d'Aymon en touchait de sa lance d'or, autant elle en couchait à terre. Tout ce qu'elle frappait était brisé et renversé comme si le ciel ardent eût secoué sa foudre. La population se mit à fuir, qui vers le château, qui vers la plaine. Les uns coururent se réfugier dans les églises, les autres dans leurs maisons. Hormis les morts, pas un homme ne resta sur la place.

Pendant ce temps, Marphise s'était emparée de Marganor, et lui avait lié les mains derrière le dos. Elle l'avait confié à la vieille suivante de Drusille qui en parut fort contente. Puis on décida de brûler le bourg, si les habitants ne revenaient pas de leur erreur, et s'ils ne consentaient pas à abolir la loi infâme que Marganor avait établie.

On n'eut pas beaucoup de peine à obtenir cela, car ces pauvres gens, outre la crainte qu'ils avaient de voir Marphise en faire plus encore qu'elle ne disait — elle parlait de les occire et de les brûler tous — étaient les ennemis de Marganor, et détestaient sa loi cruelle et impie. Mais ils avaient fait comme font en général les peuples, qui obéissent le plus facilement à ceux qu'ils haïssent le plus.

Comme chacun se défie de son voisin, et craint de faire voir ce qu'il pense, on laisse bannir l'un, tuer l'autre, enlever à celui-là sa fortune, à celui-là son honneur. Mais, si l'on se tait, on crie du fond du cœur vers le ciel, et l'on confie à Dieu et aux saints le soin d'une vengeance qui, si elle tarde à venir, n'en est que plus terrible.

Maintenant cette tourbe, saturée de colère et de haine, cherchait à se venger de Marganor par ses actes et ses malédictions. Comme dit le proverbe : Chacun court faire du bois avec l'arbre que le vent a jeté par terre. Que Marganor serve d'exemple à ceux qui règnent : tout prince qui fait le mal doit s'attendre à une fin misérable. Petits et grands se réjouissaient de le voir punir de ses crimes inouïs.

Un grand nombre de gens, dont il avait fait mourir la femme, la sœur, la fille ou la mère, ne cachant plus leur haine, accouraient pour lui donner la mort de leur main. Les magnanimes guerrières et Roger eurent fort à faire pour le défendre, car ils avaient décidé de le faire mourir sous les privations, les outrages et les tortures.

Ils le remirent tout nu et lié de façon à ce qu'il ne pût se dégager, aux mains de la vieille qui le haïssait autant qu'une femme peut haïr son ennemi. Celle-ci, pour se venger des larmes qu'il lui avait fait verser, lui mit le corps tout en sang, en le frappant avec un aiguillon qu'un paysan qui se trouvait là lui avait donné.

La messagère et ses jeunes suivantes, se souvenant de la honte qui leur avait été infligée, ne purent se retenir d'imiter la vieille et de se venger aussi. Mais leur désir de le torturer était si grand, qu'elles ne savaient à quels moyens recourir. Elles auraient voulu pouvoir le mettre en pièces. L'une le frappait avec une grosse pierre, l'autre le déchirait avec les ongles, celle-ci le mordait, celle-là le piquait avec une aiguille.

Parfois un torrent, grossi par une longue pluie ou la fonte des neiges, se précipite du haut des montagnes, portant la ruine sur son passage, entraînant les arbres, les rochers, les champs et les récoltes. Mais le moment arrive où toute cette fougue tombe, et où ce même torrent devient si faible, qu'un enfant, qu'une femme peuvent les franchir facilement, et souvent à pied sec.

Il en fut de même de Marganor. Autrefois, tout tremblait autour de

lui, rien qu'en entendant prononcer son nom. Maintenant son orgueil avait été tellement abattu, sa force avait été tellement domptée, que, jusqu'aux enfants, chacun pouvait lui faire injure, lui arracher la barbe et les cheveux. Leur tâche accomplie, Roger et les damoiselles se dirigèrent vers le château qui s'élevait sur le rocher.

Tout ce qui s'y trouvait tomba sans résistance en leur pouvoir, les richesses furent en partie pillées, en partie données à Ullania et à ses compagnes pour les dédommager. On retrouva l'écu d'or, ainsi que les trois rois qui avaient été faits prisonniers par le tyran, étant arrivés en ce lieu, comme je crois vous l'avoir dit, à pied et sans armes.

Du jour en effet où ils avaient été désarçonnés par Bradamante, ils avaient accompagné, à pied et sans armes, la damoiselle avec laquelle ils étaient venus de rivages si lointains. Je ne sais s'il ne valut pas mieux pour leurs compagnes, qu'ils se trouvassent sans armes. Ils auraient pu, il est vrai, les défendre mieux, mais, s'ils avaient succombé dans la bataille, elles auraient eu un sort pire.

Car elles auraient subi le sort de toutes celles qui arrivaient en ce lieu escortées par des gens armés ; elles auraient été conduites sur le tombeau des deux frères, où on les eût immolées en sacrifice. Il est en somme bien moins dur et bien moins désagréable de montrer ses parties honteuses que de mourir, d'autant plus qu'on a pour excuse d'avoir été contraint à cela et aux autres outrages qui s'ensuivent, par la force et la violence.

Avant de s'éloigner, les guerrières font jurer aux habitants de donner à leurs femmes le gouvernement de leur territoire. Elles menacent de châtier sévèrement ceux qui seraient assez audacieux pour enfreindre ce serment. En somme, elles établissent que dans ce pays les femmes jouiront de tous les droits que les hommes possèdent partout ailleurs.

Puis elles font promettre qu'on refusera l'hospitalité à tous ceux qui passeront par là, cavaliers ou piétons, et qu'on ne leur permettra de se reposer sous aucun toit, à moins qu'ils ne jurent par Dieu et les saints, ou par tout autre serment plus fort s'il en existe toutefois, d'être à tout jamais les amis des dames et les ennemis de leurs ennemis.

Quant aux habitants présentement mariés, ou qui tôt ou tard prendront femme, il leur est ordonné de se montrer toujours soumis et obéissants à la volonté de leurs épouses. Marphise les prévient qu'elle reviendra avant que l'année soit expirée et que les arbres aient perdu leurs feuilles. Si elle ne trouve pas cette loi appliquée dans toute sa rigueur, le bourg peut s'attendre à être incendié et détruit.

Avant de partir, Roger et ses compagnes firent retirer le corps de Drusille du lieu immonde où on l'avait jeté. Ils la firent ensevelir avec son mari dans le plus riche tombeau qu'ils purent leur élever. Pendant ce temps, la vieille continuait à faire ruisseler de sang le dos de Marganor. Son seul regret était de n'avoir pas assez de force, et d'être obligée de s'arrêter par moments pour se reposer.

Les vaillantes guerrières ayant aperçu près d'un temple une colonne sur laquelle l'impitoyable tyran avait fait graver sa loi cruelle et folle, en firent un trophée en y attachant l'écu, la cuirasse et le casque de Marganor. Puis elles y firent à leur tour graver la loi qu'elles venaient de donner à ce pays.

Marphise ne voulut point partir sans avoir fait graver sur la colonne la loi qu'elle avait imposée, à la place de celle qui y avait été d'abord inscrite comme témoignage de mort et d'ignominie pour toutes les femmes. Puis les deux troupes se séparèrent. Celle d'Islande resta pour refaire sa garde-robe, car elle aurait cru indigne d'elle de paraître à la cour, si elle n'eût pas été aussi richement vêtue qu'auparavant.

Ullania resta donc au château, gardant Marganor en son pouvoir. Comme elle ne voulait pas lui rendre la liberté, de peur qu'il ne recommençât à nuire aux femmes, elle le fit un jour précipiter du haut d'une tour. Il ne fit jamais un plus grand saut dans toute sa vie. Mais ne parlons plus d'Ullania ni des siens, et suivons la troupe qui s'avance vers Arles.

Pendant tout ce jour et le lendemain jusqu'à la troisième heure, Roger et les guerrières poursuivirent leur route. Arrivés à un endroit où le chemin se partageait en deux — l'un allait vers le camp, l'autre vers les murs d'Arles — les amants s'embrassèrent à plusieurs

reprises, car il est toujours cruel et dur de se séparer. Enfin les dames arrivèrent au camp, et Roger pénétra dans Arles. Quant à moi, je termine là mon chant.

Chant XXXVIII

ARGUMENT. — Roger, fidèle à l'honneur qui l'appelle auprès d'Agramant, s'en va à Arles. Bradamante et Marphise se présentent à la cour de Charles. Marphise reçoit le baptême. — Astolphe, à la tête d'une armée de Nubiens, saccage l'Afrique et menace Biserte. Agramant, instruit de ces événements, obtient de Charles de décider de la guerre entre eux par le combat singulier de deux champions élus dans chaque camp.

Dames courtoises, qui écoutez mes vers avec bienveillance, je vois à votre physionomie que cette nouvelle et brusque séparation de Roger et de sa fidèle amante vous cause un grand ennui, et que votre déplaisir n'est pas moindre que celui qu'éprouva Bradamante. Vous en concluez que la flamme amoureuse de Roger n'était pas très ardente.

Si, pour tout autre motif, il s'était éloigné de sa maîtresse malgré elle, et quand bien même il eût espéré acquérir plus de trésors que n'en possédèrent ensemble Crésus et Crassus, je croirais comme vous que le trait qui l'avait blessé n'avait point pénétré jusqu'au cœur ; car l'or ni l'argent ne peuvent remplacer une joie si pure, un si grand contentement.

Pourtant, le souci de son honneur peut non seulement l'excuser, mais le rend digne d'éloges. S'il eût agi autrement, je dis qu'il aurait mérité le blâme et l'ignominie. Et si sa dame se fût obstinée à le faire rester auprès d'elle, elle aurait montré clairement par là, ou qu'elle l'aimait peu, ou qu'elle avait peu d'intelligence.

Car si l'amante doit estimer la vie de son amant plus ou autant que

sa propre vie — je parle d'une amante profondément atteinte par le coup qu'Amour lui a porté — elle doit mettre l'honneur de son amant autant au-dessus du plaisir qu'elle peut recevoir de lui, que l'honneur l'emporte sur la vie et sur tous les autres plaisirs.

Roger fit son devoir en suivant son seigneur ; il n'aurait pu sans ignominie s'en affranchir, car il n'avait aucun motif pour l'abandonner. Si Almonte avait fait périr son père, une telle faute ne devait pas rejaillir sur Agramant qui avait, par ses bienfaits innombrables envers Roger, racheté le crime de ses pères.

Roger fit son devoir en retournant vers son prince. Bradamante fit aussi le sien en ne cherchant pas à le retenir, ainsi qu'elle l'aurait pu, par ses prières instantes. Roger satisfera plus tard au désir de sa dame, s'il ne peut le faire en ce moment. Mais quiconque manque un seul instant à l'honneur, ne pourrait en cent et cent années racheter sa faute.

Roger retourna à Arles où Agramant avait rallié les troupes qui lui restaient. Bradamante et Marphise, qui s'étaient liées d'une grande amitié, allèrent ensemble trouver le roi Charles. Celui-ci avait rassemblé toutes ses forces, dans l'espoir de débarrasser la France d'une si longue guerre, soit par une bataille, soit en assiégeant les Sarrasins dans Arles.

Lorsqu'on connut au camp l'arrivée de Bradamante, ce fut une joie et une fête. Chacun la saluait respectueusement, et elle rendait aux uns et aux autres leur salut d'un signe de tête.

Renaud, dès qu'il eut appris sa venue, accourut à sa rencontre. Richard, Richardet et tous ses autres parents vinrent aussi et la reçurent avec allégresse.

Puis, quand on apprit que sa compagne était Marphise, si fameuse par les lauriers qu'elle avait cueillis des frontières du Cathay aux confins de l'Espagne, chacun, pauvre ou riche, sortit de sa tente. La foule, désireuse de la voir, venait de tous côtés, se heurtait, se poussait, s'écrasait, pour admirer un si beau couple.

Elles se présentèrent modestement devant Charles. Ce fut le premier jour, écrit Turpin, qu'on vit Marphise ployer les genoux. Le fils de Pépin lui parut seul digne d'un tel hommage, parmi tous les

empereurs et tous les rois illustres par leur courage ou leurs richesses que comptait l'armée sarrasine ou l'armée chrétienne.

Charles l'accueillit avec bienveillance, et vint à sa rencontre en dehors de sa tente. Il voulut qu'elle s'assît à ses côtés, au-dessus de tous, rois, princes et barons. Ayant congédié la plus grande partie des assistants, il ne garda près de lui qu'un petit nombre de courtisans, c'est-à-dire les paladins et les princes. La vile plèbe se répandit au-dehors.

Marphise alors commença d'une voix douce : « Illustre, invincible et glorieux empereur, qui de la mer des Indes au détroit de Gibraltar, de la blanche Scythie à l'Éthiopie aride, fais révéler ta croix sans tache, toi dont le règne est le plus sage et le plus juste, ta renommée, qui n'a point de limites, m'a attirée ici du fin fond des contrées les plus éloignées.

» Et, pour te dire vrai, c'est la haine seule qui m'avait tout d'abord poussée, et j'étais venue pour te faire la guerre. Je ne voulais pas qu'un roi qui n'avait pas la même croyance que moi devînt si puissant. C'est pour cela que j'ai rougi les champs du sang chrétien. Je t'aurais encore donné d'autres preuves sanglantes de mon inimitié, s'il ne m'était pas arrivé une aventure qui m'a faite ton amie.

» Alors que je songeais à nuire le plus possible à tes armées, j'ai appris — je te dirai plus à loisir comment — que mon père était le brave Roger de Risa, si odieusement trahi par son frère. Ma mère infortunée me portait dans son sein quand elle traversa la mer, et elle me mit au monde au milieu des plus cruels événements. Un magicien m'éleva jusqu'à l'âge de sept ans, où je lui fus enlevée par les Arabes.

» Ils me vendirent en Perse, comme esclave, à un roi auquel, devenue grande, j'ai par la suite donné la mort, pour défendre ma virginité qu'il voulait me ravir. Je le tuai ainsi que tous ses courtisans. Je chassai sa race dépravée, et je m'emparai du trône. La fortune me favorisa au point qu'à dix-huit ans, moins un ou deux mois, j'avais conquis sept royaumes.

» Jalouse de ta renommée, j'avais, comme je te l'ai déjà dit, formé le projet d'abaisser la gloire de ton grand nom. Peut-être l'aurais-je

fait, peut-être me serais-je vue trompée dans mon espoir. Mais aujourd'hui cette pensée est domptée, et ma fureur est tombée en apprenant que je te suis alliée par le sang. C'est pourquoi je suis venue ici.

» Et de même que mon père fut ton parent et ton serviteur, je suis, moi aussi, ta parente et ta servante dévouée. J'oublie à tout jamais la haine altière que je t'ai un temps portée. Je la réserve désormais à Agramant et à tous ceux qui appartiennent à la famille de son père et de son oncle, auteurs de la mort de mes parents. »

Elle poursuivit en disant qu'elle voulait se faire chrétienne, et qu'après avoir donné la mort à Agramant, elle retournerait en Orient si cela plaisait à Charles, pour faire baptiser ses sujets, et prendre les armes contre les peuples qui adorent Macon et Trivigant, promettant de faire hommage de toutes ses conquêtes à l'empire chrétien et à la religion du Christ.

L'empereur, qui n'était pas moins éloquent que valeureux et sage, répondit en louant vivement la vaillante dame, ainsi que son père et sa famille. Il ne laissa sans réponse aucune partie du discours de Marphise, et levant un front où se lisaient le courage et la franchise, il conclut en l'acceptant comme sa parente et comme sa fille.

Puis s'étant levé, il la serra de nouveau dans ses bras, et la baisa au front comme sa fille. Tous les chevaliers de la maison de Mongraine et de la maison de Clermont vinrent la saluer d'un air joyeux. Il serait trop long de dire tous les hommages dont l'entoura Renaud qui avait plus d'une fois éprouvé sa valeur pendant le siège d'Albracca.

Il serait également trop long de dire avec quelle joie la revirent le jeune Guidon, Aquilant, Griffon et Sansonnet, qui s'étaient trouvés avec elle dans la cité cruelle ; Maugis, Vivian et Richardet qu'elle avait si vaillamment aidés lors du carnage qu'ils avaient fait des traîtres mayençais et de ces iniques marchands espagnols.

On fixa au jour suivant le baptême de Marphise, et Charles voulut présider lui-même à l'ornement du lieu où devait se faire la cérémonie. Il fit rassembler les évêques et les clercs les plus versés dans les lois du christianisme, et les chargea d'instruire Marphise

dans la sainte Foi.

L'archevêque Turpin, vêtu de ses habits pontificaux, vint lui-même la baptiser. Charles la tint, selon le rite consacré, sur les fonts baptismaux. Mais il est temps désormais de secourir le cerveau vide de sens de Roland avec l'ampoule que le duc Astolphe rapporte du ciel, sur le char d'Élie.

Astolphe était descendu du cercle lumineux de la Lune sur la terre, avec la précieuse ampoule qui devait assainir l'esprit du grand maître de la guerre. Jean montra au duc d'Angleterre une herbe dont la vertu était excellente ; il lui ordonna, à son retour en Nubie, d'en frotter les yeux du roi, qui serait ainsi guéri.

Il lui dit qu'en récompense de ce service et de tous ceux qu'il lui avait déjà rendus, le roi lui donnerait une armée avec laquelle il assiégerait Biserte. Puis le saint vieillard lui apprit de point en point comment il devait armer et conduire au combat ces peuples inexpérimentés, et comment il lui fallait s'y prendre pour traverser sans y périr les déserts où le sable aveugle les hommes.

Il le fit ensuite remonter sur le cheval ailé qui avait d'abord appartenu à Roger et à Atlante. Le paladin, après avoir pris congé de Saint-Jean, quitta ces contrées bénies. Il descendit le long du Nil jusqu'à ce qu'il revît le pays des Nubiens, et mit pied à terre dans la capitale de ce royaume, où il retrouva Sénapes.

Grande fut la joie que son retour causa à ce prince qui n'avait pas oublié le service qu'il lui avait rendu en le délivrant de l'obsession des Harpies. Mais, lorsqu'Astolphe eut chassé l'humeur qui lui interceptait la lumière du jour, et lui eut rendu la vue, il l'adora comme un Dieu sauveur.

Non seulement il accorda à Astolphe l'armée que celui-ci lui demanda pour attaquer le royaume de Biserte, mais il lui donna cent mille hommes de plus, et lui offrit encore l'aide de sa personne. L'armée, composée entièrement de fantassins, pouvait à peine tenir en rase campagne. Ce pays manque complètement de chevaux ; en revanche, il abonde en éléphants et en chameaux.

La nuit qui précéda le jour où l'armée de Nubie devait se mettre en marche, le paladin monta sur l'hippogriffe, et se dirigea

rapidement vers le sud, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne d'où sort le vent du midi pour souffler contre l'Ourse. Là, il trouva la caverne d'où ce vent, lorsqu'il s'élève, s'échappe furieux par une bouche étroite.

Ainsi que son maître le lui avait recommandé, il avait apporté avec lui une outre vide. Pendant que le féroce Autan, harassé de fatigue, dormait dans son antre obscur, Astolphe plaça adroitement et sans bruit l'outre devant le soupirail. Puis, guettant le moment où le Vent, ignorant le piège, crut le lendemain sortir selon son habitude, il le prit et le lia dans l'outre, où il le retint prisonnier.

Le paladin, enchanté d'une si belle prise, retourna en Nubie, et le même jour, il se mit en route avec l'armée nègre, emmenant avec lui de nombreux approvisionnements. Le glorieux duc conduisit ses troupes saines et sauvées jusqu'à l'Atlas, à travers les sables fins du désert, sans craindre que le vent vînt nuire à leur marche.

Arrivé sur le point culminant de la chaîne, à un endroit d'où l'on découvrait la plaine et la mer, Astolphe choisit ses meilleurs soldats, ceux qui lui semblèrent le plus rompus à la discipline. Il les disposa par petites troupes de côtés et d'autres, au pied d'une colline qui confinait à la plaine. Les laissant là, il gravit la cime, de l'air d'un homme qui médite un grand dessein.

Puis, ayant ployé les genoux, et adressant à son saint patron une ardente prière, sûr qu'elle serait exaucée, il se mit à faire rouler du haut de la colline une grande quantité de pierres. Oh ! que n'est-il pas permis de faire à qui croit fermement au Christ ! les pierres, grossissant hors de toute proportion, à mesure qu'elles descendaient, prenaient un ventre, des jambes, un cou, un museau.

Elles se mettaient à hennir bruyamment, et à bondir dans ces chemins usités. Arrivées au camp, elles secouaient leur croupe, et se trouvaient changées en chevaux, les uns bais, les autres blancs ou rouans. Les troupes qui se tenaient aux aguets dans les vallées les saisissaient aussitôt, de sorte qu'en quelques heures elles furent toutes montées, attendu que les chevaux étaient nés avec la selle et la bride.

En un jour, Astolphe transforma ainsi quatre-vingt mille cent et

deux piétons en autant de cavaliers, avec lesquels il parcourut toute l’Afrique, pillant, brûlant et faisant prisonniers tous ceux qui tombaient sous sa main. Agramant avait confié, jusqu’à son retour, la garde du pays au roi de Ferze, au roi des Algazers et au roi Branzardo. Tous les trois se portèrent à la rencontre du duc anglais.

Auparavant, ils dépêchèrent un vaisseau rapide qui, faisant force de rames et de voiles, et déployant ses ailes, alla porter à Agramant la nouvelle que son royaume était en proie aux incursions et aux pillages de la part du roi des Nubiens. Ce navire marcha jour et nuit, et sans s’arrêter jusqu’à ce qu’il eût atteint les rivages de la Provence. Il trouva son roi assiégé dans Arles que le camp de Charles entourait d’une ceinture d’un mille de large.

Le roi Agramant, comprenant à quel péril il avait exposé son royaume pour vouloir conquérir celui de Pépin, assembla en conseil les princes et les rois sarrasins. Après avoir une ou deux fois tourné la tête du côté de Marsile et du côté du roi Sobrin, les deux plus âgés et les deux plus sages de tous ceux qui étaient accourus à son appel, Agramant parla ainsi :

« Bien que je sache qu’il est pénible pour un capitaine de dire : Je n’y avais point pensé, je le dirai cependant, car lorsqu’un dommage arrive contre toute prévision humaine, il semble que ce doive être une excuse suffisante pour celui qui s’est trompé. C’est là mon cas. Je me suis trompé en laissant l’Afrique dépourvue d’armée, puisqu’elle devait être attaquée par les Nubiens.

» Mais qui aurait pu penser, hors Dieu seul à qui aucune chose future n’est cachée, qu’une si grande quantité de gens dussent venir de contrées si éloignées pour nous attaquer ? Entre eux et nous, s’étend le sol mouvant de ce désert de sable sans cesse bouleversé par les vents. Cependant ils sont venus assiéger Biserte, et ont rendu l’Afrique en grande partie déserte.

» Or c’est à ce sujet que je requiers votre avis. Dois-je partir d’ici avant d’avoir obtenu le résultat que je poursuis, ou dois-je poursuivre l’entreprise jusqu’à ce que je puisse emmener avec moi Charles prisonnier ? Comment pourrai-je en même temps sauver mon royaume et détruire l’empire de Charles ? Si quelqu’un de vous a

quelque avis à me donner, je le prie de ne point le taire, afin que nous adoptions celui qui nous paraîtra le meilleur à suivre. »

Ainsi dit Agramant, et il tourna ses regards vers le roi d'Espagne qui siégeait à ses côtés, comme pour lui faire comprendre qu'il attendait une réponse de lui à ce qu'il venait de dire. Celui-ci, après s'être levé de son siège, et avoir, par déférence, ployé les genoux et incliné la tête, se rassit sur son siège d'honneur, et dénoua sa langue par les paroles suivantes :

« Tout ce que la renommée nous rapporte, seigneur, soit en bien, soit en mal, est d'habitude singulièrement accru. C'est pourquoi je ne me laisserai jamais ni décourager ni réjouir plus qu'il ne faut par les événements, bons ou mauvais, qui me seront annoncés. Mais je serai toujours retenu par la crainte ou l'espoir qu'ils doivent être moindres, et non comme ils nous sont parvenus après avoir passé par tant de bouches.

» Et je dois d'autant moins y ajouter foi, qu'ils sont plus invraisemblables. Or il est tout à fait invraisemblable que le roi d'une contrée si éloignée ait pu porter ses pas jusqu'en Afrique, à la tête d'un si grand nombre de gens, après avoir traversé le désert où l'armée de Cambyse fut détruite.

» Je croirai bien que les Arabes soient descendus des montagnes, et aient ravagé, saccagé, tué et pillé partout où ils n'auront pas trouvé de résistance. Je croirai que Branzardo, qui est resté dans le pays en qualité de lieutenant et de vice-roi, pour dix ennemis qu'il y a, nous en annonce mille, afin de mieux s'excuser.

» Je veux bien encore concéder que les Nubiens soient tombés du ciel comme par miracle, ou soient venus, cachés dans les nuées, puisqu'on ne les a jamais vus par les chemins. Crains-tu que de telles gens puissent t'enlever l'Afrique si tu ne lui portes pas un prompt secours ? La garnison que tu y as laissée aurait bien peu de courage, si elle redoutait un peuple si faible.

» Mais tu n'as qu'à envoyer quelques navires, seulement pour montrer tes étendards. Ils n'auront pas plus tôt levé l'ancre, que les ennemis, qu'ils soient Nubiens ou Arabes, s'enfuiront vers leurs frontières. C'est en effet ta présence ici, au milieu de nous, qui les a

enhardis à porter la guerre dans ton royaume dont ils te savent séparé par la mer.

» Prends donc tout le temps, pendant que Charles est privé de l'aide de son neveu, pour satisfaire ta vengeance. Roland n'étant point avec eux, tes ennemis ne sauraient te résister.

Si, par imprévoyance ou par négligence, tu laisses échapper de tes mains la glorieuse victoire qui t'attend, la fortune, que maintenant nous pouvons saisir aux cheveux, ne nous montrera plus que le côté chauve de sa tête, et cela à notre grand dam et à notre éternelle honte. »

Par ces paroles prudentes et d'autres encore du même genre, le rusé Espagnol essaye de persuader au conseil de ne point quitter la France jusqu'à ce que Charles soit chassé de ses États. Mais le roi Sobrin voit clairement le but auquel tend le roi Marsile ; il comprend qu'il vient de parler plutôt dans son propre intérêt que dans l'intérêt commun. Il répond ainsi :

« Quand je t'engageais, seigneur, à rester en paix, plutôt au ciel que j'eusse été un faux devin ! Mais, puisque je devais prévoir juste, plutôt au ciel que tu eusses cru à ton fidèle Sobrin, plutôt qu'à l'audacieux Rodomont, à Marbaluste, à Alzirde et à Martasin que je voudrais avoir maintenant devant moi, surtout Rodomont,

» Pour lui jeter à la face qu'il prétendait faire de la France comme d'un fragile morceau de verre, et qu'il avait promis de te suivre au ciel et dans l'enfer. Aujourd'hui, le voilà qui t'abandonne dans le moment où tu as besoin de lui, et qui se gratte le ventre dans l'oisiveté la plus honteuse et la plus obscure. Et moi qui, pour t'avoir prédit vrai, fus alors traité de couard, je suis encore à tes côtés.

» Et j'y resterai toujours, jusqu'à la fin de ma vie, bien que je sois chargé d'années, prêt à combattre pour toi les chevaliers de France les plus renommés. Personne, quel qu'il soit, ne sera assez hardi pour prétendre que mes actes sont ceux d'un lâche, et beaucoup qui se vantent de leurs services t'en ont moins rendu que moi.

» Je parle ainsi pour démontrer que ce que j'ai dit alors et ce que je veux dire aujourd'hui, ne m'est dicté ni par lâcheté ni par félonie, mais provient de mon attachement vrai et de ma fidélité pour toi. Je

t'engage encore une fois à regagner le plus tôt que tu pourras le royaume de tes pères, car on doit estimer peu sage celui qui perd son bien dans l'espoir de s'emparer de celui d'autrui.

» Tu sais si tu as pu t'emparer de celui de Charles. Nous étions trente deux rois, tes vassaux, quand nous quittâmes avec toi le port. Et si maintenant je compte combien nous sommes, je vois qu'il en reste à peine le tiers ; le reste est mort. Plaise au souverain Dieu qu'il n'en tombe pas davantage ! Mais si tu veux poursuivre ton entreprise, je crains qu'avant peu il n'en reste même plus le quart, ni le cinquième, et que ta malheureuse armée ne soit exterminée.

» L'absence de Roland ne saurait nous profiter ; s'il était là, au lieu de n'être plus nous-mêmes que quelques-uns, il ne resterait probablement personne. Mais le péril n'en est pas moins grand pour être plus éloigné ; il ne fait que prolonger notre sort misérable. Nous avons devant nous Renaud qui, par de nombreuses preuves, a montré qu'il n'est pas inférieur à Roland. Nous avons toute sa famille, et tous les paladins, éternel effroi de nos Sarrasins.

» Il y a aussi — et c'est bien malgré moi que je fais l'éloge de nos ennemis — le guerrier qui est comme un second Mars ; je veux parler du valeureux Brandimart, non moins solide que Roland à surmonter toutes les épreuves. J'ai éprouvé moi-même sa valeur, et j'en ai vu les effets sur les autres. Enfin il y a déjà longtemps que Roland n'est plus là, et cependant nous avons plutôt perdu que gagné du terrain.

» Si jusqu'ici nous avons beaucoup perdu, je crains qu'avant peu nous ne perdions encore davantage. Mandricard n'est plus ; Gradasse nous a retiré son concours. Marphise nous a abandonnés en cette extrémité, ainsi que le roi d'Alger, duquel je dois dire que, s'il eût été aussi fidèle qu'il est vaillant, nous n'aurions pas à regretter la perte de Gradasse ni de Mandricard.

» Pour remplacer ceux qui nous ont retiré leur concours, et tant de milliers de braves qui sont morts, tous ceux qui pouvaient venir sont déjà venus. On n'attend plus de vaisseau qui en porte d'autres. Quatre nouveaux chevaliers sont en revanche venus vers Charles. Tous quatre sont réputés aussi forts que Roland ou que Renaud ; et

c'est avec raison, car d'ici à Batro vous en trouveriez difficilement quatre d'égale valeur.

» Je ne sais si tu ignores l'arrivée de Guidon le Sauvage, de Sansonnet et des fils d'Olivier. Je fais grand cas d'eux, et je les redoute bien plus que tous les ducs et chevaliers d'Allemagne ou de toute autre nation, qui combattent contre nous en faveur de l'empire, bien qu'il ne faille pas dédaigner les nouveaux renforts que, malheureusement pour nous, le camp ennemi a reçus.

» À chaque fois que tu tenteras une sortie, tu auras le dessous ou tu seras mis en déroute. Si l'armée d'Afrique et d'Espagne a été défaite alors que nous étions seize contre huit, que sera-ce maintenant que l'Italie et l'Allemagne sont alliées à la France, ainsi que le peuple d'Angleterre et d'Écosse, et que nous ne serons plus que six contre douze ? Que pouvons-nous attendre, sinon le blâme et la défaite ?

» Si tu t'obstines plus longtemps à cette entreprise, tu perdras ici ton armée, et là-bas ton royaume. Si, au contraire, tu te décides à retourner en Afrique, tu sauveras en même temps et tes États et ce qui reste de nous. Abandonner Marsile serait indigne de toi, et chacun t'accuserait d'ingratitude. Mais il y a un moyen, c'est de faire la paix avec Charles. Il y trouvera son profit tout aussi bien que toi.

» Cependant, si tu crois que ton honneur ne te permette pas de demander la paix, toi qui as été le premier offensé, et si la bataille te tient tellement au cœur que tu veuilles que ce soit elle qui décide du succès, examine au moins par quel moyen tu peux rester vainqueur. Tu le seras probablement, si tu veux m'en croire, et si tu confies le soin de ta cause à un chevalier, et si ce chevalier est Roger.

» Je sais, et tu sais aussi, que notre Roger vaut, les armes à la main, non moins que Roland et que Renaud, et qu'aucun autre chevalier chrétien ne peut l'égaliser. Mais si tu veux continuer une guerre générale, bien que sa vaillance soit surhumaine, il ne pourra, à lui seul, valoir autant que toute une armée.

» Je crois, sauf ton avis, qu'il faut envoyer dire au roi chrétien que, pour finir votre querelle, et pour faire cesser le carnage que vous faites, toi de ses sujets, lui des tiens, tu lui proposes de choisir un de

ses plus hardis guerriers qui devra combattre en champ clos contre celui que tu auras choisi toi-même. Le sort de la guerre sera remis à ces deux combattants, jusqu'à ce que l'un soit victorieux, et que l'autre reste à terre.

» Qu'il soit convenu que celui des deux qui perdra, rendra par cela même son roi tributaire de l'autre roi. Je ne crois pas que cette condition déplaît à Charles, encore qu'il ait actuellement l'avantage pour lui. J'ai une telle confiance dans la vigueur des bras de Roger, que je suis sûr qu'il sera vainqueur. Le droit est tellement pour nous, qu'il vaincra, même s'il a pour adversaire le dieu Mars. »

Par ces raisonnements et d'autres plus efficaces encore, Sobrin fait si bien, que sa proposition est adoptée. On choisit sur-le-champ ceux qui doivent la transmettre, et le jour même une ambassade va trouver Charles. Celui-ci, qui avait auprès de lui tant de guerriers accomplis, tient la victoire pour assurée, et confie sa défense au brave Renaud, dans lequel, après Roland, il avait le plus de confiance.

L'une et l'autre armée se montra également joyeuse d'un semblable accord, car tous en avaient assez des fatigues du corps et de l'esprit. Chacun n'aspirait qu'à se reposer pendant le reste de sa vie ; chacun maudissait les colères et les fureurs qui les poussaient à des combats et à des dangers sans cesse renouvelés.

Renaud, très fier de voir que Charles a eu plus de confiance en lui qu'en tout autre, se prépare joyeusement à la glorieuse entreprise dont on l'a chargé. Il fait peu de cas de Roger. Il ne croit vraiment pas qu'il puisse lui résister ; car il ne le considère pas comme son égal, bien qu'il ait occis Mandricard en champ clos.

De son côté, bien que ce lui soit un grand honneur d'avoir été choisi par son roi comme le meilleur parmi les meilleurs, dans une circonstance si grave, Roger se montre plein d'ennui et de tristesse. Ce n'est pas que la crainte lui fasse battre le cœur ; il ne tremblerait pas devant Renaud et Roland réunis.

Mais Renaud a pour sœur sa chère et fidèle épouse, qui ne cesse de le presser et de le tourmenter par ses lettres, comme si elle était fortement fâchée contre lui. Or, si aux anciens griefs qu'elle a contre

lui, il ajoute celui d'avoir accepté le combat avec son frère et de l'avoir mis à mort, il lui deviendra tellement odieux, qu'il ne pourra plus jamais l'apaiser.

Si Roger s'afflige en silence et songe avec angoisse à la bataille que malgré lui il sera forcé d'accepter, sa chère femme pleure et se lamente, dès qu'elle a appris la nouvelle. Elle se frappe le sein, elle déchire sa chevelure dorée, elle meurtrit ses joues inondées de larmes. Elle multiplie ses plaintes et ses reproches ; elle appelle Roger ingrat, et traite son destin de cruel.

Quelle que soit l'issue du combat, il ne peut que lui être un sujet de douleur. Elle ne veut pas admettre que Roger puisse périr dans cette entreprise ; à cette pensée, il lui semble qu'on lui arrache le cœur. Mais si, en punition de nombreuses fautes, le Christ a résolu la perte de la France, outre que son frère aura reçu la mort, son malheur, à elle, n'en sera que plus acerbé et que plus grand.

Elle ne pourra, sans encourir le blâme, la honte et l'inimitié de tous les siens, revoir jamais son époux, ni même déclarer son mariage publiquement, ainsi qu'elle en a depuis si longtemps caressé nuit et jour l'idée dans son esprit. Telle était leur situation à tous deux, qu'ils ne pouvaient retirer ni tenir leur promesse sans avoir à s'en repentir.

Mais celle qui, dans l'adversité, n'avait jamais manqué de prêter à Bradamante son fidèle appui, je veux dire la magicienne Mélisse, ne put, sans en être touchée, entendre ses plaintes et ses cris de douleur. Elle vint la consoler et lui promit que, lorsqu'il en serait temps, elle trouverait moyen d'arrêter ce combat qui faisait couler ses pleurs et lui causait un tel souci.

Cependant Renaud et l'illustre Roger apprêtaient les armes pour la bataille. Le choix en appartenait au chevalier champion de l'empire romain. Comme celui-ci, depuis la perte du brave destrier Bayard avait toujours voulu aller à pied, il fut convenu que l'on combattrait revêtu de la cuirasse et de la cotte de mailles, et armé de la hache et du poignard.

Soit hasard, soit prévoyance du sage et avisé Maugis, qui savait qu'aucune arme ne pouvait résister à Balisarde, on convint que les

deux guerriers combattraient sans épée, ainsi que je viens de le dire. Quant au lieu du combat, on tomba d'accord sur une grande plaine près des murs de l'antique cité d'Arles.

À peine la vigilante Aurore eut-elle mis la tête hors de la demeure de Titon, pour annoncer le jour et l'heure fixés pour le combat, que des deux côtés s'avancèrent les hérauts d'armes chargés de dresser les tentes à égale distance des palissades, ainsi que deux autels.

Peu après, on vit sortir l'armée païenne, rangée en bataillons nombreux. Au milieu, somptueusement armé selon la mode barbaresque, s'avancait le roi d'Afrique. Il montait un coursier bai, à la noire crinière, au front blanc, et aux deux pieds de devant balsanés. Côte à côte avec lui, venait Roger, auquel l'altier Marsile n'avait pas dédaigné de servir d'écuyer.

Marchant à ses côtés, le roi Marsile portait le casque que Roger avait eu naguère tant de peine à arracher au roi de Tartarie, le casque célébré en de meilleurs chants que les miens, et que possédait, mille ans auparavant, le Troyen Hector. D'autres princes et d'autres barons s'étaient partagé le reste des armes dont devait se servir Roger, et qui étaient richement ornées de pierreries et d'or.

De son côté, Charles sortit de ses retranchements à la tête de ses gens d'armes, dans le même ordre et de la même façon que s'il était entouré de ses Pairs fameux, et Renaud marchait auprès de lui armé de toutes pièces, hormis le casque du roi Mambrin, que portait le paladin Ogier le Danois.

Les deux haches d'armes étaient portées, l'une par le duc Naymes, l'autre par Salomon, roi de Bretagne. D'un côté Charles groupe tous les siens, de l'autre se tiennent ceux d'Afrique et d'Espagne ; entre les deux armées un grand espace est laissé libre pour les deux combattants, avec défense à tout autre d'y pénétrer sous peine de mort.

Après que le second choix des armes eut été remis au champion de l'armée païenne, deux ministres de l'une et l'autre religion sortirent des rangs, portant les livres saints. Dans celui porté par notre ministre, était écrite la vie sublime du Christ ; l'autre était l'Alcoran. L'Empereur s'avança, l'Évangile en mains, le roi

Agramant avec l'autre livre.

Arrivé à l'autel que ses gens lui avaient dressé, Charles leva les mains au ciel et dit : « Ô Dieu, qui as consenti à mourir pour racheter nos âmes de la mort ; ô Dame, dont la vertu fut si précieuse, que Dieu voulut prendre de toi la forme humaine, et qui le portas neuf mois dans ton sein béni, sans avoir perdu la fleur virginale ;

» Soyez-moi témoins de la promesse que je fais pour moi et pour mes successeurs au roi Agramant et à ceux qui lui succéderont dans le gouvernement de ses États, de lui donner chaque année vingt charges d'or pur si mon champion est aujourd'hui vaincu. Je promets en outre de conclure, à partir de ce moment, une trêve qui sera bientôt suivie d'une paix perpétuelle.

» Et si je manque à cela, que votre formidable colère à tous deux s'allume sur-le-champ, et se tourne contre moi seul et contre mes enfants, sans qu'aucun autre de ceux qui sont ici présents en soit atteint ; de sorte qu'on puisse voir ce qu'il en coûte de vous manquer de parole. » En parlant ainsi, Charles tenait la main sur l'Évangile, et les yeux fixés au ciel.

Puis Agramant se lève à son tour, et s'avance vers l'autel que les païens avaient richement orné. Là, il jure que non seulement il repassera la mer avec son armée, mais qu'il payera encore un tribut à Charles, si Roger est vaincu en ce jour. Il ajoute que la paix sera éternelle entre eux, ainsi que Charles vient de le dire.

De même que Charles, il invoque à haute voix le témoignage du grand Mahomet, sur le livre duquel il tient la main étendue, et promet d'observer tout ce qu'il vient de dire. Puis, chacun s'étant retiré dans son camp respectif, c'est au tour des deux champions à prêter serment, et voici dans quels termes il le font.

Roger promet que si son roi vient à troubler le combat, il ne consentira plus jamais à être son chevalier ni son baron, et se donnera tout entier à Charles. De son côté, Renaud jure que si son seigneur cherche à l'arrêter avant que lui ou Roger ne soit vaincu, il se fera chevalier d'Agramant.

Toutes ces cérémonies terminées, chacun se retire dans son camp et les trompettes ne tardent pas à donner, de leur voix claire, le signal

du terrible combat. Voici que les deux adversaires, pleins d'ardeur, s'abordent, calculant leurs pas avec la plus grande attention et le plus grand art.

Voici que l'assaut commence ; le fer résonne contre le fer, et les coups portent tantôt en haut, tantôt en bas.

Ils se frappent tantôt à la tête, tantôt aux pieds, du manche ou du fer de leur hache, et cela avec une telle adresse, une telle rapidité, qu'on ne serait pas cru si on voulait le raconter. Roger, qui combattait contre le frère de celle qui possédait son âme, mettait une telle hésitation à le frapper, qu'il en parut manquer de vaillance.

Il était plus attentif à parer qu'à frapper, et ne savait lui-même ce qu'il voulait faire. Il eût été si désolé de tuer Renaud, qu'il eût préféré mourir lui-même. Mais je sens que je suis arrivé au point où il convient de suspendre mon récit. Vous apprendrez le reste dans l'autre chant, si dans l'autre chant vous venez m'entendre.

Chant XXXIX

ARGUMENT. — Mélisse, au moyen d'un enchantement, fait qu'Agramant viole le pacte juré. Les deux armées en viennent aux mains, et les Maures ont le dessous. — Astolphe accomplit des prouesses en Afrique, et y crée une flotte. Ses compagnons et lui s'emparent de Roland, et Astolphe lui rend la raison. — Agramant s'étant embarqué avec ses troupes, rencontre la flotte chrétienne qui l'attaque.

La peine de Roger est véritablement plus dure, plus acerbe, plus forte que toute autre. Elle le fait souffrir de corps et plus encore d'esprit. Placé entre deux morts, il ne peut éviter l'une ou l'autre. S'il est vaincu par Renaud, il périra de sa main ; s'il le terrasse, la mort lui viendra de son épouse. Il sait bien en effet que, s'il tue le frère de Bradamante, il encourra la haine de celle-ci, et c'est ce qu'il redoute plus que le trépas.

Renaud, qui n'a point de semblable arrière-pensée, fait tous ses efforts pour obtenir la victoire. Il brandit sa hache d'un air impétueux et terrible, et dirige ses coups tantôt sur les bras, tantôt sur la tête de son adversaire. Le brave Roger pare en faisant tournoyer sa hache. Il bondit de çà, de là, et quand il frappe, il a soin de choisir l'endroit où il fera le moins de mal possible à Renaud.

Le combat paraît par trop inégal à la plupart des seigneurs païens. Roger met trop de mollesse dans l'attaque, tandis que le jeune Renaud le presse trop vivement. Le roi des Africains contemple l'assaut d'un air fâché. Il soupire, murmure, et accuse Sobrin de l'avoir induit en erreur, et de lui avoir donné un mauvais conseil.

Cependant Mélisse, vrai puits de science en fait d'enchantelements ou de magie, avait quitté sa figure de femme pour prendre celle du grand roi d'Alger. Elle ressemblait à Rodomont de geste et de visage ; elle était couverte de la peau du dragon ; elle portait l'écu et l'épée semblables aux armes dont il se servait d'habitude ; rien ne manquait à la ressemblance.

Elle dirigea le démon auquel elle avait donné la forme d'un cheval, vers le fils du roi Trojan qui se tenait tout soucieux. D'une voix forte et d'un air courroucé, elle lui dit : « Seigneur, c'est en vérité une faute trop grande que d'avoir envoyé un jouvenceau inexpérimenté combattre contre un chevalier français si fort et si fameux, alors qu'il s'agit du sort et de l'honneur de l'Afrique.

» Ne laisse pas continuer plus longtemps ce combat qui tournerait trop à notre détriment. Rodomont est avec toi ; ne crains donc pas qu'il te mésarrive d'avoir rompu ton pacte et ton serment. Que chacun fasse voir comment taille son épée. Puisque je suis des vôtres, chacun de vous en vaut cent. » Ces paroles font une telle impression sur Agramant, que, sans plus réfléchir, il se précipite en avant.

Croyant avoir avec lui le roi d'Alger, il se soucie peu d'observer le pacte. Il n'aurait pas fait autant de cas de l'arrivée à son camp de mille chevaliers. En un instant, on voit de tous côtés s'abaisser les lances et éperonner les destriers. Quant à Mélisse, après avoir engagé la bataille par sa feinte apparition, elle disparaît subitement.

Les deux champions qui voient la foule envahir l'arène, contre tout accord, contre toute promesse, cessent de se combattre, et suspendent leur querelle ; ils se jurent mutuellement de ne prendre parti ni d'un côté, ni de l'autre, jusqu'à ce que l'on sache formellement par qui le pacte a été rompu, si c'est par le vieux Charles ou par le jeune Agramant.

Tous deux renouvellent le serment d'avoir pour ennemi celui qui aura manqué à sa foi. Cependant les guerriers des deux camps s'agitent en tumulte ; l'un se porte en avant, l'autre lâche pied ; les uns se conduisent en lâches, les autres se signalent parmi les plus vaillants. Tous montrent le même empressement à courir, mais les uns courent en avant, tandis que les autres vont en arrière.

De même que le lévrier qui voit le gibier fuir devant lui, sans qu'il puisse se joindre à la troupe des chiens, étant retenu par le chasseur, et qui se consume de rage, se tourmente, se plaint, se désespère, aboie vainement, se débat et tire sur sa laisse, ainsi Marphise et sa belle-sœur restent un instant indécises et comme retenues par l'indignation.

Jusque-là, elles avaient vu, dans la plaine spacieuse, une proie si riche sans qu'elles pussent y porter la main, retenues qu'elles étaient par le traité. Elles s'en plaignaient tout bas, et poussaient de vains soupirs. Maintenant qu'elles voient la trêve rompue, elles tombent joyeuses sur les masses africaines.

Marphise transperce, d'un coup de lance en pleine poitrine, le premier qu'elle rencontre. Le fer sort de deux brasses par le dos. Puis elle tire son épée, et, en moins de temps que je ne le raconte, elle brise quatre casques comme s'ils étaient de verre. Bradamante ne produit pas un effet moindre. Sa lance d'or couche à terre tous ceux qu'elle touche, sans cependant en occire un seul.

Les deux guerrières sont si près l'une de l'autre, qu'elles peuvent être témoins de leurs exploits réciproques. À la fin, elles se séparent, et se mettent à frapper sur les Sarrasins partout où les emporte leur colère. Qui pourra compter tous les guerriers que la lance d'or envoie mesurer la terre ? Qui pourra dire combien de têtes l'épée terrible de Marphise sépare de leurs corps ?

Comme on voit, lorsqu'au souffle de vents plus doux l'Apennin découvre ses épaules verdoyantes, deux torrents fangeux s'ébranler en même temps, et suivre, en descendant, des routes diverses ; déraciner le long de leurs rives escarpées les rochers et les arbres géants ; entraîner jusqu'au fond des vallées les terres et les récoltes, et lutter à qui fera le plus de dégâts sur leur passage ;

Ainsi les deux magnanimes guerrières, courant à travers le camp par des routes différentes, produisent de grands ravages parmi les bataillons africains, l'une avec la lance, l'autre avec l'épée. Agramant a beaucoup de peine à retenir autour de leurs bannières ses gens qui prennent de tous côtés la fuite. En vain il s'informe, en vain il regarde autour de lui ; il ne peut savoir ce qu'est devenu

Rodomont.

C'est à son instigation qu'il a rompu — il le croit du moins — le traité pour lequel les dieux ont été pris à témoin. Il se repent d'avoir été si prompt à l'écouter. Il ne voit pas non plus Sobrin. Ce dernier s'est retiré dans Arles, repoussant toute complicité dans un tel parjure, dont à son avis la punition va, le jour même, retomber sur Agramant.

Marsile, lui aussi, s'est réfugié dans la ville, le cœur rempli d'indignation pour la foi violée. Aussi Agramant se trouve-t-il en un grand péril, au milieu des Italiens, des Allemands et des Anglais que conduit l'empereur Charles, et qui sont tous gens de haute valeur. Parmi eux, les paladins brillent comme des pierreries dans une broderie d'or.

À côté des paladins, se font remarquer, comme les meilleurs chevaliers qu'on puisse voir au monde, Guidon le sauvage, au cœur intrépide, et les deux illustres fils d'Olivier dont je ne veux pas rappeler ici les mérites, vous les ayant déjà signalés ailleurs. Ils égalent les deux guerrières en audace et en impétuosité, et font un massacre infini des Sarrasins.

Mais, laissant pour un moment cette mêlée, je veux passer la mer sans avoir besoin de navire. Je n'ai pas à m'occuper tellement des chevaliers de France, que j'en doive oublier Astolphe. Je vous ai déjà raconté la faveur que lui avait accordée le saint Apôtre, et il me semble vous avoir dit aussi que le roi Branzardo et le roi des Algazers avaient levé une armée pour marcher à sa rencontre.

Par leurs ordres, on avait levé, dans toutes les parties de l'Afrique, tous les gens qu'on avait pu, les infirmes aussi bien que les hommes valides. On faillit prendre jusqu'aux femmes. Agramant, dans son obstination à poursuivre sa vengeance, avait déjà, à deux reprises différentes, dépeuplé l'Afrique. Peu de gens y étaient restés, et ceux qu'on avait pu rassembler formaient une armée sans courage et débile.

Ils le montrèrent bien ; à peine eurent-ils aperçu de loin les ennemis, qu'ils s'enfuirent à la débandade. Astolphe les chassait, comme des troupeaux, devant ses troupes plus aguerries. Il joncha les

champs de leurs cadavres, et peu d'entre eux purent rentrer à Biserte. Le vaillant Bucifar resta prisonnier. Quant au roi Branzardo, il se réfugia dans la ville,

Plus affligé de la prise de Bucifar que de la perte de tout le reste. Biserte était une grande ville ; ses remparts avaient besoin de grandes réparations, et Bucifar seul pouvait mener à bien cette entreprise. Il aurait payé cher pour le racheter. Pendant qu'il y songeait, tout soucieux et tout chagrin, il se souvint que, depuis plusieurs mois déjà, il retenait prisonnier le paladin Dudon.

Le roi de Sarze l'avait fait prisonnier près du rivage de Monaco, lors de sa première expédition. Depuis ce temps, Dudon, qui avait pour père Ogier le Danois, était resté en captivité. Branzardo résolut de l'échanger contre le roi d'Algazer, et envoya un messenger au capitaine des Nubiens, que ses espions lui avaient dit être Astolphe d'Angleterre.

Astolphe, en sa qualité de paladin, comprendrait qu'il était de son devoir de délivrer un paladin. En effet, aussitôt que le gentil duc apprit la nouvelle, il s'empressa d'acquiescer à la proposition du roi Branzardo ; Dudon, une fois délivré, combla le duc de remerciements, et se mit à sa disposition pour toutes les choses concernant la guerre, soit sur mer, soit sur terre.

Astolphe avait une armée immense, capable de conquérir sept royaumes comme celui d'Afrique. Se rappelant que le saint vieillard lui avait ordonné d'arracher la Provence et le rivage d'Aigues-Mortes des mains des Sarrasins qui s'en étaient emparés, il choisit, parmi ceux de ses soldats qui lui parurent le moins inaptes à la navigation, une nouvelle troupe aussi nombreuse que possible.

Puis, tenant ses deux mains pleines de feuilles de toute sorte, arrachées aux lauriers, aux cèdres, aux oliviers, aux palmiers, il vint au bord de la mer et les jeta dans les flots. Ô bienheureux ceux que le ciel chérit, grâce que Dieu accorde rarement aux mortels ! ô l'étonnant miracle qui se produisit avec ces feuilles, dès qu'elles eurent touché l'eau !

Elles grandirent hors de toute prévision ; elles se recourbèrent, s'allongèrent, s'alourdirent ; les veines qui les sillonnaient d'abord se

changèrent en madriers et en grosses traverses. La pointe garda sa forme aiguë. En un mot, elles devinrent toutes des navires de formes diverses, de diverses qualités, selon qu'elles avaient été cueillies sur des arbres différents.

Ce fut vraiment un miracle de voir toutes ces feuilles éparses se changer en fustes, en galères, en navires de haut bord. Ce fut un miracle aussi que de les voir toutes pourvues de voiles, de cordages et de rames, selon la nature de chaque vaisseau. Quant aux marins, le duc n'en manqua pas ; les Sardes et les Corses, dont le pays était voisin, lui fournirent des nochers, des patrons et des pilotes.

Les gens de toute sorte qui montèrent la flotte furent au nombre de vingt-six mille. Dudon leur fut donné pour capitaine. C'était un chevalier sage, aussi expérimenté sur terre que sur mer. La flotte était encore mouillée le long du rivage mauresque, lorsqu'arriva un navire chargé de prisonniers de guerre.

Il portait ceux que l'audacieux Rodomont avait pris sur le pont dangereux où l'espace était si étroit pour jouter, ainsi que je vous l'ai déjà dit plusieurs fois. Parmi ces prisonniers se trouvait le cousin du comte, le fidèle Brandimart, Sansonnet et d'autres chevaliers d'Allemagne, d'Italie et de Gascogne, dont je n'ai point à parler.

Le pilote, qui n'avait point aperçu la flotte ennemie, entra dans la rade avec sa galère, laissant à plusieurs milles derrière lui le port d'Alger où il voulait primitivement aborder, et dont un vent violent avait détourné son navire. Il croyait arriver au milieu des siens et dans un lieu sûr, de même que Progné rentrant à son nid babillard.

Mais, en apercevant l'aigle impériale, les lys d'or et les léopards, il pâlit comme celui qui a mis par mégarde le pied sur un serpent venimeux endormi sous l'herbe, et qui, saisi d'épouvanté, se retire et fuit l'horrible bête gonflée de poison et de rage.

Il était trop tard pour fuir avec ses prisonniers. C'est ainsi que Brandimart, Olivier, Sansonnet, et beaucoup d'autres, furent délivrés par le duc et par le fils d'Ogier qui les abordèrent d'un visage joyeux et ami. En revanche, celui qui les conduisait fut condamné à ramer sur la galère.

Comme je viens de vous le dire, les chevaliers chrétiens furent

bien accueillis par le fils d'Othon, qui leur fit dresser une riche table sous une tente, et leur fit donner toutes les armes qui leur étaient nécessaires. Par amitié pour eux, Dudon différa son départ. Il pensait qu'un entretien avec de tels chevaliers valait mieux pour lui que d'arriver un jour ou deux plus tôt.

Il apprit par eux en quel état se trouvaient la France et Charles, et à quel endroit il devait plus sûrement et plus avantageusement aborder. Pendant qu'il écoutait les nouvelles qu'ils lui donnaient, on entendit s'élever une rumeur qui allait en grandissant, suivie du cri : Aux armes ! poussé avec une telle force, qu'ils ne surent tout d'abord que penser.

Le duc Astolphe et la brillante compagnie avec laquelle il tenait conversation, furent en un moment armés et en selle. Ils se dirigèrent en toute hâte là où s'élevaient les cris les plus perçants, s'informant sur leur chemin de la cause d'une telle rumeur.

Ils arrivèrent enfin à un endroit où ils virent un homme tout nu et à l'air si féroce, qu'il tenait à lui seul tout le camp en échec.

Il avait en main un bâton, dont il s'escrimait avec tant de force et d'adresse, que chaque fois qu'il frappait, un homme tombait en pire état que s'il eût été malade. Il en avait déjà assommé plus de cent, et l'on tirait de loin sur lui à coups de flèche, car personne n'osait plus l'attaquer de près.

Dudon, Astolphe, Brandimart et Olivier, accourus en toute hâte, s'arrêtèrent, émerveillés de la force prodigieuse et de la vaillance déployées par ce furieux. Soudain, ils virent venir au galop, sur un palefroi, une damoiselle vêtue de noir, qui courut à Brandimart, et, l'ayant salué, lui jeta en même temps les bras autour du cou.

C'était Fleur-de-Lys, dont le cœur brûlait d'un si grand amour pour Brandimart, qu'elle avait failli devenir folle de douleur, quand il avait été fait prisonnier à l'attaque du pont. Ayant appris par le païen qui l'avait capturé, qu'il avait été envoyé dans la ville d'Alger avec beaucoup d'autres chevaliers, elle avait traversé la mer.

Comme elle cherchait les moyens de passer en Afrique, elle avait trouvé à Marseille un navire venant du Levant, et qui portait un vieux chevalier au service du roi Monodant. Ce vieux serviteur avait

parcouru un grand nombre de provinces, errant sur mer et sur terre, à la recherche de Brandimart. Il avait appris en chemin qu'il le trouverait en France.

Ayant reconnu Bardin, le même qui jadis avait enlevé à son père le jeune Brandimart et l'avait élevé à la Roche des Bois, Fleur-de-Lys apprit de lui les motifs de son voyage, et lui racontant à son tour comment Brandimart était passé en Afrique, elle l'avait décidé à s'embarquer avec elle.

Dès qu'ils furent à terre, ils apprirent qu'Astolphe assiégeait Biserte. On leur dit, mais non d'une manière certaine, que Brandimart était auprès de lui. À cette nouvelle, Fleur-de-Lys s'était empressée d'accourir, comme on vient de le voir, et son allégresse indiquait combien avait été grande son angoisse passée.

Le gentil chevalier, non moins joyeux de revoir sa fidèle et chère épouse qu'il aimait plus que toute autre chose au monde, la serra dans ses bras, et lui fit le plus doux accueil. Il ne pouvait se rassasier de la couvrir de baisers. Enfin, levant les yeux, il aperçut Bardin qui était venu avec la dame.

Tendant les mains vers lui, il courut l'embrasser, et lui demanda en même temps pourquoi il était venu ; mais le désordre qui régnait dans le camp ne lui permit pas d'entendre la réponse. Chacun fuyait devant le bâton que le fou, tout nu, faisait tourner pour s'ouvrir un passage. Fleur-de-Lys, l'ayant regardé au visage, cria à Brandimart : « C'est le comte ! »

En même temps, Astolphe qui était aussi accouru, comprit, à certains signes que lui avaient révélés les divins vieillards dans le paradis terrestre, que c'était en effet Roland. Sans ces deux circonstances, il eût été impossible de reconnaître le noble prince qu'une longue folie avait rendu plus semblable à une bête brute qu'à un homme.

Astolphe, le cœur ému de pitié, se retourne en pleurant, et dit à Dudon qui était près de lui, ainsi qu'à Olivier : « C'est Roland ! » Ceux-ci fixant attentivement les regards sur le fou, finissent par le reconnaître, et se sentent remplis d'étonnement et de pitié en le retrouvant dans un tel état.

La plupart de ces seigneurs pleuraient, tellement leur douleur était forte : « Ce n'est pas le moment de pleurer sur lui, — leur dit Astolphe —, mais bien de trouver le moyen de le rappeler à la raison. » Et aussitôt il descend de cheval. Brandimart, Sansonnet, Olivier et Dudon en font autant, et tous s'avancent en même temps vers le neveu de Charles, dans l'intention de le saisir.

Roland, se voyant entouré, brandit son bâton en fou, en désespéré. Il en assène un coup terrible à Dudon qui, la tête protégée par son écu, cherche à s'approcher de lui. Si Olivier n'avait pas amorti le coup avec son épée, le bâton aurait brisé l'écu, le casque, la tête et le buste.

L'écu seul est brisé, et le coup s'abat sur le casque comme une tempête ; Dudon tombe à terre. Au même moment, Sansonnet, du tranchant de son épée, porte un tel coup, que le bâton est coupé net à plus de deux brasses. Brandimart saisit le comte par derrière et le serre aussi fortement qu'il peut dans ses deux bras, tandis qu'Astolphe le saisit par les jambes.

Roland se débat, et envoie rouler l'Anglais à dix pas ; mais il ne peut faire lâcher prise à Brandimart qui l'étreint avec une force nouvelle. Olivier s'étant un peu trop approché, il lui applique un coup de poing si rude et si violent, qu'il le renverse pâle et sans vie, et rendant le sang par le nez et par les yeux.

Et si ce n'eût été le casque excellent qu'avait Olivier, ce coup de poing l'aurait tué. Quoi qu'il en soit, il tombe comme s'il allait rendre son âme à Dieu. Dudon et Astolphe se sont relevés ; le premier a la figure tout enflée. Tous deux se joignent à Sansonnet dont le beau coup d'épée vient de briser en deux le bâton, et tous se jettent ensemble sur Roland.

Dudon l'étreint vigoureusement par derrière, tout en cherchant à le renverser avec le pied. Astolphe et les autres l'ont pris par les bras. À eux tous, ils ne peuvent encore le contenir. Celui qui a vu le taureau auquel on donne la chasse courir en mugissant, emportant avec lui, sans pouvoir s'en débarrasser, les chiens féroces pendus à ses oreilles,

Pourra se faire une idée de Roland entraînant avec lui tous ces

guerriers. Cependant, Olivier se relève de l'endroit où le formidable coup de poing l'avait étendu. Il voit combien il sera difficile de mettre le projet d'Astolphe à exécution. Soudain, il imagine un moyen pour faire tomber Roland, et ce moyen lui réussit en effet.

Il se fait apporter plusieurs cordes auxquelles il fait faire des nœuds coulants que l'on passe aux jambes et aux bras du comte, puis il donne le bout des cordes à tenir à plusieurs des assistants. Grâce à ce moyen, employé par le maréchal-ferrant pour renverser les chevaux et les bœufs, Roland est enfin couché à terre.

Dès qu'il est renversé, tous se jettent sur lui, et lui lient fortement les pieds et les mains. Roland se débat avec fureur, mais tous ses efforts sont vains. Astolphe ordonne qu'on l'emporte, afin de procéder à sa guérison.

Dudon, le plus vigoureux de tous, le charge sur ses épaules, et le porte sur l'extrême bord de la mer.

Astolphe le fait laver sept fois et le fait plonger sept fois dans l'eau, jusqu'à ce que sa figure et tout son corps soient débarrassés de la saleté qui les recouvre. Puis, au moyen de certaines herbes cueillies à cet effet, il lui fait fermer hermétiquement la bouche, ne voulant le laisser respirer que par le nez.

Astolphe avait fait apporter la fiole dans laquelle était renfermé le bon sens de Roland. Il la lui met sous le nez, de façon qu'en respirant, il la vide entièrement. Ô merveille ! la raison revient à Roland comme avant sa folie ; son intelligence renaît dans ses paroles, plus lucide et plus nette que jamais.

Comme celui qui, après avoir été plongé dans un sommeil lourd et pénible, où il a vu en songe des monstres aux formes horribles qui n'existent pas et qui ne sauraient exister, une fois maître de ses sens et réveillé, s'étonne encore de son rêve étrange et confus, ainsi Roland, guéri de sa folie, reste étonné et stupéfait.

Pensif, il regarde Brandimart, le frère de la belle Aude, et celui qui lui a remis son bon sens dans la tête, et ne s'explique pas comment et depuis quand il est là. Il tourne les yeux de côté et d'autre, et ne peut comprendre où il est. Il s'étonne de se voir nu et garrotté des pieds à la tête.

Puis, comme autrefois Silène à ceux qui l'avaient surpris dans une grotte obscure, il dit : Déliez-moi, d'un air si calme, avec un regard si tranquille, qu'on s'empresse de le délier et de lui passer des vêtements qu'on a eu soin de préparer. Tous s'efforcent d'apaiser la douleur qui s'empare de lui au souvenir de son erreur passée.

À peine Roland est-il revenu dans son premier état, plus sage et plus sain d'esprit que jamais, qu'il se sent guéri de son amour. Celle qui lui semblait naguère si belle et si charmante, celle qu'il avait tant aimée, ne lui paraît plus qu'une méprisable et vile créature. Tous ses vœux, tous ses désirs ne tendent plus qu'à regagner ce que l'amour lui a fait perdre.

Cependant Bardin apprit à Brandimart que son père Monodant était mort, et qu'il venait lui offrir le trône, de la part de son frère Gigliant et des populations qui habitent l'archipel et les rivages du Levant. Il n'était pas au monde de royaume plus riche, plus peuplé, plus agréable.

Il lui dit, entre autres raisons, que la patrie était une douce chose, et qu'une fois qu'il en aurait goûté, il prendrait à tout jamais en haine la vie errante. Brandimart lui répondit qu'il voulait servir Charles et Roland pendant toute cette guerre, et que s'il pouvait en voir la fin, il songerait ensuite bien mieux à ses propres affaires.

Le jour suivant, le fils d'Ogier le Danois mit à la voile pour la Provence. Après son départ, Roland se renferma avec le duc, et apprit de lui où en étaient les hostilités. Puis il fit bloquer complètement Biserte, tout en laissant l'honneur de la victoire au duc anglais.

Mais celui-ci ne faisait rien qu'après avoir pris les instructions du comte.

De quelle façon s'entendirent-ils pour donner l'assaut à Biserte, de quel côté et à quel moment la ville fut-elle assaillie ; comment fut-elle prise à la première attaque, et quelle fut la part de Roland dans ce glorieux fait d'armes ; si je ne vous le dis pas tout de suite, ne vous en tourmentez pas, car je ne tarderai pas à y revenir. Qu'il vous plaise pour le moment de savoir comment les Français donnèrent la chasse aux Maures.

Le roi Agramant se vit abandonné quasi de tous ses soldats en ce

péril extrême. Marsile, ainsi que le roi Sobrin, était rentré dans la ville, avec un grand nombre de troupes païennes, mais ne se croyant pas en sûreté derrière les murailles, ils s'étaient réfugiés sur la flotte, et leur exemple avait été suivi par une foule de chefs et de chevaliers maures.

Cependant Agramant soutint le combat jusqu'à ce que, la résistance n'étant plus possible, il fût obligé de battre en retraite, et de rentrer dans la ville par la porte la moins éloignée. Rabican le poursuivait de près, excité par Bradamante, qui brûlait de se venger, par sa mort, de ce qu'il lui avait tant de fois enlevé son Roger.

Marphise avait le même désir dans le but de tirer une vengeance tardive du meurtre de son père. Elle enfonçait ses éperons dans le ventre de son destrier. Mais ni l'une ni l'autre n'arriva à temps. Le roi put entrer dans la ville, et de là se réfugier sur la flotte.

Comme deux belles et ardentes léoparades, qui ont rompu leur laisse, et qui, après avoir en vain poursuivi les cerfs ou les daims légers, s'en reviennent la tête basse, et pleines de dépit, ainsi s'en revinrent en soupirant les deux donzelles, lorsqu'elles eurent vu le païen disparaître sain et sauf.

Elles ne s'arrêtent point pour cela ; mais elles se jettent dans la foule des autres fuyards, renversant de çà de là, à chaque botte, nombre de gens qui ne se relevèrent plus jamais. Les malheureux ne pouvaient même pas trouver leur salut dans la fuite, Agramant ayant, pour sa propre sécurité, fait fermer la porte qui donnait sur le camp,

Et rompre tous les ponts sur le Rhône. Ah ! plèbe infortunée, lorsque tu n'es plus utile au tyran, l'on te traite comme un troupeau de moutons et de chèvres ! Les uns se noient dans le fleuve et dans la mer, les autres rougissent les sillons de leur sang. Un grand nombre périrent ; fort peu furent faits prisonniers, car la plupart n'auraient pu payer de rançon.

Dans cette bataille suprême, le nombre des morts fut si grand de part et d'autre — quoique cependant les pertes des Sarrasins eussent été beaucoup plus considérables, grâce à Bradamante et à Marphise — qu'on en voit encore les traces en cet endroit. Tout autour d'Arles, la campagne, où le Rhône forme comme un lac, est

couverte de tombes.

Pendant le roi Agramant avait fait prendre le large à ses plus gros navires, laissant quelques-uns des plats légers à la disposition de ceux qui pourraient se sauver. Il y resta pendant deux jours, soit pour recueillir ceux qui pourraient se sauver, soit parce que les vents étaient contraires et mauvais ; le troisième jour, il mit à la voile, croyant pouvoir retourner en Afrique.

Le roi Marsile, ayant grand-peur que l'Espagne ne payât les frais de la guerre, et que l'horrible tempête ne s'abattît en dernier lieu sur ses États, se transporta en toute hâte à Valence, où il fit sur-le-champ réparer châteaux et forteresses, et presser les préparatifs de la guerre qui devait par la suite amener sa ruine et celle de ses amis.

Agramant faisait voile vers l'Afrique avec des navires mal armés et presque vides d'équipages. Les rares soldats qu'elle ramenait, se lamentaient de ce que les trois quarts d'entre eux étaient restés en France. Les uns traitaient le roi d'orgueilleux, les autres l'appelaient cruel, d'autres le qualifiaient de fou, et, comme il advient en pareil cas, tous le maudissaient en secret. Mais la crainte qu'ils en ont les fait rester cois.

C'est à peine si parfois deux ou trois amis, sûrs de leur discrétion, épanchaient entre eux leur colère et leur rage. Toutefois le malheureux Agramant s'imaginait encore que chacun l'aimait et le plaignait, car il ne voyait autour de lui que des visages composés, et n'entendait jamais que des paroles d'adulation mensongère.

On avait conseillé au roi africain de ne pas aborder à Biserte, car on avait la nouvelle certaine que le port et tout le littoral étaient au pouvoir de l'armée nubienne. Il ferait bien, en conséquence, de s'en éloigner assez pour que le débarquement ne fût pas inquiété. Une fois à terre, il se porterait à droite, au secours de son malheureux peuple.

Mais son destin implacable ne lui permit pas d'exécuter un projet si sage. Il lui fit rencontrer la flotte, miraculeusement formée avec des feuilles d'arbre, et qui s'en venait, fendant les ondes, du côté de la France. Pour comble de malchance, la rencontre eut lieu pendant la nuit, par un temps nébuleux, obscur et triste, alors que la flotte d'Agramant était le plus en désordre.

Aucun espion n'avait prévenu Agramant qu'Astolphe envoyait à sa rencontre une flotte si considérable. Quand bien même on le lui aurait dit, il n'aurait jamais cru que, d'un seul rameau, il eût pu tirer cent navires. Il s'avançait donc sans crainte, et ne pouvait s'imaginer que quelqu'un fût assez audacieux pour lui barrer le passage. Il n'y avait ni garde, ni vigie dans les huniers, pour signaler les navires en vue.

De sorte que les bâtiments confiés par Astolphe à Dudon, et qui étaient montés par des soldats intrépides, ayant un soir aperçu la flotte d'Agramant, se dirigèrent droit sur elle, et purent l'assaillir à l'improviste. Dès qu'à leur accent ils eurent reconnu que c'étaient bien des Maures, c'est-à-dire leurs ennemis, les gens de Nubie jetèrent les grappins, et tendirent les chaînes.

Poussés par un vent favorable, les lourds navires de Dudon abordèrent ceux des Sarrasins avec une telle impétuosité, qu'ils en coulèrent un grand nombre au premier choc. Puis on commença à lancer le fer, le feu et d'énormes pierres en si grande quantité, que la mer n'avait jamais vu tempête pareille.

Les gens de Dudon, redoublant d'ardeur et de force à la pensée que l'heure était enfin venue de venger sur les Sarrasins plus d'un méfait, faisaient pleuvoir sur leurs adversaires, de près et de loin, une telle masse de projectiles, que la flotte d'Agramant ne savait comment s'en préserver. Un nuage de flèches fondait sur elle, tandis que sur les flancs elle était assaillie à coups d'épées, de grappins, de piques et de haches.

De gros rochers, lancés par de puissantes machines, retombaient d'une grande hauteur sur les navires ennemis, fracassant les poupes et les proues, entr'ouvrant les coques où la mer se précipitait par de larges ouvertures. Mais les plus grands dommages étaient causés par les incendies, prompts à s'allumer, et difficiles à éteindre. La chiourme infortunée, voulant fuir ce grand péril, retombait dans un péril plus grand.

Les uns, chassés par le fer de l'ennemi, se jetaient dans la mer où ils se noyaient : les autres, jouant à temps des pieds et des bras, essayaient de se sauver tantôt dans une barque, tantôt dans une autre.

Mais celles-ci, déjà trop chargées, les repoussaient impitoyablement, et la main des malheureux qui avaient déjà saisi le bord était tranchée d'un coup de hache et restait accrochée au bateau, tandis que le reste du corps retombait dans les flots qu'il rougissait de son sang.

D'autres, après avoir espéré se sauver à la nage, voyant que personne ne venait à leur secours, et sentant la force et l'haleine leur manquer, bravaient les flammes qu'ils avaient fui tout d'abord. La crainte de se noyer leur faisait saisir quelque morceau de bois enflammé, et pour fuir un genre de mort, ils s'exposaient à deux.

D'autres enfin, pour échapper à l'épée et à la hache de l'ennemi levées sur leur tête, se précipitaient en vain dans la mer ; les pierres et les flèches ne leur laissaient pas le temps de gagner le large. Mais peut-être serait-il utile et sage de finir là mon chant, pendant qu'il vous intéresse encore, plutôt que de le poursuivre jusqu'à ce qu'il vous ennuie.

Chant XL

ARGUMENT. — La flotte d'Agramant ayant été battue et brûlée, les chrétiens assiègent Biserte qui est prise d'assaut, mise au pillage et livrée aux flammes. Agramant se réfugie à Lampéduse avec Sobrin. Ayant trouvé Gradasse dans cette île, ils arrêtent tous les trois le projet de défier Roland et deux autres chevaliers chrétiens au combat. Roland accueille volontiers cette offre, et choisit pour compagnons Brandimart et Olivier. — Entre temps, Roger, retournant à Arles, délivre sept rois africains que Dudon conduisait prisonniers, et en vient aux mains avec ce dernier.

Il serait trop long de m'appesantir sur les diverses péripéties de ce combat naval. Il me semble du reste que vous les décrire, à vous, magnanime fils de l'invincible Hercule, ce serait, comme on dit, porter des vases à Samos, des chouettes à Athènes et des crocodiles en Égypte. Alors que je ne puis vous en parler que d'après ouï-dire, vous, seigneur, vous en voyez et vous en faites voir aux autres d'admirables.

Vous donnâtes, comme sur un théâtre, un grand spectacle à votre peuple fidèle, la nuit et le jour où vous lui montrâtes la flotte ennemie écrasée, à l'embouchure du Pô, entre le fer et le feu. Vos sujets purent entendre les cris et les plaintes, et contempler les ondes teintes de sang humain. Vous vîtes, et vous fîtes voir de combien de manières on peut trouver la mort dans ce genre de combat.

Quant à moi, je ne pus le voir, car depuis six jours j'étais parti, et j'allais, changeant de voiture, d'heure en heure, me jeter en toute hâte aux pieds sacrés du grand Pasteur, pour lui demander secours.

Vous n'eûtes besoin, il est vrai, ni de cavaliers ni de fantassins, car pendant ce temps vous brisâtes si bien les griffes et les dents du Lion d'or, que depuis ce jour je ne l'ai plus entendu rugir.

Mais Alphonse Trotto qui assistait à la bataille, ainsi qu'Annibal et Pierre Moro, Affranio, Albert, les trois Ariostes, le Bagno, et le Zerbinetto, me la racontèrent avec de si grands détails, que j'en eus une parfaite connaissance. Le grand nombre de drapeaux que je vis plus tard suspendus aux voûtes du temple, et les milliers de galères et de vaisseaux captifs sur ces rives, me confirmèrent leur récit.

Tous ceux qui furent témoins des incendies, des naufrages, des massacres multiples que vous fîtes éprouver à la flotte ennemie, jusqu'à ce que le dernier vaisseau fût pris, digne vengeance de nos palais brûlés, pourront s'imaginer les pertes et le désastre essayés par la malheureuse armée d'Agramant, assaillie en pleine mer par Dudon, pendant une nuit obscure.

Il était nuit, et quand l'âpre bataille commença, c'est à peine si l'on pouvait distinguer les objets. Mais quand le soufre, la poix et le bitume, répandus à profusion, eurent allumé une flamme dévorante aux flancs des navires et des galères mal défendus, chacun voyait si clairement autour de lui, que la nuit parut changée en jour.

Agramant, trompé par l'obscurité, avait fait assez peu de cas de la flotte ennemie ; ne croyant pas avoir à faire à un si grand nombre de navires, il pensait pouvoir leur résister. Mais quand les ténèbres furent dissipées et qu'il vit — ce qu'il ne croyait pas tout d'abord — que les vaisseaux ennemis étaient deux fois plus nombreux que les siens, il changea bien vite d'avis.

Montant, avec des serviteurs dévoués, sur la barque la plus légère qu'on pût trouver, et dans laquelle il avait fait placer Bride-d'Or et ce qu'il avait de plus précieux, il se glissa silencieusement entre les navires, jusqu'à ce qu'il se trouvât en sûreté, loin des siens que Dudon continuait d'exterminer. Pendant que les malheureux étaient brûlés par le feu, engloutis dans les flots et détruits par le fer, lui, qui était cause de leur perte, s'enfuyait sain et sauf.

Agramant fuyait, ayant avec lui Sobrin. Il se plaignait de n'avoir pas voulu le croire quand il avait prévu, avec le coup d'œil d'un

devin, les malheurs qui étaient arrivés. Mais revenons au paladin Roland qui conseillait à Astolphe de détruire Biserte avant qu'elle fût secourue, de sorte qu'elle ne pût jamais plus guerroyer contre la France.

Le camp fut publiquement prévenu de se tenir prêt pour le troisième jour. En prévision d'une attaque, Astolphe avait conservé avec lui un grand nombre de navires, car il ne les avait pas tous donnés à Dudon. Il en donna le commandement à Sansonnet, aussi bon guerrier sur mer qu'en terre ferme. Celui-ci vint se poster en face de Biserte, à un mille environ du port, où il fit jeter l'ancre.

En vrais chrétiens, Astolphe et Roland, qui ne se lançaient jamais dans aucun péril sans avoir imploré Dieu, firent ordonner dans toute l'armée des prières publiques et des jeûnes. Ils firent prévenir qu'au troisième jour, au signal donné, chacun se tint prêt à donner l'assaut à Biserte, qui, une fois prise, serait livrée au sac et à l'incendie.

En conséquence, après que les abstinences et les prières eurent été scrupuleusement observées, les parents, les amis, et ceux qui se connaissaient entre eux, commencèrent à s'inviter réciproquement. Quand ils eurent restauré leurs corps fatigués et épuisés par le jeûne, ils s'embrassèrent en pleurant, ainsi qu'on fait quand on se sépare de ses plus chers amis pour aller en voyage.

Dans Biserte, les prêtres sacrés, mêlant leurs supplications à celles de la population plaintive, se frappaient la poitrine, et versaient des torrents de larmes, et invoquaient leur Mahomet, qui ne les entendait pas. Que de veilles, que d'offrandes, que de promesses furent faites dans chaque famille, ainsi que publiquement dans les temples, au pied des autels et des statues, afin d'éterniser le souvenir de leurs périls extrêmes !

Après que le peuple eut été béni par le Cadi, chacun prit les armes, et courut aux remparts. La belle Aurore était encore étendue dans son lit, auprès de son époux Tython, et le ciel était plongé dans l'obscurité, lorsque Astolphe d'un côté, Sansonnet de l'autre, donnèrent l'ordre de prendre les armes ; puis, au signal donné par le comte, on assaillit Biserte avec impétuosité,

Biserte était baignée de deux côtés par la mer ; le reste de la ville

s'étendait dans l'intérieur des terres. Ses murs avaient été jadis très solidement construits. Mais ils étaient anciens, et l'on n'avait pu y faire que fort peu de réparations, car Branzardo, contraint de s'y réfugier, manquait non seulement d'ingénieurs et d'ouvriers, mais du temps nécessaire.

Astolphe enjoint au roi des Nègres de faire assaillir les merlons et les créneaux par ses frondeurs et ses archers, de telle façon que les assiégés ne puissent s'y montrer. Cela permet à ses fantassins et à ses cavaliers, chargés de pierres, de poutres, de fascines et d'autres matériaux, d'arriver sains et saufs jusqu'au pied des remparts.

Les fascines et les pierres passent de main en main ; chacun jette sa charge dans les fossés dont on avait détourné l'eau dès la veille, de sorte qu'on en pouvait voir le fond fangeux. Les fossés ne tardent pas à se combler jusqu'au niveau de la campagne. Astolphe, Roland et Olivier se préparent à escalader les murailles avec leur infanterie.

Les Nubiens, impatientes de tout retard, et poussés par l'espoir du pillage, s'avancent, sans se soucier du danger. Abrités sous leurs boucliers formant tortue, ils portent les béliers et les autres instruments propres à faire brèche dans les tours, et à rompre les portes élevées. En un clin d'œil ils sont aux remparts, mais les Sarrasins ne se laissent point surprendre.

Faisant pleuvoir, comme une tempête, le fer, le feu, les merlons et les créneaux, ils brisent, entr'ouvrent le toit formé par les boucliers, ainsi que les pièces des machines au moyen desquelles les assiégeants cherchent à leur nuire. Tant que dure l'obscurité, les troupes chrétiennes ont fort à souffrir ; mais dès que le soleil est sorti de sa riche demeure, la Fortune tourne le dos aux Sarrasins.

De tous les côtés à la fois, du côté de la mer comme sur la terre ferme, le comte Roland fait renforcer les troupes qui montent à l'assaut. Sansonnet, dont la flotte est restée au large, entre dans le port et s'adosse au rivage. De là, il attaque vigoureusement les murs de la ville à coups de fronde et de flèches. En même temps, il fait préparer les échelles et tout ce qui est nécessaire pour monter à l'assaut.

Du côté où la ville s'enfonce dans les terres, Olivier, Roland,

Brandimart, et celui qui a naguère montré tant d'audace en s'élevant dans les airs, livrent une âpre et rude bataille. Chacun d'eux s'avance à la tête d'une partie de l'armée qu'ils ont divisée en quatre. L'un s'attaque aux remparts, l'autre aux portes, les autres ailleurs ; tous donnent des preuves éclatantes de courage.

On peut ainsi bien mieux juger de la valeur de chacun, que s'ils étaient confondus dans les rangs, car mille regards sont fixés sur eux, et peuvent voir quel est celui qui remporte le premier prix ou qui se signale entre tous. Les tours en bois sont amenées sur des chariots ; les éléphants portent d'autres tours semblables qui dominent ainsi les créneaux des remparts.

Brandimart accourt ; il applique une échelle au mur, y monte et excite les autres à l'imiter. Une foule intrépide le suit, rassurée par celui qu'elle voit à sa tête. Personne ne regarde et n'a souci de savoir si l'échelle pourra supporter un poids si considérable. Brandimart ne voit que l'ennemi. Tout en combattant, il monte et finit par saisir un créneau.

Il s'y cramponne des pieds et des mains, saute sur les remparts et fait tourner son épée. Il heurte, il renverse, il fend, il perfore, il écrase tout ce qu'il rencontre, et fait mille prouesses. Soudain, l'échelle se brise sous le poids trop lourd qu'elle porte, et tous les assaillants, sauf Brandimart, retombent pêle-mêle dans les fossés.

L'audace du chevalier n'en est pas diminuée ; il ne songe nullement à reculer, bien qu'il ne se voie plus suivi par aucun des siens, et qu'il soit en butte à tous les efforts des assiégés. Plusieurs de ses soldats lui crient — mais il ne veut pas les écouter — de revenir sur ses pas. Il s'élançe d'un bond dans la ville, du haut des remparts, de plus de trente brasses d'élévation.

Comme s'il fût tombé sur de la plume ou de la paille, il touche terra sans se faire aucun mal. Il frappe, il taille, il transperce tout ce qui est devant lui. Il se rue à droite et à gauche, et met ses adversaires en fuite. Ceux du dehors, qui l'ont vu sauter à l'intérieur des remparts, tremblent qu'il ne soit pas secouru à temps.

Une longue rumeur éclate dans tout le camp ; elle court de bouche en bouche ; elle s'élève comme un immense murmure. La nouvelle

se répand de toutes parts ; chacun la raconte à sa façon en exagérant le danger. Sans arrêter un instant ses ailes rapides, elle arrive aux oreilles de Roland, du fils d'Othon et d'Olivier, occupés à livrer l'assaut sur plusieurs points différents.

Ces guerriers, et surtout Roland, qui aiment Brandimart, le tiennent en grande estime. Comprenant que, s'ils tardent à le secourir, ils auront à regretter la perte d'un si illustre compagnon d'armes, ils saisissent les échelles et escaladent de tous côtés les remparts, avec un visage si fier, si altier, avec un air si résolu, si vaillant, que leurs regards font trembler les ennemis.

Lorsque, sur la mer qui frémit sous la tempête, les ondes assaillent le téméraire navire, et, dans leur rage dédaigneuse, cherchent à l'envahir tantôt par la proue, tantôt par ses parties basses, le pâle nocher soupire, gémit, et, perdant la tête, ne sait plus ce qu'il doit faire pour éviter le danger. Une vague plus forte arrive enfin, pénètre dans le navire, et toutes les autres se précipitent derrière elle.

De même, une fois que les trois chevaliers se sont établis sur les remparts, le passage ouvert par eux est assez large pour que les assaillants, qui montent par mille échelles, puissent les suivre à couvert. Pendant ce temps, des brèches ont été pratiquées en plusieurs endroits, et l'on peut, de divers côtés, porter secours à l'audacieux Brandimart.

On sait avec quelle fureur l'orgueilleux roi des fleuves s'ouvre un âpre sentier dans les champs d'Ocnus, alors qu'il a rompu ses digues. Il entraîne les sillons fertiles et les récoltes ; il emporte des troupeaux entiers avec le berger et ses chiens, et les poissons se jouent entre les branches des ormes, là où les oiseaux seuls voltigent d'habitude.

C'est avec une fureur pareille, que la foule impétueuse des assiégeants se précipite le fer au poing, l'œil ardent, par toutes les brèches des remparts, pour livrer à la destruction la population si mal défendue. Les meurtres, les rapines, les violences envers les personnes et les propriétés portent en un instant la ruine dans la riche et triomphante cité, naguère la reine de toute l'Afrique.

Les rues sont encombrées de morts ; le sang des innombrables blessés forme un marais plus profond et plus sinistre que celui qui

entoure la cité de Dite. L'incendie, se propageant d'édifice en édifice, dévore les palais, les portiques et les mosquées. Les maisons vides et pillées retentissent de pleurs, de hurlements et de plaintes.

On voit les vainqueurs en sortir, chargés de butin ; les uns emportent de beaux vases et de riches vêtements, les autres ont dérobé l'argenterie consacrée aux Dieux. Ceux-ci entraînent les enfants, ceux-là les mères éplorées. Mille turpitudes, mille injustices sont commises, sans que Roland et le duc d'Angleterre qui en apprennent la plus grande partie, puissent les empêcher.

Bucifar d'Algazera succombe sous les coups du vaillant Olivier. Le roi Branzardo, ayant perdu tout espoir, se tue de sa propre main. Folvo, après avoir reçu trois blessures dont il devait mourir peu après, est fait prisonnier par le duc du Léopard. C'était à eux trois qu'Agramant, à son départ, avait confié la garde de ses États.

Cependant Agramant, qui a réussi à échapper au désastre de sa flotte et s'est enfui avec Sobrin, aperçoit de loin une immense flamme s'élever sur le rivage ; il pleure et s'apitoie sur le sort de Biserte. Mais quand il reçoit la nouvelle certaine de la destruction de sa ville, sa première pensée est de se donner la mort. Il l'aurait fait si le roi Sobrin ne l'avait retenu.

Sobrin lui disait : « Seigneur, quelle victoire serait plus agréable à tes ennemis que la nouvelle de ta mort, grâce à laquelle ils espéreraient jouir désormais tranquillement de leurs conquêtes en Afrique ? En vivant, tu leur enlèves cette joie, et tu les laisses dans une crainte continuelle. Ils savent bien qu'ils ne peuvent rester longtemps maîtres de l'Afrique, si ce n'est par ta mort.

« En mourant, tu privas tes sujets du seul bien qui leur reste, l'espérance ! Si tu vis, j'ai la conviction que tu les délivreras, et qu'après tant de désastres, les jours de fête reviendront. Si tu meurs, ils resteront captifs, et l'Afrique sera pour toujours malheureuse et tributaire. Donc, seigneur, si ce n'est pour toi, vis au moins pour ne pas augmenter le malheur des tiens.

« Tu peux être certain d'avoir des soldats et des subsides de ton voisin le Soudan d'Égypte, qui ne saurait voir avec plaisir le fils de Pépin devenir si puissant en Afrique. Ton parent Norandin accourra,

à la tête de forces imposantes, pour te remettre en possession de ton royaume. Les Arméniens, les Turcs, les Perses, les Arabes et les Mèdes viendront tous à ton secours, si tu le leur demandes. »

C'est par de semblables paroles que le prudent vieillard s'efforce de faire renaître chez son prince l'espoir de reconquérir bientôt l'Afrique, bien qu'au fond de son propre cœur il craigne peut-être le contraire. Il sait combien est mal accueilli, combien de larmes vaines est la plupart du temps forcé de répandre quiconque se laisse enlever son royaume, et va implorer ensuite le secours des Barbares.

Annibal, Jugurtha, et d'autres encore, en ont fourni d'irréfutables preuves dans l'antiquité, et de notre temps, Ludovic le More, remis aux mains d'un autre Ludovic. C'est sur cet exemple que votre frère Alphonse s'est appuyé, mon seigneur, en affirmant sans cesse que c'est être fou que d'avoir plus de confiance dans les autres qu'en soi-même.

Aussi, dans la guerre où il fut entraîné par le dépit du souverain pontife irrité, bien qu'il ne pût compter beaucoup sur la résistance de ses faibles sujets, bien que celui qui était venu à son secours eût été vaincu par l'armée italienne, et que son royaume fût au pouvoir de l'ennemi, on ne put, ni par menaces ni par promesses, lui faire signer l'abandon de ses États.

Le roi Agramant, tournant sa proue vers l'Orient, avait repris le large, lorsqu'il fut assailli par une tempête impétueuse qui s'éleva de terre. Le nocher, assis au gouvernail, dit en levant les yeux au ciel : « Je vois s'approcher un ouragan si terrible, que le navire ne pourra y résister.

« Si vous voulez bien, seigneurs, suivre mon conseil, il y a près d'ici, à main gauche, une île sur laquelle je crois prudent d'aborder, jusqu'à ce que la fureur de la mer soit calmée. » Agramant y consentit, et l'on put éviter tout péril en descendant sur cette île placée, pour le salut des marins, entre l'Afrique et la haute fournaise de Vulcain.

L'île est inhabitée. Elle est couverte d'humbles myrtes et de genévriers qui servent de retraite sûre et agréable aux cerfs, aux daims, aux chevreuils et aux lièvres. Elle est peu connue, hormis des

pêcheurs qui viennent souvent suspendre leurs filets humides aux buissons rabougris, pour les faire sécher, pendant que les poissons dorment tranquilles au fond de la mer.

Là se trouvait déjà un autre navire, chassé aussi par la tempête. Il venait d'Arles, et portait le grand guerrier qui régnait sur la Séricane. Les deux rois se firent un accueil digne d'eux ; après avoir échangé leurs révérences, ils s'embrassèrent tendrement, car ils étaient amis, et ils avaient été naguère compagnons d'armes sous les murs de Paris.

Gradasse apprit avec un vif déplaisir les malheurs du roi Agramant. Puis, en roi courtois, il lui offrit l'aide de sa propre personne. Mais il le dissuada d'aller en Égypte, demander aide à cette nation perfide : « L'exemple de Pompée — lui dit-il — devrait avertir tous les princes fugitifs du danger qu'ils y courent.

« Tu m'as dit que c'est avec l'aide des Éthiopiens, sujets de Sénapes, qu'Astolphe a envahi l'Afrique, et qu'il a brûlé sa capitale ; tu m'as dit qu'il a avec lui Roland, qui a depuis peu recouvré sa raison. Le meilleur moyen de remédier à tout cela et de te tirer d'ennui me paraît être le suivant :

» Par amitié pour toi, j'entreprendrai de lutter en combat singulier avec le comte. Fût-il de fer et de bronze, je sais qu'il ne pourra me résister. Lui mort, l'Église chrétienne sera comme l'agneau devant le loup affamé. Nous verrons ensuite, et ce me sera chose facile, à chasser promptement les Nubiens d'Afrique.

» Je m'arrangerai de façon que les autres Nubiens, séparés de ceux-ci par le Nil et qui obéissent à d'autres lois, les Arabes, les Macrobes, nation populeuse et riche, les Perses et les Chaldéens, qui possèdent d'immenses troupeaux, ainsi que beaucoup d'autres peuples qui reconnaissent ma suzeraineté, fassent une telle guerre aux Nubiens sur leurs propres terres, que ces derniers ne resteront pas sur ton territoire. »

Le roi Agramant se montra fort sensible à la seconde proposition du roi Gradasse, et rendit grâce à la Fortune qui l'avait poussé dans cette île déserte. Mais il ne voulut en aucune façon consentir à ce que Gradasse combattît pour lui, quand bien même il serait sûr de

reconquérir Biserte par ce moyen. Il lui semblait que ce serait trop se déshonorer.

« S'il faut défier Roland — répondit-il — c'est à moi qu'il appartient de combattre ; et je le ferai sans retard. Puis, que Dieu dispose de moi, comme il lui plaira. » « Faisons mieux — dit Gradasse — il me vient une autre idée : battons-nous tous deux contre Roland, auquel se joindra un autre chevalier. »

« Que je sois le premier ou le second, pourvu que je ne reste pas en dehors du combat — dit Agramant — je ne récriminerai pas. Je sais bien que je ne saurais trouver, dans le monde entier, un compagnon d'armes meilleur que toi. » « Et moi — dit Sobrin — où resterai-je ? Si vous me dites que je suis trop vieux, je vous réponds que je n'en suis que plus expérimenté, et qu'à l'heure du péril il est bon que le conseil soit à côté de la force. »

Sobrin était d'une vieillesse valide et robuste, et capable de faire encore de fameuses prouesses. Il ajouta qu'il se sentait aussi vigoureux qu'il l'avait été jadis dans sa verte jeunesse. Sa demande parut juste, et sur-le-champ ils expédièrent un envoyé sur les rivages africains, chargé de défier de leur part le comte Roland,

Et de lui dire d'avoir à se trouver, avec un nombre égal de chevaliers en armes, dans l'île de Lampéduse. C'est une petite île, presque ensevelie sous la mer qui l'entoure. Le messenger, auquel la plus grande promptitude avait été recommandée, fit force de voiles et de rames, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Biserte. Là, il trouva Roland qui partageait entre les siens le butin et les prisonniers.

L'invitation de Gradasse, d'Agramant et de Sobrin, faite en public, fut si agréable au prince d'Anglante, qu'il combla de présents le messenger. Il avait appris de ses compagnons que le roi Gradasse portait Durandal à son côté, et il avait formé le projet d'aller jusque dans l'Inde pour la reprendre.

Il ne pensait pas pouvoir rencontrer Gradasse ailleurs, car on lui avait dit qu'il avait quitté la France. Or, voici qu'on lui offre de le rencontrer dans un lieu bien plus rapproché, où il espère lui faire rendre ce qui lui appartient. Il accepte d'autant plus volontiers l'invitation, qu'il sait que le beau cor d'Almonte et Bride-d'Or sont

entre les mains du fils de Trojan.

Il choisit pour seconds le fidèle Brandimart et son beau-frère. Il a éprouvé ce que l'un et l'autre valent, et il sait combien il est aimé de tous les deux. Il cherche, pour lui et ses compagnons, de bons destriers, de bonnes cuirasses, de bonnes cottes de mailles, des épées et des lances. Vous vous rappelez qu'aucun d'eux ne possédait ses armes habituelles.

Roland, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, avait, dans sa fureur, jeté çà et là ses armes à travers champs. Les autres s'étaient vus enlever les leurs par Rodomont, devant la tour élevée qu'un fleuve enveloppe. Il ne devait pas en rester beaucoup en Afrique, car le roi Agramant avait enlevé toutes celles qui étaient en bon état, pour faire la guerre en France.

Roland fait rassembler tout ce qu'on peut trouver d'armes rouillées et dépolies. Pendant ce temps, il se promène sur le rivage, s'entretenant avec ses compagnons du futur combat. Un jour qu'ils étaient sortis du camp, et qu'ils en étaient éloignés de plus de trois milles, ils virent, en jetant les yeux sur la mer, un navire qui s'en venait, toutes voiles déployées, droit au rivage africain.

Sans pilote et sans matelots, uniquement poussé par le vent et le hasard, le navire avançait, les voiles hautes, jusqu'à ce qu'il vînt s'échouer sur le sable. Mais avant de vous en dire plus long à ce sujet, l'intérêt que je porte à Roger me ramène à son histoire, et exige que je vous parle de lui et du chevalier de Clermont.

Je vous ai dit que ces deux guerriers s'étaient retirés hors de la bagarre, aussitôt qu'ils s'aperçurent que le traité avait été rompu, et que les escadrons et les légions s'agitaient dans le plus grand désordre. Ils s'efforçaient de savoir, par tous ceux qui passaient devant eux, quel était, de l'empereur Charles ou du roi Agramant, celui qui avait le premier méconnu son serment et causé tout le mal.

Cependant un serviteur de Roger, aussi fidèle qu'adroit et prudent, et qui, dans le conflit élevé entre les deux camps, n'avait pas un seul instant perdu son maître de vue, vint le rejoindre, et lui remit son épée et son destrier, afin qu'il pût venir au secours des siens. Roger monte à cheval et prend son épée, mais il ne veut pas prendre part à

la lutte.

Il s'éloigne, et, avant de partir, il renouvelle à Renaud la promesse que, si c'est Agramant qui s'est parjuré, il l'abandonnera lui et sa religion trompeuse. Ce jour-là, Roger ne veut pas se servir davantage de ses armes ; il ne pense qu'à arrêter les uns et les autres, et à leur demander quel est l'auteur de la rupture, Agramant ou Charles.

Il apprend de tout le monde que c'est Agramant qui a rompu le premier son serment. Roger aime Agramant, et se séparer de lui pour cette seule raison lui semble dur. Comme je l'ai dit plus haut, l'armée africaine fuyait en déroute et dispersée ; la roue de la Fortune avait tourné pour elle, selon le bon plaisir de celui qui gouverne le monde.

Roger délibère en lui-même pour savoir s'il doit rester, ou s'il doit suivre son seigneur. L'amour qu'il porte à sa dame est un frein qui le retient et le fait hésiter à retourner en Afrique. Diverses pensées l'agitent et le tourmentent en sens contraires. Il craint que le ciel ne le punisse, s'il ne tient pas le serment qu'il a fait au paladin Renaud.

D'un autre côté, il n'est pas moins troublé à l'idée d'abandonner Agramant en un pareil désastre. Il a peur qu'on ne l'accuse de lâcheté. Il n'ignore pas que si beaucoup le loueront d'être resté, beaucoup en revanche le blâmeront, et diront qu'il n'était pas tenu d'observer une promesse injuste et coupable.

Pendant tout le jour et toute la nuit, pendant l'autre jour encore, son esprit est indécis ; il ne sait s'il doit partir ou rester. Enfin il se décide à retourner en Afrique avec son maître.

Son amour pour sa femme était tout-puissant sur lui, mais le devoir et l'honneur pouvaient encore plus.

Il revient vers Arles, car il espère y trouver encore la flotte pour passer en Afrique. Mais il ne voit aucune trace de navire, ni sur mer, ni sur le fleuve. Il ne voit aucun Sarrasin, si ce n'est les cadavres de ceux qui sont morts. Agramant avait emmené avec lui tous les navires qui se trouvaient à sa portée ; le reste avait été brûlé dans les ports. Roger, après avoir un instant réfléchi, se dirige vers Marseille, en longeant le rivage.

Il pense qu'il y trouvera quelque navire qui, de gré ou de force, le transporterait sur l'autre bord. Le fils d'Ogier le Danois y était déjà

arrivé avec la flotte des Barbares faite prisonnière. On n'aurait pu jeter un grain de mil dans l'eau, tellement elle était couverte de navires appartenant soit aux vainqueurs, soit aux vaincus.

Les navires des païens, que le feu ou la tempête avait épargnés dans cette nuit terrible, avaient été, à l'exception de quelques-uns qui avaient pu s'enfuir, conduits par Dudon dans le port de Marseille. Parmi les prisonniers se trouvaient sept rois africains qui, après avoir vu tous leurs soldats massacrés, s'étaient rendus avec leurs sept navires. Ils se montraient fort abattus, et versaient des larmes silencieuses.

Dudon était descendu sur la plage, avec l'intention d'aller trouver Charles le jour même, et il avait ordonné une marche triomphale où devaient figurer les captifs et leurs dépouilles. Il avait fait ranger tous les prisonniers sur le rivage, et les Nubiens victorieux les entouraient joyeusement, et faisaient retentir les airs du nom de Dudon.

Roger, les apercevant de loin, accourt dans l'espérance que cette flotte était celle d'Agramant, et il presse son destrier pour en avoir plus vite la certitude. Mais quand il est plus près, il reconnaît le roi des Nasamones, Bampiragues, Agricalte, Farurant, Manilard, Balastro et Rimedont, dans l'attitude de prisonniers, la tête basse et pleurant.

Roger, qui les aime, ne peut souffrir qu'ils restent plus longtemps dans l'état misérable où il les voit. Il sait qu'arrivant les mains vides, ses prières seront vaines, et qu'il n'obtiendra rien que par la force. Il abaisse sa lance et tombe sur les gardiens, donnant de sa valeur les preuves accoutumées. Il tire son épée, et en un moment il a jeté par terre autour de lui plus de cent ennemis.

Dudon entend la rumeur ; il voit l'horrible carnage que fait Roger ; mais il ne le reconnaît pas. Il voit les siens fuir en poussant des cris de terreur et d'angoisse. Il demande son destrier, son écu et son casque, car il avait déjà sur lui le reste de ses armes ; il saute à cheval, se fait donner sa lance, et se rappelant qu'il est paladin de France,

Il crie à chacun de se ranger de côté. Il presse son cheval, et lui fait sentir les éperons. Pendant ce temps, Roger a occis cent autres

Nubiens et remis l'espoir dans le cœur des prisonniers. Quand il voit Dudon s'avancer seul à cheval, tandis que tous les autres sont à pied, il comprend qu'il est leur chef et leur maître, et, plein d'ardeur, il vient à sa rencontre.

Dudon s'élançait déjà ; mais quand il voit Roger venir sans lance, il jette la sienne loin de lui, dédaignant d'attaquer le chevalier avec un tel avantage. Roger, à cet acte de courtoisie, s'arrête, le regarde, et se dit : « Celui-ci est, sans aucun doute, un de ces guerriers accomplis qu'on appelle paladins de France.

» Si je puis lui parler, je veux qu'il me dise son nom avant d'aller plus loin. » Et le lui ayant demandé, il apprend que son adversaire est Dudon, fils d'Oggier le Danois. Dudon fait une demande semblable à Roger, qui lui répond avec la même courtoisie. Quand ils ont échangé leurs noms, ils se défient, et en arrivent aux mains.

Dudon a la masse d'armes en fer avec laquelle il s'est acquis une éternelle gloire dans mille entreprises. À la façon dont il s'en sert, il fait bien voir qu'il est de la race du Danois, célèbre par sa haute vaillance. Roger tirant l'épée à laquelle ne résistent ni casque ni cuirasse, et qui n'a pas sa supérieure au monde, montre au paladin Dudon qu'il l'égale en courage.

Mais il a toujours à l'esprit d'offenser sa dame le moins possible, et il sait que s'il répand le sang de ce nouvel adversaire, il l'offensera gravement. Instruit de tout ce qui touche aux maisons de France, il n'ignore pas que Dudon a eu pour mère Armeline, sœur de Béatrice, mère de Bradamante.

C'est pourquoi il ne le frappe jamais de la pointe ni du tranchant de son épée. Il pare les coups de la masse d'armes, tantôt en lui opposant Balisarde, tantôt en rompant. Turpin croit que Dudon n'aurait pas tardé à succomber sous les coups de Roger, si celui-ci n'avait eu soin, toutes les fois qu'il le voyait se découvrir, de ne le frapper que du plat de l'épée.

Roger pouvait frapper sans crainte du plat de son épée aussi bien que du tranchant, car elle avait une forte arête. Il en applique de si rudes coups sur Dudon, que l'armure de ce dernier résonne comme une cloche, et que l'œil en est ébloui. Dudon a grand-peine à résister

au choc et à se tenir debout. Mais afin d'être plus agréable à qui m'écoute, je remets la suite de mon récit à une autre fois.

Chant XLI

ARGUMENT. — Roger et Dudon cessent leur combat, après être convenus que les sept rois païens prisonniers seront rendus à la liberté. Roger s'embarque avec eux pour l'Afrique. Pendant la traversée, ils sont engloutis par une tempête, excepté Roger, qui est porté sain et sauf près d'un ermite, lequel lui prédit diverses choses. — Le navire, abandonné par son équipage, est poussé par le vent jusqu'à Biserte. Il y avait à bord l'épée, l'armure et le cheval de Roger. Roland prend l'épée pour lui, donne l'armure à Olivier et le cheval à Brandimart, et ils vont tous les trois à Lampéduse pour combattre les trois païens. Le combat s'engage ; Sobrin et Olivier sont blessés, et Brandimart est tué.

Le parfum répandu sur une chevelure ou sur une barbe bien fournie et brillante, ou sur les vêtements légers des beaux jeunes hommes et des damoiselles qu'Amour éveille parfois tout en pleurs, se conserve et se fait sentir encore après plusieurs jours, montrant ainsi clairement quelle force et quelle pureté il avait dès le principe.

La liqueur nourricière dont, à son grand dam, Icare fit goûter à ses moissonneurs, et qui entraîna, dit-on, jadis au-delà des Alpes les Celtes et les Boiens, prouve combien elle est douce dès le principe en gardant sa douceur jusqu'à la fin de l'année. L'arbre qui, à la mauvaise saison, ne perd pas ses feuilles, indique par là combien il devait être vert au printemps.

La race renommée qui, pendant tant de siècles, a répandu un si grand éclat, et qui semble en répandre toujours davantage, annonce clairement que celui d'où descend l'illustre maison d'Este devait

autant surpasser ses contemporains en splendeur, que le soleil surpasse les étoiles au ciel.

Roger, dont le moindre geste révélait la haute vaillance, la courtoisie et la magnanimité toujours nouvelle, en donna en cette circonstance des preuves évidentes à Dudon, en dissimulant sa grande force, comme je vous le disais plus haut, dans la répugnance qu'il éprouvait à lui donner la mort.

Dudon, qui s'était parfois imprudemment découvert, ou dont la fatigue avait arrêté le bras, s'aperçut bien que Roger n'avait pas voulu le tuer. Quand il en fut bien certain, et qu'il eut compris que son adversaire le ménageait, il résolut, s'il lui était inférieur en force et en vigueur, de l'égaliser au moins en courtoisie.

« Par Dieu, seigneur — dit-il — faisons la paix ; aussi bien je ne puis plus espérer que la victoire m'appartienne. Elle ne peut plus être à moi, et dès à présent je me déclare vaincu et pris par ta courtoisie. » Roger répondit : « Et moi, je ne désire pas moins la paix que toi ; mais convenons d'abord que les sept rois que tu tiens enchaînés seront mis en liberté, et que tu me les céderas. »

Et il lui montra les sept rois dont je vous ai parlé et qui étaient restés enchaînés et tête basse. Il ajouta qu'il lui demandait de ne pas s'opposer à ce qu'il prît avec eux le chemin de l'Afrique. C'est ainsi que ces rois furent remis en liberté, car non seulement le paladin consentit à la demande de Roger, mais il lui permit de choisir dans la flotte le navire qui lui conviendrait. Roger fit voile vers l'Afrique.

Après avoir levé l'ancre, il fit déployer la voile et se confia au vent perfide. Tout d'abord une brise favorable, gonflant les voiles, le pousse droit sur la bonne route, et remplit le nocher de courage. Le rivage fuit rapidement ; bientôt on n'en voit plus de traces, et la mer semble sans limite. Mais pendant la nuit le vent démasque sa perfidie et sa trahison.

Il souffle tantôt à la proue, tantôt à la poupe, tantôt aux flancs du navire, sans jamais suivre une direction constante. Le bâtiment tourne sur lui-même et trompe tous les efforts du nocher ; son avant, son arrière, son bâbord et son tribord sont tour à tour assaillis par les lames qui surgissent altières et menaçantes. Leur blanc

troupeau court sur la mer en mugissant. Les passagers s'attendent à chaque instant à périr, tellement sont nombreuses les vagues qui les frappent.

Le vent souffle, tantôt à l'avant, tantôt à l'arrière, chassant le navire devant lui, ou le faisant revenir sur ses pas ; parfois il le prend en travers, et le naufrage paraît alors imminent à tous. Le matelot assis au gouvernail pousse d'énormes soupirs ; son visage est pâle et troublé. Il multiplie en vain ses cris ; en vain il fait signe de la main, tantôt de virer, tantôt de descendre les antennes.

Mais les signes et les cris servent à peu de chose ; la nuit, rendue plus obscure par la pluie, empêche de les voir et de les entendre. La voix se perd dans les airs où monte l'immense clameur des passagers, mêlée au fracas des ondes qui se brisent les unes sur les autres ; de la proue à la poupe, de bâbord à tribord, il est impossible d'entendre les cris de commandement.

Le vent, qui siffle avec rage dans les agrès, produit d'horribles sons. L'air est sillonné d'éclairs fréquents, le ciel retentit d'épouvantables coups de tonnerre. Les uns courent au gouvernail, les autres saisissent les rames ; chacun s'emploie selon ce qu'il sait faire ; ceux-ci s'efforcent de délier les câbles, ceux-là de les amarrer ; d'autres vident l'eau, et la rejettent dans la mer.

L'horrible tempête hurle, excitée par la fureur soudaine de Borée. La voile flagelle le long des mâts ; la mer se soulève et atteint presque le ciel. Les rames se brisent, et la fortune cruelle semble redoubler de rage ; la proue n'obéit plus au gouvernail, et laisse le navire sans défense à la merci des flots.

Tout le côté droit est envahi par l'eau, et est prêt à s'abîmer. Tous crient et se recommandent à Dieu, car leur perte est plus que certaine. La mauvaise fortune les fait tomber d'un péril dans un autre. Le premier à peine évité, un second se présente. Le navire, fatigué dans toutes ses parties, laisse passer dans ses flancs l'eau ennemie.

La tempête livre de tous côtés aux malheureux un assaut cruel, épouvantable. Parfois ils voient la mer s'élever si haut, qu'il semble qu'elle atteigne le ciel. D'autres fois, l'onde se creuse si profondément sous leurs pieds, qu'ils croient voir s'entr'ouvrir

l'enfer. Leur espérance de salut est nulle ou bien petite, et la mort inévitable est devant eux.

Toute la nuit, ils errent çà et là sur la mer, au gré du vent qui, loin de cesser au lever du jour, redouble au contraire de violence. Soudain, un écueil dénudé leur apparaît ; ils veulent l'éviter ; mais cela ne leur est pas possible. Le vent cruel et la tempête sauvage les portent malgré eux droit dessus.

À trois ou quatre reprises, le pâle nocher déploie toute sa vigueur pour changer le gouvernail de direction, et prendre une route moins dangereuse. Mais la barre se rompt, et est enlevée par la mer. Le vent furieux enfle tellement la voile, qu'il est impossible de la larguer peu ou prou. En ce péril mortel, ils n'ont le temps ni de réparer leurs avaries, ni de tenir conseil.

Quand ils ont compris que la perte du navire est inévitable, chacun s'occupe uniquement de son salut, chacun cherche à sauver sa vie. C'est à qui descendra le plus vite dans la chaloupe ; mais celle-ci est tellement alourdie par la foule qui s'y entasse, que c'est avec beaucoup de difficultés qu'on l'a fait passer par-dessus bord.

Roger voyant le commandant, le patron et les autres abandonner en toute hâte le navire, et se trouvant sans ses armes et en simple pourpoint, veut aussi s'embarquer sur la chaloupe. Mais elle lui paraît déjà beaucoup trop chargée ; grâce aux personnes qui s'y pressent déjà et à celles qui ne cessent de s'y jeter, le bateau ne tarde pas à être submergé, et à couler avec sa charge.

Il coule et entraîne tous ceux qui, fondant leur espoir sur lui, ont quitté le navire. Alors, au milieu des plaintes douloureuses, on entend les malheureux naufragés demander secours au ciel ; mais ces voix sont vite étouffées, car la mer, pleine de rage et de colère, a bientôt balayé la place d'où s'échappent ces cris lamentables et impuissants.

Parmi les naufragés, les uns ne reviennent plus à la surface ; les autres reparaissent et se soulèvent sur les lames. Celui-ci nage et tient la tête hors des flots, celui-là montre un bras, cet autre une jambe. Roger, que les menaces de la tempête ne font point trembler, remonte sur l'eau, et aperçoit non loin de là l'écueil aride que lui et ses compagnons ont en vain voulu éviter.

Il espère atteindre en nageant ses bords et se mettre à l'abri de la vague. Il s'avance et rejette en soufflant loin de son visage l'onde importune. Pendant ce temps, le vent et la tempête chassent devant eux le navire abandonné par ceux qui, dans l'espoir de se sauver, ont trouvé la mort.

Oh ! que les prévisions des hommes sont trompeuses ! Le navire, qui semblait perdu, échappa au naufrage dès que le patron et les matelots l'eurent abandonné, sans gouvernail, à la merci des flots. On aurait dit que le vent avait attendu que le dernier homme de l'équipage l'eût quitté, pour changer de direction. Il souffla de telle façon, que le navire, prenant une meilleure voie, évita l'écueil et fut emporté sur une mer moins furieuse.

Et tandis qu'il avait été incertain de sa route pendant que le pilote le dirigeait, il alla droit en Afrique, dès qu'il ne fut plus conduit par personne. Il s'en vint échouer à deux ou trois milles près de Biserte, du côté de l'Égypte. L'eau et le vent venant à lui manquer tout à coup, il resta enfoncé dans le sable de ce rivage stérile et désert. Juste à ce moment, arriva Roland, qui se promenait, comme je vous l'ai raconté plus haut.

Désireux de savoir si ce navire était vide ou chargé, Roland, suivi de Brandimart et de son beau-frère, sauta dans une barque légère et poussa jusqu'au bâtiment échoué. Étant monté sur le pont, il ne vit personne, et trouva seulement le bon destrier Frontin, ainsi que les armes et l'épée de Roger.

Ce dernier avait dû s'échapper en telle hâte, qu'il n'avait même pas eu le temps de prendre son épée. Le paladin la reconnut. Elle s'appelait Balisarde, et lui avait appartenu autrefois pendant quelque temps. Vous devez avoir lu comment il la prit à Falérine, lorsqu'il détruisit son jardin si beau, et comment elle lui fut volée plus tard par Brunel.

Vous savez comment Brunel la céda librement à Roger, au pied de la montagne de Carène. Roland avait autrefois bien éprouvé quelle taille et quelle force elle avait. Il fut donc enchanté de la retrouver, et il en rendit grâce à Dieu. Il crut alors, et il le dit souvent depuis, que Dieu la lui avait envoyée au moment où il en avait si grand besoin,

À la veille de se battre avec le prince de Séricane qui, outre sa force redoutable, possédait — Roland ne l'ignorait pas — Bayard et Durandal. Ne connaissant pas le reste de l'armure, il ne put l'apprécier comme celui qui l'aurait éprouvée. Cependant elle lui parut bonne, mais plus riche et plus belle encore.

Et comme il n'avait pas à s'inquiéter de la qualité de son armure, puisqu'il était complètement invulnérable, il la céda avec plaisir à Olivier. Quant à l'épée, ce fut autre chose, car il se la mit aussitôt au flanc. À Brandimart il donna le destrier. Il voulut ainsi partager également avec chacun de ses compagnons les bénéfices de cette trouvaille.

Tout guerrier s'efforce d'avoir de beaux et riches vêtements pour le jour du combat. Roland fit broder sur son quartier la haute tour Babel, frappée de la foudre. Olivier voulut avoir sur le sien un chien d'argent couché, portant sa laisse sur le dos, avec cette légende : « Jusqu'à ce qu'il vienne ». Il voulut avoir une soubreveste en or et digne de lui.

Brandimart, en mémoire de son père, résolut d'aller au combat vêtu simplement d'une soubreveste couleur sombre et triste. Fleur-de-Lys la lui borda, du mieux qu'elle put, d'une frange belle et choisie, parsemée de riches pierreries. Le reste était en drap commun et tout noir.

La dame fit de sa propre main la soubreveste que le chevalier devait revêtir par-dessus son haubert, ainsi que la housse qui devait recouvrir la croupe, le poitrail et la crinière de son cheval. Mais du jour où elle se mit à ce travail, jusqu'à celui où elle l'acheva, on ne la vit ni sourire ni donner le moindre signe de joie.

Elle avait sans cesse au cœur la crainte, le tourment, que son cher Brandimart lui fût enlevé. Déjà elle l'avait vu s'engager, à plus de cent reprises différentes, dans de grandes batailles pleines de périls. Jamais elle n'avait éprouvé ce qu'elle ressentait en ce moment, car l'épouvante lui glaçait le sang et lui pâlisait le visage. Et cette nouveauté même d'avoir peur lui faisait battre le cœur d'une double crainte.

Quand ils eurent terminé leurs préparatifs, les chevaliers

déployèrent la voile. Astolphe et Sansonnet restèrent pour commander la grande armée de la Foi. Fleur-de-Lys, le cœur oppressé par la crainte, et remplissant l'air de ses vœux et de ses plaintes, suivit des yeux les voiles du navire aussi loin que ses regards purent les apercevoir sur la haute mer.

Astolphe et Sansonnet eurent beaucoup de peine à l'arracher à la contemplation des flots, et à la ramener au palais. Ils la laissèrent sur son lit, affolée d'angoisse. Cependant une bonne brise poussait le groupe illustre des trois braves chevaliers. Le navire s'en vint aborder droit à l'île où devait avoir lieu une telle bataille.

Le chevalier d'Anglante, son beau-frère Olivier et Brandimart, descendus à terre, plantèrent les premiers leur tente du côté de l'est. Peut-être ne le firent-ils pas sans intention. Le même jour, arriva Agramant qui s'établit au côté opposé. Mais, comme l'heure était déjà avancée, le combat fut remis au lever de l'aurore.

Des deux côtés, jusqu'au jour, les serviteurs armés font la garde. Le soir venu, Brandimart se dirige vers les logements des Sarrasins et, avec la permission de Roland, il va trouver le roi africain dont il avait été l'ami. Brandimart était venu autrefois en France sous la bannière du roi Agramant.

Après les salutations et l'échange de poignées de main, le fidèle chevalier s'adresse d'une manière amicale au roi païen, et l'engage à ne pas poursuivre le combat. Il lui offre de la part de Roland de remettre entre ses mains toutes les cités qui sont entre le Nil et les colonnes d'Hercule, s'il veut croire au Fils de Marie.

« Je vous ai toujours aimé, et je vous aime beaucoup — lui dit-il — c'est pourquoi je vous donne ce conseil. Et puisque je l'ai moi-même suivi jadis, vous pouvez croire que je l'estime bon. J'ai reconnu que le Christ est le vrai Dieu, et que Mahomet est un fourbe ; et je désire vous voir suivre la même voie que celle que j'ai suivie. Je désire, seigneur, que vous marchiez avec moi dans la voie du salut, comme je le souhaite à tous ceux que j'aime.

» C'est là qu'est votre intérêt ; vous ne sauriez recevoir de meilleur conseil. Je ne saurais vous en donner surtout un plus sensé que celui de ne pas engager le combat avec le fils de Milon, car le

gain que vous retireriez de la victoire ne serait pas en rapport avec le grand péril que vous affronteriez. Vainqueur, vous en retirerez fort peu d'avantages. Vaincu, vous ne perdrez pas peu.

» Quand bien même vous tueriez Roland et nous qui sommes venus ici pour mourir ou vaincre avec lui, je ne vois pas que vous puissiez pour cela en recouvrer les États que vous avez perdus. Vous devez bien penser que, dans le cas où les choses tourneraient mal pour nous, les hommes ne manquent pas à Charles pour garder jusqu'à la dernière tour de vos citadelles. »

Ainsi parlait Brandimart et il allait ajouter encore beaucoup de choses, quand il fut interrompu par le païen, qui lui répondit d'une voix irritée et d'un air hautain : « Certes, c'est de ta part témérité et folie pure que de donner des conseils, bons ou mauvais, alors qu'on ne te les a pas demandés.

» Que le conseil que tu me donnes provienne du bien que tu m'as voulu jadis et que tu me veux encore, je ne sais, à dire vrai, comment je pourrais le croire, en te voyant ici avec Roland. Je croirai bien plutôt que, te voyant en proie au dragon qui dévore les âmes, tu cherches à entraîner tout le monde avec toi dans l'enfer, au séjour de l'éternelle douleur.

» Que je sois vainqueur ou que je succombe, que je doive revoir le royaume de mes ancêtres, ou rester à jamais dans l'exil, Dieu l'a décidé dans son esprit, au fond duquel ni toi ni Roland ne pouvez lire. Adviene comme il voudra, jamais la crainte ne pourra m'abaisser à une action indigne d'un roi. Quand même je serais certain de mourir, je préférerais la mort plutôt que de déshonorer mon sang.

» Maintenant, tu peux t'en retourner. Si demain, tu n'es pas sur le champ de bataille meilleur champion que tu n'as été aujourd'hui orateur, Roland se trouvera mal accompagné. » Agramant exhala ces dernières paroles de sa poitrine embrasée de colère. Les deux guerriers se séparèrent et furent prendre du repos, jusqu'à ce que le jour fût sorti de la mer.

Aux premières blancheurs de l'aube nouvelle, les combattants se trouvèrent tous armés et à cheval. Peu de paroles furent échangées

entre eux ; écartant tout retard, évitant tout préliminaire, ils abaissèrent les fers de leurs lances. Mais je croirais, seigneur, commettre une trop grande faute si, pour vouloir vous parler de ces guerriers, je laissais assez longtemps Roger dans la mer pour qu'il s'y noyât.

Le jeune homme s'avance, luttant des pieds et des bras contre les vagues horribles. Le vent et la tempête le menacent en vain ; sa conscience seule l'inquiète. Il craint que le Christ ne se venge en ce moment du peu d'empressement qu'il a montré, alors qu'il le pouvait, à se faire baptiser dans les eaux saintes, en le condamnant à recevoir le baptême au milieu de l'onde amère et salée.

Les promesses qu'il a tant de fois faites à sa dame lui reviennent à la mémoire ; il se rappelle le serment qu'il a fait quand il a dû combattre contre Renaud, et qu'il n'a pas tenu. Plein de repentir, il prie trois ou quatre fois Dieu de ne pas l'en punir ici, et dans la sincérité de son cœur et de sa foi, il fait vœu d'être chrétien, s'il pose le pied à terre.

Il promet de ne plus jamais prendre l'épée ni la lance contre les Fidèles, en faveur des Maures. Il retournera aussitôt en France, et ira rendre à Charles les hommages qui lui sont dus. Il ne laissera pas plus longtemps Bradamante en suspens, et donnera une fin honnête à ses amours. Ô miracle ! à peine a-t-il prononcé ce vœu, qu'il sent croître ses forces, et qu'il nage d'un bras plus vigoureux.

Sa force croît et son courage renaît. Roger lutte contre les vagues ; il repousse les ondes dont l'une suit l'autre, et qui l'assaillent tour à tour. Tour à tour soulevé ou submergé par elles, il atteint enfin le rivage, au prix de grands efforts ; et il arrive, ruisselant et harassé, au pied d'une colline baignée par la mer.

Tous ses compagnons qui s'étaient confiés à la mer avaient péri dans les flots. Roger, protégé par la bonté divine, put aborder sur cette plage solitaire. Une fois à l'abri des vagues sur la colline inculte et dénudée, une nouvelle crainte naît en sa pensée. Exilé dans un espace si restreint, il tremble d'y mourir de misère.

Mais bientôt son cœur indomptable reprend le dessus, et résolu à supporter tout ce qu'il est écrit dans le ciel qu'il doit souffrir, il porte

un pied intrépide à travers les durs rochers, marchant droit à la cime de la montagne. Il n'a pas fait cent pas, qu'il aperçoit un homme courbé par les années et l'abstinence, et dont l'aspect et les vêtements annoncent un ermite. Il lui paraît digne du plus grand respect.

Quand Roger fut près de lui, l'ermite cria : « Saul, Saul, pourquoi persécutes-tu ma religion ? — C'est ainsi qu'autrefois le seigneur parla à saint Paul en lui portant le coup salutaire. — Tu as cru passer la mer sans payer ton passage, et tu as voulu priver autrui de son gain. Tu vois que Dieu, dont la main est longue, t'a saisi, alors que tu pensais être le plus loin de lui. »

Le saint ermite avait eu la nuit précédente une vision envoyée par Dieu, et qui lui avait appris que Roger devait arriver sur l'écueil. Dieu lui avait en même temps révélé sa vie passée et future, sa mort misérable, et les fils et neveux qui devaient descendre de lui.

L'ermite poursuit ; il commence par réprimander Roger ; puis il le reconforte. Il le réprimande d'avoir si longtemps hésité à placer son cou sous le joug suave. Il lui fait comprendre que ce qu'il devait faire alors qu'il avait son libre arbitre, et que le Christ l'en priait et l'appela à lui, n'avait plus le même prix, obtenu par la force et sous le coup du danger menaçant.

Puis il le reconforte en lui disant que le Christ ne refuse pas le ciel à qui lui en demande l'entrée, cette demande fût-elle tardive ou faite à temps. Il lui parle de ces ouvriers de l'Évangile qui reçurent tous une paye égale. L'instruisant avec un zèle plein de charité et de dévotion, il le conduit à pas lents vers sa cellule, creusée dans le dur rocher.

Au-dessus de cette cellule s'élève une petite chapelle tournée du côté de l'Orient, fort bien distribuée et très belle. Au-dessous, un bois de lauriers, de genévriers, de myrtes et de palmiers chargés de fruits, descend jusqu'à la mer. Ce bois est arrosé par un ruisseau toujours limpide, qui tombe en murmurant du sommet de la montagne.

Il y avait près de quarante ans que l'ermite s'était établi sur l'écueil. Le Sauveur lui avait indiqué ce lieu comme très favorable à une vie solitaire et sainte. Les fruits des divers arbres et l'eau pure avaient soutenu sa vie, et il était parvenu à sa quatre-vingtième année

en se conservant valide et robuste, et sans avoir jamais été malade.

Rentré dans la cellule, le vieillard alluma le feu, et chargea sa table de fruits variés avec lesquels Roger restaura un peu ses forces, après avoir fait sécher ses vêtements et ses cheveux. Là il apprit plus commodément tous les grands mystères de notre Foi, et, le jour suivant, il fut baptisé avec l'eau pure du ruisseau, par le vieillard lui-même.

Roger se trouvait très satisfait de ce séjour, d'autant plus que le bon serviteur de Dieu lui avait annoncé son intention de le renvoyer au bout de quelques jours là où il avait le plus grand désir d'aller. En attendant, il l'entretenait souvent de beaucoup de choses, tantôt du royaume de Dieu, tantôt de ses propres aventures, tantôt enfin de ses futurs descendants.

Le Seigneur, qui entend et qui voit tout, avait révélé au saint ermite que Roger, à partir du jour où il embrasserait la Foi, devait vivre sept années encore, et non davantage, et qu'à cause de la mort que sa dame avait donnée à Pinabel, mort qu'on lui attribuait, et aussi à cause du meurtre de Bertolas, il serait assassiné par les Mayençais impitoyables et malfaisants ;

Et que cet acte de trahison resterait si caché, que le bruit n'en transpirerait pas au-dehors, la victime devant être enterrée sur le lieu même où elle serait tombée sous les coups de la race félonne. C'est pourquoi la mort de Roger ne serait vengée que fort tard par sa sœur et par son épouse fidèle, après que celle-ci, portant un enfant dans son sein, aurait longuement cherché son époux.

Entre l'Adige et la Brenta, au pied des collines qui plurent tant au Troyen Anténor avec leurs veines de soufre, leurs douces rives, leurs gras sillons et leurs prairies agréables, qu'il oublia pour elles le sublime Ida, son regretté Ascagne et son cher Xante, Bradamante accoucherait au milieu des forêts voisines du froid Ateste.

L'enfant mis par elle au monde, et nommé aussi Roger, croîtrait en beauté et en vaillance, serait reconnu par ces Troyens comme étant de leur sang, et élu par eux pour leur prince. Plus tard, ayant prêté son concours à Charles contre les Lombards, il recevrait, malgré sa jeunesse, le gouvernement de ce beau pays, et serait

honoré du titre de marquis.

Et Charles, au moment où il octroierait cette faveur, ayant dit en latin : *Este* seigneurs là, ce beau lieu serait depuis ce temps appelé *Este*, en supprimant les deux premières lettres de son ancien nom d'Ateste. Dieu avait encore prêté à son serviteur l'âpre vengeance que l'on tirerait de la mort de Roger.

Il lui avait révélé que Roger apparaîtrait dans une vision à sa fidèle épouse, qu'il lui dirait par qui il avait été mis à mort, et lui montrerait l'endroit où gisait son corps. Qu'alors Bradamante, accompagnée de sa vaillante belle-sœur, détruirait par le fer et le feu tous ceux de la maison de Poitiers, et que son fils Roger, parvenu à un certain âge, en ferait autant pour les Mayençais.

Il lui avait parlé des Azzons, des Alberti, des Obbizons et de leur belle postérité, jusqu'à Nicolo, Leonello, Borso, Hercule, Alphonse, Hippolyte et Isabelle. Mais le saint vieillard, qui sait retenir sa langue, ne dit pas tout ce qu'il connaît ; il ne raconte à Roger que ce qu'il doit lui raconter, et retient ce qu'il doit garder pour lui.

Cependant Roland, Brandimart et le marquis Olivier, la lance basse, se précipitent à la rencontre du Mars sarrasin. C'est ainsi qu'on peut nommer Gradasse. Du côté opposé, leurs deux autres adversaires ont mis leurs bons destriers au galop, je veux parler du roi Agramant et du roi Sobrin. Le bruit de leur course fait retentir le rivage et la mer prochaine.

Quand ils en vinrent à s'entrechoquer, les lances volèrent en éclats jusqu'au ciel, et l'on vit la mer se soulever sous cette effroyable rumeur que l'on entendit jusqu'en France. Roland et Gradasse étaient en face l'un de l'autre. La balance aurait été égale entre eux, si la possession de Bayard n'eût constitué pour Gradasse un avantage qui le faisait paraître plus vaillant.

Bayard heurte le destrier de moindre force que monte Roland, avec une violence telle qu'il le fait ployer sur ses jarrets, et rouler tout de son long sur le sol. Roland s'efforce à trois ou quatre reprises de le relever avec les éperons et avec la bride. Quand il voit qu'il ne peut y parvenir, il met pied à terre, embrasse son écu, et tire Balisarde.

Olivier se rencontre avec le roi d'Afrique ; l'avantage reste égal pour tous les deux. Quant à Brandimart, il fait vider les arçons à Sobrin, mais on n'a jamais su bien clairement si ce fut la faute du cheval ou du cavalier, car désarçonner Sobrin était chose rare. Que ce fût la faute de son destrier ou la sienne, Sobrin se trouva à bas de son cheval.

Brandimart, voyant le roi Sobrin par terre, ne le pressa pas davantage, et se porta contre le roi Gradasse qui avait aussi abattu Roland. Entre le marquis et Agramant, le combat continue dans les mêmes conditions où il avait été commencé. Après avoir rompu leurs lances sur les écus, ils sont revenus à la charge l'épée nue à la main.

Roland, qui voit Gradasse dans l'impossibilité de revenir sur lui, tellement Brandimart le serre et le harcèle, regarde autour de lui, et aperçoit Sobrin qui n'a personne à combattre. Il s'avance à sa rencontre, et sa démarche, son aspect terrible, font trembler le ciel.

Sobrin, qui voit venir l'attaque d'un tel guerrier, assure ses armes et s'apprête à le recevoir. De même que le nocher, menacé par les flots énormes qui se précipitent sur lui en mugissant, leur oppose la proue de son navire, et, voyant la mer s'élever si haut, regrette de n'être point à l'abri sur le rivage, Sobrin oppose son bouclier aux coups de l'épée de Falérine.

Balisarde est d'une trempe tellement fine, qu'aucune arme ne peut l'arrêter. Puis elle est entre les mains d'un guerrier si vaillant, entre les mains de Roland, unique au monde ! Elle fend l'écu de Sobrin sans être arrêtée par les cercles d'acier dont cet écu est protégé ; elle fend l'écu et retombe sur l'épaule du vieux chevalier.

Elle retombe sur l'épaule, et bien qu'elle rencontre le double obstacle de la cuirasse et de la cotte de mailles, elle continue sa route et ouvre dans l'épaule une large plaie. Sobrin riposte, mais c'est en vain qu'il essaye de blesser Roland auquel, par grâce spéciale, le Moteur du ciel et des étoiles a accordé le don de ne pouvoir jamais avoir la peau trouée.

Le valeureux comte porte un second coup à Sobrin dans l'intention de lui enlever la tête des épaules. Sobrin qui connaît la vigueur du prince de Clermont, et qui sait combien peu lui servirait

de lui opposer son écu, se recule vivement, mais pas assez pour éviter de recevoir sur le front le coup de Balisarde.

Le coup tombe à plat, mais d'une telle force, qu'il aplatit le casque de Sobrin, et étourdit le malheureux chevalier.

Sous le coup formidable, Sobrin tombe à terre, d'où il ne peut se relever qu'après un long moment. Le paladin croit en avoir fini avec lui et l'avoir étendu mort. Il se dirige vers le roi Gradasse, craignant que celui-ci ne mène à mal Brandimart, car le païen a l'avantage des armes, de l'épée, du destrier et d'une plus grande vigueur.

L'intrépide Brandimart, monté sur Frontin, cet excellent destrier qui appartenait auparavant à Roger, se comporte si bravement, que le Sarrasin ne paraît pas avoir encore trop d'avantage sur lui. S'il avait un haubert d'aussi fine trempe que celui du païen, l'avantage serait même en sa faveur. Mais, se sachant mal armé, il est obligé de voltiger de droite et de gauche pour se défendre.

Frontin n'a pas son égal pour comprendre et exécuter les volontés de son cavalier ; il semble qu'il devine, selon que Durandal retombe, de quel côté il doit tourner afin de l'éviter. Agramant et Olivier se livrent d'autre part une terrible bataille, et montrent des qualités égales comme adresse et comme force.

Comme je viens de le dire, Roland laisse Sobrin à terre, et, pour venir en aide à Brandimart, il s'avance à grands pas, étant à pied, contre le roi Gradasse. Au moment où il va l'attaquer, il voit passer sur le champ de bataille le bon cheval que montait Sobrin quand il a été désarçonné. Roland s'empresse de courir après lui.

Il rattrape le destrier qui ne fait aucune résistance, et, d'un saut, il se trouve en selle. D'une main il tient son épée levée, de l'autre il prend la belle et riche bride. Gradasse aperçoit Roland ; il n'est nullement effrayé de le voir venir sur lui, et il l'appelle par son nom. Il espère le plonger dans la nuit éternelle, lui, Brandimart et leur autre compagnon, avant que le soir soit encore venu.

Il laisse Brandimart, et, se tournant vers le comte, il lui porte un coup de pointe au gorgerin. L'épée transperce tout, hormis la chair du comte qu'aucun effort ne peut parvenir à entamer. Au même instant, Roland laisse retomber Balisarde. Là où elle frappe, nul

enchantement ne prévaut ; casque, écu, haubert, harnais, elle fend tout ce qu'elle touche.

Elle blesse au visage, à la poitrine, à la cuisse, le roi de Séricane, dont le sang n'avait encore jamais coulé depuis qu'il avait endossé pour la première fois les armes de chevalier. Gradasse trouve étrange que cette épée, qui n'est pourtant pas Durandal, l'ait ainsi blessé. Il en éprouve de l'angoisse et du dépit. Il comprend que si le coup avait été plus avant, il aurait été fendu depuis la tête jusqu'au ventre.

Après l'expérience qu'il vient de faire, il n'a plus la même confiance qu'il avait eue jusque-là dans ses armes. Aussi procède-t-il avec un redoublement d'attention et de prudence. Brandimart, voyant que Roland est venu lui enlever le combat des mains, se place au milieu du champ de bataille, afin de se porter là où il sera besoin.

Le combat en est là, lorsque Sobrin, après être resté longtemps étendu sur le sol, revient à lui, souffrant beaucoup de la tête et de l'épaule. Il lève les yeux et regarde de tous côtés. Apercevant son maître, il se hâte de lui venir en aide, se dissimulant de façon à ne pas être vu.

Il s'approche d'Olivier qui, les yeux fixés sur Agramant, ne faisait pas attention à autre chose, et, le prenant par-derrière, il frappe son destrier aux jarrets d'un coup qui force la malheureuse bête à trébucher. Olivier tombe, mais il ne peut se relever, car, dans cette chute inattendue, son pied gauche s'est trouvé pris sous son cheval.

Sobrin lui porte un second coup du revers de son épée. Il croit lui faire sauter la tête, mais il est arrêté par l'armure faite d'un acier trempé jadis par Vulcain, et qui a été portée autrefois par Hector. Brandimart voit le péril, et court à toute bride sur le roi Sobrin. Il le frappe à la tête et le renverse ; mais le fier vieillard se relève sur-le-champ,

Et retourne à Olivier, afin de l'expédier pour l'autre monde, ou du moins pour l'empêcher de se dégager de dessous son cheval. Olivier a son meilleur bras libre, de sorte qu'il peut se défendre avec son épée. Il la fait tourner avec une telle vigueur, qu'il tient Sobrin à distance.

Il espère, s'il réussit à le maintenir en respect, avoir ainsi le temps

de se dégager. Il voit du reste son adversaire couvert de sang dont il arrose le sable, et si faible qu'il se soutient à peine et ne peut tarder à être vaincu. Olivier fait de nombreux efforts pour se dégager de dessous son destrier, sans pouvoir y parvenir.

Brandimart est allé vers le roi Agramant, et a commencé à faire pleuvoir autour de lui une tempête de coups. Monté sur Frontin, il est tantôt sur les flancs, tantôt en face de son adversaire. Frontin tourne comme la roue d'un tour. Mais si le fils de Monodant a un bon cheval, le roi du Midi n'en a pas un moins bon, car il est monté sur Bride-d'Or, que lui a donné Roger après l'avoir enlevé au fier Mandricard.

Agramant a déjà un grand avantage grâce à son armure à toute épreuve et d'une perfection sans égale. Brandimart, au contraire, a pris la sienne au hasard, et comme il a pu la trouver dans un besoin si pressant. Mais son ardeur le rend tellement sûr de lui-même, qu'il ne doute pas d'avoir avant peu à la changer pour une meilleure. Bien que le roi africain lui ait mis toute l'épaule droite en sang,

Et qu'il garde au flanc une blessure grave faite par Gradasse, le guerrier de France trouve moyen d'atteindre son adversaire d'un coup d'épée. Il brise son écu, lui blesse le bras gauche, et l'atteint, mais légèrement, à la main droite. Mais tout cela n'est qu'un jeu, qu'une plaisanterie auprès de ce qui se passe entre Roland et le roi Gradasse.

Gradasse a à moitié désarmé Roland. Il lui a brisé son casque en deux morceaux ; il lui a fait rouler son écu sur le sol, et a entr'ouvert son haubert et sa cotte de mailles. Mais il n'a pu le blesser encore, car Roland est fée. Le paladin, au contraire, a mis Gradasse dans un état pitoyable ; outre la blessure dont j'ai déjà parlé, il lui en a fait d'autres au visage, à la gorge, en pleine poitrine.

Gradasse est désespéré de se voir tout couvert de son propre sang, tandis que Roland, après avoir reçu tant de coups, est intact, de la tête aux pieds. Il lève son épée à deux mains, et il croit bien, cette fois, lui fendre la tête, la poitrine, le ventre et tout le reste. Il frappe le comte au front, juste à l'endroit où il a voulu l'atteindre.

Tout autre que Roland aurait été fendu, en deux jusqu'à la selle.

Mais comme si Gradasse n'avait frappé que du plat de son épée, celle-ci rebondit, aussi luisante, aussi nette qu'avant. Roland, étourdi sous le coup, en vit, quoique forcé de regarder la terre, mille étoiles. Il lâcha la bride, et aurait laissé tomber son épée, si elle n'avait été attachée à son bras par une chaîne.

Le cheval qui portait Roland sur son dos fut tellement épouvanté du bruit que produisit l'horrible coup, qu'il se mit à fuir sur l'arène poudreuse, montrant combien il était bon à la course. Le comte, ayant perdu connaissance par suite de la commotion qu'il a éprouvée, n'a pas la force de le retenir. Gradasse le poursuit, et il l'aurait bientôt rejoint pour peu qu'il eût pressé Bayard.

Mais, en regardant autour de lui, il voit le roi Agramant dans le plus extrême péril. Le fils de Monodant l'a saisi par le casque avec son bras gauche, le lui a délacé par-devant, et cherche à le frapper à la gorge avec son poignard. Le roi ne peut se défendre, car Brandimart lui a également enlevé son épée.

Gradasse fait volte-face, et ne pense plus à poursuivre Roland. Il accourt vers l'endroit où il voit le roi Agramant, L'imprudent Brandimart, ne pensant pas que Roland ait laissé échapper Gradasse, n'a d'autre préoccupation, d'autre pensée que de plonger son poignard dans la gorge du païen. Soudain Gradasse arrive sur lui et, prenant son épée à deux mains, lui en porte de toute sa force un coup sur le casque.

Père du ciel, fais parmi tes élus une place au martyr de ta foi. Arrivé à la fin de son tempétueux voyage, qu'il puisse désormais replier sa voile dans le port. Ah ! Durandal, peux-tu être assez infidèle à ton maître Roland, pour tuer ainsi sous ses yeux le compagnon le plus cher, le plus dévoué qu'il ait au monde ?

Un cercle de fer, épais de deux doigts, entourait le casque de Brandimart ; il fut partagé et rompu par le coup terrible, ainsi que la coiffe d'acier qui était par-dessous. Brandimart, la face toute pâle, tombe de cheval ; un énorme jet de sang s'échappe de sa tête, et se répand comme un fleuve sur le sable.

Le comte, ayant repris ses sens, jette les yeux autour de lui et aperçoit son cher Brandimart étendu par terre ; il voit, au maintien du

Sérican, quel est celui qui lui a donné la mort. Je ne saurais dire quel sentiment l'emporta en lui, de la douleur ou de la colère. Mais il avait si peu de temps pour pleurer, qu'il fit taire sa douleur pour laisser sortir sa colère. Mais il est temps que je mette fin à ce chant.

Chant XLII

ARGUMENT. — Le combat de Lampéduse se termine par la mort de Gradasse et d'Agramant, occis par la main de Roland, qui accorde la vie à Sobrin. — Bradamante se désole du retard de Roger. — Renaud, en allant sur les traces d'Angélique, trouve un remède qui le guérit de son amoureuse passion. S'étant remis en chemin pour rejoindre Roland, il fait la rencontre d'un chevalier qui le reçoit dans un magnifique palais orné de statues représentant diverses dames de la maison d'Este. Son hôte lui propose un moyen de s'assurer de la fidélité de sa femme.

Quel frein assez dur, quel nœud de fer, quelle chaîne de diamant, s'il peut en exister, feraient que la colère se pourrait contenir dans de justes bornes et ne dépassât point la mesure, quand on voit celui pour lequel Amour vous a mis au cœur une solide affection, frappé par ruse ou par violence de déshonneur ou d'un coup mortel ? Et si l'âme devient alors cruelle et inhumaine, il faut l'excuser, car la raison n'a plus de prise sur elle. Achille, après avoir vu Patrocle, sous les armes qu'il lui avait prêtées, rougir la terre de son sang, ne put assouvir sa colère en tuant son meurtrier ; il fallut encore qu'il le traînât derrière son char et lui fit mille outrages.

Invincible Alphonse, c'est une colère pareille qui enflamma vos soldats, le jour où vous fûtes si gravement blessé au front d'un coup de pierre, que chacun crut votre âme partie pour l'autre monde ; leur fureur fut telle, que retranchements, murailles ou fossés, rien ne put protéger les ennemis contre leur élan, et qu'ils ne s'arrêtèrent qu'après les avoir tous massacrés, sans en laisser un seul vivant pour

porter la nouvelle.

C'est en vous voyant tomber, que les vôtres entrèrent dans une telle fureur, et se livrèrent à de telles cruautés. Si vous aviez été debout, vous auriez certainement modéré leur soif de carnage. Cela vous suffisait en effet d'avoir repris la Bastia en quelques heures, alors que les gens de Grenade et de Cordoue avaient dû employer plusieurs jours pour vous l'enlever.

Peut-être fut-ce une vengeance permise par Dieu, que vous vous soyez trouvé en pareil état, afin que les ennemis fussent ainsi punis des épouvantables excès auxquels ils s'étaient livrés quelque temps auparavant. Le malheureux Vestidel, las et blessé, s'étant rendu leur prisonnier, fut frappé, alors qu'il était sans armes, et tué de plus de cent coups d'épée par ces forcenés, dont la plupart étaient mahométans.

Mais, pour conclure, je dis qu'il n'y a pas de colère comparable à celle qu'on éprouve quand on voit outrager sous ses yeux un parent ou un vieil ami. Il était donc tout naturel qu'une colère soudaine envahît le cœur de Roland, lorsqu'il vit un ami si cher étendu mourant, par suite de l'horrible coup que lui avait porté le roi Gradasse.

De même que le pasteur nomade, qui a vu s'enfuir en sifflant l'horrible serpent dont la dent venimeuse a causé la mort de son enfant qui jouait sur le sable, saisit son bâton avec colère et avec rage, ainsi le chevalier d'Anglante, plein de fureur, saisit l'épée au tranchant sans pareil. Le premier qu'il rencontra fut le roi Agramant,

Qui, tout ensanglanté, sans épée, avec une moitié d'écu, le casque délacé, et blessé en plus d'endroits que je ne puis dire, s'était tiré des mains de Brandimart, comme un épervier imprudent qui se serait attaqué à un vautour par voracité ou par étourderie. Roland arrive sur lui, et lui porte un coup juste à l'endroit où la tête s'attache au buste.

Agramant avait son casque brisé, et le cou désarmé, de sorte que Roland le lui coupe net comme si c'eût été un jonc. La tête du roi de Libye tombe, et son corps roule lourdement sur le sable. Son âme prend sa course vers les ondes infernales, où Caron l'attire avec son croc dans sa barque. Roland ne s'attarde pas à le frapper une seconde

fois ; il court au Sérican avec Balisarde.

Gradasse en voyant tomber Agramant, la tête séparée du buste, éprouve ce qu'il n'a jamais ressenti ; son cœur tremble ; son visage pâlit. Lorsque le chevalier d'Anglante arrive sur lui, il semble présager son sort, et, vaincu d'avance, il n'a pas encore songé à se mettre en défense quand le coup mortel descend sur lui.

Roland le frappe au flanc droit, sous la dernière côte ; le fer, entré par le ventre, ressort d'une palme du côté gauche, ruisselant de sang jusqu'à la garde. C'est de la main du plus franc et du meilleur guerrier de l'univers que fut porté le coup qui mit à mort le chevalier le plus redoutable de tous les païens.

Le paladin, peu joyeux d'une telle victoire, se jette promptement à bas de selle, et, le visage troublé et plein de larmes, il court en toute hâte à son cher Brandimart.

Il voit tout autour de lui la terre couverte de sang. Son casque, qui semble ouvert d'un coup de hache, ne l'avait pas plus protégé que s'il eût été d'écorce.

Roland relève sa visièrre, et voit qu'il a la tête fendue jusqu'au nez, juste entre les deux sourcils. Cependant Brandimart a conservé assez de souffle pour demander pardon de ses fautes au roi du Paradis, pour consoler le comte dont les joues sont sillonnées de larmes, et l'exhorter à la patience.

Il lui dit : « Roland, souviens-toi de moi dans tes prières qui sont agréables à Dieu. Je te recommande ma Fleur-de... » Mais il ne peut en dire davantage ; il meurt sans achever le mot. Des voix d'anges, s'unissant en chœurs célestes, s'entendirent soudain dans les airs, dès qu'il eut exhalé son âme ; et celle-ci, dégagée de ses liens corporels, s'éleva vers le ciel au milieu d'une douce mélodie.

Roland, bien qu'il dût se réjouir d'une fin si chrétienne, et bien qu'il sût que Brandimart était monté aux demeures bienheureuses, car il avait vu le ciel s'ouvrir pour lui, ne pouvait cependant maîtriser sa nature humaine et ses sens fragiles. En songeant qu'il venait de se voir enlever celui qui était pour lui plus qu'un frère, il ne pouvait empêcher les larmes d'humecter son visage.

Sobrin gisait depuis longtemps à terre, perdant beaucoup de sang

qui découlait de sa tête sur ses joues et sur sa poitrine. Il ne devait plus guère en rester dans ses veines. Quant à Olivier, il était encore renversé sous son cheval, et n'avait pu dégager son pied que le poids du destrier avait à moitié brisé.

Et si son beau-frère, gémissant et tout en larmes, n'était pas venu l'aider, il n'aurait pu se dégager de lui-même. Son pied lui faisait tellement mal, qu'une fois qu'il l'eut retiré de dessous son cheval, il ne put ni s'en servir, ni même s'appuyer dessus. Sa jambe elle-même était si engourdie, qu'il lui fallut se faire aider pour pouvoir changer de place.

Roland se réjouit peu de la victoire ; il lui était trop dur, trop cruel de voir Brandimart mort et son beau-frère dans un état si peu rassurant. Sobrin était encore vivant, mais c'est à peine s'il lui restait quelque souffle, car sa vie était prête à s'exhaler avec la dernière goutte de son sang.

Le comte le fit enlever tout sanglant du champ de bataille, et le fit soigner avec beaucoup de soin ; il le consolait par de douces paroles, comme s'il eût été de sa famille ; car, après le combat, il ne gardait aucune trace de colère, et son cœur était tout à la clémence. Il fit ramasser les armes et les chevaux des morts, et laissa le reste aux serviteurs.

Ici, je dois avouer que Frédéric Fulgose doute quelque peu de la véracité de mon histoire, car, ayant visité avec sa flotte les moindres recoins du rivage barbaresque, il descendit sur l'île où eut lieu le combat des six chevaliers, et en trouva le sol si montueux, si inégal, qu'il n'y a pas, dit-il, un seul endroit où l'on puisse mettre le pied à plat.

Il ne peut tenir pour vraisemblable que, sur cet écueil accidenté, six chevaliers, la fleur du monde entier, aient pu se livrer cette bataille à cheval.

Je réponds à cette objection qu'au temps de Roland il y avait, sur la droite, une plaine assez vaste, qui depuis fut recouverte par suite de l'éboulement d'un immense rocher, détaché de sa base lors d'un tremblement de terre.

C'est pourquoi, ô splendeur éclatante de la race des Fulgose, ô

lumière sereine et toujours plus vivace, si vous me prenez encore à partie sur ce point, et surtout devant cet invincible duc, grâce auquel votre patrie jouit maintenant d'un doux repos et voit l'amour succéder pour elle à la haine, je vous prie de lui dire sans retard qu'il se peut fort bien qu'en cette circonstance je n'aie point dit un mensonge.

Cependant Roland, ayant tourné ses regards vers la mer, aperçut un navire léger qui venait à toutes voiles et paraissait vouloir aborder à l'île. Quel était ce navire ? Je ne veux pas vous le dire maintenant, parce que je suis attendu en plus d'un autre endroit. Pour le moment, voyons en France si les habitants, délivrés enfin des Sarrasins, sont chagrins ou joyeux.

Voyons ce que fait cette amante fidèle, qui voit de nouveau s'éloigner l'accomplissement de ses vœux ; je veux parler de la malheureuse Bradamante. Quand elle voit que Roger a encore manqué au serment qu'il a fait quelques jours avant le conflit survenu entre les deux armées, elle ne sait plus sur quoi placer son espérance.

Elle renouvelle ses pleurs et ses reproches, et, selon son habitude, elle recommence à appeler Roger cruel, et à traiter le destin d'impitoyable. Puis, déployant les voiles à sa grande douleur, elle accuse d'injustice, de complicité ou de faiblesse le ciel qui a permis un tel parjure, et qui n'a pas même fait un signe pour l'empêcher.

Elle en arrive à accuser Mélisse et à maudire l'oracle de la grotte qui, par ses conseils mensongers, l'a précipitée dans la mer d'amour où elle est sur le point de mourir. Puis elle va trouver Marphise, et se plaindre à elle de son frère qui a manqué à sa foi jurée. Elle soulage sa douleur en criant, en pleurant auprès d'elle, et lui demande aide et appui.

Marphise la serre dans ses bras, et fait ce qu'elle peut pour la consoler. Elle ne croit pas que Roger ait failli à ce point ; elle pense qu'il ne tardera pas à revenir auprès d'elle. Elle lui jure, s'il ne revient pas, qu'elle ne souffrira pas une si grave offense, et qu'elle se battra avec lui, ou lui fera observer sa promesse.

Par ces paroles, elle réussit à adoucir un peu la douleur de

Bradamante qui, ayant quelqu'un pour s'épancher désormais, éprouve une angoisse moindre. Maintenant que nous avons vu Bradamante accuser dans son chagrin Roger de parjure, de cruauté et d'orgueil, voyons si son frère est plus heureux ; je veux parler de Renaud qui est brûlé jusqu'à la moelle des feux de l'amour.

Je veux parler de Renaud qui, comme vous le savez, aimait si passionnément la belle Angélique. C'était un enchantement, encore plus que la beauté de cette dernière, qui l'avait fait tomber ainsi dans les rets de l'amour. Les autres paladins vivaient en repos, depuis qu'ils étaient complètement débarrassés des Maures ; lui seul, parmi les vainqueurs, était resté captif de son amoureuse peine.

Il avait envoyé de côtés et d'autres plus de cent messagers pour s'enquérir de ce qu'elle était devenue ; lui-même l'avait cherchée longtemps. Enfin il était allé trouver Maugis qui l'aidait toujours dans les cas embarrassants. Le visage rouge de honte et les yeux baissés, il se décida à lui avouer son amour. Puis il le pria de lui enseigner où se trouvait Angélique si désirée par lui.

Maugis éprouve un grand étonnement d'un cas si étrange. Il sait que, seul entre ses rivaux, Renaud a eu jadis l'occasion de tenir plus de cent fois Angélique dans son lit, et lui-même, persuadé de cette vérité, avait fait tout ce qu'il avait pu, par ses prières et par ses menaces, pour le pousser à ce résultat, sans avoir pu jamais l'y amener.

Il l'avait d'autant plus vivement poussé dans cette voie, qu'en écoutant ses conseils, Renaud aurait alors retiré Maugis de prison. Et voilà que maintenant que l'occasion est manquée, et que rien ne peut plus lui venir en aide, Renaud demande de lui-même ce qu'il a jadis refusé plus que de raison ; voilà qu'il vient le prier, lui Maugis, alors qu'il doit se rappeler qu'il a failli causer sa mort en une obscure prison par ses refus d'autrefois !

Mais plus les sollicitations de Renaud paraissent importunes à Maugis, plus ce dernier reconnaît manifestement combien son amour est grand. Les prières de Renaud le touchent enfin ; il noie dans l'océan de sa mémoire le ressentiment de l'offense ancienne, et s'apprête à lui venir en aide.

Il met fin à ses obsessions, et lui rend l'espoir en lui disant qu'il lui sera favorable, et qu'il saura lui dire quelle route suit Angélique, qu'elle soit en France ou ailleurs. Aussitôt Maugis se rend à l'endroit où il a l'habitude de conjurer les démons. C'est une grotte située au sein de monts inaccessibles. Il ouvre son livre, et appelle la foule des esprits infernaux.

Puis il en choisit un fort instruit sur tous les cas amoureux, et il veut savoir de lui comment il se fait que Renaud, qui jadis avait le cœur si dur, l'a maintenant si sensible. Alors il apprend l'histoire de ces deux sources, dont l'une attise le feu, tandis que l'autre l'éteint ; il apprend que le mal causé par l'une des deux ne peut être guéri par rien, si ce n'est par l'eau de l'autre.

Il apprend aussi comment Renaud, ayant bu d'abord à celle des deux sources qui chasse l'amour, se montra si obstinément rebelle aux longues prières d'Angélique la belle ; mais ayant été plus tard amené par sa mauvaise étoile à boire à l'autre source qui donne l'amoureuse ardeur, Renaud se mit à aimer celle qui jusque-là lui avait déplu au-delà de toute raison.

Il fut vraiment poussé par sa mauvaise étoile et le destin cruel à boire la flamme dans cette source glacée ; car, presque au même moment, Angélique s'en vint boire à l'autre source qui rendit son cœur si inaccessible à l'amour, que, depuis, elle se mit à fuir Renaud comme un serpent. Quant à Renaud, il l'aimait, et l'amour était aussi fort chez lui que la haine et le dédain chez elle.

Quand le démon eut pleinement instruit Maugis sur le cas étrange de Renaud, il raconta avec non moins de détails qu'Angélique s'était donnée tout entière à un jeune Africain, et comment elle avait quitté l'Europe et s'était embarquée en Espagne, sur les galères des hardis marins catalans, pour retourner dans l'Inde.

Lorsque Renaud vint chercher la réponse de son cousin, Maugis chercha fortement à le dissuader d'aimer plus longtemps Angélique. Il lui dit qu'elle s'était livrée à un vil Barbare ; elle était à cette heure si loin de France, qu'il aurait beaucoup de peine à retrouver ses traces, car elle avait déjà fait plus de la moitié du chemin pour arriver dans son pays, où elle retournait avec Médor.

Le départ d'Angélique n'aurait point semblé chose trop pénible à l'intrepide amant, et n'aurait point troublé son sommeil, ni empêché qu'il ne conçût l'idée de partir pour le Levant. Mais, en apprenant qu'un Sarrasin avait cueilli les prémices de son amour, il éprouve une telle souffrance, une telle angoisse, qu'en aucun autre moment de sa vie il ne souffrit davantage.

Il lui est impossible de faire la moindre réponse. Son cœur, au dedans, son cœur tremble ; au-dehors, ses lèvres s'agitent vainement ; sa langue ne peut articuler une parole. Sa bouche est amère comme s'il avait avalé du poison. Il quitte soudain Maugis, et après avoir poussé de grands soupirs, exhalé de grandes plaintes, il se décide à partir pour le Levant où l'entraîne sa rage jalouse.

Il demande congé au fils de Pépin, et prend pour prétexte son destrier Bayard qu'emmène le Sarrasin Gradasse, au mépris des devoirs de tout vaillant chevalier. C'est le souci de son honneur qui le pousse à courir après lui, afin qu'il empêche le Sérican menteur de se vanter jamais d'avoir enlevé Bayard, par la lance ou l'épée, à un paladin de France.

Charles lui donne licence de partir, bien qu'il en soit triste, ainsi que toute la France. Mais il ne peut lui refuser cette faveur, tant son désir lui paraît honorable. Dudon et Guidon veulent accompagner Renaud, mais celui-ci repousse l'offre de l'un et de l'autre. Il quitte Paris et s'en va seul, plein de soupirs et d'amoureux soucis.

Il a sans cesse à la mémoire, et cette pensée ne peut s'ôter de son esprit, qu'il a pu mille fois posséder Angélique, et qu'il a toujours obstinément, follement repoussé une si rare beauté. Mais le temps où il pouvait avoir un tel plaisir, et où il n'a pas voulu, ce bon temps est perdu, et maintenant il consentirait à la posséder un seul jour, sauf à mourir après.

Il se demande sans cesse — et il ne peut songer à autre chose — comment il a pu se faire qu'un pauvre soldat ait soumis son cœur, rebelle aux mérites et à l'amour de tant d'illustres amants. C'est avec une telle pensée, qui lui ronge le cœur, que Renaud s'en va vers le Levant. Il suit la route qui mène droit au Rhin et à Bâle, jusqu'à ce qu'il ait atteint la grande forêt des Ardennes.

Le paladin avait fait plusieurs milles dans l'intérieur de la forêt aventureuse, loin de tout village et de tout castel, et il était arrivé dans un endroit sauvage et plein de dangers, lorsqu'il vit soudain le ciel se troubler, et le soleil disparaître derrière une masse de nuages. Au même moment s'élançait d'une caverne obscure un monstre étrange ayant la figure d'une femme.

Sa tête avait mille yeux sans paupières ; il ne pouvait les clore et par conséquent je crois qu'il lui était impossible de dormir. Il avait autant d'oreilles que d'yeux. Au lieu de cheveux, il avait sur la tête une multitude de serpents. Ce spectre épouvantable était sorti des ténèbres infernales pour se répandre sur le monde. Il avait pour queue un féroce et immense serpent, qui roulait ses nœuds autour de sa poitrine.

Ce qui n'était jamais arrivé à Renaud en mille et mille aventures lui arriva là. Quand il vit le monstre s'apprêter à l'attaquer, et s'élançer sur lui, une peur inconnue jusque-là pénétra dans ses veines. Cependant il dissimula, résolu à montrer son audace accoutumée. D'une main tremblante, il saisit son épée.

Le monstre s'apprête à lui donner un rude assaut, avec autant de science que s'il était maître de guerre. Le serpent venimeux se déroule en l'air, puis il s'élançait contre Renaud, autour duquel il multiplie, de çà de là, ses bonds énormes. Renaud cherche à s'en défendre, mais c'est en vain qu'il prodigue ses coups à droite et à gauche. Aucun d'eux n'atteint son adversaire.

Tantôt le monstre dirige sur la poitrine de Renaud son serpent qui se glisse sous les armes du chevalier et le glace jusqu'au cœur ; tantôt il le fait pénétrer par la visière et le promène sur le cou et sur la figure de Renaud. Celui-ci finit par se débarrasser de cette étreinte, et donne tant qu'il peut de l'éperon à son cheval. Mais l'infernale Furie n'est pas boiteuse ; d'un bond elle le rattrape, et lui saute en croupe.

Qu'il aille à gauche, à droite, où bon lui semble, Renaud a toujours cette bête maudite acharnée après lui. Il ne sait comment s'en débarrasser, bien que son destrier ne cesse de lancer des ruades. Le cœur de Renaud tremble comme une feuille ; non pas que le serpent le tourmente davantage, mais il éprouve une telle horreur, un

tel dégoût, qu'il crie, gémit, et se plaint de vivre encore.

Il se jette dans les sentiers les moins frayés, dans les chemins les plus affreux, au plus épais du bois ; il gravit les pentes les plus raides ; il s'enfonce dans les défilés les plus inextricables de la vallée, là où l'air est le plus obscur. Il espère ainsi arracher de dessus ses épaules l'abominable, l'horrible bête qui y est attachée. Il n'y serait sans doute point parvenu, si quelqu'un n'était soudain arrivé à son secours.

Mais il est secouru à temps par un chevalier couvert d'une armure d'acier éclatante et splendide, et portant pour cimier un joug rompu. Son écu jaune est semé de flammes ardentes, ainsi que le reste de ses vêtements d'un caractère sévère, et la housse de son cheval. Il a la lance au poing, l'épée au côté ; sa masse pendue à l'arçon projette du feu.

Cette masse est remplie d'un feu éternel qui brûle toujours sans la consumer jamais. La bonté d'un écu, la trempe d'une cuirasse, l'épaisseur d'un casque, rien ne lui résiste. Le chevalier se fait infailliblement faire place, partout où il en dirige l'inextinguible lumière. Il ne lui fallait pas moins que cet avantage pour sauver Renaud des mains du monstre cruel.

En chevalier avisé et prudent, il court au galop vers l'endroit où il a entendu la rumeur, jusqu'à ce qu'il aperçoive le monstre horrible qui a enlacé Renaud de mille nœuds, et qui couvre d'une sueur glacée le malheureux paladin, sans que celui-ci puisse s'en débarrasser. Le chevalier se précipite, frappe le monstre au flanc, et le fait tomber du côté gauche.

Mais à peine l'horrible bête a-t-elle touché terre, qu'elle se redresse, faisant tourner et siffler son long serpent. Le chevalier ne cherche plus à la frapper avec la lance ; il se décide à la poursuivre par le feu. Il saisit sa masse, et fait pleuvoir une tempête de coups partout où le serpent dresse la tête. Il ne laisse pas le temps au monstre de le saisir une seule fois.

Pendant qu'il le tient en échec, le frappe et lui fait mille blessures, il conseille au paladin de s'échapper par le chemin qui conduit au sommet de la montagne. Le paladin suit ce conseil, et prend le

chemin qui lui est indiqué, et bien que la colline soit âpre et rude à escalader, il s'éloigne, sans retourner la tête, jusqu'à ce qu'on l'ait perdu de vue.

Le chevalier, après avoir contraint le monstre infernal de retourner à son antre obscur, où il se ronge de rage et de dépit, et où il verse des pleurs inépuisables par ses mille yeux, monte derrière Renaud, afin de lui servir de guide. Il ne tarde pas à le rejoindre sur le sommet de la colline et, marchant à ses côtés, il le conduit hors de ces lieux sombres et dangereux.

Dès que Renaud le voit revenu près de lui, il lui dit qu'il lui doit des remerciements infinis, et que partout où il sera, il peut disposer de sa vie. Puis il lui demande comment il se nomme, afin qu'il puisse proclamer le nom de celui qui est venu à son secours, et exalter sa vaillance parmi ses compagnons, devant Charles lui-même.

Le chevalier lui répond : « Ne te mets pas en peine de ce que je ne veux pas te dire mon nom maintenant. Je te le dirai avant que l'ombre n'ait cru d'un pas, ce qui ne tardera guère. » En continuant à marcher côte à côte, ils finirent par trouver une source fraîche, aux eaux claires, à laquelle les bergers et les voyageurs, attirés par son doux murmure, venaient boire l'amoureux oublié.

C'étaient là, seigneur, ces eaux glacées qui éteignent le feu de l'amoureuse ardeur. C'était après y avoir bu qu'Angélique avait conçu pour Renaud la haine qu'elle ne cessa depuis de lui porter ; et si lui-même avait autrefois montré tant de mépris pour elle, l'unique cause, seigneur, en était qu'il avait bu aussi de ces mêmes eaux.

Dès que le chevalier avec lequel Renaud chemine se voit devant la claire fontaine, il retient son destrier tout fumant et dit : « Nous reposer ici ne saurait nuire. » Renaud dit : « Cela ne peut que nous faire du bien ; car, outre que la chaleur de midi m'opprime, le monstre m'a tellement travaillé, qu'il me sera doux et agréable de me reposer. »

L'un et l'autre descendent de cheval, et laissent leurs bêtes paître en liberté par la forêt. Tous deux mettent pied à terre dans l'herbe parsemée de fleurs rouges et jaunes, et retirent leur casque. Renaud, poussé par la chaleur et la soif, court aussitôt vers la source de cristal,

et buvant à long traits son eau fraîche, chasse en même temps de sa poitrine embrasée la soif et l'amour.

Quand le chevalier le voit relever la bouche de dessus la fontaine, et revenir entièrement guéri de son fol amour, il se lève tout debout, et d'un air altier, il lui dit ce qu'il n'a pas voulu lui dire auparavant : « Sache, Renaud, que mon nom est : le Dédain ! Je suis venu uniquement pour te délivrer d'un joug indigne. »

À ces mots, il disparaît et son destrier disparaît avec lui. Cette aventure semble un grand miracle à Renaud. Il cherche tout autour de lui et dit : « Où est-il passé ? » Il ne sait si tout ce qu'il vient de voir n'est pas du domaine de la magie, et si Maugis ne lui a pas envoyé un de ses serviteurs infernaux pour rompre la chaîne qui l'a si longtemps retenu captif.

Peut-être aussi, du haut de son trône, Dieu lui a-t-il, dans son ineffable bonté, envoyé, comme il fit jadis pour Tobie, un ange chargé de le guérir de son aveuglement. Mais que ce soit un ange, un démon, ou toute autre chose, il le remercie de lui avoir rendu la liberté. Il sent en effet que désormais son cœur est délivré de son angoisse amoureuse.

Angélique est redevenue l'objet de sa haine première ; non seulement elle ne lui paraît pas digne de tout le long chemin qu'il a déjà fait pour la suivre, mais il ne ferait pas maintenant une demi-lieue pour elle. Cependant il persiste dans sa résolution d'aller dans l'Inde, pour chercher Bayard jusqu'en Séricane, tant parce que l'honneur le lui commande, que parce que c'est le prétexte qu'il a invoqué près de Charles.

Il arrive le jour suivant à Bâle, où venait de parvenir la nouvelle que le comte Roland devait se battre contre Gradasse et le roi Agramant. Ce n'était point par un avis du chevalier d'Anglante que cette nouvelle avait été sue, mais un voyageur, venu rapidement de Sicile, l'avait donnée comme sûre.

Renaud désire ardemment se trouver à côté de Roland dans ce combat ; mais il est bien éloigné du champ de bataille. Tous les dix milles, il change de chevaux et de guides, et court à bride abattue. Il passe le Rhin à Constance, et, comme en volant, il traverse les Alpes

et arrive en Italie. Laissant derrière lui Vérone et Mantoue, il atteint le Pô, et le passe en toute hâte.

Déjà le soleil touchait au terme de sa course, déjà la première étoile apparaissait au ciel, et Renaud, debout près de la rive, se demandait s'il devait changer de cheval, ou se reposer en ce lieu, jusqu'à ce que les ténèbres se fussent dissipées devant la belle aurore, lorsqu'il vit venir à lui un chevalier à l'aspect et aux manières pleins de courtoisie.

Celui-ci, après l'avoir salué, lui demanda poliment s'il était marié. Renaud lui dit : « Je suis en effet soumis au joug conjugal. » Mais en lui-même il s'étonnait de cette demande, lorsque son interlocuteur ajouta : « Je me réjouis qu'il en soit ainsi. » Puis, pour lui expliquer ses paroles, il dit : « Je te prie d'avoir pour agréable d'accepter ce soir l'hospitalité chez moi.

» Je te ferai voir une chose que doit volontiers connaître quiconque a femme à son côté. » Renaud, autant parce qu'il voulait se reposer, fatigué qu'il était d'avoir couru, autant par le désir inné qu'il avait toujours eu de voir et d'entendre de nouvelles aventures, accepta l'offre du chevalier, et le suivit.

Ils sortirent de la route à une portée d'arc, et se trouvèrent devant un grand palais, d'où accoururent un grand nombre d'écuyers avec des torches allumées, qui projetèrent autour d'eux une grande clarté. Renaud, étant entré, jeta les regards autour de lui, et vit un palais comme on en voit rarement, admirablement construit et distribué, et trop vaste pour servir de demeure à un homme de condition privée.

La riche voûte de la porte d'entrée était toute en serpentine et en dur porphyre. La porte elle-même était en bronze, et ornée de figures qui semblaient respirer et remuer les lèvres. On passait ensuite sous un arc de triomphe, où un mélange de mosaïques flattait agréablement les yeux. De là partait une cour carrée, dont chaque côté avait cent brasses de long.

Chaque côté de cette cour était bordé de pavillons ayant chacun une porte spéciale. Les portes étaient séparées par des arcades d'égale grandeur, mais de formes variées. Chaque arcade pouvait facilement donner accès à un sommier avec sa charge, et conduisait à

un escalier d'où l'on pénétrait dans une salle par une arcade supérieure.

Les arcades supérieures dépassaient l'alignement général de façon à recouvrir les portes. Chacune d'elles était soutenue par deux colonnes, l'une de bronze, l'autre de roche. Il serait trop long de vous faire une entière description des pavillons de la cour, et de vous parler, en outre, de ce que l'on apercevait au-dessus du sol, des souterrains que le maître de ce palais avait fait construire sous tous les bâtiments.

Les hautes colonnes avec leurs chapiteaux en or incrustés de pierreries ; les marbres étrangers sculptés de mille manières par une main habile ; les peintures et les stucs, et une foule d'autres ornements, dont la plupart étaient dérobés aux regards par l'obscurité, indiquaient que les richesses réunies de deux rois n'avaient pas dû suffire à bâtir un tel édifice.

Parmi les ornements magnifiques qui ornaient en profusion cette riante demeure, il y avait une fontaine qui répandait ses eaux fraîches et abondantes par une foule de petites rigoles. C'est là que les serviteurs avaient dressé les tables, droit au milieu de la cour. On l'apercevait des quatre portes du principal corps de bâtiment.

Élevée par un architecte instruit et habile, la fontaine avait la forme d'une galerie ou d'un pavillon octogone, recouvert de tous côtés par un plafond d'or tout parsemé d'émaux. Huit statues de marbre blanc soutenaient ce plafond avec leurs bras.

L'ingénieux architecte leur avait mis dans la main droite la corne d'Amalthée, d'où l'eau retombait, avec un agréable murmure, dans un vase d'albâtre. Tous ces pilastres, sculptés avec le plus grand art, représentaient de grandes femmes, différant d'habits et de visage, mais ayant toutes la même grâce et la même beauté.

Chacune d'elles reposait les pieds sur deux belles figures situées plus bas, et qui se tenaient la bouche ouverte, comme pour indiquer qu'elles prenaient plaisir à chanter et à jouer. Leur attitude semblait aussi indiquer que toute leur science, toute leur application était destinée à célébrer les louanges des belles dames qu'elles portaient sur leurs épaules.

Les statues inférieures tenaient à la main de longs et vastes rouleaux couverts d'écriture, où était inscrit, avec de grands éloges, le nom des plus illustres parmi les dames que représentaient les statues supérieures, et où pouvaient se lire aussi leurs propres noms en lettres brillantes.

Renaud, à la lueur des torches, admirait une à une les dames et les chevaliers.

La première inscription qui frappa ses yeux portait le nom longuement honoré de Lucrèce Borgia, dont la beauté et l'honnêteté étaient mises par Rome, sa patrie, bien au-dessus de celles de l'antique Lucrèce. Les deux statues qu'on avait destinées à supporter une si excellente et si honorable charge portaient écrits les noms de Antonio Tebaldo et Hercule Strozza, un Linus et un Orphée.

La statue qui venait après était non moins belle et non moins agréable à voir ; son inscription disait : Voici la fille d'Hercule, Isabelle. Ferrare se montrera plus heureuse de l'avoir vue naître que de tous les autres biens que la fortune favorable lui a accordés et lui accordera pendant la suite des siècles.

Les deux statues qui se montraient désireuses de célébrer constamment sa gloire avaient toutes deux le prénom de Jean-Jacques ; l'un s'appelait Calandra, l'autre Bardelone. Dans le troisième et le quatrième côté, où l'eau s'échappait hors du pavillon par d'étroites rigoles, étaient deux dames ayant même patrie, même famille, même réputation, même beauté et même valeur.

L'une s'appelait Elisabeth, l'autre Léonora. Ainsi que le racontait l'écrit sculpté sur le marbre, la terre de Mantoue se glorifiera encore plus de leur avoir donné naissance que d'avoir produit Virgile qui l'honore tant. La première avait à ses pieds Jacopo Sadoletto et Pietro Bembo.

L'autre était supportée par l'élégant Castiglione et le savant Muzio Arelio. Ces noms, alors inconnus, aujourd'hui si fameux et si dignes de louange, étaient sculptés sur le marbre. Après ces statues, venait celle à qui le ciel doit accorder tant de vertus, qu'elle n'aura pas sa pareille parmi les têtes couronnées, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune.

L'inscription d'or la signalait comme étant Lucrece Bentivoglia ; parmi les éloges qui lui étaient donnés, on disait que le duc de Ferrare se réjouissait et s'enorgueillissait d'être son père. Ses louanges étaient célébrées d'une voix claire et douce par ce Camille, dont le Reno et Felsina écoutent les chants avec autant d'admiration et de stupeur que jadis l'Amphrise en mettait à entendre chanter son berger,

Et par un autre poète, grâce auquel la terre où l'Isaure verse ses eaux douces dans la vaste mer sera plus renommée, depuis le royaume de l'Inde jusqu'à celui des Maures, que la ville de Pesaro, qui reçut son nom de ce que les Romains y pesèrent leur or. Je veux parler de Guido Postumo, à qui Pallas et Phébus ont décerné une double couronne.

La statue de femme qui suivait était Diane. « Ne vous arrêtez pas — disait l'inscription — à son air altier ; car son cœur est aussi sensible que sa figure est belle. » Le savant Celio Calcaguin, de sa claire trompette fera longtemps retentir sa gloire et son beau nom dans le royaume des Parthes, dans celui de Mauritanie, dans l'Inde et dans toute l'Espagne.

Elle aura aussi, pour chanter sa gloire, un Marco Cavallo, qui fera jaillir d'Ancône une source de poésie aussi abondante que celle que le cheval ailé fit jaillir autrefois d'une montagne sacrée, le Parnasse ou l'Hélicon, je ne sais plus laquelle. Auprès de Diane, Béatrice levait son front ; l'inscription qui lui était consacrée s'exprimait ainsi : Vivante, Béatrice rendra son époux heureux ; elle le laissera malheureux après sa mort ;

Ainsi que toute l'Italie qui avec elle sera triomphante, et après elle retombera captive. Un seigneur de Corregio paraissait écrire et chanter ses louanges, ainsi que Timothée, l'honneur des Bendedei. Tous deux feront s'arrêter sur ses rives, aux sons de leurs luths harmonieux, le fleuve où il fut pleuré jadis des larmes d'ambre.

Entre celle-ci et la colonne représentant Lucrece Borgia, dont je viens de parler, était une grande dame représentée en albâtre, et d'un aspect si grandiose et si sublime, que sous son simple voile, et sous ses vêtements noirs et modestes, sans ornements d'or et sans

pierreries, elle ne paraissait pas moins belle, parmi toutes les autres statues, que Vénus au milieu des autres étoiles.

On ne pouvait, en la contemplant attentivement, reconnaître qui l'emportait le plus en elle, de la grâce, ou de la beauté, ou de la majesté du visage, indice de son grand esprit et de son honnêteté. « Celui qui voudra — disait l'inscription gravée sur le marbre — parler d'elle comme il convient qu'on en parle, entreprendra la plus honorable des tâches, mais sans pouvoir jamais arriver jusqu'au bout. »

La statue, douce et pleine de grâce, semblait s'indigner d'être célébrée dans un chant humble et bas par l'esprit grossier qu'on lui avait donné — je ne sais pourquoi — sans personne à côté de lui, pour le soutenir. Tandis que sur toutes les autres statues on avait sculpté leur nom, l'artiste avait omis de le faire sur ces deux dernières.

Toutes ces statues entouraient un espace rond, pavé de corail, maintenu constamment dans une fraîcheur délicieuse par l'eau pure et limpide comme du cristal qui s'échappait au-dehors par un canal. Ce canal allait féconder, en l'arrosant, un pré aux riantes couleurs vertes, azurées, blanches et jaunes. L'eau, courant par de nombreuses rigoles, portait la vie aux plantes et aux arbrisseaux.

Le paladin se tenait à table, raisonnant avec son hôte si courtois ; de temps en temps, il lui rappelait de tenir sans plus différer ce qu'il lui avait promis. En attendant, il le regardait, et il avait remarqué qu'il avait le cœur oppressé d'un grand chagrin, car il ne se passait guère de moment sans qu'un cuisant soupir s'échappât de ses lèvres.

Souvent la parole, poussée par le désir, vint jusque sur les lèvres de Renaud, prêt à renouveler sa demande ; mais la courtoisie l'arrêtait aussitôt et ne lui permettait pas de la laisser sortir au-dehors. Soudain, le repas terminé, un jeune page, averti par le majordome, plaça sur la table une belle coupe d'or fin, ornée à l'extérieur de pierres précieuses, et remplie de vin.

Le châtelain se mit alors à sourire, et leva les yeux sur Renaud ; mais à qui l'aurait bien examiné, il eût fait l'effet de quelqu'un plus disposé à pleurer qu'à rire. Il dit : « Le moment me semble venu de

satisfaire ta curiosité, et de te montrer un chef-d'œuvre qui doit être précieux pour quiconque a femme à son côté.

» À mon avis, chaque mari doit sans cesse épier sa femme pour savoir si elle l'aime, si elle lui fait honneur par sa conduite, ou si elle le déshonore ; si, en un mot elle en fait une bête, ou si elle le traite comme un homme. Le poids des cornes est le plus léger qui soit au monde, bien que le plus outrageant. Presque tous les autres le voient, celui-là seul qui l'a sur la tête ne le sent jamais.

» Si tu sais que ta femme est fidèle, tu as un motif pour l'aimer et l'honorer davantage ; il n'en est pas de même de celui qui sait que sa femme est coupable, ou de celui qui doute d'elle et qui souffre de ce doute. Beaucoup de femmes, chastes et vertueuses, sont soupçonnées à tort par leurs maris. Beaucoup de maris, au contraire, sont dans la plus grande confiance à l'endroit de leurs épouses, qui vont le chef orné de cornes.

» Si tu désires savoir si ta femme est chaste — comme je crois que tu le penses et que tu dois le penser, car croire le contraire serait un tourment inutile si tu ne pouvais t'assurer de la vérité par des preuves — tu peux l'apprendre toi-même sans que personne ait à te le dire, en buvant dans ce vase. Je ne l'ai pas fait apporter sur cette table pour un autre motif que pour te montrer ce que je t'ai promis.

» Si tu y bois, tu verras se produire un effet surprenant. Si tu portes le cimier de Cornouailles, le vin se répandra entièrement sur ta poitrine, sans que tu puisses en faire entrer une gouttelette dans ta bouche. Si tu as une épouse fidèle, tu boiras tout. Or il t'appartient de connaître ton sort. » À ces mots, l'hôte s'apprête à regarder si le vin va se répandre sur la poitrine de Renaud.

Renaud, presque décidé à savoir ce qu'ensuite il sera peut-être très fâché d'avoir appris, avance la main et prend le vase. Il va pour tenter l'épreuve ; mais, sur le point d'y porter les lèvres, une pensée vient l'arrêter. Mais permettez, seigneur, que je me repose ; puis je vous dirai ce que le paladin répondit.

Chant XLIII

ARGUMENT. — Renaud entend raconter deux nouvelles, l'une contre les femmes, l'autre contre les hommes qui se laissent vaincre par l'ignoble passion de l'avarice. Après un long chemin sur terre et sur mer, Renaud arrive à Lampéduse, au moment où venait de se terminer le combat entre les paladins et les païens. Ils descendent tous en Sicile et, sur la plage d'Agrigente, ils rendent les derniers honneurs aux dépouilles mortelles de Brandimart. De là, ils vont à l'ermitage où est Roger, devenu déjà chrétien. Le bon ermite rend la santé à Olivier et à Sobrin qui se fait aussi baptiser.

Ô exécrable avarice, ô insatiable soif de l'or, je ne m'étonne pas que tu puisses si facilement t'emparer d'une âme vile et déjà souillée d'autres vices ; mais ce que je ne puis comprendre, c'est que tu tiennes dans tes liens, que tu déchires de ton même ongle crochu ceux qui, par leur grandeur d'âme, auraient mérité une éternelle gloire, s'ils avaient pu échapper à ton atteinte.

Celui-ci mesure la terre, la mer et le ciel ; il connaît à fond les causes et les effets de toutes les forces de la nature ; il va jusqu'à scruter les volontés de Dieu. Mais s'il vient à être mordu de ton venin mortel, il n'a plus d'autre souci que d'entasser des trésors. Cette seule pensée le domine ; il y place tout son salut, toute son espérance.

Celui-là met les armées en déroute, et force les portes des villes de guerre. On le voit, cœur intrépide, se jeter le premier dans les aventures périlleuses, et s'en retirer le dernier. Mais il ne peut éviter d'être pris pour le reste de ses jours dans tes filets ténébreux.

Combien d'autres, qui se seraient illustrés dans les arts et dans les sciences, n'as-tu pas plongés dans l'obscurité !

Et que dirai-je de certaines belles et grandes dames ? Pendant longtemps, je les vois garder à leurs amants une fidélité plus ferme, plus inébranlable qu'une colonne. Mais voici venir l'Avarice qui semble les transformer comme par enchantement. En un jour, qui le croirait ? elle les jette, sans amour, en proie à un vieillard, à un scélérat, à un monstre.

Ce n'est pas sans raison que je m'en indigne ; m'entende qui pourra ; pour moi, je m'entends bien. Dans tous les cas, je ne m'écarte pas de mon sujet, et je n'oublie pas le thème de mon chant. Mais je ne veux rien ajouter à ce que je viens de vous dire, pas plus qu'à ce que je vais vous raconter. Revenons au paladin qui avait été sur le point d'essayer la vertu de la coupe.

Je vous disais qu'au moment d'y porter les lèvres, une pensée lui était venue. Après avoir un instant réfléchi, il dit : « Bien fol serait celui qui chercherait à savoir ce qu'il serait très fâché d'apprendre. Ma femme est femme, et toute femme est faible. Gardons ma croyance sur elle telle qu'elle est. Jusqu'ici, je m'en suis bien trouvé ; que gagnerais-je à vouloir en faire l'épreuve ?

» Cela me servirait à peu de chose, et pourrait m'être très désagréable. Il en coûte parfois de tenter Dieu. Je ne sais si en cela je suis sage ou imprudent, mais je ne veux pas en savoir davantage. Qu'on ôte donc ce vin de devant moi ; je n'ai pas soif, et je ne veux pas que l'envie me vienne de boire.

Dieu a interdit ces sortes d'expériences aussi expressément que la science de l'arbre de la vie à notre premier père.

» De même qu'Adam, après qu'il eut goûté au fruit que Dieu lui-même lui avait défendu, vit son bonheur se changer en larmes, et fut obligé de gémir à jamais sur sa propre misère, ainsi l'homme qui veut savoir tout ce que sa femme fait ou dit, risque de passer de la joie dans les pleurs, et de ne plus retrouver sa tranquillité première. »

Ainsi dit le brave Renaud et, comme il repoussait loin de lui la coupe pour laquelle il montrait tant de répugnance, il vit un ruisseau de larmes s'échapper abondamment des yeux du châtelain. Quand il

se fut un peu calmé, ce dernier dit à son tour : « Maudit soit celui qui m'engagea à tenter l'épreuve ! Hélas ! il est cause que j'ai perdu ma douce compagne !

» Que ne t'ai-je connu dix ans plus tôt ! Que n'ai-je pu te demander conseil avant que mes malheurs aient commencé ! Je n'aurais pas versé tant de pleurs que j'en suis presque aveugle. Mais levons-nous de table. Tu vois ma douleur et tu y compatis. Je veux te raconter la cause et l'origine de mon infortune sans pareille.

» Tu as passé près d'une cité voisine de ce château ; tout autour d'elle s'étend comme un lac un fleuve qui prend son origine du lac de Benaco, et qui va se jeter dans le Pô. Cette cité s'éleva sur les ruines de celle qui avait été fondée par le fils d'Agénor avec les dents du dragon. C'est là que je naquis d'une famille très honorable, mais sous un humble toit, et au sein de la pauvreté.

» Si la Fortune n'eut pas assez souci de moi pour me donner la richesse due à ma naissance, la nature y suppléa en me douant d'une beauté fort au-dessus de celle des gens de ma condition. Bien qu'il soit ridicule à un homme de se vanter lui-même, je puis dire que, dans ma jeunesse, j'ai vu dames et damoiselles s'éprendre de ma figure et de mes belles manières.

» Il y avait dans notre cité un homme sage, et savant au-delà de toute croyance. Il comptait cent vingt ans accomplis, quand ses yeux se fermèrent à la lumière. Il avait passé toute sa vie seul et sauvage ; mais, dans son extrême vieillesse, fêru d'amour pour une belle matrone, il l'avait obtenue à prix d'argent, et en avait eu secrètement une fille.

» Pour éviter que la fille ne fût comme sa mère, qui pour de l'argent avait vendu sa chasteté, bien précieux que toul l'or du monde ne saurait payer à sa valeur, il résolut de la soustraire au contact populaire. Choissant le lieu qui lui parut le plus solitaire, il y fit bâtir ce palais si ample et si riche, de la main de démons évoqués par ses enchantements.

» Il fit élever sa fille par de vieilles femmes réputées pour leur chasteté. Celle-ci devint par la suite d'une grande beauté. Non seulement son père ne permit pas qu'on lui laissât apercevoir un

homme, mais il défendit qu'on en prononçât le nom devant elle. Afin de lui mettre un continuel exemple sous les yeux, il fit sculpter ou peindre l'image de toutes les dames qui ont su résister à un amour coupable.

» Il ne se borna pas à faire représenter celles qui par leur vertu ont été l'honneur des premiers âges, et dont l'histoire ancienne a consacré à jamais la renommée ; il voulut aussi y faire figurer les dames dont les mœurs pudiques devaient dans l'avenir illustrer l'Italie. En raison de leur belle conduite, il fit élever leur statue, comme les huit que tu vois autour de cette fontaine.

» Quand le vieillard jugea que sa fille était un fruit assez mûr pour que l'homme pût le cueillir, je fus, soit malchance, soit hasard, choisi entre tous par lui comme le plus digne. Outre ce beau château, tous les champs, tous les étangs à vingt milles à la ronde me furent donnés comme dot de sa fille.

» Celle-ci était aussi belle et aussi bien élevée qu'on pût le désirer. Elle surpassait Pallas pour les travaux à l'aiguille et la broderie ; à la voir marcher, à l'entendre parler ou chanter, on aurait dit une déesse, et non une mortelle. Elle était presque aussi versée que son père dans tous les arts libéraux.

» À cette haute intelligence, à cette beauté non moindre qui aurait séduit les rochers eux-mêmes, elle joignait une sensibilité, une douceur de caractère dont je ne puis me souvenir sans sentir le cœur me manquer. Elle n'avait pas de plus grand plaisir, de plus vive satisfaction que d'être auprès de moi partout et toujours. Nous vécûmes longtemps ensemble sans avoir la moindre querelle, mais, à la fin, cette paix intérieure fut troublée, et par ma faute.

» Il y avait cinq ans que j'avais mis mon cou sous le nœud conjugal, lorsque mon beau-père mourut. Cette mort fut comme le signal des malheurs dont je ressens encore le contre-coup. Je te dirai comment. Pendant que je me renfermais ainsi dans l'amour de celle dont je viens de te faire un tel éloge, une noble dame du pays s'éprit de moi autant qu'on peut s'éprendre.

» Elle en savait, en fait d'enchantements et de maléfices, autant que pas une magicienne. Elle aurait pu rendre la nuit lumineuse et le

jour obscur, arrêter le soleil et faire marcher la terre. Cependant elle ne put parvenir à ce que je consentisse à poser sur sa blessure d'amour le remède que je n'aurais pu lui donner sans offenser souverainement ma femme.

» Non pas qu'elle ne fût très gentille et très belle dame, non pas que j'ignorasse qu'elle m'aimait à ce point ; mais ni ses offres, ni ses promesses, ni ses obsessions continuelles ne purent jamais détourner à son profit une étincelle de l'amour que je portais à ma femme. La certitude que j'avais dans la fidélité de cette dernière m'empêchait de songer à une autre qu'elle.

» L'espoir, la croyance, la certitude que j'avais dans la fidélité de ma femme m'auraient fait dédaigner toutes les beautés de la fille de Lédæ, toutes les richesses offertes jadis au grand berger du mont Ida. Mais mes refus ne pouvaient me débarrasser de la poursuite de la magicienne.

» Un jour qu'elle me rencontra hors du palais, la magicienne, qui se nommait Mélisse, put me parler tout à son aise, et trouva le moyen de troubler la paix dont je jouissais.

Elle chassa, avec l'éperon de la jalousie, la foi que j'avais en ma femme. Elle commença par m'insinuer que j'étais fidèle à qui ne l'était pas envers moi.

“Tu ne peux pas — fit-elle — dire qu'elle t'est fidèle, avant d'en avoir vu la preuve. De ce qu'elle n'a point encore failli, tu crois qu'elle ne peut faillir, et qu'elle est fidèle et chaste. Mais si tu ne la laisses jamais sortir sans toi, si tu ne lui permets jamais de voir un autre homme, d'où te vient cette hardiesse d'affirmer qu'elle est chaste ?

» Absente-toi, absente-toi un peu de chez toi ; fais en sorte que les citadins et les villageois sachent que tu es parti et que ta femme est restée seule. Laisse le champ libre aux amants et aux messagers d'amour : si les prières, si les cadeaux ne peuvent la pousser à souiller le lit nuptial, alors, tu pourras dire qu'elle est fidèle.”

» Par de telles paroles et d'autres semblables, la magicienne poursuivit jusqu'à ce qu'elle eût éveillé en moi le désir de mettre à l'épreuve la fidélité de ma femme. “Supposons — lui dis-je alors —

qu'elle ne soit pas ce que je pense ; comment pourrai-je savoir d'une manière certaine si elle mérite le blâme ou l'éloge ?”

» Mélisse répondit : “Je te donnerai une coupe qui possède une rare et étrange vertu. Morgane la fit autrefois, afin de prouver à son frère la faute de Ginevra. Celui dont la femme est sage peut y boire ; mais celui dont la femme est une putain ne le peut, car le vin, au moment où il croit le porter à sa bouche, s'échappe de la coupe, et se répand sur sa poitrine.

» Avant de partir tu en feras l'épreuve, et je crois que cette fois tu pourras boire d'un trait. Je pense en effet que ta femme est encore innocente, et tu le verras bien. Mais si, à ton retour, tu tentes une nouvelle épreuve, je ne répons pas que ta poitrine ne soit inondée. En tout cas, si tu ne la mouilles pas, si tu bois sans obstacle, tu seras le plus fortuné des maris.”

» J'acceptai la proposition. Mélisse me donna la coupe ; je fis l'expérience en question et tout alla bien : je vis que ma chère femme était jusque-là chaste et bonne. Mélisse me dit : “Maintenant, laisse-la pendant quelque temps. Reste loin d'elle pendant un mois ou deux, puis reviens, et fais une nouvelle expérience avec la coupe. Tu verras alors si tu pourras boire, ou si tu te mouilleras la poitrine.”

» Il me sembla dur de quitter ma femme, non pas que je doutasse de sa fidélité, mais il ne me semblait pas possible de m'en séparer, même une heure. Mélisse me dit : “Je te ferai connaître la vérité par d'autres moyens encore. Tu changeras de vêtements, tu déguiseras ta voix et tu te présenteras à ta femme sous un visage d'emprunt.”

» Seigneur, il y a près d'ici une cité que le Pô entoure et défend, et qui étend sa juridiction jusqu'aux rivages battus par le flux et le reflux de la mer. Si elle le cède en antiquité à ses voisines, elle lutte avantageusement avec elles en richesses et en beautés. Elle fut fondée par les descendants des Troyens échappés à Attila, ce fléau de Dieu.

» Cette ville est soumise à un jeune chevalier riche et beau. Un jour, entraîné à la chasse à la suite de son faucon, il entra dans ma demeure. Il vit ma femme, et dès la première entrevue elle lui plut tellement, qu'il emporta son image gravée au cœur. Depuis, il ne

négligea aucun moyen pour l'amener à satisfaire ses désirs.

» Elle le repoussa si obstinément, qu'à la fin il se lassa de tenter de la séduire. Mais la beauté qu'Amour lui avait gravée au cœur ne sortit pas de sa mémoire. Mélisse me pressa tellement, qu'elle me fit consentir à prendre la figure de ce jeune chevalier. Aussitôt, et sans que je sache te dire comment, elle changea complètement mon visage, ma voix et mes cheveux.

» J'avais auparavant fait semblant, devant ma femme, de partir pour le Levant. Ayant ainsi pris la démarche, la voix, les vêtements et la physionomie du jeune amoureux, je m'en revins chez moi, accompagné de Mélisse, qui s'était elle-même transformée en jeune domestique. Elle avait porté avec elle les plus riches pierreries qu'eussent jamais envoyées en Europe les Indiens ou les Érythréens.

» Moi qui connaissais les êtres de mon palais, j'entrai sans obstacle, suivi de Mélisse, et je pénétrai d'autant plus facilement près de ma femme, qu'elle n'avait autour d'elle ni écuyer ni dame de compagnie. Je lui expose mes désirs, et je m'efforce de la pousser à mal faire, en lui mettant sous les yeux les rubis, les diamants et les émeraudes qui auraient ébranlé les cœurs les plus fermes.

» Et je lui dis que tous ces présents étaient peu de chose comparés à ceux qu'elle devait attendre de moi. Puis je lui parle de la facilité qu'elle a, grâce à l'absence de son mari. Je lui rappelle que, depuis longtemps je l'aime, et qu'elle le savait bien. J'ajoute qu'un amour si fidèle est digne de recevoir enfin quelque récompense.

» Ma femme montra tout d'abord un grand courroux ; elle rougit et ne voulut pas en écouter davantage. Mais, à l'aspect des belles pierreries qui lançaient des étincelles comme si c'eût été du feu, son cœur s'amollit peu à peu. D'un ton bref et saccadé, que je ne puis me rappeler sans sentir la vie m'abandonner, elle me dit qu'elle satisferait à mes désirs, si elle croyait que personne ne le saurait jamais.

» Cette réponse fut comme un trait empoisonné dont je me sentis l'âme transpercée ; je sentis un froid glacial se répandre dans mes veines, et pénétrer jusqu'au fond de mes os. Ma voix hésita dans ma gorge. Levant alors le voile de l'enchantement, Mélisse me rendit ma

forme première. Pense de quelle couleur dut devenir ma femme, en se trouvant surprise par moi en une faute si grande !

» Nous devînmes tous deux couleurs de la mort ; tous deux nous restions les yeux baissés. Ma langue était tellement paralysée, que c'est à peine si je pus crier : “Femme, tu me trahirais donc, si tu trouvais quelqu'un pour acheter mon honneur ?” Elle ne put me faire d'autre réponse que d'inonder ses joues de larmes.

» Elle avait beaucoup de honte, mais encore plus de dépit de voir que je lui avais fait un tel affront. Le dépit, montant bientôt jusqu'à la rage, ne tarda pas à se changer en haine profonde. Aussitôt elle prend la résolution de fuir loin de moi, et, à l'heure où le soleil descend de son char, elle court au fleuve et, se jetant dans une barque, elle en descend le cours pendant toute la nuit.

» Le matin, elle se présente devant le chevalier qui l'avait autrefois aimée, et dont j'avais emprunté le visage et la ressemblance pour la tenter. Le chevalier l'aimait toujours, et tu peux croire si son arrivée lui fut agréable. De là, elle me fit dire que je ne devais plus espérer qu'elle m'appartînt, ni qu'elle m'aimât jamais plus.

» Hélas ! depuis ce jour elle demeure avec lui, vivant dans les plaisirs, et se raillant de moi ; et moi je languis encore du mal que je me suis fait à moi-même, et je ne puis rester en place. Mon mal croît sans cesse, et il est juste que j'en meure. Il y a, du reste, peu à faire pour cela. Je crois bien que je serais mort avant la fin de la première année, si une chose ne m'apportait quelque consolation.

» Cette consolation, la voici : parmi tous ceux qui se sont assis sous mon toit depuis dix ans — et je leur ai présenté la coupe à tous — il n'en est pas un dont la poitrine n'ait été inondée. C'est pour moi une sorte de soulagement que d'avoir tant de compagnons dans mon infortune. Toi seul, parmi tant d'autres, tu t'es montré sage, en refusant de faire la périlleuse expérience.

» Quant à moi, pour avoir voulu en savoir plus qu'on n'en doit chercher à savoir au sujet de sa femme, j'ai perdu le repos pour toute ma vie, longue ou courte. Tout d'abord Mélisse se réjouit de l'aventure, mais sa joie fut de peu de durée. Comme elle était la cause de mon malheur, je la pris en une telle haine, que je ne pouvais

plus la voir.

» Elle avait cru prendre auprès de moi la place de ma femme, une fois que celle-ci serait partie, mais elle finit par s'impatienter d'être haïe de moi, qu'elle disait aimer plus que sa vie, et, pour fuir un tourment inutile, elle ne tarda pas à quitter ces lieux et à abandonner le pays. Depuis, on n'en a plus entendu parler. »

Ainsi narrait le triste chevalier. Quand il eut fini son histoire, Renaud resta quelque temps pensif, vaincu de pitié, puis il lui fit cette réponse : « En vérité, Mélisse te donna un aussi mauvais conseil que si elle t'avait proposé d'aller visiter un essaim de guêpes, et toi tu fus peu avisé d'aller chercher ce que tu aurais été très fâché de trouver.

» Si la cupidité a poussé ta femme à te manquer de fidélité, ne t'en étonne pas : ce n'est pas la première, ni la cinquième qui ait succombé en un si grand combat. Il en est de plus vertueuses qui, pour un moindre prix, se laisseraient entraîner à des actes plus coupables encore. Combien d'hommes n'as-tu pas entendu accuser d'avoir pour de l'or trahi leurs maîtres ou leurs amis ?

» Tu ne devais pas l'attaquer avec de si puissantes armes, si tu voulais la voir résister. Ne sais-tu pas que, contre l'or, le marbre et l'acier le plus dur ne peuvent tenir ? Tu as été, à mon avis, plus coupable en essayant de la tenter, qu'elle en succombant si vite. Si c'eût été elle qui t'eût tenté, je ne sais si tu aurais été plus vertueux. »

Ici Renaud mit fin à son discours et, se levant de table, il demanda la permission d'aller dormir. Son intention était de se reposer un peu, puis de partir une heure ou deux avant le jour. Il avait peu de temps à lui, et le peu qu'il avait, il l'employait avec beaucoup de mesure et ne perdait pas une minute. Le châtelain lui dit qu'il pouvait aller se reposer à sa fantaisie,

Car sa chambre et son lit étaient tout préparés ; mais que, s'il voulait suivre son conseil, il pourrait dormir tranquillement toute la nuit, tout en avançant de quelques milles pendant son sommeil. « Je te ferai — lui dit-il — préparer un bateau sur lequel tu pourras dormir à l'abri de tout danger, et qui, descendant le fleuve pendant toute la nuit, te fera gagner une journée de chemin. »

La proposition plut à Renaud, qui s'empressa de l'accepter, et

remercia vivement son généreux hôte. Puis, sans plus de retard, il descendit sur la rive où les marins l'attendaient. Il put ainsi reposer tout à son aise, pendant que le bateau, poussé par six rameurs, descendait le cours du fleuve, léger et rapide comme l'oiseau dans les airs.

Dès qu'il eut la tête sur l'oreiller, le chevalier de France s'endormit. Quand il se réveilla, le bateau était déjà près de Ferrare. On laissa Melara sur la rive gauche, et Sermido sur la rive droite ; on dépassa Figarolo et Stellata, là où le Pô fougueux se divise en deux bras.

Le patron s'engagea dans le bras de droite, laissant celui de gauche qui se dirigeait du côté de Venise. Il dépassa Bondeno, et déjà l'on voyait à l'Orient pâlir l'azur du ciel, et l'aurore, blanche et vermeille, épuiser toutes les fleurs de sa corbeille, quand Renaud, découvrant de loin les deux forteresses de Téaldo, leva la tête.

« Ô ville heureuse — dit-il — mon cousin Maugis, après avoir consulté les étoiles errantes et fixes, et appelé à son aide toute sa science de devin, m'a prédit — car j'ai déjà fait ce chemin avec lui — que dans les siècles futurs ta gloire rejaillirait si haut, que tu l'emporterais sur tout le reste de l'Italie. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le bateau, qui semblait avoir des ailes, descendait rapidement le roi des fleuves, et passait tout près de la petite île qui est la plus proche de la ville. Bien qu'elle fût alors inculte et déserte, Renaud se fit une véritable fête de la revoir, car il savait combien, plus tard, elle serait belle et cultivée.

Dans son précédent voyage, qu'il avait fait en compagnie de Maugis, il avait appris de ce dernier qu'au bout de sept cents ans révolus cette île deviendrait la plus agréable de toutes celles qu'environnent mer, étang ou rivière ; à tel point, qu'après l'avoir vue, personne ne voudrait plus entendre parler de la patrie de Nausica.

Il avait appris qu'elle surpasserait par ses beaux monuments l'île si chère à Tibère, et que les arbres du jardin des Hespérides n'étaient rien en comparaison des plantes rares de toutes sortes qui devaient croître en ce beau lieu. Elle devait renfermer également plus

d'espèces d'animaux que Circé n'en possédait dans ses écuries ou dans ses haras ; les Grâces et Cupidon viendraient y faire leur séjour, abandonnant à tout jamais Chypre et Cnide.

Elle devait être ainsi transformée par les soins d'un homme qui joindrait la science au pouvoir suprême, et dont l'énergique volonté élèverait autour de sa bonne ville une ceinture de digues et de murailles, de façon à lui permettre de braver les attaques du monde entier, sans qu'il fût besoin d'appeler personne à son secours. Celui qui accomplirait de telles merveilles s'appellerait Hercule, et serait fils et père de deux autres Hercule.

C'est ainsi que Renaud, tout en contemplant l'humble cité, se rappelait ce que lui avait dit son cousin, avec lequel il s'entretenait souvent des choses à venir révélées à Maugis par sa science de devin. « Comment — se disait-il — peut-il se faire qu'un jour florissent sur ces marécages les arts et les belles-lettres ;

» Et qu'une cité si grande et si belle sorte d'une si petite bourgade ? Comment peut-il se faire que ces marais, qui l'entourent aujourd'hui de tous côtés, deviennent jamais des campagnes riantes et couvertes de richesses ? Ô ville, dès à présent je me lève pour saluer le dévouement, la générosité, la noblesse de tes princes, et les mérites si prisés de tes chevaliers et de tes citoyens illustres !

» Puisse l'ineffable bonté du Rédempteur te faire vivre toujours en paix, dans l'abondance et dans la joie, protégée par la sollicitude, le génie, la justice de tes princes ; qu'elle te garde de la fureur de tes ennemis, et dévoile leurs projets perfides ; que tes voisins envient ton bonheur, et que tu n'aies toi-même à porter envie à aucune autre cité ! »

Pendant que Renaud parlait ainsi, le bateau léger fendait si rapidement les ondes, que le faucon, rappelé par son maître, ne descend pas plus vite à l'aspect du leurre. Le patron s'étant engagé dans un des canaux de droite, les murs et les toits de la bourgade disparurent soudain, et on laissa bien loin en arrière Saint-George, ainsi que la tour de la Fosse et de Gaïbana.

Comme d'habitude une pensée en amène une autre et ainsi de suite, Renaud vint alors à se rappeler le chevalier dans le palais

duquel il avait soupé la veille, et qui, à dire vrai, avait de justes raisons pour se plaindre de cette ville. Il se rappela la coupe où chacun, en buvant, pouvait s'assurer de la conduite de sa femme.

Il se souvint aussi de ce que lui avait dit le chevalier, à savoir que parmi tous ceux qui avaient fait l'expérience de la coupe, il ne s'en était pas trouvé un seul dont la poitrine n'eût été inondée. Tantôt il se repentait de n'avoir point tenté l'épreuve, tantôt il se disait : « Je me réjouis de n'avoir point voulu courir une telle chance ; si l'épreuve avait réussi, je n'aurais fait que confirmer ma certitude ; si elle n'avait pas réussi, à quoi me serais-je exposé ?

» Je crois à la vertu de ma femme comme si j'en avais eu des preuves certaines, et je ne pourrais qu'augmenter fort peu cette certitude. De sorte que, si la preuve m'en était donnée, j'en tirerais un minime bénéfice ; tandis que le mal que j'éprouverais ne serait pas petit, si je voyais, concernant ma Clarisse, ce que je ne voudrais point voir. Ce serait risquer mille contre un, à ce jeu où l'on peut perdre beaucoup et gagner peu. »

Pendant que le chevalier de Clermont songeait à cela tout pensif, et le visage baissé, un des marins qui se trouvaient en face de lui le regardait fixement et avec une attention profonde. Cet homme, beau parleur et hardi compagnon, ayant deviné la pensée qui le préoccupait, l'amena à lier conversation avec lui.

La conclusion de leur entretien fut qu'il avait été bien mal avisé celui qui avait tenté sur son épouse la plus délicate expérience qu'on pût tenter sur une femme, car celle qui, s'armant de pudeur, aura su défendre son cœur contre l'or et l'argent, le défendra bien plus facilement au milieu de mille épées levées ou de la flamme ardente.

Le marin ajoutait : « Tu lui as très justement dit qu'il n'aurait pas dû offrir de si riches présents à sa femme. Tous les cœurs ne sont point trempés pour résister à de tels assauts et à de tels coups. Je ne sais si tu as entendu parler d'une jeune femme — peut-être cette histoire est-elle connue chez vous ? — que son mari avait surprise en semblable faute, et qu'il avait, pour cela, condamnée à mourir ?

» Mon maître aurait dû se rappeler que l'or et les présents adoucissent la plus dure ; mais il l'a oublié au moment où il avait

besoin de s'en souvenir, et il est allé au-devant de son propre malheur. Il connaissait pourtant aussi bien que moi l'exemple qu'il avait eu sous les yeux dans la ville voisine, sa patrie et la mienne, que les eaux endormies du Mincio entourent d'un lac marécageux.

» Je veux parler du riche présent d'un chien que fit Adonio à la femme d'un juge. » « Le récit de cette aventure — dit le paladin — n'a pas traversé les Alpes, et est seulement connu chez vous, car en France, ni dans les pays étrangers où je suis allé, je ne l'ai jamais entendu raconter. De sorte que si cela ne t'ennuie pas de me la dire, je suis volontiers disposé à t'écouter. »

Le marin commença : « Jadis était dans cette ville un certain Anselme, de famille honorable. Après avoir passé sa jeunesse à apprendre la science qu'enseigne Ulpian, il chercha une femme de noble race, belle, honnête, et en rapport avec sa position ; il en trouva une, dans une ville voisine, qui était d'une beauté surhumaine.

» Ses manières étaient si aimables et si gracieuses, qu'elle paraissait n'être qu'amour et beauté. Peut-être était-elle plus belle qu'il ne convenait à la position d'Anselme. À peine l'eut-il en sa possession, qu'il dépassa en jalousie tous les jaloux qui furent jamais en ce monde ; et cependant elle ne lui avait encore donné d'autre motif de jalousie que d'être trop accorte et trop belle,

» Dans la même cité vivait un chevalier de famille ancienne et honorable. Il descendait de cette race altière qui sortit de la mâchoire d'un serpent, de même que jadis ma patrie Mantoue et ses premiers habitants. Le chevalier, qui s'appelait Adonîo, s'énamoura de cette belle dame ;

» Et, pour mener son amour à bonne fin, il se lança sans retenue dans de folles prodigalités, se ruinant en riches habits, en banquets, menant le train luxueux d'un chevalier beaucoup plus riche qu'il n'était. Le trésor de l'empereur Tibère n'aurait pas suffi à de telles dépenses, et je crois bien qu'il ne se passa pas deux hivers avant qu'il eût complètement dévoré l'héritage paternel.

» Sa maison, qui était auparavant fréquentée matin et soir par une foule d'amis, devint vide dès qu'il n'y eut plus de perdrix, de faisans, de cailles sur sa table. Quant à lui, qui avait été comme le chef de

toute la bande, il resta seul, et quasi au nombre des mendiants. Se voyant tombé dans la misère, il songea à aller dans un endroit où il serait inconnu.

» Dans cette intention, sans rien dire à personne, il laisse un beau matin sa patrie, et s'en va, pleurant et soupirant, le long du marais qui entoure les remparts de la ville. Son angoisse est doublée par la pensée de la dame, reine de son cœur. Soudain, voici qu'il lui arrive une aventure qui doit changer sa peine extrême en souverain bien.

« Il aperçoit un villageois qui, armé d'un grand bâton, frappe à coups redoublés sur des buissons. Adonio s'arrête, et lui demande la raison d'un travail si pénible.

Le villageois lui dit qu'au milieu de ces broussailles il a vu un serpent très vieux, plus long et plus gros que tous ceux qu'il a rencontrés de sa vie, tel enfin qu'il ne croit pas en rencontrer jamais un aussi gros ;

» Et qu'il ne veut pas s'en aller avant de l'avoir retrouvé et de l'avoir tué. Adonio ne peut écouter ces paroles sans impatience. Il avait toujours protégé les serpents, sa famille en portant un gravé sur ses armes, pour rappeler qu'elle était sortie des dents d'un serpent répandues sur la terre.

» Il dit et fait tant, qu'il force le paysan à abandonner son entreprise, et à s'en aller sans avoir tué le serpent et sans plus chercher à lui faire de mal. Puis Adonio poursuit son chemin vers le pays où il pense que sa condition sera le moins connue. Pendant sept ans, au milieu des privations et des soucis, il vit hors de la patrie.

» Et jamais l'éloignement, ni la difficulté de vivre qui, d'habitude, ne laissent point la pensée libre, ne purent faire qu'Amour ne continuât de lui brûler le cœur et d'entretenir sa blessure. À la fin, il ne put résister au désir de revenir vers la beauté que ses yeux avaient soif de revoir. Barbu, triste, et en fort pauvre équipage, il reprit le chemin d'où il était venu.

» À ce moment, il arriva que ma ville envoya au Saint-Père un ambassadeur qui devait séjourner près de Sa Sainteté pendant un temps indéterminé. On tira au sort, et le choix tomba sur le juge. Ô jour d'éternelle douleur pour lui ! Il s'excusa, il pria, il multiplia les

offres et les promesses pour ne point partir ; enfin il fut forcé d'obéir.

» Ce fut pour lui une douleur aussi cruelle à supporter que s'il s'était vu ouvrir les flancs et arracher le cœur. Pâle et blême de crainte jalouse au sujet de sa femme, il la supplie, par les prières qu'il croit le plus convaincantes, de ne pas manquer à sa foi pendant qu'il sera au loin ;

» Lui disant que ni beauté, ni noblesse, ni grande fortune ne suffissent à une femme pour la faire tenir en honneur, si, de réputation et de fait, elle n'est point chaste ; que la chasteté est une vertu d'autant plus prisée qu'elle a résisté à plus d'attaques, et que son absence va lui fournir une belle occasion d'éprouver sa pudeur.

» Par ces raisonnements et beaucoup d'autres du même genre, il cherche à lui persuader de lui être fidèle. Sa femme se lamente de ce dur départ, Dieu sait avec quelles larmes, quelles doléances ! Elle jure que le soleil verra s'obscurcir sa lumière avant qu'elle soit assez criminelle pour rompre sa foi, et qu'elle mourra plutôt que d'en avoir même la pensée.

» Bien qu'il croie à ces promesses et à ces serments, et qu'il en soit quelque peu rassuré, le juge ne laisse point pour cela d'essayer d'un autre moyen pour conjurer ses alarmes. Il avait un ami qui se vantait et faisait métier de prédire l'avenir, et fort versé dans l'art de la magie et des sortilèges.

» Il lui demande, comme une grâce, de chercher à voir si sa femme, nommée Argia, pendant le temps qu'il serait séparé d'elle, resterait fidèle et chaste, ou si le contraire devait arriver. L'ami, cédant à ses prières, tire ses lignes et les applique sur le ciel, comme il paraît qu'elles doivent être.

Anselme le laisse à sa besogne, et revient le voir le jour suivant pour connaître la réponse.

» L'astrologue tenait les lèvres closes, pour ne pas dire au docteur quelque chose qui lui aurait fait de la peine ; il cherche une foule d'excuses pour se taire. Quand enfin il voit qu'Anselme est résolu à voir son propre mal, il lui apprend qu'à peine aura-t-il franchi le seuil de sa maison, sa femme rompra sa foi, séduite non par la beauté ou par les prières, mais gagnée par des présents et de l'argent.

» Combien ces prédictions menaçantes des puissances supérieures, jointes à la crainte, au doute qu'il avait déjà, lui bouleversèrent le cœur, tu peux le penser toi-même, si les accidents d'amour te sont connus. Ce qui lui causait le plus de chagrin, ce qui lui tourmentait par-dessus tout l'esprit, c'était de savoir que sa femme, poussée par l'avarice, oublierait pour de l'argent toute pudeur.

» Afin de faire tout son possible pour ne pas la laisser tomber dans une telle faute — car souvent le besoin pousse les hommes à dépouiller les autels — il remit entre les mains de sa femme tous ses bijoux, tout son argent, et il en avait beaucoup. Il lui donna tout ce qu'il possédait au monde.

“Non seulement — lui dit-il — je te donne la liberté de t'en servir pour tes besoins, mais tu peux en faire ce que tu voudras : tu peux les dépenser, les jeter, les donner ou les vendre. Je ne veux te demander aucun compte, pourvu que tu te conserves à moi telle que je t'ai laissée. Pourvu que je te retrouve comme tu es maintenant, je me soucie peu de ne retrouver ni fortune ni maison.”

» Il la prie, pendant qu'il sera absent, de ne pas demeurer dans la ville, mais d'aller habiter dans sa villa, où elle pourra vivre plus facilement loin de toute relation. Il parlait ainsi, parce qu'il pensait bien que l'humble population qui travaille aux champs, ou qui garde les troupeaux, n'était pas de nature à troubler les chastes pensées de sa femme.

» Cependant Argia, ses beaux bras jetés autour du cou de son craintif mari, lui arrose le visage de larmes qui s'échappent comme un fleuve de ses yeux ; elle s'attriste de ce qu'il la traite en coupable, comme si elle lui avait déjà manqué de foi ; un pareil soupçon provient de ce qu'il n'a aucune confiance dans sa fidélité.

» J'aurais trop à dire, si je voulais rapporter tout ce qui se dit entre les deux époux à l'heure du départ. “Je te recommande mon honneur” dit en dernier lieu Anselme. Puis il prend congé d'elle et part enfin. À peine son cheval est-il tourné, qu'il se sent arracher le cœur de la poitrine. Sa femme, tant qu'elle peut, le suit des yeux, d'où les larmes se répandent sur ses joues.

» Cependant Adonio, misérable, malade, comme j'ai déjà dit, pâle et le menton couvert de barbe, s'acheminait vers sa patrie, espérant qu'on ne l'y reconnaîtrait plus. Il arriva sur les bords du lac voisin de la ville, à l'endroit où il avait secouru le serpent poursuivi dans les buissons par le villageois qui voulait lui donner la mort.

» Parvenu à cet endroit vers la pointe du jour, alors que quelques étoiles brillaient encore au ciel, il voit le long de la rive venir à sa rencontre une damoiselle vêtue de beaux habits de voyage, et d'aspect noble, bien qu'elle n'eût autour d'elle ni écuyer, ni suivante. Celle-ci l'aborde d'un air gracieux, et lui adresse les paroles suivantes :

“Bien que tu ne me connaisses pas, chevalier, je suis ta parente, et je t'ai grande obligation. Je suis ta parente, car notre haut lignage à tous deux descend du fier Cadmus. Je suis la fée Manto ; c'est moi qui ai posé la première pierre de cette ville, et c'est de mon nom — comme tu l'as sans doute entendu dire — que je l'ai nommée Mantoue.

« Je suis une des Fées ; afin de t'apprendre ce qu'il importe que tu saches, je te dirai que le sort nous fit naître de telle sorte que nous pouvons être affligées de tous les maux, hors la mort. Mais l'immortalité nous est accordée à une condition plus dure que la mort, car, tous les sept jours, chacune de nous se voit infailliblement changée en couleuvre.

“Se voir toute couverte d'écailles ignobles, et s'en aller en rampant, est chose si douloureuse, qu'il n'y a pas au monde de peine plus grande. Chacune de nous maudit l'existence. Tu sauras — et je veux t'apprendre en même temps quelle obligation je t'ai — que ce jour-là, à cause de la forme que nous avons, nous sommes exposées à une infinité d'accidents.

“Il n'y a pas d'animal sur la terre plus odieux que le serpent ; et nous, qui en avons la forme, nous subissons les outrages et la poursuite de tout le monde, car quiconque nous aperçoit nous frappe et nous chasse.

Si nous ne pouvons trouver un abri sous terre, nous éprouvons ce que pèse le bras des hommes. Mieux vaudrait pouvoir mourir, que de

rester broyées et mutilées sous les coups.

“L’obligation que je t’ai est grande ; un jour que tu passais sous ces frais ombrages, tu m’as arrachée aux mains d’un paysan qui m’avait vivement poursuivie. Si tu n’avais pas été là, je ne m’en serais pas allée sans avoir la tête et les reins brisés. J’en serais restée fourbue et difforme, car je ne pouvais pas mourir.

“Les jours où, sous la rude écaille d’un serpent, nous sommes forcées de ramper à terre, le ciel, le reste du temps soumis à nos volontés, refuse de nous obéir, et nous sommes sans force. Le reste du temps, sur un signe seul de nous, le soleil s’arrête et adoucit ses rayons ; la terre immobile tourne et change de place ; la glace s’enflamme, et le feu se congèle.

“Maintenant je suis ici pour te récompenser de ce que tu fis autrefois pour moi. En ce moment nul ne me demande en vain une faveur, car je suis hors de la peau du serpent. Je te ferai dans un instant trois fois plus riche que tu ne le fus par héritage paternel. Et je veux que tu ne redeviennes plus jamais pauvre ; au contraire, plus tu dépenseras, plus ta fortune augmentera.

“Et parce que je te retrouve encore enchaîné dans les liens dont Amour t’avait lié jadis, je veux te montrer de quelle façon tu dois t’y prendre pour satisfaire tes désirs. Je veux que, pendant que le mari est loin d’ici, tu mettes sans retard mon conseil à exécution.

Tu vas aller trouver la dame qui habite hors la ville, à la campagne, et je serai encore près de toi.”

» Elle poursuivit en lui disant de quelle façon elle entendait qu’il se présentât devant sa dame ; comment il devait s’habiller ; comment il devait la prier et la tenter. Elle lui dit quelle forme elle prendrait elle-même, car, hormis le jour où elle rampait avec les serpents, elle pouvait, à sa volonté, prendre toutes les formes du monde.

» Elle lui fit prendre l’habit d’un pèlerin qui va quêtant de porte en porte au nom de Dieu ; quant à elle, elle se changea en chien, le plus petit que jamais nature eût fait, à poils longs, plus blancs qu’hermine, agréable d’aspect et merveilleux de formes. Ainsi transformés, ils s’acheminèrent vers la demeure de la belle Argia.

» Le jeune homme s’arrêta aux premières cabanes de paysans

qu'il rencontra, et commença à sonner d'un chalumeau, aux sons duquel le chien, se dressant sur ses pattes, se mit à danser. Le chant et la rumeur parvinrent jusqu'à la maîtresse du logis, et firent tant, qu'elle se dérangea pour voir ce que c'était. Elle fit alors venir le pèlerin dans la cour de son logis ; ainsi s'accomplissait la destinée du docteur.

» Là, Adonio se mit à commander au chien, et le chien à lui obéir : à danser les danses de notre pays et celles de pays étrangers, en exécutant des pas et en prenant des attitudes selon les ordres de son maître ; faisant, en un mot, avec des façons humaines, tout ce que ce dernier lui commandait, au grand ébahissement de ceux qui le regardaient les yeux grands ouverts et retenant leur respiration.

» Grandement émerveillée, la dame se sent bientôt prise d'un vif désir de posséder ce chien si gentil. Elle en fait, par sa nourrice, offrir au pèlerin un prix convenable : “Si ta maîtresse, — répond celui-ci —, possédait plus de trésors qu'il n'en faut pour assouvir la convoitise d'une femme, elle ne pourrait donner un prix capable de payer seulement une patte de mon chien.”

» Et pour lui montrer qu'il dit vrai, il amène la nourrice dans un coin, et dit au chien de donner un marc d'or à cette dame pour la remercier de sa courtoisie. Le chien se secoue, et le marc d'or apparaît aussitôt. Adonio dit à la nourrice de le prendre, ajoutant : “Crois-tu que rien puisse payer un chien si beau et si utile ? Quoi que je lui demande, je ne reviens jamais les mains vides ; en se secouant, il fait tomber tantôt des perles, tantôt des bagues, tantôt des vêtements superbes et d'un grand prix. Cependant, dis à ta maîtresse qu'il sera à elle, non point pour de l'or, car l'or ne pourrait le payer ; mais, si elle veut me laisser coucher une nuit avec elle, elle aura le chien, et pourra en faire ce qu'elle voudra.”

» Tout en parlant ainsi, il lui donne une pierrerie que le chien vient de faire tomber pour qu'elle la présente à sa maîtresse. Le marché semble à la nourrice beaucoup plus avantageux que s'il fallait payer le chien dix ou vingt ducats. Elle retourne vers la dame, et lui fait la commission ; puis elle l'engage à se contenter et à acheter le chien, car elle peut, dit-elle, l'avoir à un prix où l'on ne perd rien à

donner.

» La belle Argia se fâche tout d'abord, soit qu'elle ne veuille pas manquer à sa foi, soit qu'elle ne croie pas possible tout ce qu'on vient de lui raconter. La nourrice recommence son récit ; elle la presse, elle l'ébranle ; elle lui insinue qu'une pareille occasion se présente bien rarement ; elle fait si bien que, le jour suivant, Argia consent à voir le chien, loin de tous les yeux.

» Cette nouvelle exhibition qu'Adonio fit de son chien fut la perte et la mort du docteur. Il fit pleuvoir les doubles sequins par dizaines, des chapelets de perles et des pierreries de toute sorte, jusqu'à ce que le cœur altier d'Argia s'amollît au point de ne plus pouvoir lutter, surtout quand elle apprit que le pèlerin était le chevalier qui l'avait aimée jadis et qui était parti.

» Les excitations de sa putain de nourrice, les prières et la présence de son amant, la vue du prix qu'on lui offrait, la longue absence du malheureux docteur, l'espoir que personne n'en saurait jamais rien ; tout cela fit tellement violence à ses projets de chasteté, qu'elle accepta le beau chien, et, pour prix, se livra à son amant.

» Adonio jouit longuement de sa belle dame, à laquelle la fée voua une si grande amitié, qu'elle ne voulut plus la quitter. Mais, avant que le soleil eût parcouru tous les signes du Zodiaque, congé fut donné au docteur qui s'en revint enfin, plein d'un grave soupçon, à cause de ce que l'astrologue lui avait dit.

» Aussitôt de retour dans sa patrie, son premier soin est de voler chez l'astrologue et de lui demander si sa femme l'a trompé, ou si elle lui a gardé son amour et sa foi. L'astrologue, après avoir consulté le pôle et toutes les planètes, lui répond que ce qu'il avait craint était arrivé, ainsi qu'il lui avait prédit ;

» Que sa femme, séduite par de riches présents, s'était livrée à un autre. Cette réponse porta un si grand coup au cœur du docteur, que lance ni épée ne lui aurait rien fait éprouver de si douloureux. Afin de s'assurer de son malheur, — bien qu'il crût trop, hélas ! à son ami le devin —, il alla trouver la nourrice et, la prenant à part, il usa de toute son habileté pour savoir le vrai.

» Tournant et retournant autour d'elle, il chercha de çà de là à

trouver une piste ; mais tout d'abord, quelque ardeur qu'il y mît, il ne découvrit rien, car la nourrice, qui n'était pas neuve en cette matière, niait toujours effrontément. Pendant plus d'un mois, elle tint son maître suspendu entre le doute et la certitude.

» Combien le doute devait lui sembler bon, lorsqu'il songeait à la douleur que lui causerait une certitude ! Quand il eut essayé, en vain, près de la nourrice, des prières et des cadeaux ; quand il eut vu qu'elle ne voulait lui dire que des choses fausses, il attendit, en homme expert, que la discorde éclatât entre elle et sa maîtresse, car là où sont deux femmes, il y a toujours conflit et querelle.

» Il advint comme il s'y attendait. Au premier dissentiment qui naquit entre elles, la nourrice s'en vint, sans qu'il allât la chercher, lui raconter tout. Elle ne lui cacha plus rien. Il serait trop long de dire le coup que ressentit au cœur le malheureux docteur, et combien il eut l'esprit bouleversé. Son chagrin fut si fort, qu'il faillit perdre la raison.

» Enfin, cédant à la colère, il se résolut à mourir ; mais, auparavant, il voulut tuer sa femme. Il lui semblait que le même fer, teint de leur sang à tous les deux, excuserait en même temps son crime, et le délivrerait de sa douleur. Il s'en revint à la ville, nourrissant toute sorte de pensées furieuses et aveugles. Puis il envoya au château un de ses affidés après lui avoir expliqué ce qu'il doit faire.

» Il ordonne à ce serviteur d'aller au château de sa femme Argia, et de lui dire de sa part qu'il a été pris d'une si méchante fièvre, qu'elle aura grand-peine à le retrouver vivant ; pour quoi, il la prie, sans attendre d'avoir quelqu'un autre pour l'accompagner, de venir sur-le-champ avec son serviteur, si elle a de l'amitié pour lui. “Elle viendra — ajoute Anselme, qui sait bien qu'elle ne fera pas même une observation —, et, en chemin, tu lui couperas la gorge.”

» Le familier s'en va chercher sa maîtresse, pour faire d'elle ce que son maître lui avait commandé. Argia, après avoir pris avec elle son chien, monte aussitôt à cheval et se met en route. Le chien l'avait prévenue du danger, mais en l'engageant à partir quand même, car il avait tout prévu, tout disposé pour lui venir en aide en un si grand

besoin.

» Le serviteur s'était détourné de la route, et, prenant par des sentiers solitaires et nombreux, il arrive sur les bords d'une rivière qui tombe du haut de l'Apennin dans notre fleuve, au beau milieu d'une forêt obscure et profonde, loin du château et de la ville. Le lieu lui paraît favorable à l'accomplissement de l'ordre cruel qui lui a été donné.

» Il tire son épée et dit à sa maîtresse quel ordre lui avait donné son maître afin qu'avant de mourir elle demande pardon à Dieu de son crime. Je ne saurais te dire comment elle disparut ; mais, au moment même où le serviteur crut la frapper, il ne la vit plus. Il la chercha en vain tout autour de lui, et en resta tout ébahi.

» Il revient vers son maître tout honteux et le visage tout effaré. Il lui raconte l'étrange aventure, ajoutant qu'il ne sait pas ce qui s'en est suivi. Le mari ne savait pas que sa femme avait à ses ordres la fée Manto, car la nourrice, qui connaissait tout le reste, ignorait ce point que sa maîtresse lui avait caché.

» Il ne sait que faire ; il n'a ni vengé son injure, ni diminué sa peine. Ce qui était auparavant un fêtu de paille est devenu une poutre, tant cela lui pèse sur le cœur. Il craint que la faute de sa femme, qui était sue de quelques personnes seulement, ne devienne tellement connue qu'elle soit la fable de tous. Il aurait pu tout d'abord la cacher, mais maintenant la rumeur publique va la répandre par le monde entier.

» Il comprend bien que sa femme, voyant qu'il a découvert sa félonie, se sera mise, afin de ne plus retomber en son pouvoir, sous la protection d'un homme puissant. Celui-ci la gardera, et en jouira, à l'ignominie du mari qu'il tournera en risée. Peut-être tombera-t-elle entre les mains de quelqu'un qui exploitera en rufian son adultère.

» Pour y remédier, il envoie en hâte dans tous les environs des messagers et des lettres pour la chercher ; il ne laisse pas une ville de Lombardie sans y envoyer quelqu'un pour avoir de ses nouvelles. Il y va même en personne, et il n'est recoin qu'il ne visite ou qu'il ne fasse visiter par ses espions. Mais il ne peut retrouver sa trace, ni en avoir la moindre nouvelle.

» Enfin il fait venir le serviteur auquel il avait donné l'ordre cruel qui ne put s'accomplir. Il se fait conduire par lui à l'endroit où Argia avait, comme il le lui avait raconté, disparu à ses yeux. Il s'imagine que le jour elle se cache parmi les broussailles, et qu'elle se réfugie la nuit dans quelque demeure voisine. Le serviteur le conduit à l'endroit où il croit trouver la forêt sauvage, mais il y voit un grand palais.

» Entre temps, la belle Argia s'était fait élever par sa fée un palais d'albâtre, bâti par enchantement en une minute. Au dedans et au-dehors, il était tout recouvert d'ornements d'or. Aucune langue ne pourrait dire, aucune imagination ne pourrait se représenter la beauté de son extérieur, ni les trésors qu'il contenait. Le palais de mon maître, qui t'a semblé si beau hier soir, serait une mesure à côté de celui d'Argia.

» Les salles et les appartements étaient tendus de tapis d'Arras et de riches tissus de toute sorte, et non seulement les appartements de maître, mais encore les chambres et les logements des serviteurs. On y voyait à profusion des vases d'or et d'argent ; des pierreries ciselées, couleur d'azur, d'émeraude ou de rubis, façonnées en forme de grands plats, de coupes ou de bassins ; et, en quantité infinie, des draps d'or et de soie.

» Le juge, comme je vous disais, vint donner droit sur ce palais, alors qu'il croyait arriver dans une campagne déserte, dans un bois solitaire. Il en fut tellement émerveillé, qu'il crut un instant avoir perdu l'esprit. Il ne savait s'il était ivre, s'il rêvait, ou si son cerveau s'envolait.

» Il aperçoit devant la porte un Éthiopien au nez et aux lèvres épatés ; jamais, à son avis, il n'a vu visage si laid et si disgracieux. Cette ignoble figure, ressemblant au portrait qu'on fait d'Ésope, serait capable d'attrister tout le paradis si elle s'y trouvait. Quand j'aurai ajouté que ce personnage était crasseux comme un porc, qu'il était vêtu comme un mendiant, je n'aurai pas dépeint la moitié de sa laideur.

» Anselme, qui ne voit pas d'autre que lui pour savoir à qui est ce château, s'approche et l'interroge. L'Éthiopien lui répond : "Cette demeure est à moi." Le juge est persuadé que cet homme se moque

de lui et lui fait une mauvaise plaisanterie. Mais le nègre lui affirme par serment que cette demeure est bien à lui, et que personne autre n'a rien à y faire.

» Il lui offre même, s'il veut la voir, d'y entrer, et de la parcourir à sa fantaisie, et, s'il y trouve quelque chose qui lui plaise, soit pour lui, soit pour ses amis, de le prendre sans crainte. Anselme donne son cheval à garder à son serviteur, et franchit le seuil. On le conduit à travers les salles et les chambres où, de bas en haut, il admire toutes ces merveilles.

» Il va, regardant la forme, le style, la beauté, la richesse du travail, et tous ces ornements vraiment royaux. Parfois il dit : "Tout l'or qui est sous le soleil ne pourrait payer ce splendide monument." À cela, l'ignoble Maure répond et dit : "Il peut encore trouver son prix ; on n peut le payer, sinon avec de l'or et de l'argent, du moins d'une manière moins coûteuse."

» Alors, il lui fait la même proposition qu'Adonio avait faite à sa femme. On peut, par cette proposition brutale et honteuse, juger combien il était bestial et sauvage. Repoussé trois ou quatre fois, il ne se laisse point décourager, et il insiste tellement, en offrant toujours le palais pour prix, qu'il finit par faire consentir Anselme à satisfaire son appétit dépravé.

» Argia, sa femme, qui se tenait cachée près de là, le voyant tombé dans une telle faute, se montre soudain, en criant : "Ah ! la belle chose que je vois, et bien digne d'un docteur tenu pour sage !" Tu peux penser si le docteur, surpris en si honteuse posture, devint rouge de honte, et resta bouche close. Ô terre, pourquoi ne t'entr'ouvris-tu pas en ce moment pour le cacher dans ton sein ?

» La dame, heureuse de se disculper et de faire honte à Anselme, l'assourdit de ses cris, disant : "Comment faudra-t-il te punir de ce que je viens de te voir faire avec un homme si vil, alors que tu as voulu me tuer parce que j'ai obéi à la loi de nature, vaincue par les prières de mon amant, noble et beau, et qui m'avait fait un présent en comparaison duquel ce château n'est rien ?

"Si je t'ai paru mériter la mort, avoue que tu es digne de mourir cent fois. Bien que je sois toute-puissante en ce lieu, et que je puisse

disposer de toi à mon gré, cependant je ne veux pas tirer une plus forte vengeance de ton crime. Mari, pèse le doit et l'avoir, et fais comme je fais à ton égard, pardonne-moi.

“Et que la paix et l'accord soient conclus entre nous, de telle sorte que tout le passé s'en aille en oubli, et que jamais une parole, un geste, ne nous rappellent notre faute à l'un ou à l'autre.” Le mari, content de s'en tirer à si bon compte, ne se montra pas en reste pour pardonner. Ils firent donc la paix et, depuis, ils ne cessèrent de se chérir. »

Ainsi dit le marin, et la fin de son histoire fit quelque peu rire Renaud, bien qu'une rougeur de feu lui vînt au visage en entendant raconter l'action honteuse du docteur. Renaud loua beaucoup Argia d'avoir été assez avisée pour tendre à cet oiseau un piège qui le fit tomber dans le même filet où elle était tombée elle-même, mais avec moins de raison d'excuse.

Quand le soleil fut plus élevé sur l'horizon, le paladin fit apprêter la table que le courtois chevalier mantouan avait fait abondamment approvisionner dès la veille. Pendant ce temps, on voyait fuir à gauche le splendide palais et, à droite, le marais immense. On vit surgir et disparaître à son tour Argenta et son territoire, ainsi que l'endroit où le Santerno se jette dans le Pô.

Je crois qu'à cette époque n'existait pas encore la Bastia, où plus tard les Espagnols n'eurent pas trop à se glorifier d'avoir planté leur bannière, mais dont les Romagnols eurent encore plus sujet de se plaindre. De là, le bateau, descendant la rivière en droite ligne, atteignit Filo. Puis les matelots l'engagèrent dans une branche morte du fleuve se dirigeant vers le Midi, et qui le porta à Ravenne.

Bien que Renaud fût souvent à court d'argent, il en avait assez en ce moment, pour se montrer généreux envers les mariniers quand vint l'heure de les quitter. Changeant le plus souvent possible de chevaux et de bêtes de somme, il passa le soir même à Rimini, et sans s'y arrêter, pas plus qu'à Montefiore, il arriva à Urbino au lever du jour.

Là ne vivaient pas encore Frédéric, ni Elisabeth, ni le bon Guido, ni Francesco Maria, ni Léonora. S'ils y eussent été alors, ils eussent

fait tous leurs efforts pour retenir plus d'un jour auprès d'eux un guerrier si fameux, comme ils devaient le faire plus tard pour les dames et les chevaliers qui passent par leur cité.

Renaud n'ayant été retenu par personne monta droit à Cagli. Il franchit l'Apennin en suivant les vallées du Métaure et du Gauno, de sorte qu'il n'eut plus cette chaîne de montagnes à sa droite. Il traversa les provinces d'Ombrie et d'Étrurie, et descendit à Rome. De Rome, il gagna Ostie ; de là, il se transporta par mer dans la ville à qui le pieux fils d'Anchise confia les os de son père.

Là, changeant de navire, il cingla en toute hâte vers l'île de Lampéduse, qui avait été choisie comme champ de combat et où la rencontre avait déjà eu lieu. Renaud presse le pilote et lui fait faire force de voiles et de rames. Mais les vents adverses, s'opposant à la marche du navire, le firent arriver un peu trop tard.

Il arriva comme le prince d'Anglante venait d'achever son entreprise utile et glorieuse, en donnant la mort à Gradasse et à Agramant. Mais sa victoire avait été rude et sanglante. Le fils de Monodant était mort, et Olivier gisait sur le sable, atteint d'une grave et dangereuse blessure au pied, dont il souffrait beaucoup.

Le comte ne put s'empêcher de pleurer, en embrassant Renaud, et en lui racontant la mort de Brandimart qui lui était si fidèle et si attaché ; les larmes vinrent également aux yeux de Renaud, quand il vit son ami, la tête fendue. Puis il alla embrasser Olivier, qui gisait le pied brisé.

Il les consola tous du mieux qu'il sut, bien que lui-même fût inconsolable d'être arrivé au banquet au moment où la table venait d'être levée. Les écuyers partirent pour la cité détruite de Biserte, dans les ruines de laquelle ils déposèrent les os de Gradasse et d'Agramant, et où ils apportèrent la nouvelle de l'issue du combat.

Astolphe et Sansonnet se réjouirent beaucoup de la victoire de Roland, mais ils se seraient réjouis bien davantage, si Brandimart n'avait pas perdu la vie. Leur joie fut fort amoindrie par la nouvelle de sa mort, et il leur fut impossible de ne pas laisser voir leur trouble sur leur visage. Qui d'entre eux irait maintenant annoncer une telle catastrophe à Fleur-de-Lys ?

La nuit précédente, Fleur-de-Lys avait rêvé qu'elle voyait la soubreveste qu'elle avait brodée de sa main, pour que Brandimart partît richement vêtu, toute déchirée et couverte d'une pluie de gouttes de sang. Il lui semblait que c'était elle qui avait ainsi brodé cette soubreveste, et elle se le reprochait.

Elle se disait dans son rêve : « Il me semblait cependant que mon seigneur m'avait priée de lui faire cette soubreveste entièrement noire. Pourquoi donc l'ai-je brodée, contre son désir, d'une si étrange façon ? » Elle avait tiré de ce songe un fâcheux présage. La nouvelle arriva le même soir, mais Astolphe la tint cachée jusqu'à ce qu'il pût aller trouver Fleur-de-Lys, accompagné de Sansonnet.

Dès qu'ils entrèrent, et qu'elle vit leur visage si triste, elle n'eut pas besoin d'autre indice, d'autre avis pour comprendre que son cher Brandimart était mort. Son cœur éprouve un tel saisissement, que ses yeux se ferment soudain, et que, perdant tout sentiment, elle se laisse tomber sur le sol comme morte.

Quand elle revient à elle, elle porte les mains à ses cheveux et à ses belles joues ; elle les arracha et les déchira, répétant en vain le nom cher à son cœur. Elle arrache ses cheveux, et les jette autour d'elle ; elle pousse des cris, et se roule à terre comme une femme possédée du démon, et comme jadis on en entendait pousser aux Ménades furieuses.

Elle prie tantôt Astolphe, tantôt Sansonnet de lui donner un couteau, pour se le plonger dans le cœur. Tantôt elle veut courir au port, à l'endroit où est mouillé le navire qui a apporté les corps de Gradasse et d'Agramant ; elle veut déchirer leurs cadavres de ses mains, et tirer ainsi une vengeance sauvage et féroce. Tantôt elle veut passer la mer, et aller au-devant de Brandimart pour mourir à côté de lui.

« Oh ! Brandimart — disait-elle — pourquoi t'ai-je laissé partir sans moi pour une pareille entreprise ? Jamais plus tu n'étais parti sans que ta Fleur-de-Lys te suivît. Si j'étais allée avec toi, je t'aurais été grandement utile. J'aurais eu sans cesse les yeux fixés sur toi, et quand j'aurais vu Gradasse prêt à te frapper par-derrière, je t'aurais prévenu par un seul cri.

» Peut-être même aurais-je été assez prompte pour me jeter entre vous deux et recevoir le coup qui t'était destiné. Je t'aurais fait un bouclier de ma poitrine, car ma mort à moi n'aurait pas été un bien grand malheur. De toute façon ne mourrai-je pas ? mais ma mort ne t'aura servi à rien ; tandis que si j'étais morte en préservant tes jours, je n'aurais pu perdre plus utilement la vie.

» Et si le ciel contraire et le destin cruel ne m'avaient pas permis de te sauver, au moins je t'aurais donné mes derniers baisers, j'aurais arrosé ton visage de mes larmes. Avant que les anges bienheureux eussent emporté ton âme vers le Créateur, je t'aurais dit : Va en paix, et attends-moi ; où tu seras, je ne tarderai pas à te rejoindre.

» Est-ce là, Brandimart, est-ce là ce royaume où tu devais prendre le sceptre en main ? Est-ce ainsi que je devais aller avec toi à Damogère ; est-ce ainsi que tu devais me recevoir dans ton royal palais ? Ah ! Fortune cruelle, quels projets d'avenir es-tu venue briser ! quelles espérances viens-tu me ravir aujourd'hui ! Hélas ! puisque j'ai perdu tout mon bien, qu'attends-je pour quitter la vie ? »

À ces mots, suivis de beaucoup d'autres semblables, la fureur et la rage lui reviennent avec une telle force, qu'elle se met de nouveau à déchirer ses beaux cheveux, comme si ses beaux cheveux étaient coupables. Elle se frappe, et se mord les deux mains, et plonge ses ongles dans son sein et sur ses lèvres. Mais pendant qu'elle se détruit de ses propres mains, et qu'elle se consume de douleur, revenons à Roland et à ses compagnons.

Roland, dont le beau-frère avait grand besoin des soins d'un médecin, et qui voulait donner à Brandimart une sépulture digne de lui, se dirigea vers la colline qui éclairait la nuit avec ses flammes, et répandait pendant le jour une fumée obscure. Les paladins ont le vent favorable, et ils ne tardent pas à aborder le rivage à main droite.

Grâce à la fraîche brise qui leur venait vent-arrière, ils levèrent l'ancre au déclin du jour, guidés par la taciturne déesse dont la corne lumineuse leur montrait le droit chemin. Ils abordèrent le jour suivant au rivage où s'étale la douce Agrigente. Là Roland fit préparer pour le soir du lendemain tout ce qu'il fallait pour la pompe des funérailles.

Après qu'il se fut assuré qu'on exécutait ses ordres, et voyant que la lumière du soleil avait disparu derrière l'horizon, Roland rejoignit la foule des nobles chevaliers accourus de toutes parts à Agrigente, sur son invitation. Le rivage resplendissait de torches enflammées, et retentissait de cris et de lamentations. C'est là que Roland avait fait déposer le corps de celui auquel, vivant ou mort, il avait voué une si fidèle amitié.

Bardin, chargé d'années, se tenait, pleurant, auprès du cercueil. Il avait tellement versé de larmes à bord du navire, qu'il aurait dû en avoir les yeux et les paupières brûlés. Traitant le ciel de cruel, les étoiles d'infâmes, il rugissait comme un lion qui a la fièvre. De ses mains impitoyables, il s'arrachait les cheveux, et déchirait sa poitrine rugueuse.

Au retour du paladin, les cris et les plaintes redoublent. Roland, s'étant approché du corps de Brandimart, reste un moment à le contempler sans prononcer une parole. Pâle comme le troène ou comme la molle acanthe cueillie au matin, il pousse un profond soupir. Puis, les yeux toujours fixés sur son ami, il lui parle ainsi :

« Ô brave, ô cher et fidèle compagnon, dont le corps est là, mort, tandis que ton âme, je le sais, vit au ciel d'une vie que tu as si bien gagnée et où tu n'auras plus jamais à souffrir du chaud ou du froid, pardonne-moi de pleurer ici sur toi. Si je me plains, c'est d'être resté, et de ne pas goûter avec toi une telle félicité, et non pas de ce que tu n'es plus ici-bas avec moi.

» Sans toi, je suis seul ; sans toi, il n'y a plus rien sur terre qui puisse me plaire désormais. Ayant été avec toi à la tempête et à la lutte, pourquoi ne suis-je pas aussi avec toi dans le repos et dans le calme ? Bien grandes sont mes fautes, puisqu'elles m'empêchent de sortir de cette fange en même temps que toi. Si j'ai partagé avec toi les angoisses, pourquoi maintenant n'ai-je point aussi ma part de la récompense ?

» C'est toi qui as gagné, et c'est moi qui ai perdu ; mais si le bénéfice est tout entier pour toi, la perte n'est pas pour moi seul : l'Italie, les royaumes de France et d'Allemagne partagent ma douleur. Oh ! combien, combien mon seigneur et oncle, oh ! combien

les paladins ont sujet de s'affliger ! Combien doivent pleurer l'Empire et l'Église chrétienne, qui ont perdu leur meilleure défense !

» Oh ! comme ta mort va enlever de terreur et d'épouvante aux ennemis ! Combien la race païenne va être plus forte ! Quel courage, quelle ardeur elle en va reprendre ! que va devenir ton épouse dont je vois ici les pleurs, et dont j'entends les cris ? Je sais qu'elle m'accuse et qu'elle me hait peut-être, car je suis cause que toute espérance est morte pour elle avec toi.

» Mais, Fleur-de-Lys, il nous reste du moins une consolation, à nous qui sommes séparés de Brandimart, c'est que tous les guerriers, aujourd'hui vivants, doivent l'envier d'être mort avec tant de gloire. Les deux Décus, et celui qui se précipita dans le forum romain, ce Codrus si loué par les Grecs, n'acquirent pas plus de gloire, en se vouant à la mort, que n'en a acquis ton seigneur. »

C'était ces paroles, et d'autres encore, que disait Roland. Entre temps les moines gris, blancs, noirs, et tous les autres clercs, marchaient à la suite, deux par deux, sur une longue file, priant pour l'âme du défunt, afin que Dieu lui accordât le repos parmi les bienheureux. Les torches qui étaient répandues à profusion devant le cortège, au milieu et tout autour, semblaient avoir changé la nuit en jour.

On enleva le cercueil, et tour à tour les comtes et les chevaliers le portèrent sur leurs épaules. Il était recouvert d'un drap de pourpre et de soie, tout brodé d'or et de perles précieuses. Sur des coussins non moins beaux et non moins richement ouvragés, gisait le chevalier, revêtu d'un habit de même couleur et d'un travail exquis.

Le cortège était précédé de trois cents individus, pris parmi les plus pauvres de la ville, et tous couverts de vêtements noirs et retombant jusqu'à terre. Derrière le corps suivaient cent pages, montés sur autant de chevaux choisis, et bons pour le combat. Chevaux et pages marchaient balayant le sol de leurs habits de deuil.

Devant et derrière le catafalque se déployaient de nombreuses bannières aux couleurs éclatantes. Elles avaient été enlevées au milieu de mille escadrons vaincus, et conquises sur César et sur Pierre par le vaillant dont les forces gisaient maintenant éteintes. On

voyait aussi une multitude d'écuyers, portant les insignes des illustres guerriers auxquels ces bannières avaient été enlevées.

Puis venaient cent et cent autres personnages, préposés aux diverses cérémonies des funérailles. Ils portaient, comme les autres, des torches allumées. Ils disparaissaient, plutôt qu'ils n'en étaient vêtus, sous leurs vêtements noirs. Roland les suivait ; par moments, ses yeux rouges et abattus se noyaient de larmes. Renaud venait, non moins triste. Olivier avait été retenu sur son lit de douleur par son pied brisé.

Il serait trop long de vous décrire, dans ces vers, toutes les cérémonies qui eurent lieu, et de vous dire la quantité de vêtements noirs ou de couleur sombre qui y furent employés, ainsi que le nombre de torches allumées qui s'y consumèrent. En se rendant à l'église cathédrale, le cortège, partout où il passait, arrachait des larmes de tous les yeux. Tant de beauté, tant de bonté, tant de jeunesse, émouvaient de pitié tous les sexes, tous les rangs, tous les âges.

On plaça le corps dans l'église. Puis, quand les femmes eurent versé sur lui des larmes impuissantes ; quand les prêtres eurent chanté l'eleison ; quand toutes les autres saintes prières eurent été dites, on le déposa sur un cercueil porté sur deux colonnes, et que Roland fit recouvrir d'un riche drap d'or, en attendant qu'on pût le mettre dans un sépulcre d'un plus grand prix.

Roland ne quitta point la Sicile avant d'avoir envoyé chercher les porphyres et les albâtres, et fait faire sous ses yeux le dessin du monument par les meilleurs maîtres de l'art qu'il paya grandement. Puis, après le départ de Roland, Fleur-de-Lys fit dresser les plaques commémoratives, et les grands pilastres qu'elle fit transporter des rivages africains.

Voyant que ses larmes ne s'arrêtaient point, et que ses soupirs continuaient plus que jamais à s'exhaler de son sein ; sentant que les offices et les messes qu'elle faisait constamment ne parvenaient point à calmer ses regrets, elle résolut de ne plus quitter ces lieux, jusqu'à ce que son âme se séparât de son corps. Elle fit construire une cellule dans le sépulcre même, s'y renferma, et y passa sa vie.

Outre les messagers et les lettres qu'il lui envoya, Roland vint en personne pour l'emmener, lui proposant, si elle voulait revenir en France, de lui donner pour compagne Galerane, et de lui servir une riche pension ; si elle voulait retourner auprès de son père, il l'accompagnerait jusqu'à Lizza ; enfin, si elle avait l'intention de se consacrer à Dieu, il lui ferait bâtir un monastère.

Mais elle resta auprès du sépulcre, et là, consumée de regrets, priant jour et nuit, elle vit avant peu le fil de sa vie coupé par les Parques. Cependant les trois guerriers de France avaient quitté l'île où les Cyclopes avaient creusé leurs antiques cavernes, affligés et chagrins d'y avoir laissé leur quatrième compagnon.

Ils ne voulurent point partir sans emmener un médecin chargé de prendre soin d'Olivier dont la blessure, mal soignée dans le principe, était devenue très dangereuse. Le blessé poussait de tels gémissements, qu'ils avaient tous de grandes craintes à son sujet. Comme ils en parlaient entre eux, une idée vint au pilote qui la leur communiqua, et cette idée leur plut à tous.

Il leur dit que, non loin de là, sur un écueil solitaire, vivait un ermite auquel on n'avait jamais eu recours en vain, qu'il s'agît d'un conseil à demander ou d'un secours à recevoir ; que cet ermite accomplissait des actes surhumains ; qu'il rendait la lumière aux aveugles, la vie aux morts, arrêta le vent d'un signe de croix, et apaisait la mer au plus fort de la tempête ;

Et qu'ils ne devaient point douter que, s'ils allaient trouver cet homme si cher à Dieu, il ne leur rendît Olivier sain et sauf, car il avait donné des signes plus merveilleux de son pouvoir. Ce conseil plut tellement à Roland, que lui et ses compagnons se dirigèrent immédiatement vers le saint lieu, et naviguant sans détourner un instant la proue du droit chemin, ils aperçurent l'écueil au lever de l'aurore.

À peine le navire eut-il été aperçu, que des marins expérimentés l'abordèrent résolument, et aidèrent les serviteurs et les matelots à descendre le marquis dans leur barque. Les chevaliers, portés sur les ondes écumeuses, furent débarqués sur le rude écueil et conduits à l'hôtellerie sainte, à la sainte hôtellerie où demeurait ce même

vieillard, par les mains duquel Roger avait reçu le baptême.

Le serviteur du maître du paradis reçut Roland et ses compagnons d'un air joyeux, les bénit, et s'informa de leurs désirs, bien qu'il eût eu avis de leur arrivée par les célestes héraults. Roland lui répondit qu'il était venu pour réclamer des secours pour son cher Olivier,

Qui, en combattant pour la Foi du Christ, avait été mis en grand danger de mort. Le Saint lui enleva toute inquiétude, et lui promit de guérir entièrement Olivier. Se trouvant dépourvu d'onguent, ignorant du reste l'art de la médecine tel que le pratiquent les hommes, il alla à l'église ; puis, après avoir prié le Sauveur, il en ressortit plein de confiance ;

Et, au nom des trois Personnes éternelles, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il donna la bénédiction à Olivier. Ô pouvoir que donne le Christ à qui croit en lui ! le vieillard fit cesser complètement les souffrances du chevalier, et lui remit le pied en bon état et plus vigoureux, plus alerte que jamais. Sobrin fut témoin de ce miracle.

Sobrin souffrait tellement de ses blessures, que chaque jour il se sentait plus mal. À peine a-t-il vu le grand et manifeste miracle du saint moine, qu'il se décide à laisser de côté Mahomet et à confesser le Christ comme le Dieu vivant et tout-puissant. D'un cœur consumé par la foi, il demande à être initié à notre rite sacré.

L'homme juste le baptise et, par ses prières, lui rend toute sa vigueur première. Roland et les autres chevaliers ne montrent pas moins de joie d'une telle conversion, que de voir Olivier hors de péril. Roger en eut plus de joie que les autres, et sa foi et sa dévotion ne firent que s'en accroître.

Roger était resté sur cet écueil depuis le jour où il y avait abordé à la nage. Au milieu de ces guerriers, le pieux vieillard allait et venait plein de douceur, et les reconfortait entre temps dans le désir de traverser, purs de toute fange et de toute souillure, ce défilé mortel du monde qu'on appelle la vie, et qui plaît tant aux sots. Il leur disait d'avoir sans cesse les yeux fixés sur le chemin du ciel.

Roland envoya un de ses gens sur le navire, et en fit rapporter du pain, du bon vin, du fromage et du jambon, et à l'homme de Dieu qui en avait oublié le goût, habitué qu'il était à ne se nourrir que de

fruits, on fit manger par charité de la viande, boire du vin, faire en un mot comme tous les autres. Quand ils se furent restaurés, ils causèrent entre eux de beaucoup de choses.

Et comme il arrive souvent qu'en parlant, une chose en amène une autre, Roger finit par être reconnu par Renaud, par Olivier, par Roland, pour être ce Roger si excellent sous les armes, et dont la vaillance était l'objet des éloges de tous. Renaud ne l'avait pas reconnu, bien qu'il se fût déjà mesuré avec lui dans la lice.

Le roi Sobrin l'avait bien reconnu dès qu'il l'avait vu venir avec le vieillard, mais, de peur de le compromettre, il avait cru devoir rester muet. Mais quand chacun eut appris que c'était lui ce Roger dont l'audace, la générosité et la grande vaillance étaient renommées dans le monde entier,

Quand ils surent qu'il était déjà chrétien, ils vinrent tous à lui, le visage joyeux et ouvert ; qui lui serre la main, qui le baise, qui le serre dans ses bras. Le seigneur de Montauban lui fait plus de caresses, et lui témoigne plus de considération que tous les autres. Je me réserve de vous dire pourquoi dans l'autre chant, si vous voulez bien venir m'écouter.

Chant XLIV

ARGUMENT. — Les cinq guerriers se lient d'une fraternelle amitié. Renaud, tenant Roger en grande estime, et sur les conseils de l'ermite, lui promet la main de sa sœur Bradamante. De là, ils s'en vont à Marseille, où arrive en même temps Astolphe, qui a licencié son armée de Nubiens, et rendu sa flotte à son premier état de feuilles. Les paladins et Sobrin sont magnifiquement accueillis par Charles dans Paris, mais la joie générale est troublée par le refus du duc Aymon et de sa femme Béatrice de consentir à l'union de Roger et de Bradamante, celle-ci ayant été déjà fiancée par eux à Léon, fils de l'empereur des Grecs. Roger prend ses armes et, plein de haine contre Léon, il se transporte au camp des Bulgares qui sont en guerre avec les Grecs. Il défait ces derniers, puis va loger dans une hôtellerie qu'il ignore être située sur les terres de l'empire grec. Il y est dénoncé comme l'auteur du désastre éprouvé par les Grecs.

Souvent dans les pauvres demeures et sous le toit des petits, au milieu des calamités et des disgrâces, les âmes se lient plus étroitement d'amitié qu'au sein des cours et des palais splendides, d'où les richesses envieuses et les intrigues pleines d'embûches et de soupçons ont complètement banni la charité, et où l'on ne voit jamais qu'amitié feinte.

De là vient que les conventions et les traités entre les princes et seigneurs sont si fragiles. Aujourd'hui, rois, papes et empereurs font alliance ; demain, ils seront ennemis mortels. Ils n'ont en effet que l'apparence extérieure de l'amitié ; leurs cœurs, leurs âmes ne battent pas à l'unisson. Peu leur importe d'avoir tort ou raison ; ils ne

considèrent uniquement que leur intérêt.

Cependant, bien qu'ils soient peu capables d'amitié, habitués qu'ils sont à tout traiter avec dissimulation, les choses graves aussi bien que les choses légères, si la formule acerbe et félonne les a par hasard rassemblés dans un lieu modeste, ils éprouvent en peu de temps les bienfaits de l'amitié, ce qui ne leur était jamais arrivé pendant de longues années.

Le saint vieillard eut bien moins de peine à enserrer d'un nœud d'amitié solide les hôtes de sa pauvre demeure, que s'ils eussent été à la cour d'un roi. Le lien dont il les unit fut tellement fort, qu'il ne se brisa qu'à leur mort. Le vieillard les trouva tous bons, et put comparer la blancheur de leur âme à la blancheur extérieure des cygnes.

Il les trouva tous affables et courtois, et fort éloignés de ce vice, dont je viens de vous parler, habituel à ceux qui ne disent jamais leur pensée véritable, mais vont toujours dissimulant. Le souvenir de toutes les offenses qu'ils avaient pu se faire jusque-là les uns les autres fut effacé entre eux, et ils auraient eu la même mère, qu'ils n'auraient pu s'aimer tous davantage.

Par-dessus tous les autres, le seigneur de Montauban était celui qui comblait le plus Roger de louanges et de caresses. Non seulement il avait déjà éprouvé les armes à la main sa force et sa vaillance, mais il le trouvait affable et bon plus que chevalier qui fût au monde. Il n'ignorait pas surtout qu'il lui avait de grandes obligations.

Il savait qu'il avait délivré d'un grave péril Richardet surpris la nuit par le roi d'Espagne dans le lit de sa fille ; il savait aussi, comme je vous l'ai déjà raconté, qu'il avait tiré les deux fils du duc de Beuves des mains des Sarrasins et des malandrins aux ordres du Mayençais Bertolas.

Cette dette lui faisait un devoir de l'aimer et de l'honorer, et il avait un vrai chagrin de ne pas avoir pu le faire déjà quand ils étaient l'un à la cour du roi d'Afrique, l'autre au service du roi Charles. Maintenant qu'il l'a retrouvé, et qu'il est devenu chrétien, Renaud est heureux de faire ce qu'il n'a pu faire encore.

Le paladin courtois combla Roger d'offres et de caresses.

L'ermite avisé saisit avec empressement l'occasion de cette affection naissante ; il leur dit : « Il reste encore quelque chose à faire entre vous, et j'espère l'obtenir sans difficulté, maintenant que vous êtes amis. Les liens doivent encore se resserrer entre vous,

» Afin que de deux races illustres, et qui n'ont pas leur égale dans le monde, naisse une lignée qui jette encore plus d'éclat que le soleil quand il poursuit son cours, et qui, brillant toujours d'un lustre de plus en plus vif, durera — selon ce que Dieu, qui ne veut rien vous celer, me le dévoile — tant que les cieux rouleront dans leur orbite habituel. »

Le saint vieillard poursuit son discours, et fait si bien qu'il persuade à Renaud de donner Bradamante à Roger, bien que ni l'un ni l'autre ne l'en ait prié. Olivier et le prince d'Anglante louent beaucoup ce projet ; ils espèrent qu'Aymon et Charles l'approuveront ; ils ajoutent que l'intérêt de la France entière l'exige.

Ils parlaient ainsi, ignorant qu'Aymon, avec l'assentiment du fils de Pépin, avait écouté ces jours derniers les propositions de l'empereur grec Constantin, qui lui avait fait demander la main de sa fille pour son fils Léon, héritier de ses vastes États. Le jeune homme, ayant entendu parler de la vaillance de Bradamante, s'en était épris sans l'avoir vue.

Aymon avait répondu qu'il ne pouvait pas conclure seul cette affaire, et qu'il voulait auparavant en parler à son fils Renaud, alors absent de la cour. Il ne mettait pas en doute que Renaud ne se montrât flatté d'une telle alliance ; cependant, à cause de la déférence profonde qu'il lui portait, il ne voulait rien résoudre sans lui. .

Pendant ce temps, Renaud loin de son père, et ignorant la démarche de l'empereur d'Orient, promit sa sœur à Roger, sur les instances de l'ermite, et après avoir pris l'avis de Roland et de ses autres compagnons. Il croit que cette alliance ne peut qu'être très agréable à Aymon.

Pendant tout ce jour-là, et une grande partie du jour suivant, ils restèrent auprès du sage anachorète, oubliant presque de regagner leur navire, bien que le vent fût propice à leur voyage. Mais le nocher, qu'un tel retard commençait à inquiéter, leur ayant envoyé

messenger sur messenger pour presser leur départ, force leur fut enfin de se séparer de l'ermite.

Roger, qui avait passé tout le temps de son exil sans mettre les pieds hors de l'écueil, prit congé du maître vénérable qui lui avait enseigné la vraie Foi. Roland lui ceignit lui-même son épée, et lui rendit les armes d'Hector, ainsi que le bon Frontin, autant pour lui donner un témoignage de son amitié, que parce qu'on lui avait appris que ces objets avaient appartenu auparavant à Roger.

Et bien qu'il eût des droits plus légitimes sur l'épée enchantée, attendu qu'il l'avait jadis enlevée au risque de grands périls, dans le redoutable jardin de Falérine, tandis qu'elle avait été simplement cédée à Roger en même temps que Frontin par celui qui la lui avait dérobée, il la lui donna volontiers avec les autres armes, quand celui-ci la lui demanda.

Ayant reçu la bénédiction du saint vieillard, ils retournèrent enfin au navire, et mirent les rames à l'eau et les voiles au vent. Le temps leur fut si favorable, qu'ils n'eurent besoin ni de vœux ni de prières pour aborder au port de Marseille. Ils doivent y rester assez longtemps pour que j'aie moi-même le temps d'y conduire le glorieux duc Astolphe.

Quand Astolphe eut appris la victoire sanglante et douloureuse de Roland, il comprit que la France pourrait désormais être à l'abri des attaques de l'Afrique, et il songea à renvoyer le roi des Nubiens, avec son armée, par le même chemin qu'il avait suivi pour venir avec elle assiéger Biserte.

Le fils d'Ogier avait déjà renvoyé en Afrique la flotte avec laquelle il avait mis en pièces l'armée païenne. Astolphe avait alors produit un nouveau miracle. Aussitôt que l'armée mauresque eut quitté les navires, le duc remit chaque carène, chaque proue et chaque poupe dans son premier état, c'est-à-dire qu'il les changea en feuilles. Puis vint le vent qui les emporta dans les airs comme une chose légère, et les fit promptement disparaître.

Qui à pied et qui à cheval, tous les escadrons nubiens quittèrent l'Afrique. Mais auparavant, Astolphe remercia vivement Sénapes de lui être venu en aide de sa personne et avec toutes ses forces.

Astolphe lui donna à emporter le terrible vent d'Austral, renfermé dans l'outre.

Je veux parler du vent du midi qui d'habitude soulève avec une telle rage les sables du désert, qu'il les fait se dresser comme des vagues jusqu'au ciel où il fait monter une fine poussière. Il le leur donna prisonnier dans l'outre, afin qu'ils l'emportassent avec eux, et qu'il ne pût leur nuire. Une fois arrivés dans leurs pays, ils pourraient rendre la liberté à leur prisonnier.

Turpin raconte comment, arrivés aux défilés de l'Atlas, tous les chevaux des Nubiens redevinrent en un instant des rochers, de sorte que l'armée dut s'en retourner comme elle était venue. Mais il est temps désormais qu'Astolphe passe en France. Dès qu'il eut pourvu à la sûreté des principales villes du pays maure, il fit déployer les ailes de l'hippogrieffe.

D'un battement d'ailes il vola en Sardaigne ; de Sardaigne, il passa en Corse ; puis il plana sur la mer, appuyant légèrement à main gauche. Il arrêta enfin la course de sa légère monture sur les bords marécageux de la riche Provence, où il fit ce que le saint évangeliste lui avait recommandé au sujet de l'hippogrieffe.

Le saint évangeliste lui avait ordonné, une fois arrivé en Provence, de ne plus lui faire sentir l'éperon, et de ne pas le soumettre plus longtemps à la selle et au frein, mais de lui donner la liberté.

Déjà, depuis son retour du divin lieu qui s'enrichit de tout ce que nous perdons, Astolphe avait vu son cor perdre tous ses sons rauques, du moment où il avait quitté le paradis terrestre pour rentrer dans un air plus lourd, et devenir muet.

Astolphe vint à Marseille, juste le jour de l'arrivée de Roland, d'Olivier, du sire de Montauban, du brave Sobrin et du non moins brave Roger. Le souvenir de leur compagnon défunt empêchait les paladins de se réjouir de leur victoire comme ils auraient dû le faire.

Charles avait reçu, de Sicile, avis de la mort des deux rois, et de la prise de Sobrin. Il avait appris aussi la perte de Brandimart, ainsi que le retour de Roger. Il avait le cœur joyeux, et éprouvait un grand soulagement de sentir ses épaules allégées du grand poids qui les avait fait si longtemps ployer.

Pour faire honneur aux cinq guerriers, le meilleur appui du saint empire, Charles convoqua sur les bords de la Saône toute la noblesse du royaume, à la tête de laquelle il voulut les recevoir. Il sortit hors des murs, avec sa plus belle bannière, entouré de rois et de ducs, et accompagné de son épouse qui était escortée d'une suite nombreuse de belles et nobles damoiselles.

L'empereur aborda d'un air joyeux et ouvert les paladins, leurs amis et leurs parents. La noblesse et le peuple les comblèrent de marques de respect et de sympathie ; et l'on acclamait les noms de Montgraine et de Clermont. Après les premiers embrassements, Renaud, Roland et Olivier présentèrent Roger à leur maître.

Ils lui racontèrent qu'il était fils de Roger de Risa, et l'égal de son père par la vaillance. Nos escadrons connaissaient du reste sa force et son courage. En ce moment parurent Bradamante et Marphise, les deux nobles et belles compagnes. Marphise courut embrasser son frère Roger ; l'autre damoiselle l'aborda avec plus de retenue.

L'empereur fit remonter à cheval Roger qui en était descendu par respect, et le fit marcher à ses côtés, ne laissant échapper aucune occasion de l'honorer. Il savait bien qu'il s'était rangé à la vraie Foi ; il en avait eu l'assurance par les chevaliers dès leur arrivée.

Ils rentrèrent tous ensemble dans la ville où les attendait un véritable triomphe ; les rues étaient jonchées de verdure, et tendues de riches tapis ; une pluie de fleurs retombait de toutes parts sur les vainqueurs, jetées à pleines mains par les dames et les damoiselles, du haut des balcons et des fenêtres.

À chaque carrefour, des chœurs célébraient leur gloire ; ils passèrent sous des arcs de triomphe et des trophées improvisés, où était représentée la prise de Biserte, ainsi que d'autres faits d'armes. En d'autres endroits, on avait dressé des théâtres en plein vent où l'on se livrait à divers jeux de mimique et de spectacles variés ; partout se voyait cette inscription : Aux libérateurs de l'empire !

Ce fut au son des trompettes retentissantes, des clairons, et de toutes sortes d'instruments, au milieu des rires et des applaudissements, de la joie et de la faveur du peuple dont le cortège avait peine à percer la foule, que le magnanime empereur descendit

au palais.

Là, pendant plusieurs jours, les tournois, les spectacles, les danses et les banquets partagèrent les loisirs de l'illustre compagnie.

Un jour Renaud fit savoir à son père son intention de donner sa sœur à Roger. Il lui dit qu'il lui en avait fait la promesse en présence de Roland et d'Olivier, qui étaient comme lui d'avis qu'on ne pouvait trouver, en fait de noblesse de race et de vaillance, une alliance non seulement égale, mais meilleure.

Aymon écouta son fils avec quelque dédain ; il s'étonna de ce qu'il eût osé marier sa fille sans en conférer avec lui. Il lui dit qu'il avait décidé qu'elle serait la femme du fils de Constantin, et non de Roger, lequel non seulement ne possédait pas de royaume, mais n'avait chose au monde dont il pût dire : Ceci est à moi. Il ajouta qu'il prisait peu la noblesse et le courage sans la richesse.

Béatrix, la femme d'Aymon, blâma bien davantage son fils, et le traita d'insolent. Elle s'opposa ouvertement et secrètement à ce que Bradamante devînt la femme de Roger, car elle poussait de tout son pouvoir à en faire une impératrice du Levant. Renaud, de son côté, s'obstinait, ne voulant pas manquer d'un iota à sa parole.

La mère, qui croyait que sa magnanime fille n'aurait d'autre volonté que la sienne, l'engage à dire hautement qu'elle aimerait mieux mourir que de devenir la femme d'un pauvre chevalier ; elle ne la reconnaîtrait plus jamais pour sa fille, si elle supportait l'injure que lui fait son frère. Qu'elle ne craigne donc pas de dire non, et qu'elle se rassure ; Renaud ne pourra la forcer.

Bradamante se tait ; elle n'ose pas contredire sa mère, car elle a pour elle un tel respect, qu'elle ne pourrait songer un instant à lui désobéir. D'un autre côté, il lui semblerait commettre un crime si elle avait l'air de consentir à ce qu'elle ne veut pas faire. Elle ne veut pas parce qu'elle ne peut pas. Aymon lui a enlevé le pouvoir de disposer peu ou prou d'elle-même.

Elle n'ose ni dire non, ni se montrer satisfaite. Elle se contente de soupirer sans répondre. Mais quand elle est seule, et que personne ne peut la voir, ses yeux répandent des torrents de larmes. Elle se frappe la poitrine, et déchire sa belle chevelure blonde, et se parle ainsi tout

en pleurant :

« Hélas ! puis-je vouloir le contraire de celle qui doit posséder tout pouvoir sur ma volonté ? J'aurais la volonté de ma mère en si petite estime, que je la ferais passer après ma propre volonté ? Ah ! quelle faute plus grave une damoiselle peut-elle commettre ? quel blâme plus grand peut-elle encourir, que de prendre un mari contre la volonté de ceux auxquels elle doit obéissance ?

» Ah ! malheureuse ! la piété filiale pourra-t-elle m'amener à t'abandonner, ô mon Roger, et faire que je me livre à de nouvelles espérances, à de nouveaux désirs, à un nouvel amour ? Ou bien, oubliant le respect et la soumission que les bons fils doivent aux bons parents, ne dois-je considérer que mon bien, que ma joie, que mon affection ?

» Je connais, hélas ! ce que j'ai à faire ; je sais quel est le devoir d'une honnête fille ; je le sais, mais à quoi cela me sert-il, si la raison a moins de pouvoir que mes sens ; si Amour la repousse et lui impose silence ; s'il ne me laisse pas disposer de moi autrement que selon son bon plaisir, et s'il ne me laisse dire ou faire que selon ce qu'il fait ou dit lui-même ?

» Je suis la fille d'Aymon et de Béatrice, et je suis malheureuse, esclave d'Amour. Si je viens à faillir, je puis espérer trouver pardon et pitié auprès de mes parents. Mais si j'offense l'Amour, qui pourra détourner de moi sa juste fureur ? Voudra-t-il seulement écouter une seule de mes excuses, et ne me fera-t-il pas promptement mourir ?

» Hélas ! j'ai longtemps cherché à amener Roger à la vraie Foi, et je l'y ai enfin amené. Mais à quoi cela me sert-il, si ma bonne action ne profite qu'aux autres ? Ainsi l'abeille renouvelle chaque année son miel, mais non pour elle, car elle n'en jouit jamais. Mais je mourrai plutôt que de prendre pour mari un autre que Roger.

» Si je n'obéis pas à mon père, ni à ma mère, j'obéirai à mon frère qui est beaucoup plus sage qu'eux, car l'âge n'a pas affaibli sa raison. Il y a encore Roland qui approuve Renaud. Je les ai l'un et l'autre pour moi. Le monde les honore et les craint plus que tous nos autres chevaliers ensemble.

» Si chacun les regarde comme la fleur, comme la gloire et la

splendeur de la maison de Clermont ; si chacun les met autant au-dessus de tous que le front est supérieur au pied, pourquoi souffrirais-je qu'Aymon disposât de moi, plutôt que Renaud et le comte ? Je ne dois pas y consentir ; d'autant plus que tout n'est encore qu'un projet avec le prince de Grèce, tandis que j'ai été promise à Roger. »

Si la dame s'afflige et se tourmente, l'esprit de Roger n'est pas plus tranquille. Bien que la nouvelle ne soit pas encore connue dans la ville, elle n'est pas un secret pour lui. Il s'en prend à la fortune qui s'oppose à son bonheur. Elle ne lui a cependant donné ni richesse, ni royaume, alors qu'elle s'est montrée si large envers des milliers de gens indignes de ses faveurs.

De tous les autres biens que la nature donne ou que l'on acquiert par le travail, il se voit aussi bien partagé que qui que ce soit au monde. Sa beauté l'emporte sur toutes les autres ; il est rare qu'il trouve quelqu'un capable de résister à sa force ; à nul autre que lui n'est dû le prix de la magnanimité et de la grandeur d'âme.

Mais le vulgaire, qui est en somme l'arbitre des honneurs, les refuse ou les donne comme il lui plait. Et sous ce nom de vulgaire je ne veux excepter personne, si ce n'est les hommes de bon sens, car ce n'est pas d'eux que les papes, les rois et les empereurs obtiennent leur sceptre. Mais la prudence et le bon sens sont des grâces que le ciel n'accorde qu'à peu de gens.

Le vulgaire, pour dire toute ma pensée, qui n'honore absolument que la richesse, ne voit rien de plus admirable au monde ; il n'estime, il n'apprécie aucune autre chose, ni la beauté, ni la vaillance, ni la force corporelle, ni l'adresse, ni la vertu, ni l'esprit, ni la bonté, et plus encore dans le cas dont il s'agit ici que le reste du temps.

Roger disait : « Bien qu'Aymon soit disposé à faire de sa fille une impératrice, la chose ne sera pas terminée de sitôt avec Léon. J'ai bien encore un an devant moi. J'espère d'ici là avoir détrôné Léon et son père, et quand je leur aurai pris leur couronne, je ne serai plus un gendre indigne d'Aymon.

» Mais si, comme il l'a dit, il donne sans retard sa fille au fils de Constantin ; s'il n'a aucun égard pour la promesse qui m'a été faite

par Renaud et par son cousin Roland, promesse faite en présence du saint vieillard, du marquis Olivier et du roi Sobrin, que ferai-je ? Souffrirai-je une si grave offense, ou mourrai-je plutôt que de la souffrir ?

» Hélas ! que ferai-je ? Est-ce contre le père de Bradamante que je me vengerai de cet outrage ? Je ne vois pas que je sois prêt à le faire, et je suis à me demander si je serai sage ou fou en le tentant. Mais supposons que je mette à mort l'inique vieillard et toute sa famille, non seulement cela ne m'avancera pas beaucoup, mais cela sera au contraire un nouvel obstacle à mon désir.

» Mon intention a toujours été et est toujours de me faire aimer par ma belle dame, et non de me rendre odieux à ses yeux. Mais si je tue Aymon, ou si je trame quelque chose contre son frère ou les siens, ne lui donnerai-je pas le droit de me traiter d'ennemi, et de ne plus vouloir être ma femme ? Que dois-je donc faire ? Dois-je souffrir ce mariage ? Ah ! non, par Dieu ! plutôt mourir !

» Mais je ne veux pas mourir ; il est bien plus juste que ce soit ce Léon qui meure, lui qui est venu troubler toute ma joie. Je veux qu'il meure, lui et son injuste père. La belle Hélène n'aura pas coûté autant à son amant troyen, ni Proserpine à Pirithoüs, que mon ressentiment ne coûtera au père et au fils.

» Est-il possible, ô ma vie, qu'il ne t'en coûte rien d'abandonner ton Roger pour ce Grec ? Ton père pourra-t-il te décider à l'accepter, même quand il aurait tous tes frères pour lui ? Mais je tremble que tu préfères contenter Aymon plutôt que moi, et qu'il te paraisse plus agréable d'avoir un César pour mari, qu'un simple chevalier.

» Quoi ! il serait possible qu'un nom royal, qu'un titre d'impératrice, que la grandeur et la pompe des cours en vinsent à corrompre assez l'âme élevée, la grande vaillance, la haute vertu de ma Bradamante, pour que j'aie à craindre qu'elle manque à sa promesse, à sa foi donnée ? Hésiterait-elle à rompre avec Aymon, plutôt que de démentir ce qu'elle m'a juré ? »

Roger se parlait ainsi souvent à lui-même, et parfois il parlait assez haut pour que ses paroles fussent entendues par ceux qui passaient près de lui. De sorte que plus d'une fois elles furent

rapportées à celle pour qui il souffrait si cruellement, et Bradamante ne souffrait pas moins de l'entendre ainsi se plaindre, que de ses propres tourments.

Mais ce qui l'afflige encore plus que la douleur de Roger, c'est d'apprendre les craintes qu'il a d'être abandonné par elle pour ce prince grec. Afin de le reconforter, et pour lui enlever cette erreur de l'esprit, elle lui fait transmettre ces paroles par une de ses fidèles suivantes :

« Roger, telle j'ai toujours été, telle je veux être jusqu'à la mort et au-delà, s'il est possible. Qu'Amour me soit favorable ou ennemi, que la Fortune m'élève ou m'abaisse sur sa roue, ma fidélité sera comme l'écueil battu de tous côtés par les vents et la mer ; jamais la bonace ou la tempête ne pourront l'ébranler ; elle restera éternellement debout.

» Le ciseau de plomb ou la lime pourront tailler le diamant en formes variées, avant que les coups de la Fortune, ou que la colère de l'Amour, aient dompté mon cœur constant, et l'on verra les fleuves troublés et bruyants remonter vers leur source au sommet des Alpes, avant que mes pensées, quoi qu'il arrive de bon ou de mauvais, aient changé de direction.

» C'est à vous, Roger, que j'ai donné le souverain empire sur mon âme, et cet empire est plus fort qu'on ne croit. Quant à moi, je sais bien que jamais foi plus sincère ne fut jurée à l'avènement d'un prince ; je sais bien que roi ni empereur au monde ne peut compter sur une plus grande fidélité ; vous n'avez pas besoin de faire creuser un fossé, ni de faire élever des tours, pour être sûr que personne ne viendra vous l'enlever.

» Sans que vous ayez à payer des gardiens pour la défendre, elle résistera à tous les assauts. Il n'y a pas de richesse capable de la faire capituler, et un cœur noble ne s'achète pas à vil prix. Je ne connais pas de couronne royale sur laquelle je voulusse seulement abaisser mes yeux, ni de beauté assez puissante sur mon âme, pour me plaire plus que la vôtre.

» Vous n'avez pas à craindre que mon cœur puisse recevoir une nouvelle image. La vôtre y est si profondément gravée, qu'elle ne

peut en être effacée. Je n'ai pas un cœur de cire, et j'en ai donné la preuve. Amour peut le frapper cent fois pour une, avant d'en enlever une parcelle, alors que votre image y est peinte.

» L'ivoire, les pierreries et les pierres qui résistent le mieux à la taille peuvent être brisés, mais ne peuvent recevoir une autre forme que celle qu'ils ont primitivement reçue. Mon cœur est aussi résistant que le marbre, et le fer ne peut l'entamer. Amour le briserait plutôt que d'y graver d'autre image que la vôtre. »

Elle ajoutait à ces douces protestations d'autres paroles pleines d'amour, d'assurances de fidélité, et de nature à le reconforter et à le rendre mille fois à la vie s'il l'eût perdue mille fois. Mais au moment où ses espérances semblaient devoir toucher au port, elles furent ressaisies par une nouvelle tempête plus impétueuse et plus sombre, et rejetées au large, loin du rivage.

Bradamante, désireuse de faire encore plus qu'elle n'a dit, et rappelant dans son cœur sa fermeté habituelle, laisse de côté tout respect des convenances. Elle se présente un jour à Charles, et dit : « Si jamais j'ai accompli quelque action qui ait paru bonne et utile à Votre Majesté, je la prie de ne pas me refuser une grâce.

» Et avant que je lui exprime plus expressément ce que je désire d'elle, je veux qu'elle m'engage sa parole royale de m'accorder cette grâce ; elle verra ensuite combien ma demande est juste et loyale.

» Charles lui répondit : « Ô jeune fille que j'aime, ta vertu doit te faire obtenir ce que tu demandes. Je jure de te satisfaire, quand bien même tu me demanderais la moitié de mon royaume. »

« La grâce que je réclame de Votre Altesse — dit la damoiselle — c'est de ne pas permettre qu'on me marie à quiconque n'aura pas montré qu'il est plus vaillant que moi sous les armes. Celui qui me voudra pour femme, devra d'abord se mesurer avec moi, l'épée ou la lance à la main. Le premier qui me vaincra, m'obtiendra ; quant à ceux qui seront vaincus, ils iront chercher compagnie ailleurs. »

L'empereur, le visage joyeux, répond que la demande est bien digne d'elle. Il lui dit de se rassurer, qu'il sera fait comme elle le désire. Cette entrevue ayant eu lieu en public, le bruit ne tarde pas à s'en répandre, et parvient le jour même aux oreilles de Béatrix et du

vieux Aymon.

Tous deux sont saisis d'une grande indignation, d'une grande colère contre leur fille ; ils voient bien, par cette demande, qu'elle songe plus à Roger qu'à Léon. Aussi, pour l'empêcher de mettre son projet à exécution, ils usèrent de ruse pour l'entraîner loin de la cour, et la conduisirent avec eux à Rochefort.

C'était une forteresse que Charles avait donnée quelques jours auparavant au duc Aymon, et située entre Perpignan et Carcassonne, sur un point important du littoral. Là, ils la retinrent prisonnière, dans l'intention de l'envoyer au bout de quelque temps dans le Levant. De cette façon, qu'elle le voulût ou non, elle serait forcée de renoncer à Roger et de prendre Léon.

La vaillante dame, qui n'était pas moins modeste que forte et courageuse, bien qu'il n'y eût pas de gardes autour d'elle pour l'empêcher de franchir les portes du castel, se tenait soumise aux ordres de son père. Mais elle était fermement résolue à souffrir la prison et la mort, à supporter toutes les tortures, plutôt que de renoncer à Roger.

Renaud, qui voit que sa sœur lui a été enlevée des mains par ruse, et qui comprend qu'il ne pourra plus disposer d'elle, et que c'est en vain qu'il aura engagé sa promesse à Roger, se plaint à son père, et lui adresse de vifs reproches, oubliant jusqu'au respect filial. Mais Aymon se soucie peu de ses paroles, et veut disposer de sa fille selon sa volonté.

Roger, informé de tout cela, craint de perdre sa dame, et de la voir tomber, par force ou autrement, au pouvoir de Léon, si ce dernier reste plus longtemps vivant. Sans en parler à personne, il prend la résolution de le faire périr, et d'Auguste qu'il est déjà, de le rendre Divin. Si rien ne vient tromper son espoir, il compte enlever, à son père et à lui, la vie et le trône tout ensemble.

Il se revêt des armes qui ont appartenu jadis au Troyen Hector, et tout récemment à Mandricard. Il fait mettre la selle au brave Frontin, et change lui-même de cimier, d'écu et de soubreveste. Il répugne à prendre, pour tenter cette entreprise, l'aigle blanche sur fond d'azur. Il fait mettre sur son écu une licorne, blanche comme lys, sur champ

de gueule.

Parmi ses écuyers, il choisit le plus fidèle, et ne veut pas permettre que d'autres l'accompagnent. Il lui fait jurer de ne jamais révéler à qui que ce soit qu'il est Roger. Il passe la Meuse et le Rhin, franchit l'Autriche et la Hongrie, et chevauche le long de la rive droite du Danube, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à Belgrade.

Il descend le fleuve jusqu'à l'endroit où la Sarre vient s'y jeter pour se précipiter avec lui dans la mer. Là, il aperçoit de nombreuses troupes campées sous des tentes où flotte l'étendard impérial. C'est l'armée de Constantin qui veut reprendre Belgrade que les Bulgares lui ont enlevée. Constantin commande en personne ; il a près de lui son fils, et la plus grande partie des forces de l'empire grec.

L'armée des Bulgares occupe Belgrade ; une partie est campée hors la ville, sur la colline dont le pied est baigné par le fleuve, et fait front aux troupes grecques. Les deux armées vont boire dans la Sarre. Au moment où Roger arriva, les Grecs s'apprêtaient à jeter un pont sur le fleuve, et les Bulgares se tenaient prêts à les en empêcher. Une escarmouche très vive était engagée entre les deux armées.

Les Grecs étaient quatre contre un, et avaient des bateaux et des ponts pour jeter sur la rivière. Ils avaient fait semblant de vouloir passer de force sur la rive gauche. Pendant ce temps, Léon, se dissimulant, avait remonté le fleuve, après avoir fait un grand détour, avait jeté des ponts à la hâte, et était passé sur l'autre rive.

À la tête d'une nombreuse troupe de gens à pied et à cheval — il n'en avait guère moins de vingt mille — il avait redescendu la rivière, et était tombé impétueusement sur le flanc des ennemis.

Aussitôt que l'empereur voit paraître son fils sur la rive gauche du fleuve, il fait à son tour jeter des ponts et des bateaux, et passe de l'autre côté avec toute son armée.

Vatran, roi des Bulgares, guerrier prudent et courageux, s'efforce en vain de repousser une attaque si imprévue. Soudain, Léon, le saisissant dans sa robuste main, le fait tomber de cheval, et comme il ne veut pas se rendre prisonnier, il est tué de mille coups d'épée.

Jusque-là, les Bulgares avaient tenu tête à l'ennemi ; mais quand ils se virent privés de leur chef ; quand ils se sentirent pressés de

toutes parts, ils se hâtèrent de tourner les épaules au lieu du visage. Roger qui s'avancait mêlé aux Grecs, et qui voit cette défaite, sans plus réfléchir, se dispose à secourir les Bulgares, par la seule raison qu'il hait Constantin et plus encore Léon.

Il éperonne Frontin, qui semble courir comme le vent, et dépasse tous les autres cavaliers. Il arrive parmi les fuyards qui, délaissant la plaine, se réfugiaient sur la colline. Il en arrête un grand nombre, les fait revenir contre l'ennemi, et, baissant sa lance, il fond sur les Grecs avec un air si terrible, que Mars et Jupiter en tremblent jusque dans les profondeurs du ciel.

Il aperçoit en avant de tous un chevalier, dont les riches vêtements tout brodés d'or et de soie annoncent un prince illustre. C'était le neveu de Constantin, par sa sœur, et il ne lui était pas moins cher que son fils. Roger brise son écu et son haubert comme du verre et sa lance ressort d'une palme derrière son dos.

Il le laisse mort, et tire Balisarde. Il se précipite sur la troupe la plus rapprochée ; il frappe indifféremment tout ce qui se trouve devant lui ; à l'un il tranche, à l'autre il fend la tête ; il plonge son épée dans la poitrine de celui-ci, dans le flanc de celui-là, dans la gorge de cet autre. Il taille les bustes, les bras, les mains, les épaules, et le sang, comme un ruisseau, court dans la vallée.

À la vue des coups qu'il porte, personne ne lui oppose plus la moindre résistance, tellement chacun en est épouvanté. Aussi la face du combat change soudain. Les Bulgares, retrouvant leur ardeur, cessent de fuir et donnent la chasse aux Grecs. En un moment le désordre est au comble parmi ces derniers, et l'on voit fuir leurs étendards.

Léon, César-Auguste, voyant les siens fuir, s'était réfugié sur une éminence du haut de laquelle il pouvait tout voir. Triste et surpris, il arrête ses regards sur le chevalier qui avait occis tant de ses gens, qu'à lui seul, il aurait détruit tout le camp. Bien qu'il soit la cause de son désastre, il ne peut s'empêcher de l'admirer, et de lui accorder le prix de vaillance.

À son enseigne, à sa soubreveste, à ses armes brillantes et enrichies d'or, il comprend bien que si ce guerrier est venu en aide à

ses ennemis, ce n'est point par intérêt pour eux. Cloué par l'admiration, il regarde ses gestes surhumains, et parfois il pense que Dieu, si souvent offensé par les Grecs, a détaché de ses chœurs célestes un ange chargé de les châtier.

En homme de cœur généreux et élevé, loin de le prendre en haine comme beaucoup d'autres l'auraient fait à sa place, il s'enthousiasme de sa vaillance ; il regretterait de le voir blesser ; il aimerait mieux voir mourir six des siens, ou perdre une partie de son royaume, que de voir tomber un si digne chevalier.

De même que l'enfant, lorsque sa mère irritée le bat et le repousse loin d'elle, ne va pas demander appui à sa sœur ni à son père, mais revient à sa mère et l'embrasse doucement, ainsi Léon, bien que Roger lui ait anéanti ses premiers escadrons, et menace d'anéantir les autres, ne peut le haïr, car la haute vaillance du chevalier l'invite bien plus à l'aimer que ses funestes exploits ne le portent à le haïr.

Mais si Léon admire Roger et se sent porté à l'aimer, il ne me paraît pas qu'il soit payé de retour, car Roger le hait et ne désire qu'une chose, lui donner la mort de sa main. Il le cherche longtemps des yeux, et demande à chacun de le lui montrer ; mais le Grec, homme avisé et prudent, ne se hasarde pas à l'affronter.

Léon, pour ne pas laisser périr complètement ses gens, fait sonner la retraite ; il envoie un message à l'empereur pour le prier de faire repasser le fleuve, alors que la retraite n'est pas encore coupée. Lui-même, avec tous ceux qu'il peut rassembler, se hâte de regagner le pont sur lequel il était passé.

De nombreux prisonniers restèrent au pouvoir des Bulgares, sans compter les morts qui couvraient la colline jusqu'au fleuve. L'armée des Grecs y serait restée tout entière, si le fleuve n'avait servi à protéger leur retraite.

Un grand nombre tombèrent de dessus les ponts, et se noyèrent ; beaucoup, sans retourner la tête, s'en allèrent jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé le gué. Beaucoup furent conduits prisonniers à Belgrade.

Ainsi finit la bataille de ce jour, dès le commencement de laquelle les Bulgares, après la perte de leur chef, auraient éprouvé une honteuse défaite, si le guerrier à la licorne blanche peinte sur son écu

n'avait vaincu pour eux. Tous se précipitent sur ses pas ; tous reconnaissent qu'ils lui doivent la victoire, et ils lui font joyeuse fête.

L'un le salue, l'autre se prosterne devant lui ; celui-ci lui baise la main, celui-là lui baise le pied. Chacun cherche à se rapprocher le plus possible de lui, et s'estime heureux de le voir de près et de le toucher, car il leur semble voir et toucher un être divin et surnaturel. Tous le prient, avec des cris qui montent jusqu'au ciel, d'être leur roi, leur capitaine, leur chef.

Roger leur répond de choisir pour leur capitaine et pour leur roi celui d'entre eux qui leur conviendra le mieux ; quant à lui il ne veut ni bâton de commandement ni sceptre ; il ne veut pas non plus entrer dans Belgrade. Ce qu'il veut, c'est poursuivre Léon Auguste, avant qu'il se soit éloigné davantage, et qu'il ait repassé le gué. Il ne veut point perdre sa trace, qu'il ne l'ait rejoint et mis à mort.

Il est venu de plus de mille milles pour cela seul, et non pour autre chose. Après leur avoir dit cela, il quitte l'armée, et prend sans retard le chemin par lequel Léon cherche à regagner le pont, dans la crainte que le passage ne lui soit intercepté.

Roger marche sur ses traces avec une telle rapidité, qu'il part sans prévenir et sans attendre son écuyer.

Léon a une telle avance dans sa fuite — car c'est bien plutôt une fuite qu'une retraite — qu'il trouve le passage ouvert et libre. Une fois passé, il rompt le pont et brûle les bateaux. Roger n'arrive qu'après le coucher du soleil, et ne sait où se loger. Il continue sa route, à la clarté de la lune, mais il ne trouve ni castel, ni villa.

Ne sachant où s'arrêter, il chemine toute la nuit sans quitter un seul instant les arçons. Au lever du jour, il aperçoit à main gauche une cité où il se propose de s'arrêter toute la journée, afin de laisser reposer son bon Frontin, à qui il a fait faire, sans le laisser se reposer, ou sans lui retirer la bride, un si grand nombre de milles dans la nuit.

Le gouverneur de cette cité était Ungiard, sujet de Constantin qui l'aimait beaucoup. En prévision de cette guerre, il avait rassemblé un grand nombre de cavaliers et de fantassins. L'entrée de la ville n'étant point interdite aux étrangers, Roger y pénètre, et la trouve si à son gré, qu'il estime n'avoir pas besoin de pousser plus avant pour

trouver un endroit meilleur et plus commode.

Vers le soir, arrive à la même auberge que lui un chevalier de Romanie qui avait assisté à la terrible bataille où Roger était venu en aide aux Bulgares, et qui avait eu grand-peine à s'échapper de ses mains. Il avait éprouvé une telle épouvante, qu'il en tremblait encore, et qu'il croyait voir partout le chevalier de la licorne.

À peine a-t-il vu l'écu, qu'il reconnaît le chevalier qui porte cette devise pour celui qui a causé la défaite des Grecs, et qui leur a tué tant de monde. Il court au palais, et réclame une audience du gouverneur pour une communication importante. Il est introduit sur-le-champ, et il dit ce que je me réserve de vous dire dans l'autre chant.

Chant XLV

ARGUMENT. — Roger, saisi pendant son sommeil, devient le prisonnier de Théodora, sœur de l'empereur Constantin. — Entre temps, Charles, à la requête de Bradamante, a fait publier que quiconque voudra l'avoir pour femme devra se battre avec elle et la vaincre. — Léon, qui a conçu de l'amitié et de l'estime pour Roger, sans le connaître, le tire de prison et l'engage à combattre en son nom contre Bradamante. Roger, portant les insignes de Léon, se bat contre la guerrière. Survient la nuit ; Charles fait cesser le combat et donne Bradamante à celui qu'il croit être Léon. Roger, désespéré, veut se tuer ; mais Marphise va trouver Charles et empêche ce mariage.

Plus l'on voit l'homme misérable au faite de la roue mobile de la Fortune, et plus on est près de le voir les pieds où il avait la tête, et d'assister à sa chute profonde. Nous en avons pour exemples Polycrates, le roi de Lydie, Denys et d'autres que je ne nomme pas, et qui sont passés en un jour du sommet de la Fortune à l'extrême misère.

Par contre, plus l'homme est au bas de cette même roue, et plus il se trouve près de remonter et de se trouver au faite. On en a vu qui, après avoir la tête presque sur le billot, ont donné, quelques jours après, des lois au monde. Servius, Marius et Ventidius l'ont montré dans l'antiquité, et, de notre temps, le roi Louis ;

Le roi Louis, beau-père de mon duc, qui, mis en déroute à Saint-Albin, tomba entre les griffes de son ennemi, et fut près d'être décapité. Quelque temps auparavant, le grand Mathias Corvin échappa à un péril semblable. Cependant, une fois le danger passé, le

premier devint roi des Français, et le second roi des Hongrois.

On voit par ces exemples, dont fourmille l'histoire ancienne et moderne, que le bien suit le mal et que le mal suit le bien ; que le blâme ou la gloire sont la conséquence l'un de l'autre ; et que l'homme ne doit pas se reposer sur ses richesses, sur son royaume, sur ses victoires, pas plus qu'il ne doit désespérer dans la fortune contraire, car la roue tourne toujours.

La victoire que Roger avait remportée sur Léon et sur l'empereur son père l'avait rendu tellement confiant dans sa fortune et dans sa grande vaillance, que, sans compagnons pour lui venir au besoin en aide, il pensait pouvoir traverser seul plus de cent escadrons de cavaliers et de fantassins, et occire de sa main le fils et le père.

Mais celle qui ne permet pas que l'on escompte ses faveurs, ne tarda pas à lui montrer qu'elle abat aussi vite qu'elle élève, et qu'elle devient contraire ou amie avec la même promptitude. Elle le fit reconnaître précisément par le chevalier qu'il avait forcé à fuir en toute hâte et qui, pendant la bataille, avait eu grand-peine à s'échapper de ses mains.

Ce dernier fit savoir à Ungiard que le guerrier qui avait mis en déroute les gens de Constantin, et qui les avait détruits pour de longues années, était dans la ville depuis le matin, et qu'il devait y passer la nuit. Il lui dit qu'il fallait saisir par les cheveux la Fortune qui lui permettait, sans peine et sans lutte, de rendre un grand service à son roi ; et qu'en faisant le chevalier prisonnier, il permettrait à Constantin de subjuguier les Bulgares.

Ungiard, par les fuyards qui s'étaient réfugiés dans la ville — et il en était arrivé une grande quantité, tous n'ayant pas pu passer sur les ponts — savait quel carnage il avait été fait de l'armée des Grecs qui avait été à moitié détruite, et comment un seul chevalier avait causé la déroute d'une des deux armées et le salut de l'autre.

Il s'étonne que ce chevalier soit venu donner lui-même de la tête dans ses filets, et sans qu'il ait eu la peine de lui donner la chasse. Il témoigne de sa satisfaction par son air, par ses gestes et par ses paroles joyeuses. Il attend que Roger soit endormi ; puis il envoie sans bruit des gens chargés de saisir dans son lit le brave chevalier

qui n'avait aucun soupçon.

Roger, accusé par son propre écu, resta prisonnier dans la cité de Novengrade, aux mains d'Ungiard, homme des plus cruels, et qui se réjouit fort de cette aventure. Que pouvait faire Roger qui était tout nu, et qui fut chargé de liens avant même d'être réveillé ? Ungiard dépêche en toute hâte un courrier en estafette, pour annoncer la nouvelle à Constantin.

Pendant la nuit, Constantin avait fait entièrement évacuer les bords de la Saxe par ses troupes, et les avait ramenées avec lui à Beltech, ville appartenant à son beau-frère Androphile, père du chevalier que Roger, maintenant prisonnier du féroce Ungiard, avait transpercé de part en part, comme s'il eût été de cire.

L'empereur avait fait fortifier les remparts et réparer les portes, car il redoutait une nouvelle attaque des Bulgares, et il craignait qu'ayant à leur tête un guerrier si redoutable, ils ne fissent plus que de lui faire peur, et ne détruisissent le reste de son armée. Mais, dès qu'il apprend que ce guerrier est prisonnier, il ne redoute plus les Bulgares, quand bien même le monde entier serait avec eux.

L'empereur nage dans une mer de lait ; dans sa joie, il ne sait plus ce qu'il fait. Il affirme d'un air satisfait que les Bulgares sont défaits d'avance. L'empereur, dès qu'il a appris la capture du guerrier étranger, est aussi sûr de la victoire que celui qui irait au combat après avoir fait rompre les bras à son ennemi.

Le fils n'a pas moins sujet que son père de se réjouir ; outre qu'il espère reconquérir Belgrade, et subjuguier tout le pays des Bulgares, il forme aussi le projet de gagner l'amitié du guerrier étranger et de l'attacher à son service. Une fois qu'il l'aura pour compagnon d'armes, il n'enviera ni Renaud ni Roland à Charlemagne.

Mais Théodora est bien loin d'approuver les mêmes sentiments. Roger a tué son fils en lui plongeant, sous la mamelle, sa lance qui est ressortie d'une palme derrière l'épaule. Elle se jette aux pieds de Constantin, dont elle est la sœur, et par les larmes abondantes qui coulent sur son sein, elle cherche à l'attendrir et à gagner son cœur à la pitié.

« Seigneur — lui dit-elle — je ne me lèverai point que tu ne

m'aies accordé de me venger du félon qui a tué mon fils, maintenant que nous le tenons prisonnier. Outre que mon fils était ton neveu, tu sais combien il t'aimait, et quelles actions d'éclat il avait accomplies pour toi. Ne serais-tu pas coupable de ne point tirer vengeance de son meurtrier ?

» Prenant notre deuil en pitié, Dieu a permis que ce cruel quittât les champs et vînt, comme un oiseau, se prendre au vol dans nos filets, afin que, sur la rive du Styx, mon fils ne reste pas plus longtemps sans vengeance. Donne-moi ce prisonnier, seigneur, et permets que j'apaise ma douleur par son supplice. »

Ainsi elle pleure, ainsi elle se lamente, ainsi elle supplie. Et, bien que Constantin ait voulu à plusieurs reprises la relever, elle ne veut point le faire avant qu'il ne lui ait accordé ce qu'elle demande. Ce que voyant, l'empereur ordonne qu'on aille chercher le prisonnier, et qu'on le remette aux mains de Théodora.

Pour ne pas la faire attendre, on va, le jour même, chercher le guerrier de la licorne, et on le remet sans plus de retard aux mains de la cruelle Théodora. Celle-ci estime que le faire écorcher vif, et le faire mourir publiquement au milieu des opprobres et des outrages, est une peine trop douce ; elle cherche un supplice plus nouveau et plus atroce.

En attendant, la cruelle femme le fait jeter, les mains, les pieds et le cou pris dans une lourde chaîne, au fond d'une tour obscure, où n'entrait jamais le moindre rayon de soleil. Elle lui fit donner pour toute nourriture un peu de pain moisi ; elle le laissa même pendant deux jours privé de tout aliment.

Elle le donna à garder à des gens qui étaient encore plus disposés qu'elle à le maltraiter.

Ah ! si la belle et vaillante fille d'Aymon, si la magnanime Marphise avaient su que Roger était en prison, torturé de cette façon, l'une et l'autre auraient risqué leur vie pour le sauver. Pour voler à son secours, Bradamante aurait fait taire tout respect pour Béatrix et Aymon.

Pendant Charles, se rappelant la promesse qu'il a faite à Bradamante de ne pas lui laisser imposer un mari sans que celui-ci ait

prouvé qu'il est supérieur en vaillance et en vigueur, fait annoncer sa volonté à son de trompe, non seulement à sa cour, mais sur toutes les terres soumises à son empire. De là, la renommée répand la nouvelle par le monde entier.

Le ban impérial contient l'avis suivant : quiconque prétendra devenir l'époux de la fille d'Aymon devra lutter contre elle, l'épée à la main, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Ce délai passé, si l'adversaire de Bradamante n'a pas été vaincu, la dame se déclarera, sans plus de contestation, vaincue par lui, et ne pourra refuser de le prendre pour mari.

La dame accorde le choix des armes sans s'inquiéter de savoir quels seront ceux qui le réclameront. Elle pouvait en effet le faire sans danger, car elle maniait admirablement toutes les armes, soit à cheval, soit à pied. Aymon, qui ne peut ni ne veut s'opposer à la volonté royale, est enfin forcé de céder ; après avoir longtemps hésité, il retourne à la cour avec sa fille.

Bien que Béatrix éprouve encore un vif ressentiment contre sa fille, elle lui fait cependant, par orgueil, revêtir de riches et beaux vêtements, aux broderies et aux couleurs variées. Bradamante revient donc à la cour avec son père, mais, n'y retrouvant pas celui qu'elle aime, la cour est loin de lui paraître aussi belle qu'avant.

De même que celui qui, après avoir vu, en avril et en mai, un beau jardin tout resplendissant de feuillage et de fleurs, le revoit à l'époque où le soleil incline ses rayons vers le pôle austral et raccourcit les jours, et le trouve désert, horrible et sauvage, ainsi, au retour de Bradamante, la cour, où Roger n'est plus, lui paraît tout autre que lorsqu'elle l'a quittée.

Elle n'ose demander des nouvelles de Roger, de peur d'augmenter les soupçons. Mais, sans interroger personne, elle prête l'oreille à tout ce qu'elle entend dire à ce sujet. Elle apprend qu'il est parti, mais elle ne peut parvenir à savoir quelle voie il a prise, car en partant il n'a pas dit un mot à d'autres qu'à l'écuyer qu'il a emmené avec lui.

Oh ! comme elle soupire ; oh ! comme elle tremble en apprenant qu'il s'est enfui ; comme elle a peur qu'il ne s'en soit allé afin de

l'oublier ! Voyant qu'il avait Aymon contre lui, et ayant perdu tout espoir de l'avoir pour femme, ne s'est-il pas éloigné dans l'espérance de se guérir de son amour ?

Peut-être aussi a-t-il formé le projet de chercher une autre dame, dont l'empire chasse plus vite de son cœur son premier amour. Ne dit-on pas que c'est ainsi qu'un clou chasse l'autre ? Mais en y songeant davantage Bradamante revoit Roger tel qu'il est, c'est-à-dire plein de la foi qu'il lui a jurée.

Elle se reproche d'avoir un seul instant prêté l'oreille à cette supposition injuste et absurde. Ainsi Roger est tour à tour accusé et défendu par ses propres pensées. Elle écoute l'une et l'autre, et se livre tantôt à celle-ci, tantôt à celle-là, sans pouvoir se résoudre à en adopter une. Cependant elle penche vers celle qui est la plus douce à son cœur, et elle s'efforce de repousser l'autre.

Parfois aussi, se rappelant ce que Roger lui a dit tant de fois, elle s'accuse et se repent, comme si elle avait commis une faute grave, de sa jalousie et de ses soupçons. Comme si Roger était présent, elle se reconnaît coupable et frappe sa poitrine. « J'ai commis une faute — disait-elle — et je le reconnais. Mais celui qui en est la cause a causé bien plus de mal encore.

» C'est Amour qui en est cause ; c'est lui qui m'a imprimé au cœur ta belle et ravissante image. C'est lui qui t'a donné la vaillance, l'esprit et la vertu dont chacun parle. Aussi me paraît-il impossible qu'en te voyant toute dame ou damoiselle ne se sente pas éprise de toi, et ne mette tout en œuvre pour t'enlever à mon amour et te soumettre au leur.

» Hélas ! qu'Amour n'a-t-il imprimé tes pensées dans les miennes, comme il y a imprimé ton visage ! Je suis bien sûre que je les trouverais telles que je les crois sans les voir, et que je serais si éloignée d'en être jalouse, que je ne me ferais pas, comme en ce moment, une pareille injure, une peine qui non seulement me brise et m'abat, mais qui finira par me tuer.

» Je ressemble à l'avare dont les pensées sont tellement tournées vers le trésor qu'il a enfoui, qu'il ne peut vivre en paix, et tremble toujours qu'on le lui ait dérobé. Maintenant que je ne te vois plus,

que je ne te sens plus auprès de moi, ô Roger, la crainte a sur moi plus de pouvoir que l'espérance. J'ai beau traiter cette crainte de menteuse et la croire vaine, je ne puis m'empêcher de m'y abandonner.

» Mais ton visage joyeux, maintenant caché à mes regards en je ne sais quel lieu du monde, ô mon Roger, n'aura pas plus tôt frappé mes yeux de sa vive lumière, que mes fausses terreurs disparaîtront, ne laissant plus de place qu'à l'espérance. Ah ! reviens à moi, Roger, reviens et rends-moi l'espérance que la crainte a quasi tuée en mon cœur !

» De même qu'après le coucher du soleil l'ombre s'épaissit et inspire la terreur, et que, lorsqu'il respandit de nouveau, les ténèbres diminuent et toute crainte s'envole ; ainsi sans Roger j'éprouve de la peur, et si je vois Roger la peur s'efface aussitôt. Ah ! reviens à moi, Roger ; reviens avant que la crainte n'ait complètement chassé l'espérance !

» De même que, la nuit, la moindre étincelle brille d'une vive lueur, et s'éteint subitement dès que le jour paraît, ainsi, quand je suis privée de mon soleil, la peur me montre son spectre hideux. Mais dès qu'il reparaît à l'horizon, la crainte fuit et l'espérance revient. Reviens, reviens à moi, ô chère lumière, et chasse la peur malsaine qui me consume !

» Lorsque le soleil s'éloigne de nous et que les jours se raccourcissent, la terre perd toutes ses beautés. Les vents frémissent, et portent à leur suite les glaces et les neiges. Ainsi quand tu détournes de moi tes doux rayons, ô mon beau soleil, mille terreurs funestes s'abattent sur moi, et font dans mon cœur un âpre hiver plus d'une fois dans l'année.

» Ah ! reviens vers moi, ô mon soleil ; reviens, et ramène le doux printemps si désiré ! Viens fondre les glaces et les neiges et rasséréner mon esprit troublé par de sombres vapeurs ! » Semblable à Progné qui se lamente, ou à Philomèle qui était allée chercher de la pâture pour ses petits et qui retrouve le nid vide, ou bien encore à la tourterelle qui pleure sa compagne perdue,

Bradamante se plaint et se désespère. Elle craint que son Roger ne

lui ait été ravi. Son visage est la plupart du temps baigné de larmes, mais elle se cache le plus qu'elle peut pour pleurer. Oh ! combien elle se plaindrait davantage si elle savait ce qu'elle ignore ; si elle savait que son époux est en prison, où il endure de cruels tourments, et où il attend une mort affreuse !

La cruauté dont la méchante vieille use envers le brave chevalier qu'elle tient prisonnier et qu'elle se prépare à faire mourir au milieu de tourments nouveaux et de supplices inouïs, parvient enfin, grâce à la Bonté suprême, aux oreilles du généreux fils de César. Celui-ci ne peut consentir à laisser périr un guerrier si vaillant, et il forme le projet de lui venir un aide.

Le généreux Léon qui aime Roger, sans savoir encore que c'est Roger, et simplement parce qu'il a été touché de cette vaillance qu'il proclame unique au monde et qui lui semble surhumaine, cherche le moyen de le sauver. Il ourdit enfin une trame fort habile, et qui lui permettra de sauver Roger, sans que sa cruelle tante puisse s'en offenser et lui faire de reproches.

Il va trouver en secret le geôlier de la prison, et lui dit qu'il voulait voir le chevalier avant que la sentence capitale prononcée contre lui n'ait reçu son exécution. La nuit venue, il prend avec lui un de ses plus fidèles serviteurs, plein de force et d'audace, et tout à fait apte à un coup de main ; il s'arrange ensuite de façon que le geôlier, sans dire à personne qu'il est Léon, vienne lui ouvrir.

Le geôlier, sans prendre aucun de ses acolytes avec lui, conduit secrètement Léon et son compagnon à la tour où est gardé le malheureux condamné au dernier supplice. Arrivés dans la tour, et comme le geôlier leur tourne le dos pour ouvrir la trappe, Léon et son compagnon lui jettent un nœud coulant autour du cou, et l'étranglent sur l'heure.

Ils ouvrent la trappe, et Léon y descend, suspendu à une corde qu'ils avaient apportée à cette intention, et tenant à la main une torche allumée. Il trouve Roger plongé dans une obscurité profonde, enchaîné et couché sur un grabat baignant à moitié dans l'eau. Ce lieu infect l'aurait à lui seul fait mourir au bout d'un mois, et même en moins de temps.

Léon, saisi de grande pitié, embrassa Roger et lui dit : « Chevalier, ta haute vaillance m'a lié indissolublement à toi d'une volontaire et éternelle amitié. Tes intérêts me sont plus chers que les miens, et pour te sauver j'expose ma propre vie. L'amitié que je porte à mon père et à toute ma famille passe après ton affection.

» Tu me comprendras mieux quand tu sauras que je suis Léon, fils de Constantin, et que je viens te sauver, comme tu vois, en personne, bravant le danger d'être chassé à jamais par mon père, s'il vient à savoir ce que je fais pour toi. Tu as mis ses gens en déroute et tu lui en as tué la plus grande partie devant Belgrade ; c'est pourquoi il te hait. »

Il poursuit en lui disant tout ce qu'il pense de nature à le rappeler à l'amour de la vie. Pendant ce temps, il le débarrasse de ses chaînes. Roger lui dit : « Je vous ai une reconnaissance infinie ; cette vie que vous me donnez, j'entends qu'elle vous soit rendue à quelque heure que vous la demandiez, et toutes les fois que vous aurez besoin que je l'expose pour vous. »

Roger une fois hors de ce cachot obscur, on descendit à sa place le cadavre du geôlier, sans que Roger ni ses compagnons fussent reconnus par personne. Léon conduisit Roger dans ses appartements, où il lui conseilla de rester caché quatre ou cinq jours. Pendant ce temps, il essaierait de ravoir les armes et le vaillant destrier qu'Ungiard lui avait enlevés.

Le jour venu, on trouva la prison ouverte, le geôlier étranglé, et l'on constata la fuite de Roger. Chacun parlait de cet événement ; tous donnaient leur avis, mais pas un ne devina juste. On aurait pensé à tout le monde, hormis à Léon, qui avait, aux yeux du plus grand nombre, des motifs pour détruire Roger, et non pour lui venir en aide.

De tant de courtoisie Roger reste si confus, si rempli d'étonnement, et tellement revenu de la pensée qui l'avait poussé là à une si grande distance, que, comparant sa nouvelle pensée à la première, il trouve qu'elles ne se ressemblent aucunement l'une à l'autre. La première n'était rien que haine, colère, venin ; la seconde est pleine de pitié et d'affection.

Il y pense souvent la nuit, il y pense souvent le jour ; il n'a d'autre

souci, d'autre désir que de se libérer de l'immense obligation qu'il a contractée, par une courtoisie égale sinon plus grande. Il lui semble que, quand même il consacrerait à servir Léon sa vie tout entière, longue ou courte, quand même il s'exposerait à mille morts certaines, il ne pourrait encore assez faire pour s'acquitter.

Cependant la nouvelle du ban qu'avait fait publier le roi de France, et par lequel il ordonnait que quiconque prétendrait à Bradamante, aurait à lutter contre elle l'épée et la lance à la main, était parvenue en Grèce. Cette nouvelle fut si désagréable à Léon, qu'on le vit pâlir en l'apprenant. Il connaissait en effet sa force, et il savait bien qu'il ne pourrait pas lutter les armes à la main contre Bradamante.

Après avoir réfléchi, il pensa qu'il pourrait suppléer par une ruse à la vigueur qui lui faisait défaut. L'idée lui vint de faire combattre, couvert de ses armes, le guerrier dont il ne savait pas encore le nom, mais qui lui paraissait pouvoir lutter avantageusement contre n'importe quel chevalier de France. Il est persuadé que s'il lui confie cette entreprise, Bradamante sera vaincue par lui et faite prisonnière.

Mais, pour cela, il lui faut deux choses : d'abord faire consentir le chevalier à cette entreprise, puis le faire entrer dans la lice à sa place, sans que personne puisse soupçonner la ruse. Il fait appeler Roger, lui expose le cas, et le prie avec instances de consentir à combattre sous le nom d'autrui et sous une devise menteuse.

L'éloquence du Grec avait grand pouvoir sur Roger, mais l'obligation que ce dernier avait à Léon avait plus de puissance encore, car il ne devait jamais s'en délivrer. Aussi, quoique l'entreprise lui parût dure et presque impossible, il lui répondit, le visage joyeux mais le cœur brisé, qu'il était prêt à tout faire pour lui.

À peine a-t-il fait cette promesse, qu'il se sent le cœur frappé d'une atroce douleur. Elle le ronge jour et nuit ; elle le tourmente et l'afflige, et la mort est sans cesse devant ses yeux. Cependant, il ne se repent pas de l'avoir faite, car, avant de désobéir à Léon, il mourrait mille fois pour une.

Il est bien assuré de mourir, car, s'il lui faut renoncer à sa dame, il doit renoncer aussi à la vie. D'un autre côté, la douleur et l'angoisse

lui viendront en aide pour mourir, et si la douleur et l'angoisse ne sont pas suffisantes, il s'ouvrira la poitrine de ses propres mains et s'en arrachera le cœur. Tout lui semble facile, excepté de voir sa dame n'être pas à lui.

Il est résolu à mourir, mais il ne sait pas encore quel genre de mort il choisira. Il songe parfois à dissimuler sa force, et à présenter sa poitrine nue aux coups de la damoiselle ; pourrait-il trouver mort plus heureuse, que celle qu'il recevrait de cette main ? Mais il comprend que s'il ne fait pas tout ce qu'il pourra pour qu'elle devienne la femme de Léon, il n'aura point payé sa dette de reconnaissance.

Car il a promis d'entrer en champ clos, et de s'y battre contre Bradamante, mais non pas d'une manière feinte et seulement pour la forme, ce qui ferait paraître Léon inférieur à son adversaire. Il tiendra donc ce qu'il a promis ; et bien que toutes sortes de pensées viennent l'assaillir, il les repousse toutes, et ne veut s'arrêter qu'à une seule, celle qui l'invite à ne point manquer à la foi jurée.

Léon, avec l'autorisation de son père, avait déjà fait préparer ses armes, ses chevaux, et était parti, emmenant avec lui une suite selon son rang. Il avait à côté de lui Roger auquel il avait fait rendre ses armes et Frontin. De journée en journée, ils marchèrent si bien, qu'ils arrivèrent en France, sous les murs de Paris.

Léon ne voulut pas entrer dans la ville. Il fit dresser ses tentes dans la campagne, et, le jour même, il fit prévenir par ambassade le roi de France de son arrivée. Le roi en témoigna sa satisfaction en lui faisant force présents, et en allant à plusieurs reprises lui rendre visite. Léon lui exposa le motif de sa venue, et le pria de hâter le combat.

Il le pria de faire descendre au plus tôt dans la lice la damoiselle qui ne voulait pas avoir un mari moins vigoureux qu'elle, car il était venu dans l'intention de la conquérir pour femme, ou de recevoir la mort de sa main. Charles y consentit, et décida que le combat aurait lieu le jour suivant, hors des portes de la ville, dans une enceinte que l'on prépara en toute hâte pendant la nuit, sous les remparts.

La nuit qui précéda le jour du combat fut pour Roger semblable à celle que passe un homme condamné à mourir le lendemain matin. Il

avait choisi de combattre armé de toutes pièces, afin de ne pas être reconnu. Il ne voulut prendre ni lance, ni destrier, et se contenta de son épée pour toute arme offensive.

Il ne choisit pas la lance, non qu'il craignît la lance d'or qui avait appartenu d'abord à l'Argail, puis à Astolphe et que possédait actuellement Bradamante. C'était cette lance qui faisait vider les arçons à tous ceux qui en étaient touchés. Personne ne connaissait du reste ce pouvoir surnaturel ; on ignorait même qu'elle fût l'œuvre de la nécromancie ; seul le roi qui l'avait fait faire et qui l'avait donnée à son fils, l'avait su autrefois.

Astolphe et la dame qui l'avaient portée après l'Argail, ne savaient pas qu'elle était enchantée ; ils attribuaient ses coups merveilleux à leur propre vigueur, et ils croyaient qu'ils en auraient fait autant avec toute autre lance. La seule raison qu'eût Roger pour ne pas jouter avec la lance, fut la crainte de voir son bon Frontin reconnu.

La dame aurait pu facilement le reconnaître en le voyant, car elle l'avait longtemps monté, et elle l'avait gardé avec elle à Montauban. Roger qui n'avait d'autre souci, d'autre préoccupation que de n'être pas reconnu par elle, ne voulut pas prendre Frontin, ni conserver aucune marque extérieure qui eût pu donner le moindre soupçon.

Il voulut même prendre une autre épée que son épée ordinaire. Il savait trop bien que, pour résister à Balisarde, toute armure serait comme une pâte molle, et qu'aucune trempe ne pouvait l'arrêter. Il eut soin encore d'enlever avec un marteau le tranchant de sa nouvelle épée, afin de la rendre moins dangereuse. C'est armé de la sorte que Roger, aux premières lueurs qui pointèrent à l'horizon, entra en champ clos.

Afin qu'on le prît pour Léon, il avait endossé la soubreveste que ce dernier portait la veille. Sur son écu, peint en rouge, s'étalait l'aigle d'or à deux têtes. On pouvait d'autant plus facilement s'y méprendre, que tous deux étaient de même taille et de même grosseur. Tandis que l'un se montrait avec ostentation, l'autre se dissimulait avec mille précautions.

Les dispositions de Bradamante étaient bien différentes de celles

de Roger ; si ce dernier avait pris la peine de frapper sur le tranchant de son épée afin de la rendre moins dangereuse, la dame au contraire avait aiguisé la sienne et n'avait qu'un désir, celui de la plonger dans le sein de son adversaire, et de lui arracher la vie. Elle aurait voulu que chaque coup de taille ou de pointe pût pénétrer jusqu'au cœur.

De même qu'en deçà de la barrière, le cheval sauvage et plein de feu, qui attend le signal du départ, ne peut se tenir tranquille sur ses pieds, gonfle les narines et dresse les oreilles, ainsi l'impatiente dame qui ignore qu'elle va combattre contre Roger, attend le signal de la trompette ; elle semble avoir du feu dans les veines, et ne peut rester en place.

Souvent, après un coup de tonnerre, un vent violent s'élève soudain, soulevant les vagues de la mer et faisant voler jusqu'au ciel des tourbillons de poussière ; on voit alors fuir les bêtes féroces, les pasteurs et leurs troupeaux, tandis que les nuées se résolvent en grêle et en pluie. Ainsi la damoiselle, à peine a-t-elle entendu le signal, saisit son épée et se précipite sur son Roger.

Mais le chêne antique ou les épaisses murailles d'une tour, ne cèdent pas davantage sous les efforts de Borée ; l'écueil impassible n'est pas plus ébranlé par la mer en courroux dont les vagues l'assaillent jour et nuit, que le brave Roger, en sûreté sous les armes que Vulcain donna jadis à Hector, ne ploie sous la tempête de haine et de colère qui fond sur ses flancs, sur sa poitrine, sur sa tête.

La damoiselle frappe de taille et d'estoc ; elle n'a d'autre préoccupation que de plonger son fer dans le sein de son adversaire, afin d'assouvir sa rage. Elle le tâte d'un côté et d'autre, tournant de çà, de là. Elle se plaint, elle s'irrite de voir qu'elle ne peut aboutir à rien.

De même que celui qui assiège une cité forte et bien pourvue de fossés et de murailles épaisses, redouble ses assauts, essaye tantôt d'enfoncer les portes, tantôt d'escalader les tours élevées, tantôt de combler les fossés, et voit ses gens tomber morts autour de lui sans qu'il puisse pénétrer dans la place ; ainsi, malgré tous ses efforts, la dame ne peut ouvrir une seule pièce, une seule maille de son adversaire.

Mille étincelles jaillissent de l'écu, du casque, du haubert, sous les coups terribles qu'elle porte aux bras, à la tête, à la poitrine, plus rapides et plus pressés que la grêle qui rebondit sur les toits sonores des grandes cités. Roger se tient sur la défensive et détourne les coups avec beaucoup d'adresse, sans riposter jamais.

Tantôt il s'arrête, tantôt il bondit de côté ; tantôt il recule, se couvrant de son écu ou de son épée qu'il oppose sans cesse à l'épée de son ennemie. Il ne la frappe point, ou s'il la frappe, il a bien soin de ne l'atteindre que là où il pense lui nuire le moins. La dame, avant que le jour ne s'achève, n'a d'autre désir que de mettre fin au combat.

Elle se rappelle le ban publié, et s'aperçoit du danger qu'elle court, si, à la fin du jour, elle n'a pas tué ou fait prisonnier celui qui l'a provoquée. Déjà Phébus est prêt à plonger sa tête dans les flots par-dérrière les colonnes d'Hercule, lorsqu'elle commence à se défier de ses forces, et à perdre l'espérance.

Mais plus son espérance décroît, plus sa colère augmente, et plus elle redouble ses bottes furieuses. Elle voudrait mettre en pièces d'un seul coup ces armes dont elle n'a pu, pendant tout un jour, détacher une seule maille. C'est ainsi que l'ouvrier en retard pour un travail qu'il doit livrer, et qui voit venir la nuit, se dépêche en vain, s'inquiète et se fatigue, jusqu'à ce que les forces viennent à lui manquer en même temps que le jour.

Ô malheureuse damoiselle ! si tu connaissais celui à qui tu veux donner la mort ; si tu savais que c'est Roger, auquel la trame de ta vie est attachée ; tu voudrais j'en suis sûr te tuer plutôt que d'essayer de le faire périr, car je sais que tu l'aimes plus que toi-même. Et quand tu sauras que c'est Roger, tu regretteras, je le sais, les coups que tu lui portes maintenant.

Charles et la plupart de ceux qui l'entourent, croyant que c'est Léon et non Roger qui combat, et voyant combien il a déployé de force et d'adresse contre Bradamante, sans jamais lui porter un coup qui pût la blesser, changent de sentiment à son égard, et disent : « Ils se conviennent bien tous deux, car il est digne d'elle, et elle est digne de lui. »

Dès que Phébus s'est tout entier caché dans la mer, Charles fait arrêter le combat ; il décide que la dame doit prendre Léon pour son époux, et qu'elle ne peut plus refuser. Roger, sans prendre le moindre repos, sans ôter son casque ou s'alléger d'une seule pièce de son armure, monte sur une petite haquenée, et se hâte de regagner la tente où Léon l'attend.

Léon se jette à plusieurs reprises au cou du chevalier qu'il accueille comme un frère. Il lui retire lui-même son casque, et l'embrasse avec de grands témoignages d'affection : « Je veux — dit-il — que tu fasses compte de moi comme de toi ; sans jamais me lasser, tu peux disposer de ma personne et de mes États selon ton désir.

» Je ne vois pas de récompense qui puisse jamais m'acquitter de l'obligation que je viens de contracter envers toi, quand même je m'ôterais la couronne de la tête pour la poser sur la tienne. » Roger, sous le coup d'une angoisse amère, et maudissant la vie, lui répond à peine. Il rend à Léon ses insignes, et reprend la devise de la Licorne.

Feignant d'être fatigué et las, il prend congé de lui le plus tôt qu'il peut, et rentre tout armé dans sa tente, un peu après minuit. Aussitôt il selle son destrier, et sans se faire accompagner, sans prévenir personne, il monte à cheval, et prend le chemin qu'il plaît à Frontin de suivre.

Frontin s'en va tantôt droit devant lui, tantôt faisant de longs détours. Il franchit les forêts et les champs, emportant son maître qui passe toute la nuit à se plaindre. Roger appelle la mort, et n'a plus d'espérance qu'en elle, pour s'affranchir de la douleur qui l'obsède.

Il ne voit que la mort qui puisse mettre fin à son insupportable martyre.

« Hélas — disait-il — à qui dois-je m'en prendre de la perte de mon unique bien ? contre qui faut-il venger mon injure ? mais je ne vois personne qui m'ait offensé ; c'est moi seul qui suis coupable et qui me suis rendu malheureux. C'est donc contre moi-même que je dois me venger, car c'est moi qui ai fait tout le mal.

» Cependant si je n'avais nui qu'à moi seul, j'aurais pu peut-être me pardonner, bien que difficilement. À vrai dire, je ne le voudrais

pas. Mais lorsque Bradamante ressent l'offense autant que moi, je le voudrais encore moins. Quand je serais assez faible pour me pardonner à moi-même, je ne puis laisser Bradamante sans être vengée.

» Pour la venger, je dois et je veux de toute façon mourir. Ce n'est pas cela qui me pèse, car je ne vois pas d'autre soulagement à ma douleur, si ce n'est la mort. Je regrette seulement de n'être pas mort avant de l'avoir offensée. Heureux, si j'étais mort alors que j'étais prisonnier de la cruelle Théodora !

» Si j'avais péri dans les supplices que sa cruauté me destinait, j'aurais du moins espéré que mon malheureux sort inspirerait quelque pitié à Bradamante. Mais quand elle saura que j'ai aimé Léon plus qu'elle, et que j'ai, de ma propre volonté, renoncé à elle pour la lui donner, elle aura raison de me haïr, mort ou vivant. »

Tout en exhalant ces plaintes et bien d'autres, entrecoupées de soupirs et de sanglots, il se trouve, au lever du soleil, au milieu d'un bois sombre, dans un endroit désert et inculte. Désespéré, voulant mourir et cacher sa mort le plus possible, ce lieu reculé lui paraît propice à son dessein.

Il pénètre au plus épais du bois, là où l'obscurité est plus profonde et le taillis plus enchevêtré. Mais auparavant il délivre Frontin de la bride et lui rend la liberté. « Ô mon Frontin — lui dit-il — si je pouvais te récompenser selon tes mérites, tu n'aurais rien à envier à ce destrier que l'on voit courir dans le ciel parmi les étoiles.

» Cyllare et Arion, je le sais, ne furent pas meilleurs que toi, ni plus dignes de louange. Aucun destrier dont il est fait mention chez les Grecs et les Latins ne t'a surpassé. Si, en quelques circonstances, ils t'ont égalé, pas un d'eux ne peut se vanter d'avoir jamais joui de l'honneur que tu as eu.

» Tu as été cher à la plus gente, à la plus belle, à la plus vaillante dame qui fût jamais ; elle t'a nourri de sa main et t'a mis elle-même le frein et la selle. Tu étais cher à ma dame. Hélas ! pourquoi l'appeler ainsi, puisqu'elle n'est plus à moi ; puisque je l'ai donnée à un autre ? Ah ! qu'attends-je plus longtemps pour tourner cette épée contre moi-même ? »

Si, dans ce lieu, Roger s'afflige et se tourmente, et émeut de pitié les bêtes et les oiseaux de proie, seuls témoins de ses cris et des larmes qui baignent son sein, vous devez bien penser que Bradamante n'est pas moins malheureuse à Paris, où rien ne peut plus empêcher ou retarder son mariage avec Léon.

Mais plutôt que d'avoir un autre époux que Roger, elle est résolue à tenter l'impossible, à manquer à sa parole, à braver Charles, la cour, ses parents et ses amis. Et quand elle aura tout essayé, elle se donnera la mort par le poison ou par le fer, car elle aime mieux mourir que de vivre séparée de Roger.

« Ô mon Roger — disait-elle — où es-tu ? Es-tu donc allé si loin, que tu n'as pas eu nouvelle du ban publié par Charles ? Tout le monde le connaît-il donc, excepté toi ? Si tu l'avais connu, je sais bien qu'aucun autre ne serait accouru avant toi. Ah ! malheureuse, que dois-je croire, sinon ce qui serait pour moi le pire des malheurs ?

» Est-il possible, Roger, que toi seul n'aies pas appris ce que tout le monde a su ? Si tu l'as appris et si tu n'as pas volé vers moi, se peut-il que tu ne sois pas mort ou prisonnier ? Mais qui connaît la vérité ? Ce fils de Constantin t'aura sans doute retenu dans les fers ; le traître t'aura enlevé tout moyen de partir, dans la crainte que tu ne sois ici avant lui.

» J'ai imploré de Charles la faveur de n'appartenir qu'à celui qui serait plus fort que moi, dans la croyance que toi seul pourrais me résister les armes à la main. Hors toi, je ne craignais personne. Mais Dieu m'a punie de mon audace, puisque Léon, qui jamais de sa vie n'a accompli d'action d'éclat, m'a faite ainsi prisonnière.

» À vrai dire, je ne suis sa prisonnière que parce que je n'ai pu ni le tuer, ni le faire prisonnier lui-même. Mais cela ne me paraît pas juste, et je ne veux pas me soumettre au jugement de Charles.

Je sais que je me ferai accuser d'inconstance si je reviens sur ce que j'ai promis ; mais je ne serai pas la première ni la dernière qui aura paru inconstante.

» Il me suffit de garder la foi que j'ai jurée à mon amant, et de me garer de tout écueil. En cela, j'entends laisser bien loin derrière moi tout ce qui s'est fait dans les temps anciens et de nos jours. Que pour

tout le reste on me traite d'inconstante, je n'en ai nul souci, pourvu que je retire les profits de l'inconstance. Pourvu que je ne sois pas contrainte à épouser Léon, je consens à passer pour plus mobile que la feuille. »

C'est en se plaignant de la sorte, et en poussant des soupirs mêlés de larmes, que Bradamante passa la nuit qui suivit ce jour fatal. Mais quand le dieu de la nuit se fut retiré dans les grottes cimmériennes où il renferme ses ténèbres, le ciel, qui avait résolu dans ses décrets éternels de faire de Bradamante l'épouse de Roger, lui apporta un secours inattendu.

Il poussa Marphise, l'altière donzelle, à se présenter le matin suivant devant Charles. Elle lui dit qu'on faisait la plus grande injure à son frère Roger ; qu'elle ne souffrirait pas qu'on lui ravît sa femme, ni qu'on prononçât une parole de plus à ce sujet. Elle s'offrit à prouver, contre quiconque le nierait, que Bradamante était la femme de Roger.

En présence de tous, elle s'offrit à combattre contre quiconque serait assez hardi pour le nier. Elle affirma que Bradamante avait, en sa présence, dit à Roger les paroles sacramentelles qui engagent dans les liens du mariage.

Ces paroles avaient été plus tard consacrées par les cérémonies d'usage, de sorte que ni l'un ni l'autre ne pouvait plus se délier de son serment, et contracter une nouvelle union.

Que Marphise dît vrai ou faux, je l'ignore, mais je crois qu'elle parlait ainsi pour arrêter les projets de Léon, bien plus que pour dire la vérité. Elle ne voyait pas de moyen plus prompt et plus loyal pour dégager la parole de Bradamante, écarter Léon et la rendre à Roger.

Le roi fort troublé par cette déclaration, fait sur-le-champ appeler Bradamante. En présence d'Aymon, il lui fait savoir ce que Marphise offre de prouver. Bradamante tient les yeux baissés vers la terre, et dans sa confusion, ne nie ni n'avoue rien, et les assistants en concluent que Marphise pouvait bien avoir dit vrai.

Renaud et le chevalier d'Anglante sont heureux de cet incident, qui leur paraît devoir arrêter les projets d'alliance déjà presque conclus avec Léon. Roger obtiendra la belle Bradamante malgré

l'obstination d'Aymon, et quant à eux, ils n'auront pas besoin de l'arracher de force des mains de son père, pour la donner à Roger.

Car si les paroles susdites ont été prononcées entre Roger et Bradamante, l'hymen est chose arrêtée et ne tombera pas à terre. De la sorte, ils rempliront leur promesse envers Roger, sans être obligés de soutenir une nouvelle lutte. « Tout cela — disait de son côté Aymon — tout cela est une ruse ourdie contre moi. Mais vous vous trompez. Quand même ce que vous avez imaginé entre vous tous serait vrai, je ne m'avouerais pas encore vaincu.

» Je suppose — et je ne veux pas encore le croire — que Bradamante se soit liée secrètement à Roger, comme vous le dites, et que Roger se soit lié à elle. Quand et où cela s'est-il passé ? Je voudrais le savoir d'une manière plus expresse et plus claire. Le fait est faux, je le sais ; en tout cas, il ne pourrait s'être produit qu'avant le baptême de Roger.

» Mais si la chose a eu lieu avant que Roger fût chrétien, je n'ai pas à m'en préoccuper, car Bradamante étant alors chrétienne et lui païen, j'estime que ce mariage est nul. Léon ne doit pas, pour un motif si vain, risquer le combat, et je ne pense pas non plus que notre empereur le trouve suffisant pour revenir sur sa parole.

» Ce que vous me dites maintenant, il fallait me le dire quand rien n'était encore décidé, et avant que Charles, sur les prières de Bradamante, n'eût fait publier le ban qui a fait venir ici Léon, et qui l'a fait affronter la bataille. » C'est ainsi qu'Aymon raisonnait contre Renaud et contre Roland, pour prouver la fausseté de la promesse contractée par les deux amants. Quant à Charles, il se bornait à écouter, et ne voulait se prononcer ni d'un côté ni de l'autre.

De même que, lorsque l'austral et l'aquilon soufflent, on entend les feuilles frémir dans les forêts profondes, ou de même que l'on entend mugir les ondes sur le rivage, quand Éole se dispute avec Neptune, ainsi, par toute la France, court et se répand une rumeur immense. À force de se propager de côtés et d'autres, la nouvelle finit par se dénaturer tout à fait.

Les uns prennent parti pour Roger, les autres pour Léon. Cependant le plus grand nombre est pour Roger. Aymon a à peine

une voix sur dix en sa faveur. L'empereur ne se prononce pour aucune des deux parties, mais il renvoie la cause à son parlement. Marphise, voyant que le mariage est différé, s'avance et propose un nouveau moyen.

Elle dit : « Comme je sais que Bradamante ne peut appartenir à un autre, tant que mon frère sera vivant, si Léon le veut, qu'il se montre assez hardi et assez fort pour arracher la vie à Roger. Celui des deux prétendants qui plongera l'autre dans la tombe restera sans rival, et possédera l'objet de ses désirs. » Aussitôt Charles transmet cette proposition à Léon, comme il lui avait transmis les autres.

Léon est tellement assuré de vaincre Roger, tant qu'il aura avec lui le chevalier de la Licorne, qu'aucune entreprise ne lui paraît à craindre. Ignorant que le chagrin a poussé le chevalier jusqu'au fond d'un bois solitaire et sombre, et croyant qu'il est allé se promener à un mille ou deux, et qu'il reviendra bientôt, il accepte la proposition.

Il ne tarde pas à s'en repentir, car celui sur lequel il compte ne reparait pas, ni ce jour, ni les deux jours suivants, et l'on n'a de lui aucune nouvelle. Entreprendre sans lui de lutter contre Roger, paraît dangereux à Léon. Désireux d'échapper au péril et à la honte, il envoie messenger sur messenger à la recherche du chevalier de la licorne.

Il envoie par les cités, les villas et les châteaux, aux environs et au loin, afin de le retrouver. Non content de cela, il monte lui-même en selle et part à sa recherche. Mais il n'en aurait pas eu de sitôt des nouvelles, non plus que les messagers envoyés par Charles, si Mélisse ne s'était pas trouvée là pour accomplir ce que je me réserve de vous faire entendre dans l'autre chant.

Chant XLVI

ARGUMENT. — Le poète, se sentant arriver au port, nomme les nombreux amis qui l'attendent pour fêter son retour. — Mélisse va à la recherche de Roger, et lui sauve la vie avec le concours de Léon qui, ayant appris le motif du désespoir de Roger, lui cède Bradamante. Tous vont à Paris, où Roger, élu déjà roi des Hongrois, est reconnu pour le chevalier qui a combattu contre Bradamante. On célèbre les noces avec une splendeur royale ; le lit nuptial est préparé sous la tente impériale que Mélisse, grâce à son art magique, a fait venir de Constantinople. Pendant le dernier jour des fêtes, survient Rodomont qui défie Roger ; le combat a lieu, et Rodomont reçoit la mort de la main de Roger.

Maintenant, si ma carte dit vrai, je ne serai pas longtemps à découvrir le port. C'est pourquoi j'espère, en abordant au rivage, accomplir les vœux de ceux qui m'ont suivi sur la mer dans ce long voyage, pendant lequel la crainte de voir mon vaisseau brisé, ou de m'égarer à tout jamais, m'a fait pâlir bien souvent. Mais il me semble apercevoir, mais j'aperçois certainement la terre, et je vois le rivage à découvert.

J'entends comme un cri d'allégresse qui fait frémir les airs et frappe les ondes. J'entends un bruit de cloches et de trompettes qui se confond avec les acclamations du peuple. Voici que je commence à distinguer ceux qui remplissent les deux jetées du port. Tous semblent se réjouir de me voir revenu d'un si long voyage.

Oh ! comme je vois le rivage orné de dames belles et sages, et de chevaliers illustres ! Que d'amis, et combien je suis touché de la joie

qu'ils montrent de mon retour ! je vois sur l'extrémité du môle, Mamma et Ginevra, et les autres dames de Corregio. Véronique de Gambera, si chère à Phébus et au cœur sacré d'Aonie, est avec elles.

Je vois une autre Ginevra, issue du même sang. Près d'elle se tient Julie. Je vois Hippolyte Sforce, et Trivulzia, la damoiselle élevée dans l'autre sacré. Je te vois, ô Émilie Pia, et toi, Marguerite, qui as auprès de toi Angela Borgia et Graziosa. Avec Ricciarda d'Este, voici les belles Bianca et Diana, ainsi que leurs autres sœurs.

Voici la belle, mais plus sage encore et plus modeste Barbara Turca, qui a Laure pour compagne. Des Indes aux plus lointains rivages maures, le soleil n'éclaire pas un couple plus parfait. Voici Ginevra dont la maison de Malatesta tire un éclat tel, que jamais palais impériaux ou royaux ne possédèrent pierre plus précieuse.

Si elle se fût trouvée à Rimini, à l'époque où César, tout glorieux de la Gaule domptée, hésitait à passer le Rubicon pour marcher sur Rome, je crois qu'il aurait ployé à tout jamais sa bannière, et, se dépouillant de ses riches trophées, il les aurait mis à la disposition de Ginevra, et n'aurait plus songé à étouffer la liberté.

Voici la femme, la mère, les sœurs et les cousines de mon seigneur de Bozzolo, avec les Torella, les Bentivoglio, les Visconti et les Palavicini. Parmi toutes les dames de nos jours, parmi celles que la renommée a rendues illustres chez les Grecs, les Barbares ou les Latins, aucune n'a eu et n'a la grâce et la beauté De Giulia Gonzaga.

Partout où elle porte ses pas, partout où elle tourne ses regards sereins, non seulement toutes les autres beautés s'effacent, mais on l'admire comme une déesse descendue du ciel. Près d'elle est sa cousine, dont la fortune en courroux n'a jamais pu ébranler la fidélité. Voici Anna d'Aragon, flambeau de la maison du Guast,

Anna, belle, gente, courtoise et sage, sanctuaire de chasteté, de fidélité et d'amour. Sa sœur est avec elle ; partout où rayonne son altière beauté, toutes les autres sont éclipsées. Voici celle qui, donnant un exemple unique au monde, et bravant les Parques et la mort, a arraché aux sombres plages du Styx, et a fait resplendir au ciel son invincible époux.

Là sont les dames de Ferrare et celles de la cour d'Urbino. Je

reconnais celles de Mantoue, et toutes les belles que possèdent la Lombardie et le pays toscan. Si mes yeux ne sont point éblouis par l'éclat de visages si beaux, le chevalier qui s'avance au milieu d'elles, et qu'elles entourent de tant de respect, est la grande lumière d'Arezzo, l'unique Accolti.

Je vois aussi dans ce groupe Benedetto, son neveu, qui porte le chapeau et le manteau de pourpre ; il est, avec le cardinal de Mantoue et celui de Campeggio, la gloire et la splendeur du saint consistoire. Si je ne me trompe, chacun d'eux paraît si content de mon retour, qu'il ne me semble pas facile de jamais m'acquitter de tant d'obligation.

Avec eux je vois Lactance, Claude Toloméi, Paulo Pansa, et le Dresino qui me fait l'effet du Juvénal latin, et mes chers Capilupi, et le Sasso, et le Molza, et Florian Montino, et celui qui, pour nous guider vers les rives poétiques, nous montre un chemin plus facile et plus court que tous les autres, je veux dire Giulio Camillo. Je crois distinguer encore Marc-Antoine Flaminio, le Sanga, le Berna.

Voici mon seigneur Alexandre Farnèse. Oh ! quelle docte compagnie l'entoure ! Fedro, Capella, Porzio, le Bolonais Philippe, le Volterrano, le Madalena, Blosio, Pierio, Vida de Crémone, à la veine intarissable, et Lascari, et Musuro, et Navagero, et Andréa Marone, et le moine Severo.

Voici deux autres Alexandre dans le même groupe ; l'un est de la maison des Orologi, l'autre est le Guarino. Voici Mario d'Olvito ; voici le flagellateur des princes, le divin Pierre Arétin. Je vois deux Jérôme, l'un est celui de Verita, l'autre est le Cittadino. Je vois le Mainardo, je vois le Leoniceno, le Pannizzato, et Celio et le Teocreno.

Là je vois Bernardo Capello, là Pierre Bembo, qui a délivré notre pur et doux idiome des langes du parler vulgaire, et qui nous a montré, par son exemple, ce qu'il devait être. Celui qui le suit est Gaspard Obizi, qui admire et observe si bien ses excellentes leçons. Je vois le Fracastorio, le Bevazzano, Trifon Gabriele, et plus loin le Tasso.

Je vois Niccolo Tiepoli, et, avec lui, Niccolo Amanio, qui ont les

yeux fixés sur moi ; Anton Fulgoso, qui se montre étonné et joyeux de me voir si près du rivage.

Celui qui s'est mis à l'écart des dames est mon cher Valerio ; sans doute il cause avec Barignano, qui est près de lui, du mal que n'ont cessé de lui faire les femmes, bien qu'il ait toujours été fort épris d'elles.

Je vois, esprits sublimes et surhumains, le Pico et le Pio, unis par les liens du sang et de l'affection. Je n'ai jamais vu celui qui vient avec eux, et devant qui les plus illustres s'inclinent ; mais si mes pressentiments ne me trompent pas, c'est l'homme que j'ai tant désiré connaître, c'est Jacob Sannazar, qui, faisant désertier l'Hélicon aux Muses, les a attirées sur le rivage de la mer.

Voici le docte, le fidèle, le diligent secrétaire Pistofilo qui se réjouit avec les Acciaiuoli, et mon cher Angiar, de ne plus craindre pour moi les dangers de la mer. Je vois avec l'Adoardo, mon parent Annibal Malaguzzo, qui me fait espérer que le nom de ma ville natale retentira des colonnes d'Hercule aux rivages de l'Inde.

Victor Fausto, Tancrède, se font une fête de me revoir, et cent autres se réjouissent avec eux. Je vois toutes ces dames, tous ces hommes illustres se montrer joyeux de mon retour. Aussi je ne veux plus mettre de retard à parcourir le peu de chemin que j'ai encore à faire, maintenant que le vent m'est propice. Revenons à Mélisse, et disons comment elle s'y prit pour sauver la vie au brave Roger.

Mélisse, comme je crois vous l'avoir dit souvent, avait le plus grand désir de voir Bradamante s'unir à Roger dans les liens étroits du mariage. Elle prenait tellement à cœur ce qui pouvait arriver de bon ou de mauvais à l'un et à l'autre, qu'elle ne les perdait pas une heure de vue.

C'est dans ce but qu'elle entretenait sans cesse de nombreux esprits sur tous les chemins, en en faisant partir un dès qu'un autre était revenu.

C'est ainsi qu'elle vit Roger dans un bois obscur, en proie à une douleur forte et tenace, et fermement résolu à se laisser mourir de faim. Mais voici qu'aussitôt Mélisse lui vient en aide. Quittant sa demeure, elle prit le chemin par où Léon s'avavançait.

Celui-ci, après avoir envoyé l'un après l'autre tous ses gens, afin de fouiller les environs, était parti en personne à la recherche du guerrier de la Licorne. La sage enchanteresse, montée sur un esprit auquel elle avait donné la forme d'une haquenée, vint à la rencontre du fils de Constantin.

« Seigneur — lui dit-elle — si la noblesse de votre âme répond à celle de votre visage, si votre courtoisie et votre bonté sont telles que l'indique votre physionomie, venez en aide au meilleur chevalier de notre temps. Si vous ne vous hâtez de le secourir et de lui rendre le courage, il ne tardera pas à mourir.

» Le meilleur chevalier qui ait jamais porté épée au côté ou écu à son bras ; le plus beau, le plus accompli qui ait jamais existé au monde, est sur le point de mourir des suites d'un acte de générosité, si personne ne vient à son aide. De par Dieu, seigneur, venez vite et essayez, si vous pouvez, quelque chose pour le sauver. »

Il vint sur-le-champ à la pensée de Léon que le chevalier dont parlait son interlocutrice était celui qu'il avait fait chercher partout et qu'il cherchait lui-même. Aussi s'empressa-t-il de la suivre. Mélisse lui montrant le chemin, ils ne tardèrent pas à arriver à l'endroit où Roger était près de mourir.

Lorsqu'ils le trouvèrent, il n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours, et il était si abattu, que, s'il s'était à grand-peine levé, il serait vite retombé, s'il n'avait pas expiré. Il était étendu, tout armé, sur le sol, le casque en tête et l'épée au côté. Il s'était fait un oreiller avec l'écu sur lequel était peinte la licorne blanche.

Là, pensant à l'offense qu'il a faite à sa dame, et combien il a été ingrat envers elle, il s'abîme dans sa douleur. Son affliction est telle, qu'il se mord les mains et les lèvres, et ne cesse de répandre des torrents de larmes. Il est tellement absorbé dans sa pensée, qu'il ne voit venir ni Léon, ni Mélisse.

Il n'interrompt point ses lamentations ; il ne cesse de soupirer et de verser des pleurs. Léon s'arrête un instant pour l'écouter, puis il descend de cheval et s'approche de lui. Il voit bien qu'Amour est cause d'un tel martyre, mais il ne sait pas le nom de la personne qui en est l'objet, car Roger n'a point encore fait entendre son nom.

Léon s'approche doucement, doucement, jusqu'à ce qu'il soit face à face avec Roger ; il l'aborde avec l'affection d'un frère, s'incline vers lui et lui jette les bras autour du cou. Je ne saurais dire si l'arrivée imprévue de Léon est agréable à Roger ; il craint qu'il ne vienne le troubler dans ses projets, et qu'il ne veuille pas le laisser mourir.

Léon, du ton le plus doux, le plus affable qu'il peut trouver, de l'air le plus affectueux qu'il peut prendre, lui dit : « Ne crains pas de m'apprendre le motif de ta douleur. Il y a bien peu de maux sur la terre dont l'homme ne puisse se guérir, alors qu'on en connaît la cause. On ne doit point désespérer, tant qu'il reste un souffle de vie.

» Je vois avec beaucoup de peine que tu as voulu te cacher de moi ; tu sais cependant que je suis pour toi un ami véritable. Non seulement depuis que je te connais, je n'ai jamais manqué aux devoirs de l'amitié, mais je t'en ai donné des preuves, alors même que j'aurais dû voir en toi un ennemi à jamais mortel. Sois persuadé que je suis tout disposé à employer pour toi ma fortune et mes amis, à donner ma vie s'il le faut.

» Ne crains donc pas de me confier ton chagrin ; laisse-moi voir si la force, la ruse, les richesses, l'astuce, pourront te tirer de peine. Si tout cela ne réussit pas, tu pourras toujours avoir recours à la mort. Mais tu ne dois pas en venir à cette extrémité, avant d'avoir fait tout ce qu'il faut pour l'éviter. »

Il poursuit en lui adressant de si touchantes prières, en lui faisant entendre un langage si doux, si affectueux, que Roger ne peut se défendre d'en être ému, car son cœur n'est ni de fer, ni de marbre. Il comprend que, s'il refuse une réponse, il commettra un acte de discourtoisie et de grossièreté. Il va, pour répondre, mais à deux ou trois reprises, les mots lui rentrent dans la gorge avant de pouvoir sortir de sa bouche.

« Mon seigneur — dit-il enfin — quand tu sauras qui je suis — et je vais te le dire sans plus tarder — je suis certain que tu ne seras pas moins désireux que moi de me voir mourir. Sache que je suis celui que tu hais tant ; je suis Roger, qui t'ai également haï autrefois. C'est dans l'intention de te donner la mort que j'avais, il y a quelque

temps, quitté cette cour.

» Je voulais t'empêcher de m'enlever Bradamante, car je voyais bien qu'Aymon s'était prononcé en ta faveur. Mais l'homme propose et Dieu dispose ; ta générosité envers moi me fit changer de sentiments, et non seulement je dépouillai la haine que je t'avais d'abord portée, mais je me fis pour toujours ton fidèle.

» Ne sachant pas que j'étais Roger, tu m'as prié de te faire avoir Bradamante ; c'était m'arracher le cœur de la poitrine et me voler mon âme. Je t'ai fait voir si j'ai hésité à satisfaire ton désir plutôt que le mien. Bradamante est à toi ; possède-la en paix. Ton bonheur m'est plus cher que mon propre bonheur.

» Mais puisque je suis séparé d'elle, laisse-moi quitter la vie, car j'aime mieux mourir que vivre sans Bradamante. Du reste, tu ne saurais la posséder légitimement tant que je vivrai ; nous sommes, elle et moi, unis déjà par les liens du mariage, et elle ne peut avoir deux maris en même temps. »

Léon est resté si pétrifié d'étonnement, quand Roger s'est fait connaître à lui, que, la bouche ouverte, les yeux fixes, il est immobile sur ses pieds, comme une statue. Il ressemble en effet beaucoup moins à un homme qu'à ces statues que l'on place en ex-voto dans les églises.

L'acte de Roger lui semble si grand, si généreux, qu'il ne croit pas qu'on en ait jamais vu, ni qu'on en voie jamais de semblable.

Non seulement cette découverte ne change pas son amitié pour Roger, mais elle l'accroît au point qu'il ne souffre pas moins des maux de Roger, que Roger lui-même. Pour le lui témoigner, pour lui montrer qu'il est digne fils d'empereur, il ne veut pas être vaincu en générosité par lui, s'il doit lui céder pour le reste.

Il dit : « Roger, bien que j'eusse dû te haïr le jour où mon armée fut défaite par ton étonnante vaillance, si ce jour-là j'avais appris, comme je l'apprends maintenant, que tu étais Roger, ta vertu ne m'aurait pas moins séduit qu'elle ne le fit alors que j'ignorais ton nom. Elle ne m'en aurait pas moins chassé la haine du cœur, et inspiré l'amitié que je te porte depuis ce jour.

» Que j'aie haï le nom de Roger, avant de savoir que tu étais

Roger, je ne le nierai pas ; mais maintenant, ne te préoccupe pas de la haine que j'ai eue pour toi. Sois persuadé que le jour où je te tirai de prison, si j'avais su la vérité, j'aurais agi de même en ta faveur.

» Et si j'eusse volontiers agi ainsi, alors que je n'étais pas, comme maintenant, ton obligé, quelle ingratitude ne montrerais-je pas en me conduisant autrement aujourd'hui ? N'as-tu pas renoncé à ton propre bien pour me le donner ? Mais je te le rends, et j'éprouve plus de plaisir à te le rendre, que je n'en ai eu à le recevoir de toi.

» Bradamante te convient bien plus qu'à moi ; je l'aime, il est vrai, pour ses grandes qualités, mais la pensée qu'un autre doit la posséder ne saurait me pousser à mourir. Je ne veux pas, au prix de ta mort qui la délivrerait des liens du mariage contracté avec toi, avoir le droit de la prendre légitimement pour femme.

» Non seulement je renonce à elle, mais j'aimerais mieux me dépouiller de tout ce que je possède au monde, et même perdre la vie, que de m'entendre accuser d'avoir causé la mort d'un chevalier tel que toi. Je me plains seulement de ta défiance ; alors que tu pouvais disposer de moi comme de toi, tu as mieux aimé mourir que me demander aide. »

Ces paroles et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter, et qui allaient au-devant de toutes les objections de Roger, firent tant, qu'à la fin celui-ci dut se rendre et dit : « Je consens à vivre. Mais comment m'acquitterai-je jamais envers toi, à qui je dois deux fois la vie ? »

Mélicite fit apporter sur-le-champ des mets exquis et des vins généreux, grâce auxquels Roger, prêt à tomber de faiblesse, put se reconforter. Pendant ce temps, Frontin qui avait entendu hennir les chevaux, était accouru. Léon le fit prendre par ses écuyers, lui fit mettre la selle, et l'amena à Roger.

C'est avec beaucoup de peine que ce dernier, bien qu'aidé par Léon, put se mettre en selle. Il avait perdu cette vigueur dont, quelques jours auparavant, il avait donné des preuves si éclatantes sous des armes d'emprunt, et qui lui aurait permis de vaincre toute une armée. Ils quittèrent enfin ces lieux, et arrivèrent en moins d'une demi-heure à une abbaye.

Où ils passèrent le reste de la journée et les deux jours suivants, jusqu'à ce que le chevalier de la Licorne eût retrouvé sa vigueur première. Puis, accompagné de Mélisse et de Léon, Roger revint dans la cité royale où était arrivée la veille au soir une ambassade des Bulgares.

Cette nation, après avoir élu Roger pour son roi, avait envoyé des ambassadeurs à Paris, croyant qu'il était en France auprès de Charlemagne. Ils étaient chargés de lui jurer fidélité, de le mettre en possession de leurs États, et de le couronner. L'écuyer de Roger, les ayant rencontrés, leur avait donné des nouvelles de son maître.

Il raconta la bataille que Roger avait livrée à Belgrade en faveur des Bulgares, et dans laquelle Léon et l'empereur avaient été vaincus, après avoir vu leur armée défaite et en partie massacrée. En reconnaissance de ce fait d'armes, les Bulgares, à l'exclusion de tous ceux de leur race, l'avaient pris pour leur roi. Puis il dit comment il avait été fait prisonnier à Novigrade par Ungiard, et livré à Théodora,

Et qu'il était venu la nouvelle certaine qu'on avait trouvé le geôlier étranglé, la porte de la prison ouverte et le prisonnier enfui. Depuis, on n'en avait pas eu d'autre nouvelle. Roger entra dans la ville par un chemin ouvert, et sans être vu de personne. Le lendemain matin, accompagné de Léon, il se présenta devant Charlemagne.

Ainsi qu'il était convenu entre Léon et lui, Roger se présenta avec l'oiseau d'or à deux têtes sur champ de gueule, la même soubreveste et les mêmes insignes qu'il avait lors de son combat avec Bradamante, et qui étaient encore toutes tailladées, toutes percées de coups, de sorte qu'on le reconnut tout de suite pour le chevalier qui avait combattu contre Bradamante.

Léon se tenait à ses côtés sans armes, revêtu de ses riches habits royaux, et entouré d'une suite nombreuse et choisie. Il s'inclina devant Charles, qui s'était déjà levé pour venir à sa rencontre, et, tenant par la main Roger, sur lequel tous les regards étaient fixés, il s'exprima ainsi :

« Celui-ci est le brave chevalier qui s'est défendu depuis le lever de l'aurore jusqu'à la chute du jour. Puisque Bradamante n'a pu le mettre à mort, le faire prisonnier, ou lui faire abandonner la place, je

crois, magnanime seigneur, si j'ai bien compris votre ban, qu'il l'a gagnée pour femme. Aussi vient-il pour qu'on la lui donne.

» Outre que les termes du ban sont précis, aucun autre guerrier ne saurait lui disputer Bradamante. Si elle doit être le prix de la vaillance, quel chevalier est plus digne d'elle que lui ? Si elle doit appartenir à celui qui a le plus d'amour pour elle, il n'est personne qui l'aime plus ardemment. Il est, du reste, prêt à soutenir ses raisons par les armes, contre quiconque les contredira. »

Charles, ainsi que toute la cour, resta stupéfait en entendant ces paroles. Tout le monde avait cru que c'était Léon, et non pas ce chevalier inconnu, qui avait combattu contre Bradamante. Marphise, qui était au nombre des assistants, et qui avait eu grand-peine à se taire jusqu'à ce que Léon eût fini de parler, s'avança soudain, et dit :

« Quoique Roger ne soit pas ici pour disputer sa femme à ce nouveau venu, celle-ci n'en sera pas moins défendue, et on ne l'aura point sans tapage. Moi, qui suis sa sœur, je me charge de répondre à quiconque prétendra avoir des droits sur Bradamante, ou qui niera que Roger ait des droits antérieurs sur elle. »

Elle prononça ces paroles avec tant de colère, d'un air si hautain, que la plupart des assistants crurent qu'elle allait commencer l'attaque sans attendre l'autorisation de Charles. Ce voyant, Léon ne crut pas devoir cacher plus longtemps Roger. Il lui ôta son casque, et, se tournant vers Marphise : « Le voici — dit-il — tout prêt à vous tenir tête. »

Le vieil Égée, en reconnaissant à l'épée que portait Thésée, que c'était à son fils que son épouse criminelle avait versé le poison — et s'il eût tardé plus longtemps à le reconnaître il aurait été trop tard —, le vieil Égée, dis-je, ne fut pas plus stupéfait que Marphise, quand elle reconnut que le chevalier qu'elle haïssait était Roger.

Elle courut se jeter dans ses bras et ne pouvait se détacher de son cou. Renaud, Roland, et Charles tout le premier, l'embrassèrent avec effusion. Dudon, Olivier, le roi Sobrin ne pouvaient se rassasier de lui prodiguer leurs caresses. C'était à qui, des paladins et des barons, ferait le plus fête à Roger.

Quand les embrassements eurent cessé, Léon, très savant à bien

dire, recommença, en présence de Charles, à rappeler à tous ceux qui l'écoutaient, comment la vaillance, l'audace, déployées par Roger à Belgrade, avaient effacé en lui le ressentiment qu'il eût dû éprouver du dommage souffert par son armée.

Il avait été pris d'une telle amitié pour Roger, qu'aussitôt qu'il eut appris que ce dernier avait été fait prisonnier et livré à sa plus cruelle ennemie, il l'avait tiré de prison malgré toute sa famille. Il dit comment le brave Roger, pour le récompenser de ce dévouement, avait déployé à son égard une générosité qui dépassait tout ce qu'on avait jamais vu, et tout ce qu'on verrait jamais.

Poursuivant, il narra de point en point ce que Roger avait fait pour lui, et comment, désespéré d'être obligé de renoncer à sa femme, il avait résolu de mourir. Il dit comment l'infortuné était près de rendre l'âme quand il put venir à son secours, et le détourner par ses affectueuses paroles de sa fatale résolution ; et il exprima tout cela en termes si doux, si affectueux, qu'il n'y avait pas un œil qui restât sec.

Puis il s'adresse d'une manière si efficace à l'obstiné duc Aymon, que, non seulement il l'émeut, l'entraîne et le fait changer de sentiment, mais qu'il le fait consentir à aller lui-même supplier Roger de lui pardonner et de l'accepter pour beau-père, lui promettant enfin la main de Bradamante.

Pendant ce temps, celle-ci, doutant de sa propre existence, pleurait sur ses malheurs au fond de sa chambre la plus retirée. Soudain des cris joyeux se font entendre ; on accourt en toute hâte lui annoncer l'heureuse nouvelle. Tout son sang, qui s'était porté au cœur sous le coup de sa douleur intense, reflue subitement aux extrémités, et la donzelle reste quasi morte de joie.

La force l'abandonne tellement, qu'elle ne peut se tenir debout, elle, si renommée pour sa vigueur corporelle et pour son énergie. Elle n'éprouve pas plus de joie que le criminel condamné au gibet ou à la roue, et qui, ayant déjà les yeux recouverts du bandeau fatal, entend proclamer sa grâce.

Les maisons de Montgraine et de Clermont se réjouissent de voir deux de leurs rameaux s'unir dans de nouveaux liens. Par contre, Ganelon, le comte Anselme, Falcon, Gini et Ginarni en sont fort

marris. Mais ils cachent sous un front joyeux leurs-pensées d'envie et de haine. Ils attendent l'occasion de se venger, comme le renard attend le lièvre au passage.

Renaud et Roland avaient déjà, à plusieurs reprises, occis un grand nombre de ces traîtres. Bien que leurs querelles eussent été sagement assoupies par le roi, elles s'étaient de nouveau réveillées depuis la mort de Pinabel et de Bertolas. Mais les traîtres dissimulaient leurs projets félons, et faisaient semblant d'ignorer la vérité.

Les ambassadeurs bulgares, venus, comme je l'ai dit, à la cour de Charles, dans l'espoir d'y trouver le brave chevalier de la Licorne, auquel ils avaient donné la couronne, apprenant qu'il y était en effet, s'applaudirent de l'heureux destin qui avait réalisé leur espoir, et, courant se jeter respectueusement à ses pieds, ils le supplièrent de revenir en Bulgarie,

Où étaient conservés dans Andrinople le sceptre et la couronne royale. Ils le pressèrent de venir défendre ses États, menacés d'une nouvelle invasion plus nombreuse que la première, et conduite par Constantin en personne ; ajoutant que, s'ils avaient leur roi avec eux, ils étaient certains d'enlever l'empire grec à ce dernier.

Roger accepta le trône et consentit à leurs prières ; il promit de se rendre en Bulgarie dans trois mois au plus tard, si la Fortune n'avait pas autrement disposé de lui. Léon Auguste, ayant appris cette résolution, dit à Roger qu'il pouvait se fier à sa parole, et que, puisqu'il était roi des Bulgares, la paix était faite entre eux et Constantin.

Il n'aurait donc pas besoin de se hâter de quitter la France pour aller se mettre à la tête de ses troupes, car Léon s'engageait à faire renoncer son père à toutes les terres des Bulgares déjà conquises. Aucune des qualités qu'on admirait chez Roger n'avait pu émouvoir l'ambitieuse mère de Bradamante, et lui faire aimer le généreux chevalier ; il n'en fut pas de même quand elle l'entendit appeler du titre de roi.

Les noces furent splendides et royales, et comme il convenait à celui qui s'en était chargé. C'était Charles qui avait voulu en faire les

apprêts, et il n'aurait pas mieux fait les choses, s'il eût marié sa propre fille. Les services de Bradamante étaient tels, sans compter ceux de toute sa famille, que l'empereur n'aurait pas cru faire trop s'il avait dépensé la moitié des trésors de son royaume.

Il fit publier dans tous les environs que chacun pouvait venir librement à sa cour, accordant toute sûreté pendant neuf jours francs à quiconque voudrait s'y rendre. Par ses ordres, on dressa dans la campagne des tentes ornées de feuillage et de fleurs, tapissées d'or et de soie, et plus agréables à voir que n'importe quel lieu du monde.

Jamais Paris n'aurait pu contenir l'innombrable quantité d'étrangers, pauvres ou riches, de tous rangs, Grecs, Barbares, Latins, qui y étaient accourus. Les grands seigneurs et les ambassades venues de toutes les parties du globe, ne cessaient d'affluer. Tous ces hôtes furent très commodément logés sous les pavillons et sous les tentes de verdure.

La nuit qui précéda les noces, la magicienne Mélisse avait fait superbement et très originalement orner l'appartement nuptial. Elle avait du reste tout préparé de longue main, car, dans sa science de l'avenir, elle avait depuis longtemps prévu que ce beau couple serait enfin uni ; elle savait que leurs douloureuses épreuves se termineraient heureusement.

Elle avait fait placer le lit nuptial, — ce lit qui devait être si fécond — au milieu d'un vaste pavillon, le plus riche, le plus orné, le plus agréable qu'on eût jamais élevé pour faire la guerre ou pour célébrer la paix. On n'en vit plus de pareil depuis, dans tout l'univers. Mélisse l'avait fait transporter des rivages de Thrace, après l'avoir enlevé à Constantin qui en avait fait sa tente sur le bord de la mer.

Mélisse, du consentement de Léon, ou plutôt pour jouir de son étonnement et lui montrer à quel point elle avait dompté les esprits infernaux et comment elle pouvait commander à son gré à la grande famille ennemie de Dieu, avait fait transporter le pavillon, de Constantinople à Paris, par des messagers du Styx.

Elle l'avait enlevé à l'empereur grec Constantin, en plein jour, avec les cordes et les filets et tous ses ornements extérieurs et

intérieurs. Elle l'avait fait transporter par les airs, et en avait fait la chambre de Roger. Une fois les noces terminées, elle le renvoya de la même façon là où elle l'avait pris.

Il y avait près de deux mille ans que ce riche pavillon avait été construit. Une damoiselle du royaume d'Ilion, qui joignait à la fureur prophétique une science acquise dans de longues veillées, l'avait fait tout entier de sa main. Elle s'appelait Cassandre, et elle avait donné ce pavillon à son frère, l'illustre Hector.

Elle y avait retracé en riches broderies de soie et d'or, l'histoire du plus généreux chevalier qui dût jamais sortir de la race de son frère, bien qu'elle sût que ce chevalier naîtrait sur des rameaux fort éloignés de leur tige. Pendant tout le temps qu'il vécut, Hector conserva précieusement ce pavillon, auquel il tenait beaucoup à cause de son beau travail et de celle qui l'avait fait.

Mais, après sa mort, arrivée par trahison ; après que les Grecs se furent emparés de Troie, dont le traître Sinon leur ouvrit la porte, et eurent fait un carnage de la nation troyenne, le pavillon échut à Ménélas qui l'emporta en Égypte, où il le céda au roi Prothée, en échange de sa femme que ce tyran retenait captive.

La dame, en échange de laquelle le pavillon fut cédé à Prothée, s'appelait Hélène. Le pavillon passa plus tard entre les mains de Ptolémée, pour arriver à Cléopâtre. Il fut enlevé à cette dernière avec d'autres richesses, par les gens d'Agrippa, dans la mer de Leucade.

Puis il tomba entre les mains d'Auguste et de Tibère, et resta à Rome jusqu'à Constantin.

Je veux parler de ce Constantin dont la belle Italie aura à se plaindre tant que les cieux tourneront sur eux-mêmes. Constantin, lassé d'habiter les bords du Tibre, emporta le précieux pavillon à Byzance. Mélisse l'enleva à un autre Constantin. Les cordes étaient en or, et le mât en ivoire. Les parois étaient ornées de belles peintures, belles, comme jamais le pinceau d'Apelles n'en produisit.

Ici les Grâces aux vêtements légers, venaient en aide à une reine sur le point d'accoucher. Un enfant recevait le jour, si beau, qu'on n'en vit point un pareil du premier au quatrième siècle. On voyait Jupiter, l'éloquent Mercure, Vénus et Mars répandre à pleines mains

sur son berceau les fleurs éthérées, l'ambrosie céleste et les célestes parfums.

Le nom d'Hippolyte était inscrit au-dessous en lettres minuscules. Plus loin, ce même enfant, parvenu à un âge plus avancé, était conduit par la Fortune, précédée de la Vertu. La peinture montrait une nouvelle troupe de gens aux longs habits et aux longs cheveux, et qui étaient venus de la part de Corvin demander le tendre bambin à son père.

On voyait l'enfant prendre respectueusement congé d'Hercule et de sa mère Léonora, et arriver sur les bords du Danube, où les habitants accouraient pour le voir et l'adoraient comme un dieu. On voyait le sage roi des Hongrois admirer un savoir précoce dans un âge si tendre, et l'élever au-dessus de tous ses barons.

On le voyait remettre entre ses mains d'enfant le sceptre de Strigonie. Le jeune Hippolyte le suivait partout, dans le palais, comme sous la tente. Dans toutes les expéditions entreprises par ce roi puissant contre les Turcs ou les Allemands, Hippolyte était toujours à ses côtés, attentif aux moindres gestes de ce héros magnanime, et s'inspirant de ses vertus.

Là, on le voyait passer dans la discipline et l'étude la fleur de ses premières années. Il avait près de lui Fusco, chargé de lui expliquer le sens des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et qui semblait lui dire : « Voici ce qu'il faut éviter, voici ce qu'il faut faire pour acquérir la gloire et l'immortalité, » tant on avait bien rendu les gestes des personnages qui y étaient peints.

Puis il allait s'asseoir, quoique bien jeune encore, au Vatican, en qualité de cardinal. Il y révélait son éloquence et son intelligence hors ligne. Autour de lui ce n'était qu'un cri : que sera-t-il dans l'âge mûr ? semblaient se dire entre eux ses collègues remplis d'étonnement. Oh ! si jamais il met sur ses épaules le manteau de Pierre, quelle ère fortunée, quel siècle de merveilles !

D'un autre côté, étaient retracés les récréations libérales et les jeux de l'illustre jeune homme. Tantôt il affrontait les ours terribles des cimes alpestres, tantôt il chassait les sangliers au sein des marais, des vallées profondes. Ici, monté sur un genêt, il semblait dépasser les

vents, à la poursuite du chevreuil ou du cerf antique, qu'il atteignait sans peine et partageait en deux d'un seul coup d'épée.

Ailleurs, on le voyait au milieu d'une illustre compagnie de philosophes et de poètes. Les uns lui démontraient le cours des planètes ; les autres lui dépeignaient la surface de la terre ; d'autres lui dévoilaient les mystères des cieux. Ceux-ci lui faisaient entendre de plaintives élégies, ceux-là des strophes joyeuses, des chants héroïques ou quelque ode sublime. Ici, il prêtait l'oreille aux accords variés de la musique ; là, il exécutait, non sans grâce, un pas de danse.

Dans cette première partie, Cassandre avait peint la jeunesse de cet enfant sublime. Dans l'autre, elle avait rappelé ses actes marqués au coin de la prudence, de la justice, du courage, de la modestie et de cette vertu étroitement unie à toutes les autres, je veux parler de la générosité qui éclaire et illumine tout.

Ici, on voyait le jeune homme, à côté de l'infortuné duc des Insubrien, tantôt lui prodiguer ses conseils dans la paix, tantôt déployer avec lui l'étendard portant les couleuvres. Il lui restait fidèle dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Il le suivait dans sa fuite, le réconfortant par ses paroles et l'aidant de son bras, à l'heure du péril.

Ailleurs, on le voyait consacrer ses hautes facultés au salut d'Alphonse et de Ferrare. À force de chercher, il découvrait et faisait voir à son frère, ce prince très juste, la trahison de ses plus proches parents. En cela, il héritait du titre que Rome, rendue libre, donna à Cicéron.

Plus loin, recouvert d'armures brillantes, il courait prêter son aide à l'Église ; à la tête d'un petit nombre de gens, il ne craignait pas d'affronter une armée aguerrie. Sa seule présence était d'un tel secours pour les troupes du pape, que le feu de la guerre était éteint, pour ainsi dire, avant d'avoir brûlé ; de sorte qu'il pouvait dire : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Plus loin enfin, sur le rivage natal, il résistait à la plus grande flotte que les Vénitiens eussent jamais équipée, même contre les Turcs et les Génois. Il la mettait en déroute, et rapportait à son frère

un butin immense, ne gardant rien pour lui, si ce n'est l'honneur qu'on ne peut céder à d'autres.

Les dames et les chevaliers regardaient ces peintures sans en comprendre le sens, car ils n'avaient auprès d'eux personne pour les prévenir que toutes ces choses devaient arriver dans l'avenir. Ils prenaient plaisir à contempler tous ces beaux personnages aux formes élégantes, et à lire les inscriptions. Seule, Bradamante, instruite par Mélisse, se réjouissait en elle-même, car elle connaissait toute cette histoire.

Roger, bien qu'il fût moins avancé sous ce rapport que Bradamante, se rappelait cependant que, parmi ses descendants, Atlante lui avait souvent parlé de cet Hippolyte. Quel poème serait assez vaste pour qu'on pût y relater toutes les munificences dont Charles entoura ses hôtes ? Ce n'étaient que fêtes continuelles, jeux de toutes sortes, tables constamment chargées de mets délicats.

On put voir, à cette occasion, ceux qui étaient bons chevaliers, car, chaque jour, il se rompait plus de mille lances. On combattait à pied, à cheval, deux par deux ou en troupes plus ou moins nombreuses. Roger surpassait tout le monde en vaillance ; il joutait jour et nuit, et était toujours vainqueur. À la danse, comme aux luttes et à tous les autres jeux, il remportait sans cesse le prix à son grand honneur.

Le dernier jour, au moment où un banquet solennel venait de commencer, Charles ayant à sa gauche Roger et Bradamante à sa droite, on vit accourir du côté de la campagne un chevalier armé. Son armure et celle de son destrier étaient entièrement noires. Il était de haute stature, et s'avancait d'un air hautain.

C'était le roi d'Alger. Après la chute honteuse que lui avait fait faire Bradamante du haut du pont, il avait juré de ne pas revêtir d'armure, de ne pas toucher une épée et de ne pas remonter en selle, avant un an, un mois et un jour accomplis. Puis il s'était retiré dans une cellule comme un ermite. C'est ainsi qu'à cette époque les chevaliers se punissaient eux-mêmes de s'être laissé battre.

Bien qu'il eût appris les succès remportés par Charles et la mort de son prince, il n'avait pas voulu manquer à sa parole, ni prendre les armes pour des faits qui ne le touchaient pas personnellement. Mais,

au bout du terme fixé, c'est-à-dire après un an, un mois et un jour accomplis, il endossa des armes neuves, remonta à cheval et, reprenant l'épée et la lance, il s'en revint droit à la cour de France.

Sans mettre pied à terre, sans incliner la tête, sans donner aucun signe de respect, il s'arrêta devant la tente de l'empereur, montrant, par ses gestes hautains, combien il méprisait Charles et tous les illustres seigneurs qui l'entouraient. Chacun resta étonné de tant d'audace, et s'arrêta de manger ou de parler pour écouter ce que le guerrier allait dire.

Quand il fut bien en face de Charles et de Roger, le nouveau venu d'une voix forte et dédaigneuse : « Roger — dit-il — je suis le roi de Sarze, Rodomont, qui viens te défier au combat. Avant que le soleil ne se couche, je veux te prouver ici que tu as été infidèle à ton prince, et qu'en ta qualité de traître, tu ne mérites pas d'être à la place d'honneur parmi ces chevaliers.

» Quoique ta félonie soit chose connue — et tu ne peux la nier puisque tu t'es fait chrétien —, je suis venu ici pour la prouver. Si tu as quelqu'un qui veuille combattre pour toi, je l'accepterai. Si un seul champion ne te paraît pas suffisant, j'accepte de combattre contre cinq ou six. Je maintiendrai, envers et contre eux tous, ce que je t'ai dit. »

À ces mots, Roger se leva, et, avec la permission de Charles, il lui répondit qu'il mentait et que personne n'avait le droit de l'appeler traître ; qu'il s'était toujours conduit loyalement envers son roi sans qu'on pût le blâmer en rien. Il ajouta qu'il était prêt à soutenir qu'il avait toujours fait son devoir.

Il n'avait besoin de solliciter l'aide de personne pour défendre sa propre cause, et il espérait lui montrer qu'il aurait assez, et peut-être trop, d'un adversaire. Renaud, Roland, le marquis, ses deux fils, aux armes blanches et noires, Dudon, Marphise s'étaient levés pour prendre, contre le fier païen, la défense de Roger ;

Prétendant qu'en sa qualité de nouveau marié, il ne devait pas troubler ses propres noces. Roger leur répondit : « Tenez-vous tranquilles ; une pareille excuse serait honteuse pour moi. » Puis il se fait apporter les armes qu'il a enlevées au comte Tartare, et les

endosse pièce par pièce. Le fameux Roland lui chausse les éperons, et Charles lui attache l'épée au flanc.

Bradamante et Marphise lui avaient lacé sa cuirasse et ses autres armes. Astolphe lui tient son destrier et le fils d'Ogier le Danois lui présente l'étrier. Renaud, Naymes, et le marquis Olivier lui font faire place, et font évacuer en toute hâte la lice toujours prête pour pareille besogne.

Les dames et damoiselles, toutes pâles d'effroi, tremblent comme des colombes surprises dans un champ de blé par l'orage, et que la rage des vents chasse vers leur nid, au milieu du fracas du tonnerre ; des éclairs qui sillonnent la nue obscure, à travers la grêle et la pluie qui portent le ravage dans les campagnes. Elles tremblent pour Roger, qui ne leur semble pas de force à lutter avec le fier païen.

La foule et la plupart des chevaliers et des barons partageaient la même crainte ; on n'avait pas oublié ce que le païen avait fait dans Paris assiégé ; on se souvenait qu'à lui seul il avait détruit une grande partie de la ville par le fer et par le feu. Les traces de son passage existaient encore et devaient exister longtemps ; jamais le royaume n'avait subi plus cruel désastre.

Plus que tous les autres, Bradamante se sentait le cœur troublé ; elle ne croyait pas, il est vrai, que le Sarrasin eût plus de force que Roger, et surtout plus de vaillance, car c'est du cœur seul que vient le courage. Elle ne croyait pas au bon droit de Rodomont. Cependant, en digne amante qu'elle était, elle ne pouvait bannir ses craintes.

Oh ! combien volontiers elle aurait voulu courir les chances de ce combat incertain, eût-elle été assurée d'y laisser la vie ! Elle aurait accepté de mourir mille fois, plutôt que de savoir son amant exposé à périr.

Mais sachant qu'aucune prière ne saurait faire renoncer Roger à son entreprise, elle regarde le combat, le visage triste, et le cœur tremblant. Roger et le païen se précipitent au-devant l'un de l'autre, le fer baissé ; au choc terrible, les lances semblent être de verre ; leurs éclats font l'effet d'oiseaux volant vers le ciel.

La lance du païen, frappant l'écu de Roger au beau milieu, ne produit qu'un faible effet, tellement parfaite est la trempe de l'acier

forgé par Vulcain pour le célèbre Hector. Roger frappe également son adversaire sur l'écu et le traverse net, bien qu'il ait près d'une palme d'épaisseur, et qu'il soit fait d'os doublé d'acier au dedans et au-dehors.

Si la lance de Roger avait pu supporter ce rude choc, et si, au premier coup, elle ne s'était pas rompue en mille morceaux qui volèrent jusqu'au ciel comme s'ils eussent eu des ailes, elle aurait percé le haubert, ce dernier eût-il été plus dur que le diamant, et le combat aurait été fini. Mais elle se rompit. Les deux destriers allèrent toucher la terre avec leur croupe.

Pendant les cavaliers relèvent promptement leurs destriers de la bride et de l'éperon ; jetant leurs lances, ils tirent leur épée, et reviennent l'un sur l'autre pleins de fureur et de rage. Faisant caracoler de côté et d'autre, avec beaucoup d'adresse, leurs chevaux dociles et légers, ils cherchent de la pointe de l'épée le défaut de leurs cuirasses.

La poitrine de Rodomont n'était plus protégée par la rude écaille du serpent ; il n'avait plus à la main l'épée tranchante de Nemrod, et son front n'était plus armé de son casque ordinaire il avait laissé les armes qu'il portait d'habitude, suspendues au monument d'Isabelle, après avoir été vaincu sur le pont par la dame de Dordogne, comme il me semble vous l'avoir dit plus haut.

Il avait une nouvelle armure fort bonne, mais qui était loin d'être aussi parfaite que la première. Mais pas plus l'ancienne que la nouvelle n'aurait arrêté Balisarde, à laquelle ne résistait ni enchantement, ni finesse d'acier, ni dureté de trempe. Roger s'escrime si bien de çà et de là, qu'il a déjà percé les armes du païen en plus d'un endroit.

Quand le païen voit son sang rougir ses armes de tous côtés, et qu'il ne peut éviter que la plus grande partie des coups qu'on lui porte arrivent jusqu'à sa chair, il est saisi d'une rage plus grande, d'une fureur plus intense que la mer un jour de tempête au cœur de l'hiver. Il jette son écu, et prenant son épée à deux mains, il frappe de toutes ses forces sur le casque de Roger.

La machine qui est supportée sur le Pô par deux bateaux, et dont

le marteau relevé au moyen d'hommes et de roues, retombe sur les poutres aiguisées en pointes, ne frappe pas des coups plus formidables que celui que le fier païen asséna de toutes ses forces sur la tête de Roger. Ce dernier fut protégé par son casque enchanté ; sans cela, lui et son cheval auraient été fendus d'un seul coup.

Roger s'incline à deux reprises ; il ouvre les bras et les jambes comme s'il allait tomber. Avant qu'il ait eu le temps de se remettre, le Sarrasin lui porte un second coup plus terrible, suivi d'un troisième. Mais son glaive trop faible ne peut supporter une si rude besogne ; il vole en éclats, et laisse la main du cruel païen désarmée.

Rodomont ne s'arrête point pour cela. Il s'approche de Roger qui est encore privé de sentiment, tellement les coups qu'il a reçus sur la tête lui ont troublé la cervelle. Mais le Sarrasin ne tarde pas à le réveiller de ce lourd sommeil ; de son bras puissant, il lui enlace le cou et le serre avec une telle force, qu'il l'enlève des arçons, et le jette à terre.

Roger n'a pas plus tôt touché la terre, qu'il se redresse plein de colère et de vergogne. Il jette les yeux sur Bradamante. Il la voit si troublée de sa chute, que son beau visage pâlit et que la vie est prête à l'abandonner. Roger, désireux d'effacer promptement : cette honte que Rodomont lui a fait subir, saisit son épée et fond sur le païen.

Celui-ci le heurte de son destrier, mais Roger l'esquive adroitement en se rejetant en arrière. Au moment où le destrier passe devant lui, il le saisit à la bride de la main gauche, et le force à tourner sur lui-même, tandis que, de la main droite, il cherche à frapper le cavalier soit au flanc, soit au ventre, soit à la poitrine. Il finit par lui porter deux coups de pointe, l'une au flanc, l'autre à la cuisse.

Rodomont, qui tenait encore à la main le pommeau de son épée brisée, en assène un tel coup sur le casque de Roger, qu'il aurait dû l'étourdir de nouveau. Mais Roger qui devait vaincre, ayant le bon droit pour lui, le saisit par le bras, et joignant sa main droite à la première, tire son adversaire tant et si bien, qu'il finit par l'arracher de selle.

Soit force, soit adresse, le païen tombe de façon qu'il n'a plus

d'avantage sur Roger ; je veux dire qu'il retombe à pied. Mais Roger qui a encore son épée, est mieux partagé. Il s'efforce de tenir le païen à distance, afin d'éviter une lutte corps à corps avec un adversaire d'une taille si gigantesque.

Il voit le sang couler de son flanc, de sa cuisse et de ses autres blessures. Il espère que, peu à peu, les forces lui manqueront, et qu'il pourra achever de le vaincre. Le païen avait encore à la main le pommeau de son épée ; réunissant toutes ses forces, il en porte un coup qui étourdit Roger plus qu'il ne le fut jamais.

Roger, frappé à la visière de son casque et à l'épaule, vacille et chancelle sous le coup, et a toutes les peines du monde à se tenir debout. Le païen veut s'élaner sur lui, mais le pied lui manque, affaibli qu'il est par sa blessure à la cuisse. Dans sa précipitation à s'élaner sur Roger, il tombe sur un genou.

Roger ne perd pas de temps ; il lui porte de grands coups à la poitrine et à la figure ; il le martèle, et le tient en respect en le maintenant à terre avec la main. Mais le païen fait si bien, qu'il réussit à se relever ; il saisit Roger, et l'enlace dans ses bras. L'un et l'autre, joignant l'adresse à la force, cherche à ébranler, à étouffer son adversaire.

Rodomont, blessé à la cuisse, et le flanc ouvert, avait perdu une grande partie de ses forces. Roger, depuis longtemps rompu à tous les exercices du corps, possédait une grande adresse. Il comprend son avantage et ne s'en dessaisit pas. Là où il voit le sang sortir avec le plus d'abondance des blessures du païen, il pèse de tout le poids de ses bras, de sa poitrine, de ses deux pieds.

Rodomont, plein de rage et de dépit, a saisi Roger par le cou et par les épaules. Il le tire, il le secoue, il le soulève de terre et le tient suspendu sur sa poitrine. Il le serre étroitement, l'ébranle de çà de là, et cherche à le faire tomber. Roger, ramassé sur lui-même, fait appel à toute son adresse, à toute sa vigueur, pour garder l'avantage.

Le franc et brave Roger finit par saisir Rodomont. Il pèse avec sa poitrine sur le flanc droit de son adversaire, et le serre de toute ses forces ; en même temps, il lui passe la jambe droite sous le genou gauche, tandis que son autre jambe enlace la jambe de Rodomont. Il

le soulève ainsi de terre, et le renverse la tête la première.

Rodomont va frapper le sol de la tête et des épaules. La secousse est si violente, que le sang jaillit de ses blessures comme de deux fontaines, et rougit au loin la terre. Roger qui sent que la Fortune est pour lui, redouble d'efforts. Afin d'empêcher le Sarrasin de se relever, il lui porte d'une main le poignard à la visière, de l'autre il le tient à la gorge ; avec ses genoux, il lui presse le ventre.

Parfois, dans les mines d'or de la Pannonie ou de l'Ibérie, un éboulement subit vient ensevelir ceux que leur avarice y a fait descendre ; les malheureux sont tellement étouffés, que leur souffle peut à peine s'exhaler. Il en est de même du Sarrasin, oppressé sous le poids de son vainqueur et renversé par terre.

Roger a tiré son poignard ; il en porte la pointe à la visière de Rodomont et lui crie de se rendre, en lui promettant de lui laisser la vie. Mais celui-ci, qui redoute moins de mourir que de montrer un seul instant de faiblesse, s'agite, se secoue et, sans répondre, cherche à mettre Roger sous lui.

De même qu'un mâtin, renversé par un dogue féroce qui lui a enfoncé ses crocs dans la gorge, s'agite et se débat en vain, les yeux ardents et la gueule baveuse, et ne peut se débarrasser de son redoutable adversaire qui le surpasse en force mais non en rage, ainsi le païen finit par perdre tout espoir de se délivrer de l'étreinte de Roger victorieux.

Cependant, il se tord et se débat de telle sorte qu'il réussit à dégager son bras droit et à tirer son poignard. Il cherche à frapper Roger sous les reins ; mais le jeune homme s'aperçoit du danger qu'il court s'il tarde plus longtemps à donner la mort à cet indomptable Sarrasin.

Levant le bras le plus qu'il peut, il plonge deux ou trois fois tout entier le fer de son poignard dans le front horrible de Rodomont, et se dégage ainsi de tout péril. Vers les affreuses rives d'Achéron, délivrée du corps plus froid que glace, s'enfuit, en blasphémant, l'âme dédaigneuse qui fut si altière et si orgueilleuse au monde.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue](#)
[« Poésie »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>